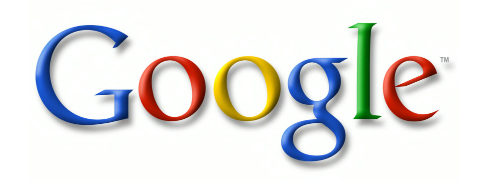


MONITEUR DE LA MODE

1860



586

Lamoureux Imp. r. J. de Beauvais 11 Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin – Coiffures exécutées par Mr Croizat. Fleurs de Tilman. Rubans et Passementerie à la Ville de Lyon. Dentelles de G. Violard – Mouchoirs de Chapron.

Sous jupe acier Tavernier & Creusy. Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice – Étoffes pr Meubles et Tentures de Desvignes Rives et Cie. Envoi de la Mon de Comon Lassalle et Cie.

Entered at Stationers Hall. LONDON at the Moniteur Office, 10 Greek Street Soho. NEW-YORK Pinneo & Co General Agents. MADRID P. J. de la Peña

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

MODES.
TRAVAUX DE DAMES. — PATRONS. — LITTÉRATURE.
BEAUX-ARTS. — THÉATRES, ETC.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID.



PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, DIRECTEUR-GÉRANT

RUE RICHELIEU, 92

1er N° de Janvier 1860. — Gravure N° 586. 16e ANNÉE.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

La robe *Isabeau*, une des plus charmantes créations de la mode moderne inspirée par un souvenir historique, avait eu l'heureuse chance d'être inaugurée par une jeune et gracieuse princesse royale. Depuis, elle avait été adoptée chez nous et à l'étranger par un grand nombre de femmes dont l'élégance a l'habitude de donner le ton ; et son triomphe vient d'être complété par la mention qui en a été faite dans une œuvre dramatique récente d'un des auteurs les plus aimés, dans la *Pénélope normande*, de M. Alphonse Karr.

A côté de cette création remarquable de l'importante maison *Gagelin*, *rue Richelieu*, 83, s'en place une autre que nous ne croyons pas destinée à un moindre succès. C'est la robe *Agnès Sorel*, attachée sur le côté, et à larges pointes de velours brodé de soutache au bas du corsage et dans le haut des manches. Et, nous le répétons, ce qui donne une grande valeur aux confections de ce magasin renommé, c'est que, tout en étant les œuvres les plus exquises du goût et de la fantaisie, elles se rattachent toutes à un style et à un caractère déterminés, elles sont, en un mot, l'expression d'une pensée.

Dans un bal splendide on admirait dernièrement un de ses costumes Pompadour, porté par une ravissante jeune femme tout nouvellement mariée. Ce costume se composait d'une jupe de taffetas vert relevée deux fois sur chaque côté par des chicorées blanches et roses formant ruban. Le devant de la jupe, qui faisait tablier, était de satin blanc orné de choux blancs et roses. Le corsage avait une berthe blanche et rose, arrondie en arrière, et partant, en avant, de la pointe du corsage. Les manches étaient de tulle blanc. La coiffure était, d'un côté, une chicorée blanche et rose accompagnée de roses ; de l'autre côté, deux grands marabouts blancs.

Une délicieuse sortie de bal de satin piqué blanc, à envers rose, à capuchon laitière, toute garnie de chicorées blanches et roses, servait de dernier complément à cette toilette si jeune et si fraîche.

Dans la corbeille de mariage de la jeune femme dont nous venons de parler, se trouvaient au milieu des richesses de tous genres dont beaucoup avaient été demandées à la maison *Gagelin*, deux cachemires français, tels qu'il ne s'en était encore jamais fait jusqu'ici. Leur coloris, entièrement nouveau, est aussi solide que celui de l'Inde, et leurs dessins tout à fait exclusifs ont un merveilleux relief.

Comme chapeau de visites, madame *Alexandrine* avait composé pour la jeune madame de L... une de ces coiffures légères, aériennes, qui semblent n'avoir été touchées que par des mains de fées. C'était un assemblage de tulle, de dentelle, de plumes presque impalpables, et de gros boutons de véritable or, enchâssant de véritables perles.

Pour le théâtre, elle lui a fait un autre chapeau de crêpe bleu orné de roses du Bengale, qui rendait plus ravissant encore le visage rosé et les cheveux blonds ondulés qu'il encadrait.

Nous avons vu aussi dans les beaux magasins de la *rue d'Antin*, 11, beaucoup d'autres chapeaux qu'il faudrait tous citer : les uns pour le soir, de tulle ou de crêpe ornés d'écharpes de tulle et de dentelle, de plumes et de fleurs, et quelques-uns pour la ville dans lesquels le velours plain et le velours royal sont habilement mariés aux tissus plus clairs, et séparés entre eux par de petites ruches et des chicorées de dentelle.

Pour les accessoires et les ornements, soit des modes, soit des confections, aucun autre magasin n'offre un choix aussi remarquable et aussi varié que celui de la *Ville de Lyon*, 6, *rue de la Chaussée-d'Antin*. Ses rubans sont d'une qualité tout à fait supérieure et d'une grande distinction de dessins. Les résilles de velours quadrillé retenu par des boucles d'or ou d'acier ont obtenu la vogue que nous leur avions promise et semblent destinées à la conserver longtemps. Ses gants, d'une coupe toute nouvelle et d'une fermeture spéciale, méritent aussi une mention toute particulière, et ont été d'ailleurs universellement adoptés par les grandes dames les plus élégantes et les plus appréciatrices de ce qui est bon, beau et commode. Une collection de ces jolis gants assortis de nuances, renfermés dans un coffret d'ébène ou d'écaille incrustée que savent si bien choisir MM. *Ransons et Yves*, est certainement un des cadeaux qui puissent faire le plus de plaisir à une jeune femme.

En dehors des créations de caractère qui ne peuvent être adoptées que par un certain nombre de femmes privilégiées, aucun changement ne s'est produit dans la façon des robes. On porte toujours beaucoup de sarraux ou robes sans couture auxquelles madame *Bernard*, *rue de Rivoli*, 162, fait des manches plates avec un revers et un jockey. Ce jockey laisse voir, dans le bas, un petit bouillonné de tulle ou de mousseline. Les revers sont ouverts comme des manchettes blanches, et se ferment par de doubles boutons.

Un genre de garniture que fait madame *Bernard* avec beaucoup de succès, se compose de carrés de velours posés en étole sur le devant du sarrau, en place de boutons.

Nous avons vu, dans les ateliers de cette habile artiste, plusieurs robes dignes d'être décrites :

L'une est une robe de ville de taffetas gris et marron à cinq volants. Sur chaque volant est une garniture de petits carrés de taffetas marron encadrés d'un étroit velours noir. Entre chaque carré marron est un autre carré de velours noir. Le corsage est à ceinture, et les manches à demi fermées ont le même ornement que les volants de la jupe.

Une autre est une robe de bal en tulle blanc sur un dessous de satin blanc. La première jupe de tulle est garnie de bouillons en travers jusqu'à la hauteur d'un mètre. Sur cette jupe en est une seconde de tulle illusion double, ondulée du bas, et garnie de cinq bouillonnés de tulle qui ne laisse voir que 30 centimètres de celle de dessous ; elle est relevée sur le côté gauche par une agrafe de convolvulus qui découvre de ce côté tous les bouillons de la première jupe. Le corsage est bouillonné en forme de draperie. Les manches sont bouillonnées comme la jupe et relevées par une touffe de convolvulus.

Une coiffure ronde de convolvulus, avec branches retombantes tout autour, sortait, ainsi que les agrafes de la robe, du célèbre magasin de fleurs de *Tilman*, *rue de Richelieu*, 104.

Une autre coiffure du même fabricant, coiffure composée

dedans du corsage était une demi-guimpe de mousseline toute plissée à plis plats larges d'un demi-centimètre chacun, et bordés d'une petite valencienne. De toutes petites manches assorties à la chemisette dépassaient un peu les manches de la robe. Cette chemisette révélait le goût de mademoiselle *Anna Loth*, de même que la coiffure de velours noir.

La seconde toilette se composait d'une robe de taffetas gris, à corsage carré, avec de petites manches à jockeys bordés de velours, une chemisette en mousseline claire, et les manches longues également de mousseline, plissées à plis plats, du bas seulement. Un collier de corail semblait border la chemisette; et une couronne de dentelle noire accompagnait les beaux cheveux de cette jeune fille.

La toilette d'une jeune femme, se composait d'une robe de mousseline unie, garnie de deux ruches à la vieille, d'un fichu Marie-Antoinette en mousseline très claire, bordé tout autour d'une petite guirlande avec un volant de deux doigts reproduisant la guirlande semblable à celle du fichu, et d'une petite dentelle. Ce fichu, croisé devant, allait se nouer par derrière avec deux pattes arrondies. Par devant, les plis semblaient être retenus par deux gros camélias naturels ponceaux. La coiffure était un bonnet d'angleterre de l'époque du fichu, orné de nœuds de velours noir et de velours ponceau. Des mitaines de soie blanche, et un énorme éventail, dont le bois et la soie étaient ponceau et or, complétaient cette toilette bien en harmonie avec le style de l'époque qu'elle représentait.

Des parures destinées à des réunions moins intimes sont :

Une robe de taffetas d'un vert clair aussi beau aux lumières qu'au jour, garnie dans le bas de trois rouleaux de gaze du même vert, d'une hauteur de 15 centimètres chacun, ornée d'un volant d'angleterre retombant sur cette bande de rouleaux, dont il cachait à peu près la moitié. Au-dessus, cinq autres rangs de rouleaux et cinq autres volants d'angleterre montaient jusqu'à la ceinture, sous laquelle était arrêté le dernier volant, plus haut que les autres. Le corsage, répondant à la jupe, était un bouillonné de gaze avec berthe d'angleterre; le devant de ce corsage était orné d'un gros bouquet de roses blanches à cœurs rosés. La coiffure était des mêmes fleurs. Un ruban du vert de la robe faisait ceinture et semblait attacher le bouquet. La jeune femme qui portait cette toilette avait pour bijoux des opales entourées de petits brillants. Ces bijoux se composaient du collier, du bracelet, des boucles d'oreille et d'un très beau peigne.

Pour une jeune fille de dix-sept ans, grande, fraîche, élancée, aux longs cheveux noirs et à la peau éblouissante : une robe de tarlatane à deux jupes, celle de dessous ornée d'une ruche de deux doigts, très touffue, de tarlatane découpée, puis de huit ou dix rangs de soutache blanche, cousue droite comme si c'étaient de petits plis, puis d'une seconde ruche surmontée d'autant de rangs de soutache. Au-dessus commençait la seconde jupe, garnie également de deux ruches et du même nombre de rangs de soutache. Le corsage était garni de même et orné d'une berthe. Les manches étaient un peu bouffantes et garnies de ruches et de soutache. Une ceinture de taffetas blanc était attachée par une large agrafe de corail; et une broche de corail terminait le milieu du corsage. Le peigne, le bracelet et le collier étaient également de corail.

Enfin, la jolie madame de C.... portait à un bal du faubourg Saint-Germain une robe de taffetas lilas, ornée d'une bordure de rouleaux de gaze blanche de 40 centimètres de hauteur. Une jupe de gaze blanche descendait jusqu'au dessus de ces rouleaux et était bordée elle-même de quatre rouleaux de gaze lilas posés dans le sens contraire. Les petites manches étaient composées de bouillonnés de gaze lilas et blanche. La berthe, toute bouillonnée, avait une garniture d'angleterre. Comme coiffure, madame de C... avait des grappes de lilas blanc et de lilas lilas, qui retombaient mêlées à de superbes boucles d'abondants cheveux blonds. Le derrière de la tête était garni d'une grande quantité de feuillage, que semblait nouer un large ruban lilas à petites franges blanches retombant sur les épaules. Devant le corsage étaient des fleurs pareilles à celle de la coiffure attachées par une ceinture semblable au nœud des cheveux, et dont les bouts s'arrêtaient au-dessus des rouleaux de la première jupe.

On a continué à porter cet hiver beaucoup de tuniques de dentelle sur les parures de bal, et celles de la maison *Violard*, 2, *rue de Choiseul*, sont remarquables entre toutes par l'originalité et la grâce de leurs dessins et par le fini de leur exécution. Nous avons vu aussi de ce fabricant renommé, des barbes pour coiffures et des écharpes comme ornement de robes, de l'Angleterre ou du Chantilly le plus merveilleux.

Sous les robes de bal, comme sous la toilette la plus simple, les sous-jupes d'acier *Tavernier*, de la maison *Creusy*, 153, *rue Montmartre*, sont presque les seules acceptées par les personnes de goût parce que, ainsi que nous l'avons déjà dit souvent, celles-là seules peuvent s'adapter également à toutes les formes de vêtements et à toutes les combinaisons de toilettes. Ainsi elles s'évasent du bas comme les robes nouvelles font légèrement la traîne par derrière et se relèvent un peu devant, de manière à dégager le pied. M. *Creusy* fait les jupes destinées à soutenir les robes claires, de tissus légers et fins, tels que le tulle et la mousseline ; et pour la ville il a des tissus cachemire d'une souplesse et d'un moelleux incomparables. Nous avons vu aussi dans les magasins de M. *Creusy* un corset-brassière d'une coupe savamment méditée et qui, avec la sous-jupe, complète l'échafaudage sans lequel les plus riches étoffes ne produisent jamais un ensemble satisfaisant pour le regard.

Les châles qui se portent le plus sont à fonds unis noirs, blancs, rose de Chine, ou bleu foncé. La maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, *rue Louis-le-Grand et boulevard des Capucines*, 1, est souvent mise en réquisition à l'occasion de brillants mariages, pour l'acquisition de ces châles qu'elle choisit avec un tact exquis, comme tout ce dont elle se charge, qu'il s'agisse de trousseaux, de corbeilles, ou d'objets d'art et de fantaisie. Parmi ces objets, nous citerons particulièrement des garnitures de cheminée en marbre, bronze et or, des lampes et de petits lustres dont les dessins sont sa propriété et dont l'effet est des plus séduisants.

Pour les dernières réunions du carnaval, la maison *Tilman*, 104, *rue de Richelieu*, a créé de nouvelles et ravissantes coiffures et d'admirables garnitures de robes. L'une de celles qui ont été le plus admirées était de grenades blanches avec feuillage et torsades d'or. Une autre était de laurier rose. La couronne était une *Velléda* et l'ornement de la robe était disposé avec cet art à la fois fantaisiste et savant qui distingue le célèbre *Tilman*.

Maintenant que les soirées de musique ont presque entièrement remplacé les réunions dansantes, les coiffures de ruban, de dentelle et de velours se substituent en grande partie aux coiffures de fleurs, mais on ne retrouve pas moins dans ces coiffures plus sérieuses, que dans celles qui sont formées de fleurs, le cachet plein de distinction du fabricant en renom.

En attendant que le retour de la belle saison ait permis à madame *Thorel* de mettre au jour les nouveaux costumes d'enfants qu'elle compose avec un tact si exquis, elle continue à faire pour les petits garçons des paletots de popeline ou de drap léger attachés sur le côté, ou bien de petites vestes forme *guide*, ouvertes du haut et laissant voir une petite chemisette dont le bas fait gilet arrondi.

Pour les petites filles ce sont des robes garnies seulement dans le bas de plusieurs petits volants, avec des corsages décolletés carrément ou bien des jupes tout unies et des corsages à revers et à plastron. Comme par-dessus des basquines ajustées de velours ou de drap léger, et du



Lamoureux Imp r. Jean de Beauvais, [illegible] Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92.

Dentelles de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Conter. — Costume d'Enfants de la Mon de Mlles A St Augustin. — Modes d'Alexandrine. — Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Neuve St Augustin, 26. — Rubans et Passementerie, à la Ville de Lyon, r. Chée d'Antin, 6. — Dentelles de G. Violard.

Sous-jupe Tavernier, E. Creusy, Rue Montmartre, [illegible] | Étoffes pr Ameublements de Desvignes Rives et Cie r. de Richelieu [illegible]
Parfums de Violet, fournisseur de S. M. l'Impératrice. | Envoi de la Mon de Commission Lassalle et Cie r. de la Grande [illegible]

Entered at Stationers' Hall — LONDON at the Moniteur Office 10 Greek Street Soho. NEW-YORK. Pinney & Cie General Agents. — MADRID [illegible]

larges manteaux garnis de biais de taffetas et attachés par de larges boutons. Comme coiffures de petits chapeaux ronds de feutre ou de velours à bords relevés et s'allongeant un peu en pointe. Le magasin de *Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin*, 45, est toujours celui de prédilection des jeunes mères élégantes.

A peine les plus grands froids de l'hiver sont-ils passés que certaines personnes songent à regagner leur habitation de campagne et s'occupent à l'avance d'y faire les réparations et les embellissements qu'elle réclame. Aussi avons-nous vu ces jours-ci choisir par de très riches châtelains du Bourbonnais, chez MM. *Desvignes, Rives et Ce*, 102, *rue de Richelieu*, des tentures délicieuses en étoffes perses d'une admirable fraîcheur de coloris et d'une parfaite correction de dessin. Pour cabinet de travail et pour salle à manger ils emploieront *la Catalane*, à rayures vives et gaies sur fond blanc, et pour salon et chambres à coucher une nouvelle étoffe de la maison *Desvignes, Rives et Ce*, qui joint à une apparence très agréable, un grand avantage de prix.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 592.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours plain de deux tons clair et foncé, garni de têtes de plumes nuancées, et de dentelle blanche.

La passe, tendue, fait saillie sur la calotte; elle est de velours clair. Elle est recouverte à moitié de sa largeur par une bande de velours foncé, et formant un pli de 4 en 5 centimètres, à cheval sur le bord.

La calotte de velours clair est tendue. Le fond plat est en tulle blanc. Il est garni d'une belle dentelle blanche froncée au centre, qui couvre le fond et retombe sur le bavolet. Trois têtes de plumes s'étalent sur la dentelle en couvrant le fond du chapeau. Le bavolet, de velours clair, est bordé d'une dentelle; la tête du bavolet est ruchée de velours foncé.

Trois mauves de velours sous le côté; un bandeau de velours formant une ruche sans régularité. Ruban de reps n° 30.

Robe de velours impérial, garnie de passementerie de soie.

Corsage montant agrafé devant, taille ronde, manche creusée dans la couture droite, et longue derrière. La couture de la manche s'arrête à 5 centimètres avant le bord, et le bas, devant, est arrondi.

Trois rangs de passementerie, formant une *méandre* arrondie, sont placés en brandebourgs. Ces rangs ne sont retenus au corsage que par leurs extrémités.

Le plus long, en haut, va d'une épaule à l'autre; ces trois rangs se terminent à chaque bout par un nœud en passementerie avec petits glands de fantaisie retombant, le premier, sur la manche. Les autres sur les côtés. Les glands du dernier rang retombent un peu plus bas que la ceinture.

Deux rangs de passementerie bordent la manche. L'un part de la couture, l'autre suit les contours de la manche.

La jupe est très ample, montée à plis plats tout autour.

Sous-manches de tulle bouffant avec un poignet de dentelle; entre-deux et manchettes de dentelle. Col de dentelle.

COMMUNIANTE. — Bonnet de tulle avec petit bavolet, grosse ruche de tulle tout autour. Nœud de taffetas n° 7.

Voile de mousseline claire, entouré d'un ourlet mat de 2 centimètres.

Ce voile est posé à plat sur la tête et tombe droit de chaque côté, aussi long que la jupe.

Robe de mousseline claire. Corsage montant. Taille ronde. Ceinture nouée de côté, de ruban n° 22.

Le corsage est froncé au bas et en gerbe jusques sur chaque épaule.

Manche composée d'un bouffant à l'épaule et d'un bouffant qui descend au poignet, plus ample derrière que devant.

Ruche aux poignets et à l'encolure.

Jupe froncée, composée, en bas, d'un ourlet de 35 centimètres, surmonté de sept petits plis d'un demi centimètre, laissant entre chaque pli un demi centimètre d'intervalle.

Un grand pli de 30 centimètres retombe sur la jupe jusqu'à la rangée de sept petits plis.

Au-dessus de ce grand pli, il y a cinq petits plis disposés comme les sept du bas. (Ces mesures sont pour une jupe supposée avoir un mètre).

Robe de dessous de taffetas blanc, à corsage demi-décolleté, et manches courtes.

PETIT GARÇON DE CINQ A SIX ANS. — Toque de velours avec plumes de geais.

Veste et jupe de velours.

La veste, agraffée du haut, s'écarte en s'arrondissant du bas.

La manche à coude forme le cœur à partir du coude.

La jupe, montée sur une ceinture, est très ample, et s'évase beaucoup du bas.

La chemisette, de batiste, retombe en bouffe Louis XIII sur le devant de la jupe.

Le col de guipure est plat.

Les sous-manches bouffantes avec poignet plat.

Une grosse et belle écharpe de ruban écossais n° 60 est posée de côté. Les deux bouts en sont frangés.

Pantalon de guipure.

Bas écossais. Petits souliers vernis bien découverts.

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 3 (60).

N° 1. Fanchon de mousseline ornée d'un entre-deux de guipure dans l'intérieur duquel se trouve placé un petit velours cerise; cet entre-deux est posé un peu au-dessus de la dentelle guipure qui garnit le tour de la fanchon. Un nœud de velours, posé sur un bandeau, sert à retenir la fanchon sur la tête. Un nœud semblable réunit les *barbes* sur le devant.

N° 2. Grande fanchon garnie d'une haute guipure. Cette fanchon étant double, elle forme la Marie-Stuart en ramenant vers le front la pointe qui se trouve sur le sommet de la tête. Les côtés de ce modèle sont ornés, à droite, d'un nœud de velours n° 16, couleur fleur de pêcher, et, à gauche, d'un coquillé de guipure.

N° 3. Bonnet du matin d'organdi, forme ronde, orné d'un double rang de valencienne légèrement froncée tout autour. Un ruban n° 16 est posé en torsade au pied de la valencienne. Derrière se trouve un nœud sans bouts; le côté gauche de ce bonnet est garni d'un large choux de ruban découpé. De longues brides, attachées très en arrière sous la dentelle, flottent sur les épaules.

N° 4. Veste et chemisette zouave de tulle noir brodé, garnie d'une ruche de dentelle noire au milieu de laquelle est cousu un velours n° 1. Cette veste est retenue devant par un nœud de velours n° 7.

N° 5. Fichu croisant sur la poitrine, garni au bord par deux rangs de blonde blanche cousues ensemble; deux autres rangs de blonde posés séparément et badinés couvrent le fond du fichu. De petites barbes de dentelle noire posées à plat au dessus de chaque blonde viennent se croiser derrière et sur chaque épaule. Les bouts de ce fichu se terminent par un ruban blanc n° 16, venant s'attacher de chaque côté sur la ceinture.

N° 6. Manche de mousseline suisse à poignet droit de batiste retombant sur la main comme ceux des chemises d'hommes. Ce poignet est orné d'une guirlande liliputienne brodée au plumetis sous la piqûre qui se trouve au bord.

N° 7. Manche de mousseline suisse avec revers de batiste piquée au bord. La boutonnière est entourée d'une légère broderie.

N° 8. Col droit, forme chevalière, de batiste, assorti à la manche n° 6. La chemisette sur laquelle est monté le col est de mousseline suisse plissée.

N° 9. Col rabattu, forme mousquetaire, se joignant presque devant, où il est attaché par un double bouton. Boutonnières brodées comme à la manche n° 7.



LE PONT INVISIBLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Le lendemain, ni l'une ni l'autre des réponses n'était venue; et les deux régisseurs qui avaient pris le parti de s'endormir, dormaient de tout leur soûl, le régisseur de Montvert à Viremolle, et l'intendant de Viremolle à Montvert, lorsque la duchesse et Philippe sortirent sournoisement pour aller jeter un coup d'œil d'espérance ou de deuil, chacun sur le coin de terre qu'il avait convoité.

Philippe était à cheval, la duchesse à pied.

Ils arrivèrent en même temps sur les limites respectives de leurs domaines. Ils rougirent en se trouvant en face l'un de l'autre, et se saluèrent forcément. Il n'y avait pas moyen de rompre en visière. Philippe s'avança donc vers la duchesse, et d'une voix que l'émotion étranglait :

— Madame la duchesse, dit-il, voudra-t-elle bien me faire l'honneur de m'écouter un moment?

— Parlez, monsieur le comte.

Ces simples mots se comprirent plutôt par les gestes que par les paroles, qui ne sortirent qu'étouffées et à peine balbutiées des lèvres de la duchesse.

— Nous voilà, madame, lui dit Philippe, nous disputant l'un et l'autre un coin de terre...

— C'est que j'attache un grand prix à ma convoitise, répondit madame de Pontlubis.

— Et moi à la mienne, répliqua Philippe.

— J'attendais votre réponse, reprit la duchesse.

— Et moi la vôtre, madame.

— C'est-à-dire, fit la duchesse un peu enhardie, que ce sont nos deux ambassadeurs qui attendent.

— Et depuis hier.

Ils ne purent s'empêcher de sourire.

— Je compte, monsieur de Sabran, que vous voudrez bien accéder à ma prière.

— Cela dépend, duchesse.

— Vous mettez des conditions?

— Peut-être.

— Des conditions de prix?

— Ah! madame, cette plate-forme valût-elle cinquante mille écus que je me ferais un honneur insigne de vous l'offrir, si...

— Si?... Achevez.

— Si je ne tenais essentiellement à la garder, afin d'y adjoindre ce bois que voici.

— Mais que je ne puis vous céder, comte.

— A aucun prix, duchesse?

— Vous avez tout à l'heure répondu pour moi : — mais, pardon, vous avez dit : « Cela dépend. »

— Je retire le mot, madame; malgré mon ardent désir de faire une chose qui vous soit agréable, je me vois contraint de vous résister; et quand je vous aurai exposé mes motifs, vous comprendrez ma persistance.

— Expliquez-vous, comte.

— Eh bien! madame, je me suis retiré dans ce château désert, abandonné, délabré, pour des causes que vous me permettrez de vous cacher. J'y compte finir mes jours, et vous comprendrez le désir que j'éprouve d'embellir ma prison et d'y ajouter tout ce qui peut plaire le plus à mes goûts. Ce bois comble mes vœux; me le refuser, madame, c'est me contraindre peut-être à renoncer à tous mes projets d'avenir.

— Comte, répliqua la duchesse, des motifs que je vous prie de tenir comme très sérieux, m'ont obligée aussi à m'exiler, et aussi pour le reste de mes jours, dans ce castel qui s'en va en lambeaux. J'éprouve le besoin de me faire à la beauté de la campagne; le point de vue, ici, est superbe. Il me faut cette plate-forme, ou j'abandonne la place. Voulez-vous me permettre, comte, de vous tirer ma révérence?

— Madame la duchesse, je suis votre plus humble serviteur.

— En rentrant au château, je vais vous renvoyer votre intendant, et je vous prie de vouloir bien rendre la liberté à mon régisseur.

La duchesse tourna le dos et s'apprêtait à reprendre le petit sentier du bois... Philippe s'avança vers elle, et lui offrit son bras pour la reconduire.

— Je vous suis bien obligée, comte; mais cela vous donnerait occasion de traverser le bois, et vous exposerait à trop de regrets. Permettez-moi de vous saluer, et de dire adieu pour toujours à cette plate-forme où je ne remettrai plus les pieds.

La duchesse s'enfonça dans le bois; Philippe reprit la route du château.

Le régisseur de Viremolle reçut aussitôt l'ordre de repartir; mais on lui remit entre les mains un billet ainsi conçu :

« Monsieur le comte,

» Vous m'avez rendu impossible le séjour de ma terre; demain je repartirai pour Paris. Mais, afin que vous ne trouviez pas une voisine trop exigente, je vous donne le droit de jouissance pleine et entière de mon petit bois. »

Le régisseur de Montvert s'était remis en route porteur du billet suivant :

« Madame la duchesse,

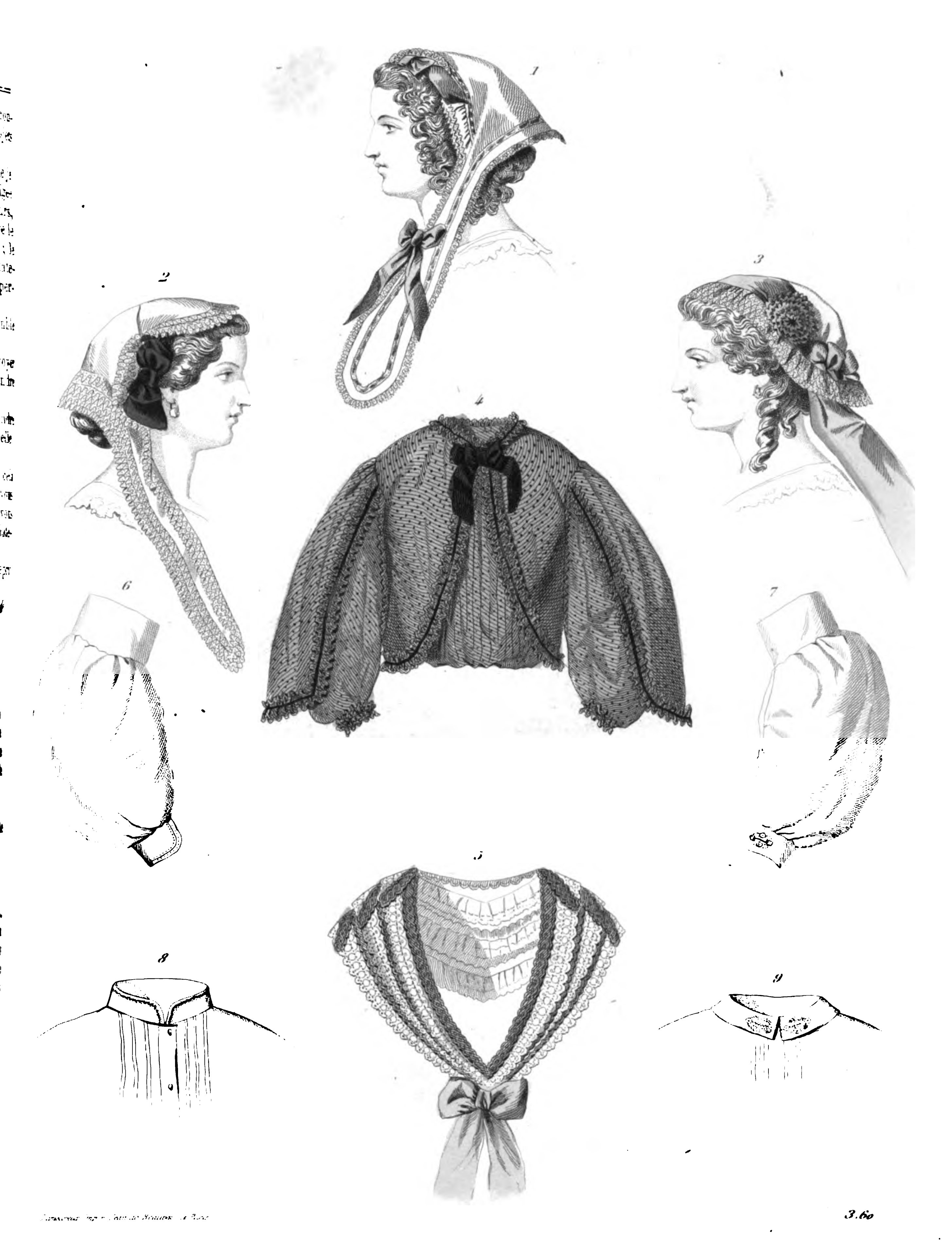
» Je renonce, par votre faute, à tous mes projets. Viremolle n'était habitable pour moi qu'à la condition d'y joindre le bois que vous me refusez. Mais, dans l'unique but de n'être pas un obstacle au plaisir que vous pourriez trouver à jouir de la belle vue qui vous a charmée, je vous abandonne, en mon absence, la pleine et entière jouissance de la plate-forme. »

Le lendemain, le comte de son côté et la duchesse du sien désertaient, s'abandonnant la place. Quant à Bouteselle et à Mariette, il se réjouissaient intérieurement, — quoique le dénoûment ne fût pas encore celui qu'ils avaient rêvé, — de ce résultat, qui, en définitive, les ramenait à Paris. C'était pour eux le grand point.

Au premier village où ils arrivèrent, Philippe et Bouteselle se sentant pris d'appétit, avisèrent une sorte d'auberge à la porte de laquelle stationnait une voiture de voyage.

Ils entrèrent. La première personne que Bouteselle aperçut fut Mariette. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; puis Mariette attirant le dragon dans un angle de la cuisine, lui dit :





3.60

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Lingerie de Goût de Mlle Anna Loth, Place Vendôme

Mars 1860

— Monsieur Bouteselle, savez-vous une idée qui m'est venue?

— Vous avez tant d'esprit, mademoiselle Mariette!

— Eh bien! monsieur Bouteselle, j'ai la certitude que madame la duchesse a le cœur blessé.

— Moi, répondit le dragon, j'ai la conviction que celui de mon maître bat la charge.

— Et si madame de Pontlubis a quitté la place, c'est parce qu'elle soupçonnait que M. de Sabran n'y resterait pas.

— Mademoiselle Mariette, vous parlez comme un livre de science. Ce que vous avez vu au fond des pensées de votre maîtresse, je l'ai lu dans la conscience de mon maître.

— Maintenant que nous avons travaillé pour nous, monsieur Bouteselle, et avec succès, je m'en vante...

— Vantez-vous! tout l'honneur vous en revient.

— Maintenant, reprit la soubrette, il faut nous montrer généreux et grands dans notre victoire.

— Soyons donc généreux et grands dans la victoire, répéta Bouteselle.

— Travaillons, actuellement, pour nos maîtres.

— Ceci est d'une belle âme.

— Il est certain que ces pauvres jeunes gens vont être très malheureux. Nous avons mis le feu aux poudres en les approchant si près l'un de l'autre, sauvons-les.

— Ceci est plus que d'une belle âme, c'est d'un cœur sensible, mademoiselle Mariette. Mais ils s'en veulent peut-être réciproquement, à cette heure.

— Niais que vous êtes! s'écria Mariette, il ne s'agit que de les faire rencontrer ici, dans cette auberge même.

— Monsieur le comte déjeune.

— Madame repose.

— Comment faire?

— Voici le moyen, dit Mariette en retirant de son corsage une petite boîte doublée de chagrin.

— C'est un talisman? demanda Bouteselle.

— Peut-être; car c'est le portait de madame que je viens de lui dérober pendant son sommeil; voyez.

En disant cela, Mariette poussa un petit ressort qui fit ouvrir le couvercle de la boîte.

— Dieu du ciel, que c'est joli! et entouré de diamants!

— Je ne vous ai jamais donné que de bons conseils, n'est-ce pas, monsieur Bouteselle?

— C'est vrai.

— Rappelez-vous donc bien ceci : — Vous avez trouvé cette boîte sur la grande route, à quelques pas du village où nous sommes; vous ignorez à qui ce portrait. Peut-être bien est-il à une dame qui est en ce moment dans l'auberge. Demandez à votre maître s'il ne serait pas convenable de le lui rapporter. Vous avez bien entendu? Allez. Le reste me regarde.

Bouteselle fit comme lui avait dit Mariette. En voyant le portrait, Philippe poussa une exclamation de joie.

— Certainement, certainement, dit-il, il faut rendre cette boîte à cette dame... Mais, attends, ajouta-t-il, après avoir réfléchi un instant.

Philippe aussitôt enleva le portrait de la boîte, le dégarnit des diamants qui l'encadraient comme autant de soleils, remit les diamants dans la boîte, et dit à Bouteselle :

— Maintenant, va.

Bouteselle s'en fut raconter à Mariette, mot pour mot, ce qui venait de se passer.

— Venez, dit Mariette.

Et elle traîna le dragon devant la duchesse.

— Le portrait de madame est retrouvé, s'écria la soubrette en entrant toute joyeuse; et cet homme le rapporte de la part de son maître.

La duchesse ouvrit vivement la boîte, et poussa un cri en ne retrouvant que les diamants.

— Mais, dit-elle, en regardant Bouteselle avec curiosité, il y manque quelque chose.

— Je n'ai pas touché à un seul de ces diamants, madame la duchesse, reprit le dragon en protestant sérieusement.

— Eh! qui vous parle des diamants! je sais qu'ils y sont tous; mais c'est le portrait qui manque...

— Je rapporte à madame la duchesse ce dont mon maître m'a chargé.

— Mais qui est-il votre maître?

— M. le comte de Sabran!

— M. de Sabran! murmura la duchesse en rougissant.

Elle réfléchit ou rêva un moment; puis, s'adressant à Mariette :

— Faites-moi le plaisir, mademoiselle, de pénétrer jusqu'auprès du comte; et dites-lui, je vous prie, que je lui ordonne de me renvoyer mon portrait.

— Tout est perdu si la colère s'en mêle! dit Bouteselle à Mariette une fois qu'ils furent dehors.

— Perdu! allons donc! Ne m'avez-vous pas dit que le cœur de votre maître était plein.

— A déborder.

— Alors tout est sauvé, si le comte est homme d'esprit; et je crois qu'il l'est.

Mariette remplit à la lettre la commission de la duchesse.

— Votre maîtresse est-elle visible? se contenta de demander Philippe.

— Oui; et elle part dans un quart d'heure, monsieur le comte.

— C'est bien.

Cinq minutes après, Philippe introduit auprès de madame de Pontlubis, lui exprimait le désir d'avoir quelques instants d'entretien secret. La duchesse, toute pâle d'émotion et de bonheur, fit signe à Mariette de sortir. Mariette obéit.

Mais elle était fille de trop d'esprit pour ne pas écouter aux portes et pour ne pas regarder à travers le trou de la serrure. Ce que Mariette vit, est très simple à dire.

Elle vit le comte de Sabran aux genoux de la duchesse, et celle-ci lui tendant sa main à baiser.

— Allons! dit Bouteselle en se retournant vers Mariette, qui l'avait appelé pour assister à ce spectacle. Allons! le petit bois est à nous!

— Et la plate-forme nous appartient, répliqua Mariette.

Une heure après, on était en route pour Paris, le comte assis au fond de la voiture avec la duchesse, ayant Mariette en face d'eux, condition exigée par madame de Pontlubis, et Bouteselle conduisant les deux chevaux, le sien et celui de Philippe. Seulement le dragon s'arrangeait souvent pour que ses chevaux éprouvassent le besoin impérieux de dépasser

la voiture, ce qui lui donnait l'occasion de jeter un coup d'œil à mademoiselle Mariette, à travers la portière.

XI.

En se relevant de l'évanouissement qu'elle avait éprouvé en apprenant le départ de Philippe, la pauvre Inès était restée aux trois quarts folle, indécise sur ce qui lui restait à faire, ne sachant même plus s'il lui était permis de songer à vivre. Elle se leva tout à coup en disant :

— Oh ! je le retrouverai ! je le retrouverai !

Et elle partit rapide comme l'éclair.

Cet élan d'énergie nerveuse qu'elle avait ressenti, se calma, quand la pauvre enfant fut rentrée chez elle. Elle pleura abondamment; et avec ses larmes s'en alla la hardie résolution qu'elle avait prise. Des montagnes de difficultés se dressèrent devant elle. On va comprendre qu'avec la réflexion elle ait reculé devant son projet.

Inès, au milieu de son grand désespoir, avait trouvé que puisque la marquise de Sézanne était la dame masquée cachée au fond du carrosse ; — pour elle cela ne faisait pas de doute, — c'est que madame de Sézanne était, à ce moment-là, la maîtresse de Philippe. Donc, madame de Sézanne devait savoir où il était, caché ou simplement en voyage. Oui, mais si le départ de Philippe était un mystère, madame de Sézanne se garderait bien de le trahir. Première difficulté, et vraiment insurmontable. Il fallait donc par diplomatie, vaincre le silence de la marquise. Mais Inès ne se reconnaissait pas assez habile pour lutter avec succès, elle pauvre et simple enfant, avec une si grande dame.

Comme tous les gens à idée fixe, Inès trouva bientôt le revers de la médaille. Il lui restait une chance.

Le départ de Philippe, après une pareille aventure, pouvait avoir deux causes : ou il fuyait devant la marquise, et ce n'était pas admissible pour Inès; ou il avait rompu avec la marquise, et son éloignement n'avait pas d'autre but que de consommer leur séparation.

Cette dernière supposition soulagea le cœur d'Inès, et de plus, lui donna quelque espoir de succès. S'il y a rupture, qu'elle vienne de l'un ou de l'autre, il doit y avoir dépit de la part de la marquise; et du dépit à une vengeance, il n'y a pas, chez une femme, l'épaisseur d'un éventail. Donc, dans ce cas, madame de Sézanne pourrait bien livrer le secret de Philippe, ou si elle ne le savait pas, elle était assez puissante pour s'en enquérir et pour le connaitre.

Restait maintenant, pour Inès, à trouver le courage de se présenter chez la marquise. Ce fut là ce qui lui manqua, au moment où il fallut s'exécuter.

Pendant deux jours de suite, la pauvre enfant se dirigea vers l'hôtel de Sézanne, mais passa, timide et tremblante, devant la porte, sans oser même plonger un regard dans la cour. Enfin, le troisième jour, elle fit comme les plus fieffés poltrons quelquefois, elle se sentit brave et entra. Il s'agissait, après avoir franchi la porte, de franchir le Suisse. Quand on est arrivé au point où était Inès, rien ne coûte plus. A cette question du Suisse :

— Où va mademoiselle?

Inès avait répondu avec un aplomb imperturbable :

— Je suis une ouvrière de madame la marquise; elle m'attend, ce matin, pour me commander divers objets de toilette.

Le Suisse laissa passer Inès. Après avoir franchi la porte, restait à franchir une armée de domestiques et de filles de chambre. Cela devenait plus difficile. Mais à mesure qu'elle avançait vers son but, Inès se sentait de plus en plus audacieuse. Elle doubla le cap des laquais d'antichambre sans trop de tempête; mais ce fut une autre affaire avec les femmes : le titre d'ouvrière ne suffisait plus. Il fallait le justifier, et plus Inès insistait, plus on se montrait exigeant. La querelle devint si chaude, que madame de Sézanne fut obligée de se montrer sur le seuil de son boudoir.

— Que veut donc mademoiselle? demanda-t-elle.

La situation changeait. Inès l'accepta donc avec toutes ses difficultés, et elle répondit bravement :

— Je désire parler à madame la marquise.

— Eh bien! parlez; qu'y a-t-il?

— C'est en particulier que je voudrais causer avec madame la marquise.

Madame de Sézanne fut comme fascinée par l'attitude résolue de la jeune fille; aussi lui dit-elle :

— Entrez, alors, mademoiselle.

Inès entra dans ce boudoir tout parfumé, et où, croyait-elle, des rêves d'or et de bonheur se cachaient dans les plis moelleux des tentures. La marquise s'allongea dans une causeuse. Inès demeura debout.

— Parlez, mademoiselle, je vous écoute.

— Personne ne peut nous entendre? demanda Inès.

— Personne, fit la marquise en dissimulant à peine un mouvement de crainte.

— Madame la marquise, s'écria Inès en se jetant à ses genoux, je suis une bien humble fille pour avoir tant d'audace que de venir vous demander... Mais, d'abord, permettez-moi d'espérer que vous ne m'accablerez pas de votre courroux, si...

— Mais voyons, parlez; vous m'irritez avec vos hésitations.

— Si je prononce devant vous le nom de M. le comte de Sabran.

— Et que voulez-vous que cela me fasse, à moi, que vous prononciez le nom de M. de Sabran? Je n'en ai que faire, mon enfant.

L'accent d'indifférence et de froideur avec lequel madame de Sézanne laissa tomber ces mots de ses lèvres, fit hésiter Inès. Elle leva lentement les yeux, pour voir si le calme du visage de la marquise répondait au calme de sa parole. Le masque était, en effet, froid et contenu; mais il ne put échapper à la jeune fille qu'il y avait au coin des lèvres un pli plein de dédain, et dans l'agitation des doigts de la marquise quelque chose de fébrile et d'irrité. Elle ne s'était donc pas trompée.

— Eh bien! après? lui demanda madame de Sézanne avec le même calme affecté. A présent que vous avez prononcé ce nom redoutable, voulez-vous me dire ce qu'il a de commun avec vous?

— Mon Dieu! madame la marquise, je viens vous demander si vous êtes assez bonne pour me dire où est le comte?

— La question est plaisante! s'écria la marquise en éclatant de rire. Suis-je la gardienne de M. de Sabran?



— Non certes, madame, mais je me suis présentée chez lui, il y a trois jours ; on m'a répondu qu'il était parti sans qu'on sût où il était allé, ni quand il reviendrait.

— Et vous prétendez, mademoiselle, que lorsque les gens de M. de Sabran ignorent où il est, je le sache, moi?

— Oui ; répondit Inès avec un calme et une assurance qui arrêtèrent l'hilarité de la marquise.

Elle se prit alors à regarder fixement Inès qui se tenait immobile et digne devant elle.

— Mais attendez donc, reprit madame de Sézanne, il me semble que vos traits ne me sont pas inconnus.

— C'est possible, madame.

— Où vous ai-je donc vue?

— Rappelez vos souvenirs, et vous verrez que j'ai eu raison de venir vous dire que vous pouviez savoir où est le comte de Sabran.

— Je me souviens...

— Un soir de carnaval, à la porte Saint-Honoré, répliqua Inès.

— Ah! vous êtes...

— La jeune fille que M. le comte de Sabran a noblement défendue contre le marquis de Sézanne, pendant que madame la marquise était dans le carrosse...

— Qui vous a dit? fit madame de Sézanne avec un ton de suprême orgueil mêlé d'effroi.

— Je l'ai deviné, répondit froidement Inès.

Il y a une chose qui échappe à nos lecteurs, et qui n'avait point échappé à Inès, et de là venait la hauteur, nous pouvons dire l'audace de ses réponses. Ce quelque chose, c'était l'espèce de joie féroce, mêlée d'ironie, de vengeance et de colère qui avait remplacé, sur le visage de la marquise, le calme dédaigneux des premiers moments. Elle se montrait comme altérée de sang, et elle se sentait sous la main un instrument, un bourreau. Inès avait deviné cela, et avait compris la supériorité de sa position.

— Ah! reprit la marquise, M. le comte de Sabran vous a fait payer ce noble service!

Inès fit un mouvement d'indignation ; mais elle le réprima. Elle vit bien qu'elle avait prévu juste, en supposant du dépit chez la marquise; et quand même ce serait au prix d'odieux soupçons sur son innocence, Inès préférait boire ce calice, pourvu qu'elle retrouvât Philippe.

— Et, continua madame de Sézanne, il vous a abandonnée se cachant de vous. Cela est digne de lui! Vous voulez le revoir; je comprends votre désir, mademoiselle. Vous voulez porter le trouble dans le nouveau bonheur qu'il s'est fait; je partage votre sentiment de vengeance. Eh bien! soyez tranquille; on a pu vous cacher la présence du comte à son hôtel ou sa retraite... On en ferait autant à mon égard... Il n'importe! Je saurai découvrir où il est, et je vous le dirai...

— Bien sûr, madame?

— Je vous le jure.

— Oh! quand cela? quand cela?

— Venez demain.

— Merci, madame, merci.

Inès sortit de l'hôtel, plus heureuse qu'elle n'y était entrée. Peu lui importait tout ce que la marquise avait pu croire ou s'imaginer; le principal, l'essentiel, le positif pour elle, c'était de revoir Philippe!

Le lendemain, Inès fut exacte au rendez-vous que lui avait donné madame de Sézanne. Mais la marquise n'avait rien pu apprendre. Philippe était réellement absent. Deux jours, trois jours s'écoulèrent, une semaine s'écoula, même ignorance sur le compte de Philippe, même mystère. La marquise s'habituant, peu à peu, à voir Inès, puis le tourbillon du monde l'entraînant, elle finit par se refroidir sur son âpre désir de vengeance, et Philippe bientôt fut tout à fait oublié; en sorte que madame de Sézanne ne trouva rien de plus simple que de congédier Inès en lui faisant défendre sa porte.

Mais alors un autre sentiment s'empara de la jeune fille. Elle s'imagina que la marquise avait retrouvé Philippe et qu'elle avait reconquis son cœur. Elle prit, alors, le rôle patient de guetter à la porte de l'hôtel de Sézanne tous les visiteurs et de surprendre les sorties de la marquise. Ces manœuvres n'amenèrent aucun résultat. Quant aux gens du comte, bien que Philippe fût de retour depuis plusieurs jours, ils persistaient dans leur consigne de constater son absence.

XII.

Philippe, tout entier à la duchesse de Pontlubis, s'était séquestré du monde, attendant, avec une impatience très partagée, l'époque fixée pour son mariage.

On était à l'avant-veille de ce jour tant désiré. La duchesse, dont les caprices frivoles auraient dévoré un trésor de nabab, fit venir chez elle, un matin, une jeune ouvrière qu'on lui avait recommandée comme très habile, et à laquelle elle voulait confier le soin de broder en lettre d'or et de soie, au milieu d'un splendide carreau à écusson, deux initiales qui lui étaient chères.

On introduisit la jeune ouvrière, dont la beauté frappa la duchesse. Cette jeune ouvrière était Inès. Heureuse, comme l'est toute femme, d'étaler les richesses de sa garde-robe, madame de Pontlubis, après avoir ébloui Inès de tout l'éclat de ses écrins, de ses robes et de ses dentelles, lui dit :

— Maintenant, mon enfant, il s'agit, dût-il vous en coûter deux nuits de veille, de broder, au milieu de cet écusson, deux initiales. Je payerai un pareil travail et le temps que vous y consacrerez, tout ce qu'ils vaudront. Voici les deux lettres : un P et un S.

Inès pâlit comme par pressentiment.

— Qu'avez-vous? lui demanda madame de Pontlubis.

— Rien, lui répondit vivement Inès, rien, madame. Votre futur époux se nomme-t-il Philippe? demanda la pauvre enfant d'une voix inarticulée.

— Oui, mademoiselle... mais vous êtes souffrante...

— Non, madame, non... merci!... Vous dites qu'il se nomme Philippe?

— Oui.

Au même moment, un valet ouvrit la porte et annonça :

— M. le comte de Sabran.

Inès poussa un cri et tomba à la renverse.

A ce cri un autre cri avait répondu :

— Isabelle!

C'était le comte qui avait prononcé ce nom.

La duchesse, pâle de colère, promenait ses regards pleins de larmes et d'éclairs, de la jeune fille au comte.

— Mais, madame, s'écria tout à coup Philippe, cette enfant a besoin de secours.

Et prenant sur un meuble un flacon de sel, il le fit respirer à Inès. Pendant ce temps, la duchesse pleurait, le visage caché dans son mouchoir.

Quand Inès eut reprit ses sens, en reconnaissant Philippe, elle lui saisit les deux mains en les portant à ses lèvres avec transport :

— Ah ! murmura-t-elle, je vous retrouve donc !... Maintenant la pauvre Inès peut mourir, elle a eu un instant de bonheur !...

— Inès !... Inès ! s'écria Philippe, et il s'abîma dans une profonde et solennelle méditation d'où l'arracha, tout à coup, ce nom jeté à travers la porte par la voix du valet :

— Madame la marquise de Sézanne.

— Oh ! je comprends ! fit Inès en se levant.

Tout le drame venait de se dérouler à l'esprit de Philippe dans ces seuls mots prononcés par Inès. Il s'approcha alors de la duchesse :

— Madame, lui dit-il, je vous demande pardon humblement, à genoux, de ce qui vient de se passer. Madame la marquise de Sézanne sera assez bonne peut-être pour vous instruire d'une partie de tout ceci ; moi, quand je vous aurai dit le reste, je n'aurai rien perdu, je l'espère, de l'estime et de l'affection dont votre cœur m'a honoré.

La duchesse ne répondit pas et se cacha de nouveau le visage pour pleurer. Philippe salua, et s'avançant vers Inès :

— Inès, venez, que je vous reconduise. Il y a toujours place, dans le carosse d'un gentilhomme, pour la vertu, le dévouement et la foi des souvenirs.

Philippe prit Inès par la main et sortit de l'appartement. La duchesse et la marquise le regardèrent avec étonnement.

Philippe fit monter Inès dans sa voiture, et la reconduisit à sa demeure. Le comte resta plus de deux heures attentif au long et naïf récit que lui fit la jeune fille de tous les événements qui s'étaient succédé depuis leur séparation. En la quittant, Philippe embrassa Inès avec une tendresse fraternelle, et lui dit en prenant ses deux mains dans les siennes :

— Pauvre enfant, pourquoi vous êtes-vous cachée sous un faux nom le soir où je risquais ma vie de si bon cœur pour vous ? pourquoi avoir fui ma présence le lendemain ?

Inès creusa ces paroles et comprit tout ce qu'elles renfermaient pour elle, de désespoir et d'amère déception.

— Ah ! qu'importe ! dit-elle, en tombant à genoux, je l'ai revu, il sait que je l'ai aimé, que je l'aime encore !... Maintenant mon rôle dans ce monde est fini.

Inès, la tête penchée dans ses deux mains et appuyée contre le pied de son lit, s'abîma dans une ardente et sainte prière.

— Le comte avait espéré que la journée et la nuit passées sur l'étrange scène à laquelle elle avait assisté, la duchesse voudrait au moins lui permettre de s'expliquer. Il se rendit à son hôtel. Ce fut Mariette qui lui remit un pli cacheté et dans lequel madame de Pontlubis lui annonçait une rupture décisive entre eux.

Philippe poussa un cri de désespoir qui fit pitié à Mariette. Rentré chez lui, il trouva Bouteselle l'air effaré et le visage bouleversé.

— Qu'arrive-t-il donc Bouteselle ?

— Oh ! monsieur le comte, votre voiture est encore attelée, montez, montez vite dedans...

— Mais qu'y a-t-il ?

— Et faites-vous conduire chez Inès...

— Chez Inès, il y a un malheur alors ?

— Oui, un malheur...

Philippe arriva, au grand train de ses chevaux, chez la pauvre ouvrière, qui, le voyant entrer, se dressa sur son séant par un dernier reste d'efforts, et en enlaçant dans ses bras la tête de Philippe :

— Oh ! monsieur le comte... pardonnez ce premier et ce dernier baiser... il est d'une mourante... je serais un obstacle à votre bonheur... vous l'aimez... vous avez raison... elle est digne de vous... tandis que moi... Ah ! ce poison me brûle la poitrine... donnez-moi à boire, j'ai soif... Philippe ! ta main .. mon Dieu ! pardonnez-moi !... par... don... nez... ah !...

Elle retomba.

— Inès ! cria Philippe... morte ! fit-il en prenant une des mains de la jeune fille dans les siennes... Puis, se penchant sur elle, il l'embrassa respectueusement au front... Et après avoir, un moment, contemplé la pauvre enfant dans une muette et sombre douleur :

— Bouteselle, dit-il en s'adressant au dragon qui se tenait dans un coin, pleurant comme un enfant, Bouteselle veille à ce que cette brave et bonne créature reçoive les derniers soins.

Puis il embrassa de nouveau Inès ; et après avoir recouvert son visage sous le drap, il sortit précipitamment comme un homme qui suffoque.

XIII.

Un mois s'était écoulé, mois de tristesse, de remords, de soucis et d'inquiétudes pour Philippe. Vainement, il avait cherché à revoir la duchesse, après lui avoir fait savoir qu'Inès était morte, la duchesse avait été inflexible.

Un matin, Bouteselle et Mariette se rencontrèrent en pleine rue.

— Tiens, monsieur Bouteselle, on dirait que vous voilà en costume de voyage ?

— Il me semble que vous aussi...

— C'est vrai, nous partons pour Montvert.

— Bah ? et nous pour Viremolle. Ah ! mademoiselle Mariette, que de talents perdus !

— Allons donc ! Monsieur Bouteselle, si la plateforme et le petit bois n'ont pas changé de place pour nous faire endiabler...

— Eh bien ?...

— Foi de Mariette ! avant quinze jours nous reviendrons tous les quatre à Paris.

— Tope-là, Mariette !

— C'est dit, Bouteselle.

Or, la plate-forme et le petit bois étaient restés à leur place, et Mariette eut raison encore cette fois. La



duchesse, Philippe et Mariette dans le carrosse, et Bouteselle à cheval, revinrent tous quatre à Paris.

Xavier Eyma.

THÉMIR.

(CONTE ORIENTAL.)

Mariez-vous, vous ferez bien. — Ne vous mariez pas, vous ferez mieux.
(*Proverbe oriental.*)

En ce temps-là vivait à Bassorah un philosophe fort simple, et cependant fort célèbre. Ce philosophe s'appelait Thémir.

Après avoir passé sa vie à étudier toute chose, il en vint à s'avouer que les sciences réunies ne signifiaient vraiment rien ; et que, si le bonheur n'était pas autre part, il courait grand risque de mourir sans faire sa connaissance, ce qui à la rigueur pouvait être vrai.

Il avait pourtant fait au livre du Koran des commentaires aussi pieux qu'ils étaient utiles ; et du bout de sa lorgnette, il avait découvert, dans un tout petit coin du ciel, trois cent soixante mille étoiles, pas une de plus, pas une de moins, dont on ne soupçonnait même pas l'existence avant lui. De plus, il avait de fortes raisons de supposer qu'il était le seul qui avait annoncé que la fameuse comète brûlerait le monde au mois d'août mil huit cent trente-cinq, si, sur trente-deux millions de manières possibles d'opérer son retour, elle choisissait précisément celle-là.

Les savants furent contraints d'avouer que le monde avait encore des chances.

Or, il advint un jour à notre homme une singulière et furieuse envie de se marier, non pas qu'il eût sur l'amour des idées fort avantageuses ; mais comme il se faisait déjà vieux, et qu'il se sentait toutes les inclinations possibles à devenir infirme, il y eut dans son désir un certain égoïsme, un peu mêlé peut-être à la curiosité.

Il s'en fut donc chez un de ses amis, derviche fort estimable, auquel il fit l'aveu de son caprice, en rougissant d'une honnête pudeur, et lui demanda son avis.

Le derviche, qui était non moins sage que lui, approuva fort son idée et lui parla ainsi :

— Thémir, mon ami, je pourrais vous dire, comme Jupiter à ce grand-prêtre dont le nom m'échappe : « Prenez une peau de chatte, étendez-là au soleil, et faites ainsi votre femme vous-même. » Mais nous savons tous que ceci n'est que de la fable ; nous sommes forcés par le temps présent de nous contenter des femmes toutes faites. La lanterne de Diogène ne serait pas non plus votre affaire, écoutez donc et profitez : j'ai chez moi trois sœurs nubiles, parfaitement conservées, dont le cœur n'a point encore vu le jour ; j'ai tout lieu de croire qu'elles seront votre fait. Je ne voulais pas les marier, mais vous êtes mon ami, c'est un cadeau que je veux vous faire. Choisissez.

Thémir convint, en effet, que puisque le derviche était son ami, et qu'il avait trois sœurs, il ne pouvait faire mieux que d'en prendre une pour femme. On lui amena les trois vierges et il leur dit :

— Mes toutes belles, j'ai besoin d'une épouse ; qui de vous trois me veut pour mari? Les trois sœurs se jetèrent à son cou, en lui faisant force caresses. Le sage comprit par là qu'elles étaient véritablement bonnes à marier. Il n'y tenait que pour la forme, mais ce procédé le toucha.

— Mes bonnes amies, je vous demande une femme, mais je n'en veux pas trois. La polygamie n'étant pas dans mes manières, je vous prie de vous reculer un peu.

Thémir les trouvait bien un peu maigres, mais comme on était en carême, autrement au rhamadan, l'excès du jeûne lui parut excusable, et il ne s'en tint pas moins fort content. Puis, avisant la plus âgée, comme devant être la plus sage, il fit son choix et l'emmena.

— Bonne chance, lui dit le derviche ; mais vous pouvez vous flatter d'avoir la main heureuse. Vous serez content, c'est moi qui vous le dis.

Le mariage fut conclu, tout alla bien pendant quelques jours.

Mais il advint que la pauvre femme avait un étrange caractère ; car elle était sujette à de fréquentes extases, lesquelles mettaient singulièrement en retard les affaires de la maison. Elle lisait, commentait et répétait le Koran, au lieu d'éplucher et de faire cuire ses légumes ; passait son temps à la mosquée au lieu d'aller au marché ; et répondait Allah et Mahomet, quand son mari lui parlait spectacle ou promenade ; et de plus elle n'avait à la bouche que ce refrain : « Mon frère, il faut mourir ! » Ce qui était peu divertissant.

Si la patience d'un mari n'est pas longue, celle d'un philosophe l'est encore moins ; quand celle de notre homme fut à bout, il lui dit :

— Ma mie, j'aime à trouver chez moi de quoi dîner quand j'ai faim ; le spectacle et la promenade m'amusent en leur temps ; j'estime et respecte la loi des prophètes, toutefois je n'en use qu'autant qu'il faut ; je crois de tout mon cœur à l'autre vie, mais avant tout je crois à celle-ci, et quant à ce qui est de mourir je ne ferai cette sottise-là que le plus tard possible. Permettez-moi donc de vous ramener chez vous.

— Oh ! oh ! quelle créature est-ce donc que la femme, si toutes se ressemblent? se dit Thémir en allant chez le derviche.

— Cher, lui dit-il, votre sœur n'a-t-elle jamais été folle? Elle a, je vous jure, tout ce qu'il faut pour le devenir.

— J'avoue, répondit celui-ci, qu'elle a parfois certains caprices qui pourraient faire suspecter sa raison, quoique ce soit au fond la meilleure fille du monde. Mais que dites-vous de ses deux sœurs, voulez-vous essayer ?...

— Je le veux bien, dit Thémir, puisque vous me le conseillez. Je ne puis toujours pas perdre au change, pensa-t-il tout bas.

Cette fois, ne voulant pas choisir, il prit au hasard.

Mais il ne fit pas meilleur ménage, la pauvre Charybde avait pour sœur une véritable Scylla ; il advint que la seconde était une espèce de sorcière, une diseuse de bonne aventure, qui du matin au soir avait la manie de l'avenir.

Elle ne parlait que par soupirs, tournait les yeux au ciel comme une colombe, et se tenait sur la pointe des pieds, comme si elle eût craint de toucher à la terre. Tantôt elle avait des accès de joie à trépasser de bien-aise, tantôt des torrents de pleurs à fondre le diamant, et psalmodiait alors des litanies étranges. C'était à n'y pas tenir, et Thémir n'y tint pas.

— Parbleu, fit-il, en voilà bien d'une autre! qui m'a donné une telle illuminée? Assurément, Carda lui est entré dans le corps, ou l'esprit de Mahomet lui a tourné la tête. Mon ami le derviche a de singulières sœurs, il faut en convenir.

Et il lui dit encore :

— Madame, j'en suis fâché pour vous, mais vous avez des façons de houri qui seraient tolérées tout au plus dans le paradis du prophète; vous n'êtes guère mon fait, pas plus que je ne suis le vôtre. Venez.

Et il s'en fut encore chez le derviche, auquel il répéta piteusement son histoire.

— Vous m'étonnez, dit celui-ci. Voulez-vous la troisième.

— Je ne reculerai pas pour si peu, reprit Thémir; mais pour le coup ce sera la dernière.

— Ma foi, dit le derviche, après celle-ci, je n'en ai plus.

— Ainsi soit-il, répliqua Thémir, et il l'emmena.

Cependant la pauvre fille avait le maintien si décent, les yeux si doux, les paroles si touchantes; il y avait tant de charme dans le son de sa voix, tant de sensibilité dans ses traits, tant de compassion dans ses gestes, que tout philosophe qu'il était, le pauvre mari se sentit ému, et se promit pour ses vieux jours un peu de ce bonheur qu'il convoitait d'avance, comme un bon plat qu'on n'entame qu'au dessert.

Mais, hélas! ce fut bien pis encore; à peine fut-elle sa femme, qu'il n'y eut plus moyen d'exister. Les plats ne paraissaient que vides sur la table, parce qu'elle en donnait le contenu aux pauvres; elle sortait dès le matin pour aller rôder dans les quartiers les plus misérables et les plus sales, et ne rentrait que le soir avec une foule de mendiants à ses trousses, auxquels elle donnait tout ce qu'ils pouvaient emporter. S'il venait des voleurs la nuit, elle empêchait de les arrêter, sous prétexte qu'il ne faut jamais faire de mal à son semblable. En quinze jours la maison fut vide. Alors, quand il n'y eut plus rien, elle se mit à jeter de l'argent par les fenêtres, ce qui fit amasser beaucoup de monde, vu la nouveauté, et attira une foule de bénédictions sur sa tête. Pour le coup, Thémir l'arrêta :

— Par Mahomet! en voilà assez, dit-il : ces trois pécores m'ont suffisamment instruit.

Puis, s'adressant à sa femme :

— Ma bonne amie (je pourrais, je devrais même vous appeler autrement), votre première sœur était une visionnaire, la seconde une diseuse de bonne aventure; mais si elles négligeaient leur ménage, c'étaient de bonnes filles qui ne faisaient de mal à personne quand on ne leur disait rien. Grâce à vous, me voilà réduit à la besace; vous êtes une folle qui n'avez pas le sens commun. Allez, que Mahomet vous donne une place où bon lui semblera; mais au nom de ces bonnes œuvres que vous faites si bien à mes frais, laissez-moi le peu qui me reste, et par pitié débarrassez-moi de votre présence. Le prophète vous ait toutes les trois en sa sainte et digne garde.

Et il s'en alla une quatrième fois chez le derviche.

— Mon ami, je m'étais trompé, lui dit-il, le mariage n'est point du tout mon fait; à d'autres cette folie!... Gardez vos trois sœurs, s'il vous plaît.

Puis il ajouta, en baissant les yeux :

— Je vous promets, foi de converti, que je ne leur ai fait aucun tort. Allah vous aide et vous bénisse! J'ai dit.

Thémir, rentré chez lui, comprit que, loin d'être un grand philosophe, il n'avait été jusqu'à ce jour qu'un grand sot. Cette aventure lui donna une nouvelle ardeur pour la science; mais il abandonna les femmes, les étoiles et les comètes, et, pour se consoler, il composa un grand livre sur les trois grandes vertus de l'homme : — *La Foi, l'Espérance et la Charité.*

Une copie de son manuscrit existe encore à l'Académie des sciences.

MAX DE RÉVEL.

FANNY CHOMPRÉ.

I.

Elle avait seize ans. Elle était brune, grande, svelte quoique puissante, et son regard révélait l'ardeur et la décision de son caractère. Fille d'un soldat, elle semblait sans cesse reprocher à la nature de s'être trompée de sexe en la créant. Elle écoutait d'une oreille avide tous les récits de bataille qui fournissaient un thème inépuisable aux conversations de 1812. Sa mère, avec la légèreté des femmes de cette époque, aimait les bals, les fêtes, les plaisirs, les réunions brillantes. Elle y conduisait Fanny; mais la jeune fille ne semblait accompagner sa mère que pour ne pas lui déplaire. Ensemble elles habitaient une maison charmante dans la rue du Mont-Blanc, et cette maison recevait sans cesse de nombreux visiteurs qui allaient aux armées ou en revenaient.

Le père de Fanny commandait une des brigades du 4e corps, et sa position élevée expliquait cet empressement de toute une génération qui ne comprenait que la gloire militaire.

Depuis plusieurs mois, les nouvelles de l'armée étaient nulles, ou à peu près, et plus d'une famille était inquiète. Fanny en avait presque perdu le sommeil. Un sinistre pressentiment s'était emparé de son esprit. Dans la nuit elle voyait un fantôme sanglant et mutilé errer autour d'elle, et quand elle cherchait à distinguer les traits, elle reconnaissait avec effroi le visage chéri de son père.

Fanny aimait son père d'un amour sans partage, et jamais elle n'avait été séduite par tout ce qui d'ordinaire captive l'imagination des jeunes filles.

Un soir, tout dormait dans la maison de la rue du Mont-Blanc. Assise ou plutôt couchée sur un sopha, seule la jeune fille veillait. Une lampe modeste jetait ses lueurs indécises dans l'appartement. La nuit était noire et froide, une nuit triste de la fin de novembre.

Tout à coup, au milieu du silence, un bruit léger se fit entendre sur les feuilles mortes, et bientôt des



pas circonspects s'arrêtèrent à la fenêtre qui, du pavillon occupé par Fanny, donnait de plein-pied dans le jardin.

Si léger que fût ce bruit, Fanny l'entendit; elle se leva résolument et allait courir au danger lorsque la fenêtre céda à l'effort puissant qui pesait sur elle extérieurement.

Un jeune homme entra dans l'appartement de la jeune fille.

Un grand manteau militaire dissimulait sa taille, et un chapeau à larges bords cachait ses traits.

— Ne vous effrayez pas, Fanny, dit le jeune homme d'une voix douce et tremblante d'émotion. Si je viens troubler votre solitude malgré vos défenses réitérées, il faut que je sois conduit par un motif bien grave.

— Parlez, monsieur, parlez sans crainte; donnez-moi des nouvelles de mon père...

— Le général Chompré, dit le jeune homme...

Et, comme s'il n'eût pu achever, sa tête s'inclina sur sa poitrine. Dans ce mouvement, le large chapeau tomba et découvrit une magnifique tête militaire de vingt ans. Les traits étaient vigoureusement accentués : le front large, le nez puissant; une épaisse moustache couvrait la lèvre supérieure. Le regard seul jurait avec tout cet ensemble. Il était doux et timide. Mais on comprenait qu'il ne se voilait ainsi que devant la jeune fille. Devant l'ennemi, ce grand œil noir devait lancer des flammes.

— Eh bien! monsieur, achevez, dit la jeune fille après un moment de silence. Parlez! vous savez que je ne suis plus une enfant, je puis tout entendre... Dites, qu'est-il arrivé à mon père?

— Puisque vous l'ordonnez, mademoiselle, j'achèverai. Nous étions d'avant-garde. J'étais, comme d'ordinaire et selon mon devoir, à côté du général. Nous marchions lentement et avec des précautions infinies, parce que nous étions dans un pays qu'aucun de nous ne connaissait. Nos difficultés étaient encore aggravées par un brouillard intense qui nous donnait la nuit en plein jour. Calme et sérieux selon son habitude, le général cependant dissimulait mal l'inquiétude qui le dévorait. Il sentait l'immense responsabilité qui pesait sur lui, et, s'il se croyait assez fort pour triompher des hommes, il comprenait aussi qu'il ne pouvait lutter contre les éléments, à plus forte raison contre les hommes et les éléments réunis. Nous avancions donc en silence, et chacun de nous en proie à d'assez tristes pensées, lorsque le brouillard, se coagulant tout à coup, nous enveloppa dans des tourbillons de neige. En même temps une fusillade de tirailleurs éclate sur nos flancs et nous voyons, à deux pas devant nous, se dresser la lance des Cosaques.

La jeune fille écoutait avec anxiété tous ces détails, et si parfois elle donnait des marques d'impatience, c'est qu'à son gré le jeune officier n'arrivait pas assez rapidement au but.

— Dès lors, continua-t-il, ce que le général craignait était arrivé. Il fallut nous battre sans savoir contre quel ennemi. Ce fut une lutte corps à corps. Il n'y avait à prendre aucune disposition stratégique. Nous ne pouvions pas reculer. Savions-nous si nous n'étions pas enveloppés? D'un coup d'œil, le général sembla nous consulter, et en même temps, de sa voix tonnante, donna l'ordre de marcher en avant et le sabre à la main. Ce fut une horrible mêlée. Nous plongeâmes dans ces masses profondes dont rien ne nous indiquait les derniers rangs. Chacun de nous avait sans cesse à se défendre. A peine un ennemi était-il abattu qu'un ennemi nouveau se présentait. Ils se pressaient surtout autour du général; car, malgré l'obscurité du brouillard, on avait reconnu ses grosses épaulettes et les broderies de son uniforme, et tous s'acharnaient à le combattre. Lui, calme et intrépide, se servait de son épée comme s'il se fût trouvé sur le pré, en face d'un seul adversaire, et plus d'un Cosaque apprit à ses dépens que les armes les plus longues ne sont pas toujours les plus meurtrières. Mais que pouvait la valeur contre le nombre! Furieux de voir votre père leur tenir tête sans même recevoir une égratignure, les Cosaques se précipitèrent sur lui avec une telle impétuosité et en si grand nombre, que bientôt le général fut isolé de ses compagnons, de nous, mademoiselle, et attaqué de tous les côtés à la fois. Tant que nous l'aperçûmes, nous essayâmes de le rejoindre, afin de mourir ou de nous sauver avec lui. Mais chacun de nous avait sur les bras une nuée d'ennemis. Longtemps je vis le général qui faisait merveille de son épée. Puis...

Le jeune officier baissa sensiblement la voix.

— Puis? demanda la jeune fille interrogeant pour connaître jusqu'où allait son malheur.

— Son cheval, à bout de forces, s'abattit sous le général. Par suite des accidents du terrain et du combat, je me trouvais assez près de lui pour lui tendre la main. Mais il était déjà debout et à pied, recommençait avec son intrépidité froide ce combat de géants. Un instant, je crus que nous serions assez heureux pour nous dégager. Quelques-uns de nos compagnons s'étaient reformés et nous formions un petit corps capable de résister au choc impétueux des Cosaques. Malheureusement pour nous, nous avions affaire à un ennemi dont le nombre, l'audace et l'ardeur allaient sans cesse en croissant. Il ne nous laissa pas longtemps tranquille. Nous le reçûmes comme des hommes qui, sans sourciller, ont fait le sacrifice de leur vie. Votre père, remis à cheval, nous conduisait. Nous étions décidés à en finir. Nous nous précipitâmes sur les Cosaques avec une ardeur toute nouvelle. Le général se laissa emporter par son nouveau cheval. Encore une fois, nous nous trouvâmes séparés. Un instant après, les hourrahs des Cosaques nous apprirent qu'un grand malheur venait de nous frapper. Ils nous abandonnèrent et nous n'avons plus revu le général.

— Pauvre père! dit Fanny en laissant tomber sa tête sur ses mains et pleurant en silence.

Le jeune officier, qui depuis plusieurs années servait avec le général Chompré en qualité d'aide-de-camp, respecta cette douleur muette, et attendit pour parler encore que Fanny l'interrogeât.

II.

Un jour blafard éclairait la cime des arbres du jardin. La jeune fille avait coupé ses beaux cheveux noirs; elle avait dépouillé les habits de son sexe et, décidée à suivre à l'armée le capitaine Félix de Vobert, elle avait revêtu un uniforme de fantaisie qui



esprits sévères. — Eh ! c'est qu'il y a certains hommes que la Fortune prend par la main et qu'elle traite en enfants gâtés, quoi qu'ils fassent.

Il n'y a pas d'autre moralité.

Philibert AUDEBRAND.

Courrier de Paris.

Le Vaudeville vient de jouer, sous le titre de *la Tentation*, une pièce que personne assurément ne songera à taxer d'immoralité. Dans cette comédie, en effet, M. Octave Feuillet a essayé de montrer la conciliation possible des deux éléments sociaux les plus opposés, les plus incompatibles : le rêve et la réalité, la poésie et la prose de la vie. Il a pris une femme, madame Camille de Vardes, à cette époque qu'il a lui-même si ingénieusement appelée la crise, dans un de ses proverbes. Il lui a donné un caractère quelque peu romanesque, enté sur un tempérament nerveux, et il l'a mariée à un agréable gentilhomme, qui ne manque ni d'esprit, ni de sens, ni de cœur, mais qui n'a jamais songé à s'élever au-dessus des goûts et des idées de ses compagnons ordinaires, élégants sportsmen, chasseurs intrépides, gens du monde brillants, et voilà tout. Pourvue de tout ce qu'il fallait pour faire le bonheur de tant d'autres femmes, madame de Vardes n'a été heureuse qu'en apparence ; au fond elle s'est ennuyée prodigieusement, son ennui commence même à prendre un caractère alarmant, au moment où elle se voit condamnée à vivre définitivement à la campagne entre son mari, sa belle-mère et sa fille, qui ne paraissent la comprendre ni les uns ni les autres. C'est à cette heure critique que cette âme, veuve de son idéal, croit le rencontrer dans l'auteur d'un mystérieux quatrain trouvé au fond d'une corbeille à ouvrage. Mais madame de Vardes, aussitôt qu'elle entrevoit le danger, s'empresse de mettre prudemment son honneur à l'abri. Pendant un dernier bal qu'elle donne pour faire ses adieux au monde, elle conjure M. de Trévelyan, au nom même de la passion dont il se dit épris, de lui rendre le repos en s'éloignant d'elle pour toujours. Celui-ci a promis d'obéir, et Camille, fière et heureuse de son courage, veut faire partager son bonheur à tous en accablant de tendres prévenances sa belle-mère, sa fille, son mari. Partout elle ne trouve que froideur ; elle découvre même que M. de Vardes est engagé dans une intrigue quelque peu galante avec une jeune dame qu'elle reçoit comme une amie. Entraînée par un mouvement de jalousie, elle subit les effets d'une réaction violente, et se prend à pleurer à chaudes larmes. En cet instant, M. de Trévelyan reparaît ; il a voulu dire un dernier adieu à celle qui lui ordonne de partir ; au moins, pour seule faveur, demanderait-il à partager sa douleur ! Mais M. de Vardes survient ; il en a entendu assez pour avoir le droit d'exiger une réparation. Une querelle banale s'engage d'accord entre les adversaires. Dans le duel qui s'ensuit, M. de Vardes est blessé. Suivant les conventions arrêtées à l'avance entre lui et sa femme, il rentre au domicile conjugal, afin de n'éveiller dans le monde aucun soupçon sur la cause véritable de cette rencontre. C'est seulement lors du mariage de leur fille que M. et madame de Vardes doivent se séparer. Six mois plus tard, la jeune Hélène s'est décidée à prendre un mari. Mais quel changement s'est opéré dans ses goûts ; elle qui ne rêvait que titres, opulence, plaisirs, parure, elle veut épouser tout simplement son cousin Achille de Kérouare, un bon garçon dont le cœur est excellent, mais dont la fortune est médiocre. C'est sa mère qui, à force de tendresse, de bons conseils exprimés avec cette éloquence du cœur si persuasive, a fait ce miracle. Au moment de marier leur fille, le père et la mère comprennent enfin que dans l'association conjugale chacun doit se montrer indulgent pour les faiblesses, les travers, les imperfections de son associé, et que dans les dissensions intérieures des caractères, des esprits et des tempéraments, c'est au cœur qu'il appartient de rétablir la concorde.

Composée avec infiniment de talent, écrite avec beaucoup d'esprit, de grâce et de délicatesse, cette comédie ne laisserait rien à désirer si le défaut de développement des caractères dans l'exposition ne laissait pas flotter une sorte d'obscurité sur le premier acte et un air d'invraisemblance sur toute l'action. Pour mon compte personnel je ne puis dissimuler que, comme œuvre littéraire, *la Tentation* me paraît de tout point supérieure au *Roman d'un jeune homme pauvre*.

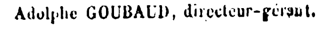
L'exécution est aussi parfaite que possible. S'il faut citer quelques noms d'artistes, Lafont, Félix, mesdemoiselles Marquet et Bressant doivent être mis en première ligne, et pour le talent qu'ils ont déployé et en raison de l'importance de leurs rôles. L'ensemble est du reste excellent, et mesdames Guillemin, Pierson, Cayot, MM. Munié, Saint-Germain, Nertann y contribuent chacun pour sa part.

Aux Variétés, on a joué trois pièces nouvelles, parmi lesquelles il en est une : *Quel drôle de monde*, qui offre presque une idée de comédie ; et puis Leclère y est vraiment si comique, *Une femme aux cornichons* et *les Portiers* ne sont que des bouffonneries, mais elles portent un cachet de vraie gaieté. On a repris aussi *Madame Gibou et madame Pochet*, cette farce qui est un des chefs-d'œuvre du genre. Lassagne y joue le principal rôle, il ne cherche pas à rappeler Odry, mais il joue avec une fantaisie personnelle irrésistible.

Julien LEMER.

En attendant qu'il ait été statué sur la nouvelle situation faite aux théâtres de la banlieue, aujourd'hui compris dans Paris, ceux de Montmartre et des Batignolles, placés sous la direction intelligente de M. Chotel, continuent à rendre de grands services à l'art dramatique. C'est toujours, comme par le passé, dans ces troupes, formées avec le plus grand soin, que nos scènes de premier ordre doivent chercher à se recruter ; là, les directeurs trouvent de jeunes artistes, animés du feu sacré de l'art, poussés par une volonté ardente, qui s'exercent tous les jours dans les rôles et les emplois les plus variés, et réalisent des progrès constants. C'est ainsi qu'on a pu signaler au théâtre même de Montmartre les aptitudes remarquables de MM. Couder, Grivot, Fabien, de mesdemoiselles Maria et Follet. Il y a peu de jours encore, M. Fabien vient de se distinguer dans *la Ferme de Primerose* et dans *la Petite cousine*, deux ouvrages qui lui ont fourni l'occasion de prouver qu'il sait concilier une sympathique chaleur de diction avec une rare élégance de tenue et une charmante aisance d'homme de bonne compagnie. Ces deux rôles lui ont valu de légitimes applaudissements.

J. V.



Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.




Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, 2, rue Mignon

LE
MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Nous voici de retour d'une expédition dans Paris, à la recherche des choses gracieuses, originales et élégantes qu'offre, comme tribut, la mode nouvelle à la saison bienfaisante qui s'avance en souriant.

Nous nous sommes arrêtée d'abord *rue Vivienne*, 41, dans la maison *Lhopiteau*, où nous savons trouver toujours des modèles d'un goût vraiment parisien, mais d'un style sérieux, exempt d'affectation et d'excentricité, de ceux en un mot qu'adoptent les personnes de bon goût et véritablement distinguées. Cette fois, comme toujours, notre prévision a été justifiée. Nous avons remarqué dans ces riches galeries :

Pour la campagne et pour les bains de mer, des *demi-saisons* en drap léger gris. L'une, par exemple, à petites côtes, a un petit col carré, bordé d'une toute petite passementerie, des boutons devant jusqu'à la taille, des manches fermées sur lesquelles la passementerie figure une ouverture carrée, un dos tout droit sans couture et des poches-aumônières ornées de passementerie.

Une autre gris-chiné est garnie tout autour d'une ruche à la vieille, avec un tout petit velours noir sur la partie supérieure de cette ruche faisant tête. Ce manteau est plat du haut et beaucoup plus large dans le bas, où toute l'ampleur est reportée par le moyen d'une couture. Il a une pèlerine pointue par derrière et par-devant, et garnie tout autour d'une ruche pareille à celle du bas. Le devant est attaché par des boutons.

Pour la ville, un paletot de soie à pèlerine de guipure. Ce paletot est demi-ajusté, à dos plat, et toute l'ampleur de ses plis est reportée vers le bas. Il est attaché tout du long par de gros boutons de soie, et bordé tout autour par un triple liséré. Les manches sont à revers Louis XV, bordées du même liséré, et ornées en arrière de trois gros boutons. Ce vêtement, d'une simplicité pleine de noblesse, est fini dans ses moindres détails avec le soin le plus minutieux.

Pour toilette un peu plus habillée, une mantille formant châle et garnie de deux grands volants, celui de dessous drapé sur les côtés par un nœud de ruban ou de passementerie. Les volants se terminent pointus en avant, et le fond est orné de deux rangs de passementerie avec pendeloques à étoiles.

Les jeunes filles surtout porteront beaucoup d'écharpes ou de mantelets. L'un de ces mantelets, décolleté par derrière et à pans carrés en avant, a une double garniture, composée de deux bouillonnés et de deux têtes découpées.

La plupart des robes s'ornent toujours par le bas seulement. Une des dernières sorties de la maison *Lhopiteau* a neuf petits volants de 6 centimètres chacun, qui montent à une hauteur de 60 centimètres environ. Une rangée de boutons prend en avant au-dessus de ces volants et va jusqu'au haut de la robe. Ces boutons sont plus petits au corsage qu'à la jupe. Le corsage est plat et à taille courte. Les manches larges à coude forment poignet un peu plus bas que la saignée. Un petit volant qui remonte garnit le revers. De gros bouffants de mousseline doivent se mettre en dedans de ces manches.

Une autre robe est garnie également de petits volants divisés en trois séries, celle du bas se compose de cinq, la seconde de trois, et la troisième de deux. Les manches bouillonnées forment des crevés, et dans chacun de ces crevés est un nœud de ruban.

Une des robes de bal composées par mademoiselle *Pauline Conter* pour une des nombreuses réunions qui ont encore lieu chaque jour, est en tulle, garnie dans le bas de trois groupes de petits volants séparés entre eux par un haut bouillonné. Le corsage à berthe et les manches sont disposés de la même manière. Une seconde jupe est relevée d'un côté par un gros nœud de tulle et pincée du côté opposé par une longue agrafe de fleurs.

En quittant la rue Vivienne, nous nous sommes dirigée par les boulevards où s'étalent, à chaque pas, les étoffes légères et les frais chapeaux de paille, vers la *rue Louis-le-Grand*, 39, où la maison de commission *Lassalle et Cie*, qui a aussi une entrée *boulevard des Capucines*, 1, est toujours le centre d'une activité énorme. Ses expéditions s'étendent à tous les pays. De chaque partie du monde il lui arrive des commandes de trousseaux, de layettes, de mille objets de fantaisie, depuis le plus futile, jusqu'aux diamants, aux voitures et aux ameublements complets les plus somptueux. Ce jour-là, nous avons vu emballer pour Bordeaux une toilette complète, composée d'une robe casaque de taffetas noir, avec de gros boutons du haut en bas, et une broderie de soutache partant des épaules et se rétrécissant jusqu'à la taille, où elle n'avait plus que la largeur de trois doigts ; puis s'élargissant de nouveau jusqu'au bas de la jupe, où elle avait la largeur de deux mains ; — d'un col et de manches de batiste piquée, avec nœuds et transparents de velours cerise ; — d'une coiffure de guipure noire, ornée de velours cerise.

Puis pour la Martinique, deux parures de bal dont l'une de crêpe paille était garnie de cinq ruches de crêpe pareil découpées et de la largeur d'une main, posées aussi à la distance d'une main l'une de l'autre et en forme de fes-

tons ou d'ondulations. Les manches plates et courtes étaient recouvertes de ruches. Une superbe berthe à double rang d'angleterre garnissait le corsage, qui devait avoir pour ornement un gros bouquet de barbeaux et une longue ceinture paille. La coiffure de barbeaux séparés par petites touffes était terminée en arrière par de grands nœuds paille. Un collier, des boucles d'oreilles et un bracelet de turquoises étaient le complément de cette parure.

L'autre était une robe de tulle blanc, garnie dans le bas de neuf petits volants découpés, et recouverte d'une seconde jupe de tulle étoilée d'or qui se relevait en avant au-dessus des volants pour former comme un énorme bouillonné, qui était retenue en draperie de chaque côté par de longues agrafes d'alises d'or à feuillage de velours marguerite des Alpes, et qui formait en arrière la tunique traînante. Le corsage de tulle sur taffetas blanc était plat, à pointes, et recouvert en avant et en arrière, d'une draperie étoilée d'or attachée sur le milieu d'une des épaules. Les manches très courtes étaient recouvertes de la même draperie, fixée par de mignonnes branches d'alises, pareilles à celles de la jupe. La coiffure ronde, formant un peu turban, était faite des mêmes fleurs.

Ce type de coiffures rondes, très touffues et un peu larges, semble être adopté en ce moment par la maison *Tilman*, une de celles qui font autorité dans la belle spécialité des fleurs. Nous avons vu en ce genre dans ses vastes magasins de la *rue de Richelieu*, 104, des parures ravissantes. L'une, de primevères de velours pensée des Alpes à cœurs d'abeilles d'or, a de chaque côté un collier de grosses perles d'or qui retombe sur les épaules. Le bouquet de corsage de forme allongée est des mêmes primevères mélangées à des grappes de fruits d'or.

Une autre, composée de petits bouquets de roses rouges et de roses noires un peu plus touffus sur le front et au-dessus du cou, est terminée de même par des rangs de perles d'or.

Une autre, composée de feuilles de lierre vertes avec des grains d'or, des grains noirs, et des grappes de fruits d'or, a comme cache-peigne des feuilles de velours.

Une délicieuse coiffure de mariée en lilas très léger et en camélias, avec des feuilles vertes en dessous, un camélia en arrière et des branches retombantes de lilas.

Comme originalité charmante et pleine d'actualité, madame *Tilman* fait des petites couronnes de buis à double rang, le premier formant un peu le diadème. Ces couronnes se ferment en arrière par un nœud de buis d'or.

Elle nous a montré aussi une délicieuse *druidesse* de violettes de Toulouse enlacées de quelques feuilles d'or que l'on peut retirer à volonté en ne laissant que les feuilles vertes.

Une couronne de petits camélias, mêlés d'héliotropes Voltaire et de feuillage, ayant en dedans un pouff d'héliotropes et en arrière un nœud de feuillage et un camélia.

Enfin, un turban de velours du côté gauche et de feuilles de lierres du côté droit, avec des graines d'or et des graines naturelles parmi les feuilles, et des diamants sur le velours.

Nous avons vu ensuite chez MM. *Desvignes, Rives et Cie*, les grands fabricants d'étoffes d'ameublemunts, des fleurs reproduites pas le dessin sur de belles toiles perses, avec non moins d'art qu'elles ne le sont chez madame *Tilman* avec la gaze et le velours. Parmi ces étoffes pleines de fraîcheur et de séduction, nous en avons remarqué une reproduisant une branche d'églantines d'un brun pourpré, posée avec un art infini au milieu d'une raie grisaille, auprès de laquelle une autre raie d'un blanc éblouissant est coupée de distance en distance par des bouquets grisaille.

Une autre reproduit d'admirables roses sur une rayure satinée bleue et de larges touffes d'herbes grises sur une raie blanche.

Une autre se compose d'une large rayure verte formée de tout petits filets, puis de rayures grises et de rayures blanches sur lesquelles sont des guirlandes de boutons de roses avec des herbes.

Une autre a une bande gris-clair moirée, et une bande bleue sur laquelle sont jetés des bouquets de roses brunes.

Enfin, deux nouveautés d'un style tout à fait à part et dont la création appartient à la maison *Desvignes*, *Rives et Cie*, 102, *rue de Richelieu*, sont : un dessin byzantin d'une grande distinction et un dessin cachemire de l'effet le plus riche.

Le luxe de la lingerie est un de ceux qui indiquent le mieux des habitudes élevées et une recherche de bon goût, et l'on sait que nul magasin peut-être ne peut, comme celui de mademoiselle *Anna Loth*, 28, *place Vendôme*, donner satisfaction aux exigences les plus rafinées de ce luxe. Nulle part mieux que chez elle, on ne trouve de ces cols mignons et de ces manches si gracieusement ornées, soient qu'elles aient un poignet carré ou pointu tout plissé à plis suisses et se relevant sur un gros ballon de mousseline ou de tarlatane, pour accompagner un petit col assorti ou une sorte de petit canezou pointu en avant et se mettant sans fichu en dessus de la robe ; — soit que ces manches, aussi de gros ballons, aient un poignet formé d'une petite barbe de dentelle d'où partent des barbes pareilles de dentelle noire ou blanche qui montent tout autour du ballon. Quelquefois ces barbes sont alternées avec des velours qui, encadrés d'une petite dentelle, sont d'une largeur semblable à celles des barbes. — D'autres manches, larges et garnies de ruches ou de volants, sont enrichies par des nœuds et des bouffettes de velours ou de rubans.

Nous avons admiré chez mademoiselle *Anna Loth* de jolis fichus et berthes de tulle et de dentelle, et surtout de ces délicieux petits bonnets qui sont en lingerie le comble de la difficulté, et dont la réussite est par conséquent le chef-d'œuvre du talent. Chez mademoiselle *Anna Loth*, il n'est aucun de ces bonnets et de ces coiffures si variés qui ne méritât d'être choisi entre tous, et la seule difficulté pour en prendre un serait de pouvoir le préférer aux autres.

Beaucoup de ces bonnets sont terminés en arrière par un petit voile de tulle ou de blonde, qui retombe sur le cou et est gracieusement fixé des côtés par des touffes de fleurs.

L'un, très original dans sa simplicité, était de tulle brodé à fond tombant et bouillonné contenant un choux



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Dentelles de Mlle Bernard, r. de Rivoli — Modes d'Alexandrine — Cachemires des Magasins du Persan — Fleurs de Perrot Petit et Cie — Rubans et Passementerie à la Ville de Lyon — Dentelles de G. Violard

Tavernier & Genoy — Parfumerie Violet — Desvignes Rives et Cie — Lassalle et Cie

de ruban *Solferino*. Une bride de ruban semblable, bordée en dehors d'une petite garniture plissée, entourait le devant du bonnet et retombait longue, de chaque côté.

Un autre, dessinant sur le front une pointe bien marquée, était plissé en large sur le devant. Ces plis étaient arrêtés à gauche par un gros choux mauve et violet, qui retenait un petit voile de blonde carré recouvrant le fond. En dessous sont attachées de longues brides, l'une mauve et l'autre violette. Sur le front est un nœud plat à larges coques en dessous d'une double garniture de blonde rejetée très en arrière, et de chaque côté des coques de ruban sont intercalées parmi la blonde.

La maison *Violard*, si renommée pour sa belle fabrication de la blonde et de la dentelle, vient de fournir à une riche héritière, pour un mariage qui se fera après Pâques, une robe superbe toute en application d'angleterre; et le voile pareil. On lui a demandé aussi des volants et des garnitures de Chantilly pour une robe de velours royal, des volants de mantelet et des barbes de dentelle blanche et de dentelle noire pour coiffures. Nous avons admiré une fois de plus l'exécution presque unique de ces magnifiques ouvrages qui valent à la maison *Violard* une sérieuse et brillante clientèle et qui fixent tous les regards des connaisseurs devant ses vitrines de la *rue de Choiseul*, 2.

L'ampleur des vêtements, qui semble un peu diminuée à la ville, est restée la même au théâtre et dans les soirées, et, quelles que soient d'ailleurs la forme et la dimension des robes, elles ne sauraient plus se passer du support des jupes à ressorts d'acier de la maison *Tavernier, de Lyon*, qui se trouvent à Paris chez M. *Creusy*, 153, *rue Montmartre*. Ces jupes, qui se font pour le bal en tulle ou en point d'esprit et pour l'été en mousseline ou en fine percale, se porteront aussi à la campagne et aux bains de mer en une étoffe souple et moelleuse genre Pompadour, d'un aspect très attrayant. M. *Creusy*, en véritable artiste, sait modifier ces jupes selon chaque innovation de la mode et les mettre en harmonie avec toutes les variations du goût, c'est ce qui fait que leur règne se prolongera bien au delà de ce qu'on aurait pu attendre. Les couturières puissamment aidées par elles pour la grâce qu'elles donnent à leurs créations, sont bien loin de penser à y renoncer, et chaque jour les magasins de M. *Creusy* reçoivent des acheteuses qui, après avoir lutté longtemps contre cette mode, se voient pour ainsi dire contraintes de l'adopter par l'exemple général. Il y a eu, il est vrai, quelques tentatives pour les supprimer entièrement, mais ce retour au style tout à fait grec, qui ne manquait pas de noblesse sur des natures hautement distinguées, ne pouvait être admis que dans un salon, et deviendrait tout à fait impossible à la ville ou porté par des personnes vulgaires.

M. *Creusy*, qui s'est donné pour mission de découvrir et de propager les inventions heureuses, fait fabriquer des corsets brassières d'un tissu souple et agréable et d'une coupe parfaite, qui laissent une grande liberté de mouvements pour les habitudes de la vie ordinaire et qui habillent parfaitement pour une toilette parée.

Au concert donné dernièrement par mademoiselle Jacob-Marville, nous avons entendu surtout avec un plaisir infini madame Pithon-Cheret dans un trio de Weber, exécuté avec MM. Nathan et Jacques Dupuis, et dans la *Casta diva* et la *Chanson française*, qui ont valu à la jeune pianiste un rappel et d'unanimes applaudissements. Le jeu de madame Pithon, qui a toujours été élégant, sympathique, plein de netteté et de précision, s'est complété de beaucoup d'énergie. Le succès de cette jeune artiste, fille d'un compositeur de mérite et elle-même professeur distingué, est de ceux que l'on aime à constater, car chez elle les qualités de l'esprit et du cœur sont en harmonie avec l'élévation du talent, et l'on est si heureux de pouvoir joindre l'estime sincère pour le caractère de la femme, à la vive admiration pour le talent de l'artiste!

Sa toilette était d'ailleurs charmante et pleine de grâce. Elle se composait d'une robe de tarlatane blanche à quatre volants, avec corsage carré à draperies retenues sur les épaules par de tout petits boutons de roses et en avant par trois roses demi-ouvertes. Sa coiffure était une demi-couronne de roses formant bandeau sur le front et une résille de perles enroulées autour des magnifiques nattes de cheveux noirs en avant, et en arrière renfermant le chignon.

Les *Adieux de Marie-Stuart* de Batta, et la *Berceuse* de M. Nathan, exécutés par l'auteur, ont été un des enchantements de cette soirée, où l'on a entendu aussi plusieurs fois M. Jacques Dupuis, M. Lyon, la bénéficiaire mademoiselle Jacob-Marville, et M. Fauvre dans deux chansonnettes de M. Parisot.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 595.

Première figure. — Chapeau tout de crêpe blanc. Bavolet de tulle à pois sur tulle clair, bordé d'un petit velours.

Le bandeau de velours se compose de trois plis, qui sont retenus de distance en distance par de petites chaînes en or auxquelles pendent une boule d'or avec un petit féret d'or.

Brides de taffetas n° 30.

De chaque côté un marabout saule très léger.

Châle de l'Inde.

Robe de taffetas, ornée de velours noir (zéro) et de dentelle noire.

Le corsage est montant, boutonné devant par de petits boutons carrés de velours noir.

La manche est à pagode.

La jupe garnie d'un haut volant avec une petite tête, garnie de trois velours zéro et d'une petite dentelle.

Le bas du volant est coupé en dents; chaque dent est rendue carrée par de petits velours, qui forment des carrés les uns dans les autres.

La grandeur de chaque carré est de 15 à 18 centimètres sur chaque côté.

Une dentelle de 4 centimètres borde le bas des dents; cette dentelle est très froncée dans les creux et tendue aux pointes.

Les pointes viennent affleurer le bas de la robe.

Deuxième figure. — TOILETTE DE MARIÉE. — Coiffure à bandeaux bouffants, relevés à l'impératrice, avec couronne diadème en roses blanches, avec boutons de fleurs d'oranger, posée sur le voile.

Robe de moire française (moire à colonnes).

Corsage montant, boutonné devant par des boutons en perles,

Taille ronde.

Manches plates à coude (droit fil dans le haut, biais sur l'avant-bras).

Le haut de la manche est garni d'un bouffant à trois plis formant béret.

La jupe, longue de 1 mètre 10 centimètres devant et de 1 mètre 30 centimètres derrière, est montée à la taille avec petits plis devant et plis crevés derrière et sur les côtés.

Ceinture en ruban de moire à bords satinés. Le nœud est en nº 22, les bouts en nº 60.

Troisième figure. — Chapeau de crêpe blanc, avec entre-deux de blonde sur tulle léger entre la passe et la tête.

Le dessous de la passe est doublé de taffetas bleu, qui retourne de 2 centimètres par-dessus.

Le bavolet est de crêpe blanc, doublé de taffetas bleu.

Un bandeau de velours bleu, composé d'un plissé serré par une agrafe de velours, garnit le dessous de la passe et vient par-dessus retenir le pied de trois plumes, dont deux petites remontent et une plus grande descend, se rejetant en arrière.

Mentonnières de blonde. Brides de taffetas blanc nº 30.

Robe *impératrice* en gros grain marron clair (sans couture à la taille), garnie de carrés de velours noir et de dentelle noire.

Le corsage montant et plat tient à la jupe.

La jupe a de chaque côté et derrière un petit pli, sous lequel il s'en trouve d'autres qui donnent l'ampleur au bas de la jupe et la rejettent en arrière.

La manche large et un peu courte n'a pas de plis à l'épaulette ; elle est creusée devant et coupée en pagode, dont on abat la pointe de manière à l'ouvrir du bas, derrière, en V renversé.

Il y a, sur le dessus de la manche seulement, un parement bas devant, haut derrière.

Le bord du parement est garni de petits carrés de velours reliés ensemble par les angles; une petite dentelle noire forme un feston sous chaque carré.

La robe est garnie du haut en bas par deux rangs de carrés de velours reliés ensemble par les angles. De chaque côté de ce *montant* est une dentelle noire formant feston à chaque carré.

Les carrés se coupent en carton et sont couverts avec du velours noir, qu'on y rattache par dessous en repliant le velours sous les cartons et en courant d'un bord à l'autre.

Le carré du haut a 4 centimètres en tous sens, celui de la taille en a 2, celui du bas de la robe en a 8. La graduation de ces grandeurs se fait insensiblement.

Petit col de dentelle.

Sous-manches bouffantes, garnies de dentelle.

On voit un peu le bouffant sortir par l'ouverture qui se trouve formée depuis le coude jusqu'au bas de la manche.

Quatrième figure. — TOILETTE DE JEUNE FILLE (demoiselle d'honneur). — Chapeau de crêpe blanc. Passe et fond tendus. Bavolet petit, en crêpe, avec *tête* ruchée.

Deux rubans de taffetas se croisent sur la passe ; l'un vient se replier sous la passe, l'autre descend le long du bord et l'enveloppe pour se continuer en brides.

Le bandeau *Cérès* sous la passe est en myosotis. Une grosse touffe de myosotis garnit un côté, et de l'autre est un nœud chou de ruban. La garniture des joues est en tulle ruché.

Robe de taffetas.

Corsage montant, boutonné avec de petits boutons.

Taille ronde. Ceinture avec agrafes.

Manches à coude (comme des manches d'homme), assez larges pour passer la main.

Jockey plat, à pointe sur l'épaule, bordé d'un petit volant découpé partant de dessous le bras et remontant à l'épaulette.

Le bas de la manche se retrousse en parement, bas devant, plus haut derrière. Les deux bords du parement derrière sont retenus par des boutons doubles à chaînette.

La jupe a sept lés ; elle est garnie dans le bas par cinq volants de 10 centimètres à bords découpés ; le premier, en haut, a une petite tête. Les volants ont dix lés.

Col de dentelle.

Un bouillon de tulle, avec une garniture de dentelle, sort de la manche.

COSTUMES D'ENFANTS

DE LA MAISON THOREL,

à Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin.

Nº 1. *Zouave* pour petit garçon de sept à huit ans.

Veste et jupe d'étoffe de fantaisie rayée et soutachée groseille ; petit col plat, manches de batiste, pantalon orné d'une bande brodée à l'anglaise et au plumetis mélangé.

Nº 2. *Pomponnette* pour bébé de deux à trois ans.

Robe de mousseline suisse, petit corsage froncé orné tout autour d'un double tuyauté de petite guipure ; manches courtes formées d'un bouillon terminé par un double tuyauté de mousseline rehaussé de guipure très basse. Un petit fichu formé d'un bouillonné, encadré d'un tuyauté, est croisé sur le corsage ; les petites pattes du fichu passent sous une ceinture ronde, de ruban gros grain. La jupe est recouverte de petits volants rehaussés de guipure.

Nº 3. *Emerica*, pour petit garçon de cinq à six ans, costume de popeline soutachée ; ce modèle s'attache sur le côté dans le genre du vêtement des enfants russes, une ceinture de cuir avec boucle d'acier serre la taille. Une jolie broderie guipure dépasse la manche courte et orne le pantalon ; un petit col plat est monté sur une chemisette à plis.

Nº 4. *Lucette*, pour petite fille de six à sept ans.

Robe en poil de chèvre ; le corsage est froncé de manière à former plusieurs petits tuyaux devant et derrière, l'échancrure du haut est ornée d'un plissé encadré par un bord de taffetas, les manches sont formées d'un bouillonné en poil de chèvre d'un petit volant de taffetas, d'un autre bouillonné et d'un volant de taffetas. Une ceinture de ruban entoure la taille et se termine sur le côté par un nœud à longs bouts. La jupe est ornée dans le bas par une haute bande de taffetas sur laquelle retombe un volant de poil de chèvre surmonté d'un plissé bordé en haut et en bas d'une ruche de taffetas. Cette toilette est complétée par une guimpe *suissesse* ornée d'un velours.

Nº 5. *Communiante.*

Robe de mousseline suisse à corsage montant et froncé en gerbe ; manches formées de deux petits bouillonnés et d'un large bouffant retenu par un poignet brodé au plumetis. Une ceinture de large ruban vient se terminer sur le côté par un nœud à longs bouts ; la jupe est ornée de quatre séries de petits plis étagés les uns sur les autres ; on peut alterner ces plis par des entre-deux brodés. Le bonnet qui accompagne ce costume est de tulle illusion, orné de ruches rehaussées de très petites blondes ; le voile est de mousseline suisse, encadrée d'un grand ourlet surmonté par deux rangs de *jours-rivière*.

Nº 6. *Polonaise* pour petite fille de trois à quatre ans, de taffetas noir, garni d'une ruche chicorée très légère ; les en-

tournures et les coins de cette confection, faite derrière à gros plis retenus à la taille, sont ornés d'une broderie soutachée ; les manches sont demi-larges et à coudes, terminées par un parement soutaché et surmonté d'une petite ruche chicorée ; les poches de ce modèle sont également soutachées.

Chapeau amazone de feutre gris, bordé de velours marron, et orné d'une plume de même nuance que ce velours.

LE BIEN D'AUTRUI.

..... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

I.

C'était un rude et franc matelot que Césaire Heurtevent, — un Trouvillais, c'est tout dire.

Il avait trente ans au plus ; il était grand, svelte, mais rablé, robuste. Son épaisse chevelure d'un beau blond roux ; ses yeux d'une extrême limpidité, — la limpidité de la mer ; — son teint hâlé, bien que blanc et rose sous le hâle ; sa physionomie ouverte et cependant maligne ; son allure simple et puissante, tout en lui rappelait le Normand pur sang, le Normand primitif. On eût dit revoir un de ces hardis pilotes qui jadis conduisirent leur duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre.

Ajoutez à cela que Césaire Heurtevent possédait de quoi, comme on dit dans le Calvados. Ses parents — hélas! ils n'étaient plus de ce monde — lui avaient laissé une maisonnette toute neuve, fort gentiment assise au revers de la falaise, et dont les revenus s'étaient accumulés durant les quelque dix ans qu'il venait de passer au service de l'État. Cette somme, jointe à ses propres économies de matelot, lui constituait un capital d'environ quinze mille francs ; c'est juste ce qu'il faut pour se faire construire un bateau de pêche.

Césaire s'en était commandé un, aussitôt son retour à Trouville.

Le jour où commence ce récit, on allait baptiser la nouvelle barque.

Il est sept heures du matin.

Maître Heurtevent, assis dans sa salle basse, fume sa pipe avec une certaine satisfaction orgueilleuse : il est patron !

Patron ! s'appartenir ! être libre! mettre le cap, orienter les voiles à sa fantaisie, commander à son tour, être maître à son bord, être amiral, être roi !

Ce plaisir-là, seulement, coûte un peu cher.

Devant le patron de la *Jeanne-Marie* — c'était le nom de sa barque, c'était le nom qu'avait porté sa mère ! — des piles de pièces de cinq francs, flanquées çà et là de quelques colonnettes de pièces d'or qui les égayaient, voire même de quelques billets de banque où se jouait une fraîche brise venant de la mer, brillaient et papillottaient aux yeux du pêcheur.

Il venait de compter à plusieurs reprises ces diverses sommes, et les séparant de la main, du regard, il se disait :

— Voilà bien pour le marchand de bois, pour le marchand de fer, pour le charpentier, pour le peintre et pour les autres. Ils vont venir, ils vont être payés rubis sur l'ongle. Par exemple, il ne me restera rien... mais je ne devrai rien, et la *Jeanne-Marie* sera bien ma barque, à moi, Césaire Heurtevent. Oui ! oui ! tout l'argent est là, et dès demain, à la marée, nous hisserons gaiement nos voiles !

Mais s'interrompant tout à coup :

— Bigre ! s'écria-t-il sur un tout autre ton, j'oubliais justement le voilier, ce vieux grippe-sous de Lisieux qui m'a vendu ma toile! Comment diable ai-je donc compté, moi ? J'avais pourtant là son papier... oui... le voici : Doit Césaire Heurtevent à Samuel Meyer... Deux mille francs... Deux mille francs !...

Durant quelques secondes, il resta rêveur.

Puis s'emportant tout à coup :

— Au diable le juif! Deux mille francs! A-t-il dû me voler là-dessus... moi et tant d'autres, tous les camarades qu'il fournit sur la côte, depuis le Pont-Eau-de-Mer jusqu'à la rivière de Caen !... Ah ! s'il y avait moyen de ne pas le solder, celui-là... un descendant de Judas... ce serait pain bénit !

A cette mauvaise pensée, Césaire rougit tout à coup, et, pour la seconde fois, changeant de ton, de visage :

— Eh bien ! fit-il, qu'est-ce que c'est que ça, maître Heurtevent ? Que dirait votre digne mère, Jeanne-Marie, si elle était encore là pour vous entendre !... Hélas ! peut-être m'a-t-elle entendu du fond de sa tombe cachée sous l'herbe du cimetière de Lisieux. Pardon, mère, pardon! Samuel Meyer aura son dû !

Quelques minutes plus tard, notre pêcheur abordait un tout autre ordre de réflexions. Il payerait... oui... mais comment ? Les autres fournisseurs arrivèrent coup sur coup, et chacun d'eux ayant emporté son lot, firent table rase. Nous l'avons déjà dit, tout l'argent vaillant de Césaire était là ; tout, jusqu'à la dernière pièce, y passa. Où diable trouver encore deux mille francs !... Le juif ne ferait pas crédit. Il faudrait donc recourir à l'emprunt ; qui sait même ? peut-être hypothéquer la maisonnette. Les marins ont horreur de tout ce qui engage leur propriété, leur avenir. Si Césaire avait prévu cela, assurément il aurait attendu que le budget de la *Marie-Jeanne* fût au grand complet. Maudit juif !... Ah ! maudite obligation ! maudite dette !

Et, malgré lui, la maligne inspiration lui revenait en tête. C'était un honnête garçon que Césaire. Mais il est des heures où le diable tente les plus robustes probités. Notre pêcheur se sentait dans une de ces heures-là. Une sorte de pressentiment diabolique semblait le tenter d'avance.

On frappa tout à coup.

— Entrez ! fit-il.

C'était maître Bridot, l'huissier... ou plutôt, comme on dit à Trouville, le *vuissier*.

— Qu'y a-t-il donc pour votre service, monsieur Bridot?

— Voilà... je suis chargé de recouvrements relatifs à la succession du juif Samuel Meyer...

— Sa succession? Comment...

— Vous ne savez donc pas? Il est mort subitement... Voici de cela bientôt huit jours.

— Ah !

Une force inconnue sembla pousser le coude de Césaire, et son bras s'allongeant tout à coup, cacha l'un des papiers qui se trouvaient sur la table.

Ce papier, c'était la note de Samuel Meyer.

L'huissier s'assit en face du pêcheur. Il avait une figure de fouine, cet huissier, avec de petits yeux perçants, de ces yeux qui lisent jusqu'au fond des cœurs.

— C'était tout de même un digne bonhomme que ce Samuel Meyer, reprit-il, et bien moins juif assurément que beaucoup de prétendus chrétiens de ma connaissance. Il se montrait on ne peut plus consciencieux dans son petit commerce, et surtout d'une confiance... Ajoutez à cela qu'il ne savait ni lire, ni écrire, et qu'il se passait de commis. Aussi pas de livres, pas de reconnaissances, pas même un simple carnet. C'est un grand tort, et je le lui ai souvent répété... surtout quand on a des enfants. Mais que voulez-vous! Le vieil entêté ne pensait pas mourir si vite... et sous prétexte qu'il était un brave homme, il ne croyait avoir affaire qu'à des honnêtes gens.

— Où voulez-vous en venir? demanda Césaire, que cette oraison funèbre embarrassait singulièrement.

— A savoir, maître Heurtevent, si vous ne redeviez pas quelque chose à mon vieil ami, Samuel Meyer?

— Moi?

— Oui... vous. Je commence par déclarer franchement, et c'est marque d'estime, que nous n'avons retrouvé aucune trace de cette dette, qu'il n'en existe aucune preuve, que vous n'êtes passible d'aucune espèce d'action judiciaire. Mais Samuel Meyer vous avait fourni toute la toile nécessaire à l'équipement de votre barque, mais il n'y a pas plus d'un mois, sa fille, qui souvent lui servait de secrétaire, a fait une facture à votre nom... elle se le rappelle très bien... une facture de 2000 fr.

— J'ai payé, interrompit Césaire.

A cette réponse, qu'il venait si malencontreusement d'amener lui-même, l'ami de feu Samuel Meyer s'emporta tout à coup.

— Ils seront tous les mêmes! s'écria-t-il en frappant du poing sur la table.

Heurtevent, qui se sentait de plus en plus mal à l'aise, ne trouva rien de mieux que de se mettre en colère à son tour; c'est pour les coupables surtout que le moindre soupçon devient une offense.

Il se releva donc, et dominant l'huissier de toute la hauteur de sa taille :

— Monsieur Bridot, dit-il, est-ce que vous me prenez pour un voleur!

— Vous ! oh ! non... non... mais il en est d'autres qui m'ont fait pareille réponse, et à la parole desquels je ne crois guère. Ceux-là, je les plains : car l'argent mal acquis porte malheur, et, dans l'espérance qu'ils se repentiront un jour, je leur ai rappelé, en les quittant, le septième commandement de Dieu... vous savez, Césaire :

Le bien d'autrui, tu ne prendras,
Ni retiendras à ton escient.

— Monsieur... monsieur! balbutia le pêcheur, qui devint très pâle, et qui se sentit le cerveau, la poitrine, comme traversés par un fer brûlant, par le premier aiguillon du remords.

C'était presque involontairement, c'était comme par une suggestion fatale, qu'il avait nié sa dette, qu'il avait prononcé ces deux mots : *J'ai payé.* A peine s'étaient-ils échappés de ses lèvres qu'il eût voulu pouvoir les retenir, les annuler. Mais il était trop tard; l'huissier avait entendu, l'huissier déjà ripostait.

Restait cependant un dernier moyen de salut : confesser l'instant d'égarement qu'il s'avouait à lui-même, proclamer loyalement et bravement la vérité tout entière!

Il en eut l'inspiration. Eh! mon Dieu! peut-être était-ce Jeanne-Marie, peut-être était-ce l'âme de sa mère qui la lui soufflait à l'oreille!

Malheureusement, il n'osa pas.

Bien plus, comparable au malheureux perdu dans une voie mauvaise et qui, enfiévré par le dépit, par la terreur, hâte encore le moment de sa perte, il s'écria :

— Ah! en voilà assez. C'est aux autres qu'il faut aller citer votre septième commandement de Dieu, non pas à moi. Je suis un honnête homme, je ne dois rien... rien... rien!...

En même temps il froissait dans sa main la facture du juif, et convulsivement l'enfouissait au plus profond de la poche de sa veste.

Devant cette apostrophe, un peu rudement accen-

tuée, l'huissier s'inclina ; mais sans quitter des yeux le pêcheur :

— Je ne puis que vous croire... conclut-il... je vous crois. Au revoir, maître Heurtevent... excusez-moi de vous avoir inutilement dérangé...

Il avait mis son chapeau, il se retirait.

Mais revenant tout à coup sur ses pas, et de nouveau dardant sur Césaire son regard investigateur :

— Au revoir, répéta-t-il après un assez long silence, au revoir!

Et il sortit.

Césaire eut encore un mouvement pour courir après lui, pour le rappeler, pour tout lui dire.

Mais il referma brusquement la porte que sa main rouvrait déjà, et comme écartant du geste toute velléité de restriction, tout repentir :

— Bah! fit-il, c'est deux mille francs de gagnés! ma barque est à moi, bien à moi, rien qu'à moi... à moi seul!

Il poussa le verrou, s'assura que personne ne pouvait le voir par la fenêtre, tira lentement de sa poche la note du juif, et, la déchirant sans oser la regarder, il en alla jeter les morceaux sur quelques braisillons qui flambotaient encore dans l'âtre.

Le papier fut très long à prendre, et lorsqu'enfin il s'enflamma tout à coup, Césaire entrevit comme à la lueur d'un éclair tout ce qui s'y trouvait écrit :

Doit Césaire Heurtevent à Samuel Meyer, ci... 2000 fr.

Puis, tout s'effaçant enfin, il ne resta plus qu'une légère feuille de cendres que le vent emporta par la cheminée.

Pour la première fois depuis un quart d'heure, Césaire respira librement.

— Ah! fit-il. Personne au monde ne sait que je n'avais pas payé, personne ne me chicanera jamais. Je n'ai rien à redouter des vivants... et comme, Dieu merci! les morts ne reviennent pas...

Un coup sec retentit au dehors.

Césaire se retourna, frissonnant de la tête aux pieds.

A peine osait-il ouvrir la porte.

Il avait peur de se trouver face à face avec le juif Samuel Meyer, miraculeusement ressuscité, sa facture à la main.

Mais non : c'était le mousse Grain-de-Sel, le mousse de la *Jeanne-Marie*, qui venait avertir son patron qu'on n'attendait plus que lui pour la cérémonie du baptême.

— Allons! pensait en le suivant Césaire, le sort en est jeté! ni sur terre ni sur mer je n'ai rien à craindre!

Le pauvre garçon oubliait Dieu!

II.

C'est une simple et touchante cérémonie que la bénédiction d'une barque.

Elle est là, neuve et coquette, brillante et pavoisée, à l'avant du port, — ou bien, lorsqu'il n'y a pas de port, tout simplement échouée sur le sable, sur le galet.

Tous les invités, tous les pêcheurs l'entourent, admirant ou critiquant sa coupe, son bordage, sa quille, sa mâture et ses voiles.

Dans le lointain les cloches de l'église sonnent à toute volée.

Enfin le curé paraît, suivi de son clerc et de deux enfants de chœur.

L'un des deux enfants de chœur porte la croix ; l'autre du sel, du blé, de l'eau bénite.

A l'approche de l'humble cortége, tout le monde s'écarte et se signe.

Le curé commence à dire en latin :

« Seigneur, vous domptez l'orgueil de la mer et vous calmez la violence des flots. »

Le clerc lui répond :

« Éternellement je chanterai la miséricorde du Seigneur. »

Alors le curé dit l'Évangile :

« En ce temps-là, Jésus montant une barque, ses » disciples le suivirent, et voici qu'une grande tem» pête s'éleva sur la mer, en sorte que la barque était » couverte de vagues : Jésus cependant dormait; ses » disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en di» sant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! »

« Jésus leur dit :

« Pourquoi craignez-vous, gens de peu de foi? »
« Et en même temps se levant, il commanda aux » vents et à la mer, et il se fit un grand calme.
» Ceux qui étaient présents furent saisis d'étonne» ment, et ils disaient : « Quel est celui à qui les » vents et la mer obéissent? »

. . . .

L'Évangile étant terminé, le curé reprend en chantant :

« Seigneur, vous domptez l'orgueil de a mer, et vous calmez la violence des flots. »

Les enfants de chœur et le clerc répondent :

« Éternellement je chanterai les miséricordes du Seigneur. »

Puis le cortége fait le tour de la barque, et tandis que le pasteur y jette le sel et le blé, il échange avec son clerc les paroles suivantes :

« — Notre secours est dans le nom du Seigneur,
» — Qui a fait le ciel et la terre.
» — Que le nom du Seigneur soit béni !
» — Maintenant et dans toute l'éternité !
» — Réalisez ici, Seigneur, ce que représentent » ce sel et ce blé : donnez-nous la sagesse qui pré» vient la corruption et l'iniquité; bénissez les tra» vaux de ceux qui monteront ce frêle esquif. »

Voilà ce qui se passe sur toutes les plages chrétiennes, voilà comment commença le baptême de la *Jeanne-Marie.*

En toute autre situation d'esprit, Césaire Heurtevent eût été fier, recueilli, heureux, plein d'espérance et de foi. La veille encore, il s'en faisait d'avance une pieuse fête... Il était préoccupé maintenant, inquiet, presque honteux, presque triste.

C'est que le souvenir de sa mauvaise action lui troublait l'âme ; c'est que l'image du juif Samuel Meyer empoisonnait tout son contentement ; c'est qu'il se demandait tout bas :

— Ai-je encore le droit d'implorer la bénédiction du Seigneur!

La cérémonie cependant continuait.

Le curé demanda quel nom l'on donnait au bateau.

— La *Jeanne-Marie.*

Puis, quels étaient le parrain et la marraine.

Césaire n'avait plus de parents, même éloignés. Il avait choisi pour parrain et pour marraine les deux enfants de Pierre Dufay, son premier matelot, son ancien camarade et son ami.

Rien de gentil, rien de souriant comme ce charmant petit gars, comme cette accorte bambine, se regorgeant tous les deux dans les beaux habits tout neufs qu'ils devaient à la libéralité de leur grand ami Césaire.

Lorsqu'ils eurent hardiment satisfait à toutes les formalités en usage, le curé aspergea la barque d'eau bénite et reprit le chemin de l'église en chantant :

» — L'eau s'élevait jusque par-dessus ma tête ; j'ai dit : Je suis perdu ! j'ai invoqué votre nom, Seigneur, et j'ai été sauvé.

» — Tout secours vient du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre, » répondirent ensemble le clerc et les enfants de chœur.

De nouveau, tous les assistants s'inclinèrent et firent le signe de la croix.

La cérémonie religieuse était terminée.

Restaient les réjouissances mondaines.

Elles commencèrent par une pluie de dragées que la marraine et le parrain, secondés par leur père, par leur mère et par Césaire lui-même, jetaient à profusion à toute la gaminerie trouvillaise.

Durant près d'une heure, ce fut un pêle-mêle général, un tohu-bohu réjouissant, un véritable carnaval maritime avec force bousculements, force cris et grands éclats de rire.

Puis tout l'équipage de la *Jeanne-Marie* s'achemina bruyamment vers la maison de Pierre Dufay, dont la digne ménagère, d'après l'ordre exprès de maître Heurtevent, avait préparé le festin.

Dans tous les ports de mer, en Normandie surtout, il n'est pas de fête complète sans qu'on ne mange, et, bien entendu, qu'on ne boive.

Le repas fut des plus pantagruéliques et des plus joyeux. — Un repas de matelots baptisant une barque, c'est tout dire.

Le patron seul restait silencieux et sombre. On lui en fit le reproche. Pour s'étourdir il but, et comme sa gaieté ne se retrouva pas au fond des premiers vers, il but encore, il but toujours.

Césaire était un homme sobre, Césaire avait horreur de l'ivresse ; il s'enivra cependant, il parvint à se mettre en joie comme tous les autres, mais sa joie à lui était factice, tourmentée, presque sinistre.

Lorsque l'aube blanchit les vitres, on était encore à table.

Alors Césaire eut une fantaisie étrange.

— Enfants, dit-il, voici le jour et la marée. Embarquons pour notre première pêche.

— Mais, observa Pierre, c'est aujourd'hui dimanche!

— Eh bien ?

— La messe !

— Bah ! si le vent le permet, nous irons à la messe au Havre... à midi... d'ailleurs je le veux !...

Les uns consentirent par obéissance, les autres par l'entraînement de l'ivresse.

Césaire était cependant un pieux marin. Mais la foi n'existe que dans les cœurs purs, et le sien ne l'était plus. Ce matin-là, d'ailleurs, bien que sans se l'avouer franchement, il aurait eu presque peur d'aller à l'église.

On embarqua.

Il ventait une bonne petite brise du nord-est, le ciel était sans nuage, la mer presque bleue.

La *Jeanne-Marie*, alerte et pimpante, sortit gaillardement du port, ainsi qu'une mouette à son premier vol hors du nid.

De même, elle gagna le large.

Le vieux Pierre maugréait tout bas.

C'était la première fois de sa vie peut-être qu'il allait en mer le dimanche.

— Qu'as-tu donc, vieux marsouin ? dit enfin Césaire.

— Il me semble entendre les cloches de Trouville qui nous appellent... et qui nous reprochent de manquer à la consigne du bon Dieu ! Ah ! Césaire ! Césaire ! je suis ton ami... mais ce que tu nous fais faire là ne portera pas bonheur à ta barque !...

Césaire ne répondit que par un : Va-t-en au diable ! et s'éloigna.

La mauvaise humeur de son vieux matelot l'irritait singulièrement.

En revanche, le mousse Grain-de-Sel était d'une gaîté folle. Sans cesse il sautait de l'avant à l'arrière ; sans cesse il jetait au vent des quolibets et des rires, que répétaient à l'envi les autres matelots, presque tous encore un peu gris de la veille.

Cette bruyante joie déplaisait également au patron, et davantage encore lui portait sur les nerfs.

Pour s'en délivrer, pour ne plus l'avoir dans les oreilles, il multipliait les manœuvres, il déployait une activité fébrile.

Enfin, on se trouva assez au large pour jeter le filet.

Le beau *Chalût* tout neuf ne ramena que du varech et des pierres.

Le vieux matelot adressa à son patron un regard significatif ; le mousse Grain-de-Sel osa plaisanter encore.

Césaire se prit d'une grande colère, d'une colère *étrange*, comme on dit sur la côté normande.

Puis il donna l'ordre de pousser plus au large.

Au bout d'une heure environ, une rafale soudaine s'éleva, tellement imprévue, tellement violente, qu'elle emporta du même coup toutes les voiles.

— Là ! s'écria le vieux Pierre, là ! qu'est-ce que je disais !

— Voiles pas payées... voiles qu'emporte le vent ! ricana Grain-de-Sel.

Césaire, tout d'abord atterré, se retourna furieux vers l'enfant.

— Qu'as-tu dit ? méchant moussaillon !

— J'ai cité le proverbe ; eh ! pardine ! patron, vous le connaissez comme moi : Voiles pas payées, voiles...

Un vigoureux coup de poing l'interrompit.

Le pauvre enfant roula sur le pont, avec du sang au visage.

Césaire eut un retour spontané sur lui-même. Il courut au mousse, il se pencha vers lui, il le releva dans ses bras.

L'enfant était pâle, inanimé.

— Je l'ai tué ! frémit Césaire.

— Non ! non ! il revient à lui ! s'empressa de répondre Pierre, dans le regard duquel avait passé tout d'abord un douloureux reproche. Mais là, franchement, patron, quand on est à la tête d'un poignet comme le vôtre, faut pas frapper si fort !

Grain-de-Sel avait rouvert les yeux, se souvenait...

— Ah ! patron, patron, qu'est-ce qui aurait jamais cru pareille chose de vous, qui avez été le matelot de défunt mon père !... Et tout cela pour un vieux dicton qui n'est fait que pour les voleurs !...

— Tais-toi, mon pauvre Grain-de-Sel... Ah ! tais-toi !

Césaire, en même temps, lui glissait un écu dans la main.

— Là ! m'en veux-tu encore ?

— Vous en vouloir.... Oh ! non, patron... car il y a une larme dans vos yeux... et cette larme-là, voyez-vous bien, ça me regaillardit bien davantage encore que la pièce d'argent !

Césaire, s'essuyant les yeux, embrassa le mousse.

— Oh ! pour le coup, c'est par trop payé ! s'écria Grain-de-Sel, déjà redevenu tout joyeux. Qu'est-ce que c'est, après tout, pour un moussaillon, qu'une calotte ? A ce prix-là, j'en demanderais tout le jour durant... Ohé ! ohé ! voilà de quoi acheter des *biaux* rubans pour ma sœur Catherine !..

Cependant, le canot venait d'être mis à la mer ; tant bien que mal on parvint à rattraper les voiles.

Mais la marée restait perdue ; on regagna Trouville.

Minuit sonnait au moment où la *Jeanne-Marie* accosta le quai.

Chacun regagna son logis.

La scène du mousse avait complétement raffraîchi, rasséréné l'esprit de maître Heurtevent. De plus, il se sentait brisé de fatigue, altéré de repos.

— Ah ! comme je vais bien dormir ! se disait-il.

Dans cette espérance, il pressa le pas vers sa maisonnette, ouvrit vivement la porte, la referma de même, alluma un flambeau, et de suite se coucha.

Ainsi que chez la plupart des pêcheurs normands, et dans le but de pouvoir louer l'étage supérieur, le lit se trouvait dans la salle basse, dans cette même salle où avait eu lieu l'entretien de maître Heurtevent et de l'huissier Bridot.

Au moment où Césaire allait éteindre la lumière, son regard rencontra la chaise où le mandataire de feu Samuel Meyer s'était assis, la table sur laquelle il s'appuyait en parlant. Tout était exactement à la même place, rien n'avait été dérangé depuis ce moment-là.

Césaire n'osa pas souffler la chandelle.

— Il n'en reste plus qu'un petit bout, se dit-il, ce n'est pas la peine.

Puis il se tourna vers la muraille, se plongea sous sa couverture, et ferma les yeux.

Il y eut quelques minutes de profond silence.

Le pêcheur, cependant, restait éveillé.

Chose étrange ! il tombait de sommeil, et ne pouvait dormir !

Vainement il s'obstina à demeurer immobile, à ne pas relever ses paupières, à ne vouloir plus penser.

Sa conscience veillait.

Il espéra se tromper lui-même :

— C'est que je ne suis pas allé à l'église ce ma-

tin, se dit-il. — Dieu ne veut pas qu'on lui manque... Allons! allons!... je m'en vais lire ma messe dans mon lit... Après le *Domine salvum*, j'en suis certain, je m'endormirai....

La bibliothèque du pêcheur se trouvait précisément au fond de l'alcôve. C'était un simple rayon de bois blanc, où se trouvaient fort à l'aise cinq ou six vieux bouquins : un *Robinson Crusoé*, qu'il avait eu jadis comme prix à l'école; deux volumes dépareillés de l'*Histoire des Voyages*, quelques anciens almanachs, un catéchisme, et, finalement, le paroissien désiré.

Il le prit, se retourna vers la lumière, s'accouda sur son oreiller.

C'était un grand eucologe, relié en basane noircie par le temps, fermé par deux agrafes de cuivre, imprimé en gros caractères noirs et rouges, avec des pages de plain-chant.

Césaire l'ouvrit au hasard; le hasard est souvent le ministre de Dieu.

En tête de la première page sur laquelle tomba le regard du coupable, il y avait écrit :

» Le bien d'autrui tu ne prendras,
» Ni retiendras à ton escient. »

Césaire, écartant peu à peu les mains, laissa glisser le livre jusqu'à terre, mais ce livre y tomba tout grand ouvert et à la même page!

Et comme dans le vieux missel les commandements de Dieu se trouvaient imprimés en texte très apparent, en texte alternativement noir et rouge, les deux vers qui captivaient fatalement le regard du pêcheur lui semblaient comme flamboyer, rouges qu'ils étaient entre quatre autres lignes noires.

Ce fut en vain que la lumière s'éteignit, le septième commandement ne s'éteignit pas.

Bien plus, il sembla grandir encore, puis jaillir en feux follets du livre, se multiplier à l'infini, se jouer dans les ténèbres, comme si la main phosphorescente de quelque invisible démon l'eût partout retracé..... au plafond, sur le parquet, sur les murailles!

Et Césaire ne pouvait dormir, il ne pouvait même plus fermer les yeux!

— J'ai froid! se dit-il enfin. Un peu de feu me remettrait peut-être?

Il sauta hors du lit, alluma une chandelle neuve, remit, non sans que sa main tremblât, l'eucologe sur la planchette, et s'en alla jeter une bourrée dans l'âtre.

Bientôt le bois sec pétilla, flamba.

Césaire se sentit soulagé, il eut un premier moment de bien-être.

Assis, ou plutôt accroupi sur une chaise basse, juste en face des chenets, les deux coudes sur ses genoux, le menton dans ses deux mains, il ne regardait, il ne voulait regarder que la flamme.

Tout à coup, quelque chose de noir, quelque chose comme une chauve-souris tombant dans l'âtre, passa devant ses yeux.

C'était la facture brûlée, c'était la feuille de cendres qui, la veille au matin, s'était envolée par la cheminée. Elle redescendit à la même place dans le feu, elle y reprit sa forme première, elle y retrouva les mots et les chiffres que le coupable croyait avoir anéantis pour toujours :

Doit César Heurtevent à Samuel Meyer :

. . . .

Ci..... 2000 francs.

— Mais je suis donc ensorcelé!... gémit-il avec effroi. Mais je suis donc damné!

Et durant tout le reste de la nuit, ainsi qu'une cariatide vivante, il demeura dans la même posture, dans la même immobilité, sous le poids du même souvenir.

Le jour enfin parut.

Césaire ouvrit un instant la fenêtre, et baigna son front brûlant dans l'air frais du matin.

Puis il retourna s'étendre sur son lit et parvint enfin à trouver un sommeil lourd, fiévreux, tout plein de visions et de cauchemars.

C'était le fantôme du juif Samuel Meyer!... c'était le regard étrange de l'huissier Bridot!... c'était la facture accusatrice!... c'était le commandement vengeur!...

Et puis son crime qui se trouvait découvert..., la foule qui le pourchassait de ses huées..., les gendarmes qui l'arrêtaient..., la prison..., le tribunal..., le bagne..., l'échafaud..., l'enfer!...

Au réveil, le malheureux se releva, brisé, alourdi, profondément triste.

Le restant du jour se passa à réparer les voiles.

Au moment même où le soleil disparaissait à l'horizon, la *Jeanne-Marie* reprit la mer.

Il y eut temps contraire; la pêche fut mauvaise; le poisson se vendait mal; tout allait de travers; une sorte de fatalité semblait décidément s'appesantir sur le pauvre Césaire!

De même les jours suivants, de même les suivantes nuits... et cela durant tout un mois.

Aussi le caractère, la santé du patron de la *Jeanne-Marie* commencèrent à s'altérer sensiblement. Lui, jadis si bien portant, si gaillard, si bon garçon... il devint languissant, sombre, fantasque, brutal.

Ses matelots ne le reconnaissaient plus. Leur ancienne familiarité, leur franche amitié d'autrefois s'en allaient en décroissant de jour en jour. Ils évitaient

le patron maintenant, ils le craignaient, ils ne le servaient plus qu'à contre-cœur.

La *Jeanne-Marie* ne tarda pas à devenir la plus triste barque de toute la flottille trouvillaise.

Un dimanche au matin, à la suite d'une discussion soulevée par la paye, le vieux Pierre Dufay lui-même parla de demander son congé; un ami de vingt ans !

Depuis une semaine déjà, le mousse Grain-de-Sel, presque un enfant d'adoption, ne faisait plus partie de l'équipage.

Césaire voyait, comprenait tout cela, et s'en affligeait sincèrement. Lors de sa dispute avec le vieux Pierre, il lui avait demandé pardon, il l'avait embrassé, il pleurait. Ce fut lui qui alla rechercher Grain-de-Sel : à l'enfant, au vieillard, à tous, il promit de redevenir le même homme qu'autrefois.

Eh ! mon Dieu ! chaque matin, chaque soir, après sa prière, il se le promettait, il se le jurait à lui-même. Vaine résolution, vains efforts: sa conscience était implacable ! A terre, dans tout et partout, elle lui rappelait la dette qu'il n'avait pas payée, qu'il avait niée ; elle l'irritait, l'enfiévrait, elle l'exaspérait, par un incessant remords. En mer, dans le bruit des vagues, dans le souffle du vent, dans le cri de la mouette qui passait au-dessus de sa barque, il croyait entendre ce nom, toujours ce nom :

— Samuel Meyer !

Alors, il s'enveloppait dans son caban, il se prenait le front dans les deux mains, il se disait :

— O mon Dieu ! je n'ai pourtant qu'une seule faute à me reprocher... je ne suis coupable que d'un seul tort envers mon prochain... deux mille francs? Comme vous m'en punissez, ô mon Dieu ! Pour ces deux mille francs, vous m'avez repris mon sommeil, la paix de l'âme, ma bonté naturelle, mes amis, toute ma prospérité, toutes mes joies, tout mon bonheur ! Je les paie bien cher, ces deux mille francs-là ! — Ah ! si j'avais su ce qu'il en coûte pour cesser, même un instant, d'être un honnête homme ! — Ah ! si c'était à refaire !

Et il pleurait à sanglots.

Dans ces terribles moments, l'idée d'une restitution se présentait parfois à son esprit. Mais une fausse honte le retenait. Comment avouer?... Comment s'y prendre?... Il n'osait pas.

La belle saison cependant touchait à son terme ; la Toussaint arriva.

Ainsi que nous l'avons dit au début, maître Heurtevent honorait d'une pieuse vénération la mémoire de sa mère, Jeanne-Marie, dont la tombe était à Lisieux. Jamais, — hormis durant qu'il était au service, — Césaire n'avait manqué à la sainte visite du jour des morts.

C'était plus qu'un devoir cette fois, ce serait peut-être une consolation.

Hélas ! la fatale influence à laquelle il était en proie, semblait vouloir lui disputer jusqu'à cette espérance.

Un de ces forts coups de vent qui signalent d'ordinaire l'équinoxe d'automne avait emporté la *Jeanne-Marie* jusqu'aux parages de Dunkerque.

En dépit de tous ses efforts pour lutter contre la mer, Césaire ne put être de retour que vers le 5 novembre.

— C'est trois jours trop tard, se dit-il. Mais, n'importe... j'irai. Parfois, dit-on, le bon Dieu permet aux morts de réconforter les vivants, de les conseiller, de les remettre dans le vrai chemin. Une prière là-bas m'obtiendra peut-être le pardon, me rendra peut-être à moi-même? Allons au cimetière de Lisieux. Quelque chose me le dit là, je ne puis être sauvé que par ma mère !

Et, laissant sa barque sous la direction du vieux Pierre, il partit.

Charles Deslys.

(*La suite au prochain numéro.*)

Courrier de Paris.

Qui êtes-vous ? — D'où venez-vous ? — Que nous voulez-vous ? Voilà des questions que nos lectrices nous adresseront peut-être en ne retrouvant pas au bas de ce Courrier le nom qu'elles étaient habituées à y voir ; et leur surprise sera à mon désavantage, j'en suis convaincu. Je m'y résigne à l'avance. Contre la tempête des dépits je ferai aussi bonne contenance que possible, et en attendant le jugement de la postérité, je me bornerai à répondre pour le moment : — Attendez et vous verrez ce que peuvent les efforts d'un homme de bonne volonté pour être le moins désagréable possible aux plus exigeantes à celles qui ont été le plus gâtées.

Aussi bien vivons-nous dans une époque où les transformations sont complètes du jour au lendemain ; où l'on se retrouve à peine s'est-on quitté, où l'on se quitte croyant ne plus se retrouver de longtemps, et grand est l'étonnement de se revoir au moment que l'on ne s'y attendait pas. C'est incroyable comme tout passe, change, se modifie, revient, et avec quelle rapidité ! C'est une mort et une renaissance continuelles. Est-ce la faute de la vapeur ? Il y a des gens qui le soutiennent, prétendant qu'on a mis la vapeur dans l'existence humaine, et qu'elle s'écoule ainsi à perdre haleine ; ce qui fait que les sentiers fleuris sont à peine entrevus, que déjà les marais leur succèdent, et les grands bois et les rivières viennent à leur tour, se mêlant entre eux plutôt qu'ils ne se remplacent. Il faut être de son siècle et s'attendre à tout.

Demandez plutôt à ce jeune mari dont on nous racontait l'autre jour l'histoire ! Combien de surprises, d'émotion et d'étonnements a-t-il éprouvés en quelques minutes ! Cela n'est pas long à raconter, mais cela est caractéristique. M. de R... part de chez lui furieux, arrive plus furieux au coin de la rue de l'Échelle, et escalade les escaliers qui conduisent à l'appartement d'un monsieur dont la désinence du nom a du polonais de la meilleur race. M. de R... entre comme un fou, surprend

dans le salon une dame, dont il reconnait le châle, le chapeau, la robe, mais voilà tout ; c'est bien la robe, le chapeau, le châle de madame R... ; mais non point madame R... Après cela, la colère doublée de jalousie aveugle terriblement ! Au grand étonnement du visité, le visiteur fouille partout, ne trouve pas ce qu'il cherche, s'excuse tant bien que mal, plutôt mal que bien, s'enfuit tout confus et rentre chez lui où une bien autre confusion l'attendait. Dans le boudoir, il trouve une femme, paisiblement arrondie dans une ganache au coin du feu. Elle lui tend la main et avec la main un sourire, R... hésite. C'est sa femme et ce n'est pas sa femme ; elle parle, c'est à peu près la voix de sa femme ! R..., croit à quelque hallucination. Un mot explique tout : — Vous ne m'avez pas reconnue rue de l'Échelle, dans le salon du docteur.... ; vous me reconnaissez à peine ici, sous votre toit !.... Allez-donc vous excuser auprès du docteur, votre méprise est le plus grand hommage que vous puissiez rendre à son habile savoir....

Et comme c'est bien à propos que cette petite scène conjugale se soit passée rue de l'Échelle pour me donner des transitions toutes naturelles! Un pied à lever et je monte, ou je descends ; d'un échelon à l'autre la vue change, l'horizon se modifie et vous voyez de nouveaux visages, de nouveaux paysages, de nouvelles scènes, par dessus les haies ou par dessus les murs. La vie entière n'est, d'ailleurs, qu'échelons d'une échelle qu'on monte ou qu'on descend.

Montons et nous apercevons grande file de voitures et grande foule de beau monde ; chevaux fringants et beaux équipages ; toilettes merveilleuses et pompe inusitée. C'est un mariage : celui de mademoiselle Marie-Henriette Haussmann, la fille du préfet de la Seine, avec M. Dolfus, secrétaire d'ambassade, un nom célèbre dans les annales de l'industrie. C'est plus qu'une cérémonie, c'est une solennité. La jeune madame Dolfus est fort jolie, ses cheveux blonds d'une profusion peu commune étaient légèrement poudrés. Sa toilette a fait sensation ; à quel point de vue ? Il me serait bien impossible de le dire exactement. Nous sommes si maladroits, nous autres hommes, pour détailler ; tout ce que nous pouvons, c'est de dire quand cela nous frappe : c'est délicieux et c'est bien porté ! Le mariage s'est fait à la chapelle protestante de la rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, et le soir il y a eu un grand bal privé et un souper de douze cents couverts à l'Hôtel-de-Ville.

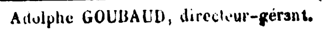
Puisque tout est joie et fête communes le jour où le maire et l'autel unissent un homme et une femme, et que c'est pour la vie, pourquoi ne serait-ce pas aussi pour la mort ? C'est ce que chacun des époux se dit au jour du mariage ; à combien peu ce sort est-il réservé ! Un couple d'une petite ville d'un de nos départements vient d'avoir cette chance de n'être point séparé même par la mort. Après cinquante ans et plus d'une union pleine de calme et de félicité, mari et femme sont décédés le même jour, ont été enterrés dans la même fosse, et, non pas les mêmes prières, comme disait un journal de la ville, mais des prières communes les ont unis de nouveau dans la mort.

Et puisque nous parlons mariage, il faut croire que tous les mariages ne sont pas si mal assortis que le prétendent les réfractaires qui se dérobent à cette conscription. On vit ensemble, on peut mourir ensemble, on ne se survit pas, quand la douleur est trop vive ; témoin un honnête et bon concierge qui vient de se pendre de chagrin d'avoir perdu sa femme il y a un an ! Si ce n'est pas tout à fait d'un bel exemple à suivre, c'est du moins d'une bien touchante moralité.

Mais passons à des sujets plus gais et plus mondains ; un échelon ou deux à monter. Le goût de la comédie se répand dans le monde de plus en plus. Dans tous les grands salons on joue la comédie. C'était récemment chez le prince Napoléon ; la semaine dernière c'était chez M. le comte de Nieuwerkerke : on a joué *Horace et Lydie* de M. Ponsard, et le *Duel de Latour*, comédie inédite de M. Arsène Houssaye. Les deux pièces avaient pour interprètes de vrais comédiens : Mesdames Judith, Marie Garcia ; MM. Leroux, Joanny, Métrême, Boudeville. De jolies pièces, un charmant théâtre, une salle décorée de chefs-d'œuvre d'art, une réunion d'élite, c'était tout ce qu'il fallait pour charmer les yeux, les oreilles, l'esprit. On ne saurait demander davantage, pas même aux théâtres dont c'est le métier et le devoir de plaire au public et de satisfaire ses goûts. Le Vaudeville y a tâché et y a réussi ; la *Tentation* de M. Feuillet a été une tentation pour le théâtre et reste une tentation pour le public. De l'esprit, de l'intérêt, des sentiments délicats, des scènes émouvantes et une morale à la chute du rideau ! Bien difficile qui ne se contenterait pas de cet attrait ! Ajoutons que cela est joué d'une façon distinguée et en des toilettes merveilleuses par mesdames Marquet, Pierson, Bressan, par Lafont rajeunissant, par Félix toujours en verve ! Au Gymnase, une affiche renouvelée : la *Voix du ciel*, les *Deux timides*, le *Paratonnerre*, et des comédiennes à leur début, fines et charmantes, mademoiselle Gellier et mademoiselle Albrecht. Au Palais-Royal, une de ces bonnes farces difficiles à raconter, la *Sensitive*, et pour la bonne bouche le succès toujours croissant de *Pierre de Médicis*, et des habiles interprètes de cette partition : Gueymard, sa charmante femme, Obin, Bonnehée ! Et puis, et puis, les échelons ne cassent pas sous mes pieds, mais l'échelle tout entière disparaît faute d'un point d'appui, c'est-à-dire faute de place. Pourtant je voudrais bien vous dire, en vous promettant d'y revenir, tout le bien possible du charmant volume de M. J.-T. de Saint-Germain, les *Roses de Noël ;* l'annoncer c'est constater un succès ; j'y veux pourtant adosser mon échelle à ce livre charmant, et je l'y adosserai.

Xavier Eyma.

Le Cirque-Napoléon donnera dimanche 8 et lundi 9 avril prochain, à l'occasion des fêtes de Pâques, deux grandes récréations matinales enfantines *à deux heures.*



Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



AU COIN DE RUE

8, RUE MONTESQUIEU. **LA MAISON DE NOUVEAUTÉS** RUE DES BONS-ENFANTS, 18.

QUI VENDRA TOUJOURS LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS.

Depuis quelque temps, la publicité des maisons de nouveautés tombe dans de déplorables confusions.

Que veut-on prouver pourtant? C'est qu'on peut vendre à meilleur marché que tout le monde. POUR CELA, IL SUFFIRAIT DE DÉCLARER LOYALEMENT SES FRAIS GÉNÉRAUX ET LE CHIFFRE DES ACHATS FAITS EN FABRIQUE, OÙ L'ON OBTIENT TOUJOURS DES DIMINUTIONS RELATIVES A L'IMPORTANCE DES SOMMES VERSÉES.

A cet égard, le **COIN DE RUE** EST PRÊT A PUBLIER SES CHIFFRES, et à prouver, par leur importance, qu'il est

LE PREMIER MAGASIN DE NOUVEAUTÉS DE PARIS.

En attendant, et en vue de la Saison du Printemps, le **COIN DE RUE** met en vente les Articles suivants, dont la qualité et la mise à prix seront **UNE SURPRISE POUR TOUT LE MONDE!**

Mise en vente à partir du 27 mars

SOIERIES, ÉTOFFES NOUVELLES.

- 500 pièces **Taffetas jardinières et chinés Pompadour**, dernière nouveauté. . . . . 4 fr. 25
- 1000 pièces **Taffetas noir**, largeur 80 cent., qualité de 9 fr. à 5 90
- 2000 pièces **Taffetas de Chine**, largeur 80 cent., impression nouvelle, à 3 90
- 6000 **Robes Barége anglais**, à volants, par 13m,50, en grande largeur, introuvables ailleurs, à. . . . 6 90
- 20 000 pièces **Barége grenadine anglaise**, 1re qualité, la robe par 20 mètres, 7 fr., ou le mètre. . . » 35
- Un choix considérable de **Taffetalines**, grande largeur, à bouquets brodés au plumetis, étoffe de 5 fr., à. . . 2 95
- 10 000 **Robes à neuf volants en Barége anglais**, nouveauté saillante de la saison, à. 14 75
- 500 pièces **Épinglés unis**, laine et soie, grande largeur, à 2 45
- 400 pièces **Alpaga anglais**, uni de toutes nuances, étoffe très brillante pour robes à volants. 1 75

TISSUS LÉGERS ET OMBRELLES.

- 30 000 mètres **Piqués anglais**, imprimés toutes couleurs, dessins riches et très variés, fabriqués pour être vendus 3 fr., à. 1 45
- 60 000 mètres **Mousselines** imprimées toutes couleurs, se vendant 75 cent. ailleurs, comme grande occasion, à. . . . . » 65
- Une affaire considérable de **Robes organdis**, tissées, brodées et chinées, de plusieurs couleurs, à 7 volants avec corsage pareil, article de 30 à 35, à. 17 50
- 2000 **Ombrelles impériales moire antique Pompadour**, chinés et écossais, système se brisant seul, article de 25 fr., à. 12 90
- 1200 **Ombrelles longues Louis XV**, doublées, dernière nouveauté de la saison, à. 13 50
- 500 **Ombrelles moire antique**, recouvertes de dentelle Cambrai, ce qui vaut 20 fr., à. 9 90

CHALES ET CONFECTIONS.

- 500 **Châles longs brochés**, laine cachemire, dispositions des Indes, ce qui vaut ailleurs 180 fr., à . . . . . 93 fr. »
- 500 **Confections taffetas**, à manches, forme paletots et pelisses, haute nouveauté, vendues 100 fr., à. . . 59 »
- 300 **Châles cachemire ou Taffetas brodés**, garnis en vraie guipure, ne valant pas moins de 160 fr., à. . 98 »

RIDEAUX BRODÉS, ÉTOFFES POUR MEUBLES.

- 50 000 **Rideaux brodés** en tous genres, dont un prospectus détaillé indique toutes les dimensions et les prix, seront vendus à 40 pour 100 au-dessous du cours actuel de toutes les maisons de Paris; les prix commencent à 1 fr. 95 le petit rideau, et à 6 fr. 75 le store ou grand rideau.
- 150 pièces **Reps Castillan**, laine et soie, dessins Jacquart, largeur 1m,40, d'une valeur réelle de 6 fr. 50, à 3 95

TOILES, LINGERIE ET RUBANNERIE.

- 20 000 mètres **Toiles de Belfast**, pur fil, largeur 2m,30, pour draps de maître sans coutures, la paire par 7 mètres. . . . . 29 »
- 4000 **Jupons à queue**, forme nouvelle, garnis d'aciers et recouverts d'un très beau et léger tissu rayé satiné à 6 75
- Un solde considérable de **Camisoles percale**, à cols et poignets brodés, à. 3 90
- Un très beau choix de **Pointes en dentelles Lama**, haute nouveauté, vendues partout 50 fr., à. . . . . . . 25 »
- 20 000 mètres **Rubans taffetas unis**, n° 22, article de 1 fr. 75, à. . . . . » 90
- 10 000 paires de **Gants de Turin**, brodés, deux boutons, article de 2 fr. 75, à. 1 45

ENFIN, UNE PARTIE CONSIDÉRABLE DE

MOIRES FRANÇAISES RICHES A DISPOSITIONS vendues ailleurs, comme prix exceptionnel 9 fr. 75 c., mises en vente au COIN DE RUE, **LES MÊMES EXACTEMENT**. . . . . **8 fr. 75**

NOTA. Les **DEUX MILLE PIÈCES TAFFETAS DE CHINE**, largeur 80 c., impression nouvelle, ont été fabriqués pour le COIN DE RUE. Cet article est par conséquent sa propriété exclusive; c'est une nouveauté d'une valeur de 6 francs, que nous offrons à. . . . . **3 fr. 90**



Paris. — Imprimerie de L. Martinet, 2, rue Mignon.

A NOS ABONNÉES.

Le **Moniteur de la Mode** vient d'accomplir sa dix-septième année.

Fondé le 1er avril 1843, et avec le puissant concours d'un artiste aussi distingué que M. **Jules David**, ce journal est sorti de la routine des journaux de modes qui se bornaient alors à publier de petites figurines bien maniérées avec des tournures et des tailles impossibles, et le public lui a fait un si favorable accueil, que son succès a été promptement et solidement établi.

Chaque année le **Moniteur de la Mode** a continué son système progressif, non pas en publiant un grand nombre de choses ordinaires et presque toujours inutiles, mais bien en améliorant celles qu'il a cru devoir être agréables et profitables à ses abonnées, qui recherchent avant tout la vérité, le bon goût et des détails techniques sur l'exécution des modes nouvelles.

Après avoir donné le signal de l'agrandissement du format, de l'introduction de l'art dans ses gravures, de la composition de scènes diverses de la vie élégante, de l'augmentation de la partie littéraire et de l'imitation de l'aquarelle par le coloris, ce fut encore le **Moniteur de la Mode** qui, toujours à la recherche du progrès, a d'abord imaginé de publier, aux deux époques favorables de la saison des modes, les grandes planches de modèles divers, qui permettent d'embrasser d'un seul coup d'œil les nouveautés importantes qui vont s'exécuter; puis ensuite il a composé de trois en trois mois des planches représentant des groupes nombreux de femmes en toilettes élégantes et choisies, ces planches ont eu un immense succès, et chaque année le **Moniteur de la Mode** a vu successivement s'accroître le nombre de ses abonnées.

Cette fois il inaugure sa dix-huitième année par une nouvelle amélioration. Il s'augmente d'une élégante couverture afin de pouvoir, sans rien retirer à son texte, publier des avis et des renseignements utiles sur ce qui intéresse le commerce et l'art industriel des modes et des mille choses qui s'y rattachent.

Du 1er avril 1859 jusqu'à ce jour, c'est-à-dire en l'espace d'une année, notre administration a mis en circulation dans le monde entier **un million cent cinquante mille** de ses gravures de modes, et **trois cent quatre-vingt-quinze mille** de ses divers cahiers de texte, et au moment où nous mettons sous presse, nous venons de contracter avec l'Angleterre un marché par lequel nous lui expédierons, dans l'année qui commence, un minimum de **sept cent vingt mille** gravures et planches de travaux d'art de la mode.

De tels chiffres prouvent surabondamment que jamais le public n'abandonne ceux qui lui consacrent leur travail et leur zèle.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les étoffes courantes de la saison nous semblent cette année peu séduisantes. Ce sont généralement des pékins à larges raies ou de toutes petites rayures de couleurs ternes ou indéterminées. Mais les *mozambiques* de la maison *Gagelin* font tout à fait exception, ce sont des poils de chèvre à fonds chinés avec rayures ou broderies au plumetis. Une robe de cette étoffe, faite avec ruches, pour madame la princesse de M..., était véritablement charmante.

Nous avons remarqué aussi chez madame *Bernard*, une de nos plus intelligentes couturières, une sorte de batiste écrue ou gris-mousseline brochée de laine qui remplace avantageusement le pékin. Madame *Bernard* en a fait déjà plusieurs robes *Gabrielle*, c'est-à-dire sans séparation à la taille, mais ayant par devant et par derrière des fronces, au lieu des larges plis plats que n'adopte pas cette habile artiste, et toute en droit fil au lieu d'être en biais, comme sont celles de beaucoup d'ateliers. Cette disposition spéciale donne à ces robes une grâce toute particulière. Elles ont de petites poches bordées de rouge (les plus jolies de ces étoffes étant celles pointillées de rouge), des jockeys festonnés de même couleur, des revers pointus dans le bas de la manche, et en avant de gros boutons allant en diminuant jusqu'à la taille, et en s'élargissant à la jupe.

Pour les robes de gaze, on en fait de charmantes cette année, madame *Bernard* a composé une ravissante garniture. Deux de celles que nous avons vues chez elle, 162, *rue de Rivoli*, étaient pareilles, en gaze de Chambéry marron à carreaux écossais des couleurs les plus riantes. Elles avaient cinq grands volants, dont le bord froncé jusqu'à la hauteur d'une main à peu près, par de petites ruches de ruban, faisait l'effet d'une draperie bouffante. Les ruches d'une de ces robes, destinée à une jeune femme, étaient vert-pomme, et un ruban de la même nuance était posé en petit volant au bord de cette draperie. Les ruches de l'autre robe, pour une personne plus âgée, étaient brunes, et une ruche pareille remplaçait, autour de chaque volant, le ruban vert de l'autre robe. Les corsages étaient tout unis et à ceintures.

Une autre robe Gabrielle, encore une création de madame *Bernard*, avait, posé en corbeille au corsage, un ornement de quadrillés de velours qui se monte sur du carton, et un quadrillé en forme de lozange faisant épaulette sur chaque épaule. Cette robe de moire pensée était unie à la jupe et avait de grandes manches étroites du haut, larges du bas, doublées de blanc avec une ruche blanche à l'intérieur, et en dessus un large parement de velours quadrillé.

Madame *Bernard* fait, comme pardessus, un vêtement d'une grande élégance. C'est la pelisse marquise sans plis en arrière, à grandes manches garnies d'une très riche broderie de passementerie et d'un volant de guipure, à broderie semblable au bas du vêtement avec un petit volant de guipure tout autour, et terminée par une pèlerine pointue de belle guipure.

Les robes habillées du moment, c'est-à-dire les belles robes de soie, varient beaucoup moins par leurs dispositions que par leurs nuances presque toutes nouvelles et très attrayantes. Ainsi, parmi les richesses de la maison *Gagelin, rue de Richelieu*, 83, nous avons distingué surtout : un carreau japonnais *solférino* sur fond *gris mousseline*, teinte dont la découverte est toute récente, et le même dessin (reproduit avec beaucoup de combinaisons de couleurs), surtout remarquable en or et blanc sur fond noir; — un taffetas couleur *rose du roi* ou *magenta* à semé d'étincelles ou de perles nacrées; — une amande de broderie paille sur fond *havane, ophélia* ou *gris rosé*. Et parmi les chinés camaïeux et pompadours, très en faveur en ce moment, un semé de fleurs des champs sur carreau camaïeu en toutes nuances, et un dessin de clochettes sur chiné camaïeu.

Les mêmes dispositions se reproduisent sur la gaze et sur la mousseline. Pour l'été on portera aussi de la grenadine brodée au plumetis. Mais un autre tissu, que nous aimons beaucoup, est une gaze de Chambéry de couleur foncée, comme marron, feuille morte ou violet, à filets blancs, formant de tout petits carreaux. On en fait des robes à beaucoup de petits volants, qui sont d'un genre à la fois sérieux et plein de distinction.

Une heureuse création de la maison *Gagelin* est la robe *étincelle* à fond pensée, ornée de chaque côté de médaillons carrés de passementerie avec petits glands, à manches froncées avec passementerie tout autour, et une passementerie semblable avec les mêmes petits glands sur les épaules.

Une robe de moire antique grise est plate et boutonnée en avant par des boutons de largeur graduée. La jupe tout unie en avant est garnie d'une ruche de taffetas vert, qui, à partir de la taille, s'arrondit en forme de basquine, et sous laquelle commence un haut volant faisant traîne. Une ruche verte dessine, au corsage, une berthe carrée, et en dessous de cette ruche tout le dos est coulissé à très petits plis. Deux de ces coulisses descendent même au-dessous de la taille. Les manches, montées plates

LE
MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

L'aristocratique église de Saint-Thomas-d'Aquin célébrait, ces jours-ci, une heureuse et brillante union. La mariée, une jeune, jolie et gracieuse blonde, portait une couronne de fleurs d'oranger et de clématite posée sur des bandeaux plats, et retenue par un voile d'angleterre avançant un peu sur le front. Le bouquet, assorti à la couronne, était attaché au côté gauche par une large ceinture de ruban blanc, et la robe de taffetas était ornée, dans le bas, de sept petits volants découpés, avec une ruche au-dessus de chaque volant. De chaque côté du devant prenaient deux hauts volants d'angleterre s'arrondissant en arrière en forme de tunique. Chacun de ces volants avait pour tête la même ruche que ceux du bas. Les manches avaient deux bouillons et une garniture absolument pareille. Le corsage, plat et montant, était attaché par des boutons de perles fines, et terminé par un rang d'angleterre arrondi autour du cou.

La mère de la mariée avait un chapeau de velours royal blanc, orné d'une barbe de blonde et d'une plume frangée de lilas. Le tour de tête était de blonde et de zinias blancs et mauves. La robe était de taffetas vert, ornée d'un grand volant recouvert de dentelle noire et surmonté d'une ruche de taffetas découpé à cœur de dentelle, et le mantelet-châle, pareil à la robe, était garni de deux grands volants de dentelle.

La sœur de la mariée avait un chapeau tout blanc orné, en dessus et en dessous, de jasmin d'Espagne et d'un nœud de blonde fixé sur le fond par une agrafe de perles. Sa robe, brochée pompadour à fond bleu de France, était ornée de tout petits volants et accompagnée d'un mantelet-écharpe pareil et orné des mêmes petits volants.

Parmi les parentes de la mariée, l'une avait une robe de soie grise à bouquets bleus, un châle de l'Inde à fond orange, et un chapeau de tulle orné d'avoine et de bluets.

Une seconde, une robe violette à quinze rangs de velours, un burnous faisant mantelet, dont le capuchon était entouré d'une guipure noire, et un chapeau de crêpe blanc recouvert de tulle noir et orné de larges pensées.

Une troisième, une robe pompadour à fond vert, garnie de six volants bordés d'une petite guipure noire, un mantelet de velours noir brodé, avec grande dentelle et un chapeau de paille de riz avec un apprêt de feuilles de chêne.

Une petite fille portait un chapeau bleu orné d'un choux de blonde blanche avec un tour de tête de cinéraires bleues, une robe pompadour à fond rose garnie de neuf volants, et une basquine de velours noir.

Une autre avait un chapeau blanc de taffetas et de blonde, une robe de foulard à carreaux verts et blancs, et un mantelet de mousseline blanche.

Les toilettes de la mariée et celles de sa famille, que nous venons de décrire, avaient été exécutées dans la maison *Lhopiteau*, 41, *rue Vivienne*, par les soins de mademoiselle *Pauline Conter*, dont le talent est si vivement apprécié par la haute société parisienne. Parmi les autres robes du trousseau exécutées par cette habile artiste se trouvaient :

Une robe de moire antique marron, à très larges manches plissées à gros plis à l'emmanchure, ornées tout du long de boutons nouveaux entourés d'effilés, et à corsage plat.

Une autre, de velours royal bleu de France, à ceinture et à deux grands volants recouverts de volants de dentelle noire.

Une troisième, de poult de soie vert myrthe, ornée dans tout le bas de colonnes de chevrons noirs séparées entre elles par une petite distance, avec les mêmes chevrons au corsage et sur les manches très larges et doublées de blanc.

Une quatrième en taffetas lilas, ayant pour ornement un feston très creusé en double sens et une ondulation semblable se contrariant avec la première. Cette double ondulation est marquée par un plissé lilas et un plissé violet dont les deux bords sont découpés. Le corsage est plat et attaché par des boutons, et les manches, justes du haut, sont très larges du bas et garnies de même que la jupe, mais dans des proportions plus petites.

Une robe de taffetas *havane* a un semé de clochettes brunes et est garnie jusqu'en haut de tout petits volants rouleautés de pareil. Le corsage décolleté est accompagné d'une pèlerine pointue et garnie de volants qui le recouvre à volonté, et les manches sont garnies des mêmes volants.

Enfin, une robe de taffetas antique noir, est garnie de bandes de velours alternées avec une très riche broderie de soutache, et le même système d'ornement continue au corsage qui n'est pas séparé de la jupe.

Pour le commencement de la saison, les confections, ainsi que nous l'avons dit, se portent amples et longues ; et les formes préférées sont pour les jeunes femmes le paletot et la casaque, et pour les femmes plus âgées, la pelisse qui se diversifie de mille manières. La maison *Lhopiteau* a donc fourni pour le trousseau de la jeune madame de L.... un charmant petit paletot de soie noire

à haut volant de taffetas pensée, découpé, et recouvert d'un autre volant de dentelle ayant pour tête une grosse ruche de taffetas noir et pensée, dont le milieu est une plus petite ruche de dentelle. Ce paletot est droit dans le dos et un peu cintré à la taille. Il a autour du cou un rang de dentelle sur un petit volant de taffetas pensée surmonté d'une ruche, et des manches larges, droites mais repincées du bas et à poignet lâche, bordé d'une ruche d'où part une double garniture froncée.

Le choix de la nouvelle mariée avait eu peine à se fixer entre ce vêtement qui l'habille à ravir, et un autre également très distingué, le paletot Louis XI, à larges revers de taffetas pensée recouverts de barbes de guipures croisées en biais, à manches pagodes simulant le même revers et bordées d'une petite guipure, et à petit col-châle liséré de pensée.

Pour un peu plus tard, on lui a fait une écharpe demi-décolletée formant barbes devant, et revers fendu dans le dos, à grands volants surmontés d'une tête plate et toute couverte de grelots de soie et de jais.

Comme complément à ses toilettes tout à fait légères, madame de L... mettra un châle double en mousseline, garni de beaucoup de rangs de petite guipure que mademoiselle *Anna Loth*, 28, *place Vendôme*, vient de composer principalement pour les jeunes filles et qui leur sera d'une très heureuse ressource. Quelques-uns de ces châles sont garnis de guipure noire au lieu de guipure blanche, et chaque rang de cette guipure est alterné avec un rang de petit velours. Les mantelets de mousseline de mademoiselle *Anna Loth*, non moins gracieux que ses châles, sont frais et séduisants comme la jeunesse. A son joli châle double, elle a joint pour madame de L.... un délicieux *zouave* de mousseline à petites ruches, attaché dans le haut par un nœud pensée et posé sur une chemisette montante à plis suisses, une jolie pèlerine pointue à plusieurs tuyaux, bordée tout autour par une petite ruche, et un peu plus bas que l'encolure, par une seconde ruche faisant feston ; — et plusieurs petits bonnets capricieux et coquets, comme les sait faire mademoiselle *Anna Loth*.

L'un a un fond plissé et arrondi de tulle blanc, bordé tout autour d'une dentelle noire. En avant, sur le dessus, est un large nœud de deux nuances : rose de Chine et Magenta. En dessous, des coques de tout petit ruban mélangées à de la blonde font une garniture avançant sur le front, et deux larges brides sont rejetées en arrière.

Un autre à fond de tulle est plat et très avancé sur le front. Il est garni d'une blonde blanche tuyautée, puis, en dessus, d'une double barbe de dentelle noire posée en cœur, et de la pointe de ce cœur part une traverse de taffetas noir qui retient des boucles de taffetas ponceau. Dans la garniture en dessous sont des boucles de ruban ponceau et de taffetas noir divisées en plusieurs touffes. Sur le côté gauche est un large choux de taffetas noir et ponceau, et en arrière deux longues barbes de dentelle blanche et noire, dont l'une semble attachée par un large nœud.

Toute la lingerie du trousseau avait été exécutée chez mademoiselle *Anna Loth*, qui n'excelle pas moins dans la confection de ses parties sérieuses que dans les objets de goût proprement dit et de fantaisie, qui lui valent une si grande réputation non-seulement parmi nos Parisiennes, mais chez les élégantes de toutes les nations. Les chemises de batiste ou de percale fine, plissées et terminées par un poignet, étaient festonnées ou entourées de broderies et garnies de dentelle ; les camisoles avaient des devants bouillonnés, dont chaque bouillon était séparé par un petit biais finement piqué, ou des entre-deux et des médaillons de valenciennes, les petits bonnets de mousseline étaient charmants, et les peignoirs en forme de paletot avaient une coupe parfaite et tout à fait nouvelle.

Le beau voile d'angleterre dont nous avons parlé, ainsi que les riches volants de la robe de mariée avaient été fournis par la maison *Violard*, 2, *rue de Choiseul*. Dans la corbeille se trouvaient aussi un magnifique mantelet de Chantilly, dont le fond représentait de véritables bouquets de marguerites et de chrysanthèmes naturelles, et dont les deux volants surmontés d'une petite tête reproduisaient en plus petit le même dessin ; un mouchoir tout en angleterre sauf le milieu arrondi presque imperceptible, et deux belles barbes, l'une blanche et l'autre noire, pour tour de cou et pour coiffure.

La température incertaine et pluvieuse que nous avons eu longtemps a retardé pour les enfants comme pour les grandes personnes l'apparition des fraîches et légères toilettes d'été. Cependant, madame *Thorel, à Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin*, 45, avait composé de bien jolis petits costumes.

C'étaient, par exemple, pour les petites filles : une robe de toile lilas à deux volants surmontés de ruches plissées, avec le mantelet pareil, orné également de deux ruches.

Une robe de piqué blanc à petits carreaux, garnie d'un volant de la hauteur d'une main bordé dans le bas d'un petit feston sur mousseline claire, et surmonté d'un bouillon contrarié, encadré de deux festons semblables. La jupe est à plis tout autour, et le corsage est décolleté carré. Les manches courtes ont des bouillons encadrés de petits festons et sont garnies de volants. En dessous, de petites manches longues ont des poignets brodés. La ceinture de cuir vert étoilée d'or est attachée par une double agrafe d'or émaillé.

Une robe de soie rayée grise et rose est garnie d'un plissé à la vieille au milieu duquel de petits velours noirs forment comme des tuyaux. Elle est accompagnée d'une pèlerine ronde, garnie de même, mais en plus petit, et d'une large ceinture à bouts arrondis, nouée par derrière. Le corsage est boutonné en avant.

De jolis petits bonnets de lacet noir sont entourés d'une ruche bordée de blonde, et serrés par un long nœud dont les bouts retombent en arrière.

Un petit chapeau rond, à bords relevés, noir moucheté de paille, est orné en avant d'une chicorée noire et d'une très légère plume noire frangée de paille. Dessous sont des coques noires avec un seul nœud ponceau d'un côté.

Un costume de petit garçon, en poil de chèvre gris, se compose d'une veste zouave, brodée de soutache groseille des Alpes à chacun des coins arrondis, aux petites poches et autour des manches, où cette broderie simule une ouverture ; — d'une petite chemise et de manchettes de



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue Richelieu. 92.

Toilettes de la Mon Gagelin, r. de Richelieu, 83 — Modes d'Alexandrine, r. d'Antin, 14.
Costumes d'Enfants de la Maison de Nouveautés À St. Augustin, rue Neuve St. Augustin, 40.
Fleurs de Perrot Petit, Md r. Neuve St. Augustin, 20 — Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 4.

Rubans et Passementerie à la Ville de Lyon, r. Chaussée d'Antin, 6. | Soieries Tavernier, C. Croisy, Dépôt rue Montmartre, 153.
Parfumerie Violet, fr de S. M. l'Impératrice, rue St. Denis, 317. | Envoi de la Mon de Commission Lassalle et Cie, r. ...

Entered at Stationers' Hall — LONDON at the Moniteur Office, 20 Greek Street Soho. NEW-YORK Pinon & Co General Agents. MADRID J. P. de la Peña

toile piquée ; — d'une petite cravate de taffetas groseille, et d'une casquette de crin gris, ornée de velours groseille des Alpes.

La maison de commission *Lassalle et Cie*, *rue Louis-le-Grand*, 39, et *boulevard des Capucines*, 1, dont la réputation de bon goût et de discernement est depuis longtemps établie, avait été chargée tout dernièrement d'expédier à la Martinique deux châles de cachemire français, brodés de soie et de jais et entourés de guipure. L'un était bleu et l'autre ponceau. Deux redingotes de popeline de Paris à rayures pékin, étoffe très recherchée en ce moment, faisaient aussi partie de cet envoi, ainsi que plusieurs peignoirs en lainages tout à fait clairs, c'est-à-dire chinés sur fond blanc rayé et en mousseline de Chine à fleurs de couleur sur fond blanc, charmante étoffe nouvelle ayant beaucoup d'analogie avec la mousseline de laine d'autrefois.

Les étoffes de tentures qui font fureur pour la décoration des habitations d'été sont les délicieuses perses de style byzantin et de style Pompadour de la fabrique de MM. *Desvignes*, *Rives et Cie*, 102, *rue de Richelieu*. Les premières s'éloignent complétement de tout ce qui a été fait jusqu'ici, et les secondes ont une perfection de dessin, une séduction de couleur et un charme de disposition, qui s'harmonisent mieux avec une riante nature que les riches étoffes de moire, de lampas ou de brocatelle, que les citadins ont coutume de demander aux magasins de MM. *Desvignes*, *Rives et Cie*, pour décorer leurs hôtels ou leurs somptueux appartements.

Dans toutes les réunions où se trouvent rassemblées un grand nombre de femmes en élégantes toilettes, on peut remarquer que les crinolines n'ont nullement disparu et que les vêtements ont conservé toute leur ampleur. Les quelques tentatives qui ont été faites pour ramener les robes tout à fait plates, n'ont eu d'autres succès que celui de l'excentricité, et toutes les confections créées par nos plus grands magasins de nouveautés supposent un point d'appui, un échafaudage habilement combiné qui fasse valoir leur coupe savante et étale gracieusement leurs plis.

Ce point d'appui par excellence est la jupe d'acier *Tavernier*, *de Lyon*, que M. *Creusy*, *rue Montmartre*, 153, sait adapter complétement à toutes les exigences et à toutes les variations du costume. En ce moment ces jupes ont la tournure peu volumineuse et forment un peu la queue dans le système des manteaux de cour. Celles d'étoffes de laine à dessins cachemires d'une grande distinction continuent à se porter avec les toilettes négligées et sont destinées surtout à la campagee et aux villes de bains. Il s'en trouve chez M. *Creusy* en percale brillantée, en mousseline, en tulle ou en point d'esprit avec ou sans volants.

Pour accompagner ces jupes, M. *Creusy* fait fabriquer aussi une délicieuse petite brassière qui donne à la taille une grâce parfaite et laisse aux mouvements toute leur liberté.

Bien que les robes de gaze et les chapeaux de paille n'aient plus guère trouvé l'occasion de se montrer depuis la belle journée de Longchamps où ils avaient fait une première apparition, on admire de délicieux chapeaux d'été chez toutes nos modistes en renom, et la maison *Tilman*, 104, *rue Richelieu*, qui fournit à plusieurs d'entre elles les plus jolis ornements de leurs coiffures, sait donner à ces ornements de fruits ou de fleurs, des formes très ingénieuses et très variées.

Ainsi elle dispose trois touffes de fleurs séparées, mais tenant les unes aux autres, pour être posées sur le côté gauche du chapeau. Des violettes, par exemple, ou des bluets à cœur d'or ou d'acier.

Des primevères roses ou blanches, des violettes encore ou des pensées, forment croissant autour de la calotte.

Des nœuds entourés d'épis mouchetés de noir, sont formés de trois coquelicots ou de trois marguerites cerises, lilas, blanches ou paille.

De grandes branches de glands, de prunes, de prunelles, avec feuillage garnissent aussi tout un côté du chapeau.

Des nœuds allongés sont composés de raisins noirs avec une grosse rose dans le milieu.

D'autres, de roses et d'un petit oiseau. De petites plumes brunes, faisant l'effet de feuilles, sont souvent mêlées aux fleurs.

Madame *Tilman* vient d'expédier, à Rio-Janeiro, une magnifique collection de parures de bal assorties à des étoffes pompadour. Nous en avons remarqué quelques-unes roses et bleues, avec des cordelières d'or ou d'argent ; d'autres, orange, blanc et or.

L'une est de petit spiréa blanc et de feuilles bleues argentées.

Une autre est de roses du Bengale, petites sur le front, plus larges en arrière, auxquelles se mêlent quelques branches de myosotis.

Une autre encore est un cordon de violettes uni sur le front, avec un nœud formé de deux petites branches de lilas blanc avec feuilles. De chaque côté continue le cordon de violettes uni, et, en arrière, de longues branches de lilas retombent sur un massif de violettes formant une double pointe.

Une autre enfin, d'un modèle tout nouveau, est un diadème de myosotis très élevé sur le front, avec une rose rose dans le milieu et deux roses blanches de chaque côté ; et au-dessus du cou la même disposition en sens contraire, relié à la partie du devant par une rangée de myosotis.

Madame Marie de Friberg.

GRAVURE DE MODES N° 598.

Toilette de ville. — Chapeau de paille belge, recouvert d'une résille en filet de soie noire, avec petites olives longues pendantes autour.

Le bandeau, dessous, se compose d'une grosse ruche de taffetas ponceau découpé, soutenue par une ruche de taffetas noir : de grosses touffes de gros coquelicots garnissent les côtés en remplissant complétement le vide de la passe. Dans le bas on aperçoit des mentonnières de tulle, le bavolet est de taffetas noir avec tête plissée, et un nœud de ruban n° 5 noir formant deux longues coques et deux longs bouts retombant. Tout le chapeau n'a dessus aucun autre ornement que la ré-

sille qui l'enveloppe et retombe en voilette sur le front et de chaque côté.

D'un seul côté il y a, posés par-dessus la résille, un très volumineux groupe de coquelicots.

Bride de taffetas n° 30 fond noir à bords rouges avec un filet paille.

Robe *Mancini* de la maison *Gagelin*.

Robe de taffetas noir et de taffetas *havanne*, garnie de petites soutaches noires.

Cette robe est sans couture à la taille ; le devant, qui forme plastron sur le corsage et se continue en tablier sur la jupe, est d'un seul patron. Ce plastron est maintenu au corsage, qui se continue dessous, par les deux pinces. Cette robe ouvre devant en redingote.

Sur le plastron et sur le devant de la jupe, l'ornement consiste en bandes de taffetas *havanne* larges de 3 à 4 centimètres. Ces bandes semblent boutonnées par un bouton de taffetas noir, tandis que entre elles la robe semble boutonnée par des boutons de taffetas *havanne* qui se détachent sur le noir des taffetas. Tous les boutons sont d'égale grandeur.

Les pattes brandebourgs sont de longueur graduée.

A un demi-centimètre du bord, une soutache noire encadre ces pattes.

Une ruche à plis réguliers, de taffetas havanne, borde le plastron et le tablier. Une soutache noire est cousu sur le *pied* de cette ruche.

La manche forme un peu le coude, un revers pointu se retourne sur cette manche. Le bas est coupé carrément, une ruche *havanne* suit la couture de la manche, et revient border le bas et la pointe du revers. Une soutache noire en garnit le *pied*.

A 20 centimètres de la taille, il y a un volant de cinq lés, haut de 32 centimètres (tout fait) avec une petite tête relevée de taffetas *havanne* et une soutache sur les fronces. Ce volant n'est pas libre du bas, il est retenu sous la tête du volant qui le suit.

Le deuxième volant a 35 centimètres et sept lés, il est disposé comme le précédent.

Le troisième a 38 centimètres et 9 lés, il est libre du bas.

Sous-manches de tulle avec manchette de dentelle.

Col de dentelle.

Toilette de jeune personne. — Chapeau de paille cousue orné de taffetas mauve brodé d'étoiles de paille, de petits velours zéro et de dentelle noirs.

Un gros bandeau *cérès* en *chicorée* de soie mauve garnit le haut. Un nœud de taffetas pensée n° 5 est étalé sur le bord du chapeau et le couvre devant. Les tours de joue sont de tulle blanc.

Sur le chapeau est posée avec grâce une fanchon de taffetas mauve brodé de paille. Elle est bordée de trois velours noirs zéro et garnie d'une dentelle noire.

Trois boucles carrées de paille retiennent la fanchon. Une de chaque côté, l'autre sur la calotte.

Le bavolet est de tulle blanc, il est petit et presque caché, sur les côtés, par la fanchon ; il est couvert de rangs de petits velours noirs zéro derrière, la fanchon forme à peine la pointe et laisse voir le bavolet sur lequel est un nœud pensée ruban n° 5, avec deux longs bouts qui retombent.

Brides en 22 taffetas blanc.

Robe de taffetas mauve garnie de taffetas pensée.

Corsage montant boutonné devant, taille ronde, ceinture à agrafes d'acier.

Le bas du corsage se compose d'un corselet de taffetas pareil formé par quatre rangs de coulisses dans lesquelles le taffetas est retenu à tout petits plis. Le haut est garni par une bande de taffetas pensée large de 2 centimètres, à bords découpés de chaque côté, et froncée dans le milieu de façon à former une petite ruche frisette.

La manche large est plissée à petits plis à l'épaulette sur trois rangs coulissés. Le poignet est large pour laisser passer librement la main, il se relève en parement à petits plis, et est garni en haut de la ruche frisette de taffetas pensée.

La jupe a trois rangs de petits plis en haut, et l'ampleur de la jupe, peu sensible devant, se développe sur les côtés et derrière.

Au bas de la jupe, au-dessus d'un ourlet de 12 centimètres, il y a une garniture composée de deux rangs de taffetas en pareil formant deux bouillonnés très peu en relief ; chaque bouillonné a 12 centimètres de hauteur.

Ces bouillonnés sont bordés par des ruches frisettes, pensée, larges de 3 centimètres et posées comme celles du corsage.

Petit col de dentelle relevé par une petite cravate mauve

Manchettes de dentelle.

dont les bouts ont un petit volant pensée.

Petit garçon (costume de fantaisie genre russe).

Bonnet rond de velours.

Tunique croisée de côté.

Ceinture de cuir.

Pantalon de drap de dame.

Petites bottes molles.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Résille d'or mélangée de perles blanches ; une jolie torsade de velours rouge avec nœuds et glands d'or sur le côté retient la résille et forme bandeau sur la tête.

N° 2. Bonnet Charlotte Corday ; fond rond en guipure et mousseline, des brides encadrées de guipure accompagnent ce bonnet et se réunissent sous le menton par un choux de ruban bleu.

N° 3. Bonnet Marie-Stuart à fond mou avec crête de dentelle noire ; des violettes de Parme sont mélangées dans la blonde blanche de ce bonnet, des brides mauve posées sous la crête de dentelle noire retombent de chaque côté du fond sur les épaules.

N° 4. Fichu Gabrielle, demi-décolleté, carré, le fond de ce fichu est en tulle à pois formant des bouillonnés séparés par des engrelures, en guise d'entre-deux.

Une bande de tulle entourée de petite guipure ferme le fichu du haut en bas ; l'encolure est ornée de petites ruches en ruban mauve, posées en barrettes sur une bande de tulle, une petite guipure borde cette encolure.

N° 5. Col à revers en mousseline brodée ornée de valenciennes. Ce col est monté sur une guimpe en mousseline à plis creux, il peut se porter avec un *zouave* en mousseline.

N° 6. Petite guimpe ouverte, composée d'un entre-deux guipure encadré d'une engrelure avec petit velours bleu passé à l'intérieur, une petite dentelle guipure borde cette guimpe.

N° 7. Col-cravate pour toilette du matin. Ce col est fermé par un bouton en onyx avec rubis au milieu ; ce bouton est fait comme ceux des chemises d'homme, de manière à passer dans les boutonnières qui croisent l'une sur l'autre.

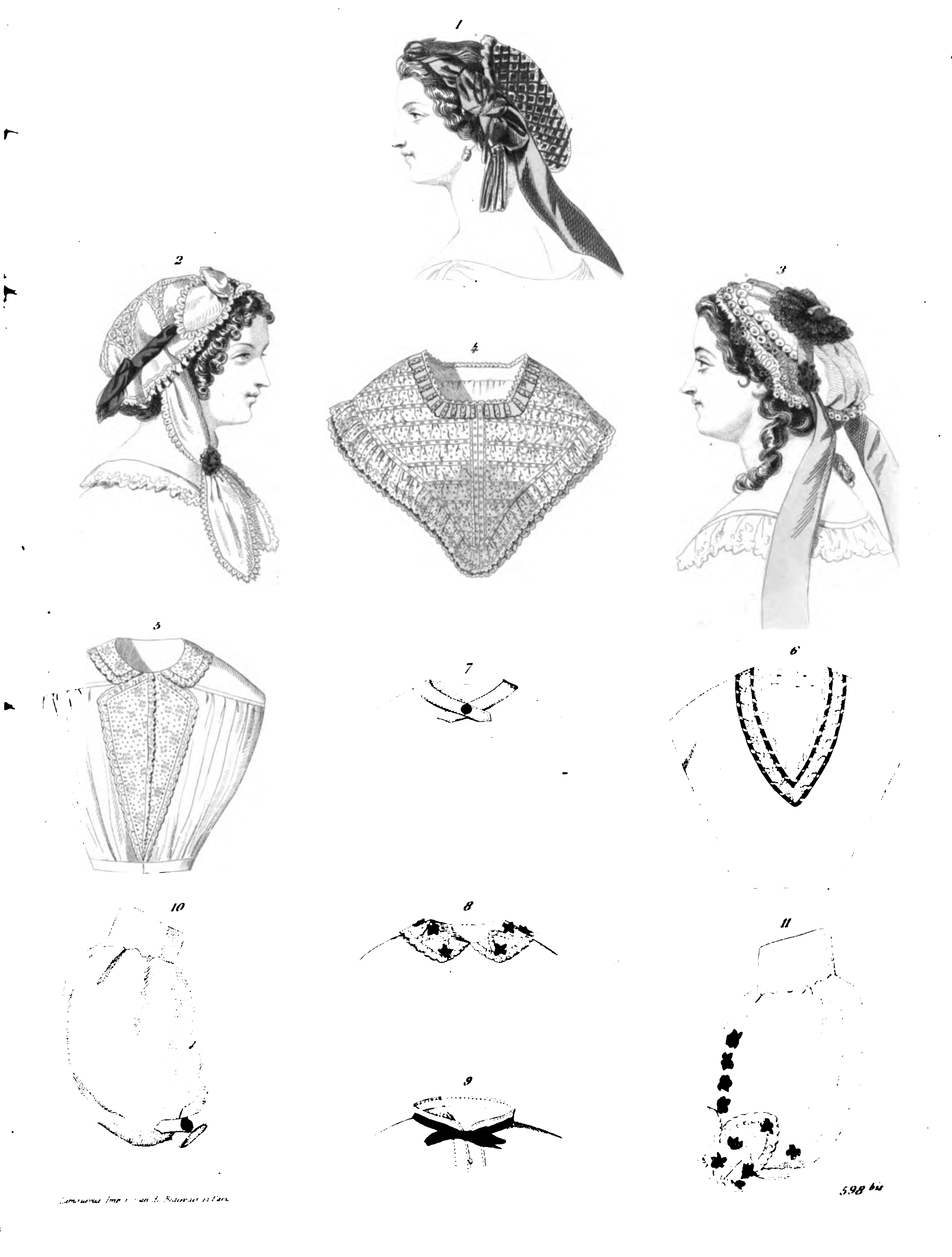
N° 8. Col formé de petites pointes composées d'entre-deux en valenciennes et encadrées de valenciennes ; les intervalles de ces pointes sont en mousseline unie. Des bouffettes de petit velours sont posées entre les pointes.

N° 9. Col carcan droit en toile et à double piqûre.

N° 10. Manchette assortie au col n° 7.

N° 11. Manchette assortie au col n° 8.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Lingerie et Nouveautés de la Maison Colas rue Vivienne

DESCRIPTION DES PATRONS.

Coté N° 1.

Portion d'un corsage *spencer* décolleté pour jeune fille, et patron d'une manche toute nouvelle ; nos abonnées trouveront les explications détaillées de ces modèles dans le prochain numéro, avec la gravure qui les reproduit.

N° 1. Devant du corsage spencer.

N° 2. Petit côté du devant; les dents doivent se rejeter sur le devant n° 1, ces deux patrons se rejoignent aux lettres correspondantes.

N° 3. Dos du corsage spencer.

N° 4. Petit côté du dos.

N° 5. Jockey figurant la manche du corsage spencer, et se posant sur le poignet n° 5 *bis* formant épaulette.

N° 6. Manche bouillonné dans le bas.

N° 7. Passe d'un bonnet Charlotte Corday ; cette passe est ornée tout autour d'une double ruche en mousseline rehaussée de valenciennes. Un nœud de mousseline se pose sur le sommet de la tête, cette passe doit être formée d'entre-deux en valenciennes.

N° 8. Fond du bonnet Charlotte Corday, en mousseline unie.

N° 9. Col-cravate plat à double piqûre et fleurette brodée, au plumetis ; un bouton de bijouterie, et semblable à ceux des chemises d'hommes, le ferme au milieu.

N° 10. Patron de manchettes assorties à ce col.

N° 10 *bis*. Poignet sur lequel se monte la manchette.

N° 10 *ter*. Passe d'un chapeau de la maison Plé-Horain.

Coté N° 2.

Robe de taffetas mauve garnie de taffetas pensée.

Corsage montant boutonné devant, à taille ronde et ceinture fermée par une agrafe style byzantin.

Le bas du corsage se compose d'un *corselet* en taffetas pareil, formé par quatre rangs de coulisses retenant le taffetas à tout petits plis. Le haut de ce corselet est orné par une bande de taffetas pensée, large de 2 centimètres, à bords découpés de chaque côté, et froncée dans le milieu de façon à former une petite ruche frisette.

N° 11. Devant de ce corsage ; le haut est plat, en taffetas mauve ; le bas est composé de la doublure sur laquelle s'adapte le petit corselet coulissé qui la cache, ainsi qu'il est figuré sur ce patron.

N° 11 *bis*. Patron du devant du corselet se posant sur le n° 11 aux lettres correspondantes.

N° 12. Dos du même corsage avec le haut plat en taffetas, et le bas terminé par la doublure se cachant aussi par le corselet.

N° 12 *bis*. Dos du corselet s'ajustant aux lettres correspondantes.

N° 13. Devant d'un corps de fichu sur lequel se monte un col carcan.

N° 14. Dos de ce corps de fichu.

N° 15. Col carcan.

N° 15 *bis*. Poignet sur lequel se monte le col carcan.

N° 16. Col à revers en mousseline unie, encadré d'un léger entre-deux en valenciennes bordé d'une même dentelle.

N° 17. Manchette assortie au col n° 16.

N° 18. Passe d'un chapeau de la maison *Alexandrine*.

Courrier de Paris.

A la bonne heure, et voilà comme il faut savoir prendre son parti ! Les grandes fêtes de la verdure et du soleil nous étant interdites, retournons aux fêtes des lumières et des dominos ; mais faisons-le princièrement. Ainsi fut fait le mardi 24 avril dans les splendides salons du splendide hôtel d'Albe, en cette avenue des Champs-Élysées qui menace de faire commencer, désormais, Paris à la place de la Concorde pour le mener au Bois de Boulogne. Parlons d'abord de la fête dont tout le Paris élégant, celui qui est encore partout, a causé ces jours derniers. Donc en cet hôtel d'Albe de l'avenue des Champs-Élysées, un vrai palais plus que princier, féerique, s'est donné une de ces fêtes qui n'ont leur pareil que dans les contes des Mille et une Nuits, et non pas encore dans les annales de la fashion parisienne qui compte pourtant tant de nuits, mais non pas une valant les mille et une de l'Orient ! Quoique laissent supposer les chuchotements indiscrets, cette fête était donnée par madame la duchesse de Tascher de la Pagerie, au nom de qui étaient faites les invitations. En tout cas c'était un bien beau cadeau de la part de l'auguste propriétaire de cet hôtel, une merveille de goût et de richesse, que de le prêter tout embelli, tout fleuri, tout illuminé, à la grande dame qui en a fait les honneurs par procuration, avec un charme et un ton sur lesquels il y a unanimité.

Ce n'était pas assez que l'hôtel, j'aime mieux dire le palais, fût déjà l'un des plus vastes et des plus somptueux de Paris, il fallait encore que l'on y ajoutât des galeries et des salons empruntés au jardin et décorés avec des toiles sorties des mains de ces maîtres qui en signent de si belles à l'Opéra ! Ce n'était pas assez de l'éclat des bougies et des lampes ordinaires, et du gaz de tout le monde, on eut recours aux effets féeriques du gaz électrique, quelque chose qui rappelle le soleil ! On ne devait pas moins aux douze cents invités d'un choix exceptionnel, qui furent les élus de cette fête où tout était original. Et d'abord, le costume ou le domino était de rigueur, à commencer par les musiciens de l'orchestre portant tous des costumes moyen âge ; le service était fait par des pages aux armes des d'Albe, l'une des plus grandes et des plus illustres familles d'Espagne, comme le savent tous ceux qui connaissent les annales héroïques de ce chevaleresque pays. Il y eut deux quadrilles particuliers, l'un dit des *Éléments*, l'autre de la *Comédie italienne*, où figuraient les plus charmantes comme les plus grandes dames de la cour. Le premier quadrille, l'*Eau*, réunissait la comtesse Walewska, habillée d'émeraudes de la tête aux pieds, la princesse Czartoriska, la comtesse Grétry et la comtesse de Labédoyère. Le quadrille du *Feu* était composé de la comtesse Pourtalès, d'une comtesse russe et d'une marquise espagnole. L'*Air*, c'était madame la comtesse de Morny, la princesse de Metternich. Enfin, madame la comtesse de Persigny représentait la *Terre*, avec toutes ses merveilles de fleurs, de fruits et de richesses.

S. A. I. la princesse Clotilde portait un costume de bergère des Alpes, d'une magnificence, d'un goût, d'une grâce et d'une élégance que jamais bergère, fût-elle de

Watteau, n'a eus. La princesse Mathilde était en Égyptienne, figure et bras bronzés, afin que l'exactitude y fût. Les deux filles de S. E. lord Cowley étaient, l'une en *Nuit*, l'autre en *Jour*. Quelqu'un a dit, nécessairement, que l'on ne savait qui brillait le plus : « du jour ou de la nuit! » M. Lumley, un Anglais de haute naissance, portait un magnifique costume historique du comte d'Essex. On ne pouvait mieux respecter la tradition que ne le fit M. Lumley, car les insignes de la Jarretière dont il était revêtu avaient appartenu à l'illustre personnage, dans la grâce et dans les habits duquel il s'était enfermé. On parlait beaucoup du magnifique costume Henri IV d'une exactitude rigoureuse et d'une illusion saisissante porté par M. le comte de Newerkerke, et aussi d'une spirituelle fantaisie de mademoiselle Isabey, la fille du peintre qui avait chaussé les bottes du chat botté; il y avait là le chaperon rouge et compère le loup, qui fit mentir le conte ce soir-là.

L'Empereur et l'Impératrice, arrivés à minuit à ce rendez-vous éblouissant, sont restés en domino pendant toute la nuit. A une heure, il y a eu un souper digne de la fête et d'un tel lieu, et à six heures du matin on dansait encore.

Il fallait bien vous en dire très long sur ce chapitre, puisque ç'a été là le sujet de toutes les conversations et de toutes les préoccupations du Paris qui alimente les chroniques.

Je veux, cependant, vous rapporter une anecdote toute récente. Elle n'a pas eu le palais des Champs-Élysées pour théâtre, quoique les magnifiques diamants qui en font les frais, je parle de l'anecdote, y eussent figuré avec avantage. Non, c'est en province que la chose s'est passée, et pendant ce dernier carnaval, dans une de nos plus grandes villes, et à un bal déguisé en l'hôtel de la préfecture. Donc, il y eut à ce bal et en cette grande ville, une dame fort remarquée pour la richesse de son costume, laquelle on n'a désignée que sous le voile épais de l'initiale Z... Ce qui faisait les commentaires de la soirée, c'étaient les diamants de madame Z..., dont l'origine avait quelque chose de fantastique, ou bien à peu près. Il y a quatre ans, madame Z... avait dû épouser un M. N..., qui se laissa tout à coup prendre aux piéges d'une richissime étrangère, une Russe. C'était peu de temps après la guerre de Crimée, on y pouvait voir une manière de se venger de la prise de Sébastopol. Quoi qu'il en soit, N... épousa l'étrangère, ses millions, sa cassette de diamants, et madame Z..., un instant désolée, se maria de son côté. Mais, il y a quelques mois, madame N... mourut, et par testament légua tous ses diamants à madame Z... pour la dédommager, disait-elle, des chagrins qu'elle lui avait causés. C'est bien cela, n'est-ce pas? M. N..., en envoyant les diamants à celle qui en devenait la légitime propriétaire, crut devoir écrire une lettre confuse en ce qui concernait le passé, et où perçaient, cependant, quelques espérances quant à l'avenir, car madame Z... est veuve de son côté. Celle ci se borna à répondre une lettre laconique très acérée : « Madame N..., disait-elle, a fait trop grandement les choses. Elle ne me devait aucune réparation ; ce qu'elle me donne vaut mieux que ce qu'elle m'avait pris. » Et pour prouver combien elle appréciait ce legs, elle vint en ce bal de l'hôtel de la préfecture de la grande ville dont il est question, parée de ses diamants nouveaux, ce qui était une manière d'en prendre possession publiquement.

On parle du prochain mariage de mademoiselle Piccolomini, la cantatrice qui a passé comme une étoile filante dans le ciel parisien, mais qui a brillé d'un vif éclat Londres et en Amérique. De princesse italienne qu'elle était avant que d'être une artiste universelle, mademoiselle Piccolomini devient une riche Anglaise.

Mademoiselle Balfe, la fille du compositeur anglais et de madame Balfe qu'on a entendue jadis dans quelques concerts parisiens, et qui elle-même a chanté avec un grand éclat à Londres, est devenue ambassadrice pour de bon, après l'avoir été si souvent et avec succès de par M. Scribe et Auber. Mademoiselle Balfe a épousé sir John Fiennes Crampton, commandeur de l'ordre du Bain, et ambassadeur de la Grande-Bretagne à Saint-Pétersbourg. Mademoiselle Balfe est d'une beauté remarquable et d'une distinction personnelle digne du nouveau rôle qu'elle est appelée à jouer.

Xavier Eyma.

VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE AUTOUR DE SA CHAMBRE,

par mademoiselle Emma FAUCON.

Sous ce titre, mademoiselle Emma Faucon vient de publier, chez l'éditeur *E. Maillet, rue Tronchet*, un charmant petit volume moral et instructif, comme elle le dit elle-même avec raison, et que le titre recommande suffisamment. Nous en extrayons le passage suivant qui donnera une idée de l'intérêt que peut exciter l'ouvrage :

« Plus loin, au pied du mur, est un buisson de groseilliers. Au milieu de ses rameaux, presque à terre, est encore un nid, un nid de rouges-gorges. Celui-là me rappelle un des doux souvenirs de mon premier âge.

» J'étais enfant, j'avais cinq ans, et je me promenais sur la lisière du bois avec mon frère, mon bon frère, qui, sous le soleil d'Afrique, défend l'honneur du drapeau de la France. Il avait dix ans et nous courions joyeux, poursuivant les papillons, cueillant les fleurs le long des fossés, ramassant les cailloux brillants de la route.

» Tout à coup, mon frère s'arrête et m'appelle d'un signe. Au pied d'un buisson, deux jolis oiseaux, deux rouges-gorges effarés, éperdus, voltigeaient en poussant des cris d'effroi. Ils se précipitaient vers un point invisible, objet de leur terreur. Nous avançions lentement, muets, effrayés, et les oiseaux, insensibles à notre approche, continuaient leurs cris et leurs évolutions. Mais de quelle terreur fus-je saisie en apercevant une grosse couleuvre à moitié

dressée, ouvrant une gueule énorme et dardant ses yeux étincelants sur un nid où cinq oisillons à peine couverts d'un léger duvet reposaient à l'ombre du feuillage. J'étais pétrifiée, je ne pouvais ni crier, ni fuir, mais mon frère n'avait pas perdu son sang-froid. Il avait à la main une légère baguette; déjà l'affreux reptile contractait ses anneaux pour engloutir sa proie, quand un coup du jonc flexible la sépara en deux. Les rouges-gorges étaient sauvés, et les cris d'allégresse du père et de la mère célébrèrent la victoire de mon frère. Ce n'était pas tout, il fallait empêcher qu'un nouveau danger ne vînt menacer la jeune famille. Mon frère prit le nid avec précaution, me le donna, et, joyeux, triomphants, nous regagnâmes la maison. Au-dessus de nos têtes, effleurant nos cheveux que la brise du matin faisait flotter, les deux rouges-gorges volaient, nous précédant et tournoyant autour de nous. Ce nid, je l'ai mis dans le buisson de groseilliers, et depuis ce moment, chaque printemps voit naître une nouvelle famille qui vit heureuse et tranquille, abritée par l'hospitalité de notre toit.

» Depuis treize ans, combien ils m'ont payé du secours qu'ils ont reçu! Leur chant matinal porte le contentement dans mon cœur pendant tout l'été, et quand l'hiver a jeté son manteau de neige sur la terre, que de fois un coup sonore de leur petit bec n'a-t-il pas fait résonner ma vitre! Ils avaient froid, les pauvres petits, ils avaient faim; je les réchauffais, je les nourrissais, et quand l'amour de la liberté les chassait loin de moi, je leur ouvrais ma fenêtre et suivais leur vol en leur disant : Au revoir.

» Ils sont là-bas, je les vois; la mère est sur son nid réchauffant ses petits, et sur une branche voisine, le père contemple sa joyeuse compagne en redisant ses plus joyeuses chansons. J'aime ces oiseaux, ils sont si gais, si laborieux, si courageux, si utiles, que la mort d'un rouge-gorge est pour moi un sujet de tristesse. Et puis je me rappelle cette naïve légende de Bretagne que me contait ma nourrice.

» Quand le Christ gravissait le Calvaire, courbé sous le poids de sa lourde croix, la nature était en deuil; tous les animaux pleuraient et gémissaient : les oiseaux volant en troupes innombrables au-dessus du divin martyr faisaient retentir l'air de leurs cris de détresse. Lorsque Jésus fut attaché sur la croix, ses yeux s'élevèrent vers son Père éternel, mais le sang que la couronne d'épines faisait couler sur son front obscurcissait ses regards. Le rouge-gorge intrépide et compatissant vola au-dessus de la tête de l'Homme-Dieu et fit de vains efforts pour arracher la couronne; une épine aiguë vint frapper le pauvre oiseau; son sang coula et rougit son poitrail jusqu'alors gris. Il allait tomber, quand Dieu, en récompense de son humanité, soutint ses ailes déjà défaillantes, le ranima et voulut qu'il portât dans l'éternité son plastron rouge, comme le prix de sa bonté et de sa charité.

» Sous ma fenêtre — dans le parterre — que de fleurs et que de parfums : la rose, si bien nommée la reine des fleurs; l'héliotrope, plus humble dans son port, mais qui répand une odeur si délicieuse; l'œillet aux mille mouchetures; les aconits aux longs thyrses violets qui recèlent la mort dans leur tige et dans leurs feuilles; les lis, dont la blancheur éclatante est rehaussée par la cétoine qui promène dans son calice ses élytres dorées; les pivoines éclatantes, ces géants des parterres, et tant d'autres fleurs moins orgueilleuses, peut-être, mais toutes aussi belles, aussi remarquables par leurs couleurs ou leurs formes élégantes, car dans le plus petit brin d'herbe, dans la mousse la plus humble, l'art infini du Créateur se révèle comme dans l'arbre le plus élevé, comme dans la fleur la plus magnifique. »

Emma FAUCON.

LE BIEN D'AUTRUI.

..... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

(Voyez le numéro précédent.)

— Césaire... mon digne ami... mon pauvre garçon...

D'un geste douloureusement impératif, le pêcheur l'interrompit brusquement.

Puis déjà debout et très-calme :

— Monsieur Bridot, demanda-t-il, où demeure monsieur Boërmann?

— Sur la grande place de Lisieux... juste en face de la cathédrale.

— C'est bien... merci.

Et, laissant le bonhomme tout interdit, Césaire disparut à grands pas dans la brume.

VIII.

Moitié Israélite et moitié Allemand, Boërmann était un honnête homme, un bon père, mais avant tout un fort négociant en toiles.

Durant tout le jour, l'activité régnait dans sa maison : la maison Boërmann père et fils et compagnie!

Puis, lorsque les commis s'étaient retirés, lorsqu'on avait clos les magasins, le patron se complaisait à rester une heure encore dans sa caisse, à revoir les écritures de la journée, à discourir en lui-même sur le présent et sur l'avenir de son commerce.

Il en était ainsi ce soir-là.

Tout à l'extrémité d'une longue salle, dans la pénombre de laquelle on entrevoyait des pyramides de ballots, deux lampes brûlaient, de l'autre côté d'une légère cloison dont la partie supérieure était un grillage de cuivre.

Cet étroit compartiment, — la caisse, le sanctuaire! — avait deux seules ouvertures du côté de la galerie, à savoir: une porte presque invisible, un guichet implanté sur une planchette de chêne à laquelle le passage de l'argent avait donné le poli, le luisant de l'ébène.

A l'intérieur, une seconde porte communiquait à l'intérieur des appartements.

Le parquet, un peu plus exhaussé que celui du reste de la salle, supportait trois tables, deux chaises et un fauteuil de cuir vert.

Ce fauteuil était placé devant la table du milieu, sur un assez large piédestal, d'où le patron dominait toute la perspective, de côté comme de face: une sorte de trône commercial.

Aux deux tables inférieures, — qu'on aurait pu comparer aux tabourets réservés pour les princes du sang, s'asseyaient quotidiennement Boërmann fils et le premier commis, celui-ci à gauche, celui-là à droite.

L'heure à laquelle le premier commis se retirait avait sonné depuis longtemps déjà; sa chaise était symétriquement rentrée sous sa table, sa lampe était éteinte.

Les deux autres éclairaient donc la place de Boërmann père et celle de Boërmann fils.

Ils étaient là tous les deux, silencieux au milieu du silence, et penchés chacun sur le grand livre ouvert devant lui.

En dépit des abat-jour verts qui restreignaient le cercle lumineux, quelques vagues reflets s'égaraient çà et là, aux angles de la cheminée à la prussienne, sur le cartel suspendu à la muraille et sur le grand calendrier verni qui lui faisait pendant, dans les ferrures bronzées du coffre-fort, dans les interstices brillants du grillage et jusque parmi les blanchâtres enveloppes des premiers ballots empilés dans la grande salle.

Mais les lampes donnaient en plein sur les pages consultées par les deux travailleurs, sur leurs mains sur le bas de leur visage; les yeux et le front se perdaient quelque peu dans une demi-teinte à la Rembrandt.

La plume à l'oreille, le sourire épanoui, le doigt au bas d'une longue colonne de chiffres, Boërmann père semblait tout à l'orgueil de l'ambition satisfaite. On eût dit le dieu du commerce en personne.

Hélas! il n'en était pas ainsi d'Isaac.

Triste et pâle, le jeune israélite cherchait vainement à dissimuler sa souffrance.

Un hasard fatal venait de remettre sous ses yeux l'ancien compte de feu Samuel Meyer.

Il détourna vivement la tête: les larmes n'aiment pas tomber sur des chiffres!

Boërmann père, cependant, voyait et comprenait à la dérobée tout cela. Tantôt il se contentait d'en hausser les épaules avec un dédaigneux sourire; tantôt, plus ému qu'il ne se l'avouait à lui-même, il se surprenait à murmurer tout bas:

— Pauvre garçon!

Mais, inflexible comme Brutus, il se gardait bien de parler haut.

Tout à coup le bruit d'un pas lointain réveilla les profondeurs obscures de la galerie.

Une espèce de domestique, tour à tour homme de peine et commis, ne tarda pas à s'avancer.

— M. Boërmann, dit-il, il y a quelqu'un qui demande à vous voir.

— Un client? fit le patron avec une accentuation toute particulière.

— Je ne l'ai pas encore vu ici, monsieur.

— Il est déjà bien tard... les magasins sont fermés... son nom?

— Césaire Heurtevent, répondit lui-même le pêcheur qui, se dégageant de l'archipel de ballots, apparut inopinément dans la partie lumineuse.

Boërmann aussitôt se leva, salua, sourit.

Ce même salut, ce même sourire, il les faisait depuis une quarantaine d'années cent fois par jour.

S'inclinant à peine, Césaire arriva jusqu'au guichet, et posa la main sur la tablette.

— Vous désirez me parler, monsieur? demanda le négociant après un silence.

— Oui, monsieur, mais à vous seul.

— Éloignez-vous, François... laisse-nous, Isaac.

François s'était éclipsé déjà; Isaac, sans prononcer un mot, disparut par la porte intérieure.

Durant ce temps Boërmann avait ouvert la petite porte grillée, et tout en offrant au visiteur inconnu la chaise du premier commis, il se rasseyait lui-même dans son fauteuil vert, avec l'attitude de l'attente.

— Monsieur, débuta Césaire, qui des yeux avait suivi le jeune homme, votre fils a bien du chagrin!

— Une grimace de mécontentement se dessina sur le visage du négociant, et pour décliner ce genre d'entretien, il répondit:

— Les toiles sont rares en ce moment, monsieur. Néanmoins la maison Boërmann peut vous offrir...

— Vous ne voulez plus le marier avec mademoiselle Noémie Meyer, interrompit le pêcheur, uniquement parce que son père ne lui a rien laissé... n'est-il pas vrai, monsieur, parce qu'elle n'a plus de dot?...

— Uniquement, monsieur... et à mon très grand regret... Mais permettez-moi de vous dire...

— Quelle dot exigeriez-vous pour consentir au mariage?

— Mais, monsieur...

— Je parle très sérieusement; répondez de même...

— Il me semble cependant que...

— Répondez, vous dis-je... et peut-être n'aurez-vous pas lieu de vous en repentir... Quel est votre chiffre.

— Monsieur... autrefois, nous étions convenus de trente mille francs.

Césaire réfléchit un instant, puis reprit :

— Trente mille francs... soit... je vous les donnerai, moi.

— Vous, monsieur !

— Mais à une condition... c'est que, vis-à-vis de tout le monde, vous m'en garderez le secret, c'est que mademoiselle Noémie elle-même ignorera toujours la véritable cause de votre revirement à son égard. Je veux qu'on ne puisse l'attribuer qu'à une généreuse impulsion de votre cœur, qu'au désir de voir votre fils heureux. Vous voyez, monsieur, que que je vous donne tout le beau rôle.

— En effet. Cependant...

— Cependant...

— De quel droit?

— Ah!... Il vous faut des explications !

— Mais !

— Sachez donc que j'avais de nombreuses obligations à Samuel Meyer, que je suis un des auteurs de sa ruine, que je l'ai volé...

— Monsieur, se récria Boërmann de plus en plus ébaubi.

Césaire ne parut tenir aucun compte de cette interruption, et poursuivit :

— Je m'en suis accusé à sa fille, elle ne m'a pas cru. J'ai voulu l'indemniser, elle a refusé mon argent, elle le refuserait encore. Ce n'est donc qu'à son insu que je puis m'acquitter envers elle, et vous seul m'en offrez le moyen. Comprenez-vous maintenant.

— Pas trop, pas trop, fit naïvement Boërmann : car enfin, l'affaire restant si secrète, la somme ne se trouvant pas portée sur mes livres, quelle garantie auriez-vous que...

— Oh ! interrompit Césaire avec un calme effrayant, si le mariage ne se faisait pas tout de suite, je vous tuerais !

A cette déclaration si catégorique, Boërmann bondit hors de son fauteuil.

— Ne craignez rien, sourit amèrement le pêcheur, je sais que vous êtes un honnête homme, et j'ai pleine confiance en vous. Répondez-moi donc franchement et par un seul mot: oui ou non ?

— Dame, monsieur, si tout cela est bien réel...

— Oui... ou non ?

— Oui.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur !

— C'est bien, monsieur... je vous remercie; avant huit jours vous aurez l'argent ?

Et, grave comme il était venu, Césaire Heurtevent sortit.

IX.

Boërmann avait traité bien des affaires en sa vie, mais jamais aucune de cette façon-là.

Aussi fut-il longtemps à se remettre.

— Bah ! conclut-il, c'est un fou... il ne reviendra pas.

Le père d'Isaac se trompait.

Césaire était déjà reparti pour Trouville, et, chemin faisant, — c'était à pied, par une belle nuit toute semée d'étoiles, — il songeait aux moyens de réaliser immédiatement la dot de Noémie Meyer.

Il connaissait un sien confrère auquel la *Jeanne-Marie* avait, comme on dit, donné dans l'œil, et qui ne manquerait pas d'en offrir un bon prix, argent comptant.

Quant à sa maison, — la maison où il était né, où sa mère avait fermé les yeux ! — elle touchait précisément à la propriété d'un riche parisien, impatient de s'agrandir, et qui s'estimerait fort heureux de l'acheter au taux qu'on en demanderait.

Le pêcheur en demanda juste ce qu'il lui fallut pour compléter son chiffre.

Cinq jours après, il était de retour à Lisieux, et se représentait chez Boërmann, à la même heure que lors de sa première visite.

Seulement, comme il connaissait maintenant la maison, il n'eut plus recours au domestique, il alla tout droit au guichet.

Les deux Boërmann étaient encore là, le fils tout à sa douleur, le père tout à son calcul.

Césaire frappa tout à coup sur la planchette, et dit :

— C'est moi !

Après un premier étonnement, Boërmann éloigna Isaac, et fit entrer Césaire.

Sans qu'un seul mot se prononçât entre eux, le pêcheur sortit de sa poche un portefeuille, et sur le coin de la grande table, compta l'un après l'autre trente billets de mille francs.

La lampe éclairait cette scène muette.

Les deux hommes enfin relevèrent la tête et se regardèrent.

— J'ai votre parole, fit le pêcheur.

— Je la tiendrai, répondit le négociant.

Puis, sentant le besoin de s'excuser vis-à-vis de

cet homme dont la simple grandeur le faisait si petit :

— Il ne faut pas m'en vouloir, ajouta-t-il avec une animation factice. Je suis père... vous comprenez... Ma belle-fille devait avoir une dot... Que diable ! c'est l'usage, c'est la loi, c'est la signification de la pièce d'argent que... que...

— A quand la demande en mariage ? interrompit fort à propos Césaire.

— Ce soir même, s'écria Boërmann ; à l'instant... Qu'est-ce que je demandais, moi...? le bonheur de mon fils !

Il cherchait déjà sa canne et son chapeau, il rappelait à toutes voix Isaac.

— Je serai devant la maison Bridot, dit en se retirant Césaire.

Il traversa rapidement la ville, et vint se placer derrière l'un des gros arbres de la route.

C'était, d'ailleurs, une noire nuit.

Deux seules fenêtres étaient éclairées, celles du cabinet de travail de Bridot.

— Ils sont tous là ! se dit le pêcheur, fermement convaincu que son instinct ne le trompait pas.

Bientôt retentit sur la route un bruit de pas, qui rapidement s'approchaient ; Césaire ne tarda pas à reconnaître les deux Boërmann.

Le père, d'une voix essoufflée, s'évertuait à toutes sortes d'explications plus embrouillées les unes que les autres.

Mais son fils ne l'écoutait même pas, il semblait fou de bonheur.

Ce fut lui qui atteignit le premier la maison Bridot, qui sonna.

Contraint de presser encore le pas, de courir, Boërmann père arriva enfin, s'essuyant le front, hors d'haleine.

La porte s'ouvrit et se referma sur eux.

Alors seulement Césaire se hasarda à traverser la route, et gagnant sans bruit la maison, vint écouter aux persiennes, à travers lesquelles filtrait la lumière.

Il n'entendit d'abord qu'un murmure confus... puis, tout à coup, un grand cri de joie.

Cette exclamation, c'était Noémie qui l'avait jetée.

Césaire porta la main à son cœur ; l'écho avait répondu là !...

Au bout d'une heure environ, un bruit de chaises dérangées s'étant fait entendre, le pêcheur se recula vivement dans l'ombre des grands arbres.

Les deux Boërmann ressortirent de la maison.

Puis, sur le seuil exhaussé de quelques marches, Noémie apparut.

Son admirable visage resplendissait d'espérance.

A ses côtés se tenaient M. et madame Bridot, tous deux superbes de contentement.

— Isaac ! murmura la jeune fille au moment où s'éloignait son fiancé.

Il était déjà revenu vers elle, et s'inclinant sur la main qu'elle lui tendait, il y mit un long baiser.

Le flambeau que tenait en arrière la servante éclairait doucement ce tableau, et lui prêtait un indicible charme.

— Voilà qui vaut trente mille francs !... pensa Césaire.

La porte enfin s'étant refermée, tout rentra dans l'ombre, et l'on n'entendit plus qu'un double bruit de pas sur le chemin.

Césaire aussi se mit en marche, mais avec plus de rapidité.

En passant à côté de Boërmann père, il lui dit à voix basse :

— Je suis content... c'est bien!

— Qu'est-ce donc ? demanda Isaac, qui n'avait entendu qu'un murmure.

— Rien, répondit le père, c'est le souffle du vent dans les feuilles.

Comme Césaire rentrait à Lisieux, la diligence de Cherbourg relayait.

Une place restait vacante sur l'impériale ; il y monta.

Le surlendemain, il s'engageait comme matelot à bord d'une frégate en partance pour les Indes.

Au moment où la côte de France disparut à ses yeux :

— Samuel Meyer, murmura-t-il, nous sommes quittes !

X.

Sept ans se sont écoulés.

Césaire Heurtevent a trois fois fait le tour du monde, mérité par sa bonne conduite le grade de quartier-maître, gagné la médaille militaire en Crimée, la croix de la Légion d'honneur à l'attaque des forts de Peï-ho.

Malgré tout cela, il n'ose pas encore, il ne veut pas se permettre la douce joie de revoir son pays natal.

Il n'en est pas bien éloigné, cependant ; un heureux hasard vient de le ramener sur la côte normande, à l'endroit même du départ, à Cherbourg.

Certain soir, une lettre lui arrive, une lettre datée de Trouville, une lettre de son vieux Pierre Dufay.

« Maître Heurtevent, écrivait-il, j'ose croire que vous n'avez pas perdu souvenance d'une chose, à savoir que vous êtes le parrain de ma fille aînée ; or, la présente est pour vous aviser que, sous trois jours, Césarine épouse Grain-de-Sel, notre ancien mousse, qui maintenant est un gaillard comme vous

et moi. Ça leur porterait malheur, à ces deux enfants, si vous n'étiez pas là. En conséquence de quoi après-demain, j'irai vous espérer au Havre, dans les eaux de l'escale du vapeur de Cherbourg. Ah ! si tu manquais à l'appel, Césaire, ta filleulle ne te le pardonnerait pas, et moi, ton vieux Pierre, je dirais que tu n'es pas un ami ! »

Emu par cette sommation naïve, maître Heurtevent n'eut qu'un moment d'hésitation, et s'embarqua le lendemain au point du jour sur le Colibri.

Huit heures plus tard, comme le paquebot s'amarrait au quai du Havre, Césaire s'entendit appeler par la voix amie de Pierre Dufay.

Le vieux matelot se trouvait sur une barque de pêche, dont la grande voile portait ces deux lettres : T R Trouville.

Chose étrange ! cette barque rappelait celle que Césaire avait jadis fait construire avec tant d'amour. Coque, mâture, agrès, couleurs, tout était identiquement semblable. On eût dit la *Jeanne-Marie* elle-même !

Mais la *Jeanne-Marie* toute neuve encore, toute pimpante, toute virginale, comme il y avait sept ans.

Pour surcroît d'étonnement, l'arrière étant venu à virer du côté du paquebot, Césaire aperçut ce même nom, ce nom sacré, *Jeanne-Marie*, se dessinant en blanches lettres sur le noir brillant de la poupe.

Aussi, dès que le canot, — son ancien canot, — l'eut conduit à bord, dès que la rude accolade du vieux Pierre lui permit enfin la parole, il s'empressa de demander :

— Mais quelle est donc cette barque ?

— Est-ce que, par hasard, tu ne la reconnais pas ?

— Si fait... Mais non, c'est impossible ! Ma *Jeanne-Marie*, à moi, doit être maintenant une vieille barque...

— Bah ! bah ! Il en est des fines barques comme des jolies filles : on en voit d'aucunes qui semblent toujours à leur premier printemps !

— Enfin... à qui appartient ce bateau ?

— A toi... pardine !

— A moi... tu es fou !

— Pas tant que tu le crois, patron. On t'expliquera tout çà demain... demain...

— Mais...

— Mais tu ne vois donc pas ta filleule qui te tend les bras depuis un quart d'heure !

Effectivement, Césarine avait voulu venir au devant de son parrain, et dans sa belle toilette de mariée, s'il vous plaît.

M. Grain-de-Sel aussi était là, se prélassant dans sa nouvelle veste d'Elbeuf avec un bouquet à la boutonnière et toutes sortes de rubans longs d'une aune.

On s'embrassa, on se prit les mains pour mieux s'admirer, on s'embrassa derechef. Il ne fut plus question que des souvenirs du passé, du bonheur présent, des espérances à venir.

Durant ce temps, poussée par un vent des meilleurs, la *Jeanne-Marie* filait comme une mouette, à tire d'ailes.

Bientôt Césaire distingua la verte côte Villervillaise ; bientôt l'élégante plage, les longues jetées en bois et le joyeux quai de Trouville !

C'était son pays, son berceau ! C'était son enfance et sa jeunesse !

Les larmes lui vinrent.

Mais on ne le laissa guère s'attendrir : il commençait à se faire tard ; déjà M. le maire devait attendre !

De même on s'empressa vers l'église, de même encore vers le repas.

C'était dans cette même salle où, sept années auparavant, Césaire avait si lugubrement présidé le banquet du baptême de sa barque.

Il se montra franchement joyeux cette fois ; sa conscience était sans remords.

Je crois même que, les émotions du retour aidant peut-être aussi l'entrain des convives, peut-être encore une certaine préméditation toute particulièrement malicieuse de son vieux Dufay, je crois que maître Heurtevent s'enivra.

Mais ce n'était plus la sombre et hargneuse ivresse d'il y avait sept ans : c'était une bonne et rieuse griserie couleur de rose.

— Ah ça ! demanda-t-il au moment de la retraite, où vas-tu me coucher, mon ami Pierrot ?

— Et ! parbleu... chez toi !

— Chez moi ? mais je n'ai plus de chez moi, mon pauvre vieux.

— Bah ! bah ! Qui sait ! Viens toujours...

Pierre Dufay le prit par un bras, Grain-de-Sel par l'autre, et tous deux le reconduisirent, en remontant un chemin qu'il connaissait bien, jusqu'à certaine maisonnette qui n'était autre que la sienne.

Oui... sa maisonnette d'autrefois, celle que si souvent il avait regrettée.

Non-seulement elle était encore debout, mais rajeunie, renouvelée, coquette et charmante ainsi que la barque.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria Césaire, dont le visage épanoui resplendissait de joie ; Jésus mon Dieu !... est-ce que je rêve les yeux ouverts !...

— Figurez-vous ça, patron, et bonne nuit... bonne nuit ! ricanèrent pour toute réponse ses deux amis, qui le firent entrer dans la maison, et, bon gré mal gré, le portèrent tout vêtu sur la couchette.

Puis, refermant derrière eux la porte, ils s'éloignèrent avec empressement, surtout Grain-de-Sel : madame l'attendait.

Resté seul et sans lumière, maître Heurtevent accepta philosophiquement cette situation de conte des fées. Il s'étendit plus à l'aise, il ferma les yeux.

— Ces fous ont ma foi raison ! pensait-il, ne nous réveillons pas !

Quelques minutes plus tard, il était réellement endormi.

Endormi d'un doux et bon sommeil, tout plein de songes carressants, dans lesquels repassa plus d'une fois l'image bien-aimée de sa mère souriante.

Au réveil, il regarda longuement autour de lui, il se frotta les yeux, il en vint à se dire :

— Ah ça ! est-ce que le repas d'hier était celui du baptême de ma barque?... Est-ce que tout ce qui m'est arrivé depuis n'était qu'un rêve?... Est-ce que j'ai toujours mes vingt-cinq ans ?

Hélas! non. En remettant sa veste d'uniforme, il y retrouva les deux galons d'or, la médaille et la croix... preuves irrécusables qu'il avait vieilli.

Et cependant, c'était bien sa maison... sa maison telle qu'il l'avait vendue, telle qu'il l'avait quittée depuis sept ans et plus !

Rien ne semblait changé... Tout était à la même place.

Il parcourut lentement l'étage supérieur, et redescendit de même dans la salle basse ; il toucha, il reconnut les moindres objets meublants, tout jusqu'à la branche de buis béni... qui ne datait évidemment que des derniers Rameaux.

Charles Deslys.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN DES THÉATRES.

Les théâtres sont tour à tour prodigues ou avares. Ils jettent leurs succès par les fenêtres ou les amassent derrière les rideaux du fond, en attendant de meilleurs moments. Ces jours-ci, il a fallu procéder aux exécutions, et remplacer les défections. *Le Roi des îles*, dont je vous avais prédit la débile existence, a fait place à une de ces œuvres dont le succès sera éternel, *la Closerie des Genets* de Frédéric Soulié. Le succès, ai-je dit, sera éternel, parce que tout ce qui fait rire ou pleurer au théâtre aura toujours le pas sur des décors, si splendides qu'ils soient. La Porte-Saint-Martin a remonté *la Closerie des Genets* en attendant... et c'est la pièce qui devait succéder en ligne droite au *Roi des îles* qui attendra que la foule veuille bien lui permettre de se montrer sur l'affiche.

L'Ambigu-Comique a dû exécuter aussi son *Compère Guillery*, lequel, après une série d'assez fructueuses recettes, a dû abandonner la place qui a été prise par la *Syrène de Paris*, une vieille histoire de la police, assez habilement mélodramatisée par MM. Grangé et de Montépin. Il y a eu succès vif; on ne s'appelle pas la syrène, et surtout de Paris, si l'on ne sait pas faire consciencieusement son métier, et si l'on ne prend pas tout Paris dans les piéges de sa grâce. C'est ce dont l'Ambigu paraît être menacé. Mademoiselle Page est charmante dans cette pièce, et Lacressonnière y a obtenu un beau succès.

Le théâtre des Bouffes-Parisiens a donné une jolie petite pièce en un acte dont la musique est due au comte Gabrielli, *le Petit cousin*. Le succès a été très dessiné dès le commencement et jusqu'à la fin. Le comte Gabrielli prend décidément ses lettres de naturalisation en France.

L'Opéra-Comique a gagné sa bataille avec *le Château-Trompette*, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert. Les trompettes du succès retentiront autour de cette œuvre nouvelle du jeune compositeur, et madame Cabel a été une bonne trompette pour ce château qui ne sera point de cartes. Jamais l'habile cantatrice ne s'était élevée si haut dans les difficultés d'un art où elle se plaît à créer des difficultés pour le plaisir de les vaincre, et elle y réussit. La pièce est supérieurement chantée et montée avec luxe.

Le grand succès des Italiens a été la reprise du *Poliuto* de Donizetti, avec Tamberlick pour principal interprète.

Le Théâtre-Français a donné, au bénéfice de l'arrière petite-fille de Racine, mademoiselle Trochu, une représentation qui avait un double attrait : celui de la curiosité et celui de l'intérêt. On jouait *Athalie*, c'est le moins qu'on devait à Racine, et un acte de *Phèdre*, en italien, où madame Ristori est venue apporter l'appui de son talent. Puis madame Ristori a dit en français une charmante pièce de vers de M. Legouvé, de l'Académie française. La célèbre tragédienne a remporté un triomphe éclatant. On lui a su gré de sa bonne intention et de ses magnifiques inspirations. La petite-fille de Racine a dû être satisfaite, et l'ombre de son illustre aïeul a dû frémir d'aise dans les limbes élyséennes. Il est à souhaiter que tous les théâtres suivent l'exemple donné par la Comédie-Française ; ce sera un moyen tout naturel d'appeler sûrement l'argent du public, lequel est un peu lent à venir, à cette œuvre nationale. A l'heure qu'il est la France aurait dû déjà avoir souscrit un million à la petite-fille de Racine. Ceux de qui c'était le devoir délicat de se mettre à la tête de ce mouvement ont accompli noblement leur tâche. Nous ne comprenons pas, et nous blâmons très haut, l'indifférence du public. S'il en est parmi nos lectrices, auprès de qui notre voix puisse avoir quelque influence, nous leur dirons : « Apportez donc votre obole à la petite-fille du plus grand génie poétique de la France ! »

Pierre Obey.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



TROIS PUBLICATIONS SÉPARÉES

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

Ou choix de Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE.

Les PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de Cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE.

La LINGÈRE PARISIENNE donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce que comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE.

Les MODES DE L'ENFANCE publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs à l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant soit par la poste, soit par les messageries, soit par libraires, **à M. HENRI PICART, directeur, rue des Petites-Écuries, 19,** et en désignant le titre de la publication que l'on désire. — Les messageries impériales et générales se chargent de faire les abonnements sans aucuns frais supplémentaires.

LA SOUS-JUPE ACIER TAVERNIER

Brevetée (s. g. du g.) pour la France et l'Étranger.

SUPÉRIEURE à toutes les inventions de ce genre, par sa coupe parfaite, le fini de sa confection et la modicité de de son prix, se trouve :

CHEZ E. CREUSY,

153, *rue Montmartre*.

PRESQUE EN FACE LA VILLE DE PARIS.

—

COMMISSION

ET

EXPORTATION.



CHEZ E. CREUSY,

***rue Montmartre*, 153.**

PRESQUE EN FACE LA VILLE DE PARIS.

—

COMMISSION

ET

EXPORTATION.

A LA REINE DES ABEILLES.

PARFUMS DE VIOLET. inventeur du Savon de Thridace, breveté, fournisseur de S. M. l'Impératrice des Français, et de la Reine Isabelle d'Espagne, 317, *rue Saint-Denis*.

Spécialité des produits de la maison Violet, soumis à l'examen de nos plus célèbres docteurs en chimie médicale, pour l'extrême finesse de leurs préparations. Leurs parfums ne sont point fatigants et n'irritent pas les nerfs des personnes même les plus délicates.

Savon de Thridace, le seul recommandé par les célébrités médicales de Paris, comme hygiène de la peau.

Crème Pompadour, cosmétique pour les soins délicats du visage, secret conservant la fraîcheur de la jeunesse, prévenant les rides et toute affection dermique.

Crème Duchesse, pommade fluidifiée aux huiles vierges, pour la conservation et la beauté de la chevelure.

Crème de Lavallière, gelée brillante pour soutenir les bandeaux, produit SPÉCIAL remplaçant les bandolines avec avantage. Cosmétiques secrets, tels que Blanc de lis, Rouge de Chine, Noir indien *pour la ville*.

Vous trouvez ces produits chez tous les Parfumeurs de France et de l'Étranger.



CENDRILLON

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE

DE

TOUS LES TRAVAUX DE DAMES

Édition miniature.

Format commode pour tenir dans un sac à ouvrage.

Paraît le 5 de chaque mois. Publie ainsi douze livraisons traitant de la mode, — de tous les travaux nouveaux, — des patrons de vêtements, — des broderies, — des soins du ménage, — des recettes pour l'office, la cuisine et le dessert, — de la culture des fleurs, etc., etc., SANS AUCUN ROMAN.

Cette édition convient à toutes les familles, aux pensionnats et aux couvents de jeunes filles.

12 modes, — 12 feuilles de broderie, — gravures de travaux, tapisserie en couleur, musique, etc., etc.

Un an : Paris, 4 francs 50 centimes.
— Province, 6 francs.
A l'étranger, les prix selon les conventions postales.

Les abonnements datent du 1er novembre. On ne s'abonne pas pour moins d'une année. L'année forme un élégant volume.

Adresser un mandat sur la poste au nom de M. Ad. Goubaud, éditeur, rue Richelieu, 92.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, 2, rue Mignon.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Quelques jours de soleil seulement ont métamorphosé Paris; les toilettes sombres, qui dernièrement encore se rencontraient dans les rues et dans les promenades en dépit de l'avénement nominal du printemps, ont fait place aux toilettes légères, véritablement fraîches et souriantes. Les belles moires et les taffetas unis se portent encore, mais les taffetas Pompadour à fonds clairs, et les baréges-grenadines à rayures unies ou à semés sont surtout en majorité. Les robes de moires sont tout unies, généralement d'un seul tenant et garnies sur le devant. Les robes de taffetas se font à plusieurs volants rouleautés de pareil, à corsages boutonnés et à ceintures rondes. Les robes de barége-grenadine se garnissent de beaucoup de petits volants à égale distance les uns des autres ou divisés en plusieurs séries. On les borde souvent de biais assortis à l'une des couleurs du dessin, et on les accompagne de larges ceintures de ruban pareil à ces biais. Les manches des robes négligées se font demi-larges et à revers; celles des robes plus habillées larges et à coude, avec un poignet lâche terminé par un plissé en large ou des bouillonnés, ou bien encore justes ou plissées du haut, très larges et se terminant en pointe par le bas. Beaucoup de robes se font à corsages décolletés recouverts de petites pèlerines pareilles.

Les piqûres de soie blanche se retrouvent en ce moment sur presque toutes les confections de taffetas noir. Parmi ces confections, la longue casaque a décidément pris sur les autres un sérieux avantage. Le paletot à petites poches vient ensuite, et le mantelet-écharpe à grand volant se multipliera de plus en plus à mesure qu'avancera la saison. On voit déjà beaucoup aussi de mantelets tout en dentelle ou de grandes pointes de dentelle de laine ou de Chantilly.

Les chapeaux les plus habillés sont ceux de crin blanc. Nous en avons remarqué un d'une simplicité charmante à une messe de mariage. Il n'avait aucun ornement en dessus. Son bavolet et ses brides étaient de taffetas blanc, et seulement en dessous un cordon de bluets clairs entourait tout le bord et débordait un peu en dessous.

La sœur de la mariée, jeune fille de seize ans, en avait un de paille de riz, tout garni de branches de lilas blanc, recouvrant la passe et retombant sur le bavolet.

Celui d'une autre jeune fille était de tulle blanc brodé, à fond plissé, orné en dessous de marguerites blanches et de branches de cassis, et d'une petite guirlande pareille au-dessus du bavolet.

Les chapeaux de paille noire mouchetée, ornés de nœuds d'épis et de pavots ou de glands de paille, font de très jolis chapeaux un peu négligés. Sur ceux de crin noir on met aussi les nœuds de toutes sortes de fleurs et des branches de fruits, principalement de cerises noires et rouges. Les grappes de raisin et les branches de prunes se posent de préférence sur les pailles naturelles, telles que celles de Belgique ou d'Italie, et les grappes de fruits noirs mélangés à des fleurs blanches composent pour les pailles de riz une garniture d'une grande distinction.

Comme lingeries, on porte toujours beaucoup de *zouaves* de mousseline sur des chemisettes plissées et des fichus *Gabrielle*, dégagés carrément autour du cou. Comme sous-manches pour toilettes ordinaires, des ballons de mousseline à poignets brodés, fixés de côté par un gros bouton, et pour toilettes plus parées, des bouillons de tulle à volants de dentelle et à bouffettes de velours ou de ruban.

Pour la tenture des appartements, le dernier mot de l'élégance n'est plus le riche et soyeux lampas, la brocatelle ou le velours. Le velours vert s'emploie pour les fenêtres et les meubles de salle à manger ou de bibliothèque à boiseries de chêne; mais pour le salon, la tapisserie à médaillons Pompadour sur fond clair constitue le luxe sérieusement aristocratique. Les cheminées de beau marbre blanc ou de marbre onyx ne se recouvrent plus. Depuis longtemps déjà le milieu n'en est plus occupé par la pendule qui est tout à fait absente du salon ou posée dans un coin sur une étagère, mais par une belle coupe de porcelaine de Sèvres montée en or flanquée de chaque côté de deux grands vases pareils. Quant à la table qui occupait autrefois le centre du salon, elle a entièrement disparu et est remplacée par plusieurs buffets ou bahuts sculptés.

Plusieurs de ces meubles choisis avec le goût éclairé qui caractérise la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, *rue Louis-le-Grand*, étaient dernièrement adressés à un riche propriétaire des environs de Bordeaux. A cet envoi étaient joints une délicieuse écharpe de dentelle doublée de blanc, un châle double en grenadine noire entouré d'une haute bordure groseille des Alpes, et une robe *princesse* en taffetas chiné gris à dessin de clochettes brunes d'une remarquable distinction.

Une robe d'une bien grande distinction aussi est la création nouvelle de mademoiselle *Pauline Conter*, que nous venons d'admirer dans la maison *Lhopiteau*, *rue Vivienne*, 41. Cette robe de taffetas gris rayé avec petit

LIVRE DE PRIÈRES ILLUSTRÉ

Dessiné, imprimé et édité

PAR

M. B. CHARLES MATHIEU.

Prix : 170 francs.

Magnifique volume in-12, composé de 149 pages, avec feuillets blancs supplémentaires illustrés d'encadrements destinés à recevoir des dédicaces, des transmissions de famille, des notes intimes et des prières spéciales manuscrites.

CE LIVRE REPRODUIT TOUS LES DÉTAILS DE L'HISTOIRE DE L'ART, DES ORNEMENTS ET DES MINIATURES, DEPUIS LE VIe SIÈCLE JUSQU'AU XVIe.

Il compte, parmi les souscripteurs fondamentaux, des souverains, des personnages illustres, des artistes, des architectes, des bijoutiers et des artistes industriels.

Le ***Livre de Prières Illustré*** est donc un livre digne de figurer dans les plus belles Bibliothèques, comme aussi de servir de documents et de matériaux artistiques.

Un avis aux relieurs accompagne chaque exemplaire.

Un pareil livre ne peut se vendre tout relié, il doit l'être selon le goût particulier de chacun. Le brochage l'abîmerait;

Il se vend en feuilles assemblées dans un petit carton.

Le *Livre de Prières illustré*, de M. B. Charles MATHIEU, sera adressé *franco* aux Abonnés du MONITEUR DE LA MODE qui en feront la demande à M. AD. GOUBAUD, directeur du *Moniteur de la Mode*, accompagnée d'un mandat de QUARANTE-CINQ francs, et de l'ordre de faire CINQ TRAITES DE 25 francs DE TROIS MOIS EN TROIS MOIS. En tout 170 francs.

LE
MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Cette année-ci, comme les autres années, une partie de la population parisienne déserte sa ville pour se rendre à la campagne ou aux bains de mer, obéissant en cela beaucoup plus aux exigences du calendrier qu'aux véritables convenances de la saison. Il est vrai que, comme à l'ordinaire aussi, une population nouvelle arrive de la province et de l'étranger, et comble en apparence le vide qu'ont laissé les fugitifs. Mais c'est pour ceux qui partent qu'avaient été trouvées les plus féeriques créations de la mode, aussi ne remarque-t-on sur la plupart des personnes que l'on rencontre, que des costumes assez ordinaires, lors même qu'ils ne sont pas grotesques.

Il est quelques solennités, cependant, qui ont le privilége de grouper toutes les élégances et de réunir dans un public nombreux les grâces de la distinction et les merveilles de la parure. Parmi ces solennités il faut citer surtout les mariages qui se célèbrent en grand nombre à cette époque de l'année. Notre collaborateur, M. Xavier Eyma, a parlé à nos lectrices de plusieurs de ceux dont la presse s'est occupée depuis quelque temps. Au nombre des plus importants était celui de mademoiselle Mirès avec le prince G. de Polignac : aussi n'en voulons-nous parler qu'au point de vue de ce qui concerne notre spécialité, c'est-à-dire la toilette des deux mariés et celles de quelques-unes des assistantes.

Mademoiselle Mirès avait une robe toute en dentelle du dessin le plus riche, et M. de Polignac portait l'habit bleu à boutons de métal et le pantalon gris, adoptés depuis quelques années par les jeunes gens du grand monde pour les cérémonies de mariage.

A ce mariage et à celui de mademoiselle Thys, célébré le 12 juin à l'église de la Trinité, on a admiré de ravissantes toilettes. L'une se composait d'une robe de taffetas vert Isly à six volants, surmontés chacun d'un bouillonné, à manches foncées demi-larges et terminées par une ruche au poignet, d'un mantelet écharpe de taffetas blanc recouvert de guipure noire, d'un chapeau de paille de riz orné de velours noir et de larges paquerettes blanches, de gants paille et de bottines de soie noire.

Une autre, d'une robe de taffetas bleu turquoise à neuf petits volants rouleautés de pareil, d'un châle de dentelle noire et d'un chapeau de paille de riz, orné en dessus et en dessous de branches de lilas blanc.

Une autre encore, d'une robe de gaze de Chambéry fond blanc à dessins Pompadour, ornée d'un grand volant surmonté de trois plus petits volants et d'une tête, d'un mantelet de mousseline blanche à bouillons avec transparent de ruban lilas, et d'un chapeau de tulle blanc brodé, orné en dessus et en dessous de la passe de deux apprêts de feuilles de lierre mélangées à des touffes de violettes de Nice.

Il y avait aussi plusieurs robes de barége grenadine fond grisaille à bouquets brodés, soit verts, soit marguerite des Alpes, à sept volants festonnés de pareil et le châle double assorti ; des robes de barége chiné gris à semé de larges feuilles ponceau ou vert ; des mantelets de mousseline très délicatement brodés, quelques casaques lisérées de blanc à pèlerines de guipure ou de dentelle, et des costumes complets, robe et casaque ou robe et écharpe pareilles, ce qui est surtout très convenable pour les jeunes filles.

Pour le matin on porte beaucoup de robes de poil de chèvre ou de piqué blanc ou nankin.

Pour les toilettes plus parées, les taffetas unis ou brochés, les gazes de Smyrne, les grenadines, les mousselines de soie, les mousselines peintes, la mousseline blanche unie ou brodée.

Les petits volants, soit jusqu'au haut de la jupe, soit seulement jusqu'au genou, sont toujours l'ornement préféré pour les robes. On borde souvent ces volants de biais ou de ruches d'une couleur différente de celle du fond de l'étoffe, et on les entremêle de bouillonnés. Les corsages se font presque tous à ceinture, et cette ceinture se fait d'un large ruban de la même couleur que ces biais ou que ces ruches.

Comme lingeries on voit toujours des petits bonnets arrondis de mousseline ou de guipure, des cols et des manches plats à petites pattes brodées croisées l'une sur l'autre et fixées par un large bouton, des manches de tulle ou de mousseline bouillonnées à volants de dentelle et à transparents de ruban, des chemisettes plissées, des zouaves et des fichus brodés ou à médaillons de dentelle, et des peignoirs en forme de paletot festonnés tout autour ou bordés d'une petite dentelle.

On fait de délicieux châles de fantaisie en cachemire vert, rouge ou bleu, à bordures brodées, qui rappellent les stella en les rajeunissant. Pour les châles plus sérieux, le blanc et le noir sont les couleurs les plus adoptées ; le noir avec les toilettes simples, le blanc pour les toilettes parées. Le *Persan*, rue de Richelieu, 74, est toujours le magasin d'élite auquel on demande de préférence ce magnifique vêtement qui ne peut manquer dans le trousseau

dont les ornements avaient été fournis par le magasin renommé de madame *Tilman*, 104, rue de Richelieu. Ce sont des branches de prunes d'une incomparable vérité, de magnifiques raisins noirs avec de longues branches de feuilles de vigne, du lierre au feuillage foncé sur lequel ressortent ses brillants petits fruits d'un rouge vif, une innombrable variété de fleurs des champs, puis toutes les fleurs de serre les plus perfectionnées et les plus rares.

Dans une parure de mariée, les liserons, les narcisses doubles, les hépatiques et les roses s'associaient à la fleur d'oranger.

Parmi les coiffures de bal, l'une était toute de primevères blanches divisées en petites touffes séparées entre elles par du feuillage pâle.

Une autre, de touffes de violettes d'Italie entremêlées de boutons de roses saumon.

Une autre, de touffes de violettes et de daphnées.

Une autre, d'aubépine rose formant bandeau sur le front et chaperon arrondi en arrière.

Une autre enfin, de roses et de jacinthes couleur marguerite des Alpes.

Les sous-manches se font toujours très larges en mousseline claire avec manchettes épaisses pointues et brodées en relief, ou bien attachées sur le côté par un gros bouton d'où retombe une patte. Nous en avons vu de particulièrement jolies chez mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28. Là aussi nous avons remarqué deux variétés de zouaves, toutes les deux charmantes. L'une consistait en une double garniture simplement ourlée autour du petit col carré et de tout le tour du vêtement. Entre ces deux garnitures était un ruban mauve posé à plat. Le même ruban passait entre les deux garnitures qui terminaient les manches larges du bas. Le dessus de ces manches était parsemé de plusieurs petits nœuds de ruban mauve, et un gros nœud pareil était posé en avant sur l'ouverture du col. La chemisette assortie était à très larges plis plats, et attachée en avant par des boutons sur une bande de mousseline.

L'autre avait tout autour, au lieu de garnitures, un bouillonné plissé sur transparent rose, et il se posait sur une chemisette attachée en arrière et bouffante au-dessus de la ceinture.

Les petits bonnets se font presque tous ronds en guipure ou en entre-deux de dentelle. Pour le négligé ils ont en dessus une sorte de puff de ruban vert ou lilas d'où s'échappent de chaque côté deux longs bouts de ruban étroit. Comme plus habillés, ils sont montés sur une forme de velours roide faisant la pointe sur le front. L'un des côtés de ce velours est garni d'une rangée de fleurs (des pavots ou des roses par exemple), et le fond du bonnet est entouré d'une large écharpe de taffetas noir dont les deux bouts sont bordés de dentelle, et qui s'attache en gros nœud sur le côté.

Nous signalons, parmi les autres créations de mademoiselle *Anna Loth*, des châles de mousseline avec entre-deux de valenciennes, des mantelets à double garniture et ruches de mousseline, et des châles doubles, garnis de beaucoup de rangs de petite guipure blanche ou noire et d'étroits velours.

En dépit des croisades organisées contre la crinoline, en dépit des attaques sans nombre et des essais multipliés qu'a inspirés le succès des jupes *acier-Tavernier de Lyon*, ce succès va toujours croissant dans une inimaginable proportion. Cela s'explique par leur coupe habilement étudiée, l'heureuse combinaison de leur système, la juste mesure de leur développement et le cachet de distinction qu'elles impriment à la toilette sous laquelle elles sont posées. Elles se prêtent avec une modération de bon goût à toutes les tendances de la mode, ainsi elles étaient autrefois bouffantes à la tournure, mais sans exagération. Elles sont maintenant plus plates, sans cesser pourtant de soutenir un peu la jupe, et elles ne se terminent pas en cette queue traînante, très majestueuse sans doute dans les costumes de cour, mais à coup sûr excentrique et ridicule au milieu de la poussière et du macadam.

Celles de ses jupes que l'on demande le plus en ce moment à M. *Creuzy*, rue Montmartre, 153, sont celles de coutil grisaille à grandes ou petites rayures qui constituent un vêtement frais, d'agréable apparence et pouvant se porter longtemps sans être remonté. Pour de riches mariages, plusieurs commandes exceptionnelles ont été faites à M. *Creuzy* de ce jupon qui peut être à volonté de la plus grande simplicité ou d'une extrême recherche. L'un était de superbe mousseline à pois, brodée à la main, à neuf ressorts recouverts chacun d'un bouillonné de mousseline et d'une petite dentelle; l'autre de soie blanche à petits volants montés chacun sur un galon de moire.

C'est avec une satisfaction intime ou une profonde envie que les petits enfants parlent aussi de la maison *Creuzy*, car là se trouvent en nombre prodigieux, des crinolines graduées depuis le tailles les plus microscopiques; et pas un des délicieux costumes que crée avec tant d'art madame *Thorel, à Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, n'est calculé pour se passer de ce support.

Deux de ces costumes, tout récemment exécutés chez madame *Thorel*, sont :

Pour un petit garçon de trois ans : une blouse de poil de chèvre écru bordée d'une grecque en soutache verte au-dessus de l'ourlet, un col carré s'arrêtant sur les épaules, un revers droit retombant sur la poitrine, et des manches courtes et bouffantes, le tout brodé de soutache verte, de même que trois grandes barrettes prenant un peu au-dessus du revers du corsage et s'arrêtant un peu plus haut que l'ourlet. Le pantalon, les sous-manches et la chemisette étaient brodés, et la petite toque de paille d'Italie était entourée d'une plume verte frisée et de nœuds de velours.

Pour une petite fille de six ans : une robe de barége gris à trois volants dans le bas, bordés chacun d'un galon de soie bleue, à corsage froncé terminé à l'échancrure carrée par une double garniture montée sur un galon bleu, à manches demi-longues fermées par un poignet lâche avec la même garniture, un large manteau arrondi du bas et entouré d'un galon bleu à capuchon carré, terminé par un gland de soie bleue, et un chapeau rond en paille d'Italie à bords relevés et orné d'une plume de coq bleue et d'un velours noir.

La maison de commission *Lassale et Cie*, rue Louis-





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes et Étoffes pour Robes de la Mon Gagelin rue de Richelieu 83. — Modes de Mme Alexandrine — Fleurs de Mme Lacre rue de Richelieu 18.

Rubans et Passementerie À la Ville de Lyon r. de la Chaussée d'Antin 6. — Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice r. St Denis 317.

le-Grand, 37, vient d'expédier à Nice, à la comtesse de P..., une toilette plus en harmonie avec le beau soleil qui fait éclore à profusion les oranges et les roses qu'avec le ciel terne, pluvieux et froid de notre été. Cette toilette se composait d'une robe de mousseline blanche doublée de taffetas vert. Elle était recouverte d'une tunique entourée de dentelle qui montait en spirale du côté gauche, coupée de distance en distance par des nœuds verts. Une écharpe, pareille à la robe, était garnie tout autour et à la partie supérieure faisant revers, d'une dentelle semblable. Sur le chapeau de crin blanc était un apprêt de feuilles de chêne avec leurs fruits, et en dessous de la passe, un bandeau élevé faisant diadème, des mêmes fruits. Les brides étaient de large taffetas blanc.

Au même envoi était joint un de ces nouveaux albums destinés à collectionner les cartes de visite photographiées dont l'usage se généralise beaucoup depuis quelque temps. Cet album, richement relié en cuir de Russie avec fermoir en or et armoiries gravées également en or, est un magnifique spécimen de cette élégante fantaisie d'actualité, qui se trouve aujourd'hui sur la table de tous les salons élégants.

Mme Marie de Friberg.

GRAVURE DE MODES N° 604.

Toilette de promenade. — Chapeau de paille belge avec bords retroussés de paille noire. Les bords noirs forment un rouleau; la dentelle noire est posée sur le bord intérieur du rouleau.

Un chou de coques de taffetas noir garnit le devant. Une plume noire est couchée d'un côté, une plume blanche de l'autre.

Redingote de taffetas noir ornée de liserés et de boutons de taffetas vert, et de petite guipure noire.

Corsage et jupe d'un seul tenant, plis crevés dont l'ampleur retournée en dessous.

Le devant, du haut en bas, est tailladé et liséré. Chaque côté passe alternativement dessus et dessous de manière à former des pattes carrées qui sont, petites à la taille, un peu plus grandes en haut du corsage, et plus grandes encore en bas de la jupe; une toute petite guipure noire borde le devant de chaque croisure.

Des boutons verts gradués de grandeur prennent dans des boutonnières d'un lé sur l'autre. La jupe a huit lés de taffetas de 63 à 65 centimètres. Ces lés sont en pointe du haut et dans le bas sur une hauteur de 60 centimètres; ils sont tailladés et s'entre-croisent comme le devant.

La manche est ronde en dessous et taillée en pagode; elle est tailladée comme la jupe depuis l'épaule jusqu'en bas. Mais le bas du devant n'est pas replié sous la manche, il retombe carrément. Le dessus est coupé en pointe et se retourne en parement avec un bouton. Une ruche de taffetas noir et blanc garnit l'intérieur de la manche. Une dentelle forme le col; elle se continue en jabot sous les pattes du corsage.

Toilette de jeune fille. — Cheveux en bandeaux relevés. Nœud de cheveux tombant bas sur le cou.

Robe d'organdi claire ornée de ruches de taffetas violette de Parme.

Corsage décolleté, froncé devant et derrière; les fronces sont maintenues en haut sous un poignet qui est caché par une ruche de taffetas à bords découpés.

Taille ronde. Ceinture de taffetas nouée derrière.

Manche large et s'arrêtant à mi-bras.

L'ampleur de la manche est retenue sur l'épaule en petits plis entre deux petites ruches.

La manche est composée de bouillonnés maintenus dans la longueur par des ruches de taffetas.

Une ruche double forme poignet, très ouvert, au bas de la manche.

La jupe est montée à fronce tout autour.

Elle est garnie en bas, sur 45 centimètres de hauteur, d'une ruche double en haut et triple en bas. Entre ces deux ruches la jupe forme des bouillonnés coupés de 25 en 25 centimètres par des ruches simples.

Amazone. Chapeau de paille à bords relevés, orné de velours et de plumes.

Costume de piqué nankin garni de galon et de boutons de coton blanc.

Le corsage est tout plat et n'a ni col ni collet, l'encolure est montante. La basque est échancrée carrément sur chaque hanche, et derrière elle forme comme une basque de veste de lancier avec de petits retroussis en pointe. Sur chaque basque est une petite poche avec patte de recouvrement.

Tous les bords sont garnis à plat d'un galon blanc.

La manche est demi-longue, à coude avec revers *Molière*.

La jupe est garnie devant d'un galon et de boutons. Un galon en borde tout le tour.

Cravate de taffetas noir.

Col, de toile de Hollande, montant et légèrement évasé devant.

Sous-Manche de toile de Hollande avec un poignet plat et un petit bouffant.

Gantelet à parement.

Toilette de visites. — Chapeau de paille de riz, orné de dentelle, de roses avec feuillage vert nuancé et flotté d'or, d'herbe mousse et de ruban.

Le chapeau et le bavolet sont unis, en paille de riz. Une petite blonde borde la passe. Sur le dessus de la passe est un groupe de roses avec son feuillage, et de chaque côté est appliquée une herbe mousse très fine, sous laquelle est une dentelle blanche.

Sous la passe est un bandeau composé, d'un côté d'un nœud rose de ruban n° 9, de l'autre d'une rose avec son feuillage.

Les côtés ont des ruches de blonde.

Brides de ruban blanc n° 30.

Robe de taffetas à rayures vertes de deux tons sur fond blanc avec bouquets verts camaïeux entre les rayures. Cette robe est ornée de bandes tuyautées de taffetas vert de deux tons.

Corsage montant. Taille ronde à ceinture basse avec agrafes. Le devant est garni de boutons entourés d'un tuyauté de taffetas vert. Un bouton vert clair entouré d'un tuyauté vert foncé, et un bouton vert foncé entouré de vert clair, ainsi de suite.

La manche à coude en biais est recouverte à l'épaule par une manche courte, formant des côtes coupées par des tuyautés. Il y a au dessus de cette manche une petite épaulette, formée par deux rangs de petits tuyautés. Au bas il y a un tuyauté à petite tête. Le poignet est ouvert en *sifflet*. L'ouverture est garnie d'un petit tuyauté, et de l'ouverture sort un bouffant peu ample.

La jupe a six lés de taffetas de 75 centimètres. Sur les cou-

tures de chaque lé est une bande tuyautée large de 2 centimètres à la ceinture, et de 6 dans le bas.

Tous les tuyautés grands ou petits sont composés de deux tons de vert. Il y a, à ceux de la jupe, 10 centimètres clairs et 10 foncés, et ainsi du haut en bas. Aux petits tuyautés de la manche les intervalles sont de 3 en 3 centimètres.

Col et manchette de dentelle.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet *Jeanne d'Arc*, composé d'un fond de tulle illusion bouillonné, des touffes de roses sans feuilles ornent le devant; un gros chou de verdure avec des roses au milieu est posé derrière.

N° 2. Bonnet *Charlotte Corday*, le fond est formé d'un treillage de guipure. Deux rangs de guipure, surmontés d'une petite coulisse avec ruban passé à l'intérieur, ornent le tour de ce bonnet. Un nœud à coques tombantes est posé sur le sommet de la tête entre les deux garnitures.

N° 3. Fichu de mousseline bouillonné séparé par des entre-deux brodés; une haute guipure garnit le tour de ce fichu dont l'encolure est ornée d'un double rang de guipure formant ruche froncée.

N° 4. Peignoir du matin en organdi. Le corsage est demi-ajusté; ce peignoir, du haut en bas, est orné par des mats de plis creux séparés alternativement par un biais de nansouck piqué; puis par un volant orné d'un feston surmonté par plusieurs petits plis; ces ornements sont encadrés par un volant semblable posé de chaque côté.

Sur le milieu du tablier on pose une rangée de boutons de linge; ses poches sont également ornées d'un mat de plis creux surmonté par une garniture festonnée. Deux volants festonnés garnissent les manches, ainsi que le tour de la pèlerine dont le fond est composé de larges quadrillés, les uns formés de mats de plis creux, les autres par des mats de plis renversés; chaque quadrillé est séparé par des biais de nanzouck piqué. A l'encolure il y a un petit col orné de deux garnitures festonnées.

N° 5. Manche *Isabeau*, destinée à mettre avec les corsages à manches courtes, ou entièrement fendues jusqu'à l'entournure.

Ce modele remonte vers le haut du bras, il est composé de plusieurs bouillonnés séparés par de larges entre-deux brodés au plumetis Cette manche est terminée par deux rangs de garniture assortie aux entre-deux et retombant sur le poignet.

N° 6. Manche *Lavallière*, remontant également jusque vers le haut du bras et formant le coude.

Cette manche est composée de biais de mousseline bouillonnée tournant bien en serpentant autour du bras, ainsi que les entre-deux brodés qui les séparent. A l'épaule il y a deux bouillons droits, et au poignet un entre-deux droit encadré d'un ruché de guipure.

Courrier de Paris.

C'est à n'y pas croire! Depuis quelques jours le soleil a triomphé, et l'on pourrait presque s'imaginer d'être en été. On a été longtemps avant de savoir à quoi attribuer ce phénomène surprenant. Pendant quelques heures les savants en ont jeté leur langue aux chiens; mais comme il n'est pas permis d'être savant, sans le prouver d'une façon ou d'une autre; et comme aussi, à tout effet il faut trouver une cause, il s'est rencontré des savants plus savants que d'autres et qui ont expliqué le plus naturellement du monde, le pourquoi de cette réapparition soudaine du soleil. On demandait à cela une raison, les savants dont je parle en ont trouvé deux, de peur, sans doute, d'être en défaut, et pour ne pas faire mentir le prudent proverbe: « Qu'il est toujours bon d'avoir deux cordes à son arc. »

La première de ces raisons est qu'il doit y avoir une éclipse de soleil le 18 de ce mois, et qu'en bonne logique, si le soleil avait persisté à demeurer enseveli sous le linceul de nuages qui le dérobait à nos yeux, on n'eût pas pu s'apercevoir de sa disparition. Et vraiment, c'eût été dommage, après tous les préparatifs que l'on a faits pour donner à cette nuit en plein jour le caractère de solennité que le gouvernement de l'Espagne, en particulier, a voulu lui attribuer. Les savants du monde entier doivent, en effet, être reconnaissants à l'Espagne de l'obligeante indulgence avec laquelle elle a ordonné à sa douane de fermer les yeux sur les instruments astronomiques qui franchiront les Pyrénées, et des recommandations qu'elle a faites à sa force publique de protéger les savants pendant la durée des observations. On n'est pas plus prévenant... pour le soleil. Et avouez que celui-ci eût eu mauvaise grâce à ne pas répondre à tant d'avances!

Les gentilshommes de montagnes qui pullulent en Espagne, comme si l'on était à la Porte-Saint-Martin, sont les seuls à n'être pas reconnaissants au gouvernement de la reine Isabelle de cet excès de précaution et d'attentions dont les savants vont être l'objet. Ces gentilshommes de montagnes avaient bel et bien compté sur l'éclipse de soleil pour jouir de quelques heures de nuit supplémentaire, et de la préoccupation naturellement très grande de messieurs les savants pour explorer tout à leur aise les poches de ceux-ci. Leur surprise sera donc désagréable, à n'en pas douter, de voir chaque astronome gardé par deux gendarmes.

Voilà bien une excellente raison pour expliquer le retour soudain du soleil; mais la seconde raison?

La seconde est que l'absence un peu trop prolongée du soleil eût exposé notre pauvre monde terrestre au plus grand des malheurs, et vraiment c'eût été dommage! Oui, une comète.... « rappelant, » disent les journaux savants, « celle de Donati, » a profité sournoisement du mauvais temps, du ciel toujours chargé de nuages, pour s'approcher sans être vue! Ce n'est qu'un de ces derniers soirs qu'on a pu l'apercevoir, agitant dans la constellation du Cocher, ni plus ni moins, sa formidable queue, et dans le nord-ouest encore!





LE MONITEUR DE LA MODE

C'est une de ces surprises comme s'en rendent seuls coupables les bandits qui abusent des brouillards et des ténèbres de la nuit pour se ruer sur les pauvres passants, les dévaliser et les assassiner. Vous jugez s'il était grand temps que le soleil revînt et dissipât les nuages du ciel, qui avaient favorisé l'arrivée de cette comète sournoise, véritable météore corsaire, et qui, voyez le sinistre présage ! avait trouvé l'hospitalité dans la constellation du Cocher, celle qui présida sans doute à la naissance de Collignon, de sanglante mémoire ! Dieu seul sait où nous en serions au jour d'aujourd'hui ! Et qu'on se rie, après cela, de ceux qui redoutent les comètes ; car on ne peut vraiment pas dire de quoi elles ne sont pas capables !

Voilà donc les deux excellentes raisons par lesquelles les savants ont expliqué le retour inespéré, mais indispensable, du soleil en cette saison !

Il faut voir comme Paris s'est empressé de jouir et d'abuser de ce retour du beau temps ! Les rues étaient en fête véritablement ! Je ne parle pas des Champs-Élysées et du bois de Boulogne, où il y avait une fourmilière de voitures et de chevaux harassés. Les chevaux seuls se plaignent à Paris du beau temps qui invite à la promenade ; mais il faut avouer qu'une fois une certaine heure arrivée, MM. les chevaux et MM. les cochers en prennent un peu trop à leur aise et traitent le pauvre promeneur avec un sans-façon qui devra, tôt ou tard, nuire considérablement à l'octroi des *pour-boire* dont les cochers se rendent de plus en plus indignes. Je le dis tout nettement, comme s'il n'y avait pas là-haut une comète de Damoclès agitant sa formidable queue dans la constellation du Cocher !

Je ne sache pas d'institution qui demande une plus prompte réforme que celle des voitures parisiennes, ou tout au moins celle des cochers ! C'est à forcer les plus pauvres gens à tout tenter pour avoir voiture, afin de réduire les cochers à la mendicité ! Un de ces tyrans de remise, à qui quelqu'un de ma connaissance reprochait l'autre jour de le mener un peu trop au pas, dans le bois de Boulogne, lui répondit avec un admirable sang-froid : « Bourgeois, ce ne serait plus se promener que d'aller vite ! »

Je me souviens du mot d'un auteur dramatique qu'exaspéraient les exigences de Dormeuil, l'ancien directeur du Palais-Royal, le plus exigeant des directeurs aux répétitions. « Je ne souhaite, disait cet auteur, qu'une chose, c'est de devenir un jour directeur d'un théâtre, pour recevoir une pièce de Dormeuil et lui rendre les tortures qu'il m'inflige. » Je ne connais pas un homme qui ne voudrait être cocher pendant quelques jours, afin de rendre à MM. les cochers la monnaie de leurs pièces !

Tant de choses sur lesquelles on ne comptait pas ou plus sont venues en ce monde, témoin l'été, cette année, qu'il faut bien espérer que viendra un jour où l'on aura à Paris de bonnes voitures et de bons cochers qui consentent à ne pas fumer au nez des femmes, à ne pas se mettre en manches de chemise pour conduire, et à ne pas s'allonger sur leur siége comme sur un canapé, laissant les chevaux abuser de la faculté qu'ils leur donnent de ne marcher qu'au pas ! Ainsi soit-il au plus tôt ! L'état de choses actuel donne une trop grande supériorité aux omnibus .. quand on y trouve de la place ; et aux voyages de plaisir par les chemins de fer, où, Dieu merci, on trouve toujours de la place ! J'en atteste le succès qu'obtiennent les trains de promenade qu'a organisés la compagnie de l'Est, et qui chaque jour emportent des centaines de voyageurs sur tous les chemins de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie. Ces contrées si pittoresques, si pleines de souvenirs et d'émotions sont, au retour de chaque belle saison, le but des pérégrinations de l'Europe artiste ou simplement curieuse.

Plusieurs compagnies de chemins de fer avaient eu depuis quelques années déjà la pensée de faciliter ces excursions, en combinant entre elles des trains directs à prix réduits.

La compagnie des chemins de fer de l'Est a réalisé cette pensée sur une large échelle, en organisant des voyages directs à prix réduits, avec le concours des chemins et des postes suisses, et des chemins badois. Ce n'est vraiment pas la peine de s'en priver !

Qu'on en juge ! Le premier itinéraire, moyennant des billets valables pendant un mois, aux prix de 141 francs 10 centimes et de 106 francs 95 centimes, conduit le voyageur dans le pays de Bade et en Suisse ; le second, avec des billets valables pendant un mois également, aux prix de 121 fr. et de 91 fr., le conduit dans l'Oberland-Bernois et lui fait traverser les lacs de Thoune et de Lucerne ; enfin la troisième combinaison met à la disposition des voyageurs des billets valables pour un mois de Paris à Mayence, Wiesbaden et Francfort, avec retour bien entendu. Cela ne vaut-il pas mieux qu'une promenade au pas dans les allées du bois de Boulogne ? Sans compter que les voyageurs ont la faculté de s'arrêter à Troyes, Chaumont, Langres, Vesoul, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Nancy, Châlons, en France ; Constance, Fribourg, Bade, dans le grand duché ; Bâle, Olten, Schaffouse, Lucerne, Zurich, Berne, Thoune, Interlaken, Neuhaus, Alpnach, etc., en Suisse ; Mayence dans la Hesse-Darmstadt, et Francfort-sur le-Mein.

Les excursions se présentent en foule au voyageur dans ce triple itinéraire, et il nous suffira de citer l'Ile Saint-Pierre près de Brienne, l'Oberland, les lacs de Thoune et de Lucerne, Interlaken, le Saint-Gothard, l'île Meinaux : les châteaux d'Arenenberg, la chute du Rhin, les stations de Bade, Ems, Hombourg, Nankeim, pour évoquer les paysages et les souvenirs les plus attrayants.

Voilà, pour une seule compagnie, un remarquable contingent d'efforts et d'heureuses combinaisons en faveur des voyageurs intelligents, des touristes et des hommes de loisir ; pour tout le monde pourrions-nous dire, car le voyageur le plus modeste et le plus économe de son temps peut faire en quelques jours et moyennant une somme modique, commodément et confortablement un voyage que les plus riches et les plus téméraires se fussent permis à peine il y a une dizaine d'années, et qu'ils eussent accompli dans des conditions lentes, difficiles et onéreuses.

Vivent donc les chemins de fer, et à bas les cochers de fiacres !

X. EYMA.

LES FLEURS DU CIEL.

Encore un de ces beaux livres, rares et précieux, que nous devons recommander à nos lecteurs, et dont l'idée ingénieuse, en même temps qu'élevée, en fait, à double titre, un véritable chef-d'œuvre.

L'ouvrage dont nous parlons représente, sous la forme symbolique des fleurs et de leurs parfums, les vertus chrétiennes dont sont ornées les saintes. Le premier livre (*Liège de Jessé*), renferme le berceau de l'humanité et les prophètes, et est entièrement consacré à Marie. Dans le second livre (*Fleurs de la Foi*), défile le long cortège des vierges martyrs. Le troisième livre (*Fleurs de l'Espérance*), se rattache au triomphe de la Croix; ce sont les conquêtes de l'Évangile. Le quatrième livre (*Fleurs de la Charité*), est le panégyrique des saintes de la charité à toutes les époques.

C'est, en un mot, l'histoire imagée du christianisme, et le texte dû à la plume de M. Christian, est à la fois brillant, onctueux, sympathique.

L'illustration obtenue par le procédé lythochromique, se compose de dix-huit planches symboliques d'un fini rare. Les dessins dus à M. Ciappori sont empreints d'un grand mysticisme qui saisit à la fois les yeux et l'âme.

M. Hangard-Maugé a déployé dans l'impression de ces planches un mélange merveilleux de travail et de patience; pour arriver à des résultats pareils à ceux qu'il a obtenu, le public ne saurait se rendre compte de ce qu'il faut de soins et du nombre de difficultés qu'il faut surmonter.

Dans son tout, ce livre est un chef-d'œuvre au point de vue de l'art, sans compter la haute pensée religieuse qui s'y rattache.

Ce livre, hommage de gratitude de l'éditeur à la mémoire de madame la princesse de la Tour-d'Auvergne Lauraguais, chanoinesse du chapitre royal de Saint-Anne de Munich, a été tiré à un très petit nombre d'exemplaires. L'éditeur a bien voulu en réserver CINQUANTE pour être mis à la disposition des abonnés du *Moniteur de la Mode*, et nous nous engageons à transmettre cet ouvrage aux cinquante premiers souscripteurs, qui nous en feront la demande aux conditions indiquées à la page d'annonces qui donne en les développant les détails de cette publication.

MÉLANGES.

Il existe dans la littérature un écrivain d'un grand renom et qui se cache sous un pseudonyme que tout le monde connaît aujourd'hui, pour adresser à *l'Indépendance belge* de charmants articles intitulés les *Et cætera du temps présent*. Voici ce que nous empruntons au dernier article d'*Eraste*, le pseudonyme en question :

« Léon Bertrand réunissait, il y a quinze jours, dans le club des Chasseurs, quiconque a l'honneur de tenir un fusil, et de s'en bien servir. Ce club des Chasseurs est situé sur les boulevards, dans la maison de Frascati.

» Entrez, vous êtes reçu par deux vieux cerfs de la forêt de Compiègne et de Fontainebleau. Un tigre est à la porte du cabinet de lecture, un lion se tient sur le seuil de la salle à manger. Sur cette table, où cinquante convives sont à l'aise, on a posé, en guise de surtout, un chat sauvage et guettant sa proie, un renard qui fait sa garde nocturne autour d'un poulailler.

» Entre ces deux terreurs de la ferme et de la forêt, se tient, sur un pied vif et léger, comme un don Juan de passage, un coucou, bête innocente et coquine; il cherche un nid, justement le nid du voisin, pour sa couvée. Au-dessus de vos têtes, un vautour au bec crochu, aux ailes étendues, plane, et de son œil injecté de sang, il épie une victime. Aussi la chasse est partout. Dans le salon de Saint-Hubert, dans le salon voisin, quatre sonneurs de trompe entonnent une fanfare de ce même Léon Bertrand.

» Lui-même au dessert, il va chanter ses propres fanfares; il en a composé (tant que cela!) une trentaine. Elles sont gravées, elles sont écrites. Elles courent à travers la plaine, elles franchissent la montagne, elles remplissent l'écho des bois. Ces cantiques sonores, adressés à tous les dieux de la force et de la santé, portent des noms charmants ou célèbres.

» Si pourtant vous nous demandez ce que nous allions faire en ce rendez-vous de chasse, au milieu de Paris, nous autres, les écrivains cloués sur un fauteuil, les martyrs de la chose écrite, et dont la forêt la plus lointaine est le bois de Boulogne, nous vous répondrons que le chasseur et l'écrivain c'est même chose. Ils courent l'un et l'autre et de bon matin, le chasseur après son lièvre et l'écrivain après son idée; ils rentrent fort souvent, celui-ci le carnier vide et celui-là sa page blanche. Ils sont *bredouilles*, on leur rit au nez.

» Ou bien ton lièvre est trop dur pour être mangé, mon idée est une vieille idée, et ton voisin et mon lecteur se moquent de ma plume et de ton fusil. A toi chasseur, il te faut un permis de chasse; à moi poëte, il me faut deviner les passages permis, les passages défendus. Sans compter que l'un et l'autre, hélas! (entre nous, convenons-en!) nous jetons souvent notre poudre aux moineaux. »

Pierre OBEY.

L'ÉCHEVEAU DE LAINE.

(Voyez le numéro précédent.)

En se retournant, le chevalier se trouva en face de la marquise, qui s'était glissée furtivement dans le salon et avait entendu toute cette conversation entre Rainville et le vieux soldat.

— Madame de Loclé! s'écria-t-il.

— Oui, moi, monsieur, qui viens vous dire encore: N'allez pas à ce rendez-vous.

— Y attachez-vous tant de prix?

— Certes, à présent plus que jamais. Je viens d'entendre votre confidence à Fleury, et je vous remercie....

— Oh! madame, vous avez été cruelle, vous!

— Moi, j'ai été votre complice, chevalier, mais la fatalité n'a pas voulu que nous nous comprissions.



— Quoi! ces conseils à Florac....

— N'avaient d'autre but que d'exciter votre jalousie à l'égard de Louise; car, je vous craignais, chevalier... et mes instances auprès de mon mari ne tendaient à autre chose qu'à ce que vous cherchiez vous-même...

— Oh! mille pardons, madame, s'écria le chevalier en tombant aux genoux de la marquise; mille pardons pour avoir osé vous soupçonner, vous accuser... mais voilà maintenant que tout est perdu.

— Pas encore, peut-être! Je ne sais pourquoi j'espère. Mais, dites-moi, pourquoi m'avoir trompée? pourquoi ne vous êtes-vous pas confié à moi?..

— Parce que je vous ai crue perfide; parce que ce matin, au moment où je venais vous ouvrir mon âme, vous livrer mon secret, caché là, derrière ce paravent, j'ai entendu votre conversation avec Florac, et j'ai résolu, dès ce moment, en même temps que je poursuivais mon but, de punir ce que je pensais être de la coquetterie de votre part.

— Pauvre chevalier! nous avons risqué de tout compromettre. Mais du moment où vous refusez d'aller à ce rendez-vous, la moitié du succès est assurée...

— Puissiez-vous dire vrai!

En même temps que Louise, pâle, défaite, tremblante, les yeux encore baignés de larmes, entrait, appuyée au bras du vicomte, tout glorieux et tout rayonnant, le marquis apparaissait également la lèvre souriante. Comme Louise et Florac se dirigeaient vers la porte, M. de Loclé les retint en leur disant :

— Mais demeurez donc! Il faut que vous soyez témoins jusqu'au bout. — Puis se retournant vers le chevalier : — Il paraît, monsieur, que vous n'êtes point allé à Vincennes?

— Vous le voyez, monsieur.

— Et moi, je lui ai tourné le dos.

Un rayon d'espoir éclaira le front de la marquise. Florac parut fort intrigué.

— En sortant d'ici, reprit le marquis, j'ai réfléchi que ce duel serait une sottise, que nous n'en étions pas à compter, ni l'un ni l'autre, avec ces sortes d'affaires; qu'il n'empêcherait pas que vous eussiez écrit à la marquise, et ne prouverait point que vous ne l'aimassiez pas peut-être. Arrivé au bas de l'escalier, j'avais donc changé d'idée et songé que je ferais bien mieux, dans ce cas, de vous envoyer tout droit à la Bastille...

— Monsieur de Loclé! s'écria la marquise d'un ton de reproche...

— Qu'avez-vous donc, madame? fit le marquis. A peine à la porte de l'hôtel, je pensai que malheureusement on ne reste pas toujours à la Bastille...

— Parbleu! j'en suis sorti trois fois! s'écria Florac.

— Et, ajouta M. de Loclé, je pensai encore à tout ce qu'une femme se croit dans l'obligation de devoir à un galant qui se fait embastiller pour elle.

— Oh! je le sais aussi! murmura Florac.

— Je renonçai donc à la Bastille, et je me fis conduire chez le ministre de la guerre.

— S'il allait le faire fusiller! pensa Florac; c'est plus sûr que la Bastille!

— Et je lui demandai sur-le-champ votre brevet de capitaine.

— Ah! j'aurais préféré la Bastille! se dit le vicomte.

— Achevez donc, monsieur! s'écria le chevalier, achevez de grâce!...

— C'était uniquement pour complaire à madame la marquise, et lui ôter le droit de plus rien demander. Mais, en même temps, dans l'intérêt de mon repos à venir, je sollicitai et j'obtins que vous seriez envoyé, dans votre nouveau grade, aux Iles. .

— Morbleu, monsieur! cria de Rainville en frappant du pied.

— Ah! cela vaut mieux encore que la Bastille! se dit Florac.

— Mais, en sortant de chez le ministre, je rencontrai madame de Mentelles, à qui j'annonçai le succès de mes démarches. Elle éclata de rire alors, et me tendit une lettre que vous lui aviez remise, chevalier, pour n'être décachetée que le jour où vous seriez capitaine, mais qu'elle avait eu soin de lire immédiatement. Cette lettre, la voici.

Madame de Loclé arracha la lettre des mains de son mari et lut à haute voix ce qui suit :

« Chère comtesse,

» Il ne me reste plus qu'un moyen de vaincre la
» résistance qu'apporte à mon mariage M. de Loclé.
» A compter de ce jour, je feins pour la marquise,
» et de complot avec elle... »

Ici la marquise s'interrompit pour adresser un regard de remercîment au chevalier, puis reprit :

« De complot avec elle, une passion que je pous-
» serai jusqu'aux dernières limites... possibles! afin
» d'exciter la jalousie du marquis, et de le forcer,
» pour se débarrasser de moi, à me faire capitaine,
» c'est-à-dire, à me permettre d'obtenir la main de
» ma chère Louise.

» Signé de Rainville.

» Paris, ce 20 octobre 1746. »

— Ils s'entendaient! murmura Florac avec désespoir.

— Cette lettre a huit jours de date, Louise me pardonnez-vous?

La jeune fille détacha alors son bras de celui du vicomte, et lui faisant une gracieuse révérence :



— M'excuserez-vous, monsieur le vicomte, de vous manquer de parole?...

Et elle tendit une main à Rainville, et l'autre à madame de Loclé ; puis, se retournant vers le colonel qui lui présentait le brevet :

— Merci! dit-elle; mais le chevalier n'ira pas aux îles, n'est-ce pas?

— Parbleu! non, puisque j'en suis quitte pour une mystification.

— Le plus mystifié, je crois, c'est moi, hasarda Florac.

— N'étais-tu donc pas du complot? lui demanda M. de Loclé.

— Vous ne pouvez le nier... lui dit la marquise bas à l'oreille.

— Le fait est que j'y ai trempé jusqu'au cou! s'écria le vicomte; et il ajouta, en faisant une horrible grimace : Décidément la marquise est trop savante pour moi!

Ce disant, il salua et sortit furieux. — Pendant que le marquis et madame de Loclé signaient la paix entre eux, de Rainville et Louise entouraient le vieux Fleury, qui, caché dans un coin du salon, pleurait de joie, et peut-être aussi de regret de ce qu'il n'aurait plus à gronder ce mauvais sujet de chevalier.

Xavier Eyma.

UNE CONSULTATION.

I.

Ce soir-là, nous étions réunis en petit comité chez la marquise.

Pauvre marquise! elle était, ou plutôt elle croyait être malade ; car, en bonne conscience, il n'y paraissait pas du tout. Sauf une certaine pâleur qui la rendait plus intéressante encore, jamais elle ne nous avait semblé plus jolie, jamais ses lèvres n'avaient été plus roses, jamais plus irrésistibles ses grands yeux noirs.

Quant au moral : veuve, vingt-cinq ans, cent mille livres de rente. Et elle voulait qu'on la plaignît! Pauvre marquise!

Après tout, peut-être l'excès du bonheur touche-t-il à la souffrance? Peut-être le pire de tous les maux se nomme-t-il l'ennui?

Quoi qu'il en soit, tous les médecins avaient été consultés vainement. Restait la ressource suprême, le docteur Müller. Mais ne le voit pas qui veut, ce vieil excentrique allemand. En dépit d'une lettre fort pressante, il n'avait pas encore paru.

La marquise était donc littéralement désespérée ; le petit salon, naturellement, s'en ressentait. Une seule lampe, placée dans un angle, paraissait prête à s'éteindre, et nous n'étions réellement éclairés que par les flammes rougeâtres du grand feu devant lequel la conversation cherchait vainement à s'échauffer. On devisait sur les bizarreries d'Hoffmann.

Tout à coup on annonça le docteur Müller, et, aussitôt annoncé, il entra.

Un regard, rapidement échangé, convainquit chacun des assistants que tous ils avaient eu la même pensée. C'était une sorte d'apparition fantastique, c'était un véritable bonhomme d'Hoffmann : grand front chauve ; profil accidenté ; œil profond et scintillant comme une escarboucle ; sourire incisif et malicieux ; visage de vieux parchemin ; taille démesurée ; maigreur impossible ; tout, chez le docteur Müller, était étrange. On cherchait des griffes au bout de ses longues mains d'ivoire, on se surprenait à penser qu'il y avait peut-être un pied fourchu dans ses larges souliers à boucles d'argent.

C'était, d'ailleurs, un homme du monde, et du meilleur monde. Bien que son habit noir à larges pans carrés ne fût guère à la mode, il n'était pas dépourvu cependant d'une certaine élégance rétrospective. Il en était de même de son long gilet, véritable veste Louis XV. On admirait surtout en lui l'exquise blancheur de ses amples manchettes retombantes, et de son triple jabot plissé qu'étoilait un rare diamant noir.

La marquise, cependant, s'était empressée au-devant de lui.

— Ah! docteur, vous me sauverez!

— Je le crois, répondit-il avec une singulière grimace qui pouvait s'interpréter de différentes façons.

— Voulez-vous que nous passions immédiatement dans mon boudoir?

— Inutile, madame la marquise. Rien ne presse. Nous serons fort bien ici. Que l'on continue de causer absolument comme si je n'étais pas là.

— Mais, docteur, ma maladie... cette consultation...

— Soyez sans crainte, marquise. Je ne vous oublie pas ; je vous tâte le pouls.

Et, lui prenant la main, il s'assit à ses côtés.

Quelques minutes plus tard, on plaisantait à qui mieux mieux l'original vieillard, qui s'y prêtait de la meilleure grâce. On l'appela successivement Nostradamus, Cagliostro, Mesmer ; il sourit à tous ces noms-là comme à de vieilles connaissances. On alla jusqu'à lui demander une confession complète ; il répondit par un long discours, très spirituel, ma foi, bien que fort nébuleux, et qui semblait conclure à vouloir faire passer l'orateur pour un simple mé-

decin, ni plus ni moins médecin que les autres médecins.

La marquise devenait de plus en plus désappointée.

— Ainsi, dit-elle naïvement, ainsi, docteur, vous n'êtes pas sorcier?

— Moi?

— Un peu, là, convenez-en ; rien qu'un peu!

— Pas le moins du monde.

— On cite de vous, cependant, des cures merveilleuses.

A ce dernier mot, qui semblait devoir ranimer la discussion, le vicomte à son tour intervint :

— Le docteur Müller, dit-il, vient de nous expliquer lui-même tout le mystère, si toutefois mystère il y a. Laissant de côté les médicamentations purement matérielles de ses collègues de la vieille école, il remonte combattre le mal dans l'esprit où toujours est sa source. Il saigne un vice, il purge un mauvais instinct, il opère une passion, il extirpe un chagrin. Puis, en revanche, il administre à fortes doses les retours généreux, les affectueuses inspirations, les bons sentiments ; voilà tout. On employait jadis une sorte de proverbe latin pour résumer ce système-là. C'était, je crois : *Mens sana in corpore sano.*

— Parfait, monsieur le vicomte, ricana finement le docteur, parfait; à l'exception, toutefois, du premier mot...

— « *Mens...* »

— Qui veut dire esprit, raison, et qui, par conséquent, laisse le précepte encore trop matérialiste pour votre serviteur. A la place, seulement, mettez : « *anima;* » car ce que je traite, moi, c'est l'âme!

— Docteur, se récria la marquise, ce que vous faites tous les jours, mais c'est donc tout simplement de la médecine chrétienne?

— Précisément, marquise. J'ai remué la poussière de bien des bibliothèques, j'ai jeté dans le creuset scientifique des myriades de volumes, et, de tout cet amas de matières hétéroclites, il n'est resté dans le fond qu'une seule parcelle d'or... et des cendres de toutes ces feuilles imprimées ou manuscrites, il n'est ressorti pour moi qu'un seul petit volume, l'Évangile : qu'une seule phrase... aimez-vous les uns les autres! Oui, mesdames et messieurs, tout est là. Pour être guéris vous-mêmes, commencez par en guérir d'autres. Si l'ignorance, la misère et l'envie sont les grandes infirmités d'en bas, trop souvent on rencontre en haut le dédain, l'oisiveté et l'égoïsme. Voilà les principales maladies humaines. Aimez-vous les uns les autres, voici la panacée universelle!

— Ce n'est point un système, répliquèrent ensemble toutes les voix; docteur Müller, c'est un sermon.

— Et, ajoutèrent quelques-uns, tout en applaudissant à l'excellence de ces principes fraternels, nous ne saurions croire qu'il soient aussi omnipotents que cela... en pilules!

— C'est l'exacte vérité, cependant, insista le vieillard avec une douce gravité. Je pourrais, au besoin, le prouver par plus d'un exemple.

— Silence! interrompit vivement la maîtresse de la maison. Le docteur va nous conter une histoire.

— Eh!... pourquoi pas, marquise?

— Celle de madame de C..., aujourd'hui la plus fraîche, la plus alerte, la plus heureuse de toutes les femmes, et qui va partout répétant qu'il y a de cela quelque quinze années, déjà presque morte à la vie, vous l'avez pour ainsi dire ressuscitée, ni plus ni moins que la fille de Lazare!

— Je ne saurais choisir une plus convaincante preuve; et... ma foi, puisque vous le permettez...

— Je fais plus, je vous en prie.

Tous les siéges aussitôt se groupèrent autour du docteur, toutes les voix se turent, toutes les oreilles écoutèrent.

II.

« La jeune femme dont parle la marquise, commença le docteur Müller, madame de C..., n'avait que seize ans alors, et s'appelait Édith Van-Oven.

C'était la fille du célèbre banquier hollandais, dont l'immense fortune et la patriarcale bonhomie sont devenues de notoriété universelle.

Marié par pure transaction commerciale, et presque aussitôt resté veuf, Van-Oven, dans toute sa longue carrière, n'avait eu qu'une seule joie, qu'une seule poésie, qu'un seul amour...

Sa fille!

N'imaginant l'idéal de la félicité parfaite nulle autre part ailleurs que dans la possession des richesses, le bonhomme s'était tué le corps et l'âme afin qu'Édith devînt la plus riche héritière de l'Europe.

Ce rêve une fois réalisé, Van-Oven pensa naïvement qu'elle allait être la plus heureuse de toutes les jeunes filles... N'avait-elle pas des millions!

Jugez donc de l'étonnement, du désespoir de ce pauvre père... si riche!

Voilà que tout à coup, au lendemain même de je ne sais plus quelle triomphante opération qui tierçait encore les trésors paternels, voilà qu'Édith devient triste, languissante... malade!

On convoque la faculté tout entière à l'hôtel du Crésus hollandais. Les discours scientifiques s'y croisent avec les courtoisies *ejusdem farinæ.* Cent disgracieuses questions fatiguent inutilement la jeune mourante, et finalement, unanimement, le

mal est déclaré incompréhensible, hiéroglyphique, incurable.

Alors seulement on eut recours à moi.

Bien que jouissant déjà d'une certaine réputation, je n'étais encore considéré que comme un médecin fantaisiste, à la porte duquel on ne venait jamais frapper qu'en désespoir de cause.

Je n'en étais néanmoins que plus empressé; j'accourus aussitôt.

Le suisse m'attendait en dehors de la porte cochère, un second laquais au milieu de la cour, un troisième sous le péristyle, un quatrième en haut de l'escalier, et ainsi de suite, jusqu'au salon qui précédait la chambre de la malade.

Dans ce salon, Van-Oven marchait à grands pas.

En m'apercevant, le suisse avait crié au second laquais :

« Le voilà!

— Le voilà! le voilà! le voilà! » avaient successivement répété le second laquais au troisième, le troisième au quatrième, etc., etc. Un vrai télégraphe russe.

Le tout avec grand fracas de portes ouvertes et refermées, avec piétinements, essoufflements, et, comme on dit dans le peuple... tout le tremblement!

J'arrivai enfin devant le banquier.

Il était cramoisi; il était bouleversé; il était fou!

« Docteur! s'écria-t-il en se jetant tout en pleurs entre mes bras. Docteur, ma fille va mourir!... Docteur, sauvez ma fille!

— Chut! fis-je avec ma désespérante imperturbabilité; chut!... si elle vous entendait!

— Oui... oui... vous avez raison! balbutia le pauvre père tout penaud, en essuyant fébrilement ses larmes. Oui... mais je perds la tête, moi... Je ne serais même plus capable d'une addition... Un banquier!... Rassurez-vous cependant, je vais être sage... Oui, je vous comprends... Elle est là.... Parlons bas... entrons! »

En même temps, il ouvrait la porte.

Nous entrâmes.

C'était une ravissante chambrette, tout artistiquement capitonnée de satin blanc, avec des draperies bleu de ciel à la couchette et à la fenêtre, avec de petits meubles délicats dans chaque coin, avec de délicieuses fantaisies partout.

Un nid de sylphide dans des fleurs, un boudoir de séraphins au milieu d'un nuage irisé.

Mais le piano de nacre et d'ivoire semblait ne plus s'ouvrir depuis longtemps... Mais le chevalet, si coquettement léger, ne soutenait plus qu'une esquisse depuis longtemps abandonnée... Mais les fleurs de la jardinière gothique penchaient sinistrement sur leurs tiges flétries... Mais toutes les petites portes dorées de la volière chinoise battaient sans obstacle à la brise du matin, fauvettes et colombes ayant repris librement leur vol!

Près de la fenêtre entr'ouverte, sur une élégante ottomane, la jeune malade était mollement étendue, les yeux à demi clos, la tête renversée en arrière, le visage si pâle qu'on eût dit une blanche statue, une morte.

Au bruit de la porte, elle ne parut pas même s'éveiller; nous approchâmes; elle ne bougea pas davantage.

Van-Oven me jeta un regard qui voulait dire :

« Vous voyez! »

Puis, s'efforçant de sourire, le vieillard, navré, s'accroupit sur les talons auprès du sofa, frappa câlinement des mains sur ses genoux, et murmura par trois fois, avec une fausse gaieté si douloureuse qu'elle brisait le cœur :

« Édith! Édith! Édith! »

Au bruit seulement de la voix paternelle, Édith rouvrit ses grands yeux bleus.

En se séparant, les paupières avaient laissé pleuvoir une larme sur chacune des joues amaigries.

Van-Oven, à cette vue, se détourna vivement pour étouffer un sanglot.

Mais, en dépit de la précaution, sa fille l'entendit, ou plutôt le devina; car, se relevant aussitôt avec un élan en apparence impossible à tant de faiblesse, elle se précipita dans les bras du vieux millionnaire.

« Bravo! m'écriai-je alors en me montrant tout à coup. Bravissimo!... et bonjour! »

Étonnée, confuse, Édith se retourna vers moi.

« C'est un médecin, un grand médecin! expliqua le banquier.

— Ah! » fit la jeune fille avec une petite moue charmante, mais qui bien clairement signifiait : encore un!

Et, se laissant retomber assise sur la dormeuse, elle m'abandonna l'une de ses mains presque diaphanes, tandis que de l'autre elle se mit à jouer mélancoliquement avec les boucles frisotantes de son adorable chevelure d'or.

Van-Oven déjà commençait à me décrire minutieusement comme quoi, depuis une année, sa fille était de plus en plus souffrante et plus affaiblie; comme quoi, depuis près de six semaines, elle n'avait pas même voulu sortir de cette chambre où rien ne semblait plus lui plaire, et où elle se laissait lentement mourir, sans plainte, sans regret, sans douleur, mais comme invisiblement détachée de la vie par quelque attraction inconnue, mais comme par épuisement, par impuissance, par fatigue de vivre.

A seize ans!

« Et, poursuivit le banquier, rien ne lui manque



ici de ce qui charme la jeunesse, de ce que la fortune peut donner. C'est véritablement une petite reine que ma fille; je la gâte, monsieur, que c'est à m'en rendre la fable de toute la finance. Tout ce qu'imaginerait son caprice, elle sait n'avoir qu'à le demander. Eh bien! non, elle ne manifeste même plus un désir. Il est vrai que je ne lui en laisse pas le temps... Elle a cela, et puis ceci, et puis... et puis... »

Le bonhomme eût pu parler sans interruption jusqu'à l'heure de la Bourse; depuis quelques secondes déjà je n'écoutais plus que l'artère de la jeune fille. Et déjà son mol battement m'avait tout appris.

Oui, marquise, oui, j'avais deviné pourquoi cette charmante créature, si merveilleusement douée, n'aimait plus ni la campagne ni la ville, ni son hôtel, ni ses châteaux, ni les fêtes, ni la toilette, ni son piano, ni son chevalet, ni ses livres, ni ses fleurs, ni même ses pauvres oiselets rendus à la liberté.

C'est qu'elle aussi se sentait dans une cage trop uniformément dorée; c'est que rien ne chantait dans son cœur de seize ans; c'est qu'elle s'ennuyait d'être trop heureuse; c'est qu'au milieu de tout ce luxe matériel, elle se mourait faute d'aliment à son âme, faute de lutte pour son intelligence, faute de quelque obstacle à vaincre, faute de quelques larmes, faute d'espace, faute de travail, faute de se sentir utile, faute de charité, faute d'amour!

Oui; car un moment étant venu où Van-Oven s'écriait comme argumentation suprême :

« Enfin, le croiriez-vous, monsieur! j'ai voulu la marier au jeune Storfius et Cie, de Francfort... un jeune banquier charmant... »

A ce nom, le pouls de la jeune fille s'était réveillé tout à coup avec une sorte d'indignation.

Évidemment il protestait.

« Très bien, fis-je en me levant aussitôt; la cause est entendue. »

Déjà Van-Oven courait par la chambre pour me chercher de quoi écrire l'ordonnance.

« Inutile! » répondis-je en repoussant la plume qu'il me tendait.

Puis, me retournant vers Édith :

« Mademoiselle, avez-vous par hasard quelque petit chapeau insignifiant?...

— Oui, docteur, mais...

— Quelque châle ou quelque écharpe bien simple à jeter sans façon par-dessus votre peignoir de malade?...

— Sans doute; mais...

— Une toilette de petite bourgeoise, enfin, qui vous permette d'aller partout... et qui soit prête dans cinq minutes?

— Mais pourquoi... pourquoi donc?

— Eh! parbleu, pour sortir avec moi.

— Avec vous? murmura-t-elle en se redressant avec une demi-curiosité.

— Où donc cela? demanda le père tout ébaubi.

— C'est mon secret.

— Ah!

— Mademoiselle, je vous attends... vous avez cinq minutes. »

Et, pour achever de la décider, tout bas, à son oreille, j'ajoutai ce gros mensonge :

« Il y va de la vie de votre père. »

Puis, me retournant vers Van-Oven :

« Laissons mademoiselle s'habiller, lui dis-je; venez. »

Et je l'entraînai, muet de stupéfaction, dans la pièce à côté.

« Ah çà! reprit-il, cependant, aussitôt que la porte se fut refermée sur nous; ah çà, vous allez m'expliquer enfin...

— Rien du tout!

— Mais...

— Van-Oven... votre fille est malade... très malade... excessivement malade!

— Hélas! je ne le sais que trop!

— Ne m'interrogez pas alors, et laissez-moi la guérir.

— Vous m'en répondez donc?

— Oui, si vous vous en remettez aveuglément à moi, si vous me donnez carte blanche.

— Qu'exigez-vous... voyons?

— Il faut que, tous les deux jours, Édith sorte avec moi.

— Seule?

— Seule, le matin, pendant trois heures.

— Mais, dites-moi donc au moins...

— Rien de rien... Son salut est à ce prix... Oui ou non, voulez-vous que je la sauve?

— Mais elle... elle... consentira-t-elle?

— Voyez plutôt! »

La porte venait de se rouvrir, Édith était debout sur le seuil.

Un crêpe de Chine d'un lilas sombre retombait en plis simples, mais gracieux, sur sa robe de mousseline blanche; une petite capote sans ornement, une vraie violette des bois, encadrait son visage séraphique.

Je crois la voir encore... chère Édith!... Elle était adorable ainsi!

« Oui ou non? » répétai-je impitoyablement à Van-Oven.

Pour toute réponse, le bonhomme embrassa convulsivement sa fille, et me la jeta dans les bras.

Puis, déjà presque certain qu'elle vivrait, il s'enfuit à la Bourse afin de lui gagner un million de plus.

Quant à moi, je pris possession du bras d'Édith, je l'aidai, marche par marche, à descendre l'escalier, je la fis tout doucement asseoir dans mon petit coupé vert...

Et fouette cocher ! »

III.

Jusqu'alors l'élégant auditoire avait écouté le docteur Müller sans l'interrompre.

En cet endroit du récit, comme il faisait de lui-même une pause, tous les fauteuils crièrent à la fois en se rapprochant du vieux conteur.

Puis, d'une voix curieusement impatiente :

« Docteur, supplia la marquise, dites-nous donc bien vite où vous vouliez conduire ainsi tous les matins mademoiselle Van-Oven ?

— Tout simplement... répliqua-t-il avec une maligne lenteur, eh ! mon Dieu, tout simplement à ma tournée chez les pauvres !

Il y avait là, je vous le jure, de quoi l'intéresser, de quoi l'émouvoir, de quoi la faire pleurer... la faire agir, la faire vivre !

Oh ! je ne lui fis grâce d'aucune misère, d'aucune douleur, d'aucun drame réel !

Noble et généreuse enfant !... Oh ! j'avais bien deviné son cœur !

A la première maison où nous nous arrêtâmes, je fus presque contraint de la porter dans mes bras jusqu'au cinquième étage.

Elle monta toute seule à la seconde mansarde.

A la troisième, elle était arrivée bien avant moi.

Mais plus d'argent dans sa petite bourse de jeune fille !...

« Je vous en prêterai, lui dis-je ; n'ayez pas peur... nous ne ruinerons pas Van-Oven. Et, du reste, il est bien d'autres moyens encore de consoler et de secourir. !...

— Lesquels?

— Allons toujours... et vous verrez ! »

Effectivement, dès notre première matinée, nous eûmes du bonheur.

Un pauvre septuagénaire qui sollicitait, mais en vain, son admission dans une maison de retraite, et qui se mourait en attendant.

« Hier encore, nous dit-il, j'ai pour la vingtième fois écrit au ministre de l'intérieur !

— Le ministre est un de nos parents, murmura ma jeune compagne, deja devenue toute songeuse. »

Plus loin, au chevet d'une femme souffreteuse, un mari sans emploi, par suite de la faillite d'une maison dans laquelle il travaillait depuis dix ans.

« Ceci regarde M. Van-Oven », articula distinctement Édith, chez laquelle commençait à poindre une initiative, une volonté.

Plus loin encore, de pauvres jeunes filles, qui ne demandaient pas mieux que de rester honnêtes, et auxquelles il ne fallait pour cela que de l'ouvrage noblement payé.

Malheureusement, Édith avait sa couturière, sa lingère, sa modiste, etc., etc.

Mais, plus loin encore, nous rencontrâmes de pauvres petits enfants presque nus... d'autres allaient venir ; un dénûment complet... pas de layette !

L'ouvrage était trouvé, et la marraine aussi.

Nous descendîmes ensuite chez « mes artistes. » Autre mission. Quelques encouragements délicats pouvaient créer de grands hommes !

Un surtout... Mais nous y reviendrons plus tard.

Nos visites se terminèrent par toute une famille en proie à la maladie, à la misère, parce que le fils aîné, son unique soutien, était soldat depuis cinq ans, et qu'on désespérait d'obtenir un congé que refusait obstinément le colonel de son régiment, alors en garnison à Grenoble.

« A Grenoble ! s'écria joyeusement Édith. Le colonel... mais c'est l'intime ami de mon père ; comme ça se trouve !

— Mon enfant, lui répondis-je en l'embrassant au front, lorsqu'on a, comme vous, fortune, position, jeunesse et beauté, ça se trouve toujours ! »

Lorsqu'enfin nous rentrâmes à l'hôtel, Édith s'était emparée de mon carnet, et du coin de l'œil, sur la première page, j'avais pu lire :

1° En rentrant, parler à mon père ;

2° Ce soir, écrire à Grenoble ;

3° Demain matin, chez mon cousin le ministre ;

4° Acquisition pour mes pupilles ;

5° *Id.*, avec mon père, chez « mes artistes », etc.

Elle comprenait déjà que lorsqu'on a seize ans, et non moins de millions, on n'a pas le droit de rester oisive, et surtout de mourir. Elle se sentait utile, elle commençait à se passionner pour le bien, elle était sauvée, rassérénée, vivante !

Le surlendemain, lorsque j'arrivai au rendez-vous, déjà depuis longtemps Édith m'attendait avec impatience.

Au bout de la semaine, elle était bien et dûment enrôlée dans un charmant régiment dont je suis le recruteur indigne, et que je ne crains nullement d'appeler « les anges de Paris. »

Charles Deslys.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe Goubaud, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LES FLEURS DU CIEL

PAR

P. CHRISTIAN

LITHOCHROMIES PAR HANGARD-MAUGÉ

D'APRÈS LES DESSINS DE CLAUDIUS CIAPPORI.

Ce livre est tout à la fois une œuvre historique et religieuse, ainsi qu'une œuvre d'art, et nous l'offrons aux âmes chrétiennes qui cherchent, dans les souvenirs de notre religion, des consolations et des exemples. Toutes les vertus qu'on admire sur cette terre ont leur source dans LA FOI, L'ESPÉRANCE et LA CHARITÉ, et c'est à cette source divine que l'auteur des *Fleurs du ciel* a rattaché, pour chacune de ses grandes périodes, l'histoire de la religion, en lui donnant pour point de départ les actes des martyrs et les vies des saints.

L'ouvrage est divisé en quatre livres :

Le premier, intitulé *la Tige de Jessé*, prend l'homme à son berceau ; il nous montre la chute, le châtiment, les luttes du genre humain, dans les longs siècles d'expiation qui lui sont imposés par la première faute, et il nous conduit à travers les prophéties, les vicissitudes du peuple de Dieu, la grandeur et la décadence des cinq Empires, jusqu'au seuil même des temps où va briller l'aurore de la Rédemption, où la Vierge immaculée, Marie, la Mère du Sauveur, vient couronner la tige de Jessé.

Dans le second livre, *les Fleurs de la Foi*, nous assistons à la persécution des chrétiens, à la mort des martyrs et des vierges, depuis le règne de Néron jusqu'au règne de Dioclétien, et nous trouvons là, dans toute sa terreur et sa grandeur, le tableau de l'Église militante.

Le troisième livre, *les Fleurs de l'Espérance*, place devant nos yeux le triomphe de l'Église. Le vieux monde païen s'écroule sous le poids de la corruption et sous les coups des barbares ; mais, comme l'a dit un écrivain du ve siècle, les barbares n'ont broyé les peuples que pour les rajeunir ; ils s'humilient au pied de la Croix ; le sicambre Clovis courbe la tête devant saint Rémy ; la civilisation moderne est fondée, et la lumière de l'Évangile, source de toute justice et de tout progrès, brille sur le monde pour ne plus s'éteindre.

Le quatrième livre, *les Fleurs de la Charité*, contient le récit des prodiges accomplis par cette vertu surhumaine, depuis la primitive Église jusqu'à notre temps même. Il y a là un des plus touchants et des plus nobles enseignements de l'histoire, car rien n'est plus propre à consoler et à porter au bien que l'exemple de ces dévouements sublimes qui ont donné à leurs auteurs la couronne des élus et consacré leurs noms dans la mémoire des hommes.

Le beau travail de M. Christian est donc la véritable épopée des temps héroïques du christianisme. L'auteur a fondu dans le récit, avec autant de bonheur que de talent, les faits de l'histoire et les biographies des saints. Il a évité par là les redites où il est si difficile de ne pas tomber dans une narration embrassant une longue suite de siècles. Son style est ferme, brillant, rapide, toujours grave, comme il convient dans un sujet aussi élevé, et l'admiration respectueuse que la religion lui inspire donne à ses pensées la force et l'éclat.

Voilà, dans le livre que nous annonçons, quelle est la part de la littérature et de l'histoire; mais l'art y occupe une place non moins importante.

Dans les admirables manuscrits religieux que nous ont légués les vieux âges, les textes, on le sait, sont illustrés de splendides miniatures, qui retracent les principaux faits de l'histoire du christianisme, ainsi que des actes de la vie des martyrs et des saints, et qui expriment figurativement les vérités de la morale ou les mystérieuses aspirations du mysticisme. Pour rester fidèle à la tradition des beaux livres chrétiens, l'éditeur a voulu qu'il en fût de même dans cet ouvrage. Un artiste qui joint à l'inspiration personnelle une connaissance approfondie de l'ancienne peinture religieuse et de son symbolisme, M. Ciappori, a prêté le concours de son talent, et il a composé une symbolique des fleurs, où il représente sous ces gracieux emblêmes, les vertus qui sont la gloire immortelle des saints, l'exemple de la terre et les *Fleurs du ciel*. M. Ciappori a donné lui-même, à la fin de chaque livre, l'explication de ses dessins, et ses belles compositions ne peuvent manquer d'être appréciées comme elles le méritent par toutes les personnes qui protestent contre les tendances matérialistes de l'art, et qui lui demandent l'idéal et la moralité. Les compositions de M. Ciappori, au nombre de dix-huit, ont un grand cachet de suavité mystique, et le coloris, toujours varié et toujours harmonieux, est parfaitement approprié à la nature des sujets.

C'est par les procédés de la lithochromie qu'ont été obtenues les belles planches qui ornent les *Fleurs du ciel*.



M. Hangard-Maugé les a fait exécuter dans ses ateliers, sous ses yeux et sa surveillance incessante. Elles marquent un point de départ nouveau dans la lithochromie, car, sous le rapport de l'harmonie et de la couleur, elles ont le velouté des plus belles aquarelles, la vigueur de la peinture, et, pour apprécier les difficultés qu'il a fallu vaincre afin d'arriver à un semblable résultat, il ne faut pas oublier que dans les impressions de ce genre, chaque couleur, chaque nuance, si délicate qu'elle soit, est tirée à part; que chaque épreuve passe quinze ou vingt fois sous la presse, et que chaque teinte, exprimée sur la pierre, vient tour à tour prendre place sur la planche à l'endroit juste qui lui est assigné.

M. Hangard-Maugé avait depuis longtemps fait ses preuves; mais cette fois il a dépassé, disons-le sans crainte, tout ce que l'on pouvait attendre de son bon goût et de son habileté, et le public, nous en sommes certain, s'empressera de reconnaître que, par les vignettes de ce livre, il a introduit dans son art des perfectionnements inespérés.

Rien n'a été épargné pour faire des *Fleurs du ciel* une des plus belles publications qui aient paru depuis longtemps. L'exécution typographique répond de tous points à l'exécution des planches, et nous présentons avec confiance ce bel ouvrage aux amis des livres et des arts, comme un véritable ornement de bibliothèque et comme un monument qui honore l'art français; nous le présentons aux personnes pieuses, comme une des lectures les plus attachantes qui puissent fixer leur attention, et aux amateurs de la bonne littérature, comme le tableau solide et brillant des faits les plus mémorables de l'histoire religieuse.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER. — La Tige de Jessé.

LIVRE DEUXIÈME. — Fleurs de la Foi.

LIVRE TROISIÈME. — Fleurs de l'Espérance.

VIGNETTES.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Les Fleurs du Ciel, entièrement terminées, se composent de 18 aquarelles imprimées en lithochromie, et d'environ 500 pages de texte, qui forment un admirable volume broché avec luxe, et dont le prix est de 75 francs.

L'ouvrage sera adressé *franc* de port en France aux 50 souscripteurs, nos abonnés, qui adresseront à partir de ce jour et jusqu'au 25 août 1860, à M. Goubaud, directeur du *Moniteur de la Mode*, un mandat sur Paris ou un bon de la poste de 25 francs, et l'ordre de disposer deux mandats de 25 francs, l'un à trois, l'autre à six mois.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, 2, rue Mignon.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Tout d'abord, l'été ne tenant pas mieux ses promesses que le printemps n'avait rempli ses engagements, si l'on n'eût obéi qu'à la véritable logique de la saison, au lieu de se croire forcé de se précipiter aux bords de la mer on dans une ville de bains, on serait resté à Paris, et l'on porterait encore les robes de soie et de laine, au lieu des tissus de gaze, d'organdi et de mousseline, qui semblent les toilettes naturelles du milieu de juillet. Mais que deviendraient les toilettes fraîches et légères destinées aux excursions lointaines, ces charmantes petites redingotes de piqué blanc ou fleuri, ces burnous moelleux et élégants, ces délicieuses robes de gaze ou de grenadine à tant de petites garnitures, qui ne sont qu'un nuage, une vapeur, et surtout ces délicieux chapeaux à bords relevés, ornés de longues plumes d'autruche, de héron ou de faisan, qui ne sont portés à Paris que par des étrangères, mais que la Parisienne promène partout avec tant de grâce en dehors de chez elle?

A propos de ces chapeaux de campagne d'une coquetterie un peu agaçante, un essai a été tenté. On a donné à quelques-uns d'entre eux la forme de tricornes, mais il n'est pas venu à notre connaissance que cette excentricité ait été adoptée encore par une de ces personnes privilégiées dont l'exemple fait autorité en matière de modes et de bon goût.

Une autre innovation que nous avons vue aussi beaucoup plus dans les vitrines des magasins que dans la toilette des femmes, se rapporte à la chaussure. Elle consiste à lacer en dessus du pied, par des œillets de métal, des bottines, principalement de cuir verni. Beaucoup de ces bottines sont ornées sur le cou-de-pied d'une large rosette.

On offre presque partout maintenant comme grande nouveauté, les gants vénitiens, brodés et lisérés d'une nuance tranchant sur celle de la peau et attachés sur le dessus du poignet par trois petits boutons dorés. Nous avons parlé de ces gants dans un temps où l'on en ignorait presque encore l'existence.

Comme lingeries simples, on ne sort pour ainsi dire pas des cols et des manchettes de toile piquée, à pattes, croisées l'une sur l'autre et brodées seulement à leur extrémité. Dans un modèle nouveau, le gros bouton de jaspe ou de malachite qui retenait ces pattes au milieu ou sur le côté est remplacé par une double agrafe d'or façonnée, dans laquelle sont passées les deux extrémités du col ou de la manchette et qui figure un nœud en dessus du poignet et en avant du cou. Avec ces manchettes de toile, attachées sur le côté ou pointues, et boutonnées en dessous, le corps de la manche très large se fait de mousseline claire. Des manches plus habillées sont également de mousseline claire, mais froncées en long par des entre-deux à jours, dans lesquels sont passés de petits rubans ou de petits velours, et dont le poignet se compose d'une grosse ruche de dentelle ou de guipure entremêlée de petites bouclettes de velours ou de ruban. Le fichu assorti est plissé et se termine par une collerette semblable aux ruches des poignets. Avec les manches courtes ou tout à fait ouvertes, on porte des sous-manches bouillonnées dans toute leur hauteur, et coupées entre chacun de ces bouillons par des entre-deux de dentelle ou des bracelets de velours. Madame *Colas*, rue Vivienne, 47, dont les lingeries sont d'un goût exquis, en fait beaucoup ainsi en ce moment.

L'association du noir et du blanc est plus que jamais en faveur. Ainsi l'on porte, sans être aucunement en deuil, des coiffures de dentelle noire et blanche, des chapeaux de crêpe ou de tulle blanc, ornés de grappes de fleurs blanches et de fruits noirs, des chemisettes et des canezous à plis suisses avec revers ou rouleaux de velours noir, et même des robes de tarlatane ou de mousseline toutes couvertes de petits volants alternés noirs et blancs, avec les mêmes volants aux manches et à la petite pèlerine qui recouvre à volonté le corsage décolleté et à ceinture.

Mais comme deuil véritable, la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, a composé, à l'occasion du deuil de la cour, des robes d'une admirable distinction. L'une de celles que nous avons vues était toute couverte de petits volants posés en biais, l'un en taffetas et l'autre en grenadine, et le châle assorti était orné de six petits volants pareils et d'un volant de guipure. Les volants de taffetas sont découpés, et ceux de grenadine sont bordés d'un biais de taffetas.

Une robe de demi-deuil est en taffetas gris clair, ornée dans le bas, de trois volants de la hauteur d'une main chacun, surmontés de tout petits volants d'un gris plus foncé. Cette robe, dont tous les plis sont rejetés en arrière, s'évase bien en éventail et dessine une queue très accusée. Tous les volants sont découpés en festons. Le corsage est plat et boutonné en avant par des boutons gris-foncé. De plus gros boutons garnissent tout le devant de la jupe. Les manches larges et froncées ont un jockey formé d'un grand et d'un petit volant, et un poignet lâche coulissé en biais, avec un parement composé des deux mêmes volants.

Au nombre des robes commandées à la maison *Gagelin* par une élégante jeune femme qui se rend à Vichy, il s'en trouve une de grenadine grise à petits bouquets brodés, garnie à la jupe, vers la moitié de sa hauteur, d'un plissé à la vieille de grenadine, dépassé de chaque côté par un bord de taffetas noir découpé. Cette garniture remonte en avant de chaque côté jusqu'à la taille et continue au corsage en s'évasant jusque sur les épaules. Les manches sont unies dans le haut, coulissées au poignet, et garnies au-dessus de ce bord coulissé, d'une petite ruche à la vieille posée en biais.

Pour les bains de mer, la maison *Gagelin* a de délicieux manteaux en un tissu nouveau, souple et moelleux, mélangé de noir et de blanc, avec le grand capuchon retombant carré sur l'épaule et garni d'un gros gland, ou en drap léger gris-clair rayé de bleu ou de violet et à bordure noire liserée de bleu ou de violet. Trois petites pattes sont posées autour de l'encolure bordée de noir, une toute petite au milieu de deux plus longues, et deux pattes en travers sur chaque épaule retiennent les plis du vêtement.

La *Ville-de-Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, où se trouvent les plus jolis ornements de rubans et de passementeries pour les confections et les robes, a des garnitures tout entières en point de Venise d'un travail admirable. Ses fichus et ses berthes de guipure au crochet à la main, avec mélange de jais, ses aumônières et ses escarcelles sont de la dernière et de la plus aristocratique nouveauté. Les cravates étroites de taffetas qui se nouent sous les petits cols plats, sont à la *Ville-de-Lyon* d'une charmante variété ; et comme ganterie, ce magasin célèbre a une réputation bien justifiée par les innovations heureuses qu'il fait sans cesse, et parmi lesquelles nous avons cité déjà celle du *gant Joséphine*.

Les bonnets se font ou à fond tombant, ou tout à fait ronds genre *Charlotte Corday*. Madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, donne à ceux qu'elle compose un cachet tout à fait historique. L'un de ceux que nous avons vus chez elle était de tulle Malines avec une haute garniture qui se repliait sur elle-même, une bride lilas qui se nouait en long nœud du côté gauche, et des grappes de lilas blanc et lilas qui garnissaient le côté droit.

Une de ses riches coiffures est une torsade de ruban ponceau coupée à droite par un nœud d'épis d'or et en arrière par un nœud plus petit, et d'où retombe à gauche une grande plume blanche.

Un chapeau de madame *Alexandrine*, qui fait rêver la campagne et la verdure, mais avec un climat plus égal que le nôtre en ce moment, est d'une délicieuse paille façonnée, ornée en dessus et en dessous de roses, d'épis et de cerises. Il a éveillé en nous l'idée de la jeunesse souriante et de la beauté.

Un autre d'une parfaite distinction est une paille de riz presque toute couverte de grandes grappes de lilas blanc sur une écharpe de tulle qui se termine en larges barbes carrées. En dessous sont d'autres brides de taffetas blanc, et dans le bandeau, du côté gauche, une branche de lilas.

Une paille belge est recouverte d'une résille de lacet paille, d'où retombe tout autour une frange de petits glands de paille, et que fixent des grappes de raisin saumon et de petits fruits noirs. Les brides sont de ruban saumon rayées en large.

Un autre encore est garni d'une bride de ruban saumon à étoiles noires, qui forme sur le milieu de la passe un large nœud à boucles plates retenu par des boutons et des médaillons de paille entourés de dentelle noire. Le bavolet est uni, surmonté d'un petit bouillon serré par un nœud de ruban noir étroit. Sur le front est une ruche découpée de ruban saumon.

Comme ornements de chapeaux, les fruits ont beaucoup plu cette année. Les grappes de raisin noir ou blanc qu'a faites pour cette destination la maison *de Laère* avaient le velouté et la transparence de la nature. Nous avons admiré aussi ses prunes, ses fruits de houx, de sorbier et de sureau, ses cerises noires et rouges, ses prunelles et ses délicieuses petites azerolles.

La coiffure qu'a fournie madame *de Laère* pour le mariage de mademoiselle de P... était d'une forme parfaite et toute de fleurs d'aubépine et d'oranger divisées par petits groupes.

Le chapeau d'enfant le mieux porté est toujours le *frondeur*. Pour les tout petits, M. *Desprey* le garnit tout en velours rouge noué à plusieurs boucles en arrière et entouré d'une ganse noire et or, avec une grande plume noire à droite.

Pour les petits garçons de huit, dix et douze ans, il le fait en paille doublée de soie.

Les autres genres qui se portent aussi sont le *matelot* à bords droits, en paille unie ou chinée, garni de velours ou de soie noire portant une ancre.

Le *Tudor* à bord relevé de velours, orné en avant d'un chou de plumes noires à cœur blanc.

Le petit *sultan*, de même forme, mais plus rond et garni de velours rouge.

Les chapeaux d'amazones, les plus distingués, sont ceux de paille d'Italie, de forme un peu allongée et à bords relevés, ornés de plumes de héron ou de faisan. M. *Desprey* en a fait aussi pour plusieurs femmes du grand monde, en paille brune avec plume blanche.

Madame *Bernard*, 162, rue de Rivoli, vient de terminer pour plusieurs baigneuses aristocratiques de charmantes robes de gaze ou de grenadine à petits volants bordés de ruches, de biais ou de plissés, ce sont pour la plupart des grisailles chinées ou rayées à semés de petites fleurs brodées, et leur garniture est d'une des couleurs les plus gaies du dessin. Cette habile couturière fait aussi beaucoup de robes de mousseline blanche avec ou sans transparents de taffetas, et nous avons admiré dans ses ateliers deux ravissantes robes de mariée, l'une de moire antique garnie de ruches d'Angleterre, l'autre de tarlatane à volants de point d'Alençon sur un dessous de taffetas blanc.

En même temps que cette dernière robe, la nouvelle mariée, qui habite un magnifique château des environs de Tarbes, s'est fait expédier plusieurs *corsets plastiques* de madame *Bonvallet*, 5, boulevard de Strasbourg. Le succès de ce corset, que ratifient également (chose rare !) et la mode et la médecine, est un fait que l'on ne peut qu'applaudir en le constatant. La couturière la plus exi-



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Coutet, r. Vivienne.
Fleurs de Perrot Petit et Cie, r. Nve St Augustin 20 — Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 4.
Parfums de Legrand, fourr des Cours de France, d'Allemagne et de Russie, rue St Honoré, 207.
Corsets plastiques de Mme Bonvallet, Boulevart de Strasbourg, 5.

Gravé par Tavernier. E. Creusy, del. 1re rue Montmartre, 113. | Envoi de la Mon de Comm on Lassalle et Cie, r. Ste Grand, 3.

geante ne peut désirer pour ses chefs-d'œuvres aériens un support plus convenable et mieux combiné, et la poitrine la plus délicate n'a rien à souffrir du contact d'un vêtement qui moule et soutient les formes au lieu de les comprimer. Le corset plastique est le seul que les médecins permettent aux jeunes filles, car, au lieu de nuire à leur taille, ils aident à son développement normal.

Dans un autre genre, la parfumerie exerce sur la vie elle-même, une influence non moins grande que les corsets. De même que les mauvais parfums sont une espèce de poison lent qui, à la longue, bouleverse et désorganise toute l'économie, ceux qui sont les produits raisonnés de l'observation et de la science ont l'action la plus bienfaisante sur la beauté d'abord, et ensuite sur la santé.

Au nombre de ces produits non-seulement permis, mais encore prescrits par l'hygiène, nous citerons l'*eau tonique de quinine* et la *pommade au baume de tannin* pour l'entretien et la régénérescence de la chevelure; l'*oryza lacte*, lotion émulsive pour le teint; la *véritable eau des Alpes*, d'une senteur exquise et de l'emploi le plus agréable pour la toilette ; les savons : au *cold-cream*, au *lait virginal*, au *jasmin d'Espagne*, à l'*ess.-bouquet* et au *jockey-club*, toutes préparations remarquables de l'ancienne et célèbre maison *Legrand*, fournisseur des cours de France et de Russie, 207, rue Saint-Honoré, ainsi que le *parfum du Nord*; la *fleur de mai*, le *sureau des Alpes* et le *cyclamen d'Italie*, délicieuses essenses pour le mouchoir.

Contre les taches de rousseur, les boutons, les rougeurs, toutes les altérations accidentelles de la peau, le *lait antéphélique* de M. *Candès*, boulevard Saint-Denis, 26, a victorieusement prouvé son efficacité presque infaillible. L'inventeur de ce précieux cosmétique est devenu à son insu le consolateur mystérieux de bien des tristesses inexpliquées, et a rendu la sécurité et la joie à bien des cœurs sur lesquels pesait comme une humiliation cette sorte d'infirmité gênante. Nous avons été nous-même témoin de cures presque miraculeuses qu'il a opérées, aussi le conseillons-nous en toute assurance aux personnes momentanément défigurées par les suites d'une maladie, l'excès de la fatigue ou du chagrin.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° [illegible]45.

TOILETTE DU MATIN CHEZ SOI. — Coiffure retenue dans une résille de soie noire avec une perle d'or à chaque nœud du filet. Petit nœud de velours noir sur la tête, un peu de côté.

Peignoir de mousseline claire avec dessous de taffetas maïs. Garniture de valenciennes, nœud de ruban maïs n° 20.

Ce peignoir est ajusté au corsage devant ; le dos est à coulisse; la jupe s'agraffe sous les nœuds ou se laisse ouverte à volonté.

Un collet pèlerine, avec écart devant, garnit le haut du corsage. Trois nœuds le ferment devant. La manche est fendue devant à la saignée ; elle s'arrondit largement avec ampleur.

Trois nœuds sont posés contrariés sur chaque côté du devant de la jupe.

Un plissé de mousseline doublé de taffetas maïs et large de 7 centimètres, y compris les deux têtes qui forment ruche, garnit la pèlerine, la couture de la manche et tout le tour. Un plissé pareil part de l'épaule, se rapproche de la taille, et s'écarte du bas sur chaque côté du devant.

Une petite valencienne borde chaque côté de ces plissés.

Une valencienne relevée forme col. Une grande valencienne forme sous-manche.

Le devant du peignoir et le bas sont ourlés.

Le jupon est de mousseline et garni de onze petits volants tuyautés bordés d'une petite valencienne.

TOILETTE DE MATINÉE DANSANTE OU DE DÎNER. — Coiffure ornée, de chaque côté, d'une branche de lilas.

Robe de mousseline claire. Corsage décolleté plat, taille ronde, jupe garnie de neuf volants très froncés ayant 10 centimètres; tous faits, ces volants ont un petit ourlet de 1 centimètre et demi.

Sur le haut du premier volant est un bouillonné doublé de lilas avec une petite tête à chaque bord. Ce bouillon et les têtes ont en tout 7 centimètres. La manche se compose d'un bouffant de taffetas blanc très court et d'un gros bouffant de mousseline le recouvrant et serré sur le bras par une ruche lilas.

Un ruban n° 60, pincé sur chaque épaule pour faire place à la manche, forme la pointe derrière et se noue croisé devant, sans coques.

La ceinture de ruban chiné a, sur le côté, un nœud bien *ratatiné* (à cause de la largeur n° 60), et deux longs bouts flottants.

Un nœud à deux coques assez longues et à deux bouts de 30 et 40 centimètres est posé sur le côté, un peu en arrière.

La robe de dessous est de taffetas blanc.



Courrier de Paris.

Il y a des moments comme cela, où la veine y est, peut-on dire! Pendant ces derniers jours c'était tout profit de lire les journaux; j'entends en lire cette partie qui est spécialement réservée à raconter les meurtres par le fer, le feu ou le poison, les suicides, les vols, toutes les catastrophes et tous les crimes dont l'humanité est susceptible de pâtir ou de se rendre coupable! C'est alors un cauchemar qui dure des semaines, des mois entiers. D'autres fois, c'est le contraire : les *faits divers* des journaux sont une série non interrompue de bucoliques, d'églogues, de tableaux riants et sereins ; c'est un retour à l'âge d'or, aux temps héroïques, aux époques de la fable humaine! Le lecteur vit en plein ciel bleu ; le monde est un paradis terrestre et l'on croirait l'homme revenu à son innocence primitive. Qui se plaint de ses bonnes veines-là, où l'on aime à se reposer, comme en une oasis au milieu de l'aride sécheresse de notre malheureux temps? Personne à coup sûr.

Donc nous voici dans la bonne veine des faits divers qui consolent un peu des misères de notre siècle enregistrées, chaque jour, à des millions d'exemplaires que les deux Mondes se communiquent et sur lesquelles ils enchérissent très souvent l'un sur l'autre, le Nouveau pour montrer que l'Ancien est arrivé à l'apogée de la corruption, l'Ancien pour prouver que le Nouveau n'a rien à lui envier sous ce rapport. Quelle joie c'est donc pour les âmes honnêtes qui traversent et ce même temps et ces mêmes deux Mondes, croyant encore au bien, au bon, au beau, à l'absence d'égoïsme, au dévouement, ayant foi dans les sentiments chevaleresques, dans l'abnégation de soi, dans les élans généreux et spontanés qui prisent un service rendu au-dessus de la vie jouée à pile ou face sur un danger dont on ne calcule pas même ni la profondeur, ni la hauteur, — quelle joie c'est pour ces âmes-là, dis-je, de lire quelque belle action écrite à la même place où la veille on constatait un crime! tirée à autant de millions d'exemplaires, éclatant sur l'univers entier par toutes les bouches et par toutes les trompettes de la presse !

Quelle joie bien plus grande encore quand on voit des enfants accomplir ces bonnes actions, ressentir de ces élans où le cœur est tellement le maître que la raison n'y pourrait rien, si la raison avait déjà sa place dans de petits cerveaux grands comme la main! Oui, c'est une joie bien autrement complète, car une génération d'enfants, qui ne se montre ni timide, ni égoïste, ni tremblante devant le danger, promet pour l'avenir une génération d'hommes forts, héroïques, honnêtes, vertueux dans le sens antique du mot. Cela console du passé et du présent, et donne envie de vivre pour assister au spectacle de cette quasi-transformation de la société!

Je l'assure, ce n'est pas sans émotion que j'ai lu, ces jours derniers, dans les journaux deux traits de courage de la part de deux enfants, l'un âgé de onze ans, l'autre de cinq ans, et comme je ne connais pas de meilleure école que celle de la morale en actions, je ne résiste pas au plaisir de consigner ici ces deux traits. Le plus âgé de ces deux héros, celui de onze ans, nommé Léon THIRIEZ, jouait avec d'autres enfants près du canal des Hibernois à Lille ; l'un d'eux, âgé de quatre ans, tomba à l'eau. Léon Thiriez, n'écoutant que son courage, sans calculer le danger auquel il s'expose, ne prend pas même le temps de mettre habit bas, et le voilà à l'eau, barbottant dans le canal et ramenant sain et sauf sur le bord le pauvre petit enfant.

L'autre héros n'a que cinq ans, ai-je dit; or, du moment que les enfants se mêlent d'avoir des vertus qui sont le lot des hommes, plus ils sont jeunes, d'autant plus ils sont héroïques. S'il faut, à mon avis, admirer Léon Thiriez, combien plus ne faut-il pas admirer Louis DABIN ! Donc c'était au village de la Pettière, près Saint-Fiacre, trois bambins, les deux frères Dabin, Louis et François, et un de leurs camarades, Charles Moriceau, jouaient imprudemment dans un bateau sur la Sèvre ; l'un des trois, Charles Moriceau, âgé de neuf ans, perd l'équilibre et tombe dans la rivière, en un endroit profond de plus de 25 pieds. Après avoir disparu, il revint à la surface de l'eau. Alors Louis Dabin, sans pousser un cri et avec un sang-froid bien au-dessus de son âge, dit avec raison le journal qui a primitivement rapporté le trait, saisit son camarade par les cheveux, et avec l'aide de son frère, parvient à le retirer de la rivière où Charles Moriceau se serait infailliblement noyé sans la présence d'esprit du jeune Louis Dabin. Le temps de crier, de se désoler et d'attendre du secours, et c'en était fait du petit noyé!

Y a-t-il des récompenses et des distinctions honorifiques pour les enfants qui accomplissent de tels actes de courage et de dévouement ? Non, Dieu merci! et je regretterais qu'il y en eût; car s'il pouvait m'entrer dans la pensée qu'un enfant a accompli une bonne action avec la perspective d'y trouver une récompense quelconque, ma joie serait troublée. Mais que Dieu prête vie à Léon Thiriez et à Louis Dabin, et pensez un peu si ce ne seront pas là de vrais hommes un jour, et taillés sur le bon patron!

Ah! que j'aime bien mieux des enfants ainsi faits, et que mieux vaut les vanter que ces petits prodiges, que l'on exhibe comme des génies précoces en musique, en peinture, en littérature! On a toujours le temps de faire des vers et de la prose, et de chanter excellemment et de peindre à ravir; mais on n'a pas toujours le temps d'être brave, de mépriser et d'affronter le danger, de rendre service à son semblable. On peut toucher merveilleusement du piano après avoir sauvé de la mort un homme ; écrire une tragédie irréprochable ou un roman attachant, après avoir gagné une bataille, et peindre un tableau après avoir offert sa vie sans la marchander ; mais la réciproque n'est pas toujours vraie. Et ma foi! dussé-je passer pour un moraliste chagrin, je dirai volontiers aux pères et aux mères : « Enseignez le courage à vos fils avant le latin, et à vos filles les devoirs sérieux et les dévouements de la vie avant le piano et l'aquarelle!

Avouons-le entre nous, là, les générations ainsi élevées où les enfants ont déjà les élans et les vertus qui feront l'honneur de leur jeunesse et de leur âge mûr, ne valent-elles pas mieux que les générations étiolées aux-



quelles on laisse respirer l'air des sentiments que nous nous reprochons mutuellement et avec dureté, nous autres gens sur le retour de la vie!

Et voilà comme la lecture des *faits divers* des journaux console quelquefois des crimes et des assassinats qui en sont le thème ordinaire.

Je crois que me voilà bien empêché de faire un courrier raisonnable sur ce bon Paris que l'on dit désert, en ce moment, et qui est toujours peuplé à l'infini. C'est le tonneau des Danaïdes; on a beau l'emplir, il se vide; on a beau le vider, il est toujours plein. Et puis, une fois que l'on est sur la pente, il faut se laisser glisser jusqu'au bout. J'ai débuté sur un ton grondeur, je gronderai donc jusqu'à la fin. J'aurai fait, sans y songer, un courrier raisonneur.

Je viens de lire dans les journaux que le chemin de fer de l'Ouest a pris une mesure excellente et délicate dont il faut le remercier au nom des dames. Dans chaque train, désormais, il sera réservé un compartiment spécial de première classe pour les fumeurs. A l'avenir les dames ne seront plus sollicitées d'accorder à ces terribles concurrents de la locomotive une autorisation que leur bienveillance refusait rarement, mais dont elles souffraient toujours. C'est l'occasion de rappeler ce mot d'une grande dame à qui un fumeur demandait si l'odeur du cigarre ne l'incommodait point. « Je l'ignore, monsieur, répondit-elle, on n'a jamais fumé en ma présence. »

Complétons ce sujet par le récit d'une anecdote que se plaisait à raconter Henri Clay, le célèbre homme d'État américain.

« En voyageant dans l'Ouest, disait Henry Clay, je me trouvai un jour en voiture avec trois personnes, une jeune dame, son mari et un troisième individu, enveloppé de son manteau et plongé dans un profond sommeil. Tout à coup un énorme Kentuckien monta brusquement dans la voiture, le cigare à la bouche, lançant d'épaisses bouffées de fumée sans égard pour ses covoyageurs, et surtout pour la jeune dame qui manifesta des symptômes de malaise. Le mari, en termes très polis, invita le Kentuckien à ne plus fumer. Celui-ci répondit : « J'ai payé ma place, je fumerai tant qu'il me plaira, et personne au monde ne m'en empêchera. » Ce disant, il roula de gros yeux et regarda autour de lui d'un air provocateur. Évidemment il ne redoutait pas une querelle et, si d'aventure elle se fût présentée, le Kentuckien semblait en disposition de la mener aussi loin que possible. Le jeune homme se tut.

» J'hésitai un moment, ajoutait Henry Clay, pour savoir si je n'interviendrais pas; mais je compris que j'avais peu de chance à me mesurer avec cet athlétique adversaire, et je songeai à l'impuissance des lois qui ne m'offraient pas même un recours contre lui. Après tout, cela ne me regardait pas, et je ne voyais pas l'utilité de faire le Don Quichotte, en prenant à mon compte la querelle d'un étranger. C'est alors que le voyageur endormi se dégageant de son manteau, s'assit carrément. C'était un homme de taille moyenne, d'apparence délicate, boutonné de haut en bas. Il fixa sur le Kentuckien, deux yeux gris perçants, puis, avant d'avoir prononcé une seule parole, il passa la main derrière son collet d'habit et en retira un couteau d'une longueur démesurée et bien affilé.

— » Monsieur, dit-il alors à Kentuckien, je me nomme le colonel James Bowie, bien connu, je crois, dans l'Arkansas et en Louisiane; si, à la minute, vous ne jetez pas votre cigare par la croisée, je vous plonge ce couteau dans le ventre, aussi vrai que je dois mourir un jour. »

« Je n'oublierai jamais, disait Clay, l'étrange regard du colonel Bowie. C'était quelque chose de magnétique et de fascinateur. Le Kentuckien, pendant quelques secondes osa affronter ce regard; mais il baissa bientôt les yeux, retira son cigare de ses lèvres et le jeta par la croisée. Le colonel Bowie rentra alors son couteau dans la singulière gaine qu'il lui avait choisie entre ses deux épaules, s'enveloppa dans son manteau, s'endormit et ne prononça plus une seule parole pendant le reste du voyage. »

Depuis cette époque, l'arme du colonel Bowie a acquis une sinistre célébrité aux États-Unis où il est devenu l'argument suprême dans les conditions les plus ordinaires de la vie.

Je ne sais pas s'il se rencontrerait beaucoup de colonels Bowie dans nos chemins de fer, quoique les Kentuckiens y soient nombreux; mais la compagnie de l'Ouest y a sagement mis bon ordre.

X. Eyma.

MÉLANGES.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs du projet de construction d'une nouvelle salle pour l'Opéra. Le plan de cette salle, monument digne de la capitale, est chose plus difficile qu'on ne pense; vingt ou trente plans ont été présentés, plus ou moins ingénieux, plus ou moins hardis, plus ou moins praticables. Qu'il nous suffise de dire qu'un architecte proposait tout simplement de démolir une partie de la place Vendôme pour ériger l'Opéra sur l'emplacement du ministère de la justice; qu'un autre nivelait la butte des Moulins; un troisième conservait l'ancien emplacement, en dépit de ses inconvénients bien constatés, se contentant de nouveaux percements et de l'élargissement des abords.

Deux projets semblaient plus raisonnables que tous les autres; l'un plaçait le futur Opéra sur l'emplacement de l'ancien Garde-Meuble, vis-à-vis le ministère de la marine, ayant une entrée sur la rue Royale et l'autre sur la place de la Concorde; le second à l'entrée des Champs-Élysées, ayant pour vis-à-vis le Théâtre-Italien ou le Théâtre-Lyrique; cette double construction remplissant les conditions d'isolement et de facilité des abords, aurait eu l'inconvénient de masquer la perpective splendide des Champs-Élysées d'un côté et des Tuileries de l'autre; on ne peut nier cependant que ce ne soit de ce côté que tende presque exclusivement à se développer le nouveau Paris du luxe et de la fashion.

Après avoir laborieusement examiné tous ces projets, la commission en est revenue à celui du gouvernement;



mais, tenant compte des critiques dont il avait été l'objet, elle l'a notablement modifié.

Le nouvel Opéra a toujours 56 mètres de façade sur 70 de profondeur; mais la place sera agrandie de l'espace primitivement destiné à deux rues latérales ; de plus, leur suppression permettra d'ajouter au bâtiment principal deux cours couvertes, l'une réservée pour l'entrée exclusive des voitures de la cour, l'autre pour celles du public.

Les deux rues de Lafayette et de Rouen, portées de 15 à 20 mètres de largeur, viendront aboutir sur la nouvelle place, qu'un boulevard de 30 mètres de large reliera au carrefour Gaillon, tandis que deux rues de 20 mètres de largeur chacune, aboutiront, l'une à la façade orientale de la Madeleine, l'autre à la place de la Bourse, près du théâtre du Vaudeville.

*
* *

A propos de la reconstruction de l'Opéra, un journal a donné les dimensions des principaux théâtres de l'Europe. Il résulte de ce travail que la salle actuelle de l'Opéra a 19 mètres 50 centimètres de hauteur et 22 mètres 50 centimètres de largeur moyenne; le théâtre a 32 m. de largeur et 26 m. 50 c. de profondeur; le foyer a 8 m. 50 c. de large sur 43 m. de long. La salle du théâtre Saint-Charles, à Naples, a une largeur moyenne de 25 m. 75 c. et une hauteur de 25 m. 50 c.; le théâtre a 35 m. de largeur et 23 m. de profondeur; le foyer a 17 m. de largeur sur 17 m. de long. La salle du théâtre de la Scala, à Milan, a 29 m. de largeur et 20 m. de hauteur; le théâtre a 25 m. 50 c. de largeur et 24 m. de profondeur. La salle du théâtre de Charles-Félix, à Gênes, a 27 m. de largeur et 17 m. de hauteur; le théâtre a 32 m. de largeur et 24 m. de profondeur; le foyer a 13 m. de large sur 15 de long. La salle du Théâtre de la Reine, à Londres, a 25 m. de largeur et 17 m. de hauteur; le théâtre a 27 m. de largeur et 13 m. de profondaur; le foyer a 14 m 50 c. de large sur 30 m. de long. Enfin, la salle du Grand-Théâtre-Impérial, à Saint-Pétersbourg, a 22 m. 50 c. de largeur et 21 m. de hauteur; le théâtre a 24 m. de largeur et 28 m. de profondeur.

*
* *

Un peintre allemand, M. Amberger, a découvert à Bâle, dans un coin de la boutique d'un marchand de bric-à-brac, un portrait resté inconnu jusqu'ici, de Schiller. La parfaite ressemblance en ayant été constatée par la fille du grand poëte, madame la baronne de Gleichen, le duc de Saxe-Weimar en a fait l'acquisition et l'a envoyé au Schiller-Haus de Weimar.

*
* *

On vient d'adjuger à l'hôtel Drouot trois vases de l'ancienne fabrique de Sèvres, commandés par Louis XVI et donnés par ce souverain à un ministre de Prusse.

Ces trois vases ont, l'un 48 centimètres, les deux autres 40 de hauteur. Leurs formes sont délicieuses; leur fond est bleu de roi, à gorges et culots enrichis de canaux creux, ornés de modillons réservés en blanc, surmontés de couvercles, posés sur des piédouches à socles carrés, terminés par des griffes léonines. Les anses sont dorées avec ornements de feuillages.

Chaque vase porte deux médaillons se détachant sur le fond bleu de la panse. Celui de la face antérieure du grand vase représente Pygmalion et Galatée d'après le tableau de Boucher; ceux des deux autres, des bacchanales d'après le même maître.

Les médaillons des faces postérieures offrent des vues du parc de Versailles.

La vente en a été faite en présence d'une foule considérable d'amateurs.

La mise à prix de l'expert a été de 25,000 fr., qu'on a immédiatement acceptée; puis de 1,000 fr. en 1,000 fr., de 500 fr. en 500 fr., l'enchère est arrivée à 63,000 fr., et le marteau du commissaire-priseur a décidé l'adjudication en faveur de lord Hetfort.

*
* *

Un arrêté ministériel a fixé du 1er mai au 1er juillet 1861 l'exposition des œuvres d'art des artistes français et étrangers. Cette exposition aura lieu au palais des Champs-Élysées. Les ouvrages devront être déposés du 20 mars au 1er avril.

Aux termes de cet arrêté, le jury d'admission sera composé des quatre premières sections de l'Académie des beaux-arts, auxquelles seront adjoints MM. les membres libres de cette Académie. Seront reçues sans examen les œuvres des membres de l'Institut, celles des artistes décorés pour leurs ouvrages, ou ayant obtenu soit une médaille de première classe aux expositions annuelles, soit une médaille de deuxième classe à l'exposition universelle.

Les médailles à distribuer aux artistes seront de trois classes : première classe, valeur de 1500 fr.; deuxième classe, valeur de 500 fr.; troisième classe, valeur de 250 fr. Une médaille d'honneur de 4000 fr. pourra être accordée à l'artiste qui se sera fait remarquer entre tous par un ouvrage d'un mérite éclatant.

Les récompenses seront distribuées dans une séance solennelle. Le produit des entrées, fixé à 1 fr. par personne, sera employé à l'acquisition d'œuvres exposées.

Louis DE SAINT-PIERRE.

UNE CONSULTATION.

(Fin.)

Un mois plus tard, elle était si bien revenue, si parfaitement portante, si joyeusement alerte, que Van-Oven, transporté de joie, s'écriait :

—Voici le moment de faire venir Storfius et Cie de Francfort.

Déjà les couleurs d'Édith s'étaient évanouies.

— Non, m'écriai-je vivement, laissons Storfius et Cie... de l'autre côté du Rhin!



— O ciel! docteur, défendriez-vous à ma fille...

— Le mariage, non pas, mais le mari... celui-là, du moins... Plus tard, nous verrons... Ça me regarde!

— Comment, vous?

— N'est-elle donc pas un peu ma fille aussi?

— Oui, oui!

Effectivement, quelques années plus tard, un jour j'abordai Van-Oven, et je lui dis :

« Il est temps de marier notre Édith.

— Bah! et avec qui?

— Avec Lucien de C...

— Comment... cet artiste dont ma fille m'a fait acheter le premier tableau?

— Dites un gentilhomme, qui, après s'être volontairement appauvri pour payer les dettes de son père, s'est refait par son talent une nouvelle fortune.

— Une fortune d'artiste!

— J'y ajoute pour ma part un million.

— Un million; où diable le prenez-vous?

— Dans votre caisse.

— Oh!

— Ne me devez-vous pas mes honoraires de médecin? Ne m'avez-vous pas cent fois répété, après chacun de mes refus: « Eh bien! soit, plus tard; tout ce que vous voudrez. Vous ne coterez jamais assez haut le salut de ma fille.

— Sans doute; mais...

— Trouvez-vous que ce soit trop peu d'un million, mettons-en deux. Je le donne également en dot au mari d'Edith.

Van-Oven n'avait pas encore dit tout à fait oui.

Édith, qui sans doute écoutait, vint tout à coup se jeter dans ses bras.

Et... et voici comme quoi j'ai miraculeusement ressuscité madame de C...; comme quoi je pense qu'on peut guérir les riches dames, les jeunes filles et surtout les jeunes veuves... atteintes de la morbidezza parisienne.

A savoir :

Par le travail, par la charité, par l'amour!

Voilà toute la sorcellerie du docteur Müller. »

IV.

Minuit sonnait.

On se leva pour le départ.

Mais, avant que personne encore ne fût sorti du salon, la marquise s'élança vers le vieux médecin, l'embrassa spontanément sur les deux joues, et devant nous tous lui dit :

« Merci de la consultation, docteur. Venez me prendre demain matin pour ma première tournée chez « nos pauvres! »

Charles Deslys.

DEUX HÉROS DE L'ARMADA.

I.

L'ESCAPADE.

Sur la route de Madrid à Astorga, deux enfants cheminaient joyeusement. Ils étaient frais et roses, insouciants, mais un rayon d'énergie s'échappait de leurs prunelles et accentuait leur physionomie mutine.

Le plus âgé des deux n'avait pas quinze ans.

A les voir gambader follement, s'arrêter, étonnés, devant une meule, à la porte d'une ferme, à tous les accidents de la route, en un mot, il était facile de voir qu'ils jouissaient pour la première fois d'une liberté longtemps désirée. Un œil exercé n'eût pas tardé à reconnaître dans ces deux espiègles deux élèves de l'Université de Madrid.

En effet, c'étaient deux échappés de collége, deux victimes de la lecture de quelque roman voyageur, deux philosophes sans souci, parce qu'ils étaient sans expérience.

Heureux âge!... non pas à cause de ses hardies équipées, mais bien à cause de son ignorance des hommes, de son oubli d'un passé presque nul et de son dédain pour l'avenir inconnu. Et pourtant, si quelque voyageur lettré eût prêté l'oreille à la conversation de ces deux enfants, il eût été grandement surpris. L'un deux débitait, par instants, des tirades de vingt, trente et jusqu'à cinquante vers; des vers sur la liberté, le bonheur des champs, l'horreur des villes; des vers harmonieux et fortement pensés, que n'eût certes pas dédaigné de signer le glorieux Caldéron, dont la renommée remplissait alors toute l'Espagne... Et ces vers n'étaient pas le résultat d'une facile mémoire, ils étaient dus à l'inspiration spontanée de celui qui les déclamait.

L'Espagne, sous Charles-Quint, venait d'atteindre l'apogée de sa splendeur. Elle voyait fleurir les grands hommes dans tous les genres. Elle comptait surtout un grand nombre de littérateurs illustres, cette gloire qui manque si souvent aux conquérants!

L'un des deux enfants, celui dans lequel nous avons signalé l'heureux don de la poésie, se nommait Félix, l'autre s'appelait Carlo.

Quelle ardeur Dieu a mise dans les jeunes jambes de quinze ans! Comme ils couraient follement après les papillons, les sauterelles, les oiseaux!... Quand ils traversaient un village, à peine s'arrêtaient-ils un instant pour faire emplète de quelques fruits, de

quelques gâteaux : nourriture bien légère pour des jambes si actives!...

Pourtant, la nuit venait à grands pas, et nos deux jeunes fous durent songer à chercher un gîte, pour ne pas coucher à la belle étoile. Ils s'arrêtèrent à moitié chemin, à peu près, entre Madrid et Astorga, dans une auberge d'aussi modeste apparence que leur bourse, car ils n'étaient pas riches, loin de là! S'ils avaient eu le temps ou la sagesse de réfléchir, ils auraient pâli en songeant au lendemain. Mais, ils se gardaient bien de réfléchir. Ils firent un copieux repas, se couchèrent aussi gaiement qu'ils avaient couru et s'endormirent sans effort.

Le jour commençait à peine à poindre que déjà ils étaient sur pied, aspirant, par la fenêtre ouverte, les parfums agrestes qu'ils avaient tant rêvés sur les bancs de l'école.

La deuxième journée d'escapade fut semblable à la première, avec cette différence toutefois que la bourse se vidait avec une rapidité désolante et que, quand les premières maisons d'Astorga parurent à l'horizon, ils n'avaient plus en poche le moindre maravédis.

Le lecteur a peut-être déjà compris que Félix et Carlo n'accomplissaient pas une promenade ordinaire. Il leur manquait pour cela l'autorisation de leurs parents, ou tout au moins de leurs maîtres; mais, dans l'état d'esprit où ils se trouvaient, cette autorisation même, — que, du reste, ils n'auraient pas obtenue, — les eût gênés : elle eût gâté leur roman.

Or, ce dont le roman se soucie le moins, c'est de la réalité.

Et la réalité est une maîtresse exigeante, qui parle d'autant plus haut qu'on l'a plus méconnue. Elle commença à exercer son despotisme, à l'égard de nos deux fugitifs, quand ils arrivèrent à Astorga.

Plus d'argent dans la poche, mais en revanche une faim de cannibale et une soif de damné. Il fallut d'abord ronger son frein; mais ne croyez pas que le roman fût gâté pour si peu! Félix fit quelques vers sur le comique de leur situation, et Carlo, le plus paresseux des élèves de Madrid, le plus ignare, applaudit des deux mains. C'était tout ce qu'il savait faire, mais il s'en acquittait bien. Il composait, à lui seul, tout le public de son ami, et celui-ci l'aimait, tant pour le contraste qu'il formait avec lui que pour le culte qu'il lui avait voué. Jeunes ou vieux, les poëtes sont comme les rois, ils aiment les flatteurs, et les flatteurs sont rarement aussi francs que Carlo.

Les deux amis s'arrêtèrent au coin d'une rue, et tinrent conseil sur le meilleur parti à prendre pour conjurer la faim et la soif. Quand j'ai dit qu'ils étaient aussi insouciants qu'Horace sur le lendemain, je me suis peut-être trop avancé, car, sans parler, ils tirèrent spontanément ensemble de leurs poches quelque chose qui annonçait la prévoyance.

C'étaient leurs gobelets d'argent!

—Vive Dieu! s'écria Félix, voilà notre ressource. Il ne s'agit plus que de trouver un orfèvre pour les vendre.

Ils arpentèrent de nouveau la longue rue et les ruelles d'Astorga; pas d'orfèvre!

— Bah! dit Félix, l'homme du conseil et des expédients, retournons sur nos pas. A Ségovie, nous trouverons ce que nous cherchons.

— Allons à Ségovie, dit tranquillement Carlo.

Ségovie était loin; les jambes si alertes la veille commençaient à se rouiller. Mais sur la route, ils trouvèrent un homme qui reconduisait des mules sans emploi; ils obtinrent la permission de s'installer sur le dos de l'une d'elles, et non-seulement la route se fit ainsi sans fatigue, mais encore ils reprirent de nouvelles forces et purent admirer de plus haut la beauté du paysage.

De retour à Ségovie, leur premier soin fut, naturellement de courir chez un orfèvre. Celui auquel ils s'adressèrent était un homme respectable, père de famille à cheveux blancs. A l'aspect des gobelets d'argent qu'ils lui présentaient, il jeta sur eux un regard inquisiteur.

— Peste, mes enfants, dit-il, voilà de bon argent, bien fin. Qui donc vous a fait ce présent?

— Notre père, répondit Félix. Ils sont bien à nous et nous avons bien le droit d'en disposer.

— Hum! c'est un point qu'il faudrait éclaircir.

Carlo sentait ses jambes fléchir. Le ton de l'orfèvre lui faisait peur. Il est vrai que Félix, malgré son aplomb, n'était guère plus rassuré.

— Ma foi, dit tout à coup l'orfèvre, ces gobelets me plaisent et vous m'avez l'air de deux honnêtes garçons. Entrez dans ce cabinet, je vais les peser et je vous donnerai la valeur de leur poids.

Ils entrèrent dans le cabinet, qui se referma sur eux, et Carlo respira bruyamment.

— J'avais bien peur que ce diable d'homme ne nous fît quelque mauvaise affaire, dit-il.

— Et moi, dit Félix, c'est maintenant que j'en ai peur pour tout de bon.

Il alla tout doucement essayer d'ouvrir la porte, impossible; elle était fermée à double tour. Il y avait bien une fenêtre donnant sur la rue; mais de solides barreaux rendaient la fuite impossible de ce côté.

Tandis qu'ils cherchaient inutilement à s'évader, trop certains d'être dénoncés par l'orfèvre, tout à coup une porte qu'ils n'avaient pas vue s'ouvrit et livra passage au traître qui les avait emprisonnés; il était suivi d'un alguazil.

L'alguazil saisit au collet les écoliers tremblants.

— Allons, mes drôles, cria-t-il d'une voix sinistre, suivez-moi chez l'alcade.

A ce nom d'alcade, Carlo se réveilla et réussit à se dégager des mains de l'alguazil; ce ne fut que pour tomber dans celles de l'orfèvre.

— Soit, dit le marchand d'or, nous serons deux pour vous conduire.

Félix avait compris que toute résistance était inutile. Au lieu de se démener comme son compagnon, il marcha tranquillement devant ses guides.

Il y avait cette différence entre lui et Carlo, que, prompt à concevoir une entreprise hardie, il savait prendre son parti des difficultés qu'il rencontrait. Carlo, au contraire, d'une intelligence plus bornée, adoptait avec feu les projets de son camarade, mais il se laissait abattre et rebuter par les obstacles; puis le dépit le rendait à lui-même, et il voulait les briser; alors il devenait fougueux, indomptable. Il laissait deviner déjà ce qu'il devait être un jour.

Voyant qu'il ne pouvait le calmer, Félix entreprit de l'égayer. Il y réussit; il dérida même l'orfèvre et l'alguazil, si bien qu'en arrivant chez l'alcade, ils étaient tous les quatre les meilleurs amis du monde. Là, on revint à la réalité.

Il fallut avouer qu'on s'était échappé du collége, et se laisser reconduire à Madrid par l'alguazil. Ainsi se termina ce tour du monde qu'ils avaient si joyeusement commencé.

II.

LE DUEL.

L'un des deux enfants que nous venons de mettre en scène était Carlo de Salazar, qui devint plus tard l'un des plus hardis marins de l'Espagne; l'autre se nommait tout simplement Félix Lope de Vega Carpio. Tout le monde sait ce qu'il devint par la suite.

Doué des plus précieuses qualités au moral et au physique, Lope de Vega eut toujours le travail excessivement facile; sa prodigieuse mémoire ne lui fit jamais défaut. Aussi, sans effort, il tint constamment la tête de ses classes, tandis que Carlo ne parut à ses maîtres qu'un de ces paresseux vulgaires, incapables de tout élan d'intelligence. Le premier et le dernier, tels étaient les deux écoliers.

Mais sous l'apparente incapacité du jeune Salazar se cachait un cœur dévoué, courageux, héroïque même.

Il n'est pas rare de rencontrer sur les bancs de l'école de ces esprits indomptables qui font le désespoir des maîtres et la douleur des parents. On les juge par leurs œuvres, on les met à l'index, on les prend en pitié... Mais dans ces cœurs longtemps rebelles à la culture, il se fait un travail libre et lent, il se développe une éducation naturelle à laquelle la scholastique reste étrangère; ils ne suivent pas les routes frayées; ils ont des instincts bizarres, des pensées ou sombres ou exaltées, qui les emportent souvent trop au-dessus du vulgaire pour que celui-ci les comprenne.

On ne trouve leurs pareils que parmi les sauvages. Mais a-t-on jamais réfléchi à tout ce qui se perd de force, de génie, d'aspirations qui deviendraient fécondes pour l'humanité, parmi les hordes insoumises de notre civilisation?

Nous ne voulons pas dire que Carlo de Salazar fût un génie incompris; mais nous sommes heureux de saisir une occasion d'appeler l'examen des précepteurs, professeurs, ou même des simples instituteurs sur ces écoliers fatigants et insoumis qui rebutent leur courage et font si peu d'honneur à leur zèle. Il y a parmi eux plus souvent qu'on ne pense, des intelligences d'élite, dont le seul tort est de ne pas mûrir assez tôt.

Nous retrouvons, quelques années plus tard, devenus presque des hommes, les deux enfants que nous avons suivis chez l'alcade de Ségovie. Ils ne sont plus soumis à la règle sévère de la première école, mais ils étudient toujours : ils sont élèves de l'université d'Alcala.

Lope de Vega, le gracieux poëte, le Voltaire sans impiété, mais aussi sans fiel, du plus glorieux siècle littéraire de l'Espagne, étudiait la philosophie dans cette ville avec autant de succès que la littérature à Madrid. Il avait encore pour compagnon, non moins inséparable que jadis, le gai viveur Carlo de Salazar.

Ils menaient un peu la vie à la façon de nos étudiants du quartier Latin, avec cette différence toutefois que, grâce à leurs noms, ils faisaient l'ornement de la noblesse légère d'Alcala; en un mot, ils menaient là une vraie vie de gentilshommes.

Ils en étaient arrivés à réaliser à peu près leurs rêves échevelés du collége. Leur joyeuse existence n'était-elle pas telle qu'ils l'avaient espérée et qu'ils la cherchaient sur la route d'Astorga?

Peu favorisés de la fortune l'un et l'autre, l'étoile de Félix avait du même coup brillé sur tous les deux. Les poésies de Lope de Vega couraient déjà Madrid et surtout Alcala. Un grand seigneur qui résidait en cette ville, le duc d'Albe, s'était déclaré hautement le protecteur du jeune poëte, et, sous cet illustre patronage, la fortune avait commencé à lui sourire. Félix avait trouvé un libraire qui lui avait acheté son premier poëme : l'*Arcadie*.

D'autres libraires se disputaient ses romances; aussi les folies de nos deux jeunes gens suivaient le flot montant de leur fortune naissante; et plus d'une senora brune, à l'œil de flamme, leur souriait der-



rière son éventail, quand ils passaient devant ses jalousies, et même au théâtre, leur rendez-vous favori.

Tout succès a ses envieux, sans cela il ne serait pas complet. Une gloire de jeunesse et de poésie ne pouvait donc se passer de ce triste complément. Il ne manquait pas à Alcala de ces jeunes fats, entichés plus encore de leurs prétendues grâces que de leur noblesse, qui ne pardonnaient pas à Lope de Vega de l'emporter sur eux.

Ces beaux diseurs de riens, dont la race a toujours abondé, lui auraient peut-être pardonné l'éclat jeté par ses poésies, mais ils souffraient avec indignation qu'il les éclipsât auprès des belles...; et ne pouvant, sans manquer de tact, l'attaquer sur ce dernier terrain, ils s'en prenaient à ses vers qu'ils déchiraient à belles dents.

Telle est la situation des deux amis, au moment où nous les retrouvons, un soir de première représentation, au théâtre d'Alcala.

Depuis quelques minutes déjà, Félix se promenait à grands pas dans le parterre encore vide, lorsque Carlo l'y rejoignit.

Celui-ci s'arrêta un instant, comme ébloui.

—Vive Dieu! s'écria-t-il, quel air de satisfaction, senor!... Aurions-nous fait quelque héritage inespéré, vendu quelque poëme nouveau? Jamais je ne t'ai vu si content d'être seul.

— Raille, raille, Carlo; raille, mon ami, tu me fais plaisir. La satire est un plaisir de dieu!

— La satire, hein?... Qu'est-ce que tu tiens à la main?... Dieu me pardonne, mais, c'est une!...

— Si c'en est une!... oui, c'est une satire, et une satire dont on rira comme je riais moi-même en la relisant. Tiens, elle vient de paraître aujourd'hui même, jetes-y les yeux. Je me trompe fort, ou elle fera ce soir plus de bruit que la pièce nouvelle.

— Ouais, fit Carlo, qui avait lu le titre, mais ceci est à l'adresse du brillant cavalier qui te dispute le cœur de la belle Peppa de la Roca?

— Comme tu le dis, le brillant cavalier don Jose de Torrès, le lion d'Alcala!

— Lion sans griffes et sans crinière.

— L'arbitre du goût des Espagnes! Le savant critique de mon poëme l'*Arcadie*.

— Critique, critique... De quel côté te tournes-tu dans ta satire? du côté de Peppa ou du côté de l'*Arcadie?*

— Oh! je ne lui fais pas l'honneur de craindre a rivalité; je ne me moque que de mon critique.

— Hé! hé!... il me vient une idée...

— Drôle?...

— C'est selon.

— Parle.

— C'est que le senor caballero dont nous parlons pourrait bien se piquer...

— Tant mieux!

— Et que, s'il se piquait, il faudrait ferrailler...

— Eh bien?

— Tant mieux!

— A la bonne heure, nous sommes d'accord..

— Oui, tant mieux, car la main me démange, et s'il se trouve quelque autre étourneau pour prendre fait et cause... je m'entends.

Une poignée de main chaleureuse prouva à Carlo que Félix le comprenait aussi.

La salle commençait à se remplir; l'heure du lever de la toile approchait. Le parterre, qui, à cette époque, était la place des gentilshommes, commençait à s'animer. Félix et Carlo se promenaient en causant tranquillement de la satire, tandis que leurs yeux cherchaient parmi les dames celles qu'ils connaissaient; or, ils les connaissaient presque toutes, et toutes les saluaient.

Parmi la jeunesse dorée qui les entourait, quelques gentilshommes, il est vrai, passaient froidement à côté d'eux, mais la plupart échangeaient une parole amie contre une cordiale poignée de main. Cependant il y avait dans leur empressement même une gêne visible, et ils ne tardaient pas à se former en cercles, pour causer à voix basse.

Lope de Vega ne s'était pas trompé. Personne ne parlait de la pièce nouvelle; tout le monde parlait de la satire hardie qu'il avait lancée contre le beau José de Torrès.

Enfin, la toile se leva, mais sans faire cesser le bruit des conversations: il était de bon ton, dans le public élégant, de s'occuper de tout autre chose que de la pièce et des acteurs. Tout à coup un grand tumulte se fit dans la salle, puis un grand silence.

Don José de Torrès venait d'y entrer; tous les yeux se portaient sur lui et se reportaient sur Lope. Celui-ci plaisantait toujours, sans remarquer l'émotion commune; celui-là était pâle et ses yeux lançaient les éclairs d'une colère sourde.

Le parterre alors se divisa en deux camps, l'un pour le poëte, l'autre pour le gentilhomme.

Don José se mit bientôt à gesticuler avec véhémence, puis sa voix domina le tumulte qui avait recommencé.

— Où est-il cet insolent rimailleur? demanda-t-il; je lui apprendrai de plaisanter avec ceux de son espèce.

En même temps ses yeux parcouraient les groupes; ils rencontrèrent ceux du poëte qui souriait toujours. Lope de Vega fit un pas à sa rencontre.

— Il paraît, senor José, dit-il, que mon poëme l'*Arcadie* n'a pas eu le don de vous plaire.

— Peste! le joli connaisseur! fit Carlo, en frisant sa moustache. Pourrait-il nous dire ce qui lui déplaît dans cet ouvrage?

— Assez d'*Arcadie*, s'il vous plaît, rugit José. Ce n'est pas avec un poétereau de si piètre valeur que je veux discuter. Don Lope de Vega Carpio, je vous le dis ici en face de tous, vous êtes un insolent!

— Cordieu, vous ne l'êtes pas moins! s'écria Lope, en portant la main à sa dague.

Mais plus prompt que lui, José avait tiré la sienne et l'en frappait au visage. L'épée fut retenue par dix mains à la fois; ce n'était qu'un affront, mais il ne pouvait se laver que dans du sang...

Lope allait s'élancer, emporté par la colère, un cri de femme, bientôt suivi de cent autres, l'arrêta.

Ce premier cri, il l'avait reconnu, Peppa l'avait poussé.

— Demain, à sept heures, sur le rempart, dit-il à José.

— J'y serai, répondit celui-ci.

Félix était déjà loin du parterre. La minute d'après, il entrait dans une loge et rassurait sa fiancée, car Peppa de la Roca, la plus jolie fille d'Alcala, Peppa, qui rébutait les plus aimables et les plus riches seigneurs, était sa fiancée.

Non-seulement elle était sa fiancée, mais le soir même, dans la chapelle du duc d'Albe, elle devait lui être unie.

— Oh! vous m'avez bien fait peur, Félix, dit-elle.

— Tranquillisez-vous, chère âme, je ne vous quitterai plus.

— Bien sûr?

— En voulez-vous la preuve?

— Oui, partons; quittons ce funeste théâtre.

— Je suis à vos ordres.

Quelques instants après, ils étaient au château du duc d'Albe, où tout était préparé pour la cérémonie. Carlo, après s'être assuré aussi de son duel à lui, les y rejoignit.

A minuit, Félix Lope de Vega Carpio et Peppa de la Roca furent unis devant Dieu et devant les hommes.

Triste hymen célébré sous de funestes auspices.

Six heures après, l'époux s'arrachait aux épanchements de l'amour et courait aux remparts.

Don José l'attendait, en compagnie de l'adversaire de Carlo; une haie de gentilshommes les entoura. Déjà tout était prêt, le double combat allait commencer.

— Un mot, senor José, dit Lope.

— Que voulez-vous?

— La senora Peppa est ma femme depuis quelques heures.

José poussa un rugissement de fureur.

— C'est donc un duel à mort que vous voulez? demanda-t-il.

— Comme vous voudrez, répondit Lope sans s'émouvoir.

Le combat dura cinq minutes, cinq minutes effroyables pour les assistants, puis un corps tomba lourdement. L'épée du poëte venait de traverser le cœur de gentilhomme.

— Attends-moi, cria Carlo à son ami, j'ai bientôt fini avec le mien!

En effet, il ne tarda pas à blesser son adversaire au bras droit.

Aussitôt on se sépara. Lope retourna chez le duc d'Albe.

III.

L'INVINCIBLE ARMADA.

Mais l'affaire ne devait pas en rester là. Les parents et amis du mort étaient puissants et bien en cour; malgré tous les efforts du duc d'Albe, il dut lui-même décider son protégé à quitter la ville et à se réfugier à Valence, pour échapper non-seulement aux poursuites, mais à la vengeance qui le menaçait.

Carlo, moins compromis, pouvait rester; mais avons-nous besoin de dire qu'il préféra suivre son ami?

Leur fuite fut précipitée, pleine de larmes, car Peppa ne pouvait les accompagner sur-le-champ. D'ailleurs, le poëte, qui espérait que cette sorte d'exil serait de courte durée, défendit à sa femme de le suivre.

Pauvre Peppa! veuve après une demi-nuit de mariage et un jour de tortures!... Mais les femmes espagnoles sont si habiles à se consoler!

Elle pleurait; Lope la consolait et ne pleurait pas, lui! mais son cœur était déchiré et il souffrait plus qu'elle.

Cependant les choses tournèrent plus mal que Lope ne l'avait prévu. Ses ennemis obtinrent du roi les ordres les plus sévères contre lui, s'il paraissait à Madrid ou dans les environs.

Il fallut donc rester à Valence, caché, inconnu, pauvre; et les deux amis qui avaient mené une si joyeuse vie à Alcala et à Madrid se demandaient chaque jour de quoi ils vivraient le lendemain. A Valence, en effet, la réputation de Lope n'avait pas encore pénétré; s'y faire un nom était dangereux, car si son mérite y eût signalé sa présence, il aurait attiré les regards de ses ennemis.

Son orgueil l'empêchait de recourir au duc d'Albe, et il eût mieux aimé mourir que de faire connaître à Peppa la situation où il se trouvait.

Pendant ce temps de misère, Carlo de Salasar,

aux prises avec l'adversité, sentit naître en lui une vocation; il avait vu la mer, et la mer l'attirait; une voix secrète lui criait : Sois marin!

Elle parla si haut qu'il essaya de faire partager ses idées à son ami :

— Sois marin, lui dit-il à son tour. La mer est une patrie nouvelle pour ceux que la terre repousse. Qui sait? Nous y trouverons peut-être la gloire et la fortune.

Le poëte secouait tristement la tête. Il songeait à Peppa qui n'accourait pas auprès lui, et qu'il eût voulu voir désobéir à ses ordres pour venir se jeter dans ses bras.

— Non, répondit-il, je ne serai pas marin.

Mais il finit par comprendre la passion de Salazar pour cet élément naguère encore si peu connu, si exploré déjà, à cette époque; il employa toute son éloquence à lui conseiller de partir, et il y réussit.

Carlo de Salazar se fit marin, et Félix resta seul au monde, à Valence. Il y resta seul près de trois ans. Enfin, le duc d'Albe lui aplanit toutes les difficultés, et il partit pour Madrid, où il devait retrouver sa Peppa bien-aimée...

En ce moment, toutes les misères étaient oubliées, il se trouvait grand et inspiré.

A Madrid, tout changea. Peppa le reçut froidement. Un examen superficiel suffit au poëte pour le convaincre qu'elle l'avait oublié, trahi même. Alors, il en vint à regretter son exil, puis il voulut tuer l'épouse coupable, et il n'en eut pas le courage. Hélas!... il n'avait pas besoin d'armer son bras vengeur, le ciel jouait lui-même sa partie. Peppa, dévorée par une maladie lente et implacable, se mourait tous les jours. En vain, elle avait voulu s'étourdir, dorer sa vie, la vue de son époux oublié acheva de la tuer. Quelques semaines après le retour du poëte, elle expirait, abandonnée de ses adorateurs, n'ayant que lui à son chevet; il priait pour elle après lui avoir pardonné.

Ce fut peut-être la plus triste époque de sa vie.

Un jour, tandis que, se sentant incapable de tout travail poétique, il se laissait aller à de mélancoliques rêveries, un brillant officier entra dans sa chambre sans se faire annoncer et lui frappa sur l'épaule.

Félix retourna la tête.

— Carlo! s'écria-t-il.

— Oui, vive Dieu! Carlo, comme tu dis.

— Mais, ce costume?

— Eh! mon cher, on est capitaine de vaisseau, tout simplement.

Félix ne se lassait pas de le contempler.

Enfin, vinrent les épanchements, les confidences. Carlo écouta patiemment, comprit tout ce qu'avait dû souffrir son ami; puis, renfonçant d'un coup de poing deux larmes prêtes à lui échapper :

— Allons, cria-t-il, ne nous attendrissons pas comme des enfants. Tout ce qui a un cœur espagnol aujourd'hui se fait soldat. Comme il y a trois ans, je te le demande encore : Veux-tu être marin!

— Soit! répondit Félix.

Et Lope de Vega devint le jour même soldat du roi d'Espagne, marin de la fameuse *Armada* que, dans leur vanité, les Espagnols surnommaient déjà la flotte invincible. Pourtant l'*Armada* n'était pas encore prête à prendre la mer. Nous profiterons de ce temps d'arrêt pour esquisser rapidement la situation de l'Espagne : c'est de l'histoire aussi intéressante que du roman.

Le chevaleresque don Sébastien, roi de Portugal, venait à peine de périr en Afrique, que déjà chassant le fantôme du vieux cardinal don Henri, Jacques de Bragance et Philippe II s'étaient disputé son héritage. Le duc d'Albe, en quelques jours, avait fait la conquête du Portugal pour son maître, en sorte que le fils de Charles-Quint se trouvait possesseur de toute la Péninsule et même du Brésil, découvert depuis un siècle par Alvarez Cabral.

Mais si tout réussissait à Philippe II dans la Péninsule, il n'en était pas de même dans les Pays-Bas, où le duc de Parme, tout grand tacticien qu'il était, se faisait battre par le duc de Nassau et les *gueux marins*. Ce fut bien pis quand la grande Élisabeth, la fille de Henri VIII, qui n'aimait pas les catholiques, s'allia à Guillaume et commença par s'emparer de quelques galions chargés d'or, impatiemment attendus par le roi d'Espagne.

Le fils de Charles-Quint, ce sombre et fanatique monarque, qui avait fait célébrer des fêtes publiques à Madrid et frapper des médailles en réjouissance du massacre de la Saint-Barthélemy, fut profondément ulcéré quand il apprit la conduite de la reine d'Angleterre; mais il dissimula son dépit et prépara sournoisement sa vengeance.

Pendant cinq années, sans que personne connût ses desseins secrets, il rassembla des soldats et fit construire des vaisseaux pour les transporter en Angleterre. Dans les Pays-Bas, une vaste forêt fut abattue tout entière pour la construction de tant de navires.

— Francis Drake! Francis Drake!... murmurait quelquefois Philippe avec un sourire amer.

Et il n'ajoutait rien.

Mais Francis Drake était le hardi marin anglais qui, après avoir fait le tour du monde, lui avait enlevé ses galions chargés des dépouilles du Mexique et du Pérou. Philippe commençait à parler, parce que sa vengeance était prête.

Sur ces nombreux vaisseaux, le duc de Parme fit



monter une armée entière. Une autre flotte sortit en même temps du Tage, montée par les débris des vieux soldats de Lépante.

Alors Philippe II sourit avec orgueil, quand il vit l'Océan couvert de ce nombre prodigieux de navires; à la vue de cette forêt de mâts, les Espagnols répétèrent:

— L'Armada ! l'Armada ! la flotte invincible !

C'était, en effet, la plus belle armée navale que l'on eût jamais vue.

Philippe, enivré de son œuvre, courut aux Pays-Bas pour jouir plus promptement du triomphe. On dit même qu'il espérait que la grande Élisabeth viendrait se jeter à ses pieds pour lui demander grâce...

Insensé, qui ne se souvenait pas de l'histoire de Xercès !

On comprend qu'à cette époque l'avancement dans la marine devait être rapide : on ne s'étonnera donc pas de la métamorphose de Carlo de Salazar, ni de la facilité avec laquelle il prit pour son second Lope de Vega, qui n'avait jamais navigué.

IV.

COMBAT ET TEMPÊTE.

De nos jours encore, l'Espagne, bien déchue cependant de sa splendeur passée, a rassemblé une flotte nombreuse, et renouvelant, avec plus de chances de succès la tentative de don Sébastien, elle est allée porter la guerre au Maroc.

Le moment est donc bien choisi pour parler de l'*Armada*.

L'effet produit par cette flotte immense répondit d'abord à l'attente du roi d'Espagne; à son approche des côtes d'Angleterre, l'épouvante et la consternation l'y précédèrent.

Tout ce qu'il y avait d'intrépides marins anglais s'avança sur une flotte bien moins nombreuse à sa rencontre.

L'heure de la lutte suprême allait sonner. Pour peindre ce qui suivit, transportons-nous à bord de la *Trinidad*.

La *Trinidad* est le navire de Carlo de Salazar.

Le capitaine est soucieux, il se promène sur le pont d'un air inquiet et consulte alternativement le ciel, les flots et l'horizon, du côté de l'Angleterre.

— Sabords d'enfer ! jure-t-il enfin, ces damnés Anglais nous laisseront-ils attérir sans opposition ?

— Où serait le mal? demanda une voix amie.

— Le mal, Félix, c'est que nous n'y arriverons ni aujourd'hui, ni demain, ni peut-être jamais, dans ce chien de pays, et que je voudrais en abattre quelques-uns avant la tempête.

— La tempête?

— Eh! sang-Dieu ! si c'était après la bagarre, je m'en soucierais peu de la tempête... Mais si ces poltrons d'Anglais ne se hâtent pas davantage, il y a tout à parier qu'elle va nous surprendre et nous éloigner d'eux.

— Le ciel est pur; qui te dit qu'un orage nous menace?

— J'ai déjà l'œil exercé du marin qui a vieilli sur la mer. La mer, c'est ma compagne, à moi! Aussi, elle n'a guère de secrets pour Carlo. N'est-ce pas une pitié de voir ces favoris d'hier, capitaines aujourd'hui, s'endormir insouciants à leur poste, sans se douter du péril qui les menace? Sans songer qu'ils ne se réveilleront peut-être jamais.

— La mer sera-t-elle donc si furieuse?

— Si j'en crois le ciel, la tempête qui va éclater tout à l'heure sera l'une des plus terribles dont on ait gardé le souvenir.

Lope de Vega allait répondre, Carlo lui saisit le bras.

— Chut! fit-il. Ne vois-tu rien là-bas, devant nous?

— Si, je vois un point blanc.

— Réjouis-toi, ami, c'est un Anglais!... Nous n'aurons pas à regretter d'avoir devancé les autres.

En effet, la *Trinidad* s'était séparée de l'Armada et courait en avant, toutes voiles dehors.

Le sifflet du capitaine retentit.

— Pare à virer! commanda-t-il.

Tous les matelots coururent à leur poste de manœuvre :

— La barre dessous! cria-t-il à l'homme du gouvernail.

Cette manœuvre faisant filer le navire dans une direction satisfaisante, Carlo se tut. Le vent commençait à souffler avec violence, il fallut amener la grand'voile; le ciel se couvrait de plus en plus, mais l'ennemi se rapprochait, l'ennemi semblait avoir autant de hâte que Carlo d'en venir aux mains.

Ce fut comme un combat singulier, avant la rencontre générale; ces deux éclaireurs paraissaient seuls en ce moment sur la mer, tant le reste des deux flottes était distancé.

Ils arrivèrent enfin en présence, tribord contre babord, hanche contre hanche, à petite portée. L'Anglais envoya une bordée; Carlo riposta. Dès lors, l'échange de boulets ne s'arrêta plus. Puis, le ciel se mit de la partie, le tonnerre répondit au canon; pour éclairer le ciel noir, les éclairs parurent.

Alors, Lope de Vega, électrisé par ce spectacle grandiose, devint le plus intrépide soldat du bord. Carlo lui-même était en admiration devant son ami. Tout à coup, une bordée heureuse enlève les agrès et les mâts de l'ennemi.



— A l'abordage ! crie Salazar.

— A l'abordage ! répétèrent les marins et le poëte.

Et la *Trinidad* se rapprocha de l'Anglais qui, gêné dans ses mouvements, ne put mesurer la portée de sa dernière volée.

L'abordage se fit et une mêlée horrible s'engagea. Un instant, Félix, armé d'une hache et d'un sabre, faillit tomber sous les coups d'un robuste marin anglais, mais Carlo fendit le crâne de ce malheureux et courut à d'autres dangers avec son ami.

Enfin, une lutte corps à corps s'engagea entre le capitaine anglais et Carlo; autour d'eux se fit une affreuse boucherie; tous les deux étaient blessés, leur sang les fit glisser, ils tombèrent sur le pont...

Puis, l'un d'eux se releva seul, c'était Carlo.

Dès lors, la victoire n'était plus douteuse. On fit prisonniers les matelots anglais survivants et Carlo fit attacher le navire anglais à la remorque de la *Trinidad*.

Il était temps de mettre fin au combat. La tempête se déchaînait dans toute son horreur et le vent, semblant mettre en action la fable d'Éole envoyé par Junon, le vent, complice de l'Angleterre, repoussait violemment l'*Armada* vers les côtes de France où la tempête jeta, dans sa fureur, un grand nombre de vaisseaux espagnols.

La *Trinidad*, grâce à sa position en pleine mer, eut moins à souffrir que les autres. En capitaine expérimenté, Carlo eut soin de ne pas se mêler à la masse compacte de l'*Armada*; il se recula presque jusqu'à la Bretagne, aimant mieux ne pas faire parade de sa prise avant le moment opportun.

Bien lui en prit, car, la nuit suivante fut encore sombre et orageuse, et, tout à coup, la mer parut éclairée par la lueur de six vaisseaux enflammés que les Anglais avaient abandonnés aux vents pour porter l'incendie au milieu de l'*Armada*. C'étaient les premiers brûlots, ces machines redoutables dont on a fait depuis un si fréquent usage.

Parmi les vaisseaux de l'*Armada*, serrés les uns contre les autres par l'agitation des flots, ce fut un long cri d'épouvante. Les capitaines se dispersèrent à l'aventure, de tous côtés, sans savoir où ils allaient, à travers l'obscurité de la nuit interrompue seulement par la lueur des éclairs et des sinistres brûlots.

Aucun vaisseau espagnol ne fut atteint par ces derniers, mais le désordre et la confusion leur causèrent de si grands dégâts, que l'aurore fit voir à l'amiral des vagues teintes de sang, roulant les débris d'un grand nombre de ses navires et plusieurs milliers de cadavres.

La *Trinidad* ne s'aperçut même pas du désastre.

Ainsi s'évanouirent les rêves de conquête de Philippe II, qui déjà se croyait roi d'Espagne, de Portugal, du Mexique, du Brésil et de l'Angleterre! Mais ce cœur froid et cruel ne laissa percer aucune émotion, quand on lui apprit que l'*Armada* n'existait plus.

— C'est une branche de l'arbre abattu, répondit-il, mais, grâce à Dieu, le tronc est encore debout et entier.

Pendant cette insensible oraison funèbre de tant de soldats sacrifiés à l'ambition de Philippe, la reine Élisabeth et son peuple triomphaient de sa défaite.

V.

LE PLUS FÉCOND DES POËTES.

L'année 1588 fut l'une des plus désastreuses pour l'Espagne. Elle n'avait pas seulement perdu sans retour les Pays-Bas, perdu des milliers de braves et un grand nombre de navires, elle avait enfoui dans cette expédition malheureuse le plus pur de son or mexicain. C'était une rude atteinte à ses finances, un échec moral et matériel.

Dans cette même flotte de l'*Armada*, Lope de Vega avait un frère qui, moins heureux que lui, n'en revint pas. Pour lui, cette diversion lui rendit la tranquille philosophie de son âme. Pendant la traversée du retour, qui fut longue, il composa un poëme : *La belle Angélique*.

Il tint encore compagnie à Carlo jusqu'en 1590, mais alors il quitta le service, fit prendre un congé à son ami et revint avec lui à Madrid.

A Madrid, Carlo, qui n'avait jamais songé sérieusement à l'amour, ne tarda pas à s'apercevoir que son cœur était pris. Une jeune fille de très bonne famille, nommée Inès, avait fait la conquête de ce cœur indompté.

Auprès d'elle, le hardi marin devenait doux et timide comme un jeune enfant. Il l'aimait de toute la force de son âme, mais par un reste de sauvagerie, sans doute, il n'osa jamais le lui avouer. Quant à Inès, elle n'eut jamais l'air de s'en douter.

Était-ce bien sauvagerie de la part de Carlo de Salazar?

Non, notre devoir nous oblige à dire que c'était dévouement. Il avait deviné, lui, le grossier marin, le jeune homme sans frein, l'enfant indompté, il avait deviné que Félix l'aimait aussi! Félix allait donc pouvoir être heureux de nouveau.

Qu'importe alors le déchirement de son âme? Un marin doit savoir souffrir. Et l'amour n'est-il pas une infidélité faite à l'Océan?

Carlo se dévoua encore pour Félix. Il cacha soigneusement son amour et encouragea celui de son

ami. Il eut encore le courage d'assister à leur mariage avant de s'éloigner. Mais, le lendemain de la noce, toutes les instances furent vaines pour le retenir; il retourna sur son vaisseau.

Honoré par le roi pour sa belle action sur les côtes de France, il aurait pu vivre tranquille et riche à Madrid, il préféra faire la chasse aux Anglais. Aussi vengea-t-il sur eux, dans plusieurs glorieuses rencontres, le sacrifice qu'il venait de faire de son premier, de son unique amour.

Le second mariage de Lope de Vega ne fut pas plus heureux que le premier. Pendant les premières années, cependant tout lui réussit; il débuta au théâtre et remporta ses premiers succès dramatiques. Il eut trois enfants, sa joie et son orgueil. Puis, l'un de ses fils tomba malade et mourut; sa femme ne lui survécut pas quinze jours.

Un revirement complet s'opéra alors dans les idées et le caractère du héros de l'*Armada*. Abattu, dégoûté de tout, il descendit jusqu'à se faire familier du Saint-Office; ensuite il entra dans l'état ecclésiastique et devint chapelain et membre de la confrérie de Saint-François.

Il était loin de son beau rôle de soldat, loin surtout de la carrière du marin Carlo de Salazar. L'affection de celui-ci était cependant le seul bon souvenir qu'il eût gardé du monde.

Une troisième fois, sa douce philosophie reprit le dessus. Il oublia la robe sacrée qu'il portait et entremêla les poésies légères et les comédies avec les sujets religieux.

Bientôt, la nation et le clergé s'enorgueillirent de cet homme étonnant. Il dédia son poëme : *la Reine d'Écosse*, au pape Urbain VIII, qui lui écrivit une lettre de félicitation et lui envoya le diplôme de docteur en théologie. Il n'eut qu'à choisir entre les Mécènes. Les théologiens ornèrent ces comédies de leurs approbations et le surnommèrent le Phénix de l'Espagne.

On accourut pour le voir de toutes les provinces de la Péninsule. La fortune l'écrasa sous le poids de ses faveurs. Tandis que le pape et le roi l'accablaient de présents, la représentation de ses pièces lui formait un immense revenu. Rien ne lui manquait. Pourtant, il n'était pas heureux. Carlo, du moins, troublé par son amour dompté, avait bien vite chassé ce miasme de son atmosphère. La mer et l'abordage lui faisaient des fêtes splendides. Il était heureux. Lope de Vega l'était si peu, lui, qu'il dédiait à l'une de ses filles, en se plaignant de sa destinée, une pièce intitulée : *Remède dans le malheur*.

Mais ce tourment du poëte, tourment sans raison d'être, dit le vulgaire, tourment perpétuel cependant, ne serait-ce pas la morsure ou l'aiguillon du génie?

Du reste, cela ne nuisit jamais à son incroyable fécondité. Malgré sa jeunesse orageuse et quoiqu'il n'ait réellement commencé sa carrière dramatique qu'après son retour de l'Armada, il a écrit 1800 pièces de théâtre, en vers, et l'on évalue à 21,300,000 le nombre de vers qu'il a fait imprimer.

En Allemagne, honneur qu'on lui refuse en France, on le croit père du romantisme. Quelle que soit notre opinion sur son talent, nous ne pouvons le nier, eu égard à son siècle, et la facilité avec laquelle il improvisait des vers restés harmonieux et agréables, dans sa langue, tient vraiment du prodige.

On raconte qu'un de ses amis, nommé Montalban, étant venu passer quelques jours chez lui, lui proposa de lutter à qui composerait le plus de choses, en peu de temps.

Le défi accepté, chacun se retira de son côté. De deux heures du matin à onze heures, Montalban composa une pièce nouvelle. Tout fier de sa promptitude, il court à la recherche de Lope et le trouve occupé à cultiver son jardin.

— J'ai commencé à cinq heures, lui dit Lope. Après mon acte, j'ai déjeuné, composé une épître de cinquante-trois triolets, et arrosé tout mon jardin.

Montalban, stupéfait, fut obligé de reconnaître son maître.

Devenu vieux, Lope de Vega montra des singularités de caractère et de l'avarice. On lui reproche d'avoir laissé mourir de misère Cervantes qui demeurait dans la même rue que lui.

Pour éviter la médisance, mieux vaudrait souvent ne pas vieillir. Il mourut le 26 août 1635, à l'âge de soixante-treize ans.

Carlo l'avait précédé de cinq ans; le rude marin avait eu l'Océan pour sépulcre.

LE GUILLOIS.

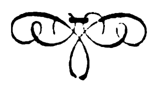
BLUETTES ET BOUTADES.

∴ C'est dans la main du pauvre que l'argent placé rapporte le plus.

∴ L'amour dresse sa tente dans notre cœur, mais l'amitié y bâtit.

∴ Il faudrait se voir avec l'œil de son voisin.

J. PETIT-SENN.





BULLETIN DES THÉATRES.

—

Et d'abord voici un bulletin de bataille, et qui plus est d'une bataille rondement gagnée par des auteurs, des acteurs, des figurants et le Cirque-Impérial qui en a bien un peu l'habitude. Le *Bataillon de la Moselle*, recruté par MM. Édouard Martin et Albert Monnier, deux bons généraux de brigade, a vaillament marché au feu de la rampe, au son du tambour, le drapeau de l'esprit déployé au vent. Toutes les batailles livrées par ce brave bataillon ont été gagnées, et elles se sont résumées en une qui les vaut toutes pour les auteurs et le théâtre, la bataille du succès; bataille bien facile, car le *Bataillon de la Moselle* n'a rencontré devant lui aucun ennemi à combattre; le chemin lui a été doux, les bras se sont ouverts pour le recevoir et les mains se sont jointes pour l'applaudir au défilé. Vive le *Bataillon de la Moselle*, et vivent ses deux commandants!

La *Petite Pologne*, au théâtre voisin, la Gaîté, a remporté également un succès que nous regrettons presque. La *Petite Pologne* est une sorte de cour des miracles, un cloaque qui existait encore, de nom du moins, il y a à peine trois semaines ou un mois, derrière la rue de la Pépinière, à deux pas des Champs-Élysées, sur la frontière du plus beau quartier de Paris. Là vivaient, ou plutôt dans la pièce de MM. Lambert Thiboust et Blum, vivent et grouillent des forçats, des fils de forçats, forçats eux-mêmes ou peu s'en faut, et des gens que l'on aurait le droit de croire honnêtes gens et qui ne sont que d'horribles coquins! Ce sont là les héros de ce *drame populaire*. Populaire d'intention, il le deviendra de fait, et c'est là ce qui nous chagrine bien un peu, car à quoi bon, en vérité, mettre tant d'horribles guenilles en scène, et dérouler devant les spectateurs tant d'infamies et tant de plaies et tant de lèpres! Drame populaire, dit l'affiche: Hélas! ce n'est que trop vrai, et le peuple honnête pour qui ce drame est fait, et bien fait au surplus, y trouvera ses passions tellement flattées, ses instincts tellement caressés, qu'il y prendra goût, sans s'apercevoir qu'on lui fait endosser un bagage d'infamies un peu lourd à porter. J'ai dit que le drame est bien fait; il faut le reconnaître: il y a de l'intérêt dans la fable, des surprises, de l'habileté dans l'agencement des événements, il y a, enfin, ce qui justifie tout aux yeux de bien des gens, il y a le succès au bout; et la Gaîté a eu son bataillon de la Moselle pour lui remporter une victoire dont il avait besoin.

Eh! grand Dieu, qu'ai-je fait? C'est en troisième ligne que je parle d'une importante reprise au Théâtre-Français! Le *Cœur et la Dot* de M. Félicien Mallefille, un grand écrivain tout simplement; un artiste en style, en idées, et qui sur des pages fortement pensées et fortement écrites sème la poudre d'or de l'esprit à pleine main! Le *Cœur et la Dot*, mauvaise étiquette pour le temps où nous vivons, est une grande bataille gagnée en faveur des bons et honnêtes sentiments, de ceux qui consolent et ne font pas désespérer de la vie. La reprise de cette mâle comédie a été des plus brillantes, et le public d'élite qui remplit d'ordinaire la salle du Théâtre-Français lui a fait un accueil sympathique. La reprise de *le Cœur et la Dot* n'aura pas, peut-être, les cent vingt représentations du *Duc Job*, mais à coup sûr, l'œuvre de M. Mallefile est digne d'une telle carrière.

Le Vaudeville a renoncé à l'*Envers d'une conspiration*, et a renouvelé son affiche: Trois petites pièces toutes fraîches et toutes neuves en occupent les avenues: l'une est intitulée le *Trésor de Blaize;* l'autre la *Femme doit suivre son mari*, et la troisième: *Toute seule*. Cette dernière n'a pas été toute seule à gagner la course dans ce steeple-chase au succès. Les auteurs nommés sont MM. Delacour, Édouard Plouvier, Jules Adenis. Le Vaudeville, s'il en voulait croire l'opinion publique, se maintiendrait dans ce répertoire de courte haleine où il risque moins de se fourvoyer. Pourvu que les pièces soient bonnes, et amusantes et spirituelles, qu'importe le nombre d'actes? Demandez-le à celui qui paye sa place à la porte.

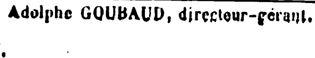
Le Gymnase se contente de son grand succès des *Pattes de mouche*, et n'en demande pas davantage.

L'Ambigu fait des recettes colossales avec le *Juif-Errant*.

L'Opéra-Comique vient de changer de directeur. M. Beaumont a officiellement remplacé M. Nestor Roqueplan. On parle du réengagement de madame Lefèvre-Faure, comme premier acte administratif de M. Beaumont. C'est bien commencer. Mais l'Opéra-Comique ne s'est pas contenté de cela, et c'était déjà bien cependant, il a rengagé madame Ugalde, et il a offert à Roger l'hospitalité de son premier théâtre, et Roger lui paye cette hospitalité en faisant des salles combles. La reprise de *Haydée*, une œuvre mélodieuse de M. Auber, a servi à l'éminent ténor de pièce de rentrée. La foule s'est pressée aux portes de l'Opéra-Comique, et le succès de Roger a été immense. Jamais il n'en avait eu de plus grand, même en ses plus beaux jours de jeunesse, ce qui prouve que le talent vrai garde toujours ses vingt ans et ne prend pas de rides.

M. Wicart, le ténor de Bruxelles, a chanté *Guillaume Tell* et les *Huguenots* à l'Opéra avec un succès qui lui a donné droit de cité rue Lepelletier. M. Wicart nous reviendra définitivement tôt ou tard, et de l'avis des juges les plus compétents, l'Opéra a trouvé le ténor qu'il cherche depuis longtemps. *Sémiramis* va bientôt apparaître, et devancera même la publication de ce bulletin. On s'occupe également du *Tannhauser* de M. Wagner. La direction de l'Opéra a engagé pour chanter cette œuvre, un ténor allemand qui chantera en bon français.

Pierre Obey.



Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les couleurs de deuil, sans même indiquer le deuil, jouissent en ce moment des plus grandes faveurs de la mode. Pour les bains de mer, on fait beaucoup de grands manteaux en un tissu noir et blanc, très souple et très léger; d'autres en un mince drap gris rayé ou quadrillé coupé par des liséré et des biais de taffetas mauve ou violet. On voit aussi beaucoup de paletots de soie noire, à revers croisant sur la poitrine, à petites poches pointues et à manches à hauts parements; le tout liséré de blanc ou de lilas; peu de mantelets nouveaux; ceux de cette année ont généralement la forme de châle, des châles de cachemire unis ou brodés, avec de hauts volants de dentelle ou de guipure, des mantelets et des pointes tout en dentelle, et aussi des châles de grenadine unie à hautes rayures de soie ou à fond entièrement brodé. La couleur la plus adoptée pour cette broderie est le lilas.

Avec les robes de piqué fond blanc ou nankin, la longue casaque pareille est de rigueur. Elle est très convenable aussi avec les tissus de poil de chèvre gris, et avec les robes de soie de couleur un peu foncée.

Une toilette de promenade qui nous a beaucoup plu se composait d'une robe de taffetas marron tout unie, mais à gros plis par derrière et faisant bien la traîne, une longue casaque pareille, un col et des manchettes de guipure, et un chapeau de crêpe marron avec un petit voile de dentelle retombant sur le fond, et deux paquets de roses roses au côté gauche de la passe.

Une autre toilette portée par une jeune femme d'une grande élégance native, était une robe de barége bleu à deux séries de trois petits volants, un fichu de guipure noire posé sur un corsage à la vierge, une grande pointe de dentelle *Lama*, cette production remarquable de la maison *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, et un chapeau de crêpe bleu orné en dessus, de ruches de crêpe, et en dessous, d'une guirlande de bluets.

Une autre jeune femme portait une robe de magnifique taffetas à rayures chinées grises et brunes, faite sans aucun ornement, un châle de cachemire noir bordé de jais et garni de deux grands volants de véritable *dentelle de Cambrai* de la maison *Ferguson*, et un chapeau de crin blanc orné d'une barbe de dentelle et d'un paquet de géranium rouge.

La fille de cette dame, âgée de huit à neuf ans, avait une robe des mêmes couleurs, mais à rayures plus étroites que celle de sa mère, un mantelet Marie-Antoinette, c'est-à-dire croisé en avant, à bouts arrondis et tout garni de ruches et de bouillons, et un chapeau rond de paille très fine, à larges bords relevés décrivant un dessin irrégulier à leur extrémité supérieure bordée de velours noir, et tout pointillés de noir, tandis que le fond du chapeau est uni. Sur le côté gauche une très longue plume frisée noire et verte était rejetée très en arrière.

On nous demande si pour une jeune fille une robe de barége peut se faire sans corsage pareil, c'est-à-dire avec un corsage blanc. Nous répondrons que non-seulement cela se peut, mais que cela se doit presque; mais ce corsage doit avoir la forme de zouave, c'est-à-dire être attaché seulement du haut et arrondi du bas. Celui que portait dernièrement la fille d'uue de nos bonnes amies était à double garniture simplement ourlée, tout autour du corsage, des manches demi-larges et du petit col carré. La jupe sur laquelle il était posé était de barége gris à pois noirs, et le chapeau qui complétait la toilette était une paille d'Italie, de forme un peu allongée, à bords relevés, orné en avant d'une rosette de velours noir, de laquelle partait une plume de faisan.

Une des toilettes composées à l'occasion de la mort du prince Jérôme, se composait d'une robe de barége grenadine, à neuf petits volants gradués de hauteur, et bordés chacun d'un biais de taffetas noir que dépassait une très petite guipure noire. Le corsage décolleté et froncé en gerbe était complété par un fichu pareil à la robe et garni des mêmes biais et de la même guipure. Ce fichu était à bouts croisés l'un sur l'autre et arrêtés dans la ceinture gros grain à double agrafe de jais. Une broche de jais tout unie attachait le haut du corsage, et une chaîne de grosses perles de jais supportait la montre. Le châle était un châle *Lama*, c'est-à-dire de dentelle de laine, à magnifique dessin de fleurs et d'arabesques, et le chapeau, d'une grande distinction, était de crin noir, à bavolet de taffetas avec tête, à bride de taffetas prenant du côté gauche au-dessus de ce bavolet et venant s'arrêter sous le bandeau ou milieu de la passe. A l'endroit où s'arrêtait en-dessus cette bride, commençait une touffe allongée de fruits de sureau et de bluets noirs, d'où retombaient, comme une plume, de longues herbes noires. En dessous, à gauche, était une ruche de blonde noire, et à droite une touffe de fruits et de fleurs pareille à celle du dessus, mais sans herbes retombantes.

Une toilette un peu moins sombre était une robe de moire antique gris poussière (la moire qui était autrefois une étoffe exclusivement d'hiver se porte très bien l'été maintenant), un châle de cachemire noir brodé de soie

et de jais et orné de deux très hauts volants de guipure, et un chapeau de crêpe mauve, orné en dessus d'une large barbe de point d'Alençon s'étalant de chaque côté en éventail, et froncée dans le milieu par un anneau de ruban lilas. En dessous de ce nœud prend une traverse de ruban noir qui retourne en dessous de la passe. Le bandeau est une demi-guirlande de violettes de Parme, et les brides sont lilas.

Ce chapeau venait de chez madame *Plé-Horain*, dont les élégants magasins situés, 27, rue de Grammont, reçoivent chaque jour les nombreuses visites d'une aristocratique clientèle.

Quelques autres de ses chapeaux sont :

Une paille de riz ornée d'une magnifique barbe de Chantilly nouée en dessus et se continuant de chaque côté de la calotte jusqu'au bavolet. En arrière, le bavolet de crêpe blanc est entièrement recouvert d'une haute dentelle noire repliée à chaque extrémité. En dessous, une ruche de blonde blanche s'avance légèrement sur le front, d'après la gracieuse invention de madame *Plé-Horain*. Dans cette blonde, du côté gauche et au milieu, sont des grappes de raisin noir, et à droite, une branche de soucis avec ses feuilles.

Une capote de crêpe blanc recouverte de tulle, à bord coulissé et à fond uni, a un large nœud de taffetas blanc sur le milieu de la calotte, une guirlande de bluets clairs partant de chaque côté de ce nœud et passant au-dessus du bavolet de tulle entouré d'un vaporeux bouillonné. Tout le dessous de la passe est garni d'une guirlande de bluets mélangée de quelques rangs de blonde.

Une capote de crêpe toute blanche a, en dessus, un puff de ruban blanc découpé, d'où part une bride droite qui rejoint les joues, un bavolet bordé de taffetas avec une tête de tulle ; en dessous une demi-guirlande de volubilis roses et des brides blanches.

Un chapeau à fond tombant, de tulle blanc, a en dessus un large apprêt de dentelle noire qui entoure le bord, un bavolet de dentelle sur tulle blanc, des brides blanches, deux paquets de roses du côté gauche, l'un sur l'apprêt de dentelle, l'autre entre cet apprêt et le bavolet ; en dessous un bandeau de blonde blanche coupé de roses et de pompons de dentelle noire, ce qui produit l'effet d'une guirlande toute de rosettes.

Une très coquette capeline de jardin, en paille d'Italie, est ronde, à larges bords baissant un peu en arrière, entourée d'une guirlande de lierre avec ses fruits. Une belle touffe de ce lierre fait le milieu du nœud de taffetas noir qui retombe en arrière, et de longues branches pareilles accompagnent en dessous les nœuds noirs posés de chaque côté des joues, et d'où retombent de longues brides noires. Ces brides ne se nouent pas, et la capeline est retenue sous le cou par un simple caoutchouc.

Nous avons remarqué aussi, chez madame *Plé-Horain*, de délicieux petits bonnets ronds, tout de guipure ou de dentelle avec des rubans des nuances les plus nouvelles et les plus fraîches, et des grappes de fruits ou de fleurs du choix le plus varié et le plus délicat.

Ces fruits et ces fleurs qui acquièrent toujours une plus admirable perfection, ne nous paraissent nulle part reproduire aussi fidèlement une nature d'élite, que dans les magasins renommés de madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin.

Une guirlande, emportée à Dieppe par une jeune baigneuse, nous semblait faite de réséda et de verveine rouge cueillie à l'instant dans un parterre. Cette guirlande, un peu pointue sur le front, était entr'ouverte par derrière, ainsi que toutes celles que fait maintenant madame *Petit-Perrot* pour les jeunes femmes dont la belle chevelure s'étale en un large nœud au-dessus du cou.

Celle qu'elle avait faite ainsi pour une belle et riche mariée, était tout entière composée de lilas blanc, sauf une longue branche d'oranger de Chine qui s'échappait du côté gauche. Le bouquet était assorti.

Une autre coiffure de bal de la même forme était de roses et de lilas blanc.

Une autre, toute de laurier blanc.

Une autre, de fleurs de prunier rose.

L'or, on le voit, n'est plus mêlé à aucune de ces fleurs, de même qu'il est banni de presque toutes les coiffures des femmes de bon goût.

Une expédition faite ces jours-ci par la maison *Lassale et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, à laquelle on s'adresse chaque jour de tous les pays du monde pour des demandes d'objet d'art ou de fantaisie, consistait, cette fois, en une robe de foulard vert uni, faite à pointes avec un petit volant entourant chacune de ces pointes dans toute la hauteur de la jupe. Le corsage, montant par derrière, est entr'ouvert en avant jusqu'à la hauteur d'un corsage décolleté, et ce corsage faisant plastron, est bordé d'un petit volant festonné. Il est terminé par une ceinture ronde attachée par une agrafe bizantine d'or et d'émeraude. Les manches pagodes, mais un peu à coudes, ont un jockey formé de trois dents bordées d'un petit volant, et un parement également dentelé et bordé de volants.

Puis en un châle de mousseline à larges biais mats, garni tout autour d'un volant de dentelle noire, et de deux larges barbes de dentelles fixées dans le milieu et suivant la forme du châle.

Jamais le cachemire de l'Inde n'a été appelé à rendre d'aussi véritables services que cette année où la température passe constamment des journées de juillet aux soirées de novembre. Aussi, avant de s'embarquer pour la campagne ou pour les eaux, plusieurs femmes qui n'avaient pas encore ce meuble à la fois de luxe et de nécessité, se sont-elles empressées de le choisir dans les riches galeries du *Persan*, 74, rue de Richelieu. Nous en avons admiré deux entre autres, l'un à fond vert myrthe et l'autre à fond blanc, dont la souplesse du tissu, l'heureuse combinaison des nuances et l'originalité des dessins font de véritables merveilles industrielles. Ils n'ont, au centre, qu'une toute petite place unie entourée de très hautes bordures de couleurs riantes mais fondues, présentant comme aspect général, un ton violacé.

Deux autres châles du même genre, l'un fond noir et l'autre fond bleu, ont été choisis ces jours-ci dans le même magasin pour une corbeille de mariée.

Dans cette corbeille entraient aussi : une robe toute de dentelle de Cambrai, qui, posée sur un dessous rose de



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mad.me Bernard, r. de Rivoli, 102. — Modes de la M.on Plé Horain, r. de Grammont, 27.
Fleurs de Tilman, r. de Richelieu, 104. — Rubans et Passementerie, A la Ville de Lyon, r. Chaussée d'Antin, 6.
Parfums de la M.on Violet, Fournisseur de S. M. l'Impératrice, rue St Denis, 317.
Envoi de la M.on de Commission Lassalle et C.ie, r. [illegible]

Entered at Stationers' Hall — LONDON at the Moniteur Office 10 Greek Street Soho. NEW YORK. Pinace & C.ie General Agents. — MADRID C.e de la Peña

Chine, compose une splendide parure, des volants de guipure nouvelle pour être posés sur une robe de satin blanc, une couverture d'ombrelle et un mantelet-châle d'une très jolie forme, tout cela de la belle fabrication de la maison *Ferguson et Cie*, qui fournit à la toilette des femmes de nouvelles et précieuses ressources.

S'il est juste d'adresser des félicitations reconnaissantes aux inventeurs habiles et ingénieux qui donnent aux femmes les moyens de se composer une mise sérieusement élégante avec un modeste budget, ne doit-on pas une gratitude plus profonde encore à ceux dont l'occupation constante est non pas seulement d'ajouter à la beauté par le prestige des ornements étrangers, mais de préserver ou de développer cette beauté elle-même. On sait quelle est en ce sens l'influence de la parfumerie, aussi nos lectrices ont-elles depuis longtemps adopté certains produits d'une renommée bien justifiée par le succès. Elles savent que le *savon de Thridace* est spécialement recommandé par les médecins, surtout aux jeunes mères pour la toilette de leurs enfants ; que la *crème Pompadour* pour le teint, recette fournie à M. *Violet* par les héritiers de la célèbre favorite, est un cosmétique merveilleux pour prévenir les rides et conserver la fraîcheur ; que l'*acétine de Thridace* est un des vinaigres les plus agréables et les plus salutaires pour la toilette ; que la *poudre de riz rosée* et l'*eau de beauté de S. M. l'Impératrice* possèdent les qualités les plus exquises, et que le *philocome de Violet* est le plus bienfaisant que l'on puisse imaginer pour l'entretien de la chevelure.

La *rosée des abeilles*, composition nouvelle du même fabricant, a conquis en peu de temps sa place auprès de ses devancières, et la parfumerie spéciale aux violettes de Parme, que les élégantes ont prise presque exclusivement sous leur patronage, ajoute encore au renom de la maison *Violet*, qui a donné une consécration de plus à la sincérité de ses produits, et acquis un titre plus grand à la confiance du public par l'adoption de sa marque de fabrique : *A la reine des abeilles*.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 606.

TOILETTE DE PROMENADE DU MATIN. — Chapeau de paille de riz cousue, orné dessous et dessus de groupes de baies de sorbier et de feuillage de cresson et d'herbes.

Le bavolet est en crêpe blanc, bordé au bas d'un petit velours vert et garni d'un plissé en taffetas noir, terminé par une petite dentelle blanche. Brides blanches.

Robe en grenadine de soie.

Le corsage est à taille ronde et froncé en gerbe. Les manches sont bouffantes, demi-serrées au-dessus du poignet.

Le bas de la jupe est garni de sept petits volants de 4 centimètres, bordés de taffetas vert sur 2 centimètres de hauteur.

Paletot en taffetas gris, garni de liserés verts et de biais gris, avec bords de taffetas vert.

Ce paletot est à demi ajusté dans le dos à l'aide de trois coutures qui creusent légèrement à la hauteur de la taille (qui est un peu courte).

La pèlerine emboîte bien le dos et les épaules à l'aide de pinces ; elle se termine par un liseré de taffetas vert, suivi d'un biais de 4 centimètres, bordé de taffetas vert, posé à cheval sur le biais et laissant voir 1 centimètre 1/2.

Sur le côté extérieur de chaque manche, il y a un liseré et un biais bordé, qui descendent et font le tour du bas.

Tout le tour, à partir du haut, est garni de chaque côté d'un liseré et d'un biais bordé. Sur la couture de chaque côté de la jupe il y a, à une hauteur de 60 centimètres, un liseré et un biais bordé qui descendent et contournent le bas derrière.

Col en mousseline brodée, garni de valenciennes.

Sous-manches assorties.

Petite cravate noire.

TOILETTE DE CHAMBRE. — Filet en lacet de soie *rose Solferino*. Les réseaux de ce filet sont assez larges et composés par des lacets cousus à plat les uns sur les autres ; les lacets ont environ 3/4 de centimètre de largeur ; ils sont écartés les uns des autres de 1 centimètre 1/2.

Tout le tour est garni de petits choux bien ronds, composés de bouclettes de ce même lacet. D'un côté retombent deux beaux glands en effilé de soie.

Robe de chambre en taffetas fond clair, broché de fleurs *rose Solferino*, avec feuillage nuancé.

Cette robe de chambre retombe derrière en beaux plis plats partant de l'encolure ; elle est garnie devant d'un revers qui se continue en col carré.

La manche est à coude ; elle est parfaitement ronde depuis l'épaulette jusqu'au poignet et forme tout à fait un tuyau rond à coude bien anguleux sans plis.

Un jockey entoure le haut. Un parement garnit le bas. Ce jockey et ce parement sont *doublés roides* de manière à former bien le rond tendu. La manche ne dépasse pas la moitié de l'avant-bras.

Tous les bords sont garnis d'une ruche à tuyaux en ruban *Solferino* n° 9.

La robe de dessous est montante ; elle est en mousseline blanche, garnie au corsage d'un volant en mousseline brodée qui entoure le cou et descend, formant un beau jabot.

La jupe est couverte par des entre-deux brodés, d'où retombent de jolis volants en mousseline brodée.

Manches bouffantes.

Courrier de Paris.

Nos voisins les Anglais ont trouvé un assez vilain mot pour peindre une bien excellente chose ! Il faut bien l'écrire tout au long ce mot, puisque je l'ai là au bout de la plume : — Sociologie, disent-ils. Que signifie la sociologie? Tout simplement la science de la société. Qu'entend-on par la science de la société, me demanderez-vous? Une définition exacte et rigoureuse, si je m'avisais de vous la vouloir donner, nous mènerait si loin au delà des limites où est enfermé un journal comme celui-ci que, au lieu d'une définition, je me bornerai à vous citer un exemple entre toutes les réformes très excellentes que poursuivent les sociologistes dans le train de la vie en Angleterre.

Constitués en une association puissante où l'on compte des gens de toutes les classes, et des femmes en grand nombre, ce qui assure leur influence, les sociologistes viennent d'entreprendre une campagne dont le but est de substituer les femmes aux hommes dans tous les tra-

vaux et dans tous les emplois où elles sont aussi aptes que les hommes à rendre des services réels. Il y a plusieurs années déjà qu'un écrivain français qui allie l'esprit le plus fin au bon sens le plus solide, Alphonse Karr, a prêché en France cette croisade en faveur des femmes, dans un intérêt bien entendu de morale. Mais la voix de l'écrivain qui n'avait au service de son idée que ses très louables intentions, s'est perdue dans le désert. Les Anglais, en gens pratiques qu'ils sont, ont ramassé l'idée d'Alphonse Karr dans toute sa fleur, l'ont semée en terre féconde, et lui ont donné cet engrais qu'on ne manque jamais de trouver en Angleterre, l'argent qui fait tout mûrir.

Les sociologistes ont procédé par la pratique au lieu de procéder par la théorie ; ils ont ouvert des classes et des cours où l'on enseigne aux femmes la tenue des livres, l'art de certaines écritures, et tous les éléments des métiers qui ne demandent ni force des bras, ni combinaisons intellectuelles, mais tout simplement de l'assiduité, de l'exactitude, de la bonne volonté. Les membres de l'association, gens fort puissants et fort influents comme je l'ai dit, se sont engagés à peser de toute leur autorité et de toute leur influence auprès des chefs d'établissements pour les engager et les encourager à assurer aux femmes des emplois en rapport avec leurs forces physiques et leurs facultés.

Déjà de très bons résultats sont venus récompenser ces très louables efforts, et nous ne doutons pas que le succès le plus complet ne couronne cette réforme dont la portée morale n'échappera à personne, et autour de nous, nous entendons des applaudissements de bon augure.

Puisque nous sommes sur ce sujet, nous ajouterons avec plaisir que plusieurs essais de ce genre, essais sans doute peu connus, ont été faits avec quelques succès en France. Je citerai une imprimerie, celle de M. Crété, à Corbeil, où un grand nombre de femmes sont employées comme *compositeurs*. Peut-être y a-t-il d'autres établissements dans le même cas ; mais je cite celui-là parce que j'ai eu à corriger un volume composé récemment en cette imprimerie, et les épreuves que j'avais à revoir ne valaient ni plus ni moins que celles des autres imprimeries. Ce n'est pas encore assez ; mais je suis convaincu que l'exemple donné par l'Angleterre sera bientôt suivi en France, et Alphonse Karr aura la satisfaction de savoir qu'il n'a pas perdu son temps à semer dans le monde une bonne idée. Qu'importe le terrain où la graine aura germé !

Les femmes, au bout du compte, valent bien la peine qu'on s'occupe un peu d'elles, car, enfin, elles ne manquent ni de courage, ni de dévouement, ni d'abnégation, ni de bonne volonté de bien faire. Témoin ce trait tout nouveau qui fait trop d'honneur au beau sexe pour que je ne me hâte pas de le signaler à l'attention et à l'admiration de mes lectrices et surtout de mes lecteurs.

Dans la vallée de Brunoy, à quelques kilomètres de Paris, serpente une petite rivière profonde, aux bords escarpés, que l'on nomme l'Hyère. Il y a quelques jours, une bonne promenait sur les rives de l'Hyère, une petite fille de cinq ans, qu'elle tenait par la main. L'enfant glissa tout à coup, et tomba dans la rivière. Aux cris du désespoir impuissant de la bonne, deux dames sortent d'un bois voisin du lieu où se passait ce drame, et l'une d'elles, jeune et jolie, se précipite aussitôt dans la rivière et plonge à la recherche de l'enfant. Cette première tentative infructueuse ne la décourage pas ; elle plonge de nouveau, et, plus heureuse cette fois, elle revient à la rive tenant dans ses bras l'enfant sauvée. La jeune femme qui venait d'accomplir cet acte de courage, voulant y joindre le mérite de la modestie, essaya en se soustrayant à la reconnaissance de la famille de l'enfant de taire son nom ; mais, dit un journal de la localité à qui nous devons ce récit, on ne tarda pas à savoir que cette jeune femme est une des plus riches propriétaires du pays.

Et tout dernièrement, le gouvernement n'a-t-il pas décerné une médaille de courage à la jeune fille de M. de la Gatinerie, ancien commissaire général de la marine, pour avoir sauvé au Havre, au péril de sa vie, une baigneuse imprudente que le courant de la mer entraînait au large ! Allons ! allons ! si, comme je le disais dans mon précédent courrier, les enfants de cœur promettent une forte génération d'hommes dans l'avenir, un sexe qui rivalise de courage avec l'autre peut bien lui disputer des emplois pacifiques dans les bureaux et dans les magasins. Ce n'est pas trop demander, et dans une ville comme Paris où la charité est si ingénieuse, si spirituelle, si dévouée, il suffira de le vouloir pour que, avant huit jours s'il est besoin, il se constitue une association de sociologistes, qui mettra en pratique, comme à Londres, l'idée généreuse d'Alphonse Karr, à qui il est juste de laisser l'honneur de son initiative.

Quand je disais que la charité en France est ingénieuse, je pourrais bien ajouter qu'elle est modeste avant tout. C'est ainsi qu'on vient de découvrir l'existence d'une institution de bienfaisance qui date déjà de dix ans, et que personne peut-être, excepté ceux qui en font partie, ne connaissait. Cette institution existe pourtant au sein de la capitale, dans le faubourg Saint-Germain, sous le titre d'*Asile des petits ramoneurs*. Fondée par un groupe de personnes charitables dont le nombre s'est grossi peu à peu, sans bruit, sans éclat extérieur, cette institution s'est développée lentement dans l'ombre, sur une large échelle, et rend de très grands services. Tous les dimanches, d'après ce qui vient d'être révélé, les petits ramoneurs se rendent dans la salle d'asile dont il est question, y entendent la messe, et reçoivent les principes d'une éducation morale. De grandes dames, dont je parviendrai peut-être à vous citer les noms, car tant de modestie finit par mériter son châtiment ou sa récompense, adoptent chacune un petit ramoneur et s'efforcent, avec la plus affectueuse charité, de remplacer auprès de lui la mère absente, lui fait apprendre à lire, à écrire, et les pauvres petits Savoyards, en s'en retournant plus tard au pays, emportent avec eux une somme d'argent, don de l'association. Mgr de Ségur, qu'on a surnommé dans le faubourg Saint-Germain, le *père des petits ramoneurs*, est le directeur de cette bonne et belle œuvre.

Voilà ce qu'on dit et ce qu'on raconte, en ce moment, dans certains cercles de ce Paris qu'on représente tou-

jours comme atteint de l'unique fièvre des plaisirs, et qu'on ne sait pas si malade de bienfaits! Je ne suis pas l'auteur de la découverte que je viens de vous rapporter, mais je m'imagine que c'est bien faire de copier les autres pour aider à rendre justice à qui la mérite et à populariser de bonnes actions!

Toutes les sociétés secrètes ne sont pas également dangereuses comme on voit, et les sociétés secrètes de bienfaisance ont ceci de particulièrement remarquable qu'on se réjouit de les pouvoir démasquer. Et combien en compte-t-on à Paris que nous ne connaissons pas, sans doute, du genre de la société des petits ramoneurs! Ce sera seulement au jour du jugement dernier que Paris pourra invoquer toutes ses belles actions ignorées pour se faire pardonner tant d'iniquités qu'on lui reproche! Aussi lui sera-t-il beaucoup plus pardonné qu'on ne croit généralement.

X. Eyma.

MÉLANGES.

C'était quelques jours avant la reprise de *Sémiramis*, quelques amis étaient réunis chez l'illustre auteur de cet opéra et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Dantan jeune, le spirituel auteur des charges, raillait le maëstro sur sa paresse devenue proverbiale.

— Le bon Homère ne dort que quelquefois, lui disait-il; mais vous, l'Homère de la musique, vous dormez toujours maintenant. Vous n'en avez pas le droit. Vous volez au monde toute la musique que vous avez encore dans la tête et dans le cœur.

— Je vous trouve plaisant, mon cher Dantan, répliqua Rossini. Tout le monde a le droit de me reprocher ma chère paresse, excepté vous.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous êtes aussi paresseux que moi. Je ne fais plus d'opéras, c'est vrai, mais vous ne faites plus de charges.

— Si je voulais, j'en pourrais faire encore.

— Je vous en défie.

— Si vous m'en défiez, je vais faire la vôtre.

— Eh bien! soit, si vous la réussissez, je fais un opéra pour vous.

— Pris au mot, dit Dantan, préparez-vous à faire votre partition. Demain vous aurez votre charge.

En effet, le lendemain la charge était terminée, et Rossini la montrait en souriant à ses amis.

Reste à savoir maintenant si Dantan aura la partition de Rossini.

⁂

L'Empereur vient de faire cadeau à l'officier qui a remporté cette année les prix d'ensemble à l'École normale du tir, à Vincennes, d'un magnifique vase ciselé. Ce vase est un objet d'art hors ligne et qui mérite une mention particulière.

L'Empereur, s'étant rendu un jour au Musée d'artillerie (à Saint-Thomas-d'Aquin) pour examiner les travaux de l'artiste chargé de ciseler et de graver les ornements de la pièce de canon offerte par Sa Majesté à la Reine d'Angleterre, conçut l'idée de ce vase, et en confia l'exécution à M. Thénard, l'artiste dont il s'agit.

Ce vase, taillé dans du jaspe sanguin, a 50 centimètres de hauteur. Les figurines qui en font le principal ornement sont d'argent ciselé et représentent des militaires appartenant aux corps français de toutes armes qui ont pris part au siége de Sébastopol. Ces figurines sont d'un fini et d'un naturel admirables.

Sur des banderoles d'or incrustées à la surface d'une pierre tumulaire, sont gravés les noms des généraux français tués ou blessés pendant le siége.

Le pourtour du vase est orné, à sa partie supérieure, d'aigles d'or aux ailes déployées, tenant dans leurs serres des étendards sur lesquels sont inscrits les noms des batailles et des combats livrés en Crimée.

Enfin, le couvercle d'argent, poli à l'intérieur et oxydé au dehors, représente le désordre d'une brèche au moment suprême de l'assaut. Sur cette brèche, formant le couronnement, et le sabre à la main, est monté un jeune sous lieutenant d'infanterie, dont les traits et l'attitude respirent l'enthousiasme, l'ardeur du combat et le noble sentiment du courage. Cette œuvre d'art est, dit-on, d'une valeur considérable.

⁂

Une nouvelle Exposition vient de s'ouvrir dans la charmante galerie du boulevard des Italiens; elle se compose cette fois exclusivement des œuvres des maîtres de l'ancienne école française. Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Philippe de Champagne, Largillière, Rigaud, Watteau, Nattier, Lemoine, Lancret, Pater, Chardin, Latour, Boucher, Joseph Vernet, Greuze, Fragonard, David, Prud'hon, etc., y tiennent les places d'honneur. Les tableaux de ces grands maîtres ont été généreusement prêtés, comme à l'Exposition précédente, par nos premiers amateurs, qu'il faut remercier pour l'impulsion puissante que ces sortes de manifestations donnent aux arts, tout en venant en aide à la Caisse de secours des artistes.

⁂

Le public sera bientôt admis à juger le mérite du concours de la classe de sculpture. Les élèves désignés par l'Académie et qui sont en loge en ce moment, sont : MM. Sanson et Gauthier, élèves de M. Jouffroy; Lechesne, élève de MM. Duret et Simart; Deloge, élève de MM. Jouffroy et Lemaire; Delaplanche et Barthélemy, élèves de M. Duret; Stiode, élève de M. Jouffroy, et Nathan, élève de M. Duret.

⁂

Une grande exposition de tableaux aura lieu le 3 septembre, à Amsterdam; puis viendront successivement des expositions de beaux arts à Liverpool, à Berlin, à Saint-Pétersbourg.

⁂

La *Revue des Beaux Arts*, sur la foi d'une correspondance anglaise, annonce qu'il y aura à Londres une ex-

position en 1862, à l'instar de celle de 1851. Le comité d'organisation aurait demandé, paraît-il, une somme de 10 millions qui a été promptement complétée. Le prince Albert a souscrit pour 250,000 francs. On doit construire pour cette exposition un palais qui sera permanent comme celui des Champs-Élysées. Les travaux de construction vont commencer à Brompton, et non pas à Hyde-Park, sur les terrains acquis avec les bénéfices de l'exposition de 1851. Cette fois la peinture et la musique, représentées par toutes les écoles de l'Europe, entreront en concurrence, ainsi que cela a eu lieu à l'exposition universelle de Paris.

*
* *

L'Hôtel de ville de Paris est évalué actuellement, après tous les embellissements qui y ont été faits, à la somme de 30 millions. Pour apprécier l'importance de cette évaluation il faut se reporter à l'origine de ce monument. En 1337 l'Hôtel de ville avait été acheté par Étienne Marcel, prévôt des marchands, 2 600 francs. Avant d'appartenir à la ville de Paris et de devenir la *Maison commune*, l'Hôtel de ville s'appelait la *Maison aux Piliers*.

Aujourd'hui l'Hôtel de ville est un des plus beaux monuments en ce genre qui existent en Europe.

*
* *

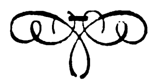
Quatre statues viennent d'être placées dans les quatre niches ménagées sur les piliers qui séparent les trois portes du grand portail de l'église Notre-Dame. Dix-huit statues de rois étaient déjà dans les entrecolonnements. Deux nouvelles viennent d'être placées. Il n'en reste que huit à poser, qui vont l'être successivement et sans désemparer. Il y en aura vingt-huit, autant que de rois chrétiens depuis Clovis jusqu'à Philippe-Auguste inclusivement.

On regratte et l'on remet à neuf l'intérieur collatéral nord, ainsi que les chapelles qui reçoivent le jour par la petite rue du Cloître. C'est par là que les fidèles passeront pour aller au chœur quand les offices vont s'y célébrer, et pendant qu'on restaurera l'intérieur de la nef.

Presque tous les vitraux bas du milieu et d'en haut sont posés autour du chœur. Le maître-autel est rétabli à son ancienne place. Les nouvelles grilles qui entourent cet autel et le séparent des collatéraux sont posées.

La marbrerie du sanctuaire s'achève. On commencera celle du chœur. Ainsi, dans peu de temps, on célébrera les saints offices au chœur restauré de Notre-Dame.

Louis DE SAINT-PIERRE.



COMMENT A ÉTÉ FAITE

LA COMÉDIE DES PLAIDEURS.

Scènes historiques.

I.

Cela se passait il y a un peu plus d'un siècle et demi, c'est-à-dire à une époque où le marteau de l'alignement municipal ne s'était pas encore mis à changer la physionomie du vieux Paris. A cette époque-là, l'île Saint-Louis, premier semis de la capitale, n'avait pas une maison qui ne fût historique. Tout ce qui environnait le Palais-de-Justice conservait le cachet des temps carlovingiens, et cependant on était arrivé à la vieillesse de Louis XIV, après Colbert, c'est-à-dire à la date qui ouvre l'ère des âges modernes.

Paris était devenu, de jour en jour, la ville la plus joyeuse du monde. Il n'y avait que dans ses murs qu'on jouât la comédie régulièrement tous les soirs. Bussy-Rabutin avait mis à la mode les petits soupers arrosés de vins babillards. Comme madame de Maintenon faisait de Versailles un séjour morose, les jeunes gentilshommes et les beaux esprits, par contrariété, anticipaient sur les folies de la Régence. Dans ses admirables *Mémoires*, le duc de Saint-Simon vous racontera comment les éventés de la cour, qui faisaient les bons apôtres, le matin, en se promenant dans la galerie de l'Œil-de-Bœuf, aimaient à se divertir, le soir, au cabaret.

Parmi les hôtelleries en vogue, l'*Auberge du Mouton blanc* avait surtout le privilége d'attirer un public d'élite.

L'histoire rapporte que ce cabaret de bon ton était situé près de la rue du Marché-Saint-Jean, dans une maison à tourelle. Une enseigne de tôle sur laquelle un pinceau naïf avait peint un mouton du Berri en rabat, servait de point de ralliement aux consommateurs. Pourquoi ce mouton? Pourquoi ce rabat? A entendre les passants, cette image formait une sorte de rébus satirique par lequel l'artiste avait prétendu figurer le type innocent du plaideur, pauvre mouton à deux pieds, sans laine, qu'on a tondu, qu'on tond et qu'on tondra jusqu'à la consommation des siècles.

Nous avons oublié de noter que l'*Auberge du Mouton blanc*, voisine des lieux où siégeaient les diverses séries de la judicature, servait presque exclusivement de réfectoire aux avocats, aux procureurs, aux clercs de la basoche et aux clients que la rage de la chicane poussait dans ce quartier.

C'était sans doute afin de décider le second point de son rébus que le peintre d'enseignes avait imaginé de mettre un rabat à son mouton.

Ceux d'entre nous qui ont eu affaire hier encore dans le quartier de la Cité pour aller se morfondre au milieu de la salle des Pas-Perdus, se rappellent sans doute le spectacle si animé, que leur donnait le *Café d'Aguesseau*. Il a été démoli, dans l'été de 1859, ce restaurant des demandeurs et des robes noires; mais il vit toujours dans le souvenir de ceux qui ont eu à digérer du papier timbré. On y déjeunait dans une mêlée d'illustrations de la parole et d'accusés d'élite. Ici, un grand avocat; à côté, à cette autre table, un habile aigrefin. J'en passe.

Pareille chose se voyait déjà à l'*Auberge du Mouton blanc*, mais seulement pendant la journée. Aussitôt que la nuit s'étendait sur la ville, la scène changeait comme un décor d'opéra qui fait place à un autre décor sur le coup de sifflet du régisseur. Près de l'enseigne brillait un fallot que le vent balançait à son gré. Tout le long des deux salles, on allumait des bougies dans des flambeaux de cuivre argenté, afin de recevoir dignement un second public, bien plus pailleté et bien plus friand que le premier; une clientèle de petits marquis enrubannés et de poëtes de cour.

Au temps où commence ce récit, un soir de décembre, un valet en livrée avait apporté une dépêche à madame Bervin, l'hôtesse.

Cette madame Bervin était ce qu'on appelait alors une délurée commère et une femme d'esprit. Grâce à son activité toute parisienne, elle était parvenue à attirer chez elle ce qu'il y avait de plus distingué à la ville et à la cour.

Le message dont nous avons parlé ne contenait que ces deux mots :

« Bonne madame Bervin,

» Allumez vite vos fourneaux et envoyez quérir
» vos meilleurs vins à la cave. D'ici à vingt minutes,
» je vous dirai moi-même pourquoi je vous envoie
» ce billet.

» C..... »

Madame Bervin avait immédiatement donné ses ordres en conséquence.

Cependant le même soir de décembre, une jeune fille d'une fort jolie figure se tenait sur le pas de la porte en regardant la neige tomber à gros flocons. Aux rubans bleus qui enjolivaient sa cornette de dentelle, on devinait que cette enfant était mieux qu'une servante. Une petite croix d'or, retenue par une ganse de velours, retombait sur son cou et en faisait ressortir la virginale blancheur.

— Que fais-tu là, Nicette? s'écria tout à coup la voix grondeuse de madame Bervin.

— Maman, je m'amuse tout simplement à voir tomber la neige, répondit la jeune fille d'un ton naïf.

—Voilà ce que je ne crois pas, ajouta la maîtresse du logis en s'approchant. La neige n'est guère ce qui te préoccupe en ce moment, fine mouche. Ce que tu regardes est moins innocent, à coup sûr.

— Je vous proteste que vous vous trompez maman.

— Eh bien! je vous dis, moi, mademoiselle, qu'on ne m'en fait pas accroire. Il y a quelque part, dans l'étude d'un procureur au Châtelet, un mauvais drôle de clerc du nom de Prévalais qui vous a fait tourner la tête au dernier bal du prévôt des marchands, où j'ai eu l'imprudence de vous mener. Ce godelureau n'a rien en propre que ses dix doigts et une mauvaise plume d'oie que le premier vent d'hiver ou d'orage peut emporter; il a osé néanmoins venir ici pour vous faire un doigt de cour. Bien mieux, il vous a envoyé un bouquet d'œillets de poëte avec un billet dans le bouquet. Ce sont là des façons d'agir qui ne vont pas à madame Bervin, votre mère, la première hôtellière de Paris. Aussi ai-je congédié très nettement le clerc de procureur, en le priant d'aller se promener dans la buvette de ses pareils pour voir si j'y étais. Depuis ce coup de temps-là, Nicette, vous ne dormez plus, vous ne mangez plus, vous ne lisez plus les *Contes de Perrault*, que vous a donnés notre ami M. Jean Racine, grand poëte tragique et historiographe du roi. Je vois bien que ce Prévalais vous tient au cœur.

— Maman, j'aurai le courage de vous l'avouer : le fait est vrai.

— Le fait est vrai? Ah! je le savais bien, mademoiselle, mais je savais bien aussi que vous perdiez vos soupirs et votre temps. Vous devez bien penser que votre digne père et moi, nous ne nous sommes pas amusés à fonder la meilleure auberge de Paris pour abandonner nos économies de trente années et notre fille unique à un garçon de rien, qui n'a ni sou ni maille et qui est clerc de procureur par-dessus le marché.

— Mais, maman, avec la dot que vous me donneriez, il cesserait d'être clerc de procureur, puisqu'il pourrait acheter une charge d'huissier en cour royale.

— Huissier en cour royale, c'est un bel état, reprit la mère; je suis bien forcée d'en convenir avec vous. Devenir huissier, c'est faire un premier pas dans la noblesse de robe; on s'habille de noir comme un juge; on porte un rabat sans plis comme un avocat; on a une épée au fourreau comme un officier; on vit au milieu de la magistrature. Mais vous êtes assez jolie, ma fille, pour que celui qui vous épou-

sera pose une dot à côté de la vôtre, dans la corbeille de noces. D'ailleurs, vous savez bien, Nicette, que nous avons pour vous un parti préférable à tous égards.

— Oui, un certain M. de Bois-Fleury, comédien du Périgord.

— Ne dédaignez pas les comédiens, Nicette. Plus nous allons, plus ils deviennent des personnages d'importance. Il y en avait un, il n'y a pas fort longtemps, auprès de la personne du roi.

— Celui-là, maman, se nommait Molière.

— Il n'importe. C'était un comédien comme M. de Bois-Fleury. Puisque nous parlons de ce dernier, il est bon d'ajouter que M. le prince de Conti, qui le protége, lui donne mille écus de dot et la table de l'hôtel sur ses vieux jours.

— Bien obligée! s'écria Nicette avec une charmante petite moue, je ne me soucie en rien des mille écus, et encore moins de cette table du prince!

— Allons, tu tiens toujours à ton clerc endiablé.

— Maman, je l'aime et je sens que je n'aimerai jamais que lui.

En prononçant ces dernières paroles, la jeune fille ne pouvait se retenir de pleurer.

Cette scène, d'abord sentimentale, tournait ainsi au tragique.

— Comment! reprit l'hôtellière, vous poussez la révolte jusqu'à répondre à mes confidences par des larmes? Allons, je vois bien qu'il est temps de vous mettre au pas.

— Maman, je n'ai jamais refusé de vous obéir.

— Ce n'est pas en ce qui concerne ce basochien, en tout cas. Mais n'ayez pas peur, je vais faire sentinelle et je ne vous perdrai pas de vue. Pour commencer, vous allez courir sans retard à la cuisine, où vous plumerez deux perdrix rouges qui se trouvent sur la grosse table de chêne. Allez, et pas une larme de plus, mademoiselle.

En ce moment, une main d'homme, large mais finement gantée, s'appesantissait sur le bras de la maîtresse d'auberge.

— Qu'est-ce que j'entends, madame Bervin? disait le nouveau venu en riant. Est-ce que vous rudoyez ma jolie petite filleule? Prenez bien garde! En qualité de parrain je suis protecteur-né, d'abord.

Celui qui intervenait ainsi dans cette querelle de famille n'était autre que le beau Cavois, gentilhomme bien connu dans l'histoire anecdotique du XVII[e] siècle.

M. de Cavois, la fleur des pois de Versailles, n'était pas seulement un seigneur élégant, fort aimé pour sa politesse et ses belles manières; il était en outre un homme de cœur, toujours disposé à venir en aide à ceux qui pouvaient avoir besoin de sa bourse ou de son épée. Très bon vivant, comme on disait à cette époque-là, il était un des habitués les plus fidèles de l'*Auberge du Mouton blanc*, qu'il fréquentait en compagnie de Jean Racine, de Nicolas Boileau, de quelques autres beaux esprits et de gens de cour. C'était même à cause de l'agréable facilité de son caractère, que, dix-huit ans plus tôt, madame Bervin l'avait prié d'être le parrain de Nicette, sa fille.

L'autorité des parents sur les enfants était grande à l'époque dont nous parlons. Pour obéir à l'injonction qu'elle venait de recevoir, la jeune fille, ayant à peine pris le temps de saluer son parrain, s'était retirée dans la cuisine, afin de plumer les deux perdrix. Cependant M. de Cavois s'était vite fait mettre au courant de toute cette aventure. Quand il eut appris qu'il s'agissait de mariage, il se mit à sourire.

— Je parie, dit-il, trois flacons d'Aï contre une bouteille de Suresne, qu'on veut faire épouser à la petite quelque lourdeau qu'elle n'aime pas pour la séparer d'un galant qu'elle aime?

— Eh! monsieur le marquis, vous n'ignorez pas que ces petites folles chantent toutes la même chanson.

— Sans doute, mais la chanson est assez sérieuse pour être écoutée. Les gens qu'on épouse de force! Je devine assez ce que c'est par les poursuites de mademoiselle de Coëtlogon.

Après avoir fait venir un petit verre de vin de Madère, le seul apéritif d'alors, l'élégant pria madame Bervin d'achever le chapelet de ses confidences.

— Cette pauvre petite Nicette, ajouta-t-il bientôt, ma jolie filleule, la voilà donc placée entre un apprenti huissier et un comédien de province, c'est-à-dire entre l'enclume et le marteau!

Madame Bervin expliqua comment Nicette tenait au clerc de procureur, malgré tout ce qu'on pouvait lui dire.

— Et vous, madame Bervin, à qui tenez-vous donc?

— Moi, c'est différent, je voudrais que ma fille épousât M. de Bois-Fleury, le protégé du prince de Conti, qui aura mille écus de dot.

— Ces mille écus, voilà en effet une belle cause de préférence, dit encore Cavois : mais si M. le prince de Conti les a bien trouvés pour les donner à cet histrion, rien n'empêche qu'on en déterre le double pour le clerc de procureur.

— Deux mille écus, monsieur le marquis. Ah! pour le coup, je n'aurais plus rien à objecter.

Du petit salon du rez-de-chaussée, où avait lieu cette conversation, Cavois alla à la cuisine, où Nicette, toujours pleurante, plumait d'une main distraite ses deux oiseaux des champs.

— Voyons, ma petite filleule, lui dit-il, ne pleure plus. Entre nous, c'est avoir un goût bizarre que de

vouloir s'unir à un huissier, mais le diable seul comprend quelque chose aux désirs des femmes. Tu veux un huissier, on t'en donnera un. Compte sur moi pour le cadeau.

Là-dessus il revint auprès de la maîtresse de l'auberge.

— Madame Bervin, s'écria-t-il, je viens, après mon billet, vous commander pour ce soir un souper de huit couverts. Que tout soit délicat. Vous aurez quatre grands hommes au moins sur huit convives.

— Monsieur le marquis, le *Mouton blanc* est en état de servir une table pour huit rois.

— Fort bien, madame Bervin, ce sera pour dix heures, alors.

— Pour dix heures, monsieur le marquis.

II.

Cavois rabattit son manteau sur sa figure et sortit en se dirigeant du côté du Louvre.

Chemin faisant, l'éventé ne pouvait se défendre de songer un peu à ce qui venait de se passer.

— Ah çà ! s'écria-t-il, Cavois, mon ami, tu viens de prendre vis-à-vis de cette grosse bourgeoise un engagement d'une énorme gravité. Deux mille écus comptant à donner à un grand dadais de clerc de procureur, pour qu'il devienne le mari de ma jolie petite filleule ! Où trouverai-je jamais un si gros denier? Il n'y a pas à compter sur les prêteurs : madame la Ressource m'a fermé incivilement la porte au nez, depuis que j'ai eu le malheur de perdre mes derniers mille louis au lansquenet, à Marly. Sans compter que j'ai plus de dettes que Don Juan n'en avoue dans le *Festin de Pierre*. Mais qu'est-ce que tout cela peut faire? J'ai promis, je tiendrai; voilà ce qu'il y a de certain là-dedans. N'y pensons plus, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Une fois la nuit venue, à Paris, l'heure du souper arrive vite, surtout en hiver.

Cavois et ses sept amis ne voulaient pas laisser refroidir ce petit festin préparé sous les yeux de madame Bervin.

A dix heures du soir donc, l'hôtesse du *Mouton blanc* vit s'approcher à pied, sans laquais, enroulés dans leurs manteaux couleur de muraille les huit convives qu'elle attendait.

Tous étaient gens de bonne allure et portant bien leur taille.

Un seul, gros, gras et rubicond, avait une excellente face de chanoine, et ressemblait bien plus à un abbé muni de prébende, qu'à un familier des meilleures maisons de France : c'était Chapelle, le spirituel académicien.

Les autres étaient Jean Racine, Nicolas Boileau, Jean de La Fontaine, Furetière et le jeune conseiller Brilhac.

Ils étaient à peine assis que Cavois se présentait à son tour, suivi de deux jeunes gentilshommes.

— Madame Bervin, dit-il à la maîtresse de la maison, je vous ai commandé le menu pour huit personnes, mais dans le cours de la soirée nous avons recruté un convive de plus. Cela fait neuf, si je sais bien compter. Comment ferons-nous donc?

— Ne vous inquiétez de rien, monsieur le marquis. Au *Mouton blanc*, quand il y en a pour huit, il y en a aisément pour neuf. Il ne faudra qu'attendre quelques minutes.

Pendant ces quelques minutes, Chapelle, fidèle à ses façons de parfait égoïste, avait envahi le devant de la cheminée et absorbait à son seul profit la joyeuse flambée; la Fontaine, toujours distrait, demandait aux servantes si le rôti était frais et le vin cuit à point; Racine et Boileau se disputaient à propos d'une rime; Brilhac, magistrat aimable, prétendait que la plaidoirie d'un célèbre avocat lui avait donné la pépie, et le beau Cavois se mettait résolûment à la tête d'un petit groupe en train de pérorer sur un projet de nouvelle campagne que le roi avait conçu.

Nicolas Boileau prit tout à coup la parole.

— Messieurs, dit-il, faut-il faire de l'*Auberge du Mouton blanc* une succursale de l'Académie française? Une fois, par hasard, abandonnons les choses graves.

— Voilà qui est bien parlé, Nicolas ! s'écria Furetière.

— Oui, reprit l'auteur du *Lutrin*, encouragé par cette adhésion de son spirituel confrère; oui, c'est pour nous que notre illustre devancier Michel Montaigne a écrit cet admirable précepte : *Faites ce que faites*.

— Le vieux Périgourdin l'a pris aux Romains, dit Furetière : *Age quod agis*. Tout le monde connaît le mot.

— Qu'importe l'endroit où il l'a pris? Les Latins le tenaient des Grecs, les Grecs des Egyptiens, les Egyptiens de l'Inde; l'Inde l'avait reçu d'un sage ou d'un dieu. *Faites ce que faites*. Eh bien! nous sommes ici pour souper, messieurs, soupons !

— Adopté ! s'écria Cavois.

— Mon cher Jean, poursuivit l'auteur de l'*Art poétique*, en s'adressant à Racine, laissons, s'il vous plaît, en repos les anciens et les modernes. Les hommes de notre temps ne sont pas si mauvais que vous le dites. Disciple de Port-Royal, vous êtes la meilleure pièce du dossier de la cause que vous combattez. Avec des artisans tels que vous, nous n'avons rien à envier aux Grecs ni aux Romains. Cavois, laissez le roi Louis en paix, vous savez que

je suis son panégyriste. D'ailleurs il ne faut, ce soir, batailler qu'avec des fourchettes et des couteaux. Soupons, messieurs, soupons! C'est l'exorde et la conclusion de mon discours.

Tous les assistants applaudirent.

En entendant un si grand bruit, La Fontaine crut qu'il assistait à la première représentation d'une de ses pièces à la Comédie Française et demanda si c'était que mademoiselle Champmeslé avait mal récité son rôle.

— Ce diable d'homme! dit Furetière qui commençait à lui en vouloir, il a toujours son esprit et ses chausses à l'envers. Çà, soupons!

Chapelle, Brilhac, Cavois et les autres étaient déjà à table.

Le premier, bon buveur, avait rempli son verre à la manière de la vieille France, et, après avoir fait un salut, il s'était écrié :

— Messieurs mes illustres amis, je suis volontiers de l'école de Salerne qui dit si sagement : *A potu, incipe prandium.* En bon français, « commencez le repas par boire un coup. »

Aussitôt que chacun eut vidé son verre, Cavois fit signe de la main qu'il voulait parler.

— J'ai quelque chose de fort intéressant à dire, messieurs.

— Eh bien! dites, et soyez bref.

— Messieurs, vous savez certainement le but de cette réunion qui sort de nos coutumes?

— Non, ma foi, objecta Brilhac, et je ne m'en inquiète guère. Les bons repas font les bons magistrats. Or, le vin de madame Bervin est fin et la chère excellente; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

— Permettez! vous parlez comme un optimiste. Je soutiens, moi, que Paris n'est plus tenable. L'ennui y règne comme à Versailles. Vous me trouverez gelé un de ces matins, j'en suis sûr, si vous ne m'aidez pas, et votre tour viendra vite.

— Diable! s'écria La Fontaine, gelé! Être gelé d'ennui, c'est grave, cela!

— Eh bien! quel remède? demanda Brilhac.

— Je ne vois qu'un moyen, dit Cavois : je viens vous proposer de nous faire tous exiler.

A ce mot sinistre : — se faire exiler, — un cri général de réprobation se fit entendre.

En effet, y avait-il rien de plus inconcevable que cette inadmissible proposition : — Se faire exiler par le roi Louis XIV, par le soleil de Versailles, par le maître de l'Europe? Jean Racine, bon sujet du prince et bon courtisan du protecteur des lettres, laissa tomber le morceau de poisson qu'il était sur le point de porter à sa bouche; Chapelle vida son verre d'un seul trait, sans s'apercevoir qu'il n'était rempli qu'à moitié.

— Se faire exiler, mais pourquoi? demanda La Fontaine.

— Écoutez-moi bien, l'homme aux fables, et vous verrez si mon projet n'est pas une chose admirable.

— Il faut, se mit à dire Chapelle, que cela soit singulièrement beau pour que vous nous engagiez à quitter Paris quand on y soupe si bien.

— Mais où voulez-vous que nous allions, Cavois? demanda Boileau.

— En Hollande, messieurs.

— Quoi, en Hollande! s'écria Jean Racine de plus en plus atterré; en Hollande, c'est-à-dire dans le pays le plus hostile à Sa Majesté!

— En Hollande, reprit La Fontaine, où l'on a, je le sais, les premiers harengs du monde, mais où l'on ne mange pas de poisson d'eau douce!

— En Hollande, dit Boileau, chez ces Bataves qui sont insensibles aux lois de la prosodie, dans une contrée âpre, où l'on parle une langue de cheval!

— En Hollande, riposta Chapelle, où le vin de notre Bourgogne est si cher qu'il est presque inconnu!

Cavois ne se déferrait pas.

— Oui, mes amis, je vous propose de nous enfuir en Hollande, et je vais vous expliquer pourquoi.

— Si l'argumentation est longue, interrompit Chapelle, buvons d'abord, messieurs.

— Mes amis, je fais une variante au mot de Thémistocle au Spartiate Eurybiade : « Buvez, mais écoutez! »

— Eh bien! nous sommes tout oreilles. Voyons, parle, Cavois!

— En deux mots, voici ce que j'ai à dire. S'il faut s'en rapporter au dernier numéro de la *Gazette de La Haye*, il vient d'arriver en Hollande une troupe de danseuses indiennes, bayadères ou almées, je ne sais pas au juste. En outre, depuis que notre grand roi les a battus, les gens du pays voient tous les produits de la France d'un mauvais œil; c'est-à-dire qu'ils tirent leurs vins de l'Espagne, où vous savez qu'ils sont fort bons. A Amsterdam et à La Haye, on fait bonne chère toute l'année; on y lit chaque jour un pamphlet nouveau; on se promène en barque, avec de la musique; on rencontre dans toute maison d'admirables peintures. Bref, c'est une succursale du paradis terrestre.

— On peut se contenter d'aller en Hollande, objecta un des deux gentilshommes que Cavois lui-même avait amenés. Où est la nécessité de s'y exiler?

— Je vais vous dire. Depuis la mort des deux frères de Witt, Versailles n'aime pas à voir qu'on visite La Haye; vous savez que Louis XIV est devenu austère.

— Monsieur le marquis, le roi a toujours raison, répondit Jean Racine.

— Ce qu'il y a de certain, reprit Cavois, c'est qu'ayant demandé un permis pour passer seulement trois semaines en Hollande, Sa Majesté m'a répondu : « Monsieur de Cavois, vous savez que je n'aime pas » qu'on fasse ce pèlerinage-là. » Sur ce, le prince m'a tourné le dos pour aller causer plates bandes et bosquets avec la Quintinie, son jardinier.

— Cela signifiait clairement, dit Boileau, qu'il vous permettait d'aller passer trois semaines dans vos terres.

— Cependant je n'en suis pas moins décidé à me rendre en Hollande, et pour faire le voyage en bonne compagnie, j'ai songé à un expédient des plus ingénieux.

— Quel expédient, marquis?

— Il s'agirait tout simplement de composer une satire contre madame de Maintenon.

— Pendant que vous y êtes, dit Furetière, pourquoi ne pas demander une satire contre le roi luimême?

— En effet, répondit le conseiller Brilhac avec finesse, le cas échéant, nous n'aurions plus à choisir qu'entre la Bastille et la Hollande.

— C'est justement ce que je voulais vous proposer. Voyons, messieurs, êtes-vous pour la satire?

A cette question, Jean Racine fit un bon de terreur à renverser la table.

De son côté, La Fontaine pensa un moment répandre toute la salière dans son assiette.

Furetière était sur le point de se sauver.

Seul, Nicolas Boileau, fort logicien, conservait toute la somme de son sang-froid. A cette proposition extravagante, il se rappelait le fameux souper de la maison d'Auteuil, à la suite duquel tous les assistants voulaient aller se jeter dans la Seine. Dans le premier moment, on pouvait redouter un drame. Tous en furent quittes, on le sait bien, pour rire de leur résolution, que Molière, un peu buveur d'eau, avait eu l'esprit de faire remettre au lendemain. Le poëte qui avait chanté la prise de Namur voyait dans le fait nouveau une analogie curieuse avec le fait ancien. Ne cessant pas d'être un fin observateur, il remarquait d'ailleurs que Cavois commençait ce souper du *Mouton Blanc* comme on avait fini celui d'Auteuil. Il feignit donc d'approuver hautement le projet du jeune fou.

— Cavois, mon ami, dit-il, vous ne voyez pas une chose, c'est qu'à propos de satire, vous chassez sur mes terres. C'est mon métier, cela, de médire en vers. Ainsi, en bonne règle, c'est moi qui aurais dû attacher ce grelot; mais vous aurez pour vous seul l'honneur de cette initiative. Qu'on remplisse les verres! Messieurs, de par notre ami, nous allons boire à la santé de Brahma, dieu des bayadères, et à la prospérité du stathouder dont la main régit en ce moment la Hollande.

— Oui, c'est ça; Boileau parle d'or!

— A boire, messieurs!

— Aux danseuses de l'Inde et au prince présisident de la république Batave!

— A boire, messieurs, et rimons!

A l'aspect de tant de frénésie, Jean Racine était de plus en plus terrifié; il n'avait jamais vu l'historiographe du roi s'écarter ainsi des règles du bon sens et de la prudence.

— Si cela arrivait à La Fontaine, encore passe! disait-il. Le bonhomme est si distrait! il sait si peu ce que c'est qu'une affaire sérieuse! Mais l'homme qui morigène si bien l'homme! En vérité, c'est à n'y rien comprendre!

Il y eut un petit temps de silence.

— Messieurs, dit La Fontaine, qui venait d'avaler d'un trait un verre de vin de Bourgogne, je demande à dire deux mots avant qu'on mette le premier alexandrin sur ses douze pieds.

— Parlez, notre maître, répondit Chapelle.

— La Fontaine a la parole! nous allons en entendre de belles, pensa l'auteur de *Britannicus*.

On fit silence.

La Fontaine, qui n'était pas fort bon causeur, comme on le sait du reste, fit un certain effort pour rassembler ses idées en déroute et ses mots qui couraient à la débandade.

— Il aimerait mieux, dit Brilhac à un de ses voisins, avoir à faire parler Jean Lapin ou capitaine Renard.

A la fin, le fabuliste ouvrit la bouche.

— Mes chers amis, dit-il, M. de Cavois nous propose d'aller en Hollande au moyen d'une satire; nous acceptons, quoique le chemin ne soit pas tapissé de mousse ni émaillé de fleurs. Il paraît cependant que la Hollande est un pays tout plein d'enchantements; Cavois l'a dit, et ce doit être. Toutefois on ne vit pas de l'air du temps en Hollande, surtout quand on n'est que poëte comme Chapelle, Boileau, Racine et votre très humble serviteur. Il faut y trouver, comme à l'*Auberge du Mouton blanc*, du pain de froment et du vin qui vienne de la vendange. Il est essentiel aussi que chacun de nous y possède un bon lit de plume pour y dormir.

— Quel prodige! pensait Racine. Quoi! c'est un faiseur de contes qui ramène nos rêveurs au sentiment de la réalité!

Le fabuliste continua :

— Dans ce maudit Paris, si ennuyeux à ce qu'il paraît (voyez plutôt les *Embarras de Paris*, de notre ami Despréaux), dans cette ville si détestable

nous vivons peut-être mal, mais, du moins, nous vivons; Racine et Boileau, bien venus du prince, ont leurs pensions d'historiographes; Furetière est un abbé pourvu; Brilhac a une charge de conseiller au Châtelet; Chapelle trouve toujours ouverte pour lui la bourse de maître François Luillier, son père, mais à la condition d'y puiser lui-même en personne, et non par procuration; Cavois, homme d'épée et homme d'ambassade, a, de temps en temps, la bonne aubaine d'une mission en Angleterre ou en Espagne; ces messieurs, les autres convives, sont riches. Pour ce qui est de moi-même, j'ai d'abord mon fonds de patrimoine à manger, suivant les termes de mon épitaphe anticipée :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.

Secondement, je possède mon jeton de présence à l'Académie française. Troisièmement, j'ai mes grandes entrées dans l'hôtel et à la table de madame de la Sablière. Récapitulez. Voilà bien des avantages pour chacun d'entre nous. Eh bien! faites-moi le plaisir de m'apprendre si toutes ces bonnes choses nous suivront en Hollande?

— Ce n'est guère supposable, — se hasarda à dire Racine.

— Mais, répliqua Cavois, ce pays-là est propice au commerce des lettres. Une fois là-bas, messieurs, nous formerons un immense atelier de tragédies, de satires, de fables et de pamphlets; le Pactole aux eaux d'or roulera ses flots autour de nous.

— Croyez cela, mes amis, dit Chapelle, et remettez-vous à boire du vin de France!

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit, et l'un des valets de l'hôtellerie, se penchant du côté de Furetière, lui remit un papier sous enveloppe, orné d'un grand sceau de cire rouge.

— Un message cacheté! s'écria-t-on de toutes parts, Furetière, de quoi s'agit-il?

— Messieurs, répondit l'auteur du *Roman bourgeois*, je vais d'abord en prendre connaissance, et, s'il y a lieu, je vous le communiquerai.

En parlant ainsi, il fit sauter l'enveloppe et s'apprêta à lire.

— Bonne nouvelle, messieurs; je crois que ce fou de Cavois a décidément raison.

— Qu'est-ce à dire? demanda Racine.

— Une communication de la Hollande, messieurs!

Ici tous les convives s'entre-regardèrent, non sans une sorte de stupeur.

— Une communication de qui et de quelle nature? demanda Brilhac.

— Vidons nos verres, messieurs, reprit Chapelle : l'ami Furetière va nous dire ensuite le mot de cette énigme.

III.

Après quelques instants de silence, Furetière, prenant un air grave, donna lecture à haute voix de la dépêche qu'il venait de recevoir.

Furetière, très mal placé en haut lieu, déjà marqué pour sortir de l'Académie française, était du nombre des écrivains qui entretenaient des correspondances avec les Provinces-Unies.

Il n'avait en rien appuyé la proposition de Cavois, probablement parce qu'il se réservait de la défendre dans le cas où elle serait l'objet de quelque attaque sérieuse.

Les choses en étaient là au moment où il se disposait à lire ce qui suit :

« Vous ne pouvez ignorer, monsieur l'abbé, que » le pays de Cocagne pour les beaux esprits n'est » plus la France. On y donne aux écrivains des » titres, des pensions, l'accès dans le beau monde; » on ne leur concède pas la liberté d'aller et de » venir partout, selon leur fantaisie. Cette douce » licence n'existe que dans un coin de l'Europe, » c'est-à-dire en Hollande. »

— Bien parlé! interrompit Cavois.

Furetière continua.

« Dans une telle conjoncture, ce qu'il y a à » faire pour un étranger qui a la gloire des lettres à » cœur est de se mettre à la disposition de ceux qui » en favorisent le mieux l'éclat. Voilà pourquoi je » viens, monsieur l'abbé, mettre mes deux maisons » de la Haye et d'Amsterdam à votre disposition. Si » volontairement ou par suite d'une contrainte, vous » éprouviez le désir de venir vous fixer en Hol- » lande, prenez ma demeure pour la vôtre. Les » livres français imprimés chez nous rapportent » chaque année des tonnes d'or à dix ou douze per- » sonnages qui se mêlent de cette industrie. Il ne » faut donc pas être surpris si mes confrères et moi » nous sommes à même de traiter des écrivains » français en grands seigneurs.

» J'ai à vous offrir personnellement à vous et à » plusieurs de vos honorables amis : MM. Racine, » Boileau, La Fontaine et autres, une existence de » coq en pâte. Ce serait un grand bonheur pour ma » maison et un grand honneur pour la Hollande si » vous vouliez bien accepter ma proposition.

» Ai-je besoin d'ajouter que la Haye et Amsterdam sont les deux villes où l'on vit le plus et le » mieux aujourd'hui en Europe? Très certaine- » ment, vous devez être, monsieur l'abbé, au cou- » rant de cet *on dit*, qui a pris depuis quelque

» temps toute la consistance d'une vérité proverbiale.

» Agréez, monsieur l'abbé, les salutations em-» pressées de votre très humble serviteur.

» CORNÉLIS PETERBOOM.

« *Libraire, à l'enseigne des Deux Cigognes, à la Haye.* »

— Eh bien! messieurs, s'écria Cavois, quand je vous disais tout à l'heure qu'il n'y a plus pour un galant homme que la Hollande au monde, avais-je donc si grand tort?

Pendant toute la durée de ce nouvel incident, on avait rempli et vidé les verres plusieurs fois, ce qui ne contribuait pas peu à affoler toutes les têtes.

— Messieurs, dit Furetière, c'est nécessairement à moi de vous donner l'exemple. Pas plus tard que ce soir, j'écris à cet honnête libraire que je m'installe chez lui sans retard.

— J'imiterai Furetière, ajouta Boileau, qui dissimulait encore.

Racine n'osait prendre sur lui de répondre.

La Fontaine, exaspéré, s'écriait :

— On ne me confondra sans doute pas avec un courtisan de Versailles. J'ai même fait et signé quelques vers qui déplaisent très nettement au roi; mais dans la circonstance, je n'oserais pas, je le confesse, braver la colère de Sa Majesté.

— Comment cela? demanda un des gentilshommes.

— Depuis la guerre avec les Provinces-Unies, reprit le fabuliste, la Hollande est le coin du monde que Louis XIV déteste le plus.

— Oui, mais la morne tristesse qui commence à s'étendre sur nous?

— Oui, mais les bayadères arrivées de l'Inde et les vins d'Espagne bus à petites gorgées, le dos au feu, le ventre à table, comme le veut la chanson!

— Oui, mais les tonnes d'or du libraire Peterboom!

— Oui, mais le droit d'aller et de venir, de respirer et de soupirer, même malgré madame de Maintenon!

— Messieurs, Cavois a finalement raison. Ne parlons plus de la vie de Paris; vive la Hollande!

— Il faut que d'ici à quinze jours au plus nous ayons tous pris notre volée du côté des Pays-Bas, ou que nous soyons incarcérés à la Bastille.

— Madame Bervin! madame Bervin! envoyez-nous un page de l'un ou de l'autre sexe!

A tout ce bruit, l'hôtesse accourut elle-même, croyant qu'il s'agissait d'un panier de vin de Jurançon ou de dix flacons de la douce tisane d'Aï.

— Me voilà, messieurs! dit-elle. Que désirent vos seigneuries? J'espère que vous avez trouvé le poisson frais? Que faut-il vous servir maintenant?

— Des plumes d'oie finement taillées! s'écria Nicolas Boileau.

— Une demi-bouteille d'encre, reprit Furetière.

— Quatre mains de papier écolier, ajouta Chapelle.

— Une belle soucoupe de poudre à poudrer l'écriture, poursuivit le conseiller Brilhac.

On a déjà pu voir que madame Bervin était une rude commère, peu facile à se laisser déferrer, comme on disait autrefois. En entendant faire cette énumération d'objets si hétéroclites par des gens illustres qui se tenaient toujours à cheval sur la plaisanterie, elle se mit d'abord à pousser un grand éclat de rire. Une seconde après avoir satisfait à ce vif besoin d'hilarité, elle éleva tout à coup la voix.

— Monsieur Despréaux, dit-elle en se tenant fièrement le poing sur la hanche, à la manière d'un maître d'escrime, vous parlez par voie d'allusion, comme un grand auteur que vous êtes. Dix plumes finement taillées, cela signifie dix ailes de perdrix, savamment rissolées, sans doute? Eh bien! soyez calme, le rôtisseur s'en occupe.

Elle se tourna ensuite du côté de Furetière.

— Monsieur l'abbé, s'écria-t-elle, vous qui avez un esprit si mordant que l'Académie française tout entière a peur de vous, je sais ce que vous entendez par une demi-bouteille d'encre. Vous voulez dire une petite marie-jeanne de Chambertin. N'est-ce pas un vin qui inspire même les critiques! Le sommelier va vous apporter votre affaire sans retard.

Le tour de Chapelle étant venu, elle l'interpella avec une douce ironie.

— Personne n'ignore, monsieur Chapelle, que vous avez chez vous, depuis vingt-cinq ans, sur douze cahiers de papier, des vers inédits. Pourtant, si j'ai quelque intelligence des choses de mon métier, ce n'est pas quatre mains de papier, mais bien quatre tournées d'assiettes de dessert que vous réclamez. Ne vous inquiétez pas, je m'en charge.

Le conseiller Brilhac ne pouvait attendre bien longtemps une réplique à son mot; madame Bervin le salua et reprit :

— En magistrat qui sait bien vivre, monsieur le conseiller, vous ne demandez pas d'épices comme la plupart de vos collègues; vous dites : « Donnez-moi » de la poudre à poudrer l'écriture. » A table, au milieu de gens d'esprit, qui sont aussi des fins gourmands, cela a un sens très clair; cela signifie : — « Madame Bervin, ne craignez pas de râper du » sucre. Les magistrats en sont friands! Madame » Bervin, mettez de la poudre de sucre sur tout le » dessert, sur les pruneaux de Tours, sur les poires » tapées et aussi dans la salade d'oranges? »

Une salve d'applaudissements, accompagnée d'une vive explosion de gaieté, accueillit la fin de cette allocution de l'hôtellière.

Jean de La Fontaine se leva.

— Tout ce que vous venez de dire, chère madame Bervin, est marqué au coin du bon sens; c'est une raison pour que ce ne soit pas conforme à ce qui se passe. Les gens d'esprit ne sont pas nécessairement des gens sages. Quand ces messieurs vous ont demandé de la poudre à poudrer l'écriture, du papier blanc, de l'encre et des plumes, ils ne faisaient pas de figures de rhétorique; c'était très sérieusement ces vulgaires objets qu'ils vous demandaient, et le blond Phébus sait pour quel usage, hélas!

— Ta, ta, ta, que nous contez-vous là, monsieur le fabricateur de fables? reprit la vive commère, qui tenait à la véracité de son interprétation. Monsieur le citoyen de Château-Thierry, je ne serai pas une mauvaise langue si je répète ce qu'on dit partout, à savoir que vous mettez tous les matins vos bas à l'envers. C'est vous qui, étant parti de Paris pour votre ville natale, afin d'y aller chercher votre femme, êtes revenu seul comme vous étiez parti parce que vous n'avez trouvé personne au logis. « Madame de La Fontaine était à l'office; ma foi! je n'ai pas voulu attendre, et je suis reparti. » Voilà ce que vous m'avez raconté vous-même. Quand on fait de ces coups-là, on peut bien ne pas voir tout ce qu'il y a de caché dans le langage de ses convives.

— Mais, ma bonne madame Bervin, s'écria ici Jean Racine, croyez bien que La Fontaine dit vrai. Nos excellents amis demandent ce qu'il faut pour écrire, et savez-vous pourquoi? Parce que nous faisons tous là, sur cette table, notre feuille de route pour la Hollande.

En contemplant la tête sérieuse du poëte de *Bérénice* et en voyant l'air de conviction dont il soulignait chacune de ses paroles, la maîtresse du *Mouton blanc* venait de comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un jeu d'esprit.

— Des plumes, de l'encre, du papier et de la poudre, messieurs, une servante va vous apporter tout cela.

En même temps madame Bervin se retirait; mais, non moins irritée que cette Junon aux yeux de bœuf que le vieil Homère nous a montrée comme le type de la femme acariâtre ou qui n'aime pas à être dupée, elle parcourait les couloirs, les corridors et les chambres en répétant à chaque pas :

— Ils vont tous partir pour la Hollande! Quelle plaisante idée ce fou de Cavois leur a donc mise dans la tête!

Ces plaintes ne pouvaient manquer d'arriver jusqu'à l'oreille de Nicette. La charmante enfant, que la promesse de son parrain avait rendue si heureuse au commencement de la soirée, voyait s'écrouler en un instant son château de cartes. Une fois M. le marquis parti pour la Hollande, que deviendraient ses amours avec le clerc de procureur? Ce serait le comédien de Périgueux, protégé de M. le prince de Conti, que sa mère lui donnerait pour mari. Tout un avenir de larmes apparaissait ainsi à ses yeux. Aussi, en digne fille de l'hôtesse du *Mouton blanc*, prit-elle, en un instant, une résolution pleine d'énergie.

— Il faut que j'empêche M. de Cavois de quitter Paris!

C'était déjà quelque chose que de s'être arrêtée à cette pensée, mais ce n'était pas tout. Comment la mettre à exécution?

Nicette se creusait la tête.

— Mademoiselle de Coëtlogon, se disait-elle, aimait passionnément M. de Cavois. Voyant qu'il était sur le point d'entreprendre un voyage de six mois, c'est-à-dire de six siècles, elle l'avait fait provoquer par un rival. On s'était battu dans le bois de Satory, derrière la pièce d'eau des Suisses, sous des chênes verts, où le pauvre marquis avait reçu un fort bon coup d'épée dans l'aine. Les suites de cette rencontre l'ayant mis au lit pendant trente jours, il n'était point parti, et mademoiselle de Coëtlogon avait encore pu le voir. Fort bien, mais je ne suis pas une comtesse, ayant ses grandes entrées à la cour, je ne puis donc user de ce moyen; et d'ailleurs, le pouvant, je ne le ferais pas, car j'aime trop mon parrain pour l'exposer à recevoir quelque beau coup d'épée qui pourrait avoir les conséquences les plus fâcheuses. Comment donc faire?

Nicette prit le parti le plus simple.

— Mon Dieu! il n'y a pas à chercher tant de finesse. Je vais lui écrire tout uniment que s'il quitte Paris, sa filleule sera la plus malheureuse des femmes.

IV.

Dans la salle où ils soupaient, les illustres amis n'avaient pas cessé de boire et de jaser. Quelques instants après que madame Bervin se fut retirée, la porte s'ouvrant de nouveau, livrait passage à une servante qui apportait les divers objets demandés. En passant près M. de Cavois, cette fille se pencha légèrement vers le gentilhomme et lui dit tout bas :

— Monsieur le marquis, il y a quelque chose pour vous dans le vol-au-vent.

Cavois, spirituel étourdi, était rompu de longue date à toutes les aventures. Il n'existait pas de tour de page qu'il n'eût pratiqué. Aussi, en voyant que La Fontaine, son voisin, s'apprêtait à soulever de la lame de son couteau ce qui couvrait le morceau de pâtisserie, il avança la main et dit au fabuliste :

— Eh! bonhomme, laissez-moi faire. Sans flatterie, je m'y entends un peu mieux que vous.

Au même instant, il se mettait à découronner le vol-au-vent. Son œil exercé ne tarda pas à y voir un petit pli de papier de soie, serré entre les pinces crochues d'une écrevisse.

— Voilà ce qu'on m'annonce, pensait-il, et il s'en empara.

Mais son mouvement, quelque rapide qu'il eût été, n'avait pas échappé au regard pointu de Furetière.

— Halte-là, Cavois! dit l'académicien. Qu'est-ce que c'est que ça, l'ami?

— On t'a envoyé tout à l'heure un message, répondit le marquis; pourquoi ne m'en enverrait-on pas un, à moi aussi?

— S'il s'agit de tonnes d'or de la Hollande, cela nous intéresse tous.

— Messieurs, objecta le tendre Racine, si c'est une affaire de cœur, nous n'avons rien à y voir.

— Cavois, dit Boileau, soyez juge, comme si vous portiez la simarre de Brilhac.

Cavois déplia le billet, et voici ce qu'il y lut, mais seulement des yeux.

« Comment, cela est vrai, mon cher parrain; vous » allez quitter Paris, vous voulez partir pour la » Hollande! Hélas! que vais-je devenir, quand vous » ne serez là pour protéger votre pauvre petite Ni» cette? On me mariera à l'homme du prince de » Conti, et, pour sûr, c'est vous, méchant, qui en » serez cause.

» Ce soir, vous m'aviez pourtant fait faire un » beau rêve. Demandez à M. de La Fontaine, votre » voisin, qu'il vous raconte la déconvenue de Per» rette, la laitière, qui voyait tant de belles choses » au fond de son pot au lait. Il n'y a qu'un instant » j'étais encore comme elle, très confiante dans » l'avenir. C'était là le prodige qu'avait fait votre » parole de gentilhomme. Faudra-t-il, mon parrain, » que je revienne au logis *pour être battue?*

» Votre filleule qui pleure à chaudes larmes.

» NICETTE BERVIN. »

— Diable! se dit Cavois *in petto* en mettant le billet de la jolie éplorée dans sa poche, voilà un contre-temps sur lequel je ne comptais pas.

Et remarquant bien que tous les regards se tournaient de son côté, il reprit, mais cette fois à voix haute.

— Messieurs, n'insistez point pour savoir ce qu'on m'écrit; c'est une affaire personnelle.

— Bon! pensa Furetière, dont l'œil de lynx voyait le mal en toute chose, même quand il n'y était pas, cette affaire personnelle sera quelque rendez-vous d'amour qui lui arrive par le chemin de la cuisine.

— Messieurs, poursuivit l'éventé, cet incident ne doit pas nous détourner de ce que nous avons à faire.

— C'est juste, répéta Boileau, songeons à la satire.

— Bien dit! Un verre de vin de Champagne et la satire! s'écrièrent-ils tous en chœur.

— Eh bien! dit La Fontaine, soit, songeons à la satire, puisqu'elle a la majorité pour elle. Mais, voyons, Cavois, comment s'y prendre?

— Rien de plus simple, maître Jean, chacun fera un vers à son tour, et c'est Chapelle, notre doyen, qui commencera.

— Adopté! répondirent les convives.

— Je me sens rajeuni de vingt ans, s'écriait Boileau.

La parole est à Cavois. Allons, saute marquis.

— Messieurs, voici le titre : ***Épître à Scarron.***

— Eh bien! je débute, dit Chapelle :

Un jour, rendant visite à monseigneur Caron,
On dit qu'il arriva...

— Halte-là! Pas plus d'un vers à la fois pour chacun! dit la Fontaine, c'est la règle; à l'ami Brilhac, maintenant!

Chose assurément fort inattendue, Brilhac, jeune magistrat érudit, lettré, spirituel, s'arrêta pareil à un cheval qui ne se sent pas la force de franchir un fossé. Avait-il trop bu? Ne comprenait-il pas le sujet? N'était-il pas en veine? C'étaient des questions qu'il n'aurait pu résoudre sur l'heure. Seulement il bégayait, il ânonnait, il zézayait et ne pouvait parvenir à marier deux pieds de vers ensemble. Songez à ce que le spectacle d'une telle impuissance devait être au milieu de tels hommes. Les sarcasmes pleuvaient autour de lui comme les flèches des Perses sur le bouclier de Léonidas, ou comme la grêle d'avril sur les vignes de Suresne.

— Voilà notre satire embourbée, se hasarda à dire La Fontaine.

— Le malheureux! à son âge! il n'a pas un hémistiche dans le cerveau! murmurait Boileau.

Piqué au vif, le conseiller au Châtelet s'écriait :

— Pour une satire, non, je l'avoue, je ne suis pas armé en ce moment. Ah! s'il s'agissait de faire une comédie sur le Palais et sur ses mœurs, ce serait autre chose; les vers, et des meilleurs, m'arriveraient en abondance.

Philibert AUDEBRAND.

(La suite au prochain numéro.)



BULLETIN DES THÉATRES.

Cette *Sémiramis*, dont je vous annonçais la prochaine reprise, a fait sa solennelle apparition rue le Pelletier. C'était comme une fête et comme une joie générale. Tout le monde sait la valeur de ce grand chef-d'œuvre; il ne s'agit plus de le juger. Sa place est faite dans cet Olympe, où il y aura si peu d'élus, et où Rossini aura la gloire de compter ses batailles par des victoires.

La traduction du livret, on le sait, avait été confiée à la plume de Méry. L'opéra de l'illustre maître a été remarquablement interprété par Obin et par les deux sœurs qui faisaient leur première apparition sur la scène française, mesdemoiselles Marchisio. Des rappels nombreux ont prouvé à ces jeunes artistes qu'elles avaient acquis toute la sympathie du public parisien. Quant à Obin, il a créé le rôle d'Assur en artiste consommé.

La direction n'a rien ménagé, et le traducteur a jeté à profusion sur la musique du maître tous les charmes, toutes les richesses de sa poésie. On a beaucoup remarqué un ballet très élégamment écrit par l'auteur de *Masaniello*.

M. de Rovray fait remarquer comme un tour de force qui mérite en effet d'être signalé, avec quelle exactitude Méry a rendu « le sens et le mot, la prosodie et l'accent, la tournure et quelquefois jusqu'à la rime » du livre original. « Les premiers mots surtout de chaque » morceau, dit-il, placés dans le même ordre, traduits » par des équivalents ayant le même nombre de syllabes » et la même assonance, produisent une singulière illu- » sion. J'ai cru un moment que, non-seulement Sémira- » mide et Arsace, mais Assur et Idrène et Orès, et *tutti* » *quanti*, oubliant qu'ils étaient à l'Opéra, s'étaient mis » à chanter en italien. »

Ce qui a produit un merveilleux effet sur le public, ç'a été le duo des deux sœurs Marchisio. Jamais on n'avait entendu encore deux voix se mariant avec un tel ensemble, chantant à un unisson si parfait.

Le théâtre de l'Opéra-Comique refuse du monde tous les soirs, depuis le commencement du mois. La chaleur qui s'est déclarée n'y fait rien et ne diminue pas l'empressement du public à venir applaudir madame Ugalde et Roger.

Le succès des deux artistes est fabuleux. L'effet produit par madame Ugalde dans *Galathée* a été saisissant. L'éminente cantatrice a été rappelée après chaque acte, et ses merveilleux couplets bissés avec acclamations. Madame Ugalde porte un nouveau, un charmant costume grec, remarquable de style et de goût, et dessiné par M. Beaumont, le nouveau directeur lui-même. On sait qu'avant d'être directeur, M. Beaumont avait fait ses preuves comme artiste.

Madame Ugalde a joué l'*Ambassadrice* avec un succès non moins grand que *Galathée*.

Quant à Roger, la *Dame blanche* et *Haydée* ont été chantés par lui avec un éclat inouï. La salle était comble et les couloirs encombrés de tabourets. L'artiste a été bissé, rappelé, acclamé. Ces soirées compteront parmi les plus mémorables de la carrière de cet éminent artiste.

Par malheur, Roger n'a pu donner qu'un nombre trop limité de représentations.

On conçoit qu'en présence de ce double succès, l'Opéra-Comique ait dû retarder la reprise du *Petit Chaperon rouge*.

Comme on voit, M. Beaumont a bien inauguré son administration.

Roger n'interrompt ses triomphes à l'Opéra-Comique que pour en aller moissonner de nouveaux à Bade, où il chantera avec madame Miolan-Carvalho un opéra inédit de Gounod, que déjà ces deux artistes avaient dû chanter l'été dernier. Bressant et mademoiselle Augustine Brohan doivent jouer à Bade une comédie de la même mademoiselle Brohan et de M. Henri de Pène.

Puisque nous parlons musique, annonçons que le résultat du grand concours de composition musicale a été proclamé en séance solennelle de l'Institut.

La cantate destinée à servir de poëme aux concurrents était de M. Théodore Anne, et intitulée : le *Czar Ivan*.

Cinq concurrents étaient inscrits. Voici leurs noms, avec ceux des artistes qui ont exécuté leurs compositions.

M. A. Dubois, élève d'Ambroise Thomas : M. et madame Barbot et Bataille ; M. Deslandres, élève de Leborne : mademoiselle Rey, MM. Barbot, Périé; M. Paladilhe, élève d'Halévy : mademoiselle Rey, MM. Jourdan et Troy; M. Danhauser, élève d'Halévy : M. et madame Barbot et Bataille ; M. Legouix, élève d'Ambroise Thomas : mademoiselle Rey, MM. Warot et Crosti.

Le 1er prix a été décerné à M. Paladilhe (mention honorable de 1859).

Le 2e prix a été décerné à M. Deslandres.

M. Legouix a obtenu une mention honorable.

M. Paladilhe est un jeune homme qui n'a pas encore accompli sa dix-septième année.

La reprise des *Faux Bonshommes*, au Gymnase, a recommencé le succès de cette amusante comédie de MM. Barrière et Capendu. Geoffroy a été étourdissant dans le rôle créé jadis au Vaudeville par Delannoy. Nous regrettons pour M. Lurine qu'il ait laissé enlever à son répertoire cette comédie, l'une des meilleures et des plus vraies de l'école moderne.

Une pochade chinoise de MM. Choler et Delacour, *Fou-yo-po*, a parfaitement réussi au Palais-Royal. Cela est plein de gaieté et d'entrain.

Les Variétés vivent toujours et mènent même joyeuse vie avec la *Fille du Diable*. Le *Juif errant* fait toujours des salles combles à l'Ambigu, et le Vaudeville répète très activement la pièce de M. Pousard : *Ce qui plaît aux Dames*, et celle de M. Charles Hugo : *Je vous aime!* Ces deux petites comédies seront bientôt prêtes à voir la rampe.

Pierre Obey.

Adolphe Goubaud, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

C'est aux bains de mer que sont destinées presque toutes les toilettes qui se font à Paris en ce moment. Les robes de matin y sont en piqué ou en poil de chèvre, et les robes du soir ou de la promenade, en gaze de Chambéry, en tarlatane, en grenadine, ou en mousseline peinte ou brodée. Il y a des petites poches à toutes les robes négligées, qui se portent soit unies, soit ornées en avant de pattes ou de nœuds. Une de celles qu'a emportées à Dieppe une jolie baigneuse nous a plu beaucoup. Elle était en piqué uni couleur maïs, et ornée, dans toute sa hauteur, de pattes lisérées de cerise qui se replient sur elles-mêmes de manière à former une boucle plate retenue par un bouton, et se terminent par un bout pointu, le tout liséré de cerise. La petite ceinture ronde est exactement pareille à toutes les pattes, et s'attache de même sur le côté; et sur les manches sans aucuns plis, étroites du haut et larges du bas, formant un peu le demi-cercle, sont deux rangs de pattes semblables.

Presque toutes les lingeries simples se font en toile piquée, unies ou brodées, seulement aux angles. Pour les toilettes plus habillées, les fichus et les manches bouillonnés et à entre-deux de dentelle ont beaucoup de succès. La guipure a toujours aussi une grande vogue, et on laisse un peu de côté la broderie. Cependant il s'en fait depuis quelque temps un genre nouveau en relief, qui obtient le suffrage des personnes qui s'occupent de leur toilette en artistes.

Les robes légères se font presque toutes à volants et à bouillonnés. Les bouillonnés ont souvent une double tête, et vont en diminuant jusqu'à la taille. Les volants sont bordés d'un biais de taffetas d'une autre nuance que celle du fond de la robe.

Les chapeaux ronds de paille d'Italie ou de paille brune, ornés de longues plumes et de nœuds de velours sont la coiffure obligée de toutes les villes d'eaux et de bains, de toutes les habitations de campagne, et la *demi-saison* en drap gris clair uni ou rayé, avec lisérés violets ou paille, est généralement le pardessus qui l'accompagne. On porte aussi beaucoup de burnous tout à fait blancs. Il y en a de plusieurs formes : le *Mazarin*, qui retombe carré sur les épaules est le plus distingué. Nous avons vu exécuter par la maison *Lhopiteau*, rue Vivienne, 41, ce vêtement très original qui doit en ce moment faire sensation parmi les baigneurs de Pornic.

Nous avons remarqué, le même jour dans ce magasin d'élite, plusieurs paletots avec poches d'une grâce ravissante.

L'un était de drap léger gris, à lisérés de taffetas lilas, à col carré, et à petites poches ayant absolument la forme d'aumônières.

Un autre, de taffetas noir, était entièrement bordé d'une double ruche de taffetas découpé noir et blanc. Il était ouvert sur la poitrine, et ses petites poches pointues étaient lisérées de blanc.

Presque toutes les robes de la maison *Lhopiteau*, que compose avec tant de goût mademoiselle Pauline Conter, ont des corsages décolletés, sur lesquels on ajoute soit des petits fichus pareils à la robe, soit des pèlerines de mousseline ou de dentelle.

On trouve chez M. *Violard*, 2, rue de Choiseul, pour recouvrir ces corsages décolletés, les plus ravissants fichus d'une admirable guipure nouvelle, et aussi des fichus de dentelle de Chantilly, de même que d'Angleterre et de Bruxelles.

Les pointes de dentelle noire de ce somptueux magasin sont le complément naturel d'une riche toilette, mais pour les cas tout à fait spéciaux, pour des visites de noces ou de grande cérémonie, il a aussi de grandes pointes d'Angleterre, véritables miracles de perfection et de dessin. On n'admire pas moins ses barbes pour nœuds et pour coiffures, ses cols, ses couvertures d'ombrelles, ses volants de robes, et ses dentelles de toutes sortes, destinées à devenir dans les mains de nos habiles interprètes de la mode, des parures d'une merveilleuse séduction.

Le mot que nous venons d'écrire s'applique si bien aux ravissantes coiffures de madame *Tilman*, que nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici quelques-unes de celles que nous admirions dernièrement dans ses aristocratiques magasins.

C'étaient : Une coiffure Louis XV, formée de bouillonnés de ruban bleu, d'une belle dentelle d'Angleterre, d'un rang de roses et d'un long nœud de ruban bleu sur l'un des bouts duquel est fixée une petite rose.

Une coiffure égyptienne de mousse et de roses vertes avec feuilles blanches. Elle dessine un nœud sur le front et un cache-peigne en arrière.

Une autre d'acacia rose et blanc.

Une autre de myosotis et de primevères roses et blanches.

Une de gros bengale et de chèvrefeuille, en pointe sur le front, reliée en arrière par des traverses de chèvrefeuille et d'où retombe à gauche une longue branche ; de petits scarabées voltigent sur ses feuilles.

Une de lilas blanc avec bois naturel, qui forme en arrière un petit chaperon.

Une autre toute de myosotis avec une chute d'un côté.

Une autre de campanules lilas et de longues herbes.

Une autre enfin toute ronde, de laurier blanc double, avec une grande branche de cerises sur le côté.

On fait beaucoup de berthes pareilles aux robes claires; puis, ainsi que nous l'avons dit, des fichus et des pèlerines, soit en étoffe pareille, soit en tulle, en mousseline ou en guipure. Nous en avons vu entre autres, chez mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28, qui les varie avec beaucoup d'art, une toute ronde en mousseline à double garniture festonnée, avec garniture pareille autour du cou et en avant de la poitrine. Nous avons remarqué aussi dans ce magasin bien connu des riches étrangères et des Parisiennes élégantes, des petits cols à plis ou à bouillons d'une charmante combinaison. L'une de ces parures, col et manchettes, est de forme pointue, toute à plis plats, et ornée de nœuds. Une autre se compose d'un fichu montant dont le devant est formé de deux entre-deux de dentelle qui se voient dans l'ouverture d'une robe échancrée en avant, dont le tour du cou a également un entre-deux bordé par une petite dentelle froncée : et de sous-manches garnies d'entre-deux et de bouillonnés, pour être mises sous des manches fendues sur le côté.

Les coiffures de mademoiselle *Anna Loth* font toujours notre caprice. Elle sait donner à ces petits bonnets ronds qui font fureur en ce moment, une grâce toute particulière. Parmi ceux que nous avons remarqués chez elle, l'un avait un fond de guipure noire se terminant tout autour par une haute bordure, puis en dessous, une autre garniture blanche; et tout le tour de ce bonnet était serré par un ruban Ophélia attaché en large nœud sur le côté.

D'autres ravissants petits bonnets sont un mélange de crêpe découpé, rose, vert d'eau, ou mauve, ou de tulle blonde ou de malines.

Une coiffure de dentelle noire était ornée en dessus de coques de ruban noir, et de chaque côté, de roses du roi.

Une autre coiffure, sorte de fanchon en guipure de Malte, a un fond arrondi d'où retombent deux pattes en arrière, une traverse de ruban nouée du côté droit, et terminée par de longs nœuds, et en dessous, de larges touffes de ruban découpé, rose Solferino.

Une charmante écharpe de mousseline de mademoiselle *Anna Loth*, qui a déjà pris l'initiative de plusieurs dispositions nouvelles de châles et de mantelets, est à deux volants tout autour, chaque volant séparé par un petit entre-deux piqué. Rien n'est distingué pour les jeunes filles comme cette écharpe d'une si délicate simplicité.

Cette qualité précieuse de la simplicité, presque toujours inséparable du bon goût, donnait un excellent cachet à deux parures expédiées ces jours-ci à une baigneuse d'Uriage par la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37.

L'une de ces parures était une robe de mousseline claire doublée de taffetas maïs, ornée de nœuds maïs tout le long du devant de la jupe et du corsage. Une écharpe de mousseline doublée de même et garnie de deux volants bordés de guipure était fixée en avant par un gros chou de ruban maïs. Un chapeau de paille d'Italie n'avait d'autre ornement qu'une bride de ruban maïs en dessus de la passe, et en dessous un bandeau un peu élevé d'épis, disposés en croissant, et que recouvrait entièrement une belle dentelle noire. Les gants étaient maïs brodés de noir, et les bottines, de satin français, noir.

La seconde parure, destinée aux petites réunions du soir, se composait d'une robe de tarlatane à pois noirs, ornée, dans toute la hauteur de la jupe, de petits volants surmontés de bouillonnés et bordés de petite guipure noire. Le corsage froncé et décolleté se complète par un petit fichu ouvert et croisé, garni de bouillonnés et de volants avec guipure, que doit retenir une belle broche d'émail noir illustrée de diamants. La ceinture longue qui s'attache en avant, est de large ruban blanc liséré de noir, et la coiffure est une résille faite d'épis blancs avec des touffes de pavots rouges et de raisins noirs sur les côtés, et une longue branche de raisins et d'épis s'échappant du côté gauche.

Pour les petites filles, le véritable costume de la saison se compose de robes de mousseline à tout petits dessins avec l'écharpe pareille et le chapeau rond de paille naturelle ou de paille brune.

Une charmante enfant de huit ans, entièrement habillée par madame *Thorel, à Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, venait nous voir dernièrement avec une robe fond blanc à dessins roses, faite à un seul grand volant orné d'un double plissé de taffetas rose, à corsage carré et à manches demi-larges bordées du même plissé; une écharpe garnie de même et retenue à la taille par une large bouffette, et un chapeau de paille d'Italie à bords relevés, à nœuds de taffetas noir en dessus, et à touffes de roses en dessous.

Une autre toilette sortie du même atelier, se composait d'une robe de mousseline à petites étoiles mauves, faite à sept volants très froncés et bordés chacun d'une petite valenciennes, et à corsage froncé, garni de la même dentelle; d'une écharpe Marie-Antoinette pareille à la robe, et d'un chapeau de paille d'Italie à nœuds de velours noir et à plume de héron.

Les tout petits enfants portent des costumes de piqué blanc, entièrement brodés, au corsage formant plastron, au-devant de la jupe et aux petites poches, de coton ou de lacet de couleur.

Un enfant de deux ans et demi portait ces jours-ci une élégante petite robe de mousseline toute couverte de séries de petits plis coupées par des entre-deux de dentelle, une large ceinture Louis XV, et un petit chapeau tout à fait rond orné seulement de coques et de brides de ruban blanc.

La crinoline n'était pas oubliée même chez les plus petits de ces enfants, et M. *Creusy*, le dépositaire de la maison *Tavernier de Lyon*, vend chaque jour une énorme quantité de ces sous-jupes microscopiques. Elles se confectionnent presque uniquement en percale blanche ou en brillanté. Celles que les grandes personnes ont emportées ou font venir aux saisons d'eaux et aux bains de mer, sont





607

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin r. de Richelieu, 83. — Modes de Mme Alexandrine.

Rubans et Passementeries A la Ville de Lyon, Rue de la Chaussée d'Antin, 6.

Cage-jupe acier Tavernier. E. Creusy, dépositaire, Rue Montmartre, 133.

Parfums de Violet, fourr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.



607 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Lingerie de Mlle Anna Loth, Place [illegible]

plus spécialement d'un coutil rayé gris et blanc, très convenable d'apparence et très agréable comme usage. Pour le soir et sous les robes claires on porte là-bas, comme à Paris, des jupes de mousseline à beaucoup de petits volants, chacun de ces volants monté sur un ressort d'acier, et des jupes de tulle ou de point d'esprit avec bouillonnés et galons de moire ou de velours.

Les robes se font toujours aussi amples que par le passé, et les sous-jupes de la maison *Creuzy* sont celles avec lesquelles on obtient le meilleur résultat par le procédé le plus simple.

Aussi, maintenant que dans l'industrie comme dans les arts, le but auquel tendent tous les efforts est de simplifier le travail et d'économiser le temps, un vêtement qui en remplace à lui seul plusieurs autres, sans exiger aucun sacrifice de la coquetterie, doit-il avoir nécessairement le succès qui lui est acquis depuis plusieurs années et qui ne menace pas de s'interrompre.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 607.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Coiffure composée de bandeaux relevés avec nœud très tombant sur le cou, et nattes de cheveux et de velours noir tressés ensemble. A l'extrémité, les nattes sont retenues par une agrafe de corail et un bout tombant de velours noir.

Robe de tarlatane garnie de ruches de taffetas noir, de velours noirs, de petite guipure noire et de tresses de paille; le corsage est décolleté rond assez creux devant. La taille est ronde, le bas du corsage est froncé fin, tout autour sur une hauteur de 2 centimètres, puis les fronces sont arrêtées, et le corsage forme de beaux godets bien creux et bien évasés. Ces godets sont fixés au corsage de dessous qui est de taffetas. Les godets du dos sont plus plats et moins évasés.

L'épaulette est petite, la manche est remplacée par trois petits godets qui retombent sur le haut du bras.

Tous les bords des godets sont garnis par une petite ruche frisette de taffetas noir. Une petite grecque de velours noir est posée à plat en haut du corsage.

Sur chaque épaule une agrafe de corail attache deux bouts de ruban de taffetas blanc encadrés dans une petite frisette de taffetas noir.

La ceinture est de taffetas blanc, les deux longs bouts se croisent sous une agrafe de corail. Cette ceinture est entourée d'une frisette noire et un enlacement grec de velours termine chaque pan.

La jupe, très ample et froncée tout autour à la taille en trois rangs de petites fronces, est garnie au bas d'une grosse chicorée de taffetas noir. L'ourlet a 20 centimètres.

Un bel ornement grec composé de velours à plat avec une tresse de paille et encadré d'une petite frisette de guipure noire, garnit la jupe à partir de l'ourlet sur une hauteur de 40 centimètres.

TOILETTE DE PROMENADE DU MATIN. — Chapeau de paille garni de taffetas noir et d'agrafes en paille. Le bord de la passe est entouré de taffetas noir.

Sur le chapeau il y a deux coques plates de ruban n° 30, qui retombent de chaque côté. Ces coques sont posées à cheval et à plat; elles sont retenues par une belle agrafe de tresse de paille.

Les rubans sont brochés d'une petite étoile de soie paille.

Le bavolet est de taffetas noir avec une tresse de paille sur l'ourlet.

Sous la passe, un nœud de taffetas noir et des mentonnières de blonde.

Écharpe carrée, à revers, de taffetas blanc recouvert d'un tulle-guipure noir, ornée de ruches chicorées de taffetas blanc et de taffetas noir, avec volants de Chantilly.

Cette écharpe se taille d'un seul patron. On fend le milieu en haut sur une profondeur de 12 à 15 centimètres, et on obtient ainsi un revers gracieux en rabattant l'étoffe, sans être forcé de faire des pinces ou de mettre des goussets. Le revers forme derrière un V renversé. Tout le tour du vêtement est garni d'une ruche chicorée bien touffue composée de 10 centimètres de noir, 10 centimètres de blanc, et ainsi tout le long.

Une dentelle à écailles et à peine froncée garnit tout le tour; un haut volant de dentelle, dont le dessin forme une palme, garnit le bas du mantelet à partir de la saignée.

Robe de mousseline peinte à rayures noires sur fond blanc avec bouquets de roses.

Corsage montant, taille ronde, boutons verts sur le devant.

Ceinture gros grain.

Jupe garnie de trois rangs de bouillonné, avec tête de chaque côté. Au-dessous du troisième rang retombe un grand volant avec ourlet de 4 à 5 centimètres, qui termine la jupe.

Manches droites demi-larges avec bouillonnés, et volants en cinq rangs sur toute la longueur.

PETITE FILLE DE DIX A TREIZE ANS. — Chapeau-Impératrice avec nœud de velours devant et une plume blanche de chaque côté.

Robe de taffetas vert garni au bas par quatre volants ourlés très amples.

Pardessus de taffetas gris, garni tout autour d'un petit volant à tête découpé à chaque bord.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet-pouff de tulle illusion et blonde, orné de chaque côté de marguerites *rose Magenta* à calice d'or; des barbes de dentelle noire se croisent sur le fond du bonnet et retombent derrière. Un nœud de taffetas vert n° 5 assorti au feuillage des marguerites, est posé sur le côté gauche.

N° 2. Bonnet rond. Le fond est de batiste ornée de médaillons de valenciennes; les garnitures sont de batiste rehaussées de valenciennes. Un ruban bleu de Chine n° 5 est passé dans la coulisse qui fait le tour du bonnet.

N° 3. Bonnet-Bébé de mousseline garnie de valenciennes à plis pressés. Des petits choux de rubans lilas, n° 5 et n° 1, sont posés dans la garniture de dentelle. Le fond de ce bonnet est plissé, un nœud de ruban n° 16 est jeté sur le sommet de la tête; les brides partent de dessous ce nœud et viennent retomber derrière.

N° 4. Bonnet de linge, de mousseline et de valenciennes. Le fond, froncé, est orné d'un petit rond de valenciennes et vers le milieu, dessus, est posé un nœud de ruban n° 5 rose *Solferino*.

La passe est large et formée par des *entre-deux* brodés, alternés par des *entre-deux* de valenciennes. Une garniture de même dentelle est posée tout autour de ce bonnet, un nœud de ruban n° 5 est posé sur le côté; les brides sont de taffetas n° 12.

N° 5. Bonnet rond, avec fond de mousseline unie. Ce modèle est garni de guipure; un entre-deux forme la coulisse de ce bonnet, un chou de ruban n° 5 est posé sur le côté, un ruban semblable est passé dans la coulisse.

N° 6. Écharpe de mousseline, garnie tout autour par deux petits volants sur lesquels sont posés, en points de piqûre, des entre-deux brodés, larges d'un demi-centimètre.

N° 7. Guimpe composée d'entre-deux de valenciennes et de bouillonnés de mousseline. Une ruche de valenciennes est posée autour du cou et au bas des entre-deux.

N° 8. Bouillon de mousseline assez ouvert pour laisser passer la main.
L'ornement de ce bouillon se compose de ruchés de dentelle noire avec petit velours au milieu. Un joli bouillonné est formé entre les ruchés qui remontent vers le haut de cette manche.

N° 9. Manche assortie à la guimpe n° 7. Cette manche, juste au poignet, est ornée d'entre-deux de valenciennes séparés par des petits bouillonnés de mousseline qui vont en grossissant dans le haut. Une ruche de valenciennes garnit le poignet et remonte jusqu'au coude. Cette manche est terminée, dans le haut, par trois gros bouillonnés retenus dans un poignet. Un nœud de ruban n° 5 est posé à la couture du dessous du bras.

Courrier de Paris.

Oserait-on soutenir que nous vivons dans un temps absolument prosaïque et matérialiste? On le dit et on le répète tous les jours, sur tous les tons, de tous les côtés, en prose et en vers, dans les livres et dans les feuilletons, dans les drames et les comédies, si bien que les plus indulgents et les plus naïfs esprits ont fini par en être persuadés, et je m'imagine qu'il serait presque difficile, aujourd'hui, de persuader le contraire.

Dussé-je prêcher dans le désert et parler à des sourds, de ceux de la pire espèce, c'est-à-dire qui ne veulent pas entendre, je me propose de vous raconter non pas un roman, mais une histoire d'hier ou d'avant-hier, tout au plus de huit jours de date, qui a ses racines dans le macadam de Paris et qui ne tend à rien moins qu'à nous démontrer que la médaille de notre temps a un revers poétique ou féerique quelquefois. Féerique est mieux dit, bien qu'il s'agisse d'une histoire vraie comme le soleil.

Il y avait une fois... non pas un roi et une reine, mais un concierge et sa femme. Nos personnages sont humbles au début, nous les verrons grandir tout à l'heure, peu à peu. Ce concierge et sa femme eurent, un jour, une petite fille. A peine l'enfant était née, qu'une fée, en cachemire et en chapeau de velours, plume tombante, entra dans la loge et dit au père et à la mère de la petite fille :

— Avez-vous une marraine pour votre enfant?
— Non.
— Voulez-vous de moi?
— Qui êtes-vous?
— Celle qui vous amènera un parrain.
— Ce n'est pas bien clair, mais...

— Vous accepterez, quand je vous aurai dit que le parrain que je vous offre est le propriétaire de la maison. Je ne vous porte pas un énorme intérêt, je vous l'avoue franchement; mais j'en ai un très grand à ce que vous preniez M*** pour parrain et moi pour marraine par contre-coup.

L'offre était avenante, elle fut acceptée, et huit jours après la fille du concierge, un fort brave homme au reste, recevait sur les fonts baptismaux le prénom de... de Clotilde, si vous voulez, de par cette marraine improvisée qui avait elle-même improvisé et imposé le parrain. Ce qu'elle y gagna, je n'en sais trop rien, et cela importe peu à la suite de mon histoire.

Six ans se sont passés; six ans de gâteries pour Clotilde, de la part du parrain et de la marraine également épris de leur filleule. Les plus beaux châteaux en Espagne que le père et la mère eussent bâtis jusqu'alors sur cette affection dont leur fille était l'objet, se composaient au rez-de-chaussée d'un peu plus ou d'un peu moins de bonbons, au premier étage de quelques robes, avec des mansardes de petits bonnets et de rubans roses. Qu'ils étaient modestes dans leur ambition ce père et cette mère, dans un siècle où les moindres rêves ont pour horizon des millions gagnés en une bourse!

Mais au bout de ces six ans pavés de dragées et de quelques louis d'or éclos au jour de l'an ou au jour de la fête de la petite, la bonne marraine était à son lit de mort, donnant le baiser de suprême adieu à sa filleule et la recommandant à toute la tendresse de son parrain. Celui-ci tint la promesse qu'il avait faite à sa *commère*. De la loge, la petite Clotilde s'embarqua, un jour, dans un fiacre et fut conduite au couvent du Sacré-Cœur, sous l'égide de son parrain. Le rez-de-chaussée du primitif château en Espagne du père de Clotilde commençait à se convertir en bons moellons.

Quand Clotilde sortit du couvent, il y a de cela trois ans, c'était une jeune fille bien élevée, spirituelle, intelligente par le cœur autant que par la tête. Son parrain la maria peu de temps après au fils d'un de ses vieux amis, et lui compta cent mille écus de dot. Le premier étage du fameux château en Espagne avait pris corps de pierres de taille. Il y manquait les combles. Et pour comble, savez-vous ce qui arriva? C'est qu'il y a quelques jours, le parrain est mort, instituant sa filleule légataire universelle d'une fortune évaluée à plus de cent mille francs de rente! N'est-ce pas là un beau couronnement à l'édifice! Quel rêve et quel réveil!

Mais ce n'est là qu'un feuillet de mon histoire. L'autre feuillet contient le récit des générosités de la jeune femme devenue tout à coup ainsi l'héroïne d'un conte des *Mille et une nuits!* Elle a ouvert ses deux mains sur les siens: père, mère, frère, sœur, neveux et nièces, chacun a reçu un peu de l'averse de bienfaits que Clotilde a laissé pleuvoir du haut de sa fortune. Elle a eu l'esprit d'élever tout le monde au niveau de son cœur, sans oublier d'où elle était partie pour arriver à ce point culminant où le hasard l'a portée.

Pourquoi dire le hasard? Pourquoi pas plutôt la Providence? Le hasard aurait probablement mal choisi; la Providence, m'assure-t-on, a mis la main sur une femme

digne en tous points d'une si brillante et si inattendue destinée !

Y aura-t-il des envieux et des jaloux autour de cette nouvelle reine du million, autant que de courtisans ? Cela n'est pas douteux. Il ne manquera pas de gens crevant dans leur dépit, pour murmurer autour d'elle : « Ça, c'est la fille d'un concierge ! » Qu'elle ouvre bien grandes ses oreilles pour entendre ces paroles, et qu'elle réponde sans hésiter : « Je le savais avant vous ! »

Le secret que ne connaissent pas encore les parvenus de se faire pardonner leur fortune, c'est de reconnaître qu'ils sont des parvenus, en se tenant comme de grands seigneurs sur le terrain glissant où la fortune les a hissés.

Les bienfaiteurs ont quelquefois, paraît-il, la main heureuse. Nous venons d'en avoir la preuve. En voici un second exemple ; soit dit pour contredire ceux qui invoquent je ne sais quel proverbe mis en circulation par les égoïstes pour s'abstenir de faire le bien quand ils le pourraient. On parle de l'ingratitude comme un repoussoir au bienfait ! Il en est de cela comme des dindes de Rossini ! L'illustre maëstro avait gagné un pari ; il s'agissait d'une dinde truffée que le perdant devait payer. Celui-ci ne s'exécutant pas, Rossini crut devoir lui rappeler sa dette.

— Mais... il n'y a pas de truffes cette année ! fut l'excuse invoquée.

— Ce sont les dindes qui font courir ce bruit-là, répondit Rossini.

Ce sont les égoïstes, dirons-nous à notre tour, qui font courir le bruit qu'il y a des ingrats. Des ingrats ! oui certes, il y en a, et le beau mérite ce serait, en vérité, que de recueillir toujours la reconnaissance pour prix des bienfaits ! Cela rendrait ceux-ci par trop faciles.

J'en viens donc à mon second bienfait bien placé. Il s'agit de l'arrière-petite-fille de Racine que la Société des auteurs dramatiques a adoptée et fait élever à ses frais, et pour laquelle elle a demandé à la France et à l'Europe intelligente une dot. La France a laissé à l'Europe le temps d'ajouter une mince obole à la sienne. Tout compte fait, cet appel adressé à l'émotion, à l'admiration, au souvenir du monde entier pour l'héritière d'une des plus grandes gloires littéraires de la France, a produit cinquante mille francs ! Cinquante mille francs dont le quart environ est un don de l'Empereur et de la famille impériale ; et à coup sûr plus de la moitié de cette somme a été versée à la caisse des pères de mademoiselle Trochu par des rois étrangers. Ni en France, ni hors de la France, l'exemple donné par les souverains n'a été suivi par les peuples. Quant à la France tout entière, elle ne figure pas pour plus de vingt mille francs dans la dot !

Qu'importe à la Société des auteurs dramatiques ! Elle a accompli une noble tâche, et elle a rencontré dans sa jeune pupille une noble enfant qui n'aura pas besoin même des cinquante mille francs dont se compose sa dot pour tenir le rang où le souvenir de son glorieux aïeul l'appelle à prétendre !

X. Eyma.



MÉLANGES.

On parle beaucoup des Catacombes de Paris. Voici quelle en est l'origine :

Les fouilles profondes qu'on exécute en ce moment, pour continuer la rue des Halles, sur l'emplacement de l'ancien marché, mettent chaque jour à découvert des quantités considérables d'ossements humains appartenant au cimetière des Innocents, et qui sont soigneusement recueillis et enlevés pour être inhumés de nouveau. Situé au centre de Paris, le cimetière des Innocents avait été primitivement établi hors de l'enceinte de cette ville, entre les deux bourgs Saint-Germain-le-Neuf et Saint-Germain-le-Vieux, le Beaubourg et le Bourg-l'Abbé, près d'une des portes du nord de la ville, située à la rencontre des chemins de Saint-Denis et de Montmartre. Depuis Philippe-Auguste, qui le fit enclore, jusqu'à sa suppression en 1785, il n'avait cessé de servir de lieu de sépulture à plus de vingt paroisses différentes. La quantité de corps déposés annuellement avait toujours été croissante. Le dernier fossoyeur, Nicolas Pontrain, dans l'espace de moins de trente ans, en avait déposé, suivant ses comptes, plus de quatre-vingt-dix mille. Depuis lors, le nombre était de trois mille environ chaque année, entassés, pour la majeure partie, dans des fosses communes de 5 à 6 mètres de profondeur. On n'évalue pas à moins de 1 200 000 la quantité des corps que ce cimetière reçut de 1186 à 1785, c'est-à-dire dans l'espace de six siècles.

Les accidents qui se manifestèrent à différentes reprises, dans le cours du siècle dernier, dans les divers quartiers qui entouraient le cimetière des Innocents, les instances des habitants qui en attribuaient généralement la cause aux infiltrations et aux émanations de cet immense foyer de putridité où tant de générations étaient venues s'éteindre et s'anéantir ; les observations des autorités et de tous les corps de la cité qui réclamaient sa suppression et sa conversion en une place publique ; enfin les Mémoires des médecins et des savants les plus éclairés, conduisirent à l'adoption d'une mesure jugée nécessaire dès 1554 par une commission qui avait été nommée pour présenter une requête à ce sujet au nom de différentes paroisses voisines.

Aussitôt que le conseil d'État, par son arrêt du 9 novembre 1785, eut prononcé la suppression du cimetière des Innocents, on s'occupa de chercher et de préparer un local convenable pour y déposer les ossements du grand charnier des Innocents, galerie voûtée qui régnait autour de l'enceinte, dont les arcades avaient été construites à diverses époques, et notamment vers la fin du XIVe siècle, par plusieurs notables bourgeois de Paris, dont elles portaient les chiffres ou les armes.

Les anciennes carrières situées sous la plaine de Mont-Souris au lieu dit la Tombe-Issoire, dépendant de Saint-Jean de Latran, parurent, par leur rapprochement de la ville, leur état et leur étendue, les plus favorables pour l'établissement du cimetière souterrain. Telle est l'origine des Catacombes de Paris, devenues l'immense ossuaire de tous les cimetières de la capitale, et où vont prendre

place en ce moment les derniers restes de tant de générations que font retrouver les fouilles entreprises près des halles, non loin du square verdoyant où se dresse restaurée, rajeunie, la fontaine qu'illustra le ciseau de Jean Goujon.

*
* *

La ville de Paris a décidé, comme on sait, qu'une grande avenue serait ouverte entre le cours la Reine, partant du quai de Billy, et la grille de la Muette, au bois de Boulogne, en traversant Chaillot et la plaine de Passy de l'est à l'ouest.

La première section de cette avenue, qui prend le nom d'avenue de l'Empereur, est ouverte déjà depuis la grille du bois jusqu'à la rue du Petit-Parc.

Une nouvelle et importante section, allant de la rue du Petit-Parc au boulevard de Longchamp, qui domine Chaillot, sera ouverte prochainement. L'adjudication des fournitures, transports et travaux relatifs aux terrassements, à la viabilité et aux plantations de cette section, a eu lieu le 30 de juillet à l'Hôtel-de-Ville. L'entreprise est évaluée 1,120,000 francs.

*
* *

On annonce que le marché au vieux linge, dit marché du Temple, sera prochainement démoli pour faire place à un nouveau quartier en rapport avec les voies magnifiques dont l'édilité parisienne va doter le 3e arrondissement de Paris.

Ces hideux abris et leurs dépendances, dit la *Revue municipale*, couvrent une superficie de 10 920 mètres de terrain, ayant aujourd'hui une valeur de plus de *trois millions et demi*, et qui ne rapportent pas à la ville 150,000 fr. par année.

Cette démolition sera une excellente opération pour la ville, au double point de vue de la salubrité publique et de l'embellissement de Paris.

*
* *

Depuis quelques semaines, on remarque dans la cour du palais des Tuileries, devant la grille du Carrousel, quatorze candélabres qui ont reçu un appareil supplémentaire à l'extérieur. C'est un petit conduit en plomb qui part du sol et monte jusque dans la lanterne où il est terminé par un bec effilé, placé verticalement à côté du bec ordinaire. C'est un essai comparatif, qu'on vient de faire sous les yeux mêmes de l'Empereur.

L'expérience a eu un tel résultat, dit-on, qu'on a lieu de croire à une révolution entière et complète dans l'éclairage des voies publiques et des magasins. On a constaté que le bec nouveau qui débite trois fois moins de gaz que l'ancien, donne cependant une gerbe plus lumineuse, beaucoup plus intense, plus vive et plus belle que celle que donnent les becs de l'éclairage actuel. Une somme de 200,000 francs aurait été mise à la disposition de l'inventeur pour monter un gazomètre et éclairer par le nouveau procédé toute la cour du palais des Tuileries.

*
* *

Avant de quitter Fontainebleau, l'Empereur a commandé diverses restaurations dans le château, et entre autres celle de la vieille église de Saint-Saturnin. Cette église, dont l'entrée est par la cour ovale, du côté de la galerie de Henri II, est antérieure au château, dont les parties diverses, comme on sait, ne se développent nulle part sur un plan symétrique. L'église s'est trouvée comme englobée dans les constructions successivement exécutées par Henri II, Louis XII et François Ier.

M. Chopin, peintre d'histoire, a été récemment honoré de la visite de l'Empereur dans l'atelier qui lui a été concédé par Sa Majesté au château même. Sa Majesté lui a commandé l'exécution des peintures murales nécessaires à la décoration de l'église de Saint-Saturnin.

*
* *

Sa Majesté l'Empereur a visité, ces jours derniers, au Palais de l'Industrie, la collection de plâtres moulés sur des antiques de l'époque grecque, réunis d'après les ordres de S. Exc. le ministre d'État et de la Maison de l'Empereur, par les soins de M. Ravaisson, membre de l'Institut.

*
* *

Les travaux de la fontaine Saint-Michel, cachés par l'immense rideau de toile qui ne tombera qu'au moment de leur achèvement complet, avancent d'une manière sensible. On construit en ce moment le rocher de granit destiné à supporter le groupe en bronze de saint Michel terrassant le démon, qui forme le principal motif du monument.

Des trois bassins en marbre de couleur qui doivent recevoir l'eau à la partie supérieure, deux sont déjà terminés, et les matériaux du troisième sont près d'être mis en place.

Toute la partie supérieure de la fontaine vient de recevoir un ajustement de plombs ornés et de galeries de même métal qui ont pour effet de masquer les cheminées de la maison contiguë, recouverte ainsi dans sa hauteur et dans sa largeur totale. On travaille activement dans les ateliers aux divers groupes, ainsi qu'aux statues qui doivent entrer dans cette vaste composition, et tout fait espérer que l'année 1860 ne s'écoulera pas sans la voir menée à bonne fin.

*
* *

On a exposé, il y a quelques jours, sur la petite place du Louvre, en face du pont des Arts, la statue en bronze du maréchal Jourdan, due à M. Elias Robert, auteur du fronton du palais de l'Industrie. La statue est dans la proportion de 4 mètres. Le général porte l'uniforme des généraux de la première république; un manteau est jeté sur son épaule gauche.

Cette statue est destinée à la ville de Bourges.

*
* *

Déjà depuis quelques années les théâtres de l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique et celui des Bouffes-Parisiens avaient adopté l'usage de faire photographier, dans leurs costumes, les artistes qui avaient créé les rôles d'un opéra nouveau. La direction de l'Opéra a voulu, de son côté, appliquer la photographie à la perpétuité de la tradition. Elle fait en ce moment photographier les

costumes de *Pierre de Médicis*, et à l'avenir cette intelligente mesure sera prise pour tous les opéras. La Comédie-Française, qui, bien plus encore que l'Opéra, vit de traditions, ne saurait manquer d'adopter cette méthode, et de transmettre ainsi à ses successeurs de précieux documents qu'elle n'a malheureusement pas pu recevoir elle-même de ses devanciers.

Louis DE SAINT-PIERRE.

COMMENT A ÉTÉ FAITE

LA COMÉDIE DES PLAIDEURS.

Scènes historiques.

(Voyez le numéro précédent.)

Racine et La Fontaine s'empressèrent, ainsi qu'on le pense bien, de ramasser la balle au bond.

— Une comédie ! et pourquoi n'en ferions-nous pas une?

— Cavois vous a fait donner la préférence à une satire.

— C'est vrai, dit Chapelle, qui commençait à se dégriser, Cavois veut que, pour quelques méchancetés rimées contre madame de Maintenon, nous allions en Hollande ou à la Bastille. Une bonne comédie, gaie, vive et piquante, ne nous mènerait pas si loin!

— Une comédie, quand on pleure encore la mort de notre pauvre Molière, rendrait le roi libéral de ses deniers comme au commencement du règne, dit un des gentilshommes.

Ces dernières paroles arrivaient directement à l'esprit et au cœur de Cavois, bonhomme au fond. Le petit billet de Nicette revenait aussi à sa mémoire. Une comédie, c'était peut-être ce qu'il fallait pour marier sa filleule avec le clerc de ses rêves? Dans tous les cas, une telle œuvre serait une chose originale à force d'être faite par des collaborateurs disparates et nombreux.

— Au fait, dit-il, pourquoi pas une comédie?

— Girouette! riposta Boileau en souriant.

— Tête fêlée ! dit La Fontaine.

— Très bon esprit! objecta Racine, qui était enchanté de voir abandonner l'idée de la satire. — Et presque au même instant : — Jamais je n'ai été tant en veine!

— Mais sur quel canevas broder la comédie?

— Sur les gens du Palais, reprit Brilhac. Racine, écrivez : *Les Plaideurs*.

— C'est déjà fait.

Brilhac n'avait pas menti; le métal littéraire bouillonnait dans son cerveau. Il se mit à faire ses portraits un à un; c'était d'abord Pierre Dandin, un ancien jugé qu'on était obligé d'attacher chez lui pour l'empêcher d'aller juger, et qui sautait par les fenêtres pour prononcer des sentences :

Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galants,
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans?
L'argent ne nous vient pas si vite qu'on le pense.
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.
Ma robe vous fait honte? Un fils de juge, ah ! fi !
Tu fais le gentilhomme. Eh ! Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garde-robe
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe,
Et c'est le bon parti.

Bref, toute l'admirable tirade qui finit par un souvenir donné par le juge à sa femme, la pauvre Babonnette :

Elle eût du buvetier emporté les serviettes
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

— Racine, écrivez tout, n'en oubliez pas un, disait La Fontaine ; ils sont tous très bons !

— Eh bien ! essayez-en à votre tour, dit l'auteur d'*Athalie* à l'auteur des *Deux Pigeons*. Tenez, achevez le grand monologue de maître Petit-Jean, Picard, qu'on a fait venir d'Amiens pour être suisse, qui est cocher et qui va devenir avocat. C'est plein d'extravagance. La chose vous ira comme un gant.

La Fontaine prit la plume et écrivit :

Je lui disais parfois : — « Monsieur Perrin Dandin,
» Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin;
» Qui veut voyager loin ménage sa monture.
» Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure. »
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres ;
Il marmotte toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

— Il faudrait aussi çà et là des scènes d'amour, dit Cavois. Ce serait mon affaire, j'en conviens, si j'étais poëte. Homme d'épée, je ne puis que conseiller, n'entendant rien à ce que fait la plume. Voyons, qui se chargera de cet ingrédient?

— Un instant ! objecta en cet endroit Despréaux. Ce n'est pas pour rien, je crois, que j'ai composé l'*Art poétique*.

— Vous êtes le législateur du Parnasse, c'est connu, répliqua Furetière, non sans y mettre un peu d'ironie. Ainsi, c'est à vous de décider.

— Eh bien ! dans une pièce de cette nature, qui n'est au bout du compte qu'une satire amplifiée, l'amour...

— L'amour est le maître partout.



— Cavois, silence ; c'est Boileau qui parle.

— L'amour donc ne doit entrer que dans une très faible proportion. S'il en était autrement, tout le comique de l'œuvre s'évaporerait au profit de quelques situations sentimentales auxquelles le public n'attacherait que peu d'intérêt.

— Bien dit, messieurs.

— Cependant, reprit Boileau, il faut de l'amour. Une pièce sans soupirs et sans mariage ne saurait passionner un public français; mettons-en donc en petite dose.

— Adopté! Mais, voyons, qui mettra l'amour dans *les Plaideurs?*

— Messieurs, interrompit Cavois, vous ressemblez à l'homme qui cherche son chapeau bien loin et qui l'a sur la tête : Jean Racine est tout près de vous. Celui qui a fait *Andromaque*, *Phèdre* et *Britannicus* doit comprendre l'amour, peut-être.

— Je proteste! s'écria Furetière, qui trouvait à redire à tout en sa qualité de critique.

— Qu'est-ce que ça signifie? demanda Brilhac.

— Laissez-moi m'expliquer, messieurs, poursuivit Furetière.

— Parlez en toute liberté, dit un des gentilshommes.

— Racine sait parler d'amour, sans contredit, et nul ne le sait mieux que lui, mais c'est de l'amour des reines. En avez-vous dans *les Plaideurs?* Il fait venir les larmes aux yeux des filles des héros, et vous, vous aurez sans doute quelque petite mijaurée, moitié figue, moitié raisin, qui ne sera pas tout à fait une péronnelle, mais qui ne sera pas non plus la veuve d'Hector. Quel langage prêter à cette soupirante qui aimera bien plus à rire qu'à pleurer? Évidemment ce sera la parole d'une raisonneuse de Molière. J'en conclus que ce n'est pas là le lot de Jean Racine, qui ne comprend les femmes que le sceptre à la main.

On applaudit Furetière. — Il se trouvait que cet homme d'esprit n'avait pas seulement fait une observation juste, mais encore qu'il avait esquissé sans s'en douter le rôle de la blonde Isabelle, la fille de Chicaneau.

— Voyons, La Fontaine, cela vous regarde, dit Cavois; peut-être prétendez-vous, pour nourrir votre paresse, que vous avez écrit les *Amours de Psyché*, poëme dans lequel se meuvent des dieux; mais cette excuse n'aurait pas de fondement réel; vous parlez aussi des Suzons et des Perrettes en vrai maître; faites-nous donc Isabelle.

On acheva d'allumer la verve du bonhomme en lui soufflant que, pour nouer l'action, cette Isabelle serait aimée du fils de Perrin Dandin, le vieux juge. Aussi, après avoir laissé tomber pendant quelques instants sa tête féconde entre ses mains, l'intarissable fabuliste trouva sans grand'peine le portrait et le rôle de son héroïne.

— Quel chef-d'œuvre ce sera, messieurs! s'écria Brilhac ravi.

En ce moment, sur la motion de Racine, qui tenait décidément *la queue de la poêle* dans la confection de la comédie, on se mit à relire tout ce qui avait été fait.

— Messieurs, je demande cinq minutes pour rectifier le plan, ajouta l'auteur de la *Thébaïde*.

Dans le vif contentement qu'il éprouvait de ce qu'on eût abandonné l'idée de faire une satire contre le roi, il s'était subitement transformé; il ne savait plus faire de vers tendres, il était emporté, plein de gaieté, surabondant de verve comique. Son génie, qui d'ordinaire ne marchait qu'à pas mesurés, comme il convenait au nourrisson d'Eschyle, trouvait tout à coup les ailes de la Muse de Molière. Cinq minutes après la proposition qu'il venait de faire, il avait tracé d'une main hardie et sûre le plan de la comédie telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous.

— Chapelle, mon ami, dit-il, vous qui êtes l'homme des petites castilles, vous vous chargez du rôle de Chicaneau.

— J'obéis, répondit l'aiguiseur d'épigrammes.

Il restait à former le pendant de cette admirable pochade du plaideur enragé; Racine, dont le rapide coup d'œil savait mettre en jeu toutes les ressources que le hasard avait groupées à ce souper, sauta soudain en l'air, pareil à un écolier à qui l'on vient de donner ses étrennes.

— Boileau, nous avons besoin d'une femme ridicule, acariâtre, endiablée, qui crie, qui jure, qui fasse un vacarme d'enfer. A qui donc demander une pareille figure, si ce n'est à vous, qui avez fait la satire des femmes? Allons, vous allez vous dévouer comme Chapelle, Furetière et La Fontaine. Çà, prenez cette plume et esquissez-nous la comtesse de Pimbêche!

En très peu de temps, l'homme du jardin d'Auteuil qui ne comprenait pourtant pas qu'on allât vite en matière de prosodie, Boileau, touché par la contagion, improvisa cette incroyable physionomie de la vieille folle qui se plaint en termes si plaisants d'avoir une bonne pension de sa famille, mais d'être empêchée de plaider.

Bref, au bout de trois heures de ce travail bizarre, qui excluait toute idée de fatigue, puisqu'ils étaient six à se le partager, et qu'ils se rajeunissaient de dix minutes en dix minutes par une rasade, on demanda à voir l'ouvrage dans son ensemble.

— Il n'y a rien de plus beau, même dans le théâtre contemporain, dit Brilhac, enchanté de l'idée qu'il avait eue.

— Eh bien ! Cavois, s'écriait Furetière, parlez-vous toujours d'aller voir danser les bayadères de l'Inde à la Haye ?

— Je resterai à Paris pour voir jouer *les Plaideurs*, répondit le fou en vidant son verre, et il ajouta en parlant à la cantonnade : — J'en profiterai pour marier ma jolie petite filleule.

V.

En France, tout change vite, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Huit jours après cette scène de l'*Auberge du Mouton-Blanc*, Cavois recevait par Chamillard une invitation du roi à l'effet d'aller passer trois jours à Marly, avec la cour réservée.

Tous ceux qui ont mis le nez dans les *Mémoires de Saint-Simon* savent combien ces invitations à la cour de Marly étaient regardées comme une faveur spéciale, indice d'un avancement prochain.

— Est-ce que le grand roi voudrait se remettre bien avec moi ? se demandait l'étourdi.

En courtisan consommé, Cavois comprenait qu'il pouvait tirer bon parti de la circonstance ; il y avait déjà beau temps qu'il ne songeait plus au voyage en Hollande, il n'avait plus en vue qu'à rentrer dans les bonnes grâces de ce dieu de Versailles que Le Brun peignait en Apollon.

— Une idée ! se dit-il. Ne serait-ce pas un bon moyen pour bien faire ma cour que de remettre au dieu le manuscrit des *Plaideurs ?*

Cela étant bien convenu dans sa pensée, il alla chez Racine, à qui il exposa le cas.

Jean Racine s'estimait bien trop heureux que Cavois s'enlevât toute facilité de faire une satire.

— Voilà la comédie, dit-il. Mais qu'en allez-vous faire ?

— Je la remettrai entre les mains de la veuve Scarron.

— Dites de madame de Maintenon, éventé !

— De madame de Maintenon, soit.

— Eh bien, après ?

— Eh bien ! vous savez qu'elle prétend avoir beaucoup de peine à amuser un roi qui n'est plus amusable. Une fois qu'elle aura lu la comédie, elle y trouvera une provision de gaieté pour toute une saison.

— C'est juste. Vous avez bien calculé, Cavois.

Les choses se passèrent exactement comme le marquis les avait arrangées.

A Marly, en jetant des oublies aux carpes du grand bassin, madame de Maintenon avait dit à Louis XIV :

— Sire, M. de Cavois vient de faire un charmant cadeau à Votre Majesté.

— Qu'est-ce donc ?

— Une comédie burlesque intitulée : *Les Plaideurs*, et composée, à ce qu'il paraît, après boire, par les sieurs Despréaux, Racine, Chapelle, Furetière, La Fontaine et Brilhac, et qui ferait mourir de rire même l'empereur de la Chine.

Louis XIV se fit lire la pièce et eut presque une indigestion de brioches, tant cette farce l'avait égayé.

Le lendemain, madame Bervin, l'hôtesse du Mouton-Blanc, recevait un billet ainsi conçu :

« Madame ma commère,

» Ci-joint un mandat de dix mille livres que le
» Roi donne pour une histoire en vers que nous
» avons faite, l'autre soir, en buvant votre vin.

» Je fais cadeau de la somme à ma jolie Nicette,
» qui se mariera ainsi avec son clerc de procureur.

» CAVOIS ».

La comédie des *Plaideurs* fut jouée d'abord à Fontainebleau pour les fêtes de la cour, puis à Versailles, puis à Paris, puis dans tout l'univers connu.

On la joue encore aujourd'hui.

On la jouera tant que le monde sera monde.

— Quelle chose bizarre ! se disait pourtant Cavois. Une comédie contre les gens du Palais qui sert à faire marier un huissier futur ! Racine a oublié ce trait-là.

Cavois omettait une autre conséquence, c'est qu'on le remettait dès lors en faveur à la cour.

Philibert AUDEBRAND.

LES

RESSOURCES DE LA PROVIDENCE SONT INFINIES.

Un jour du mois de mars 1854, à quatre heures moins cinq minutes de l'après-midi, deux jeunes gens arrivaient tout essoufflés dans la gare du chemin de fer de l'ouest. Une vieille dame, assez modestement mise, et d'un aspect peu flatteur, y entrait en même temps qu'eux.

— Tu es incorrigible, disait à son ami l'un des deux jeunes gens. Avec ta manie de t'arrêter à chaque pas, et d'examiner tous les détails de la route, comme si tu ne la connaissais pas de reste, tu as failli nous faire manquer le convoi.

— Nous avons encore cinq minutes, répondit celui des deux voyageurs qui paraissait le plus jeune. Ses traits étaient moins réguliers que ceux de son compagnon, sa taille moins élevée, sa toilette moins recherchée ; peut-être même laissait-elle trop apercevoir les marques d'une position embarrassée ; mais

il y avait en lui une grâce sympathique qui faisait contraste avec la roideur de son ami.

— Une seconde pour Versailles, demandait à la buraliste la vieille dame qui les précédait immédiatement devant le guichet.

Et pendant qu'on timbrait son billet, elle mit vivement la main à sa poche, puis la retira d'un air effaré et en rougissant beaucoup. En continuant ses recherches avec une activité fiévreuse et presque désespérée, elle se troublait de plus en plus, et devenait pourpre, au point qu'on eût pu craindre pour elle un coup de sang. Albert, le plus jeune des deux amis, ému par cette pantomime, hélas! trop significative, déposa cinq francs sur le guichet, reçut le billet demandé par la vieille dame et le lui remit en lui disant, avec un sourire :

— Permettez-moi, madame, de vous rendre ce petit service. Et en même temps il demandait deux places pour Bellevue.

La vieille dame était restée interdite, ne sachant si elle devait accepter ou refuser le secours qui lui arrivait si à propos. Son billet à la main, elle demeura d'abord immobile; mais, voyant les deux jeunes gens s'éloigner, elle les rejoignit vivement et dit à Albert :

— Vous m'avez, monsieur, réellement tirée d'un grand embarras. Veuillez, je vous prie, me donner votre adresse, afin que, aussitôt de retour à Versailles, je m'acquitte de la petite dette que je viens de contracter envers vous.

Albert fit un premier mouvement comme pour refuser, mais il comprit aussitôt que ce serait une indélicatesse, et remit sa carte sur laquelle était inscrit le nom, alors bien obscur, de l'un de nos meilleurs artistes d'à-présent, avec l'indication du modeste hôtel qu'il habitait rue de Vaugirard.

Quand ils furent un peu éloignés :

— Je te trouve prodigieux ! s'écria l'aîné des deux jeunes gens ; tu te fais le banquier des vieilles dames qui ont oublié leur porte-monnaie, et tu ne penses pas que cela va faire tort d'autant à notre dîner. Quel besoin avais-tu de vider ton gousset au profit d'une inconnue?

— Le besoin que j'aurais, mon cher Amédée, qu'un inconnu vînt à mon secours, si je me trouvais dans un semblable embarras.

— Quant à moi, répondit Amédée, je ne demande à personne de se mêler de mes affaires. Aussi trouvé-je inutile de me mêler de celles des autres.

La soirée toutefois ne se passa pas moins gaiement pour les deux amis, et ils firent, en compagnie d'un camarade qu'ils allaient visiter à Bellevue, un très agréable dîner.

Les jours suivants, Amédée demanda plusieurs fois à Albert s'il avait vu la débitrice, et sur la réponse négative de celui-ci, il ne lui ménagea pas les railleries sur sa générosité irréfléchie qui le rendrait toujours dupe des intrigants, et lui démontra plus que jamais la sagesse de cette maxime : chacun pour soi.

Deux mois, trois mois, se passèrent. Albert aurait tout à fait oublié l'incident du chemin de fer si la malice d'Amédée ne lui en eût de temps en temps rappelé le souvenir.

Un jour, il était seul dans son atelier, travaillant avec un certain découragement à un petit tableau qu'il avait entrepris avec ardeur, mais que, dans un moment de gêne, il avait été obligé de promettre pour presque rien à un marchand.

Un domestique entra et demanda M. Albert ***.

— C'est moi, répondit le jeune homme.

— En ce cas, monsieur, voici ce que je suis chargé de vous remettre.

— De quelle part? demanda Albert.

— De la part de mademoiselle Blanadet... mais madame a dit que vous verriez bien ce dont il s'agit.

Albert aurait bien voulu questionner davantage ce domestique, mais il ne l'osa pas. Resté seul, il cherchait inutilement dans son esprit la solution de cette énigme, inexplicable pour lui, d'un message adressé par une gracieuse jeune fille (car il ne lui vint pas à l'esprit qu'une demoiselle pouvait ne pas être jeune et jolie), et il retournait en tout sens le petit carton bleu qu'il tenait à la main. Enfin il se décida à l'ouvrir. Ce carton contenait une bourse élégante, en cordonnet cerise et or, dans laquelle était renfermée une pièce de un franc, toute neuve, avec les lignes suivantes : *Brodée pour M. Albert *** par une vieille dame fort laide et très mal mise, pour laquelle il a payé, il y a trois mois, une place au chemin de fer de Versailles.*

En lisant ce billet, les traits du jeune homme exprimèrent une vive satisfaction, causée beaucoup moins, on peut le croire, par la réception de ce faible cadeau et le recouvrement de ce franc (qui cependant, s'il faut l'avouer, venait à propos pour regarnir son porte-cigares vide depuis quelques jours), que par la confirmation donnée par cet incident à ses généreuses croyances que n'avaient pu altérer la fréquentation habituelle et les principes dissolvants de quelques-uns de ses amis.

Lorsque son ami vint le voir, Albert s'empressa de prendre sa revanche, et Amédée, mécontent de voir sa perspicacité en défaut, lui répondit par des plaisanteries.

— Le cadeau n'est pas bien magnifique, dit-il. Pour que l'aventure fût vraiment intéressante et romanesque, ce n'est pas dans une méchante bourse de cordonnet que devait t'être renvoyée ta pièce de vingt sous, mais dans un porte-monnaie en émail

incrusté de diamants. On eût pu alors, avec un peu d'imagination, se figurer que l'extérieur ridicule que nous avons vu à la gare du chemin de fer, n'était que l'enveloppe d'emprunt infligée à une belle princesse par quelque méchante fée humiliée à son baptême.

Cet incident complétement vidé ainsi, à ce qu'il semblait du moins, Amédée continua à fréquenter assidûment les coulisses de la bourse, où il faisait de temps en temps quelques affaires, et Albert poursuivit ses travaux d'artiste. Il s'exerçait chez lui à la composition, mais il travaillait aussi d'après les maîtres et il copiait alors, au musée du Luxembourg, un *Brascassat* qui représentait pour lui six mois de patience et d'application. De temps en temps, quelques étrangers venaient examiner son tableau, et il était arrivé à plusieurs Anglais d'entrer en conversation avec lui et de lui demander combien il voulait le vendre, mais jamais personne ne lui en avait offert un prix sérieux.

Quelques jours après la réception du message de mademoiselle Blanadet, un monsieur âgé et d'une physionomie respectable, après s'être promené quelque temps dans les galeries et avoir inspecté chacun des artistes présents avec une attention minutieuse, s'arrêta derrière Albert.

— Serait-il indiscret, lui dit-il après un moment, de vous demander si votre intention est de vendre cette copie?

— Nullement, monsieur. Elle est en effet destinée à être vendue, et jusqu'à présent n'est promise à personne.

— Je suis monsieur N..., notaire, reprit le vieux monsieur. Je suis chargé par un de mes clients de lui procurer une très bonne copie de ce tableau, mais je n'ai mission de disposer pour cet objet que de dix-huit cents francs. Ce prix ne vous semblera peut-être pas suffisant?

— Il me paraît au contraire très raisonnable, monsieur, se hâta de répondre le jeune peintre, qui fut comme ébloui de cette offre.

— Je puis donc, monsieur, regarder notre marché comme conclu. Les dix-huit cents francs sont déposés à mon étude et vous seront remis immédiatement contre l'envoi du tableau.

Le vieux monsieur se retira après avoir laissé son adresse à Albert, et celui-ci, sous l'influence d'un bonheur d'autant plus vif qu'il était plus inattendu, sentit redoubler son ardeur au travail, son amour pour son art et sa louable ambition de parvenir.

Dès ce jour tout sembla favoriser le jeune peintre, et les voies jusque-là fermées s'ouvrirent largement devant lui. Il avait sollicité depuis longtemps des commandes du ministère, et ses requêtes, que des personnes influentes lui avaient promis d'appuyer, étaient cependant restées sans réponse. Il reçut l'avis que sa demande venait enfin d'être prise en considération, et qu'il était chargé de travaux importants.

A chacun des succès qu'il obtenait : « J'ai donc du talent! » se disait-il plein de joie.

Oui, sans doute, il avait du talent, mais ce talent fût peut-être toujours resté ignoré s'il n'avait été mis en lumière par la sollicitude amie et toujours éveillée d'un protecteur mystérieux.

Quel était donc ce protecteur invisible et inconnu qui semblait avoir ainsi pouvoir pour modifier la fortune et les événements?... Une vieille fille complétement obscure, et qui peu de mois auparavant était encore elle-même dans une position voisine de la misère.

Mademoiselle Rose Blanadet n'avait guère connu que l'adversité. Quelques mois après sa naissance, son père jusque-là riche et heureux, avait été victime d'une faillite considérable qui l'avait complétement ruiné. Forcé alors d'abandonner une usine qu'il avait dirigée longtemps avec intelligence et habileté, le chagrin qu'il ressentit altéra profondément sa santé, et quelques années plus tard il mourait, laissant une jeune femme et une petite fille presque sans ressources.

Mademoiselle Rose avait grandi dans la tristesse et dans les larmes. Elle avait passé toute sa jeunesse auprès d'une mère souffrante, et sa constante étude avait été de lui faire oublier, par un dévouement sans bornes, les cruelles épreuves auxquelles elle avait été soumise. Une douleur poignante était venue s'ajouter à toutes les autres : madame Blanadet avait un frère, qui, très jeune, s'était expatrié avec la résolution de faire fortune. Il avait réussi, et revenait du Nouveau Monde avec des millions, au moment où la santé de sa sœur, cruellement altérée par le chagrin et par les privations, donnait les plus sérieuses inquiétudes à sa fille. Le retour de ce frère, toujours tendrement chéri, avait apporté à la pauvre malade un éclair de joie. L'avenir de sa fille lui semblait désormais assuré; et elle pouvait quitter sans regret une vie à laquelle elle ne se résignait qu'avec peine depuis la mort de son mari. Mais hélas! toutes ses espérances furent trompées; l'égoïsme était entré dans le cœur de son frère en même temps que les dollars entraient dans ses coffres; et au lieu d'un parent, ce fut un étranger qu'elles retrouvèrent. Ce dernier coup fut fatal à l'organisation si épuisée déjà de la pauvre malade ; elle mourut en demandant pardon à sa fille de la laisser seule en proie aux luttes de la misère.

Beaucoup d'années se passèrent. On peut se figurer ce qu'est la vie d'une pauvre fille isolée, sans parents, presque sans amis (les malheureux n'en ont guère!), condamnée, pour soutenir une existence

sans bonheur, à un travail fatigant et pénible qui use les forces du corps sans occuper l'intelligence. Sa première jeunesse s'était ainsi passée au milieu des préoccupations absorbantes de la vie matérielle. De fréquentes visites au tombeau de sa mère interrompaient seules pour elle la monotonie de son travail, de ce travail de couture dont la pratique assidue ne donne pas à l'ouvrière la plus habile, les moyens de subvenir aux nécessités impérieuses de chaque jour!

Quel ne fut pas l'étonnement de mademoiselle Blanadet, lorsqu'une lettre d'une écriture inconnue lui apporta la nouvelle que M. Nériat, cet oncle qui paraissait avoir oublié jusqu'à son existence, étant tombé dangereusement malade, désirait l'avoir auprès de lui. En conséquence, on l'engageait à se rendre à Versailles sans perdre un seul instant. Elle s'empressa de répondre à cet appel; et, dans son trouble et sa précipitation, elle oublia son modeste porte-monnaie.

C'est ce jour-là que l'avait rencontrée Albert. Et, par une de ces combinaisons mystérieuses auxquelles se complaît parfois le hasard, ou plutôt que permet la Providence, le mouvement irréfléchi d'un bon cœur devait avoir pour ce jeune homme un résultat plus fructueux que le plus habile calcul.

Rendue chez son oncle, mademoiselle Blanadet fut émue de pitié en voyant combien, malgré sa richesse, peut être abandonné et misérable un être qui n'a pas su se créer de sérieuses amitiés et de réelles sympathies. Elle se consacra au service de ce parent qu'elle ne pouvait aimer, avec une ardeur de dévouement qu'elle puisait sans doute dans le souvenir vénéré de sa mère. Par le fait même de son égoïsme, le malade put faire vite la différence des soins zélés et intelligents qu'elle lui prodiguait et de ceux qu'il avait reçus jusque-là de mains mercenaires, et sembla s'attacher à elle en proportion du besoin qu'il en avait.

En prévoyant le résultat probable de cette affection tardive, les personnes qui entouraient M. Nériat commencèrent à combler de marques de considération celle qu'ils avaient accueillie d'abord avec défiance. Devinant en elle une riche héritière, ils s'appliquèrent servilement à capter sa faveur. Quelques anciens amis de sa famille, qui avaient complétement abandonné sa mère du jour qu'elle avait été ruinée, essayèrent de lui persuader maintenant qu'elles avaient toujours conservé pour elle l'affection la plus vive, et qu'elles n'avaient cessé de faire tous leurs efforts pour lui ramener son oncle, lui donnant même à entendre qu'elle ne devait qu'à leurs conseils d'avoir été mandée auprès de lui.

En se rendant auprès de M. Nériat, mademoiselle Blanadet n'avait d'abord cru rester que quelques jours à Versailles. Lorsqu'elle se vit forcée d'y prolonger son séjour, elle avait bien pensé à la petite dette qu'elle avait contractée envers Albert, dont elle avait gardé soigneusement la carte; mais, tant que dura la maladie de son oncle, elle ne put aller à Paris. Elle se demandait parfois ce que ce jeune homme pouvait penser de son silence, et souffrait de la mauvaise opinion qu'il devait en concevoir; mais, chose bizarre, le souvenir de son action généreuse et spontanée était pour elle comme un antidote qu'elle se plaisait à opposer aux tendances cupides des gens qui l'entouraient; et, lorsque l'amertume débordait de son cœur, elle se disait en pensant à Albert, qu'il y avait sans doute encore parmi la jeunesse quelques âmes honnêtes et dévouées.

Cependant M. Nériat ne fit pour sa nièce aucune disposition particulière; car, ainsi que tous les avares, il eût cru se déposséder d'avance en léguant son bien pour le temps où il ne serait plus. Mais par le fait de son abstention, il l'institua son unique héritière, et lui laissa en mourant une fortune considérable.

Lorsqu'elle vint à Paris pour remplir les formalités de la succession, mademoiselle Blanadet se rendit elle-même à la rue de Vaugirard avec l'intention d'expliquer à Albert la cause du retard qu'elle avait mis à l'acquittement de sa dette. Mais elle le trouva absent, et l'éloge bien senti que fit de lui la maîtresse de l'hôtel qu'il habitait, lui inspira un sentiment de réelle sympathie et comme un vague désir de devenir une sorte de providence cachée pour un jeune homme aussi pauvre que distingué.

C'est à quelques jours de là qu'Albert avait reçu la lettre et le message qui fournirent matière aux railleries d'Amédée, et un peu plus tard qu'il concluait le marché qui, apportant une sorte de consécration à son talent, redoublait sa confiance en l'avenir, son amour du travail, et lui donnait, en outre, le moyen de faire face à ces embarras matériels si dangereux pour l'intelligence, si mortels pour le talent!

Mademoiselle Blanadet qui, s'il ne se fût agi que d'elle-même, eût peut-être toujours ignoré la force irrésistible de l'argent, y chercha un auxiliaire à son désir d'être utile, et ne tarda pas à comprendre que c'est un levier puissant pour arriver à tout, un magicien qui triomphe des difficultés les plus inextricables.

Édouard GERNEY.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LIVRE DE PRIÈRES ILLUSTRÉ

Dessiné, imprimé et édité

PAR

M. B. CHARLES MATHIEU.

Prix : 170 francs.

Magnifique volume in-12, composé de 149 pages, avec feuillets blancs supplémentaires illustrés d'encadrements destinés à recevoir des dédicaces, des transmissions de famille, des notes intimes et des prières spéciales manuscrites.

CE LIVRE REPRODUIT TOUS LES DÉTAILS DE L'HISTOIRE DE L'ART, DES ORNEMENTS ET DES MINIATURES, DEPUIS LE VIe SIÈCLE JUSQU'AU XVIe.

Il compte, parmi les souscripteurs fondamentaux, des souverains, des personnages illustres, des artistes, des architectes, des bijoutiers et des artistes industriels.

Le ***Livre de Prières Illustré*** est donc un livre digne de figurer dans les plus belles Bibliothèques, comme aussi de servir de documents et de matériaux artistiques.

Un avis aux relieurs accompagne chaque exemplaire.

Un pareil livre ne peut se vendre tout relié, il doit l'être selon le goût particulier de chacun. Le brochage l'abîmerait;

Il se vend en feuilles assemblées dans un petit carton.

Le *Livre de Prières illustré*, de M. B. Charles MATHIEU, sera adressé *franco* aux Abonnés du MONITEUR DE LA MODE qui en feront la demande à M. AD. GOUBAUD, directeur du *Moniteur de la Mode*, accompagnée d'un mandat de QUARANTE-CINQ francs, et de l'ordre de faire CINQ TRAITES DE 25 francs DE TROIS MOIS EN TROIS MOIS. En tout 170 francs.



CENDRILLON

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE

DE

TOUS LES TRAVAUX DE DAMES

Edition miniature.

Format commode pour tenir dans un sac à ouvrage.

Paraît le 5 de chaque mois. Publie ainsi douze livraisons. traitant de la mode, — de tous les travaux nouveaux, — des patrons de vêtements, — des broderies, — des soins du ménage, — des recettes pour l'office, la cuisine et le dessert, — de la culture des fleurs, etc., etc., SANS AUCUN ROMAN.

Cette édition convient à toutes les familles, aux pensionnats et aux couvents de jeunes filles.

12 modes, — 12 feuilles de broderie, — gravures de travaux, tapisserie en couleur, musique, etc., etc.

Un an : Paris, 4 francs 50 centimes.
— Province, 6 francs.
A l'étranger, les prix selon les conventions postales.

Les abonnements datent du 1er novembre. On ne s'abonne pas pour moins d'une année. L'année forme un élégant volume.

Adresser un mandat sur la poste au nom de M. Ad. Goubaud, éditeur, rue Richelieu, 92.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, 2, rue Mignon.

ALEXANDRINE,
MODES ET PARURES,
rue d'Antin, 14.

PLÉ-HORAIN,
MODES ET PARURES,
rue Grammont, 27.

GAGELIN,
TROUSSEAUX, NOUVEAUTÉS, CONFECTIONS,
rue Richelieu, 83.

PERROT, PETIT ET Cie,
FLEURS ET PLUMES,
rue Neuve-Saint-Augustin, 20.

TILMAN,
PLUMES ET FLEURS,
rue Richelieu, 104.

LHOPITEAU,
CONFECTIONS, ROBES ET LINGERIES,
rue Vivienne, 39.

LEGRAND,
PARFUMEUR,
FOURNISSEUR DES COURS
de France, d'Allemagne et de Russie,
rue Saint-Honoré, 207.

VIOLET,
PARFUMEUR-FOURNISSEUR,
Breveté de S. M. l'Impératrice,
rue Saint-Denis, 317.

MADAME BERNARD,
ROBES ET TROUSSEAUX
rue Rivoli, 162.

C. VIOLARD,
DENTELLES ET BLONDES EN TOUS GENRES,
rue de Choiseul, 2.

LE
MONITEUR
DE LA MODE
Rue Richelieu, 92
PARIS

FERGUSON AINÉ ET FILS,
DENTELLES DE CAMBRAI,
rue des Jeûneurs, 40.

A LA VILLE DE LYON,
6, Chaussée-d'Antin, 6,
RUBANS DE SOIE ET MERCERIE,
RANSONS ET YVES.

DESVIGNES, RIVES ET Cie,
Soieries et étoffes nouvelles pour
MEUBLES et TENTURES,
rue Richelieu, 102.

L. CREUSY,
DÉPOSITAIRE,
SOUS-JUPES ACIER TAVERNIER,
rue Montmartre, 153.

THOREL,
à SAINT-AUGUSTIN,
COSTUMES D'ENFANTS,
rue Neuve-Saint-Augustin, 45.

DESPREY,
à l'Amazone,
CHAPELLERIE, COIFFURES D'ENFANTS
ET AMAZONES,
boulevard des Italiens, 38.

A LA REINE D'ANGLETERRE,
FOURRURES, GARNITURES, CONFECTIONS
BOUGENEAUX-LOLLEY,
rue Saint-Honoré, 249.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le blanc a reconquis cette année la faveur des meilleurs jours. Nous connaissons, en ce moment, quelques élégantes jeunes femmes qui ne portent pour ainsi dire pas d'autres couleurs. Pour le matin, elles ont la robe à longue casaque de piqué blanc ; pour les visites et pour la promenade, la robe de mousseline à volants unis ou brodés, et pour les dîners et les réunions du soir, la robe de tarlatane ou de mousseline très claire, avec dessous de taffetas d'une nuance douce, et la robe de dentelle.

Une toilette très admirée dernièrement dans une réunion dansante d'un château des environs de Paris, se composait d'une robe toute en application d'Angleterre sur un transparent de satin rose, ornée de flots de rubans roses, et d'une parure de corail très pâle, collier, boucles d'oreilles et agrafes, le tout taillé à l'antique, c'est-à-dire avec pendeloques pointues.

De même que les robes blanches, le corail a, cette année, un grand succès.

Mais ce que l'on marie surtout aux vêtements blancs, ce sont les ornements noirs, velours, taffetas ou dentelle. Rien n'est, en vérité, plus distingué que ce mélange, qui, il y a quelques années, aurait révolté la pensée des femmes du monde.

On fait des robes de mousseline à volants alternés noir et blanc, des robes de barége et de grenadine blanche à pois noirs; et sur des robes de mousseline blanche, soit unies, soit garnies jusqu'à la ceinture de tout petits volants tuyautés, les jeunes filles portent de petits corselets de velours ou des fichus de dentelle ou de guipure noire.

On voit toujours beaucoup de paletots et de casaques de soie noire lisérés et piqués de blanc, et les bottines les plus habillées sont celles de soie noire avec piqûres de soie blanche.

Un négligé de fantaisie pour la campagne et pour les eaux, consiste en un peignoir à capuchon, de mousseline ou de légère étoffe de laine. En popeline unie ou en mozambique, ce peignoir se garnit tout autour, de hauts revers de soie d'une nuance différente de celle de la robe ; et en dessus de ces revers, de plusieurs autres petites bandes pareilles. Dans ceux de batiste ou de mousseline, ces revers et ces bandes sont figurés par des ourlets et par des plis. Le capuchon est pointu, de la forme de ceux des burnous, et est terminé par un gland.

Au bord de la mer, le grand burnous d'étoffe blanche bordé de soie ou de laine de couleur claire, et à capuchon carré, est le vêtement le plus adopté. Nous avons vu de riches voyageuses en choisir plusieurs dans la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu. Nous avons admiré aussi, dans ce magasin d'élite, un vêtement d'une étoffe plus résistante, et d'une coupe toute nouvelle, qui se nommera *soirée du Lido*, et qui serait, dès maintenant, en harmonie avec notre température qui est celle de l'automne.

Comme fantaisie, la maison *Gagelin* fait quelques châles de cachemire rouge brodés de soie noire et garnis de hautes dentelles, et d'autres de cachemire ou de grenadine noire brodés de soie et d'or. Des burnous de cachemire blanc ou ponceau sont entièrement brodés d'or, mais nous ne conseillerions pas généralement ce genre de vêtement qui ne peut convenir qu'à très peu de femmes.

Parmi les plus jolies étoffes nouvelles de la maison *Gagelin*, nous citerons un taffetas blanc à dessins Pompadour de toutes nuances, et un autre, fond noir, avec de petites baguettes dorées d'une charmante disposition; puis des grenadines chinées et moirées dans les teintes grises ou lilas.

Deux très jolies robes pareilles, destinées à deux sœurs, sont d'une étoffe Pompadour rose à rayures et à bouquets. Les jupes, tout unies, ont seulement sur les côtés deux ruches de taffetas rose. Les corsages sont plats, décolletés, et attachés en avant par des boutons de soie rose. Les manches, demi-larges et en forme de cloche, sont formées de bouillonnés et de plis en travers, et bordées au-dessous de l'épaulette et à leur extrémité inférieure, de ruches de taffetas rose. Les ceintures sont de très larges rubans roses pour se nouer sur le côté en boucles retombantes.

Ces robes, comme presque toutes celles de la saison, demandent à être complétées par un joli fichu.

Nous en avons vu de ravissants chez madame *Colas*, rue Vivienne, 47, soit en mousseline à tout petits plis formant des carreaux mats et des carreaux plus clairs, soit avec des médaillons de Valenciennes ou d'Angleterre, soit tout en dentelle ou en guipure blanche ou noire. Un genre de fichu que nous aimons beaucoup, surtout pour les jeunes filles, parce qu'il est très distingué et très jeune, c'est celui qui est tout plissé à petits plis plats, encadré d'un biais de velours noir en bretelles et autour de l'encolure carrée, ce biais de velours bordé lui même d'une petite guipure blanche. On fait de même, à petits plis, des cols et des manchettes pointus, puis, des cols et des manchettes carrés en mousseline très claire, brodée en relief, avec un bord mat formé par un biais de mous-

seline rapportée. On passe sous ces cols de petites écharpes à effilés, qui se nouent à boucles plates et qui sont retenues dans le milieu par un gros bouton de jaspe ou d'onyx. De petits poignets, diminutifs de cette écharpe, se mettent sous les manchettes.

Le chapeau rond n'est admis à Paris que pour les jeunes personnes au-dessous de quinze ans ou pour les étrangères, mais il est la coiffure obligée de toutes les femmes, à la campagne et aux eaux.

M. *Desprey*, boulevard des Italiens, 28, le chapelier du monde élégant, fournit aux amazones et aux voyageuses les coiffures de fantaisie du meilleur goût qui se fassent. Pour monter à cheval, ce sont généralement des chapeaux pareils à ceux des hommes, mais bas de forme et larges de bords, ornés seulement, en avant, de boucles et de pompons de velours. Pour la promenade, des chapeaux de paille d'Italie ou de paille brune d'une forme un peu ovale, ornés, en avant, de nœuds de velours ou de ruban, sous lesquels pend une longue plume qui se rejette en arrière.

Pour les enfants, le *castillan*, le *touriste*, l'*albanais* et le *mignon* sont autant de modèles entre lesquels le goût peut hésiter, mais qui tous ont été consacrés par le succès.

Madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, a composé aussi de ravissants chapeaux de jardin pour celles de ses clientes qui savent trop ce qu'elles lui doivent de leur réputation de charme et de beauté, pour consentir à porter, même à la campagne, une coiffure qui ne sortirait pas de chez elle. L'un de ces chapeaux, à grands bords retombants, est entouré de velours et garni sur le côté d'un bouquet d'épis et de coquelicots.

Un autre pareil est orné d'une véritable botte de fleurs des champs posée avec une si gracieuse négligence qu'on la croirait empruntée à l'instant à une prairie voisine.

Un autre encore est en paille belge, à bords relevés de paille brune, orné en avant d'une rosette de velours et d'une grande plume rejetée sur le côté gauche, et tout autour d'une haute dentelle noire.

Parmi les chapeaux de ville, nous avons remarqué chez madame *Alexandrine* une paille d'Italie ornée en dessus d'un nœud d'épis, de roses et de cerises, et d'un nœud pareil en dessous du bandeau.

Un chapeau de crin blanc extrêmement fin, tout couvert en dessus et en dessous de légères branches de lilas blanc. Rien mieux que ce chapeau ne représente une toute jeune et nouvelle mariée.

Un autre de paille belge garni de deux rangs de velours noir, l'un autour de la passe et l'autre au bord de la calotte, et de gros boutons de paille sur ces deux rangs de velours. Celui qui entoure la calotte est terminé, à gauche, par une rosette de velours d'où retombe un long gland de paille.

Dans toutes les coiffures de madame *Alexandrine* se trouve une grande distinction jointe à beaucoup d'originalité.

Son bouquet *Auriol*, de ruban ponceau, composé de pointes qui descendent le long des joues et qui emboîtent le derrière de la tête, est très original et sied à ravir.

Un petit chaperon de roses au milieu de coques de ruban bleu et d'une barbe de dentelle, est d'une ravissante coquetterie.

Un cache-peigne composé d'un large nœud de ruban rayé ponceau et blanc, de pointes de guipure blanche et d'un bandeau de velours noir, le tout parsemé de sequins, a un style tout à fait artistique.

Enfin deux autres très élégantes coiffures sont : l'une une couronne de ruban marguerite des Alpes, ayant sur le front et en arrière deux touffes de petites plumes noires dorées, figurant des feuilles de rose.

L'autre, une torsade de ruban noir coupée de gros anneaux d'or et fermée en arrière par deux plus gros anneaux passés l'un dans l'autre et dans lesquels s'enroulent deux onduleuses plumes blanches.

Les résilles se portent toujours soit pour le négligé, soit même comme coiffure parée. Il s'en fait dont chaque réseau est recouvert par une petite étoile d'or, d'autres tout en or avec une petite couronne de pompons formant bandeau, d'autres encore sont de grosses cordes de soie végétale. Pour cette élégante fantaisie comme pour toutes celles qui constituent les accessoires de la mode, aucun magasin n'est à même comme la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, de satisfaire les goûts les plus variés et les exigences les plus recherchées. La ganterie de cette maison hors ligne est aussi la plus soignée qui se fasse. Il n'est peut-être aucune femme du monde qui n'ait apprécié l'heureuse innovation de son *gant Joséphine*, et les autres gants, appropriés à chaque circonstance et à chaque toilette sont, chacun dans leur genre, aussi perfectionnés.

Dans la spécialité du corset, cette pierre fondamentale de la toilette, rien ne s'est produit de mieux, c'est-à-dire de plus favorable à la grâce des mouvements, et au libre jeu des organes, que le *corset plastique* de madame *Bonvallet*, 5, boulevard de Strasbourg. Ce qui assure surtout son succès, c'est que les mères, jalouses en même temps de la santé et de la beauté de leurs filles, peuvent le choisir pour elles d'après le conseil de leur couturière, et avec l'approbation de leur médecin.

C'est parce que, dans un autre genre, les excellents produits de la parfumerie de M. *Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, joignent aux qualités les plus agréables toutes celles qu'exige impérieusement l'hygiène, que nous recommandons avec une confiance entière, ces produits tous salutaires, et dont quelques-uns sont de l'efficacité la plus merveilleuse.

Parmi ceux-là, nous citons en première ligne, l'*eau tonique de quinine*, et la *pommade au baume de tannin* pour le réparation d'une chevelure fatiguée ; l'*oryza lacte*, pour l'embellissement du teint ; la *pâte royale de noisettes*, pour blanchir et adoucir les mains ; les *pâtes d'amandes au miel*, pour combattre les gerçures ; et une variété de délicieux savons parfumés aux odeurs les plus suaves.

Les parfums pour le mouchoir, recommandés par la maison *Legrand*, sont choisis et préparés de manière à flatter agréablement l'odorat sans agiter les nerfs.

Comme cosmétique précieux, nous rappelons à nos lectrices, beaucoup plus que nous ne leur indiquons, le *lait antéphélique* de *Candès*, boulevard Saint-Denis, 26, dont l'efficacité contre toutes les altérations accidentelles de la peau est maintenant un fait hautement et incontes-





608

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de **R. Lhopiteau**. Robes de **Pauline Couter**, r. Vivienne 41.

Modes de Mme **Plé Horain** r. de Grammont 27. Fleurs de **Perrot Petit** et Cie r. Nve St Augustin 20.

Dentelles de **G. Violard**. Corsets plastiques de Mme **Bonvallet**. Bd de Strasbourg 35.

Parfums de **Legrand** f.r des cours de France, d'Allemagne et de Russie, Bd Bon Nle 26. | Étoffes pour Modes et Ceintures de **Desvignes Rives** et Cie r. de Richelieu 102.

tablement acquis. L'augmentation considérable des personnes qui veulent avoir part à l'heureuse découverte de M. *Candès*, prouve que beaucoup déjà ont rendu témoignage de ses heureux effets, et combien n'en est-il pas encore qui, lui devant le même important service, se contentent de l'en bénir intérieurement, mais se gardent bien d'avouer qu'elles y ont eu recours?

Parmi ces dernières nous connaissons une heureuse et nouvelle mariée à qui l'habitude d'un bonheur jusque-là sans nuage avait fait un véritable chagrin de l'invasion momentanée de quelques rougeurs à la peau. Inutile de dire que moins d'un flacon de lait antéphélique a terrassé l'ennemi.

Le jour de son mariage, encore tout récent, nous avions admiré sur cette jeune femme la ravissante parure fournie par madame *de Laère*, 18, rue de Richelieu, et composée de lilas, de pervenche et d'oranger.

Comme coiffures de bal, elle avait demandé à la même maison deux couronnes de forme allongée et ouvertes par derrière, l'une de myosotis et de roses saumon (on sait que les roses sont le grand chef-d'œuvre de la maison *de Laère*), et l'autre de pommier et d'acacia.

Au nombre de ses robes, toutes fournies par madame *Bernard*, 162, rue de Rivoli, il y en avait une de gaze de Chambéry mauve, à tout petits carreaux blancs, faite à quatre volants étagés de grandeur et simplement ourlés, le quatrième volant surmonté d'un double petit bouillonné.

Le corsage plat, décolleté, et les manches courtes et ouvertes en dedans, étaient garnis des mêmes petits bouillonnés, et la ceinture de large ruban faisant bretelles, était garnie de même et attachée en arrière par un gros nœud et de longs bouts.

Une autre de taffetas havane à petits bouquets marron avait la jupe tout unie, le corsage à draperies fixées en avant sur les épaules, et en arrière par une petite ruche de taffetas marron, et les manches larges et ouvertes encadrées d'une double ruche. Pour mettre sous ces manches, il y en avait de toutes bouillonnées, en tarlatane blanche, dont la haute garniture de dentelle dépassait la manche de dessus, et dont chaque bouillon était séparé par une petite barette de taffetas reliant les deux côtés de l'ouverture de cette manche.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 608.

TOILETTE DE BAL DES EAUX. — Coiffure *Montespan*, avec touffe de roses et feuillage posés sur le côté.

Robe en tulle blanc, avec robe de dessous en taffetas rose tendre, ornée de roses et feuillage, et ceinture-écharpe en ruban n° 60 chiné.

Le corsage est garni d'une draperie formant bouffe en tulle, avec gros bouquet au milieu.

Manches très courtes, formant de petits bouillonnés, avec boutons de roses en agrafe.

Taille ronde, avec ceinture formant écharpe à deux anneaux retombant de côté.

Jupe en tulle, garnie de trois rangs de bouillonnés capitonés de roses.

La robe en tulle est double, c'est-à-dire qu'il y a deux épaisseurs de tulle blanc, à travers lesquelles le rose de la robe de dessous s'éteint assez pour ne former qu'une transparence rose qui s'harmonise avec les fleurs.

Les bouillonnés n'ont qu'une seule épaisseur de tulle pour ne pas les rendre lourds.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Chapeau en paille belge, à bords retroussés, garnis en velours sur tout le retroussis.

Sur le devant est une cocarde composée de cinq rangs de dentelles noires et de dentelles blanches alternativement.

Sur le côté une plume de coq.

Pardessus en taffetas, demi-ajusté à la taille.

Manches à coudes, avec parements fendus sur le côté, mais retenus l'un contre l'autre par des points cachés.

Le devant s'agrafe sous la garniture. Le côté droit croise un peu sur le côté gauche.

Tous les bords sont garnis d'un plissé tuyauté haut de 2 centimètres et demi, avec une toute petite tête de 1/2 centimètre.

Les deux lés de côté devant et derrière sont garnis comme le tour.

Robe en taffetas mille carreaux verts sur blanc.



Courrier de Paris.

Tous nos confrères datent leurs *courriers* de la campagne ou des bains de mer ou des établissements d'eaux. Cela est de rigueur en cette saison. Je me vois obligé d'en faire à peu près autant, ou du moins de vous donner quelques nouvelles de Bade et de Londres, après quoi nous reviendrons à Paris où il y a beaucoup à faire en ce moment, quoi que disent les chroniqueurs.

Si nous nous arrêtons à Bade, ce sera pour y assister à l'inauguration de la saison dramatique sur le théâtre de M. Bénazet. On sait tous les efforts couronnés de succès que tente, chaque année, M. Bénazet pour élever son petit théâtre au niveau des plus illustres scènes ; il ne ménage ni les auteurs, ni les artistes ; tout y passe : grands comédiens, grands chanteurs, grands compositeurs, grands auteurs comiques. Pour y arriver il faut de grands sacrifices, M. Bénazet ne les épargne pas, et il a, ma foi, raison ! Tout le monde s'en trouve bien, et lui-même. M. Bénazet a trouvé le moyen de faire mentir la morale de la fable, en prouvant qu'on peut contenter son père et tout le monde. Cette année la saison dramatique a été ouverte par une comédie de M. Edouard Martin, le *Marquis Jacquot*, une pochade, mais très spirituelle, et si spirituelle que le public aristocratique de Bade a ri et applaudi, bien que la scène se passe en pleine révolution de 1793, et que l'on y mélange les sans-culottes et les marquis. C'était hardi, mais l'esprit se fait tout pardonner. Le *Marquis Jacquot* a été joué à merveille par Félix, Lagrange et madame Lagrange-Bellecourt, cette fine comédienne que Paris s'étonne de ne plus voir sur aucun de ses théâtres.

Par n'importe quelle voie, bondissons de Bade à Londres. Nous y voilà, dans la maison de Pope, le célèbre poëte anglais et qui est aujourd'hui la résidence du duc d'Aumale, *Orleans'-House* comme on la nomme dans le style d'outre-Manche. Donc à *Orleans'-House*, il y a eu grand dîner à la française et où l'on comptait parmi les plus illustres de cette réunion, la grande duchesse de Mecklembourg et le prince héréditaire, le duc et la duchesse de Cambridge, la princesse Marie, une partie du corps diplomatique, lord et lady Derby, le marquis et la marquise de Clanricade, lord Chelsea, le général Peel, etc. Le côté intéressant de cette réunion dont le dîner n'avait été que le prétexte, a été la fête dramatique qui l'a suivi. Dans les dépendances de la résidence, le duc d'Aumale a fait construire un charmant théâtre qui a été inauguré par le proverbe de mademoiselle Augustine Brohan : *Qui femme a, guerre a*, et par la comédie d'Alfred de Musset, *un Caprice*. Les artistes étaient : mesdames Fix, Doche, MM. Gravier et Paul Devaux. Les deux pièces ont été jouées avec un esprit, une grâce et un entrain charmants, dignes des spectateurs d'élite qui assistaient à cette représentation. Voilà comme les chroniqueurs, que des devoirs impérieux n'enchaînent pas à Paris, se dédommagent de courir les monts et les vaux ! La compensation nous paraît suffisante, qu'en pensez-vous ?

Je reviens à Paris où je vous ai dit qu'il y a encore beaucoup à *travailler*, et beaucoup à enregistrer. Puisque nos confrères se vouent à la chronique d'outre-Rhin et d'outre-Manche, enregistrons à leur compte, les transformations prodigieuses qui s'opèrent à Paris qu'ils seront bien étonnés de retrouver avec une peau neuve quand ils y rentreront. Tous ces changements se font avec une telle rapidité que cela ressemble fort à des changements à vue, et sous peine d'être débordé, il faut véritablement écrire l'histoire des rues et des places de Paris, de ses anciens et de ses nouveaux monuments, au jour le jour. Que dis-je, au jour le jour ? La plume dont nous nous servons devrait être plutôt une baguette des fées. Vous tournez le dos et une rue tout entière a disparu sous la pioche des démolisseurs.

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus !

a dit le grand Racine. Ou bien le temps d'aller à la Bastille et de revenir à la Madeleine, et vous rencontrez des maisons qui ont surgi de terre comme à l'Opéra, à un coup de sifflet du machiniste, ou des squares qui ont poussé comme au temps des enchantements. Si l'on ne le disait pas aux absents, ils s'imagineraient, en revenant à Paris, s'être trompés de route et de ville.

Qui se douterait qu'il n'a fallu en quelque sorte que le vouloir, pour enfanter les squares du palais des Thermes et de l'hôtel Cluny et faire de ces jardins délicieux des musées eux-mêmes ? L'administration a eu, en effet, l'excellente et très ingénieuse idée d'y rassembler des antiquités que les fouilles et les démolitions mettent chaque jour en évidence. Statues anciennes, ornements d'architecture, inscriptions, fragments de colonnes, tout cela se montre tour à tour, au détour d'une allée, sur les murs, dans les massifs verdoyants ; on marche de surprise en surprise, et la plus surprenante de toutes est le beau porche de l'abbaye d'Argenteuil. Allez-y voir !

Et croyez-vous que ce ne soit rien que ce nettoyage de maisons qui vient d'être fait autour du Théâtre-Français dont la gracieuse architecture va se développer sur une place qui aura pour horizon la façade du Palais-Royal ! En ce moment les ouvriers entourent de palissades le terrain devenu libre après les démolitions ; mais les travaux d'édification ne commenceront qu'au mois d'octobre. O vous, les absents, vous n'aurez qu'à revenir pour jouir de ce coup d'œil charmant ! C'est aussi par le miracle de quelque fée de la maçonnerie, dont l'existence avait été inconnue ou méconnue jusqu'à ce jour, que les fondations du nouveau Théâtre-Lyrique se sont élevées en quelques minutes sur la place du Châtelet. Déjà le premier étage est bâti, et l'on peut voir que le rez-de-chaussée aura un pérystile à colonnes et à arcades comme l'Odéon. Au premier moment vous entendrez dire que le Cirque aura fait son apparition sur l'emplacement qui lui est réservé proche de son compère le Théâtre-Lyrique, sur la même place du Châtelet. En attendant, la Ville, pressée d'avancer les travaux du boulevard du Prince-Eugène, vient d'acquérir, moyennant 2 140 000 francs, le terrain où le *Bataillon de la Moselle* a fait récemment tant de manœuvres et tant de conquêtes.



Puisqu'il s'agit de boulevards, disons, pendant que nous y sommes, que le plan du boulevard Malesherbes est en train de recevoir son exécution. L'hôtel du marquis d'Aligre, qui occupait avec ses nombreuses dépendances un si vaste espace dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré, est complétement démoli. La dernière pierre de cette construction historique était à peine enlevée que déjà on creusait les fondations des nouveaux édifices qui borderont le boulevard. On ne perd pas de temps à Paris, comme vous voyez, pour démolir et pour édifier. Aussitôt pris, aussitôt pendu! dit un vieux proverbe.

Je vous parlais récemment des travaux que l'on devait entreprendre aux Tuileries. En attendant que l'on exécute le plan général de reconstruction de cet antique et splendide édifice, on va restaurer le pavillon dit d'Henri IV, dans lequel se trouvent la plus grande partie des appartements de l'Empereur et de l'Impératrice. Les échaffaudages sont dressés du côté du jardin. C'est en attendant mieux.

Les nouvelles constructions du palais des Beaux-Arts avancent avec la rapidité que l'on met à toutes choses. Ces constructions comprennent principalement deux vastes salles consacrées l'une aux expositions des envois de Rome, l'autre aux concours de l'École. Ces salles seront ultérieurement reliées aux anciens bâtiments de l'École, dont on sait l'importance monumentale, par une spacieuse galerie où seront conservés et exposés les moulages qui se trouvent dans les magasins du Louvre.

Eh bien, croyez-vous qu'il n'y ait pas à faire à Paris, et qu'un voyage dans ses rues ne vaut pas un voyage sur les bords du Rhin! Est-ce tout? Il s'en faut, mais ce sera assez pour un jour, à moins que de donner à ce courrier l'apparence d'un guide. Cependant je ne veux pas m'arrêter avant d'avoir annoncé qu'on a placé sur la fontaine Saint-Michel des statues en bronze représentant les vertus cardinales. Ces statues ont près de trois mètres de hauteur; elles sont posées sur des chapiteaux en marbre blanc au-dessus de quatre colonnes en marbre incarnat de Languedoc, élevées par paire de chaque côté d'une niche centrale où sera installé le groupe de saint Michel qui vient d'être achevé. Au 15 août l'inauguration.

Que sera Paris dans dix ans? Sera-t-elle enfin terminée, ou la recommencera-t-on cette ville que l'on bâtit, que l'on embellit, que l'on agrandit depuis dix ou douze siècles? Qui vivra verra; qui a bâti bâtira. On démolira et l'on construira perpétuellement à Paris, dont la destinée est d'être la capitale aux surprises!

X. Eyma.

MÉLANGES.

La terrasse du bord de l'eau du jardin des Tuileries est ouverte depuis quelque temps aux promeneurs. De l'extrémité occidentale de cette terrasse, devant l'Orangerie, on jouit de la vue des ouvrages d'art qui suivent: En bronze, Hercule tuant l'hydre de Lerne, la Vénus accroupie et la Cléopâtre couchée.

En marbre blanc : les statues d'Alexandre le Grand; Talma dans le rôle d'Auguste, le Centaure, le groupe des Lutteurs, le Laboureur de Lemaire, deux groupes, six statues et cinq bas-reliefs provenant de Sébastopol, quatre vases, la mort de Laïs, par Meusnier; l'Atlas de Thisdou, la Phaétuse, et de nombreuses pièces de marbre d'un grand prix.

*
* *

L'église de Saint-Vincent-de-Paul retentissait, il y a trois semaines, de chants sacrés, et toutes les pompes du culte étaient déployées pour célébrer dignement la fête du grand apôtre de l'humanité. Une messe en musique, l'une des dernières compositions de M. Cottin, dont l'art déplore la perte récente, a fait sur l'auditoire une grande impression. On a surtout remarqué le *Gloria in excelsis*, le *Credo* et l'*Agnus Dei*.

*
* *

L'ancienne église de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, si bien restaurée par M. Vaudoyer, est présentement remplie de machines hydrauliques et de machines à élever l'eau, de tous les systèmes. Toutes ces machines étant mises en mouvement les dimanches et les jeudis par la force artificielle d'une machine à vapeur, donnent à cette partie du Conservatoire un intérêt tout particulier.

Dans la grande galerie supérieure, à l'extrémité, du côté de la Céramique, on organise une collection complète de toutes les machines anciennes et modernes et de tous les pays, propres à utiliser la force du vent.

M. Vaudoyer termine en ce moment la restauration et l'embellissement du pavillon dans lequel se trouve le grand escalier à deux rampes, un des plus beaux de Paris, et la restauration de la crypte de la première chapelle dédiée à saint Martin, qui est du style roman pur.

*
* *

Le port de Boulogne possédait dernièrement un charmant trois-mâts de plaisance, faisant partie du royal-yacht-squadron. Ce bâtiment, nommé la *Sylphide*, appartient au marquis Downshire. Un de nos confrères de la presse qui a visité la *Sylphide* en parle de la manière suivante :

« Introduit d'abord dans un délicieux salon, dont la belle décoration peut lutter avec les plus beaux salons de terre ferme, j'y trouvai la marquise, assise auprès d'une table chargée d'albums et de livres. Miss Downshire était à son piano. Mylady me fit l'accueil le plus gracieux, me disant que j'allais être bien désillusionné si je croyais, en visitant son yacht, voir quelque chose de remarquable. En entrant dans ce salon j'étais persuadé du contraire, et la suite de ma visite m'a confirmé dans mon opinion. Après quelques paroles échangées, la marquise a bien voulu me permettre de jeter un coup d'œil sur sa chambre à coucher et celle de sa fille, qui sont attenantes au salon; ces pièces, coquettement ornées, ressemblent à de gracieux boudoirs, avec fleurs, au milieu desquelles on aperçoit des tableaux rappelant des sujets bibliques. Un escalier descendant dans le logement des femmes de chambre, permet à celles-ci de faire le service des appar-

tements sans aucun contact extérieur. Toujours sous la dunette, mais séparées par quelques marches et un péristyle, se trouvent les chambres de mylord et de ses fils, la salle à manger d'honneur, celle des officiers et précepteurs. Dans les cabines du capitaine, des officiers, précepteurs et autres personnes ayant rang à bord, tous les lits, établis sur pivots, conservent dans les mouvements du navire leur centre de gravité. Près des salles à manger se trouvent des offices spacieux et des dressoirs pour le service. Dans la cale de la dunette, une cave entretenue à une fraîche température, contient les vins et la glace pour le service des maîtres, qui se fait avec la facilité la plus grande. L'équipage et les contre-maîtres au chiffre de trente hommes, occupent l'entre-pont de l'avant ; le rouffle sur l'entre-pont sert aux cuisines. Une chèvre de Mahon, espèce qui donne presque autant de lait qu'une petite vache laitière, est embarquée, son lait suffit aux besoins du service. Enfin, à bord de ce yacht, on peut facilement oublier les habitations les plus confortables de terre; mais les dépenses de tout ce personnel qui atteint plus de quarante personnes, coûtent près de 20 000 francs par mois, et malheureusement quelle qu'en puisse être l'envie, nous avons peu de familles riches en France qui puissent faire ainsi une dépense de plus de 200 000 francs, sans compter les frais de construction et d'entretien du yacht. »

*
* *

M. le baron Firmin Gouvion, le dernier représentant d'une des anciennes familles de Toul, vient de mourir ; il a institué le bureau de bienfaisance de la ville son légataire universel. Déduction faite des frais de mutation et des legs particuliers, notamment de ceux attribués à la sœur du défunt, madame Cournault, qui s'était complétement associée à ses intentions généreuses, cette succession s'élèverait, d'après les présomptions, à 450 000 francs.

*
* *

Le premier prix de tragédie, au Conservatoire de Paris, a été remporté, cette année, par mademoiselle Jeanne Tordeus, de Bruxelles. L'*Artiste belge* raconte sur cette jeune fille l'anecdote suivante :

« En 1853, Rachel vint à Bruxelles donner une série de représentations sur le théâtre des Galeries Saint-Hubert, et la jeune Tordeus lui fut présentée. L'illustre tragédienne l'accueillit avec bienveillance, mais elle sourit lorsqu'on lui parla de la petite Jeanne comme d'un « prodige. » Rachel interrogea la jeune fille et lui demanda de vouloir réciter quelques tirades, ce à quoi se prêta de la meilleure grâce du monde mademoiselle Tordeus.

» L'épreuve réussit on ne peut mieux; en effet, Rachel fut littéralement émerveillée des qualités supérieures de déclamation qu'elle découvrit dans la jeune Bruxelloise. Les éloges de la grande tragédienne ne tarirent plus. Rachel prédit à cette époque une brillante carrière à sa « petite rivale », elle l'engagea même à aller à Paris et à ne pas oublier de lui rendre visite, attendu qu'elle voulait s'intéresser à elle et à son avenir.

» Avant de quitter la jeune Tordeus, Rachel lui demanda si elle désirait une carte pour aller l'entendre à chacune de ses représentations; la tragédienne en herbe répondit avec une expression d'indicible enthousiasme que c'était son vœu le plus cher. Rachel prit alors une carte sur le dos de laquelle elle écrivit de sa propre main :

» *Laissez passer ma petite rivale, Jeanne Tordeus.*

» RACHEL. »

» Nous avons eu, en 1853, ce billet sous les yeux, et l'avons alors intercalé dans un article consacré au récit de l'intéressant épisode dont nous venons seulement d'indiquer le point le plus saillant.

» Mademoiselle Tordeus a justifié depuis cette époque la haute opinion que Rachel s'était faite de son talent naissant. Déjà elle a obtenu les premières distinctions à Bruxelles et à Paris ; il ne lui reste donc plus qu'à se faire juger sur les planches. Mademoiselle Tordeus doit se rappeler les mémorables paroles que Rachel prononça en 1853, en s'adressant aux personnes qui lui présentaient le *prodige :*

« Quel avenir, disait la grande tragédienne, il y a dans » cette enfant! Elle ira plus loin que moi au théâtre. » Du reste, l'opinion et l'admiration de Rachel sont parfaitement caractérisées dans le texte du billet d'entrée qu'elle voulut bien accorder à la jeune Tordeus pour la série de ses représentations.

» Nous disions ailleurs, en 1853, que la petite Jeanne devait conserver religieusement le billet de Rachel, parce qu'il lui rappellerait toujours le plus précieux de ses succès ; nous disons aujourd'hui que mademoiselle Tordeus doit se rappeler encore avec autant de bonheur que de légitime orgueil le jour où elle fut présentée à la plus grande tragédienne qu'il y ait eu, et nous ajoutons que le billet d'entrée qu'elle reçut de Rachel est un joyau inestimable qu'elle peut considérer comme le plus beau de ses lauriers. En 1853, Jeanne n'avait que onze ou douze ans. »

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

LES

RESSOURCES DE LA PROVIDENCE SONT INFINIES.

(Voyez le numéro précédent.)

Des personnes qu'elle avait à peine connues autrefois, celles qui, le pouvant, n'eussent jamais songé à lui venir en aide, l'eussent-elles vue expirer de besoin, semblaient prêtes, maintenant qu'elle était riche, à seconder ses moindres caprices. Il lui fut donc très facile de faire obtenir à son protégé des commandes importantes de tableaux, et celles-ci en amenèrent d'autres en si grand nombre, que la réputation du jeune peintre, une réputation sérieuse, parce qu'elle reposait sur un mérite réel, se trouva faite en fort peu de temps.



Albert, qui avait toujours eu le sentiment du confortable et de l'harmonie, embellit peu à peu son petit appartement qu'il disposa avec un goût parfait. Mademoiselle Blanadet put le visiter incognito, grâce aux soins de la maîtresse d'hôtel, qui ne perdait pas une occasion de faire valoir son locataire, et qui savait un gré infini à cette excellente dame de lui porter un si vif intérêt.

Sans s'absorber dans les pratiques futiles et énervantes du monde, Albert avait vu s'étendre ses relations depuis que son nom était connu. Il allait dans quelques salons où il recevait l'accueil le plus flatteur. Il assistait à quelques soirées, et par conséquent il avait dû mettre sa toilette en rapport avec ses nouvelles habitudes. Si jadis il avait porté des habits râpés, c'est qu'il lui eût été alors impossible de faire autrement ; mais ce n'avait jamais été chez lui ni désordre ni affectation : il n'était pas de ces faux artistes qui ne jugent les choses que par le côté superficiel, et qui ne reconnaissent le génie qu'à la forme d'un chapeau ou à la coupe des vêtements. Au temps de sa plus grande pauvreté, il n'avait jamais eu pour sa personne une négligence coupable, et maintenant il était mis avec une simplicité de bon goût, exempte de toute exagération.

Dans les maisons où il avait été admis, Albert rencontrait souvent mademoiselle Blanadet. On lui avait raconté la circonstance extraordinaire qui avait modifié sa position ; mais il eût été bien étonné si quelqu'un lui eût dit qu'à cette vieille dame, qu'il saluait avec une politesse indifférente, il devait tous ses succès, qu'elle entourait sa vie d'une sollicitude maternelle, que dans le monde elle observait sans qu'on s'en aperçût tous ses mouvements et devinait ses moindres impressions.

Au nombre des nouveaux amis de mademoiselle Blanadet se trouvait un banquier célèbre auquel elle avait confié toute sa fortune. M. Derblin, veuf et sans enfants, avait auprès de lui une pupille qui était pour lui l'objet d'une tendre protection. Mais comme, à ses yeux, le bonheur suprême consistait à posséder beaucoup d'argent, la preuve la plus manifeste de son affection pour mademoiselle Léonie Serey était le soin qu'il prenait de lui ménager un très riche mariage. Léonie avait une dot modeste qu'il était peu disposé à augmenter de ses propres capitaux ; aussi regarda-t-il comme un événement très heureux les ouvertures qui lui furent faites par les parents de M. Amédée.

En mariant leur fils, M. et Mme Coster avaient en vue de lui donner dans le monde l'aplomb et la gravité d'un chef de famille, et ils avaient jeté les yeux sur Léonie, surtout à cause des immenses avantages qui devraient résulter pour son mari du patronage d'un nom financier comme celui de M. Derblin.

Amédée, d'abord assez indifférent à ce projet, s'y était associé de très bonne grâce lorsqu'il avait vu la femme qu'on lui destinait. Léonie n'ayant fait aucune objection à son tuteur, M. Amédée avait été, sinon positivement accepté, du moins accueilli favorablement et admis à faire agréer ses hommages à la jeune fille.

Cependant l'admiration profonde qu'avait éprouvée Albert la première fois qu'il vit mademoiselle Serey, n'avait point échappé à mademoiselle Rose, et plus tard elle remarqua les regards attristés qu'il arrêtait sur elle et sur M. Coster lorsqu'il leur arrivait de causer ou de danser ensemble. Alors elle étudia Léonie à laquelle elle ne s'était intéressée jusque-là que comme à une image vivante de cette jeunesse heureuse qui n'avait pas existé pour elle ; et, ayant découvert sous les apparences d'extrême réserve qui voilaient son cœur aux indifférents, et malgré la nuance de positivisme qu'elle tenait du monde au milieu duquel elle vivait, des sentiments élevés, une sensibilité sans affectation, et une bonté vraie et réfléchie, elle se dit que, si elle avait un fils, elle serait heureuse de le voir s'unir à une telle femme.

Quelques jours encore, et M. Derblin devait rendre une réponse définitive à la famille Coster. Mademoiselle Blanadet s'était bien promis que cette réponse serait négative, mais elle avait toujours reculé le moment d'entamer une négociation délicate, dont elle redoutait par-dessus tout de compromettre le succès. Elle avait attiré de plus en plus dans son intimité Léonie, qu'elle tenait à bien connaître, et à laquelle son affection tendre et dévouée donnait l'idée de celle de la mère qu'elle n'avait pas connue, ou plutôt de celle d'une bonne tante qui l'aurait élevée.

Si tout d'abord mademoiselle Rose avait admiré chez Léonie ce que tout le monde y admirait : un physique charmant, des manières pleines de distinction et un langage choisi, elle avait éprouvé une sorte d'étonnement douloureux en trouvant dans son esprit un reflet adouci des opinions positives de son tuteur, c'est-à-dire une estime trop grande pour les jouissances du luxe et les prérogatives de la fortune. Elle la voyait en tout modeste et sensée, mais cette raison même lui semblait peu en harmonie avec l'âge de la jeune fille qu'elle eût préférée un peu plus jeune. Eh bien, cette jeunesse avec laquelle les femmes ne naissent pas en France, mais qui s'acquiert comme la beauté, cette enfant de dix-huit ans commença à la recevoir de la fréquentation de sa vieille amie. L'amour du beau, l'enthousiasme pour le bien, qui remplissaient le cœur vraiment jeune de mademoiselle Blanadet, se communiquaient peu à peu à l'âme de Léonie, et faisaient resplendir ses traits si purs de la vraie beauté, qui n'est que le reflet de l'harmonie de l'âme.

Un jour toutes les deux sortaient de l'exposition de peinture où elles avaient admiré quelques pages des maîtres de l'art. Elles s'étaient longtemps arrêtées devant deux tableaux signés du nom d'Albert ***. L'un était un Christ au tombeau, œuvre grandiose et terrible dans laquelle la douleur s'élevait aux plus sublimes régions de la poésie religieuse; l'autre, une savante allégorie dans laquelle le génie radieux de l'espérance semblait indiquer à un affligé le travail comme remède unique au découragement et au désespoir. Les traits de ce génie offraient avec ceux de Léonie une vague ressemblance que plusieurs personnes avaient remarquée et qui lui avait été dénoncée par une amie. En constatant elle-même cette ressemblance, la jeune fille avait légèrement rougi, mais mademoiselle Blanadet n'avait pas paru s'en apercevoir et n'avait fait aucune réflexion.

Lorsqu'elles furent au milieu des Champs-Élysées :

— N'avez-vous jamais pensé, dit-elle tout à coup, combien la femme d'un grand artiste doit être fière de ses succès, lorsque surtout elle peut se dire qu'elle est peut-être l'inspiratrice de quelque œuvre de génie devant laquelle s'extasie un public enthousiaste? Ce talent consacré par la critique, reconnu même par l'envie, s'il l'a acquis au prix de mille fatigues et de mille souffrances, c'était pour elle, pour le mettre à ses pieds comme un tribut digne de lui être offert; s'il aspire à la gloire, s'il ambitionne les distinctions, c'est pour entourer d'un prestige de plus le nom qu'elle partage avec lui...

— Oui, j'y ai pensé quelquefois, dit Léonie, comme se parlant à elle-même, mais souvent aussi cette illustration ne s'achète-t-elle pas par bien des misères? N'est-il pas cruellement pénible de voir son mari s'épuiser en vain pour chasser de son intérieur la gêne, quelquefois le besoin? Ainsi ma pauvre Agathe, ma meilleure amie, la femme de M. D..., ce littérateur d'une valeur incontestée, ne passe-t-elle pas sa vie au milieu des alternatives de l'aisance et de la pauvreté, n'est-elle pas sans cesse assaillie par ces inquiétudes matérielles si insupportables surtout pour des femmes élevées comme nous l'avons été? Tandis que dans sa famille elle ne sortait presque jamais qu'en voiture, on la rencontre marchant sous la pluie, des caoutchoucs aux pieds, un parapluie à la main, ou ce qui est pis, montant dans un affreux omnibus...

— Je sais, interrompit mademoiselle Rose, que les jeunes filles d'à présent n'apprécient guère la poésie de la pauvreté et ne peuvent plus être accusées d'être trop romanesques, mais tous les artistes ne sont pas forcément pauvres.

— Ah! dit naïvement Léonie, je croyais que vous pensiez à M. Albert ***.

— Vous savez, dit mademoiselle Rose, l'intérêt sincère et presque maternel que je vous porte; répondez-moi donc, chère enfant, avec la franchise la plus absolue. Vous n'épouseriez pas M. Albert s'il n'avait à vous offrir que l'avenir de son pinceau, mais, si sa position était égale à celle de M. Coster, son caractère et sa personne ne vous seraient-ils pas plus sympathiques que ceux de son ami?...

— Oui, sans doute, mais....

— Vous me connaissez assez, n'est-ce pas, chère Léonie, pour être persuadée que je ne vous fais pas là une question oiseuse et inconsidérée. Si l'opinion que vous avez pu concevoir de M. Albert était assez favorable pour que vous pussiez sans regret consentir à devenir sa femme, vous m'aideriez à accomplir le dernier vœu d'une amie et vous concourriez ainsi au complet développement d'un talent de premier ordre.... Pardonnez-moi, s'il ne m'est pas permis de m'expliquer plus clairement, mais promettez-moi de me dire dans quelques jours, après y avoir réfléchi, si, présenté par votre tuteur et toutes les conditions d'intérêt acceptées par lui, M. Albert aurait quelque chance d'être agréé par vous.

— Je vous le dis, dès maintenant, mademoiselle, répondit Léonie, ce choix, dirigé par vous et approuvé par mon tuteur, serait d'avance ratifié par moi...

Sous l'inspiration de sa riche cliente, le notaire N..., après avoir obtenu adroitement de l'artiste l'aveu de ses sentiments pour Léonie, s'efforça de lui faire comprendre qu'en l'épousant il ne faisait pas un de ces mariages d'argent dont la seule pensée révoltait sa délicatesse, mais qu'il serait au contraire l'instrument de la fortune de sa femme en lui apportant non-seulement l'avenir résultant d'un talent incontestable, mais encore un capital tout créé et avantageusement placé. Une disposition bizarre du testament d'une de ses clientes, parente éloignée de Léonie, attribuait en dot à la jeune fille une somme importante, qui ne devait lui être remise que par les mains de son mari, et dans le cas seulement où celui-ci serait un artiste de talent.

Après avoir fait quelque résistance, le jeune peintre se laissa convaincre de ce qu'il désirait.

Albert et Léonie sont mariés depuis deux ans. Le secret le plus absolu leur a été recommandé relativement aux clauses bizarres de leur contrat de mariage qu'ils n'ont lu ni l'un ni l'autre. Chacun des deux époux croit fermement avoir assuré la fortune en même temps que le bonheur de celui qu'il aime.

Ce bonheur vient d'être complété par la naissance d'une ravissante petite fille, qui s'appelle Rose comme sa marraine.

Chérie et respectée par M. et madame *** à l'égal de la meilleure parente, mademoiselle Blanadet met



une discrétion pleine de coquetterie à se faire désirer par eux au lieu de s'imposer à leur intimité. Mais ses mauvais jours sont oubliés, et, en se trouvant au milieu de cette charmante famille, elle a presque l'illusion de la maternité.

M. Albert ***, maintenant une de nos gloires nationales, vient de terminer pour l'exposition prochaine un immense tableau de bataille, épopée gigantesque qui laisse bien loin derrière elle toutes ses compositions. Il donnera aussi un portrait de Léonie, qui ne sera certainement pas une des œuvres les moins admirées du salon.

En examinant cette carrière d'artiste, une des plus pures de notre époque, les honnêtes gens se réjouissent de ce que le véritable mérite et la probité intacte peuvent réussir sans le secours de l'intrigue, au milieu de ce monde que l'on dit si mauvais. Il nous est arrivé d'entendre exprimer par M. Albert *** lui-même cette consolante opinion.

Il a raison, sans doute, mais nous qui savons de quel humble secours le ciel s'est servi pour donner l'essor à ce génie, qui eût succombé peut-être sous les étreintes de la misère ou du découragement, nous ajouterons que, comme sa bonté, les ressources de la Providence sont infinies!...

Édouard GERNEY.

LE SPECTRE FIANCÉ.

I.

Sur le sommet d'une des montagnes de l'Odenwald, sauvage et romantique coin de la haute Allemagne, non loin du confluent du Mein et du Rhin, existait, il y a bien des années, bien des années de cela, le château du baron von Landshort. Aujourd'hui il est entièrement tombé en ruines, et presque enseveli sous les hêtres et les noirs sapins; au-dessus de ces décombres, cependant, on aperçoit la vieille tour de l'horloge s'efforçant, comme l'ancien seigneur dont je viens de parler, de dresser encore la tête pour dominer tout le pays voisin.

Le baron était un rameau desséché de la grande famille de Katzenellenbogen et avait reçu en héritage avec les ruines du château, tout l'orgueil de ses ancêtres. Quoique l'esprit belliqueux de ses pères eût porté grand préjudice à la fortune de sa famille, le baron cependant s'efforçait encore de conserver à sa maison quelque apparence de son ancienne splendeur. Le temps était à la paix, et la noblesse allemande avait généralement abandonné ses vieux châteaux incommodes, perchés comme des aires d'aigles au milieu des montagnes, et s'était construit dans les vallées des habitations agréables. Le baron, lui, était toujours resté orgueilleusement enfermé dans sa petite forteresse, caressant avec une haine héréditaire toutes les vieilles discordes de famille, en sorte qu'il se trouvait en très mauvais rapport avec quelques-uns de ses plus proches voisins, sous prétexte de dissentions qui avaient existé entre leurs grands, grands-pères.

Le baron n'avait qu'un enfant, une fille, mais la nature, quand elle ne donne qu'un unique enfant, a toujours soin, par compensation, d'en faire un prodige; ainsi en était-il de la fille du baron. Toutes les nourrices, toutes les commères, tous les cousins du pays assuraient son père que dans toute l'Allemagne elle n'avait pas de rivale en beauté, et qui pouvait mieux le savoir qu'eux! De plus, elle avait été mise, avec un soin particulier, sous la surveillance de deux tantes, vieilles filles, qui avaient passé quelques années de leur jeunesse à l'une des petites cours de l'Allemagne, et étaient initiées à toutes les branches de connaissances nécessaires à l'éducation d'une femme de grande maison. Sous leur conduite, la fille du baron était devenue une merveille accomplie. Vers le temps de ses dix-huit ans, elle brodait dans l'admiration, et avait fait en tapisserie toute l'histoire des saints, et avait mis une telle vigueur dans l'expression de leurs traits qu'on eût dit autant d'âmes en purgatoire. Elle lisait sans trop de difficulté et avait appris à épeler dans plusieurs légendes religieuses et dans presque tous les romans de chevalerie de l'Heldenbuch. Elle avait également fait d'étonnants progrès en écriture, signait son nom sans en oublier une lettre, et si nettement que les tantes pouvaient le lire sans recourir à leur lunettes. Elle excellait à faire d'élégantes petites babioles, et des ouvrages de femme de toute espèce, était habile dans toutes les danses les plus difficiles de l'époque, jouait de nombreux airs sur la harpe et la guitare, et savait par cœur toutes les tendres ballades des Minnielieders.

Ses tantes ayant même été de grandes coquettes dans leur jeunesse, étaient un choix admirable comme gardiens vigilants et censeurs sévères de la conduite de leur nièce, car il n'est pas de duègne plus rigide, plus prudente et plus inexorable sur le décorum qu'une coquette surannée. Rarement on la perdait de vue; elle n'allait jamais dans les domaines du château, à moins d'être bien accompagnée, ou plutôt bien espionnée. C'étaient de continuelles leçons sur la décence la plus rigoureuse et sur l'obéissance passive; et quant aux hommes... bast!... on l'avait habituée à les tenir à telle distance et dans un mépris si absolu, qu'à moins d'y être dûment autorisée, elle n'eût pas jeté les yeux sur le plus beau cavalier du monde! non, pas même s'il fût tombé mourant à ses pieds.

Les bons effets de ce système d'éducation se laissaient voir à merveille; la jeune fille était un modèle irréprochable de docilité. Alors que d'autres usaient leurs grâces dans l'éclat du monde, et s'exposaient à laisser leurs plumes aux ronces des plaisirs et des futiles amusements, sa fraîcheur et sa beauté de femme, à elle, étaient écloses timidement sous la protection de ces immaculées vierges, comme un bouton de rose qui fleurit au milieu d'épines qui le gardent. Les tantes contemplaient leur nièce avec orgueil et enthousiasme, et se vantaient que, tandis que toutes les autres jeunes filles pouvaient s'égarer dans le monde, Dieu merci, rien de semblable n'arriverait à l'héritière de Katzenellenbogen.

Mais si le baron avait été privé d'une plus longue lignée d'enfants, son état de maison n'en était pas pour cela plus réduit, car la Providence l'avait enrichi d'une multitude de parents pauvres. Ils étaient tous marqués d'un cachet commun aux parents pauvres : ils professaient un attachement extraordinaire pour le baron, et saisissaient toutes les occasions possibles de venir en foule égayer le château. Toutes les fêtes de famille étaient célébrées par ces bonnes gens aux dépens du baron, et, après s'être bien repus de bonne chère, ils déclaraient que rien sur la terre n'était délicieux comme ces réunions du foyer, ces joies du cœur.

Le baron, quoique petit de taille, avait une grande âme qu'enflait encore volontiers sa conviction d'être le plus grand homme du petit monde au milieu duquel il vivait. Il aimait à débiter de longues histoires sur le compte des vieux guerriers ses ancêtres dont les portraits refrognés l'entouraient accrochés le long des murs, et il ne trouvait pas d'auditeurs comparables à ceux qui se nourrissaient aux dépens de sa bourse. Il avait beaucoup donné dans le merveilleux, et croyait fermement à toutes les histoires fantastiques dont abondent chaque vallée, chaque montagne de l'Allemagne. La foi de ses hôtes dépassait la sienne; les yeux et la bouche béants, ils écoutaient attentivement tous ces récits surnaturels, et ne manquaient jamais de montrer de l'étonnement, même pour un conte qu'ils entendaient pour la centième fois. Ainsi vivait le baron von Landshort, l'oracle de sa table, le monarque absolu de son petit territoire, et heureux par-dessus tout de la persuasion qu'il était l'homme le plus sage de son temps.

II.

Au point où nous en sommes arrivés de cette histoire, il y avait grande réunion de famille au château pour une affaire de la plus haute importance, il s'agissait de recevoir le fiancé destiné à la fille du baron. Des négociations avaient eu lieu à ce sujet entre le père et un vieux gentilhomme de Bavière, pour conjoindre, par le mariage de leurs enfants, la dignité de leurs maisons. Les préliminaires en avaient été conduits avec toute la délicatesse convenable. Les jeunes gens se trouvaient unis sans s'être vus, et l'époque de la cérémonie avait été arrêtée. Le jeune comte von Altenburg fut rappelé de l'armée dans ce but, et il se dirigeait alors vers le château du baron pour recevoir sa fiancée. On avait même eu des lettres de lui, venant de Wurtzbourg où il se trouvait momentanément retenu, marquant le jour et l'heure de son arrivée.

Le château était en émoi pour lui préparer une réception convenable. La belle fiancée avait été parée avec un soin extraordinaire. Les tantes avaient dirigé sa toilette, et s'étaient querellées toute la matinée sur chacun des articles qui la composaient. La jeune fille profita de leur désaccord pour suivre l'impulsion de son propre goût, et heureusement il était bon. Elle était aussi jolie qu'une fiancée peut souhaiter de l'être, et l'émotion de l'attente rehaussait l'éclat de ses charmes.

La rougeur répandue sur sa figure et sur son col, son sein légèrement agité, ses yeux de temps en temps perdus dans la rêverie, trahissaient le doux tumulte qui agitait son petit cœur. Les tantes rôdaient continuellement autour d'elle, car des tantes vieilles filles sont enclines à prendre beaucoup d'intérêt à des affaires de cette nature. Elles lui donnaient des conseils bien précis sur la manière de se tenir, sur ce qu'elle aurait à dire, comment enfin elle devait recevoir le fiancé attendu.

Le baron n'etait pas moins occupé des préparatifs. A la vérité, il n'avait exactement rien à faire, mais c'était un petit homme naturellement bouillant et actif, et il ne pouvait rester les bras croisés alors que tout le monde était en mouvement. Il parcourait le château du grenier à la cave, avec un air d'extrême inquiétude; continuellement il dérangeait les domestiques de leur ouvrage pour leur recommander de la diligence; on entendait sa voix dans toutes les salles, dans toutes les chambres; il était aussi inutilement remuant et ennuyeux qu'une mouche bleue dans une chaude journée d'été.

Pendant ce temps on avait tué le veau gras, les forêts avaient retenti des clameurs de la chasse; la cuisine était bondée de bonne chère, les celliers avaient rendu des océans de vin du Rhin et de vin de Ferné; et même la grande tonne de Mendelbourg avait été mise à contribution. Tout était prêt pour recevoir l'homme distingué suivant le véritable esprit de l'hospitalité allemande; mais l'hôte tardait à faire son apparition. L'heure succédait à l'heure.

Le soleil qui avait versé ses derniers rayons sur la riche forêt de l'Odenwald, brillait en ce moment aux sommets des montagnes. Le baron monta sur sa plus haute tour, et chercha des yeux dans l'espoir de découvrir à distance le comte et sa suite. Une fois il crut l'apercevoir; le son du cor lui arriva de la vallée répété par les échos de la montagne. Il vit dans le lointain un grand nombre de cavaliers qui s'avançaient lentement sur la route; mais, arrivés jusqu'aux pieds de la montagne, ils tournèrent brusquement dans une direction opposée. Le dernier rayon du soleil avait disparu, les chauves-souris commençaient à voler dans le crépuscule, la route devenait de plus en plus obscure, et l'on n'y distinguait plus personne que de temps en temps un paysan qui revenait de son travail.

Pendant que le château de Landshort était dans cet état de perplexité, une scène très intéressante se passait dans une autre partie de l'Odenwald.

III.

Le jeune comte von Altenburg cheminait tranquillement de ce pas paisible dont marche vers le mariage un homme de qui les amis se sont chargés de tous les embarras et de toutes les incertitudes d'une cour à faire, et qui sait qu'au bout de son voyage, une fiancée l'attend aussi sûrement qu'un bon dîner. Il avait rencontré à Wurtzburg un jeune compagnon d'armes avec lequel il avait servi quelque temps sur la frontière, Herman von Starkenfaust, une des plus courageuses mains, un des plus dignes cœurs de la chevalerie allemande, et qui s'en revenait alors de l'armée. Le château de son père n'était pas très éloigné de la vieille forteresse de Landshort, mais des rancunes héréditaires rendaient les deux familles hostiles et étrangères l'une à l'autre.

Dans les chauds épanchements de leur reconnaissance, les jeunes amis se rappelèrent toutes les aventures, tous les événements de leur passé, et le comte narra l'histoire détaillée de son futur mariage avec une jeune fille qu'il n'avait jamais vue, mais qu'on lui avait dit être d'une beauté ravissante.

Comme les deux amis suivaient la même route, ils convinrent d'achever ensemble le voyage, et afin de le faire plus à loisir, ils étaient partis de Wurtzburg de bonne heure, après que le comte eut expliqué à ses gens la direction à prendre pour le suivre et le rejoindre.

Ils trompaient l'ennui du chemin en se rappelant les aventures de leur vie militaire, mais le comte par moment devenait un peu fatigant à l'endroit de la célébrité des charmes de sa fiancée, et du bonheur qui l'attendait.

En causant ainsi ils étaient entrés dans les montagnes d'Odenwald, et traversaient un des bois les plus solitaires et les plus épais. Il est bien connu que les forêts de l'Allemagne ont toujours été aussi infestées de brigands que ses châteaux de fantômes, et, à cette époque, les premiers étaient particulièrement nombreux par suite du congédiement de hordes de soldats qui erraient dans le pays. Il ne paraîtra donc pas extraordinaire que les deux cavaliers aient été attaqués par une bande de ces brigands, dans le milieu de la forêt. Ils se défendirent courageusement, mais ils étaient sur le point de succomber, quand la suite du comte arriva à leur secours. A cette vue les brigands prirent la fuite, mais non pas avant que le comte n'eût reçu une blessure mortelle. On le rapporta doucement et avec précaution à la ville de Wurtzburg, et on appela auprès de lui un moine du couvent voisin, réputé pour son habileté à soigner également le corps et l'âme; mais la moitié de sa science était superflue, les moments de l'infortuné comte étaient marqués.

D'une voix mourante, il supplia son ami de retourner immédiatement au château de Landshort, et d'expliquer la fatale cause qui l'empêchait de tenir parole à sa fiancée. Sans être le plus ardent des amoureux, il était un homme des plus ponctuels, et il paraissait extrêmement soucieux que sa mission fût promptement et courtoisement remplie.

— A moins que cela ne soit fait, avait-il dit, je ne reposerai pas en paix dans ma tombe.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton tout à fait solennel. Une telle requête, dans un moment si imposant, n'admettait pas d'hésitation. Starkenfaust s'efforça de le calmer, lui promit sur l'honneur d'accomplir son vœu, et lui tendit la main comme gage solennel. Le mourant la pressa en signe de reconnaissance, mais tomba bientôt en délire, dit des folies à propos de sa fiancée, de ses engagements, de sa parole donnée, ordonna qu'on lui préparât son cheval qu'il voulait monter pour se rendre au château de Landshort, et expira en faisant un mouvement comme s'il sautait en selle.

Starkenfaust poussa un soupir, laissa tomber une larme de soldat sur le sort prématuré de son camarade, et réfléchit à la redoutable mission qu'il avait reçue. Son cœur était triste, sa tête pleine d'inquiétude; car il devait se présenter comme un hôte malvenu au milieu de gens hostiles et dont il allait troubler la joie en apportant des nouvelles fatales à leurs espérances. Cependant une voix qui chuchottait en son cœur lui inspirait la curiosité de voir cette beauté de Katzenellenbogen dont la réputation était parvenue si loin, et que tant de vigilance avait dérobée au monde, car il était admirateur passionné du sexe, et il y avait dans son caractère

quelque chose d'excentrique et d'entreprenant qui le rendait épris de toute aventure extraordinaire.

Avant de partir, il prit avec les saints frères du couvent tous les arrangements nécessaires pour les funérailles de son ami qui devait être enterré dans la cathédrale de Wurtzburg à côté de ses illustres aïeux, et la suite affligée du comte se chargea de ses restes.

IV.

Il est maintenant grand temps que nous revenions à l'antique famille de Katzenellenbogen qui s'impatientait d'attendre son hôte, et plus encore le dîner, ainsi qu'au digne petit baron que nous avons laissé grimpé sur la tour de l'horloge.

La nuit était close, et l'hôte n'arrivait point. Le baron était descendu de sa tour désespéré. Le banquet, qui avait été remis d'heure en heure, ne pouvait être retardé. Les mets étaient déjà brûlés, le cuisinier à l'agonie, et toute la maison semblait une garnison réduite par la famine. Le baron, malgré lui, fut obligé de donner l'ordre d'ouvrir la fête sans attendre l'hôte. On se mit à table, et au moment de commencer, le son d'un cor qui se fit entendre en dehors de la porte annonça l'approche d'un étranger. Une autre longue fanfare remplit de ses échos les vieilles cours du château, et fut répétée par la sentinelle du haut des murailles. Le baron se hâta d'aller au-devant de son futur gendre.

Le pont-levis avait été abaissé, et l'étranger se trouvait devant la porte. C'était un grand beau cavalier monté sur un cheval noir. Sa figure était pâle, mais il avait le regard ardent et romantique, et un air de profonde mélancolie. Le baron fut un peu mortifié qu'il arrivât seul et dans un équipage aussi simple. Sa dignité en fut un moment froissée, et il se sentit disposé à le considérer comme ayant particulièrement manqué de convenance dans cette importante occasion à l'importante famille à laquelle il allait s'unir. Il se calma cependant en s'arrêtant à cette idée que ce pouvait bien être l'impatience de la jeunesse qui l'avait poussé à devancer sa suite.

— Je suis peiné, dit l'étranger, de venir vous troubler d'une manière aussi inopportune.

Ici le baron l'interrompit par un déluge de compliments et de félicitations; car, pour dire vrai, il était très fier de sa courtoisie et de son éloquence. L'étranger essaya une fois ou deux, mais ce fut en vain, d'arrêter ce torrent de paroles; aussi baissa-t-il la tête, résigné à le laisser passer dessus. Le baron cependant s'était arrêté, ils étaient parvenus à la cour intérieure du château, et l'étranger allait de nouveau prendre la parole, quand il fut encore une fois interrompu par l'arrivée de la partie féminine de la famille conduisant la fiancée émue et rougissante. Il la regarda un moment comme en extase, on eût dit que son âme tout entière rayonnait dans ce regard pour s'attacher sur cette figure charmante. Une des vieilles tantes lui souffla quelque chose à l'oreille, elle fit un effort pour parler, ses yeux bleus humides se levèrent timidement, jetèrent un regard inquisiteur sur l'étranger, et se baissèrent de nouveau vers la terre. Les mots s'éteignirent en chemin, mais le doux sourire qui se joua sur les lèvres, et la tendre rougeur de ses joues montrèrent que ses yeux n'avaient pas été mécontents. Il était impossible qu'une jeune fille arrivée à l'âge friand de dix-huit ans, fort bien prédisposée au mariage, ne fût pas satisfaite d'un si beau cavalier.

L'heure avancée à laquelle l'hôte était arrivé ne laissait plus le temps d'entrer en conférence. Le baron avait été péremptoire à cet égard, et avait remis au lendemain matin tout entretien particulier; il ouvrit donc la marche pour retourner au festin resté intact.

Le repas avait été servi dans la grande salle du château. Tout autour des murs pendaient les portraits favoris des héros de la famille de Katzenellenbogen, ainsi que les trophées qu'ils avaient rapportés des champs de batallle et de la chasse. Des cuirasses bosselées, des morceaux de lances, des étendards déchirés, se trouvaient mêlés aux butins de la chasse; des mâchoires de loups, des dents d'ours grimaçaient horriblement au milieu des arcs et des haches de combat; et une longue paire de cornes de cerf étendait ses branches majestueuses jusqu'au milieu de la salle.

Le chevalier ne s'inquiéta que peu de la compagnie et de la conversation. Il goûta à peine au repas, et paraissait absorbé dans son admiration pour la fiancée. Il causait avec elle à voix basse de manière à ne pouvoir être entendu, car le langage de l'amour n'est jamais bruyant; mais quelle femme a l'oreille assez dure pour ne pas saisir les plus légers chuchottements d'un amoureux! Il y avait dans ses manières un mélange de gravité et de tendresse qui paraissait vivement impressionner la jeune fille. Elle rougissait ou pâlissait en l'écoutant avec une profonde attention. De temps à autre elle répondait quelques mots en tremblant, et quand les yeux du jeune chevalier venaient à se détacher d'elle, elle jetait un long regard de côté sur sa figure romantique, et poussait un léger soupir de tendre bonheur. Il était évident que le jeune couple était complétement énamouré. Les tantes qui étaient profondément versées dans les mystères du cœur, déclarèrent qu'ils étaient tombés épris l'un de l'autre à première vue.

La fête se passa gaiement, ou tout au moins bruyamment, car les hôtes étaient doués de ces so-

lides appétits que donnent des bourses peu garnies et l'air des montagnes. Le baron raconta ses meilleures et ses plus longues histoires; il n'avait jamais été si bien en verve, et n'avait jamais produit tant d'effet. S'il racontait quelque chose de merveilleux, ses auditeurs tombaient dans l'étonnement; si c'était quelque chose de plaisant, ils ne manquaient pas de rire exactement à l'endroit qu'il fallait. Le baron, il est vrai, comme la plupart des grands hommes, avait trop de dignité pour se permettre une plaisanterie qui ne fût bien émoussée, mais elle était toujours accompagnée d'une rasade d'excellent hockheimer, et même une plaisanterie gazée lancée à sa propre table, servie avec un bon vieux vin, est toujours irrésistible. Beaucoup de bonnes choses furent dites par de plus pauvres et de plus piquants esprits qui ne seraient pas dignes d'être repétées, si ce n'est en pareilles occasions; à quelques paroles malicieuses, chuchottées à leurs oreilles, les dames avaient été prises d'un rire presque convulsif qu'elles cherchaient à dissimuler; et un ou deux couplets chantés par un pauvre, mais gai et bien rond cousin du baron, avaient littéralement forcé les vieilles tantes à se cacher derrière leurs éventails.

V.

Au milieu de toute cette joie, l'hôte étranger avait conservé une gravité singulière et tout à fait déplacée. Sa figure se décomposait de plus en plus, à mesure que la soirée s'avançait; et, chose qui parut étrange, même les bons mots du baron ne semblaient le rendre que plus mélancolique. Tantôt il était pensif, tantôt ses yeux hagards et errants sans cesse, dénotaient un esprit mal à l'aise. Sa conversation avec la fiancée devenait de plus en plus empressée et mystérieuse. Des nuages commencèrent à voiler la belle sérénité du front de la jeune fille, et son corps charmant frissonnait de terreur.

Tout cela ne pouvait échapper à la société. La gaieté avait fui devant l'inexplicable tristesse du fiancé; les esprits étaient abattus, les chuchottements, les regards se croisaient, accompagnés de mouvements d'épaules et de signes de tête dubitatifs. Les chansons et les rires devenaient de moins en moins fréquents; il y avait dans les conversations de pénibles interruptions auxquelles succédaient enfin des contes bizarres et des légendes fantastiques. Un récit étrange en amenait un autre plus étrange, et le baron avait presque provoqué l'évanouissement de quelques-unes des dames en racontant l'histoire du cavalier fantôme qui avait enlevé la belle Léonora, une histoire terrible, mais vraie qui a été depuis mise en excellents vers, que tout le monde a lue et à laquelle croit tout le monde.

Le fiancé écouta ce conte avec une profonde attention. Ses yeux étaient ardemment fixés sur le baron, et, au moment où l'histoire tirait vers sa fin, il commença à se lever peu à peu de son siége, grandissant de plus en plus, au point qu'aux regards émerveillés du baron, il parut un géant haut comme une tour. Dès que l'histoire fut terminée, il poussa un profond soupir, et fit un solennel adieu à toute la compagnie.

Tout le monde resta stupéfait, le baron semblait exactement frappé de la foudre. — Quoi! quitter le château à minuit, quand tout était prêt pour sa réception..., quand une chambre était à sa disposition s'il désirait se retirer.

L'étranger secoua la tête tristement et mystérieusement.

— Cette nuit, il me faut une autre chambre que celle-là pour reposer ma tête.

Il y avait dans cette réponse et dans le son de voix qui l'accompagnait quelque chose qui fit tressaillir le cœur du baron, mais il rappela ses forces, et renouvela ses offres d'hospitalité.

L'étranger secouait la tête silencieusement, mais d'une manière positive, à chaque proposition, et, après avoir salué la compagnie, il sortit lentement de la salle. Les vieilles tantes étaient littérallement pétrifiées; la fiancée laissa tomber sa tête, et une larme s'échappa de ses yeux.

Le baron suivit l'étranger dans la grande cour du château, où le noir coursier frappait la terre du pied et hennissait d'impatience. Quand ils eurent atteint le portique dont l'arcade profonde était à peine éclairée par un fanal, le chevalier s'arrêta, et, s'adressant au baron d'un son de voix sourd que la voûte rendait plus sépulcral encore :

— Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je dois vous expliquer la cause de mon départ. J'ai un solennel, un indispensable engagement...

— Eh quoi! dit le baron, ne pouvez-vous envoyer quelqu'un à votre place?

— Cet engagement n'admet pas de remplaçant; il faut que je le remplisse en personne, il faut que j'aille à la cathédrale de Wurtzburg.

— Soit, dit le baron qui commençait à perdre la tête, mais pas avant demain... demain vous y conduirez votre fiancée...

— Non! non! répliqua l'étranger d'une voix dix fois plus solennelle encore; il ne peut être question de fiancée dans cet engagement. Les vers! les vers m'attendent. Je suis un homme mort, j'ai été tué par des brigands; mon corps repose à Wurtzburg, à minuit on doit m'enterrer... Ma tombe m'attend, il faut que je m'y rende!

Puis il s'élança sur le dos de son noir coursier, franchit le pont-levis, et le bruit des pas de son che-

val se perdit dans le sifflement des brises de la nuit.

Le baron retourna à la salle du festin dans la plus grande consternation, et raconta ce qui s'était passé. Deux dames s'évanouirent, d'autres tombèrent malades de l'idée d'avoir dîné avec un spectre. Quelques-unes pensèrent que ce pouvait bien être le farouche chasseur si célèbre dans la légende allemande. D'autres parlaient des gnômes des montagnes, des démons des bois et autres êtres surnaturels avec lesquels on a si souvent et de temps immémorial poursuivi les bonnes gens de l'Allemagne. Un des pauvres parents du baron s'avisa de supposer que cette fuite soudaine du jeune chevalier pouvait bien n'être qu'un mauvais tour, et que tout le mystère de ce caprice semblait s'accorder avec le caractère si mélancolique du personnage. Cette motion cependant attira sur son auteur l'indignation de toute la compagnie, et surtout du baron qui voyait dans le fugitif quelque chose d'un peu mieux qu'un infidèle; en sorte que le pauvre parent fut obligé d'abjurer son hérésie aussi promptement que possible, et de rentrer dans la foi des vrais croyants.

Mais, quelques doutes qui restassent, ils furent complétement détruits le lendemain par l'arrivée de lettres bien officielles, confirmant la nouvelle de la mort du jeune comte, et ses funérailles qui avaient eu lieu à la cathédrale de Wurtzburg. On peut bien s'imaginer le trouble qui régnait au château. Le baron s'était enfermé dans sa chambre. Ses hôtes, qui étaient venus pour se réjouir avec lui, pensèrent ne pouvoir pas l'abandonner dans sa détresse. Ils se répandirent dans les cours, ou s'assemblèrent en groupes dans la salle, secouant la tête et haussant les épaules en signes de la part qu'ils prenaient au chagrin d'un si digne homme; ils restèrent à table plus longtemps que de coutume, ils mangèrent et burent plus que jamais, afin de se reconforter l'esprit. Mais la position de la fiancée veuve était la plus digne de pitié. Perdre un mari avant même de l'avoir possédé! Et quel mari! Spectre il était si noble et si gracieux! que devait-il être vivant? Elle remplissait ainsi la maison de lamentations.

VI.

Pendant la nuit qui suivit le second jour de son veuvage, elle s'était retirée dans sa chambre accompagnée d'une de ses tantes qui avait insisté pour lui tenir compagnie la nuit. La tante qui était une des meilleures conteuses d'histoires de fantômes de toute l'Allemagne, en avait précisément entrepris une de ses plus longues, et avait fini par s'endormir au milieu de son récit. La chambre était isolée et donnait sur un petit jardin. La nièce regardait pensivement les rayons de la lune qui venait de se lever et se jouait sur les feuilles d'un tremble placé devant la croisée. L'horloge du château venait de sonner minuit, quand une douce musique se fit entendre du jardin. La jeune fille sauta promptement à bas de son lit, et s'avança légèrement vers la fenêtre. Un corps immense se tenait caché dans l'ombre des arbres. Au moment où il leva la tête, un rayon de lune tomba sur sa figure. Ciel et terre! elle avait vu le spectre fiancé! Un grand cri en même temps frappa son oreille, et sa tante qui s'était éveillée au son de la musique et l'avait suivie silencieusement à la fenêtre, se jeta dans ses bras. Elle regarda de nouveau, le spectre avait disparu.

Des deux femmes, c'était la tante qui alors réclamait le plus de soin, car la frayeur l'avait complétement mise hors d'elle-même. Quant à la jeune fille, il y avait quelque chose même dans le spectre de son fiancé qui le lui rendait cher. C'était toujours une image de la beauté humaine, quoique le fantôme d'un homme ne soit guère de nature à satisfaire les affections et l'espoir d'une jeune fille.

La tante déclara qu'elle ne voulait plus jamais coucher dans cette chambre; la nièce, au contraire, se révolta et déclara aussi fermement que possible qu'elle n'habiterait pas d'autre appartement du château, et il en résulta qu'elle dut y rester seule; mais elle obtint de sa tante la promesse de ne point parler de l'histoire du spectre, sans quoi ce serait la priver du seul triste plaisir qui lui restât sur la terre, celui d'habiter la chambre sur laquelle l'ombre tutélaire de son fiancé passait ses veilles.

Combien de temps la bonne vieille dame eût-elle tenu parole, c'est ce qu'on ne peut savoir : car elle aimait furieusement à raconter du merveilleux, et c'est toujours un triomphe que d'être le premier à dire une histoire épouvantable. Cependant on cite encore dans tout le voisinage, comme un exemple mémorable de discrétion féminine, qu'elle ait conservé le secret pendant une semaine entière; mais elle fut relevée subitement de son silence, par la nouvelle apportée un matin à déjeuner, que la jeune fille ne se retrouvait plus. Sa chambre était déserte, le lit n'avait point été défait, la croisée était ouverte, l'oiseau avait pris son vol.

L'étonnement, la consternation avec lesquels cette nouvelle fut reçue ne se peuvent imaginer que par ceux qui ont assisté au trouble que jette parmi ses amis le malheur d'un grand homme. Les pauvres parents firent même trêve à leurs infatigables travaux de table; la vieille tante dont la langue avait été condamnée au mutisme, se tordit les mains en s'écriant :

— Le fantôme! le fantôme! elle a été enlevée par le fantôme!

En quelques mots alors elle raconta la terrible

scène du jardin, et conclut qu'il fallait que le spectre eût emporté sa fiancée. Cette opinion fut corroborée par le rapport de deux domestiques; ils avaient entendu le bruit du galop d'un cheval au bas de la montagne, vers minuit, et ils ne doutaient pas que ce fût le spectre qui sur son coursier noir emportait sa fiancée dans la tombe. Tous les assistants admirent cette affreuse probabilité, car des événements de cette nature sont extrêmement communs en Allemagne, ainsi què le prouvent un grand nombre d'histoires authentiques.

Dans quelle triste position se trouvait le pauvre baron! Quel dilemme déchirant pour le cœur d'un père, et pour un membre de l'illustre famille de Katzenellenbogen! ou sa fille unique avait été emportée dans la tombe, ou il devait avoir pour gendre quelque démon des bois, et par conséquent une troupe de diablotins pour petits enfants. Aussi étaitil complétement démoralisé, et tout le château en émoi. Les hommes avaient reçu des instructions pour monter à cheval, et parcourir toutes les routes, tous les sentiers, tous les coins de l'Odenwald. Le baron lui-même s'était affublé de ses grosses bottes, avait ceint son épée, et s'apprêtait à monter son coursier pour se livrer à des recherches douteuses, lorsqu'il fut arrêté par une apparition nouvelle. On vit s'approcher du château montée sur un palefroi, une femme accompagnée d'un chevalier. Elle franchit la porte au galop, s'élança de son cheval, et, tombant aux pieds du baron, embrassa ses genoux. C'était sa fille perdue, et son compagnon, le spectre fiancé! Le baron était altéré. Il regarda sa fille, puis le spectre, et doutait du témoignage de ses sens. Le dernier aussi était singulièrement changé depuis sa visite au monde des esprits. Son costume était splendide, et sa tournure, noble, mâle et bien proportionnée. Il n'était plus pâle ni mélancolique. Sa belle figure était animée par l'éclat de la jeunesse, et la joie rayonnait dans ses grands yeux noirs.

Le mystère fut bientôt éclairci. Le chevalier (car en vérité, vous devez l'avoir deviné tout le temps, ce n'était pas un fantôme) s'annonça comme étant le sire Herman von Starkenfaust. Il rapporta son aventure avec le jeune comte, il dit comment il s'était empressé de venir au château pour annoncer la fatale nouvelle, mais comment aussi l'éloquence du baron l'avait interrompu chaque fois qu'il allait ouvrir la bouche pour rendre compte de sa mission. Il raconta comment, en voyant la fiancée, il avait été entièrement captivé, et comment, pour passer quelques heures de plus auprès d'elle, il avait souffert que la méprise se continuât. Il ajouta qu'il s'était trouvé extrêmement embarrassé pour opérer une retraite décente, jusqu'à ce que les histoires fantastiques du baron lui eussent suggéré son excentrique sortie, et que, redoutant les vieilles hostilités de famille, il avait usé de ruse pour renouveler ses visites en se cachant dans le jardin sous les croisées de la jeune fille; il expliqua enfin comment il avait prié, réussi, emporté en triomphe, et enfin épousé la belle fiancée.

Dans toute autre circonstance le baron eût été inflexible, car il était rigoureux en fait d'autorité paternelle, et profondément imbu des haines de famille; mais il adorait sa fille, il s'était désolé lorsqu'il l'avait crue perdue, il était heureux de la retrouver vivante; et, quoique son mari appartînt à une maison ennemie de la sienne, cependant ce n'était pas, Dieu merci, un fantôme! Il y avait, il faut l'avouer, quelque chose qui ne s'accordait pas bien avec ses idées sur la vérité rigoureuse, dans la plaisanterie qu'avait faite le chevalier de se donner pour un mort; mais plusieurs de ses amis alors présents et qui avaient servi à la guerre lui assurèrent qu'en certain cas tous les stratagèmes étaient permis, et que le jeune chevalier était d'autant plus excusable qu'il revenait de l'armée.

Tout s'arrangea donc heureusement. Le baron donna sa bénédiction au jeune couple; les fêtes recommencèrent au château; les pauvres parents accueillirent ce nouveau membre de la famille avec une excessive tendresse; il était si beau, si généreux et... si riche! Les tantes furent, il est vrai, quelque peu scandalisées de ce que leur système de stricte réclusion et de passive obéissance eût produit de si mauvais résultats, mais elles attribuèrent cela à la négligence qu'elles avaient eue de ne point mettre de grillages aux croisées. L'une d'elles surtout fut très mortifiée que son histoire merveilleuse ait été perdue, et que le seul spectre qu'elle eût jamais vu eût tourné en contrefaçon. Quant à la nièce, elle paraissait parfaitement heureuse,...et ainsi finit l'histoire.

Xavier Eyma.

BLUETTES ET BOUTADES.

.·. L'amour est un extrême; aimer moins, c'est déjà ne plus aimer.

.·. La livrée a sauvé plus d'un maître de l'affront d'être pris pour son valet.

.·. Moins on a de pouvoir, plus on aime à en user.

J. Petit-Senn.



BULLETIN DES THÉATRES.

Ce n'est pas moi qui ai fait défaut à mon devoir de chroniqueur dramatique ; si le dernier numéro du *Moniteur de la mode* a été privé de ma prose, il faut s'en prendre aux théâtres. Ils étaient satisfaits de leur lot, ils n'ont rien demandé de plus. Depuis lors, quelques affiches ont été modifiées ou augmentées, et je vous en dois compte.

Commençons par l'Opéra, qui a repris avec une grande pompe *Robert le Diable* pour les débuts de deux cantatrices, madame Vandenheuvel-Duprez et mademoiselle Marie Sax. Vous les connaissez toutes les deux, et elles ont fait leur entrée sur la grande scène lyrique le front chargé de lauriers. Quel que soit le talent charmant et sympathique de mademoiselle Marie Sax, qui avait obtenu un très grand succès au Théâtre-Lyrique et très mérité, il faut bien dire que l'intérêt de cette reprise portait tout entier sur la fille de l'illustre chanteur, sur mademoiselle Duprez, qui venait continuer sur la scène de l'Opéra la glorieuse carrière qu'y a parcourue son père. Mademoiselle Duprez est une digne fille du grand chanteur, tout le monde le lui avait déjà dit, et elle l'avait déjà prouvé à tout le monde, ce qui vaut encore mieux. Son apparition à l'Opéra a été saluée d'acclamations ; le pont d'or que lui faisaient les sympathies du public a été franchi par elle avec un talent qui a justifié cet accueil enthousiaste. Les rappels ont succédé aux applaudissements ; ce n'était pas une victoire, c'était un triomphe que remportait mademoiselle Duprez. Ce nom va donc de nouveau briller sur les affiches de l'Opéra avec l'éclat et le retentissement qu'il y a montrés pendant de si longues années ! La représentation de *Robert* a été remarquable en outre de ce succès hors ligne, et d'abord une bonne part en revient à mademoiselle Marie Sax, à Gueymard, à Obin.

A l'Opéra-Comique, le grand intérêt, le grand succès et la grande joie ont été dans le retour au bercail de deux jolies et brillantes transfuges de ce théâtre, mademoiselle Marimon et madame Faure-Lefebvre. La première a fait sa rentrée dans les *Diamants de la couronne*, et la seconde dans le *Petit chaperon rouge*. M. Beaumont est en train de réparer glorieusement les fautes et les erreurs de son prédécesseur ; il rappelle un à un autour de lui les artistes qui s'étaient éloignés de son théâtre ; il est homme, assure-t-on, à les y retenir ; le public l'aidera en cette tâche, il y peut compter.

Au Théâtre-Français on s'apprête à la première représentation de l'*Africain ;* il est probable qu'à l'apparition de ce numéro ce sera chose faite. Mademoiselle Figeac a été reçue sociétaire du Théâtre-Français.

Décidément les auteurs dramatiques morts valent mieux que les vivants. On se rappelle le succès obtenu à la Porte-Saint-Martin par la *Closerie des Genets* de Frédéric Soulié ; les *Etudiants* du même auteur, sur le même théâtre, menacent de poursuivre une carrière au moins égale. Les *Etudiants* ont remplacé avec un avantage marqué le *Gentilhomme de la montagne*.

La grande émotion dramatique de ces temps récents a été la représentation de *Ce qui plait aux femmes*, de M. Ponsard. A la troisième représentation la pièce a été défendue par ordre supérieur, puis rendue au théâtre. Nous n'enregistrons son court passage dans ce monde que pour mémoire.

Le *Bataillon de la Moselle* va être prochainement relevé de sa faction au Cirque et remplacé par une féerie, la *Poule aux œufs d'or*.

Le théâtre du Palais-Royal a donné une pièce dont je me bornerai à vous citer le titre : les *Mémoires de Mimi-Bamboche*. De la pièce je ne vous parlerai point, ne l'ayant point voulu voir. Le même motif qui m'a empêché de lire les Mémoires d'où sont tirés ces cinq actes m'a interdit d'aller voir ceux-ci. Je n'ai voulu encourager ni le livre (si l'on peut appeler cela un livre), ni la pièce (si l'on peut appeler cela une pièce), par l'appoint de mon écu chez le libraire, ni par le bénéfice de mes entrées au théâtre. Que les auteurs qui ont tant d'esprit dont ils peuvent faire un meilleur usage, me le pardonnent!

Pierre Obey.

Distribution des prix du Concours général.

La distribution des prix est toujours une solennité de famille, et nous ne pouvons nous dispenser de consigner celle du grand concours qui a eu lieu le 9 août à la Sorbonne, avec toute la pompe accoutumée, sous la présidence du ministre de l'instruction publique. A onze heures, les portes ont été ouvertes. Les Facultés de théologie, de droit, de médecine, des sciences et des lettres sont entrées vers onze heures et demie avec le cérémonial habituel. Bientôt après, le conseil départemental de la Seine, ayant à sa tête le préfet de la Seine, le conseil académique de Paris et les inspecteurs généraux, ont occupé les places qui leur étaient réservées.

Sur l'estrade, se trouvaient M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères ; M. le maréchal Magnan, M. Royer, plusieurs membres du corps diplomatique, entre autres l'ambassadeur de la Porte-Ottomane.

M. Boissier, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, a lu un discours latin.

Le ministre a ensuite prononcé un discours interrompu par de nombreux applaudissements. Puis on a procédé à la distribution des prix.

Le prix d'honneur, dans la classe de rhétorique (discours latin), a été remporté par l'élève Filon, du lycée Napoléon.

Le prix d'honneur, dans la classe de mathématiques spéciales, a été décerné à l'élève Fabre, du lycée Saint-Louis.

Le prix d'honneur, dans la classe de logique (dissertation en français), a été remporté par l'élève Waltz, du lycée Charlemagne.

Louis de Saint-Pierre.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Autrefois, il y avait une saison pour le bal et pour le théâtre, une autre pour les concerts, une autre encore pour la campagne et les voyages. Mais la température incertaine et capricieuse qu'il fait cette année a tout bouleversé, tout confondu. Nominalement nous sommes en été, mais par le fait, en automne, pour ne pas dire en hiver; chacun peut donc, à son gré, tirer parti de cet ordre de choses, et, selon qu'il préfère les calmes jouissances de la villegiature ou les plaisirs plus bruyants de la ville, continuer les réunions dansantes et les représentations dramatiques, ou se promener au bord de la mer. Cette première opinion a eu de nombreux partisans. Tant pis pour le mois d'août qui a mis une rare insistance à permettre les fêtes où la clarté des bougies remplace le soleil et où l'orchestre aux mille voix supplante le chant du rossignol! Dans ces colonnes qui devraient être consacrées tout entières aux caprices d'été et aux déshabillés de campagne, nous citerons quelques toilettes de bal que vous regretteriez à coup sûr de n'avoir pas connues à leur heure. Vienne le premier rayon, nous rangerons tout cela dans le premier carton venu, et nous ne songerons plus qu'aux parures légères destinées à s'harmoniser avec la sombre verdure des parcs séculaires. Mais le soleil paresseux ne nous fait pas encore ces loisirs, et les nuages qui planent sur nos têtes sont gros de concerts, de fêtes et d'opérettes jouées entre des paravents. Voici donc nos toilettes :

L'une consiste en une robe de tarlatane, garnie de petits volants du haut en bas. Le corsage est à pointe, la berthe en étoffe pareille à la robe, avec des petits volants imperceptibles finissant en pointe devant et derrière. La couronne, de forme ronde, faite de fleurs des champs, affecte une disposition tout à fait heureuse. Sur le front elle est un peu forte, et toute composée de marguerites blanches; de chaque côté, des coquelicots se mêlent aux bluets et aux boutons d'or.

Une autre toilette est une robe de taffetas bleu recouverte de point d'Angleterre ; une couronne ronde en muguet ; sur le front, en forme de rose, une agrafe de diamants.

Une autre toilette encore est une robe de satin mauve, avec un devant de point d'Angleterre coupé en forme de tablier, et de place en place relevé comme des rideaux, avec des nœuds de velours mauve. Le corsage est ouvert par devant jusqu'à la poitrine; le point d'Angleterre forme revers. Les manches, plates et coupées à la Louis XVI, sont garnies depuis l'épaule jusqu'au poignet, toujours en dentelle. Une broche carrée, et des pendants d'oreille de même forme en améthyste entourée de diamants, complétaient à ravir cette toilette que faisait admirablement valoir la beauté harmonieuse de la blonde comtesse de C...

Une autre plus éclatante et hautement admirée sur la jeune lady T..., au bal d'une ambassade, se composait d'une robe de moire antique blanche, garnie de chenille ponceau tout autour de la jupe. Les bandes de chenille sont à la distance d'un quart de mètre et posées de façon que cela forme une robe à pointe. Au bas de la jupe, dans les intervalles du filet de chenille, se placent des arabesques d'or, larges du bas et finissant à mi-jupe; cela aussi formant pointe. Le corsage, à pointe devant et derrière, a pour garniture une draperie de tulle illusion mêlée de chenilles et de franges d'or. La coiffure est en velours ponceau frappée, d'or et ornée de plumes blanches.

Ces deux dernières toilettes ont été choisies et expédiées par la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, dont on connaît le tact parfait pour la composition des trousseaux et des corbeilles de mariage.

On demande souvent aussi, à cette importante maison, des spécimens de cette joaillerie asiatique dont le goût s'implante de plus en plus chez nous. L'or et l'argent émaillés, les plaques byzantines, les plaques d'argent ciselé avec chaînettes, les pendants d'oreille de forme antique et barbare, les boucles de ceinture en argent ou en platine niellées en noir, sont la grande mode et la grande fureur. Les bijoux de corail jouissent aussi, en ce moment, d'une extrême faveur. Ce serait une singulière histoire à faire que celle du corail dans ses rapports avec la toilette en France. Accueilli d'abord avec un empressement inouï, plusieurs fois délaissé et repris, il est aujourd'hui à l'apogée de sa gloire. Il est à remarquer que le goût du corail a particulièrement désigné les époques les plus originales et les plus brillantes de la mode, car il s'associera toujours bien aux toilettes qui ont véritablement du style. En ce moment-ci on le porte en toute occasion, et même en costume de bal; mais ce genre de bijoux ne supporte pas la médiocrité, il doit être d'une richesse excessive et presque paradoxale. Les larges fleurs plates en corail rose comme motif principal de bracelet ou d'agrafe, les énormes colliers de Gênes en grosses perles de corail rouge, les boucles d'oreille à

trois pointes sont des joyaux pleins de noblesse et qui supportent même l'alliance du diamant.

Les cachemires de l'Inde noirs ou blancs à hautes bordures sont toujours les châles véritablement distingués, et la femme du monde les demande de préférence au *Persan*, 74, rue de Richelieu, magasin renommé qui fournit aussi chaque jour pour les trousseaux et les corbeilles de mariage de riches et admirables dentelles comme volants de robes, châles-mantelets, barbes et mouchoirs grands comme la main avec un milieu imperceptible et un délicat entourage.

Les chapeaux à fonds mous se portent toujours, il s'en fait aussi à fonds tendus, et madame *Plé-Horain*, 27, rue de Grammont, les varie à l'infini en donnant aux uns et aux autres, une physionomie pleine de grâce et d'originalité.

Parmi ceux que nous avons distingués dans ses élégants magasins, nous en citerons un à fond de soie noire, à passe de tulle moucheté de paille, orné d'un bouquet d'épis et de raisins noirs, ayant sur le front un bandeau de raisins et d'épis, et des brides noires liserées de paille.

Un autre de crêpe rose avec une écharpe de tulle illusion cachant une touffe de reines-marguerites.

Un autre de crêpe bleu avec une fanchon de blonde noire et blanche, et un tour de tête de roses thé.

Et un autre encore de crêpe blanc, orné d'une fanchon de Chantilly, et sur le côté, d'un bouquet de violettes et de réséda.

Ces violettes et ce réséda avaient été composés sous l'habile direction de madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, dont les vastes ateliers voient chaque jour éclore de si séduisantes merveilles.

Telles sont ses coiffures de mariées, en lilas, clématite ou jasmin, mélangés à la fleur d'oranger, et ses coiffures de bal, entr'ouvertes par derrière, et dans lesquelles les fleurs les plus délicates et les plus rares s'allient aux pierreries et au diamant.

L'une se composait d'épis et de fleurs des champs, avec un nœud sur le front, et un autre au-dessus du cou.

D'autres sont fermées par derrière comme une sorte de résille, et parmi celles-là nous en avons vu surtout deux extrêmement jolies, l'une de clématite et l'autre de chèvrefeuille.

A la ville, on porte beaucoup de satin et de moire antique, toujours en attendant le printemps. Ces robes épaisses se font à jupes unies ou à pointes, chacune de ces pointes séparée par un montant de ruche ou de passementerie. Avec les étoffes claires on fait de préférence des volants bordés de ruches ou de biais, et des corsages décolletés et froncés que l'on recouvre de fichus de dentelle ou de mousseline. Les manches sont larges et ornées dans le même système que le reste de la robe. Avec les robes de soie on fait aussi des manches plates avec un double bouillonné dans le haut. Les nouvelles étoffes de Lyon sont presque toutes à rayures, nous en avons vu deux qui nous ont semblé délicieuses, l'une à larges raies blanches et bleues, l'autre à raies moins larges, roses et blanches. Une autre étoffe, d'un effet splendide au milieu d'une fête et à l'éclat des lumières, est à fond noir avec un semé de larges roses d'argent à feuilles vertes.

La personne qui portait cette robe avait complété sa toilette par une magnifique pointe de dentelle de Cambrai, de la fabrique de MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs. Cette pointe, d'une exécution parfaite et d'un dessin exquis (des marguerites et des chrysanthèmes avec une bordure d'arabesques), avait à quelques pas toute l'apparence de la dentelle de Chantilly. Les femmes coquettes ou seulement éprises de l'élégance doivent donc de véritables actions de grâce aux inventeurs qui leur permettent d'atteindre le résultat qu'elle désirent au moyen d'une dépense relative tellement modique.

La parfumerie aux violettes a conquis toute la faveur du monde d'élite. Ce parfum doux et suave convient également au baume qui entretient et assouplit la chevelure, au savon qui adoucit les mains, et à l'extrait qui parfume le mouchoir.

Toutes ces délicates préparations reçoivent de la maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, une supériorité toute spéciale.

Parmi les autres principaux produits de cette importante maison, nous citerons la rosée des abeilles, lotion merveilleuse pour le teint;

Le savon de thridace, spécialement recommandé par les médecins pour les peaux délicates;

Le phylocome de *Violet* aux huiles vierges et à la vanille blanche;

La crème de riz rosée, l'eau de beauté de l'Impératrice, et la crème Pompadour, cosmétique célèbre et d'une efficacité longuement éprouvée.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 609.

TOILETTE PARÉE. — Coiffure à bandeaux relevés et bouffants des côtés. De longs tire-bouchons sortent du cache-peigne et viennent s'enrouler sur les épaules.

Une couronne-diadème, de roses des haies, complète cette coiffure.

Robe de dessous de taffetas rose pâle.

Robe de dessus de tarlatane très claire, garnie de tulle rose et ornée de bouquets de roses des haies, blanc rosé, à cœur verdi.

Le corsage est très décolleté en cœur. La taille est ronde avec ceinture basse.

La berthe se compose d'un bouillonné de tarlatane au-dessous duquel est un volant tuyauté à tête (en tarlatane), et dont le bas est garni d'une ruche neige de tulle rose.

De droite part en biais un bouquet de roses des haies.

A gauche, un nœud de deux coques *ramassées* avec deux bouts de taffetas n° 30, bordés de la même ruche rose.

La jupe-tunique est relevée, en dessous, et fixée à la jupe longue sur laquelle elle retombe en bouffant. Cette tunique est relevée, à droite, par une touffe de roses des haies.

La jupe est garnie, dans le bas, d'un bouillonné de tarlatane haut de 8 centimètres, et de trois volants tuyautés à tête et bordés au bas de la ruche neige rose.

La même garniture se répète au-dessous.

Les bouillonnés et les volants ont tous 8 centimètres tout faits, et sont espacés de 1 centimètre à 15 millimètres les uns des autres.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Toilettes de Mme **Bernard** *r. de Rivoli, 162 — Modes de la Mon* **Plé-Horain**, *rue de Grammont, 5.*
Fleurs de **Tilman**, *r. de Richelieu, 104 — Rubans et Passementerie* **A la Ville de Lyon**, *r. Chaussée d'Antin, 6.*
Sous-jupe acier **Tavernier**, *E. Creusy, Dépre r. Montmartre 153.*

Parfums de **Violet** *fourr de S. M. l'Impératrice ; Rue St Denis, 317.* | *Envoi de la Mon de Commission* **Lassalle** *et Cie r. [illegible] Grand 3.*

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de tulle blanc tendu, recouvert de tulle de soie, garni de crêpe blanc, de ruban de taffetas et de violettes.

La passe est tendue, elle est bordée d'une bande de crêpe blanc et enfermée dans un tulle formant un long bouillonné.

Le fond de la calotte est de crêpe blanc et posé à plat.

Le bavolet de tulle est bordé de crêpe et enfermé dans un bouillonné de tulle. Un second bavolet de crêpe blanc est posé à plat sur le haut de l'autre.

Un nœud de taffetas n° 30 est posé à plat sur la calotte ; une guirlande de violettes part de chaque côté de la calotte, descendant sur le bavolet.

Sous la passe est une garniture de violettes qui forme bien bandeau et descend de chaque côté au bord de la passe entre le bord et les ruches de blonde.

Brides blanches n° 30.

Robe de poil de chèvre gris rayé et chiné gris.

La jupe forme, de chaque côté, un seul pli qui prend naissance sous les pinces Sur ce pli il y a une petite poche garnie d'un petit revers en triangle (en biais).

La manche large, à coude, et sans plis à l'emmanchure, a le dessus qui boutonne sur le dessous.

Le parement est en biais.

Le devant de la jupe est boutonné du haut en bas.

Les boutons sont en soie grise avec un petit milieu violet; une ruche plissée de ruban violet est posée sous tous les bords; le ruban est en n° 5 à la jupe, et n° 3 aux manches et aux poches.

Col et sous-manches de nansouk brodé, bordé d'une petite dentelle.

Courrier de Paris.

Bien obligé, madame, de vos bons conseils.

Tâchez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue,

a dit celui qu'on appelle le maître du Parnasse. Vous louez et vous conseillez ; c'est trop de moitié, en vérité! Et pourquoi louer? Humble chroniqueur, je laisse ma plume vivre au jour le jour, ramassant les miettes d'un festin où se réunissent autour d'une table abondante et succulente des gourmets et des gourmands fins et délicats. Je ramasse ce que ma besace, c'est-à-dire mon encrier, peut contenir d'os de poulet et d'os de faisan oubliés dans cette débauche d'esprit où mes confrères se gorgent à qui mieux mieux. Je fais moins bien qu'aucun d'eux, et je me rassasie de mon brouet de Spartiate. « C'est bien, me dites vous, de broder l'agréable ; mais pourquoi, dans vos courriers, n'ajoutez-vous pas l'utile quelquefois ? »

Qu'appelez-vous l'utile, madame? Et pourquoi seulement *quelquefois?* L'agréable (je répète le mot que vous avez écrit) n'est-il donc pas utile? Et ce que vous demandez, c'est-à-dire l'utile, n'est-ce donc pas l'agréable? J'avais, dans ma pensée, toujours confondu les deux choses en une seule ; ces deux mots, l'utile et l'agréable, dont deux poëtes ont recommandé le mélange, et vous à leur imitation, comme le but à poursuivre et à atteindre, m'ont toujours représenté une même idée. Vous me prouvez que j'ai eu tort, soit! Et puisque je vous tiens pour bon juge, ce qui est le moindre des hommages qu'on vous doit, je suis bien contraint à accepter votre critique bienveillante et à reconnaître que je néglige trop l'utile pour l'agréable (c'est toujours vous qui le dites, car je ne me croyais même pas si avancé!) Va donc pour l'utile! Mais je n'inventerai rien, je me bornerai à raconter ce que j'ai vu. Trouverez-vous, par exemple, madame, que je serai assez obéissant à vos conseils, si je cause ménage avec vous, et économie domestique? Si je vous donne, par exemple, la recette pour faire de la bière à bon marché, dans votre propre maison, sous votre surveillance personnelle? Aurai-je atteint le but en vous disant que, avec les appareils curieusement simples de M. S. Charles vous pouvez fabriquer vous-même, madame, si le cœur vous en dit, cent litres de bière de Paris, ou de bière de Louvain, ou de bière de Strasbourg, moyennant la modique somme de huit à douze francs? Serai-je suffisamment utile de la sorte? Et agréable donc! Cela dépendra un peu de vous; c'est selon comment vous réussirez votre mélange d'ingrédients divers qui constituent la bière.

Un vieux proverbe dit : « Qu'il faut prendre la vache par les cornes », pour signifier qu'il faut aller droit au but, et aborder son sujet carrément; j'entre donc dans ma démonstration *utile* à toutes les bonnes ménagères. Vous prenez — et remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici d'un thé à la façon de madame Gibou — vous prenez, dis-je, soixante grammes de coriandre ou de genièvre concassé,

trois cent trente grammes de houblon de Belgique, trois cent quinze grammes de houblon de Bussigni ou d'Alost, dix kilogrammes de sirop de fécule sans mauvais goût, deux cent cinquante grammes de levûre de bière fraîche pour la fermentation, enfin un demi-litre de col de poisson. En suivant bien les instructions que je vais vous donner, madame, vous arriverez à faire vos cent litres de bière de Paris, tout comme si vous vous avisiez de préparer une tasse de chocolat. Cela ne m'a pas paru plus difficile.

Il s'agit de posséder les appareils dont je vous ai parlé, et qui se composent d'une chaudière de fer-blanc ou de cuivre étamé ; un cylindre passe au milieu ; un fourneau, s'adaptant au cylindre, est maintenu sous la chaudière au moyen d'agrafes de fer ; une petite grille, placée à l'intérieur de la chaudière, empêche les ingrédients de boucher le robinet servant à extraire le liquide après l'opération. Cet appareil est monté sur trois pieds en équerre ; il est fermé au moyen d'un couvercle laissant à jour le trou du cylindre.

Est-ce bien assez clair? Une fois que vous possédez l'appareil en question, pour faire cent litres de bière, vous versez : 1° soixante litres d'eau dans la chaudière ; 2° le houblon et les autres ingrédients indiqués ci-dessus ; vous fermez l'appareil au moyen du couvercle, et afin d'activer le tirage, vous placez au haut du cylindre deux ou trois bouts de tuyau. Véritablement je m'y perdrais si je continuais à vous décrire ce procédé si simple qu'on en est stupéfait. Après quoi, je vous le répète, ô ménagères! vous avez obtenu vos cent litres de bière ; il ne reste plus qu'à les boire... je n'ose dire à la santé de l'ingénieux inventeur de cet appareil, M. Godard, puisqu'il est mort, mais au moins à sa mémoire. J'ai vu fonctionner cet appareil chez le propriétaire actuel, M. Charles, quai de l'École ; mais je me défie autant des inventeurs qui font fonctionner leurs appareils que des cordonniers qui, en vous essayant des chaussures, trouvent toujours moyen de vous prouver qu'elles vont à votre pied ; je me suis senti bien autrement convaincu en voyant, l'autre jour, une bonne mère de famille fabriquer sa petite barrique de bière et y réussir comme si elle avait inventé elle-même l'appareil.

Ai-je assez répondu, madame, jusqu'à présent à votre conseil? et suis-je assez utile comme cela à mes semblables? Je me crois des titres à la reconnaissance de toutes les bonnes ménagères.

Voyez comme l'exemple gagne, et comme on a raison de dire que l'appétit vient en mangeant! Dussiez-vous me reprocher d'avoir par trop visé à l'utile cette fois, j'irai jusqu'au bout! Mais, me direz-vous (si vous êtes assez indulgente pour ne me le dire point, je me le dirai à moi-même) : les deux poëtes qui ont eu la prétention de régenter le Parnasse et l'esprit humain, ont eu soin de poser en loi suprême, qu'il faut mêler l'utile à l'agréable, *utile dulci*, a même écrit en sa langue natale celui des deux qui n'était pas Français. Or, est-il bien avéré que j'aie obéi au précepte et que je n'aie pas oublié l'agréable dans ma poussée à l'utile? Ce sera à vous qui m'y avez entraîné, madame, à décider.

Vous souvient-il avoir lu, vous qui lisez beaucoup, dans un curieux livre intitulé les *Curiosités bibliographiques*, un chapitre intéressant sur les *matières et instruments propres à l'écriture?* Dans ce chapitre donc, il est traité des substances variées dont les différents peuples se servirent pour l'écriture. « Les trois règnes de la nature, dit l'auteur, ont été mis à contribution ». La pierre, la brique, les écorces d'arbre, la toile ont été tour à tour les dépositaires de la pensée humaine, et l'on en retrouve les preuves dans presque tous les musées de l'Europe. « Pétrarque, racontent les chroniqueurs, avait une veste de cuir sur laquelle il écrivait, pendant ses promenades, lorsqu'il manquait de papier ou de parchemin. Ce vêtement, couvert de ratures, était encore, en 1527, conservé comme une précieuse relique par le cardinal Sadolet. »

Mais ce n'était rien que tout cela! Les intestins d'animaux ont été aussi employés. Zonare, au chapitre 2 du livre IV de ses *Annales*, raconte que la bibliothèque de Constantinople, incendiée sous l'empereur Basiliscus, renfermait l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère écrites en lettres d'or sur un intestin de serpent de cent vingt pieds de long. La bibliothèque Ambrosienne de Milan a possédé, et possède probablement encore aujourd'hui, un diplôme en lettres d'or sur une peau de poisson. Voilà bien pour un côté de la question; voyons maintenant l'autre côté, c'est-à-dire les matières avec lesquelles on écrivait, le tout pour arriver à vous annoncer, madame, une nouvelle qui, si vous ne la savez pas déjà, vous sera agréable autant qu'utile.

Toujours dans le livre intéressant dont je vous parle, vous avez lu que les anciens ont fait usage d'encres de toutes les couleurs : de la rouge, de la verte, de la jaune, de l'encre de Chine même. En outre les anciens connaissaient les encres d'or et d'argent. Sous le Bas-Empire, les écrivains en or, ou *chrysographes*, formaient une classe particulière. La Bibliothèque impériale possède plusieurs évangiles grecs et le livre des *Heures* de Charles le-Chauve, entièrement écrits en or. Les ouvrages écrits en lettres d'argent sont plus rares ; on ne cite guère, ou du moins ne possède-t-on aujourd'hui, que les évangiles d'Ulphilas, conservés à Upsal, et le Psautier de saint Germain, évêque de Paris, à la Bibliothèque impériale.

Eh bien! maintenant, écoutez bien ceci, madame. Il y avait une fois, et cela remonte à peine à votre toute jeunesse, un tragédien de talent au Théâtre-Français, qui, avant d'être tragédien, s'était occupé de sciences, j'ai bien peur d'être obligé de dire : de sciences occultes. Il se nommait et se nomme encore Ballande. Après avoir, un jour, déposé la toge romaine qu'il portait en artiste, il s'est armé de creusets, de tubes plus ou moins capillaires, de cornues, de réchauds, et le voilà dans son laboratoire ou dans son antre de chimiste, à la recherche non de l'absolu, mais de la propreté, de la propreté pour vos doigts, pour vos vêtements, pour vos meubles. Quel est ce mystère? allez-vous vous écrier. Ce mystère très simple, très utile et très agréable, est que Ballande a tout bonnement découvert de l'ENCRE BLANCHE qui sur du papier blanc, rose, bleu, vert, à votre caprice ou à votre goût, marque en noir tout comme cette vilaine encre noire avec laquelle je crains, madame, que vous ne m'ayez

écrit le billet qui vous vaut ce *courrier* dont vous serez responsable devant mes lectrices. Vous avez dû avoir plus d'une tache à vos jolis doigts, je le gage. Eh bien! ce que les anciens ni les modernes ne connaissaient pas encore, l'encre blanche qui vaut bien l'encre d'or et l'encre d'argent, Ballande l'a inventée dans son laboratoire de chimiste entre une mâle tirade de Corneille et une élégie de Racine. Désormais vous pouvez permettre à votre démon de petite fille de jouer avec votre encrier; elle peut en renverser le contenu sur sa robe, il n'y paraîtra pas plus que si elle y renversait un verre d'eau; vous pouvez tremper vos doigts, laver vos mains dans l'encre de Ballande, à pleines cuvettes si bon vous semble, en vérité, je vous le dis, vous en serez quitte... pour lui écrire tout de suite de vous en envoyer provision, et moi j'attends une lettre de vous sur papier satiné avec vos pattes de mouche à l'encre blanche.

N'avais-je pas raison de vous dire que la nouvelle vous serait aussi agréable qu'utile! Pour moi, je viens de remplir, comme c'est depuis quelque temps mon habitude, mes quatre colonnes de *courrier* avec l'encre de Ballande, et par ma foi, je m'en lave les mains, je parle du *courrier* autant que de l'encre elle-même!

X. Eyma.

MÉLANGES.

La maison de la Fontaine, à Château-Thierry, qui était, depuis près d'un siècle, la propriété d'une honorable famille de cette ville, vient d'être vendue à l'amiable et va devenir la résidence d'un nouveau maître. Sans doute il eût été plus rationnel, plus convenable peut être pour la mémoire du grand fabuliste, que la ville achetât elle-même cet immeuble; les souvenirs glorieux qu'il évoque, et sa proximité des bâtiments du collége auxquels il est attenant, rendaient cette acquisition en quelque sorte toute naturelle. Toutefois, et en attendant que la ville de Château-Thierry soit en mesure de répondre un jour au vœu que nous exprimons, l'ombre du grand poëte sera néanmoins réjouie en voyant que son antique demeure va être habitée, provisoirement du moins, par un ancien magistrat, ami lui-même des beaux-arts et de la poésie, et les habitants de la ville seront rassurés en apprenant que le nouveau propriétaire, homme de bon goût et de bon sens, a la ferme résolution de respecter, autant que possible, la maison d'un des plus beaux génies dont la France puisse s'honorer.

***

La fontaine Saint-Michel est entièrement débarrassée de ses échafaudages. Nous allons compléter par quelques détails les renseignements que nous avons déjà donnés sur ce monument.

Élevée sur caves voûtées, la fontaine, qui fait face au pont Saint-Michel, a 26 mètres de hauteur sur 15 mètres de largeur; le soubassement, de 6 mètres 40 centimètres d'élévation, est de pierre de Saint-Ylie (Jura), dont les applications se multiplient dans les grands travaux publics de Paris.

Le reste du monument est construit en pierre de Méry. Les quatre vasques et le bassin inférieur sont également de pierre de Saint-Ylie. A chaque extrémité de la dernière vasque s'élèvent deux piédestaux qui supporteront des groupes d'animaux domptés par des anges. Des plâtres remplacent provisoirement ces groupes, qui ne sont pas encore terminés.

Le groupe de saint Michel terrassant le démon a 5 m. 50 centimètres de hauteur; il est supporté par un rocher en pierre de Soignies (Belgique). Des chimères décorent les tympans de la niche, dont la clef porte les armes et la devise de la ville de Paris.

De chaque côté de la niche sont deux colonnes de marbre incarnat du Languedoc, ayant leurs bases et leurs chapiteaux de marbre blanc veiné; la hauteur totale de ces colonnes est de 6 mètres 20 centimètres. Dans le panneau d'intervalle est une sorte de bouclier de bronze portant sur un champ d'abeilles, avec sceptre et palmes de chêne et de laurier, une N surmontée de la couronne impériale; le cartouche au-dessous est orné d'une tête d'ange et d'une plaque de marbre de lapis-lazuli.

Dans la frise de l'entablement se voient de petits anges portant des couronnes de fleurs; un écusson à tête de lion est au droit de chaque colonne; la hauteur des statues est de 3 mètres en y comprenant la plinthe. Des dessins de marbre de différentes couleurs, deux cartouches au chiffre de saint Michel entouré du collier de l'ordre ce nom, créé par Louis XI, décorent l'attique. Sur une table de marbre vert de mer, que porte le fronton, on lit l'inscription suivante:

FONTAINE SAINT-MICHEL.

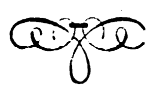
SOUS LE RÈGNE DE NAPOLÉON III, EMPEREUR DES FRANÇAIS,

CE MONUMENT A ÉTÉ ÉLEVÉ PAR LA VILLE DE PARIS.

L'AN MDCCCLX.

De chaque côté de la table se trouve un pilastre avec le médaillon de Saint-Michel, et le cordon rappelant l'ordre militaire dont nous venons de parler. Deux grandes volutes ornées de cornes d'abondance terminent les deux côtés du fronton. Un écusson aux armes de l'empire, qu'accompagnent les figures allégoriques de la Puissance et de la Modération, surmonte le tout. Un aigle de plomb repoussé marque chaque angle du sommet du monument.

Louis de Saint-Pierre.





UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

Rien n'est plus vrai qu'un proverbe, quoi qu'en disent les mauvaises langues. Nos pères, qui s'y connaissaient, ne les avaient pas surnommés en l'air la sagesse des nations. Ils avaient dû avoir d'excellentes raisons pour leur donner un pareil baptême.

En ce qui m'est personnel, j'ai toujours eu et j'ai encore grande foi aux proverbes Je me console souvent de la plupart des disgrâces de la vie en me citant un de ces axiomes populaires. Cette méthode a maint avantage que je me garderai bien de développer ici. J'aurais l'air de faire une préface à propos d'un titre mis en tête d'une *nouvelle*, et l'histoire vraie que j'entreprends de raconter peut parfaitement se passer de ce préliminaire.

Dans la banlieue d'Orthez, derrière la vieille et vénérable tour de Moncade, entre les chemins qui conduisent à Saint-Sever et à Dax, dans la Chalosse et le Maranzin (Landes), s'était retiré, il y aura bientôt un demi-siècle, un brave homme que toute la petite ville connaissait, estimait et n'appelait jamais que par son titre : *le colonel*.

Orthez, ancienne capitale du Béarn au temps des Moncade et des Phébus de Foix, est, pour ceux qui en ignorent, un chef lieu de sous préfecture du département des Basses-Pyrénées. Mais ce titre ne dit pas grand'chose. Pour préciser, c'est une petite ville de quatrième ordre, où la vie s'écoule lente, monotone, sans agitations, sans saccades ni incidents. Au reste, c'est ainsi que cela se passe dans toute la province depuis l'ère glorieuse, niveleuse et civilisatrice de 89. Si dans les temps antérieurs, Orthez a eu de beaux jours et même des jours pleins d'éclat, de gloire et de bruit, personne ne s'en souvient dans la génération présente. On laisse à ceux qui s'occupent de sciences et de vieilleries le soin de débrouiller le passé, et l'on suit son chemin tracé par les occupations de chaque jour, sans même leur donner un regard, encore moins un encouragement.

On naît à Orthez par hasard, on y meurt de même, après avoir végété plus ou moins longtemps. Ceux qui veulent vivre s'expatrient et vont chercher les agitations, les plaisirs, les inquiétudes, les succès, les mécomptes, les grandes consolations ailleurs que sous le ciel natal.

Des philosophes ont pu dire que le cœur de l'homme était partout le même ; que partout on le retrouvait livré en proie aux mêmes passions. L'aspect d'une ville comme Orthez ou toutes celles qui lui ressemblent, ne permettra jamais de trouver une vérité dans cette assertion philosophique.

Le colonel était né dans une pauvre maison de Départ, faubourg méridional d'Orthez, qui est relié à la ville par un pont de construction romaine jeté sur le gave. Ce pont, soit dit en passant, est fort original, surtout à cause de la tour de vigie qui le domine, et à laquelle se rattachent des légendes qu'il serait trop long de rappeler ici. Le père du colonel était un pauvre ouvrier tanneur, que personne à peu près dans la ville ne connaissait, à l'exception des maîtres qui utilisaient ses bras. Ce n'en était pas moins une de ces bonnes, franches, robustes intelligentes et honnêtes natures, comme on en rencontre en si grand nombre parmi les artisans du Midi. Travaillant tout le jour, il n'aspirait qu'à pouvoir élever honnêtement sa famille, qui déjà se composait de cinq garçons. Les événements le servirent au delà de ses espérances. Car la Révolution étant survenue, elle ne tarda pas à pousser un de ces cris qui remuent toutes les entrailles en France. La patrie est en danger, disait-on de toutes parts, et les cinq fils du tanneur s'enrôlèrent sous les drapeaux de la République. Avant de mourir, en 1800, le pauvre artisan avait pu embrasser et bénir les quatre aînés, tous portant l'épaulette d'or conquise sur le champ de bataille. Si Jacques, le dernier, et celui qui doit principalement nous occuper, n'était pas venu avec ses frères à ce suprême rendez-vous, c'est qu'en ce moment même il combattait en Égypte à côté de Kléber, qui le faisait capitaine pour sa brillante conduite à Héliopolis.

Ce fut peut-être la première fois qu'Orthez fit attention au pauvre artisan. Mais depuis lors cette famille de héros passa presque à l'état légendaire. On s'entretenait souvent des cinq frères, aux longues veillées d'hiver ; on parlait d'eux dans toutes les familles, et quand la mère mourut, deux ans après son mari, la ville entière lui fit cortége funèbre jusqu'au champ de repos.

Jacques fut le seul qui revit la ville natale. Les quatre aînés étaient tombés, l'un à Trafalgar, en couvrant de son corps son commandant, l'intrépide Lucas ; l'autre avec d'Hautpoul, à Eylau ; le troisième en plantant l'aigle du 5e, que commandait son compatriote Roussille, sur les hauteurs de Zonañn ; le quatrième enfin, dans les fameuses charges d'Excelmans à Versailles.

Quant à Jacques, s'il n'était pas mort comme ses frères, en combattant pour la patrie, ce n'était pas sa faute. A Waterloo, il commandait un des régiments de la garde qui escaladèrent le plateau sous le feu de l'artillerie anglaise, et furent, au dire des historiens, fauchés comme par un tourbillon. Trente heures après la bataille, quand on ramassa les cadavres, on s'aperçut que le colonel respirait encore. Un chirurgien anglais entreprit de le guérir

avec acharnement, et il y parvint après six mois de soins et d'efforts.

Maintenant, pourquoi Jacques Tragit, car tel était son nom de famille, né à Départ, c'est-à-dire au midi d'Orthez, avait il choisi pour résidence le côté opposé de la ville, les hauteurs septentrionales du Moncade?

Ceci cachait un mystère qu'Orthez ne devina, ne soupçonna jamais.

Depuis que les fils du tanneur avaient quitté le toit paternel, le quartier de Départ avait subi une transformation. Tanner le cuir, saler les jambons, fabriquer des chandelles, étaient et sont encore les trois industries de la ville d'Orthez. Or, si l'on trouvait encore aux bords de l'eau de nombreux ouvriers, il était rare de trouver dans ces quartiers des familles nécessiteuses. Elles avaient presque toutes quitté Départ pour se réfugier dans les masures qui ont pris la place de l'antique manoir de Gaston Phébus. Le colonel Jacques Tragit, malgré ses brillants états de service, ses actions d'éclat, sa position de fortune, était resté jeune de cœur. Sous la tente, il aimait ses soldats et partageait en campagne leur bonne et leur mauvaise fortune avec un entrain qui l'avait fait adorer de tous les corps dans lesquels il avait successivement servi. Ses cantines et ses fourgons étaient constamment à la disposition de quiconque souffrait et avait besoin d'un ordinaire plus relevé que la gamelle du troupier. Rendu à la vie civile, le colonel voulait user à peu près de la même façon de la fortune qu'il tenait de la munificence impériale. Il comptait semer les bienfaits autour de lui, afin de récolter l'affection de tant de pauvres gens dont il aurait peut-être partagé l'existence misérable si la patrie en danger ne l'avait fait soldat.

C'est pourquoi, bien que n'ignorant nullement la popularité dont il jouissait dans toute la ville et dont il recueillait de touchants témoignages chaque fois qu'il se montrait, tout en restant sans morgue ni roideur envers qui que ce soit, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, Jacques Tragit voulut établir sa maison dans le quartier des nécessiteux.

Orthez ne vit, dans cette quasi-séparation de la ville, qu'un amour de la solitude et de la vie des champs. Jacques, en effet, avait acheté un enclos assez considérable, planté de beaux arbres et attenant à des vignes et des terres labourées. La maison d'habitation était comme perdue au milieu d'un parc. Elle était meublée avec une élégante simplicité. A première vue, on aurait deviné la retraite d'un soldat ou d'un artiste, et encore ce dernier aurait-il donné peut-être plus de place aux ornements.

Une merveille de cette habitation, c'était le verger. Ce domaine avait fait, avant la révolution, partie des biens d'une communauté religieuse, et les moines savaient admirablement tirer parti de tout ce qui leur appartenait. Dans tout le Béarn, on vantait la saveur des fruits de Moncade, et Jacques n'eut garde de laisser déchoir cette vieille réputation. Il attira près de lui un ancien soldat de la garde qui, avant d'être pris par la conscription, avait été jardinier dans les pépinières de la couronne, et lui confia la direction de ses arbres. Culture, coupe, plantation, tout fut laissé à la libre disposition de l'ancien compagnon d'armes.

En agissant de la sorte, le colonel avait un double but.

Maintenir sa propriété dans un état constant de prospérité, ainsi que doit le faire tout homme d'ordre; en second lieu, avoir auprès de lui un homme sûr, un cœur bon et dévoué qui pût le seconder activement à répandre le bien-être autour de lui.

Jacques et son ancien soldat s'entendirent admirablement dès le premier jour et sans avoir besoin d'échanger de nombreuses paroles Mathurin connaissait de longue date son ancien colonel. Ils avaient fait ensemble la campagne de Russie, et ce fut pendant cette lamentable retraite qu'officiers et soldats purent surtout s'éprouver et s'apprécier mutuellement. Jacques Tragit fut un des rares officiers supérieurs qui parvinrent à ramener leurs équipages. Ce résultat fut dû principalement au dévouement des soldats, qui adoraient leur colonel.

Mathurin, durant cette longue retraite, n'avait pas quitté Jacques Tragit; il était également avec lui à la sanglante journée de Waterloo. Tout cela établissait entre eux une merveilleuse sympathie et en outre une communauté de sentiments qui n'avaient plus besoin de se traduire par la parole pour être compris.

On ne tarda pas à s'apercevoir sur les hauteurs de Moncade de la présence du colonel et de la bienfaisante influence qu'il se plaisait à exercer autour de lui.

On était toujours assuré de trouver du travail auprès de Mathurin; des soins et des secours, en cas de maladie ou d'impotence, étaient portés à domicile. Jamais Orthez ne vit moins de nécessiteux importuner toutes les maisons de leurs quêtes hebdomadaires. On agissait sans bruit, sans éclat; on n'avertissait pas qu'on voulait arriver à l'extermination de la misère. Enfin, on ne consultait personne.

Dire que cette conduite passa complétement inaperçue serait tout à fait contraire à la verité. Bien plus, dans un certain monde habitué à mener la petite ville comme il l'entendait, cette conduite excita dans plus d'un cœur des sentiments envieux. Il y eut des jalousies et des rivalités, je dirai pres.

que des haines, si, de nos jours, on était capable de haïr à Orthez.

Parmi les protégés de Mathurin et du colonel se trouvait un malheureux jeune homme, presque un enfant, car il avait dix-huit ans et on lui en aurait tout au plus donné quatorze. Nando, comme on l'appelait, était venu à Orthez à la suite de l'armée du maréchal Soult. Une femme que l'enfant avait tout lieu de croire sa mère vendait des provisions aux soldats avec lesquels elle faisait route depuis Vittoria. Elle était morte à Orthez le lendemain de la bataille, laissant Nando isolé, sans ressources, sur une terre où il ne connaissait âme qui vive et au milieu de gens qu'il ne comprenait pas, et desquels il parvenait difficilement à se faire comprendre. Pendant deux années, la Providence lui envoya tant bien que mal son pain quotidien. Mais à voir la chétive apparence du pauvre garçon, on pouvait sans trop de témérité croire que les jours de jeûne avaient dû revenir un peu plus fréquemment que sur le calendrier.

La résidence du colonel dans les régions hautes de la ville et l'arrivée de Mathurin changèrent tout cela. Nando, qui n'avait jamais pu trouver à faire un usage régulier de ses bras, parce qu'il n'avait pas d'état et ne pouvait subir un apprentissage, devint dès les premiers jours l'aide de Mathurin. Il traînait les brouettes, portait des fardeaux qui n'étaient jamais au-dessus de ses forces, manœuvrait les échelles, enfin se rendait utile de façon à recevoir le salaire d'un journalier. Bientôt il apprit le maniement du rateau, de la bêche, de la houe; il remua la terre, et au bout de six mois, quand Mathurin lui mit une serpe à la main, l'enfant s'en servit d'une façon qui étonna et charma en même temps son maître lui-même. L'apprentissage s'était fait tout seul.

Nando était intelligent, il venait de le prouver. Il en donna une bien autre preuve quand, parvenu, à force d'économie, à mettre quelques écus de côté, il alla, un soir, après sa journée finie, trouver un vieux maître d'école et voulut apprendre à lire et à écrire.

Bref, en 1820, Nando était devenu un beau jeune homme, bien robuste, élégant de taille et fort remarqué des jeunes filles d'Orthez. En outre, il était instruit, car, avançant en grade peu à peu, il avait d'abord remplacé Mathurin pour une bonne portion des travaux de jardinage, et puis, entré tout à fait dans la maison du colonel, il avait été chargé de la comptabilité et s'en acquittait à merveille.

Vers cette époque, les troubles qui agitaient la Péninsule refoulèrent beaucoup d'Espagnols dans le département des Basses-Pyrénées. Toute ville eut ses exilés. Orthez, ville calme où la vie matérielle n'a jamais été fort chère, vit sa population grossie de quelques familles qui s'éloignaient du sol natal pour laisser passer l'orage. Elles s'établirent à l'écart, choisirent de préférence les grandes maisons isolées qu'on pouvait leur louer tout entières et restreignirent autant qu'elles le purent leurs relations sociales. Le caractère espagnol est ainsi fait. On y retrouve toujours la dignité froide de l'hidalgo. En agissant différemment, les exilés volontaires d'Orthez auraient craint qu'on ne pût voir dans leurs démarches quelque importunité.

Ils ne parvinrent pas cependant à s'isoler tellement que bien des gens ne pénétrassent dans leur intérieur. Eux-mêmes, trouvant tout à fait de leur goût la vie tranquille et uniforme de la petite ville, ne tardèrent pas à se départir de leur roideur, et les serviteurs, imitant l'exemple des maîtres, nouèrent des relations de bon voisinage avec des domestiques et des ouvriers.

Au service de la comtesse Mendoça y Llarcon était une jeune fille de quinze ans, Paquitta, qui réunissait en elle les types vantés de la Castillane et de l'Andalouse.

Partout on aurait admiré la beauté étrange de Paquitta. Mais dans les pays du midi de la France, il faut toujours que l'admiration se traduise par quelque manifestation extérieure. Paquitta s'aperçut des sentiments qu'elle avait excités lorsqu'elle parut au marché où toute la ville vient faire ses provisions dès le matin. Les bourgeoises se retournaient pour voir la belle étrangère, et les marchandes l'appelaient toutes de leur voix la plus caressante, afin d'avoir le plaisir de la regarder tout en la servant. Paquitta, fière de son triomphe, le recevait néanmoins en fille habituée à en recevoir de pareils, et qui sait ce qu'elle vaut. Elle jouait de l'œil comme la plus habile Madrilène, et ses regards, à défaut de paroles, rendaient aux marchands leurs caresses.

Nando était là. Il venait surveiller les intérêts de son maître, qui cultivait de trop beaux légumes et des fruits trop savoureux pour ne pas les mettre à la portée de tous les acheteurs, en les envoyant au marché quotidien.

Un coup d'œil de Paquitta, une de ces œillades assassines comme les Espagnoles savent les lancer, tomba sur ce brave garçon, et dès ce moment la jeune fille eut un de ses adorateurs comme on n'en trouve guère que dans les pays de chevalerie. Dès le premier assaut, le cœur de Nando avait été pris.

Par une de ces bizarreries dont toute vie est pleine, car c'est généralement par elles que la vie est guidée, Paquitta vint faire ses provisions aux corbeilles des marchandes près desquelles se tenait Nando. La jeune fille acheta même quelques-uns des beaux fruits de l'enclos du colonel. Mais quel ne

fut pas son étonnement lorsqu'elle entendit Nando répondre à ses questions en espagnol. Les deux jeunes gens levèrent simultanément la tête et se regardèrent bien en face.

Paquitta comprit ce qui se passait dans le cœur de Nando.

Quand elle revint au logis, elle n'avait plus la démarche pimpante et légère du départ. Plus d'une fois elle avait entendu sur son passage murmurer des paroles galantes qui avaient la prétention d'exprimer des sentiments d'amour. Mais jamais elle n'avait saisi ce mystérieux langage qui se fait si bien comprendre des cœurs aimants. L'œil noir de Nando lui en avait plus dit dans un regard que la jeune fille n'en avait entendu de sa vie ; et maintenant, malgré elle, Paquitta se prenait à rêver à ce regard.

De son côté, Nando était métamorphosé quand il rentra sous le toit du colonel.

Quelques jours s'écoulèrent sans qu'il y eût d'incident nouveau à cette passion naissante. Le travail marchait comme d'habitude durant les longues heures de la journée. Seulement, quand venait le soir, Mathurin s'aperçut bientôt que Nando quittait la besogne avec une certaine précipitation, et que pendant les veillées du soir il était rare qu'il ne sortît point de la maison, si rien ne l'y retenait.

Habitué aux libertés militaires, Mathurin ne trouvait rien à redire, pourvu que le service fût fait régulièrement. Il laissait donc Nando entièrement libre d'agir à sa guise, et jamais il ne lui en aurait ouvert la bouche, s'il ne l'avait tout d'un coup vu changer de caractère et dépérir, à ne pouvoir s'y méprendre.

Mais Mathurin aimait Nando. Le colonel était parvenu à semer partout l'affection autour de lui. L'amour qu'on lui portait rayonnait de l'un à l'autre, et durant cette époque jamais on ne vit même l'ombre d'une querelle sur les hauteurs de Moncade.

Un matin Nando était plus triste que de coutume. Au retour du marché, il s'était mis au travail ; mais la bêche paraissait trop lourde pour ses bras affaiblis.

Mathurin s'en aperçut, et s'approchant de son compagnon :

— Écoute, l'ami, lui dit-il, je crois que tu es malade, et tu ferais bien de te reposer.

Nando jeta sur le vieux soldat un regard plein d'anxiété.

— Je n'ai aucun mal, répondit-il enfin d'une voix paisible. J'ai un secret qui me tue; si vous vouliez me promettre de n'en rien dire à personne, je vous confierais tout.

— Tu sais qu'un secret confié est sacré pour le vieux Mathurin; ainsi parle.

— Je suis amoureux, reprit le jeune homme, amoureux à en perdre la raison.

— Je m'en doutais, à te voir si triste. Et c'est la première fois?

— Oh! la première et la dernière; car si je ne parviens pas à me faire aimer de Paquitta comme je l'aime de mon côté, ma foi! je crois qu'il n'existera plus de femmes pour moi.

— C'est bon! c'est bon! faudra voir avant de désespérer.

— Figurez-vous que je la vis par hasard au marché. Tout le monde la regardait, je fis comme tout le monde; mais du premier coup je fus pris pour toujours.

Mathurin gardait le silence; il attendait la fin. Nando reprit :

— Depuis ce moment, je ne m'appartiens plus. Je pense sans cesse à cette jeune fille dont l'œil noir est si doux, dont le regard fait si violemment battre le cœur. J'ai cherché par tous les moyens à me rapprocher d'elle, pour lui dire ce qu'elle a fait naître en moi. C'est vers elle que je cours chaque soir lorsque je quitte la maison. Je connais sa demeure, et l'on me voit pendant les premières heures de la nuit rôder tout autour comme une âme en peine. Mais jusqu'à présent je n'ai pu réussir à rien. La jeune fille ne quitte pas la famille au service de laquelle elle est attachée. Tous les matins elle vient au marché, et je la vois; mais je n'oserai jamais lui parler devant tout le monde, qui nous regarde et nous épie. Car on a remarqué qu'elle choisissait de préférence nos fruits et nos légumes, et je ne suis pas sans avoir excité des convoitises et des jalousies. Cela ne peut durer ainsi, cependant, car pour peu que ça se prolonge, pour sûr j'en mourrai.

Nando se tut. Il avait achevé sa confession. Comme tous les amours vrais, celui qu'il nourrissait dans le cœur commençait par la souffrance.

Après une pause, Mathurin, qui se sentait ému, dit à son jeune camarade :

— Ami, la confidence que tu viens de faire t'aura fait du bien. Nous serons deux maintenant à porter ton secret, et ton fardeau sera allégé d'autant. S'il m'était permis de te donner un conseil, je t'engagerais même à faire pour un autre ce que tu as fait pour moi.

— Jamais je n'oserai m'ouvrir au colonel.

— Tu auras tort; le colonel est bon et il t'aime comme il nous aimait tous au régiment. Si tu lui montres que tu as confiance, il peut facilement te tirer d'affaire. Pour moi, je t'ai engagé ma parole, je suis lié; je ne soufflerai pas un mot. Mais quelle utilité peux-tu retirer d'un confident tel que moi? Tandis que si le colonel se charge de ton affaire...

— Eh bien?



— Il a mille moyens de l'arranger que nous n'avons pas. Il peut aller partout où nous n'irons jamais, et pas une porte de la ville qui ne s'ouvre devant lui.

Les deux amis devisèrent encore longtemps de la sorte. Pour la première fois depuis que Paquitta avait fixé sur lui son grand œil noir, Nando sentit rentrer quelque sérénité dans son cœur. Dès le lendemain, il voulut instruire de tout le colonel, qui était pour lui comme un autre père, et lui demander son appui.

Jacques Tragit se sentit rajeunir quand il reçut cette confidence d'amour.

Pendant les rudes campagnes de la République et de l'empire, Jacques n'avait eu guère le temps d'aimer, et cependant plus que tout autre il avait un cœur enthousiaste et bon. L'occasion seule lui avait manqué pour chercher le bonheur en associant une femme à sa destinée. Cette destinée elle-même était trop incertaine pour qu'une nature intrépide et loyale comme celle de Jacques s'en préoccupât vivement.

Et les années avaient ainsi passé, laissant la jeunesse derrière. Mais souvent il arrive que le cœur reste jeune en dépit de tous les accidents. Le moindre choc suffit pour le réveiller de son apathie, et il découvre alors des trésors de tendresse qu'on n'aurait pas soupçonnés.

En écoutant Nando, cet homme qui avait assisté aux plus chaudes journées de l'empire éprouva une de ces émotions qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, et il promit à son serviteur de mettre tout en œuvre pour faire arriver à bien cet amour jeune et pur.

La famille chez laquelle servait Paquitta s'était peu à peu relâchée de sa grande réserve. Elle voyait la société d'Orthez, et celle-ci la recevait à son tour. Sous prétexte d'œuvres pieuses, on n'avait pas tardé à se comprendre mutuellement, et l'on s'en trouvait bien.

Ce que voulait le colonel, c'était demander la main de Paquitta pour Nando, et au besoin aplanir toutes les difficultés que ce mariage pourrait rencontrer.

Le colonel fut reçu comme il le méritait par la famille espagnole exilée. La jeune fille, interrogée par sa maîtresse, ne put s'empêcher de rougir quand on lui parla du beau jeune homme qu'elle voyait au marché. Elle était trop jeune et trop naïve encore pour avoir appris à dissimuler les secrets de son cœur. Elle aussi n'avait pu voir Nando sans l'aimer, et depuis la première rencontre, elle souffrait pour le moins tout autant que le jeune homme.

Avec de pareils précédents, le mariage fut rapidement arrangé et conclu.

Nando et sa jeune femme habitèrent une maisonnette charmante que le colonel fit bâtir à l'un des coins de son enclos, et les hauteurs de Moncade eurent une bienfaitrice de plus.

Ce mariage marqua une nouvelle époque dans la vie du colonel.

Les affaires de son serviteur l'avaient souvent attiré dans la maison de la famille exilée. Là vivait modestement, à côté de son père et de sa mère, et croissant chaque jour en grâce et en beauté, une de ces jeunes filles qui ont fourni le type des vierges de Murillo.

Carmen avait quinze ans; mais, comme toutes les jeunes filles de son pays, elle était grande à cet âge où nos Parisiennes sont presque toujours encore des enfants. Carmen, dans tous ses mouvements, avait une grâce sans pareille, et, bien que sa beauté eût suffi à lui concilier tous les cœurs, elle répandait autour d'elle un charme souverain que tout le monde subissait.

Le colonel était très jeune de cœur. Le bonheur de Nando l'avait fait rêver, et sans se l'avouer encore à lui-même, quelques jours après le mariage de Paquitta, il était plus amoureux que Nando, amoureux comme un écolier, avec des timidités incroyables chez un homme comme lui.

Trois années s'écoulèrent, pendant lesquelles le colonel vit Carmen presque chaque jour, et son amour ne fit que croître et embellir comme la jeune fille. Jamais cependant il ne se laissa pénétrer. Il éprouvait un bonheur rare à se trouver au milieu de la famille exilée, et il attendait sans cesse qu'une occasion propice s'offrît à lui pour mettre à nu ses sentiments. Jamais à son gré il ne vit venir cette occasion.

Mais ces trois années écoulées, les événements se chargèrent de stimuler le colonel.

L'agitation révolutionnaire avait été étouffée en Espagne. Si les villes du midi de la France virent de nouveaux exilés, du moins les exilés anciens purent rentrer sur la terre natale, revoir le foyer abandonné depuis longtemps et reprendre les habitudes des anciens jours. La famille de Carmen quitta Orthez. Elle avait hâte de revenir dans sa patrie, de se rendre compte par ses yeux des ruines laissées après elle par la guerre civile.

Ce départ, annoncé seulement quelques jours avant qu'il devînt une réalité, causa une vive douleur à l'ancien colonel de la garde impériale. Jamais il n'avait souffert de la sorte. Tout ce qui avait fait et paraissait devoir faire longtemps encore le charme de sa vie s'évanouissait une nouvelle fois. Depuis Waterloo, il n'avait pas eu conscience qu'un pareil désenchantement pût l'atteindre jamais. Et cette fois, c'était sans remède.

Rentré dans sa maison, après avoir appris de la bouche même du chef de la famille cette formidable nouvelle, le colonel passa toute la nuit dans une agitation extrême. Vingt fois il prit la résolution d'aller dès le lendemain dire au père et à la mère de Carmen ce qui se passait dans son cœur. Vingt fois, il recula comme épouvanté de son audace. Cet homme, qui n'avait jamais pâli devant les batteries de canons vomissant une pluie de mitraille et semant la mort dans tous les rangs, tremblait à la seule pensée de dévoiler son cœur. Les natures robustes sont ainsi faites : elles ont toujours leur côté faible.

L'aube surprit le colonel encore en proie à toutes ses perplexités.

Mathurin, qui tous les matins venait prendre les ordres de son maître, arriva sur ces entrefaites. D'abord le vieux soldat fut étonné de trouver le colonel debout; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne s'était pas couché, et alors il soupçonna quelque catastrophe.

Inquiet lui-même, et cependant ne voulant pas trahir son inquiétude, il se mit à rôder dans l'appartement et à ranger comme si tout était dans un désordre complet.

Le colonel, à bout de forces après cette nuit d'insomnie, alla enfin vers lui :

— Mathurin, lui dit-il d'une voix creuse et qui contrastait singulièrement avec sa voix habituelle, mon vieux soldat, nous touchons à un moment décisif. Je n'ai plus que toi pour toute famille. Cependant, s'il fallait nous séparer, y consentirais-tu?

— Jamais, mon colonel. A moins que vous ne me chassiez, partout où vous irez, j'irai.

— Merci, mon ami. Et si j'allais à l'étranger?

— Que m'importe?

— Au fait, reprit le colonel après quelques minutes de silence et sur un ton plus gai, nous en avons vu bien d'autres, et ce n'est pas la première fois que nous voyagerions ensemble.

— De la Bérésina à Dresde, nous ne nous sommes pas quittés, mon colonel...

— C'est vrai, et sans ta blessure tu serais venu avec moi jusque sous Paris.

— Avec vous, mon colonel, j'irai au bout du monde, j'irai en enfer...

— C'est bien, mon vieux brave. Alors, c'est convenu, si je pars, nous partirons ensemble. Tu seras mon soldat, mon valet de chambre, mon aide de camp, ce que tu voudras. En attendant, ne parle de rien à personne; mais tiens-toi prêt, l'ordre peut venir d'un moment à l'autre.

Mathurin n'avait pas besoin qu'on lui recommandât le silence et la discrétion, mais pour mieux obéir à son colonel, il redoubla de prudence. Avant la fin de la matinée, tout était prêt dans la maison des hauteurs de Moncade pour un départ prochain, et personne parmi les gens qui allaient et venaient sans cesse ne s'était aperçu de quoi que ce fût.

Le colonel avait enfin pris son courage à deux mains et s'était décidé à une démarche.

Le père de Carmen fut loin de repousser la demande de Jacques Tragit, mais il refusa de prendre une détermination aussi grave que celle de marier sa fille au moment même où il allait rentrer dans sa patrie. Il fut convenu néanmoins que si le colonel persistait dans sa demande, le mariage pourrait se conclure aussitôt après l'arrivée en Espagne.

Quatre jours après, la famille de Carmen quittait Orthez.

Jacques resta comme une âme abandonnée sur les hauteurs de Moncade. Tout lui paraissait d'une tristesse morne et désespérante depuis qu'il ne voyait plus Carmen.

Heureusement pour lui, avant la fin du mois il reçut une lettre qui lui annonçait l'arrivée à bon port de toute la famille. On avait trouvé terres et habitation dans un état déplorable, mais enfin on avait pu s'installer et l'on respirait l'air de la patrie.

A peine cette lettre lue, le colonel fit appeler Mathurin. Le vieux soldat se tenait toujours prêt, le colonel n'eut qu'à dire : Allons! et en un clin d'œil on put partir. La maison fut confiée à la garde de Nando et de Paquitta ; on prit à peine le temps de leur laisser des instructions, et les chevaux de poste étant arrivés, on partit pour Bayonne. On ne fit que toucher à cette ville, et quelques heures après on franchissait la frontière d'Espagne.

Nous ne raconterons pas tout ce qui suivit le mariage du colonel et de Carmen. Jacques Tragit se fixa en Espagne, vendit sa propriété des hauteurs de Moncade, et bientôt il ne resta plus de lui à Orthez qu'un souvenir. Le nouveau propriétaire de l'enclos fit oublier l'ancien.

Nando et Paquitta restèrent dans la ville où ils s'étaient connus, tant qu'ils conservèrent la moindre espérance d'y voir revenir un de leurs bienfaiteurs. Cet espoir évanoui, ils ne purent bientôt plus supporter l'aspect des lieux qui rappelaient à leur cœur tant de souvenirs et, le domaine vendu, ils formèrent, eux aussi, le dessein de s'expatrier d'Orthez.

Un chemin s'offrait à eux sur le seuil de leur maison, celui de Saint-Sever-Cap-de-Gascogne. Ils allèrent droit devant eux et se fixèrent dans le vieux chef-lieu de la Chalosse.

C'est là que nous allons les retrouver trente ans après, au moment où cette histoire va se clore par une grande moralité. Ils tiennent une auberge à l'entrée de la route qui va de Saint-Sever à Mont-

de-Marsan. C'est une grande et vaste hôtellerie, comme on en trouve partout sur les chemins du Midi. Elle est surtout fréquentée par ces rouliers qui marchent toute la journée à côté de leurs bêtes et qui, le soir venu, sont fort aises de trouver un bon gîte pour la nuit. Ils ne reculent jamais devant la dépense, parce que dans ces quelques heures de repos il leur faut réparer leurs forces pour la besogne du lendemain.

Encore quelques années, et ces rouliers qui animaient la solitude des grandes routes disparaîtront, comme tant d'autres choses, de la vieille France. Les voies nouvelles créent chaque jour de nouveaux moyens de transport. L'hôtel remplace déjà presque partout l'antique auberge, où on logeait à pied et à cheval, comme le chemin de fer remplace la route impériale.

Nando et Paquitta ne sont plus jeunes. Cependant, qui les aurait connus sur les hauteurs de Moncade aux premiers jours de leur mariage, pourrait les reconnaître encore. Ils s'aiment comme au plus tendre moment de leur lune de miel, et jamais un nuage n'a terni la pureté et la sérénité de ce ciel conjugal. Ils n'ont point d'enfants, mais ils vivent heureux et dans un état de prospérité croissante, qui leur permet d'étendre dans tout leur voisinage une partie du bien qu'ils ont reçu jadis, lorsqu'eux-mêmes avaient besoin d'autrui.

Depuis plus de vingt-cinq ans ils n'ont eu aucune nouvelle du colonel, de Mathurin, de Carmen, d'aucun de ceux qui leur furent si chers, ni directement, ni indirectement. C'est la seule pensée qui les attriste parfois, et bien souvent ils ont conçu la pensée de se retirer des affaires, de vendre leur établissement, et, avec leur petit pécule, de passer en Espagne et de se mettre à la recherche de leurs anciens protecteurs. Ce qui les arrête, c'est la crainte de trouver la mort au terme de leur course, la mort de leur ami, bien entendu. Au bord des grands chemins, on apprend mieux les nouvelles que partout ailleurs, et ils ne sont pas sans avoir appris toutes les agitations civiles qui ont troublé l'Espagne. Qui sait, au milieu de ces luttes intestines, ce qu'auront fait et le colonel et la famille de Carmen? Le temps s'écoule au milieu de ces incertitudes, et les jours nouveaux sont loin de mettre un terme aux irrésolutions.

Sur ces entrefaites éclata la guerre que la France entreprit en Italie pour soutenir son allié le roi de Piémont. Sur tous les points du territoire il y eut comme une commotion électrique, et la nation entière prit part à cette lutte. De tous côtés on voyait des soldats se hâtant de rejoindre leur régiment en partance, et ils étaient accompagnés des vœux de la nation entière. Puis ce furent les bulletins des batailles, les nouvelles des victoires de Montebello, de Magenta, de Marignan, de Palestro et de Solferino. Le télégraphe répandait tout cela avec la rapidité de la foudre. Pendant quelques mois on peut dire avec vérité que la France entière eut un immense accès de fièvre.

Dans leur auberge, Nando et Paquitta étaient aux premières loges pour savoir tout ce qui se passait. Ils virent tout cet enthousiasme, et s'ils n'y prirent pas une grande part, c'est que la France n'était pour eux qu'une patrie d'adoption, de laquelle ils pouvaient s'éloigner d'un moment à l'autre, comme ils en avaient si souvent formé la résolution.

Ce fut après les préliminaires de Villafranca que ces deux époux, si complétement dignes l'un de l'autre, montrèrent tout ce que leur cœur contenait de bonté et d'active charité.

Les grandes routes montraient alors la contre-partie de ce qu'on avait vu quelques mois auparavant. Bien des soldats blessés rejoignaient leurs foyers. Nonobstant la gloire recueillie, ils n'en étaient pas moins malheureux et excitaient autant de pitié que de sympathie. Tous ceux qui passaient près de l'auberge de Nando et de Paquitta furent recueillis dans cette maison, hébergés gratuitement et soignés jusqu'au moment où ils croyaient pouvoir se remettre en route. Paquitta et Nando acquittaient ainsi leur dette nationale et patriotique.

Or, il arriva qu'un soir, à l'heure où les rouliers, commensaux habituels de l'auberge, se tenaient dans la grande salle et prolongeaient le souper en devisant de leurs affaires et de leurs voyages, un jeune soldat presque imberbe vint demander une place à la table et un gîte pour la nuit.

Il fut reçu comme l'avaient été tous ses camarades depuis la fin de la guerre. Mais ils ne savaient comment l'expliquer, Nando et Paquitta étaient attirés vers lui d'une façon tout à fait singulière. Leurs yeux ne pouvaient le quitter et ils cherchaient à démêler dans ses traits une vague ressemblance dont ils ne parvenaient ni l'un ni l'autre à se rendre bien compte.

Le jeune soldat avait été blessé à Solferino et il boitait légèrement. L'étoile de l'honneur s'épanouissait sur sa poitrine, et dans toute sa personne on trouvait quelque chose de franc et de loyal qui gagnait de prime abord toutes les sympathies. Les rouliers furent bien vite à l'aise avec lui. Quelques-uns étaient d'anciens soldats qui avaient fait campagne en Afrique et assisté aux dernières luttes d'Abd-el-Kader. Ils ne demandaient qu'à prolonger la veillée en parlant batailles, marches et contre-marches, ruses de guerre et scènes de bivouac.

La conversation entre pareilles gens ne pouvait être longue à s'établir.



Le jeune soldat, après avoir apaisé sa faim et sa soif, raconta la campagne dernière depuis le débarquement à Gênes de son régiment, qui arrivait d'Afrique, jusqu'à la bataille de Solferino, cette dernière et formidable rencontre de deux grandes armées, où il avait été blessé à côté de son drapeau, menacé par l'ennemi, ce qui lui avait valu la croix, de la main même de l'Empereur.

Ce récit fait avec une mâle simplicité, qui contrastait avec les formes juvéniles du narrateur, fut admirablement écouté par cet auditoire rustique. En France, où toutes les générations forment successivement la race militaire, il y aura sans cesse de l'écho quand un historien populaire s'avisera de raconter les gloires du drapeau. C'est là une des forces les plus vitales de la nation.

On écoutait encore avec une bienveillante attention, lorsque le jeune homme continua :

— Pour moi, je ne pus contenir ma joie quand la croix d'honneur fut attachée sur ma capote d'infirmerie, car ce fut en visitant les ambulances que l'Empereur me décora. Les larmes vinrent tout de suite à mes yeux et je ne pus les arrêter. Ce furent elles qui remercièrent pour moi. C'est qu'en voyant le ruban rouge, je pensai tout de suite à mon pauvre père, dont la croix était dans mon sac, à mon père qui aurait été si heureux de voir son fils en ce moment.

Et en parlant ainsi, on voyait que le jeune homme faisait de violents efforts pour maîtriser son émotion, qui, du reste, était si naturelle, qu'elle avait gagné tous ses auditeurs.

Après quelques minutes de silence, le plus hardi de la bande prit la parole et dit brusquement :

— Votre père aussi a donc été soldat, jeune homme?

— Mon père était colonel de la vieille garde à Waterloo.

— Son nom? dirent d'une seule voix Nando et Paquitta en se plaçant en pleine lumière en face du jeune homme.

— Jacques Tragit, répondit simplement le soldat.

— Ah! mon Dieu! purent seulement dire l'aubergiste et sa femme.

Et prenant chacun une des mains du jeune homme, ils les couvrirent de baisers et de larmes.

Aucun des témoins de cette scène ne comprenait quoi que ce fût à ce qui se passait.

— Auriez-vous connu mon père? demanda le soldat quand il put un peu maîtriser la situation.

— Si nous l'avons connu! répondit Nando:.. Mais il a été notre bienfaiteur, notre père!

Et d'une voix entrecoupée de sanglots, il se mit à raconter sa jeunesse abandonnée, comment il avait été accueilli par le colonel, son mariage, enfin tout ce que nos lecteurs connaissent déjà.

— Et depuis que nous n'avons plus de leurs nouvelles, ajouta Nando en terminant, ma femme pense chaque jour à Carmen et prie chaque jour pour elle; moi, je ne cesse de penser au colonel.

Tous ces rouliers, hommes durs à la fatigue et qui n'apprennent pas la sensibilité sur les grandes routes, étaient émus aux larmes en entendant ce récit. Le jeune fils de Jacques Tragit n'avait pas perdu un mot de tout ce qu'avait dit Nando. Quand le brave aubergiste eut fini, le jeune homme se jeta dans ses bras et tint longtemps sur son cœur l'homme qui venait de lui parler ainsi de son père. Puis, il embrassa Paquitta qui pleurait en regardant le fils de Carmen.

— Vous voulez sans doute, dit enfin le jeune homme, connaître ce qu'est devenue ma famille. C'est une triste et douloureuse histoire. Ma mère mourut deux ans après m'avoir mis au monde. Après elle, le colonel traîna une existence morne et décolorée. Il expira le jour même où j'atteignis ma septième année. Victimes des troubles civils, mes grands parents ont été complétement ruinés par les révolutions successives qui ont désolé l'Espagne; la fortune de mon père a péri avec la leur. Quand je fus seul au monde, un vieux soldat que j'avais connu dès le berceau, Mathurin, me conduisit à Marseille où j'ai passé ma première jeunesse. C'est Mathurin qui m'a élevé. Il me parlait sans cesse d'Orthez, où il me disait que nous irions un jour quand il serait parvenu à me faire recouvrer une partie de mon ancienne aisance. Mais lui aussi devait mourir avant d'être arrivé à son but. Je lui fermai les yeux, il y a trois ans. Quand je l'eus descendu dans la fosse, je ne vis plus personne autour de moi. Alors je me souvins que mon père avait été soldat. Je m'engageai et je mis dans mon sac la vieille croix d'honneur du colonel, pour qu'elle me portât bonheur. Vous voyez que j'ai été servi à souhait. J'ai vingt et un ans; je suis décoré, et j'espère bien que mon congé ne s'achèvera pas sans que j'aie le droit de porter l'épaulette d'or.

— Femme, fit Nando en se tournant vers Paquitta, voilà l'héritier que nous cherchions et que nous demandions au ciel. Tout ce que nous avons, nous le tenons du colonel, il est juste que nous le rendions à son fils.

— Bien parlé, Nando, répondit Paquitta. Fais comme tu dis.

— Que voulez-vous dire? Que parlez-vous de rendre? demanda le jeune homme.

— Je sais ce que j'ai dit, répondit l'aubergiste. Mais vous-même, répondez-moi, qu'allez-vous faire à Orthez?

— Ma foi! j'ai trouvé dans les papiers de mon père quelques créances qui m'ont tout à fait l'air de n'avoir jamais été acquittées. Je vais voir si je puis en tirer quelque chose.

— La première de toutes ces créances et la plus sacrée, dit Nando gravement, la voici. Elle n'est pas sur du papier marqué, mais elle est dans nos cœurs, cela suffit. Tout ceci vous appartient; disposez-en comme si vous l'aviez toujours eu. Si vous m'en croyez, vous resterez ici jusqu'à ce que votre blessure soit complétement guérie. Alors nous irons ensemble à Orthez, et nous nous arrangerons pour que vos affaires soient lestement menées à bonne fin. Ce que Mathurin a été pour vous quand vous étiez enfant, il est temps que Nando et Paquitta le deviennent maintenant que vous êtes un homme. C'est un devoir qui sera toujours doux à leur cœur.

Il n'y avait guère moyen de refuser des offres faites de semblable façon. Cependant, ayant fait remarquer qu'il était tard, le jeune Tragit parvint à gagner son lit sans avoir dit oui.

Le lendemain, quand il se leva, aucun des rouliers n'avait encore quitté l'auberge. Tous voulaient lui serrer la main avant de se mettre en route. Ils connaissaient Nando depuis longtemps et ils l'aimaient. En s'attardant pour le jeune soldat, ils voulaient lui montrer qu'ils savaient priser à sa valeur un acte de haute probité.

Le jeune homme fut vivement touché de cette marque de sympathie, et quand Nando revint à la charge, il n'avait plus à prêcher qu'un converti.

Paquitta et son mari s'occupèrent activement de la liquidation de leurs affaires. L'auberge vendue, ils se trouvaient riches pour nos provinces méridionales; ils possédaient plus de deux cent mille francs. Cet argent fut mis à la disposition du fils de Jacques Tragit; mais il pria Nando d'en conserver la gestion. Quelque temps après une lettre du ministère de la guerre lui apprit qu'il était incorporé comme sous-lieutenant au 2ᵉ régiment de zouaves, en garnison à Oran.

Ses affaires terminées à Orthez, Tragit rejoignit son corps. Nando et Paquitta sont encore plus heureux que sur les hauteurs de Moncade ou dans leur auberge. Ce sont eux qui tiennent la maison du jeune officier.

Georges Bell.

LA PIERRE DE TOUCHE.

I.

Mademoiselle de Lormand ne comptait que dix-sept ans lorsqu'elle épousa M. Davenel, qui avait juste cinquante-cinq ans de plus qu'elle. Ce mariage souleva une désapprobation générale, et l'on cria bien haut que c'était le double produit de la folie et du calcul. Le vieillard fut jugé digne d'être mis aux Petites-Maisons, et la jeune fille dans un comptoir d'usurier pour y faire des règles d'intérêt. Comme, en thèse générale, la vérité des choses d'ici bas est le contraire des opinions du monde, toute cette belle malignité n'avait pas le sens commun. La vérité, c'est que Juliette de Lormand n'avait fait que céder aux tendres sollicitations d'une mère malade, et aux nobles instances de M. Davenel, qui lui avait dit : « Vous avez déjà perdu votre père, mon enfant, et votre mère peut succomber à ses souffrances; vous resterez alors orpheline, sans guide, sans appui. Confiez-moi votre main; accordez-moi le droit de vous diriger; à mon âge, on n'a plus d'un mari que le titre, mais on a le cœur d'un père. Vous serez ma fille, et vous trouverez en moi une tendresse toute paternelle. »

Comme si madame de Lormand n'eût attendu que ce moment pour quitter la vie, elle mourut, emportant dans la tombe la consolation de savoir sa fille adorée au sein de la douce atmosphère de la richesse. « Juliette sera heureuse, ma vieille amie », lui avait dit à son chevet M. Davenel. Il était homme à tenir parole. Il se montra avec Juliette d'une bienveillance exquise, d'une humeur égale et charmante. Connaissant toutes les aspirations mystérieuses d'un cœur de dix-huit ans, il s'efforçait de leur donner le change au moyen de mille distractions. Il croyait pouvoir ainsi prévenir ou retarder l'épanouissement presque inévitable de cette fleur de la jeunesse qu'on appelle l'amour, et il n'avait pas tort : la solitude fait plus aimer et rêver une jeune fille que le monde. Juliette était d'ailleurs une bonne nature, tendre et reconnaissante; son amitié pour M. Davenel datait de loin; elle la sentit redoubler devant tant de témoignages de sollicitude et d'affection. Mais, soit que la séve se fût naturellement tarie en lui, soit que le genre de vie auquel il se livrait eût accéléré sa fin, il se plaignit un jour de ressentir un vague malaise, garda le lit et ne se releva plus. Quelques heures avant de mourir, il prit la main de Juliette, l'attira vers lui, et lui dit d'une voix à demi éteinte : « Mon enfant, vous allez être veuve, libre et riche, en butte à toutes les convoitises, à toutes les séductions.

Soyez bien prudente, bien en garde contre les faux sentiments qu'on étalera devant vous, et tâchez de n'épouser qu'un homme qui vous aimera pour vous-même, non pour votre opulence. Vous trouverez dans mes papiers une lettre qui vous est particulièrement adressée, lisez-la et ne l'oubliez pas : elle sera peut être votre salut. » Il porta à ses lèvres décolorées la main de sa jeune femme en pleurs, et rendit le dernier soupir en souriant.

Juliette regretta sincèrement M. Davenel ; elle avait perdu en lui un second père. Elle passa l'année de son deuil à la campagne, dans l'isolement, car elle avait la religion du souvenir. Quand elle fit sa rentrée dans le monde, elle se vit entourée, choyée, fêtée à l'envi par tout ce que Paris comptait de plus élégant ; et, comme un oiseau qui s'est longtemps reposé à l'ombre dans un nid de mousse, fatiguée de la solitude et du calme, elle s'élançait à tire-d'aile au milieu des plaisirs qui sollicitaient ses vingt ans. Adulée par les jeunes gens les plus à la mode, recherchée par les hommes les plus éminents, l'accès de son salon était le rêve, l'ambition d'un nombre illimité de fils de famille, de personnages importants, de marquis ruinés, d'agents de change dans l'embarras, désireux de faire leur cour à la belle et jeune millionnaire.

Dans le nombre des personnages qui semblaient être le mieux accueillis, il y en avait surtout trois qui, prétendait-on, présentaient les plus grandes chances d'obtenir la main de Juliette : l'un était le marquis du Croisil, jeune homme d'une beauté d'Antinoüs, d'une grâce exquise, fort goûté dans les salons ; sa fortune, des plus médiocres, ne lui permettait pas de faire grande figure, mais ses façons aristocratiques, dans leur simplicité même, suffisaient à le faire distinguer. L'autre était un député des mieux écoutés à la chambre, ayant trente-cinq ans, une figure agréable, des manières élégantes ; il jouissait d'un grand crédit auprès des ministres, qui appréciaient ses discours, et d'un crédit non moins grand auprès des femmes, qui prisaient son amabilité. Le troisième était un riche négociant de Paris, négociant non par goût, mais par autorité paternelle, s'occupant peu des affaires, dépensant beaucoup, très sentimental et presque poëte, n'ambitionnant, disait-il, qu'une vie toute de calme et de tendresse, loin des insupportables soucis du haut commerce ; d'ailleurs joli garçon, charmant caractère et très aimé de tout le monde ; il se nommait Norval. Notre député, lui, s'appelait Desmarest. Tous les trois, compagnons de plaisirs, faisaient assidûment leur cour à la jeune veuve. Elle les recevait avec un égal empressement, et ne témoignait de préférence décisive à aucun. Quand du Croisil lui rendait visite, elle admirait sa beauté merveilleuse, elle se laissait légèrement éprendre de sa grâce pénétrante, et volontiers pensait-elle alors que c'était là le mari qu'elle choisirait entre tous. Mais lorsque Desmarest venait caresser son oreille de cette phraséologie élégante, harmonieuse, qu'il maniait à ravir, elle se demandait si, à tout prendre, elle ne le préférerait pas aux autres. Puis, c'était le tour de Norval, dont la galanterie sentimentale lui allait souvent au cœur, et lui donnait fort à réfléchir.

Juliette avait l'habitude de passer la belle saison à la campagne, à quatre lieues de Mantes, dans un vieux manoir, caché comme un nid au milieu de la verdure, entre le village de Dammartin et celui de Montchauvet. Ce manoir portait le nom de Trois-Fontaines, à cause de trois sources qui jaillissaient dans les prairies environnantes. L'habitation n'était pas des plus confortables ; mais le pays, pittoresque, accidenté, vert et boisé, est plein de grâce et de charme. En mémoire de M. Davenel, qui avait affectionné cette résidence, Juliette aimait Trois-Fontaines comme un vieil ami. Elle n'avait pas, au reste, à y craindre la solitude ; les visites ne lui manquaient pas, tant des châteaux d'alentour que de la capitale même. Du Croisil, Desmarest et Norval y mettaient une assiduité exemplaire ; et, comme s'ils se fussent donné le mot, ils arrivaient toujours à tour de rôle. Toutefois, l'époque de la chasse les réunit, et, en gens d'une éducation parfaite, ils se témoignèrent la plus franche amitié, du moins en apparence. Un jour même que tous trois revenaient de battre les guérets du voisinage, la conversation, lasse de se renfermer dans quelques banalités, venait de tomber sur leur belle hôtesse, et chacun de vanter à l'envi ses grâces, sa beauté, son esprit : c'était peut-être la première fois qu'il abordaient si résolûment ce sujet.

— Parbleu ! s'écria du Croisil, s'arrêtant tout à coup au milieu d'un sentier et s'appuyant sur le canon de son fusil, soyons francs, messieurs, et avouons que nous sommes trois chasseurs sur la même piste : nous voulons épouser madame Davenel.

— A quoi bon l'avouer, dit Desmarest, en faisant halte aussi? c'est clair comme le jour, nous sommes rivaux.

— Quant à moi, dit Norval en imitant ses deux compagnons, cette union est ma plus chère espérance, et je mourrais plutôt que d'y renoncer.

— Tout beau ! reprit du Croisil en souriant ; ceci est presque une provocation : c'est de mauvais ton, mon cher.

— Du Croisil a raison, dit Desmarest. L'amour n'est plus une arène où l'on entre l'épée à la main pour se combattre ; c'est un théâtre où la beauté couronne, non celui qui a le mieux combattu, mais

celui qui semble avoir le mieux aimé. Soyons de notre siècle, siècle de tolérance, en politique, en religion, en amour : il y a des antagonistes, il n'y a plus d'ennemis; et les choses n'en vont pas plus mal, que je sache.

—Mais à propos, reprit-il, où en sont nos affaires? Nous voici arrivés aux demi-aveux, pourquoi ne continuerions-nous pas? En est-il un de nous plus avancé que les deux autres! Je vous avoue, pour ma part, que je ne sais trop à quoi m'en tenir sur les véritables dispositions de madame Davenel, et cette incertitude me tourmente plus qu'une triste réalité. Étienne ÉNAULT.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN DES THÉATRES.

L'événement dramatique de ce mois a été la représentation de la pièce de M. Charles Edmond au Théâtre-Français. L'*Africain*, tel est le titre de cette œuvre littéraire, qui a obtenu un grand succès, grâce aux émotions poignantes dont sont remplis les deux derniers actes, et grâce aussi à la façon supérieure dont cette pièce a été jouée. L'idée de ce drame, car c'est un drame, est morale, mais les éléments de la pièce sont empruntés à cinq ou six autres pièces; on peut citer, entre autres, la *Femme aux deux maris*, *Ruy-Blas*, etc. Mais les périls ont été évités avec une grande habileté par M. Charles Edmond, et le succès s'est dessiné net et franc. C'est simple et c'est terrible. Un mauvais sujet, le comte vénitien Mattei, criblé de dettes, disparaît, abandonnant sa jeune femme. Il va faire la guerre en Afrique; il trouve plaisant et commode de se faire passer pour mort et de se substituer au caïd Hamsa qui a été tué véritablement. Seize ans se sont passés; sa femme s'est remariée; elle a une fille de son mariage avec Mattei. Le comte, sous le nom de Hamsa, revient en France, se trouve en présence de sa femme qui s'appelle madame de Lancy, et de sa fille qu'il ne connaît point. La vue et les charmes de cette jeune fille calment les colères du terrible *Africain;* le lion se fait agneau pour n'épouvanter point cette enfant, et pour assurer son bonheur, il renonce à se ressusciter; il disparaît : on devine qu'un coup de pistolet va mettre fin à ses jours.

Geffroy a joué le rôle de l'Africain magistralement. C'est une de ses plus belles créations, il y est magnifique. Madame Guyon, chargée du rôle de madame de Lancy, en a fait un personnage sympathique et émouvant. Mademoiselle Emma-Fleury est une ingénue charmante. La partie comique, confiée à Monrose, a été portée par cet habile comédien avec un rare talent de composition.

Les vacances vont être pleines de surprises pour les enfants. Le Cirque a donné sa féerie la *Poule aux œufs d'or*, une merveille de merveilles. Surprises sur surprises, décors splendides, pièce intéressante, acteurs excellents, c'est tout ce qu'il faut, c'est plus qu'il ne faut pour garantir un succès colossal, et, hâtons-nous d'ajouter, bien mérité. La *Poule aux œufs d'or* a été servi dans les galanteries du spectacle gratis de la fête du 15 août.

Le plan de campagne de la nouvelle direction de l'Opéra-Comique est connu et laisse peu de choses à désirer aux admirateurs et aux habitués de ce théâtre : il y aura plus que des promesses dans les promesses que fait M. Beaumont au public. Trois ouvrages importants, trois opéras en trois actes, vont être mis à l'étude : *Salvator Rosa*, de MM. Grangé et Duprato; un ouvrage en trois actes de MM. Scribe et Boisseaux, musique de M. Offenbach, qui a été lu aux acteurs ces jours derniers; enfin, et pour couronner splendidement ce riche programme, un opéra en trois actes de MM. Scribe et Auber, dont la glorieuse collaboration nous promet un nouveau, un éclatant succès. Le *Docteur Mirobolan*, de M. Eugène Gautier, passera vers la fin du mois et servira à la rentrée de Couderc. Un joli opéra de MM. Crémieux et Caspers, *Ma tante dort*, vient aussi d'être heureusement transporté du Théâtre-Lyrique à l'Opéra-Comique. Il sera joué par madame Ugalde, mesdemoiselles Révilly et Bousquet, et MM. Moker et Ponchard.

L'activité est à l'ordre du jour à l'Opéra-Comique, et la nouvelle administration ne perd pas son temps, comme on voit.

Nous parlions de féerie tout à l'heure. La Porte-Saint-Martin, qui a fait des recettes excellentes pendant tout l'été avec des reprises, en prépare une d'une pièce qui a eu un grand retentissement au temps jadis : *le Pied de mouton*. Une féerie dans une salle féerique, c'est le comble!

Il entre dans ma spécialité, ou je ne m'y connais pas, de vous signaler l'immense succès que vient d'obtenir à Bade l'opéra de M. Gounod, *la Colombe*, dont les paroles sont de MM. Michel Carré et Jules Barbier. La pièce est puisée dans un conte de la Fontaine, *le Faucon*. C'est loin d'une colombe un faucon; mais qu'importe! les extrêmes se touchent. La partition de *la Colombe* est, de l'avis de ceux qui l'ont entendue, un chef-d'œuvre de mélodie. Roger a chanté délicieusement son rôle; madame Carvalho a fait des merveilles de vocalise; Balanquié et mademoiselle Faivre ont brillé à côté de ces éminents interprètes. Force a été à M. Gounod de reparaître sur la scène où on lui a fait une véritable ovation. Le soir, les musiciens de l'orchestre lui ont donné une sérénade. S. M. le roi de Wurtemberg assistait à cette représentation, qui a été une véritable solennité musicale.

Les deux sœurs Marchisio devaient paraître ensemble dans le *Trouvère*, mais mademoiselle Carlotta Marchisio, le soprano, paraît avoir redouté avec quelque raison le rôle de Léonore, le triomphe de madame Gueymard-Lauters, et laissera sa sœur Barbara chanter seule Azucena dans l'opéra de Verdi. Elle étudie, en revanche, le rôle de Mathilde de *Guillaume Tell*, où elle a de véritables chances de réussir. Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

On va s'occuper maintenant des vêtements d'automne avant que ceux d'été aient eu leur raison d'être. La maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne, qui compose toutes ses confections avec tant de goût et de discernement, prépare de nouveaux paletots d'une forme charmante, des manteaux et des pelisses amples et confortables, en magnifiques étoffes de soie, d'autres en drap léger rayé ou quadrillé ou en moelleuse étoffe de laine. On fait aussi en tricot, de petits paletots avec poches, qui ont beaucoup de succès.

On porte beaucoup de satin, et la maison *Lhopiteau* a fait, pour sa clientèle, plusieurs robes de cette étoffe sérieuse et bien appropriée à la température. L'une, qu'emporte à Hyères une grande dame russe, est couleur vert pré, à jupe unie accompagnée d'une grande pèlerine couvrant la taille et doublée de taffetas blanc.

Une autre était lilas, à taille courte, décolletée carrément et tout ornée de jais blanc. Elle devait être accompagnée, comme coiffure, d'une résille de jais blanc.

Une autre robe de dîner, créée par mademoiselle *Pauline Conter*, était de taffetas blanc chiné de gris, ornée dans toute sa hauteur de nœuds de ruban bleu, à corsage montant, à manches plates surmontées de bouillonnés, et se complétant par un col et des manchettes de guipure garnis de nœuds. Le bonnet *Charlotte Corday* était orné de fleurs bleues et d'une écharpe de taffetas frangé.

Plusieurs toilettes de jeunes filles destinées à des bals des eaux étaient :

Une robe de tarlatane à quinze petits volants à corsage froncé, à ceinture de large ruban rose replié en deux grandes coques retombant en avant sur deux longs bouts bordés de dentelle noire. La coiffure était une guirlande de petits boutons de roses, roses et blancs. En avant de la robe, au creux du corsage était un tout petit bouquet pareil.

Comme seul bijou, une plaque de corail rose montée en bracelet achevait cette jeune toilette.

Une autre de mousseline blanche à seize petits volants bordés de ruban bleu, se complétait d'une guirlande de myosotis sur le front, d'un bouquet semblable au corsage, et d'une parure de turquoise.

Une autre encore, également de mousseline blanche, avait un dessous vert d'eau, un corsage montant, et en avant, une garniture de dentelle blanche retenue ouverte de chaque côté et retournant par derrière un peu froncée, mais sans dépasser la robe verte. Dans les cheveux, des pampres verts et noirs se mariaient à de la dentelle.

Une superbe robe de lampas cerise et blanc, expédiée en Russie, avait des manches longues étroites, mais avec crevés et ornements découpés. Le bas de la robe, richement découpé en taffetas cerise et blanc, était tout couvert de ruches. La coiffure assortie était en plumes et diamants.

Une robe préparée pour une expédition lointaine était de velours grenat foncé, relevée de dentelles noires contournées par le bas, en festons croisés, et attachés par des boutons d'or de la grosseur d'une pièce de 2 francs. Le corsage était plat avec une berthe de dentelle noire à double rang légèrement creusée devant et derrière, à taille courte et manches très courtes ornées de dentelles posées à plat.

Deux jeunes et gracieuses belles-sœurs emportent dans leur résidence du Berri deux costumes d'amazone d'une ravissante fantaisie. L'un est vert myrte, avec un petit chapeau de feutre noir et une longue plume verte, l'autre noir avec une plume rose des Alpes sur un chapeau mousquetaire.

Un costume demandé à la maison de commission *Lassalle et Cie*, pour une représentation dramatique dans un château, ce qui est en ce moment la grande fureur, était une jupe de satin bleu saphir, ouverte par devant sur un dessous de satin blanc, un corsage à longue pointe orné d'aiguillettes d'acier, et une toque de velours bleu à plumes blanches.

Le temps d'hiver qui a persisté pendant tout le printemps et l'été, n'a guère permis de se produire aux belles pointes de Chantilly et aux châles mantelets que la maison *Violard*, 2, rue de Choiseul, avait fabriquées en vue des fraîches et légères toilettes de la saison nominale. Les belles dentelles que nous avons admirées dans cette maison d'élite ont été et sont encore surtout employées à des garnitures de châles, de cachemire et à des volants de robes de soirées.

Les robes destinées aux petites réunions et aux bals de la campagne se font toujours en mousseline, en gaze, ou en organdi, avec volants surmontés de bouillonnés et transparents de rubans terminés par des nœuds. Presque tous les corsages se font décolletés. Lorsqu'on veut les rendre moins habillés on les recouvre de fichus de tulle ou d'étoffe pareille à la robe. On met aussi en dedans de ces robes des chemisettes à plis plats dont nous

avons vu de délicieux modèles chez mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme.

Un charmant modèle de fichu, créé aussi par mademoiselle *Anna Loth*, est arrondi en arrière, pointu en avant, et destiné à garnir l'intérieur d'une robe ouverte. Les manchettes, assorties, sont également à pointes.

Le triomphe de mademoiselle *Anna Loth* est peut-être encore dans ses délicieux petits bonnets. Parmi ceux que nous avons admirés chez elle, nous en citerons un en blonde brodée et en dentelle noire, avec une écharpe de taffetas noir à volants de dentelle, et un bouquet de fleurs des champs seulement à gauche.

Un autre, également en blonde blanche, était orné d'une écharpe de dentelle noire, de verveine rouge, de prunelles noires et de nœuds de taffetas blanc bordés de dentelle noire.

Comme coiffures de soirées, on porte beaucoup de torsades et d'écharpes de taffetas à bouts de dentelles ou d'effilés, avec une simple touffe de fleurs des champs. Quelquefois ces fleurs sont disposées en nœud sur le front et en nœud au-dessus du cou.

Des nœuds semblables sont quelquefois en diamants au milieu de guirlandes de fleurs.

Une coiffure, qui faisait dernièrement un splendide effet dans une fête officielle, avait été composée par madame *Tilman*, 104, rue de Richelieu, et se composait d'une couronne de roses, d'un nœud de diamant sur le front, et de deux gerbes de diamant retombant de chaque côté.

Une autre se composait de giroflée marguerite des Alpes à feuillage de velours noir veiné d'or, et donnait un éclat infini à une toilette toute blanche.

Des groupes de fleurs ou de fruits destinés à orner d'une manière si charmante les chapeaux de jardin en paille de riz cousue, bordée de velours noir, reçoivent des mains de madame *Tilman* une grâce et une originalité tout exceptionnelles.

Les costumes d'enfants que fait exécuter madame *Thorel, à Saint-Augustin*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, ne peuvent non plus se comparer à aucun de ceux qui se font ailleurs. En voici quelques-uns portés par les enfants d'une amie :

Une petite fille de cinq ans avait une robe de grenadine grise chinée, à trois petits volants dans le bas, une confection de drap léger blanc quadrillé de noir, bordée de tuyautés de taffetas vert et à poches posées en travers, et un chapeau amazone de paille d'Italie, bordé de velours noir et orné d'une plume d'autruche blanche.

Un petit garçon de trois ans avait un costume de piqué maïs soutaché de rouge, se composant d'une jupe brodée au-dessus de l'ourlet, d'un zouave arrondi, une petite chemisette plissée et brodée de rouge, ainsi que les manchettes tuyautées, et un chapeau de paille d'Italie bordé de rouge et orné d'une plume de perdrix.

Un plus petit enfant avait une robe de piqué blanc, ornée de bandes de reps soutaché, une escarcelle également soutachée, et un chapeau rond à bords étroits, entièrement orné de rubans blancs.

Dans les modes d'automne ou plutôt de ce qui serait l'automne si toutes les saisons de cette année n'étaient pas bouleversées et confondues d'une si effroyable manière, la crinoline jouera toujours un grand rôle. Les jupes augmenteraient plutôt leur ampleur que de la diminuer et il est à craindre encore une fois que l'exagération de cette mode ne nuise à ce qu'elle a d'économique et d'avantageux.

Les jupes à ressorts d'acier de la maison *Creusy*, 153, rue Montmartre, tout en s'adaptant à tous les caprices et à toutes les modifications de la mode, sont par leur coupe habile, par leurs proportions sagement combinées, celles qu'on doit recommander à la femme de bon goût. En donnant de la grâce à sa toilette, de l'aisance à sa démarche, elles la préserveront de cette excentricité qu'on ne confond que trop souvent avec l'élégance. Ces jupes qui se font pour les eaux et les bains de mer en un joli coutil gris rayé, et pour les toilettes du soir en soie blanche, en tulle ou en mousseline brodée, suivent par leur forme la tendance de la mode qui est aux tournures effacées et aux robes à queues.

En somme, la richesse et l'éclat sont le grand caractère de nos modes actuelles, et il nous semble que nous devons nous en féliciter. Pendant trop longtemps un goût pauvre et mesquin, sobre jusqu'à la parcimonie et jusqu'à l'indigence a été confondu bien à tort avec la simplicité qui n'est qu'une suprême entente de l'harmonie. On comprend aujourd'hui que la distinction peut très bien se concilier avec les métaux précieux, avec les couleurs vives, avec les plus brillantes pierreries, et que pour garder le charme imposant de la femme du monde, il n'est pas indispensable de se travestir en quakeresse. Cette révolution d'ailleurs était indiquée et nécessaire. A mesure que les peintres et les poëtes nous faisaient mieux connaître l'antiquité grecque et asiatique, à mesure que nous pénétrions davantage en Orient et que nous en rapportions des merveilles d'art industriel, nos modes devaient forcément se rajeunir à ces grandes sources de civilisation raffinée. Comme par une nouvelle renaissance, la nacre, l'ivoire, la pourpre retrouvée par cette Chine patiente et poétique dont le goût s'impose à l'univers, tous les métaux, toutes les pierreries, les étoffes où l'or et l'argent se mêlent aux couleurs vives, viennent donner à nos vêtements une splendeur qu'ils ne perdront plus désormais. Enfin, l'artiste s'associe à cette œuvre de régénération; il devient nécessaire qu'un peigne, une broche ou une bague d'or aient été dessinés par un homme de talent, et, grâce à cet élan vers le beau, nous retournons aux créations admirables du XVIe et du XVIIIe siècle. Tous les ornements purement industriels, créés par une main servile disparaissent enfin de la toilette d'une vraie grande dame, et pour être réellement à la mode, il ne suffit plus d'avoir un sac d'argent et de s'adresser au premier marchand venu. La poésie reprend son empire, n'est-ce pas justice, après les misères d'un si long exil?

Madame Marie DE FRIBERG.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin, r. de Richelieu, 83 — Modes d'Alexandrine.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin 26.
Parfums de Violet, fourn. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.
Fleurs de la Mon De Laere, r. de Richelieu, 87. | Envoi de la Mon de Commission Lassalle et Cie

Entered at Stationer's Hall. LONDON at the Moniteur Office, 10 Greek Street Soho. NEW-YORK, Franco & Cie General Agents. MADRID, P. J. de la Peña

GRAVURE DE MODES N° 610.

Toilette de bains de mer. — Chapeau glaneuse de paille belge, garnis de velours noir et de gerbes d'épis et de fleurs des champs.

La tête de ce chapeau est oblongue; la passe, laitonnée, est unie, rabattue devant, plate des côtés, et retombant naturellement derrière.

Un velours noir, de 2 centimètres, borde le tour.

Un ruban de velours, aussi de 2 centimètres, entoure la forme ; il est noué devant en deux bouclettes, et noué derrière à deux bouts.

Sur le côté il y a deux gerbes, une petite composée seulement d'épis qui vient en avant, une autre plus longue (qui se rejette comme une plume en arrière), composée d'épis, de bluets, de paquerettes et de coquelicots. Ces deux gerbes sont retenues, au côté, dans un lien croisé en velours. On met dessous une bride de caoutchouc que l'on passe sous les cheveux par derrière.

Baigneuse de drap-flanelle fond blanc, à mille carreaux grisâtres, garnie de taffetas noir et de lisérés pensée.

Ce vêtement est entièrement ajusté du haut.

Le haut se compose d'une pièce plate qui descend à l'intérieur comme une petite pèlerine pour soutenir et maintenir le vêtement sur le haut du corps.

Le manteau baigneuse est taillé décolleté en cœur devant et derrière, il est monté à plat sous un liséré pensée qui dessine le décolleté et forme saillie sur la pièce plate.

Il a une couture sur chaque épaule et une au dos ; ces coutures s'arrêtent, puis laissent voir deux plis, repliés en dessous sur chaque épaule, et quatre derrière.

Ces plis et la disposition de la coupe fournissent une très grande ampleur dans le bas.

L'encolure est entourée d'une bande de taffetas noir formant des pattes en piques, le tout liséré de violet des deux bords.

Trois pattes ferment le manteau devant.

Il y a aussi deux pattes sur chacune des coutures de l'épaule et du dos. Elles sont en pareil au vêtement et sont lisérées de soie pensée.

Tout le bord, devant et au bas, est bordé d'une bande de taffetas noir à lisérés pensée.

La *baigneuse* est très longue et ronde, elle retombe plus derrière que devant.

Robe de mozambique (tissu plus fort et moins mou que le barége), fond gris-roussâtre clair à larges rayures plus foncées. Sur le tout est un semis de fleurettes brochées en soie noire et pensée. La fleur est noire, le feuillage pensée.

Cette robe est tout unie, à corsage plat, à manches bouffantes avec poignet. Sur le devant, du haut au bas, il y a des nœuds plats en taffetas noir liséré pensée.

Une bande de taffetas noir, liséré pensée, est posée à plat au bas de la jupe. Sous le bas déborde une petite ruche tuyautée, haute de 2 centimètres.

Toilette de deuil. — Chapeau de crêpe lisse noir, garni de velours, de dentelle, de marabouts mouchetés et de jais noirs.

La passe et la calotte sont tendues. Un velours noir borde la passe.

Sur le fond, qui est plat, il y a une coquille ronde de dentelle noire ayant au milieu une boule de jais avec pendeloque.

Le bavolet est bouillonné en crêpe lisse.

Sur la tête il y a quatre marabouts qui retombent de chaque côté, deux sur les bords et les deux autres se rejetant un peu en arrière.

Ces marabouts sont posés sur une coquille de dentelle noire qui déborde sur le haut de la passe où elle est retenue par une boule à pendeloques de jais.

Le bandeau est de velours noir avec un chou de dentelle de chaque côté, ayant chacun, au milieu, une boule et pendeloques.

Ruches de dentelle noire.

Brides de taffetas n° 30.

Robe de taffetas noir recouverte de gaze de soie noire et ornée de volants de gaze noire bordés de taffetas et de volants de taffetas à bords découpés.

Châle de gaze, ornée comme la robe.

La robe est montante, le corsage est uni avec boutons devant.

Taille ronde. Ceinture à agrafes.

Manches bouffantes avec poignet.

Au bas de la jupe il y a, alternativement, et posés en biais, un volant en taffetas à bords découpés excessivement froncé et un volant de gaze bordé de taffetas noir seulement soutenu, c'est-à-dire à peine froncé.

Une petite ruche frisette, haute en tout de 2 centimètres et découpée à chaque bord, couvre la naissance des volants.

Le châle, disposé d'une façon toute nouvelle dans la maison *Gagelin*, se compose d'un carré oblong en gaze noire ; cinq volants dont trois en taffetas et deux en gaze bordée de taffetas garnissent la partie qui retombe dessus. Des volants pareils à ceux du haut garnissent la partie qui fronce le dessous du châle. Une haute guipure termine la bas.

Deux ouvertures perpendiculaires sont pratiquées de chaque côté, de façon que les bras, passant dans ces fentes, maintiennent ce châle sans que le bras soit engagé sous le tout. La partie supérieure seule est engagée ; ce qui donne une grande facilité à porter ce châle avec élégance et à le maintenir sans le secours des épingles.

Toilette de petite fille. — Robe de tarlatane, corsage carré, froncé du haut en bas.

Petites manches formées par un petit volant tuyauté.

Jupe garnie de volants tuyautés.

Écharpe de taffetas bordée d'un tout petit volant.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet de mousseline à pois, garni d'une neige de tulle Bruxelles, une traverse de ruban coupe le fond, et se termine d'un côté par une chicorée de ruban décousu, et de l'autre par un groupe de petites cocardes aussi de ruban.

N° 2. Bonnet Charlotte Corday de blonde. Le fond est entouré d'une ruche de blonde rehaussée. Une ruche de blonde noire orne le dessus. Les côtés sont garnis de touffes de sorbier or et noir avec feuillage de ruban noir. Brides garnies d'une petite blonde.

N° 3. Pelisse reine-marguerite de mousseline noire garnie de broderies au plumetis. Chaque garniture est accompagnée d'une ruche gaufrée. Sous les garnitures des côtés il y a des ouvertures pour les bras.

Deux volants tuyautés simulent une pèlerine.

N° 4. Col Gabrielle brodé au plumetis. Ce col se compose d'une pièce plastron et d'un col à revers.

N° 5. Manche à parement brodé au plumetis.

N° 6. Manche assortie au col n° 4.



Courrier de Paris.

Il faut donc que nous nous résignions à commencer ce Courrier par deux nouvelles bien tristes. Deux morts, deux deuils!

Nos lectrices se souviennent sans doute du terrible accident arrivé il y a quelques mois à madame la comtesse de Saint-Marsault, l'aimable femme du préfet de Versailles. Pendant un bal donné à la préfecture, un lustre s'est détaché du plafond, et madame de Saint-Marsault qui vit l'imminence du danger se précipita pour prévenir les personnes exposées, et ce fut elle qui resta victime de ce dévouement. Elle reçut, dans la chute du lustre, de violentes contusions et de nombreuses brûlures. Ses jours, un moment menacés, lui furent rendus par des soins exquis, mais hélas! ce ne pouvait être que pour un temps. La guérison ne fut jamais complète, madame de Saint-Marsault a traîné, depuis lors, une existence sans cesse menacée, et ces jours derniers elle a succombé à un mal devenu incurable.

Le public avait oublié cet événement déplorable; les amis de madame de Saint-Marsault seuls s'attendaient à ce lugubre dénoûment. Ils n'ont pas été surpris; ils n'en sont pas moins dans le deuil. Les gens qui se dévouent au salut et au bien des autres ne devraient jamais mourir de leur dévouement! Les hommes ne sont pas déjà si portés aux bonnes actions, et il me semble que c'est les décourager que de leur montrer une expiation au lieu d'une récompense au bout, à supposer que l'on doive considérer la mort comme une expiation et une peine, au lieu d'une joie et une récompense!

Mais que voulez-vous, ce n'est pas la vie que l'on regrette toujours, c'est l'œuvre inachevée qu'on laisse derrière soi; cette œuvre que nous avons tous besoin d'accomplir, et sans laquelle nos jours sont inutiles ici-bas. Aussi, quand on voit une femme succomber au milieu de ses devoirs de mère et d'épouse, alors qu'elle les comprend sainement les uns et les autres; quand on voit un écrivain, un savant, un artiste, la tête pleine de beaux vers, la main ferme encore, le cœur ardent, tomber tout à coup foudroyé par la mort, on ne les plaint pas eux, ni cette mère, ni cet artiste, ni ce savant, ni ce poëte; mais on se demande si c'était bien l'heure qu'ils disparussent du milieu de nous, si leur tâche était remplie, s'ils avaient atteint le but où c'est notre mission à tous de marcher, s'ils avaient assez combattu pour avoir le droit de mourir!

Hélas! ainsi en fut-il pour madame de Saint-Marsault; ainsi en est-il pour cet autre qui vient lui, aussi, de mourir par un terrible accident, je veux parler de Decamps, ce puissant artiste qui a eu presque du génie à force de magnificence, d'originalité, de verve et de vérité dans son talent.

Oui, Decamps est mort. Cette nouvelle a été un coup de foudre dans le monde des arts, dans le monde de tous ceux qui honorent le talent, les grands cœurs, les grands caractères! Et comment est-il mort, ce merveilleux artiste dont le pinceau a tenu en haleine toute une génération, cet heureux poëte qui n'a été qu'admiré et dont les défauts s'oubliaient devant les qualités de son art! Ah! s'il était mort de vieillesse, la main défaillante à son œuvre, le génie éteint par les ténèbres de la maladie, on eût dit, en pleurant son départ : Il avait fait son temps, et nous avons, chacun de nous, le nôtre à faire! Après quoi le rideau de la grande comédie de la vie tombe sur la pièce, drame ou bouffonnerie, dont nous avons été le héros! Mais il n'en est pas ainsi pour Decamps; il était dans la force de l'âge, dans la toute-puissance de son talent, dans le midi de sa gloire. Un accident, un coup de foudre, et voilà les liens de la vie qui semblaient des chaînes tant ils étaient forts encore, brisés comme des fils ténus, et de tant de grandeur, d'un souffle si énergique, d'un talent si fécond, il ne reste plus rien!

Il faut bien que je raconte l'événement, puisqu'il doit être le dernier mot de cette existence si bien remplie.

Decamps habitait Fontainebleau depuis quelques années. Son plaisir, son délassement, sa santé étaient dans les exercices violents, le cheval, la chasse, la grande chasse à courre, la chasse rehaussée du danger. Il accompagnait donc, le mercredi 21 août, date funèbre, une chasse de la vénerie impériale. Decamps montait un cheval fougueux, un cheval vicieux, sujet à s'emporter. Il aimait la domination, ce fier caractère, il aimait à dompter, à vaincre. C'était son essence. Il avait dominé la foule toute sa vie; il avait dompté la gloire, il avait vaincu la popularité. Qu'était-ce un cheval à soumettre à côté de ces luttes en quelque sorte surhumaines où les plus vigoureux cœurs succombent quelquefois? Ses amis dirent vainement : « Ne montez pas ce cheval! » Decamps souriait, et il étreignait le ventre de la bête avec une telle force, que les timides prenaient confiance à le voir maître de sa monture qui piaffait impuissante sous cette puissante étreinte!

Mais qui peut répondre que les vaincus d'un jour ne seront pas les vainqueurs du lendemain? Qui peut dire que les plus grandes forces ne failliront point à un moment? Les meilleurs nageurs se noient, les meilleurs cavaliers font des chutes terribles!

Cheval et cavalier partent donc. Au détour d'une allée vint à passer la meute aboyant, les cors chantant leurs fanfares; le bruit est formidable, le cheval piaffe, s'irrite, s'emporte sous bois. Decamps est encore le maître, il vaincra sans doute cette fougue; mais hélas! il a beau se courber sur le cou frémissant du cheval, il rencontre une branche, à hauteur de sa tête. Le cavalier est renversé, on le relève sans connaissance avec le crâne fracassé, et deux heures après, le grand artiste expirait dans les bras de ses amis.

Est-ce assez lamentable! et la gloire tient-elle donc à si peu de chose! Jamais aucune formule de style ne suffira à dire la douleur de ceux qui aimaient cet homme si sympathique, non plus qu'à retracer les regrets de ceux qui n'admiraient que l'artiste.

Decamps était né à Paris en 1803. Son talent avait une double face. Il fit de la satire peinte; ses fameux singes dans lesquels il résuma l'humanité, ont eu un retentissement que je n'ai pas besoin de rappeler. Les sujets de ses tableaux ont été le plus souvent très simples : un enfant jouant avec une tortue, un pacha fumant sa





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Haute Lingerie de la Mlle Colas rue Vivienne N° 17.

pipe, un invalide, un garde chasse. Il avait une passion très vive pour les sujets orientaux. Il avait approfondi l'Orient; il l'avait étudié sous tous les tons, et on se souvient sans doute du succès immense de quelques-uns de ses tableaux : la *Ronde de nuit*, le *Supplice des crochets*, le *Corps de garde turc*, l'*Ecole turque*, etc., etc. Decamps a peint également des tableaux de bataille, sa fameuse *Défaite des Cimbres* (1833) a fait assez de bruit.

Rien de cela n'a pu le sauver d'une vulgaire branche d'arbre !

Revenons à des sujets moins sombres. L'Académie française a tenu sa réunion annuelle le 23 août, et cette réunion a été une double fête pour les lettres. M Villemain a prononcé le discours où se trouvent résumées les récompenses accordées par l'Académie aux œuvres littéraires que ce grand corps de lettrés a la mission d'encourager et de couronner. M. Villemain c'est l'éloquence, c'est la finesse, c'est la grâce, c'est la critique habile, bonne conseillère et bienveillante, c'est le goût et l'atticisme! Ce discours qui aurait pu n'être qu'une aride nomenclature, est une leçon charmante de littérature. Personne ne s'entend aussi bien à critiquer finement l'œuvre même dont il proclame l'excellence et la victoire. Chaque trait porte, le trait de l'éloge, comme le trait du blâme. Comme il sait dire au vainqueur : « C'est bien, mais ce n'est pas parfait. » Trente lignes du discours de M. Villemain sont une haute leçon de morale religieuse à propos du prix de 3000 francs décerné à l'ouvrage de M. Emile Saisset : *Essai de philosophie religieuse*. Comme il peint en quelques mots la grande figure du chancelier d'Aguesseau, au sujet du prix de 2000 fr., accordé à M. Francis Rollin pour son livre le *Chancelier d'Aguesseau*. Quel charmant cours d'histoire littéraire lui fournissent les deux livres de M. Marcou sur *Pélisson* et de M. Lenient sur la *satire en France*, et celui de M. Paul Albert sur *saint Jean Chrysostome !*

Comme il sait descendre avec grâce de ces hauteurs de l'histoire philosophique et littéraire, pour parler en style simple et net, et pur comme de l'eau de roche, du livre de M. Rondelet, les *Mémoires d'Antoine*.

Écoutez avec quel charme M. Villemain s'exprime au sujet de quelques volumes de poésies couronnées à ce concours.

« Deux recueils de poésies, dit-il, sont aussi réservés par l'Académie pour le talent et l'emploi du talent. Ici, un homme jeune encore, qui a voyagé dans l'Orient, lui emprunte, soit une antique légende, soit de gracieuses et terribles images. Il renouvelle la tradition populaire du Juif errant, et mêle à ce vieux récit quelques accents d'une émotion plus douce et comme une évangélique pitié. Il montre la miséricorde divine accordant la mort à l'homme maudit sur la terre. Ailleurs, il peint les jalouses fureurs de l'Orient et les longues souffrances de l'amour fidèle. L'art peut manquer parfois à ses vers, mais ils ont la puissance de l'imagination émue et la pureté d'âme dans la passion. C'est assez pour attirer l'attention de tous ceux qui aiment encore la poésie. »

Les deux poëtes dont il s'agit sont M. Édouard Grenier et M. de Beauchêne. Un troisième poëte a été couronné par l'Académie, c'est M. Louis Ratisbonne, l'auteur délicat d'une belle traduction du Dante.

« L'époque de Dante, dit M. Villemain, le caractère extraordinaire de son génie, l'aspect d'antiquité, indigène, il est vrai, qu'il a même pour ses lecteurs nationaux d'aujourd'hui, semblaient rendre souvent impossible la renaissance de sa poésie dans des vers français, calqués maintenant sur les siens. Combien la diction et le rhythme de notre langue n'auraient-ils pas à souffrir d'une telle contrainte! Que de fois notre vers se briserait sous le poids de la pensée du poëte ! Que de fois la fidélité littérale paraîtrait inculte et prosaïque! Souvent aussi cette pensée originale, rendue dans sa rudesse, ne le serait pas dans sa naïveté et ne serait plus que bizarre. Il n'est pas un de ces reproches que l'interprète nouveau de Dante ne puisse encourir dans quelque partie de son ouvrage; et cependant il a osé avec talent et s'est inspiré de sa persévérance, égalant parfois, dans ses rimes françaises, l'harmonie des tercets italiens, et donnant çà et là, par quelque vers fort et simple, comme l'empreinte du poëte original. Sa traduction en vers est alors bien autrement fidèle que la prose française n'avait tenté de l'être, dans les mêmes passages, sous des mains habiles. Enfin, ce qui est plus encore, malgré les fautes de négligence ou de nécessité, malgré les choses inattendues qui choquent, pour prix de ce long travail, de cette pieuse admiration de Dante, on sent par moments comme un souffle de cette mélodie dont les sons n'arrivent pas tout entiers jusqu'à nous. »

Je ne finirais pas avec les citations; je préfère donc vous dire tout de suite quelles autres œuvres ont été couronnées : c'est le remarquable, savant et tout poétique travail de M. Wallon sur *Jeanne d'Arc*, c'est de l'épopée nationale; puis l'*Histoire d'Angleterre* de M. Bonnechose. Le prix légué par M. Maillé-Latour-Landry à titre d'encouragement à un écrivain dont le talent demanderait aide et assistance, a été décerné à M. Philoxène Boyer, et c'est vraiment justice. Un autre prix fondé pour l'homme de lettres ou la veuve d'un homme de lettres digne d'une marque d'intérêt public a été donné à madame Louis Fleury « dont le talent s'inspire de la vieillesse même pour trouver de beaux vers, » et à M. Thalès-Bernard « érudit et poëte, et jeune encore, atteint de la plus douloureuse infirmité qui puisse s'attacher aux longues études et aux dernières années. »

Les lettres ont donc eu leur fête ces jours-ci, si les arts ont eu leur deuil !

X. Eyma.



MÉLANGES.

Les prix proposés par l'Académie française pour 1861, sont les suivants :

L'étude littéraire sur le génie et les écrits du cardinal de Retz est remise au concours pour 1861. Le prix sera une médaille d'or de 2000 francs.

L'Académie propose pour sujet du prix de poësie qui sera décerné en 1861, *l'Isthme de Suez*. Le prix sera une médaille d'or de 2000 francs.

L'Académie propose pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1862 : *Une étude sur le roman en France depuis l'Astrée jusqu'à René*. Le prix sera une médaille d'or de 2000 francs.

*
* *

Un vol considérable et des plus audacieux vient d'être commis dans la sacristie de l'église métropolitaine. Le *trésor* de l'église Notre-Dame a été enlevé ; grâce à d'actives recherches on est parvenu à trouver une partie des précieux objets volés. Depuis quelques jours on était occupé à réparer les vitraux de la sacristie ; ces travaux étant terminés, on se disposait à enlever le petit échafaudage volant établi en dehors de la fenêtre, le lendemain même du jour où le vol a été commis. Par une singulière fatalité, le prêtre, chargé de la garde du *trésor*, qui porte le titre de *chevecier*, et qui couche habituellement au-dessus de la sacristie, était en congé. Cette circonstance était évidemment connue des auteurs de ce crime.

Le *trésor* de Notre-Dame, que les rois de France avaient sans cesse enrichi par des dons magnifiques, avait un caractère historique intéressant au point de vue de l'art. Le *Moniteur* en a donné la nomenclature que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« On y comptait, en 1763, quatre bustes et deux images en vermeil, or et pierreries ; un livre d'épitres relié en vermeil ; six reliquaires de même matière et trois autres en argent ; deux grands reliquaires en or ; cinq châsses de vermeil ; quatre crosses ; une armoire pleine de chandeliers de vermeil ; six croix de vermeil ; une croix d'or attribuée à saint Éloi, et une d'argent ; trois vases de vermeil et trois d'argent ; sept calices en vermeil, un en or et deux en argent ; trois burettes en vermeil ; un grand ciboire en argent ; deux paix en vermeil ; un soleil de vermeil et un d'argent ; deux encensoirs d'argent ; un baguette de vermeil ; un bâton cantoral en vermeil ; un réchaud d'argent à placer sur l'autel pendant l'hiver ; un tombeau d'argent pour le jeudi-saint ; un bras en vermeil, et un grand nombre d'autres vases ou reliquaires.

» Ces objets n'étaient pas, pour la plupart, antérieurs au XVIe siècle, mais il y en avait aussi de beaucoup plus anciens, ainsi que nous l'apprennent MM. de Guilhermy et Viollet-le-Duc, dans leur *Description de Notre-Dame*, qui nous fournit en partie ces détails.

» On peut citer dans le nombre : la sainte couronne d'épines de Notre-Seigneur, en l'honneur de laquelle saint Louis construisit la Sainte-Chapelle ; le saint clou qui appartenait à l'abbaye de Saint-Denis ; la croix d'or de l'empereur Manuel Comnène (XIIe siècle), que la princesse Anne de Gonzague légua, en 1683, aux moines de Saint-Germain-des-Prés ; deux calices en vermeil du XIIIe siècle ; la relique de la vraie croix envoyée en 1109, à Galon, évêque de Paris, par Anseau, chantre de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem ; la crosse en bois et cuivre de l'évêque Eudes de Sully ; le crucifix que tenait saint Vincent de Paul lorsqu'il assista le roi Louis XIII à ses derniers moments ; la discipline de saint Louis ; plusieurs fragments d'étoffes qui passent pour avoir fait partie d'un vêtement de ce prince ; un sac de soie tissu d'or, une ceinture de lin rehaussée d'ornements de couleur, et d'autres linges qui lui auraient appartenu. En outre de ces précieuses et antiques reliques, de nombreux dons faits à différentes époques sont encore venus accroître la richesse du trésor de l'église cathédrale de Paris, à laquelle les artistes de notre temps achèvent de restituer en ce moment son ancienne splendeur. »

Une partie des objets que les voleurs n'ont pu emporter a été retrouvée, mais quelques-uns d'entre eux étaient dépouillés de leurs riches montures.

*
* *

Après avoir regratté et remis à neuf la nef, le chœur et les bas-côtés de Saint-Étienne-du-Mont, les ouvriers viennent d'aborder deux autres séries de travaux dans cette belle église : tandis que les uns font une restauration à fond du beau portail renaissance de l'église, d'autres sont occupés à restaurer les nombreuses chapelles du pourtour, de la nef et du chœur. En exécutant ce dernier travail, on vient de découvrir dans une des chapelles qui sont à gauche de ce chœur, sous une couche de badigeon, des peintures à fresque, endommagées sans doute, mais qui ne le sont pas tellement qu'un pinceau habile ne puisse les restaurer, si, après un examen, on juge qu'elles méritent d'être conservées.

*
* *

Parmi les immeubles à exproprier dans la Cité se trouve l'ancienne église des Barnabites. Bien que ce monument, qui se trouve vis-à-vis le Palais-de-Justice, ait été réservé lors des expropriations faites pour l'ouverture du boulevard de Sébastopol, la démolition en devra être opérée pour faire place à des constructions de profondeur convenable, ayant face sur le boulevard. D'ailleurs, il est sujet à reculement du côté de la rue de Constantine, par suite du nouvel alignement assigné à cette rue.

Des souvenirs historiques se rattachent à ce monument. Saint Éloi fonda, sur un assez vaste emplacement qu'il avait obtenu de Dagobert, vis-à-vis du palais, une communauté de religieuses sous l'invocation de saint Martial, évêque de Limoges. La célébrité de cette maison y attira de si nombreuses prosélytes, que Dagobert en étendit la circonscription à tout l'espace de terrain compris entre les rues de la Barillerie, de la Calandre, aux

Fèves et de Constantine. C'est ce qu'on appela alors la *Ceinture de saint Éloi*. Mais au commencement du XIIe siècle, les religieuses furent dispersées dans des couvents éloignés. L'abbaye fut alors donnée à Thibaud, abbé de *Saint-Pierre-des-Fossés*, à la condition d'y mettre un prieur et douze religieux de son ordre. Cela se passait en 1107, et dix-huit ans après l'évêque de Paris, Étienne de Soubi, en prenait possession. C'est de cette époque que date l'ouverture de la rue Saint-Éloi, qui fut ouverte sur les ruines de l'ancienne église, dont le chevet forma une église nouvelle sous le vocable de l'ancien patron, saint Martial. De la nef on fit une seconde église, sur l'emplacement de laquelle fut élevée plus tard celle des Barnabites.

En 1134, ce monastère fut rendu aux religieux de Saint-Pierre, qui le conservèrent jusqu'en 1530. A cette époque, leur principale abbaye, nommée *Saint-Maur-des-Fossés*, fut réunie avec ses dépendances à l'évêché de Paris. Ce fut en 1629 que M. de Gondi, premier archevêque de Paris, y installa la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, dits Barnabites, que le roi Henri IV avait appelés en France vers 1608. Ces religieux, qui se consacraient aux missions, firent rebâtir l'église et la communauté qui tombaient en ruines. Le portail actuel a été élevé en 1704. Le couvent des Barnabites, supprimé en 1790, devint propriété nationale. Une partie en fut aliénée les 6 prairial, 1er messidor an V, 11 thermidor an VI. Le reste, qui est sur le point d'être cédé à la ville par le domaine, sert de dépôt général du mobilier de l'État.

*
* *

Un intéressant travail a été publié à Londres sur la galerie nationale des tableaux de cette capitale. On y trouve le prix qui a été payé pour l'acquisition de chaque ouvrage, le nom du précédent propriétaire et la date de la cession. La somme totale qui a été dépensée est de 184,505 liv. sterl. Le *Paul Véronèse*, ajouté à la galerie au prix de 13,650 liv. sterl., est le seul tableau qui ait coûté une somme aussi considérable. La collection acquise de M. Angerstein en 1824, moyennant la somme de 55,000 liv. sterl., forme le noyau du musée. Elle se composait de trente-huit tableaux, parmi lesquels était la série du *Mariage à la Mode* d'Hogart; le *Jules II* de Raphaël; quelques-uns des plus beaux paysages de Claude; *l'Enlèvement de Ganymède* et le *Vénus et Adonis*, du Titien, etc. En 1843, dix-neuf tableaux furent ajoutés à ceux-ci; de ce nombre étaient: *Sainte-Catherine*, de Raphaël; *Bacchus et Ariane*, du Titien, payé 9,000 liv. sterl.; *Mercure apprenant à lire à l'Amour*, et l'*Ecce Homo*, du Corrége, achetés ensemble au marquis de Londonderry, 11,500 liv. sterl.

Le 24 novembre 1843, sir Charles Eastlake fut nommé conservateur de la galerie. *Le Jugement de Pâris* fut acheté sous ses auspices en juillet 1844, de M. Penrice, moyennant 4,200 liv. sterl.; *la Vision d'un chevalier*, de Raphaël, en 1847, 1,050 liv. sterl.; *l'Adoration des bergers*, de Velasquez, 2,050 liv. sterl., et beaucoup d'autres. La collection Krüger fut achetée en 1854, 2,800 liv. sterl.; quelques-uns des tableaux qui en faisaient partie furent revendus ensuite. En novembre 1847, une collection de trente-un tableaux fut achetée de la galerie Lombardi-Baldi, à Florence, pour une somme de 7,035 liv. sterl. Dans le mois de janvier de cette année, la collection Beaucousin, composée de quarante-six tableaux, a été achetée à Paris 9,205 liv. sterl. Du Titien: *La Madone et l'Enfant Jésus, saint Jean et sainte Catherine*, et le portrait de l'Arioste, indépendamment d'autres ouvrages d'une grande importance. Une liste de legs et de dons faits à la nation est annexée au rapport, qui forme une histoire complète de la galerie nationale.

*
* *

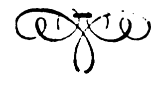
La fontaine des Innocents n'avait pas, dans l'origine, la forme qu'elle offre aujourd'hui : elle se composait de trois arcades seulement, formant une espèce de tribune ou de *loggia* italienne dépendant d'une maison particulière, au coin de la rue aux Fers et de la rue Saint-Denis : Pierre Lescot et Jean Goujon, les deux artistes du Louvre, en avaient dessiné l'un l'architecture et l'autre les bas-reliefs. Quand l'idée vint, sous Louis XV, de recueillir ce précieux morceau et d'en faire un monument isolé, le sculpteur Pajou fut chargé de le compléter par la composition d'une quatrième arcade, conçue dans la donnée des premières.

Lorsque, l'année dernière, la création du square et la régularisation des abords des Halles firent entreprendre la translation et la reconstruction de la fontaine, l'administration municipale, justement inquiète des conséquences que pouvait avoir pour les bas-reliefs ce nouveau déplacement, voulut qu'avant tout travail on en prît un moulage auquel on pût les comparer après. Heureusement on n'a eu à regretter aucun accident; la nature même des matériaux a favorisé l'opération, du moins pour les sculptures de Jean Goujon, qu'on a trouvées dans un état de conservation parfait.

Celles de Pajou, taillées dans une pierre moins dure, avaient beaucoup souffert, et l'on a reconnu l'impossibilité de les réemployer; on a dû en faire une copie, qui remplace aujourd'hui l'original.

Dès le commencement des travaux, M. le préfet de la Seine, au nom de la ville de Paris, s'est empressé d'offrir à M. le directeur général des musées impériaux ces précieux moulages de Jean Goujon et les fragments de Pajou pour les galeries de la sculpture française. Bientôt les artistes pourront contempler de près au Louvre ces élégants morceaux d'un monument que l'Italie envie à la France.

LOUIS DE SAINT-PIERRE





LA PIERRE DE TOUCHE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Ma foi, dit du Croisil, j'affirme n'avoir jamais récolté que des sourires ravissants, des mots délicieux, rien de plus significatif.

— Moi, dit Norval, je déclare n'avoir jamais obtenu une meilleure moisson ; je souffre de la disette.

— Hélas ! j'ai à peine glané dans votre champ, messieurs, reprit Desmarest ; notre récolte, je le vois, ne saurait guère nourrir une robuste espérance. Et pourtant on répète partout que nous sommes les mieux accueillis, et les autres concurrents se retirent devant nous.

— Il faut pourtant bien savoir à quoi nous en tenir, palsembleu, dit du Croisil ; c'est facile : nous quittons Trois-Fontaines après demain ; demandons chacun un entretien particulier à notre châtelaine, déclarons-lui nos sentiments, et pressons-la de s'expliquer.

— J'appuie la proposition de l'honorable préopinant, dit Desmarest en souriant. Aujourd'hui même montons à l'assaut de la citadelle inexpugnable, et celui de nous trois qui aura planté son étendard sur la brèche recevra les félicitations des deux autres.

— Je ne promets pas de le féliciter de bon cœur, dit Norval.

— Nous vous donnons le droit de lui faire la grimace, répliqua en riant du Croisil.

Ils rejetèrent alors leur fusil sur l'épaule, et se remirent en marche. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent, dans un petit chemin, dont ils étaient séparés par le ruisseau de Vaucouleurs, madame Davenel qui venait à leur rencontre. Elle était à cheval, vêtue d'une robe blanche amazone, et vraiment délicieuse dans ce costume, qui faisait admirablement ressortir ses formes élégantes et délicates. Un vieux domestique la suivait. Du Croisil cambra sa belle taille, Desmarest fit appel à ses plus jolis mots, et Norval prépara ses regards les plus expressifs. Il fallait, pour se joindre, traverser un pont de bois jeté sur le ruisseau assez large en cet endroit. Comme les chasseurs en étaient encore à une certaine distance, Juliette poussa son cheval pour le franchir ; soit que l'animal eût senti fléchir le pont sous ses pieds, soit que le bruit de l'eau, qui formait une cascade à cet endroit, l'eût effrayé, il se cabra, fit un bond de côté, brisa l'échalier qui servait de garde-fou, et tomba à l'eau avec Juliette désarçonnée par ce brusque mouvement. De grands cris retentirent dans la campagne ; nos trois chasseurs accoururent en toute hâte. Arrivés sur le pont, ils allaient se jeter à l'eau, quand le vieux domestique leur fit remarquer qu'un homme les avait devancés. Cet homme avait déjà saisi un pan de la robe de madame Davenel, et la ramenait à la rive, en luttant énergiquement contre le courant. Ils s'élancèrent aussitôt vers l'endroit où le nageur allait aborder, et reçurent la jeune femme évanouie.

Juliette eut bientôt repris ses sens ; elle parut recueillir ses souvenirs, regarda autour d'elle à plusieurs reprises, et dit d'un air étonné :

— Eh bien ! où est-il donc?

Il était facile de comprendre qu'il s'agissait de la personne qui l'avait retirée de l'eau. On chercha de tous côtés.

— Parti, répondit du Croisil.

— Ah ! fit Juliette d'un air affligé.

— Tenez, le voilà là-bas, qui gravit un coteau, dit Desmarest.

Juliette regarda vivement dans la direction indiquée, et vit un jeune homme en blouse, regagnant à pas pressés le village de Dammartin.

— Oui, oui, murmura-t-elle avec émotion, c'est lui, c'est bien lui !...

Et elle demeura pensive.

En ce moment, le vieux domestique ramenait le cheval qui avait abordé plus bas. Juliette se remit aussitôt en selle, et l'on se dirigea vers Trois-Fontaines. Juliette ne hâta pas l'allure de sa bête ; ses yeux se reportaient souvent sur l'horizon derrière lequel avait disparu celui qui l'avait sauvée.

Tout le reste de la journée, elle parut préoccupée ; ses hôtes en firent encore la remarque.

— Madame Davenel est bien rêveuse, bien distraite, dit Norval en soupirant.

— Tubleu ! est-ce qu'elle songerait à ce petit paysan? dit du Croisil avec un sourire dédaigneux.

— Hum ! dit Desmarest, cœur de femme, énigme de sphinx. Mais n'oublions pas nos conventions.

II.

Juliette, en effet, pensait au jeune homme qui l'avait secourue si fort à propos. Avant qu'elle se fût évanouie, elle l'avait reconnu au moment où il s'approchait d'elle à la nage, et c'était le premier souvenir qui se fût éveillé dans son esprit lorsqu'elle avait recouvré connaissance. Dans son enfance, quand Juliette venait avec sa mère à Trois-Fontaines, elle y avait souvent rencontré un jeune garçon qui s'était fait le compagnon de ses jeux. C'était le fils d'un propriétaire du voisinage lié avec M. Davenel. L'enfant n'était pas beau, mais il se montrait si bon, si caressant, si gracieux, que tout le monde l'aimait, et que Juliette l'avait pris en grande affection. Plus tard, placé dans un collége de Paris,

Maurice ne revint plus que rarement à Trois-Fontaines; le temps des vacances seul le réunissait à sa jeune amie. C'étaient alors des folâtreries charmantes et des gaietés intarissables auxquelles, toujours trop tôt, on coupait court. Les enfants, comme les oiseaux, ne se fatiguent jamais à voltiger. Mais bientôt vint l'adolescence, et avec elle son cortége virginal de timidité, de pudeur, de réserve: on se revit moins souvent encore que par le passé; on ne courut plus joyeusement ensemble dans les prairies et sous les ombrages; on ne se parla plus qu'avec discrétion; on ne se regarda plus qu'en rougissant; bref, on ne s'aimait plus comme autrefois, mais on était sur le point de s'aimer autrement. Maurice, devenu jeune homme, n'avait que trop bien tenu toutes les promesses de son enfance: il était petit, grêlé, presque laid, mais expressif, gracieux, spirituel. Juliette était déjà une belle et bonne jeune fille, si bonne qu'elle ne voulait pas convenir que Maurice fût laid; elle ne voyait sans doute que son âme.

Un malheur soudain vint interrompre cette charmante pastorale à peine ébauchée. Le père de Maurice, imprudemment engagé dans une entreprise agricole, avait vu sa fortune dévorée en un jour par un procès. Il résolut alors de s'expatrier. Maurice dut suivre son père en Amérique. Ce départ lui causa bien des larmes. A peine eut-il le temps de faire ses adieux à sa compagne de Trois-Fontaines. Juliette conserva longtemps son souvenir, et ce ne fut pas sans doute un des moindres motifs qui la portèrent à refuser d'abord la main de M. Davenel. Mais, un poëte l'a dit: L'amour que rien ne vient raviver, est comme une flamme de punch qui s'éteint faute d'aliment. L'image de Maurice s'effaça peu à peu de l'âme de Juliette. Une fois, cependant, — il y avait peu de jours de cela, — se promenant seule par une belle soirée dans la campagne, comme elle approchait de l'une des trois sources de ses prairies, elle s'arrêta soudain en apercevant un homme assis au bord. Les clartés du ciel constellé n'étaient pas assez vives pour lui permettre de distinguer cet homme. Au bruit qu'elle fit, il se leva, la regarda, parut hésiter, puis s'éloigna rapidement. Juliette était médiocrement brave, elle craignit que ce ne fût un malfaiteur et revint sur ses pas. Mais, comme elle regagnait le château, elle fit un brusque mouvement, frappée qu'elle était d'une idée subite: elle venait d'imaginer que l'étranger qu'elle avait aperçu au bord de la fontaine n'était autre que Maurice; il lui semblait avoir reconnu, à travers le clair-obscur de la campagne, sa physionomie et sa démarche. Ne comprenant pas cependant comment il se fût éloigné d'elle au lieu de se faire reconnaître, elle en conclut que ce ne devait pas être lui, et n'y pensa bientôt plus. Mais, après l'accident du ruisseau, elle ne pouvait plus douter que Maurice ne fût dans le pays, et cette découverte réveilla mille souvenirs endormis dans un repli de son cœur. Ce n'est pas que Juliette retrouvât en elle les sentiments à la fois passionnés et naïfs qu'elle avait ressentis pour son pauvre compagnon; mais, à défaut d'un penchant qui n'existait plus, elle éprouvait du moins de la reconnaissance; cette considération était bien suffisante pour qu'elle s'intéressât à Maurice. Au village de Dammartin habitait une bonne femme, nommée la Guérin, qui avait été la nourrice de ce jeune homme; elle se promit de l'aller voir et de l'interroger.

Comme elle formait ce projet en se promenant dans son jardin, le marquis du Croisil l'aborda d'un air plus cérémonieux que d'habitude.

Juliette, nous l'avons dit, n'était pas insensible à la beauté d'Antinoüs du marquis du Croisil. Les grands yeux noirs de ce jeune homme, sa taille admirablement dessinée, ses élégantes façons avaient trouvé l'accès de son cœur. Si elle ne l'aimait pas positivement, elle le goûtait fort. Peut-être aussi n'eût-elle pas été fâchée de recevoir de lui le titre de marquise, car les femmes aiment toutes les futilités, les titres comme les bijoux. Il cueillit une rose du Bengale, et la présentant à Juliette:

— Prenez, madame, dit-il en souriant et en faisant briller ainsi les plus belles dents du monde sous sa moustache noire. J'ai à vous parler... sérieusement. Si mes paroles sont agréées de vous, vous me la rendrez, sinon vous l'effeuillerez, et je me résignerai à perdre tout espoir.

Juliette prit la fleur et regarda le marquis avec surprise.

— De quoi s'agit-il, monsieur? demanda-t-elle en souriant. Je ne comprends pas...

— Je m'explique, madame.

Et aussitôt il lui dépeignit toute la vivacité de son amour. Il le fit avec une grâce parfaite qui n'était pas exempte de sincérité, car Juliette méritait certes d'inspirer les plus tendres sentiments. Lorsque du Croisil eut terminé sa déclaration dans les formes avec l'offre de sa main, il en attendit le résultat. Juliette, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, dans une attitude réfléchie, les joues animées d'un vif incarnat, marchait toujours en silence dans une allée ombreuse, et tourmentait les pétales de sa rose.

— Eh bien! madame? reprit du Croisil d'une voix émue; que dois-je espérer? que dois-je craindre? Me rendrez-vous cette fleur? ou l'effeuillerez-vous? Je tremble!

Juliette n'était pas moins troublée; prise un peu à l'improviste, elle ne savait que décider. Elle n'avait pas encore assez interrogé son cœur et craignait

de se tromper sur son véritable penchant. Toutefois, elle ne voulait pas décourager le marquis. Elle recula la difficulté dans l'espoir de la mieux résoudre.

— Cette fleur est charmante et me plaît, monsieur, dit-elle avec un certain embarras. Je désire la garder quelque temps comme souvenir. Si vous voulez bien me le permettre, j'attendrai pour vous la rendre mon retour à Paris.

— Elle sera flétrie alors, madame!

— Qu'importe! pourvu qu'elle ait toujours la signification convenue.

— Ah! madame, s'écria du Croisil en inclinant le genou, je la trouverai plus fraîche et plus brillante qu'aujourd'hui si elle m'apporte alors le bonheur.

Desmarest, Norval et quelques dames installées au château, parurent en ce moment au détour du sentier que suivaient Juliette et du Croisil. On se réunit et l'on continua la promenade. Après quelques instants, Juliette se détacha du groupe et gagna le château où elle avait des ordres à donner. Lorsqu'elle voulut rejoindre ses hôtes, ils avaient quitté le jardin et étaient entrés dans le bois. Ne les voyant pas, elle se rendit au salon, où elle se mit au piano. Le jour commençait à tomber et prédisposait à l'émotion. Juliette laissa errer ses doigts sur les touches, et préluda avec une gracieuse mélancolie; un accompagnement succéda à ce prélude, et une voix fraîche et pure commença l'une des plus charmantes mélodies d'Hérold.

Pourquoi trembler? c'est moi qui vous implore!
Qu'un seul regard daigne tomber sur moi!

Elle chanta surtout délicieusement ce délicieux passage :

Ah! dans vos yeux laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux!
Tout en ces lieux semble nous dire :
L'amour est là, soyez heureux!

A peine eut-elle terminé cette mélodie qu'elle entendit applaudir doucement à ses côtés; elle se retourna et vit Desmarest.

— Ah! madame, murmura-t-il avec passion, c'est mon âme qui vient de chanter avec votre voix! et c'est à vous que s'adressait cette hymne de *Zampa*!

Juliette tressaillit malgré elle. Desmarest s'en aperçut et reprit aussitôt avec une accentuation qu'il modulait à ravir :

Pourquoi trembler? c'est moi qui vous implore!
Qu'un seul regard daigne tomber sur moi!
J'y vois encore
Et le trouble et l'effroi!
Quand vous adorer est ma loi?

Prédisposée à l'émotion par les influences du soir, par son propre chant même, Juliette se sentit de plus en plus troublée et garda le silence, de peur que sa voix ne trahît son trouble. Desmarest continua en s'animant :

Ah! dans vos yeux laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux!
Tout en ces lieux semble nous dire :
L'amour est là, soyez heureux!

— A merveille! dit enfin Juliette avec un peu de calme; vous récitez les vers dans la perfection.

— C'est que ces vers, se hâta de répliquer Desmarest, sont en harmonie parfaite avec les impressions de mon cœur, madame!

Juliette se leva pour n'en point entendre davantage; mais Desmarest la fit se rasseoir doucement et la contraignit de l'écouter. Embarrassée, elle laissa errer ses doigts sur le piano et en tira des sons vagues et mélodieux, tandis que le jeune député lui parlait, avec une éloquence vraiment pénétrante, de l'admiration qu'elle lui inspirait, des espérances qu'il avait osé concevoir; et la suppliait de lui promettre enfin de réaliser le bonheur qui avait été jusque-là son rêve le plus radieux et le plus constant. Cette parole habile, tour à tour suave, veloutée, vibrante et passionnée, arrivait toujours au cœur de Juliette; toutefois elle n'en était pas si bien maîtrisée qu'elle ne pût résister à l'entraînement.

— Vous me voyez confuse, monsieur, dit-elle, et je ne sais que répondre...

— Eh bien! madame, ne répondez pas! s'écria Desmarest, mais si vous daignez accéder à ma prière, si votre main ne repousse pas la mienne qui se tend vers vous suppliante, oh! chantez! chantez encore la romance de *Zampa!* ce chant sera votre réponse! je le considérerai comme l'expression d'un cœur qui consent à combler mes vœux!

Juliette n'y consentait pas tout à fait. Desmarest lui plaisait tout autant que du Croisil, et elle n'eût pas été moins flattée d'être la femme d'un député que la femme d'un marquis. Mais une voix intérieure lui criait de ne se point engager encore. Toutefois, elle ne voulait pas éloigner d'elle un homme d'une position si éminente, d'une amabilité si parfaite, au moins tant que son choix ne serait pas définitivement arrêté. Elle lui répondit comme à du Croisil :

— Le sens que vous voulez donner à cette mélodie, dit-elle en souriant, ne me permet pas de la répéter ce soir. Mais, plus tard, si vous me l'entendez chanter devant vous, c'est que j'agréerai la main que vous avez la bonté de m'offrir.

— Ah! madame! laissez-moi insister pour obtenir aujourd'hui ma sentence!

— N'insistez pas, je vous prie; à Paris seulement je prendrai une décision.

Et elle sonna pour qu'on apportât de la lumière.

Presque au même instant les promeneurs entrèrent au salon, et l'on annonça quelques hobereaux d'alentour. On fit un peu de musique et l'on dansa. On valsa surtout : la valse est toujours en faveur là où se trouvent de bons valseurs. Du Croisil, Desmarest y étaient fort habiles; mais Norval l'emportait évidemment à cet égard sur ses deux compétiteurs. Il avait une souplesse, une légèreté merveilleuse, et semblait effleurer à peine le parquet, Juliette aimait à valser avec lui : il se hâta de l'inviter. Se doutant bien que du Croisil avait dû tirer parti de sa promenade au jardin, et que Desmarest n'avait pas manqué de mettre à profit son tête-à-tête au salon, il résolut de bien employer les instants de sa valse. En effet, laissant à son instinct musical et à sa grande habitude le soin de le diriger, il dit à Juliette, en phrases courtes, vives et passionnées, à peu près tout ce que du Croisil et Desmarest lui avaient déclaré avec beaucoup de verve et d'éloquence. Toutes les déclarations se ressemblent : elles n'ont pas le sens commun, c'est leur plus grand charme. Juliette regarda son valseur avec finesse, commençant à soupçonner que tous les trois s'étaient donné le mot. Elle ne leur en voulut pas pour cela : il était naturel qu'ils s'entendissent pour apprendre enfin lequel était le préféré. Sur ce point, elle aimait mieux le système de l'entente cordiale que celui des hostilités, et ne tenait nullement à ce que ses adorateurs tranchassent la question avec l'épée ou le pistolet.

— Écoutez-moi, lui dit-elle avec un gracieux enjouement : j'avais décidé que je ne valserais plus, car le docteur me l'a formellement défendu dans l'intérêt de ma santé. Je n'ai pu cependant résister à l'entraînement, et j'ai accepté votre invitation. Ce sera la dernière fois, au moins d'ici à quelque temps.

— Quoi! même ce soir, vous ne valserez plus!

— Même ce soir, c'est l'ordonnance, et je ne l'ai déjà que trop enfreinte. Mais, écoutez-moi bien : si, de retour à Paris, je présente jamais à M. Norval ma main pour valser, c'est que j'aurai résolu de la laisser dans la sienne.

— Juste ciel! s'écria Norval, je ne valse plus désormais que votre main dans la mienne!

— Gardez-vous-en bien! répliqua Juliette avec une douce malice.

— Pourquoi, madame?

— Si vous alliez ne plus valser du tout, la valse en mourrait de chagrin!

— Et moi donc! fit Norval avec une parfaite sentimentalité; puisqu'il faudrait renoncer à vous!...

En ce moment, les derniers accords d'une valse de Strauss se faisaient entendre. Juliette sourit à son cavalier et le quitta.

Le lendemain, du Croisil, Desmarest et Norval se rencontrèrent au jardin.

— Eh bien! messieurs, dit du Croisil, dissimulant mal un air de triomphe; j'ai formulé mes vœux.

— Et moi, messieurs, j'ai nettement posé la question, dit Desmarest d'un ton parlementaire.

— Je n'ai pas été moins empressé que vous, messieurs, dit Norval avec assurance; j'ai fait l'offre de mon cœur et de ma main.

— A parler franc, reprit du Croisil, on me donnera la réponse à Paris. Mon bonheur dépend d'une rose.

— C'est aussi à Paris que je connaîtrai mon sort, dit Desmarest, plus surpris que glorieux. Mon arrêt repose dans une romance.

— Chose singulière! s'écria Norval encore plus étonné, je suis comme vous renvoyé à Paris, et mon amour tient à une valse. Eh! eh! ne pensez-vous pas que l'on se moque de nous?

— Vive Dieu! j'en ai peur, dit du Croisil, en fronçant ses beaux sourcils noirs, et je me vengerai!

— Tout doux! monsieur le marquis, tout doux! interrompit Desmarest. Je penche plutôt à croire que madame Davenel est embarrassée dans son choix et que, nous estimant tous les trois également, elle désire attendre encore un peu avant de prendre un parti définitif.

Disant cela, Desmarest regarda ses interlocuteurs avec un imperceptible dédain. Du Croisil se redressa avec une fierté hautaine, et Norval enfonça les mains dans ses poches avec une bourgeoise importance. Chacun d'eux, bien entendu, se croyait supérieur aux deux autres, celui-ci par son titre, celui-là par sa position, le troisième par sa fortune.

Au moment fixé pour leur départ, quand Juliette reçut leurs adieux, du Croisil s'approcha d'elle, lui baisa la main et lui dit à voix basse :

— N'oubliez pas la rose du Bengale.

Desmarest en fit autant.

— Pensez à la romance de *Zampa*, dit-il.

— Souvenez-vous de la valse de Strauss, dit à son tour Norval.

— A Paris, messieurs, répondit Juliette en leur tirant une révérence un peu sournoise.

III.

Pendant les dernières semaines de l'automne, Juliette recevait fort peu de visites. A cette époque, elle avait l'habitude de vivre dans la solitude et le recueillement. La première chose qui la préoccupa, quand elle se vit seule, fut la promesse qu'elle avait faite à ses trois adorateurs. Qui devait l'emporter, de la rose, de la romance ou de la valse? La rose avait bien son parfum, la romance possédait un grand attrait, la valse ne manquait pas d'entraînement;

mais il lui était impossible de se décider à une préférence, et pourtant elle ne pouvait rester veuve toute sa vie, bien que ce soit une fort aimable situation. Tout lui commandait le mariage; les convenances du monde, le soin de sa propre fortune, et sans doute aussi les vagues sollicitations de son cœur. La pauvre Juliette était dans le plus grand embarras; trois personnes lui plaisaient également, mais peut-être n'en aimait-elle aucune. Le véritable amour n'hésite guère. Elle se lassa bientôt de toute cette vaine préoccupation, et se livra tout entière au charme mélancolique qu'on ressent à rêver dans la campagne, quand l'automne étale ses dernières et ses plus douces harmonies.

Un jour qu'elle s'avançait sur la marge herbeuse d'un sentier pierreux conduisant à Dammartin, elle aperçut à quelques pas une paysanne qui poussait deux vaches devant elle; c'était la Guérin. Elle l'aborda.

— J'allais chez vous, la mère, dit Juliette, pour vous voir et vous demander si M. Maurice n'est pas de retour au pays.

La Guérin était une femme de cinquante ans, petite, toute ronde, haute en couleur, la figure avenante, et le cœur sur la main.

— Madame est bien bonne de venir visiter les pauvres gens, répondit-elle. Quant à ce qui est de Maurice, il y a bien quinze jours qu'il est chez nous.

— Eh! pourquoi n'est-il donc pas venu au château?

— Ah! vraiment je n'en sais trop rien. Seulement, je vois bien que les grands voyages ne l'ont pas rendu bien gai; il est tout triste et tout sauvage, le cher enfant

— Il a peut-être du chagrin, mère? Ne savez-vous pas ce qu'il a?

— En vérité, non. Je lui en ai bien touché quelques mots, mais c'est à peine s'il m'a répondu; et au fait, ça ne me regarde point, quoique je l'aime beaucoup : il est si bon! Un matin, il arrive, il m'embrasse et me demande de le loger; je lui donne ma plus belle chambre, et le voilà installé. Depuis ce temps, il va, il vient, il sort, il rentre comme il veut; je ne le gêne en rien, et je tâche qu'il se trouve pour le mieux dans notre chaumière.

— Ne savez-vous pas, mère Guérin, qu'il y a trois ou quatre jours il m'a sauvé la vie en me retirant du ruisseau de Vaucouleurs, où j'étais tombé à l'endroit le plus profond?

— Non, jarnidieu! dit la Guérin avec un mouvement de surprise; il ne m'en a rien dit. Mais, bah! cela ne m'étonne pas beaucoup. Ce garçon-là ne fait pas grand bruit, et je suis sûre qu'il est capable de se mettre au feu ou à l'eau pour les gens, pour vous surtout peut-être, ma bonne dame.

— Pour moi? dit Juliette; est-ce qu'il se souvient de moi? reprit-elle avec un peu de vivacité; est-ce qu'il vous a parlé de moi?

— Oh! pour ça, non, jamais il n'a prononcé votre nom une seule fois, au moins devant moi. Mais, à vous parler franchement, reprit-elle d'un air fin et mystérieux, un soir que je ramenais mes vaches du grand préau, je l'ai aperçu assis sur le coteau, là-bas; il regardait du côté de Trois-Fontaines, et je crois bien qu'il pleurait un peu.

— Il pleurait? dit Juliette avec émotion.

— Je n'en suis pas très sûre, car j'étais assez loin de lui. Quand il m'a vue, il s'est levé et a disparu. Ça lui arrive quelquefois de s'en aller à l'approche du monde : il est si timide!

Juliette garda le silence; elle sentait son cœur se gonfler. Ce que lui disait la Guérin avec tant de naïveté éveillait en elle un tendre intérêt pour Maurice. Maurice n'avait-il pas été l'ami de son enfance? Ne venait-il pas de l'arracher à un grand danger? Elle se promit de pénétrer la cause de sa tristesse et de le consoler, si cela était possible : ses souvenirs et sa reconnaissance ne lui en faisaient-ils pas un devoir?

La chaumière de la Guérin était placée presque à l'entrée du village de Dammartin. Les deux vaches y étaient déjà arrivées, que leur conductrice et Juliette, ayant ralenti leur marche pour mieux causer, en étaient encore à quelque distance. Un jeune homme entrait en ce moment dans la chaumière. La Guérin le vit et s'écria :

— Tenez, ma brave dame, voilà justement Maurice de retour à ma maison : vous allez pouvoir lui parler.

Et elle hâta le pas; Juliette la suivit avec un léger battement de cœur. Dans la chaumière, la Guérin chercha Maurice; elle l'appela, mais vainement. Il était reparti par la porte du jardin qui donnait sur les champs.

— C'est singulier, dit la bonne femme, il nous a pourtant aperçues, j'en suis certaine.

C'était la troisième fois que Maurice fuyait devant Juliette. Elle en éprouva de l'impatience et résolut de ne plus s'occuper de ce sauvage. Toutefois, elle ne pouvait oublier le service qu'il lui avait rendu, et pour ne pas se montrer ingrate, elle écrivit quelques mots au crayon, détacha un bouquet de son corsage, et pria la Guérin de mettre le tout dans la chambre de Maurice.

Étienne Enault.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gerant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LIVRE DE PRIÈRES ILLUSTRÉ

Dessiné, imprimé et édité

PAR

M. B. CHARLES MATHIEU.

Prix : 170 francs.

Magnifique volume in-12, composé de 149 pages, avec feuillets blancs supplémentaires illustrés d'encadrements destinés à recevoir des dédicaces, des transmissions de famille, des notes intimes et des prières spéciales manuscrites.

CE LIVRE REPRODUIT TOUS LES DÉTAILS DE L'HISTOIRE DE L'ART, DES ORNEMENTS ET DES MINIATURES, DEPUIS LE VIe SIÈCLE JUSQU'AU XVIe.

Il compte, parmi les souscripteurs fondamentaux, des souverains, des personnages illustres, des artistes, des architectes, des bijoutiers et des artistes industriels.

Le ***Livre de Prières illustré*** est donc un livre digne de figurer dans les plus belles Bibliothèques, comme aussi de servir de documents et de matériaux artistiques.

Un avis aux relieurs accompagne chaque exemplaire.

Un pareil livre ne peut se vendre tout relié, il doit l'être selon le goût particulier de chacun. Le brochage l'abîmerait;

Il se vend en feuilles assemblées dans un petit carton.

Le *Livre de Prières illustré*, de M. B. Charles MATHIEU, sera adressé *franco* aux Abonnés du MONITEUR DE LA MODE qui en feront la demande à M. AD. GOUBAUD, directeur du *Moniteur de la Mode*, accompagnée d'un mandat de QUARANTE-CINQ francs, et de l'ordre de faire CINQ TRAITES DE 25 francs DE TROIS MOIS EN TROIS MOIS. En tout 170 francs.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, 2, rue Mignon.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

C'est juste au moment où le printemps semble décidé à paraître, qu'il faut songer aux toilettes d'automne. Tandis que dans les jardins publics et sur les boulevards, les rares personnes qui ne sont ni aux bains de mer, ni en voyage, commencent à montrer les fraîches robes de mousseline et les robes de gaze ou de grenadine qu'elles viennent seulement de sortir de leurs cartons et de décrocher de leurs porte manteaux, les créateurs qui donnent le ton à la mode offrent à l'admiration et à la préférence des femmes élégantes, de séduisantes et originales confections de drap destinées à compléter leurs toilettes sérieuses d'automne et d'hiver.

Deux jeunes filles traversaient dernièrement le Luxembourg accompagnées de leur père. L'une avait une robe de grenadine gris-clair à jupe unie, mais garnie par le bas de six rangs de petit ruban de taffetas bleu posés à égale distance. Le corsage, uni et plat, était recouvert d'une grande pèlerine pareille à la robe et bordée des mêmes rangs de ruban. Le chapeau, de crin gris, était orné en dessus d'une simple bride de ruban bleu posée en biais, et en dessous, d'un nœud de myosotis sur le front.

L'autre jeune fille avait une robe de mousseline fond blanc à dessins bleus, à seize petits volants tuyautés, à corsage froncé et à manches larges à poignets, un châle double de mousseline garni de beaucoup de petits rangs de guipure blanche et de guipure noire, et un chapeau de paille de riz cousu avec un bavolet de taffetas noir, une traverse pareille, une touffe de bluets sur le côté, et en dessous des bluets, est une torsade de ruban noir.

Les grandes pèlerines, sortes de *talmas*, ont repris une grande faveur surtout pour les enfants, mais aussi pour les jeunes filles et même pour les femmes. Les toilettes toutes pareilles sont de très bon goût.

Une jeune fille qui entrait dans une église avec sa mère, en avait ces jours-ci, une de mozambique, étoffe plus résistante que la grenadine, composée d'une jupe unie et d'une basquine collante. Cette étoffe était grise avec des lisérés ponceaux

La toilette de la mère, également grise à rayures noires, se composait d'une robe à volants dans le bas, et d'un grand vêtement à pointes arrondies faisant presque en même temps manteau, châle et mantelet.

La maison *Gagelin* a déjà payé un large tribut d'inventions aux modes de la saison prochaine. L'embarras de se fixer sera la seule difficulté qu'éprouvera l'élégante Parisienne ou la riche étrangère dans ses magasins renommés et splendides. Que choisir en effet du *Shangaï*, manteau de drap de deux couleurs, sans aucune couture sur les épaules ni dans les manches, du *Mélazzo* en velf, en soie ou en drap, formant une espèce de casaque non ajustée dans le dos et ayant des plis sur les côtés, du *Phœbus*, large vêtement à pèlerine de guipure d'une forme nouvelle, et à volant de guipure dessinant une large manche sur le côté du manteau, de la *Sultane* en velf noir, espèce de pelisse Pompadour, s'entr'ouvrant en éventail sur le devant, avec une sorte de berthe entourée de guipure et une manche à coude sans couture, enfin du *Titien* en drap noir, manteau se relevant sur les deux bras, et garni d'un biais d'étoffe piquée.

Une délicieuse robe exécutée ces jours-ci pour la première fois avait la forme *gabrielle*, c'est-à-dire sans couture à la taille, avec des bretelles formant nœud sur les épaules. Les manches sont à coudes sans coutures et garnies de plaques de passementerie de même que les extrémités des bretelles. Sur le devant de la robe, il y a des poches en passementerie, et deux plaques à l'endroit où s'arrêtent les bretelles à la naissance de la taille. Toutes les coutures sont lisérées de taffetas groseille.

Une robe de mariée, composée de même par la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, était en taffetas blanc, avec une grande ruche partant de la taille et allant rejoindre le bas de la jupe en éventail et formant manteau de cour.

En dehors des créations artistiques comme celles-ci, il n'y a presque rien de changé dans la façon habituelle des robes. Madame *Bernard*, une autorité en ce genre, dont les ateliers sont situés rue de Rivoli, 162, continue à faire beaucoup de sarreaux et à orner les robes de taffetas de larges bandes de taffetas d'une couleur différente. En ce moment elle fait beaucoup de robes de taffetas noir à cinq petits volants plissés, bordés de chaque côté d'un liséré blanc, et en vue de l'hiver, elle revient un peu aux manches fermées. Cependant rien n'est soumis à plus de variété que cette partie de la robe qui doit s'adapter aux goûts et aux habitudes de chaque personne. Quant aux corsages, ils sont presque uniformément plats et à ceintures.

Une robe de madame *Bernard* qui a obtenu dans une fête un succès prodigieux, sur une des femmes du monde les plus admirées, était de tarlatane blanche à jupe tout unie, à corsage froncé bordé d'une bande de taffetas vert brodée de petites palmes d'or, et complétée par une très large ceinture de taffetas vert pareille à une étole, mais

à deux bouts inégaux. L'intérieur de ces larges rubans était tout couvert d'arabesques d'or, et l'extrémité de chaque bout était terminée par une grosse frange d'or. Un troisième bout de ruban plus court que les deux autres, mais illustré de même, retombait en dessus.

La coiffure, composée d'épis d'or et de rubans de taffetas vert, révélait par son goût distingué et savant, un des ouvrages de la maison *de Laère*, 18, rue de Richelieu.

Plusieurs autres coiffures de cette maison d'élite ont été remarquées à des bals des eaux.

L'une était de scabieuses et d'avoine d'or.

Une autre de marguerites de toutes nuances, ouverte par derrière et très touffue sur les côtés.

Une autre de bluets clairs et de chrysanthèmes roses.

Une autre de magnifiques pensées assorties pour lesquelles la maison *de Laère* est sans rivale, et de lilas blanc.

Une autre enfin de magnifiques roses thé et de cinéraires.

Les chapeaux de ce printemps et de cet été auxquels madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, avait donné un charme et une séduction inexprimables, ont eu jusqu'ici si peu d'occasions de se produire, que les plus vaporeux et les plus légers se montrent presque entièrement frais encore et dans toute leur nouveauté, au moment où d'ordinaire un grand nombre d'entre eux est déjà réformé pour faire place à des combinaisons plus sérieuses.

Ainsi, tandis que madame *Alexandrine* unit en ce moment le taffetas au velours épinglé, au satin ou au velours pour parachever ces délicates merveilles dont la réputation s'étend à tous les pays civilisés, nous admirons, alternativement sur une ravissante jeune femme, trois délicieux chapeaux sortis vers le commencement de mai des ateliers de la grande faiseuse.

L'un, à bord de paille belge, a un fond mou de taffetas paille recouvert d'une résille de chenille, un bavolet paille recouvert de chenille et dépassé par une frange de petits glands de jais, sur le côté de la passe un gros chou de taffetas paille découpé, et en dessous une torsade paille d'où retombent des agréments de jais.

Un autre de crin noir a, en dessus, une bride noire posée en biais et, d'un seul côté, trois rangées de roses du roi. Des roses du roi pareilles sont posées en dessous du côté opposé à l'ornement du dessus.

Un troisième enfin, de crêpe blanc, orné sur la passe d'un nœud d'althéas, et d'althéas en dessous du bandeau.

M. *Desprey*, boulevard des Capucines, 38, prépare pour un peu plus tard, des chapeaux d'amazones en feutre noir ou brun, ornés de plumes et de nœuds de velours. Pour le moment, ceux qu'on porte encore non-seulement pour monter à cheval, mais pour toutes les excursions, sont toujours de paille d'Italie à bords relevés et de forme oblongue.

Madame *Thorel*, *à Saint-Augustin*, rue Neuve Saint-Augustin, 45, qui s'occupe avec tant de succès des habillements d'enfants, compose aussi des vêtements de femme d'excellent goût. Ses peignoirs élégants entr'ouverts en avant et à grandes pèlerines soutachées, ses baigneuses de cachemire, ses robes de chambre ajustées en avant et faisant en arrière manteau de cour, ont un style excellent et beaucoup de grâce.

On trouve également dans les galeries de madame *Thorel* des robes pour la ville et des confections très confortables.

Sous les robes de chambre de cachemire ou de piqué, les jupes brodées ou à entre-deux de dentelle sont presque de rigueur.

Nous en avons vu de très jolies chez madame *Colas*, 47, rue Vivienne, faisant partie d'un riche trousseau. Parmi ces jupes, il y en avait de plissées à petits plis et à entre-deux de dentelle, d'autres à médaillons de valenciennes, d'autres brodées au plumetis, d'autres encore toutes soutachées. Des chemisettes et des zouaves étaient assortis à chaque jupe. Puis, des mouchoirs de tous les genres, depuis ceux de batiste forte à ourlet uni et à simple chiffre blanc ou bleu, jusqu'au mouchoir brodé en relief et garni de malines, de délicieux petits bonnets ronds en dentelle, en mousseline ou en guipure, avec nœuds de rubans blancs, des chemises à entre-deux brodés et à petites manches plissées, et des camisoles très variées prouvaient une fois de plus le talent et l'habileté de madame *Colas*.

La passementerie est très employée en ce moment dans les ornements de robes. Elle prend la forme de glands, de plaques, de médaillons, de nœuds de toutes sortes, et nulle part elle n'est plus variée qu'à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. Les rubans de ce magasin renommé sont aussi d'une beauté toute spéciale, ses cravates brodées et garnies de dentelle ont une grâce particulière, et sa ganterie est d'une qualité supérieure. Son gant *Joséphine* surtout a été vite et complétement adopté par les femmes du grand monde.

Une autre création de l'industrie adoptée non-seulement par les femmes du monde, mais par toutes les femmes raisonnables et toutes les mères prudentes, c'est le *corset plastique* de madame *Bonvallet*, 5, boulevard de Strasbourg Ce corset a le double avantage de donner beaucoup de grâce aux vêtements sous lesquels on le met et de soutenir la taille sans lui imposer aucune compression. Une série complète de toutes les variétés de formes et de grandeurs donne à chaque personne la facilité de trouver à la minute et d'une manière exacte ce qui lui convient, non pas par à peu près comme chez les fabricants ordinaires de corsets, mais absolument, comme si on l'avait exécuté d'après les mesures les plus minutieusement prises.

En ce moment, comme nous le disions dernièrement, toutes les branches du luxe ont atteint une grande élévation et doivent marcher de pair. La parfumerie distinguée est une de ses branches les plus délicates. Avec les splendides parures, il faut les parfums recherchés et si suaves pour lesquels la maison *Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, n'a pas de rivale. Pour les belles chevelures qu'ont pu légèrement altérer les fatigues et les veilles, son *eau tonique de quinine* et sa *pommade au baume de tannin* sont d'une efficacité miraculeuse. Pour les mains aristocratiques, nous ne connaissons pas de savon supérieur aux savons à l'*ess. bouquet*, au *jasmin impérial*, au *lait virginal* ou au *cold cream*, et aucune



611

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

[illegible] R. Lhopiteau. [illegible] Pauline Couter. [illegible]
[illegible] Ple Horain. [illegible] Perrot Petit [illegible]
[illegible] G. Violard. [illegible] Bonvallet. [illegible]
[illegible] Legrand [illegible] Tavernier. E. Giroux [illegible]

eau de toilette ne nous semble aussi exquise que la véritable *eau d s Alpes*.

Contre les taches de rousseur, les boutons et les rougeurs qui nuisent d'une manière si sensible à l'harmonie des lignes, c'est-à-dire qui détruisent toute beauté, il est une préparation bien précieuse qui rend et qui rendra tous les jours de signalés services. C'est le *lait antéphélique* de M. *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis. Nous voyons sous nos yeux des effets prodigieux de l'emploi de ce cosmétique dont la réputation s'est répandue promptement comme celle de toutes les choses vraiment bonnes.

Ce qui fait la gloire et la puissance de notre mode moderne, c'est qu'elle comprend tout, qu'elle étend sur tout son empire : richesse des étoffes, grand style et caractère des vêtements, suavité des parfums, élégance des meubles, choix des mille détails dont s'entoure une femme de goût. Si, vêtue d'une robe blanche en étoffe d'Orient et chaussée de pantoufles d'or, elle s'assied dans un fauteuil d'ébène et de satin pour y lire quelques strophes de Lamartine ou d'Alfred de Musset, il convient que le livre lui-même soit somptueusement vêtu de cuir de Russie ou de maroquin du Levant, avec des filets d'une correction incomparable, et que la belle lectrice tienne à la main un couteau à papier dont le manche de malachite ou de lapis lazuli ait été taillé sur les indications d'un véritable artiste. Eussiez-vous été habillée par la marraine de Cendrillon, avec des étoffes couleur de soleil et couleur de lune, votre toilette semblera piteuse et mesquine si vous êtes assise sur un divan garni de damas de laine, et si vous promenez un informe couteau de buis sur les pages flétries d'un volume vulgaire emprunté au prochain cabinet de lecture.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 611.

DEMI-TOILETTE. — Coiffure composée d'un bandeau ondulé devant et un peu bouffant du bas, et d'une natte de velours noir formant diadème avec bandeaux de cheveux roulés autour, de chaque côté, et descendant fort bas, derrière, sur le cou.

Robe de taffetas gris ornée de velours noir.

Corsage décolleté, taille ronde.

Petite pèlerine à la religieuse (en droit fil), garnie tout autour d'un bouillonné de 2 centimètres avec une petite *tête* bordée de velours noir et de deux volants de 4 centimètres, bordés d'un velours noir n° 4.

Manche formant un bouffant sur l'épaule et descendant, demi-large, un peu au-dessus de la saignée devant et au-dessous du coude derrière, garnie au bas comme la pèlerine. Les volants sont diminués vers la saignée et relevés par un nœud de velours noir.

La ceinture, très basse, est de velours noir avec un nœud à pans devant.

Le bas de la jupe est garni d'un bouillonné de 5 centimètres avec petite *tête* bordée de velours et de trois volants de 8 centimètres bordés de velours.

Le même ornement est posé sur la jupe en formant de grandes dents, et vers le haut de chaque dent le bouillonné et surtout les trois volants, sont diminués et viennent *mourir* sous de beaux nœuds de velours dont les bouts retombent garnir le vide entre chaque dent. Les bouillonnés et le premier volant sont du même morceau de taffetas.

Col ruché de tulle.

Sous-manches de tulle très bouffantes et retenues par un haut poignet de velours.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de tulle blonde à petites fleurettes, garni de taffetas blanc, de deux plumes et d'un dessous composé de roses et de marguerites blanches.

Brides blanches.

La passe est bouillonnée de tulle de blonde. Le bavolet a un ruban blanc passé dans l'ourlet, deux plumes retombent l'une à droite, l'autre à gauche, partant d'un lien de taffetas blanc.

Robe et mantelet Marie-Antoinette, de taffetas mode orné de taffetas vert.

La robe est unie, garnie devant de boutons verts gradués de grandeurs. Ceux du bas ont 4 centimètres de diamètre. Ceux à la taille n'en ont qu'un demi.

Une bande verte de 10 centimètres garnit le bas.

La manche est bouffante et serrée au poignet.

Le col et les manchettes sont en batiste piquée et à petits pans croisés sous des boutons de bijouterie.

Le mantelet se compose d'une écharpe décolletée entourée d'un bouillonné entre deux petites ruches bordées d'un petit biais vert.

Cette écharpe se rétrécit à la taille devant et croise en prenant bien le creux du corsage.

Un petit volant bordé d'un biais vert garnit le bas et vient *mourir* de chaque côté.

Un volant, très haut et très ample, forme les manches et garnit tout le bas de l'écharpe. Ce grand volant est lui-même terminé par un petit volant à tête ruchée bordée de vert, et il a au bas un biais vert.

CANEVAS PEINTS.

Nous pouvons, dès ce jour, annoncer à nos lectrices une charmante nouveauté qui a pour elles un mérite incontestable.

Depuis longtemps il fallait, pour exécuter une belle tapisserie en laine sur canevas, se procurer un dessin original, soit français, soit de Berlin, gouaché sur un papier quadrillé et le plus souvent ensuite un canevas échantillonné ; puis il fallait alors établir sur le canevas, en *comptant les points*, l'objet qu'on voulait reproduire.

Le dessin original coûtait fort cher, le plus ou le moins de grosseur du canevas (grosseur en disproportion des carreaux de l'original) faisait qu'on avait souvent des erreurs de dimension, et les dames perdaient la moitié du temps consacré à ce travail, pour compter les points ; elles se trompaient souvent et défaisaient et refaisaient, tout comme Pénélope.

Aujourd'hui on vend, à l'abri de brevets, des canevas peints qui sont admirables. Le dessin se trouve tout entier gouaché sur le canevas avec des couleurs si vives et si nettes, qu'au premier regard on jurerait que la tapisserie est toute finie. On économise l'achat du modèle, on travaille à coup sûr et tout en causant ; il n'y a plus de points à compter, plus d'attention fatigante pour les yeux. On brode avec le vert clair sur la partie peinte en

vert clair, avec le vert foncé sur la partie en vert foncé, et ainsi de suite pour toutes les couleurs et leurs nuances, y en eût-il cent.

Les dames n'ont plus à se demander : Ceci sera-t-il bien étant fini ? Elles voient l'objet fini et le recouvrent simplement de laine, travail qui devient un jeu.

Les *canevats peints* que nous avons vus sont ravissants, et les prix à peine supérieurs à ceux des canevas unis.

Les commissionnaires ont de plus l'avantage de pouvoir exporter les *canevas peints* comme un simple tissu et non comme des ouvrages finis, qui sont dans beaucoup de pays frappés de droits très élevés.

Nous parlons bien évidemment ici dans l'intérêt de nos lectrices et de la vérité, car nous ne connaissons même pas l'adresse de la maison où se fabriquent ces canevas. Nous nous en informerons cependant et nous l'indiquerons ensuite ; heureux de pouvoir rendre populaire l'usage d'une aussi jolie chose.

A. G.

Courrier de Paris.

Nous vous disions l'autre jour, en vous racontant cette fin si regrettable de Decamps, à combien peu tient la vie ! Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je n'eusse, encore cette fois, à vous raconter un autre déplorable accident et qui a failli coûter la vie à une jeune et charmante artiste du théâtre de l'Opéra-Comique, mademoiselle Prost. Quand la mort se prend à frapper dans les rangs d'une certaine classe, quelle qu'elle soit, elle y fauche à tour de bras ; les plus jeunes comme les plus illustres têtes tombent sous son impitoyable faux. Cette fois les arts en seront quittes pour la peur ; ils n'auront eu qu'un deuil à porter.

Donc, mademoiselle Prost descendait en scène d'un décor élevé figurant une montagne. Dans le mouvement qu'elle fit pour lancer un bouquet, sa robe d'étoffe légère frôla un bec de gaz et prit feu. En un instant la jeune artiste fut environnée de flammes. Le danger était déjà grand ; il pouvait devenir plus grand. Déjà l'incendie mordait ses épaules et ses bras nus. Un pompier de service dans la coulisse s'élança au secours de mademoiselle Prost et parvint à étouffer le feu. L'artiste, Dieu merci ! en fut quitte pour quelques légères brûlures. Le public, que ces accidents de la scène émeuvent toujours beaucoup, ne se tranquillisa que lorsque le régisseur vint lui annoncer le dénoûment de ce petit drame intercalé dans la comédie.

Rendons grâces aux dieux ! auraient dit les anciens, de ce qu'un pareil malheur ait pu être évité par l'intervention d'un pompier ! Non pas que je veuille rire des pompiers dont personne plus que moi n'admire et ne respecte le courage, le dévouement, l'adresse et l'abnégation ; mais, enfin, ce doit être un bonheur pour le pompier de l'Opéra-Comique, d'avoir rendu à l'art une artiste de talent, et à la vie une jeune et charmante femme.

Puisque nous sommes au chapitre du dévouement et du courage, gardons-nous bien d'oublier de vous signaler le trait héroïque de sang-froid d'un mécanicien de chemin de fer. C'est simple et c'est terrible ; cela fait battre le cœur et dresser les cheveux sur la tête. Dans la journée du 21 août, raconte un journal de Toulouse, un train était lancé entre les stations de Castelnaudary et d'Avignon, à une vitesse de 25 kilomètres à l'heure, lorsque le mécanicien Sentis (rappelons-nous son nom, c'est celui d'un héros de courage et de dévouement) aperçut, à 150 mètres environ devant lui, un jeune enfant de trois ans, seul sur la voie.

Essayer d'arrêter le train, était chose impossible ! La mort courait à toute vapeur sur le malheureux petit être que le bruit de la machine étonnait sans l'épouvanter ! Que fait Sentis ? Il s'élance sur l'avant de la machine, d'une main s'y cramponne et de l'autre saisit par ses vêtements l'enfant qu'il enlève de terre au moment où il allait être broyé ; mais le poids, si léger qu'il fût, que Sentis avait au bout de son poignet, accru considérablement par la vitesse du train, ne lui permet plus de se redresser. L'homme qui a eu le sang-froid de prévoir ce danger et de le prévenir, ne peut pas, ne doit pas être

vaincu par un si faible obstacle. Sentis se laissa alors couler avec son précieux fardeau dans le fossé qui borde la voie, et il se releva légèrement contusionné.

N'est-ce pas là une belle victoire, en vérité, et le nom de Sentis ne mérite-t-il pas d'être glorieusement cité?

Allons, puisque la veine est aux beaux traits et aux bonnes actions, n'abandonnons pas la corde que nous tenons entre les mains. Rendons hommage à tous ceux qui font de bonnes actions, et nommons-les tout au long, afin que chacun puisse les inscrire dans le livre d'or de sa mémoire. S'il est ordonné d'oublier les injures, il ne doit pas être moins ordonné de se souvenir des bienfaits.

Le nom de ce héros de bienfaits est Grandval; il est raffineur de sucre à Marseille. Jamais riche industriel n'a fait un plus bel usage de sa fortune. Ses bonnes actions, — j'entends les plus récentes en date, — sont les suivantes; elles se résument en deux anecdotes :

Il y a peu de jours, M. Grandval voit passer devant son usine, un jeune militaire ayant subi une amputation au genou et portant la croix de la Légion d'honneur et la médaille militaire.

— Où avez-vous perdu ce membre? lui dit le commerçant.

— A Solferino.

— Où allez-vous maintenant?

— Je retourne dans mon pays.

— Loin d'ici?

— Dans le Puy-de-Dôme.

— Êtes-vous content de votre sort?

— Assez. J'ai 250 francs de ma croix et de ma médaille; mais j'avoue que cela n'est pas suffisant pour vivre.

— Que vous faudrait-il pour être heureux?

— Ah! diable, beaucoup de choses.

— Vous êtes donc bien exigeant?

— C'est selon.

— Dites toujours ce que vous désirez.

— Eh bien! je voudrais un âne, mais un bel âne.

— Un âne, et pourquoi faire, grand Dieu?

— Voici. Avant d'entrer au service, je vendais du vieux fer, avec mon infirmité je ne puis continuer ce genre de commerce; un âne ferait donc ma fortune.

On fait entrer dans la raffinerie ce pauvre soldat, et pendant que le contre-maître lui offre, au nom de son patron, quelques verres de rhum, un employé se rend au marché de la porte d'Aix et revient, quelques instants après, avec un superbe roussin qui n'avait pas coûté moins de 240 francs.

M. Grandval s'approcha de nouveau du militaire et lui dit :

— Cet animal qui doit faire votre bonheur vous appartient. Seulement, comme il faut une mise de fonds pour commencer un commerce, quelque petit qu'il soit, voici cinq pièces d'or. Partez et soyez heureux.

Le généreux donataire n'ayant voulu accepter aucun remercîment, le militaire enfourcha sa vigoureuse monture et partit au galop.

Dût la modestie bien connue de M. Grandval en souffrir, je raconterai, dit un biographe de ce généreux industriel, un dernier trait entre bien d'autres.

Une célébrité du barreau marseillais lui ayant appris qu'un négociant, autrefois dans l'opulence, se trouvait présentement dans la misère.

— Tenez, prenez ces mille francs, répond M. Grandval, je ne veux pas connaître son nom, pour qu'il puisse me saluer sans rougir.

On ne sera pas étonné maintenant d'apprendre que ce grand industriel consacre annuellement plus de cent mille francs au soulagement d'infortunes qui restent secrètes.

Ai-je eu la main heureuse aujourd'hui? Je le crois. Mais s'il est doux de faire le bien comme M. Grandval, combien est-il honteux de voler l'aumône du pauvre, et de s'enrichir au détriment de ceux qui meurent de faim et de froid. C'est ce qui vient d'arriver, et je vous veux consigner l'anecdote, telle que la rapportent les journaux judiciaires.

Le nommé L..., aveugle, se tenait habituellement sur les marches du portail de l'église des Petits-Pères, et, d'une voix lamentable, sollicitait la pitié des passants. Il inspirait une compassion réelle qui se traduisait en abondantes aumônes. Des rapports parvenus à la police firent connaître que ce pauvre, dont la détresse apparente touchait les bonnes âmes, venait d'acheter, rue Saint-Pierre-Montmartre, un fonds d'hôtel meublé, à un prix dépassant trente mille francs.

Ce fait éveilla l'attention, et le commissaire du quartier Vivienne fut chargé, en vertu d'un mandat, de faire une enquête pour en vérifier l'exactitude.

Le magistrat reconnut que l'allégation était conforme à la vérité, et que le jour de la prise de possession de son établissement, où sa femme était déjà installée, l'aveugle avait déjà versé 12 000 francs comptant sur le prix d'acquisition. Dès lors, le commissaire crut devoir opérer une perquisition au domicile de L... Il y trouva des valeurs industrielles, des actions de la société des Docks de Marseille, des obligations de chemin de fer, etc., constituant ensemble une somme très importante.

Depuis sept ans, en tendant la main, l'aveugle avait su amasser ce capital, et était en train de se bâtir une fortune. C'était sans permission qu'il s'était installé à l'endroit où il exerçait sa lucrative industrie. On ne l'avait toléré qu'à cause de son infirmité, et parce qu'on pensait que les aumônes qu'il recueillait suffisaient à peine à ses besoins. On sut, en outre, qu'il accablait l'empereur, l'impératrice et les personnes haut placées, de pétitions et de demandes de secours.

Est-ce assez honteux et assez criminel? Il est probable que le pompier de l'Opéra-Comique et que le mécanicien Sentis n'ont ni actions des Docks de Marseille, ni obligations de chemins de fer; mais combien n'aimerai-je pas mieux avoir sur la conscience le salut de mademoiselle Prost et du pauvre petit enfant que les trente mille francs amassés par l'aveugle de l'église des Petits-Pères!

Imitez le pompier et Sentis, imitez M. Granval, n'imitez pas l'aveugle des Petits-Pères; mais faites toujours l'aumône aux aveugles, dussiez-vous jeter votre obole dans la sébile d'un faux pauvre!

X. Eyma.



LA PIERRE DE TOUCHE.

(Voyez le numéro précédent.)

Le billet était conçu ainsi :

« Monsieur,

» Vous m'évitez, je le vois, et me privez ainsi de
» vous témoigner ma vive gratitude. Je ne veux pas
» vous troubler dans vos goûts solitaires ; toutefois,
» je dois vous dire que je n'ai pas oublié le doux
» poëme de notre enfance, et je m'empresse de
» vous offrir, comme gage de ma reconnaissance,
» ces fleurs que j'ai portées. Elles ne vous seront
» pas longtemps importunes : elles durent si peu !
» Mes sentiments du moins sont éternels.

» Juliette DAVENEL. »

Juliette s'en retourna avec un sentiment de tristesse qu'elle ne pouvait définir. Le lendemain, elle revint chez la mère Guérin, voulant savoir comment Maurice avait accueilli le bouquet et la lettre.

— Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est qu'il est resté deux heures enfermé. Quand il a été sorti, j'ai fureté dans sa chambre et je n'y ai pas trouvé la plus petite trace de la lettre ou du bouquet. Il les aura emportés.

— Ou si bien détruits qu'il n'en reste plus rien... Enfin, j'ai fait ce que je devais faire... Je ne le tourmenterai plus... Adieu donc, bonne mère, voici pour vous.

Et elle posa sa bourse sur le dressoir de la chaumière.

Au lieu de s'en retourner par le chemin le plus court, Juliette fit le grand tour et prit à travers les prairies, de manière à revenir par l'avenue de la ferme, de l'autre côté du château. C'était vers la fin d'une journée tiède et triste; une grande nappe de nuages dérobait l'azur du ciel, filtrant une lumière grise et terne. La nature était pénétrée de mélancolie et la communiquait à l'âme. Juliette, rêveuse, la tête inclinée sur l'épaule, marchait lentement dans une *traîne*, poussant du pied les feuilles tombées, quand tout à coup, au détour du sentier qu'elle suivait et qui était encaissé entre deux haies d'aubépine, elle se trouva en face de Maurice. Un léger cri leur échappa. Juliette rougit un peu malgré elle, et Maurice tint une contenance embarrassée; mais l'un et l'autre se remirent bientôt de leur surprise. Un petit mur fermait le sentier en cet endroit; il fallait le franchir pour continuer le chemin.

— Ah ! cette fois, monsieur, dit Juliette en souriant, vous ne pourrez pas facilement m'éviter, à moins que vous n'escaladiez ce mur; car je vous barre le passage.

Maurice parut déconcerté ; son front se plissa soucieusement, mais sa physionomie reprit bientôt la tristesse calme qui lui était habituelle.

— Vous éviter, madame, répondit-il, telle n'est pas mon intention. Seulement, j'aime la solitude, et la recherche, comme d'autres aiment et recherchent le monde.

S'il y avait dans ces mots une épigramme à son adresse, c'est ce que Juliette ne put savoir, car le visage de Maurice ne trahit aucune arrière-pensée maligne.

— Le temps de vous féliciter de votre courage et de vous remercier de mon salut, monsieur ! reprit-elle, je vous laisse ensuite à vos rêveries.

— Si j'ai pu me porter le premier à votre secours, madame, le hasard seul en est cause. Tout autre à ma place se fût conduit comme je l'ai fait, vous n'en doutez pas ; je ne mérite donc aucun remercîment.

En achevant cette phrase, il salua Juliette d'un air cérémonieux, comme pour la prier de le laisser s'éloigner.

— Un mot encore, monsieur, dit-elle, un peu blessée de cette froideur, mais voulant mettre de son côté tout l'avantage des égards.

— Je vous écoute, madame.

— Vous ne l'avez peut-être pas oublié, monsieur, j'ai beaucoup aimé votre père : il était si bon pour nous! Permettez-moi donc de m'informer de lui.

— Il est mort à Philadelphie, il y a près d'un an; c'est ce qui m'a déterminé à quitter l'Amérique et à revenir en France, madame.

— Mort! dit Juliette avec émotion. Mon Dieu, dit-elle avec une charmante mélancolie, comme tout passe! comme tout nous abandonne! famille, amitiés, relations, et jusqu'à nos souvenirs. La vie est un perpétuel adieu à tout ce que nous avons aimé.

Un léger soupir vint expirer sur ses lèvres. Maurice parut tressaillir.

— Adieu donc, monsieur, reprit Juliette, je ne veux pas vous distraire plus longtemps de vos goûts; donnez-moi la main pour m'aider à franchir ce petit mur.

Maurice ne bougea pas, mais il pâlit.

— Vous refusez? dit-elle d'un ton de doux reproche.

Il fit un brusque mouvement et lui tendit la main. Mais, plus légère qu'une gazelle, Juliette s'était élancée sur les pierres disposées en marches, et avait sauté de l'autre côté du mur. Elle se retourna alors et salua gracieusement de la main. Maurice la suivit d'un regard désolé jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière les buissons. Quand il ne la vit plus, il s'assit

sur le mur, posa sa tête dans ses mains, et demeura ainsi plus d'une heure immobile et silencieux. Lorsqu'il releva le front, son visage était trempé de larmes.

— Allons, dit-il d'une voix brisée, c'est au-dessus de mes forces. Je ne veux plus la voir, je pars.

Le surlendemain, en effet, il avait quitté le pays, et nul ne savait où il était allé, pas même la mère Guérin.

IV.

Juliette chercha à s'expliquer la conduite de Maurice et n'y put parvenir. « C'est un misanthrope ! » se dit-elle, et elle ne pensa plus à lui. L'époque fixée pour son retour à Paris étant arrivée, elle fit ses préparatifs de départ avec joie, car six mois passés à la campagne ravivaient son goût pour la vie parisienne. Mais, en même temps qu'elle se réjouissait à la pensée des plaisirs qui l'attendaient dans les salons, elle songeait avec peine qu'elle allait retomber dans ses perplexités. Elle avait pourtant bien promis de prendre un parti : lequel? La rose du Bengale, le mélodie d'Hérold, la valse de Strauss, se représentaient à son esprit, mais sans y éveiller une préférence.

Un matin qu'elle était dans son boudoir et relisait nonchalamment quelques-unes des lettres renfermées dans un coffret d'ébène, elle tomba sur celle qui accompagnait le testament de M. Davenel, et qui lui était particulièrement adressée. C'était une lettre pleine de sollicitude et de bons avis, une lettre telle qu'un père sait en écrire à sa fille. Juliette s'étonna de l'avoir oubliée, la relut plusieurs fois, et tomba dans une rêverie profonde.

— Oui, oui, dit-elle en s'en arrachant, M. Davenel a raison, et je suivrai son conseil, si je puis.

Elle serra précieusement la lettre dans un petit agenda qu'elle portait toujours sur elle, referma le coffret et acheva ses préparatifs. Deux jours après, elle était à Paris. Sa première visite fut pour son homme d'affaires, M. Ducoudrais, ancien ami de M. Davenel, caractère honorable, esprit fin et adroit. Leur conversation dura près d'une heure. Quand Juliette le quitta, elle avait le sourire sur les lèvres; toutefois, ce sourire laissait entrevoir un arrière-sentiment de tristesse, comme lorsque l'on doute du résultat heureux d'une bonne résolution. Les soirées et les bals renaissaient, attirant à leur éclat le fol essaim de nos femmes élégantes. Juliette ne fut pas des dernières à s'y élancer, suivi de son cortége d'adorateurs : astre radieux environné de satellites. Du Croisil, Desmarest, Norval, se trouvaient sans cesse sur ses pas, sollicitant un regard, attendant avec anxiété le signe convenu pour chacun d'eux; mais bals et soirées se succédaient sans que Juliette songeât à choisir un mari. L'impatience les gagnait.

— Et la rose? répétait parfois du Croisil.

— Et la romance? disait à son tour Desmarest.

— Et la valse? soupirait aussi Norval.

— Pas encore, répondait Juliette avec une expression singulière; mais bientôt...

Elle avait annoncé qu'elle ne tarderait pas à ouvrir son salon. Tout à coup, une vague rumeur s'éleva dans le monde élégant : on prétendit que madame Davenel ne recevrait pas pendant l'hiver, qu'un grand malheur l'avait frappée, qu'elle avait même renoncé à aller dans le monde. Ce bruit se propagea, prit de la consistance, surtout quand ce fut en vain qu'on l'eut cherché dans les maisons qu'elle fréquentait le plus habituellement, et que vainement aussi on se fut présenté chez elle. La surprise était au comble; qu'était-il arrivé? Quelqu'un s'avisa de dire qu'un banquier avait disparu, laissant un déficit énorme, et que la plus grande partie de la fortune de madame Davenel était entre ses mains. Cette nouvelle fit sensation; du Croisil, Desmarest et Norval en parurent atterrés. La banqueroute était constante, officiellement annoncée; mais jusqu'à quel point la fortune de madame Davenel y était-elle compromise? C'est ce que Desmarest promit bien de savoir avant peu. Justement, il connaissait l'homme d'affaires de Juliette. Il se présenta chez lui, et après avoir parlé d'un immeuble que cet homme d'affaires avait à vendre, Desmarest, par une habile transition, parla du banquier qui avait pris la fuite et des victimes qu'il avait faites. Aux premiers mots, maître Ducoudrais mit sur son nez des lunettes vertes, qui lui servaient autant à garantir sa vue qu'à observer plus à son aise ses interlocuteurs. Il regarda attentivement le député.

— On dit même, reprit Desmarest, que l'une de vos clientes, madame Davenel, se trouve engagée dans cette banqueroute pour des sommes considérables?

— Considérables, c'est le mot, répondit laconiquement Ducoudrais.

— Pauvre dame! M. Davenel, il faut l'avouer, a été bien imprudent de confier ainsi la plus grande partie de sa fortune aux mains d'un banquier. Un banquier, c'est si peu solide!

— Ah! dame, M. Davenel comptait acheter de jour en jour quelque vaste propriété territoriale; il voulait avoir son argent sous la main.

— Eh, mon Dieu! et la caisse des dépôts et consignations? et la banque? et même le grand livre? tous ces placements ne valent-ils pas cent fois mieux?

— Comme garanties, sans doute; mais comme intérêt, c'est bien une autre affaire. Or, M. Davenel

tenait beaucoup à l'intérêt, le cher homme! Qui n'y tient pas?

Un vague sourire vint effleurer les lèvres de Ducoudrais.

— C'est égal, c'est égal, dit Desmarest, M. Davenel a commis la plus insigne imprudence, et sa veuve en subit les tristes conséquences. Mais au moins, reprit-il avec sollicitude, reste-t-il à cette pauvre chère dame de quoi vivre honorablement? Je serais désolé de la savoir malheureuse!

— Vous êtes vraiment bien bon, répondit Ducoudrais, en hochant la tête avec candeur.

Il prit un dossier sur son bureau et le feuilleta.

— Tenez, continua-t-il, voici les titres de propriété de Trois-Fontaines, ainsi qu'une affiche de vente.

— Comment! madame Davenel est obligée de vendre ce petit château qu'elle aimait tant?

— Que voulez-vous? madame Davenel est la probité même. Son mari lui a laissé à peu près cinq mille livres de rentes viagères à servir, et elle se passerait de manger plutôt que de manquer à ce devoir.

La voix de Ducoudrais parut faiblir sous l'émotion.

— Ah! vraiment, dit Desmarest avec feu, elle est aussi noble que charmante.

— Jugez-en, reprit Ducoudrais : Trois-Fontaines ne rapporte que deux et demi pour cent. Nous comptons vendre cette propriété quatre-vingt-dix à cent mille francs. Nous convertirons cette somme en inscriptions sur l'État, ce qui nous donnera, sans doute, un revenu de quatre mille francs. Nous vendrons encore le riche mobilier de la Chaussée-d'Antin, et cet appoint achèvera de couvrir notre obligation; puis, nous remettrons les titres à un notaire qui se chargera de payer les rentes viagères. Tel est l'ordre que j'ai reçu de madame Davenel.

— Mais que lui restera-t-il donc? s'écria Desmarest avec un sentiment de pitié sincère.

— Ses diamants, qui valent environ quarante mille francs.

— Elle se verra donc réduite à quinze ou seize cents livres de rente, après avoir possédé près d'un million? Pauvre femme!

— Dame! à moins que, touché de ses vertus et de ses malheurs, quelque personnage...

Desmarest se leva, et interrompant Ducoudrais :

— Ah! dit-il, tout ce que vous venez de m'annoncer me chagrine au dernier point.

— Je le crois sans peine, dit Ducoudrais, avec une parfaite bonhomie; on le serait à moins.

— Mais revenons, je vous prie, au motif de ma visite. La propriété dont vous m'avez parlé...

— Trois-Fontaines?

— Non, la première... Cette propriété me convient assez, et nous ne sommes pas très éloignés de prix... Revoyez le propriétaire, et tâchez d'obtenir la diminution d'un sixième. Je reviendrai vour voir.

— Pourquoi ne traiteriez-vous pas de Trois-Fontaines? c'est dans le prix que vous voulez mettre.

— Y pensez-vous? du deux et demi; c'est du trois et demi que je veux; j'ai à peine de quoi vivre.

— Tant pis! car cela console un peu de céder ce qu'on aime à un ami; et vous paraissez avoir bien de la sympathie pour madame Davenel.

Desmarest salua, pirouetta sur ses talons et partit.

Du Croisil et Norval l'attendaient au boulevard de Gand. Il avait promis de leur rapporter fidèlement la conversation qu'il aurait eue avec l'homme d'affaires de madame Davenel : il fut d'une exactitude scrupuleuse Du Croisil et Norval le remercièrent de sa parfaite obligeance, et n'eurent rien de plus pressé que de courir chez maître Ducoudrais, où ils se rencontrèrent, non sans un peu de confusion et d'embarras, et où ils reçurent la confirmation de ce que leur avait dit Desmarest.

— Tout ce que je viens de répéter, dit Ducoudrais en appuyant fortement sur chaque mot, j'ai reçu de madame Davenel l'ordre de le dire à qui voudrait l'entendre : elle ne veut pas qu'on ignore sa conduite en cette grave circonstance.

Quand du Croisil et Norval furent dans la rue :

— Je vais de ce pas chez madame Davenel, dit Norval, qui avait un assez bon cœur. Je dois à ma conscience d'aller présenter à cette pauvre jeune femme mes sentiments de condoléance.

— Vous avez raison, dit du Croisil, et je vous accompagne.

V.

Juliette était chez elle. Une femme de chambre fit entrer du Croisil et Norval dans un petit salon où les tentures ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour, non un demi-jour de coquette, mais de femme en deuil; car on est souvent plus affligé d'une fortune perdue que d'un affection détruite. Un feu rougeâtre et sans flamme brillait dans l'âtre, jetant autour du foyer des lueurs tristes. Juliette était assise dans une gondole basse, et tenait à la main un travail de broderie. Un peignoir brun l'enveloppait, dessinant dans la perfection les contours harmonieux de ses riches épaules, ainsi que de sa taille svelte et charmante; ses mains, gantées de mitaines noires, ne livraient que l'extrémité de leurs doigts de marbre, couronnés d'ongles roses. Sa tête blonde, aux grappes de frisure légère, était parée d'un bouquet de lilas blanc et de clématite, emblèmes de pauvreté et d'abandon : elle était belle et touchante ainsi. Du



Croisil et Norval se sentirent émus dans ce salon, surtout lorsqu'ils adressèrent à Juliette leurs compliments de condoléance.

— Ah! messieurs, dit-elle avec son sourire doux et fin, que vous faites mentir le moraliste qui a dit: « Les amis et les oiseaux de passage ne retournent jamais qu'où brillent le soleil et l'opulence. »

— Les moralistes, madame, répondit du Croisil, sont comme les astronomes qui voient partout des taches, même au soleil.

Quelques personnes étaient déjà réunies, fidèles au malheur, un peu sans doute, comme l'a dit Alphonse Karr, par fatuité de constance. Du Croisil et Norval remarquèrent bientôt que Desmarest les avait précédés. La conversation prit naturellement une tournure grave et philosophique : on parla beaucoup de la vanité des richesses, du courage avec lequel le sage supporte l'adversité, du bonheur que parfois on rencontre dans les positions les plus humbles quand le cœur et l'esprit sont élevés, etc., etc.

— La pauvreté ne me fait pas peur, messieurs, dit Juliette d'un ton ravissant; et d'ailleurs, ne suis-je pas riche encore, puisqu'il me reste des amis?

— Des amis dévoués, madame! dit Desmarest avec feu, et qui vous demeureront attachés; car si vous n'avez plus la fortune, vous avez toujours l'opulence de l'esprit et de la beauté.

Juliette fut touchée de cet élan généreux; elle en rougit de plaisir.

— Oui, entourée du faste, il vous était permis de douter de nos cœurs, dit Norval, renchérissant sur Desmarest; mais désormais vous acquerrez la conviction que nos hommages sont adressés à votre seul mérite.

Juliette sourit divinement.

— Ah! taisez-vous, messieurs, dit-elle d'une voix douce et pénétrante : vous me feriez trop aimer la pauvreté!

Un moment après, du Croisil s'était rapproché de Juliette; il causait avec elle intimement et à demi-voix, tandis que Desmarest et Norval se livraient à des dissertations politiques et commerciales. Enfoncée dans sa gondole, Juliette se redressa vivement pour mieux entendre du Croisil. En ce moment un petit carnet glissa de ses genoux sur le parquet, laissant échapper les papiers qu'il contenait. Du Croisil se hâta de les ramasser et les remit à Juliette.

— Ah! fit-il en se baissant de nouveau, voici quelque chose encore.

Et il prit sur le parquet un objet mince, jaunâtre, informe, qu'il regarda un peu curieusement.

— Une fleur, sans doute? demanda-t-il sans réflexion.

Juliette ne répondit pas tout de suite et ne se hâta pas de reprendre l'objet.

— Une rose du Bengale, répondit-elle avec lenteur en se renfonçant dans sa gondole.

Du Croisil devint écarlate et ne sut plus quelle contenance garder; mais personne ne s'aperçut de son embarras. Il eut bientôt ressaisi son sang-froid, et répliqua avec le plus gracieux aplomb :

— C'est de la coquetterie, madame, de conserver ainsi sur vous une rose flétrie; sans doute par amour des contrastes?...

Il se leva et tendit la fleur à Juliette. Juliette porta sur lui un regard profond, demeura quelques secondes immobile, puis indiqua brusquement le feu du doigt.

— Vous le voulez? dit-il d'un air sournois.

Et il posa délicatement la rose flétrie sur un charbon ardent. Un peu de fumée, quelques crépitations, et ce fut tout. Que d'amours brûlants ne sont pas autre chose! Cinq minutes plus tard, il quittait le salon, protestant de son éternel attachement à la personne de madame Davenel. Juliette ne daigna même pas le regarder. Il y avait à peine un quart d'heure qu'il était parti, lorsque Juliette, qui n'avait pas repris la parole, tant sa déception était violente, se leva, pâle, le visage empreint d'une vague ironie et l'air résolu.

— Autrefois, dit-elle, à pareil jour de la semaine, nous avions l'habitude de faire un peu de musique, de danser même en petit comité. La musique console, la danse étourdit. Pourquoi nous en abstiendrions-nous aujourd'hui?

Et s'adressant à un pianiste de salon qu'elle avait toujours accueilli avec distinction :

— Allons, monsieur, dit-elle, jouez-nous ce beau morceau de Thalberg que vous exécutez à merveille. Pour vous prouver que je suis vraiment philosophe, je vous promets de chanter ensuite.

Le pianiste se hâta de se rendre au désir de Juliette. Quand le morceau fut terminé :

— A mon tour maintenant, dit-elle, avec une charmante vivacité.

Elle s'installa au piano; Desmarest s'approcha d'elle.

— Que chanterai-je? lui demanda-t-elle en inclinant coquettement la tête de son côté; dites-moi cela. Vous connaissez tout mon répertoire : une mélodie de Schubert, une romance de Loïsa Puget ou de Masini, ou bien un air d'opéra?

— Qu'importe! pourvu qu'on vous entende! répliqua galamment Desmarest.

— Eh bien! je choisis un air de *Zampa*, reprit-elle avec une inflexion de voix inexprimable, un air que vous aimez beaucoup, si je me souviens bien.



Elle préluda aussitôt, puis elle chanta :

> Pourquoi trembler? C'est moi qui vous implore!
> Qu'un seul regard daigne tomber sur moi!

A ces mots, elle jeta un coup d'œil de côté; Desmarest n'était plus près d'elle. A peine avait-elle commencé, qu'il s'était retiré au fond du salon, aussi embarrassé que du Croisil lorsqu'il tenait à la main la rose du Bengale. Juliette continua :

> J'y vois encore
> Et le trouble et l'effroi!
> Quand vous adorer est ma loi!

Ici elle porta par hasard les yeux sur la glace placée au-dessus du piano, et y aperçut Desmarest qui prenait son chapeau. Elle n'en attaqua pas moins bravement les vers suivants :

> Ah! dans vos yeux laissez-moi lire
> Ce mot qui doit combler mes vœux!
> Tout en ces lieux semble me dire :
> L'amour est là, soyez heureux!

Cette phrase musicale fut dite avec un sentiment exquis. Chacun battit des mains. Desmarest seul n'applaudit pas, il s'esquiva, et, grâce à la glace encore, Juliette le vit se retirer. Elle partit alors d'un grand éclat de rire. On s'empressa de lui demander quel motif provoquait cette franche gaieté.

— Presque rien, dit-elle, une réflexion folle sur l'inconstance des choses humaines.

— Pouvez-vous nous la communiquer? dit Norval, qui n'avait rien saisi de la scène entre Desmarest et Juliette. Nous avons besoin de votre philosophie pour supporter le malheur qui vous frappe.

— Bah! la fortune n'est pas le bonheur, répondit Juliette; et puisqu'il me reste encore de bons amis, ce dont on n'est jamais bien sûr dans l'opulence, je veux me réjouir au lieu de m'attrister. Dansons.

— Danser! s'écria-t-on avec étonnement.

— Eh! mon Dieu, n'avions-nous pas l'habitude de danser à pareil jour? N'appelions-nous pas cela préluder à nos grandes soirées? A défaut des soirées, ayons au moins le prélude.

— Ah! madame, dit Norval, on ne peut pas accueillir l'infortune avec plus de grâce! Vous y mettez autant de coquetterie que de noblesse ; vous êtes adorable!

— Alors, dit-elle de l'air le plus ravissant du monde, qu'attendez-vous pour m'inviter à valser! Nous commencerons par une valse, si vous le voulez bien... une valse de Strauss...

Elle appuya sur ce mot, mais sans regarder Norval. Norval fit une singulière grimace et laissa suspendue la main de Juliette.

— Eh bien! reprit Juliette, vous m'abandonnez donc, monsieur?

— Moi... non... au contraire, balbutia-t-il; mais j'aimerais mieux, je vous l'avoue, la *Rosita*, par exemple, ou bien encore la valse de *Giselle*.

Juliette le regarda en face et d'aplomb.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-elle avec mépris; vous êtes comme tant d'autres, vous aimez mieux l'argent!

VI.

La déception que venait d'éprouver Juliette était plus profonde et plus douloureuse qu'elle ne le croyait elle-même. Cette pensée, qu'elle n'avait de valeur aux yeux de tout ce monde que celle que lui donnait l'opulence, blessait au vif son esprit et son cœur. Elle ressentit un âcre plaisir à se voir de jour en jour négligée, délaissée par tant de gens qui l'avaient jusque-là poursuivie de leur tendresse menteuse et de leur obséquiosité hypocrite. Un violent dégoût s'empara d'elle, et, dans un accès de misanthropie, elle résolut sérieusement d'aller finir ses jours au sein de la solitude. Elle s'enfuit à Trois-Fontaines, tout en pleurs, pour ne pas laisser éclater son mépris. Le bruit de sa ruine l'avait précédée à la campagne; la vente de son château y était affichée. L'hiver commençait, la neige tombait à gros flocons, étalant ses blanches tristesses sur les sites agrestes; le pivert et la mésange chantaient seuls sur les arbres et dans les buissons chargés de givre; quelques scabieuses tardives et quelques marguerites montraient encore leurs petites têtes charmantes et courageuses dans l'herbe. Soit que la neige couvrît les chemins, soit que le vent les eût séchés, souvent on voyait Juliette errer solitaire dans la campagne; elle sentait que son âme se retrempait dans l'isolement, comme ces fleurs délicates qui ne se relèvent qu'à l'ombre.

Un jour, se dirigeant du côté de Dammartin, elle se trouva tout à coup à la hauteur de la chaumière à la Guérin, qu'elle n'avait pas encore revue. Elle entra. Il n'y avait personne dans la première pièce; elle alla vers la seconde, la porte en était ouverte. A peine eut-elle jeté les yeux dans l'intérieur, qu'elle vit un jeune homme assis devant une petite table, le front dans une de ses mains, tandis que de l'autre il prenait tour à tour sur la table des fleurs fanées et une lettre qu'il considérait d'un air rêveur et navré. Elle reconnut Maurice. Il paraissait plongé dans un souvenir et laissait lentement échapper quelques phrases entrecoupées.

— Voilà donc, murmurait-il, tout ce qui me reste d'elle... Un bouquet flétri... une lettre... Tout

mon cœur est là, et je ne puis l'en détacher! surtout à présent que je sais...

Il s'interrompit et leva les yeux avec douleur. Juliette, saisie d'étonnement, se rejeta un peu en arrière et écouta.

— Pauvre femme! reprit-il en joignant les mains. Comme je l'ai aimée! Elle ne le sait pas! elle ne le saura jamais!... Ah! pourvu qu'elle ne soit pas malheureuse maintenant!... Le monde, qui l'entourait dans son opulence, la délaissera dans sa pauvreté; car le monde est un courtisan qu'attirent seules la puissance et la richesse... Moi, du moins, si je l'ai fuie, c'est parce qu'elle était riche, fêtée, heureuse, entourée de faste, aimée des plus élégants et des plus beaux!...

Il cacha sa figure dans ses mains. Juliette sentit sa poitrine se gonfler.

— Mon Dieu! mon Dieu! continua-t-il d'une voix humide, je ne pourrai donc pas l'oublier!... Seul amour de ma vie, son image me poursuit partout, et me ramène encore à ce coin de terre où nous nous sommes aimés!... Mais à quoi bon tout ce tourment?... Pourquoi me renfermer sans cesse dans ce souvenir comme dans une prison où j'étouffe?... Ah! je fais à plaisir mon propre malheur!... Folie!... Riche ou pauvre, elle ne saurait m'appartenir : elle a appris à aimer la beauté, la richesse, et moi je suis laid et sans fortune... Allons, allons, s'écria-t-il, du courage, ô mon cœur! jetons-nous dans la vie active, dans le travail, dans le monde... Le monde étourdit, le travail console... et nous avons tant besoin de consolation et d'oubli!...

Après ces mots, il demeura immobile, silencieux, le visage toujours caché dans ses mains; il pleurait. Juliette était aussi stupéfaite qu'émue; elle pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles. Elle qui tout à l'heure encore niait le bien, parce qu'elle avait subi de cruels mécomptes, se trouvait tout à coup en présence des sentiments les plus élevés et les plus touchants; et celui qu'elle avait accusé de caprice se révélait, au contraire, constant jusqu'à la douleur et noble jusqu'à l'humilité. Les réactions sont toujours violentes : elle frémissait de joie, et de grosses larmes glissaient sur ses joues.

— Noble cœur! murmurait-elle. Noble cœur! Et je ne l'ai pas deviné! et je n'ai pas compris que lui seul!...

Elle fit un mouvement comme pour s'élancer vers lui, mais elle se contint. Presque au même instant Maurice se leva, se dirigea vers la fenêtre; on apercevait Trois-Fontaines, ses arbres dépouillés, son château découvert, qu'il contempla.

— Oui, oui, dit-il alors d'une voix endolorie, il faut m'éloigner pour ne plus revenir... La vue de ces campagnes ranime malgré moi ma folle passion... Pourquoi s'acharner à de vains souvenirs, et n'entretenir son âme que d'un vain rêve?... Adieu donc, doux nid de mes amours, de mes seules amours! je ne dois plus vous revoir, je ne vous reverrai plus... Adieu, pour la dernière fois!

Il garda un moment le silence, puis il reprit avec un accent de tristesse indicible.

— Adieu aussi à vous, Juliette! Je fais des vœux pour votre avenir... Qui sait? vous êtes si belle et si bonne, qu'un noble cœur vous rendra peut-être ce que vous avez perdu, l'opulence et le bonheur!... Ah! que ne puis-je, moi, vous offrir ce que je possède! je vous le donnerais avec une joie profonde et sincère!... Mais, hélas! j'ai si peu!...

— Qu'importe! dit derrière lui une voix d'une douceur divine; j'accepte, mon bon Maurice!

Maurice, à cette voix, poussa un cri violent et bondit plutôt qu'il ne se retourna. Il vit Juliette assise à sa table, les yeux brillants de larmes, le visage nerveusement pâle; elle lui tendait la main. Il est des émotions si étranges qu'il faut renoncer à les décrire. Maurice demeura comme pétrifié; il crut qu'il allait mourir, il étouffait.

— Eh bien! reprit Juliette avec une adorable expression, est-ce que vous refusez, monsieur?

Deux ruisseaux de larmes jaillirent aussitôt des yeux de Maurice; ses jambes fléchirent et il tomba à genoux.

Juliette se leva, courut à lui, et lui prenant les mains avec tendresse :

— Relevez-vous, monsieur, relevez-vous, dit-elle, et ne sanglotez pas ainsi. Il faut que je vous gronde. Eh quoi! parce que j'étais riche, vous m'avez fuie! fi! que c'était mal! Voyez, moi, je suis pauvre maintenant, eh bien! cela ne m'empêche pas de venir vers vous, et même j'accepte tout de suite, sans façon, votre sacrifice. Deux vieux amis comme nous! Ah! nous nous aimions si bien autrefois! et vous ne m'évitiez pas alors!

— Taisez-vous! taisez-vous, Juliette! ne me parlez pas ainsi! dit Maurice avec exaltation; votre voix m'enivre, votre beauté m'éblouit! Taisez-vous! oh! taisez-vous! ou vous me rendrez fou!

— Je veux vous rendre sage, au contraire! dit-elle en lui pressant les mains. Je veux vous rendre heureux! ajouta-t-elle plus bas.

Un bruit se fit entendre en ce moment dans la chaumière; c'était la Guérin qui revenait de vendre son lait. Elle entra dans la seconde pièce; Maurice était encore aux genoux de Juliette. La Guérin s'arrêta toute surprise sur le seuil.

— Ah! ah! dit-elle avec embarras et sans trop savoir ce qu'elle disait, il paraît que ça va bien?

— Parfaitement, bonne mère, répondit Juliette;

Maurice me fait ses excuses de m'avoir méconnue, et je suis en train de lui pardonner.

— Bon! bon! reprit la Guérin, j'en suis enchantée. Ah! j'étais bien sûre, moi, qu'il vous aimait, le cher enfant! mais c'est si timide! et puis vous étiez si riche alors!

— Et je suis si pauvre maintenant! Mais, bah! Maurice me donne tout ce qu'il a, bonne mère!

— Oui-da! s'écria la Guérin stupéfaite et évidemment contrariée. Quoi! ses deux mille francs de rente que son père et lui ont eu tant de peine à gagner là-bas, en Amérique! Ah!...

— Le capital tout entier, répondit Juliette en souriant malicieusement. Avec cette somme, jointe au peu qu'il me reste, des débris de ma fortune, nous rachèterons ma propriété de Trois-Fontaines qu'on va vendre, et...

Maurice, pâle, hâletant, interrogeait du regard le visage de Juliette; il semblait chercher à saisir le véritable sens de tout ce qu'il entendait.

— Et nous y habiterons...

— Qui, nous? demanda la Guérin; vous et lui?

— Pourquoi pas?

— Vous allez donc vous marier?

Juliette baissa les yeux avec une mine adorablement sournoise.

— Dame! répondit-elle, les femmes n'ont pas l'habitude de faire les avances. Qu'en pensez-vous, bonne mère?

— C'est juste! c'est juste!

Et la Guérin regarda Maurice en lui faisant des grimaces significatives en matière d'encouragement. Maurice s'était levé, avait dégagé ses mains, et, les bras croisés sur la poitrine pour en comprimer les battements, il tremblait d'être le jouet d'un rêve.

— Juliette, dit-il enfin d'une voix lente et profonde, si vous voulez me tuer, vous n'avez qu'à m'abandonner maintenant! Mon cœur est si tendu que, si vous ne lui venez en aide, il va se briser!

— Alors, répondit-elle avec une grâce angélique, donnez-moi le bras et conduisez-moi jusqu'à notre château. Peut-être bien qu'en route vous vous déciderez à me faire une demande en mariage. Je vais me montrer bien aimable!

—

Quelques jours après, un notaire dressait à Trois-Fontaines le contrat de mariage de Juliette et de Maurice. Juliette dicta elle-même le chiffre de sa fortune : rentes sur l'État, placement chez un banquier, actions industrielles, propriété territoriale, le tout montait à plus d'un million.

— Eh quoi! s'écria Maurice étrangement surpris, on ne vous a donc point enlevé votre fortune?

— Mais non, répondit Juliette en riant de bon cœur. J'ai profité de la fuite d'un banquier pour faire courir ce bruit, voilà tout.

— Quelle idée! je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, mon ami; cette idée n'est pas de moi, mais de M. Davenel, mon mari, mon père. Il savait à quelles convoitises donnerait lieu ma fortune, et, dans une lettre pleine de prévoyance et de bonté, il me donna le conseil de laisser ignorer de quelle nature étaient mes revenus, afin de pouvoir, au cas où je suspecterai la sincérité des sentiments qui s'adresseraient à moi, les juger en me faisant passer pour ruinée. C'est là, disait-il, une épreuve infaillible, et il avait bien raison.

— Vous avez donc éprouvé quelqu'un?

— Oui, mon ami; d'abord le monde en général, puis trois prétendants à ma main en particulier, et vous enfin, sans m'en douter. Vous seul...

Maurice lui mit la main sur les lèvres pour l'empêcher d'achever.

— Cher ange, dit-il, l'amour véritable est toujours à l'épreuve d'une pierre de touche.

Étienne Enault.

LES MISÈRES DE CATHERINE.

I.

C'était pendant l'hiver de 1833. Par une après-midi brumeuse et glaciale, on pouvait voir sur un des quais de l'île de Guernesey deux hommes, une femme et un enfant se promenant avec des signes d'impatience, de résignation ou d'insouciance, en attendant le bateau de Jersey qui devait les prendre au passage pour les conduire sur le continent. Un froid intense et une brise chargée de petits glaçons qu'elle leur jetait au visage, obligeaient nos personnages à tourner souvent le dos à la mer pour moins sentir les rafales du vent qui leur coupait, par moments, la respiration.

Ces gens-là avaient l'air parfaitement indifférents les uns aux autres, et le hasard seul semblait les avoir réunis sur le quai de Guernesey. Il n'en était pas, cependant, tout à fait ainsi; pour deux d'entre eux du moins.

La femme pouvait avoir de vingt-sept à vingt-huit ans. Sa mise était simple, mais non point élégante; il s'en fallait. Elle portait l'empreinte de souffrances morales et physiques qui, pour avoir ravagé sa beauté, laquelle avait pu être éclatante, n'avaient pas enlevé l'extrême distinction et la dignité calme de ses traits, non plus que la douceur un peu effa-

rée de ses yeux. A première vue, on pouvait dire d'elle, sans se tromper, qu'elle avait sur sa personne le deuil d'une époque qui avait dû être plus heureuse. Elle tenait par la main un petit garçon de sept à huit ans, blond, bouclé, et je n'ajouterais pas rose pour compléter le tableau habituel, car, au contraire, le pauvre enfant était extrêmement pâle et semblait un reflet des chagrins et des maladies qui rongeaient évidemment sa mère. Celle-ci fixait sur ce petit être, en qui semblaient se résumer et se confondre toutes ses affections et toutes ses consolations, des regards pleins d'amour et d'anxiété.

Lorsque quelque vague un peu forte venait se briser sur la plage en grondant, elle reculait avec une sorte de terreur en faisant à son fils un rempart de son corps. On eût dit qu'elle le défendait avec le courage du désespoir contre un ennemi invisible. Il semblait y avoir entre cette mère et ce fils des liens plus qu'ordinaires et dont la rupture devait être également fatale à tous deux.

Voici le portrait de l'un des autres personnages qu'il nous tardait de présenter à nos lecteurs. C'était un homme de trente-cinq ans, d'une encolure un peu forte et assez vulgaire, quoiqu'en le voyant on pût dire que c'était un bel homme. Il était habillé de neuf de la tête aux pieds et avec une recherche d'un goût douteux. Quelque chose de gauche et d'empesé dans ses manières indiquait clairement qu'il n'avait pas toujours été habitué à se vêtir de si beaux habits ou qu'il en avait perdu l'usage. Il portait sur son visage délabré les signes d'une vie agitée par le désordre et par la débauche. Cet homme mettait une affectation marquée à croiser les pas de la mère et du fils. Ce dernier n'y avait pas pris garde, autrement que pour regarder, par simple curiosité d'enfant, les splendides et volumineuses breloques qui ornaient la riche chaîne dont ce personnage avait orné son gilet. Mais la mère avait promptement attiré son fils par le bras, en lui adressant à voix basse quelques paroles de reproche sans doute, et tout avait été dit. Quant à elle, elle avait montré un froid dédain aux regards que cet homme lui lançait et aux quelques mots qu'il lui murmurait en passant. Elle ne manquait pas de rougir, cependant, et ses lèvres frémissantes indiquaient l'agitation qu'elle ressentait.

Notre quatrième personnage jouait dans cette scène qui avait pour théâtre le quai d'une île battue par l'orage et pour décor l'Océan, un rôle tout à fait passif. Il n'avait pu se défendre de prendre un certain intérêt aux deux acteurs principaux et de bâtir dans l'oisiveté de l'attente où il était, une petite comédie de l'avenir, tandis qu'il s'agissait en réalité d'un drame du passé. Celui-là était dans toute l'acception du mot anglais, un *gentleman*. Associé d'un grande maison de banque à Londres, il revenait purement et simplement d'une tournée d'affaires et observait, pour le plaisir d'observer, les personnages qui se mouvaient autour de lui. Seulement il s'était avoué éprouver une vive sympathie pour cette mère souffrante et ravagée et pour le petit garçon, en même temps qu'il avait ressenti un mépris instinctif pour cet homme vulgaire, enharnaché de chaînes d'or, d'épinglettes en diamants et de bagues à tous les doigts, et qui faisait la roue autour de cette pauvre femme. Il avait cru, un moment, le reconnaître pour un de ces êtres qu'on rencontre dans les hasards de la vie ou des affaires, qui ne vous laissent aucune impression et dont on ne se souvient plus que quand les occasions vous rapprochent d'eux.

M. Gates, c'est ainsi que se nommait le banquier, autant pour tuer le temps que pour ne paraître point indiscret à son co-voyageur et peut être aussi à la femme, avait tiré de son sac de nuit une longue-vue, l'avait déployée et s'était mis à interroger l'horizon impénétrable où le bateau de la poste n'apparaissait pas encore. L'enfant, en apercevant la longue-vue de Gates, et intrigué de l'usage auquel celui-ci venait d'appliquer l'instrument, se détacha de sa mère qui essaya vainement de le retenir un instant, courut vers Gates, accrocha ses petites mains à son paletot, et lui dit en levant sa tête blonde :

— Qu'est-ce qu'on voit donc là-dedans? Laissez-moi regarder aussi.

Le gentleman se baissa complaisamment et colla sa longue-vue à l'œil de l'enfant. L'homme aux breloques profita de cette circonstance pour s'approcher de la mère et lui adressa la parole. Gates put voir qu'elle avait rougi jusqu'aux yeux, d'abord, puis que son visage s'était ensuite couvert d'un masque de pâleur.

— William! cria-t-elle en s'adressant à son fils, comme si elle sentait que la présence de l'enfant à ses côtés était une sauvegarde pour elle. Mais le petit gars, très attentif à son occupation du moment, ne répondit pas et ne détourna même pas la tête. Gates, sans y paraître, prêta l'oreille et l'œil à la scène suivante :

— C'est mon nom aussi que vous venez de prononcer là, Catherine, dit l'homme en question.

— Malheureusement, répondit Catherine, je l'ai donné à mon fils, ce nom maudit. J'aurais voulu ne jamais le connaître et je voudrais l'avoir oublié!

Ces mots qui, prononcés à voix basse cependant, étaient arrivés jusqu'à Gates, le frappèrent et changèrent le cours de ses suppositions. Il regarda du côté du groupe. Catherine était debout, droite, immobile, dans une attitude de dignité et de mépris. Son interlocuteur, sans être intimidé (il ne parais-

sait homme à l'être jamais), était cependant gêné. Il avait tendu à la jeune femme une main que celle-ci avait refusé de toucher, et deux ou trois mouvements vifs et incohérents de son corps indiquaient assez que cet accueil l'avait un peu abasourdi.

— Vous manquez d'une façon complète à nos conventions et à nos engagements, reprit Catherine. Il avait été entendu que vous ne m'adresseriez pas la parole, que je ne paraîtrais pas plus vous connaître que vous ne me connaîtriez, moi. J'ai tenu ma parole, qui vous oblige à manquer à la vôtre? — sinon, continua-t-elle en portant la main à ses yeux, l'habitude que vous avez de ne la jamais tenir...

— Vous pleurez..., commença l'homme qui se nommait William, nous le savons maintenant, et en faisant un geste pour prendre de nouveau la main de Catherine. Mais celle-ci recula d'un pas.

— Oh! ne vous imaginez point, dit-elle, que je pleure au souvenir d'un passé dont j'aurais oublié l'existence, sans mon pauvre enfant. C'est sur cet enfant que je pleure, cet enfant qui ne sait pas qu'il a un père tel que vous, qui ne le saura jamais, Dieu merci!

William ne tourna même pas les yeux du côté de ce fils dont la vue ne l'avait pas ému. Catherine fit encore un pas pour se rapprocher du petit William à qui Gates, touché jusqu'au fond du cœur par cette conversation qu'il venait de surprendre, avait retiré la longue-vue afin de lui rendre la liberté. Mais l'enfant reprit l'instrument à deux mains et le promena sur l'horizon. Au loin un point noir venait de se montrer. C'était la fumée du bateau que le mauvais temps obligeait à naviguer avec prudence.

— Oui, reprit Catherine, en réponse à quelques mots de William qui avaient échappé à Gates, il a fallu que je me visse au bord de l'abîme de la misère pour avoir oublié ma dignité de femme au point de vous écrire et de vous demander votre secours. Mais au-dessus de la dignité de la femme, il y a la tendresse de la mère; et c'est la mère seule qui a écrit. D'ailleurs, dans cette pauvre créature usée, flétrie, malade, vieillie avant l'âge, il ne reste plus rien de Catherine, et je n'avais pas la folie de m'imaginer que ma vue pût vous être agréable en rien. Je me suis même étonnée qu'il y ait eu en votre cœur une fibre qui pût vibrer encore; je m'étais trompée, paraît-il, tant mieux! Vous savez que je ne vous ai pas demandé autre chose que le moyen et l'occasion de travailler à Londres pour gagner le pain de notre enfant. J'espère que vous ne manquerez pas à ce facile engagement de votre part et qui ne diminuera pas d'un penny votre nouvelle fortune.

— Des circonstances indépendantes de ma volonté, Catherine, je vous l'ai dit...

— Moins ici qu'ailleurs, je ne veux entendre d'explications, monsieur. Et rappelez-vous que je tiens, devant mon fils surtout, à ne pas vous connaître...

Catherine rompit la conversation sur ces mots, et appela avec insistance cette fois le petit William. Gates, très ému, rendit l'enfant à la mère, et comme, pour faire diversion à cette émotion qu'il n'était point venu chercher, et qui lui était évidemment importune, il braqua sa longue-vue sur le bateau qui se dessinait plus distinctement à l'horizon.

L'interlocuteur de Catherine se rapprocha du banquier et du ton le plus naturel du monde, il lui dit :

— Je crois que le *steamer* sera ici avant trois quarts d'heure?

— C'est mon opinion, répondit brièvement Gates.

Comme l'autre demeurait obstinément à ses côtés, Gates eut l'idée de l'examiner de plus près, et il ne tarda pas à se rappeler où il avait connu ce triste personnage de qui il eut l'idée, alors, d'approfondir toute la sécheresse du cœur. Il venait d'en avoir un bel échantillon.

— Il paraît, dit-il sur un ton indifférent et en faisant allusion à la conversation de tout à l'heure, que cette dame n'est pas de bien bonne humeur; elle est un peu comme le temps...

— Oui, en effet, répondit William en affectant de sourire, elle est même un peu bégueule.

Gates toisa son homme de haut en bas et lui fit baisser les yeux.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda celui-ci du ton d'un homme qui cherche à lier conversation.

— Vous auriez pu, avec un peu de patience, me reconnaître comme je vous ai reconnu, monsieur William Bilpoor. Je suis James Gates, de la maison Spencer, Gates et Ce, de Londres. Vous souvenez-vous? Je vous ai rencontré, il y a trois ans, plusieurs fois, en moins bel équipage, alors que ma maison avait un procès dont s'était malheureusement chargé le sollicitor Bailey...

— Chez qui je travaillais, alors, comme clerc, en effet. Mais depuis, j'ai quitté le vieux Bailey, un triste et malhabile homme au fond, vous en devez savoir quelque chose, et je suis aujourd'hui avocat.

L'ex-clerc tendit sa carte à Gates qui lut : William Bilpoor, Esq. *attorney at law*.

— A votre service, monsieur Gates.

— Merci, répondit celui-ci. Vous avez donc rondement réussi que de rapé, crasseux, graisseux et rapiécé clerc que vous étiez il y a trois ans, vous voilà, aujourd'hui, doré sur toutes les phalanges et reluisant comme un paon...

— Tout cela vient de Bond et Regent street, mur-

mura Bilpoor, en glissant complaisamment son pouce dans l'entournure de son gilet. J'ai eu de la chance, mon cher monsieur. Je suis assez modeste pour le reconnaître... rien que de la chance...

— Vous en eussiez désiré davantage auprès de cette jeune femme?

— Euh!... c'était une manière de tuer le temps. Ça ne paraît pas avoir un penny dans sa bourse, c'est déjà sur la pente qui conduit à la retraite, et ça joue la fierté!... Enfin!...

Gates se retint à quatre pour ne pas écraser Bilpoor d'un coup de poing; mais il pensa d'abord que cela ne le regardait pas; puis, que tout en éprouvant une grande pitié pour cette pauvre femme, il ne pouvait pas jurer qu'elle fût en effet bien digne, malgré les apparences, de tant de sympathie chevaleresque. Il se contenta de lever les épaules, et d'éprouver pour cet imbécile pavoisé de vanité, de sottise et pourri de sentiments misérables, un dégoût profond.

II.

Le *steamer* avait enfin abordé le quai. Nos quatre voyageurs avaient monté à bord. Bilpoor s'était gardé de venir au secours de Catherine à qui Gates aida à passer du *pier* sur le pont du bateau avec son enfant dont elle ne voulait pas quitter la main. Le banquier put lire, alors, sur la petite malle qui composait tout son bagage, le nom de : MADAME CATHERINE SKELTON. Ce nom en remplaçait un autre dont les lettres avaient été effacées. On arrivait sans trop de difficulté à deviner que ce nom mal gratté était celui de Bilpoor. Autrefois il y avait eu sur la malle : MADAME CATHERINE BILPOOR. Il en était du nom comme du souvenir de l'homme à qui il appartenait, dans la vie de la pauvre Catherine : il en restait malheureusement des traces.

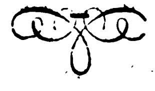
Le voyage fut tel que le temps l'avait fait craindre; dur, pénible, presque dangereux. Le *steamer* arriva, cependant, sain et sauf au quai de Weymouth où les passagers débarquèrent méconnaissables. Gates eut la chance de ne pas rencontrer Bilpoor, en sortant du bateau; mais il salua respectueusement Catherine Skelton, tapa sur la joue au petit William, et alla prendre une nuit de repos avant de s'embarquer dans la diligence qui devait le conduire à quelques lieues de Southampton..

De l'aventure de Catherine et de Bilpoor, Gates n'emporta que le souvenir d'une de ces impressions désolantes qui abondent dans la traversée humaine. Son opinion était que, s'il fallait se laisser également toucher par toutes les tristesses, le plus court parti à prendre était celui d'une réclusion absolue. « Si vous ne voulez pas être par trop dégoûté de ce » que vous êtes appelé à voir chaque jour, dit » Chamfort, avalez, chaque matin, deux crapauds » avant de sortir de chez vous. » Gates, qui était un philosophe de la bonne école, de l'école pratique, avait l'habitude d'avaler les crapauds de Chamfort, et il se cuirassait ainsi contre toutes les choses hideuses qu'il rencontrait sur sa route, en se disant qu'à dix pas plus loin, il devait en rencontrer de plus hideuses encore, et toujours ainsi de pire en pire; et qu'il perdrait son temps à s'apitoyer sur des misères moindres, quand il y en avait, au premier détour de la rue, de plus grandes. Sans être égoïste, il s'en fallait, il évitait de rien emporter avec soi, autant qu'il le pouvait, du moins, de l'âcre puanteur des infamies qui s'exhalaient le long du chemin de sa vie.

Ainsi avait-il fait de sa rencontre avec Catherine, le petit William et Bilpoor. Il s'était hâté de ne plus se les rappeler. Mais quel fut son étonnement, le lendemain matin, quand il vint prendre sa place dans la diligence, d'y trouver Bilpoor confortablement installé dans un des compartiments de l'intérieur; tandis que la pauvre Catherine était juchée avec son enfant sur l'impériale où Gates monta par goût, n'ayant qu'une route de quelques milles à faire. Le temps était beau et clair, mais très froid; le vent soufflait sec et en plein sur les voyageurs. Gates se contenta de saluer Catherine, et afin de ne paraître point prétendre à aucune indiscrétion vis-à-vis d'elle, il ouvrit un livre et s'absorba dans sa lecture. Il en fut arraché par un gémissement du petit William qui se plaignit d'avoir froid. Gates leva les yeux, vit l'enfant violet, et la pauvre mère blanche comme un marbre de sépulcre. Au cri qu'avait poussé William, Catherine l'avait embrassé avec une énergie fiévreuse et l'avait ramassé sur ses genoux en l'enveloppant dans l'unique châle qu'elle portait sur ses épaules. Gates sentit une larme lui monter à la gorge, se débarrassa de l'un des trois ou quatre paletots et manteaux qu'il portait avec lui, et sans dire un mot le plaça sur le dos de la pauvre femme qui le laissa faire. Elle tourna les yeux vers Gates, inclina sa pâle tête, et d'une lèvre tremblante, que les sanglots contenus contractaient, elle lui dit simplement : « Merci, monsieur. » Tout ce qu'elle avait pu faire était d'articuler ces deux mots.

Xavier EYMA.

(*La suite au prochain numéro.*)





BULLETIN DES THÉATRES.

Le Théâtre-Lyrique, l'Odéon, les Bouffes-Parisiens ont fait leur réouverture. Commençons donc par ces trois théâtres. Ces réouvertures devraient être, chaque année, une sorte de solennité. Les théâtres ne pensent pas tout à fait ainsi; ils ont régulièrement l'habitude de réserver pour ce moment-là, au contraire, celles de leurs pièces sur lesquelles ils paraissent le moins compter. Nous ne saurions dire, au juste, si c'est bien raisonner. Le Théâtre-Lyrique a ouvert par deux pièces nouvelles : *Crispin rival de son maître*, deux actes, et l'*Auberge des Ardennes*, un acte. La première de ces deux œuvres est la pièce de Le Sage, appropriée à la musique. Je n'aime pas beaucoup ces rhabillages, ou quand on se les permet, il faut des coups de maître pour les faire pardonner. Ainsi le *Barbier de Séville*, ainsi le *Mariage de Figaro*, ainsi la *Norma*, et quelques autres chefs-d'œuvre que l'on pourrait citer et qui ont passé du domaine de la haute comédie ou de la haute tragédie dans le domaine lyrique. Coups de maîtres pour la musique s'entend; car du reste, il ne faut se préoccuper que médiocrement. M. Sclenick, l'auteur de la musique de *Crispin*, n'a réussi qu'à peu près dans sa tentative, il a fait une œuvre d'écolier, c'est un tâtonnement où de temps en temps on rencontre une mélodie, quelques phrases qui dénotent un compositeur plein de bonne volonté. En somme, c'est un début qu'il fallait encourager. L'*Auberge des Ardennes*, de MM. Verne et Michel Carré, est un gai vaudeville qui a fourni à M. Higniard l'occasion de quelques mélodies assez heureuses. Le Théâtre-Lyrique a beaucoup mieux que cela derrière lui; nous savons que ses réserves sont riches et qu'il a du blé en grange : la reprise des *Dragons de Villars*, de *Gil Blas*, du *Val d'Andorre*, avec Bataille dans le principal rôle; un nouvel opéra de M. Maillart, les *Pêcheurs de Catane*. Puis réapparaîtra madame Carvalho dans les plus beaux succès de son répertoire : *Faust*, les *Noces de Figaro*, la *Fanchonnette*, *Philémon et Baucis*. Madame Viardot fera sa rentrée dans *Orphée*; puis nous verrons sur l'affiche des nouveaux opéras de MM. Grisar, Reyer, Semet. Avais-je raison de vous dire que le Théâtre-Lyrique avait fait de bonnes provisions!

L'Odéon a été plus heureux dans sa grande pièce d'ouverture. Les *Mariages d'amour*, de M. Ernest Dubreuil, sont une comédie de mœurs contemporaines, bien réussie, intéressante, suffisamment littéraire et qui promet un écrivain dramatique distingué. Le succès a été vif et bien mérité. La petite comédie en un acte, le *Parasite*, qui accompagne la grande pièce, est une étude antique, pleine d'inexpérience, où l'auteur dont le nom apparaît pour la première fois, M. Pailleux, a fait preuve de goût littéraire. Mais de comédie proprement dite, point. On parle de la reprise à ce théâtre de la *Fête de Néron*, d'Alexandre Soumet, une des plus belles œuvres dramatiques de ce temps. L'Odéon voudrait reprendre le *Testament de César Girodot* et ne l'ose, de peur de ne plus pouvoir jouer aucune autre pièce durant sa campagne.

Les Bouffes-Parisiens ont repris *Orphée aux enfers*, dont le succès est décidément inépuisable. On prépare une nouvelle pièce des auteurs d'*Orphée*. Puissent-ils retrouver la veine de cette ébouriffante bouffonnerie musicale.

L'Opéra-Comique, en attendant la réalisation de son magnifique programme que nous avons déjà publié, a donné un petit acte charmant dont le succès a été étourdissant, le *Docteur Mirobolan*. Le livret de MM. Cormon et Trianon a fourni à M. Gautier le canevas d'une musique à la fois savante et gracieuse, où les mélodies abondent, pleine de verve et d'entrain. Le succès de ce petit acte, admirablement chanté et joué par Couderc, aura, nous n'en doutons pas, le succès de *Bonsoir monsieur Pantalon*; ils sont de la même famille.

L'Opéra vit sur ses magnifiques lauriers : *Sémiramis*, *Robert le Diable*, où mademoiselle Duprez obtient toujours un triomphe qui va croissant à chaque représentation. On va reprendre le *Trovatore*, restauré avec magnificence. Madame Gueymard-Lauters garde, bien entendu, son beau rôle.

Au Théâtre-Français ont eu lieu quelques débuts : mademoiselle Pousin et M. Guichard, la première, lauréat du Conservatoire, le second, lauréat de l'Odéon, ont été accueillis avec faveur. On a repris à ce théâtre la jolie comédie de M. Ponsard, *Horace et Lydie*, qui est une des choses qui doivent le plus plaire aux femmes, et que pour mon compte je préfère de beaucoup à l'imbroglio du Vaudeville. L'*Africain* fait toujours de belles recettes. Le succès n'a pas été un seul instant douteux.

Le Gymnase a donné une pièce en quatre actes de M. Latour de Saint-Ybars, la *Folle du logis*. M. Latour est un galant homme et un écrivain d'un talent réel qui s'est trompé cette fois, mais qui, à coup sûr, trouvera l'occasion de prendre une belle revanche.

Le *Pied de mouton* a fait, enfin, son apparition à la Porte-Saint-Martin. Pour être vieille, cette féerie n'en est pas moins splendide. Elle a été rajeunie d'ailleurs, et s'il n'y a pas cent représentations d'automne dans cette pièce, je ne m'y connais pas.

Le Théâtre-Italien a publié la liste des artistes engagés pour la saison prochaine. Les principaux sujets sont : mesdames Battu, Penco, Alboni; MM. Gardoni, Mario, Badiali, Graziani, Angelini, Zucchini, des artistes, enfin, comme il en faut, pour chanter les œuvres de Rossini, de Bellini, de Donizetti, de Mercadante, de Verdi, de Pergolese, de Mozart, de Cimarosa, etc.

A propos du Théâtre-Italien, il est question de le comprendre dans l'administration de la liste civile. On créerait alors une surintendance des théâtres impériaux destinée, assure-t-on, au prince Poniatowski. A l'avance on applaudit à cette mesure qui daterait du mois d'avril prochain.

Cirque de l'Impératrice. — La salle est redevenue trop petite pour contenir la foule qui s'y porte chaque soir. Depuis l'ouverture des vacances on se croirait vraiment encore aux premiers jours de la saison d'été.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le soleil en se montrant pour la première fois cette année escorté du froid de l'hiver, autorise plus que jamais ces oppositions et ces bizarreries de costume qui se produisent inévitablement au renouvellement de chaque saison. Aussi avons-nous voyagé sur un chemin de fer avec une ravissante personne qui, sur une robe de mousseline blanche, portait une longue casaque de velours noir, et avait, comme coiffure, un chapeau de paille d'Italie à bords retombants et orné d'une onduleuse plume noire.

Ces petits chapeaux ronds qui sont la coiffure obligée des environs de Paris, comme des excursions plus lointaines, ont presque conquis en ce moment leur droit de cité. Ils sont toujours admis et autorisés pour les très jeunes filles, mais les jeunes femmes elles-mêmes, lorsqu'elles sont jolies surtout, se permettent très bien de les porter dans la ville avec cette restriction sous-entendue, qu'elles n'y sont qu'en passant et pendant la durée d'un séjour à la campagne.

Une jolie jeune mère, entourée de plusieurs charmants enfants, avait une robe de soie noire tout unie, une casaque pareille retombant presque jusqu'au bas de la robe et un chapeau rond à bords relevés, en paille noire, entouré d'une plume frisée, dont le bout très long était rejeté en arrière.

Le piqué blanc est toujours très en faveur, deux jeunes sœurs en avaient deux toilettes complètes; jupe et pardessus brodés en soutache noire. Leurs chapeaux de tulle blanc, à fonds mous, étaient ornés en dessus de la passe et en dessous, de couronnes de primevères de velours noir.

Une délicieuse petite fille de cinq ans avait une robe de mousseline de soie à raies grises, une longue casaque de soie noire dessinant bien sa gentille taille et un chapeau de paille d'Italie orné de velours et d'une plume blanche et noire. Sa magnifique et soyeuse chevelure blonde, disposée en lourdes nattes, était gracieusement enroulée derrière sa tête.

Une robe de taffetas vert, garnie à une hauteur de 40 centimètres, d'un plissé à la vieille dessinant de larges dents pointues, un châle de cachemire noir garni d'un double volant de dentelle de Cambrai, et un chapeau de paille d'Italie orné d'une cordelière de paille formant un nœud gracieux du côté droit, s'enroulant du côté gauche autour d'une touffe de violettes mélangées à du feuillage de lierre et se terminant par deux glands de paille, composaient une toilette de visite très remarquée ces jours-ci dans le salon d'une de nos plus aimables parisiennes.

Le même jour, une autre personne très distinguée portait une robe de taffetas Pompadour fond blanc aux dessins les plus gais et les plus frais, faite à jupe unie et à taille plate. Sur les épaules, elle avait un châle de dentelle *lama* du dessin le plus riche, et son chapeau à bord de paille de riz, à fond de tulle blanc recouvert de tulle noir, était garni d'une bride de taffetas noir, d'une couronne d'églantines roses et d'un bavolet de haute dentelle retombant sur un bavolet de tulle.

Le noir et toutes les couleurs de deuil nous sont tellement devenues familières par obligation ou par goût, qu'il n'est guère de réunion où l'on n'en puisse noter plusieurs. Dans le salon de la baronne de P..., par exemple, où nous avons remarqué les deux toilettes que nous venons de citer, s'en trouvaient en même temps une de grand deuil, mais d'un deuil plein de coquetterie, et trois autres de demi-deuil d'une grande distinction.

La première était tout en barége. La robe avait sept volants, chacun de ces volants surmonté d'un bouillon et d'une tête, et garni d'une petite guipure au bord du volant et au bord de la tête. La robe, froncée à la vierge, était recouverte d'un petit fichu garni de volants comme la robe, croisé, mais entr'ouvert à la naissance du cou où il laissait entrevoir un tout petit collier de jais. La ceinture, gros grain, était attachée par une agrafe de jais taillé, pareil à la broche et aux boucles d'oreille. L'écharpe double, c'est-à-dire repliée à sa partie supérieure, était ainsi garnie de deux grands volants à têtes sur lesquels en étaient posés de plus petits, bordés chacun d'une petite guipure. Le chapeau de tulle noir, à fond mou et à brides de taffetas, avait en dessus de la passe une guirlande de gros jasmin de soie noire, et dans le bandeau, des touffes de jasmin mélangées à des pompons de blonde noire.

Deux des toilettes de demi-deuil se composaient de robes de moire antique, l'une gris-poussière et l'autre gris-perle, de châles de cachemire l'un brodé, l'autre uni, mais entouré d'une petite passementerie de jais, et tous les deux garnis de volants de dentelle de la fabrication remarquable de MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs; de chapeaux, l'un de crin noir orné d'un grand saule, et d'un simple bandeau de blonde noire; l'autre de tulle blanc recouvert de tulle noir, et orné d'une guirlande de feuilles de lierre de velours noir, et en dessous, de feuilles pareilles et d'un nœud de dentelle; de gants de chevreau gris brodés de noir.

La troisième toilette, plus claire encore, était une robe

de taffetas fond blanc chiné de mauve, à jupe unie, mais à petites poches encadrées de passementerie, à corsage plat et uni, mais orné de bretelles de passementerie à médaillons, à très large ceinture nouée sur le côté plus bas que la taille et terminée à ses deux bouts par une galerie à jours et de hauts effilés. Le châle était un de ces châles *lama* si souples, si unis de tissu, si variés de dessin par lesquels, grâce à MM. *Ferguson*, l'usage de la dentelle se trouve si heureusement généralisée chez nous, et mis à la portée des femmes dont les goûts délicats dépassaient autrefois les possibilités d'un budget restreint. Le chapeau, de crin blanc, était orné de blonde blanche et de branches de glycine, et les gants étaient mauves brodés de noir.

Quelques jeunes filles portent en ce moment, à la ville, à la place de leurs chapeaux de paille, de petits toquets de velours, comme on en remarque dans les magasins des modistes en renom, ceux-ci ornés d'une aigrette sur le milieu du front et entourés d'une longue plume blanche.

Les chapeaux que prépare, pour la saison nouvelle, madame *Plé-Horain*, 27, rue de Grammont, ont à peu près la même forme que par le passé, mais ont presque tous un mélange de velours; d'autres sont tout entiers de velours royal ou de velours d'Afrique. En voici quelques-uns choisis au milieu d'une grande variété.

L'un, à bord de taffetas noir coulissé, a un fond de tulle un peu arrondi et tout couvert de petits velours ponceaux, une traverse de velours noir tuyautée et barrée de petits velours ponceaux, un bavolet de velours assez haut et un peu froncé. En dessous, un bandeau de blonde monté sur une pointe de tulle roide, avec des feuilles de velours ponceaux et des brides noires.

Un autre, de tulle blanc, a un bord et une calotte de velours pensée, un bavolet de velours pensée, sur la passe de tulle sont deux barrettes de velours noir, la première beaucoup plus longue que la seconde, et garnies chacune d'une dentelle seulement à l'une de ses extrémités; du côté droit à celle de devant, et du côté gauche à celle de derrière. Sous celle-ci est une coque de velours d'où retombe un grand bout. Les brides sont de taffetas noir.

Un autre encore de velours épinglé blanc à passe assez resserrée, a en dessus une traverse de taffetas vert posée en biais et qui retient sur le coté une sorte de nœud fait d'une chicorée, moitié de ruban vert, moitié de dentelle noire. Ce nœud est posé en biais sur le côté gauche et laisse échapper en arrière un bout de ruban noir. Le bavolet vert est bordé d'un biais et formé de plis symétriques divisés en trois groupes: les brides sont blanches, à droite est entre le bandeau de blonde et la passe, un ruban vert tuyauté, et à gauche en dessous de la blonde, une torsade noire d'où retombent deux bouts. Tout autour de la passe est une petite dentelle noire, et les brides sont blanches.

Les bonnets Charlotte Corday, avec touffes de fleurs et écharpes de rubans, font de très coquettes coiffures de dîners et de réceptions, et des coiffures un peu plus jeunes ou plus habillées encore, dans lesquelles excelle madame *Plé-Horain*, sont des couronnes irrégulières de dentelles ou de rubans, dans lesquelles sont intercalés des groupes de fleurs ou de fruits.

Ces fleurs et ces fruits empruntent au talent de madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, la vérité et l'éclat de la nature, mais de la nature choisie et délicate. Nous avons vu chez elle des couronnes de mariées d'une disposition toute particulière de fleurs d'acacia et d'oranger s'arrêtant sur les côtés, et de délicieuses coiffures de bal avec nœud sur le front, cache-peigne en arrière, et longues branches des côtés, ou bien encore tout à fait fermées en arrière par des branches de fleurs et de feuillage entrelacées en forme de résilles. L'une de celles-ci était de chèvrefeuille et d'églantines, et une autre de cerisier et de lilas blanc.

Une mariée à laquelle madame *Petit-Perrot* avait fourni plusieurs de ses coiffures, a demandé à la maison de commission *Lassalle* et Cie, 1, boulevart des Capucines, sa robe de mariée qui a été exécutée avec un soin particulier, sous la direction de cette maison justement renommée.

Cette robe était de taffetas blanc à corsage décolleté, mais recouvert pour la cérémonie, par une petite pèlerine garnie de deux rangs de dentelle faisant berthe, et surmontés d'une ruche de ruban découpé. Le bas de la jupe était garni de cinq volants alternés de taffetas et de dentelle, et au-dessus de cette garniture droite étaient posés en draperie dessinant de grands festons arrondis, quatre rangs de dentelle et de taffetas alternativement placés, et le tout surmonté d'une ruche découpée. Dans le creux de chaque grand feston était un nœud de large taffetas blanc à très longs bouts.

Parmi les bijoux de la corbeille était un bracelet d'une magnifique simplicité, fourni également par la maison *Lassalle*. Il était composé de plaques de corail pâle entourées tout autour de pendeloques pointues et mobiles.

Le cachemire n'a jamais été aussi utile que pendant cette saison anormale où le vent et le froid sont les compagnons presque inséparables d'une illusion d'été. Les châles longs, fonds noirs et fonds blancs, sont toujours les mieux portés. Ceux dont on voit ensuite un plus grand nombre sont à fonds ponceaux ou amarantes.

Nous avons vu choisir au *Persan*, 74, rue de Richelieu, où l'on rencontre en même temps que les châles les plus souples de tissu et les plus variés de coloris des châles de cachemire à riches broderies orientales d'or, et de couleurs vives et chatoyantes, un autre genre de châle tout à fait original, et d'un modèle tout particulier. Le fond en est blanc, d'un tissu soyeux, épais et un peu pelucheux, et les dessins, d'un caractère antique, sont noirs.

Jamais les soins de l'hygiène n'ont été aussi essentiels que pendant cette saison indéterminée et malsaine, pour venir en aide aux prescriptions de la médecine ou pour se maintenir en dehors du cercle de sa domination. La sérieuse parfumerie est un des auxiliaires les plus puissants de l'hygiène, et ce fait, depuis longtemps reconnu, est prouvé de plus en plus par l'efficacité de certaines préparations hors ligne de la célèbre parfumerie Violet, 317, rue Saint-Denis.

Son *savon de Thridace* est recommandé par les médecins aux jeunes mères pour leurs enfants et pour elles-mêmes. Il conserve à la peau toute sa douceur et sa souplesse en la nettoyant parfaitement.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de Mme Bernard, *r. de Rivoli, 162.*

Modes de la Mon Plé Horain, *r. de Grammont, 7. Fleurs de* Tilman, *rue de Richelieu, 104.*

Rubans et Garnitures en Passementerie de la Ville de Lyon, *r. de la Ch. d'Antin, 4.*

Parfums de Violet, *fourn. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.*

Envoi de la Mon de Commission Lassalle *et Cie, r. de Grammont*

Le *philocome de Violet* aux huiles vierges et aux parfums les plus suaves, a une action bienfaisante incontestable sur les chevelures les plus fatiguées.

La *poudre de riz rosée* et l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice, sont des cosmétiques d'une distinction et d'une efficacité incomparables.

Les *fleurs de mai* et les *gouttes de violette* pour le mouchoir sont des parfums exquis qui entretiennent autour de la personne qui les adopte, une atmosphère fraîche et pure, si importante au bon état de la santé physique et de la santé morale.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 612.

TOILETTE DE CHEZ SOI. — Petit bonnet en dentelle garni de touffes de roses.

Robe en taffetas noir garnie de lisérés en taffetas blanc.

Corsage montant, uni, boutonné devant.

Manches à parement à dents bordées d'un volant tuyauté, et un volant tuyauté haut de 2 centimètres garnit la couture de derrière de la manche du haut en bas.

La jupe est montée à petits plis sur le devant, et à larges plis sur les côtés et derrière.

Le bas de la jupe est garni sur une hauteur de 50 centimètres par cinq petits volants tuyautés ayant une petite tête, il reste un centimètre d'intervalle entre chaque volant.

La ceinture en ruban n° 60, est nouée sur le côté avec deux pans flottants.

Les boutons du corsage sont noirs avec un milieu blanc, la ceinture et tous les volants sont bordés d'un liséré de taffetas blanc.

Col en dentelle. Sous-manches bouffantes en tulle avec poignet relevé en dentelle.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en crêpe blanc garni de dentelle et orné de touffes de pensées. Le bandeau de dessous se compose de grandes pensées.

Brides blanches.

Robe en taffetas ornée de velours noirs, corsage montant boutonné devant.

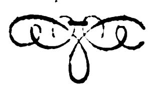
Taille ronde.

Ceinture en velours noir avec agrafes byzantines, manches composées de deux bouffants retombant, et d'une partie plate bordée d'un velours de 3 centimètres surmonté de trois petits velours d'un centimètre. Sous le velours le plus large est froncé un volant très ample garni, à 2 centimètres du bord, d'un velours large, et de trois velours plus petits.

Sur chacun des plis des côtés, il y a une petite poche avec trois velours.

Le bas de la jupe est garni d'un volant de 50 centimètres au-dessus duquel il y a un velours de 4 centimètres et trois velours plus petits.

Au bas du volant, au-dessus d'un ourlet de 4 centimètres, il y a un velours de 5 centimètres, et sept petits velours.



Courrier de Paris.

Dussiez-vous m'accuser de faire du roman, au lieu d'écrire un courrier, je veux vous raconter une petite histoire toute fraîche éclose, comme j'aime à vous en mettre sous les yeux. Elle est toute romanesque, peut-être, cette histoire, mais ce n'est point du roman.

Il y avait donc une fois, et ce n'est pas bien loin de nous, — il y avait donc une fois une petite fille vivant en son village. Elle se nommait Rosine, et en parlant d'elle on disait : « Cette enfant-là a une tête à la diable ! » Et sur ce point il y avait unanimité, moins une voix qui n'était pas celle de Rosine.

Dès sa plus tendre enfance, à l'âge des tartines de raisiné, la petite fille montrait une énergie de fer en toutes choses, ne reculant devant aucun obstacle, pour accomplir ses volontés ; le martinet maternel même ne l'arrêtait pas ; elle en subissait, à de fréquentes occasions, le supplice avec un stoïcisme de Spartiate. Elle ne se donnait même pas la peine de dire comme le philosophe ancien : — Frappe, mais écoute ! — Rosine avait ses raisons pour cela, et une certaine théorie de la désobéissance et de l'entêtement qu'il est bon de signaler :

— Je m'étais aperçue, disait-elle naïvement plus tard, que les coups de martinet ne faisaient point disparaître du prunier les prunes qu'on me défendait de cueillir, ni envoler des haies les oiseaux dont j'ambitionnais les nids. Il me semblait que prunes enviées et nids désirés valaient bien le désagrément d'un petit châtiment ; d'autant plus que j'entendais constamment débiter autour de moi cette morale : Qu'il n'y a point de plaisir sans peine !

Comme ces saints martyrs qui, au milieu de leurs tortures, trouvaient la force de supporter la douleur en songeant à la récompense qu'il y avait au bout, Rosine ne perdait pas de vue, pendant la durée des corrections, les objets qui les lui attiraient. Le châtiment passé et la part faite à quelques larmes, elle s'en venait sans rancune embrasser sa mère et courait ensuite à la conquête de son désir, y mettant d'autant plus de prix que la punition préventive avait été plus rude. Elle avait un caractère croisé de douceur et d'énergie, et c'était là ce qui avait fait porter sur son compte le jugement que j'ai rapporté plus haut.

Une seule personne était indulgente à Rosine : c'était un jeune garçon de son espèce, nommé Jean-Paul, et qui avait une demi-douzaine d'années de plus que Rosine. Quand il entendait tirer sur elle de funestes horoscopes, il répondait en haussant les épaules :

— La fillette vaut mieux que vous ne dites. C'est bon des tempéraments comme le sien ; ça résiste et rien ne fait fléchir ça. Et quand on y joint comme elle, bon cœur et bons sentiments, il y a tout à espérer et rien à craindre.

Jean-Paul, qui parlait de la sorte, avait seize ou dix-sept ans. Il faut ajouter qu'il avait toutes raisons pour aimer des caractères de la trempe de celui de Rosine. Après avoir été l'enfant le plus indocile du pays, il était devenu, comme on dit, un cheval au travail.

Ici se termine la première phase de cette petite histoire que j'ai entendu raconter tout dernièrement dans une

excursion à la campagne, à l'ombre d'une meule de foin qui s'en allait en pain de sucre vers les nuages. Voici la seconde partie :

A trois ans de là, Rosine était devenue orpheline, ayant à sa charge, si on peut le dire d'une enfant de quatorze ans, un petit frère beaucoup plus jeune qu'elle et maladif. Rosine réfléchit toute une journée et toute une nuit sur sa situation, puis, prenant son petit frère par la main, elle s'en alla trouver son ami Jean-Paul, et lui dit :

— Tu as toujours bien pensé de moi, je t'en remercie, et à cause de cela je viens te demander deux services que tu ne me refuseras pas. Veux-tu prendre la garde de mon petit, et me donner trente pistoles de la défroque de ma pauvre défunte mère ? Avec ces trente pistoles-là, je veux faire fortune ou acquérir les moyens de faire fortune. Après quoi je reviendrai te demander mon frère, en te remboursant les frais qu'il t'aura coûtés. Est-ce dit...? Merci, Jean-Paul.

Rosine partit du pays avec l'argent que Jean-Paul lui avait avancé. A cette époque-là, Rosine était, selon l'expression communément adoptée, jolie comme un cœur : richement constituée, avec des épaules bien carrées, de beaux yeux bruns, une chevelure abondante, des dents blanches; grande, paraissant déjà dix-sept ans, et n'ayant conservé des défauts et des qualités de son enfance que cette volonté inflexible d'aller droit au but par-dessus tous les obstacles, et sans souci ni de la peine, ni des douleurs, ni des larmes qu'il en pouvait coûter. Le but sérieux qu'elle avait résolu présentement d'atteindre ne lui paraissait pas plus au-dessus de ses forces physiques et morales que ne l'avaient été la maraude de quelques prunes et l'assaut d'un nid de pierrots. Pour Rosine, vouloir quelque chose, avoir toujours quelque chose en vue, était aussi naturel que respirer, boire et manger. L'inaction et l'absence d'un but où passer sa vie, étaient des négations de facultés qu'elle n'admettait pas.

Pendant cinq ans, on n'entendit point parler de Rosine au village, Jean-Paul pas plus que personne, ce qui étonnait celui-ci devenu un bon fermier en train d'engranger des meules d'écus. Mais Jean-Paul ne voulait pas douter de Rosine, et se disait que si elle ne donnait pas signe de vie, c'est qu'elle avait ses raisons pour cela. Jean-Paul se résigna donc, si l'on peut appeler se résigner d'attendre chaque matin avec la fièvre, et se dire, chaque soir : ce sera peut-être pour demain. La preuve que Jean-Paul ne se résigna point, c'est qu'il refusa deux beaux partis de mariage, et cassa d'un coup de bâton la tête d'un drôle qui s'était permis d'injurieux propos sur la Rosine.

Il y avait donc cinq années que l'on n'avait point entendu parler de Rosine, lorsqu'elle arriva un matin au village, en équipage modeste pour une si jolie fille, qui s'en revenait de Paris. Pourtant elle avait une robe bien taillée, un bonnet à rubans roses et du linge bien blanc. Sa beauté un peu reposée, flamboyait par-dessus tout cela, comme un drapeau déployé au vent. Rosine alla tout droit à la ferme de son ami Jean-Paul, et après baisers donnés et reçus :

— Voici, lui dit-elle, les trente pistoles que tu m'avais prêtés; j'estime à 20 écus par an les soins que tu as donnés à mon petit frère dont tu as fait un vigoureux garçon, ma foi ! C'est donc pour les cinq ans, 100 écus que voici également. Nos comptes sont-ils bien réglés de la sorte ? Pour ce qui est de moi, ne t'en inquiète pas ; il me reste ce livret de la caisse d'épargnes où j'ai 500 francs, et dans ma poche, de ce côté, un parchemin de comtesse... si je veux. Rien que ça !

Jean-Paul ouvrit de grands yeux et se sentit froid au cœur. Rosine reprit :

— Je ne savais rien de rien quand je suis partie d'ici, et tu te souviens à quoi je m'étais engagée. Les 30 pistoles que tu m'as avancées m'ont servi à apprendre. En un an je suis devenue une bonne ouvrière ; j'ai travaillé d'abord pour amasser les 30 pistoles que voici, puis les 100 écus que voilà, ensuite de quoi j'ai économisé les 500 francs inscrits sur ce livret. Toute pauvre que j'étais, je suis restée honnête fille, parce que j'ai voulu rester honnête, ce qui est très facile ou très difficile, mais jamais impossible à Paris. J'ai souffert, j'ai eu un peu faim quelquefois, froid souvent, mais j'ai préféré manger mon pain sec que de le tremper de larmes. J'ai triomphé de tout ; le cœur léger, la conscience satisfaite, je suis maintenant libre de retourner à mon atelier où m'attend plus d'ouvrage que je n'en pourrai faire, ou d'aller rejoindre une chaise de poste qui m'attend à un quart de lieue d'ici...

Jean-Paul se leva et se campa devant sa porte.

— Tu as une troisième chose à faire, si tu veux, dit-il à Rosine, c'est de rester ici, dans cette ferme qui sera à toi ; de la conduire vaillamment, avec l'entêtement que tu mets à toutes choses, en te montrant bonne ménagère et toujours honnête femme, sous le nom de madame Jean-Paul. Combien de temps te faut-il pour réfléchir à ce que je te propose ?

Rosine se jeta au cou de Jean-Paul.

— Tout ce que j'ai fait, dit-elle, c'était afin de mériter ce que tu viens de m'offrir. J'avais mis ça là et là, dans « cette tête à la diable, » comme tout le monde disait, et dans ce cœur qui a du bon, comme tu répondais, toi, et tu avais raison !

Si le mariage se conclut, je n'ai pas besoin de vous le dire.

Et voilà l'histoire que l'on m'a racontée et dont j'ai fait mon courrier. C'est une églogue, soit ! Me le pardonnez-vous ? X. EYMA.

Les travaux du square qui s'étend devant le Conservatoire des arts et métiers, entre la rue Saint-Martin et le boulevard de Sébastopol, avancent rapidement. On termine en ce moment les deux bassins qui doivent le décorer, ainsi que la balustrade en pierre du Jura qui l'entoure. On va commencer la plantation des arbustes et des plantes d'ornement, et tout annonce que cette spacieuse promenade pourra être livrée au public avant la fin de cette campagne. A ce square et à ceux précédemment établis viendront s'ajouter ensuite celui de la place Laborde, dont les études sont achevées, et plusieurs autres dans différents quartiers, chacun des arrondissements du nouveau Paris devant être doté successivement d'une promenade nouvelle.

LES MISÈRES DE CATHERINE.

(Voyez le numéro précédent.)

Ce fut là un grand secours pour la mère et l'enfant, qui s'assoupirent bientôt dans cette douce atmosphère de tiédeur que le contraste surtout rendait plus sensible encore. Quand ils lui parurent bien endormis l'un et l'autre, Gates s'adressant au cocher :

— Cette dame va jusqu'à Londres, je présume, demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Vous lui offrirez, dès que je me serai éloigné, de prendre place dans l'intérieur. Il est impossible qu'elle passe, sans en mourir peut-être, la nuit sur l'impériale de la voiture. Je vais vous payer la différence du prix, et vous lui direz que plusieurs places restant en bas, vous ne lui demandez pour cela aucun supplément. Si elle veut résister, vous insisterez au nom de son enfant.

— C'est entendu, monsieur.

Une demi-heure après, la voiture s'arrêtait. Gates renouvela sa recommandation au cocher, et laissa son manteau sur les épaules de Catherine qui ne s'était point éveillée.

Les philosophes de l'école de Gates ne sont pas aussi égoïstes qu'ils pourraient passer pour être.

Le soir venu, le cocher insista, comme le lui avait prescrit Gates, pour que Catherine prît la place de l'intérieur. Il eut grand'peine à persuader la pauvre femme qu'il agissait de la sorte de bon cœur et dans l'intérêt de son enfant. Il eut besoin de bien plus d'éloquence encore pour la convaincre de garder le manteau que Gates avait volontairement oublié. En entrant dans la voiture, où Bilpoor, cuirassé dans de bonnes fourrures et sous des édredons de couvertures, ronflait admirablement, Catherine ne put s'empêcher de murmurer :

— Heureusement il y a de bonnes âmes encore en ce monde !

III.

A l'arrivée à Londres, Bilpoor glissa entre les doigts de Catherine une adresse où elle devait aller se loger. Quant à lui, il disparut sans avoir prononcé un mot.

Ce logement indiqué était une espèce de taudis dans la Cité. L'hôte, qui avait été prévenu de la venue de Catherine, annonça à la malheureuse femme que toutes ses dépenses et celles de son enfant avaient été payées à l'avance pour six semaines. Catherine examina en frémissant ce réduit ignoble, et le grabat où elle devait attendre avec courage que Bilpoor réalisât la parole qu'il lui avait donnée, de la mettre à même de subvenir aux besoins de son pauvre enfant. Elle se résigna. Comme elle ne voulait rien tenir de la générosité de cet homme, il était impossible qu'elle fût servie plus complétement à souhait qu'elle ne l'était dans la misérable condition où il la mettait. Un moment Catherine eut la pensée d'interroger l'hôte sur les instructions que Bilpoor pouvait lui avoir données à son égard, mais sa fierté lui commanda de n'en rien faire. Un mot passerait peut-être pour une indiscrétion et causerait la ruine de son enfant, ou pour une réclamation, et alors elle abdiquerait cette dignité qu'elle entendait conserver vis-à-vis de Bilpoor.

Je n'affirmerais pas que cette femme eût jamais été aimée comme elle avait cru l'être, mais à coup sûr elle avait aimé jusqu'au dévouement le plus sublime, l'homme qui l'avait jetée dans l'abjection.

Catherine Skelton, cette même Catherine aujourd'hui réduite en cette misérable situation, était la fille d'un riche négociant de Calcutta. Lors d'un voyage de retour dans l'Inde elle avait rencontré à bord Bilpoor, pauvre jeune homme s'en allant chercher honnêtement fortune au loin, intelligent, plein de bonne volonté, et ce que l'on n'aurait jamais soupçonné d'après ce que nous savons de lui jusqu'à présent, plein de poésie. Catherine s'éprit de William Bilpoor, et l'épousa contre la volonté de son père. Il ne lui coûtait pas de faire le bonheur d'un homme à qui il ne manquait, avait-elle cru, que l'affection d'une femme et l'argent nécessaire pour devenir un grand homme. M. Thomas Skelton avait autrement jugé Bilpoor. Le manque de fortune et le désir de mériter une femme aimée en eussent fait peut-être le contraire de ce que firent de lui la jouissance de l'argent et la conquête trop facile d'un amour qui lui ouvrit les bras. L'homme courageux au travail devint un lâche dissipateur, l'homme amoureux un bas libertin.

Catherine avait espéré de ramener son mari. M. Thomas Skelton n'y eut aucune confiance; il fit partir Bilpoor pour l'Angleterre comme un remède sur l'efficacité duquel il doutait cependant. Catherine ne put pas supporter cette séparation; mère depuis deux mois à peine, elle s'embarqua clandestinement avec son fils et arriva en Angleterre où elle trouva son mari noyé dans la débauche. Elle lui proposa de lui faire partager son courage à elle, se sentant assez forte pour prendre la moitié de sa misère à lui, et de se refaire une existence. Bilpoor feignit d'y consentir; mais, au lieu de cette moitié de courage que sa femme lui offrait de prendre, il lui prit la moitié des bijoux et de l'argent qu'elle

avait rapportés de la maison paternelle, et ne reparut plus que de loin en loin chez elle.

De ce jour, Catherine voua à cet homme un profond mépris, dont rien au monde ne pouvait plus adoucir l'amertume. Elle abdiqua ce nom odieux qu'elle avait été si amoureusement ambitieuse de porter; et sans se rendre compte de l'importance de son action, elle le retira à son fils. William Bilpoor ne fut plus désormais que William Skelton dans le petit cottage de Guernesey, où Catherine s'était retirée, perdue dans la solitude des arbres, et où elle épuisa une à une, dans une misère noblement portée, jusqu'à son dernier shilling. Elle avait écrit à son père, non afin de demander grâce, elle était trop fière pour cela, mais afin d'exposer franchement sa pauvreté, son délabrement, en réclamant des secours qui lui aidassent à faire vivre son enfant, à l'élever. Thomas Skelton, non moins fier que sa fille, et plus irrité qu'elle, n'avait pas même répondu. Catherine portait le poids de ses fautes, elle s'y était résignée. Ce ne fut que le lendemain du jour où son dernier penny avait disparu, qu'elle communiqua sa position, ou plutôt la position de son enfant à Bilpoor, lui demandant aide et assistance, mais sous condition qu'aucun lien ne les rapprocherait jamais, qu'aucune générosité n'interviendrait de lui à elle. Catherine demandait de lui trouver à Londres du travail, qu'elle ne pouvait trouver à Guernesey.

On sait le reste.

IV.

Ce que le lecteur ne sait pas encore, c'est l'empressement que Bilpoor avait mis à accueillir la démarche de Catherine. Il avait, il faut lui rendre cette justice, parfaitement oublié sa femme, autant que si elle n'avait jamais existé, encore mieux son fils; il ne se souvenait pas même d'avoir un fils. Il est vrai que Bilpoor n'avait pas vu Catherine dans les douleurs de l'enfantement. Qui n'a pas assisté à ce martyre d'une femme, ne sait pas aimer les enfants qu'elle nous donne. Pour Bilpoor l'existence de Catherine et du petit William, subitement révélée en quelque sorte, avait été comme un coup de fortune inattendue, inespérée. Afin de se bien rendre compte de cette circonstance, il faut connaître la conduite de Bilpoor à Londres.

Bilpoor avait fait tous les métiers qui pouvaient servir, ou à peu près, de manteau au désordre de sa vie. Il avait passé par toutes les infamies; il avait descendu un à un tous les échelons du vice; il avait endossé tous les costumes, pris tous les masques, grâce auxquels il avait dissimulé ses affiliations à des sociétés de faux monnayeurs, de contrefacteurs des billets de banque, d'escrocs, de filous de bas étage et de voleurs de haute main. Il avait subi toutes les fortunes et des misères de toutes les sortes; c'était un miracle qu'il eût échappé aux agents de la police et aux juges de la cour du roi, au voyage d'Australie ou au chanvre de la potence.

A l'époque où Gates l'avait connu chez le vieux Bailey, clerc rapé, graisseux, crasseux et rapiécé, Bilpoor subissait une de ces nombreuses métamorphoses qu'il avait déjà traversées. Il n'y était pas demeuré stationnaire. Que le vieux Bailey eût été ou non, comme l'avait défini Bilpoor, un triste et inhabile homme, il n'en est pas moins vrai qu'il ne l'avait quitté que lorsque l'occasion s'offrit de faire mieux ou autrement, en prenant comme couverture le titre d'avocat. C'était uniquement une manière de justifier ces toilettes excentriques, venant de Bond et Regent street, ainsi qu'il affectait d'en prévenir ses interlocuteurs.

Au moment où nous sommes, Bilpoor avait deux cordes à son arc : il consommait le produit d'une traite de mille livres sterling que le vieux Thomas Skelton, attendri, avait envoyé à sa fille et que Bilpoor avait naturellement encaissée. (Il faut dire que Catherine, tout en parlant de sa misère, avait eu l'orgueil de ne pas confesser l'état de dégradation où était tombé son mari.) En second lieu, Bilpoor était affilié à une société de voleurs de billets de banque qui paraissait faire d'autant mieux ses affaires qu'elle ne reculait devant aucun crime pour arriver à ses fins.

Nous ajouterons que, dans une lettre postérieure à l'envoi de la traite, le vieux Thomas Skelton, tout à fait vaincu, avait annoncé son prochain départ de Calcutta et son vif désir d'embrasser sa fille à qui il demandait pardon de la misère qu'elle avait supportée par sa faute. Cette lettre, par une singulière coïncidence, était arrivée en même temps que la démarche de Catherine auprès de son mari. Ç'avait été là pour Bilpoor un motif deux fois puissant de consentir au séjour de sa femme à Londres. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en espérait.

Il n'avait laissé ignorer cette double circonstance ni à ses complices, ni à l'hôte chez qui il avait logé Catherine et son enfant. C'était à quoi ces deux pauvres êtres devaient sans doute l'espèce de considération relative dont ils furent entourés en ce misérable logis.

V.

Depuis quinze jours qu'elle était arrivée à Londres, Catherine n'avait aperçu son mari que deux fois. Ces entrevues avaient été, comme celle sur le quai d'embarquement à Guernesey, brèves, tout à fait

cérémonieuses, très dignes du côté de la femme, lâches du côté de Bilpoor qui s'était gardé, bien entendu, de parler de l'argent et du projet de voyage du vieux Thomas Skelton.

Quant aux promesses de travail qu'il lui avait faites, Catherine n'en voyant point venir la réalisation avait, à force de démarches et d'efforts, obtenu elle-même quelques grossières coutures qui l'avaient aidée à pouvoir atteindre au delà de six semaines que Bilpoor avait marquées pour terme à ses avances. Celui-ci avait bien offert de l'argent à Catherine, mais Catherine l'avait fièrement repoussé.

— Tant que je ne saurai pas, lui dit-elle, la source d'où vient votre fortune actuelle, jamais je ne m'avilirai jusqu'à recevoir un shilling de vous. Je vous ai demandé du travail pour faire vivre mon enfant, vous m'avez promis du travail, donnez-moi du travail. Le pain qui vient par là n'est jamais amer.

Bilpoor, lors de la seconde entrevue avec sa femme, avait exprimé timidement le désir d'emmener son fils dont « c'était son devoir d'assurer le sort, » disait-il. Catherine, à ces mots, avait bondi comme une lionne, et entourant le petit William de ses bras, elle le serra contre son cœur à l'étouffer.

— Vous nous tuerez ensemble, si vous voulez, dit-elle; mais quant à me prendre mon William, oh! je vous en défie bien!

— Mon Dieu! calmez-vous, Catherine; je ne songe nullement à vous enlever votre enfant. Je vous faisais une proposition très naturelle; elle ne vous agrée pas, n'en parlons plus.

Quoi qu'eût dit son mari pour paraître la rassurer, Catherine avait été frappée de cette prétention de Bilpoor à avoir William. De sombres pressentiments l'assaillirent; il lui sembla qu'elle devait désormais doubler de précautions, de soins et de surveillance autour de ce petit être en qui se résumait toute sa vie.

Le plan de Bilpoor était bien arrêté. Il avait peu espéré qu'on lui céderait l'enfant de bonne grâce; aussi le refus essuyé, il lui restait à tenter d'enlever William à sa mère. Il voulait se servir de ce pauvre enfant comme d'un marchepied naturel à la fortune, en prévision de la prochaine arrivée de Thomas Skelton. Une fois en possession de l'enfant, il devait avertir Catherine de la présence de son père à Londres, et il était sûr ainsi que le vieux négociant, qui s'en venait apportant le pardon de sa fille, n'hésiterait pas à donner toutes les sommes que l'on demanderait pour la rançon du petit William. Bien entendu que Bilpoor devait, pour l'exécution de ce rapt, s'appuyer sur le concours de ses associés.

Tels étaient le calcul et les espérances qui l'avaient décidé à se montrer si facilement accessible aux démarches que Catherine avait faites auprès de lui, du fond de sa retraite de Guernesey.

VI.

En sortant de chez Catherine, à sa dernière entrevue, Bilpoor avait donné à ses acolytes les instructions nécessaires pour l'enlèvement du petit William. On était alors presque à la veille du jour fixé pour l'arrivée de Thomas Skelton.

Un événement que nous allons raconter renversa la combinaison de Bilpoor, ou du moins en dérangea la marche régulière et précipita le dénouement de ce drame.

Nous avons dit les sources impures où ce misérable puisait l'argent avec lequel il vivait si largement. Depuis quelques semaines, la bande Bilpoor avait exécuté avec un rare bonheur et une rare habileté une série de vols considérables, parmi lesquels plusieurs étaient d'une réelle importance. Le lendemain du jour où Bilpoor laissa Catherine dans de si mortelles inquiétudes, il avait de sa propre main enlevé, dans la maison Spencer, Gates et Cie, un gros portefeuille tout bourré de bank-notes. Sans pouvoir affirmer rien à cet égard, James Gates, ce même gentleman que nous avons rencontré au début de cette histoire à Guernesey, n'hésita pas à arrêter ses soupçons sur Bilpoor, qu'une visite dont il ne s'expliquait pas le but avait conduit dans ses bureaux. Arrêter Bilpoor sans preuve était chose grave; il fallut user de ruse. Gates s'adressa à un des agents les plus expérimentés et les plus courageux de la police de Londres, nommé Witchem, qui avait à cette époque une immense réputation d'habileté.

Bilpoor, si adroit coquin qu'il fût, n'était pas homme à lutter avec Witchem. Celui-ci, parfaitement déguisé, se fit présenter dans une maison de jeu que Bilpoor avait l'habitude de fréquenter. Witchem y venait pour jouer; il était riche, il perdit beaucoup, largement et assez sottement surtout pour que les joueurs se disputassent le privilége de faire sa partie.. Au bout de quatre soirées, Witchem ne comptait que des amis dans cette réunion d'escrocs où, de ci de là, s'égarait quelque victime. Vers le milieu d'une séance, Witchem, avec un à-propos très habilement amené, confessa à un de ses nouveaux amis, à voix basse, mais de manière à être entendu de Bilpoor, qu'il connaissait un juif qui prenait à deux tiers de perte les bank-notes dont la mise en circulation était difficile ou dangereuse. Pendant que Witchem faisait à son voisin cette engageante confidence, un des joueurs achevait de compter un paquet de bank-notes, qu'il enferma soigneusement dans un portefeuille et plaça dans une

des poches des basques de son habit. Quelques minutes après, cet imprudent sortait de la maison de jeu. Sans y paraître, Witchem s'était mis sur ses talons, et Bilpoor, avec une apparente négligence, avait pris la piste de Witchem.

Ils n'avaient pas fait deux cents pas que Witchem, s'approchant du trop confiant possesseur du portefeuille, le lui enlevait avec une dextérité merveilleuse, puis s'égarait à travers deux ou trois rues désertes, pour entrer finalement dans une taverne borgne, au fond de laquelle il affecta de se dissimuler pour vérifier l'importance de la prise qu'il venait de faire. A ce moment, Witchem ce sentit frapper sur l'épaule, et il vit Bilpoor debout devant lui, le visage enluminé de joie et au coin de la lèvre un sourire de moquerie et de triomphe.

— Je pourrais vous dire : Part à deux, mon cher Trelawney (c'était le nom d'emprunt de Witchem), car j'ai tout vu et je vous ai pris la main dans le sac; mais j'ai mieux que cela à faire.

Le faux Trelawney montra un embarras extrême, tenta la prière, protesta, que sais-je! se troubla, s'accusa de cent vols pour paraître se disculper de celui-là, et finalement offrit à Bilpoor de partager.

— J'ai mieux que cela à faire, vous ai-je dit, reprit Bilpoor. Vous allez me mettre en rapport avec le juif dont vous parliez ce soir, ou je vous dénonce, et vous savez, mon cher, ce qui vous attend. Il n'y a pas à hésiter, vous êtes en mon pouvoir. Comment se nomme votre juif?

— Il n'est pas en ville, répondit Witchem de plus en plus tremblant.

— On le peut voir, cependant?

— Il ne fait pas d'affaires avec les personnes qu'il ne connaît point.

— Mais, présenté par vous, il accueillera mes propositions : j'ai des bank-notes à faire passer.

— Mais...

— Pas d'hésitation, ou j'appelle sur-le-champ un officier de police.

Witchem, finalement parut céder et promit que le lendemain, le juif en question viendrait à un rendez-vous, pris dans un petit cottage à deux milles de Londres sur la route d'Edmonton. A l'heure convenue, le lendemain, et sous prétexte de dîner se trouvèrent réunis audit cottage Witchem, Bilpoor et un de ses amis. Vers la fin du repas, le prétendu juif arriva et parut hésiter en apercevant une personne de plus qu'on ne lui avait annoncé.

Witchem s'empressa de le rassurer.

— C'est un ami, maître Samuel, lui dit-il. Asseyez-vous là sans crainte et acceptez ce verre de vin que vous offre M. Bilpoor.

— Vous êtes un juif anglais, à ce que je vois? fit observer Bilpoor.

— Oui, monsieur... A votre santé!

— A la vôtre, maître Samuel... Voyons, reprit Bilpoor en posant son verre, vous savez ce dont il s'agit?

— Oui, murmura Samuel, mais il faut que vous soyez raisonnable.

— Qu'est-ce que vous entendez par être raisonnable! Je sais vos conditions habituelles, et je les accepte. Où est l'or que vous allez me donner en échange de mes bank-notes?

— Si nous nous entendons, vous serez satisfait dans une demi-heure. Croyez-vous que je m'amuse à voyager avec des sacoches d'espèces? Voyons les bank-notes, que je les vérifie et compte la somme.

Bilpoor tira de sa poche un portefeuille qu'il présenta à Samuel. Le juif éplucha les billets l'un après l'autre, les tourna, les retourna, les présenta au jour et constata leur excellente valeur. Puis il se prit à les compter lentement ralentissant à mesure qu'il voyait Bilpoor et son compagnon s'absorber davantage à suivre cette opération. Au nombre dix, et suivant ce qui avait été convenu entre lui et Witchem, Samuel lâcha le portefeuille et s'élança sur le complice de Bilpoor, pendant que Witchem saisissait celui-ci à la gorge. Les deux voleurs, bien garrotés, furent conduits en prison. Par les numéros des billets trouvés en la possession de Bilpoor, il fut aisément constaté qu'il était l'auteur du vol commis au préjudice de la maison Spencer, Gates et C[ie].

Ce fut une occasion pour James Gates de se rappeler malgré lui la malheureuse créature de Guernesey.

— Eh! qui sait, se dit-il, si elle n'est pas la complice de Bilpoor?

Gates ne regretta pas, cependant, le peu d'aide qu'il avait prêté à cette pauvre femme, et éloigna encore une fois ce souvenir.

VII.

Pendant que s'accomplissait cet événement, qui d'abord demeura secret, deux associés de Bilpoor, conformément aux indications qu'ils avaient reçues, étaient parvenus, non sans beaucoup de peines et de ruses, à attirer Catherine hors de la maison, et, de connivence avec l'hôte, ils avaient enlevé le petit William, qu'ils conduisirent à quelques milles de Londres, sous la garde d'une de leurs recéleuses ordinaires.

En rentrant chez elle, où elle ne retrouva plus son enfant, Catherine poussa un de ces cris lugubres et terribles comme il n'en peut sortir que des entrailles d'une mère, puis elle fit un pas pour s'élancer hors de la chambre; mais sa tête s'était remplie tout à



coup de ténèbres, ses yeux s'étaient couverts d'un voile épais; ses membres s'agitèrent convulsivement, ses dents serrées lui coupèrent les lèvres; la malheureuse femme trembla sur ses pieds, vacilla, étendit les bras pour s'accrocher aux murailles dont ses ongles écorchèrent le plâtre, puis poussa un nouveau cri plus sombre, plus terrible que le premier, et tomba évanouie, le corps à moitié pendant sur son hideux grabat chaud encore de la petite place occupée un instant auparavant par son pauvre cher William.

Combien de temps Catherine demeura-t-elle en cette situation, elle ne sut pas le dire; mais quand elle se réveilla de son évanouissement, il faisait nuit noire autour d'elle. Elle crut avoir rêvé, elle promena ses mains sur sa couche : elle était vide. Catherine sentit ses joues et sa tête humides : c'était le sang qui coulait d'une blessure qu'elle s'était faite en tombant. Elle appela à voix basse d'abord son enfant, puis plus haut; elle tourna comme une lionne autour de cette chambre, qui semblait s'agrandir pour irriter son impatience; elle rampait à plat ventre, plongeant ses mains dans tous les coins où elle s'imaginait que William pouvait s'être caché. Sa voix devint peu à peu un grondement indéfini; elle n'appelait plus, elle rugissait. Bientôt cet orage accumulé dans son cœur et dans sa tête éclata, et ce fut une explosion formidable de cris, de sanglots, de paroles incohérentes, de grincements et de trépignements. Elle frappait la muraille avec ses poings, avec son front, cherchant sans la pouvoir retrouver l'issue de cette chambre, un tombeau désormais pour elle. Enfin la porte céda sous la pression de son corps; elle sortit et recommença, à travers les escaliers de cette misérable maison, sa gamme d'exclamations douloureuses, à laquelle répondirent les voix irritées des locataires. Puis l'hôte intervint, grondant, brutal, faisant la sourde oreille à des larmes, à des réclamations dont il savait si bien la source et la cause, et finalement il ouvrit la porte du logis à cette lionne rugissante, qui partit en courant à travers les rues, criant, hurlant, appelant encore et toujours son enfant.

Tant elle courut, la pauvre femme, et tant elle appela son cher William sur tous les tons de la douleur, de la rage, de la tendresse, qu'elle tomba épuisée au coin d'un carrefour et entre les mains des policemen. Le lendemain elle s'éveilla dans un lit d'hôpital, maintenant sans force, sans voix, sans larmes, car elle avait tout épuisé dans cette nuit terrible. Le premier regard qui filtra à travers ses paupières entr'ouvertes indiqua que l'intelligence aussi s'était aussi épuisée dans sa tête et dans son cœur.

Les exécuteurs de l'œuvre infâme de Bilpoor ne s'étaient pas préoccupés de n'avoir pas revu le bandit. Ils savaient qu'il avait coutume de s'absenter ou de se cacher, soit par calcul, pour déjouer les investigations et les soupçons de la police, soit même pour exécuter quelque coup. Ils ignoraient qu'il eût été arrêté. Ils l'apprirent en même temps que son évasion de la prison et sa fuite de Londres, au moment où il vint visiter quelques-uns de ses compagnons pour recueillir d'eux l'argent dont il avait besoin afin de gagner un port de mer et de s'embarquer sur le premier navire qui ferait voiles.

Bilpoor atteignit de la sorte Newcastle, toujours traqué d'étape en étape, mais échappant aux actives poursuites des limiers lancés sur ses traces. Dans tous les ports d'Angleterre les navires en partance furent l'objet d'une surveillance minutieuse. En même temps que Bilpoor, arriva à Newcastle un agent de police de Londres. Malheureusement ce n'était pas Witchem. Celui-ci avait pris une autre direction. Le même jour également, un navire américain démarré du quai tenait la rade déjà, en partance pour New-York, touchant au Havre. L'agent de police résolut d'aller visiter ce navire et de rester à bord jusqu'au moment du départ. Pour s'y faire conduire, il loua dans le port une embarcation armée de huit hommes. Il examina le bâtiment de la calle aux vergues, de l'étrave à l'étambot, et ne trouva pas trace de Bilpoor. Il se tint sur le pont pendant tout le temps que dura l'embarquement des dernier colis et des vivres complémentaires; il accompagna le navire sous voiles jusqu'en pleine mer et ne le quitta qu'un peu même après le pilote. Il s'était assuré que Bilpoor n'avait pas paru à bord. Ce ne fut qu'arrivé à terre qu'il s'aperçut que l'équipage de son embarcation était réduit à sept hommes; le huitième était resté sur le *Cleveland*, et celui-là était précisément Bilpoor. Il s'était déguisé en marin afin d'arriver plus sûrement à bord du navire, qu'il n'aurait peut-être pas pu rallier sans cette circonstance. Bilpoor était momentanément à l'abri des poursuites de la police et de la justice anglaises.

VIII.

Le calme le plus complet avait succédé chez Catherine aux explosions de son énergique douleur. Était-ce résignation? Était-ce certitude de retrouver son fils? Quoique son amour maternel lui eût commandé assez de courage et de réflexion pour chercher un rayon de lumière dans les ténèbres qui entouraient le crime dont elle était victime, il ne lui était pas permis de compter sur l'impossible. Catherine ne se faisait pas d'illusion à cet égard, mais elle espérait. Son cœur avait eu comme des inspirations, des lueurs, des révélations. Si bas

qu'elle dût descendre et quoi qu'elle dût tenter, il fallait que son fils fût rendu à son amour.

Quand elle s'arrêtait à l'idée qu'elle tiendrait de nouveau son cher William entre ses bras, que ses lèvres affamées de caresses sentiraient encore frémir les lèvres de son enfant, la fièvre s'emparait d'elle; c'étaient des frissonnements de joie, des regards illuminés, des tumultes dans son cœur qui rappelaient les égarements des jours précédents. Mais Catherine comprimait bien vite ces élans qui retardaient sa guérison ; elle sentait que ce n'était pas en restant clouée à un lit d'hôpital qu'elle retrouverait son William ; que pour le retrouver, pour pouvoir aller frapper à ces portes inconnues et mystérieuses où elle devait frapper, il lui fallait la liberté, et qu'elle n'obtiendrait la liberté qu'en paraissant guérie moralement et physiquement.

Par la volonté de son amour maternel, Catherine parvint à étouffer en apparence les ardeurs de sa tendresse. Au risque de paraître indifférente, elle se montra résignée. Cette résignation, dont quelques-uns lui firent peut-être un crime, ou prirent texte pour nier les grands et vifs sentiments de l'âme, était un admirable calcul. Le succès paya le sacrifice.

Après quatre jours de détention à l'hôpital, elle fut rendue à la liberté. Elle courut droit à son ancien logis ; l'hôte était payé, il lui rendit loyalement son taudis et son grabat. Catherine fouilla de nouveau sa chambre de fond en comble ; elle revit tout ce qui lui pouvait rappeler son cher petit enfant; elle baisa ses vêtements, l'appela à voix basse. Elle eut une crise de larmes. Encore une fois elle sentit que la douleur lui montait du cœur au cerveau, que sa tête allait peut-être faire explosion. Catherine retint ses larmes, étouffa ses sanglots, rejeta loin d'elle les hardes de son pauvre petit William, qui produisaient sur son cœur l'effet de la robe de Nessus.

— Non, murmura-t-elle en pressant son front entre ses mains, non, je ne veux plus devenir folle; j'ai besoin de ma raison, j'ai besoin de mes forces, de ma volonté ; il faut que je retrouve mon enfant. Je ne reviendrai plus ici que je ne l'aie retrouvé.

Catherine sortit de la chambre ; elle marcha sans s'arrêter tout le jour et jusqu'au soir, cherchant, furetant, regardant, examinant tous les enfants, les petits riches et les petits pauvres. Cent fois, mille fois, de loin, en voyant un enfant de l'âge apparent et de la taille de son fils, elle avait couru à lui, en disant : « C'est mon William ! » — Elle savait qu'elle serait déçue dans son attente, car elle sentait bien que ce n'était pas là son William ; mais il lui restait l'illusion, elle espérait que son cœur la tromperait. A l'entrée de la nuit, elle s'était assise sur le seuil d'une porte, attendant quoi ? Nous allons le dire.

Vers la fin de sa journée de courses, Catherine avait rencontré un homme qui, sous des dehors et avec des façons de gentleman l'avait accostée en lui disant :

— Madame Skelton, vous cherchez votre enfant ?

Le cœur de Catherine avait bondi.

— Qui vous a dit cela ? Vous savez donc que j'ai perdu mon enfant ? Vous savez donc où il est? Qui êtes-vous?

— Qui je suis?... que vous importe, pourvu que je vous serve en ami. Je sais que vous cherchez votre enfant ; je sais qui vous l'a pris. On vous le rendra quand vous voudrez.

— Tout de suite ! — s'écria la pauvre mère en s'élançant déjà.

— Écoutez-moi d'abord, reprit l'homme en arrêtant Catherine par le bras. Armez-vous de courage pour entendre ce que je vais vous apprendre.

—Mon fils vit, n'est-ce pas ? Il n'est pas malade ? Il ne souffre pas?

— Votre fils est à merveille là où il est ; mais Bilpoor a été arrêté.

— Mon fils vit ! Il n'est pas malade ! Je puis le revoir quand je voudrai. Voilà ce que vous me dites, et vous voulez que je m'inquiète qu'on ait ou non arrêté Bilpoor !

Catherine accompagna ces paroles d'un éclat de rire effrayant.

— Eh bien ! continua l'homme, c'est la police de Londres qui a enlevé votre fils. On vous sait la femme de Bilpoor ; on croit que Bilpoor, qui était parvenu à s'évader, est revenu à Londres, et on compte que pour ravoir votre enfant vous livrerez votre mari ; voilà le marché qu'on veut vous proposer.

— Oh ! je l'accepte ! s'écria Catherine. Bilpoor n'est plus mon mari, Bilpoor n'est plus le père de mon enfant. Bilpoor, c'est Bilpoor, et pour retrouver mon William, je suis prête à livrer Bilpoor !... Vous savez où il est ; dites-le-moi, tout de suite, j'irai offrir le marché. Où et à qui faut-il que je m'adresse ? Est-ce que vous avez pu croire que j'hésiterais entre Bilpoor et mon fils ?...

— Tenez-vous ici ; attendez l'heure où passera un watchman ; demandez-lui de vous conduire à M. Witchem, l'officier de police ; — vous vous rappellerez bien ce nom ?

— Oui, oui, répondit Catherine qui buvait une à une les paroles de son interlocuteur, M. Witchem... Oh ! soyez tranquille, je ne l'oublierai pas... Et je dirai à ce M. Witchem : Rendez-moi mon enfant, et je vais vous livrer ce Bilpoor que vous cherchez... n'est-ce pas cela ?



— Exactement, et vous offrirez à M. Witchem de le conduire là où est Bilpoor, c'est-à-dire dans la maison n° 8 de Greek street, Soho. Là vous trouverez à qui parler. On vous introduira; Bilpoor sera pris, et on vous rendra votre enfant. Mais gardez-vous de dire à Witchem que vous savez que c'est lui qui a enlevé votre enfant. Naturellement, il le nierait d'abord, puis il vous arrêterait vous-même.

— Oh! je ferai tout ce que l'on voudra, pourvu que l'on me rende mon William.

L'homme s'éloigna, satisfait de n'avoir point été reconnu de Catherine. Celle-ci ne l'avait vu, d'ailleurs, qu'une fois en compagnie de Bilpoor de qui il était un des hideux associés. Le projet de cette bande de misérables était de venger sur Witchem l'arrestation de Bilpoor dont l'absence dérangeait toutes les affaires de l'association. Il avait paru naturel à ces gens-là de se servir de Catherine et de son enfant pour tendre à l'officier un piége où il ne pouvait manquer de tomber. Pour s'assurer la complicité involontaire de Catherine, ils s'étaient tenus au courant de sa sortie de l'hôpital, et ils n'avaient pas perdu la trace de ses pas pendant toute la journée.

Catherine attendait donc un watchman, avec toute l'impatience fiévreuse de son amour maternel.

Pendant que s'ourdissait ce complot infâme, un vieillard brisé par l'âge, par la fatigue, par des chagrins passés et par l'émotion du moment, sortait désespéré d'une maison de la Cité où il était allé demander M. et madame Bilpoor. On lui avait répondu que M. Bilpoor était absent depuis cinq jours, et que l'on ne connaissait pas de madame Bilpoor. En s'éloignant de cette maison, le vieillard se dirigea chez MM. Spencer, Gates et Cie, sur qui il avait des lettres de crédit, espérant que ces messieurs pourraient éclaircir les terribles doutes qu'il avait à ce moment. Ce vieillard n'était autre que Thomas Skelton arrivé, quelques heures auparavant, de Calcutta.

A ces noms de Skelton et de Bilpoor, James Gates pâlit. Tout le drame dont il avait vu l'un des actes à Guernesey et auquel il venait de se trouver mêlé lui-même récemment, se représenta à sa mémoire. Il tendit les deux mains au vieillard accablé et lui raconta ce qu'il savait, sa rencontre avec sa fille, l'arrestation de Bilpoor et sa fuite. Ce qu'était devenue Catherine et quelle part elle pouvait avoir dans l'infâme conduite de Bilpoor, il l'ignorait. On avait remis d'abord au lendemain pour faire faire les démarches nécessaires. Puis se ravisant tout à coup, James Gates s'écria :

— Allons chez Witchem, monsieur Skelton! Witchem est le plus habile homme de la police de Londres. C'est lui, d'ailleurs, qui a arrêté Bilpoor. Lui seul est capable de dénouer ce mystère.

Gates et le vieux Skelton se rendirent chez Witchem. Celui-ci venait de sortir pour affaire de service, accompagné d'une femme. On supposait qu'il s'agissait d'une nouvelle arrestation de Bilpoor revenu, disait-on, à Londres, après avoir débarqué du *Cleveland* au Havre.

IX.

Tout s'était passé, en effet, comme l'ami mystérieux de Catherine l'avait prévu. Witchem auprès de qui la pauvre femme avait été conduite, écouta la proposition de celle-ci de lui livrer Bilpoor dont on soupçonnait réellement le retour. Si vagues, si incohérents que fussent les renseignements donnés et les engagements pris par Catherine, Witchem avec ce courage et ce dévouement qui caractérisent les hommes de son métier, s'était mis en route. Catherine, toujours avec cette énergie de contrainte que soutenait son amour maternel, Catherine, conformément aux recommandations qu'on lui avait faites, s'était abstenue de parler de son enfant à Witchem.

Ils arrivèrent au n° 8 de Greek street, et entrèrent dans une sombre et humide allée. Une main saisit celle de Witchem et le conduisit à tâtons vers l'escalier.

— Avez-vous eu la précaution de vous faire escorter, M. Witchem? demanda une voix.

— Oui, certes. J'ai dix hommes avec moi ici ou dans la rue.

— A la bonne heure. Et à part lui, celui qui avait posé la question se dit : « Il n'en a évidemment que deux ou trois. »

On monta une dizaine de marches. Witchem entra dans une pièce basse avec les deux hommes qui le suivaient, Catherine au moment où elle allait pénétrer dans la pièce fut arrêtée par deux bras invisibles qui l'emportèrent dans les ténèbres. La porte se ferma brusquement.

Le jour se fit alors dans son esprit, rapidement comme un jet d'éclair, lorsqu'elle entendit, dominant ses cris qu'une main qu'elle mordit convulsivement essayait d'étouffer, les trépignements d'une lutte dans cette pièce dont on l'avait empêchée de franchir le seuil. La lutte n'avait pas été longue; elle avait cessé avec le sourd retentissement de trois corps tombant sur le sol et de gémissements qui ressemblaient au bruit d'un râle. Catherine avait haché si fort de ses dents la main qui comprimait ses lèvres que son bourreau l'avait lâchée en poussant un horrible juron. Glacée de terreur, devinant le crime dont elle venait d'être la complice involontaire, éperdue, elle s'enfuit en courant; elle trouva instinctivement l'escalier par où elle était montée, roula du

haut en bas plutôt qu'elle ne descendit; elle alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit, et, sans avoir la conscience de son action, elle sortit. Une fois dehors, les cheveux en désordre, les vêtements au vent, elle courut toujours devant elle, ne sachant où elle allait. Catherine arriva ainsi, jusqu'au bord de la Tamise. La vue de l'eau au lieu de l'arrêter, lui donna une sorte de vertige, elle se jeta dans le fleuve.

Il était onze heures du soir; le froid était intense; les glaçons flottaient sur la Tamise. Au bruit que fit le corps de la malheureuse femme en tombant dans le fleuve et aux cris instinctifs qu'elle avait poussés, deux hommes qui traversaient un pont s'arrêtèrent et regardèrent. Ils virent un être humain qui se débattait contre les flots, s'accrochant aux glaçons, prêt à sombrer dans cette lutte suprême. Ces deux hommes sans se consulter, par un élan naturel, se jetèrent dans le fleuve au secours de la malheureuse Catherine et la ramenèrent à la rive. Un poste de police voisin reçut la victime et ses deux sauveurs. L'un de ceux-ci, dès que la lumière d'un fanal eut donné sur le visage de la pauvre femme, voulut se retirer. Mais Catherine, qui n'avait pas entièrement perdu connaissance, rouvrit les yeux, et s'étant dressée sur son séant, elle dit d'une voix terrible, en désignant du doigt ce sauveur par trop modeste :

— Bilpoor! c'est Bilpoor! Rends-moi mon enfant, misérable!...

Il n'était plus temps pour celui-ci de s'esquiver. Puis se retournant, Catherine aperçut son second sauveur. Elle eût pâli s'il lui eût été possible de pâlir encore à ce moment. Son visage se décomposa; lentement ses traits se contractèrent; ses bras se tordirent, et elle tomba à la renverse en murmurant :

— Mon père! demandez-lui mon enfant!

C'était, en effet, Thomas Skelton. Le vieillard, livide, presque un cadavre déjà lui-même, pressa contre son cœur le cadavre de sa fille, qu'il n'eût pas, certes, reconnue dans ce désordre de tout son être. Cette jeune femme de vingt-huit ans en avait soixante à cette heure! Son visage ridé, ses chairs pantelantes, ses cheveux blanchis accusaient la vieillesse. Puis, par un de ces jeux étranges de la nature et dont la mort accomplit le miracle quelquefois, vint un instant où se produisit une transformation sur ce visage. La jeunesse et la beauté y apparurent comme autrefois; ce fut une lueur fugitive qui permit au père de reconnaître sa fille.

. . . .

Quinze jours après, Thomas Skelton repartait pour Calcutta, ramenant le corps de Catherine et son petit-fils William, en habit de grand deuil.

— Tiens! c'est le monsieur à la longue-vue! s'écria William, en courant vers James Gates, qui était venu faire escorte à bord au vieillard et à l'enfant.

Xavier Eyma.

LA DENT DE LAIT.

I.

— Où diable allons-nous donc par là? demandai-je à M. Benoît, qui venait de quitter tout à coup la grande route pour s'engager dans l'un des chemins les plus verdoyants de la côte normande.

— Allons toujours et vous verrez! se contenta-t-il de répondre en activant davantage encore du fouet son alerte jument grise.

Je ne connaissais M. Benoît que depuis quelques jours à peine; nous nous étions rencontrés au Havre chez des amis communs. Dès le premier abord, il m'avait plu par son air de franchise et de joyeuseté toute gauloise. Probablement j'avais produit sur sa facile nature une impression à peu près semblable, car dès la semaine suivante, sans trop nous connaître encore, nous étions déjà de grands amis.

Aussi ce matin-là, lorsqu'il était venu me réveiller en me disant : « Je vous emmène à la campagne! » c'était avec une aveugle confiance que j'avais pris place à côté de lui dans sa petite carriole provinciale; aussi, lorsque plus tard, et sans vouloir s'expliquer davantage, il avait pris le grand trot par le chemin de traverse, cette fois encore je m'étais laissé faire, et, comme lui, j'avais répété joyeusement : « Allons toujours! »

Explique qui voudra certaines sympathies, certains pressentiments. J'avais la conviction que la journée serait bonne, et j'aurais suivi mon cher inconnu, quand bien même il eût dû me conduire en enfer.

Mais la route que nous suivions sembla être bientôt le chemin du paradis. Figurez-vous un terrain élastique et doux, moitié sable d'or, moitié gazon qu'étoilent mille sauvages fleurettes... De chaque côté, une grande berge verte... Sur cette berge, de grands arbres qui se réunissent au-dessus du chemin, comme pour lui former un dôme de verdure...

Dans l'intervalle qui sépare chacun de ces arbres, grâce à notre position élevée dans la carriole, l'œil plonge dans de plantureuses fermes normandes, dans de vertes cours plantées de pommiers, dans de frais pâturages, dans de riches cultures de toutes sortes; parfois même, lorsque le terrain descend

rapidement jusqu'à quelque pittoresque échancrure de la falaise, nous apercevons la mer qui resplendit aux rayons du soleil levant.

En effet, c'est le matin, une matinée de printemps, un matin d'avril; dans toute la nature, il y a comme un double réveil; réveil après la nuit, réveil après l'hiver. Dans les haies, l'aubépine est en fleur et l'oiseau chante. Dans l'herbe, la pâquerette s'entr'ouvre, et le scarabée brille ainsi qu'une fleur vivante. Il neige des pétales blancs sous tous les pommiers; il flotte des rideaux de guillerette couleur à toutes les fenêtres ouvertes. Bêtes et gens, insectes ou volatiles, tout le monde est dehors déjà, tout le monde butine ou travaille. Les grands bœufs roux achèvent de déjeuner, et le trèfle pendant aux mâchoires, s'arrêtent au bord du chemin pour nous regarder passer. Un peu plus loin, les bonnes grosses vaches brunes prêtent docilement leurs mamelles à la trayeuse accroupie dans l'herbe. Plus loin encore, ce sont des brebis immobiles au-dessus de leurs agneaux agenouillés, tandis que béliers et moutons broutent diversement alentour. Et ce ne sont pas là les seuls animaux domestiques qui égayent le paysage. Ne voyez-vous pas ici les folâtres caracolades des chevaux et des poulains, ivres de liberté? Là, les bruyants ébats de l'âne, qui se roule sur le dos, les quatre fers en l'air?... Ne retrouvez-vous pas partout la comédie du coq sultan au milieu de son harem emplumé?... N'entendez-vous pas de tous côtés la monotone fanfare des canetons barbotant dans la mare stagnante ou dans le ruisseau qui bruit à travers les wergis-meinert et les pervenches?...

La carriole cependant courait toujours, saluée en haut des berges par tous les bonnets de coton amis, saluée sur la route par tous les paysans rencontrés la fourche ou la faux sur l'épaule, voire même par toutes les villageoises, plus ou moins coquettement attifées, qui se hâtaient en babillant vers le marché du Havre, celles-ci à pied, celles-là dans des voitures, sur des chevaux ou sur des ânes. C'était charmant! Tout était efflorescence et joie; tout était chanson et soleil.

— Nous sommes sauvés! s'écria tout à coup M. Benoît en arrêtant sa carriole devant une ravissante villa normande, presque un château, ma foi! qui s'élevait pittoresquement au sommet de la falaise, et des fenêtres duquel on devait avoir la plus magnifique vue qui se puisse imaginer, moitié sur la campagne que je viens de décrire, moitié sur la mer.

— Ah çà! demandai-je en descendant à mon tour, chez qui sommes-nous?

— Chez un de mes bons amis, chez Blanchet! Entrez sans crainte, entrez... C'est ici la maison du bon Dieu!

Cette fois encore je ne me fis pas prier.

A peine avions-nous fait quelques pas dans le jardin, que l'heureux propriétaire de ce séjour courut à notre rencontre, en sautant par-dessus les plates-bandes afin d'arriver plus vite.

C'était encore là une de ces bonnes et loyales physionomies qu'on aime dès le premier coup d'œil. Il présentait néanmoins avec Benoît un contraste frappant. Celui-ci était grand, maigre, efflanqué, dégingandé; son visage était sarcastique; ses cheveux, qui commençaient à grisonner, jadis avaient été noirs. Blanchet, tout au contraire, était blond, toujours blond; un beau gros blond, aux yeux bleus, au teint délicat et coloré, l'expression hospitalière et joviale; le véritable type pur sang du gentleman campagnard de Normandie.

— Et M. le marié? avait-il demandé tout d'abord avec un joyeux empressement.

— Il viendra de son côté un peu plus tard... Quelques dernières emplettes pour la fête d'aujourd'hui, répliqua Benoît, qui, détournant tout aussitôt l'entretien et me montrant à Blanchet, nous présenta l'un à l'autre.

Puis, lorsque la connaissance fut faite, s'adressant à son tour à Blanchet:

— Où donc est ta fille? lui demanda-t-il.

— Eh! parbleu, s'écria tout à coup celui-ci, la voilà!

Naturellement notre regard suivit la direction du sien, et j'aperçus alors la plus délicieuse apparition qui se puisse rencontrer, même en rêve... Une jeune fille de dix-sept ans tout au plus, blonde, rose, fraîche, mignonne, légère, gracieuse... une vignette anglaise, une création angélique, une fée!...

Et cependant, aucun prestige de toilette n'ajoutait au charme tout imprévu qu'elle répandait autour d'elle. Nous la surprenions, pour ainsi dire, au sortir de sa virginale couchette. A peine avait-elle enveloppé son joli corps impatient dans un simple peignoir d'indienne; des pantoufles sans quartier (Cendrillon ne les eût pas chaussées peut-être!...) laissaient presque libre son petit pied rose et nu. Sur son épaule, sans cesse en mouvement, bondissait sa luxurieuse chevelure frisottante. Je me trompe cependant, elle avait une parure... toutes les fleurs qu'elle avait cueillies depuis son réveil, et dont elle faillit laisser tomber l'odorante brassée lorsqu'elle nous aperçut tout à coup au détour d'un buisson de lilas, avec les dépouilles duquel elle venait de se faire une couronne où perlait encore la rosée.

— Malheureuse enfant! lui cria le bonhomme Blanchet, oses-tu bien te montrer ainsi, un jour comme aujourd'hui, le jour de ton mariage avec...

— Pardon, père! interrompit la folle enfant (et il n'y avait pas dans tout le jardin une seule rose

pourpre qui eût pu rivaliser avec l'adorable rougeur de son front). Pardon, père ! je vais bien vite mettre ma robe blanche, et je reviens.

Puis, laissant derrière elle comme une traînée de parfum, comme une traînée de lumière, elle s'enfuit.

Le bonhomme Blanchet, cependant, voulut excuser sa fille.

— Tais-toi ! se récria Benoît, nous lui devons des remercîments, au contraire, de s'être montrée sans toilette, et, pour ma part, elle m'a rajeuni de vingt ans. C'est le résumé vivant de toutes les joies de ce beau jour ; c'est une vraie matinée d'avril que ta fille !

L'heureux père ne répondit que par un sourire d'orgueil, et nous conduisit à la maison sous prétexte de madère et de cigarres.

— Ainsi donc, dis-je à Benoît qui marchait à mes côtés, nous sommes de noce ?...

— Et la noce sera joyeuse, je vous l'assure.

— Je le crois sans peine, si c'est cette adorable enfant qu'on marie.

— C'est elle-même !

— Et qui épouse-t-elle ?

— Quant à ça, vous le verrez plus tard.

— Soit ! mais je serai difficile, je vous en préviens, car il faut un fier mari, pour mériter un tel trésor.

— Il en est digne, soyez tranquille !

— C'est donc un mariage d'inclination !

— Tout ce qu'il y a de plus d'inclination.

— Ah ! tant mieux !... Mais, dites-moi, y a-t-il longtemps qu'ils s'aiment ?

— Très longtemps, quinze ans, pour le moins.

— Quinze ans ! mais...

— Vous ne croyez donc point aux amours d'enfant ?

— J'ai lu Paul et Virginie, cependant...

— Voulez-vous que je vous en raconte un chapitre oublié ?... qui ne vaudra pas les autres, sans aucun doute... mais enfin, en attendant le déjeuner ?...

— Je suis tout oreilles.

Et, Blanchet nous ayant quittés pour un moment, nous bûmes un verre de madère, les cigares furent allumés, et Benoît commença :

II.

Tel que vous me voyez, mon cher monsieur, j'ai un fils. Vous faire trop au long son éloge, ce serait abuser de ma paternité. Contentez-vous donc de savoir que, dans son enfance, ce fut un charmant petit garçon.

A cette époque-là, je n'étais pas riche encore, mais je travaillais rudement à le devenir. J'habitais donc un des quartiers marchands du Havre, et mon cher baby, mon petit Benjamin n'avait pas pour s'ébattre les vertes prairies et les grands horizons que ne manqueraient pas d'avoir aujourd'hui ses petits frères, s'il plaisait au ciel de lui en donner.

Jules Benoît n'en était pas moins gai pour cela. Tout le jour il courait dans les grands corridors, dans les grands magasins, parmi les balles de coton. Il avait de nombreux amis, il avait surtout une amie.

C'était la fille d'un de mes vieux camarades ; nous demeurions porte à porte. Nos enfants, tout naturellement, grandirent ensemble. Lorsque sa Valentine commença à marcher, Jules était un gaillard déjà solide sur ses jambes ; ce fut lui qui soutint, qui guida, qui protégea sa chère petite voisine. Premières émotions, premiers jeux, premières larmes, premiers sourires, tout leur fut commun. Sans cesse ils étaient ensemble ; entendait-on les cris joyeux de Valentine, on entendait aussitôt l'allègre fanfare de son petit compagnon. Le soir des beaux jours, sur la grève, voyait-on courir la noire chevelure de Jules, on pouvait être certain qu'allaient flotter tout aussitôt sur la même ligne les longues boucles blondes de Valentine.

Vous parliez tout à l'heure de Paul et Virginie, monsieur : tout le monde, au Havre, leur donnait ces noms ; et, comme la statue de Bernardin de Saint-Pierre, notre illustre compatriote, s'élève sur le port et qu'à ses pieds l'artiste a placé les deux héros enfantins de l'inimitable livre, bien souvent, lorsque nous passions avec les deux enfants par là, les regards se portaient alternativement de nos deux amours de bambins aux deux amours de bronze, comme afin d'établir entre eux quatre une vague et poétique fraternité. Souvent même nous avons entendu des gens du peuple qui disaient, en se montrant Paul et Virginie : « Voilà Jules et Valentine ! »

Tout le monde effectivement les connaissait, les admirait, les aimait. Je suis bien forcé de vous le dire, que diable ! Ils étaient charmants de toutes les façons : charmants de physionomie, charmants d'allures, charmants de babil. C'étaient deux de ces adorables chérubins, deux de ces diablotins mignons comme sait si spirituellement les crayonner notre vieil ami Jules David.

Quelques années cependant s'étaient écoulées. Valentine avait six ans, Jules huit. Mademoiselle était un tantinet coquette déjà ; monsieur commençait à devenir galant. Ne souriez pas, monsieur !... Quelque innocentes, quelque pures, quelque angéliques que fussent leurs tendresses, déjà cependant c'était de l'amour.

Sur ces entrefaites, un mariage eut lieu dans nos environs. Jules se trouvait présent, lorsque le prétendu présenta la corbeille à sa fiancée.

— Tiens! fit l'enfant, quand on aime une demoiselle et qu'on veut devenir son mari, on lui fait donc des cadeaux?

— C'est l'usage, eut la complaisance de répondre quelqu'un.

— Ah! dit Jules avec de grands yeux.

— Gamin! interrompis-je tout à coup.

Et, avec deux petites tapes d'amitié, je le renvoyai à l'autre extrémité du salon.

Jules y demeura tout rêveur.

Valentine était non loin de là. Tout en réfléchissant, il la regardait en dessous.

A cette même époque, Valentine avait une superbe poupée, qu'on nommait miss Rosalie.

Miss Rosalie était pourvue d'une garde-robe complète; il lui manquait cependant un chapeau.

Ce chapeau, Valentine l'avait vainement demandé à sa mère; aussi le désirait-t-elle ardemment.

La veille encore, elle avait dit à Jules :

— Je suis bien malheureuse, va! maman ne veut pas me donner un chapeau pour miss Rosalie. Ah! je n'aurai plus de sourires tant que je n'aurai pas ce chapeau!

Et en disant cela, il y avait des larmes dans ses yeux bleus; dans toute sa physionomie de rose-pompon, dans tout son petit corps de lutin, il y avait un désespoir, une impatience, une convoitise!...

C'est à tout cela que rêvait Jules, à l'autre extrémité du salon. Soudain il se frappa le front comme illuminé d'une inspiration triomphante, et disparut en courant.

Dans le voisinage se trouvait une marchande de modes qui précisément fournissait nos deux dames.

Jules entra hardiment chez la modiste, et lui dit :

— Mademoiselle, faites-vous aussi des chapeaux de poupée?

— Sans doute, mon petit ami, répondit la marchande de modes, d'abord quelque peu surprise.

— Ah! fit Jules. Et combien prenez-vous pour faire un de ces chapeaux-là?

— Ça dépend du chapeau, mon ami.

— Ah! je veux tout ce qu'il y a de plus joli, tout ce qu'il y a de plus riche et de plus à la mode! Quel sera le prix?

— Pour tout le monde ce serait cinq francs, répliqua la modiste, qui s'amusait évidemment des petits airs d'importance de sa nouvelle pratique; mais pour vous, monsieur Jules, ce ne sera que cinquante sous.

— Cinquante sous?...

— Oui.

— Eh bien! attendez-moi... Je vais revenir.

A ces mots, l'enfant fit un grand salut, sortit de la boutique, et, rentrant à la maison, monta sans débrider jusqu'à sa chambre.

La tirelire était là.

Pour aller plus vite, Jules la cassa.

Malheur! trois fois malheur!... Elle ne contenait que trente-quatre sous.

Le bambin demeura atterré.

Un instant après nonobstant tout, il reprit à deux mains son courage, et retourna chez la modiste.

— Mademoiselle, fit-il d'un air tout penaud, pouvez-vous me faire le beau chapeau pour trente-quatre sous?... Je n'ai pas davantage...

Et le regard qui faisait une prière de cette question eût attendri des tigres.

Mais la marchande prenait goût à la plaisanterie, et voulut se donner au moins le plaisir d'un peu de résistance.

— Impossible! répondit-elle avec le plus grand sérieux du monde; je t'ai déjà fait un rabais de cinquante pour cent, davantage m'est impossible.

— Ainsi donc, c'est cinquante sous?

— Pas un sou de moins.

— Ah!...

Et le pauvre Jules s'en allait le cœur bien gros.

Mais voilà que tout à coup il s'arrête; sa lèvre sourit, son œil brille. Une idée soudaine vient de jaillir de son esprit enfantin. C'est cela... c'est bien cela... c'est possible!... exprima sa physionomie réveillée. En même temps il se retourne sur lui-même et revint majestueusement vers le comptoir :

— Mademoiselle, quel jour ce chapeau pourrait-il être prêt?

— Dimanche prochain.

— Eh bien! mettez-vous à l'ouvrage, et faites en sorte que ce soit superbe! Dimanche matin, je vous apporterai vos cinquante sous.

Et, plus fier que Louis XIV commandant Versailles, il se retira définitivement.

On était au mercredi. Les deux jours suivants, mon fils tourna tout à l'entour de moi comme ayant à me demander quelque chose et n'osant pas encore.

Gardez-vous bien de croire qu'il s'agit de la simple carotte des seize sous qui lui manquaient. Sans aucun doute je les lui eusse donnés s'il m'en avait fait la demande, mais M. Jules ne le comprenait pas ainsi. Il rêvait un cadeau qui vînt de lui seul, qui, par lui seul, se trouvât réalisé, fût-ce même au prix d'un sacrifice, d'une douleur!

Or, voici ce qu'avait imaginé mon pauvre gamin. Chaque fois qu'une de ses dents de lait commençait à remuer, je lui donnais vingt sous pour qu'il se la laissât arracher. Notons, en passant, que les

secondes dents ne poussent jamais bien qu'à la condition que les premières sont enlevées assez à temps pour ne pas entraver leur croissance, et que la prime en question existait depuis un temps immémorial dans la famille Benoît. On en retrouverait des preuves au besoin dans ses archives.

Plusieurs fois déjà ce petit drame dentaire s'était joué entre mon fils et moi. Il nous fallait à tous les deux pour le moins autant de courage. Pour ma part j'étais parvenu à en avoir. Malgré la prime en question, Jules ne s'était jamais exécuté qu'après de folles terreurs.

Le samedi soir je fus donc fort étonné de le voir venir à moi tout à coup, et me dire :

— Père, j'ai une dent qui remue ; il faut me l'arracher tout de suite.

Je voulus constater l'urgence. Ce fut à peine si la dent qu'on m'indiquait vacillait sous mon doigt.

— Rien ne presse, dis-je ; attendons !

— Non pas, se récria vivement l'enfant d'un air de plus en plus résolu, non pas ; je me sens brave, ce soir ! Plus tard j'aurais peur. La dent remue, père, je te le jure ; elle remue beaucoup. Allons ! je t'en prie... allons ! vite... allons donc !...

Il était à cheval sur mon genou. Il me suppliait, il me câlinait ; il prenait la main du bourreau, pauvre petit bonhomme ! et me la fourrait lui-même entre ses deux petites mâchoires roses. Bref, il fit tant, monsieur, que je finis par céder.

La dent fut arrachée.

Le patient n'avait pas eu un seul instant d'hésitation, il ne jeta pas un cri.

Seulement il y eut sur son visage devenu pâle, une rapide contraction de douleur, et je crus l'entendre murmurer tout bas :

— C'est pour Valentine !

— Que dis-tu donc là ? lui demandai-je étonné.

— Rien, père... rien... Mes vingt sous, s'il te plaît...

Et l'héroïque bambin me tendait la main.

Eh ! comme je l'eusse embrassé de bon cœur, monsieur, si j'avais pu me douter alors de son secret !...

Mais, non ! Il me devait être communiqué plus tard après une visite de madame Benoît chez sa modiste. Et ce fut sans la moindre émotion que, le lendemain, nous admirâmes le magnifique chapeau de miss Rosalie.

Valentine, cependant, était rayonnante de reconnaissance et de joie.

Et Jules donc... comme il était heureux, comme il était fier !...

Le bonheur de sa petite amie n'était-il pas son ouvrage ? Ne l'avait-il pas payé de son sang ?

Nierez-vous que ces deux enfants-là fussent destinés l'un à l'autre, monsieur ? Direz-vous que ce n'était pas déjà de l'amour ?

III.

Et le bonhomme Benoît, s'arrêtant enfin, leva tout à coup vers moi ses yeux humides, et parut attendre ma réponse.

— La fin de l'histoire ?... fis-je impitoyablement, nous conclurons après.

Pour toute réponse Benoît me fit signe de le suivre dans la pièce voisine, et, d'un air malicieux, découvrit la corbeille de mariage de mademoiselle Blanchet.

Au-dessus des riches présents du fiancé, se trouvait un écrin.

— Ouvrez vous-même, me dit Benoît.

L'écrin contenait un chapeau de poupée, puis une bague dont le chaton semblait d'abord une petite opale un peu mate.

— C'est la dent de lait, ricana Benoît... C'est le superbe chapeau de miss Rosalie.

Puis me montrant du coin de l'œil mademoiselle Blanchet qui, précisément, arrivait non moins ravissante dans sa toilette de mariée que dans son gracieux déshabillé matinal,

— Voici Valentine, ajouta-t-il.

Puis enfin, me prenant la tête dans ses deux mains pour me retourner vers la fenêtre, et me faire apercevoir un certain aspirant de marine qui accourait à travers le parterre.

— Voici mon fils, conclut-il, voilà Jules !

— Benoît, dis-je à mon tour, vous aviez raison ! C'est un talisman précieux que cette dent de lait... elle doit leur porter bonheur !

Charles Deslys.

BLUETTES ET BOUTADES.

Les amis pleins de dévouement quand nous n'avons besoin de rien rappellent les sapins qui nous offrent de l'ombre en hiver.

*
* *

Celui qui fait l'éloge de nos ennemis diminue rarement notre malveillance pour eux, souvent notre bienveillance pour lui.

J. Petit-Senn.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les personnes qui, sans avoir égard aux avertissements de la température, ont voulu absolument prendre leur saison d'eau et exécuter leur excursion annuelle en Suisse ou aux bords du Rhin, commencent à regagner maintenant les unes leur riche château, les autres leur modeste appartement de ville; heureuses, les unes et les autres, si elles ne rapportent pas de leur illogique expédition quelque maladie beaucoup plus grave que celle qu'elles étaient allées combattre. Mais il est tellement *mal porté*, tellement *bourgeois* de rester à Paris lorsque les arbres ont toutes leurs feuilles, que certaines personnes prudentes, jalouses de concilier l'obéissance aux préjugés du monde avec les inspirations de la saison, se sont contentées de louer dans quelque quartier retiré où elles n'ont pas la chance de rencontrer les membres de leur société habituelle, une modeste petite maison où elles restent pendant le temps où il est indispensable de se *montrer* absentes. Une de celles-là à laquelle un ami racontait les tribulations de son voyage en Savoie dont il revenait chassé par la persistance d'une pluie glacée, lui répondait ces jours-ci : « Moi je ne me plains pas trop, je trouve que l'hiver vient d'être assez doux. » Un chroniqueur en parlant de la saison pour laquelle s'organisent les représentations théâtrales, disait non moins justement : « La saison d'hiver, ou plutôt de cette partie de l'hiver qui comprend depuis octobre jusqu'à juillet. »

Ne fallait-il pas quitter Paris rien que pour porter ces petits chapeaux *mousquetaires* qui rendent jeunes et jolies toutes les femmes seulement passables ; pour essayer ces *sombreros* que l'on orne d'une aigrette sur le front et d'une longue plume retombant comme une crinière en arrière ; pour revêtir ces peignoirs à capuchons, si commodes et si élégants, et ces demi-saisons en drap gris qui se drapent si bien et font si merveilleusement ressortir la souplesse d'une taille ?

Mais chaque saison, ainsi que chaque âge, a ses séductions, et il est impossible d'en douter en présence des créations nouvelles que la maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne, toujours placée au premier rang des innovateurs de la fashion, a déjà mises au jour en prévision de l'hiver.

Son *manteau romain*, d'un style noble et sérieux, est très large de jupe, de manière à pouvoir se relever sur les bras, a une pièce carrée avec un gros plis creux et est tout brodé de passementeries composées de nattes et de médaillons. Il y a dans le dos trois de ces médaillons, et sur chaque épaule une rosace semblable d'où retombe un beau gland.

Le *Sémiramis* très élégant et d'une grande originalité est de velours violet foncé croisant sur le côté, et venant s'échancrer à la taille. Il est fermé par des agrafes de passementerie avec jais, et les manches, très longues et allant en se rétrécissant dans le bas, sont fendues en dessus et rattachées tout du long de cette fente en biais par des agrafes semblables à celles de la taille.

Deux rangs de passementerie avec jais entourent le cou, et des médaillons de passementerie avec pendeloques de jais sont posés sur les épaules.

Le *Mexicain*, paletot de drap noir à revers brodés de grecques de soie blanche autour du cou et sur les manches, attaché par des boutons noirs bordés de blanc et encadré tout entier dans une piqûre de soie blanche, a quelque chose de décidé, de fringant et de tout à fait jeune.

Le *Diplomate*, d'un genre tout différent, nous plaît encore davantage. Il se fait d'un drap souple et moelleux, et se garnit d'astracan autour du cou et de l'ouverture qui s'étend en biais dans toute la hauteur du vêtement. Ses manches, très larges du bas et bordées d'astracan, ont sur les épaules des plis plats retenus par des boutons.

La passementerie, en grande faveur, on le voit, pour l'ornement des confections, s'emploie beaucoup aussi pour les robes. Les bandes de taffetas posées à plat et les garnitures à la vieille, d'une couleur différente de celle de la robe, continuent à avoir du succès. On fait également toujours des volants ; soit un seul grand surmonté de plusieurs petits, soit un grand nombre de petits. On les borde souvent de taffetas. L s nuances les plus distinguées sont le noir, le gris et le mauve. Jamais peut-être on n'a vu autant de toilettes toutes noires parmi lesquelles il s'en rencontre de fort élégantes et de fort coquettes ; la plupart sont de véritables toilettes de fantaisie, puisque leur uniforme teinte sombre se trouve égayée par une touffe de roses, de bluets ou de coquelicots posée négligemment en dessus ou en dessous de la passe du chapeau.

Dans ces derniers temps, nous avons vu reparaître quelques toilettes d'un écossais vert et bleu qui a fait fureur il y a quelques années. L'une se composait d'une robe de taffetas tout unie à manches plates avec deux bouffants dans le haut; d'un châle de cachemire vert

brodé de soie et garni de deux magnifiques volants de dentelle noire de la fabrique sans rivale de M. *Violard*, rue de Choiseul, 2, et d'un chapeau de crin blanc orné d'une barbe de Chantilly choisie également dans la maison *Violard*, d'un touffe de bluets sur le côté, et d'une demi-guirlande de bluets dans le bandeau.

Une autre robe écossaise verte et bleue était de popeline ; ses manches, larges du bas, étaient serrées dans le haut par de larges plis retenus par des boutons de velours. Le corsage plat était attaché par des boutons semblables. Une écharpe, pareille à la robe, était garnie d'un double plissé à la vieille, et sur le chapeau de tulle blanc, recouvert de tulle noir, était une guirlande de véronique à fleurs bleues entourées de leur feuillage vert.

La température déplorable qui a forcé enfin les baigneurs et les touristes les plus endurcis à regagner leurs résidences, donne aux chatelaines, en même temps que la réalité de l'hiver, un avant-goût de la saison parisienne. Aussi madame *Tilman*, rue de Richelieu, 104, fait-elle éclore à l'intention de ces premières réunions non moins brillantes, mais plus gaies que celles qui suivront un peu plus tard, de ces coiffures féeriques qui font le caprice de la femme du monde et l'admiration de l'artiste.

L'une, de marguerites blanches et lilas, entremêlées d'épis d'or, est aussi riche que distinguée.

Une autre, de fleurs des champs, se compose d'un demi-bandeau et de deux touffes posées sur le front irrégulièrement, et formant cache-peigne en arrière.

Une couronne tout en feuillage de lierre et en épis d'or a une petite touffe de pensées sur le front, des pensées sur les côtés, et une très grosse pensée entourée d'épis d'or tout à fait en arrière.

L'*Africaine*, en primevères rouges et en feuillage jaune, avec aigrette noire glacée d'or et garnie de velours en arrière, est une éclatante nouveauté.

Une autre coiffure, au contraire, d'une délicatesse infinie, mais qui sied à presque toutes les femmes, est de *saphranum* bleu, cette production pour ainsi dire créée par madame *Tilman*, qui a toujours eu un si grand succès de quelque manière qu'elle l'ait employée et qui lui a été empruntée par plusieurs de ses rivales. Des grappes et un nœud d'épis complétaient celle qu'avait choisie le matin même la belle princesse X...

Pour la baronne de P..., on en terminait une toute en or, composée d'un bandeau d'épis et d'une résille.

Dans une autre, les iris de l'Inde se mariaient à la bruyère d'eau et au corail d'or.

Une autre encore se composait d'oreilles d'ours à cœurs d'or, de roses jaune d'or, de primevères et de feuilles glacées orientales.

Toutes les femmes ne portent pas des couronnes de fleurs, mais il n'en est aucune qui ne fasse usage, à quelque degré de sa toilette, de simples ou élégants bonnets, qui ne désire être coiffée avec goût ; aucune donc qui n'apprenne sans intérêt (un grand nombre le savent déjà) que mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28, a un don tout à fait à part pour cette importante spécialité. Ainsi depuis ses petites fanchons de mousseline garnies de guipure et ornées de rosettes de velours, jusqu'à ses coiffures habillées en point de Venise du plus haut prix, il n'en est aucune qui ne concoure puissamment à relever la beauté d'une femme et qui ne s'harmonise à sa physionomie, parce que mademoiselle *Anna Loth* étudie en véritable artiste les moindres détails de ses créations. Au milieu d'une foule de merveilles écloses chaque jour dans ses élégants magasins, et que se disputent étrangères et parisiennes, nous allons citer au hasard. Pour une femme de trente-cinq ans : une coiffure de tulle noir brodé, à fond mou entouré d'une belle dentelle ayant sur le front une pointe très marquée de velours ponceau tuyauté et dessinant bien la forme du front. Du velours tuyauté de même se mêle des côtés à de la dentelle pour former comme une ruche qui encadre admirablement la figure. Sur le sommet de la tête sont deux doubles nœuds plats de velours ponceau dont les bouts sont repliés en pointe. Pour une plus jeune personne, un bonnet à très petit fond de tulle blanc, carré, et séparé par un ruban rose de Chine, est garni de malines coquillant sur les côtés, et enfermant de petites touffes de roses-pompons.

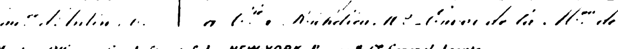
Un autre bonnet de tulle blanc brodé a pour tout ornement une ruche de ruban rose de Chine découpé. Il était ravissant sur une jolie tête brune dont les cheveux étaient soulevés sur le milieu du front, ainsi que cela se fait maintenant, mais sans exagération. Nous nous étendons surtout sur la coiffure, parce que c'est la partie de la mode et de la nouveauté qui nous semble demander le plus de goût et d'habileté, mais la lingerie sérieuse, c'est-à-dire les chemises plissées et garnies de dentelle, les camisoles à entre-deux et à piqûres, les manteaux de lit et les jupons brodés ne sont pas plus négligés chez mademoiselle *Anna Loth* que les cols et les manches de dentelle ou de mousseline, les pèlerines, les fichus et les zouaves noirs et blancs. Elle fait comme complément des toilettes de soirée, de charmantes berthes de tulle à plis et à garnitures de dentelle, dont le milieu est en taffetas de la couleur de la robe découpé en dents très pointues.

Les costumes russes de drap ou de velours bordés d'astracan, comme ceux que madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, faisait l'année dernière pour les petits garçons, vont continuer à se porter cet hiver. Les petits paletots de velours ou de drap s'attachent sur les côtés, et leur ouverture est bordée du haut en bas par une petite bande d'astracan. La coiffure est ce petit toquet à bords relevés qui fait fureur, non-seulement pour les petits garçons, mais aussi pour les jeunes filles. Le chapeau mousquetaire, orné de velours et de plumes, n'est pas non plus abandonné, et il compose avec une robe de taffetas gros grain bleu saphir et la longue casaque pareille, la gracieuse toilette fournie dernièrement par madame *Thorel*, pour une jolie enfant de cinq ans.

Les robes de taffetas, à broderies camaïeu seulement à la jupe, sont une des grandes nouveautés de la saison, et la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, en expédiait ces jours-ci plusieurs de nuances et de dessins très différents et toutes d'une grande richesse.

Une des fantaisies qu'on demande beaucoup en ce mo-





Lamoureux Imp. r. Jean de Beauvais 31 Paris

613

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

Toilettes et [illegible] de la M[illegible] Gagelin r. de Richelieu 83 — Modes d'Alexandrine r. d'Antin [illegible] — Fleurs de M[illegible] de Laere r. de Richelieu [illegible] — Dentelles de G Violard rue de Choiseul [illegible] — Rubans, Garniture en Passementerie à la Ville de Lyon [illegible] d'Antin [illegible]

[illegible] Tavernier & Creuzy [illegible] Montmartre [illegible] — [illegible] de Violet [illegible] de [illegible] l'Impératrice r. [illegible] Denis [illegible] — [illegible] pour [illegible] de Desvignes Rives [illegible] Cie r. Richelieu [illegible] — [illegible] de la Mme de Comm. Lassalle et Cie r. [illegible]

Entered at Stationers Hall.

LONDON in the Moniteur Office [illegible] Greek Street Soho NEW YORK [illegible] & Cie General Agents

MADRID P. J. de la Pena

ment à la maison *Lassalle* qui montre autant de tact et de discernement dans le choix des objets artistiques que dans celui des choses de toilette, ce sont de ces charmants petits cadres en bois sculpté dans lesquels se posent les portraits photographiés qui avant peu seront les seules cartes de visites de l'intimité.

Les crinolines à ressorts d'acier, toujours prêtes à disparaître, dit-on, ne disparaissent jamais, et, par le fait, règnent aussi universellement qu'à aucune époque. Certaines personnes qui avaient presque ridiculisé cette mode en l'exagérant outre mesure, tombent maintenant dans l'excès contraire en voulant la supprimer tout à fait. Leurs jupes entièrement tombantes et qui se traînent dans la poussière et dans la boue, ne sont pas moins excentriques que les énormes ballons au centre desquels elles étaient naguère presque inaperçues. Les femmes élégantes et d'un goût délicat persistent dans la préférence qu'elles ont dès le début accordée aux jupes de la maison *Creuzy*, 153, rue Montmartre, parce que là seulement elles trouvent la modération dans la mode, l'heureuse combinaison de la coupe, la variété des tissus et la modification intelligente de la forme mise en harmonie avec l'exigence de chaque circonstance.

Madame Marie de Friberg.

GRAVURE DE MODES N° 613.

Toilette de dame agée. — Bonnet en blonde blanche ruchée tout autour, avec coquille en dentelle noire sur le fond. D'un côté, nœud en ruban cerise; de l'autre, groupe d'œillets rouges et d'œillets blancs. Brides en ruban cerise retombant en arrière.

Robe sans couture à la taille, en taffetas *cuir* clair, avec bandes en taffetas *cuir* plus foncé, avec boutons *cuir* et lisérés noirs.

Depuis l'encolure jusqu'en bas il y a une bande de taffetas couleur cuir foncé, large de 8 centimètres, lisérée de noir de chaque côté, avec un rang de boutons lisérés de noir, ayant 2 centimètres de diamètre.

La manche sans plis est garnie d'une bande de 5 centimètres lisérée de noir de chaque côté, simulant un parement avec des boutons dans la partie du haut.

La jupe, dont les plis sont pris en dessous, est terminée dans le bas par une bande de 11 centimètres, lisérée de noir dans le haut, qui simule l'ourlet.

Col ruché.

Sous-manche bouffante, avec dentelles sur la main.

Toilette de ville. — Chapeau en velours *Solférino*, garni de plumes et de blonde.

Sur le devant de la passe est une rosace en dentelle noire, avec un bouton de jais; au milieu de cette rosace partent deux plumes blanches, qui, après avoir entouré tout le devant de la passe, se couchent derrière dans le creux qu'elle forme et redescendent sur le bavolet.

Le fond est en tulle blonde, avec deux pattes en velours qui se croisent; chaque patte garnie d'une blonde dans le bas.

Le bavolet est terminé par une blonde.

Brides blanches.

Robe en pékin blanc, à étoiles noires, avec rayures noires très larges.

Pardessus *Wittgenstein* en velours noir, garni de passementerie-guipure avec effilés.

Ce pardessus est très ajusté. Les plis de la jupe, au nombre de huit, sont très creux (mais en dessous), de sorte qu'ils retombent en larges parties unies.

Le corsage boutonne devant.

La manche, droite et large, se termine par une partie fournie par le dessous, qui vient retomber dessus en patte arrondie; sur cette patte il y a deux ornements en passementerie, d'où pendent deux glands plats en effilé.

Une sorte de bretelle en velours part très étroite de la naissance du premier pli de la jupe, monte en formant *épaulière* sur la manche, dont elle couvre l'emmanchure et vient se terminer sous l'entournure.

Sur chaque pli de devant il y a une ouverture de poche encadrée de *guipure-passementerie* avec deux effilés.

Sous tous les bords de ce vêtement il y a entre le liséré noir et la doublure un petit biais cerise, qui ne fait que s'entrevoir. Cela lui donne un grand cachet de distinction.

La jupe est bordée en dessous d'une ruche plate en satin noir. La doublure est piquée à carreaux sur une largeur de 20 centimètres à chaque devant.

Toilette de mariée. — Couronne de roses églantines blanches, avec brins de muguet.

Grand voile en tulle tout uni et formant la traîne.

Robe en velours impérial, garni de bouillonnés avec têtes ruchées des deux côtés.

Corsage montant, boutonné devant. Taille ronde à ceinture étroite, avec agrafes en perles.

Manches très larges, à plis plats à l'emmanchure et au bas, avec bouillonné à têtes. Le bouillonné a 8 centimètres; chaque tête en a 1. Le bouillonné ne serre pas le bras; il a 24 centimètres de tour.

Un bouillonné (encadré de deux têtes), large de 6 centimètres, part de dessous le bras, monte sur l'épaulette et redescend à la ceinture en se rétrécissant à 4 centimètres; puis il redescend sur la jupe, partant large de 4 centimètres à la ceinture et s'augmentant jusqu'à 12 centimètres, entourant ainsi tout le derrière de la jupe, qui forme beaucoup la traîne arrondie.

La jupe est montée à plis plats et étroits sur le devant, très larges derrière.

Petit col en dentelle.

Sous-manches en dentelles, composées de quatre volants.

Toilette de ville. — Chapeau de velours noir, garni de marabous et de dentelle noire. Bandeau de grosses roses. Ruches de blonde. Brides blanches.

Corsage découpé carré à l'encolure. Taille à ceinture, un peu busquée.

Une bande de taffetas bleu large de 4 centimètres borde l'encolure avec un petit volant de taffetas noir très peu froncé et haut de 2 centimètres et demi.

Une bande bleue, large de 5 centimètres, descend droit devant le corsage. Sur cette bande il y a trois choux de taffetas noir.

Le devant de la jupe se compose d'un lé de taffetas bleu garni de chaque côté par des pentes de petits volants noirs et bleus posés en biais. Ces volants, hauts de 3 centimètres à la ceinture, vont graduellement jusqu'à 8 centimètres dans le bas. Sur le lé bleu il y a de gros choux de taffetas noir qui grossissent en descendant.

La manche est composée d'un très gros bouffant garni à l'épaulette, et au bas de deux volants, un bleu et un noir.

D'amples dentelles composent la sous-manche, une dentelle garnit l'intérieur de l'encolure.

Toilette de jeune fille demoiselle d'honneur. — Chapeau de crêpe mauve et de tulle-illusion orné de violette de Parme et de blonde.

La passe, le bandeau de calotte et le bavolet sont de crêpe. La passe est toute bouillonnée de tulle.

Sur le bandeau de calotte il y a un bouquet de violette de Parme que l'on voit à travers les plis d'une écharpe de tulle qui vient encadrer la passe et retomber en écharpe ourlée avec les brides. Le fond de la calotte est de tulle blanc avec un bouquet de violette, le tout vu à travers un gros bouffant de tulle retombant mou sur le bavolet qui est bordé d'une ruche de blonde. Sous la passe un bandeau-diadème de violettes de Parme et des ruches de blonde.

Brides de taffetas n° 30.

Robe et mantelet de taffetas mauve clair garni de taffetas mauve foncé.

Corsage montant boutonné de boutons foncés. Manches composées d'un gros bouffant avec trois petits volants dont un foncé dans le milieu.

La jupe, qui a sept lés de 60 centimètres, est *montée* de manière à former de chaque côté trois larges plis, et un derrière, au milieu.

Quatre petits volants découpés, hauts de 7 centimètres chacun et retombant les uns sur les autres garnissent, le bas sur une hauteur de 24 centimètres ; ils sont alternativement clairs et foncés.

Sur chacun des trois plis de chaque côté il y a des *piques* de petits volants découpés, montant un peu plus qu'à mi-jupe.

Mantelet-écharpe composé d'une longue écharpe dont un bord rabat sur l'autre. Le bord qui forme revers a un petit volant foncé ; l'autre bord en a deux, un clair et un foncé.

Courrier de Paris.

Elle sera déjà de date ancienne cette mort, au moment où paraîtra ce *courrier;* mais elle datera encore d'hier pour ceux qu'elle a atteints, et c'est mon devoir de chroniqueur d'en parler comme d'un de ces événements qui émeuvent le monde parisien et le monde de Madrid, et toutes les sphères sociales où l'élégance, l'esprit, la bonté et la grâce règnent toujours de droit.

Madame la duchesse d'Albe, sœur de S. M. l'Impératrice, a succombé à Paris, dans ce splendide hôtel des Champs-Élysées dont elle avait fait une des magnificences de la capitale. Ce coup inattendu a frappé l'Impératrice pendant son voyage à Alger, et c'est en posant le pied sur le sol de la France que S. M. a appris cette nouvelle.

Le corps de la duchesse d'Albe avait été déposé dans un caveau de l'église de la Madeleine après les magnifiques obsèques qui lui avaient été faites. L'Impératrice a désiré que les restes de sa sœur fussent transportés à Rueil jusqu'au moment de leur translation en Espagne. Les dépouilles de la duchesse d'Albe ont été, en conséquence, déposées dans une des chapelles de l'église de Rueil, près des tombeaux de l'impératrice Joséphine et de la reine Hortense.

L'Empereur a pris personnellement un deuil de trente jours à l'occasion de ce douloureux événement.

La duchesse d'Albe était âgée de trente-cinq ans, étant née à Grenade en 1825. Un journal de Madrid énumère comme suit les noms et titres de dona Maria-Francisca de Falles Porto-Carrero y Kirpatrick. Elle était, dit le journal en question, la fille aînée du comte de Teba, depuis de Montijo, y de Miranda. Elle avait hérité, au décès de son père, outre ces titres, de ceux de duchesse de Penaranda, marquise de la Algabe, de la Bourza, de Barcarolta, de Mirallo, de Valdanquilló, de Valderrabano, de Villamrera del Fresno, comtesse de Casarnbios del Monte, de Fuentidaena, de San Esteban de Gormoz et vicomtesse del Palactos de la Baldecerna.

En 1843, elle avait épousé don Santiago Fitz-James, duc de Berwick, d'Albe, de Tormes, de Liria, de Montoro, de Olivares, etc., etc. Ainsi s'étaient unies deux des familles les plus illustres et les plus puissantes d'Espagne, possédant un grand nombre de titres et des richesses immenses.

La famille d'Albe est, en effet, une des plus anciennes et des plus illustres d'Espagne. Cette illustration remonte au temps de Charles-Quint, et sans prétendre à faire ici de la science historique qui serait peut-être déplacée, je ne puis me dispenser de rappeler que Fernando Alvarez de Tolède, duc d'Albe, fut un des hommes les plus remarquables de cette période historique si féconde en événements, qui comprend les deux règnes de Charles-Quint et de Philippe II son fils, de sombre mémoire.

Le duc d'Albe était à la fois un grand général et un homme d'État hors ligne. C'est Charles-Quint lui-même qui a proclamé ces mérites éminents du duc d'Albe. Dans une lettre que l'empereur écrivait à son royal fils, au moment de quitter l'Espagne il disait : « Le duc

» d'Albe est l'homme d'État le plus capable et le meil-
» leur soldat que je possède. »

Il eut sa large part dans tous les grands événements du double règne qui fut l'apogée de la puissance espagnole. Le duc d'Albe fut la main vigoureuse qui porta l'épée de Philippe, en Italie où il fut vice-roi de Naples, en France, dans les Pays-Bas qu'il conserva quelque temps à son roi, en triomphant de la révolution religieuse et politique. A cette occasion le pape lui envoya une épée et un chapeau bénits, honneur qui n'avait été accordé, jusqu'alors, qu'à des princes. On lui éleva, en outre, dans la citadelle d'Anvers, une statue d'airain où il était représenté foulant aux pieds deux figures allégoriques, l'une la Rébellion, l'autre l'Hérésie. On a dit de lui que « pendant soixante ans qu'il fit la guerre contre différents ennemis, il ne se laissa ni battre ni surprendre. »

Brantôme, dans ses *Vies des grands capitaines*, rapporte que ce duc d'Albe était « de belle façon et de belle et haulte taille. » Et l'empereur (Charles-Quint) disait quelquefois de lui : « Voilà le duc d'Albe, que j'ayme
» bien ; il est encore jeune, il n'a pas encore veu ce
» qu'il luy faut ; mais je vous asseure qu'il sera un jour
» un grand homme de guerre, car il est de fort bonne
» et valeureuse race ; aussy qu'il a bon commencement
» et que je l'adranceray selon ses mérites desquels j'ay
» bonne espérance. »

Ce fut ce même duc d'Albe qui eut l'honneur de recevoir des mains d'Henri II de France, la princesse Élisabeth devenant l'épouse de Philippe II. Le 24 juin 1559, raconte Prescott dans sa magnifique *Histoire de Philippe II*, « ce mariage fut célébré dans l'église de Notre-
» Dame. Le roi Henri livra sa fille, et le duc d'Albe prit
» par procuration la place du roi. A la fin de la céré-
» monie le prince d'Eboli passa au doigt de la princesse,
» comme don de son époux, un anneau de diamant d'un
» prix inestimable, et la belle Élisabeth, l'épouse des-
» tinée à don Carlos, devint celle du roi son père. Ce fut
» une union malheureuse, destinée à fournir par ses
» suites mystérieuses un plus grand nombre de pages au
» roman qu'à l'histoire. »

Avant le duc, dont nous venons d'esquisser quelques traits, il y avait eu un autre d'Albe, sous le règne de Ferdinand, et qui fit la guerre de compagnie avec Gonsalve de Cordoue ; le grand capitaine et l'homme d'État de Charles-Quint et de Philippe avait eu un prédécesseur, et même plus d'un prédécesseur illustre.

Si l'on veut fouiller les antiques et chevaleresques chroniques d'Espagne, on y trouvera des pages non moins brillantes, et qui justifient l'alliance des deux familles d'Albe et de Montijo. Je me borne à signaler, tant j'ai peur que l'on ne me taxe de flatterie et de courtisanerie. Une auréole si puissante aujourd'hui entoure ce dernier nom, qu'il n'y a plus à en appeler aux chroniques des autres âges.

Et de quoi vous puis-je parler aujourd'hui? Ce courrier porte un crêpe à son bras. Ajouterai-je quelque chose de plus? Quel sujet aborderai-je qui ne semble irrévérencieux après le thème que les événements m'ont fourni?

Je m'arrête donc, par respect pour l'illustre morte dont j'ai parlé, et de crainte que les portes de l'histoire, grandement ouvertes devant moi, ne me tentent jusqu'à me faire passer pour pédant, ce dont Dieu nous garde, vous et moi !

X. Eyma.

LES BANDITS NOIRS.

I.

Le 4 janvier 1717, la frégate française *la Valeur* courait à toutes voiles sur la Martinique, portant à son bord le marquis de la Varenne que le conseil de marine venait de nommer gouverneur général des îles.

Vers le soir, le capitaine, afin d'éviter les atterrissages pendant la nuit, fit virer de bord à la frégate, au grand désappointement des passagers.

Seul, de la Varenne avait manifesté de l'indifférence pour ce retard de quelques heures dans le terme d'un voyage qu'il eût presque souhaité de ne pas voir finir, tant il éprouvait de dépit à jouir des honneurs d'un poste où ses alliances, bien plus que son mérite, l'avaient élevé.

Retiré dans sa chambre, il lisait avec une irritation mal dissimulée les plis ministériels qui renfermaient ses instructions. Par moment, il levait les yeux pour les fixer sur une femme mollement allongée, en face de lui, dans un grand fauteuil, et à moitié sommeillant au bercement des roulis du navire. Le front soucieux de la Varenne se rassérénait alors, et le sourire sur les lèvres, il semblait dire :

— Du moins aurai-je en elle une consolation.

Cette femme pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-sept ans. Elle se nommait ou se faisait appeler comtesse de Saint-Chamans, et parlait avec étalage de ses alliances et de ses amitiés illustres au milieu desquelles le marquis se trouvait en parfaite familiarité. Des manières séduisantes, de grands airs peut-être un peu étudiés, un tour d'esprit vif et libre, des piéges de coquetterie habilement dressés lui assuraient sur tous ceux qui l'approchaient ce despotisme charmant de la grâce, supérieur à la douteuse influence d'une beauté régulière. De la Varenne y avait succombé au grand orgueil et aussi à la grande joie de la comtesse.

Sur le compte de cette femme, le commandant de la frégate ne savait rien, sinon que l'ordre de lui donner passage à son bord avait été écrit et signé de la propre main du maréchal d'Estrées, président du conseil de marine. Quelle fortune allait-elle courir aux îles? C'était là un secret que personne 'avait pu pressentir ; car, pour tous, elle était

demeurée enveloppée dans un mystère que de la Varenne lui-même avait été obligé de respecter.

— Je ne sais en vérité pas, s'écria tout à coup le marquis, en jetant avec dépit sur la table un volumineux cahier, d'où vient cette tendresse de monseigneur le régent pour des pays et des gens si éloignés de la France!

— Qu'avez-vous donc encore? murmura la comtesse en paraissant s'éveiller.

— J'ai, que plus je lis ces instructions, plus je me sens de haine pour ces colons que l'on m'envoie gouverner... Et la présence à bord de ce jeune créole, que l'on nous a donné pour copassager, n'a pas peu contribué à exciter mon antipathie. Avez-vous jamais vu un esprit plus fier, plus indépendant, plus irascible?

— Il est vrai, fit la comtesse; et si M. d'Autanne donne la mesure exacte de ces gentilshommes à moitié sauvages avec qui vous aurez affaire là-bas, vous devez, mon cher marquis, vous bien tenir. Mais, que voulez-vous, quelques-uns de ces gens-là ont étalé en France des façons chevaleresques qui ont fait merveille. Il ne faut pas vous étonner des sympathies du régent, c'était une épidémie à la cour. Je ne sais pas si ces créoles ont éveillé la curiosité qui s'attache toujours un peu aux phénomènes, ou bien s'ils possèdent des sortiléges d'esprit, toujours est-il qu'ils ont conquis à Paris de chaleureuses amitiés.

— Oui, oui, on m'a dit cela; mais ce sont d'odieux hypocrites. A la cour, il est possible qu'ils se montrent francs, dociles, soumis au roi, civilisés même, peut-être; mais en approchant de leur sol natal, ils reprennent la férocité des serpents qui peuplent leur île. Voyez ce M. d'Autanne! Si un mot équivoque à l'endroit des créoles s'échappe de mes lèvres, si je laisse entrevoir un regret en faveur de la France, le sang lui monte aussitôt au visage, il devient quasi-anthropophage.

— Vous avez raison au fond, reprit la comtesse, en donnant à sa voix ce ton velouté qui apaise les colères, mais il a été impolitique, ou tout au moins imprudent à vous, d'avoir si peu dissimulé devant M. d'Autanne vos préjugés contre ses compatriotes. Vous l'avez irrité, mal disposé, et je soupçonne que vous rencontrerez en ce jeune homme un ennemi redoutable.

— Que voulez-vous que j'aie à craindre? Demain, nous serons à deux mille lieues de la France; et, le cas échéant, chère comtesse, j'agirai à ma guise. Au diable donc les instructions du régent!

En parlant ainsi, de la Varenne fit voler au milieu de la chambre les liasses de papier qui chargeaient la table devant laquelle il était assis. Madame de Saint-Chamans haussa les épaules légèrement, et tendant la main en souriant au marquis :

— Voulez-vous que je vous dise, fit-elle avec une grâce charmante, ce qui vous rend si furieux ce soir?

— Dites.

— Eh bien! vous êtes jaloux de M. d'Autanne. Vous l'avez vu, cette après-midi, m'adresser la parole, ce qu'il n'avait pas fait depuis huit jours, et la rage vous est entrée dans le cœur.

— Peut-être bien y a-t-il un peu de cela, répondit de la Varenne en s'appuyant sur le dossier du fauteuil où la comtesse s'était coquettement arrondie.

— Vous avez tort, mon cher marquis, et tort deux fois : d'abord, parce qu'un gouverneur jaloux doit faire un très mauvais gouverneur; ensuite parce que vous n'avez aucune raison d'être jaloux.

— Bien vrai, ma chère Claudine?

— A coup sûr, M. d'Autanne, d'ailleurs, ne daigne seulement pas faire attention à moi.

— L'insolent!

— Voudriez-vous donc qu'il fût plus assidu? Choisissez, cependant...

De la Varenne, pris en flagrant délit de contradiction, sourit et embrassa avec transport les mains de la comtesse.

— Ramassez vos papiers, et n'oubliez pas que les volontés du roi y sont consignées; puis laissez le calme pénétrer dans votre cœur. Tenez, pour y mieux réussir, allez respirer sur le pont un peu de cette brise fraîche et parfumée qui paraît être un des bienfaits des nuits sous ces climats.

La comtesse, sans le laisser paraître, éprouvait une joie mêlée d'étonnement à voir avec quelle docilité de la Varenne se pliait à ses ordres. Dès que le marquis fut sorti de la chambre, le visage de madame de Saint-Chamans prit une gravité qui contrastait avec le masque de sourires qu'elle se composait si parfaitement. Elle se leva lentement de son fauteuil et murmura en donnant à ses paroles une intonation dont elle seule pouvait comprendre le sens :

— Oh! j'en suis assurée maintenant, je gouvernerai à mon gré la Martinique!

En arrivant sur le pont de la frégate qu'un ciel tout constellé d'étoiles avait couvert d'une nappe de lumière, de la Varenne éprouva une émotion calme et douce. Soit que les conseils de la comtesse eussent réellement apaisé les emportements de son caractère, soit que la poésie du spectacle grandiose qui s'étalait à ses yeux l'eût réellement touché, le marquis se sentit comme enclin à l'indulgence et presque à la tendresse.

La première personne qu'il rencontra fut Henri d'Autanne, cet objet d'une haine qu'il avait si peu

dissimulée. Henri, appuyé contre la drisse de la frégate, suivait, avec des rêves dans les yeux, les chemins lumineux que les étoiles dessinaient sur les courbes gigantesques du firmament et sur la surface tourmentée des flots.

C'était un beau jeune homme de trente ans, aux traits mâles et doux à la fois, un mélange de fermeté et de bienveillance. De la Varenne comprit alors, pour la première fois, les vives et chaudes sympathies qu'Henri réveillait autour de sa personne. Il ne l'avait jugé, jusqu'à ce moment, que par les côtés rebelles à ses prétentions de despotisme et avec les préventions qu'il nourrissait contre les créoles.

Au moment de son départ, on avait bien mis le marquis en garde contre l'esprit de fierté et d'indépendance qu'il devait rencontrer chez les colons; mais il avait pris mesure des résistances auxquelles devait se heurter la violence de son tempérament, sur l'allure hautaine de Henri d'Autanne, véritable type du gentilhomme créole ; brave jusqu'à la témérité, justement orgueilleux de l'héroïsme déployé par ses ancêtres dans leur conquête sur les féroces naturels d'un sol arrosé par le plus beau et le plus noble sang de la France.

Henri était, en effet, le type le plus complet de ces enfants d'un climat où le soleil coule dans les veines. Il avait le regard provocateur et le don de mêler une suprême insolence à une extrême courtoisie, tant sa parole, au besoin, devenait acerbe tout en demeurant polie.

De la Varenne s'approcha du jeune créole, s'accouda familièrement à ces côtés, et d'un ton tout à fait amical :

— Que cherchez-vous ainsi, monsieur d'Autanne, lui demanda-t-il, dans les mystères de cet horizon?

— Je cherche, monsieur le marquis, si, à la clarté de ce ciel éblouissant d'étoiles et aux lueurs qui jaillissent du choc des lames, je ne découvrirai pas un coin de mon île...

— Ce serait bien difficile, répliqua de la Varenne; nous ne serons en vue de terre que demain.

— Aussi, n'ai-je point la prétention, répondit froidement Henri, d'avoir le regard si long et si perçant; mais ce que l'on ne saurait distinguer avec les yeux, on le peut deviner avec l'âme. Il me semble d'ailleurs que cette brise qui souffle justement de terre, m'apporte un vague parfum de ce rivage dont chaque bond du navire nous éloigne et nous rapproche en même temps.

— Ah! vous aimez bien votre île, monsieur d'Autanne!...

— Ardemment, monsieur. Je l'aime à tout lui sacrifier : ma liberté, ma vie, toutes mes joies de ce monde. Ma mère y repose endormie dans une tombe que je n'ai pas eu le douloureux bonheur de fermer sur elle; je vais embrasser mon père, après plus de quinze ans de séparation, et une sœur que j'avais laissée au berceau, et en qui revivra devant mes yeux et devant mon cœur la chère image de ma mère. N'est-ce pas assez déjà pour qu'on aime son pays?

De la Varenne avait écouté Henri avec recueillement, tant le jeune créole avait mis d'émotion et de douce gravité à prononcer ces paroles.

— Et puis, reprit Henri sur un ton plus sérieux et auquel il prêta une intention évidente, ce pays est comme un pauvre exilé au milieu des flots de l'Océan. Le bras, le courage, et l'épée de ses enfants sont nécessaires, souvent, pour le conserver au roi de France, et pour le protéger contre des ambitieux vulgaires qui voudraient les uns l'asservir à leurs caprices, les autres y semer la discorde. Tous ces cas se sont présentés depuis que j'ai quitté cette île. Caraïbes, esclaves, ennemis de la France, représentants du roi, fauteurs de désordre, y ont tour à tour porté la guerre ou armé les colons les uns contre les autres. Qui sait, continua-t-il en regardant fixement le gouverneur, si de pareils malheurs ne se renouvelleront pas? Assez de fois, le sang de mon vieux père a coulé dans ces luttes héroïques et dans ces conflits déplorables; il faut que je paye, au besoin, ma dette de courage et de dévouement. J'ai même le pressentiment que ma présence sera utile à mon pays; j'ai donc raison d'avoir hâte de le revoir.

L'accent d'Henri était devenu presque menaçant; son regard, que le marquis de la Varenne avait vainement cherché à saisir jusqu'alors, brillait d'un tel feu dans l'ombre, qu'il ne fut pas possible à celui-ci de le soutenir. Il détourna la tête, se sentant mal à l'aise sous l'accusation détournée que le jeune créole venait de diriger contre lui.

— C'est là, pensa de la Varenne, un adversaire redoutable contre qui j'aurai fort à lutter. La comtesse avait raison.

Un moment de silence suivit qui compliqua l'embarras du marquis. La réserve calculée de Henri l'intimidait; il essaya d'échapper à cette position fausse.

— Monsieur d'Autanne, murmura-t-il en affectant un ton d'extrême bienveillance, vous vous exagérez des périls qui ne menacent point votre île : je vous félicite néanmoins de vos sentiments de patriotisme, vous les traduisez en accents généreux.

Henri, que cette insistance du marquis impatientait, répliqua sèchement :

— Je gage, monsieur, qu'à la vue de ce pays vous n'éprouvez pas la même satisfaction que moi...

— Et c'est bien naturel, vous avouerez! répli-

qua le gouverneur. Vous allez revoir des amis de votre enfance, embrasser votre père, que l'on dit être digne de l'estime de ceux qui ont l'honneur de lui être connus, tandis que moi...

— Non, monsieur, interrompit Henri, il ne devrait pas y avoir de distinction entre les sentiments que j'éprouve et les vôtres, quoiqu'ils n'aient pas la même source, je le reconnais. Mon émotion est toute d'amour, la vôtre, que vous dissimulez en ce moment, est toute de haine. Je vais revoir et embrasser des amis et une famille qui me sont chers; mais vous oubliez, vous, que vous allez vous trouver au milieu d'une population composée d'hommes de cœur et à laquelle vous devriez être honoré de commander. Votre joie devrait donc égaler la mienne.

— Monsieur,... commença de la Varenne, frémissant de colère.

— Pardon, monsieur le marquis, vous ne m'avez jamais confessé, Dieu merci, votre répugnance pour une mission que d'autres avant vous ont tant enviée et que d'autres après vous convoiteront sans doute; mais j'ai deviné, j'ai pressenti, monsieur, cette répulsion, et j'en garderai bon souvenir. Votre peu de sympathie pour moi, uniquement parce que j'étais créole, m'a été un avertissement. Vous avez provoqué cette expansion brutale de mes sentiments; s'ils vous ont blessé, ne vous en prenez qu'à vous-même. Permettez-moi d'ajouter, pour finir, monsieur le marquis, que c'est un peu tard y songer pour tenter ma conquête...

Henri salua de la Varenne et se retira. Celui-ci, pâle de rage, le cœur gonflé, s'était éloigné, méditant comment il se vengerait de l'humiliation que d'Autanne venait de lui infliger.

— Oh! s'écria-t-il en rentrant dans sa chambre, messieurs les colons me le payeront cher! J'ai grande tentation de jeter à la mer, pour qu'il n'en reste plus trace ni souvenir, les instructions de monsieur le régent!

II.

Le lendemain, à la pointe du jour, du haut des mâts de la frégate, une voix cria: *Terre à babord!*

A ce cri, tous les regards s'étaient dirigés sur le même point de l'horizon, obscur encore. Peu à peu, cependant, à un des coins de ce désert de brumes, se dessina gravement, et à peine au-dessus du niveau des lames, une sorte de dôme pâle, un nain de vapeurs et de brouillards qui, grandissant de minute en minute, se dressa tout à coup comme un fantôme géant. C'était le piton du Vauclin, le point culminant de la Martinique.

Henri d'Autanne, debout sur le beaupré du bâtiment et le cœur en vigie, fut le premier à lire dans ces pages du mystérieux horizon. Il ressentait au fond de l'âme des élans de joie indicible, et se demandait si, pour le récompenser de son attachement, ce n'était pas son île qui venait à lui, plutôt qu'il allait à elle.

Vers midi, la frégate entra dans la rade de Saint-Pierre et y jeta l'ancre, après avoir reçu et rendu sous voiles le salut de feu que lui envoyèrent de terre la mousqueterie et le canon des fortins.

Quelques instants après, de la Varenne débarquait. Obéissant à la fois à ses préventions et irrité encore de sa conversation de la veille avec Henri d'Autanne, il reçut hautainement le conseil souverain de la colonie, et annonça la résolution d'exercer son autorité dans des conditions absolues de despotisme et de bon plaisir.

— Je ne sais pas dissimuler ma pensée, ajouta-t-il. La courte histoire de ce pays compte déjà plus d'une page ensanglantée de troubles et de révoltes; or, je ne veux souffrir aucune atteinte à mon pouvoir. Que ceux à qui mes paroles et mes actes futurs déplairont essayent de résister, et nous verrons qui aura raison d'eux ou de moi.

Savez-vous bien, monsieur, lui objecta un des assistants, que vous venez de prononcer peut-être l'arrêt de mort de cette colonie? Notre vie, vous l'ignorez sans doute, se passe à nous défendre contre les Caraïbes et les esclaves *marrons*. De ces derniers, deux chefs redoutables nommés Macandal et Fabulé, en ce moment, tiennent nos armes en échec. Quand ils apprendront la désunion qui existe entre vous et les colons, vous pouvez compter qu'ils marcheront à la conquête de nos habitations par le pillage, le meurtre et l'incendie.

— Et d'abord, répliqua la Varenne, en notant dans sa mémoire le nom de l'audacieux colon, si vous avez des esclaves *marrons*, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, qui êtes des maîtres cruels et injustes. Ce pays n'est pas si vaste qu'on ne puisse aisément y maintenir l'ordre et la paix, de quelque part que vienne la révolte. Et rappelez-vous, en réponse aux menaces contenues au fond de votre soi-disant respectueuse observation, que si c'est du côté des blancs que s'élèvent des troubles contre mon autorité, je me servirai au besoin de ces deux redoutables ennemis de votre repos et de vos propriétés; de même que je saurai vous défendre contre leurs agressions, si le bon droit est pour vous.

De la Varenne tourna les talons et laissa les colons dans une profonde consternation. Les imprudentes paroles du gouverneur circulèrent rapidement d'un bout à l'autre de la ville; elles étaient connues partout dès le soir, et peut-être même au fond de ces bois à peu près impénétrables alors, et

qui servaient de repaires aux bandes de nègres *marrons*. Elles soulevèrent un sentiment unanime d'indignation, et les colons, en les entendant répéter d'écho en écho, y répondirent par un : qui vive général.

Le lendemain de son arrivée, Henri d'Autanne allait se mettre en route pour l'habitation de son père, située au bourg du Prêcheur, à quelque distance de Saint-Pierre. Au moment de son départ, il fut accosté par un jeune créole qui, pressant sa main avec effusion, lui dit tristement :

— Ah! mon cher Henri, il a été proféré, hier, de lugubres paroles qui voilent d'épais nuages le ciel de ce pays.

— Mon cher du Buc, répondit d'Autanne, mieux vaut cette franchise qu'une hypocrite bienveillance; mais ce ne sont là que des paroles encore!...

— Je redoute les actes.

— Moi je les souhaite : on en finit plus vite avec les hommes d'action.

— A la bonne heure Henri, vous nous rapportez un cœur vraiment créole.

— A l'œuvre, s'il est besoin, vous me retrouverez.

— Qui sait! fit du Buc en soupirant. Déjà hier au soir, sur les flancs des pitons et de la montagne Pelée, on a remarqué d'espace en espace, des feux de joie allumés par les *marrons* qui s'attendent évidemment à être aidés ou soutenus par M. de la Varenne. Tenons-nous sur nos gardes. Ah! ce malencontreux gouverneur aurait bien dû se noyer en route.

— Merci bien, et moi?

— A la condition que vous vous seriez sauvé du naufrage, cela va sans dire. A propos, reprit tout à coup du Buc, quelle est donc cette passagère de la frégate qui paraît fort liée avec M. de la Varenne?

— Cette passagère...

— Tenez, la voici à sa croisée, et qui darde sur vous des regards indéfinissables. On ne saurait dire si c'est de l'amour ou de la haine.

Henri leva les yeux dans la direction indiquée par du Buc et aperçut la comtesse; il la salua froidement. A ce moment passait à côté des deux jeunes gens, un homme de vulgaire encolure et portant le costume des engagés, sorte d'esclaves blancs qu'un service temporaire liait aux colons propriétaires. Celui-ci ayant entendu et vu du Buc désigner la croisée où se tenait madame de Saint-Chamans, avait machinalement levé la tête. Son visage pâle comme un marbre, prit une expression de stupéfaction.

— Quelle est cette femme, dites-vous, mon gentilhomme? fit-il en s'adressant à Henri.

— Madame la comtesse de Saint-Chamans.

Il poussa un gros rire et ajouta :

— Nous nous en assurerons bien!

— De quoi voulez-vous vous assurer? demanda du Buc en arrêtant l'engagé par le bras.

— Si cette comtesse n'est pas plutôt ma femme? Du diable, si je me trompe, par exemple!...

L'engagé quitta les deux créoles, et se dirigea vers la maison de madame de Saint-Chamans. Celle-ci qui n'avait pas détaché ses yeux du groupe des trois personnages, s'était retirée vivement de sa croisée. Ce mouvement de retraite soudaine, qui n'échappa point à Henri et à du Buc, concordait avec l'apparition du nouveau venu aux abords de la maison. Évidemment, la comtesse avait été saisie d'un sentiment de terreur égale à l'étonnement de ce mari inattendu.

— Voilà qui est étrange, ne trouvez-vous pas, Henri?

— En effet, et savez-vous le nom de cet homme?

— Oui; il s'appelle Dubost.

— Eh bien, mon cher du Buc, surveillez de près et discrètement ce mystère dont nous venons de surprendre le premier mot.

Les deux jeunes gens se séparèrent. Du Buc se dirigea du côté de la maison, à la porte de laquelle Dubost frappait à tour de bras.

— Que vous ayez ou non le droit d'exiger que cette porte s'ouvre à vos sollicitations, l'ami, elle restera close aujourd'hui pour vous. Ne vous obstinez donc pas inutilement, et venez causer un peu avec moi.

III.

Pendant la nuit suivante, au fond d'un des bois qui couvraient et qui couvrent encore aujourd'hui les flancs et le sommet de la montagne Pelée, au pied de laquelle est appuyée la ville de Saint-Pierre, une centaine de nègres entouraient un foyer de cendres derrière un rempart de rochers. C'était le campement d'une bande d'esclaves *marrons* (1) commandée par un mulâtre nommé Macandal, l'un des deux chefs redoutables signalés au marquis de la Varenne.

Ce Macandal était précisément esclave du chevalier d'Autanne, le père du jeune créole passager de la frégate la *Valeur*. Il était absent depuis la veille, et cette absence devenait un sujet de crainte pour le camp tout entier. Deux nègres, grimpés en vigie au sommet d'un arbre, étudiaient aussi loin que leur

(1) On n'est pas fixé sur l'étymologie du mot *marron*. On le fait dériver du mot espagnol *marrano*, qui signifie petit cochon, ou de *simaron*, c'est-à-dire singe. L'habitude des esclaves fugitifs de vivre au fond des bois justifierait l'une ou l'autre de ces étymologies.



perçante vue pouvait s'étendre, et grâce aux splendides illuminations de la lune, les sentiers connus d'eux seuls. Au pied de cet arbre, une vieille négresse, de haute stature, la poitrine débraillée, la tête nue, blanche et crépue comme une toison, le corps à moitié vêtu d'un haillon de toile, s'agitait dans une inquiétude fébrile. De temps en temps, elle levait les yeux vers les deux nègres, et leur adressait cette question vingt fois répétée déjà :

— N'apercevez-vous donc pas mon fils?

Cette négresse était la mère de Macandal.

— Non, répondaient les nègres.

Et à cette réponse la vieille éclatait en sanglots.

— Ils l'auront pris! disait-elle en s'arrachant les cheveux et en faisant des signes de croix. — Ils l'auront pris et ils l'auront tué!

Les deux vigies ne descendirent de leur observatoire qu'après le coucher de la lune, quand ils jugèrent leurs services inutiles. La plus grande consternation régnait dans le camp; les *marrons* gardaient le plus profond silence. On n'entendait que les sanglots, les invocations et les cris de la vieille négresse. Personne n'eût osé lui adresser un mot de consolation, car elle rugissait plutôt qu'elle ne pleurait.

Ce n'était pas pour la première fois, cependant, que Macandal s'absentait de son camp; mais jamais, sauf les cas de prise d'armes ou d'expéditions, il ne s'était attardé aussi longtemps, et alors il marchait sous assez bonne escorte pour pouvoir vendre chèrement sa vie.

Il faisait jour déjà quand Macandal rejoignit ses compagnons. Saisissant entre les siennes les deux mains tremblantes de sa mère, il l'embrassa avec effusion.

— D'où viens-tu? demanda la vieille.

— De chez mon ancien maître, répondit le mulâtre.

— Qu'allais-tu faire là?

— Tu sais bien que depuis la mort de la bonne madame d'Autanne je voulais apporter au chevalier et à la chère mademoiselle Antillia mon tribut de chagrin. Je n'avais pas pu le faire plus tôt; et puis à bord du bâtiment que nous avons aperçu au large, il y a deux jours, et qui a amené le nouveau gouverneur, se trouvait notre jeune maître, M. Henri. Je tenais également à complimenter M. d'Autanne sur l'arrivée de son fils.

— Les as-tu vus?

— Oui, et j'ai dîné à la table de monsieur entre lui et sa fille.

— Es-tu fou, Macandal?

— Non pas; on ne m'a point invité, comme bien tu penses, mais je me suis invité. Il a bien fallu qu'on me cédât; rien ne résistera plus à Macandal désormais, surtout depuis que nous avons un complice de plus dans le pays.

— Qui donc?

— Le nouveau gouverneur.

La vieille négresse poussait à chaque parole du mulâtre des exclamations d'étonnement, et les nègres stupéfaits l'écoutaient dans une sorte d'ébahissement.

— Après dîner, reprit Macandal, je suis allé à la case de Lucinde...

— Tu ne veux donc pas cesser de voir cette fille? interrompit la négresse sur un ton de reproche.

— Pourquoi? Elle est belle, elle est jeune, elle m'aime, je ne vois pas de raison pour que je répudie son amour.

— Mais c'est là, vois-tu, que tu te laisseras prendre comme dans un piége. Il serait préférable, puisque tu lui es si attaché, de la faire venir ici.

— Non pas! elle est heureuse, elle est la servante de mademoiselle Antillia qui ne souffre pas qu'on la gronde, et qui ne permettrait pas qu'on lui donnât un soufflet. Il me semble inutile de l'arracher au bonheur dont elle jouit, pour l'exposer aux dangers au milieu desquels nous vivons. Et puis j'ai besoin, tu sais, de me ménager des relations là-bas. Lucinde est mon espion naturel.

— Tu as donc vu M. Henri, alors?

— Oui, j'étais caché dans la case de Lucinde quand il est arrivé. C'est un beau jeune homme, ma foi! et qui porte fièrement haut la tête, le portrait de défunte notre bonne maîtresse.

L'accent de tendresse et de dévoument avec lequel Macandal avait parlé de la famille de son ancien maître paraîtra contraster singulièrement avec sa position d'esclave fugitif, chef d'une bande de *marrons*, ennemis des colons. Mais il n'y avait là rien que de très naturel et de conforme au caractère des nègres. Au point de vue psychologique, le nègre est l'être le plus fantasque et le plus capricieux de la création (1); s'il mord parfois la main qui le comble de bienfaits, souvent aussi il lèche la main qui le châtie. Il ne faut s'étonner de rien avec lui.

Macandal était donc, ainsi qu'il vient de le dire, sur l'habitation de M. d'Autanne lorsque Henri arriva chez son père.

Au moment où le jeune homme entra, le vieux chevalier caché au fond d'une pièce de sa case, suffoquait de colère, insensible aux consolations que lui offrait sa fille.

— Non, disait-il en se frappant la poitrine, je ne supporterai jamais une pareille honte!

(1) Je demande la permission au lecteur de le renvoyer pour cet objet, au volume que j'ai publié sous le titre : *Les Peaux-Noires*; il y trouvera notées toutes les gammes du cœur et de l'esprit du nègre.

En entendant le pas et la voix de son fils retentir dans cette maison livrée tout à l'heure sans défense à un bandit, le vieux colon se redressa avec énergie, et dans les caresses qu'il prodigua à Henri, il y avait comme des actions de grâces adressées au ciel qui lui envoyait, mais trop tard, un défenseur.

De quelle honte parliez-vous tout à l'heure mon père? demanda Henri. Et par quelle porte le déshonneur peut-il entrer dans la maison du chevalier d'Autanne?

— Là, reprit celui-ci en montrant la table encore chargée de trois couverts; là, entre ta sœur et moi, s'est assis de force un de mes anciens esclaves, aujourd'hui fugitif, et qui a eu l'audace de me contraindre à cette hospitalité, que mon bras infirme et désormais impuissant, m'a laissé voler. Double honte, mon fils, double honte pour ton vieux père!

— Cet homme vous a-t-il insulté, vous ou ma sœur?

— Non, mon frère, se hâta de répondre la jeune fille.

— Si tu places l'insulte dans la parole ou dans le geste, en effet, ce misérable ne nous a point insultés; mais l'injure est dans l'action elle-même.

Henri avait été frappé en un autre sens que son père, de l'audace de Macandal.

— Ce mulâtre, demanda-t-il après un moment de réflexion, est donc un homme d'énergie et de ressources?

— S'il savait apprécier sa propre valeur, il serait le maître de la colonie.

— A-t-il contre vous de graves sujets de haine, mon père?

— Non pas; il m'était, et je crois qu'il m'est encore dévoué. Il a pleuré aujourd'hui au souvenir de ta pauvre mère.

— Eh bien! s'écria tout à coup Henri, si ce Macandal est aussi intelligent, aussi habile, aussi maître que vous le dites de cette colonie, félicitons-nous qu'il ne haïsse point notre famille; regardez comme une honte, si vous le voulez, mais ne vous plaignez pas, qu'il ait commis l'acte insolent et hardi que vous m'avez raconté. Si je l'eusse surpris assis à cette table, à la place que vous m'avez dite, je l'eusse tué peut-être; mais je sens que je m'en fusse repenti ensuite.

— Que signifie cela, Henri?

— Cela signifie, mon père, que je ne sais pas encore contre qui nous aurons le plus à lutter : les nègres marrons ou le marquis de la Varenne. Puisse l'avenir ne pas me donner raison, et n'essayons pas de démêler mal à propos ses mystères! Macandal est plus près que vous ne pensez peut-être de tenir réellement entre ses mains le sort de notre beau pays.

Un moment de silence suivit. Le vieux chevalier, les yeux fixés à terre, le front pensif, le cœur gonflé, regardait avec tristesse à l'horizon, et son âme se révoltait en même temps à l'idée que pour sauver leur indépendance, leur dignité, leurs privilèges, les colons seraient obligés de pactiser avec leurs esclaves rebelles.

Antillia contemplait avec une naïve admiration ce frère qu'elle ne connaissait point et qui s'était révélé à elle si fier, si passionné, et en quelque sorte dans l'attitude héroïque d'un Dieu vengeur. Elle ne put se défendre d'un élan tout sympathique et se jeta dans les bras d'Henri qui couvrit de caresses sa charmante tête. Le cœur d'Antillia avait aspiré je ne sais quelle flamme d'énergie et de résolution au souffle de la parole ardente de son frère.

— Mon père, demanda Henri au vieillard, toujours absorbé dans ses méditations, Macandal a-t-il quelque motif, à part ce caprice qu'il a satisfait aujourd'hui, et qu'il ne renouvellera sans doute plus, Macandal a-t-il, dis-je, quelque sujet qui l'attire ici?

— Oui, répondit M. d'Autanne; Lucinde, cette jeune négresse qui vient de conduire ta sœur à sa chambre, est sa maîtresse.

— Vous savez alors que Macandal vient souvent sur votre habitation.

— Oui, et je suis bien obligé de le tolérer en feignant de l'ignorer.

— Vous agissez à merveille, mon père.

— Soit, puisque tu le juges ainsi, mon enfant.

— Quant à moi, ajouta Henri à part, je captiverai les bonnes grâces de Lucinde. Qui sait si je n'aurai pas besoin d'elle!

IV.

Il est nécessaire que j'explique l'origine de l'attachement de Macandal à la famille d'Autanne, ainsi que la cause de sa désertion.

Macandal était fils d'un frère du chevalier, lequel avait été tué dans une expédition contre les Caraïbes de la Grenade. Cette sorte de paternité n'a jamais tiré à conséquence dans le Nouveau-Monde; elle a rarement modifié la situation de l'esclave. M. d'Autanne héritant de son frère, Macandal avait été compris dans la succession : seulement le chevalier lui avait fait ce sort plus doux de l'attacher à son service personnel, au lieu de le contraindre au travail de la terre.

Un matin que M. d'Autanne était allé conduire son atelier de nègres aux champs, et que madame d'Autanne visitait et soignait les malades de l'habitation, la maison était restée déserte et ouverte à

tout venant. Macandal, en pénétrant dans une des pièces, aperçut Antillia, qui avait alors cinq ou six ans, endormie dans le fond d'un petit hamac.

La matinée était humide d'une pluie qui avait tombé abondamment depuis la veille. L'enfant, presque nue, avait, pendant son sommeil, rejeté le drap léger qui l'abritait. Macandal s'approcha du hamac pour recouvrir le corps de la petite fille. Au moment de poser la main sur le drap, il vit, logé entre la toile du hamac et la poitrine d'Antillia, un serpent que les pluies torrentielles de la nuit avaient entraîné du fond des bois ; le reptile était resté comme une épave sur le bord de quelques-uns des petits canaux qui traversaient les terres du chevalier et dans le voisinage même de la maison. Les taches de boue et de sable qui mouchetaient sa longue robe jaune ne laissaient pas de doute à cet égard (1).

L'humidité que les serpents redoutent tant, l'incertitude du terrain nouveau où celui-là s'était trouvé tout à coup transporté, l'avaient sans doute engagé à s'introduire dans la maison. Meurtri et engourdi par sa course vagabonde, il avait évidemment cherché quelque abri où il pût se réchauffer. Il s'était hissé d'abord, de meuble en meuble, laissant sur tous les traces de son passage, et sur quelques-uns les marques d'un séjour plus prolongé. Enfin il s'était réfugié dans le hamac où dormait l'enfant. Au contact de ce corps il avait trouvé une chaleur douce et s'était endormi ramassé en un bloc hideux, de la grosseur d'un chat; sa tête plate reposait menaçante sur la poitrine d'Antillia.

Il y a plus d'un exemple de ces invasions des serpents dans les lieux les plus intimes des maisons. Ils s'introduisent quelquefois sous les oreillers, les traversins ou les couvertures; et comme en fait le serpent n'attaque jamais l'homme pourvu que son sommeil soit respecté, il ne résulte pas toujours d'accidents de ces horribles visites.

Macandal recula de terreur, une sueur froide inonda son front, ses membres se mirent à trembler. Comment arracher la pauvre enfant au danger qui la menaçait? L'enlever du hamac! mais si rapide que pût être ce mouvement, c'était s'exposer à réveiller le serpent et livrer Antillia au supplice de cruelles morsures d'où la mort pouvait résulter. Tuer le serpent? Macandal n'avait aucune prise contre lui ; comment l'atteindre, comment le frapper, sans frapper et sans atteindre Antillia elle-même?

Macandal demeura quelques minutes dans une angoisse indicible, suffoqué, haletant; il porta la main à ses yeux comme pour leur dérober ce spectacle épouvantable. Il ne lui restait plus qu'une ressource suprême dans laquelle sa propre existence allait être mise en jeu. Macandal recueillit son courage et son sang-froid ; maîtrisant par un effort surhumain le tremblement qui agitait ses membres, il se dirigea vers le hamac, retroussa jusqu'à l'épaule la manche de sa chemise et allongea son bras, qu'instinctivement il retira une première fois. Il passa alors la main sur son front où la sueur ruisselait; puis il étendit de nouveau le bras vers le serpent, dont la tête détachée du bloc fétide que formait son corps arrondi en spirale, reposait sur la poitrine nue d'Antillia.

Macandal prit une subite détermination, saisit le reptile à la hauteur des mâchoires, entre ses doigts serrés comme des tenailles, et l'enleva rapidement du hamac; en même temps il appela du secours d'une voix que la douleur et la terreur à la fois rendaient formidable.

Le serpent s'était replié, en enveloppant de ses anneaux redoutables le bras du mulâtre, en battant ses épaules avec sa queue irritée, comme avec un fouet dont chaque coup faisait gonfler la peau. Si puissante que fût la pression de Macandal, le serpent, en cette lutte désespérée, redoublait de force lui-même. Un engourdissement qui menaçait d'épuiser leur énergie, paralysait déjà les doigts du mulâtre rivés autour de la tête hideuse du reptile dont la gueule béante et visqueuse laissait voir les crocs aigus d'où suintait son venin.

Au cri qu'avait poussé Macandal, Antillia s'était éveillée. Terrifiée du danger en présence duquel elle se trouvait, sans se douter cependant qu'elle venait de lui échapper, l'enfant courut vers le mulâtre qui la repoussa si vivement de son bras gauche, qu'elle alla donner de la tête contre un meuble et s'évanouit baignant dans son sang. Macandal frémissant de rage et effrayé du spectacle de la pauvre petite fille étendue sur le sol, essayait vainement de dégager son bras de l'étreinte formidable où le retenait le serpent dont la souplesse d'acier déjouait tous ses efforts.

Quelle issue attendait ce duel épouvantable? L'esclave, déjà épuisé, sentait la pression de ses doigts moins énergique ; il lui semblait que la tête gluante du reptile glissait insensiblement sous sa main. Comme aucun secours n'arrivait à l'appel de sa voix,

(1) La Martinique est la seule de nos Antilles françaises qui possède des serpents ; elle partage ce privilége avec Sainte-Lucie. On a essayé d'introduire ces reptiles à la Guadeloupe, mais ils n'ont pu s'y acclimater. Cette tentative heureusement avortée, était le fait, disent les uns, d'une malveillance à peine justifiée par les représailles de la guerre de nation à nation. D'autres prétendent que ce malencontreux essai avait pour but d'opposer aux rats qui dévastaient les plantations de cannes à sucre, leur plus redoutable ennemi. Toujours est-il que les serpents ne s'acclimatèrent pas à la Guadeloupe.

éperdu, à moitié fou de terreur et de souffrance, il se prit à courir hors de la maison, brandissant son bras meurtri par les anneaux du serpent qui, de temps en temps, se déployait pour enlacer son ennemi avec une force nouvelle.

Cette lutte émouvante avait duré moins de temps, on le pense bien, que je n'ai mis à en décrire toutes les péripéties, — à peine une minute longue comme un siècle.

A dix pas de la case, Macandal rencontra un nègre qui, épouvanté par ce spectacle, prit la fuite en poussant des cris sinistres. Dans sa fuite, ce nègre laissa tomber un long couteau qu'il tenait à la main. Macandal se baissa, ramassa l'arme, et au risque de se trancher le bras, il coupa par moitié le serpent dont le tronçon bondit sur le sol. L'autre moitié du corps qui restait vivante devint plus furieuse; ses évolutions hideuses, mais désormais impuissantes, tenaient du prodige et éblouissaient le regard du mulâtre, dont le sang se mêlait aux dégoûtantes déperditions du reptile. Macandal saisit alors une pierre, appuya la tête du serpent contre un tronc d'arbre, et lui asséna un vigoureux coup qui la broya entièrement.

Le jeune mulâtre poussa un cri de joie, et alla laver dans un ruisseau son bras, où la bave du reptile avait laissé d'ignobles traces. Il se rendit ensuite à la case, où il trouva madame d'Autanne occupée auprès de la petite Antillia qui essayait, sans y pouvoir parvenir, de raconter la scène à laquelle elle avait assisté. Madame d'Autanne pansa elle-même la blessure du mulâtre, et le remercia les larmes aux yeux.

Le dévouement de Macandal pour madame d'Autanne data de ce jour, et il conçut en même temps pour Antillia un de ces attachements qui prennent leur source dans un service rendu au péril de la vie, car il vous semble alors que l'être qu'on a sauvé devient une partie de vous-même.

Pendant les huit années qui suivirent cet événement, Macandal ne donna aucune preuve nouvelle de cette grande énergie qu'il avait montrée en une si terrible circonstance. Il se laissa entraîner à une paresse qui lui valut des reproches auxquels il se montra d'ailleurs parfaitement insensible. L'affection particulière que lui montrait Antillia, l'indulgence toute maternelle de madame d'Autanne, lui avaient épargné même les plus légers châtiments. Il s'était ainsi habitué à l'impunité jusqu'au jour où M. d'Autanne, dans un moment d'impatience, le souffleta en présence de Lucinde dont il se ménageait alors la glorieuse conquête.

L'orgueil de Macandal ne put résister à cette humiliation; son sang bondit dans ses veines. Le soir, le front appuyé dans ses deux mains, assis sur le tronc d'un palmier, devant une case où il attendait Lucinde, le jeune mulâtre remonta une à une toutes les années de cette vie qu'il avait passée à l'abri de l'affection et de l'indulgence de ses maîtres. Il y cherchait un souvenir, un prétexte pour alimenter le désir de vengeance allumé au fond de son cœur. Il n'y rencontrait, au contraire, que des témoignages de bonté qui avaient été la récompense d'un service héroïque. Mais ce service avait-il été suffisamment payé, et ne méritait-il pas mieux qu'un esclavage perpétué, si doux que fût d'ailleurs cet esclavage?

Macandal se rappela aussi le nègre qui s'était enfui lâchement à la vue du danger qu'il bravait, lui, et il se demanda si, entre eux, il n'y avait pas réellement une différence. Dans sa pensée et dans sa conscience il y en avait une; et pourtant M. d'Autanne l'avait souffleté comme il eût pu souffleter ce nègre lâche et timide!

Au souvenir de son humiliation, Macandal se leva résolûment, et d'une voix sourde :

— Je partirai *marron*, murmura-t-il, et ce soir même!

Dès qu'il aperçut Lucinde, il courut au-devant d'elle, et la pressant avec tendresse sur son cœur :

— Lucinde, lui dit-il, dans une heure j'aurai quitté l'habitation.

— Où veux-tu donc aller, Macandal?

— Je pars *marron*.

— M'emmèneras-tu avec toi? demanda la jeune négresse.

— Non, Lucinde; pas tout de suite du moins. Je ne sais pas comment est faite la vie que les *marrons* mènent dans les bois : il y existe bien certainement des dangers, des misères, des luttes qu'il faut apprendre à connaître, avant que de les faire partager à ceux que l'on aime.

— Je ferai ce que tu voudras, répondit Lucinde, et si longue que puisse être notre séparation, je la supporterai avec courage. Dès que tu voudras que j'aille te rejoindre, j'irai.

— C'est bien, Lucinde; embrassons-nous, pour la dernière fois de longtemps peut-être. Aime nos maîtres, car ils sont bons, soigne bien mademoiselle Antillia, sois-lui dévouée comme je lui ai été dévoué. Si un jour on te fait, en un moment de colère, subir une humiliation pareille à celle qui m'a été infligée ce matin, tu t'en souviendras, moins pour te venger que pour constater l'ingratitude de ceux que nous servons, même en leur sacrifiant notre vie.

Ce langage de Macandal éblouit un peu l'esprit naïf de Lucinde qui le regarda avec un étonnement mêlé d'une sorte d'admiration. La jeune négresse accepta sans murmurer le rôle de complice auquel la condamnait la fuite de Macandal.

— Toutes les nuits, lui dit-elle en le quittant, je

me rendrai à cette même place, et à cette même heure, dans l'espérance de ta visite. Quand tu jugeras convenable et prudent de venir ici, j'en serai heureuse, et y vinsses-tu une minute, après cent nuits d'attente, que je te serai reconnaissante de t'être souvenu de moi.

Lucinde regagna la case de son maître, sans retourner la tête, de peur que son cœur ne faillît. Macandal la regarda s'éloigner ; puis, quand il eut perdu de vue la jeune négresse, il prit le chemin qui conduisait dans les grands bois de la montagne Pelée, et marcha toute la nuit sans perdre haleine jusqu'à ce qu'il se crût hors d'atteinte de toutes poursuites.

Macandal, une fois assuré de sa liberté, s'était arrêté au lieu même où nous avons décrit son camp. C'était une position formidable dans un des replis les plus profonds, les plus cachés de la montagne Pelée.

Du haut de l'énorme bloc de rochers noirs derrière lesquels nous avons assisté à la scène du retour de Macandal parmi ses compagnons de *marronnage*, en faisant face à la mer on dominait toutes les voies qui conduisaient à la montagne, avec la ville de Saint-Pierre pour centre de rayonnement. Le mulâtre plongea avec une sorte d'extase naïve son regard dans la profondeur de l'horizon qui s'ouvrait devant lui, et sur l'océan de verdure qui s'étalait sous ses pieds.

Après examen des lieux, Macandal constata que ce rempart de rochers autour desquels la main de l'homme avait abattu du côté des bois une grande quantité d'arbres sur un espace assez vaste, avait dû servir déjà de repaire à une bande de nègres *marrons*. Quelques débris de nourriture, des ruines d'ajoupas (ou cabanes), déjà recouvertes de hautes herbes, des armes rongées par la rouille, n'admettaient aucun doute à cet égard. Seulement Macandal s'étonna qu'une position si bien fortifiée ait pu être abandonnée ou que ceux qui l'occupaient se soient laissé déloger.

— Qu'importe, se dit-il, ce lieu est sûr, il doit être connu, et quand on l'a connu, on ne peut l'oublier. Ceux qui l'ont habité y reviendront certainement. Attendons.

Le mulâtre avait bien jugé, et sa patience fut récompensée. En effet, la semaine suivante deux nègres, conduits par un Caraïbe, avaient rejoint Macandal à qui ils apprirent qu'un assez grand nombre d'esclaves nouvellement partis *marrons* et quelques autres qui avaient reconquis une liberté récemment compromise, erraient dans les bois, ceux-ci en marche vers leur ancien repaire, ceux-là à la recherche d'un abri.

— Je le savais bien ! s'écria Macandal avec joie ; amenez-les-moi tous, ajouta-t-il, et du diable si les blancs nous atteignent ici.

Un mois après, Macandal comptait déjà cinquante soldats dans son bataillon de bandits, moitié Caraïbes, moitié nègres. Aucune de ses prévisions n'avait été trompée au sujet de la tentation que le repaire de la montagne Pelée pouvait exciter chez les nègres.

Macandal connaissait d'ailleurs les entraînements naturels des esclaves. Il savait que le *marronnage* était le rêve de tous, et s'il ne l'avait pas plus tôt mis en pratique lui-même, avec les dispositions d'esprit où il était alors, c'était par insouciance, et parce que l'occasion, ou mieux parce que le prétexte lui avait manqué.

En effet, le lendemain du jour où il y eut des esclaves dans nos colonies, le *marronnage* s'était introduit parmi eux. La dureté de certains colons d'une part, de l'autre le sentiment naturel de l'indépendance, poussèrent les nègres à la fuite. Les ressources que leur offraient les immenses et inextricables solitudes d'un pays à peine peuplé, les chances à peu près assurées d'impunité, la protection intéressée des Caraïbes, furent autant de causes qui entretinrent chez les esclaves le désir et le besoin de briser leurs chaînes.

Le nombre de ces *marrons* avait été grossissant toujours, et ils étaient devenus pour les colons un sérieux sujet d'inquiétude; d'autant plus que leurs instincts féroces se développaient au milieu de la libre vie des grands bois. Les traités de paix souvent échangés, et si souvent rompus, entre les colons et les Caraïbes avaient toujours eu pour clause finale la restitution par ceux-ci des esclaves *marrons*. A chacun de ces traités, il se faisait une abondante rafle de ces nègres livrés par les Caraïbes eux-mêmes; mais au lendemain de la rupture inévitable du traité, le *marronnage* recommençait et les Caraïbes ouvraient les chemins à ces fugitifs qui venaient leur livrer les secrets des colons et leur révéler les préparatifs d'attaque ou les moyens de défense.

Les traditions du *marronnage* s'étaient donc perpétuées au milieu de ces bois où la civilisation n'avait pas encore pénétré. Les campements désertés la veille se repeuplaient tout à coup le lendemain; le foyer éteint se rallumait subitement ; les armes cachées provisoirement sous terre brillaient de nouveau au soleil. On se retrouvait presque toujours les mêmes à ces rendez-vous de la rébellion, de l'indépendance et des luttes barbares.

L'histoire des combats, des haines, des complots, était écrite sur chacun des arbres qui ombrageaient ces sanglants champs de bataille.

Unis aux Caraïbes, les *marrons* eussent pu faire

bien dû mal aux colons. Abrités derrière leurs remparts, ils jouissaient d'une sécurité complète; leurs attaques auraient pu être formidables, sans que leur défense fût difficile. C'était bien ce que les colons avaient compris; aussi s'empressaient-ils d'accorder le pardon aux esclaves fugitifs qui consentaient à rentrer au bercail.

Si plus tard, lorsque les idées généreuses et fécondes de liberté et d'affranchissement général germèrent parmi les esclaves, les *marrons* eussent disposé de ressources aussi complètes de défense, l'esclavage n'eût pas duré un demi-siècle dans le Nouveau-Monde.

Le chef qui leur avait manqué jusqu'alors, les nègres *marrons* le trouvèrent dans Macandal. A la vérité aucune pensée grande et généreuse ne germait dans la tête de ce mulâtre. Il n'avait aucune visée politique; il n'avait fait aucun de ces rêves qui, au lendemain d'un succès, changent parfois un bandit en héros et lavent les crimes du passé dans le prestige du triomphe.

Comme tous ses prédécesseurs, Macandal ne fut conduit à ce rôle hardi et dangereux, que par le sentiment de l'indépendance personnelle; seulement il apporta de plus que les autres dans ce commandement énergiquement imposé à ses compagnons de fuite, un courage de lion, une rare intelligence, une audace sans pareille, un esprit d'organisation qui avait fait de cette bande de *marrons* une véritable armée disciplinée, soumise, prête à tout. Ces malheureux, qui avaient fui l'esclavage heureux, tranquille, ne semblaient pas se douter qu'il eussent échangé leurs chaînes contre d'autres chaînes aussi lourdes, leur esclavage laborieux contre un autre esclavage plein de périls, de luttes et d'inquiétudes.

Macandal, au moment où il avait pris la fuite, avait vingt-cinq ans environ. Il était charpenté en Hercule; sa poitrine toujours nue eût porté aisément la cuirasse d'un géant. Les muscles de ses bras étaient de fer; sa tête énorme et démesurément grossie par ses cheveux crépus, ressemblait à une tête de lion; ses traits étaient véritablement beaux; ses yeux intelligents imposaient le respect et la peur en même temps.

Ses lèvres épaisses et sa large bouche, garnie de dents blanches comme du bel ivoire, tonnaient le commandement; sa voix retentissante comme un clairon, faisait trembler les nègres, et les Caraïbes se couchaient à plat ventre devant lui comme devant « l'Esprit de la Terreur. »

Macandal n'en était pas moins idolâtré des esclaves *marrons* qui l'avaient accepté, sinon tout à fait choisi pour chef. Il n'avait trouvé de rival que dans Fabulé, le chef de l'autre bande d'esclaves *marrons*. Ce Fabulé, que nous retrouverons bientôt à l'œuvre, avait une haine profonde pour Macandal, parce qu'il reconnaissait la supériorité d'intelligence de celui-ci, et aussi parce que Macandal était mulâtre, tandis que lui Fabulé était Africain.

Cette haine réciproque des deux chefs *marrons* avait enfanté déjà de sanglantes luttes, et le rêve de chacun d'eux était de pouvoir, un jour, capturer son adversaire pour le livrer aux colons. Ils ne se doutaient pas qu'un moment devait venir où cet antagonisme barbare servirait les projets des partis qui agitaient la colonie.

De la Varenne semblait avoir pris à tâche d'avancer ce moment fatal; car il n'avait pas manqué à la funeste promesse qu'il s'était faite. Sa conduite vis-à-vis des colons avait répondu de tous points à son discours du premier jour. Il avait appliqué à l'administration de la colonie toutes les mesures insensées que l'orgueil doublé du despotisme le plus outrageant peut inspirer; il n'avait voulu respecter ni les traditions, ni les habitudes, ni la religion, ni les préjugés des colons; il les avait insultés en pleine vie sociale, en plein cœur.

Cette conduite, contre laquelle son bon sens aurait pu le mettre en garde, avait trouvé un ardent aliment dans sa passion pour madame de Saint-Chamans, qui avait fait de lui l'instrument de toutes ses vengeances de femme blessée dans son amour-propre, et aussi de ses projets mystérieux que le caractère de la Varenne servait merveilleusement.

La liaison du marquis avec la comtesse était ouvertement avouée. Celle-ci, somptueusement logée à Saint-Pierre, servie par une armée d'esclaves, étalait un luxe insolent auquel suffisaient à peine les prodigalités de son amant d'une part, et de l'autre son effronterie. Cette femme, que nous connaîtrons bientôt, avait su, par d'habiles mensonges et par le piége de sa coquetterie, surprendre la crédulité de deux ou trois riches marchands de la colonie, qui avaient mis leurs coffres-forts à son service.

Pendant qu'elle en imposait à ceux-ci au point de leur inoculer une aveugle confiance en sa prétendue noblesse, en ses liaisons de famille, en sa fortune problématique, elle exploitait les sceptiques et les indifférents par de clandestins marchés qui ne les garantissaient même pas toujours des châtiments auxquels les exposaient les capricieuses ordonnances de la Varenne.

Xavier Eyma.

(*La suite au prochain numéro.*)



BULLETIN DES THÉATRES.

—

Après le coup d'épaule des réouvertures annuelles, il n'y a plus eu grand élan dans les théâtres de Paris. Quelques reprises, et peu de chose de plus, sauf au Gymnase une charmante comédie de MM. Labiche et Édouard Martin : *les Voyages de M. Perrichon*. Quatre actes tous pétillants d'esprit, de vérité, d'entrain, de *vis comica ;* nous ne saurions mieux dire. Aussi le succès a-t-il été bien franc, bien net, et aussi complet qu'on peut souhaiter un succès. Pas de déclamation, pas de prétention à l'aphorisme, mais une étude de la nature prise sur le fait ; une dissection d'un des plus vilains vices du cœur humain : l'égoïsme. La morale qui ressort de cette pièce en découle tout simplement, sans effort ; rien ne scandalise, et tout y fait rire, et satisfait. Geoffroy y est amusant au suprême degré ; il est étourdissant de gaieté, de verve, de bon comique. On l'a applaudi comme on a applaudi la comédie elle-même, à grands éclats de rire et à grands coups de mains. Cette excellente comédienne qu'on nomme Mélanie a dignement secondé Geoffroy.

Aux Variétés deux pièces nouvelles sont venues rajeunir l'affiche : *une Chasse à Saint-Germain*, jolie comédie de MM. Raymond Deslandes et Moreau, et *Joseph Prudhomme, chef de brigands*, Joseph Prudhomme, type incomparable, devenu une des physionomies de ce siècle, quelque chose de tout aussi naïf, de moins bête et de plus prétentieux que Jocrisse. Joseph Prudhomme c'est Henri Monnier, et c'est tout dire. Henri Monnier a inventé Prudhomme, et il le joue comme l'ayant fait, avec une balourdise et une bouffonnerie, une sottise et une outrecuidance incomparables. Si le succès a été au bout de cette réapparition de Prudhomme sur la scène, il est inutile de le dire.

L'Opéra-Comique a repris le *Roman d'Elvire* et *la Part du Diable*, deux œuvres où mademoiselle Monrose obtient toujours un si légitime et si complet succès, et comme comédienne et comme cantatrice. Montaubry, de son côté, poursuit le cours de ses triomphes dans *Fra Diavolo* et dans le *Roman d'Elvire*. Le succès du *Docteur Mirobolan*, dont nous n'avons pas été seul à prédire l'éclat, a pris des proportions colossales. Nous n'avons pas hésité à prédire à cette amusante pièce la vogue de *Monsieur Pantalon*, elle en atteindra la hauteur bien à coup sûr. M. Carré, un très habile chanteur, a continué ses débuts dans le rôle de Lorédan d'*Haydée*, et dans la *Dame blanche*. Il a été fort applaudi.

Le Vaudeville menace décidément de faire concurrence aux théâtres du boulevard ; il a repris avec éclat un des beaux drames de ce temps-ci, les *Mères repenties* de M. Félicien Maillefile, un écrivain de grande école et de haut style, dont nous avons eu l'occasion de faire l'éloge ici même, et que nous ne saurions louer trop vivement. La pièce a produit au Vaudeville un effet littéraire auquel il était tout naturel de s'attendre ; mais est-ce bien là la place d'un pareil drame qui, nécessairement, se trouve à l'étroit sur cette scène ? Madame Laurent que, pour la seconde fois, le théâtre de la Porte-Saint-Martin prête fraternellement au Vaudeville, a apporté à la place de la Bourse son incontestable talent. C'est vraiment une grande artiste que madame Laurent ; elle a le feu sacré, l'âme, jusqu'à de la réserve même dans les élans passionnés du drame. Il y a longtemps qu'on a dit, et nous le répétons volontiers et en toute conscience, que la place de madame Laurent est à la Comédie-Française. Nous aimons à espérer que le théâtre de la rue Richelieu donnera, tôt ou tard, satisfaction à ce vœu général. Tout le monde y applaudira le jour où cette mesure sera prise.

A côté de madame Laurent, mademoiselle Fargueil, une autre artiste de mérite, quoiqu'un peu monotone, a obtenu également un vrai succès. Brindeau, un charmant comédien comme on sait, a fait sa bonne partie dans la pièce de M. Maillefile, et ce trio d'artistes n'a pas peu contribué au succès de cette reprise.

L'Ambigu a remplacé le *Juif errant* par une pièce de MM. Barrière et Henri de Kock, la *Maison du pont Notre-Dame*, un mélodrame fortement constitué et qui se portera bien pendant longtemps. Les rôles principaux sont confiés à MM. Lacressonnière, Castellano et Febvre, et à mesdames Blanchard, Delaistre, Defodon et Milla.

La Gaîté, pour se reposer du succès de la *Petite Pologne*, a repris un drame sans fin de M. Paul Féval, le *Fils du Diable*. La tentative lui a été heureuse. Puisque je viens de parler de la *Petite Pologne*, j'aurai garde de ne pas vous dire comment cette pièce, qui a fait courir tout Paris, est en train de faire non moins courir toute la banlieue. C'est à Montmartre que la *Petite Pologne* vient d'obtenir ce succès, et par ma foi, elle y est jouée de façon à engager les retardataires à ne pas manquer cette occasion de réparer leur oubli. Voilà de braves et jeunes artistes qui ne craignent pas d'affronter la concurrence et qui s'en tirent tout à leur honneur ! Bravo M. Édouard, un forçat digne de Pérey ! bravo M. Dalbert ! bravo M. Fabien, un jeune artiste d'avenir, distingué, de bonne tenue, d'allures élégantes, tout ce qu'il faut, enfin, pour faire son chemin et pour le bien faire ! Et voici à côté, une jeune et fine personne, mademoiselle Pommier, qui se confond dans le personnage de la pièce ; Fauvette est son nom ! On ne croirait pas à voir tant de coquetterie, d'aisance et de précoce expérience, que mademoiselle Pommier date d'hier au théâtre. Aussi la verrons-nous bientôt ailleurs qu'à Montmartre ! Et voilà comme la banlieue fait honneur à la grande ville qui se l'est annexée !

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Presque toutes les saisons d'eaux sont terminées ; beaucoup de personnes reviennent de la campagne, et la tristesse de la nature annonce le déclin d'une année qui n'a pas eu de beaux jours. Dans les chapeaux les plus habillés, le velours se mêle aux tissus clairs ou même les remplace tout à fait, les manteaux sont de velours ou de drap bordés de fourrure, et les couturières ne confectionnent en ce moment que des robes de laine ou de belles soies résistantes. La nouveauté remarquable en fait d'étoffes consiste dans le broché Pompadour sur fonds de couleur, qui ne s'était pas encore vu. Dans la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, ces fonds et ces dessins sont extrêmement variés, et parmi les riches étoffes que nous avons remarquées dans ce magasin renommé, sont : une étoile d'or à cœur noir sur fond vert myrthe, des bouquets de fleurs des champs d'une délicatesse adorable sur taffetas blanc, et des branches de pensées naturelles sur satin blanc ou satin fleur de grenade. Cette dernière étoffe venait d'être choisie par S. M. l'Impératrice avant la douloureuse perte qui est pour elle un deuil du cœur plus encore que des vêtements.

Comme ornement des jupes on fait des petits volents en biais, un grand volant surmonté d'une tête ou de plusieurs autres petits volants, des ruches posées en hauteur seulement en tablier, ou tout autour de la jupe, et de larges plissés au-dessus de l'ourlet. Mais les étoffes tout à fait belles se portent entièrement unies. L'une des dernières créées par la maison *Gagelin* est de moire française mauve plissée à petits plis en avant, et, à partir des côtés, à très gros plis qui rejettent toute l'ampleur en arrière. Le corsage, très court et relevant un peu en avant, est décolleté, plat et boutonné. Il est orné d'une berthe de velours mauve avec des plis de tulle, une petite dentelle noire serrée par un velours mauve, et une dentelle blanche. La ceinture basse et à agrafe est de velours mauve doublé de blanc. Les manches courtes sont un plissé de velours et un volant de dentelle sur un double bouillon de tulle.

Une robe de taffetas gris mousseline est coupée dans sa hauteur par huit ruches de taffetas découpé blanc et noir, ayant au centre un petit lacet d'or. Ces rangées de ruches dessinent des sortes d'ogives à festons arrondis et assez creusés. La robe a deux corsages, l'un montant, l'autre décolleté plat, et orné d'une berthe fendue en avant et composée de ruches pareilles à celles de la jupe, de tulle blanc et de dentelle noire. Les manches sont pareilles à la berthe, c'est-à-dire fendues en dessus et composées de ruches de ruban, de tulle blanc et de dentelle noire.

Les manches sont la partie de la robe pour laquelle on est le plus souvent consulté et celle pour laquelle il est le plus difficile d'indiquer une mode absolue, car leur forme varie et doit varier selon le goût des personnes, leur genre de physique, leur caractère et leurs habitudes. Les manches plates qui vont admirablement à certaines femmes, ont sur d'autres un air mesquin et étriqué. Les manches larges à petits volants conviennent mieux à un certain nombre de personnes ; à d'autres ce sont les manches à revers ou les manches larges froncées et à poignets. Pour rajeunir un peu ce dernier modèle, on le complique de ruches de taffetas ou de dentelle posées en hauteur sur toute la manche. D'autres, encore larges et un peu froncées du haut, sont bordées d'une large bande de velours dans le bas, et d'une bande pareille posée en sens inverse qui semble faire suite à la première et fermer la manche en fronçant légèrement dans la saignée.

Madame *Bernard*, 162, rue de Rivoli, fait souvent des manches plates fendues jusqu'au coude et lacées en dessus. Cette habile couturière, chez laquelle on ne voit presque que des étoffes de prix, a une grande sûreté de coupe et une prodigieuse recherche d'ornements. Une de ses créations les plus récentes, est une magnifique robe de taffetas moiré marguerite des Alpes à semé figurant des nœuds de ruban retenus par une agrafe d'argent. Dans le bas de la jupe sont trois petits volants de taffetas lisérés de blanc coupés après chaque trois tuyaux par des entre-deux et de la guipure noire. Cet ornement dont le mode d'exécution ne se comprend pas tout d'abord, fait un très bel effet. La jupe est montée à petits plis en avant et à cinq gros plis en arrière et sur les côtés. Le corsage est décolleté avec une pèlerine montante, et les manches sont fendues au coude et entourées de la même garniture que le bas de la jupe.

Une autre robe, à rayures chinées blanches et bleues, est faite sans séparation à la taille, et a dans le bas des petits volants en travers, bordés d'un côté de blanc et de l'autre de noir, et surmontés d'une ruche noire. Les manches larges et droites sont à retroussis semblables à la garniture de la jupe.

Une robe de taffetas blanc à bouquets Pompadour a la même garniture que la précédente avec une petite dentelle en biais et une petite ruche au bord des volants. Le corsage est décolleté, et les manches courtes bouil-

lonnées et garnies de volants en travers. Un taffetas mauve à dessins de chenille noire et blanche a un seul volant sur lequel sont posés un petit volant de taffetas noir, un autre lilas, garni de blonde blanche, et un troisième de dentelle noire. Les manches et le corsage formant une sorte de berthe ont la même garniture de petits volants. Nous avons admiré aussi chez madame *Bernard* un splendide manteau destiné à une réception de la cour d'Espagne.

La passementerie joue un grand rôle dans notre toilette. Nous avons vu chez MM. *Ransons et Yves*, à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, où se trouvent dans leur primeur toutes les plus élégantes nouveautés: des *suissesses* en point d'Espagne qui composent l'ornement entier d'un corsage et rendent habillée la robe la plus simple. On fait de même ou d'un travail du même genre, des jockeys, des parements, des ceintures à bouts d'effilés, des poches ; et tout cela donne un excellent style à une toilette. On porte toujours aussi des fourragères.

Comme garnitures des devants de jupes, la *Ville de Lyon* a des choses tout à fait hors ligne et vraiment artistiques, une grappe de raisin par exemple avec dentelle et jais, de dimension graduée, la même grappe de raisin avec feuilles vertes et fruit violet, une échelle de roses d'une perfection extrême, et comme garnitures plus simples, quelque chose de tout à fait nouveau : des boutons carrés de velours, bordés de jais, et des boutons ronds recouverts de broderie au crochet. En cette même broderie au crochet, on fait aussi des plastrons et des tabliers pour garnir tout le devant des jupes. De très larges ceintures de taffetas noir à coques retombantes et à bouts frangés se posent au côté de la taille.

De même que le blanc, le noir et le violet dominent dans toutes les toilettes et que sur vingt chapeaux que l'on rencontre, il en est bien quinze noirs et blancs, noirs, blancs et mauves, ou blancs et mauves, on en voit aussi quelques-uns entièrement roses, ce qui était très rare depuis quelques années.

L'un des plus nouveaux de madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, est de velours et de tulle avec des branches de très grosses roses. Un autre de velours épinglé rose a un fond plissé en éventail, terminé dans le bas par un biais en pointe, un bord clair recouvert par une dentelle qui retombe sur le front, sur le côté une branche de roseau et dans le bandeau une branche pareille dont les feuilles se replient du côté gauche comme un ruban. Des petits velours noirs sont mêlés à la blonde du dessous, et les brides sont roses.

Deux chapeaux, l'un blanc et l'autre mauve, ont le bord de velours et le fond de satin recouvert d'une résille d'or. Sur le côté est une aigrette blanche à tige noire frisée. Le bavolet est de velours, et le bandeau de velours mélangé d'or est mauve sous le chapeau, mauve et magenta sous le chapeau blanc. Un autre est de taffetas noir coupé par des piqûres blanches figurant les séparations de la paille; le bavolet pareil au fond est doublé de satin blanc. Une bride de taffetas noir se termine à gauche par une coque de ruban, de dessous laquelle s'échappe un gland de soie blanche et noire. A droite est posé un petit oiseau noir et blanc.

Une fantaisie originale est de peluche blanche à carreaux piqués, avec traverse de velours vert, pompon vert et noir au côté gauche de la passe, bandeau très élevé de fruits de sorbier lilas et bavolet de peluche, sous lequel est posé un rouleau de velours vert, bordé de petits glands.

Parmi les coiffures, auxquelles madame *Alexandrine* sait donner un si grand cachet de distinction, nous en avons remarqué trois : Une résille de velours bleu et noir, avec un très gracieux nœud sur le côté du front, une de velours magenta avec plumes blanches, et une de velours ponceau à coques plates et avec chaînes et glands d'or dont la savante combinaison échappe à une froide analyse.

Il est bien difficile aussi de rendre avec des mots l'impression agréable qui résulte de la disposition habile et ingénieuse que la maison *de Laère*, 18, rue de Richelieu, sait donner à ses groupes de fleurs.

Des couronnes de fleurs de pêcher ou de pommier, avec une grande branche de cerises ou de prunes, sont quelque chose de tout à fait jeune et gracieux.

D'autres, de feuilles de velours veinées d'or avec grappes de fruits noirs et or, ont également un grand charme; et des entrelacements de plantes grimpantes comme la clématite, le liseron ou le chèvre-feuille, composent des résilles très séduisantes.

La broderie, un peu négligée à tort dans ces dernières années, reprend sa place dans la lingerie soignée où elle se marie avantageusement à la dentelle et à la guipure. Madame *Colas*, rue Vivienne, 47, nous a montré de délicieuses petites parures de mousseline de forme excellente et à broderies très délicates, et pour le négligé des cols et des manchettes de toile ou de batiste unie parfaitement piqués. Les petits bonnets de madame *Colas*, soit en forme de fanchons avec petits pompons de velours, soit ronds à fonds d'entre-deux de guipure ou de dentelle et à écharpe de taffetas, ont une physionomie tout à fait gentille.

Comme nous l'avons dit, le petit toquet plat remplace pour les jeunes filles le chapeau à larges bords. Cette même forme est adoptée pour les petits garçons, mais ils continuent à porter aussi toutes les autres coiffures composées pour eux par M. *Desprey*, boulevard des Italiens, 38, principalement ceux à forme un peu élevée et à bords doublés de soie. Seulement ceux qui se faisaient en paille seront maintenant de feutre ou de velours.

Beaucoup de femmes remplacent maintenant le corset par des petites brassières très souples et très basses qui soutiennent seulement la taille sans lui imposer la moindre compression. Le même résultat est obtenu par les *corsets plastiques* de madame *Bonvalet*, 5, boulevard de Strasbourg. Ces corsets qui se moulent sur la taille lui donnent plus de fermeté en lui laissant toute sa souplesse. Ils ont été presque aussitôt généralement adoptés que connus, parce qu'ils répondent à toutes les exigences de la coquetterie, sans nuire à celles de la santé.

Un autre écueil bien important à éviter au point de vue d'une sage hygiène, c'est l'emploi des objets de toilette mal fabriqués ou seulement douteux. Le moyen de n'attendre qu'un effet salutaire des produits de la parfumerie, bien loin d'en redouter aucun danger, c'est de ne les





Lamoureux Imp. r. Jean de Beauvais 12 Paris

Phœbus

Shang-Haï

LE MONITEUR

Paris, Rue de

Robes, Lingerie et Confections de la

Modes d' ALEXANDRINE

CAGELIN



Sultane

Le Titien

Melazzo

614

DE LA MODE

Richelieu. 92.

MAISON GAGELIN, Rue de Richelieu. 83.

Toilettes de Perrot Petit et Cie & Mme ...

demander qu'aux maisons d'une réputation sérieuse et longuement justifiée, telles, par exemple, que la maison *Legrand*, 207, rue Saint-Honoré. Là tout est savamment combiné et exécuté avec soin, mais il est des compositions d'une efficacité plus absolue que les autres ou d'un besoin plus général, que nous signalons donc particulièrement.

La saison qui ramène le vent et le froid donne une valeur d'actualité aux pâtes onctueuses dont la mission est de blanchir et d'adoucir la peau, comme la *pâte royale de noisettes*, ou d'assouplir les cheveux ainsi que la *crème de l'Impératrice* et la *crème des duchesses* aux violettes de Parme. L'*eau tonique et antipelliculaire* et la *pommade tonique au baume de tannin* sont précieuses pour préserver et fortifier la chevelure à cette entrée de l'automne, où, à l'exemple des feuilles des arbres, les cheveux sont disposés à tomber. La *poudre de fleur de riz à la duchesse* donne à la peau un nuageux velouté, et l'*oriza-lacte* est employé avec succès contre les rougeurs et les boutons, comme il l'était au milieu de l'été contre les taches de rousseur.

Le *lait antephelique* de M. *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, a acquis maintenant une notoriété bien établie, grâce aux cures remarquables et nombreuses qu'il a opérées. Aucune altération du visage, quelque cause qui l'ait produite, ne résiste à sa bienfaisante influence. Elle rend au teint cet éclat et cette pureté, qui donnent aux traits les plus irréguliers l'apparence de la beauté, et sans lesquels le visage le plus remarquable manque d'harmonie.

Madame Marie DE FRIBERG.

PLANCHE DE CONFECTIONS.

Première figure. — Chapeau *Duchesse* de velours lilas, orné dessus d'une plume blanche posée à gauche et d'une blonde couvrant la calotte et retombant à droite.

Une blonde garnit, en forme de voilette, le bord de la passe. Une longue plume sort de dessous cette blonde et suit le contour de la passe en le rejetant sur la droite. Brides de ruban lilas.

Manteau *Phœbus*. — Ce vêtement est de velours; une longue pèlerine de guipure descend fort bas, comme la pointe arrondie d'un châle.

Une haute guipure, surmontée d'une passementerie très fine, forme la manche. Un petit volant de velours plissé sort au bas sous le manteau qui étale beaucoup d'ampleur tuyautée sur la jupe.

Deuxième figure. — Chapeau *Ristori* de velours *vert-Isly*, garni des groupes de primevères de velours qui couvrent en dessus le bord de la passe. Un bandeau *Impératrice*, composé de petits groupes de primevères disposés avec goût, garnit le dessous de la passe. Le bavolet est de velours avec trois pattes de blondes pour le garnir : une au milieu, et une de chaque côté.

Manteau *Shang-Haï*. — Ce vêtement, de drap-velours, est plat dans le dos; sa manche, à grande entournure, est très ample ; un parement se rabat sur la manche et forme une patte arrondie. La jupe est à poche de chaque côté. Le corps qui croise de droite sur gauche est retenu par trois boutons. Deux galons lisérés de couleurs garnissent les bords.

(Nous donnons aujourd'hui le patron de ce manteau).

Troisième figure. — Capote *Parisienne* de taffetas *Magenta* (étoffe pointillée d'argent). Cette capote est garnie de petites ruches de dentelle noire, qui viennent se croiser sur la calotte. Une échelle de ruban garnit le côté gauche de la passe. Le bavolet est de velours noir ; les brides sont de ruban-*Magenta*. Sous la passe est un bandeau *Impératrice* composé d'une échelle de rubans et d'une touffe de fleurs.

Manteau *Sultane*. — Ce vêtement de velours est plissé au milieu du dos. Il a une petite pèlerine et des manches de moyenne dimension. Ce vêtement très *jeune* et d'une parfaite élégance, est orné par de la guipure et des boutons.

Quatrième figure. — Chapeau *Marie-Antoinette* de velours royal. Deux plumes garnissent le côté gauche, tandis que de l'autre côté retombe une patte lisérée de satin. Le bandeau sous la passe est de blonde ruchée, et se termine à droite par un nœud de velours et une grappe de baie de sorbier.

Manteau *Titien* de drap articulé. Ce vêtement est à manches très amples. Sa garniture se compose d'une large bande de taffetas liséré de couleur posée à plat partant de chaque côté du dos, descendant devant et se continuant jusque en bas.

Cinquième figure. — Chapeau *Clotilde* (étoffe nouvelle façonnée). Le fond clair de tulle est garni de trois marabouts. La passe est bordée d'une blonde relevée. Sous la passe est un bandeau en une sorte de mousse de deux verts.

Pardessus *Melazzo* en *armure* noire. Ce vêtement forme des manches à l'aide du dos qui revient sur le devant ; il croise à la taille, et forme de chaque côté une série de plis arrêtés sous des *attaches* de passementerie d'où partent des enlacements de galons qui ornent le devant et l'encolure.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

HIVER DE 1860-1861.

—

Schang-Haï.

(Voir notre grande gravure).

Ce vêtement se fait en drap, en soie ou en velours.

CÔTÉ N° 1.

N° 1. Devant; il doit être de 32 centimètres plus long que notre patron, il est arrondi en avant, et a 65 centimètres de largeur en bas.

N° 2. Pointe qui s'ajoute au devant et au dos pour donner de l'ampleur au vêtement. Cette pointe s'attache au devant, de la lettre C à la lettre C. Et au dos, de la lettre D à la lettre D.

N° 3. Manche : cette manche est divisée en trois parties. La couture qui part de l'encolure, et qui attache ensemble le dos et le devant, continue le long de la manche, et lui fait former le coude.

N° 3 *bis*. Seconde partie de la manche ; cette seconde partie s'ajoute au n° 3 *ter* par une couture qui prend à la lettre T et finit à la lettre T, puis revient sur le devant de la manche, et forme une patte attachée par un bouton.

N° 3 *ter*. Troisième partie de la manche; cette troisième partie tient au dos (voir côté n° 2).

N° 4. Dos : il doit avoir 38 centimètres de plus long que notre patron, et a, dans le bas, 38 centimètres de longueur.

N° 5 (côté n° 1). Passe de chapeau de madame *Plé-Horain*.

N° 6 (côté n° 2). Passe de chapeau de madame *Alexandrine*

N° 7. Bavolet de ce chapeau.

La garniture de ce manteau est formée par deux galons posés à 2 centimètres l'un de l'autre.

Il croise sur le devant, et a trois boutons en avant pour garniture.

Deux petites poches sont posées en biais sur le devant.

Il n'a pas de couture à l'emmanchure. C'est une couture qui forme le coude.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 19, à Paris.

Courrier de Paris.

Voici que Paris redevient Paris. J'entends le Paris des gens de plaisir, qui aiment les fêtes, les beaux spectacles, les brouillards, la pluie, les bals, les occasions de toilette, la boue du macadam! Il y a beaucoup de gens de cette catégorie, et je ne les blâme ni ne les critique. On peut bien retourner le vieux dicton d'origine latine, et dire que chacun trouve son plaisir où il le prend. C'est une question de goût et de sentiment, aussi bien que de tempérament et de fortune. Les heureuses gens, dirai-je, moi! Ils n'ont d'autre souci que celui du lendemain, et celui de la prochaine soirée et du prochain spectacle! C'est à envier leur sort! Et pourquoi pas? Je suis de ceux qui vivent dans cette conviction que l'homme est né pour se laisser emporter où le pousse le courant de sa vie! Essayer de remonter ce courant, c'est folie et peines perdues!

Le poëte va à sa chimère, l'homme d'argent à son affaire, la femme frivole à son rêve de diamants et de dentelles, l'avocat à sa cause, le magistrat à son tribunal, le critique à sa férule, le romancier obéit à son imagination, le cheval de fiacre au fouet du cocher, le savant observe les étoiles et tombe dans le puits. C'est là le sort de chacun! Essayez donc qu'il en soit autrement, et voyez quel galimatias ce serait que ce pauvre monde qui est déjà bien assez troublé comme cela! Envoyez donc la femme plaider en cour d'assises; envoyez donc le romancier juger un procès et rendre un arrêt en matière civile ; attelez le poëte à un fiacre et le cocher à la critique! Pour le coup nous en verrions de belles. Laissons donc les choses à leur place, et chacun dans son rôle où il est utile, si véritablement l'homme est utile à quoi que ce soit ici-bas!

Ainsi des gens qui aiment Paris dans l'éclat de ses splendeurs et de ses brouillards, de ses bruits, de ses fêtes, de son macadam jaillissant jusqu'au quatrième étage des maisons. Il faut bien des gens comme cela, pour que Paris soit Paris, pour que les pauvres solitaires trouvent un peu d'air, de soleil, de fleurs et de feuilles à la campagne ; car il y a des gens, croyez-le bien, dont c'est là le bonheur, la joie, le rêve irréalisable. La vie est un contraste perpétuel, et c'est ce qui en fait le charme et la moralité et le mensonge! Si l'on trouve des rêveurs qui s'écrient avec le poëte latin : *O rus quando te aspiciam!* — ô champs, ô campagne, quand vous verrai-je! — il y a des personnes très sensées qui disent avec madame de Staël : « que le plus beau site du monde, ne vaut pas le ruisseau de la rue du Bac. » C'est à prendre ou à laisser, et comme on voit des champs et des ruisseaux il ne faut pas discuter.

Je n'en veux aux gens qui s'en reviennent si joyeux à Paris, que parce qu'ils nous ramènent l'hiver avec eux, et cette année, surtout, il n'y a pas injustice à se plaindre. L'hiver dure depuis l'automne dernier, et si par hasard le temps daigne se mettre au beau, au printemps prochain, nous aurons eu dix-huit mois consécutifs de froid, de pluie, d'humidité. C'est trop, en bonne conscience, et il faut bien reconnaître qu'il y a un peu d'exagération dans ce procédé de l'hiver. Tant de choses mauvaises sont les compagnons de ce rude et impitoyable vieillard! Pardonnez-le-moi, mais je vous demande la permission d'extraire d'une pièce inédite quelques vers qui me reviennent en mémoire. Vous restez libres de les trouver bons ou médiocres, l'auteur ne vous en gardera pas rancune ; je me fais sa caution :

Voici déjà l'hiver ! Et de sa robe grise
Les coteaux tristement se sont tous recouverts.
Plus de soleil, de fleurs, plus de beaux arbres verts !
Leurs longs squelettes noirs en craquant sous la bise,
Gémissent dans la plaine et font peur aux enfants.
Leurs grands bras où, l'été, les fauvettes cendrées
Venaient cacher leurs nids dans les touffes ambrées,
Se balancent dans l'air dépouillés par les vents.
Si loin que vont les yeux, comme une nappe blanche,
La neige s'entassant couvre partout le sol ;
L'homme attristé lui-même au foyer se retranche,
Et l'oiseau refroidi n'ose risquer son vol.

Il y en a beaucoup comme ceux là dans la pièce dont je vous parle. Peut-être bien est-il fort heureux que j'aie la mémoire un peu courte. A vrai dire, toute la pièce n'est pas un réquisitoire contre l'hiver, car l'hiver a de bonnes choses. Il chasse les oiseaux, mais il ramène les chanteurs; il ramène les grands artistes de tous les pays, qui suivent la fortune et le courant de la foule. Où va celle-ci, ils sont bien obligés d'aller, eux, et c'est ainsi que Paris de l'été est un Paris veuf de ses plus magnifiques instruments de plaisir. L'hiver nous ramène les Italiens et il faut voir comme on les a fêtés l'autre soir; comme on a applaudi mademoiselle Battu et Gardoni, et cette musique de Bellini qui s'appelle la *Sonnambula!* La salle était comble, cela va sans dire; mais non pas encore dans tout son éclat. Tout Paris n'est pas encore de retour, j'entends ce Paris riche, somptueux, rayonnant de diamants et de toilette! Mais quel charmant préambule; et comme cette préface fait souhaiter de lire le livre entier.

Avec le retour des Italiens, l'Opéra se sent pris de je ne sais quel entrain nouveau. Rien n'arrête plus les violons; les danseuses ont des ailes aux pieds, les chanteurs des ailes à la voix. On met les petits plats dans les grands, on se multiplie, on se double, on se triple, on se centuple! En avant, et toujours en avant! On fête l'enfant prodigue, on appelle le ban et l'arrière-ban à la rescousse!

L'enthousiasme fait cascade. Les Italiens stimulent l'Opéra, l'Opéra stimule l'Opéra-Comique. Ce dernier marche à grands pas dans la voie de rénovation où il s'est lancé. Il n'en est qu'aux reprises; mais quelles reprises! Deux ou trois chefs-d'œuvre, et c'est beaucoup trois chefs-d'œuvre, car on ne les remue pas à la pelle; des artistes d'un ordre supérieur écartés maladroitement et habilement ramenés au bercail; c'est avec quoi la direction nouvelle a défrayé l'été. Mais vienne l'hiver (c'est toujours pour l'hiver, vous voyez, qu'on garde ses sourires, ses bonnes grâces et ses piéges séduisants!) vienne donc l'hiver et vous aurez du nouveau, et quel nouveau! Les maîtres modernes y doivent tous passer. Auber, plus jeune que les débutants d'hier, et Massé, l'auteur de *Galathée*, Halévy, le père de l'*Éclair* et des *Mousquetaires de la Reine*, et Offenbach, le mélodiste facile et charmant, l'homme d'*Orphée aux Enfers* et de tant d'autres choses! Et Meyerbeer? On dit aussi qu'il pourrait bien faire une halte à l'Opéra-Comique dans son trajet de Berlin à l'Opéra, rapportant dans sa valise la fameuse *Africaine!* Eh! oui; mais ce ne sera plus l'*Africaine*. Elle a tant vieilli qu'elle en a blanchi. Il fallait changer ce vilain nom qui semblait de mauvaise augure et personnifiait la paresse. L'*Africaine* est devenue : *Vasco de Gama!* C'est sous ce titre qu'on jouera la pièce de Meyerbeer.

Partout on nous réserve des surprises pour cet hiver. Au Théâtre-Français on ne reprendra pas le *Duc Job;* au Vaudeville on jouera une nouvelle pièce de M. Octave Feuillet, la *Rédemption*. La reprise de *Dalila*, du même auteur, fait florès en attendant, comme aux premiers jours. Le théâtre du Vaudeville vient de laisser enlever à son répertoire la *Dame aux Camélias*, cette pièce dont Léon Gozlan disait qu'on devrait la faire figurer sur le *Guide des étrangers à Paris*, au nombre des monuments à visiter. C'est le Gymnase qui s'est emparé, et habile il a été, de la *Dame aux Camélias*. A l'heure où paraîtra ce courrier, il est probable que la *Dame aux Camélias* commencera, sur l'affiche du boulevard Bonne-Nouvelle, une nouvelle série de cent représentations. C'est madame Rose Chéri et Lafontaine qui joueront l'œuvre perpétuelle de M. Dumas fils; on peut répondre que ce sera original et bien joué.

Puisque nous causons littérature, laissez-moi vous annoncer la publication prochaine, probablement encore pour cet hiver, du roman de M. Victor Hugo, les *Misérables*. Cet ouvrage, commencé il y a dix ans, est entièrement achevé. L'illustre poëte a demandé 300,000 fr. de son œuvre, on lui en offre 150,000. C'est juste moitié; on s'entendra. Le poëte gagnera sa cause et l'éditeur de l'argent. Ce sont des opérations où l'on ne risque rien; demandez aux propriétaires de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* qui, eux aussi, ont payé à M. Thiers 50,000 francs chaque volume de ce gigantesque monument.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Le baron Adalbert de Barnim, fils du prince Adalbert de Prusse, et de madame de Barnim, est décédé dernièrement à Chartum, pendant un voyage qu'il faisait à travers la Nubie. Il paraît que ce jeune homme n'a pu supporter le climat; plusieurs personnes de sa suite sont aussi tombées malades. Le défunt était né le 22 avril 1841.

*
* *

M. Louis Hersent, l'un de nos peintres les plus distingués, membre de l'Institut, doyen de l'Académie des beaux-arts, est mort hier à Paris, à l'âge de quatre-vingt deux ans. M. Hersent n'était pas seulement un grand peintre, il était homme d'esprit et homme de bien. Depuis longtemps son salon était devenu un centre de relations les plus choisies; aussi sa mort laissera-t-elle dans le monde des arts, des lettres et des sciences, où il comptait de nombreux amis, les regrets les plus légitimes et les plus durables.

* *
*

Une feuille théâtrale annonce l'engagement de mademoiselle Page au théâtre impérial du Cirque, et Priston, jeune acteur très original du Gymnase, est, dit-on, sur le point de passer au Palais-Royal.

La situation des scènes de Paris est toujours très prospère, et le total des recettes du mois d'août dépasse de 400,000 francs le chiffre du mois correspondant de l'année dernière.

*
* *

C'est dans les premiers mois de 1861, que les hôtes de la maison Sainte-Périne de Chaillot vont aller s'installer à Auteuil, à côté de l'église et de la rue Boileau,

dans vingt beaux pavillons construits au milieu d'un charmant parc bien planté.

Dix pavillons sont déjà terminés; on achève les autres.

*
* *

La galerie de peinture des écoles flamande et hollandaise du Louvre, qui ne possédait rien de David Ryckaert, vient de recevoir de M. Adolphe Moreau une magnifique toile de ce maître, rival des Teniers, représentant un peintre, peut-être bien David Ryckaert lui-même, peignant un buveur dans son atelier, en compagnie d'un broyeur de couleur et d'un élève.

*
* *

On continue avec soin le grand inventaire de tous les objets d'art qui garnissent les musées et les palais impériaux. Le numéro d'ordre courant dépasse déjà 40,000. Il est question de faire un semblable inventaire et, par suite, un catalogue pour tous les ouvrages d'art qui décorent les temples, les églises, les chapelles, les hôpitaux, les couvents et les établissements publics.

C'est une excellente mesure dont on a depuis longtemps reconnu l'utilité.

*
* *

L'ancien hôtel de M. Émile Girardin, à l'angle des Champs-Élysées et de la rue de Chaillot, vient de disparaître comme par enchantement. Le terrain est en vente.

*
* *

Le village de Domremy, où est née Jeanne d'Arc, vient de lui élever une statue, due au ciseau de M. Eugène Paul, et sous les auspices de M. Durand, curé de la commune.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Madame de Saint-Chamans était parvenue de cette façon à tromper tout le monde sur l'origine des ressources dont elle disposait et qui paraissaient inépuisables. Les prodigalités de la Varenne lui servaient aux yeux de ses banquiers complaisants à simuler une fortune dont elle aimait à vanter le chiffre; les redevances honteuses qu'elle extorquait aux délinquants, ainsi que les avances adroitement arrachées aux marchands de Saint-Pierre attelés à son char, éblouissaient le gouverneur qui croyait ne jamais pouvoir faire assez pour une femme de telle qualité. La comtesse avait déployé, enfin, pour arriver à son but, toute l'habileté des escrocs les plus raffinés.

Elle avait, en outre, trouvé un complice complaisant, dévoué, discret, de toutes ses infamies et de tous ses mensonges, dans son propre frère, arrivé à la Martinique sur le même navire que son mari. Ce frère était une sorte de soudard, aventurier sans intelligence, venu dans le Nouveau-Monde pour y continuer, avec un peu plus d'impunité que dans l'ancien, sa vie de paresse, de débauche et de rapine; homme de sac et de corde, à qui pesait déjà l'existence monotone où le condamnait le repos dont jouissait la colonie. Le gouvernement du marquis de la Varenne allait donner de l'aliment à ses loisirs; il augura bien de l'avenir dès que le hasard l'eut placé en présence de sa sœur de la même façon qu'il y avait placé Dubost.

V.

La porte de madame de Saint-Chamans fut plus hospitalière à Maubrac (c'était le nom du frère) qu'elle ne l'avait été au mari, celui-là ayant toujours été fort aimé de sa sœur, à cause de ses mauvaises qualités surtout. On sait que ce privilége de sympathie est réservé aux vauriens. Maubrac avait eu cet avantage sur Dubost, de n'avoir confié à qui que ce fût, dans sa surprise, la découverte heureuse qu'il venait de faire en la personne de madame sa sœur.

Voici comme cette bonne aubaine lui vint :

Ayant ouï parler du merveilleux étalage de luxe de la comtesse, de sa beauté et de ses élégances qui faisaient grand bruit, Maubrac fut poussé, d'abord, par un simple mouvement de curiosité, à vouloir voir de près cette *reine de pacotille*, comme on l'appelait, dont l'ancien monde avait consenti à se débarrasser en faveur du nouveau. Puis, à part soi, Maubrac s'était fait cette réflexion :

— Il est impossible qu'il n'y ait pas là quelque chose à gagner à la force du poignet, à la pointe de l'épée ou à la souplesse de l'échine. On ne dit pas tant de mal d'une femme, et un pays tout entier ne la hait point de la sorte, sans qu'elle ait besoin d'un protecteur ou d'un vengeur. Allons y voir; c'est une fortune comme une autre à courir!

Maubrac était donc parti du fond de sa tannière, située à l'entrée des bois, sur la limite de la civilisation et de la sauvagerie. Là il vivait en relations à la fois avec les nègres *marrons*, les Caraïbes et les colons, n'ayant jamais, par intérêt, trahi ni les uns ni les autres, circonstance à laquelle il devait l'impunité qui l'avait couvert jusqu'alors.

Maubrac, vêtu de son plus propre habit, sa rapière au côté, se promenait le front baissé devant la demeure de madame de Saint-Chamans, rêvant au moyen de pénétrer dans cette maison, lorsqu'en

levant la tête vers la croisée, ses regards se rencontrèrent avec ceux de la comtesse. Maubrac se frotta les yeux pour s'assurer que sa vue ne le trompait point, et en même temps qu'il s'approchait sans façon pour y frapper, la porte s'ouvrit précipitamment et se referma de même. Une main le saisit par le bras et l'entraîna dans une chambre discrète.

— Mon frère, c'est toi ! s'écria la comtesse en se pendant au cou de Maubrac.

L'aventurier répondit par une étreinte sincère à cette tendre expansion de sa sœur.

— Vrai, lui dit-il, le hasard est bon diable, et il a parfois d'heureuses inspirations !

Maubrac raconta à sa sœur le but intéressé de sa visite, alors qu'il croyait s'adresser à une étrangère.

— Je ne te demande pas d'explications, dit-il à madame de Saint-Chamans, ce que je vois, ce que je sais, me suffit. Tu dois avoir besoin ou tu auras besoin de moi un jour ; me voilà donc à ton service de la tête aux pieds.

Madame de Saint-Chamans ne prit pas la peine de calmer des scrupules que son frère ne pouvait pas avoir.

— Oui, en effet, lui dit-elle, j'aurai besoin de toi sans aucun doute : mais, pour que tu me serves comme il convient, il faut que tu abdiques ton titre de frère, publiquement du moins.

— Soit! pour te servir, il n'est pas de sacrifice que je ne fasse. J'abdique ; mais combien me payeras-tu la couronne que je dépose à tes pieds?

— Le prix que tu voudras; nous règlerons ce compte plus tard. N'étant plus de ma famille, tu seras un ami de mon frère, recommandé à moi ; ma protection te retire tout naturellement de la misère où tu es plongé; tu passes au rang de favori, tu deviens le premier gentilhomme de ma maison... Tu auras, enfin, tous les honneurs et toutes les dignités que tu désireras... pourvu que tu ne sois jamais mon frère qu'entre ces quatre murs.

— Répondre à tes propositions, sœur bien-aimée, ce serait répéter mot pour mot tes paroles. C'est te dire donc que j'accepte le rôle que tu m'assigneras.

— Sous quel nom te connaît-on ici?

— Sous le simple nom de Maubrac, un nom percé au coude, comme ma casaque... tu vois. Casaque neuve et nom nouveau ne me nuiront pas.

— Tu prendras, ou plutôt tu seras censé reprendre, dès aujourd'hui, ton titre de chevalier, que tu ajouteras à ton nom, qui ne sonne pas mal.

— Va pour le chevalier de Maubrac !

Deux heures après, de Maubrac, puisque de Maubrac il y a, tout habillé de neuf, l'estomac bien lesté, la tête haute et droite comme un palmiste, la lèvre souriante, le poing sur la pomme de son épée, se promenait fièrement par les rues de Saint-Pierre, racontant à tout venant, et cherchant même les passants pour la leur raconter, son incroyable bonne fortune qu'il appelait sa restauration. La fable était aisée à mettre en circulation dans un pays et dans un temps où les déchéances de la nature de celle où Maubrac avait si longtemps végété, étaient fort communes. Des gentilshommes de la meilleure souche avaient passé par là, ou se trouvaient encore dans le même cas.

Quelques propos que ne s'épargnaient pas les colons dans leur irritation, avaient bien déjà chatouillé l'oreille du nouveau favori ; mais il n'avait pas voulu commencer trop tôt son métier de pourfendeur, feignant de ne les pas entendre, et remettant à plus tard pour prendre sa revanche. Seulement il fit ample provision de ces dires et propos pour tenir sa sœur au courant des antipathies qu'elle inspirait, elle et surtout le marquis de la Varenne.

— Je crois, dit-il à la comtesse en rentrant le soir, que j'aurai fort à faire le jour où tu me permettras de tirer l'épée. Il faut être juste aussi, ce marquis de la Varenne ne me va point; il sera cause de quelque malheur ici, et je conçois que les colons le haïssent. J'eusse été tout prêt, si par bonheur je ne t'avais pas rencontrée, à me ranger de leur côté contre lui.

— N'oublie jamais, répondit la comtesse d'un ton de menace, que ces mêmes colons, qu'ils haïssent ou qu'ils aiment M. de la Varenne, ce qui m'importe peu, ont fait à ta sœur la plus sanglante des injures.

— Laquelle, ma Claudine?

— Je leur ai fait l'honneur de les appeler à moi, de leur ouvrir les portes de ma maison, et ils ont refusé de répondre à mon appel, de franchir le seuil de ma demeure !

De Maubrac, par un geste rapide, moitié sérieux, moitié grotesque, tira son épée, et du haut de la croisée qu'il entr'ouvrit, il promena sur la ville de Saint-Pierre un regard de défi.

— Le moment viendra où ce généreux élan sera mis à profit, mon frère; sois tranquille, nous ne perdrons rien pour attendre.

Une des ambitions de madame de Saint-Chamans avait été, en effet, dès le premiers temps de son arrivée à la Martinique, d'attirer dans son salon, une cour au milieu de laquelle elle eût trôné de toute l'influence de cette fortune honteusement acquise, mais dont elle savait dissimuler l'origine. Elle avait beaucoup espéré, pour atteindre ce but, sur la vanité des créoles faciles à ces tentations. Elle avait oublié de compter avec le sentiment de leur dignité

et avec leur haine du despotisme. Son illusion ne fut donc pas de longue durée. La colonie entière lui avait tourné le dos, tant à cause de l'impudeur de son intimité avec la Varenne, qu'à cause de la tyrannie de ce dernier; on en faisait, non sans raison peut-être, remonter tout l'odieux jusqu'à elle.

Madame de Saint-Chamans n'avait point voulu renoncer à ses prétentions et à ses espérances; mais, sauf les deux ou trois marchands pris dans ses pièges, et à part quelques aventuriers anciens intimes de Maubrac, qu'elle se fût peu souciée de recevoir sans les projets qu'elle fondait sur eux, la comtesse avait vu avec rage sa maison resplendissante de fleurs et de lumières, désertée par ceux qu'elle y désirait attirer. Ce n'était pas pour le plaisir et l'orgueil qu'elle s'en promettait, que madame de Saint-Chamans avait mis une telle persistance à son ambition; son espérance la plus ardente était de voir, un jour, Henri d'Autanne et Du Buc les hôtes de son salon. Elle avait même donné mission à ses plus intimes affidés d'amener à tout prix chez elle les deux jeunes créoles. Elles attachait à cette victoire un prix que l'intérêt rehaussait.

On se souvient de l'étrange impression que la vue de Dubost avait produite sur la comtesse, lorsqu'elle l'avait aperçu causant avec Henri et Du Buc à son arrivée à Saint-Pierre. Cette rencontre, sujet de craintes poignantes pour madame de Saint-Chamans, lui faisait craindre qu'un ordre infidèlement exécuté de la part de ses esclaves, peut-être une surprise, ne remît Dubost en sa présence. Elle avait des raisons, que nous saurons plus tard, pour ne compter point sur la discrétion et le dévouement de Dubost, autant que sur ceux de Maubrac. La joie de madame de Saint-Chamans fut très grande en apprenant de la bouche de son frère que Dubost avait disparu de la colonie, où il était signalé comme déserteur.

Mais ce que la comtesse redoutait, c'était qu'avant sa fuite, Dubost eût fait peut-être quelque confidence à Du Buc. Là était le secret du besoin ardent que madame de Saint-Chamans éprouvait à revoir Du Buc et Henri d'Autanne.

Sa patience et son obstination furent récompensées. Harcelé par des sollicitations dont il n'avait pas saisi d'abord le sens véritable, Du Buc se décida, enfin, par curiosité et un peu par malignité, à se rendre au désir de la comtesse.

Au moment où elle vit Du Buc entrer dans son salon, madame de Saint-Chamans para ses lèvres de leur plus enivrant sourire, mais sans pouvoir défendre son visage d'une pâleur livide, et elle frissonna même de la tête aux pieds.

Le jeune créole s'étant incliné devant elle avec une courtoisie pleine de grâce et de respect, madame de Saint-Chamans se rassura un peu. Sa main tremblait, cependant, quand elle la tendit à Du Buc qui, en se courbant pour y poser ses lèvres, murmura ces mots :

— Si c'est de mécontentement contre moi que vous tremblez de la sorte, madame, vous avez grand tort. Si c'est d'émotion, je puis vous tranquilliser quand vous le voudrez...

— Tout de suite, monsieur Du Buc, fit la comtesse en prenant vivement le bras du jeune gentilhomme.

Il n'eurent pas de peine à s'isoler dans cette maison déserte :

— J'avais espéré, monsieur Du Buc, dit madame de Saint-Chamans, vous voir accompagné de M. d'Autanne. J'eusse été heureuse de relier avec lui une connaissance à peine ébauchée, pendant une traversée où nous nous trouvions l'un et l'autre mal à l'aise... Pourquoi donc M. d'Autanne n'est-il point venu?

— Henri, madame, est aussi bon fils que bon frère. Son vieux père est infirme, cloué à moitié sans défense, sur un fauteuil; sa sœur Antillia est insuffisante aujourd'hui à protéger et à garder le vieux chevalier d'Autanne. Il faudrait un bien impérieux devoir pour arracher Henri à cette sainte faction qu'il monte entre un vieillard et une enfant... Un plaisir et un honneur, deux choses que vous offrez à vos visiteurs, madame, ne suffisaient pas à détourner Henri... fût-ce pour m'accompagner, moi, son meilleur ami.

— C'est un fort brave jeune homme, fit la comtesse, et ce que vous me dites là de lui, redouble la sympathie qu'il m'a toujours inspiré.

— Je le lui répéterai, comtesse, répondit Du Buc en s'inclinant.

— Vous devez épouser sa sœur, dit-on.

— On dit vrai, madame : et c'est un bonheur qui se réalisera bientôt pour moi, je l'espère.

— C'est une fort belle personne que mademoiselle d'Autanne; je l'ai aperçue une fois à Saint-Pierre; elle a été fort remarquée, et M. de la Varenne m'a parlé de mademoiselle Antillia avec enthousiasme.

Un moment de silence suivit avec un visible embarras de la part de la comtesse, qui se faisant tout à coup un masque enjoué :

— A propos, monsieur Du Buc, s'écria-t-elle, qui était donc cet homme avec qui vous causiez sous mes croisées, le lendemain de mon arrivée à Saint-Pierre?

Du Buc feignit l'ignorance et l'étonnement.

— Cet homme, reprit la comtesse, qui s'est arrêté devant vous, au moment où M. d'Autanne et vous alliez vous séparer...



— Je ne me souviens pas, fit Du Buc.

— Pourtant vous l'avez pris par le bras, alors qu'il frappait avec un entêtement déplacé à ma porte.

— Il se peut, reprit le créole ; je n'aurai fait en ce cas que mon devoir en vous débarrassant d'un importun.

En disant ces mots, Du Buc tenta de s'affranchir de l'étreinte où le retenait le bras de la comtesse passé sous le sien.

— Je vous remercie de cette galante prévenance, reprit madame de Saint-Chamans ; mais là ne se borna pas votre intervention, et il ne se peut pas que vous ayez oublié tout à fait cet incident, car vous avez ensuite emmené cet homme avec vous.

— Allons, fit Du Buc, en paraissant se résigner, je vois bien que vous avez une mémoire qui déroute les plus fermes résolutions.

— Enfin !

— Cet homme dont vous parlez était fou... à lier ou à noyer...

— Ah ! et que vous a-t-il donc conté ?

— Des sornettes à dormir debout.

— Encore?

— Ne s'était-il pas imaginé que vous étiez... Mais pardon, comtesse, je ne sais pas, en vérité, si je dois vous répéter les insolents propos de ce maraud...

— Dites, au contraire, dites, je vous prie, fit madame de Saint-Chamans avec une curiosité naïve parfaitement jouée.

— Eh bien ! continua Du Buc en feignant de se laisser arracher les paroles une à une, ce fou ne s'était-il pas imaginé que vous étiez... sa femme?...

— Sa femme? murmura la comtesse avec un étonnement plein de candeur.

— Oui, tout simplement sa femme, laquelle, ajouta ce misérable, aurait été fille de chambre chez le président de Lamoignon, de qui il était, lui, le perruquier...

— Voilà, vous en conviendrez, monsieur Du Buc, une méprise qui ne laisse pas que de m'être flatteuse.

La comtesse prononça ces mots sur un ton et avec un sourire de grande dame qu'un propos de laquais ne peut pas atteindre ; si bien que le créole sembla hésiter.

— Ma foi, reprit-il, ce début me mit en goût de curiosité, et comme Dubost, car c'est le nom de ce pauvre fou, me paraissait en veine, je le poussai à des...

— A des confidences?

— Si l'on peut appeler ainsi les sottises qu'il m'a débitées.

— Voyons, voyons toujours ! je ne serai pas fâchée d'entendre mon histoire... en effigie.

— Soit !... madame Dubost donc, je ne vous fais pas l'injure de songer à vous en vous rapportant ce roman, — madame Dubost, dis-je, aurait été d'un grand secours à M. de Lamoignon dans les spoliations odieuses qu'on l'accuse d'avoir commises contre les traitants dans cette fameuse campagne des Chambres de justice qu'il présida.

Du Buc regardait obliquement la comtesse ; son visage était toujours souriant. De son côté, celle-ci fixa sur Du Buc impassible, et jouant admirablement l'incrédulité, ses yeux où ne brilla pas un éclair de colère, où ne passa pas un nuage d'inquiétude.

— Continuez donc, dit-elle au jeune homme, cela m'amuse considérablement.

— Dubost, reprit le créole, me raconta entre autres cet épisode, qu'un traitant nommé Bou... Bour...

— Bourvalais, peut-être?

— C'est cela même.

— Je l'ai parfaitement connu ; c'était un ancien laquais parvenu, fort habile homme, et qui avait très bien appris de son maître l'art de porter l'habit, de prendre le tabac et de secouer son jabot ; un singe de belles manières ! Ces gens-là sont curieux d'imitation ! Eh bien ! Qu'est-il arrivé à Bourvalais ?

— Bourvalais avait été taxé par la Chambre de justice à rendre gorge de douze cent mille livres. Dubost se mit en tête de l'aller trouver, et lui proposa, moyennant un pot de vin de trois cent mille livres, de le faire rayer de la liste des poursuites Son plan était, connaissant la cupidité de M. de Lamoignon, de partager avec son maître les trois cent mille livres, à la condition de rayer en effet Bourvalais de la fatale liste.

— Qu'arriva-t-il alors? demanda madame de Saint-Chamans.

— Il arriva que M. de Lamoignon, déjà repu par des prévarications sans nombre de la même espèce, n'avait convoité de l'immense fortune de Bourvalais et de son luxueux mobilier que deux seaux d'argent — deux chefs-d'œuvre d'orfèvrerie — destinés à faire rafraîchir le vin. Il avait, en conséquence, donné mission à madame Dubost de faire à Bourvalais la proposition de sa grâce, moyennant l'abandon des deux seaux d'argent. Mais l'habile femme trouvant que c'était, en vérité, trop peu, avait stipulé, en outre, un prix de cent cinquante mille livres qui lui furent bel et bien comptés par Bourvalais, heureux d'échapper à la spoliation et à l'exil à si bon compte !

— C'est fort adroit cela, savez-vous ? murmura madame de Saint-Chamans.

— Aussi Dubost fut-il tout déconfit quand le



traitant lui répondit qu'il avait passé, marché deux heures auparavant avec quelqu'un des domestiques du président. Furieux, le laquais n'eut rien de plus pressé que de dénoncer le fait à M. de Lamoignon qui fit rendre gorge, à son profit bien entendu, à l'indiscrète fille de chambre. Mais il la récompensa, paraît-il, de son habileté, toujours au dire de Dubost, en faisant d'elle sa maîtresse.

— Cette récompense, si c'en était une, fut bien méritée, n'est-ce pas?

— A coup sûr. Quant à Dubost, de crainte qu'il ne révélât ce secret, il fut condamné, sous je ne sais quel prétexte, aux galères d'où il parvint à s'échapper pour venir aux îles. Voilà bien j'espère, une histoire de fou!

— Tout cela peut être très possible, au contraire, murmura la comtesse. Mais si par le fait d'une de ces ressemblances, que le hasard explique quelquefois, ce pauvre diable a cru reconnaître en moi sa femme, il a dû être bien étonné, bien émerveillé, de la voir grande dame et au rang où je suis.

— Eh bien! c'est là, au contraire, ce qui a paru l'étonner le moins. Elle est capable de tout, a-t-il dit. Et quand j'ai voulu lui faire comprendre la vanité de son insolente supposition : — Oh! elle sera parvenu, m'a-t-il répondu, à ensorceler le vieux Lamoignon. Voilà où l'injure commençait pour vous, madame, et j'ai dû imposer silence à ce fou en le menaçant de lui plonger la tête dans la mer. Je n'ai eu véritablement raison de son incroyable obstination qu'en lui démontrant à quoi s'expose un laquais qui ose insulter, même par la pensée, une femme de votre qualité.

— Et qu'avez-vous fait de ce malheureux?

— Ma foi, je l'ai laissé en proie à une profonde agitation. Il aura été pris de remords par la suite, dans un accès de raison. Ce qu'il est devenu, je n'en sais rien. Toujours est-il signalé déserteur...

— J'en ai regret. J'aurais voulu voir cet homme, causer avec lui, le convaincre...

— De son erreur? Ah! madame, pouviez-vous descendre si bas? Tenez, réjouissez-vous, au contraire, de sa disparition; vous le voyez, on est injuste envers vous dans ce pays, et cette injustice paraît barbare à ceux qui vous approchent. Mais vous payez les fautes et les erreurs de M. le marquis de la Varenne. Eh bien! qui sait si des propos de ce fou, la malignité publique n'eût pas tiré une arme bien aiguisée, bien affilée, avec laquelle on eût tranché votre réputation. Dubost est bien où il est, ne vous inquiétez pas de lui.

— Merci des paroles que vous venez de dire, monsieur Du Buc, interrompit la comtesse. Êtes-vous donc de mes amis, vous?

— Si vous voulez bien me faire l'honneur d'agréer à ce titre mes services, madame...

— Vous me consolez en ce moment de tout ce que j'ai souffert depuis mon arrivée en ce pays.

En quittant la comtesse, le jeune créole s'en alla murmurant :

— Ton mari est, en effet, en lieu sûr. Les cachots de mon habitation sont creusés à dix pieds sous terre, bien maçonnés et garnis de solides barres de fer. Va, j'entretiens la colère du tigre qu'un jour je lâcherai sur toi!

VI.

Madame de Saint-Chamans, après le départ de Du Buc, avait rejoint la Varenne.

— Vous voyez, mon cher marquis, lui dit-elle avec un calme habilement joué, comme vos créoles continuent à m'insulter! Je renonce, à partir de ce soir, à leur offrir mes salons dont ils ne veulent pas...

— Je vous approuve, et je vous vengerai...

— Merci bien. Mais j'ai une grâce particulière à vous demander.

— Laquelle, ma chère Claudine?

— C'est que vous fassiez arrêter M. Du Buc, et que vous lui fassiez couper le cou ou tout au moins la langue.

— Comment choisissez-vous justement le seul des créoles qui se soit montré, sinon empressé, du moins sensible à votre appel? Conservez rancune à M. d'Autanne, que vous avez trop honoré de vos instances, je le comprends; mais M. Du Buc...

— J'eusse préféré une impolitesse de sa part à l'insulte qu'il m'a faite.

— Quelle insulte donc?... dites-la moi...

— Il est de ces choses, mon ami, dont une femme désire qu'on respecte le secret. Si vous vous en rapportez à ma parole, sachez que M. Du Buc m'a insultée, et...

— Ne vous emportez pas, chère Claudine; votre déclaration me suffit, et sans que j'insiste davantage pour savoir le motif de votre haine contre Du Buc, je vous laisse le soin de trouver et de me fournir l'occasion de vous venger...

— L'occasion... ou le prétexte?

— Même le prétexte.

— Je le trouverai!... Ah! murmura la comtesse, quand la Varenne l'eut quittée, je saurai bien où M. Du Buc a enfermé Dubost, sans doute pour se servir de lui contre moi... Le misérable! m'a-t-il assez torturée ce soir!... Il me payera cher cette comédie de sourires et de coquetterie!...



Comme son frère passait en ce moment près d'elle :

— Maubrac, lui dit-elle, viens, que nous causions ensemble d'un projet que j'ai conçu.

La comtesse ferma au verrou la porte de sa chambre. Maubrac s'allongea tout éperonné sur un sopha et écouta.

Le lendemain de la conversation échangée entre Maubrac et sa sœur, conversation dont les événements qui suivent vont révéler le sens, le lendemain, dis-je, Maubrac que ses habitudes avaient lié d'intérêt tant de fois avec les esclaves *marrons* et leurs chefs, se rendit à son ancien *ajoupa*, sur la lisière de la montagne Pelée. Maubrac avait apporté avec lui un quartaut de bonne eau-de-vie, et de l'argent plus que ses poches n'en avaient contenu jusqu'alors.

Depuis un mois qu'il avait abandonné ce repaire moitié sauvage, pour goûter de la vie qu'il avait menée, l'herbe avait crû avec un luxe envahissant autour et dans l'intérieur de la cabane. Maubrac fit un peu la grimace en songeant au lit voluptueux, à la bonne chère, aux douceurs élégantes qu'il venait de quitter pour ce bouge d'où les herbes semblaient vouloir le chasser. Le toit de l'ajoupa et les bambous qui en formaient les murailles apparaissaient au milieu des haziers et des plantes grimpantes, comme la ruine d'un antique monument.

Maubrac remarqua cependant que l'herbe avait été foulée autour de la cabane, et que les quelques légumes laissés en terre au moment de son départ avaient été moissonnés. Un mousquet oublié dans un coin de l'ajoupa avait également disparu. A une centaine de pas de la porte, obstruée par une barrière de verdure, il ramassa un *bangala* (1) dont le bout ferré portait des taches de sang caillé, ainsi qu'un long couteau que l'humidité du sol avait rouillé.

— Non-seulement, pensa Maubrac, on m'a fait l'honneur de me venir visiter en mon absence, mais encore on a pillé mes terres et dévalisé l'intérieur de ma maison; de plus on s'est battu sur mon territoire.

Il n'était pas douteux pour Maubrac que la lutte se fût passée entre nègres, les armes trouvées le disaient assez; preuve à peu près certaine que les *marrons* de Fabulé et ceux de Macandal s'étaient rencontrés en ce lieu.

— C'est bien de l'honneur pour moi, en vérité, murmura le colon, que ma maison soit le but des pèlerinages des deux bandes ennemies !...

Maubrac ne savait pas combien de temps durerait son exil dans l'ajoupa; il fallut donc songer à en rendre le séjour, sinon agréable, du moins possible. Aidé par un esclave dont il s'était fait accompagner, il eut recours au moyen le plus expéditif et le plus pratiqué dans le Nouveau-Monde pour défricher les terres : il mit le feu aux herbes de l'intérieur de la cabane. L'aventurier fut médiocrement satisfait de voir fuir devant cet incendie, où il y avait plus de fumée que de flammes, deux ou trois nichées de serpents épouvantés. Cette découverte le décida à faire la même opération autour de la cabane. L'incendie, qui avait là de l'aliment à satiété, s'étendit sur un vaste espace, en répandant dans l'air une fumée épaisse et noire qui dura toute l'après-midi et jusqu'au soir; à ce moment, la flamme basse et bien nourrie, commença de répandre une lueur sinistre qui roulait à ras de terre comme une vague de feu.

Après qu'il eut purgé sa retraite, Maubrac dit au nègre qui l'accompagnait :

— Maintenant, va-t'en faire bonne garde ou bonne chasse à l'entour; et le premier *marron* que tu rencontreras, amène-le moi en lui disant qui l'attend ici.

Maubrac se servait de ce nègre, comme les chasseurs de bêtes fauves se servent de certains animaux qu'ils offrent en holocauste à la voracité du tigre ou de la panthère.

Le nègre, pour qui la tentation était bien forte de se trouver seul et libre en plein pays de *marronnage*, voulut cependant sonder les intentions de l'aventurier. Il lui posa donc naïvement cette question :

— Si, au lieu de pouvoir conduire ici les *marrons* que je rencontrerai, ce sont eux qui m'entraînent au fond des bois?

— Imbécile, répondit Maubrac, t'imagines-tu qu'en te conduisant ici, je n'ai pas fait à l'avance le sacrifice de ta personne? Crois-tu que j'aie espéré de pouvoir de ramener à Saint-Pierre? Est-ce que le poisson que tu jettes à la mer après l'avoir pêché, s'avise de revenir sur le rivage? Amène-moi donc d'abord des *marrons*, après quoi tu partiras avec eux, s'il te semble bon; je n'y prendrai pas garde.

— Merci, maître, répondit le nègre avec joie.

Et il partit en courant.

Maubrac s'allongea dans un hamac et attendit, l'œil et l'oreille au guet. Soit que les émanations du quartaut d'eau-de-vie eussent pénétré jusqu'au fond des bois, soit que l'incendie des haziers et des herbes de l'ajoupa eût paru aux nègres de loin, un signal leur annonçant le retour d'un hôte ami, toujours est-il que vers le milieu de la nuit, Maubrac entendit un bruit de pas légers, et, à travers les

(1) Bâton ferré qui était une arme terrible entre les mains des nègres.

bambous mal joints, il aperçut la lueur rougeâtre d'un flambeau de résine. Il sauta à bas de son hamac, et attendit de pied ferme les visiteurs qui lui arrivaient.

— Qui va là? cria-t-il.

— Est-ce vous, compère Maubrac? demanda une voix que le colon reconnut bien.

— Oui, Fabulé, c'est moi, tu peux t'approcher.

Fabulé s'avança suivi de deux compagnons et salua familièrement Maubrac.

— Est-ce mon nègre qui t'a conduit ici? demanda l'aventurier.

— Quel nègre?

— Un drôle que j'avais mis en faction pour avertir le premier de vous qu'il rencontrerait, que j'étais ici, et désireux de te voir, compère. Si tu n'as point rencontré ce coquin, c'est qu'il sera déjà parti *marron*.

— Est-il à vous, ce nègre?

— Tu sais bien, Fabulé, que je n'ai plus d'esclaves. J'en ai possédé deux; ils sont allés l'un après l'autre dans ton propre camp, et tu me les as gardés. Non, celui-là m'avait accompagné pour me servir pendant les quelques jours que je viens passer à la campagne, au milieu de vous. On me l'avait prêté, et je lui avais permis de partir dès que je n'aurais plus besoin de lui.

— C'est un misérable! s'écria Fabulé avec une indignation sérieuse; voulez-vous, maître, qu'on le recherche et vous le ramène?

Cette proposition du chef *marron* n'étonna pas Maubrac; il savait par expérience combien est fantasque le caractère du nègre. Dans la pensée de Fabulé, cet esclave n'était pas dans une condition à s'évader; il avait abusé d'une confiance dont il n'était pas digne.

— Je ne tiens pas à ce drôle, répondit Maubrac; je n'ai plus besoin de lui, puisque te voilà, et même je te fais cadeau de sa personne; s'il vient à ton camp, garde-le, il sera de bonne prise.

— Merci, maître, répondit Fabulé, en s'asseyant sur le quartaut d'eau-de-vie qu'il regardait, depuis son arrivée, d'un œil de convoitise, et il reprit : Je vous croyais devenu tout à fait riche et puissant?

— Tu ne te trompes pas, compère; aussi t'ai-je dit tout à l'heure que j'étais venu passer quelques jours à la campagne pour te voir et causer avec toi. La fortune ne me rend ni oublieux ni ingrat.

— Et qu'est-ce que vous avez donc à me dire, maître? demanda le nègre en battant un air de danse sur les douves du petit baril.

— Oui, je suis devenu riche, Fabulé; je suis l'ami, le protégé, le favori de la comtesse de Saint-Chamans. Sais-tu de qui je veux parler en te nommant cette dame?

— Parfaitement, répliqua le nègre; c'est, dit-on, une très jolie dame, très généreuse, très bonne, et que les créoles détestent. Raison de plus pour que nous l'aimions, nous autres!

— A merveille! Eh bien! madame de Saint-Chamans, à qui j'ai parlé de toi, de ta bravoure, de tous tes mérites, enfin, m'a chargé de t'offrir son amitié, sa protection, ce baril d'eau-de-vie sur lequel tu es assis, et l'argent que j'ai dans ma poche, en échange d'un service...

— Je suis prêt à tout! s'écria Fabulé en enlevant la bonde du quartaut et il but à grandes gorgées l'eau-de-vie qu'il versait dans le creux de sa main.

— Il va sans dire, reprit Maubrac, que la protection de la comtesse, celle du gouverneur et la mienne te sont acquises, avec l'impunité la plus entière. Tu pourras donc t'y prendre, pour réussir, de telle façon que tu voudras.

— De quoi s'agit-il? demanda le nègre en faisant claquer ses lèvres repues, et en reprenant sa première position à cheval sur le baril.

— Il y a à la Martinique un créole que madame de Saint-Chamans abhorre. Il l'a insultée, blessée dans sa dignité.

— Une dame qui est si bonne et qui a de la si bonne eau-de-vie!

Et comme si un souvenir irrésistible se fût emparé de son palais, Fabulé s'assit par terre, enleva de nouveau la bonde du quartaut, emplit un petit *couï* qu'il portait dans sa poche, passa une rasade à Maubrac, puis à chacun de ses deux compagnons, et, pour son compte, vida deux fois le *couï*.

— Comment se nomme ce créole? demanda-t-il en se dressant sur ses pieds.

— Il s'agit de M. Du Buc, le connais-tu?

— Parbleu! si je le connais. Eh bien! qu'est-ce que la bonne maîtresse veut qu'on lui fasse? Faut-il le tuer?

— Non, il faut tout simplement le ruiner, d'abord, en faisant révolter ses nègres, en mettant le feu à sa case. Surtout, n'oublie pas ceci, Fabulé, tu profiteras du désordre où sera l'habitation pour fouiller les cachots et enlever un blanc que la comtesse soupçonne M. Du Buc d'y avoir enfermé.

— Ensuite?

— Tu enlèveras ce blanc, et tu le conduiras à ton camp.

— Que faudra-t-il faire de lui?

— Le bien cacher et le bien enchaîner, de peur qu'il ne s'évade ou qu'on ne le reprenne, et attendre les ordres de la comtesse.

— Je suis prêt. Dans deux jours, Fabulé, la torche dans une main et le couteau dans l'autre, aura payé à la bonne madame le prix de son amitié... et de son eau-de-vie.



— Tu réponds du succès, compère?

— J'en réponds. Joachim, reprit Fabulé en s'adressant à l'un des deux nègres qui l'avaient accompagné; mets-toi vite en route pour l'habitation Du Buc, et dis au commandeur que je l'attends demain, dans la nuit, devant les bambous de la rivière Blanche.

— Es-tu sûr de ce commandeur? demanda Maubrac.

— Sur un ordre de moi, il sèmera la révolte dans toute l'habitation.

— Adieu, compère.

— Adieu, maître.

Fabulé s'éloigna emportant son baril d'eau-de-vie, et faisant sonner ses poches où Maubrac avait versé deux poignées d'argent. Maubrac avait trouvé moyen de faire des économies. Il creusa un trou dans un coin de l'ajoupa et y enterra le restant de la somme.

— Que l'herbe y pousse maintenant, murmura-t-il, et qu'elle lui soit légère!...

Maubrac n'espérait pas que sa mission fût si promptement terminée. Heureux de ce rapide dénoûment, il s'apprêtait, dès le matin, à se mettre en route, lorsque Macandal apparut sur le seuil de l'ajoupa.

— Ma foi! pensa l'aventurier, je ne devais pas manquer d'être promptement débarrassé de ma corvée : si je n'avais reçu, hier au soir, la visite de Fabulé, celle de Macandal, ce matin, mettait fin à mon exil. L'un ou l'autre, cela m'importe peu. — Bonjour, compère, ajouta-t-il en s'adressant au mulâtre.

— Vous avez besoin de moi, maître? demanda le chef en examinant scrupuleusement l'intérieur de l'ajoupa.

— Qui t'a dit cela?

— Votre nègre, qui est venu jusqu'à mon camp m'annoncer votre arrivée, le désir que vous aviez de me voir, et me faire part que vous étiez chargé de m'offrir un baril d'eau-de-vie.

Maubrac se mordit les lèvres.

— De quel nègre veux-tu parler? demanda-t-il.

— De celui à qui vous aviez donné la permission de partir *marron*, dès qu'il m'aurait envoyé à vous. Il s'est récompensé lui-même en entrant à mon camp, où il a été le bien-venu. Vous n'espérez pas que je vous le ramène, n'est-ce pas?

Maubrac se sentit confus et intimidé.

— Où donc est le baril d'eau-de-vie? fit Macandal, et quel service voulez-vous de moi, maître.

Maubrac prit le parti de tout avouer.

— Ma foi, mon pauvre compère, dit-il à Macandal, je n'avais pas chargé ce nègre de t'avertir, toi plutôt que Fabulé. Ce dernier est venu hier au soir, il a passé la nuit ici, et il a emporté le baril d'eau-de-vie.

Au nom de Fabulé, Macandal poussa un rugissement.

— Et vous lui avez demandé le service que vous attendiez de moi?

— Naturellement, mon compère; mais sois tranquille, avant peu de temps j'en appellerai peut-être à ton dévoûment aussi.

— C'est bien, répondit Macandal d'une voix sombre. Et quelle espèce de service lui avez-vous demandé, à ce nègre? ajouta-t-il sur un ton où perçaient et sa haine contre Fabulé, et le mépris qu'il professait pour son rival.

Maubrac comprit qu'il fallait agir avec prudence.

— Si c'était à toi, répondit-il à Macandal, que j'eusse demandé ce service et que Fabulé m'eût posé la question que tu me poses, je lui eusse répondu...

— Que vous vouliez garder votre secret, interrompit le mulâtre, c'est juste, monsieur Maubrac, gardez-le. — A part soi, Macandal ajouta : Heureusement, j'étais caché derrière l'ajoupa, et j'ai tout entendu. M. Du Buc sera prévenu à temps.

— Tu ne m'en veux pas, Macandal, fit Maubrac, qui commençait à s'inquiéter de l'air sombre et réfléchi du mulâtre.

— Moi, maître? Et de quoi vous en vouloir? Fabulé a été plus prompt que moi, cette fois encore; il arrive toujours chez vous le premier, même quand il s'agit de voler le mousquet que vous aviez laissé dans votre ajoupa, et de dévaliser vos plantations. Mes nègres n'ont pas été assez forts pour défendre la propriété d'un ami; ils ont été battus et vaincus à votre porte... C'est encore pour lui sans doute que vous avez enterré dans ce coin... je ne sais quoi?...

— Là? fit Maubrac en montrant la terre fraîchement remuée où il venait de cacher son argent.

— Oui, là, reprit le mulâtre.

— Eh bien! j'ai enterré dans ce coin une poignée d'argent que je te donne en compensation du baril d'eau-de-vie.

Maubrac se croyait quitte à bon marché en sacrifiant ses épargnes.

— Merci, répliqua brusquement Macandal; je n'ai pas besoin de cet argent. Je rends gratuitement les services qu'on me demande. Vous le verrez quand l'occasion se présentera.

L'aventurier avait hâte de s'éloigner; la présence du mulâtre le mettait mal à l'aise. Il éprouvait comme un mauvais pressentiment de cette préférence involontaire qu'il avait accordée à Fabulé dans l'accomplissement d'une mission à la fois difficile et périlleuse.

Il savait Macandal bien autrement intelligent que son rival; mais il était trop tard pour en appeler au concours du premier. Lui confier maintenant un secret que, d'après la conversation de Macandal, il croyait ignoré de celui-ci, c'était risquer de compromettre l'entreprise. Par haine contre le nègre, par dépit ou par caprice même, le mulâtre était capable de le faire échouer.

— Adieu, compère! lui dit-il, je reviendrai ici un jour, bientôt sans doute, exprès pour te voir. Mon signal sera une torche hissée au haut de ce palmiste.

— Je serai exact à l'appel, répondit Macandal. Au revoir donc, maître!

Quand Maubrac fut parti, Macandal déterra l'argent de l'aventurier, et alla le jeter dans un ravin au fond duquel roulait un de ces nombreux ruisseaux dont est sillonnée la Martinique et qui deviennent, aux jours de tourmente, des torrents formidables.

— Fabulé serait capable de découvrir cet argent, murmura Macandal; et moi, je n'en ai pas besoin.

Macandal lança les deux poignées de monnaie dans le gouffre avec un naïf dédain, qu'un philosophe de la civilisation eût envié. Il écouta les pièces rebondir et sonner sur les roches qui servaient de lit au ruisseau; penché sur le ravin, il suivait, avec une joie qui se reportait surtout à la déception qu'éprouverait Fabulé, la chute de ces pièces d'or et d'argent dont il faisait si peu de cas, lui.

Ce n'étaient pas seulement la haine et la jalousie qui avaient inspiré à Macandal la résolution d'avertir Du Buc du complot tramé contre lui, c'était surtout son dévouement pour la famille d'Autanne. Or, Macandal, parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans l'intérieur de la maison de son ancien maître, savait que Du Buc était fiancé à Antillia. Ruiner Du Buc, c'était attenter à l'avenir d'Antillia, c'était jeter le deuil dans la famille d'Autanne.

Macandal se dirigea en plein jour, au risque de se faire arrêter, au risque de sa vie même, vers l'habitation d'Autanne, de manière à devancer le messager de Fabulé.

VII.

Macandal courut directement à la case de M. d'Autanne. Ses anciens compagnons d'esclavage le regardaient avec étonnement passer silencieux et calme dans son audace; ils n'osaient en croire leurs yeux, que ce mulâtre *marron*, sous la menace du fouet, de la prison, bravât ainsi en plein jour, sur sa propre habitation, l'autorité et le courroux du maître. Ses meilleurs amis, ses plus dévoués affidés, détournaient la tête pour ne le point voir. Macandal comprenant cette réserve et cette crainte, ne chercha à adresser la parole à aucun d'eux. Il traversa pareil à un fantôme ou à un Dieu, ce troupeau d'esclaves stupéfaits.

Macandal continua son chemin, sans s'émouvoir. Dans le voisinage des dépendances de la maison il avisa Lucinde assise sur le seuil d'une porte, le visage caché dans ses deux mains et plongée dans une rêverie si profonde, qu'elle n'entendit pas venir le mulâtre. Celui-ci toucha l'épaule de Lucinde, qui se leva en poussant un grand cri.

— Es-tu fou? dit-elle au fugitif, de venir en plein jour ici? Vas-tu recommencer ton insolente entreprise et vouloir dîner à la table de M. d'Autanne? Oh! va-t'en, Macandal, sauve-toi au nom du ciel!

Le mulâtre écouta froidement et sans sourciller cette explosion de crainte de la part de Lucinde.

— Tiens, reprit celle-ci en voyant que Macandal demeurait immobile et impassible, j'avais tout à l'heure de mauvais pressentiments; quand je fermais les yeux, je voyais le ciel tout noir... Va-t'en, te dis-je.

— Tu avais raison d'avoir de sinistres pensées, Lucinde, car d'effroyables malheurs menacent cette maison; mais ce n'est pas pour moi qu'il faut craindre. Je viens, au contraire, conjurer ces malheurs.

— De quels malheurs parles-tu?

— Conduis-moi vite dans ta case et va dire à M. Henri, secrètement, que je l'y attends.

— Dire à M. Henri que tu l'attends! murmura la jeune négresse avec terreur.

— Ne crains rien, va; M. Henri ne m'arrachera pas un cheveu. Il me remerciera au contraire.

Lucinde obéit avec trouble aux ordres de Macandal; elle l'introduisit dans sa case, et alla toute tremblante prévenir Henri sans oser prononcer devant lui le nom de Macandal!

Quand le jeune créole se trouva en présence de l'esclave, celui-ci lui dit d'une voix ferme et résolue :

— Maître, je suis Macandal.

Henri frissonna en fixant un regard de surprise sur le mulâtre, dont le visage ému accusait cependant une certaine confiance dans le résultat de la démarche qu'il accomplissait à ce moment.

— Ah! c'est toi qui es Macandal, murmura Henri qui ne pouvait croire que ce coupable vînt se jeter au-devant du supplice, sans qu'un grave motif le poussât à agir ainsi.

— Vous pouvez, maître, reprit-il, me faire arrêter, jeter au cachot, fouetter; je me livre à vous. Mais quand vous m'aurez entendu, vous jugerez si je mé-



rite un châtiment ou la conservation de ma liberté.

— Parle, fit Henri; et pourvu qu'il ne te prenne pas la fantaisie d'insulter de nouveau mon père et ma sœur, en voulant t'asseoir à leur table, si en effet tu m'apportes quelque grande nouvelle, je te promets de te laisser partir d'ici aussi librement que tu y es venu.

Macandal raconta alors à Henri, dans tous ses détails, la scène à laquelle il avait assisté, la nuit précédente, et lui révéla le projet arrêté entre Fabulé et Maubrac.

— Tu es certain, lui demanda Henri, que c'est la comtesse de Saint-Chamans qui est l'âme de ce complot?

— J'en suis certain, maître.

— Quel parti crois-tu le plus prudent à prendre, Macandal? Faut-il arrêter Fabulé ou le commandeur de l'habitation de M. Du Buc?

— Vous ne parviendrez pas à vous emparer de Fabulé, je le sais; empêchez plutôt le commandeur d'aller au rendez-vous. Partez vite pour l'habitation de M. Du Buc, maître, si vous voulez éviter de bien grands malheurs.

— Ce n'est pas assez de nous assurer de ce commandeur, il faudra encore...

— Vous me direz vos projets plus tard, monsieur Henri; courez au plus pressé.

— Tu as raison, Macandal. Tu seras libre; mais attends mon retour avant que de partir.

— C'est dit, maître, je vous attendrai.

Cinq minutes après, Henri montait à cheval et partait au galop pour l'habitation Du Buc.

— Ce pays est perdu! pensait le jeune créole, pendant que son cheval l'emportait avec la rapidité du vent. Ce pays est perdu, si une intrigante, pour servir ses vengeances, déchaîne contre nous les hyènes, et que nous soyons obligés d'en appeler aux tigres et aux lions pour nous défendre!

Henri n'avait voulu répondre à aucune des questions d'Antillia, chez qui son air inquiet avait excité une curiosité soucieuse. Henri avait une grande foi dans le cœur et dans l'esprit de sa sœur. Ce n'était donc point par défaut de confiance qu'il avait refusé de donner à la jeune fille les explications qu'elle demandait, c'était par crainte que quelque oreille indiscrète ne surprît cette confidence. Henri se borna à lui dire :

— Fais-toi conduire par Lucinde à l'endroit d'où je viens, et commande à l'homme que tu y trouveras de te répéter les mêmes paroles qu'il m'a dites. Au revoir, sœur, bon courage et bon espoir.

Macandal, après le départ d'Henri, s'était retiré dans le coin le plus obscur de la case, la tête penchée sur sa poitrine, les bras croisés dans l'attitude que l'on a donnée au Spartacus brisant ses fers. Macandal, qui certainement n'avait jamais entendu parler de Spartacus, méditait, à ce moment, sur l'issue possible de cette lutte où il allait peut-être jouer un rôle qu'il n'avait pas encore pu entrevoir.

La présence d'Antillia troubla son rêve, mais y ajouta en même temps un splendide éclat qui éblouit les yeux du mulâtre. Seulement, l'horizon de son ambition s'était élargi, et la beauté de la jeune créole lui avait apparu comme le soleil d'un ciel jusqu'alors caché à ses regards. Macandal avait grandi dans sa pensée et dans sa propre estime, en proportion du rôle qu'il allait remplir. Il s'était dépouillé de son humilité, de son ignominie d'esclave *marron*, et il avait pris l'âme, les passions, l'orgueil d'un héros. Pour la première fois, il avait osé regarder en face une femme blanche, la fille de son maître, avec les yeux d'un homme et non plus avec ceux d'un esclave.

Il demeura un instant immobile, contemplant Antillia, et frissonnant aux paroles qu'elle prononça; un nuage passa sur son cerveau et obscurcit sa pensée. Il ne put articuler un seul mot, et tomba à genoux devant la jeune fille, dans une attitude où celle-ci ne vit que du respect et de la soumission.

Lucinde ne se méprit point sur l'émotion et le trouble de Macandal. Elle se rappela tout à coup l'enthousiasme avec lequel le mulâtre lui avait souvent parlé de sa jeune maîtresse. Ce fut comme un éclair dans la pensée de Lucinde, qui sentit son cœur se serrer, et ses dents coupèrent ses lèvres; le sang lui jaillit du cœur au cerveau, et elle ne put définir, en ce moment, qui elle haïssait le plus d'Antillia ou de Macandal.

C'eût été un tableau curieux à peindre, comme expressions diverses, que celui de ces trois personnages : l'un, maître à peine d'une passion subitement révélée, dont l'énergie s'épanouissait sur son visage avec une naïveté toute primitive; l'autre, abritée dans l'orgueil de sa race et de son rang, ne soupçonnant pas qu'un esclave *marron* pût avoir tant d'audace, acceptait cet hommage avec une candeur charmante; enfin Lucinde, frappée au cœur et mordue par le serpent de la jalousie, contemplait d'un regard plein de haine ce spectacle, que sa pensée n'aurait pu concevoir.

Antillia retira doucement sa main sur laquelle Macandal s'était courbée.

— Macandal, lui dit-elle, mon frère t'ordonne de me confier la cause de son départ précipité.

Le mulâtre se releva, et s'adressant à Lucinde :

— Le secret des blancs ne nous appartient pas, dit-il à la négresse. Laisse-moi seul avec mademoiselle Antillia.

Lucinde demeura immobile à sa place. Je n'affir-

merais pas qu'elle eût compris l'ordre que Macandal venait de lui donner.

— N'as-tu pas entendu? reprit le mulâtre.

Lucinde ressentit au cœur un froid glacial; elle se retira lentement et comme à regret. Elle feignit de s'éloigner, puis revint et colla son oreille contre la porte que Macandal avait fermée avec précaution. Elle entendit ainsi la confidence entière du complot. Ce secret, surpris en pleine ébullition de haine et de jalousie par la jeune négresse, lui parut être une arme que le ciel envoyait à sa vengeance. Lucinde, en proie à une sorte de délire, s'enfuit rapidement sans savoir où la fièvre poussait ses pas. Une sorte d'instinct la mit sur le chemin des bois de la montagne Pelée. Elle marcha de la sorte jusqu'à la nuit, s'arrêta sur le bord d'un des précipices qui encadrent le lit de la rivière Blanche, dont les eaux tourmentés par les roches, grondent avec un bruit de cataracte, s'assit sur une large pierre, et, le menton appuyé dans sa main, elle se prit à réfléchir.

Antillia, après qu'elle eut reçu la confidence de Macandal, laissa le mulâtre dans la case de Lucinde, et rejoignit son père devant qui elle affecta un calme admirable.

Xavier EYMA.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE POËME DES LARMES,

Par F. Fertiault et Julie Fertiault (1).

Voici un poëme que je viens de lire avec des pleurs.

Sa première apparition s'était faite sans bruit. Les amis intimes des auteurs, encore accablés du coup terrible qui les avait frappés, avaient eu presque seuls les prémices d'une poésie toute nouvelle, touchante de douleur en même temps qu'exquise par la forme. C'était l'histoire poétisée du plus grand malheur qui puisse arriver au sein de l'union conjugale : un père et une mère consacrés à la culture, à l'éducation de leur fils unique, voyant tout à coup détruire toutes leurs espérances et la mort insatiable enlever leur cher trésor !

Mais l'explosion de la douleur maternelle se faisant jour sous la forme la plus poétique, le cri des entrailles s'achevant en strophes navrées, bien que jusqu'alors la pauvre mère ne se fût jamais essayée à la poésie, c'est là un fait psychologique des plus étonnants. Nous le signalons au monde lettré, aux âmes sensibles, aux esprits délicats.

Nous le disons avec une entière conviction, jamais ils ne sauraient lire d'œuvre plus attachante que ce petit volume. Jeune homme, nous avons versé et fait verser des pleurs à la lecture du *Lépreux de la Cité d'Aoste*. Les lyriques doléances de madame Desbordes-Valmore nous ont touché vivement. Les plaintes, les sanglots arrachés à Victor Hugo par la catastrophe qui lui ravit sa fille, nous ont bien ému. Mais ce *Poëme des Larmes* a je ne sais quoi de plus touchant encore. Les *Nuits* de Young, outre qu'elles sont trop longues, sont d'une désespérance païenne. Ici, au contraire, vous trouvez la vraie poésie, celle du cœur; vous y apprenez une religieuse résignation.

« Il faut savoir souffrir pour savoir bien aimer, »

dit la mère, elle qui avait déjà soupiré cet autre vers :

« La mère sans enfant c'est la plante sans fleur. »

Le *Stabat* de Pergolèse n'est pas plus attendrissant.

Dans les accents paternels on trouve naturellement plus de force; la résignation, pour être plus mâle, ne vous en émeut pas moins :

« O vieillesse! tu peux venir!
» Sur mon sentier rugueux, quoique mon pied se lasse,
» Mon pied, je le sens bien, doit s'écorcher encor...
» Contemple encor, mon œil, l'horizon qui te brûle?
» Gagne encor, pèlerin, la mort qui se recule...
» On ne peut trop payer la mort ! »

Cette deuxième édition, soignée avec une sorte de piété, se trouve augmentée et, pour ainsi dire, enrichie du concours de vingt-deux poëtes accourus pour rendre hommage à l'œuvre remarquable. Sans cesse nous entendons prétendre que la poésie se meurt, que la poésie est morte. Cependant, notre époque renferme bien des motifs poétiques : grands faits ou belles choses appellent leurs chantres. Voyez, d'ailleurs, le *Poëme des Larmes* apparaît, et vingt-deux plumes poétiques le célèbrent aussitôt. Lisez dans le volume ces éloges spontanés. Lisez l'Introduction, savante, nerveuse et même éloquente, de M. Henri Bellot; le sonnet de M. Eugène Nus, poëte élégant en même temps qu'auteur dramatique distingué; la pièce de mademoiselle Mélanie Bourotte, jeune talent d'une touche virile et d'une expression énergique et gracieuse à la fois, en train de se faire une belle place parmi les femmes poëtes de ce siècle.

Nous sommes forcé d'être court; mais nous ne terminerons pas ces quelques lignes sur l'œuvre intime de M. et de madame Fertiault, sans nous écrier aussi avec un poëte, M. Ars. Thévenot, admirateur comme nous :

« Oui, chacun des accents de ce divin poëme
M'a rempli d'une douce et triste émotion. »

TOGNO fils.

(1) Paris, L. Curmer, 2e édition, 1 beau vol. in-16, avec portrait. Prix, 3 fr. 50 c.

Le Cirque de l'Impératrice a fait sa clôture le 12 courant. Samedi, 13, a eu lieu l'inauguration de la saison d'hiver.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Jamais peut-être les transitions dans la toilette n'auront été aussi peu ménagées que cette année, car à la fin d'un été complétement illusoire, les femmes qui depuis le printemps tenaient en réserve les fraîches et diaphanes parures composées en prévision d'une saison normale, ont fini par vouloir les sortir *quand même;* aux moindres velléités de soleil elles semblaient croire à l'avénement d'un tardif printemps. Cette illusion, toutefois, a été promptement dissipée, et de nouveau on s'organise pour l'hiver comme s'il n'était pas permanent depuis douze mois.

Les manteaux de drap et de velours lisérés de couleur, bordés de fourrures ou ornés de passementerie, remplacent sans intermédiaires les châles et les écharpes de barége et de mousseline pareils aux robes, les pointes de dentelle ou de cachemire et les casaques de soie. La forme de ces manteaux admet une grande variété. Nous en avons indiqué plusieurs et nous y reviendrons. Leur caractère général est l'ampleur et le confortable. Il y en a d'attachés sur le côté par des rangées de boutons ou d'agrafes de passementerie posées en biais, d'autres sont boutonnés en avant. La plupart ont des revers sur la poitrine et aux manches, d'autres seulement des petits cols carrés ou arrondis et des garnitures de fourrure au bas des manches. On les orne beaucoup sur les épaules, sur la poitrine et au milieu du dos, de médaillons et de plaques de passementerie avec glands ou pendeloques.

Comme robes de fatigue, le reps de laine à toutes petites côtes est en grande faveur en ce moment. Il se vend surtout en noir, parce que d'une part, cette nuance la plus distinguée de toutes, est de plus en plus adoptée chez nous, et d'autre part parce que cette température si défavorable aux intérêts de la mode a causé dans les organisations délicates de cruels ravages qui mettent en deuil bien des familles. On porte aussi des veloutines façonnées, des velours épinglés, des popelines unies, de l'alpaga, et plusieurs autres espèces d'étoffes de laine soit unies, soit tramées ou brochées de soie.

Pour les robes habillées, le satin broché a une grande vogue, mais il ne détrône pas la moire française dont l'usage est plus étendu et plus général.

Une charmante robe que portait ces jours-ci une élégante et aimable femme, était de moire gris mousseline, coupée au-dessus de l'ourlet par une large bande de taffetas bleu de Chine. Les manches, de moire grise, bordées de bleu, plates, ouvertes en dessus du poignet, et attachées par des agrafes bizantines, étaient surmontées de deux bouffants, et de distance en distance, tout autour dans les creux du second bouffant, étaient posées des agrafes semblables. En dessus du premier bouffant était comme une épaulette de moire grise, formée par une pointe et deux barbes plates retenues chacune par une agrafe. Le devant du corsage était tout orné de nœuds de taffetas bleu retenus par des agrafes, et la ceinture également bleue était attachée par une agrafe du même style, mais un peu plus compliquée.

Nous avons admiré aussi une autre robe de moire vert myrthe garnie en avant, d'une large bande de velours noir frangée de jais, et de chaque côté, posées en tablier, de deux autres bandes de velours faisant bretelles au corsage. Les manches, à deux bouffants dans le haut, étaient fendues en arrière du poignet et garnies, dans l'ouverture, de velours et de jais. Sur chaque épaule était un ornement de velours et de jais retombant sur le haut de la manche.

Une autre jolie robe était de taffetas noir, sans séparation à la taille, ornée, au-dessus de l'ourlet, d'une bande de taffetas brun, en avant, d'une bande pareille sur laquelle étaient posés de larges boutons noirs. De chaque côté de la robe sont de très petits volants noirs tuyautés, et de chaque côté, en arrière de ce petit volant, une bande brune posée à plat et lisérée de noir des deux côtés. Cette bande, qui s'arrondit à la jupe, fait revers au corsage et retourne en arrière de la manche. Cette manche, étroite et froncée à l'emmanchure, va en s'élargissant jusqu'au-dessous du poignet, et se termine par un revers composé de même que l'ornement de la jupe.

Une robe, commandée par la jeune et charmante comtesse de C... pour le bal de noces de l'une de ses amies, est de tarlatane rose sur dessous de satin. La jupe est garnie, dans le bas, de cinq petits volants bordés de satin rose, et au-dessus de ces volants est une seconde jupe de tarlatane blanche relevée en draperie à plis plats retenus de distance en distance par des touffes de trois roses, l'une blanche, l'autre rose, et la troisième saumon. Le corsage, en forme de clamyde, est blanc sur dessous rose et a, placée très bas, une touffe pareille à celles de la jupe. Les manches, courtes et bouffantes, avec draperies blanches et bouillonnés roses, sont très froncées dans la saignée et terminées par des bouquets de roses qui, avec le bouquet du corsage, dessinent une courbe gracieuse. La coiffure, de roses assorties, était une couronne ronde bien qu'un peu avancée sur le front, entr'ouverte par derrière, et formant de grosses touffes

sur les côtés. Ces fleurs et cette coiffure révélaient par leur grâce et leur délicatesse, le nom de madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin. On admirait au même bal plusieurs autres coiffures dues à la même création artistique. L'une était une couronne de chêne mélangée de feuillage et de fruits qui, posée sur une chevelure blonde, épaisse et très ondulée, était d'un effet ravissant. Une autre, était une jardinière composée de pensées, de réséda, de roses et d'héliotrope. Une autre, toute de cinéraires, avec une seule touffe de toutes petites pâquerettes roses. Une autre, une simple couronne toute ronde de larges pâquerettes blanches à cœurs jaunes, faisant sur une belle chevelure brune l'effet d'un diadème d'étoiles. Les coiffures de velours et de plumes auxquelles madame *Petit-Perrot* sait donner un si remarquable cachet d'élégance, les fleurs de velours et les groupes de fruits occupent plus particulièrement, en ce moment, son important atelier.

Les fleurs et les fruits de velours concourent, en effet, avec les plumes et la dentelle à orner les plus beaux chapeaux de la saison. Comme toujours, afin de nous bien renseigner sur ce qui se portera, nous avons visité les somptueux magasins de madame *Plé-Horain*, 27, rue de Grammont, et nous pensons que nos lectrices aimeront mieux voir ici décrites qu'appréciées quelques-unes des merveilles que nous y avons rencontrées.

C'est d'abord un chapeau de velours noir (le noir mélangé au blanc continue son succès) à fond plat, à bavolet de satin blanc bordé d'un biais de velours et d'une petite dentelle. En dessus de la passe est une barbe de dentelle noire nouée à boucles plates et d'où part du côté gauche une petite plume frisée couchée sur la passe comme une grosse bouffette. Le bandeau se compose d'une chicorée de velours bleu à cœur de taffetas noir posée un peu en biais sur le front, et continuée du côté droit par une petite plume pareille à celle du dessus. De chaque côté sont des joues de blonde unie et de larges brides de ruban noir.

Une capote coulissée en soie Magenta a un bavolet bordé de velours noir, une traverse de velours noir à double nœud plat, des brides noires, et un dessous composé d'un demi-diadème de baies de sorbier en pierres roses montées en or, et d'un demi-diadème de nœuds de velours noirs.

Un chapeau de velours noir à fond tendu a un haut bavolet, et une sorte de turban de taffetas gris broché de noir et de blanc. Le turban qui remplit le devant de la passe est fixé de distance en distance par des bouffettes de plume noire. Le bandeau se compose de branches d'olives roses montées en or, entourées de feuillage et de ruches de dentelle noire et blanche.

Un chapeau de velours noir à fond peu profond et un peu soulevé en arrière, a une chicorée de velours semblable garnissant presque entièrement son côté droit; une barbe de dentelle nouée sur la passe et retenue par deux gros boutons de jais, et des bouts retombent de chaque côté du bavolet, tandis qu'une autre barbe de dentelle est froncée sur le devant de cette passe, qu'elle garnit comme une coquille ou un éventail. De dessous la coque gauche du nœud part une petite plume noire qui retourne sous le bandeau et vient se poser au milieu d'une chicorée de velours ponceau. De chaque côté sont des joues de blonde blanche et des brides noires.

Un chapeau de velours épinglé violet est plissé en avant, tendu des côtés, a en dessus une barbe de dentelle posée à plat et dont le milieu est retenu par des boutons de jais, de même que les bandes de velours qui sont de chaque côté et au milieu du bavolet. Sous le bandeau sont, d'un côté, deux grosses pensées d'une nuance très douce, et de l'autre côté des boucles de velours.

Au nombre des ravissantes coiffures créées par madame *Plé-Horain*, nous citerons aussi une guirlande de petites marguerites bleues et de grappes de fruits noirs, faisant un peu la pointe sur le front, et ayant en arrière, faisant cache-peigne, une longue écharpe de tulle brodé d'or que retient un double nœud de velours agrafé par un cercle d'or émaillé.

On porte beaucoup de ruches de taffetas découpé. L'une de taffetas marguerite des Alpes était fermée en arrière par une barbe de dentelle noire très largement nouée et une branche d'olives roses à monture d'or.

Une autre coiffure était de velours noir avec des agrafes de perles et de longues plumes blanches. De coquets petits bonnets, les uns à fonds bouillonnés, les autres à fonds de résilles, sont ornées de fleurs rares, disposées d'après les combinaisons les plus ingénieuses.

Trois toilettes complètes demandées à la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, et boulevard des Capucines, 1, par une mère et ses deux filles, pour assister à un mariage qui se fait à la campagne, ont été composées ainsi : celle de la mère, femme de trente-huit ans, très jeune et remarquablement distinguée, d'une robe de soie pensée, de ce tissu si épais et si résistant que l'on nomme taffetas double-chaîne, avec semé de petits bouquets noirs brodés à la main; cette robe est ornée, dans le bas, d'un seul grand volant de 40 centimètres environ, puis de cinq petits velours noirs de la largeur du doigt, le premier posé sur les fronces du volant, et au-dessus de ces cinq petits velours, de la tête du volant; — d'un paletot de velours soutaché de soie pensée. Le dessin se composait de palmes de la grandeur de la main dans le bas du vêtement, et de plus en plus petites en montant vers la taille. Celles du corsage s'élargissaient au contraire un peu en montant. Sur chaque manche il n'y avait que deux de ces palmes; — d'un chapeau de dentelle noire et de blonde blanche, à bavolet de soie blanche recouvert de dentelle noire, et bordé par un petit rouleau de velours vert. Sur le côté de ce chapeau était une touffe de marrons avec leurs enveloppes à aspérités, et les brides étaient noires à larges rayures de satin vert. Des gants de chevreau paille brodés de pensée complétaient cette toilette.

Celle des deux jeunes sœurs, l'une de quatorze et l'autre de seize ans, étaient des robes de taffetas bleu avec la casaque pareille soutachée et des chapeaux de tulle blanc et de dentelle noire, ornés de nœuds de pâquerettes blanches avec leur feuillage, en dessus et en dessous de la passe.

Le cachemire de l'Inde, que toute femme un peu élé-





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Modèles nouveaux de Costumes d'Enfants exécutés dans les Ateliers spéciaux

DES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS À ST AUGUSTIN RUE NVE ST AUGUSTIN, 45.

Plumes et Fleurs de Tilman, *rue de Richelieu, 104.* | *Parfums de* Violet *four. de S. M. l'Impératrice.*

gante ne peut manquer d'avoir, et qu'elle choisit de préférence au *Persan*, rue de Richelieu, 74, n'a jamais été d'un emploi aussi utile que dans cette saison indéterminée, où le froid réclame souvent les vêtements les plus lourds de l'hiver, et où, cependant, le soleil se montre parfois plus radieux qu'au cœur de l'été. Aussi le *Persan* vend-il chaque jour un grand nombre de ces châles plus spécialement fond noir, fond blanc, fond vert myrte, ou amarante et à hautes bordures, aux dessins les plus compliqués et aux couleurs les plus multiples.

La dentelle *Lama* et la dentelle de Cambrai de la maison *Ferguson*, rue des Jeûneurs, 40, d'une si belle fabrication qu'elles remplacent avec avantage la dentelle de Chantilly dans les châles et les mantelets des toilettes d'été, ont encore une application très heureuse dans les pointes que les femmes jettent négligemment sur leurs épaules pour faire leur entrée dans un salon. La dentelle de Cambrai, soit en robe tout entière recouvrant un dessous de satin de couleur, soit seulement en volants et en berthes, constitue de très riches et très séduisantes parures. Deux de celles que nous avons vues, l'une bouton d'or et l'autre Magenta, offraient surtout un très heureux aspect. Les dessins si bien choisis et si corrects de MM. *Ferguson* ressortent d'une manière merveilleuse sur ces nuances vives et brillantes.

Les premières atteintes de l'hiver voient toujours le triomphe de la parfumerie recherchée dont les cosmétiques préservent des rides, des rougeurs, des gerçures, et de toutes les altérations de la peau si nuisibles à la beauté. Par leur emploi raisonné et judicieux, certains produits de la parfumerie d'élite ont même une influence très salutaire snr l'entretion et le bon état de la santé.

La *crème froide mousseuse*, qui diffère entièrement du *cold-cream* en ce qu'elle est solidifiée et mousseuse tout à la fois, a le secret d'effacer sur les traits fatigués les traces des préoccupations et du chagrin et de leur rendre toute leur fraîcheur primitive.

La *rosée des abeilles*, préparation nouvelle, est une lotion des plus bienfaisantes pour la toilette et les bains.

Le *baume de violettes*, une pommade fluidifiée aux huiles vierges, donne aux cheveux de la force et de la souplesse en même temps que le lustre le plus agréable.

Le *savon au baume de violettes*, rare difficulté vaincue, est l'un des meilleurs et des plus adoucissants pour la peau.

Le *savon de Thridace* est depuis longtemps approuvé et conseillé par les médecins.

Et les *gouttes de violette d'Italie* sont un parfum tout à fait aristocratique et d'une grande suavité.

Madame Marie DE FRIBERG.

N° 615.

PLANCHE D'ENFANTS.

Vêtements d'enfants de la maison de nouveautés A SAINT-AUGUSTIN. Modèles nouveaux pour 1860-1681.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 19, à Paris.

Courrier de Paris.

Il y a des gens qui sont si bien pénétrés de l'hypocrisie de certains mots qu'ils en tirent un excellent parti et contribuent à multiplier les dupes que ces mots font dans le monde. Parmi ces mots hypocrites et menteurs, le plus menteur et le plus hypocrite à coup sûr est le mot conseil. Les gens dont je viens de parler ont une prétention, c'est, en entendant les victimes de tous les conseils donnés en pure perte récriminer contre l'espèce humaine, de réhabiliter le conseil dans leur esprit. Ainsi, quand ils ont saisi le côté faible d'un projet ou d'une œuvre, et qu'ils l'ont bien emplâtré et étagé de bonnes solives, ils s'enviennent vers quelqu'un de ces hommes qui tiennent à passer pour juges excellents et dont ils ont besoin de flatter la vanité. Ils expliquent alors leur projet ou leur œuvre dans sa conception primitive, puis sournoisement :

— Cependant, disent-ils, je n'ai pas voulu me décider avant de vous consulter, parce que je vous sais de bon conseil (ici l'autre s'incline et fait la roue). Voici, à mon avis, le point vulnérable de mon affaire, et... je crois... je suppose... il me semble que ceci vaudrait mieux, qu'en pensez-vous ?

Après avoir écouté l'amélioration proposée, l'homme



qui est de si bon conseil et dont la besogne est ainsi toute tracée, n'hésitant pas entre une stupidité et une chose moins stupide, se prononce naturellement pour la moins bête des deux.

— C'est votre avis? dit le demandeur de conseil.

— Parfaitement, répond le donneur de conseil qui a le bénéfice, alors, d'avoir trouvé justement ce que l'autre avait arrêté dans sa pensée. La vanité de tous les deux est satisfaite de cette façon, et il s'ensuit que le public, enclin souvent à se mêler de choses qui ne le regardent pas, dit de l'un : « C'est vraiment un homme précieux, il donne toujours d'excellents conseils, » et de l'autre : « A la bonne heure, voilà un garçon qui réussira, parce qu'il écoute au moins les conseils qu'on lui donne. » Soit dit en passant, il n'est rien qui plaise davantage au vulgaire qu'un homme qui écoute les conseils. C'est une proie offerte à tant de vanités et à tant de spéculations !

Mais il arrive parfois et le plus souvent même, qu'entre les deux avis ouverts par le demandeur de conseil, le consulté trouve une troisième opinion ou plus bête ou meilleure. Dans le premier cas, vous vous gardez de suivre le conseil ; dans le second cas, vous n'en faites encore qu'à votre tête, par cette raison que tout conseil qui contrarie un plan bien arrêté à l'avance, est un conseil perdu. Il s'ensuit ou une réussite ou un insuccès. Dans ce dernier cas, on en est quitte pour dire à celui dont on a dédaigné l'avis : « Ah! si j'avais écouté votre conseil! » et à part soi : « Il ne valait peut-être pas grand'chose, mais n'importe, j'aurais pu essayer ! » Ce qui flatte considérablement l'autre et lui donne à ses propres yeux et aux yeux du monde une importance considérable. Si l'on réussit, contre l'attente du donneur de conseil, celui-ci en paraît tout étonné, d'abord, mais il prend sa revanche en disant :

— C'est bien ; mais peut-être c'eût été mieux si vous aviez suivi mon conseil.

— Probablement, répond l'autre pour peu qu'il soit adroit.

Voilà la partie de raquettes qui se joue tous les jours, et qui contribue à faire croire à la réalité du plus hypocrite de tous les mots de la langue française.

Ce préambule un peu long peut-être me conduit à vous raconter l'histoire toute fraîche d'un de ces donneurs de conseil. C'était un ancien conseiller d'État, du temps de la Restauration, que vous me permetterez de vous désigner par l'initiale B. — B..., en prenant sa retraite, s'était retiré à la campagne, en Normandie. Sous prétexte qu'il avait été conseiller, les paysans le harcelaient pour avoir de lui des conseils sur toutes choses. Mais à tout prendre, les paysans normands sont des hommes comme les autres et sujets à tous les défauts de l'espèce humaine ; c'est-à-dire qu'ils ne suivaient aucun des conseils que leur donnait B... Quoique peu novice dans la connaissance du cœur humain, B... avait été élevé, comme tant d'autres, dans cette illusion que la candeur, la simplicité et toutes les vertus se sont réfugiées dans l'âme naïve des paysans. Mais il n'avait pas été longtemps à s'apercevoir qu'il jetait ses conseils aux moineaux, et que l'hypocrisie du mot n'était pas moins flagrante à la campagne qu'à la ville.

Du jour où il s'en aperçut, B... ferma sa porte aux quêteurs de conseils. Quelques-uns, cependant, trouvèrent moyen de la forcer encore, et il s'ensuivit les deux aventures que je vais vous raconter et qui prouvent que les plus malins dans la science du cœur humain sont loin d'en connaître tous les détours et toutes les obscurités.

Un matin notre conseiller était occupé à massacrer l'avant-garde d'une armée de colimaçons en train de prendre d'assaut ses espaliers où se dorlotaient au soleil les plus belles pêches du pays. Sous prétexte de causer horticulture, un *fineau* de l'endroit accosta le jardinier amateur, et de pêche en abricot, il lui exposa, en lui demandant conseil, un de ces points délicats en affaires où l'honneur tout entier est engagé, mais que l'on pouvait jouer, cependant, au hasard d'un procès qui, même gagné, n'eût pas laissé que de lui arracher quelques sacs d'écus. Le paysan hésitait beaucoup, je dois en convenir, sur le parti à prendre. Il avait l'épiderme de l'honneur assez chatouilleux, mais celui de sa bourse l'était bien davantage. Il aurait voulu concilier le tout et c'était difficile. Il s'ensuivit une longue discussion au bout de laquelle B..., impatienté de tant de *mais* et de tant de *si*, s'écria :

— Je vois qu'en fin de compte vous avez envie d'entamer un procès, eh bien !...

— Faut que je fasse le procès, alors? C'est votre avis?

— Oui, je vous le conseille... répondit B... qui tourna le dos au paysan.

— C'est drôle tout de même, pensa celui-ci, que M. B.., un homme de si bon conseil, m'en donne un pareil !... oh! non, je ne ferai pas ce procès, car il y va de mon honneur.

B.. ne songeait plus à cette affaire, lorsqu'il apprit le peu de compte que le paysan avait tenu de son mauvais conseil dicté par l'impatience.

— Parbleu! s'écria l'ex-conseiller, voilà bien le cœur humain! Jusqu'à présent, j'avais eu la sottise de donner à tous ces butors d'excellents conseils que pas un d'eux n'a suivi ; j'en donne un détestable et dont ma conscience eût rougi si j'eusse été de sang-froid, ce niais-là, heureusement, agit comme toujours en sens inverse du conseil et accomplit un acte honorable. Allons! désormais, je saurai comment m'y prendre.

B... ne tarda pas à trouver l'occasion d'appliquer la nouvelle expérience qu'il avait acquise du cœur humain. A peu de jours de là, un jeune gars se faufila bien penaud et bien timide dans le cabinet de M. B...

— Pardon, excuse, monsieur ; mais je viens vous demander un conseil,

— Parle, mon garçon, parle.

— Voilà l'affaire, monsieur. Il faut vous dire que l'an prochain je tire à la conscription. Pour lors, j'aime le métier de soldat ; mais mon père n'entend point de cette oreille-là, et il m'a confié une somme d'argent à porter à la ville pour me faire assurer contre la mauvaise chance que j'appellerai la bonne. Eh bien! l'idée m'est venue de ne faire point la commission à papa, et... je sais bien que ce n'est peut-être pas honnête, et voilà ce qui me fait hésiter,.. mais j'ai envie de garder l'argent, à seule fin de partir à coup sûr, si je tombe au sort.



— Tu hésites? demanda B...

— Oui, parce que je vous dis que ça me tient là comme une malhonnêteté.

B... réfléchit, se souvint du résultat de son dernier conseil donné et exécuté à rebours. Il trouva que le paysan était dans des conditions admirables pour fournir matière à l'expérimentation de son système.

— Ainsi, reprit le gars, je viens vous demander conseil.

— Eh bien! répondit froidement B..., je te conseille de garder l'argent.

— Et puis, il y a autre chose, voyez-vous, qui me fait désirer de partir; parce que si je reste au village, je serai peut-être obligé d'épouser la petite Nicolle...

— Pourquoi obligé?

— Dame! parce que... me conseillez-vous de l'épouser? Je lui dois peut-être ça, tout de même...

L'expérience se présentait à B... dans les conditions les plus complètes.

— Aussi donc, continua le paysan, je vous demande un conseil là-dessus.

— Je te conseille, répondit B..., de rester au village et de ne point épouser Nicolle.

— Vous croyez... là, de vrai?

— Allons, fais comme tu voudras.

— Bien obligé, dit le paysan qui se retira en saluant.

B... ne doutait pas du succès de son expérience. Mais, ô profondeur, ô mystère, ô variations et variétés du cœur humain! Le jeune paysan, cette fois, exécuta de point en point le double conseil de l'ex-conseiller, et ce qu'il en advint, on le devine. C'était pour la première fois, peut-être, que bon ou mauvais un conseil avait été rigoureusement suivi. Et fallait-il qu'il vînt, immoral et perfide à ce point, d'un homme qui aux yeux de tous passait pour parler d'or! Il faillit résulter pour B... une mauvaise affaire dont il eut grand'peine à se tirer. Il jura, mais presque un peu tard, qu'on ne le prendrait plus à donner de conseils et à faire d'expérience sur le cœur humain.

Dans la suite, quand un visiteur de quelque classe et de quelque sexe qu'il fût, se présentait à lui, en lui demandant un conseil, B... l'interrompait vivement.

— Oh! disait-il, le meilleur conseil que j'ai à vous donner, c'est de ne m'en point demander.

C'était une raison pour qu'on insistât. A quoi B... répliquait :

— Demandez-moi deux services au lieu d'un conseil, et je suis prêt à vous les rendre.

Ah! quel homme bien avisé.

X. Eyma.

MÉLANGES.

Les travaux du square situé devant le Conservatoire des arts et métiers, entre la rue Saint-Martin et le boulevard de Sébastopol, avancent rapidement. L'élégante balustrade en pierre du Jura qui entoure ce nouveau jardin est terminée aujourd'hui, et l'une des grilles par lesquelles on y accédera est mise en place. Aux rangées de marronniers plantés depuis quelques mois déjà dans le square, viennent de s'ajouter des milliers de rhododendrons qui forment, avec des plantes d'espèces variées et une bordure de lierre, une ceinture non interrompue le long de la balustrade. On s'occupe activement des deux bassins qui doivent décorer ce nouveau genre de jardin, qu'on peut s'attendre à voir livré au public avant la fin de cette campagne.

*
* *

De nouvelles dispositions viennent d'être prises pour la décoration architecturale de la place du rond-point des Champs-Élysées.

L'alignement des propriétés riveraines est reporté à 3 mètres en avant de l'alignement fixé par l'ordonnance du 5 avril 1846. Toutefois, aucune construction ne pourra être élevée dans la zone de 3 mètres, comprise entre l'ancien et le nouvel alignement. Cette zone devra être convertie en parterres d'agrément, sauf le passage de voitures à réserver.

Ces jardins seront fermés par des grilles uniformes. Aucun genre de commerce ou d'industrie ne pourra être exercé dans les propriétés en bordure sur le rond-point de l'avenue des Champs-Élysées, si ce n'est en vertu d'une autorisation du préfet de la Seine.

En cas de refus par les propriétaires riverains de se soumettre aux prescriptions ci-dessus lorsqu'ils en seront requis par l'administration municipale de la ville de Paris, l'expropriation pour utilité publique sera ordonnée, s'il y a lieu, conformément à la loi de 1841 et au décret de 1852.

*
* *

Les pilônes en charpente, ornés d'un escalier intérieur et terminés par une plate-forme, que l'on remarque depuis un certain temps dans la plupart des quartiers de Paris, ont été construits, on le sait, comme points de repère pour dresser le plan de la ville d'une manière tout à fait exacte. C'était de là que les géomètres devaient procéder à la mesure des angles et diviser la surface du sol en triangles rigoureusement calculés. Cette triangulation n'est pas encore faite, et l'on ne sait même pas si elle pourra s'exécuter.

Au moment d'opérer, on a trouvé un obstacle auquel, peut-être, on aurait dû s'attendre : c'est l'absence complète de la stabilité du sol. Paris est en état continuel de trépidation ou, si l'on aime mieux, le tremblement de terre est, à Paris, à l'état chronique. Le roulement continuel des voitures est la cause de cette vibration. Il n'est pas possible de dire à Paris : « arrête-toi, » juste comme Josué au soleil. Les géomètres, espérant obvier à cet inconvénient, vont essayer de mesurer leurs angles pendant la nuit. Ils auront une stabilité un peu plus grande; mais l'auront-ils suffisante?

Cette idée de triangulation nocturne en a amené une autre : celle d'employer les pilônes à des expériences de lumière électrique. Nous dirons les résultats obtenus.

*
* *

Il vient de se former à Paris un nouveau cercle qui a

pris le nom de cercle de l'*Union des arts*. Ce cercle compte, à l'heure qu'il est, plus de cinq cents souscripteurs parmi lesquels se trouvent les plus brillantes notabilités de la société parisienne.

Il a pour président le prince Poniatowski, pour vice-présidents MM. Charles Gounod, le prince Alphonse de Polignac, le comte Melchior de Vogüé.

Le cercle vient de former trois commissions distinctes : de littérature, de peinture et de musique. La commission littéraire s'est assurée le concours de plusieurs professeurs qui se feront entendre alternativement sur divers sujets.

La commission de peinture prépare une exposition permanente de tableaux anciens et une galerie d'œuvres de l'école moderne, qui seront vendus au profit des auteurs.

La commission de musique a traité avec plusieurs artistes, notamment avec MM. Armingaut et Jacquart, pour une série de concerts. Deux accompagnateurs, MM. Delibes et Malton, sont attachés au cercle en qualité d'accompagnateurs de piano.

L'inauguration du cercle, lisons-nous dans le *Sport*, aura lieu au mois de janvier prochain. Un splendide concert sera donné à cette occasion. Le cercle est établi, comme on sait, dans l'hôtel de la rue de Choiseul qu'occupaient MM. Delisle et Cie.

La galerie latérale au rez-de-chaussée et le jardin font partie de ses dépendances.

Le chiffre des souscriptions déjà réalisées dépasse 78,000 francs, en sorte qu'on peut dire que le cercle est riche avant d'exister.

La commission littéraire a pour membres : MM. Émile Augier, Mario Uchard, Mérimée, Octave Feuillet, prince Alphonse de Polignac (président), Camille Doucet, Théophile Gautier, Élie Cabrol, de Saulcy, prince Camille de Polignac, Turgan, Loison, Édouard Delessert.

La commission de peinture, architecture, sculpture, gravure, etc.: MM. le comte Melchior de Vogüé (président), Gérôme (peintre), Hébert (peintre), Davioud (architecte), Maurice Cottier, Penguilly-L'Aridon, vicomte Robert du Manoir, Jouffroy (sculpteur de l'Institut), Eugène Fromentin (peintre), Jauvin d'Attainville, du Sommerard, Troyon, Théophile Gautier.

La commission de musique : MM. Auber (président), Membrée (vice-président), comte d'Osmond (vice-président), Ch. Gounod, prince de Metternich, prince Camille de Polignac, Jules Cohen, Halévy (de l'Institut), général Mellinet, Lefébure-Wély, Richard Wagner, Jules Costé.

La France n'a pas de club artistique. Dans un centre comme Paris, où accourent tous les talents, où se consacrent toutes les réputations, combien d'œuvres remarquables peuvent rester inconnues, faute d'un patronage efficace et d'un encouragement réel !

C'est dans la conviction qu'il y a là une lacune à combler, un progrès à développer, que MM. le prince Poniatowski et le comte d'Osmond ont conçu le projet de cette utile fondation en dehors de la politique et de toutes nuances d'opinions.

*
* *

La cotte de mailles et l'épée que portait Monaldeschi au moment où Christine de Suède le fit assassiner à Fontainebleau, viennent, dit *le Constitutionnel*, d'être placées au Musée d'armes de Saint-Thomas-d'Aquin.

*
* *

Le marteau des démolisseurs s'est appesanti sur la demeure de madame Delphine de Girardin; aujourd'hui la place est rase, les amis du vicomte Charles de Launay ne salueront plus d'un regard attristé cet asile si rempli pour eux d'échos et de souvenirs. « Voilà M. Émile de Girardin tout à fait veuf de sa première femme, » a dit à ce sujet un homme d'esprit. Le mot est joli.

Louis DE SAINT-PIERRE.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Resté seul, Macandal eut peur des sentiments dont il était agité et de l'horrible perplexité où le plongeaient, d'une part, son amour audacieux pour Antillia, de l'autre, l'engagement qu'il avait pris avec Henri. Persisterait-il dans son dévouement plein d'abnégation ? ou bien laisserait-il Fabulé commettre, et, au besoin, l'aiderait-il à commettre un crime dont le succès seul pouvait favoriser les rêves étranges que la présence d'Antillia avait subitement éveillés en lui ?

— Si je manque à ma foi promise, se disait-il, je m'avilis à mes propres yeux et aux yeux d'Antillia. En mettant mon courage, ma force, mon influence au service de sa race, je change de rôle; je m'élève, je conquiers tout au moins sa reconnaissance. Il est vrai que je sauve son fiancé de la ruine et de la mort; mais le mariage n'est pas encore accompli.

Macandal faisait, en sa conscience, des réserves pour l'avenir. Sa générosité n'était qu'un compromis ; les liens où il s'enchaînait étaient donc faciles à rompre au besoin. Il n'osait se montrer hors de la case de peur d'être surpris, malgré sa confiance dans le respect et la terreur qu'il inspirait, pour assurer sa liberté. Il demeura donc enfermé, roulant dans sa tête d'ardentes pensées.

Vers le soir, il se hasarda à plonger le regard dans la masse d'ombres épaisses qui couvraient le sol autour de lui. Il aperçut une forme blanche, immobile sur le seuil de la maison du maître ; c'était Antillia qui, debout, la tête appuyée sur son bras, épiait avec anxiété le retour de son frère. Les yeux de la jeune créole étaient obstinément fixés sur

un chemin creux qui conduisait à la petite plate-forme où s'élevaient les bâtiments de l'habitation.

Macandal contempla avec attendrissement cette forme vaporeuse de la jeune fille dont la robe blanche et le madras rouge, déjà porté chez les femmes créoles, tranchaient sur le rideau sombre de la nuit. Pas une lumière ne brillait dans la maison de M. d'Autanne, non plus que dans aucune des cases qui l'environnaient.

La tentation était grande pour Macandal, de se rapprocher encore une fois d'Antillia, qu'il ne reverrait peut-être plus jamais. Il se fonda sur l'importance du service qu'il venait de rendre à la famille d'Autanne et à Du Buc, pour excuser l'audace de son action. Le mulâtre sortit donc de la case et se dirigea vers Antillia.

Celle-ci, en entendant un bruit de pas, fit un mouvement de retraite pour rentrer dans la case.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, murmura Macandal à mi-voix et en s'approchant respectueusement, c'est moi.

Antillia avait des larmes dans les yeux : son visage portait les traces d'une vive anxiété. Ce trouble de la jeune fille n'échappa point à Macandal.

— Vous êtes impatiente, mademoiselle, lui dit-il, de voir revenir votre frère. C'est à peine s'il pourrait être de retour, je ne l'attendais pas sitôt ; vous avez tort de vous inquiéter.

— Je ne suis pas maîtresse de mes pressentiments, répondit Antillia ; ce n'est pas seulement le retour de mon frère qui me préoccupe en ce moment, c'est l'avenir où j'entrevois les plus grands malheurs.

— Pour qui?

— Pour nous autres colons ; pour Henri, pour moi !...

— Pour ce qui est de vous et de M. Henri, répliqua le mulâtre, ne craignez rien. Je vous ai déjà sauvé de la mort une fois, mademoiselle ; vous vous en êtes tous souvenus dans cette maison bénie pour vous montrer bons et indulgents envers moi. J'ai donc fait le serment à mon cœur de vous dévouer toute mon existence. Vous n'aurez aucun danger à courir tant que Macandal pourra manier un *bangala* et un couteau.

— Merci, répondit Antillia, qui fit quelques pas vers le chemin creux et en tendant l'oreille.

C'était une fausse alerte ; elle revint s'appuyer contre la porte dans l'attitude de la résignation et de la souffrance. Les protestations de dévouement de Macandal n'avaient pas apaisé complétement ses terreurs et ses mauvais pressentiments.

— Où donc est Lucinde? demanda-t-elle.

— Je l'ai vainement attendue depuis votre départ de la case, mademoiselle. Lucinde se sera blessée peut-être que j'aie voulu rester seule avec vous, pour vous confier le secret que votre frère m'ordonnait de vous dire.

— Si Lucinde avait écouté et entendu cette confidence? fit Antillia avec un vif mouvement d'inquiétude.

— Ne craignez donc rien, mademoiselle, reprit Macandal. Lucinde vous est dévouée autant que moi, et si elle vous trahissait, je l'écraserais comme une couleuvre.

Antillia fixa de nouveau son regard sur le chemin où devait revenir Henri. Macandal, retiré à quelques pas en arrière, dominé par un reste de crainte que la condition de la jeune créole lui imposait, la contemplait avec une ardeur toute naïve, le cœur troublé, la tête en feu. Sa respiration était courte et saccadée, comme celle d'un homme en proie à une vive passion que la timidité ou le respect comprime. Antillia ne paraissait pas se douter du danger qui la menaçait, non plus que des douleurs qu'elle causait.

On a habitué, depuis l'origine des colonies, les femmes blanches à ne point voir des hommes dans les esclaves. La candeur naturelle d'Antillia ne l'en eût-elle pas préservée déjà, que le mépris naturel qu'elle ressentait pour Macandal, au milieu même de l'attachement qu'elle éprouvait pour celui-ci, ne lui permettait pas de donner aux paroles, aux regards du mulâtre, aucune interprétation autre que celle d'une grande vénération et d'un profond dévouement. Le danger réel qui eût pu résulter pour la jeune créole d'un contact si émouvant avec un homme de sa caste et de sa condition, n'existait pas en présence de Macandal. Antillia n'éprouvait même aucun embarras.

Tout à coup les sabots de deux chevaux résonnèrent sur les cailloux du chemin.

— Mon frère ! s'écria Antillia en courant au devant d'Henri qui était accompagné de Du Buc, celui-ci portant en travers de son cheval une masse inerte qu'il déposa sur le sol. C'était Dubost garrotté et bâillonné.

— Macandal est toujours là, n'est-ce pas? demanda Henri en embrassant sa sœur.

— Me voilà, maître.

— Tiens, dit Henri au mulâtre en lui montrant Dubost, ceci est un dépôt que nous te confions. Tu vas conduire ou plutôt emporter cet homme à ton camp, et tu le mettras à l'abri de toute surprise et de tout coup de main. Tu me réponds de lui?

— Oui, maître.

— C'est une pièce de conviction dont nous aurons besoin un jour. Quant au commandeur de l'habitation Du Buc, il est au cachot et aux fers, je suis arrivé avant qu'il ait pu communiquer avec le mes-

sager de Fabulé. Maintenant le reste nous regarde; et cette coquine nous payera cher son audacieux caprice. Mais, reprit Henri avec une fermeté imposante, tu m'as juré fidélité; Macandal; je puis en toute occasion, quelque événement qui survienne, me fier à toi, n'est-ce pas?

— Vous le pouvez, maître.

— Tiens, vide ce verre d'eau-de-vie. A ta santé, Macandal!

Les deux créoles et le mulâtre trinquèrent dans l'ombre. A la face du soleil, ils n'eussent pas osé le faire.

— Tu ne pourras gagner ton camp avec ce fardeau, dit Henri; prends mon cheval.

— Votre bête ne me servirait à rien; je ne ferais pas dix pas que je serais obligé de l'abandonner: nos chemins ne sont point faits pour être traversés à cheval.

Ce disant, Macandal saisit Dubost et le chargea sur ses épaules.

— Adieu, maître... adieu, mademoiselle! demain matin votre homme et moi nous serons rendus à mon ajoupa.

Macandal s'éloigna d'un pas rapide.

En même temps que celle-ci, une autre scène se passait aux bambous de la rivière Blanche.

Lucinde avait gagné le lieu du rendez-vous assigné par Fabulé au commandeur de Du Buc, et lui avait annoncé la révélation de Macandal et la ruine de son projet.

— Tu mens! s'était écrié le chef *marron*.

Dans sa pensée, la haine qui les divisait ne pouvait porter Macandal à cette extrémité, de préférer servir la cause des colons plutôt que de favoriser, au moins par l'inaction, une entreprise qui devait mettre l'île tout entière à la merci des esclaves.

— Tu mens, reprit le nègre en saisissant par les poignets Lucinde qui poussa un cri de douleur, et tu veux m'entraîner dans un piége. Je ne bougerai pas d'ici, et tu y resteras avec moi; j'attendrai toute la nuit, s'il le faut, le commandeur de l'habitation Du Buc. Et mon nègre que penses-tu qu'ils aient fait de lui?

— Crois-tu, répliqua Lucinde, que s'ils ont arrêté le commandeur, comme cela est probable, ils n'auront pas arrêté également ton messager?

— Qu'importe! murmura Fabulé en abattant de son *bangala* les tiges des bambous; qu'importe!... J'attendrai.

Cette obstination de Fabulé à ne point abandonner le lieu de son rendez-vous favorisa précisément la retraite de Macandal, qui arriva sans encombre à son camp avec son précieux fardeau.

Dubost, inquiet de son sort, et ne sachant à quoi attribuer ce changement de captivité, avait interrogé le mulâtre sur la cause de sa transportation au milieu des *marrons*.

— Votre femme veut vous faire assassiner, répondit celui-ci, — selon les instructions qu'il avait reçues, — et les colons qui sont vos amis vous arrachent à la mort.

Il faisait grand jour quand Fabulé, ne doutant plus de l'exactitude du récit de Lucinde, se décida à regagner ses bois. Il emmena avec lui la jeune négresse, comme ôtage ou comme consolation, — il ne savait pas encore définir à quel titre.

VIII.

Les événements que nous venons de raconter avaient, aux yeux des colons, trop de gravité pour que la simple arrestation d'un commandeur et du messager de Fabulé les satisfît. Quant à l'enlèvement de Dubost, c'était là un secret que d'Autanne et Du Buc avaient dû garder pour eux seuls; et, si heureux qu'ils fussent du secours inattendu de Macandal, ils répugnaient encore à se fier absolument à ce mulâtre qu'un caprice ou la nécessité peut-être d'assurer son salut pouvait entraîner à les trahir.

Pour toutes ces causes, les deux jeunes créoles résolurent de hâter le dénoûment de cette aventure. Le plus court et le plus prompt moyen leur parut être de tenter une démarche auprès du marquis de la Varenne, démarche qui aurait pour objet de signaler au gouverneur, en lui demandant justice, le complot de Fabulé et de ses complices.

Cet avis fut partagé par les habitants du Prêcheur et on convint qu'une députation choisie parmi les plus vieux et les plus notables colons, se rendrait auprès de la Varenne. Une pareille détermination ne pouvait demeurer une affaire secrète. Le bruit en parvint à Saint-Pierre avant que la députation y arrivât. Maubrac et la comtesse en furent informés et comprirent qu'il y allait de leur intérêt de déjouer l'effet de cette démarche. Ils eurent recours, d'un commun accord, à deux moyens susceptibles d'un plein succès : la violence et la fourberie.

Madame de Saint-Chamans, le masque de la résignation au visage, le cœur gonflé, des larmes à ses paupières, et armée en même temps de toutes les pièces de son arsenal de coquetterie, se rendit chez le marquis de la Varenne.

— Il se prépare pour vous, lui dit-elle, une épreuve pénible à traverser, mon ami.

— Je la surmonterai, répondit la Varenne avec la brusquerie et le ton résolu qui lui étaient habituels.

— Mais non pas sans difficulté, répliqua la com-



tesse. Il y va de votre honneur, de votre repos, de la paix et de la gloire de votre administration. Vous savez si je vous suis attachée et dévouée, la Varenne, eh bien! je viens vous annoncer que je suis prête à accomplir, dans votre intérêt, le plus grand des sacrifices.

— Je ne vous comprends pas, Claudine; expliquez-vous.

— Il m'est revenu que les réclamations que vous allez entendre de messieurs les colons sont dirigées surtout contre moi.

— Contre vous?

— Oui; déjà vous le savez, on accuse le chevalier de Maubrac d'être l'instigateur du complot attribué à Fabulé.

— Après?

— Eh bien! maintenant ce que l'on ne vous a pas encore dit et ce que je sais, moi, c'est que les colons prétendent me comprendre dans la même accusation.

— Vous êtes folle, Claudine, ou bien ils sont bien hardis et bien insolents!

— Je suis pour tous ces gens-là un objet de jalousie, et de haine pour quelques-uns. Je vous parlais, tout à l'heure, de repos pour vous et de sacrifice de ma part; ce sacrifice que je vous dois mon ami, c'est une retraite à laquelle je suis bien résolue.

— Votre retraite, y songez-vous?

— Oui, je quitterai la colonie dès demain; j'ai engagé M. de Maubrac à faire de même. Déjà il s'est éloigné de Saint-Pierre, en sorte que lorsque messieurs les colons viendront déposer leurs plaintes devant vous, il suffira que vous leur annonciez mon départ pour les voir apaisés par enchantement.

La Varenne se promenait comme un furieux autour de la pièce, en écoutant cette confidence de madame de Saint-Chamans qui pleurait à chaudes larmes.

— Vous resterez, ma chère Claudine, dit le marquis en s'asseyant à côté de la comtesse et en lui prenant affectueusement les mains, vous resterez avec moi, et nous braverons ensemble le mécontentement de messieurs les colons. Qu'ils viennent m'apporter leurs réclamations! Je suis de belle humeur à les recevoir, ma foi! Et s'ils font mine de résister, je les ferai jeter tous par les fenêtres. Laissez-les dire! Que m'importe, à moi, leur haine et leur jalousie contre vous! Empêchez Maubrac de partir; il nous est dévoué, il nous sera utile; c'est un homme d'énergie et de résolution, de qui nous tirerons bon parti au besoin.

— Avez-vous donc quelque projet? demanda la comtesse.

— Je ne sais pas, moi; je ferai ce que les événements me commanderont. Mais, en tout cas, je suis bien décidé à ne point donner raison aux colons, et surtout à ne point vous laisser insulter et calomnier par eux. Le complot de ce Fabulé n'est peut-être qu'un prétexte; si cela est d'ailleurs, eh bien! qu'ils se défendent comme ils pourront!... Vous ferez savoir à Maubrac, n'est-ce pas, que je désire qu'il revienne?

L'exaspération où était la Varenne ne lui permettait pas de mettre grande suite dans son discours. Le ton de sa parole plutôt que sa parole elle-même, et l'énergie de ses gestes, suffirent à convaincre la comtesse de la résolution du marquis à ne la point sacrifier, même dans l'intérêt de son autorité, aux mécontentements des colons. Rassurée sur ce point, elle laissa la Varenne en proie à une extrême agitation, en attendant l'arrivée de la députation.

La Varenne reçut avec hauteur les colons du Prêcheur; il prit tout de suite l'offensive contre eux, sans leur laisser le loisir d'exposer leurs plaintes, nia nettement le complot de Fabulé et surtout la participation de madame de Saint-Chamans et de Maubrac, traita les délégués de rebelles en les menaçant de la prison, s'ils osaient persister dans leurs calomnies.

Il y avait parmi eux un octogénaire, de qui la présence aurait dû imposer le respect à la Varenne.

Ce vieillard ayant insisté sur son droit de se faire écouter, le marquis ordonna qu'on l'arrêtât. Les colons ayant voulu le couvrir de leurs personnes et de leurs épées, la salle de l'audience fut aussitôt entourée de troupes, et la députation tout entière arrêtée, désarmée et conduite à la geôle.

Madame de Saint-Chamans, cachée dans une pièce voisine, avait assisté à cette scène de violence. Dès que la Varenne se trouva seul, elle ouvrit brusquement la porte et se précipita dans ses bras, en versant des larmes de joie.

— Merci, mon ami, lui dit-elle, vous m'avez réellement prouvé que vous m'aimiez en défendant mon honneur... Oh! ajouta-t-elle, je ne regrette qu'une chose, c'est que ce M. Du Buc, dont vous m'avez promis la tête si je vous la demandais, ne se soit pas trouvé là...

— N'avez-vous pas entendu ce qu'ils ont dit ma chère Claudine, que les jeunes et les valides étaient demeurés sous leurs toits, prêts à la défense et à l'attaque... M. d'Autanne, non plus, n'était pas là, et j'aurais voulu l'y voir cependant! Mais je les retrouverai l'un et l'autre, car je m'attends que l'acte d'autorité que je viens d'accomplir va faire bouillonner dans leurs veines le sang de ces créoles!... Ils m'ont menacé, ils m'ont prédit la guerre, soit! Eh bien! je la leur ferai par tous les moyens...



La Varenne rugissait comme un lion, en portant à chaque instant, et par un mouvement instinctif la main à la garde de son épée.

— Qu'ils essayent, mordieu! qu'ils essayent! criait-il, et ils verront ce que je vaux sur un champ de bataille!

La Varenne, dans la prévision du résultat que devait provoquer l'emportement impolitique auquel il venait de s'abandonner, prit immédiatement ses mesures, et commanda à une compagnie de grenadiers royaux de se tenir prêts à marcher sous ses ordres.

Il ne s'était pas trompé. A peine l'arrestation des députés fut-elle connue, qu'un cri d'indignation s'éleva dans la ville et gagna le Prêcheur où les colons s'assemblèrent aussitôt chez d'Autanne pour délibérer sur le parti à prendre.

Avant de rapporter la délibération qui fut arrêtée dans cette réunion, il est bon que nous fassions connaître la conduite de Maubrac pendant les événements qui venaient de s'accomplir.

Maubrac s'était rendu au Prêcheur, où il avait d'intimes amis, des colons paresseux et oisifs comme lui, aventuriers sans feu ni lieu, et prêts à tous les coups de main. Ce bourg du Prêcheur avait été, dès l'origine de la colonie, et avait continué d'être pendant longtemps le refuge de tous les mécontents et le foyer de toutes les émeutes (1). Maubrac avait réuni en une sorte de concile ses amis, gens bien déterminés, d'ailleurs, et à qui la subite fortune du chevalier avait inspiré pour lui une grande considération. Dans cette réunion, où les têtes s'échauffèrent vite, Maubrac avait feint un mécontentement très grand contre la Varenne, qu'il représentait jaloux de son intimité avec la comtesse, et il avait prétendu que son éloignement de Saint-Pierre était un exil auquel le gouverneur venait de le condamner. Cet exil, qui pouvait être suivi du départ de madame de Saint-Chamans, était donc sa ruine, à lui, et partant celle de ses amis. Il avait entretenu assez grassement les excellentes dispositions de ceux-ci pour qu'ils prissent intérêt à cette déchéance du chevalier.

— Que faut-il que nous fassions? avaient demandé, tout d'une voix, les compagnons de Maubrac.

— M'aider à renverser le marquis de la Varenne.

Si grave que leur parût une telle proposition, les amis de Maubrac n'y firent aucune opposition; ils attendirent que le chevalier développât son plan de campagne.

Maubrac leur exposa toute sa politique, qui avait consisté à soulever le mécontentement des colons contre le gouverneur, et en appelant à l'intervention de Fabulé, cette circonstance avait entraîné l'incarcération des députés, crime prévu par Maubrac, et qui devait, dans sa pensée, provoquer un soulèvement général, dont il fallait profiter pour assurer le succès de son coup de main.

Toutefois, Maubrac ne confessait à ses complices que la moitié du but véritable qu'il poursuivait; le reste était le secret du voyage mystérieux de madame de Saint-Chamans à la Martinique, secret que la Varenne lui-même avait cherché vainement à percer, et que nous pouvons dévoiler ici.

Les événements que nous avons racontés jusqu'à ce moment avaient tous été complotés à Paris même, entre la comtesse et le président de Lamoignon; ce dernier avait parfaitement résolu la perte de la Varenne, dans un but que nous allons expliquer.

La colonie de la Martinique avait été, dans l'origine, la propriété particulière de la famille du Parquet. A la mort de ce premier gouverneur de la Martinique, le plus illustre des aventuriers du nouveau monde, la couronne avait repris l'île, moyennant une indemnité payée à ses héritiers. Les tuteurs des fils de du Parquet avaient accepté ce règlement dans un moment où cette propriété suzeraine paraissait difficile à conserver, au milieu des troubles qui agitaient incessamment la colonie. Mais quelques-uns des membres de la famille avaient vu avec regret cette souveraineté leur échapper, et le président Lamoignon s'était substitué à leurs prétentions.

Devenu puissamment riche à la suite des exactions commises sur les financiers traduits devant la cour de justice, il avait rêvé de reconquérir cet héritage envié, et véritablement enviable. C'était un joyau quasi-royal, qu'il était jaloux d'ajouter aux fleurons de son immense fortune.

Il savait les embarras sérieux que les colonies suscitaient à la métropole. M. de Lamoignon avait pressenti que de nouvelles complications faciliteraient peut-être la réalisation de son rêve ambitieux, et que, de guerre lasse, le régent souscrirait à une cession de la Martinique au moyen d'une somme considérable versée dans les coffres de l'État.

Lamoignon avait besoin d'un émissaire habile, à l'abri de tout soupçon, et qui n'agirait que par des moyens couverts. Il fit choix de madame de Saint-Chamans, ou plutôt de madame Dubost, dont le mari nous a, dans sa confidence à Du Buc, révélé tout le passé si riche en ressources et en services que Lamoignon avait pu apprécier.

Il l'avait affublée du titre de comtesse, en lui ordonnant de faire du marquis de la Varenne sa première proie et sa première victime, en le poussant dans cette voie de violence où il n'était que trop disposé à entrer.

(1) Voir le *Roi des Tropiques*.

Le résultat qu'attendait et espérait Lamoignon était un soulèvement des colons contre la Varenne. Il s'en rapportait à la comtesse pour se garer de la tempête. Celle-ci à qui le succès faisait entrevoir des horizons splendides, n'avait pas hésité, au risque de sa vie même, à tenter cette dangereuse et difficile partie.

Le choix de Claudine avait été, comme on l'a pu voir jusqu'à présent, très heureux; elle semblait merveilleusement douée pour ce rôle, où il fallait autant d'audace que de coquetterie. Seulement, ni elle, ni Lamoignon n'avaient prévu la présence à la Martinique de Dubost, qui avait déjà failli et pouvait encore compromettre le succès, en compliquant et en contrecarrant les plans de la comtesse. Ils pouvaient croire Dubost mort ou tout au moins bien attaché à ses galères. Ils avaient également oublié de compter avec les passions humaines qui dérangent si souvent les plus habiles combinaisons polititiques en tous les pays.

Leur point d'appui, le pivot de leur politique à la Martinique, était l'existence dans la colonie d'un petit neveu de du Parquet, un bon homme et pauvre de fortune. S'il était de ceux à qui le royaume des cieux appartient de droit dans l'avenir, il ne montrait nulle prétention à aucun des royaumes, si petit qu'il fût, de ce bas monde. Il avait nom du Parquet de Clermont, vivait sans ambition et sans souci sur un coin de terre voisin de la splendide habitation où son grand oncle avait déployé tant de courage et de génie pour la fondation de la colonie.

Il était, d'ailleurs, entouré de tout le respect que son nom illustre inspirait dans l'île entière.

Le but de Lamoignon était d'exploiter cette vénération profonde des colons pour le nom de du Parquet, vénération qui s'est continuée jusqu'à nos jours sur les derniers descendants de cette famille, pour faire proclamer, au moment du soulèvement des colons, ce débris illustre, chef de la Martinique. Ce fait accompli, Lamoignon intervenait, démontrait l'incapacité de Clermont à tenir tête à une si haute position, profitait des embarras que cet événement soulevait en France, et y mettait fin en proposant, comme chargé des pouvoirs des du Parquet, de se charger d'un fardeau trop lourd pour les épaules de son allié.

Maubrac, investi de toute la confiance de sa sœur, avait été mis par elle au courant de ce complot; mais madame de Saint-Chamans, victime déjà une fois des procédés peu généreux de Lamoignon, habituée à se défier de ses promesses et comprenant à quels dangers elle s'exposait au profit de l'ambition du président, avait résolu de se faire la part du lion dans la conquête de cette proie si ardemment convoitée.

Elle avait cavé sur l'incapacité constatée de Clermont pour, après son avénement, exercer sur ce faible vainqueur un ascendant qui déjouerait tous les calculs de Lamoignon et forcerait, en tout cas, le président à compter avec elle.

On comprend maintenant l'intérêt puissant de madame de Saint-Chamans à ce que son passé fût ignoré à la Martinique, et à faire disparaître, même par un crime, son mari dont la présence compromettait tous ses plans. Ainsi s'explique également son ardente haine contre Du Buc, dépositaire du terrible secret de sa vie. Il lui importait donc, avant tout, d'enlever au jeune créole la pièce de conviction qu'il tenait en sa possession.

Le caractère de Maubrac se prêtait merveilleusement à de pareilles machinations, contre lesquelles il n'éleva aucun scrupule. En se faisant l'émissaire et le complice de sa sœur dans cette œuvre sombre, il assurait son avenir en ne risquant qu'un passé assez peu honorable pour ne lui inspirer aucun regret.

Quand ses amis du Prêcheur, entièrement disposés à lui prêter aide et assistance, lui eurent demandé ce qu'il comptait faire après la déchéance de la Varenne :

— C'est là mon affaire, leur répondit-il, sur un ton qui ne permettait pas de réplique.

Maubrac savait bien que le nom de du Parquet de Clermont proclamé à l'avance eût inspiré des craintes aux uns, de la défiance aux autres.

— A ton aise, répondirent les aventuriers, nous attendrons tes ordres.

— Mes ordres, leur dit-il, les voici : Au premier cri de colère que les créoles du Prêcheur pousseront contre la Varenne, hurlez, vous autres; s'ils menacent, prenez les armes; s'ils portent la main à la garde de leurs épées, que les vôtres soient déjà hors du fourreau; en un mot, exagérez et dépassez leurs intentions; compromettez-les en les entraînant, malgré eux, dans le mouvement. Je vous le répète, le reste me regarde. Surveillez donc bien ce qui se passera chez MM. d'Autanne et Du Buc.

En quittant le Prêcheur, Maubrac, parfaitement rassuré sur l'exécution fidèle de ses ordres, s'était rendu à son ajoupa de la montagne Pelée, où il avait une autre mission à remplir.

IX.

Maubrac, debout sur le seuil de son ajoupa, attendait impatiemment l'effet du signal qui avait annonce à Fabulé son arrivée.

Presque en même temps que le chef des marrons, le chevalier vit apparaître, se glissant dans l'ombré

madame de Saint-Chamans. Il fut étrangement surpris de cette visite inattendue. Si grave que fût le visage de la comtesse, que cette expédition nocturne avait vivement impressionnée, Maubrac ne put se défendre de prendre gaiement l'aventure, en face de ses deux hôtes. Il les présenta l'un à l'autre avec le même cérémonial qu'il eût mis à le faire dans un salon, entre deux personnages du même rang.

— J'ai voulu vous voir de près, Fabulé, dit la comtesse avec un sourire qui embarrassa le nègre plus qu'il ne le captiva; j'ai voulu causer avec vous et vous assurer de ma reconnaissance et de mon amitié.

— Tu entends, compère, fit de Maubrac en tirant l'oreille au chef. Madame la comtesse te fait là un honneur insigne. Tu peux tout oser, tout promettre, et faire tout ce que tu promettras.

— C'est dit, maîtresse, répliqua Fabulé en s'adressant à madame de Saint-Chamans.

— Avez-vous d'autres projets que ceux dont nous étions convenus? demanda Maubrac qui, devant Fabulé, se tint sur la réserve, de façon à ne point trahir le secret de sa parenté.

— Le plan que nous avions arrêté n'empêchera pas l'exécution de celui que j'ai conçu depuis, reprit madame de Saint-Chamans. Mais les bambous de votre ajoupa ont des oreilles, Maubrac, vous le savez : faites ou faites faire bonne garde à l'entour.

— Ne craignez rien, maîtresse, interrompit Fabulé, j'ai posté quatre nègres en faction. Macandal, cette fois, n'entendra rien de ce que nous dirons.

— Tu es un homme de précaution, compère. Allons, vide un peu de cette bouteille dans ton couï, et à la santé de la comtesse!

Fabulé, après avoir fait le signe de la croix avant de boire, selon l'usage perpétué chez la race noire, avala un couï d'eau-de-vie, ration équivalente à un plein bol.

— Nous étions convenus, n'est-ce pas, Maubrac, que Fabulé profiterait du tumulte qu'occasionnera l'insurrection des colons contre M. de la Varenne, pour provoquer parmi les esclaves un mouvement à l'aide duquel il se jettera, torche et couteau en main, sur l'habitation de Du Buc, et enlèvera le prisonnier blanc. Vous voyez que je tiens à posséder cet homme, Fabulé; car je vous autorise à ne reculer devant aucun crime pour l'arracher de son cachot et l'emmener à votre camp. Je vous dirai plus tard le sort que je lui réserve.

— Tu as entendu, compère?

— Parfaitement, maître.

— Mais, reprit Maubrac, si par hasard, par suite des révélations de Macandal, Du Buc avait fait disparaître le prisonnier? Lucinde ne t'a rien dit à ce sujet?

— Rien; elle ignore sans doute si ces messieurs ont pris un tel parti.

— J'ai prévu ce cas, fit la comtesse; voilà pourquoi j'ai modifié ou complété notre projet primitif. Êtes-vous homme, Fabulé, à mener de front deux entreprises, à frapper deux coups à la fois?

— J'ai deux cents nègres sous mes ordres, répondit Fabulé. J'en puis mettre cent d'un côté, cent de l'autre; moi au milieu, un bras et un œil à droite, l'autre bras et l'autre œil à gauche, et pourvu que les soldats du gouverneur ne m'arrêtent pas en route, je me crois capable de tout oser, de tout entreprendre, de réussir à tout.

— Bravo, compère! — Achevez, comtesse.

— Eh bien! il s'agit d'égaliser la partie entre MM. Du Buc, d'Autanne et moi; il faut que l'enjeu soit le même. Si le prisonnier blanc n'est plus chez M. Du Buc, faisons de notre côté un prisonnier, ce qui nous permettra de traiter ensuite de pair. Pouvez-vous donc, Fabulé, enlever mademoiselle d'Autanne, et me la garder avec tous les respects qui conviennent à une femme de sa condition? Ce sera un otage précieux. Je la rendrai à M. Du Buc en échange de Dubost. Expliquez tout cela d'une manière précise à Fabulé, mon cher Maubrac.

— J'ai bien compris, maîtresse, soyez tranquille.

— Il me semble, même, fit Maubrac, qu'il serait plus simple et plus sûr d'enlever mademoiselle Antillia et de fouiller en même temps la case de M. Du Buc; vous en serez quitte pour rendre votre prisonnière si nous trouvons l'homme que nous cherchons.

— A merveille. Vous suivrez exactement ces instructions, Fabulé.

— Vos ordres seront exécutés fidèlement, maîtresse.

— Si vous vous faisiez aider par Lucinde pour cet enlèvement? quelques indications de sa part en faciliteraient peut-être l'accomplissement.

Fabulé secoua la tête en signe de refus.

Non, non, dit-il, cette fille a trop aimé ses maîtres. Si un accès de remords la prenait, nous serions perdus. J'ai plus de confiance en moi seul qu'en personne.

— Faites comme vous l'entendrez. Je me charge de votre absolution, Fabulé, après cette campagne.

— Merci, maîtresse.

Fabulé siffla alors les quatre nègres qui composaient son escorte : ils se présentèrent à la porte de l'ajoupa.

— Regardez bien cette dame, leur dit-il; c'est le bon Dieu qui l'a envoyée dans ce pays pour le bonheur des nègres. Si jamais elle a besoin de vous et que je ne sois pas là pour vous commander, faites tout ce qu'elle vous dira; obéissez-lui comme à moi-même; quant à celui-là, ajouta Fabulé en désignant



Maubrac, vous savez qu'il est depuis longtemps notre compère.

Les quatre nègres, imitant leur chef, se prosternèrent à genoux devant madame de Saint-Chamans.

Quand ils furent partis :

— Te voilà général en chef des marrons, ma chère Claudine, fit Maubrac ; cela peut servir, on ne sait ce qui arrive...

Madame de Saint-Chamans quitta l'ajoupa de Maubrac avant le jour. Elle retrouva, à moitié chemin, sa chaise à porteur attelée de quatre nègres, qui la ramenèrent à Saint-Pierre.

L'agitation soufflée par les amis de Maubrac avait fait de rapides progrès parmi les gens de leur espèce. Ils n'avaient pas manqué de rencontrer de vives sympathies chez les mécontents et les turbulents qui foisonnaient en ce temps-là à la Martinique. On ne parlait rien de moins que d'une prise d'armes, et le nom de du Parquet de Clermont, comme chef de petite révolution, fut mis habilement en circulation, selon les ordres laissés par Maubrac à deux ou trois de ses amis les plus sûrs.

Clermont, épouvanté de cette manifestation qui venait troubler sa vie calme et exempte d'ambition, s'était enfermé dans sa maison, bien résolu à ne point se montrer. Quant aux colons, si décidés qu'ils fussent à défendre leur indépendance outragée, ils se défièrent de cet excès de zèle de la part d'un tas d'aventuriers à qui la sainteté de leur cause était étrangère ; parfaitement rassurés sur les sentiments et sur l'inertie de Clermont, ils songèrent tout d'abord à réduire au silence les amis de Maubrac et à se débarrasser d'eux.

Mais la Varenne avait été informé du mouvement insurrectionnel ; déjà sur ses gardes, il se mit en marche pour le Prêcheur, et y arriva au moment où les premiers cris se faisaient entendre. Le nom de Clermont ayant frappé son oreille, et sachant l'influence que ce nom, sinon le personnage qui le portait, exerçait sur l'esprit des colons, il ordonna l'arrestation de ce malheureux. Vainement Clermont essaya de protester de son innocence, la Varenne le fit placer sous bonne escorte et conduire à Saint-Pierre.

Cette mesure énergique et l'immobilité des colons devant leur manifestation intimidèrent les partisans de Maubrac. Deux ou trois d'entre eux ayant été également arrêtés, ils craignirent que la partie ne fût perdue avant même d'avoir été engagée. Ils se dispersèrent d'abord ; mais la honte d'une défaite si prompte rendit le cœur aux plus audacieux qui se réunirent bien décidés à entamer une lutte sérieuse.

Le souvenir des libéralités de Maubrac et des engagements récemment pris envers lui enflamma leur courage. Étonnés de l'indifférence des colons, ils pensèrent que le moyen d'échauffer leur enthousiasme était d'enlever du Parquet des mains de l'escorte chargée de le conduire à Saint-Pierre. Ils ne doutaient pas que l'outrage fait au descendant de l'illustre chef n'entraînât les créoles à le venger.

Ce groupe d'aventuriers hardis prit donc le chemin de Saint-Pierre, rencontra l'escorte de du Parquet, à laquelle ils livrèrent un vif combat. L'écho de la mousqueterie vint jeter l'alarme au Prêcheur et parmi les colons et chez de la Varenne.

Les aventuriers furent promptement mis en déroute, on en apporta la nouvelle au Prêcheur, en annonçant que l'escorte avait continué sa route sur Saint-Pierre.

Les colons, en apprenant l'arrestation de l'innocent du Parquet, qu'ils avaient ignorée, virent dans ce fait un attentat à leur dignité. Ils se réunirent aussitôt chez Du Buc. En entendant le bruit du combat, et craignant que l'affaire ne tournât de façon à compromettre leur situation, ils résolurent de prendre l'offensive vis-à-vis de la Varenne et d'accepter l'alliance qu'ils avaient d'abord repoussée, avec les créatures de Maubrac. Ils firent donc sommer le gouverneur d'avoir à mettre du Parquet en liberté.

La Varenne, outré de cette résistance, expédia immédiatement à Saint-Pierre l'ordre de faire fusiller sans retard le prisonnier, et, en même temps, il se dirigea vers l'habitation de Du Buc, résolu d'arrêter, sachant qu'il était avec M. d'Autanne, l'instigateur de ce mouvement.

La Varenne traversa d'abord l'habitation d'Henri avant de se rendre chez Du Buc. Il entra un instant dans la case du créole, abandonnée alors à la garde d'Antillia et du vieux chevalier impotent, qui jurait de colère de demeurer cloué dans son fauteuil, en un moment où il fallait tirer l'épée. Antillia apparut sur le seuil de la porte, et fit à son hôte les honneurs d'une hospitalité mêlée de gêne, mais où la grâce et l'esprit ne manquèrent pas.

La Varenne, qui s'était déjà enthousiasmé d'Antillia dans une première entrevue à Saint-Pierre, demeura, cette fois, comme ébloui de la beauté de la jeune créole. Il s'éloigna tout pensif, méditant un projet qui devait, dans sa pensée, mettre fin à cette lutte où étaient compromises son autorité et son influence. Il aborda donc la maison de Du Buc transformée, moitié en forteresse, moitié en salle de conseil, non plus en chef irrité, mais en parlementaire.

Il laissa son escorte au bas de la savane et s'avança seul jusqu'au seuil de la case. D'Autanne et Du Buc vinrent à sa rencontre, en lui montrant le respect qu'on doit à un chef représentant du pouvoir royal.

— Messieurs, dit la Varenne en mettant pied à

terre, le temps presse, les circonstances où nous nous trouvons sont graves : hâtons-nous d'arrêter ce déplorable conflit.

— Allons au but, soit! répondit d'Autanne.

— Tel est mon plus vif désir, messieurs. Retirons-nous en quelque endroit où nous puissions causer tous trois.

D'Autanne, Du Buc et le marquis s'enfermèrent dans une pièce de l'habitation.

— Voyons, messieurs, leur demanda la Varenne, à quoi prétendez-vous?

— Nous ne sommes pas les agresseurs, dit Henri; c'est donc nous qui vous demandons une explication, monsieur le marquis. Une bande d'aventuriers, sous un prétexte que nous ignorons, et qui certes est étranger à la cause que nous voulons défendre nous autres, contre vos attentats et vos abus, — une bande d'aventuriers, dis-je, provoque un soulèvement à la suite duquel vous arrêtez brutalement et faites conduire prisonnier à Saint-Pierre M. du Parquet de Clermont...

— C'est vrai, messieurs, interrompit la Varenne.

— Vous avez oublié, monsieur le marquis, de quel respect, nous autres créoles, entourons ce descendant de l'illustre fondateur de cette colonie, et vous ignorez que M. du Parquet de Clermont est incapable de prétendre au rôle ambttieux dont vous l'accusez. Vous nous avez froissés dans notre religion de souvenirs, et vous avez commis une nouvelle injustice, un nouvel acte de despotisme à ajouter à toutes vos injustices et à tous vos abus de pouvoir. Rendez d'abord la liberté à M. du Parquet, et nous traiterons ensuite.

De la Varenne se rappela, à ce moment, l'ordre qu'il avait donné de faire fusiller Clermont. Il se leva, ouvrit la fenêtre, fit signe à un des hommes de son escorte, et lui commanda de se rendre immédiatement à Saint-Pierre, avec mission de suspendre l'exécution du prisonnier.

— Vous voyez, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux deux créoles, que je me montre accessible à vos réclamations. Je comprends le respect et l'intérêt que vous inspire M. du Parquet de Clermont.

— Nous vous remercions, monsieur le marquis, de cet acte de condescendance.

— Maintenant, reprit la Varenne après un instant d'hésitation, il est un moyen plus simple et plus facile de nous entendre et d'arrêter, sans plus d'effusion de sang, cette révolte naissante.

— Nous vous écoutons, monsieur, parlez.

— Vous vous plaignez de mes injustices, de mes abus de pouvoir, de mon despotisme. Je ne veux pas examiner si vos griefs sont fondés. Ce que je reconnais c'est qu'il y a mésintelligence, antipathie entre nous. Peut-être cela provient-il de ce que nous ne nous comprenons pas bien.

— Où voulez-vous en venir? demanda Henri.

— Monsieur d'Autanne, reprit le gouverneur, rapprochons-nous les uns des autres par d'autres liens que ceux de l'intérêt public.

— J'ignore ce que vous voulez dire.

— Vous avez une sœur, monsieur, jeune, charmante, chez qui l'esprit le dispute à la grâce et à la beauté.

— Après?

— Faites-moi l'honneur de m'accorder sa main. Ce mariage que j'ambitionne de toute la force de mon désir, sera le lien désormais sacré qui fera que votre cause sera la mienne.

Henri se leva, et d'une voix pleine de calme et de dignité :

— Monsieur le marquis, dit-il au gouverneur, mademoiselle d'Autanne n'est point faite pour aider vos projets. Ma sœur est fiancée à son cousin M. Du Buc, et lors même qu'ils consentiraient l'un et l'autre, ce dont je doute, à rompre leurs engagements, je vous avoue encore que je vous refuserais la main de ma sœur.

— C'est une insulte, monsieur! s'écria la Varenne pâle de colère.

— Non, monsieur; c'est une réponse à la demande que vous m'avez faite. Je n'ai point foi en votre tendresse pour ce pays et j'ai confiance dans l'affection de M. Du Buc pour Antillia. Vous manqueriez dans huit jours à vos promesses et vous me forceriez, moi, à tirer peut-être l'épée contre le mari de ma sœur... Et d'ailleurs...

— Et d'ailleurs, interrompit brusquement Du Buc, il y a un moyen plus simple encore de nous réconcilier, puisque telle est votre intention. Vous êtes, monsieur, au pouvoir d'une femme qui a soufflé cette révolte, après vous avoir conseillé vos plus détestables actions, dans l'unique but de se soustraire à la vérité, que je vais faire éclater. Cette femme...

— Monsieur, interrompit la Varenne avec vivacité, je voudrais arrêter sur vos lèvres une accusation passionnée peut-être et qui est sur le point de devenir une calomnie. Puisque vous n'ignorez pas l'affection qui me lie à madame de Saint-Chamans, mais que je suis prêt à sacrifier à un désir de mon cœur et à un acte de bonne politique, puisque vous n'ignorez pas cette affection, dis-je, vous me reconnaîtrez bien le droit de mettre madame de Saint-Chamans à l'abri d'injurieux soupçons.

— Allons donc, monsieur le marquis! Ou bien ne soyez pas généreux au delà des limites permises, ou bien permettez-nous de vous éclairer. Cette femme, dont vous faites étalage, est une aventurière.



Elle n'est point comtesse de Saint-Chamans; elle se nomme madame Dubost, et son mari est en mon pouvoir depuis le lendemain de votre arrivée en cette île. Cette femme le sait, et c'est afin de faire enlever Dubost qu'elle a appelé à son aide une bande d'esclaves *marrons* pour soulever les nègres de mon habitation.

— Où sont les preuves de ce que vous dites-là, monsieur? montrez-moi cet homme, que je l'interroge.

— Vous l'entendrez, monsieur le marquis, lorsqu'il en sera temps. Dubost n'est plus ici; vous pourrez faire fouiller toute mon habitation, vous ne trouverez pas ce témoin que je garde en lieu sûr, pour le produire au jour de la justice, et alors que j'aurai reçu de Paris les renseignements que j'y ai demandés.

La Varenne avait écouté, avec une extrême avidité, les confidences de Du Buc.

— Je comprends maintenant, se dit-il après un moment de réflexion, la cause de la haine de madame de Saint-Chamans contre M. Du Buc.

Le marquis se promenait à grands pas dans la pièce où ils étaient tous trois enfermés. Il s'arrêta tout à coup; un sourire plissa sa lèvre, et il murmura, en fixant sur Du Buc un regard de triomphe:

— Je tirerai parti de cette confidence... à ma manière et dans mon intérêt.

Puis il continua sur un ton de bienveillance :

— Vous venez de me révéler des choses d'une extrême gravité. Sans chercher à me rendre compte, dès ce moment, du but que peut avoir madame de Saint-Chamans à jouer un tel rôle, il y a dans sa conduite un mystère que je dois éclaircir. Vous mettez, messieurs, comme chefs de ce mouvement insurrectionnel, et la Varenne insista sur cette phrase compromettante pour les deux jeunes créoles, vous mettez à votre soumission et à la pacification de la colonie des conditions que je suis prêt à exécuter loyalement. M. du Parquet et vos délégués seront rendus à la liberté, et madame de Saint-Chamans sera l'objet d'une active surveillance. Puis-je, en retour, compter sur votre parole, messieurs?

— Ni M. Du Buc, ni moi, répliqua Henri en tendant franchement la main au gouverneur, nous n'acceptons le titre de chefs de révoltés; mais nous pouvons vous l'affirmer, dès que vous aurez tenu vos promesses, nous emploierons toute notre influence à faire rentrer les colons dans l'ordre.

— A merveille, messieurs; aussi comprendrez-vous aisément le désir que j'éprouve de me rendre promptement à Saint-Pierre.

Les deux créoles et le gouverneur allaient se séparer, après avoir échangé sinon de cordiales, du moins de politiques poignées de main, lorsque de grands cris de détresse se firent entendre au bout de la savane. Henri ouvrit la croisée et aperçut Lucinde, qui s'élança vers lui.

— Maître! maître, disait-elle, un horrible malheur!...

Ce fut tout ce que put dire la jeune négresse, qui indiqua par un geste que la parole lui manquait, et en même temps elle porta la main à son col pour faire comprendre la nature du crime qu'elle venait raconter; puis elle s'évanouit aux pieds d'Henri, qui ne trouva plus à ses côtés que Du Buc. Un nuage de poussière tourbillonnant à deux cents pas plus loin, leur annonça que le marquis de la Varenne était parti avec ses officiers.

Voici la scène à laquelle Lucinde avait assisté ou dont elle avait pu du moins constater le sanglant dénoûment.

X.

Au moment où éclatait au Prêcheur le mouvement insurrectionnel dont nous venons de voir l'avortement, Fabulé était descendu de la montagne Pelée, à la tête d'une trentaine de ses nègres, se dirigeant au pas de course sur l'habitation d'Autanne.

Suivant les indications fournies par deux espions caraïbes qu'il avait dépêchés en avant, il savait ne devoir rencontrer aucune résistance à ses projets. Fabulé arriva sur les lisières de l'habitation, quelques instants à peine après le départ de la Varenne; il put même apercevoir encore resplendir la dorure des habits du gouverneur et des officiers qui l'accompagnaient.

L'instant était on ne peut plus propice à l'accomplissement du crime que le chef *marron* avait mission d'exécuter. Tous les esclaves, moitié par terreur, moitié par une vague espérance qu'ils n'osaient s'avouer, avaient fui l'habitation; les uns s'étaient enfermés dans leurs cases, les autres épiaient l'issue de l'insurrection qui se tramait dans leur voisinage. Les domestiques de la maison, attirés par la curiosité, avaient suivi en courant, le groupe brillant des officiers. Antillia, debout sur le seuil de la porte, admirait aussi ces éclaboussures d'or, que le galop des chevaux faisait jaillir des épaulettes et des habits.

Fabulé fondit comme un tigre sur la case, en poussant des cris épouvantables. Antillia, pâle de terreur, rentra brusquement, et se réfugia instinctivement aux côtés du vieux chevalier son père.

— Qu'as-tu, mon enfant? demanda M. d'Autanne.

— N'entendez-vous pas ces cris, mon père? répondit la jeune fille en entourant de ses bras le cou

du vieillard, à qui elle faisait en même temps un rempart de son corps.

— Des cris terribles en effet! Et depuis quand y a-t-il des chacals dans ce pays?

M. d'Autanne voulut se lever de son fauteuil; mais l'étreinte où le retenait sa fille le fit retomber assis, pâle et rugissant de colère.

— Au secours! au secours! cria Antillia au moment où Fabulé franchit le seuil de la porte. La figure hideuse du nègre la glaça d'horreur.

— Allons, mademoiselle, dit Fabulé en brandissant son *bangala* qu'il tenait à la main, vous êtes prisonnière.

— Prisonnière de qui? demanda Antillia.

— De moi, Fabulé, capitaine des esclaves *marrons*.

— Misérable insolent! hurla le chevalier d'Autanne, sors d'ici!

Xavier Eyma.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN ARTISTIQUE.

J'ai une bonne nouvelle à annoncer au public parisien, c'est le retour à Paris d'un de nos pianistes les plus distingués. Le comte E. Wrobrewski s'en revient d'Amérique couvert de lauriers, et avec une partition destinée à l'un de nos théâtres lyriques. M. Wrobrewski est un des artistes le plus admirablement organisés que nous ayions jamais entendus. A l'habileté de l'instrumentiste, il joint la science du compositeur, et ses œuvres ont cette grâce et ce charme qui assurent toujours le succès. Le retour de M. Wrobrewski est donc une bonne fortune pour les amateurs de la bonne musique.

Pendant son excursion en Amérique, M. Wrobrewski a obtenu un immense succès au Brésil où il s'est fait entendre devant la cour, à l'occasion de la fête qui a été donnée pour la prestation du serment de la princesse Isabelle à la constitution. L'empereur du Brésil, pour récompenser le jeune et brillant virtuose, lui a remis la décoration d'officier de la Rose et l'a nommé pianiste et compositeur de la cour. C'est une juste et légitime récompense.

*
* *

L'Académie des Beaux-Arts, appelée à décerner les grands prix de sculpture entre les sept concurrents entrés en lice parmi les huit concurrents admis à concourir, a décerné le premier grand prix à M. Raymond Barthélemy, né à Toulouse le 11 juin 1833, élève de M. Duret; le second grand prix à M. Jules-Isidore Nettson, né à Seignelay le 9 juin 1836, élève de MM. Duret et Dantan. Le sujet traité par les concurrents était Oreste à l'autel de Minerve.

*
* *

Voici les noms des lauréats qui ont obtenu les prix au concours de gravure en taille douce : Premier grand prix, M. Henri-Joseph Dubouchet, né le 26 mars 1833, élève de M. Vibert; deuxième grand prix, M. Pierre Miciol, né le 19 décembre 1833, élève du même maître; premier second grand prix, M. Jean Adrien Nargeot, né le 9 août 1837, élève de MM. Dubouloz, Nargeot et Gleyre; deuxième second grand prix, M. Adolphe-Joseph Huot, né le 15 novembre 1839, élève de M. Henriquet Dupont.

Les prix d'architecture ont été distribués comme suit : Premier grand prix, M. Joseph-Louis-Achille Joyau, né le 18 avril 1831, élève de M. Questel; premier second grand prix, M. Paul Bénard, né le 25 mai 1834, élève de M. Lebas; deuxième second grand prix, M. Julien Guadet, né le 25 décembre 1834, élève de M. André.

*
* *

M. Landelle vient d'être chargé de la décoration de la salle des aides de camp au palais de l'Élysée.

*
* *

Le comité de l'exposition de Bruxelles vient d'acheter à M. Meunier, élève de M. Calamatta, une grande et belle estampe représentant la *Chasse aux rats*, d'après Madou. La planche de M. Meunier, dit la *Gazette des Beaux-Arts*, est un échantillon très remarquable de cet art de la gravure qui tend à se développer en Belgique, au moment où il semble vouloir disparaître des autres pays de l'Europe. M. Madou, dans le tableau si bien traduit par M. Meunier, représente la famille d'un savetier occupée tout entière à pourchasser un rat qui se réfugie sous les meubles de l'humble logis. Cette petite scène familière est traitée avec beaucoup de naturel et d'esprit, un peu dans la manière des peintres anglais, notamment de Wilkie et de Mulready, et le graveur à son tour s'est inspiré des jolies planches de Doo.

*
* *

Les ouvriers occupés à creuser le grand lac supérieur du Vésinet ont trouvé, dans un état de parfaite conservation, un camée richement monté, qui représente, disent les connaisseurs, la gracieuse figure de mademoiselle de la Vallière. En rapprochant cette pierre précieuse des divers portraits connus de la célèbre repentie, il ne resterait, à ce qu'il paraît, aucun doute à cet égard.

Pierre Obey.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Contrairement à ce qui s'est fait pendant un grand nombre d'années, les jupes des robes s'ornent maintenant beaucoup plus que leurs corsages. Les plus habillées ont dans le bas des volants alternés de soie et de dentelle, des crevés de satin, des ornements de velours ou des bandes de fourrure, les autres se garnissent encore en tablier avec des bandes plates et des lisérés, ou en échelle sur le devant avec des nœuds, des rosettes, des agréments de passementerie ou même de simples boutons. Il se fait de ces boutons nouveaux de formes extrêmement diverses et très capricieuses, soit carrés, soit ronds avec ou sans pendeloques. Les jupes des toilettes habillées sont toujours très longues par derrière. Beaucoup de leurs corsages se font ouverts et à revers, soit de taffetas d'une couleur tranchée, soit de guipure sur transparent de satin. Ceux des robes de ville se font toujours à ceintures rondes et à agrafes ou à ceintures à pointes par devant et par derrière. Les manches sont tout ouvertes, demi-larges, garnies de volants ou de revers, ou plates fendues en dessus du poignet et surmontées de deux bouillonnés dans le haut. Pour compléter les manches tout à fait fermées, on a imaginé de jolies petites manchettes plates de moire de couleur avec appliques de velours noir assorties au nœud broche pareil qui termine le col.

Une robe de taffetas noir est toujours un meuble indispensable dans la toilette de la femme la plus simple comme la plus élégante. Ces robes sont à volants, soit toutes noires, soit lisérées de blanc ou de couleur. Les étoffes fond noir, à brochés de couleur, sont celles qui dominent dans les toilettes d'un emploi journalier. Beaucoup, entre autres à semés couleur or, font un très joli effet. Pour plus grande parure, des branches et des bouquets de fleurs sur fond de satin de toutes nuances sont en grande faveur. On revient beaucoup aussi à la moire antique un peu abandonnée l'hiver dernier.

La vogue des basquines ou des coins de feu continue toujours et leurs formes sont extrêmement variées. Ce sont des zouaves, de petites vestes flottantes ou de petits paletots boutonnés ou à revers. La plupart sont de drap ou de velours brodés en couleur, ou simplement bordés de taffetas de couleur tranchée.

Les manteaux sont encore plus amples et plus longs que ceux de la saison dernière. Ils sont presque tous à manches et à grand ou à petit collet. On reporte aussi quelques burnous d'une forme tout à fait renouvelée et à très riches glands, et pour les jeunes femmes, le modèle le plus gracieux est toujours la basquine demi-ajustée et à revers, croisant sur la poitrine. Plusieurs de celles qui ont été déjà demandées à la *maison de commission Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, et expédiées par elle, sont de drap noir garni d'astrakan de laine noir ou gris, de drap marron garni d'astrakan marron, et de velours noir, les unes unies, les autres enrichies de guipure noire sur transparents de satin de couleur et garnies dans le milieu de la jupe jusqu'à la taille.

La *maison Lassalle* qui montre un tact si parfait dans le choix de tous les objets d'art ou de goût dont on la charge, envoyait en même temps que ces confections, les plus coquettes coiffures et les chapeaux les plus séduisants. L'un, de velours noir, à fond tendu avait pour tout ornement une couronne de plumes frisées tout autour de la passe, et comme bandeau, une natte de velours ponceau se terminant d'un côté par trois boucles plates avec un bout du même velours. Un autre chapeau avait un fond mou de tulle plissé en largeur et séparé par le milieu, par une barrette de velours pensée, un bavolet et une fanchon de velours pareil garni de dentelle noire, sur un bord clair, deux touffes de grosses pensées de velours sur le côté et, comme bandeau, une rangée des mêmes pensées au milieu de dentelle.

Mademoiselle *Pauline Conter*, (maison *Lhopiteau*, 44, rue Vivienne), dont l'invention et l'ingéniosité sont inépuisables, nous a montré deux créations nouvelles qui font fureur parmi les femmes distinguées du plus grand monde. L'une est une robe de taffetas qu'elle a faite déjà en beaucoup de nuances et que nous avons vue en violet clair. Elle est ornée de deux garnitures assez espacées. La première touche au bas de la jupe. Elle se compose d'un petit volant sur lequel est posée une dentelle noire à travers les jours de laquelle s'aperçoit le violet. Au-dessus de cette dentelle est une bande de taffetas découpé des deux côtés, et au bord supérieur de cette bande une autre dentelle, sous laquelle le violet de la robe fait transparent. La seconde garniture, de la même largeur que la première, se compose d'une dentelle à plat et sur cette dentelle de plis de taffetas séparés par des intervalles où paraît seule la dentelle, et faisant l'effet de tuyaux d'orgue. Le corsage tout uni est attaché par des boutons. Comme nous l'avons déjà dit, l'ornement des corsages contraste par sa simplicité avec celui des jupes. C'est un des caractères de la mode actuelle. Un autre de ses caractères que nous signalons aussi, c'est l'usage des transparents de couleur sous la dentelle et la guipure, appliqué à toutes les parties de la toilette.

L'autre robe, fond noir à petites fleurs Pompadour, a sa jupe garnie en tablier de trois galeries formées de dessins capricieux dont le centre est un lozange. Le fond de cet ornement est de velours et tous les bords sont en passementerie. Le corsage a tout le bas en velours et le haut en soie. Une passementerie sépare les deux étoffes, et une autre passementerie est posée au bas de la taille creusée en pointe. La manche demi-large et arrondie est terminée dans le bas par un bouillonné fermant en arrière du poignet. Le devant de cette manche est de velours, et la partie antérieure de soie un peu froncée. Les deux étoffes sont séparées par une bande de passementerie, et des barrettes de passementerie pareille sont posées de distance en distance sur la partie de velours.

Mademoiselle *Pauline Conter* fait beaucoup de robes qui se mettent couramment, principalement celles de taffetas noir uni, soit à plusieurs séries de petits volants dans le bas, soit tout entières garnies de volants, à petites pèlerines pointues, garnies de volants pareils et à manches plates, bouillonnées dans le bas et garnies dans le haut de beaucoup de petits volants froncés. Des robes de moire sont à jupes tout unies, à corsages plats boutonnés et à manches larges et rondes comme des ballons, terminées par un bouffant. On fait aussi des manches à gros bouillons plats retombant les uns sur les autres jusqu'au poignet. Une fantaisie d'actualité est la large ceinture de velours en forme d'étole s'élargissant par le bas, garnie d'effilés et brodée d'or, d'acier, d'argent et de jais. Le devant est à double pointe avec une rangée de boutons dans le milieu, et le tour de la taille est très étroit.

Nous avons vu dans les élégantes galeries de la maison *Lhopiteau* des zouaves très riches à broderies du même genre, et d'autres charmants petits zouaves de drap très fin assorti à la couleur de la robe et pouvant se porter avec une jupe de soie.

Comme nous l'avons dit, les petits paletots demi-ajustés, qui remplacent les basquines, sont le vêtement privilégié. La maison *Lhopiteau* en a de ravissants. Outre les gracieux modèles dont nous avons parlé dans une revue précédente, nous citerons le *Tentateur*, vêtement à doublure de soie piquée de blanc ou de jaune, à jolis manches et à petit col croisé et faisant revers. Comme lingeries, on porte toujours pour le négligé des cols et des manchettes unis à pans croisés retenus par de gros boutons, puis des cols et des manchettes brodés à transparents de couleur, et des parures de dentelle ou de guipure. Nous en avons admiré de ravissantes chez mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme, principalement des petits cols pointus en arrière, se terminant aussi en avant par une double pointe qui garnit le devant de la robe. Les petits bonnets de ce magasin d'élite, qui ont une physionomie tout particulièrement coquette et séductrice, sont presque tous ronds en dentelle ou en guipure avec touffe de fleurs et écharpes de ruban et de velours, ou en forme de fanchons, mélangés de crêpe et de blonde. Mademoiselle *Anna Loth* fait en ce moment des berthes et des fichus charmants de dentelle noire et blanche alternée. La lingerie sérieuse dont se composent plusieurs trousseaux importants, n'est pas plus négligée chez elle que les plus fugitives fantaisies, et nous avons surtout remarqué au milieu d'une foule d'objets utiles et charmants, des manteaux de lit et des peignoirs du matin, ornés de garnitures tuyautées, de volants de dentelle, de bouillonnés et de rubans, disposés avec un goût exquis.

La dentelle et la guipure sont devenues, nous l'avons dit, un élément indispensable de la toilette et se retrouvent dans toutes ses parties. Aussi un essor nouveau est-il donné à cette belle industrie dans laquelle M. *Violard*, 2, rue de Choiseul, occupe le premier rang. Tous ses dessins sont remarquables par l'originalité de leurs combinaisons, la perfection et le fini de leurs détails et leurs qualités se retrouvent également dans les objets d'une grande dimension tels que les châles, les volants de robe, et dans les plus petits et les plus délicats, tels que les cols, les manchettes, les barbes pour nœuds et pour coiffures.

Bien qu'un revirement de la températnre semble vouloir depuis quelques jours nous ramener l'été, cependant même sans le témoignage de la chûte des feuilles qui jonchent tristement les promenades, on se rendrait compte des approches de l'hiver par l'affluence qui commence à paraître dans les magasins où s'élaborent les frêles et séduisantes parures de fêtes. Madame *Tilman*, qui fait éclore sans cesse de si délicates merveilles, est assaillie en ce moment par le nombre des visiteuses qui viennent demander à son talent de les rendre plus belles, et à son tact exquis de les diriger dans les choix qui doivent les conduire sûrement à ce but. C'est ainsi qu'elle conseille aux unes cette éclatante et gracieuse coiffure composée d'althéas couleur rose de Chine, à cœurs de jais noirs, au milieu de deux médaillons ovales d'or formant diadème, d'autres althéas lisérés d'or avec feuillage de velours sur les côtés, et en arrière retombant, comme une frange sur le cou, de grappes blanches et rose de Chine semblables à des minons de noisetiers. Aux autres, ces couronnes rondes de perce-neige de velours Magenta, marguerite des Alpes paille et bouton d'or, qui ont tant d'éclat aux lumières; — celles de myosotis et de petits narcisses blancs, celles si variées et si naturelles de mignardise, de roses vivaces, de réséda et de crocus; — celles de petites pâquerettes blanches, avec nœud d'herbe, admirables comme délicatesse d'exécution, tout unies en avant et à double rang, c'est-à-dire formant cache-peigne en arrière; — l'une de jasmin avec une petite touffe de boutons de rose pompon au milieu du front, et une grosse rose en arrière du côté droit; — l'une de grenades et de fruits d'églantier rouge avec feuilles en dehors; — une autre de roses de toutes nuances disposées en diadème élevé sur le front; — l'une de fruit sauvages; — l'une de petites pâquerettes roses de différentes nuances; — une autre de grosses marguerites de teintes dégradées; — une d'althéas rose et blanc; — une autre de gros laurier avec nœud d'herbes sur le côté, et deux glands d'herbes retombant sur le cou; — une dernière enfin du plus pur style Pompadour, formée de trois petites couronnes un peu ovales et posées irrégulièrement, l'une rose, l'autre rouge et la troisième blanche.

Les jupes vont continuer à être aussi amples cet hiver qu'elles l'ont été l'été dernier, bien qu'à chaque renou-



vellement de saison on remette en question leur complète réforme. Les queues traînantes qui se salissent dans la poussière et dans la boue s'éloignent autant de la mise sérieuse et modérée qui appartient à la femme de goût, que les robes ridiculement ballonnées. Ce qui a fait dès le principe le triomphe des jupes Tavernier (de Lyon), de la maison *Creusy*, 153, rue Montmartre, c'est la modération de leur développement jointe à l'heureuse combinaison de leur coupe et à l'harmonie de leurs proportions. Plus que toutes les autres elles ont résolu le problème difficile de soutenir les jupes sans les rendre par trop bouffantes. Leur succès devait survivre, et survit en effet, à toutes les modifications apportées à la forme des robes; car tout en s'appuyant toujours sur le même point de départ, le plus ingénieux et le plus économique qui se puisse rencontrer, elles se prêtent à mille transformations qui les renouvellent sans cesse et n'en font pas seulement comme on l'a dit d'abord un support spécial qui doit disparaître avec le genre de vêtement pour lequel il a été créé. A supposer même que les robes devinssent tout à fait plates et tombantes, les jupes *Tavernier* n'auraient pas moins leur raison d'être, car en prévision de cet événement depuis si longtemps prévu, M. *Creusy* s'était mis en mesure d'offrir un jupon si flexible et combiné de telle manière qu'il pourrait passer absolument inaperçu sous une parure et être adopté par la personne la plus modeste. Cette création remplace avec toutes sortes d'avantages ces jupons nouveaux si chaudement vantés par certaines chroniqueuses, et qui ne sont pourtant que le retour à ce qu'on avait cru devoir remplacer, c'est-à-dire l'inconvénient d'un grand nombre de jupes superposées, longues à mettre, gênantes à porter, vite et facilement froissées et d'un entretien coûteux. Comme tissu, le genre des jupes milanaises est celui qui se vend le plus; leurs nuances et leurs dessins, cependant assez variés, n'ont pas satisfait pleinement M. Creusy qu'anime le véritable esprit des inventeurs. Il fait fabriquer en ce moment, sous le nom de *jupes françaises*, des tissus nouveaux et des dessins tout à fait choisis, appelés sous peu à devenir la jupe d'hiver indispensable à toute femme du monde. Après s'être rendue dans ce magasin de la rue Montmartre, pour y choisir comme jupe de fatigue l'un de ces tissus de laine, et pour le soir une jupe de tulle ou de mousseline à volants, elle n'en sortira pas non plus sans une de ces gracieuses petites brassières dont la coupe et le dessin appartiennent à M. Creusy, et révèlent en lui l'observation et le savoir d'un chercheur et d'un artiste.

Une artiste aussi, dont l'art bien apprécié par les mères de famille, s'applique à rendre plus gentils encore de charmants petits êtres que la vulgarité et le mauvais goût parviennent souvent à enlaidir, madame *Thorel*, *à Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, a fait entre mille autres appropriés à l'âge, au caractère et aux habitudes de chaque enfant, les deux costumes d'une jeune sœur de cinq ans et d'un petit frère de trois ans, qui tous les deux nous ont semblé ravissants. Celui de la petite fille se composait d'une robe de popeline bleue sans aucune garniture, d'une casaque demi-ajustée avec haut biais de taffetas marron piqué dans le bas du vêtement, petit col pointu en arrière et à revers sur la poitrine, et revers aux manches, en même taffetas piqué, d'un petit toquet rond, la grande fureur d'actualité, de velours noir à bords bruns et à aigrette noire.

Celui du petit garçon était une jupe et une veste flottante avec poches, en flanelle blanche à rayures noires, et hautes bandes de flanelle ponceau comme bordures au-dessus de tous les ourlets, une petite coiffure de drap noir à bords de velours et à aigrette blanche, un col et des manches brodés.

La maison de deuil et de soiries noires, *à la Scabieuse*, 10, rue de la Paix, vient de recevoir ses immenses assortiments d'étoffes pour deuil. La plus grande partie des tissus que met en vente la maison *Saran* sont sa propriété exclusive et peuvent être vendus avec toutes les garanties possibles de solidité et de bon goût.

A part le deuil sérieux et sévère pour lequel elle a fait fabriquer des tissus spéciaux, tels que le *velours suprême*, étoffe en laine solide et bouffante;

Le *crêpe de laine* et le *parametta*, étoffes légères et solides pour robes à volants ou à garnir de crêpe anglais;

Le *mérinos cachemire* et le *mérinos paturle* avec châle pareil;

Les dames élégantes y trouveront un choix immense de fantaisies demi-deuil et de riches soies noires;

Les prix incroyables que quelques maisons de nouveautés ont annoncés depuis quelques années pour les taffetas noirs, ont dû nécessairement faire douter de la réalisation de promesses aussi excessives;

La maison *Saran*, qui est en même temps une *maison spéciale pour les soieries noires*, ne promet que ce qui est possible, mais par ses achats immenses faits en fabrique elle est en position d'offrir à sa clientèle des avantages qu'elle pourra facilement apprécier. Les taffetas noirs pour robes ne sortiront que des meilleures fabriques de Lyon, et afin d'opérer largement et de pouvoir les vendre bon marché on les a classés en trois grandes catégories :

65 centimètres de largeur, qualité brillante et solide, à 5 fr. 90 c. — Qualité forte et solide, 6 fr. 75 c. — Extra-belle, à 7 fr. 75 c.

Les riches soieries noires unies et façonnées, les moires nouvelles à trois ou quatre chemins, les taffetas façonnés genre broderies, pointillés, rayés ou quadrillés, à 5 francs 75 centimes; les soies gros grain, triple force, pour robes sans volants se trouvent en immense variété dans cet important magasin.

On y trouve également tout ce qui concerne la lingerie élégante particulièrement soigné et confectionné dans la maison, des chapeaux de bon goût genre simple et comme il faut, bien entendu pour grand deuil; des chapeaux de deuil moins sérieux et de demi-deuil noirs et blancs ou noirs et violets, de forme élégante et bien appropriée à la physionomie de chaque personne et au deuil qu'elle porte, des bonnets et des coiffures composées avec non moins de soin, et enfin des paletots à larges manches en veloutine garnie d'Astracan, et des manchons en Astracan assortis aux manteaux ainsi que des confections en

armure garnie de guipure, et d'autres plus simples en drap cachemire.

Ainsi pour un deuil récent, comme pour un deuil plus ancien, les dames trouvent dans la maison de la rue de la Paix tous les objets qui peuvent faire partie de leur toilette en y ménageant les nuances les plus imperceptibles et les plus délicates.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 616.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de taffetas blanc ouaté piqué de dessins grecs en cordonnet noir et orné d'une écharpe de velours noir garnie de dentelle. Une bordure grecque entoure la passe, une autre entoure le bandeau de la calotte, et une autre le bavolet. Un enlacement grec orne le milieu de la calotte.

Sur la passe est nouée une écharpe de velours noir qui retombe en deux coques sur un côté, et en écharpe sur l'autre. Un bouton blanc retient l'écharpe contre le côté ; une dentelle la termine.

Sous la passe est une dentelle qui serpente entre des œillets : un noir au milieu, trois rouges de chaque côté.

Les brides sont de reps blanc n° 30, moucheté de lozanges noirs.

Robe en armure à rayures noires et blanches avec petites fleurs noires sur le blanc.

Pardessus circassien de drap côtelé marron-foncé garni d'astracan de laine et de boutons. (Voir notre feuille de patrons.) Ce vêtement, très ample, croise de droite à gauche ; il est boutonné en biais du haut en bas.

L'astracan forme l'encolure sur une hauteur de 10 centimètres ; tous les bords sont garnis d'une bande de 4 centimètres.

Les manches, excessivement amples, forment trois plis plats sur l'épaule. Chaque pli est maintenu par quatre boutons posés en lozanges.

Chapeau de velours pensée garni de satin mauve, de boutons et de cordonnet d'or.

Le chapeau de velours est tout uni. Le bavolet est de velours. La passe est doublée de satin mauve qui forme de chaque côté en *retroussis* un revers bordé d'un cordonnet d'or et retenu au chapeau par trois boutons d'or.

Le bavolet est doublé de même et forme aussi de chaque côté un retroussis avec un bouton d'or.

Sous la passe il y a un lien de velours pensée liséré d'or, et avec trois petits boutons d'or qui retiennent une grosse ruche de satin pensée.

Les joues sont garnies de ruches de blonde.

Brides de satin mauve.

Robe de *taffetas-faille* mauve ornée de broderies noires, pensées et mauves. Le *taffetas-faille* est très fort et à gros grain, comme le poult de soie.

Corsage montant boutonné devant, brodé à l'encolure.

Taille ronde. Manches avec un grand jockey brodé ; un gros bouffant et un poignet brodé, juste, très haut et en pointe de côté.

La jupe est taillée en *pointes dans les lés* pour avoir peu de plis en haut et de l'ampleur dans le bas.

Elle est garnie d'un volant haut de 40 centimètres avec une petite tête ruchée haute de 2 centimètres.

Sur la jupe il y a de riches broderies noires, mauve et pensée. La ceinture de velours noir est garnie devant d'une plaque de velours noir brodé de pensée et d'or formant de belles pointes en haut et en bas.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet demi-habillé. Fond *tombant*, de tulle de soie brodé. Ruban vert, de deux tons, plissé à gros plis sur la tête, roulé en torsade derrière. Au bord du ruban plissé est cousue une blonde qui, suivant les mêmes ondulations que le ruban, fait garniture sur la tête.

Du côté gauche, nœud de taffetas noir n° 5 et ruban vert. A droite, une rose avec son feuillage.

N° 2. Bonnet de tulle noir brodé, fond de la forme d'un filet, serré à la largeur de la tête par une coulisse dans laquelle est passé un ruban ponceau qui vient nouer sur le sommet de la tête ; une autre coulisse partage le fond en deux et vient nouer au-dessus du peigne. Une haute dentelle de Chantilly entoure le bonnet.

De chaque côté, sous la dentelle, des touffes de taffetas noir. Sur la tête, un plissé de velours ponceau forme bandeau.

N° 3. Coiffure pour théâtre ou pour dîner. Couronne de violettes de Parme, se terminant en arrière par des touffes formant cache-peigne. Au-dessus des touffes de violettes est un *coquillé* de dentelle noire, au milieu duquel est un nœud de taffetas violet n° 5.

N° 4. Couronne cache-peigne de taffetas *Magenta* n° 16, avec *coquillé* de dentelle noire. Nœud, derrière, à longs bouts.

N° 5. Bonnet à fond tombant, de tulle illusion. Une fanchon fantaisie de blonde verte est jetée sur le dessus du bonnet et attachée par une bride de taffetas n° 16 de même couleur. La garniture est de blonde blanche coquillée. Dans la garniture et sur la bride sont jetés quelques petits bouquets de violettes.

N° 6. Pèlerine montante derrière et croisée devant, avec entre-deux de valenciennes et bouillonnés de mousseline des Indes. Une haute valenciennes, légèrement froncée, est cousue au bord du dernier entre-deux. Une valenciennes basse, également froncée, est cousue à l'entre-deux du haut.

N° 7. Petit col montant formé d'un entre-deux et de deux rangs de valenciennes basse tuyautée

N° 8. Col rabattu, formé d'un entre-deux de valenciennes et de trois rangs de valenciennes tuyautés au bord.

N° 9. Manche dite *à griffe*, assortie au col n° 8. Le poignet est fait d'entre-deux de valenciennes cousus ensemble. Ces entre-deux se continuent dans la manche de mousseline qui est découpée dans le bas et froncée de manière à former des bouillonnés qui séparent chaque entre-deux.

N° 10. Manche de mousseline assortie au col n° 7. Le poignet, de mousseline, est formé d'un entre-deux en valenciennes et de deux valenciennes tuyautées au bord.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

Manteau diplomate.

Voir la gravure n° 616 qui est publiée dans ce numéro.

Ce vêtement s'exécute en drap simple et moelleux. La garniture est une application d'astracan naturel ou d'astracan de laine, qui est une nouveauté imitant très bien cette fourrure.





Paris, Rue Richelieu, 92.

Dentelles de R. Lhopiteau, Robes de Pauline Conter, r. Vivienne, 11.

Modes de Mme Plé Horain, r. de Grammont, 7. Fleurs de Mme de Lacre, r. de Richelieu, 8.

Rubans et Garnitures en Passementerie de la Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 8.

Corsets Plastiques de Bonvallet, Boul.d de Strasbourg, 5.

Sous-jupe acier Tavernier-Cremaglia, r. Montmartre, 153. | Étoffes p. Meubles de Desvignes Rives et Cie, r. de Richelieu, 11.

Parfums de Violet, f. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317. | Envoi de la Mon de Commission Lassalle et Cie, r. de Grand…

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Moniteur Office 10 Greek Street Soho. NEW-YORK Pinco & Cie General Agent. MADRID P. J. de la Peña

Le second côté du devant croise sur le premier et se boutonne jusqu'en bas, ainsi que le représente la gravure.

Notre papier n'étant pas assez grand, il faut *ajouter* partout, à notre patron, 40 centimètres en arrondissant le bas.

CÔTÉ N° 1.

N° 1. Dos du manteau *diplomate*.

N° 2. Devant du manteau.

N° 3. Passe de chapeau de madame *Alexandrine*.

N° 4. Bavolet de ce chapeau.

N° 5. Patron de la pèlerine avec entre-deux de valenciennes et bouillonnés de mousseline, portant le n° 6 sur la planche de lingerie de ce jour.

CÔTÉ N° 2.

N° 2 *bis*. Second côté du manteau *diplomate*, croisant sur le premier côté.

N° 3. Manche. A partir de l'X t acé sur le patron, il faut ajouter de chaque côté 32 centimètres de longueur en arrondissant comme pour une manche pagode.

Cette manche n'a qu'une seule couture ; des plis crevés retenus par des boutons l'attachent à l'emmanchure.

Costume russe pour petit garçon.

Voir la gravure n° 615, publiée dans le 3e numéro d'octobre du *Moniteur de la Mode*.

CÔTÉ N° 2.

N° 1. Dos.

N° 2. Devant.

N° 3. Côté gauche du devant croisant sur le côté droit et se boutonnant jusqu'à la ceinture.

N° 4. Revers de la poche.

N° 5. Revers de l'emmanchure.

Une manche de drap rouge, presque plate, avec parement, sort de l'emmanchure.

Le pantalon qui accompagne ce vêtement est également de drap rouge, à plis crevés, retenus du haut et du bas par un poignet.

Le bas de ce pantalon est pris dans les bottines ou dans de petites bottes molles.

Courrier de Paris.

Il ne faut pas croire, dit-on, à toutes les histoires que l'on nous raconte. Excès de prudence ou exacte mesure de conduite, je me suis fait une loi générale de suivre ce précepte, à quelques exceptions près. Les histoires auxquelles on croit le moins sont les histoires de voyage ; c'est, à mon avis, un grand tort, et quelquefois c'est du dépit. A beau mentir qui vient de loin, ne me paraît un juste proverbe qu'en ce qui concerne la question de distance, mais non point en ce qui touche le fond de la question elle-même. Ce malheureux proverbe a tellement pris racine dans les préjugés du monde, qu'il est arrivé souvent de rencontrer des étrangers résolus à ne pas croire même aux choses qu'on leur racontait sur leur propre pays. J'en ai surpris un, il n'y a pas huit jours, qui déclarait faux de tout point un récit dont le narrateur avait été le témoin oculaire, je vous le cautionne, et il ne parvint à convaincre l'entêté incrédule qu'en lui prouvant comme quoi il avait été le héros principal de l'aventure. Était-ce modestie de la part de celui-ci? Non, car l'histoire n'offrait aucune de ces péripéties de nature à intimider un homme, pas plus qu'à le faire rougir. Mais de parti pris, il niait le récit de l'autre, parce que ce récit venait de loin.

Que voulez-vous, il y a des gens qui sont fous de paradoxes et qui les mettent en action comme on y met les charades!

Je n'ose plus après cela, vous raconter l'histoire que j'avais au bout de ma plume quand je l'ai prise (la plume) pour écrire mon courrier. C'est un trait de mœurs des pays lointains que j'ai parcourus. Eh quoi! me direz-vous, même après la suppression des barrières vous ne trouvez plus Paris assez grand encore pour y glaner quelques histoires à nous raconter sans avoir besoin de franchir les mers? Que voulez-vous que j'y fasse, vous répondrai-je, Paris est tout préoccupé de questions qu'il m'est interdit d'aborder dans ce courrier. Paris cause avec l'ancienne banlieue, laquelle cause avec la nouvelle de ce que disent les journaux au sujet de ceci

et de cela, et par *cela* et par *ceci*, j'entends toutes les choses dont je me garderai bien de vous dire le premier mot, par cette raison que je suis censé n'y rien comprendre. Plaise à Dieu que je ne m'y fusse jamais essayé!

— Et l'histoire des pays lointains?

— Au fait je l'oubliais; mais au moins faut-il que je trouve des raisons suffisantes à vous convaincre que ce n'est point par caprice que je m'aventure à vous entraîner hors Paris au moment où un soleil splendide commence à y briller, un de ces soleils qui vous engage à aller à la campagne où il semble que les feuilles vont repousser, les fleurs refleurir! On eût pu croire, ces jours derniers, que les saisons ont joué aux quatres coins cette année, que le printemps a pris la place de l'automne, après que l'été a occupé le coin de l'hiver. Depuis la révolution de 89, me disait un jour, avec une profonde conviction, un vieux débris de l'ancien régime, le poisson n'a plus le même goût! A quoi, et à quel 89 de l'atmosphère faut-il attribuer ces perturbations des saisons? Pourquoi les raisins ne mûrissent-ils plus quand ils doivent mûrir, pourquoi les fleurs grelottent-elles en juillet? Je l'ignore, et j'avoue que je ne me sens pas le courage de le savoir.

— Eh bien! et l'histoire de l'autre monde que vous nous avez promise?

— J'y songe. Mais m'en voudrez-vous si je vous dis, chemin faisant, qu'une femme qui avait le génie de l'esprit et qui, pour le malheur de ses imitateurs, a inventé cette causerie qu'on appelle un courrier, vient de revivre dans son œuvre. J'ai nommé madame de Girardin, ou plutôt je n'avais pas besoin de la nommer, vous l'aviez devinée. C'est une bonne fortune, en effet, que je ne veux pas manquer l'occasion de vous annoncer, que la publication des œuvres complètes de cette femme qui fut charmante comme pas une, spirituelle à foison, et bonne et sympathique à tout le monde, même à ceux qu'elle égratignait du bout de sa plume. Certes, les ouvrages de madame Émile de Girardin ont assez couru le monde, et l'ancien et le nouveau, celui où se passe l'histoire que je dois vous raconter; ils ont circulé assez dans tous les formats et en toutes les langues, dont pas une ne vaut la belle et fine langue française telle que l'écrivait et telle que la parlait en même temps cette femme que l'on a comparée à madame de Sévigné et à madame de Staël, et qui n'était ni madame de Staël ni madame de Sévigné! Elle était madame de Girardin, n'ayant jamais imité personne, ayant été de son siècle, de son temps et de son monde!

Certes, disais-je, ses ouvrages ont été assez de fois réimprimés; mais il leur manquait d'être réunis, groupés et divisés avec le luxe et l'intelligence qu'y vient de mettre un éditeur accoutumé à faire de belles éditions et à éditer de bons auteurs. Voilà pourquoi j'ai dit plus haut que madame de Girardin revivait dans son œuvre; car jamais piédestal plus élégant, plus luxueux, ne lui a été élevé. Ajoutez-y le beau portrait de Chassériau, ce portrait que l'artiste, un jeune maître mort à la fleur de l'âge, avait dessiné d'un pinceau passionné pour un si beau modèle. Eh! certes, voilà une grande et bonne nouvelle que j'annonce là aux délicats, aux gens de goût, aux raffinés. Et pour ceux-là qui sont encore, Dieu merci! en grand nombre, n'est-ce donc pas un de ces événements qui méritent bien, aussi, de faire quelque sensation dans le monde. J'en appelle au succès de cette publication pour attester que j'ai raison.

— Que nous disiez-vous donc, vont s'écrier mes lectrices, qu'il n'y avait rien à raconter sur Paris, et qu'il vous fallait nous infliger le mal de mer pour nous conduire à New-York ou en tout autre coin de l'Amérique et nous faire assister à du nouveau. Gardez pour vous votre histoire de l'autre monde.....

— Mais.....

— Nous n'en voulons plus!....

— C'est l'histoire d'un mort.....

— Assez!

— D'un mort qui parle! Cela ne se voit qu'en Amérique! Et puisque je vous ai promis de vous narrer l'aventure, de grâce laissez-moi vous la raconter. Il existe aux Etats-Unis une industrie hideuse, celle des résurrectionnistes, qui consiste à fournir aux étudiants en médecine des sujets pour la dissection. Ces résurrectionistes n'y vont point par quatre chemins, profanent sans sourciller les tombes, et déterrent bel et bien les cadavres. Moyennant deux ou trois dollars, un étudiant a son affaire.

Donc une nuit, deux résurrectionnistes avaient déterré aux environs de Carthage, dans l'Etat de l'Illinois, un cadavre fraîchement enterré. Pour n'éveiller aucun soupçon en entrant en ville, ils avaient paré le mort comme un vivant et l'avaient placé entre eux sur un des bancs de la voiture. Un peu avant d'arriver en ville, les deux industriels s'arrêtèrent à la porte d'un cabaret pour se réchauffer, car il gelait et neigeait très fort, laissant le véhicule à la garde du mort. Un jeune homme qui passait par-là vit celui-ci naturellement immobile sur son siége. — « Eh! l'ami, cria-t-il, vos compagnons sont peu polis à votre égard. Vous plairait-il de venir trinquer avec moi? Descendez un peu. » Comme il ne recevait aucune réponse: « — Dites donc, camarade, seriez-vous mort har hasard? » — Bill Johnson, ainsi se nommait le personnage, ne croyant pas si bien dire, s'approcha du silencieux personnage. Les exploits des résurrectionnistes étant notoires dans le pays, Bill Johnson eut bientôt compris ce dont il s'agissait. Il résolut de le faire payer cher à ces profanateurs de tombes. Il emporta le cadavre, le cacha dans une grange voisine et s'installa en son lieu et place sur le siége où les deux conducteurs revinrent bientôt s'asseoir, et fouette cheval!

Ils n'avaient pas fait cent tours de roue, que l'un des deux dit à l'autre: « — Ne te semble-t-il pas que notre cadavre est chaud? » — « En effet, » répondit l'autre en posant la main sur celle du voisin. — « Chaud? chaud? » reprit une troisième voix, qui était celle du prétendu cadavre. « — Quoi d'étonnant à cela, quand voilà cinq jours que je grille en enfer! »

C'en était trop. Les résurrectionnistes qui, depuis quinze ans qu'ils exerçaient leur métier, n'avaient jamais entendu parler un mort, sont saisis de frayeur. On le serait à moins, j'en conviens! Ils arrêtent la voiture, se jettent sur la route et courent encore!.... Bill Johnson fit rendre la tombe au cadavre qui en avait été ravi et déposa sa plainte



616 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

entre les mains de la police. Que croyez-vous qu'il en résulta? On mit le cheval et la voiture en fourrière, et tout fut dit. Les résurrectionnistes ont recommencé leur hideux métier, c'est tout simple.

— Eh bien! franchement, je préfère de beaucoup lire une page de madame de Girardin.

— A coup sûr!

— Et même le nouveau livre du docteur Véron sur l'histoire des théâtres.

— C'est un homme de beaucoup d'esprit, allez, ce docteur Véron, qui a eu d'abord celui de se sentir assez mauvais médecin pour ne jamais exercer la médecine et pour faire une grande fortune tout en conservant son titre de docteur! Gardez-vous de croire aux sottises que débitent de lui les méchantes langues! Il vaut mieux que la réputation de bien de gens!

X. Eyma.

MÉLANGES.

Les restaurations qu'on a faites depuis deux mois dans les appartements de Leurs Majestés aux Tuileries, au premier étage sur le jardin, sont terminées. On a enlevé les échafaudages.

***

La fille aînée de la reine-mère d'Espagne va épouser le fils aîné du marquis de Campo Sagrado. Le marquis est attendu à Paris où réside le fiancé, attaché à l'ambassade d'Espagne. C'est à Paris que se fera le mariage, qui devait avoir lieu d'abord à Rome, comme l'avaient désiré les deux familles.

***

On vient de placer dans le jardin réservé de l'empereur, aux Tuileries, la belle statue de marbre de *Laïs mourante*, de M. Mathieu Meusnier.

Cette statue était auparavant dans la niche de l'escalier conduisant à la terrasse, et qui vient d'être supprimé pour faire le passage du pont de Solferino au jardin.

***

Le foyer des artistes du Théâtre-Français, situé dans un corps de bâtiments adossé au théâtre du côté de la rue Saint-Honoré, devant être démoli pour faire place au nouveau péristyle monumental, on est en train de jeter au-dessus de la rue de Richelieu, à la hauteur du balcon du foyer public, un pont qui conduira dans les maisons du côté occidental de cette rue où s'organise le foyer provisoire des artistes.

***

Les plans du nouvel Opéra, récemment exposés, indiquent une rue projetée qui, partant de la rue de la Paix et suivant devant la Bourse la rue des Filles-Saint-Thomas, vient aboutir au boulevard de Sébastopol, en passant au sud du Conservatoire des Arts-et-Métiers. Cette rue est la rue Reaumur. Déjà elle est amorcée à droite et à gauche du boulevard de Sébastopol; sa largeur paraît être de 20 mètres au moins. Elle dégage l'église de Saint-Nicolas des Champs du côté du nord.

Devant le portail de cette église, rue Saint-Martin, une place sera ménagée dans les travaux de construction qui se préparent.

***

La hasnadar hanoum (trésorière) du palais impérial est morte. Elle laisse une immense fortune, que l'on évalue à 150 millions de piastres, et dont hérite le sultan. La hasnadar hanoum était une esclave. L'influence de cette femme était considérable au palais, et plus d'une fois son nom s'est trouvé mêlé à la politique.

***

Un certain nombre de candélabres à gaz d'un nouveau modèle viennent d'être installés sur le boulevard de Sébastopol (rive droite et rive gauche), aux abords de la place du Châtelet et de la fontaine Saint-Michel. Ces candélabres, bronzés par les procédés galvaniques, sont portés sur une base en forme de cône évidé, aux armes de la ville de Paris. Une guirlande de feuilles de lauriers décore le fût, au-dessus duquel est placé, en guise de lanterne, un globe en verre dépoli. Une petite couronne murale en métal, offrant l'aspect du bronze vert antique, surmonte le tout.

***

Il paraît qu'une contestation va s'élever au sujet d'une Bible donnée par un noble personnage à mademoiselle Mars. On a vendu dernièrement la bibliothèque de cette actrice; elle a été achetée par Brunet, qui, en ouvrant la Bible, a trouvé des billets de banque pour 500 liv. st. (12,500 fr.). Cette somme est réclamée par l'acheteur et les anciens propriétaires. Si l'actrice, dit à ce sujet un journal anglais, avait lu un peu plus souvent sa Bible, elle en aurait été récompensée à la fois matériellement et spirituellement.

***

La ville de Milan avait ouvert une souscription pour offrir un album au maréchal Vaillant. Cet album est terminé; il va être envoyé prochainement au maréchal. Il est composé de vingt-huit aquarelles signées des plus célèbres peintres de l'Italie.

***

Il résulte des relevés administratifs les plus récents, que le nombre des journaux ou revues publiés à Paris est de 503. 42 journaux sont soumis au cautionnement et s'occupent de matières politiques ou d'économie sociale; 461 journaux sont consacrés aux arts, aux sciences, à la littérature, à l'industrie, au commerce et à l'agriculture.

Le plus ancien de ces journaux est le *Journal des Savants*, dont la fondation remonte à l'année 1665.

*
* *

Des expropriations d'immeubles ont été décidées pour ouvrir une large voie de 20 mètres, dans l'île Saint-Louis en face le pont Louis-Philippe. Les démolitions dont il est question vont atteindre plusieurs maisons de la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Cette rue renferme des hôtels historiques, particulièrement l'hôtel Lambert au n° 2 de ladite rue.

Cette magnifique habitation, construite par Louis le Veau, pour le président Lambert de Torigny, appartint ensuite au fermier général Dupin et au marquis du Châtelet-Laumont. La cour est entourée de bâtiments décorés d'ordre dorique. Un perron placé en face de la porte, conduit à un grand palier où prennent naissance deux escaliers qui mènent aux appartements. Dans un renfoncement cintré, on voit une grisaille de Lesueur; elle représente un fleuve et une naïade. D'admirables tableaux ornaient cette magnifique résidence. On y remarquait le chef-d'œuvre de Bassan, l'*Enlèvement des Sabines*; des paysages d'Herman et de Patel, cinq tableaux de l'*Histoire d'Enée*, par Romanelli. Ces richesses furent données en partie au roi Louis XVI, pour le musée du Louvre, par la famille de la Haye, alors propriétaire de l'hôtel.

Les plus belles peintures conservées dans cette habitation se trouvent dans les salles de l'Amour et dans le cabinet des Bains. Au premier étage on voit la galerie dite de Lebrun. Ce grand artiste a dessiné sur le plafond, avec toute la vigueur de son coloris, *neuf travaux d'Hercule*.

Louis DE SAINT-PIERRE.

BETZY MURLAY.

I.

C'était en 1814.

Par une de ces belles soirées que Dieu ne prodigue que sous les tropiques, où les étoiles brillent comme autant de soleils dans les profondeurs d'un ciel dont le regard atteint à peine aux voûtes splendides, où les brises, toutes chargées de l'âcre parfum de la mer qu'elles ont carressée en passant, apportent aux sens amollis je ne sais quelle volupté; où les flots calmes et unis mêlent à l'écrin des cent mille étoiles qu'ils reflètent fidèlement des myriades de diamants que secouent sur leur azur les crêtes des lames en s'entre-choquant; par une de ces soirées, dis-je, tiède encore de l'incendie de la journée, un joli cutter, finement découpé et mâté en goëlette, se hâlait hors de la baie de Tortole, lentement, comme un malade qui, pour la première fois, essaye, après un long repos, les muscles de ses jarrets.

Cette allure n'était pas habituelle à l'*Hirondelle* (ainsi s'appelait le cutter en question), car jamais bâtiment n'avait mieux porté son nom. L'*Hirondelle*, en effet, fendait les flots avec une légèreté d'oiseau, pourvu cependant que le vent soufflât un peu du bon bord.

Or, en ce moment-là, ses grandes ailes blanches, comme si un plomb mortel les eût frappées, battaient tristement le long des mâts, et c'était à peine si le cutter comptait deux nœuds au sillage.

Il s'était tiré cependant avec habileté du milieu des récifs qui sillonnent en tous sens la baie de Tortole, sorte de bassin creusé dans les rochers qui s'élèvent tout autour en hautes murailles noires, à saillies anguleuses, et qui semblent taillées en festons comme les plus riches pierres des plus beaux édifices du moyen âge.

Quoique hors de la baie enfin, depuis quelques instants l'*Hirondelle*, contre l'espérance de son capitaine, n'avait pas rencontré une brise plus faite. Elle resta même comme immobile pour ainsi dire sur les flots, où elle semblait se mirer avec complaisance. Cet accès de coquetterie ne parut pas être du goût du commandant; il frappa du pied sur le plancher du pont. Ce mouvement indiquait de sa part autant d'impatience d'entendre les garcettes battre contre les voiles, que d'inquiétude de se sentir si près des côtes où les courants pouvaient bien l'affaler.

—Lofe d'un quart! dit-il au timonnier d'une voix brève et bien accentuée.

Puis, voyant que son bâtiment obéissait à peine à l'action du gouvernail :

— Les embarcations à la mer! cria-t-il d'un ton qui commandait la promptitude.

En moins de cinq minutes, deux canots qui se balançaient laissés en porte-manteaux sur les deux flancs du cutter, et un troisième qui se trouvait à la traîne, furent amenés le long du bord, et armés chacun de dix hommes. Les trois canots filèrent bien vite à l'avant et prirent l'*Hirondelle* à leur remorque. Sous l'effort des trente rameurs, le bâtiment parut sortir de sa léthargie; et, comme ces chevaux rétifs que le cavalier est obligé de tirer péniblement par la bride après avoir mis pied à terre, le cutter obéit enfin à l'impulsion qui lui était donnée.

C'était là pour les trente hommes de l'équipage une rude corvée qui dura environ deux heures; après quoi ils rallièrent le bord. La brise alors commençait à se lever; les voiles se gonflèrent peu à peu, et le bâtiment prit son vol. Les grandes murailles qui encerclent la baie disparurent bientôt dans l'ombre de la nuit comme des fantômes qui s'éteignent.

Le capitaine, après avoir un moment navigué droit au large, fit mettre le cap sur la Martinique;

tous ses ordres donnés, il se dirigea vers sa chambre qui était dans l'entrepont, frappa deux légers coups à la porte, et attendit, avant d'entrer, que l'invitation lui en fût faite par une voix de femme.

II.

Le capitaine de l'*Hirondelle* était un jeune homme qui ne comptait pas beaucoup au delà de vingt-cinq ans. Né dans les Antilles, il avait dans son cœur, dans sa tête et sur les traits de son visage, tous les signes, tous les instincts, tous les caractères qui distinguent la race des créoles, dont il était d'ailleurs un échantillon privilégié. A une beauté physique remarquable, il joignait un courage de lion, une audace sans exemple, une énergie de fer.

Il avait été à bonne école. Ayant fait ses premières armes, dès l'âge de douze ans, à bord d'un corsaire que commandait son père qui, dans une seule année, avait fait trente-sept prises sur les Anglais, et livré cinquante-deux combats ; Joseph Danic avait donc appris de bonne heure à mépriser le danger. Il avait emprunté à l'âme de son père cette puissance et cette énergie du commandement, qui faisaient ployer sous son regard et sous sa parole les intrépides et vieux matelots composant son équipage.

Dans un dernier combat qu'il avait eu l'audace d'accepter contre un bâtiment quatre fois plus fort que le sien, Danic le père avait perdu la vie, lui et tout son équipage. Car ceux de ses hommes qui avaient échappé au massacre trouvèrent la mort à la pointe des vergues.

Joseph avait été épargné dans cette exécution, à cause de son jeune âge et de l'héroïsme dont il avait fait preuve en combattant aux côtés de son père. Le capitaine du bâtiment anglais avait pris sous sa protection cet enfant alors âgé de quatorze ans au plus, et l'avait conduit avec lui à la Jamaïque. Joseph n'avait accepté qu'avec répugnance la généreuse faveur du capitaine anglais, et il n'avait pas craint de lui dire :

— Vous feriez aussi bien de me pendre comme mes camarades, car je vous jure qu'un jour je vengerai la mort de mon père.

Pendant les six années qu'il avait passées à Kingstown, non pas comme prisonnier, mais dans la maison de son protecteur, John Murlay, Joseph Danic, loin de se laisser toucher par les soins dont il était entouré, avait couvé au contraire le sentiment de cette vengeance qu'il se proposait d'accomplir à son heure. Le spectacle de son père frappé en pleine poitrine par la main de John Murlay, était toujours présent à sa mémoire ; et il avait conservé contre son protecteur une profonde haine qu'il dissimulait cependant. Et chaque fois qu'il voyait le commandant presser dans ses bras son fils William, il se sentait pris d'une rage qui s'exhalait par des pleurs qu'il allait dévorer en silence. William était devenu même pour lui un objet d'antipathie ; et William, il faut le dire, payait Joseph de la même monnaie. Il n'était dans la maison qu'une seule personne pour qui le jeune créole éprouvait une tendre et douce affection, c'était la fille du commandant, miss Betzy ; et il lui avait voué cette amitié un jour où, dans sa naïve ignorance, la pauvre enfant, en le voyant pleurer, lui avait dit :

— Tu as raison, Joseph, mon père a été bien méchant de tuer le tien !

Quand Joseph eut atteint l'âge de dix-sept ans, le capitaine Murlay l'embarqua avec lui. Ce jour-là son cœur faillit éclater de joie et de douleur en même temps.

De douleur, parce qu'il se séparait de Betzy.

De joie, parce qu'il espérait vaguement que c'était sa liberté qu'il allait conquérir, soit par la fuite, si l'occasion s'en présentait, soit par le fait de quelque combat entre le bâtiment de son protecteur et un navire français.

Une année s'était écoulée sans que les espérances de Danic se fussent réalisées. Et il ne fallut rien moins qu'un naufrage du bâtiment de John Murlay sur les côtes de la Guadeloupe, pour que Joseph touchât enfin la terre de la liberté. Recueilli par un planteur, il lui raconta son histoire et demanda avec ardeur d'être embarqué comme simple matelot sur le premier corsaire qui armerait en course. On sait que nos meilleurs corsaires sont sortis des ports de nos Antilles.

L'*Hirondelle* était là sous voiles, prête à s'envoler. Joseph s'engagea à bord. Pendant six ans, il navigua sous les ordres d'un rude maître, Jean L'Hérault, avec qui il retrouva toutes les traditions de son père. Après deux combats, où il vit comment son capitaine savait se conduire, Joseph ne crut pas pouvoir lui témoigner plus hautement son admiration qu'en lui disant :

— Avec un second tel que vous à son bord, mon père eût dormi tranquillement pendant un combat.

A quoi Jean L'Hérault, qui avait apprécié le jeune marin, répondit :

— Je ne sais pas ce que ton père eût fait de moi, petit, mais je sais bien que mon second étant mort hier d'une indigestion de boulets, je te nomme à sa place. Ça te va-t-il ?

Joseph Danic tendit la main à son capitaine ; et ils se partagèrent le pourvoir sans que personne y trouvât à redire parmi l'équipage, dont le plus jeune

matelot pouvait avoir au moins dix ans de plus que Joseph.

A quelque temps de là, Jean L'Hérault mourut vaillamment sur les bastingages de sa goëlette; et, en expirant, il laissa le commandement de l'*Hirondelle* à Danic, qui, l'ayant achetée à l'armateur, en devint à la fois le propriétaire et le capitaine.

Depuis deux ans il exerçait sur le pont de la goëlette et sur les matelots qui la montaient son double empire. Il était venu planter son pavillon dans la mer des Antilles! et de la Martinique, sa patrie, il avait fait son quartier général.

Tel était l'homme qui, au moment où l'*Hirondelle* venait de prendre le large, était descendu frapper timidement à la porte de la chambre.

III.

Joseph, en entrant, aperçut, agenouillée dans un coin de la cabine, une femme qui priait, le visage caché dans ses deux mains. Il poussa un profond soupir, puis, d'une voix émue :

— Betzy, dit-il, que demandez-vous au ciel dans votre prière?

Betzy tressaillit, leva la tête, et sans même tourner les yeux vers le jeune corsaire :

— Je ne demande rien à Dieu, répondit-elle; je le prie seulement.

— Ainsi, reprit Joseph Danic, votre douleur ne vous égare plus jusqu'à me maudire?

Betzy ne répondit point. Elle se voila le visage de son mouchoir et s'affaissa sur ses genoux, en donnant un libre cours à ses sanglots. Danic voulut l'aider à se relever; elle le repoussa.

— Betzy, rappelez-vous ce jour où, prenant en pitié mes larmes d'enfant, vous m'avez dit ces paroles qui furent un baume sur ma plaie : « Mon père a été bien méchant de tuer le tien! »

A ces dernières paroles, la jeune fille fut prise comme d'une sorte de convulsion, et ses pleurs redoublèrent.

Joseph Danic resta muet et immobile devant cette douleur. Ce fut Betzy qui rompit le silence pour murmurer sourdement :

— Je n'ai point oublié ces paroles, monsieur; et c'est à cause de cela que je vous dis aujourd'hui : Joseph, vous avez été bien cruel de tuer mon père!

Danic ne put se défendre d'un vif mouvement d'émotion. Il s'accusa d'abord intérieurement de l'action que Betzy venait de lui reprocher, puis il laissa flotter sa pensée au-dessus de sa conscience, comme pour l'interroger; et il lui sembla qu'elle était toujours calme et pure.

— Betzy, reprit-il en portant sur la jeune fille un regard attendri, pardonnez-moi de ne pouvoir répondre à votre douleur comme vous le désireriez peut-être; mais je vous avoue que je ne saurais avoir de remords...

Betzy fit un geste d'indignation, et son visage se couvrit d'une étrange stupeur.

—Vous me forcez à parler. Écoutez-moi, continua Danic; je comprends que votre cœur de fille se révolte, mais il est des choses, Betzy, que vous ne pouvez pas comprendre; cette ardeur dans le combat qui enivre, éblouit, vous met un bandeau de sang sur les yeux... et rend implacables les meilleurs.

— Et l'on ne se rappelle même plus, n'est-ce pas, que ceux qu'on va tuer vous ont fait grâce jadis? dit-elle avec une sorte de mépris.

— Betzy, vous oubliez que quand Murlay m'a fait grâce, je lui demandais la mort en face du cadavre de mon père, et que je l'ai prévenu que je n'acceptais la vie que pour me venger. S'il a été généreux, ce fut donc à ses risques et périls.

Les larmes s'étaient taries tout à coup dans les yeux de la jeune fille, pendant qu'elle écoutait ces paroles de Joseph Danic.

— Et d'ailleurs, reprit le corsaire, j'ai tué Murlay loyalement, bravement, dans un combat horrible, où je voyais quelques-uns de mes plus vaillants matelots tomber autour de moi, alors que ce pont qui nous abrite était noyé dans le sang. Le hasard ou la Providence m'a poussé au-devant de lui... et j'ai vengé mon père!...

Betzy poussa un cri et se tordit les mains, qu'elle labourait de ses ongles. Elle lança sur Joseph un regard plein de haine et de colère.

— Vous n'avez pas daigné vous souvenir non plus que Murlay avait une fille, que cette fille c'était moi, et que j'avais eu la lâcheté de vous aimer quand, enfant, je ne prenais aux lèvres de mon père que la moitié des baisers qu'il me destinait pour vous en laisser une plus large part.

Joseph passa la main sur son front pour y étancher la sueur froide qui l'inondait.

— Pouvais-je penser que vous vous souviendriez de moi! Et d'ailleurs, étiez-vous à ses côtés comme moi j'étais aux côtés de mon père, abrité sous son bras, et ayant senti ma main effleurée par la balle qui lui fracassa la poitrine... Qui sait, Betzy, peut-être que si j'avais aperçu votre charmant image à travers cette sanglante fumée de la poudre... j'aurais abaissé mon arme!... Mais non, je n'ai vu que l'ombre de mon père qui me montrait du doigt la place où je devais frapper, et j'ai frappé... Oh! maintenant, Betzy, s'écria Joseph Danic et tombant à ses genoux, maintenant pardonnez-moi! Maintenant acceptez pour appui ce bras qui vous défendra, ce cœur qui vous aimera d'un amour si ardent qu'il

effacera de votre mémoire les traces de cette affreuse catastrophe.

Betzy ne répondit point, mais un sourire plein de fiel effleura ses lèvres.

— A présent que la vengeance du fils est accomplie, reprit Danic, il ne reste plus que le souvenir tendre et charmant de notre affection passée; j'ai besoin, Betzy, que vous y fassiez appel pour m'absoudre.

La jeune fille se leva brusquement, et murmura en détournant la tête.

— Jamais! jamais!

Puis elle fit de la main un geste comme pour repousser le jeune corsaire. Danic sentit frémir tout son corps. Une subite rougeur colora son front, et tous les muscles de son visage se roidirent. Il fit une dernière tentative, en essayant de s'emparer de la main de Betzy.

— Vous avez prononcé là un mot affreux, lui dit-il, et je ne puis croire que vous refusiez de m'entendre.

— Entre nous, maintenant, s'écria Betzy d'une voix ferme, c'est à Dieu de juger! — Mon père avait tué le vôtre, et je comprends votre haine contre Murlay par celle que je ressens aujourd'hui contre vous qui avez tué mon père. La grâce qu'il vous accorda, les bontés dont il entoura votre enfance, étaient bien une expiation qu'il vous offrait; vous ne l'avez pas absous. Comment voulez-vous donc que je vous absolve, quand vous tendez vers moi des mains encore rouges de sang!... Oh! c'est impossible; et vous auriez mieux fait de me laisser mourir au fond de cette cabine où vous m'avez trouvée évanouie après le combat; au moins je n'aurais pas connu le crime dont vous êtes coupable à mes yeux!... Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!...

En prononçant ces derniers mots, Betzy éctata en sanglots. Danic s'était senti ébranlé par l'exaltation de la jeune fille. Le ton impérieux de sa voix, son accent fébrile, les éclairs de courroux qui jaillissaient de sa prunelle, enfin la netteté de sa parole, alors qu'elle établissait entre eux deux cette similitude de situation, tout cela fit faire au corsaire un retour sur sa conscience qu'il avait jugée d'abord si pure, et il la trouva cette fois chargée d'un lourd poids. Deux larmes montèrent à ses yeux, et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il venait de se condamner lui-même.

Un instant il hésita s'il ne tenterait pas de nouvelles prières, s'il ne s'avouerait pas criminel afin d'émouvoir Betzy; mais il sentit qu'il n'y avait pas de paroles, pas de prières, pas de larmes, pas d'éloquence qui pussent affaiblir l'indignation de la jeune fille. On calme bien la douleur, mais non pas le sentiment qui débordait alors le cœur de Betzy. D'ailleurs Danic comprit que la voix lui manquerait, et il sortit brusquement en se cachant le visage dans ses deux mains.

Au moment où le jeune corsaire quitta la chambre, Betzy tomba à genoux en murmurant ces mots:

— Mon Dieu, j'espère, me vengera!

IV.

Danic monta sur le pont qu'il arpenta longtemps. Sa tête était en feu, ses mains crispées déchiquetaient sa lourde casaque de marin, et dans sa colère il réveilla à coups de pied deux ou trois matelots qui, s'étant endormis sur le pont, gênaient son passage. Comme l'un d'eux grommelait quelques paroles irrévérencieuses, Danic le prit à la gorge et fut sur le point de le jeter par-dessus le bord.

Cependant l'air frais de la nuit avait peu à peu calmé son sang. Joseph alors alla s'asseoir sur le gui de la brigantine qui lui masquait ainsi tout un côté de l'horizon.

— Elle a raison! se dit-il, elle a raison! A ses yeux, je suis un infâme, un misérable! Cet homme m'avait comblé de bienfaits! Il avait tué mon père, c'est vrai; mais c'était loyalement, dans l'ardeur du combat, comme je le disais pour m'excuser moi-même de mon action; et si je me souviens bien, au moment où il a fait feu, mon père lui posait un pistolet à bout portant sur la poitrine. Quelle pitié cette enfant peut-elle donc avoir pour moi? Aucune! J'ai tué son père, elle ne voit, ne sait, ne comprend que cela..... Oh! c'est pour mon malheur que le ciel a envoyé dans mon vent et dans les eaux de mon cutter le navire de Murlay! Maudite soit ma victoire!

En quelques lignes faisons connaître au lecteur les circonstances de cette rencontre si fatale à Danic.

Murlay avait été corsaire aussi. Après de longues courses, il avait amassé une assez belle fortune qu'il avait placée en acquisitions de terres à l'île de la Jamaïque. Devenu vieux, il avait abandonné le métier de la mer, et s'était résolu à se retirer sur ses propriétés, après avoir laissé le commandement de son corsaire à son fils William. Il s'était embarqué avec sa fille Betzy à bord d'un navire marchand qui faisait partie d'un convoi qu'une tempête avait dispersé dans les parages des Antilles. Le navire isolé se rendait donc à la Jamaïque lorsqu'il fut aperçu par le cutter de Danic. Quoique faible en équipage et peu armé, il dut essayer au moins de se défendre après avoir compris que la fuite était impossible. Au premier coup de canon qui avait été tiré, le cœur de Murlay avait bondi, et l'ancien corsaire organisa un courageux mais désespéré combat qui sembla s'égaliser un moment. Quand on arriva à l'abordage, Danic avait poussé un cri de joie en reconnaissant Murlay

debout sur le pont du navire, attendant l'ennemi la hache haute et un sabre entre les dents.

Pour épargner à Betzy les émotions et l'horreur du combat, on l'avait enfermée dans une chambre basse ; et quand Danic descendit dans la cale pour examiner la cargaison, il trouva Betzy évanouie. La prise fut amenée à Tortole, où la jeune fille apprit le malheur qui l'avait frappée, et sut de quelle main son père avait reçu la mort. Danic laissa le navire et les prisonniers sous la garde de son second, et fit aussitôt voile vers la Martinique pour y conduire Betzy, qu'il allait confier saintement aux mains de sa vieille mère.

Ces événements s'était accomplis l'avant-veille où a commencé ce récit.

La brise qui avait été si faible au moment de la sortie de l'*Hirondelle*, avait fraîchi subitement, et le cutter, bien appuyé au grand largue, avait atteint cette vitesse qui, chez lui, ressemblait si bien au vol rapide de l'oiseau dont il portait le nom. Les voiles pleines de vent ne conservaient plus un pli et se découpaient sur l'azur du ciel, blanches et arrondies comme ces nuages légers qui se dispersent en vapeur. L'air était calme, la mer limpide à l'horizon et ne bouillonnant qu'autour du bâtiment, qui la faisait gémir sous son ardente pression. Par moments quelques éclats de lames qu'il écrasait jaillissaient jusque sur le pont.

Toute cette poésie extérieure, jointe aux émotions qui l'agitaient, avaient comme endormi l'âme de Joseph Danic. Son corps, mollement balancé par le roulis de la goëlette, obéissait aux impulsions que lui donnait le gui de la brigantine, qui allait et venait par légères secousses.

Il tenait toujours sa tête plongée dans ses deux mains, lorsqu'un vieux matelot, qui l'avait déjà cherché dans tous les coins du bâtiment, s'approcha et lui frappa légèrement sur l'épaule.

— Capitaine !

— Que me veux-tu? demanda Danic de cette voix brusque et incertaine d'un homme qu'on réveille en sursaut.

— Il y a, capitaine, que nous venons d'apercevoir tribord à nous... mais la brigantine vous empêche de voir...

— Quoi? fit Danic avec impatience.

— Deux éclairs.

— Est-ce que l'orage te fait peur, à présent, imbécile! Cache-toi la tête sous tes jupons, alors, comme les vieilles femmes, et laisse-moi tranquille.

Le matelot se contenta de changer sa chique de côté, puis il reprit avec un admirable sang-froid :

— Si vous vouliez tant seulement, capitaine, regarder là-haut, vous verriez que tous les fanaux sont allumés au ciel et qu'il y a grande fête chez le bon Dieu. Il ne songe donc pas à se mettre en colère cette nuit.

Danic obéit involontairement au geste que fit le matelot en lui montrant du doigt le firmament tout resplendissant d'étoiles.

— C'est vrai ! Toby, murmura-t-il.

— Vous comprenez alors, capitaine, que ces éclairs-là me font l'effet d'être des amorces qui ont été brûlées par là-bas ; et le gabier de soupe (l'apprenti cuisinier), qui a l'oreille fine, dit qu'il a entendu deux détonations.

— Et toi, Toby?

— Moi, capitaine? vous savez bien que j'ai entendu trop souvent de près ces sortes de chansons-là et qu'elles m'ont rendu sourd de mes deux oreilles, qui ne portent plus de si loin. Mais quant aux éclairs, je les ai bien vus.

Danic se dirigea sur l'avant du bâtiment, grimpa jusque vers le milieu du beaupré, d'où, armé d'une longue-vue de nuit, il interrogea l'horizon dans la direction qui lui avait été indiquée.

— Attention les vigies! cria-t-il.

Après quelques minutes d'examen, Danic aperçut à une distance qu'il estima être de deux milles environ, les formes d'un navire dont il ne put pas distinguer la force, mais qui lui parut naviguer droit sur le cutter.

— Timonier, reprit le capitaine, laisse arriver d'un quart.

De cette façon l'*Hirondelle*, prenant une autre direction, pouvait éviter la rencontre et se mettre en mesure d'échapper peut-être à un bâtiment supérieur. Mais Danic, à l'aide de sa longue-vue, remarqua que le navire avait aperçu sa manœuvre, et qu'en lofant de son côté, il remettait le cap sur lui.

— Timonier ! cache la lumière de l'habitacle ; pas un feu à bord, et tous éteignez vos pipes.

On ne saurait croire avec quelle facilité les marins aperçoivent, même à de très grandes distances à la mer, la moindre étincelle à bord d'un bâtiment. Une fois ces précautions prises, Danic, croyant avoir déjoué la manœuvre du navire, cria au timonier :

— En route, maintenant!

Il étudia de nouveau l'horizon. Le navire avait fait comme l'*Hirondelle*, et avait repris son ancienne direction.

— Je crois, capitaine, grommela le vieux matelot, que ce marsouin-là a des yeux en guise de voiles.

— En tous cas, ce sera pour demain matin, murmura Danic sur un ton qu'il affecta de rendre indifférent.

Puis il descendit de son observatoire ému et pâle. Grâce à l'obscurité, les hommes qui l'entouraient et qui avaient une foi aveugle dans son courage et dans

son sang-froid, ne s'aperçurent pas de cette altération de ses traits. Pour la première fois de sa vie, Danic avait tremblé. Ce n'était point par peur ; mais une pensée lui avait rapidement traversé l'esprit, et cette pensée se rapportait à Betzy. Et puis, je ne sais quel pressentiment fatal lui avait mordu le cœur.

— Attention aux vigies! cria-t-il encore d'un ton qu'il parvint à rendre ferme; et s'il y a quelque chose de nouveau, qu'on vienne me prévenir. Que tout soit paré à bord pour le point du jour!

V.

Danic quitta le pont et descendit dans la chambre. Cette fois, il entra sans frapper. Betzy était encore agenouillée. Le corsaire alla droit à elle, et, sans même qu'elle eût daigné lever la tête, il lui dit d'une voix tremblante :

— Betzy, les malédictions du ciel que vous appelez sans doute sur moi, vont s'accomplir avant deux heures peut-être.

La jeune fille se retourna vivement, et sur ses traits se peignit une sorte de joie féroce.

— Betzy, reprit Joseph, là-bas, à l'horizon, à portée de canon de nous déjà, louvoie un bâtiment. A la pointe du jour nous nous trouverons bord à bord, et, comme deux athlètes, nous allons lutter et nous disputer la vie.

Un sourire infernal plissa le coin des lèvres de Betzy.

— C'est peut-être moi qui succomberai, continua le corsaire, j'en ai même le pressentiment, je vous l'avoue. Eh bien! Betzy, je viens vous demander, avant de mourir, mon pardon et votre main à presser sur mon cœur. Cela seul doublera mon courage, et si je meurs, au moins mourrai-je heureux!...

Elle ne prononça pas une parole, mais son regard traduisit sa pensée. Ce regard avait quelque chose de fauve et de sanguinaire comme celui de la hyène. Danic fut obligé de baisser les yeux.

— Vous ne voulez donc pas me répondre, Betzy, demanda tristement Danic ; vous ne voulez donc pas, même à cette heure suprême, m'adresser un mot d'espérance ou de consolation ?

La jeune fille étendit le bras, et du doigt montra la porte au corsaire. Danic sortit en baissant la tête et en murmurant bien bas :

— Que Dieu ait pitié de moi!

Et il s'assit tout en larmes sur le seuil de cette porte qui se montrait si inhospitalière pour lui.

Ce fut là que, quelques instants après, Toby vint le trouver pour lui dire :

— Capitaine, c'est un grand brick qui porte le pavillon anglais à la corne. Il est en vue de nous, à bâbord. Il laisse porter tant qu'il peut.

— C'est bien! répondit Danic en se levant, un peu honteux d'avoir été surpris par son matelot.

— Je n'ai pas pu compter ses dents, reprit Toby... il a la bouche fermée tout autour.

— Eh bien! nous lui décrocherons la mâchoire...

Au même moment un coup de canon rebondit sur la mer.

— Bon! s'écria Toby, le voilà qui crache ses dragées.

Le matelot et Danic s'élancèrent si rapidement qu'ils n'entendirent pas le cri étrange que poussa Betzy. Le brick était alors tout à fait en vue, et le boulet qu'il venait de lancer avait porté dans le haut de la mâture du cutter. Il avait démasqué tous ses sabords, et il était possible alors de lui compter vingt bons canons, vingt bonnes dents, comme eût dit Toby. On pense bien que l'*Hirondelle* avait riposté coup pour coup. Les boulets et la mitraille pleuvaient de part et d'autre comme grêle. Le cutter, habilement manœuvré et vif dans ses mouvements, évitait, autant que possible, l'abordage que cherchait l'ennemi. La mâture de l'*Hirondelle* s'en allait par morceaux, et néanmoins l'équipage, qui avait déjà passé par d'aussi chaudes affaires, tenait bon toujours. Le feu était bien nourri. Il fallut cependant subir ce qu'on ne pouvait empêcher. Le brick engagea tout à coup son beaupré dans celui de la goëlette, et les cris de : « A l'abordage! à l'abordage! » éclatèrent au milieu de hourras furibonds que poussèrent les Anglais. Ces derniers, deux fois plus nombreux, refoulèrent les Français qui arrivaient à l'assaut de leur bâtiment. Ce fut sur le pont de l'*Hirondelle* que s'engagea ce combat corps à corps, où toute arme est bonne : le poignard, le sabre, le pistolet, un morceau de bois, jusqu'aux ongles et aux dents.

La lutte fut terrible et sanglante. Les Anglais commençaient à se repentir de leur résolution. L'équipage français, enflammé par l'exemple de son capitaine, faisait des prodiges et des merveilles. Jamais lion n'avait déployé un courage égal à celui de Danic.

Un moment cependant il se trouva entouré par quatre hommes et acculé contre l'arrière du cutter; ses bras et sa tête ruisselaient de sang. Il allait enfin porter un coup décisif à l'un de ses adversaires, lorsqu'il chancela et tomba, atteint d'un coup de couteau entre les deux épaules. En se retournant, il aperçut Betzy, qui tenait à la main l'arme sanglante avec laquelle elle l'avait frappé...

— J'ai vengé mon père! s'écria-t-elle, et j'ai sauvé mon frère...

A travers le voile épais qui couvrait déjà ses yeux, Danic reconnut William Murloy dans cet ad-

versaire qu'il combattait. Il voulut parler, en se tournant vers Betzy, mais il n'en eut pas le temps et rendit l'âme.

La mort de Danic redoubla la fureur de ses matelots. Ce n'était plus un combat, mais une boucherie sur le pont de l'*Hirondelle*. Après un quart d'heure de lutte encore, la victoire resta au corsaire.

Le brick reçut à son bord l'équipage français sous le commandement de Toby, et remorqua l'*Hirondelle* à Tortole, où ils entrèrent ce même soir-là.

A chacun des bouts de la grande vergue se balançaient deux cadavres : l'un était celui de Betzy, l'autre celui de William. — C'était Toby lui-même qui s'était fait l'exécuteur de ce haut acte de justice.

A. Lobry.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Le nègre fit un pas en avant. M. d'Autanne, comme s'il eût retrouvé tout à coup ses forces qui, seules, l'avaient abandonné, et non point son énergie ni son courage, se leva, et écartant Antillia vivement, il saisit d'un bras rajeuni son épée, qu'il n'avait jamais souffert qu'on éloignât de lui.

— Sors d'ici, misérable! répéta-t-il à Fabulé et en faisant un mouvement pour s'élancer sur le nègre, sors, ou je te tue comme un chien.

— Pauvre vieux *béké!* (pauvre vieux blanc) fit le nègre en haussant les épaules de pitié. Et sans paraître s'inquiéter des impuissantes menaces du chevalier, Fabulé marcha vers Antillia qui se réfugia derrière son père.

L'épée menaçante du vieillard gardait la jeune fille, et cette épée était tenue d'une main si résolue et si habile encore, malgré sa faiblesse, que Fabulé se laissa intimider un instant. L'attitude ferme et énergique du chevalier, sa haute stature, son regard de feu, les glorieuses cicatrices de son visage et de sa poitrine nue exercèrent une sorte de fascination sur le nègre.

Ce n'était pas de la peur qu'il éprouvait, c'était cette terreur tenant du prestige que les blancs ont toujours imposée aux nègres. Fabulé eut un éblouissement. S'il se fût trouvé seul en face de ce vieillard qui se dressait devant lui comme le fantôme du courage, je ne sais pas s'il n'eût pas pris la fuite. Mais ses compagnons étaient là, les regards fixés sur lui ; il leur devait cet exemple de ne pas paraître trembler devant un vieillard. Fabulé passa la main sur ses yeux, comme pour rompre l'espèce d'influence magnétique qu'il subissait.

Il frappa de son *bangala* l'épée du chevalier, qui ne parut pas broncher.

— Tonnerre! hurla le nègre, à qui le sang de la colère monta au visage.

— Courage, mon père! dit la jeune fille exaltée par l'émotion de cette scène.

Fabulé s'avança de nouveau ; et en même temps qu'il se jetait sur le vieillard en brandissant son arme, il allongea les deux mains pour saisir Antillia. Si habilement brutal que fut ce mouvement décisif, puisqu'il renversa le chevalier sur son fauteuil, l'épaule de Fabulé rencontra la pointe de l'épée. Il sentit le froid de l'arme entrer dans ses chairs et le sang jaillit. Cette blessure légère exaspéra le nègre ; il recula de deux pas et saisissant son *bangala* des deux mains, il en asséna un coup terrible sur la tête du vieillard qui poussa un rugissement et roula sur le sol, le crâne fendu.

Un chœur infernal de cris et de rires salua ce triomphe de Fabulé, qui crut sa victoire assurée. Mais Antillia, couverte du sang de son père, avait ramassé l'épée tombée de ses mains ; et sans bien savoir, la pauvre enfant, l'usage qu'elle en pourrait faire, elle l'opposa aux attaques du bandit. On eût dit que ce vieux sang de soldat dont elle était inondé, avait passé dans ses veines.

Inhabile à se servir de cette lourde et vaillante épée, qu'en toute autre circonstance sa main délicate n'eût pas même pu soulever, elle s'adossa à la muraille, menaçante comme une lionne et résolue à vendre chèrement sa vie plutôt que de laisser sa liberté à ce nègre insolent.

Fabulé commença par sourire et par hausser les épaules, en voyant l'attitude d'Antillia, et il crut qu'il suffisait de vouloir pour réduire cette jeune fille.

Il ne put cependant se défendre d'un mouvement d'admiration pour cette bravoure inattendue.

— Bon *Béké*, murmura-t-il, fait toujours de braves enfants.

Cette sentence, l'équivalent de notre proverbe : « Bon sang ne peut mentir, » une fois dite, Fabulé, pour qui le temps pressait, résolut d'en finir avec ce long et sanglant drame, dont le dénoûment lui était confié. Il s'avança hardiment sur Antillia, espérant l'intimider : mais la jeune créole arrêta par une pointe les premiers pas du nègre.

Fabulé brandit dans sa main cette même arme qui avait, tout à l'heure, terrassé le vieillard.

Se rappelant qu'il n'avait pas l'ordre d'user de violence à l'égard de la jeune fille, il abattit son *bangala* sur l'épée qui vacillait entre les doigts d'Antillia, sans pourtant que celle-ci l'abandonnât.

Un des compagnons de Fabulé, voulant aider son chef, et profitant du moment où la pointe de l'épée que tenait Antillia était abaissée, se rua sur la jeune fille pour s'emparer d'elle. Antillia, qui vit ce mou-

vement, releva son arme et la présenta au nègre; celui-ci reçut le coup en pleine poitrine.

Effrayée tout à coup au spectacle de cet homme agonisant et se roulant dans les douleurs de la mort, Antillia porta la main à ses yeux en poussant un cri.

Fabulé saisit alors la créole par les deux bras pour l'entraîner. Mais elle sentit renaître toute son énergie; se dégageant par des efforts désespérés de l'étreinte robuste de l'esclave, et renversée sur le sol, elle s'accrocha à tous les meubles, à tous les objets que rencontraient ses doigts crispés; un moment, ce furent les vêtements de son père, dont elle emporta des lambeaux. Enfin elle enlaça entre ses bras, comme une suprême planche de salut, le cadavre du nègre qu'elle avait tué, et avec une telle vigueur, que Fabulé désespéra de pouvoir l'en arracher sans briser ses membres. Il jugea prudent, pour en finir plus promptement, d'emporter, liés ensemble dans un hideux accouplement, le cadavre du nègre et la jeune fille. Fabulé chargea sur ses épaules sa double proie et s'enfuit.

Lucinde était arrivée à la case de son maître, cinq minutes à peine après le départ de Fabulé. Elle fut prise d'éblouissement à la vue du corps du vieux chevalier et au miroitement du sang qui inondait le plancher.

Elle appela à grands cris sa maîtresse, parcourut la maison déserte, qu'elle remplit de ses lamentations et constata, les preuves ne manquaient pas, que l'assassinat du chevalier d'Autanne n'était pas le seul crime commis. Les traces de cette lutte énergique, désespérée, que nous avons racontée, étaient là; Antillia avait été la victime d'une infâme lâcheté; elle avait été évidemment enlevée : — par qui?

Les idées se pressèrent d'abord confuses dans la tête de Lucinde; mais elle se souvint tout à coup de cet amour pour Antillia qu'elle avait surpris dans les regards de Macandal. Il n'y eut plus de doute dans sa pensée : Macandal était l'auteur du crime.

Malheureusement, l'unique preuve qui eût pu convaincre Lucinde de son erreur, avait disparu. Fabulé, en emportant avec lui le cadavre du nègre, que la jeune négresse aurait reconnu pour appartenir à sa bande, avait enlevé la seule preuve qui pût le faire soupçonner.

Lucinde, éperdue alors, à moitié folle, prit en courant le chemin de l'habitation Du Buc, où nous l'avons vue arriver haletante et s'évanouir aux pieds d'Henri.

Xavier Eyma.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN DRAMATIQUE.

La reprise depuis longtemps annoncée du *Pardon de Ploërmel* à l'Opéra-Comique vient d'obtenir à ce théâtre un immense succès.

Jamais l'œuvre magistrale et charmante de Meyerbeer n'a produit un effet plus puissant. Mademoiselle Wertheimber chante le rôle d'Hoel avec autant de grâce que d'expression et lui donne une physionomie toute nouvelle. Mademoiselle Monrose dans le rôle de Dinorah, Sainte-Foy, mademoiselle Bélia qui a créé d'une façon charmante le rôle de Kérouan, Warot, Barielle contribuent à rendre l'exécution des plus brillantes. La mise en scène est digne de l'œuvre, le second acte a surtout produit une vive impression. Le *Pardon de Ploërmel* a donc retrouvé sa vogue première.

Cette reprise a eu tout l'éclat d'un événement dramatique.

Mais toute la fête a été pour la pièce de M. Octave Feuillet au Vaudeville. *Rédemption*, ainsi s'appelle le nouvel ouvrage de l'auteur de *Dalila*. Ces deux drames sont de la même famille. On sait avec quelle faveur le public accueille les œuvres de M. Octave Feuillet. Au milieu de cette justice dont on paie l'hommage à son talent, il y a comme un encouragement que l'on prodiguerait à un jeune débutant. Le public se conduit envers M. Feuillet paternellement et en père qui gâte son enfant. On s'est mépris beaucoup, il faut le dire, sur la portée de l'esprit de M. Feuillet, ou bien ce dernier a été fort adroit. A l'aide d'un proverbe innocent qu'il glisse, de temps en temps, entre ses drames philosophiques, il a fini par persuader au public qu'il était d'une école dramatique exceptionnelle aujourd'hui : l'école de la moralité.

A l'abri de cette réputation, M. Octave Feuillet a abordé au théâtre les sujets les plus scabreux, sinon les plus neufs. Ce n'est point par l'invention qu'il brille, car chacune de ses pièces a une sœur aînée qu'il est facile de retrouver dans le répertoire contemporain. Mais M. Feuillet a une grande science de l'arrangement et du déguisement, et une façon de dire les choses qui touche directement la masse des spectateurs.

Il vient d'en donner la preuve dans *Rédemption*, qui n'est autre chose que la *Marion Delorme* de Victor Hugo. C'est la courtisane se réhabilitant par l'amour. Je n'ai presque pas besoin de dire que le succès a été très grand. Le Vaudeville a inauguré sa saison d'hiver de manière à n'avoir pas à se préoccuper de longtemps d'une seconde pièce. Mademoiselle Fargueil a eu tous les honneurs de ce drame; elle a été fêtée et applaudie autant qu'elle le méritait.

En fait de succès, je dois me hâter de vous signaler celui de Paulin Ménier dans la nouvelle pièce de la Gaîté, l'*Escamoteur*. Paulin Ménier est un des artistes les plus éminents et les plus complets de ce temps-ci. C'est un Prothée dramatique. Nul plus que lui ne change de ton,

de caractère, de physionomie d'un acte à l'autre; nul plus que lui ne sait trouver avec des moyens simples la corde dramatique, l'émotion, les larmes, à côté du rire bruyant. Il faut le voir dans l'*Escamoteur* pour apprécier la puissance des moyens dont il dispose, et le degré culminant auquel il élève son art. Le succès de Paulin Ménier n'est pas un de ces succès de convention, sa réputation une de ces renommées éphémères que le caprice et la complaisance établissent et qui durent ce que durent les caprices et les roses.

L'Odéon a donné un drame de l'un des deux auteurs du *Testament de César Girodot*, M. Belot. Ce drame nouveau est intitulé la *vengeance du mari*. C'est une œuvre remarquable et remarquablement interprétée par Tisserant et mademoiselle Thuillier. Puisse la *Vengeance du mari* avoir la moitié de la vogue du *Testament*; c'est le moins que l'on puisse souhaiter à M. Belot. A deux ils ont eu deux cents représentations, M. Belot est bien en droit d'en espérer cent à lui tout seul, et de s'en contenter.

Aux Variétés signalons l'amusante pièce du *Troupier qui suit les bonnes*, de MM. Clairville, Pol. Mercier et Morand, et la rentrée d'un bien amusant comique, Kopp. Le théâtre des Variétés fait et fera longtemps des salles combles.

Aux Folies-Dramatiques, une bluette amusante, gaie, un peu chargée, de MM. de Jallais et Avenel : la *Chasse aux Pigeons*. Cela n'irait pas au Théâtre-Français à coup sûr, mais au Folies-Dramatiques cela fait rire à gorge déployée; on ne peut rien demander de plus.

Si vous n'avez pas encore vu mademoiselle Déjazet dans *M. Garat*, hâtez-vous. On annonce, mais je n'en crois rien cependant, les dernières représentations de cette charmante pièce déjà centenaire. Les pièces comme celle-là et jouées de la sorte n'ont jamais dit leur dernier mot. On les croit à la veille de finir et elles recommencent le lendemain.

Pierre Obey.

Cirque-Napoléon. — Tous les soirs, l'Homme incombustible dans la cage de fer, une fête de Bacchus et le Hongrois Kratlhy Baschik.

Adolphe Goubaud, directeur-gérant.

PARIS - IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le caractère de la mode est de plus en plus oriental et bizantin. Il se retrouve dans la forme des bijoux, dans la disposition des coiffures et dans l'ornement des vêtements. Les charmants petits zouaves et les vestes grecques qui se portent plus que jamais en drap, en cachemire ou en soie, sont brodés d'arabesques d'or, d'acier, d'argent et de jais. Les amples burnous de cachemire blanc, bleu ou amarante pour sorties de bal, sont presque tous illustrés de broderies noir et or, et ornés de magnifiques glands assortis à la broderie. Dans les chapeaux reparaissent l'or et les pierreries, mais choisis et ménagés de telle sorte par nos habiles faiseuses qu'ils redonnent à leurs créations ce cachet de distinction qui à la fin de la saison d'été avait fini par s'oublier devant la vulgarité des imitations.

Quant aux robes, elles se font ou tout unies, pour les très belles étoffes, ou ornées de plusieurs façons différentes qui sont autant de compositions raisonnées. On ne fait plus guère de simples volants. Parmi les robes les plus nouvelles que nous ayons remarquées il s'en trouve une de très beau taffetas à colonnes de satin brun et colonnes de taffetas broché Pompadour, à jupe unie, n'ayant d'autre garniture qu'une ceinture de taffetas noir brodée à la main, un nœud de cou et des pattes assorties sur les manches.

Un détail important à constater, c'est que toutes les robes sont maintenant accompagnées du nœud-broche pareil à l'ornement de la robe.

D'autres robes sorties, comme celle que nous venons de citer, des ateliers de madame *Bernard*, 162, rue de Rivoli, sont : une, moire bleu saphir, à manches larges formant un peu le coude, ornée de quatre rangs de velours disposés deux par deux et se rapprochant vers la saignée. La figure formée dans le bas par ces velours est terminée par un nœud. Au corsage, l'ensemble des quatre rangs de velours qui produisent un dessin analogue, représente une sorte de corbeille séparée en deux parties. Cet ornement, très difficile à rendre avec la plume, est charmant à l'exécution.

Un taffetas quadrillé, pensée et noir, a comme ornement, dans le bas de la jupe, une demi-grecque, c'est-à-dire un carré oblong posé régulièrement sur une bande de velours uni, un corsage plat et boutonné, et des manches plates surmontées d'une petite manche courte composée de bouillonnés en travers et de demi-grecques de velours.

Des robes de taffetas noir ont le même ornement de velours étroits, verts ou Magenta, ou bien de larges velours noirs.

Comme robe de fatigue, une très épaisse étoffe grise chinée montée presque plate à très gros plis en dedans, était à corsage plat attaché par de larges boutons de velours noir, avait tout le long de la jupe bordée de velours noir, une rangée des mêmes boutons en arrière des manches dessinant une courbe, une bande et des boutons de velours noir, et au bord de ces manches un revers découpé en grandes dents pointues, chacune de ces dents fixée par un bouton.

Une robe de la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, qui fera époque après la robe *Isabeau*, la robe *Gabrielle* et la robe *Fontange*, c'est la robe *Lavallière* dont la vogue est déjà non moins immense que celle de ses devancières. Elle a été exécutée dans un grand nombre de nuances et non moins séduisante chaque fois. Celle qui vient d'être envoyée à l'ambassadrice de Russie à New-York était de taffetas gris mousseline et Magenta, sans couture à la taille, à bretelles plates retombant sur la taille en arrière et en avant, et à plaques de passementerie. Tout autour de la jupe était un biais de taffetas gris mousseline bordé de taffetas Magenta.

Trois délicieuses robes de bal faisant partie du même envoi étaient, l'une de crêpe blanc à double jupe (car la double jupe entièrement bannie des toilettes de ville, persiste dans les robes de bal), relevée six fois par des rubans de satin bleu, à corsage, à draperies et à manches relevées comme la jupe par des nœuds de satin bleu.

La seconde, de tarlatane blanche toute bouillonnée en long, et ces bouillonnés séparés entre eux par des ruches. Le corsage, disposé comme la jupe, a de grandes engageantes de tulle.

La troisième robe, de tulle rose, a, dans le bas de la jupe, sept petits volants surmontés par une ruche de tulle et une double jupe également de tulle retombant par-dessus. Le corsage est couvert de petites chicorées de tulle rose.

Les basquines, non ajustées, à revers sur la poitrine, sont le vêtement le plus gracieux pour les jeunes femmes. On les garnit beaucoup de bandes d'astracan noir ou gris, et de toutes sortes de passementeries.

Pour cette passementerie extrêmement variée de même que pour les rubans, la mercerie fine et ces mille objets de fantaisie qui font la séduction de la mise parisienne, *la Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, est le

magasin par excellence. Fournisseur de S. M. l'Impératrice, il est le rendez-vous des femmes les plus distinguées de l'aristocratie élégante qui viennent lui demander ces riens charmants qu'elles portent avec tant de grâce. La ganterie de *la Ville de Lyon* est aussi la plus soignée qui se fasse. Ses chevreaux et ses castors, d'une qualité supérieure, sont parfaitement cousus, et ses gants à manchettes de même que ses gants *Joséphine* ont une coupe excellente et habilement combinée.

On porte toujours des petits bonnets ronds entourés de ruches ou de garnitures très fournies, entremêlées de fleurs ou de velours. Les lingeries du négligé sont toujours les cols et les manchettes unis de batiste ou de perkale piquée, et ceux plus habillés de mousseline brodée ou de guipure. Madame *Colas*, 47, rue Vivienne, a dans tous ces genres de charmantes petites parures. Les trousseaux complets, exécutés dans cet excellent magasin, offrent dans leurs moindres parties cet aspect soigné qui, mieux encore que la richesse des dentelles et des broderies, satisfait la recherche d'un goût délicat. Les jupes de fine percale brodée en relief ou coupées d'entre-deux de dentelle, les camisoles plissées et à médaillons, les peignoirs à garnitures tuyautées ou à petits festons, les chemises à poignets, les petits bonnets de mousseline à rubans blancs, les petits mouchoirs unis marqués d'un joli chiffre ou entourés d'une fine guirlande, font partie d'un de ces trousseaux livrés tout dernièrement par la maison *Colas* à une toute jeune mariée qui change un nom très honorable contre un nom presque célèbre.

Pour cette très jeune femme, presque une enfant jusqu'ici, M. *Desprey*, 38, boulevard des Italiens, avait fait dernièrement un de ces petits toquets plats à bords relevés à aigrette et à longue plume qui se sont presque entièrement substitués aux chapeaux mousquetaires de la saison dernière. Les petits garçons, comme les jeunes filles et les jeunes femmes, adoptent presque exclusivement ce genre de coiffure, que M. *Desprey* fait, soit en velours, soit en feutre, et dont il varie la couleur et l'ornement.

Nous avons vu aussi, chez madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, de ces coiffures, style François Ier, de feutre noir et de velours gris.

Les couleurs qui dominent dans les chapeaux de forme ordinaire sont le noir et le blanc, le Magenta et le violet. Il reparaît aussi, comme nous l'avons dit, des chapeaux roses. Les branches de fruits et les plantes aquatiques sont très employées comme ornements, mais les plumes le sont plus généralement encore. Madame *Alexandrine* les dispose d'une manière très originale et dont l'initiative lui appartient tout à fait. Ainsi, un chapeau de tulle blanc brodé avait un bord de velours Magenta, entouré de dentelle noire, un fond de tulle tout couvert de petites plumes noires et Magenta, un bavolet de tulle bordé de velours, et comme bandeau, des fruits de la couleur du velours. Les brides étaient noires.

Un chapeau de velours épinglé blanc avait la passe séparée en deux morceaux, celui de droite fixé sur celui de gauche par trois gros boutons d'or, et trois aigrettes noires et blanches s'échappant de dessous le pli qu'ils forment. Le fond du chapeau est de tulle recouvert d'un volant de dentelle noire, le bavolet est de velours épinglé, les brides blanches, et le dessous de velours noir tuyauté un peu haut dans le milieu du front, plus étroit des côtés, et coupé par cinq gros boutons d'or.

Un chapeau de satin blanc a un fond plat tout recouvert de bandes de velours Magenta, et sur le côté gauche de beaux glands fixés par des médaillons de passementerie blanche.

Un autre de taffetas pensée tout pointillé d'or, est entièrement recouvert de riche guipure noire qui retombe en arrière sur le bavolet comme un petit voile. Entre la passe et le bavolet est un double nœud gracieusement jeté sur le côté, et en dessous sont des touffes de glands de chêne lilas et bleus.

Nulle part comme à Paris, les femmes ont compris que la beauté est leur vie même ; car comment pourraient-elles lutter, sinon par cette force immense, contre le monstre des intérêts qui tôt ou tard accaparerait toute la séve sociale, et détruirait l'élément poétique dont les femmes sont la vivante image ? Être belle, pour une Parisienne, c'est une question capitale, et que la nature ne tranche pas absolument ; car si la nature crée l'harmonie des traits, l'art humain les achève et leur donne le cachet définitif de la perfection. De là chez les Grecs, peuple esthétique avant tout, cette armée de coiffeuses, de parfumeuses, d'artistes en broderie qui font vivre à travers les âges la renommée de Corinthe. Achever, c'est tout ce que l'art peut faire, mais dans certains cas, n'est-ce pas créer une seconde fois ? Ainsi, transportée dans la nature, la blonde sublime de Titien ou de Véronèse aura forcément des taches de rousseur, car ces éblouissantes carnations sont trop impressionnables pour que mille accidents de circulation n'en altèrent pas la pureté. Le peintre garde l'éclat du teint, la blancheur rosée voulue par une chevelure d'or; il supprime, comme c'est son droit, les taches de rousseur, et ainsi crée la beauté parfaite. Or, ce qu'il fait pour ses figures, la Parisienne, grâce aux progrès modernes de la chimie, peut le faire pour son propre visage. Cette idéalisation devinée par l'artiste, une composition simple, efficace, anodine, salutaire même, la transforme en réalité. Un produit célèbre aujourd'hui, le *lait antéphélique* de M. *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, permet de voir réunis ces deux éléments de séduction qui jusqu'ici devaient s'exclure, un teint de neige sans tache et une chevelure luxuriante ; ce miracle s'opère tous les jours par un traitement simple, commode, et que l'hygiène recommande aussi bien que le désir légitime de plaire. Nulle difficulté dans l'emploi si profitable d'un excellent cosmétique, et avec les ressources rapides de la publicité actuelle, ce *lait antéphélique* dont nous parlons aurait dû devenir d'un usage si général qu'il fût impossible de rencontrer sur le visage d'une jeune et jolie femme un bouton, une rougeur passagère, une tache de rousseur égarée sur une peau blanche et lisse. Mais quel indispensable progrès n'est pas arrêté par la défiance tant de fois justifiée du public ? A force d'être mis en garde contre l'emploi des cosmétiques mal préparés ou indifférents, on redoute même ceux dont l'action bienfaisante a pu être sérieusement expérimentée, et l'on doute même





Imp. Lamoureux r. Jean de Beauvais 11 Paris

677

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue Richelieu, 92.

Dentelles et Étoffes de la Mon Gagelin rue de Richelieu, 83.

Modes d'Alexandrine r. d'Antin, 14 — Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Neuve St Augustin, 20.

Rubans et Garnitures en Passementerie de la Ville de Lyon, r. Chée d'Antin, 6.

Dentelles de G. Violard rue de Choiseul, 4.

Sous-jupe avec Tavernier & Cie dépt rue Montmartre, 123. | Étoffes pr Meubles de Desvignes Rives et Cie r. de Richelieu, 10.

Corsets plastiques de Mme Bonvallet, Boulevd de Strasbourg, 5. | Ameublement de la Mon Lassalle et Cie r. de Grand 3.

de l'évidence. En vain un certain nombre de femmes, de celles auxquelles serait le plus nécessaire le secours du *lait antéphélique*, voient-elles disparaître en moins de rien ces accidents de la peau qui l'altèrent si profondément, et l'incarnat de la jeunesse reparaître sur des traits fatigués par le chagrin et par la maladie, elles hésiteront à se servir du remède vivifiant dans la crainte de faner leur visage, et d'y voir poindre les rides, cet épouvantail de la coquetterie. Elles ignorent qu'une préparation dont la vertu est de tonifier la peau ne peut produire un effet dont la cause est l'appauvrissement des tissus. Un autre grief opposé au *lait antéphélique*, c'est ce fait dont nous prévient l'inventeur lui-même, de faire passer l'épiderme soumis à son traitement, par un état d'irritation et de gonflement et par diverses colorations anormales avant de l'amener à un état tout à fait satisfaisant. Ces transformations successives sont la preuve certaine qu'on marche à une complète guérison.

Mais si l'on craint que ces indices, même fugitifs, ne révèlent une entreprise qu'on ne veut avouer, si l'on est obligé à se montrer sans cesse sans que rien vienne trahir le secret d'un traitement, un moyen d'atteindre le même but, un peu plus lentement, mais d'une manière tout aussi sûre est de se servir seulement tous les trois jours au lieu de tous les jours du lait antéphélique à l'état pur. On l'applique le soir avant de se coucher, légèrement et sans trop d'insistance, et le travail se fait insensiblement sans traces apparentes.

Mélangé d'eau, comme lotion habituelle pour la toilette, il communique au teint une pureté, une clarté parfaite et cette apparence unie qui est un de ses plus grands charmes.

L'éclat et l'abondance de la chevelure ne sont pas moins indispensables à la perfection de la beauté que la pureté du teint, aussi sommes-nous heureuse de signaler les qualités fortifiantes et régénératrices de l'*eau de quinine* et de la *pommade au baume de tannin*, préparées dans la célèbre parfumerie *Legrand*, 317, rue Saint-Honoré.

L'efficacité de la *crème de l'Impératrice*, pommade d'une finesse et d'une distinction supérieures pour entretenir les cheveux dans un état parfait de santé et leur donner du brillant et de la souplesse.

En ce moment où la peau est disposée à se gercer par les premières atteintes d'un froid rigoureux, nous recommandons aussi la *poudre royale de noisettes*, la *poudre de fleur de riz à la duchesse*, les *savons amygdalins framboisés, au cold cream, au jasmin impérial et au bouquet de la cour de Russie*. Et comme extraits choisis pour le mouchoir : les *fleurs de violettes de Parme*, le *bouquet de l'Impératrice* et le *volcaméria*, auxquels M. Legrand sait conserver tout le naturel et toute la suavité de leur parfum.

La question du corset est aussi une des plus importantes de la toilette. Chacun le répète, et cependant toutes les femmes n'apportent pas peut-être une attention suffisante dans le choix de ce vêtement, d'où dépend la grâce de tous les autres et plus que cela, dans une mesure très sérieuse, le bon état de la santé.

Ce qui fait la vogue croissante des corsets plastiques de madame *Bonvalet*, 5, boulevard de Strasbourg, c'est que ces corsets qui moulent admirablement la taille, et qui la soutiennent sans la blesser, sont acceptés par la couturière la plus exigeante comme soutien de ses élégantes robes, de ses diaphanes toilettes de bal, de même que le médecin scrupuleux peut la permettre à ses clientes les plus délicates et les plus frêles.

Avant de s'occuper de la partie de la parure qui ne peut faire que rehausser la beauté, toute femme intelligemment recherchée a dû s'occuper de cultiver et de préserver cette beauté elle-même. Avant les ornements accessoires ont dû passer ceux qui servent de base et de point d'appui à tous les autres; mais mille détails charmants et ingénieux sont créés par les fées de l'industrie parisienne pour rehausser encore une beauté cultivée et mise en valeur. Les fleurs sont, sans contredit, un de ces détails les plus poétiques, et la maison *de Laère* est une de celles qui font de la gracieuse spécialité des fleurs, des œuvres d'art en même temps que de séduisantes parures. Nous citerons surtout, parmi les dernières coiffures de cette importante maison :

Une couronne de chrysanthèmes blanches, de feuilles et de fruits de vigne vierge, garnie partout et un peu avancée sur le front.

Une autre de géranium rose avec feuillage, presque toute verte en avant et très garnie en arrière.

Une autre, tout à fait jeune fille, en boutons de roses et héliotrope, garnie dans le haut et sur le côté.

Une autre toute en laurier blanc doublé de feuillage.

D'autres de chrysanthèmes roses et de fruits de sorbier verts, retombant comme une frange en arrière. — De grosses touffes d'hortensias et de feuillages. Une autre de mauves doubles, un peu fantaisie, toute garnie en avant, entr'ouverte en arrière et terminée à droite par une grande branche de fruits rouges.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 617.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours noir, orné de deux plumes blanches retombant en arrière, l'une à droite, l'autre à gauche.

La passe est doublée de soie rose Solferino. Sous la passe, au milieu, il y a une touffe de roses, rose Solferino. Tour de joues de blonde blanche.

Brides de velours rose Solferino.

Robe impératrice, de velours noir, garnie de guipure noire, de passementerie et de boutons de velours noir, avec une étoile rose Solferino.

Le corsage et la jupe d'un seul patron (c'est-à-dire sans couture à la taille), sont boutonnés, devant, du haut en bas.

La manche ronde, taillée à coude, est fendue en biais et garnie d'un rang de boutons partant du coude et venant sur la main.

Une riche guipure est posée à plat en forme de tunique ouverte ; elle garnit le bas de la jupe derrière, remonte de chaque côté, se continue sur le corsage et retourne derrière se croiser à la cambrure de la taille, en forme de fichu Marie-Antoinette.



Une passementerie est posée mi-partie sur la guipure, mi-partie sur le velours.

La guipure, haute de 22 centimètres, se réduit un peu vers la taille devant, et se repince derrière au croisement.

Col de dentelle.

Sous-manche de tulle, avec volant de dentelle sur la main.

Toilette de diner. — Coiffure à bandeaux relevés, ornée de bandes de taffetas pervenche, entourées de dentelles formant un quadrillé sur les cheveux et montant en pointe sur la tête avec un frison de taffetas et de dentelle, avec une agrafe de diamants.

Robe de taffetas antique pervenche broché de petits bouquets de soie or et blanche.

Corsage décolleté, taille ronde, ceinture à boucle d'or, carrée.

Manches. *Cloche* relevée devant par un lien de taffetas bordé de dentelle sous lequel sont formés des plis.

Cette manche est doublée de soie blanche et bordée à l'intérieur d'une ruche blanche.

Une sorte de fichu-étole composé de bandes de taffetas pervenche uni et entouré de dentelles larges sur les épaules et aux pans, formant seulement *picot* à la taille et devant, est retenu sous la ceinture.

Une bande unie, encadrée d'un picot de dentelle, rattache les *montants* et forme le décolleté du corsage.

Ce fichu se continue derrière comme devant, mais s'arrête à la taille en pointe, entouré d'une coquille de dentelle.

Courrier de Paris.

S'il est permis de faire des romans en copiant, textuellement quelquefois, des mémoires des vieux âges, ou même en retournant les habits de quelques romans modernes qui ont fait leur temps, il ne doit pas être interdit de composer un courrier de pièces et de morceaux choisis parmi les faits accomplis autour de nous. — A plus forte raison! s'écrient certains faiseurs de courriers qui ont leur doctrine là-dessus et de bonnes raisons pour aimer les besognes toutes mâchées, selon une vilaine expression devenue proverbiale. — Non pas! répondent les autres. Donnez de votre cru et tant que pouvez! — Ils en parlent peut-être bien à leur aise ceux-là. Comme si tout le monde avait un puits d'imagination à son service. Cela me rappelle ce mot d'un auteur dramatique à son collaborateur qui se plaignait de la faiblesse du troisième acte d'une pièce inachevée.

— C'est vrai! dit A..., l'acte est bien faible ; pas de situation, pas d'intérêt!...

— Hélas! soupire B..., que faire?

— Il y a un moyen, reprit A..., après quelques minutes de réflexion; ne nous inquiétons pas de l'absence de situation et d'intérêt, faisons un acte tout d'esprit!

A coup sûr, le conseil était bon. Mais le moyen de le suivre? C'était là le difficile. Qu'en est-il résulté? Je l'ignore. On a tant joué de pièces sur les scènes de Paris, où il n'y avait ni action, ni intérêt, mais seulement de l'esprit, et tant d'autres où il n'y avait pas même d'esprit, qu'il m'est impossible de vous affirmer que l'œuvre en question ait vu le feu de la rampe. Ce n'est pas à dire que messieurs les auteurs dramatiques ne servent que de leur cru au public. On leur a assez reproché le contraire, et ce n'était pas toujours justice ; car enfin, il y a un vieux mot attribué à un certain poëte qui ne manquait ni de fond ni de génie : « Je prends mon bien où je le trouve. » Ce mot a pour lui l'avantage de la date ; on le proclame charmant, adorable, bien trouvé dans la bouche de celui qui l'a dit, et l'on ne permet pas à un auteur dramatique contemporain de le mettre en pratique.

Question de temps! C'est un peu ce qui faisait dire avec raison l'autre jour à un chroniqueur : « Nous sommes ainsi faits; nous payons volontiers vingt mille francs pour un vieux vase ; dix mille francs pour un vieux bronze ; deux mille francs pour un vieux laque ; mais nous regardons à payer cinq cents francs un objet moderne, qui, s'il était exécuté avec art, finesse, précision, en coûterait dix mille. Puis nous nous lamentons sur ce que nous appelons l'infériorité des artistes modernes! » L'observation est juste.

Mais il nous semble, me dira-t-on, que vous faites bien votre profit du vieux dicton et que vous prenez passablement votre bien où vous le trouvez! Et c'est pour cela que je parais avoir tant réclamé en faveur du principe. Le lecteur en verra bien d'autres, ma foi! Un vieil auteur, Charron, l'auteur de la *Sagesse*, a dit « que tout livre était fait avec un autre livre. » Et il en savait quelque chose, le vieux philosophe, bien que son ouvrage ait bon air et ne paraisse nullement copié sur d'autres

ouvrages. Et que voulez-vous qu'on se casse la tête et s'affaiblisse le cerveau à chercher du neuf, quand le proverbe du roi Salomon déclare que rien n'est nouveau sous le soleil? Faisons donc du vieux, ou pour mieux dire, prenons le plus que nous pouvons dans le bagage d'autrui; on ne risque rien d'emprunter, quand on a la certitude de ne pouvoir pas rendre.

En fait de nouveau, cependant, je vous annoncerai plusieurs mariages, les uns accomplis, les autres sur le point de se conclure. Deux des plus riches héritières de Paris se sont mariées ces jours derniers : l'une est la fille de M. Montaud, conseiller d'État et nièce de M. Lafont, régent de la Banque de France, et dont, au dire d'un confrère bien renseigné : « la fortune territoriale se compte par millions. » Mademoiselle Montaud a épousé M. le marquis de Louvencourt. L'autre héritière est mademoiselle Le Coat de Kerveguen, une créole de la Réunion, et descendante d'une vieille famille bretonne, comme son nom l'annonce assez. Mademoiselle de Kerveguen est orpheline et possède une de ces fortunes comme on était habitué à les voir venir de l'Inde et des pays des fées dans les contes imaginaires. Mademoiselle de Kerveguen, fort belle en outre, est aujourd'hui marquise de Trévise, ayant épousé le petit-fils du maréchal Mortier.

Le mariage à accomplir et qui produit une certaine émotion dans le monde des lettres est celui de mademoiselle Cuvillier-Fleury, la fille de l'éminent critique des *Débats*. Mademoiselle Cuvillier-Fleury est en même temps la nièce de M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères; rien donc d'étonnant qu'elle épouse un attaché de ce ministère. Mademoiselle Cuvillier-Fleury a de qui tenir par tous les côtés à la fois pour être, ce qu'elle est, une femme d'un esprit supérieur.

Puisque nous en sommes sur l'esprit des femmes, parlons d'une innovation qui vient d'être introduite dans les relations et dans les habitudes du monde par une femme dont l'esprit est très vanté par tous ceux qui la connaissent. Il s'agit de madame la comtesse de Marsais dont les soirées... non, mais les dîners font grand bruit. Madame de Marsais, ce n'est pas moi qui la nomme, je copie son nom dans une chronique, n'invite plus à dîner; elle reçoit à dîner, comme d'autres reçoivent à causer et à prendre du thé. En effet, madame la comtesse de Marsais, de retour à Paris, fait déposer chez des personnes de son choix des cartes où on lit : « *Madame la comtesse de Marsais dinera chez elle tous les mardis.* » On vient, on compte à six heures et demie les dîneurs présents et l'on passe dans la salle à manger. Si les dîners sont spirituels, il n'est pas besoin de le demander; telle maîtresse de maison, tels dîners!

Je ne suis pas responsable de la nouvelle, je la donne comme une des choses les plus neuves que j'aie vues encore sous le soleil où il paraît qu'il y a décidément du neuf. Je ne suis pas indiscret en dénonçant le fait, je le prends dans une chronique qui a la prétention d'être toujours bien informée.

On parle comme d'une chose merveilleusement belle des nouveaux appartements de l'Impératrice aux Tuileries. Le salon dit des fleurs a été décoré avec une élégance exceptionnelle par M. Chaplin également chargé de décorer l'hémicycle de l'Élysée et le cabinet de toilette de l'Impératrice. Le salon qui suit celui des fleurs aux Tuileries a été confié au pinceau de M. Dubuffe; on cite parmi les portraits les mieux réussis, ceux de mesdames de Morny, Murat, Malakoff, de Bassano, Walewska. M. Appert a peint des fleurs et des oiseaux avec ce talent si fin et si distingué qui le caractérise. Le cabinet de toilette de l'Impératrice à l'Elysée sera entouré de glaces avec des peintures sur les glaces elles-mêmes. Tant de luxe est facile, tant de goût ne l'est pas, et sous le rapport du goût l'Impératrice ne le cède à qui que ce soit.

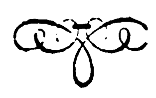
Du luxe au confort (que l'on s'entête à appeler le *confortable*, c'est à dire à substituer l'adjectif au substantif), du luxe au confort, disais-je, il n'y a pas loin. En France nous ne connaissons que le premier; nous ignorons presque généralement le second. Il y a en France bien peu de maisons dans lesquelles on trouve le confort le plus élémentaire, mais dans beaucoup on rencontre un luxe éblouissant. Le vrai confort se rencontre en Angleterre et en Amérique où on l'a élevé à la condition d'une science, où le *home* (le chez soi) rend la famille attachée à son foyer.

Depuis longtemps, par exemple, à New-York toutes les maisons sont pourvues de gaz et d'eau, dont on use à discrétion, dans toutes les chambres, depuis le sous-sol jusqu'aux combles. Et voilà qu'un spéculateur offre à tous les propriétaires de maisons, pour trois cents dollars (un peu plus de quinze cents francs), un moteur à vapeur destiné à chauffer la maison, à tirer l'eau de la pompe, à scier le bois, à arroser le jardin, à laver le logis, à mettre en mouvement une machine à coudre, à battre le beurre, à laver le linge, à faire tourner la broche à rôtir, et en cas de besoin, ajoute l'inventeur, à bercer les enfants!

Mais, aux États-Unis, le luxe extérieur marche de pair avec le confort intérieur. Voici la description d'un magasin de bijouterie qui vient de s'ouvrir dans le Brodway, à New-York. Ce magasin occupe toute une maison, ou plutôt tout un palais en marbre, et la construction seule de cet édifice industriel n'a pas coûté moins de deux cent mille dollars, soit plus d'un million de francs. Ce palais, rempli d'or et de pierreries, a six étages. Le marbre et le fer en forment seuls les matériaux, ce qui met l'édifice à l'épreuve du feu. L'architecture est du style corinthien, et l'intérieur est en rapport avec la façade. Les trois premiers étages sont destinés à l'exposition et à la vente des bijoux; les trois autres servent à la fabrication. Le premier étage consiste dans un salon de quatre-vingt-dix pieds de long sur quarante-cinq de large. On y marche sur du marbre blanc.

Le jour où l'on introduira le confort en France, on y aura introduit du nouveau, et les chroniqueurs ne seront plus aussi embarrassés qu'ils en ont l'air. C'est ce que je nous souhaite à tous.

X. Eyma.





MÉLANGES.

M. Amaury-Duval vient d'achever dans l'église paroissiale de Saint-Germain-en-Laye les peintures de la coupole de la chapelle de la Vierge, et de couronner dignement par cette remarquable composition la série des peintures murales exécutées par lui dans ce monument.

Le thème donné à M. Amaury-Duval était l'*Assomption de la Sainte-Vierge*, et les dimensions du cadre surbaissé dont il pouvait disposer offraient à la composition d'un pareil sujet des obstacles qu'il a réussi à vaincre avec un rare bonheur.

La mère du Christ, agenouillée dans l'attitude d'une confiance calme et recueillie, retourne vers son fils, entourée d'un de ces chœurs d'anges dont l'étude des grands maîtres religieux de d'Italie a révélé le secret à M. Amaury-Duval.

*
* *

On vient de placer dans la salle de la cheminée de Bruges, au musée de la Renaissance du Louvre, les estampages en plâtre bistré des six nymphes que Jean Goujon a sculptées en bas-relief sur trois des quatre côtés de la fontaine des Innocents.

Et dans la salle du sarcophage du roi de Sidon, au musée Assyrien, une statue en pied du roi, couronné, haute de 1 mètre 30 c. environ. L'arrangement des cheveux est curieux ; le roi porte une tunique collante, et par-dessus une espèce de toge collante aussi et de peu de relief. L'avant-bras gauche est brisé. Cette statue, qui vient de Ninive, paraît être de pierre calcaire.

Pour l'archéologie, sinon pour l'art, cette statue est un monument précieux.

*
* *

On lit dans l'*Indépendance belge :*

Le quartier Beaujon va presque disparaître. Ce quartier si neuf encore et déjà si fertile en souvenirs, où tout rappelle Balzac, Chateaubriand, Lamennais et Béranger, sera bouleversé par les deux boulevards qui le traversent et qui vont abattre le fameux cèdre dominant l'atelier de M. Gigoux, le donjon indo-gothique de M. Arsène Houssaye, le château rose tendre du duc de Brunswick, qui a l'air d'un biscuit de Sèvres.

M. Arsène Houssaye, pour se consoler de cette expropriation inattendue, a acheté une figure de Raphaël de la plus grande beauté qui vient d'être rapportée de Rome. C'est une Vierge peinte dans la troisième manière du maître, et qui rappelle la Madone du musée de Dresde. Malheureusement le temps a ruiné quelques parties de cette œuvre sans prix. Toutefois la tête a peu souffert ; mais le sein et l'épaule ont été coupés, sans doute parce qu'un enfant Jésus y reposait, ainsi que semble le témoigner le regard divinement maternel de la Vierge.

Dans ce morceau précieux aucune restauration n'est venue masquer l'œuvre de Raphaël, c'est la nature même traduite par cet art simple et divin du maître d'Urbino. On sait qu'un moment Raphaël eut tant d'enthousiasme pour Léonard de Vinci qu'il en subit l'influence dans sa peinture, bien que sa propre individualité le préservât de toute imitation. Cette adorable tête de M. Arsène Houssaye appartient à cette phase du talent du maître, comme la *Vierge au Palmier*, la *Vierge dans la prairie* et les portraits d'Angela et de Maddalena Doui Strozzi. Au premier aspect, cette tête rêveuse, au regard magnétique, fait songer à Léonard de Vinci ; mais on reconnaît aussitôt le dessin, le coloris, le sentiment, le caractère de sereine simplicité, en un mot, le cachet original et sublime qui se révèle dans les œuvres de Raphaël de l'école de Pérugin.

*
* *

Nous croyons faire plaisir aux mères de famille en leur annonçant qu'on parle beaucoup d'une circulaire du ministre de l'instruction publique qui prescrirait de prendre dans tous les colléges et institutions publiques des mesures très sévères contre l'introduction du tabac et l'introduction des cigares. Des rapports seraient parvenus au ministre, constatant que des élèves consommaient jusqu'à huit ou dix cigares par jour. La croissance physique de plusieurs d'entre eux et leur développement intellectuel s'en seraient trouvés fortement atteints.

*
* *

Le *North Wester*, publié à la Rivière-Rouge, parle en ces termes de la chasse aux buffles pendant la saison de 1860 aux États-Unis :

Le parti de la chasse aux buffles, cet été, se composait de 500 hommes, 600 femmes, 680 enfants, 730 chevaux, 300 bœufs et 950 waggons. On aperçut les premiers buffles dans le voisinage de la Mauvaise-Côte, à environ cinquante milles de la ligne de division, et, dans une course où 250 chasseurs étaient engagés, 1300 buffles furent tués. Le campement se fit ensuite un peu plus au sud, aux environs des Côtes-de-Sable, près la rivière de la Petite-Souris, et à cette place ils tuèrent au delà de 1000 buffles. Le camp resta là pendant quelque temps afin de sécher les viandes, et comme le buffle devenait rare, on se rendit au Lac-au-Diable, où on s'occupa de la chasse à l'ours, au castor et au chevreuil. Après avoir tenu conseil, il fut résolu que la caravane se rendrait au coteau de la Prairie pour chasser le buffle, vu qu'il en manquait pour remplir les waggons.

*
* *

Les habitués des jeux de Hombourg vont être privés, pendant quelque temps, de leur théâtre et de la belle salle à manger créés à leur intention dans l'établissement des eaux. Tous les deux ont été réduits en cendres le jour même où on venait de mettre le couvert pour le repas de noces du directeur de la banque. Ces belles salles, modèles d'élégance architecturale et de richesses décoratives, étaient l'œuvre de l'architecte Cluysenaer, de Bruxelles. On évalue à plus de 100 000 francs les peintures seules de la salle à manger. La *Gazette d'Elber-*

feld nous apprend que cet accident est arrivé par suite de l'essai de nouveaux appareils à gaz dans le théâtre.

*
* *

On met en ce moment la dernière main aux travaux de plomberie qui ont eu pour objet d'enrichir de crochets, de chapiteaux, de gargouilles et de frises la nouvelle flèche de bois de l'église Notre-Dame. En même temps on vient de commencer la pose des statues qui doivent s'échelonner sur les quatre grandes contre-fiches étayant la flèche, dans les quatre noues du comble. Ces statues, exécutées en bronze repoussé et de 3 mètres d'élévation, sont celles des douze Apôtres, auxquels il faut joindre les quatre symboles des Évangélistes. Cette disposition, dont on peut déjà reconnaître l'heureux effet, existait dans l'origine; des renseignements trouvés sur place ont permis de la rétablir fidèlement.

*
* *

La cinquième chasse à courre de la vénerie impériale, dans la forêt de Compiègne, a eu lieu samedi 3 novembre, jour de la Saint-Hubert, avec tout le cérémonial et l'éclat qu'exigeait cette fête des chasseurs. A quatre heures du matin tout l'équipage, en grand costume, a assisté, comme d'usage, à une messe dite par l'archiprêtre.

A midi, une foule de cavaliers et de voitures se trouvaient réunis aux veneurs, au Puits du Roi, le plus beau carrefour de la forêt. L'attaque faite presque immédiatement, on a bientôt entendu les trompes sonner le *bien aller*. Le cerf forcé est allé tomber près du village de la Croix-Saint-Ouen, où a eu lieu la curée chaude. En moins de deux heures cette partie cynégétique s'est trouvée terminée avec un brillant succès.

*
* *

Voici, d'après le *Zeitschrift für allgemeine Erdekunde* de Berlin, des renseignements curieux sur l'état des bibliothèques dans un pays vers lequel est tournée l'attention depuis plusieurs mois. Certains traits montreront une fois de plus la singularité du caractère des Chinois.

En Chine il n'y a pas à proprement parler de bibliothèques publiques, dans le sens que nous attachons à ce mot. Et même, les établissements expressément destinés par les fondateurs à l'usage du public (tels, par exemple, le *Wan-Lau-Koh* ou la bibliothèque du palais de Kienlung à Hangtschau), ne sont accessibles qu'à ceux qui obtiennent un permis spécial des autorités locales; aussi, par suite de cette disposition, sont-elles peu ou point fréquentées.

Mais, par compensation, il y a des bibliothèques particulières. Une des plus importantes est celle de la famille Fan à Ningpo, qui, d'après son catalogue, renferme 4094 ouvrages en 53 799 *kiuen* ou volumes (ou plutôt petits volumes). Elle avait été créée par la famille Yung, mais, après le désastre de cette maison, elle fut achetée par un des membres de la famille Fan, ardent bibliophile, et bientôt elle s'accrut tellement d'ouvrages rares, qu'elle put être d'un grand secours lors de la mesure prise par Kienlung, en 1774, pour combler les lacunes de la bibliothèque impériale. L'empereur fit répandre des catalogues de ce dernier établissement avec promesses de récompense aux particuliers qui apporteraient des exemplaires manquants à la bibliothèque, même seulement pour les prêter, afin qu'on pût en prendre copie et les faire réimprimer. L'année suivante, un appel semblable fut fait aux libraires. La famille Fan se distingua en cette circonstance; elle envoya 696 livres rares qui manquaient; pour sa complaisance, elle reçut un exemplaire complet du *Ku-Kin-Tu-Shu-Tshi-Thing* ou *Encyclopédie des livres anciens et modernes*, collection imprimée avec des caractères mobiles en cuivre, rassemblée par ordre de l'empereur Kanghl, et tirée à fort peu d'exemplaires. Elle donne des renseignements sur plus de 10 000 ouvrages d'astronomie, géographie, sciences naturelles, etc.

C'est ici que se montre la bizarrerie chinoise. Cette collection est gardée comme autrefois le jardin des Hespérides. Elle est située dans le quartier méridional de la ville de Ningpo, au milieu d'un jardin décoré dans le goût chinois, avec des bouquets d'arbres, des grottes, des montagnes en miniature, des défilés, des lacs et autres merveilles d'une nature artificielle. Chaque membre de la famille Fan a fait mettre à la bibliothèque une serrure particulière dont il garde la clef. Il n'est donc possible d'ouvrir ce dépôt littéraire qu'avec le consentement de tous les membres de la famille, et il est d'usage que cette opération ne s'accomplisse jamais qu'en leur présence. M. Mac Gowan, qui fournit ces détails, dit que les règles précédentes s'appliquent à beaucoup d'autres bibliothèques particulières.

Le *Zeitschrift für allgemeine Erdekunde* pense qu'il y a là beaucoup de trésors inexplorés, et il engage même, en sa qualité de recueil géographique, la Société qui s'est établie récemment à Shanghaï, à les étudier et à en extraire ce qui concerne plus particulièrement la géographie ancienne et moderne. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les livres concernant cette branche de la science sont peu nombreux dans les bibliothèques chinoises, tandis qu'ils abondent au dehors. Ce sont les *tschi*, ou descriptions, sous le rapport topographique et historique, des provinces, des départements (*Fu-Tschi-Li*), des districts (*Hien-Tschi*), les plus petites localités qui ont leurs monographies d'autant plus étendues et détaillées, que l'endroit est moins important par lui-même. Pour la province de Tsche-Kiang seule, ces *tschis* formeraient une collection d'environ 700 volumes; ce nombre, pour tout l'empire, monte à plus de 10 000.

LOUIS DE SAINT-PIERRE

BLUETTES ET BOUTADES.

.·. Lorsqu'un poëte se noie, voyez si sa bourse ne revient pas sur l'eau.

.·. Les méchants se font plus vite craindre que bons ne se font aimer.

J. PETIT-SENN.



LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Quand elle eut repris connaissance, elle rendit compte de l'horrible spectacle qui avait frappé ses yeux, en communiquant à Henri les motifs qui la portaient à accuser Macandal d'être l'auteur de ce lâche assassinat et de cet enlèvement odieux.

Autant, sinon plus, que l'assassinat de son père, l'épouvantable révélation que Lucinde fit à Henri de l'amour de Macandal pour Antillia, souleva l'indignation du jeune créole. De retour sur son habitation, où tous les habitants du Prêcheur l'avaient accompagné, il releva le cadavre du chevalier qu'il tint pressé contre son cœur en le couvrant de baisers.

— O mon père, murmura-t-il avec des sanglots dans la voix, mon père je te vengerai! Je savais bien, ajouta-t-il en ramassant l'épée dont la lame était rouge de sang, je savais bien qu'il n'avait pas attendu la mort assis dans son fauteuil de souffrance! Voyez cette épée, si noblement portée jusqu'à ce que ce bras défaillant ait été vaincu par l'âge et les maladies, elle s'est encore une fois plongée dans le sang de ces misérables. Mais si elle a été impuissante à défendre sa vie et la liberté de ma sœur, elle sera formidable entre mes mains pour punir le lâche.

Henri coucha sa tête sur l'épaule du cadavre, et couvrit de larmes et de baisers ce noble visage sur lequel s'était conservée toute l'énergie qui l'animait au moment où l'assassin avait frappé le coup de la mort.

— Messieurs, reprit Henri en se redressant tout à coup calme et ferme, il faut que j'oublie ma douleur pour songer à un autre devoir, et vous m'aiderez bien certainement à l'accomplir. Marchons sur le camp de Macandal, exterminons jusqu'au dernier cette bande d'infâmes brigands. Cette fois au moins, et devant un pareil attentat, le marquis de la Varenne, j'espère, ne prêtera plus son appui aux esclaves *marrons;* il nous donnera les secours et les troupes nécessaires pour cette campagne.

Quand Henri et Du Buc se trouvèrent seuls, Lucinde s'approcha d'eux en tremblant, et se jetant aux genoux de son maître, dont elle pressa avec effusion les mains qu'elle couvrit de larmes :

— Oh! pardon, maître, dit-elle; je suis bien coupable de ne vous avoir pas prévenu de cet amour de Macandal pour mademoiselle Antillia; mais quand j'ai surpris ce secret, je ne savais pas bien de qui je devais me venger, de Macandal ou de mademoiselle. J'avais des nuages dans le cerveau, et ce n'est que ce matin que le soleil a lui dans mon cœur. Je veux racheter ma faute en vous rendant un grand service.

— Quel service? parle.

— Quand j'eus révélé à Fabulé la confidence que Macandal vous avait faite, Fabulé jura que le mulâtre périrait de sa main. Oh! je l'y aurais aidé de bien bon cœur dans ma jalousie; mais ce matin j'ai surpris au camp de Fabulé un plan de révolte où il s'agissait de l'extermination des blancs. Votre nom a été prononcé, je me suis souvenue alors de vos bontés pour moi, je me suis souvenue de mon excellente maîtresse, et je me suis enfuie pour vous avertir.

Henri écoutait Lucinde avec une extrême attention.

— Où veux-tu en venir? lui demanda-t-il.

— Je vous ai dit, maître, que Macandal n'avait pas de plus grand ennemi que Fabulé. Vous allez entreprendre contre ce mulâtre une expédition où les blancs ne réussiront jamais. Je connais maintenant les chemins qu'il faut traverser pour arriver au lieu où les *marrons* se sont fortifiés, vous n'y atteindrez pas. Eh bien! moi, je vais aller retrouver Fabulé, je lui promettrai de votre part tout ce que vous voudrez que je lui promette, pour que ce soit lui qui attaque Macandal, et délivre de ses mains mademoiselle Antillia.

Henri réfléchit un instant, se concerta avec Du Buc, et dit à Lucinde :

— Vas, agis comme ton dévoûment t'inspirera, et si tu fais prendre Macandal, tu auras ta liberté pour récompense.

Lucinde embrassa les mains d'Henri, se releva toute fière et toute rayonnante de la mission qui venait de lui être confiée, et partit en hâte pour le camp de Fabulé.

— Attendrons-nous, demanda Du Buc, le succès de la tentative de Lucinde? Ou bien nous mettrons-nous en campagne avec nos propres forces et avec les secours que le gouverneur ne pourra pas nous refuser? Ne craignez-vous rien pour notre pauvre Antillia.

— A coup sûr, mon cher Du Buc, répondit Henri, si je n'écoutais que les commandements de ma tendresse, je volerais, seul au besoin, à travers obstacles et dangers, au secours d'Antillia; mais laissons agir Lucinde. Les nègres possèdent, vous le savez, des ressources puissantes et cachées; et puis en considérant les abîmes dont nous sommes entourés, je suis tenté de ne pas croire aux événements qui se sont accomplis ici, ou plutôt je crois qu'ils se sont accomplis différemment et dans un but autre que celui dont parle cette négresse. Il



n'y a de vrai et de cruellement positif que l'horrible assassinat de mon malheureux père. Tenez, mon cher ami, continua Henri après un court moment de réflexion, nous ferons bien d'être prêts à des événements graves qui réclameront notre présence ici; car il soufflera du côté de Saint-Pierre un vent qui nous apportera plus de tempêtes que celui qui viendra du côté de la montagne Pelée.

— Vous avez raison, Henri, répondit Du Buc en serrant affectueusement les mains de son cousin; j'ai, comme vous, de sinistres pressentiments.

Les faits que nous venons de raconter et ceux que nous allons dire, s'étaient passés simultanément à Saint-Pierre et au Prêcheur.

L'arrestation de Clermont, son arrivée à la prison de la ville et le bruit de sa condamnation à mort, avaient produit une impression de stupeur dans la population. Quand la nouvelle en parvint jusqu'à madame de Saint-Chamans, celle-ci ne put retenir un cri de désespoir, qui s'échappa de son cœur. Elle se sentait perdue, elle voyait s'écrouler tout l'échafaudage de ses ambitieux calculs.

Et Maubrac n'était pas là pour soutenir son courage défaillant et pour l'aider de ses conseils!

La comtesse avait jusqu'alors joué son rôle avec une habileté toute machiavélique. Elle avait su conquérir sur l'esprit de la Varenne une influence considérable; elle avait fatalement encouragé le marquis dans cette voie de despotisme et de taquinerie qui avaient excité la haine des colons; elle avait enfin ménagé progressivement l'heure où devait éclater cette révolte dont nous avons exposé le but. On se souvient qu'il s'agissait pour elle, et sans paraître y prendre part, de renverser La Varenne et de faire proclamer Clermont gouverneur. On se rappelle également, sans doute, quels étaient les projets de madame de Saint-Chamans, et pour le compte de qui elle agissait de la sorte.

On s'explique ainsi le trouble que l'arrestation de Clermont, le naïf instrument de cette politique tortueuse, dut produire dans l'esprit de madame de Saint-Chamans. Tous ses plans étaient renversés d'un coup; il y allait même de sa propre vie, car elle redoutait qu'un retard dans le succès ne donnât à Du Buc le temps de recevoir de Paris les renseignements qu'il n'avait pas dû manquer d'y demander, — par suite des confidences de Dubost.

La comtesse croyait n'avoir plus qu'un parti à prendre — la fuite! Sa pensée se reporta tout de suite sur ce Fabulé qu'elle avait trouvé si docile et si reconnaissant pour elle dans leur rencontre. Fabulé, à coup sûr, ne lui refuserait pas l'hospitalité qu'elle irait lui demander. Tous les autres événements qui étaient la conséquence de son alliance avec le chef des marrons: l'enlèvement d'Antillia, la recherche de son mari, sa vengeance contre Du Buc, elle avait tout oublié dans la préoccupation de son propre salut.

Folle de terreur, elle s'apprêtait à sortir pour gagner l'ajoupa de Maubrac, lorsque celui-ci entra avec son calme et son imperturbable aplomb habituels.

— Qu'est-ce donc, Claudine? demanda-t-il à sa sœur, et où vas-tu ainsi comme une effarée?

— Ne sais-tu rien de ce qui se passe?...

— Je sais tout, chère sœur.

— Le coup est manqué, dit la comtesse d'un ton désespéré.

— Il n'est qu'ajourné, et nous trouverons bien moyen de recommencer l'entreprise et d'en accélérer le succès.

— Mais Clermont...

La comtesse fut interrompu par un hourrah de vivats formidables qui éclatèrent sur tous les tons dans les rues de la ville.

Ces manifestations étaient provoquées par la nouvelle de la mise en liberté de Clermont, que les colons portaient en triomphe par les rues au cri de: « Vive du Parquet! »

Le cortége défila sous les croisées de Claudine. Cachée derrière les jalousies, elle le regarda passer. Un éclair de joie jaillit de sa prunelle.

— Crois-tu, lui dit Maubrac, que cette frénésie pour ton du Parquet ne soit pas d'un bon augure? Avec ce nom-là, attaché à un pareil homme, nous pourrons, quand nous voudrons, soulever la colonie entière.

— C'est vrai, murmura la comtesse, en qui la confiance venait de renaître.

Maubrac continua:

— Le côté grave de la situation est que la paix paraît être signée entre la Varenne et les colons.

— A quelles conditions? demanda vivement la comtesse.

— C'est ce que j'ignore encore, mais je le saurai bientôt. En tout cas, cette paix ne peut être de longue durée. Les colons ont trop haï la Varenne pour s'éprendre d'une tendresse sincère. Quant à lui, il est trop habitué, maintenant, à faire tout ce qu'il faut pour mériter cette haine. Le plus pressé est de négocier avec d'Autanne et Du Buc l'échange des prisonniers; car il importe que nous nous débarrassions au plus tôt de ton mari.

— Antillia est bien entre les mains de Fabulé?

— Parfaitement; seulement ce sauvage a commis un atroce et horrible crime qui a exaspéré davantage les colons. Il a assassiné le vieux chevalier d'Autanne Heureusement les créoles, par une complication d'incidents divers dont je n'ai pas très bien saisi le fil, sont convaincus que l'auteur du crime

et de l'enlèvement est Macandal. C'est contre lui qu'ils vont diriger une battue pour laquelle ils viennent demander des secours à la Varenne. Cette erreur favorisera singulièrement nos projets. Pendant que l'expédition s'égarera dans les sentiers perdus de la montagne Pelée, à la poursuite de Macandal, nous proposerons l'échange des otages; les blancs auront eu le temps de perdre assez de monde pour ne pas demander mieux que de négocier. Une fois ton mari disparu de la scène...

La comtesse n'écoutait plus Maubrac. La tête penchée sur sa poitrine, le regard fixé à terre, elle semblait poursuivre une pensée confuse encore.

Les pas de la Varenne se firent entendre sur l'escalier; la comtesse se leva vivement.

— Viens me retrouver dans un instant, dit-elle à son frère.

Maubrac sortit au moment où le marquis entra.

XI.

Un double motif amenait la Varenne auprès de madame de Saint-Chamans. Il avait été frappé de l'enthousiasme excité par Clermont, et cette promenade triomphante à travers la ville lui inspirait de sérieuses inquiétudes. Pendant que Maubrac et la comtesse se réjouissaient des sympathies dont Clermont était l'objet, la Varenne méditait sur l'influence que le nom vénéré des du Parquet exerçait sur les colons.

— C'est là, se disait-il, un homme véritablement dangereux. Incapable de tirer parti à son avantage de cette sympathie qui tient de la dévotion, il est à ménager, cependant, de peur qu'on ne se serve de lui... à moins qu'il ne soit plus prudent de le faire disparaître.

D'une autre part, la préoccupation dominante de la Varenne était de se débarrasser d'un rival dont la présence entravait ses projets sur mademoiselle d'Autanne. Il s'était rappelé la haine de la comtesse contre Du Buc, haine inexplicable d'abord pour lui, et dont il tenait le secret. Il se sentait entre les mains un puissant ressort à faire jouer.

— Eh bien! ma chère Claudine, dit le marquis en souriant avec hypocrisie, nous venons de gagner une grosse partie. Ah! mes pressentiments et mes antipathies n'étaient pas si mal fondés, comme vous voyez. Ces colons sont des rebelles insensés et des gens dangereux qu'il faut mener l'épée haute.

— Et vous savez tenir la vôtre d'un bras assez ferme, mon cher marquis, pour n'avoir plus rien à craindre désormais.

— Oui, la paix est signée, mais une paix dont je me défie. Les causes de mésintelligence ont disparu en apparence; le complot pour le soulèvement des esclaves de Du Buc est évanoui; j'oublie, je pardonne tout, et je rends la liberté à Clermont du Parquet.

— Vous avez bien fait; ce M. de Clermont est peu dangereux, en somme.

— C'est vrai, reprit la Varenne, mais ces damnés créoles se sont réservé des prétextes pour recommencer au premier caprice d'une tête un peu chaude.

— Expliquez-vous.

De la Varenne était visiblement embarrassé. Il venait jouer devant la comtesse une comédie d'astuce dont le dénoûment pouvait être terrible, et où allait s'engager une lutte de passion. Or, la diplomatie n'était pas précisément le fait du marquis; il hésita donc un instant, puis prenant une résolution soudaine, il embrassa la comtesse avec une apparente effusion.

— Savez-vous, ma chère Claudine, lui dit-il sur un ton d'insouciance, à qui messieurs les colons font remonter la responsabilité de tous les troubles qui agitent la colonie, de tous les mécontentements qui grondent autour de moi, de toute la haine enfin que je leur inspire et dont ils ne font pas mystère?

— Non, ma foi!

— Devinez...

— Mon Dieu! mon cher la Varenne, puisque vous savez, vous, et que j'ignore, moi, ne m'interrogez pas, et expliquez-vous, répondit la comtesse avec une impatience où paraissait de l'inquiétude.

— Eh bien, Claudine, c'est sur vous que pèse une si lourde responsabilité.

— Sur moi! murmura la comtesse en frissonnant de la tête aux pieds.

Et en même temps elle pâlit.

— Que vous importe cela? dit de la Varenne avec un accent qui jouait à la fois le mépris et l'expression du plus tendre et du plus aveugle amour.

— Je veux savoir tout, commanda madame de Saint-Chamans.

De la Varenne lui rapporta alors, mot pour mot, les révélations de Du Buc. La comtesse, qui entendait pour la seconde fois ces terribles confidences, où son existence entière était compromise, lança à de la Varenne un regard de lionne qui pénétra jusqu'au fond de sa pensée.

— A quoi bon ces larmes et cette colère, ma chère Claudine? reprit le marquis sur un ton patelin, ai-je besoin de vous dire que je ne crois pas un seul mot de ces abominables accusations où il entre autant de jalousie contre vous que contre moi? Elles ont glissé sur mon cœur. Allez, vous êtes et vous resterez pour moi ce que vous avez été, dès le premier jour que j'ai eu le bonheur de vous connaître.

— Qui vous a conté cette fable infâme? demanda la comtesse.

— Quelqu'un que déjà vous haïssez, et je comprends aujourd'hui votre haine.

— J'aurais de la peine à nommer quelqu'un, car je hais également tous ces créoles.

— Le coupable est M. Du Buc, répondit la Varenne.

— Ah! c'est M. Du Buc! Vous avez été bien bon de l'écouter jusqu'au bout, sans le souffleter comme un lâche, ainsi que vous auriez dû faire si vous eussiez eu pour moi la moitié de l'estime et de l'affection que vous dites.

— Voyons, ma chère Claudine, faut-il vous répéter que je n'ai pas ajouté foi à cette calomnie; pas plus, vous le pensez bien, que je ne suivrai le conseil qu'il m'a donné à ce propos.

— Vraiment! Ah! il a pris la peine de vous donner un conseil! Et quel est-il ce conseil?

— M. Du Buc a ajouté que le calme renaîtra dans la colonie, et que les colons et moi vivrons en bonne intelligence, dès que je me serai séparé de vous...

— Ah! je suis en cause à ce point... Et vous avez décidé que je partirais, n'est-ce pas?

— Qui vous dit cela? Au contraire; mon intention formelle, et je serai inébranlable, est de vous faire respecter, Claudine, et de montrer par mon attachement à vous le prix que je mets à votre présence ici.

— Eh bien! soit, s'écria la comtesse, je partirai, je quitterai ce pays, je vous rendrai à l'amour de vos colons.

— Vous êtes folle, en vérité, Claudine!

— Mais, continua celle-ci sans paraître entendre le marquis, avant de m'éloigner, je me vengerai de ce M. Du Buc!...

Le visage de la Varenne s'illumina de joie. Ces derniers mots, prononcés par la comtesse avec l'accent de la rage la plus violente, lui assuraient le succès auquel il avait visé.

— Vous ne quitterez pas la colonie, ma chère Claudine, répliqua la Varenne; à aucun prix je n'y consentirai... Quant à votre vengeance contre M. Du Buc..., c'est votre affaire.

La comtesse leva vivement la tête et regarda le marquis en face.

— Quoique la chose n'en vaille véritablement pas la peine, reprit celui-ci, un peu embarrassé de ce regard tout de feu. Ce sont là, continua-t-il, de ces calomnies auxquelles sont journellement en butte toutes les femmes, dans cette société-ci, aussi bien que dans le vieux monde.

— Ainsi, murmura la comtesse, vous me conseillez de me venger?

— Je vous répète que le crime de M. Du Buc ne mérite, à mon avis, que le mépris.

— Mais vous me laisserez agir, du moins?

— Cela vous regarde.

— C'est bien! fit madame de Saint-Chamans. Oh! il me payera cher cette infamie!

La Varenne n'avait joué encore que la moitié de sa comédie. Le premier triomphe qu'il venait de remporter était facile; le moyen, pour y arriver, brutal et grossier, mais infaillible. En aiguisant la haine de madame de Saint-Chamans contre Du Buc, il poussait inévitablement celle-ci dans la voie d'un crime dont le résultat devait le délivrer d'un rival importun dans son amour pour Antillia.

Mais ce n'était pas tout encore; de la Varenne avait un ennemi que sa popularité lui rendait redoutable, cet ennemi c'était du Parquet. En autorisant la vengeance de Claudine il comptait en retour sur sa reconnaissance et son appui pour anéantir son compétiteur. Il s'autorisa du témoignage d'intérêt qu'il venait de donner à Claudine pour exiger d'elle une preuve de dévouement.

La Varenne laissa un moment la comtesse sous le poids de la révélation qu'il lui avait faite, et savourant sa vengeance, qui devait être d'autant plus implacable que l'outrage avait été plus grand. Quand il jugea que le fiel s'était bien distillé dans le cœur de la comtesse, il s'approcha d'elle, et lui pressant les mains avec tendresse :

— Vous me disiez tout à l'heure, ma chère Claudine, que du Parquet était un homme peu dangereux...

— En effet, répondit celle-ci un peu distraite.

— J'en conviens aussi, reprit le marquis; mais il n'en est pas moins vrai que les manifestations enthousiastes dont il a été l'objet ce matin, cachent une menace au fond et me donnent fort à réfléchir. Mon autorité et ma personne même peuvent être compromises... Or, ma chère Claudine, vous avez besoin que mon pouvoir demeure inébranlable; vous avez une vengeance légitime à exercer, et...

— Où voulez-vous en venir? demanda vivement la comtesse.

— Je voudrais un piége où faire tomber du Parquet. Trouvez donc un prétexte pour me débarrasser de lui à tout jamais.

Ce projet n'était point du goût de madame de Saint-Chamans. Elle avait trop besoin de Clermont pour le laisser exposer aux vengeances de la Varenne, encore moins pour y aider.

— Que vous importe, dit-elle au marquis, qu'il y ait des menaces dans les sympathies qu'excite M. Clermont du Parquet? Voyons, ce malheureux a-t-il les épaules assez larges pour porter le fardeau

du rôle que vous vous imaginez qu'on voudrait lui faire jouer?

— D'accord, fit la Varenne; mais cet homme m'importune avec la popularité de son nom. Je voudrais éviter de le renverser par un moyen brutal et par trop évident, du piédestal où les colons l'ont élevé. Trouvez donc, imaginez, ma chère Claudine, un piége où je puisse le prendre... Nous y avons intérêt, vous et moi.

Un éclair traversa l'esprit de madame de Saint-Chamans. Le marquis venait de lui mettre entre les mains l'arme la plus puissante qui pût servir sa politique et ses projets d'avenir. Sauver Clermont en paraissant le sacrifier aux rancunes et aux terreurs de la Varenne, lui sembla être le nœud de cette comédie qu'elle avait entrepris de mener à bonne fin. Elle dissimula sa joie et prit le ton le plus indifférent pour demander à la Varenne :

— Est-ce bien sérieusement que vous parlez ainsi?

— Très sérieusement.

— Eh bien! puisque vous y tenez à ce point, je vous débarrasserai de Clermont.

— Comment vous y prendrez-vous?

— Ah! vous me laisserez bien au moins le temps de tracer mon plan et de le mûrir?

— A votre aise, chère amie.

La Varenne était tout fier en croyant avoir pris la comtesse au piége qu'il lui avait tendu. Il dissimula sous une effusion exagérée de reconnaissance, l'immense joie qu'il éprouvait. Du Buc et de Clermont ses deux compétiteurs, ses deux rivaux en pouvoir et en amour, disparaissaient du même coup. La même main les frappait, l'un par une vengeance adroitement attisée, l'autre en suite d'un dévouement facilement acheté.

Ce double crime s'accomplissait à son profit, sans qu'il eût rien risqué de sa personne et de son caractère. La responsabilité tout entière pèserait, dans ses calculs, sur madame de Saint-Chamans, qu'il était tout prêt, au besoin, à sacrifier à la vindicte créole, en paraissant de la sorte satisfaire à la plus vulgaire justice.

La Varenne, ignorant à quelle cause était due cette popularité soudaine et inquiétante de Clermont, ne pouvait pas soupçonner qu'en organisant contre lui un complot, d'accord avec madame de Saint-Chamans, il tombait dans un piége ourdi par la comtesse elle-même.

En se levant pour se retirer, heureux et satisfait de sa combinaison machiavélique, la Varenne pressa la main de Claudine.

— Ainsi, lui dit-il, c'est bien entendu; vous me débarrasserez de Clermont du Parquet?

— Service pour service, répliqua la comtesse. Vous me livrez ou vous me laissez prendre Du Buc.

— Le pacte est signé, ma toute belle; dévouement pour dévouement. Votre sort n'est-il pas lié au mien, votre fortune n'est-elle pas attachée à la mienne?

— A propos, fit la comtesse, si vous commenciez par désigner Du Buc pour faire partie de l'expédition contre Macandal... Vous comprenez...

— Vous avez raison, parbleu!

A peine de la Varenne fut-il sorti que madame de Saint-Chamans poussa un rugissement de hyène à la vue d'une proie dont elle est sûre.

— Ah! dit-elle en se promenant avec agitation dans la chambre, à nous deux maintenant. M. Du Buc et M. de la Varenne! Je vous tiens en mon pouvoir.

Claudine se laissa tomber sur un siége. Ses yeux clos à demi semblaient regarder en elle plutôt que s'arrêter sur aucun objet extérieur; ses dents serrées coupaient sa lèvre inférieure, sans qu'elle parût sensible à la douleur de cette blessure; son front, plissé par une contraction nerveuse, était à moitié caché dans ses deux mains dont les doigts tourmentaient ses cheveux épars. Les coudes appuyés sur ses genoux, le dos voûté, Claudine se présentait de profil à la porte.

Elle n'entendit pas entrer son frère, de qui l'épée et les éperons sonnaient sur le plancher de l'appartement. Maubrac demeura un instant sur le seuil, comme s'il eût voulu respecter le recueillement de Claudine; mais voyant l'immobilité de sa sœur et le désordre de sa toilette, il s'avança vers elle avec vivacité, et la prenant par le bras :

— Claudine, lui dit-il, que t'arrive-t-il?

— Ah! te voilà! s'écria madame de Saint-Chamans en se dressant subitement. Tu viens à propos, sur mon âme!

Elle présenta à Maubrac un visage décomposé par la pâleur. Rejetant en arrière, et des deux mains à la fois, son épaisse chevelure qui lui voilait le front, d'une voix brève, elle dit à son frère.

— Assieds-toi là et écoute.

Maubrac se laissa tomber plutôt qu'il ne se posa sur le siége que lui désignait Claudine. Il était effrayé et ému de l'état où il la voyait.

— Nous sommes perdus, lui dit-elle d'un ton saccadé et tranchant, ou bien nous touchons tout à fait au terme de nos rêves et de notre ambition! Un pas nous sépare d'un abîme honteux ou d'un triomphe éclatant. Je suis sous le coup de l'opprobre le plus affreux, ou je tiens la victoire dans mes mains.

L'émotion rendait la voix de Claudine à peine intelligible. Elle s'arrêta essuya la sueur qui inondait son visage. Maubrac attendit, n'osant prononcer une parole.



— Nous avons, reprit la comtesse après un moment de silence et de recueillement, nous avons deux choses à faire, deux crimes à commettre : il me faut ton bras, ton épée, ton intelligence.

De quelle espèce d'entreprise s'agit-il ? demanda Maubrac simplement et avec l'assurance d'un matamore de carrefour.

— Il s'agit, répondit la comtesse en lançant ses paroles avec une volubilité étrange, d'enlever Clermont de qui la liberté, peut-être même la vie, est menacée et de le mettre en lieu sûr.

— Bien.

— Puis de tuer Du Buc dans les vingt-quatre heures, soit en duel, cela te regarde, soit en le faisant assassiner au besoin. Choisis le plus facile et le plus prompt des deux moyens.

Maubrac froissa sa moustache entre ses doigts, se leva, fit le tour de la chambre, puis revint s'asseoir aux côtés de sa sœur.

— Je ne refuse rien de ce que tu me demandes, dit-il avec un calme parfait ; mais, avant de répondre oui, j'ai besoin de mieux comprendre.

Claudine regarda son frère sournoisement. Elle commençait à douter de tout le monde, et elle n'avait pu se défendre d'un soupçon même à l'endroit de Maubrac.

— Tu veux faire enlever du Parquet, reprit celui-ci, et dans quel but ?

— Parce que la Varenne n'a pu entendre sans crainte les manifestations de sympathie dont Clermont a été l'objet. Il a peur, te dis-je. Si nous ne faisons pas disparaître ce malheureux, il est perdu ; nos projets sont détruits, ma mission ici est manquée. Comprends-tu bien, à présent ? Et d'ailleurs, je suis allée au-devant des désirs de la Varenne, je lui ai promis de le débarrasser de ce rival importun ; il a servi nos projets sans s'en douter.

— Très bien, répliqua Maubrac ; mais par qui faire enlever du Parquet ?

— Ce soin te regarde, toi et tes amis. Ce que je veux, ce qu'il faut nécessairement, c'est que Clermont échappe aux terreurs de la Varenne, lesquelles se peuvent, à la moindre émotion, changer en une colère malfaisante.

— Du Parquet sera mis à l'abri, je t'en réponds. Il n'est pas nécessaire de l'enlever, il suffira de le veiller comme un trésor ; mes amis feront bonne garde autour de lui.

— Soit ; mais qu'ils le veillent bien !

— Fie-toi à moi ; mais ce que je m'explique moins, c'est ta résolution à l'endroit de Du Buc.

— Je veux qu'il meure ! Tu ne sais donc pas qu'il a révélé à la Varenne tous les renseignements qu'il tenait de mon mari ? C'est mon ennemi le plus acharné et le plus dangereux. La Varenne a feint, vis-à-vis de moi, de n'avoir ajouté aucune foi à ses confidences, mais il y croit sans aucun doute ; et si le pouvoir que j'ai sur lui s'affaiblit, je suis perdue. Délaissée aujourd'hui, demain je serai expulsée de la colonie.

— Je vois, ma bonne sœur, reprit Maubrac, que tu ne sais pas tout ce qui se passe. Si tu as trompé la Varenne, en paraissant le servir par l'enlèvement de Clermont, la Varenne t'a tendu un piége en excitant ta haine contre Du Buc ; prends garde de tomber dans ce piége. A l'heure qu'il est, Du Buc est, au contraire, ta planche de salut.

— Je ne comprends pas, fit Claudine en se rapprochant vivement de son frère.

— Oui, la Varenne t'a tendu un piége, continua Maubrac. Que Du Buc ait fait confidence de la confession de Dubost, ce n'est pas douteux ; mais la Varenne, en te la rapportant, n'a eu d'autre dessein que de te pousser à le délivrer d'un rival redoutable.

— D'un rival ? demanda Claudine stupéfaite. De quel rival veux-tu parler ?

— Ne sais-tu pas que la Varenne est amoureux d'Antillia ? Il a demandé sa main, comme un gage de la paix et de l'étroite alliance qu'il veut faire avec les colons. Mais Antillia est fiancée à Du Buc ; ils s'aiment d'une vive passion, Henri d'Autanne a repoussé la demande de la Varenne. Celui-ci n'a plus qu'un moyen d'arriver à la réalisation de son rêve, c'est de se débarrasser de Du Buc. Il a compté certainement sur ta vengeance pour lui rendre ce service.

— Oh ! c'est abominable ! s'écria Claudine. Et que faut-il donc faire ?

— D'abord laisser vivre Du Buc, répliqua Maubrac ; c'est le moyen d'enlever à la Varenne tout espoir de mariage ; partant aucune réconciliation n'est possible entre lui et les colons, et tu conserves, au contraire, ton influence, car Du Buc vivant, la Varenne aura besoin de flatter tes colères et d'attiser ta haine.

— Tu as raison, Maubrac, tu as raison. Mais il ne faut pas nous en tenir là ; c'est une pure position de défensive qui ne suffit plus. Il m'importe d'agir ; cherche, trouve, tu es maître de toi, moi je n'ai plus ma tête.

— Oh ! j'ai combiné mon plan, ma chère Claudine. N'y ai-je pas mon intérêt aussi ?

— Voyons, parle.

— Comme tu le disais très bien tout à l'heure, il faut prendre l'offensive. Tous les événements qui se passent nous en fournissent le moyen. Il faut d'abord tourner contre la Varenne l'arme dont il croit tenir la poignée. Triomphe de ta haine, assoupis ta colère et attire Du Buc dans le piége de tes

sourires et de tes grâces. Au lieu d'un ennemi, faisons un allié de lui et flattons les colons.

— Comment nous y prendre?

— Ils croient tous que Macandal est l'auteur de l'assassinat de M. le chevalier d'Autanne et de l'enlèvement d'Antillia. C'est contre ce malheureux que va s'égarer l'expédition à laquelle la Varenne a prêté son concours avec le plus vif empressement. Il faut mander Henri d'Autanne près de toi, le détromper sur le compte de Macandal, lui dire l'auteur véritable du crime, accuser la Varenne d'en être l'instigateur. Son amour subit pour Antillia rendra vraisemblable au moins cette accusation, et tu offriras à Henri de lui rendre sa sœur.

— En échange de Dubost, alors...

— Sans condition d'abord. Le point capital est d'ameuter les colons contre la Varenne. Je me charge de voir Fabulé et de retirer la jeune prisonnière de ses mains.

Claudine sauta au cou de son frère, et l'embrassa avec l'effusion de la gratitude et de l'admiration.

— Va, lui dit-elle, va solliciter de M. d'Autanne l'entrevue dont j'ai besoin. Dis-lui qu'il y va de la vie de sa sœur, de la sienne, que sais-je? Dis-lui tout ce que tu voudras pour le décider, mais amène-le-moi... ou plutôt, non, fit tout à coup Claudine, j'irai moi-même le trouver... demain, car aujourd'hui il serait trop tard.

XII.

Fabulé avait transporté Antillia dans son propre *ajoupa*, et lui avait donné les plus grandes marques de respect, tant la supériorité de caste et de peau exerçait de prestige, même sur cette sauvage nature. Antillia, ignorant à l'instigation de qui avait été commis le double crime dont elle avait été le témoin et la victime, l'attribua à une de ces vengeances barbares dont la conscience du nègre était déjà si lourdement chargée.

S'imaginant que sa captivité cachait un sentiment de cupidité, elle promit à Fabulé toutes les récompenses qu'il exigerait et surtout son impunité pour obtenir sa délivrance; le bandit demeura inflexible. La jeune créole en appela alors à cette énergie virile qui la caractérisait; les dangers auxquels elle était exposée ne l'épouvantèrent pas. Elle résolut de saisir ou même de faire naître l'occasion de s'évader.

Fabulé confiant dans l'isolement et dans la position formidable de son repaire, rassuré surtout par l'apparente résignation de la jeune fille, n'avait pris contre elle d'autre précaution que de recommander à deux de ses nègres de veiller sur l'*ajoupa;* leur tête répondait du dépôt qu'ils avaient mission de garder.

En apprenant le retour de Lucinde au camp, Fabulé avait eu soin de l'éloigner de l'*ajoupa* où Antillia était enfermée. Il craignait que son secret ne fût surpris, et que la jeune négresse dans un accès de remords ne s'échappât pour l'aller dénoncer. Sa joie fut grande en apprenant de la bouche de Lucinde les préparatifs que les blancs faisaient contre Macandal, accusé du meurtre du chevalier et du rapt d'Antillia. Fabulé, heureux de rencontrer une si bonne occasion de ruiner son rival et de savoir en même temps qu'il était à l'abri des soupçons, promit tout ce que Lucinde sollicitait de lui. Il fit taire sa haine contre les blancs pour leur prêter aide et protection dans leur difficile et périlleuse entreprise.

Conformément aux intructions que lui avait transmises Lucinde, Fabulé devait, pendant la nuit, se rendre sur l'habitation d'Autanne pour se concerter avec celui-ci et avec Du Buc sur les mesures à prendre pour marcher contre Macandal.

— Veux-tu que je t'accompagne? demanda Lucinde au chef des *marrons*.

Le nègre réfléchit un moment et répondit :

— Oui, certes, tu m'accompagneras.

Fabulé ne se dissimulait pas la gravité de sa situation. Sur le point de se mettre en route, il s'était demandé si la jeune négresse était bien sincère et si ce n'était pas un piége qu'on lui tendait.

Il avait résolu, d'ailleurs, de ne point aller jusqu'à l'habitation, mais de s'arrêter en chemin en quelque lieu où la fuite lui serait facile au cas où le combat se présenterait avec des chances trop inégales. Il enverrait Lucinde prévenir les deux créoles et les attendrait. Il comptait sur la nuit, sur sa connaissance particulière des localités, sur son courage et sur sa force pour échapper aux embuscades.

Fabulé et Lucinde se mirent donc en route, cette dernière frémissant d'impatience, tant sa haine contre Macandal lui donnait d'ardeur.

Vers le milieu de la nuit, pendant que le plus grand calme régnait dans le camp, Antillia se hasarda à se montrer à la porte de l'*ajoupa* qui lui servait de prison. Le nègre de faction était accroupi sur le sol, fumant une longue pipe caraïbe, et fredonnant par intervalles une chanson monotone et lugubre dont la jeune créole écouta avec joie les paroles peu poétiques, mais très significatives.

Cette chanson, improvisée évidemment, était une sorte d'hymne de remords où le nègre déplorait le meurtre commis le matin et la captivité de la jeune blanche. Il était tellement absorbé dans sa double opération de fumeur et d'improvisateur, qu'il ne

s'était pas aperçu de la présence d'Antillia. Celle-ci, après l'avoir examiné attentivement à la clarté splendide des étoiles, crut reconnaître en lui un de ceux qui avait envahi sa maison et aidé au meurtre de son père.

La jeune fille éprouva un tressaillement d'horreur; mais le danger de sa situation lui fit surmonter le dégoût qu'elle ressentait et rendit le courage à son cœur défaillant. Elle s'approcha résolûment du nègre et lui frappa sur l'épaule. Celui-ci se dressa subitement sur ses jambes, et fut pris d'un tremblement dans tous ses membres, en apercevant devant lui la jeune créole pâle, immobile, les bras pendant le long de sa robe blanche. Il crut à une véritable apparition.

— Écoute-moi, lui dit Antillia. Tout à l'heure, dans ta chanson, tu regrettais le meurtre odieux commis sur mon père, ainsi que ma captivité.

— C'est vrai, maîtresse, répondit naïvement le nègre; car c'est moi qui ai donné à votre père le premier coup de *bangala* qui lui a brisé le bras.

— Tais-toi! s'écria Antillia qui frémit et cacha son visage dans ses mains.

Le nègre détourna la tête pour essuyer une larme à ses yeux.

— Pardon, maîtresse, dit-il en se mettant à genoux devant la jeune fille.

— Ton remords est-il bien sincère? demanda Antillia.

— Le bon Dieu en est témoin.

— Et tu regrettes de me voir captive ici?

— Oui, maîtresse. Les nègres *marrons* peuvent bien tuer les blancs, mais ils ne doivent pas faire les blanches prisonnières.

— Voudrais-tu me laisser m'évader?

Le nègre hésita, regarda autour de lui avec la plus scrupuleuse attention, et répondit en balbutiant :

— Capitaine Fabulé m'a mis là en faction; je ne puis pas, il me tuerait demain.

— A qui appartenais-tu avant d'être parti *marron?* demanda Antillia.

— J'étais commandeur chez M. de Montfort.

— M. de Montfort est un bon maître.

— C'est vrai.

— Si je te promets d'obtenir ton pardon de lui, si je te promets de t'acheter, ensuite, à M. de Montfort et de te faire une existence douce et heureuse sur l'habitation de mon frère ou de mon mari, me laisseras-tu m'évader?

Le nègre promena de nouveau ses regards autour de lui et répondit bien bas :

— Maîtresse se perdrait dans les bois.

— Tu m'accompagneras, alors.

Le *marron* frissonna. Il n'avait pas hésité une minute quand il s'était agi de fuir de chez son maître, et il tremblait à la pensée de s'évader de ce camp où il était plus esclave et plus maltraité qu'il ne l'avait été sur l'habitation de M. de Montfort. Était-ce la liberté qu'il regrettait? Quel usage en faisait-il, et l'avait-il seulement, cette liberté? Était ce le meurtre, le pillage, à l'ordre du jour dans cette armée de bandits? Était-ce cette vie d'aventures et de périls, qui a ses charmes quand on en a goûté l'amertume? Était-ce enfin ce sentiment de la terreur qu'il inspirait et qui lui donnait une sorte d'orgueil de sa supériorité brutale? Il y avait un peu de tout cela dans les hésitations du nègre à obéir au sentiment de pitié qui avait agité son cœur dans la solitude et dans la rêverie entre sa pipe et sa chanson.

— Tu ne me réponds pas, fit Antillia. Si tu ne veux pas m'accompagner, si tu refuses tout ce que je t'offre en récompense du service que je réclame de toi, laisse-moi partir seule.

— Seule, non; j'aurais peur pour maîtresse; je l'accompagnerai, mais je ne rentrerai pas à l'habitation de M. de Montfort.

— Si tu reviens ici, Fabulé te tuera.

— Je ne reviendrai pas ici, je resterai dans les bois, ou bien j'irai trouver Macandal.

— Soit, répondit Antillia, tu agiras comme tu l'entendras. Si tu t'enrôles avec Macandal, tu peux lui dire que tu viens de ma part, tu seras bien reçu. Si tu te décides à rentrer chez ton maître, rappelle-toi que je n'oublierai jamais le service que tu vas me rendre.

— Je conduirai maîtresse jusqu'à un endroit où elle pourra, ensuite, trouver son chemin toute seule et sans redouter aucun danger.

— C'est bien, partons!

— Attendez, maîtresse, fit tout à coup le nègre au moment où ils allaient partir; rentrez un instant dans l'*ajoupa*.

Antillia obéit, non pas sans crainte sur ce retard dont elle ne savait pas la cause.

Le nègre promena autour de lui un regard pénétrant, et s'assura que tous ses compagnons dormaient d'un profond sommeil.

Cet examen achevé, il marcha droit à un tronc d'arbre, derrière lequel il avait aperçu deux yeux qui flamboyaient comme deux étoiles dans l'obscurité. C'était son camarade de faction qui avait écouté toute sa conversation avec Antillia, et épié tous leurs mouvements. Arrivé à deux pas de l'arbre, le nègre s'élança comme un tigre sur l'espion, le saisit de la main gauche à la gorge avec une force surhumaine, et de la droite il lui asséna sur la tête un coup de son *bangala*. Le malheureux tomba sur le sol sans avoir pu même pousser un cri.



Le nègre s'assura que le bruit de la chute de sa victime n'avait éveillé aucun des *marrons;* puis il revint à l'*ajoupa* et d'une voix que nulle émotion ne trahissait :

— Maîtresse peut venir à présent, dit-il.

Antillia suivit son sauveur silencieusement ; ils passèrent au milieu des *marrons* endormis pêle-mêle, à la belle étoile comme on dit ; ils traversèrent les sentiers sinueux qui se tordaient autour du campement, gagnèrent les grands bois de la montagne Pelée, où le nègre frayait à la jeune créole un chemin en abattant avec son coutelas les branches des arbres et les touffes de lianes qui formaient, d'espace en espace, de véritables murailles de verdure.

Ils n'échangèrent leurs premières paroles qu'après une heure de marche.

— Qu'étais-tu donc allé faire, demanda Antillia au nègre, quand tu m'as priée de rentrer dans l'*ajoupa?* et quel est ce bruit sourd que j'ai entendu, pareil à celui d'un corps qui tombe sur le sol ?

— C'était un corps, en effet, répondit le nègre, celui de mon camarade de faction qui nous espionnait et eût donné l'éveil s'il eût surpris notre fuite. Je l'ai tué sans qu'il ait eu le temps de pousser un soupir.

Xavier EYMA.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN DRAMATIQUE.

—

Le Gymnase, malgré le succès croissant des *Voyages de M. Perrichon*, a renforcé son affiche, comme on dit, en y ajoutant deux pièces nouvelles : le *Capitaine Bitterlin*, de MM. Edmond About et de Najac, et le *Tyran en sabots*, de MM. Dumanoir et Lafargue. Cette dernière est l'histoire des tribulations infligées par un paysan à son voisin, honnête et bon bourgeois qui voudrait bien acquérir un lopin de terre enclavé dans sa propriété. Ce coin de terre vaut bien cinq cents francs ; mais plus le paysan voit que le bourgeois en a envie, plus il élève ses prétentions ; à mesure que le propriétaire du parc cède à ces prétentions, le paysan renchérit de nouveau ; si bien que de cinq cents francs, ce coin de terre, large comme un mouchoir de batiste, arrive à valoir vingt mille francs, et encore le paysan ne veut-il pas céder. Tout cela est naturellement traversé d'une histoire amoureuse, d'un braconnage de gibier, d'un couteau accusateur, qui devient un couteau sauveur. Le paysan, un moment battu, reprend le dessus, le coin de terre lui est payé ce qu'il l'estime, et coûte bien cher au pauvre ou plutôt au riche bourgeois trop amoureux et trop confiant pour ne pas payer les yeux fermés le prix qu'on lui demande.

Le *Capitaine Bitterlin* a passé de la forme du roman à celle de comédie. Vous avez sans doute lu cette amusante histoire dans les *Mariages de Paris*, de M. About. Vous connaissez ce vieux capitaine, grognard et grognon, un caractère admirablement tracé, une des bonnes choses sorties de la plume de M. About, je parle du capitaine et non du roman, qui pour être court n'est pas tout à fait bon. Il a perdu encore à être transporté sur la scène. Le succès a été honnête, parce qu'en somme c'est bien écrit et spirituel ; mais ce n'est pas un succès comme celui du *Tyran en sabots*, qui a été considérable pour une pièce en un acte. La gaîté sans charge, le bon gros rire y abondent. Quant à la pièce de MM. Labiche et Edouard Martin, les *Voyages de Perrichon*, son succès va croissant et l'on ne pourrait dire l'époque où elle quittera l'affiche ; elle ne la quittera probablement qu'avec Geoffroy qui a signé un engagement au Palais-Royal. Il faut que les exigences de l'artiste aient été bien grandes pour que le Gymnase se soit résigné à le laisser partir ; mais Geoffroy reviendra au Gymnase aussi certainement qu'y est revenu Lafontaine.

Les Variétés ont obtenu un grand succès de pièce et d'acteurs avec le *Guide de l'Étranger dans Paris*, une amusante folie en trois actes, de MM. Lambert Thiboust et Grangé. Moitié revue, moitié comédie ordinaire, le succès a été très vif. Leclerc est on ne peut plus amusant dans ce défilé de sottises ; Alphonsine et Judith Fereyra tiennent la tête du bataillon féminin. Tout cela est gai et absurde, et le sera pendant cent soirées consécutives.

L'Ambigu prépare la reprise d'une grande pièce d'Alexandre Dumas, la *Dame de Montsoreau*. Ce drame, qui a fait fureur jadis, est remonté avec un luxe inouï ; il est possible que la *Dame de Montsoreau* ait fait son apparition à l'Ambigu au moment où paraîtra ce bulletin ; nous lui prédisons un grand succès. L'Ambigu est heureux avec ses reprises, beaucoup plus qu'avec ses pièces nouvelles, témoin le *Juif-Errant*, qui marcherait encore si on ne l'avait point arrêté.

L'*Escamoteur* a plus que du succès à la Gaîté. C'est de la fureur. Paulin-Ménier dépasse tout ce qu'on était habitué à attendre de lui.

La *Vengeance du mari* à l'Odéon fait sensation. C'est plus qu'un succès : la pièce prend les proportions d'une grande vogue. J'étais bien certain qu'on reprendrait le *Testament de César Girodot;* on a repris cette amusante comédie. L'Odéon ne pouvait faire autrement.

La Comédie-Française a joué la nouvelle pièce de M. Camille Doucet, la *Considération*, qui a obtenu le succès sur lequel on paraissait compter beaucoup rue de Richelieu.

Pierre OBEY.


Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Malgré les puériles ennuis qui, pour certaines personnes gâtées par le sort, deviennent de véritables souffrances, malgré les chagrins bien réels des autres, et les joies de quelques-unes, la vie poursuit son cours immuable et non interrompu, sans que ces joies successives ou ces cuisantes douleurs qui semblent devoir en bouleverser le cours, aient même l'influence d'en modifier faiblement l'harmonie.

Ainsi, tandis que beaucoup de femmes vont demander à *la Scabieuse*, importante maison de deuil, ce cachemire, ce reps, ce parametta, étoffes spéciales fabriquées pour elles par les plus grandes manufactures de Lyon, ces paletots de drap cachemire, de veloutine garnie d'astracan, ou d'armure garnie de guipure, ces manchons, ces berthes et ces manchettes d'astracan, fourrure qui devient indispensable pour un deuil sérieux, cette lingerie si soignée fabriquée dans la maison même, rue de la Paix, 10, ces coiffures et ces chapeaux tout noirs, ou noirs et violets, noirs et blancs, ou violets et blancs; ces riches soieries noires, unies et façonnées, ces moires nouvelles à trois ou quatre chemins, ces taffetas façonnés genre broderies, pointillés, rayés ou quadrillés, ces soies gros grain, triple force, ces bijoux de jais, tout ce qui constitue enfin le deuil le plus récent, ou un deuil un peu moins rigoureux, en même temps, disons-nous, qu'on choisit en grand nombre dans la maison *Sarran*, tous ces objets qui, à un degré plus ou moins intense, éveillent des souvenirs pénibles, des jeunes femmes rieuses et élégantes se préoccupent de leur toilette pour le premier bal de l'hiver. C'est ainsi qu'une artiste de beaucoup de goût, madame *Plé-Horain*, dont nous avons déjà fait connaître les coiffures, livrait ces jours-ci à une charmante cantatrice une délicieuse robe de satin blanc ornée de deux volants de dentelle noire, recouverte d'une seconde jupe de dentelle relevée de distance en distance par des bouquets de roses et de myosotis, à corsage et à manches à draperies, relevées de même, et accompagnée d'une couronne de roses et de myosotis admirablement disposée.

Une autre robe très remarquable, esortie de l'atelie la rue de Grammont, 27, est de moire antique noire à semé de feuilles rose de Chine, à jupe très ample et tout unie, mais faisant la traîne en arrière, à corsage plat attaché par de petits boutons noirs et roses, à ceinture noire brodée de feuillage rose de Chine, nouée à grosses boucles sur le côté et frangée d'un effilé à jours rose et noir. Les manches larges, faisant un peu le coude, sont froncées dans le milieu, entr'ouvertes en arrière, et garnies de chaque côté de cette ouverture d'une dentelle noire. Le bord de la manche, doublée de blanc, est garni d'une barbe de ruban noir brodé, dont la frange à jours, noire et rose, retombe sur l'ouverture. En avant, la naissance de cette barbe est fixée par un nœud de petit ruban noir, et dans le haut de la manche est un jockey pointu garni d'effilés roses et noirs.

On continue à faire beaucoup de robes de deux nuances différentes d'étoffes unies. Une de ces robes, que la beauté d'une charmante brune faisait encore valoir, était couleur gris mousseline bordée d'un large biais de taffetas vert. Tout le haut du corsage était gris, et le bas, jusqu'à la hauteur d'un corsage décolleté, était vert. Les manches plates avaient un jockey et des poignets verts. Les agrafes de passementerie étaient des espèces de papillons gris et verts.

Une robe de moire antique noire était ornée de la même façon, avec des bandes de velours et des ornements de jais. La coiffure de madame *Plé-Horain* qui devait compléter cette toilette d'une sévère richesse, était un simple cache-peigne formé d'une large écharpe de tulle noir, nouée à très grosses coques et dont le milieu était maintenu par une double agrafe ronde de jais.

Les femmes distinguées adoptent cette année, avec une préférence bien marquée, les beaux pardessus de velours tout bordés d'un *rouleau* de queues de martre ou de tout autres fourrures à la mode. Ces pardessus sont d'amples manteaux sans ajustement avec de très larges manches, de véritables vêtements de femmes du monde, qui préfèrent le confortable élégant aux formes nouvelles créées par le caprice.

Cette nouveauté, qui a le cachet de simplicité riche de la véritable grande dame, a été mise en vogue par celles qui font leurs achats de fourrures dans la plus célèbre maison de Paris; c'est désigner la maison de la *Reine d'Angleterre*, si honorablement dirigée par M. *Bougeneaux-Lolley*, rue Saint-Honoré, n° 249.

On y trouve un choix complet de fourrures les plus variées, de peaux de toutes sortes pour tapis d'appartements et de couvertures fourrées devenues un meuble indispensable pour toute personne qui a l'occasion de voyager. Ce qui assure à cette maison de la *Reine d'Angleterre* une place à part dans le commerce parisien, c'est qu'attirant par son installation d'un ordre supérieur une clientèle d'élite, elle sait la retenir et l'augmenter en se montrant avant tout une maison de confiance; et, possédant de magnifiques spécimens de ces fourrures de prix,

plus précieuses que des bijoux, elle sait établir pour les acheteurs, dont la condition est celle du plus grand nombre, des parures d'une valeur réelle qu'elle a le talent d'établir à des prix abordables.

Les coiffures toutes rondes de velours, de ruban découpé ou de dentelle ruchée, conviennent parfaitement aux jeunes femmes. L'une, qu'on admirait à une première représention, sur une jeune personne dont le front pur et blanc était entouré d'une épaisse chevelure blonde ondulée, formait sur le front une natte bordée en dedans par une petite dentelle noire, et en arrière du chignon, une série de boucles entrelacées.

Une coiffure un peu catalane était une écharpe de tulle blanc tout uni, une large plaque de velours bleu bordé de jais et de velours faisant deux coques aplaties, des garnitures de tulle tuyauté sortant de chaque extrémité de cette boucle plate, et deux barbes de velours bleu garnies de dentelle retombant en arrière sur l'écharpe de tulle.

Dans les chapeaux, on marie toujours le noir au blanc, on emploie beaucoup les ornements de plumes, les barbes de dentelle et les chicorées de velours.

Un chapeau de tulle noir sur crêpe blanc se compose ainsi : un biais de velours noir tout autour de la passe, une blonde blanche, un rang de velours tuyauté en avant, plat en arrière, formant une sorte de petite fanchon, une dentelle noire à plat sur le fond jusqu'au biais de velours noir qui entoure le rond de la calotte. En arrière de cette calotte, au-dessus du bavolet de velours noir, un flot de blonde blanche à droite, et à gauche deux petits bouquets de plume blanche posés l'un sur la dentelle noire, l'autre sur le bavolet. Les brides sont blanches. Le bandeau est une double chicorée de velours bleu au-dessus des joues de blonde blanche. A la hauteur de la tempe droite est une rosette de dentelle noire.

Une capote noire coulissée est toute garnie de blonde blanche et de biais de velours ponceau. Le bord de la passe est clair, et au-dessus est un large nœud de velours ponceau dont le milieu est brodé d'une double plaque de jais et dont les bouts sont de dentelle noire.

Un chapeau de soie noire piquée a un bavolet et des ornements plats de velours Magenta, avec de gros boutons de jais noir.

Un autre est de velours épinglé blanc, à plis plats en éventail sur le devant, à bavolet uni. Une bande de velours noir forme sur la passe un double nœud surmonté d'un autre nœud de dentelle, le tout retenu par une grosse agrafe de jais, et entoure, plate, les côtés de la calotte. Le bavolet est surmonté d'une petite boucle de velours. Les brides sont blanches. Le dessous se compose de rosettes de blonde blanche, de coques de velours noir et de grappes de fruits Magenta.

Ces chapeaux, pris au hasard parmi beaucoup d'autres, portent tous ce cachet d'élégance délicate qui caractérise les œuvres de madame *Plé-Horain*.

En attendant l'ouverture des fêtes de l'hiver, les grands ateliers de fleurs sont occupés spécialement des ornements destinés aux chapeaux de velours. Ce sont surtout des plumes qui se posent le plus souvent en couronnes. Madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, excelle dans ce genre d'ornement léger et vaporeux, de même qu'elle sait donner à ses fleurs l'exactitude et la vie de la nature. Nous avons admiré, entre autres, des primevères lilas et Magenta d'un excellent effet. Quelques coiffures de bal nous ont plu aussi infiniment.

L'une, toute en lilas blanc, coupée de distance en distance par des petites touffes de pensées de velours.

Une autre, de marguerites blanches formant diadème sur le front, et ce diadème se terminant de chaque côté par des touffes d'herbes faisant l'effet de franges. En arrière de cette frange est à gauche une branche de roses, puis de chaque côté un bourrelet de marguerites, et en arrière une branche retombante des mêmes marguerites.

Une autre coiffure de forme catalane en narcisses blancs, formant bandeau carré sur le front, a, de chaque côté de ce bandeau des touffes de laurier rose, puis des narcisses, et une autre touffe de laurier en arrière.

Les parures de mariée, jadis à peu près toutes uniformes comme fleurs et comme combinaisons, se varient beaucoup plus aujourd'hui, et madame *Petit-Perrot* les harmonise d'une manière parfaite avec la figure, l'âge, les goûts et la position de chaque mariée.

Nous en avons vu choisir plusieurs chez elle, toutes coiffant à ravir, ne changeant pas, comme cela avait lieu autrefois, la physionomie de la jeune fille qui la portait, mais en rehaussant les avantages.

Il s'en fait encore tout en fleurs d'oranger, mais dans d'autres la fleur d'oranger s'allie en petite quantité au lilas blanc, aux roses, aux petits narcisses, à la tubéreuse, à l'aubépine, à la clématite, toutes ces fleurs diversement associées entre elles et formant une foule de dessins différents.

Contrairement aux principes un instant accrédités chez nous par une fausse littérature, qui ne voyait la poésie que dans l'expression de la souffrance, on comprend aujourd'hui que la beauté et la distinction n'excluent nullement la santé qui est l'équilibre parfait de toutes nos facultés physiques, et qui, dans une certaine mesure, influe nécessairement sur la disposition de l'âme. Aussi regarde-t-on comme un devoir de suivre les prescriptions de l'hygiène, de même que d'obéir aux lois de la morale. On ne trouve donc plus ridicule les précautions prises pour éviter les rhumes et les maladies qui sont, comme les imperfections morales, des perversions de l'harmonie. L'Anglais, ce peuple qui comprend si bien le confort et le bien-être de l'intérieur, nous donne souvent l'exemple d'une recherche intelligente dans ces détails minutieux qui ont une action si directe sur la vie et sur la santé. C'est ainsi que sous leur ciel brumeux, qui est devenu le nôtre, ils avaient depuis longtemps reconnu l'indispensabilité d'un premier vêtement qui les mette à l'abri de l'influence directe des brusques changements de la température. Toutes les femmes, tous les enfants portent des guimpes décolletées ou montantes, froncées par une coulisse ou croisées sur la poitrine. La flanelle employée jusqu'ici pour cet usage est remplacée par un tissu mérinos et cachemire, plus souple, s'ajustant mieux sur le corps, doux au contact, inusable, et de moitié moins cher que la flanelle. Voilà

bien des titres qui la recommandent à l'attention de nos lectrices. Aussi, sommes-nous assuré que les mères voudront en essayer pour leurs petits enfants, et qu'elles ne se décideront désormais à exposer leurs filles aux dangers d'un bal que sous la sauvegarde de cette égide d'une nouvelle espèce. Elles trouveront ce produit anglais dans toutes nos bonnes maisons de nouveautés.

Dans la plupart de ces maisons on peut trouver, en la demandant spécialement, cette belle dentelle de Cambrai de MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, sous le nom de laquelle se vendent tant de dentelles complétement étrangères à son genre de fabrication. Celle-ci, semblable par le fini et la variété des dessins, à la plus belle dentelle de Chantilly, a la maille plus régulière et exécutée avec de la soie plus unie. Les volants pour robes de bal, et les jupes entières pour retomber sur ces volants, que vient de composer récemment la maison *Ferguson*, sont les plus séduisants que l'on puisse imaginer. La dentelle *Lama*, autre propriété de MM. *Ferguson*, qui en grande pointe ou en mantelet complétait si bien une toilette d'été, a eu cette saison un emploi non moins utile et moins gracieux. Les femmes du monde en couvrent leurs épaules pour faire leur entrée dans un salon.

A la ville, les grands manteaux qui se relèvent sur les bras, les paletots et les basquines n'excluent pas absolument le châle cachemire, très souvent utile comme transition de toilette, et en principe, indispensable dans toute garde-robe. Les châles fond noir, fond blanc, fond vert myrthe, bleu ou ponceau, ayant au centre un très petit espace uni, puis de doubles et triples bordures, n'offrent nulle part une variété plus grande, des couleurs plus riches, des tissus plus souples et plus moelleux qu'au *Persan*, 74, rue de Richelieu, où se rencontre sans cesse une clientèle distinguée et nombreuse. Quelques-uns des envois les plus récents faits par la maison de commission *Lassalle* et *C*ie, 37, rue Louis-le-Grand, qui se charge toujours de l'achat et de l'expédition de toute espèce d'objets et s'en acquitte avec un soin et un tact parfaits, sont : pour deux jeunes femmes, une longue redingote de drap noir demi-ajustée et croisée par devant, avec des revers de taffetas quadrillé noir et blanc, et la même redingote de velours avec revers de satin pensée. Pour une dame plus âgée, un grand manteau de velours impérial noir ouaté et doublé de soie, à petite pèlerine et à grandes manches.

Deux garnitures de fourrure, comprenant le manchon, la berthe et les manchettes, l'une de martre du Canada, et l'autre de petit gris ; plusieurs robes de taffetas noir unies ou lisérées de couleur, dont toute femme ne peut se dispenser d'avoir une, et plusieurs robes de moire antique grises, noires ou marguerite des Alpes, soit unies, soit à dessins Pompadour.

Si la beauté réelle est un don de Dieu, qu'il ne dépend pas de soi d'obtenir, la conservation et le développement de cette beauté ou son rapide déclin dépendent beaucoup du soin qu'on y apporte, et en particulier, du choix des objets de toilette dont on a l'habitude de se servir. Que de savons mal préparés durcissent et gercent la peau au lieu de l'adoucir, combien de pommades altèrent la séve des cheveux qu'elles ont pour mission de fortifier et d'assouplir, que de cosmétiques et de fards rident et fanent la peau du visage après l'avoir fait briller un instant d'un éclat emprunté. C'est ce dont s'était bien rendu compte M. *Violet*, 317, rue Saint-Denis, lorsqu'il composait son *savon de Thridace*, en peu de temps arrivé à une réputation justement méritée et recommandé par tous les médecins.

Son *philocome à la vanille blanche*, pommade fluidifiée aux huiles vierges, aussi distinguée par la finesse de sa pâte que par la douceur de son parfum.

La *crème Pompadour*, merveilleuse pour préserver la beauté du teint, et tant d'autres compositions de ce parfumeur et chimiste distingué.

A tous ces produits d'une supériorité spéciale, la maison *Violet* joint maintenant toute une parfumerie aux violettes de Parme, qui obtient un grand succès auprès des grandes dames les plus élégantes et les plus recherchées, et qui crée autour d'elles une atmosphère suave et délicate.

Nous venons de faire une découverte dont nous voulons faire profiter nos abonnées. Elles savent combien les sous-manches qui se portent sous les manches larges, qu'elles soient de crêpe ou de mousseline, se frippent, se roulent autour du bras et se mettent en vrilles sous un châle ou un mantelet, de sorte que si l'on va faire une visite on a honte en arrivant de ces manches qu'on a prises toutes fraîches en sortant de chez soi, et l'apparence du désordre s'introduit ainsi dans la toilette la plus recherchée. Nous connaissons quelques personnes dont les manches toujours bien unies, bien lisses, bouffant également sur le bras, nous paraissaient toujours une énigme dont le secret nous était inconnu. Aujourd'hui, nous l'avons pénétré et nous nous empressons de vous le révéler. Si les manches se maintiennent en un état si satisfaisant, c'est grâce à un petit appareil simple et ingénieux qui les développe et les maintient. Il se compose de petits ressorts d'acier du même genre, mais beaucoup plus minces que ceux des jupons, reliés ensemble en plusieurs endroits par des traverses en sens contraire. Ces petits cerceaux, on le comprend, forment des ballons larges à leur centre et allant en se rétrécissant jusqu'à chacune de leurs extrémités. Ces sous-manches, qui peuvent être tout à fait simples et primitives, se font quelquefois fort élégantes, avec des entre-deux de dentelle et des nœuds de rubans, et servent ainsi d'ornement à une manche très claire. Cette heureuse innovation. comme beaucoup de bonnes choses, nous est venue de la province, c'est la création de mademoiselle *Volat*, 17, rue de l'Horloge, à Moulins.

Mme Marie DE FRIBERG.



GRAVURE DE MODES N° 618.

Toilette de diner. — Coiffure-résille de ruban de soie gros grain n° 12, *rouge Magenta*. Garnie, en haut, d'une ruche de dentelle noire dans laquelle est piqué, un peu haut à droite, un petit nœud de ruban et qui se termine à gauche par une rosace d'or, avec trois grappes de fruits d'or et deux longs pans de velours noir brodés au milieu d'une étoile d'or.

Robe de taffetas rouge Magenta, broché d'un dessin noir et blanc (représentant un nœud noir avec une boucle blanche), ornée de lisérés noirs, de lisérés blancs et de dentelle noire.

Le corsage, à taille ronde, est décolleté carrément.

La jupe est taillée en *pointes* dans le haut des lés, elle est *busquée* de façon que la longueur devant étant de 110 centimètres, celle de derrière soit de 140 centimètres.

Le corsage est garni d'une berthe de taffetas uni large de 10 centimètres, liserée de noir en haut et de blanc en bas. Une dentelle noire borde le bas au-dessous du liséré blanc (elle a 5 centimètres de hauteur).

La jupe est garnie de trois bandes de taffetas uni larges de 12 centimètres, lisérées de noir et de blanc et bordées en bas d'une dentelle noire de 3 centimètres.

Les bandes du corsage et de la jupe sont disposées alternativement en trois plis tuyautés sur une largeur de 12 centimètres, et en une partie plate également de 12 centimètres.

Un entre-deux de dentelle noire, entre deux dentelles, est posé à plat sur la partie unie.

Ces bandes sont posées en forme de volant, c'est-à-dire cousues du haut et libres du bas, mais sans autre ampleur que celle de la jupe. On réserve 1 centimètre d'intervalle entre chaque rang de la garniture.

La manche est froncée du haut et froncée en bouillonnés dans le bas. Des bandes lisérées blanc et noir, et disposées comme celles décrites plus haut, mais larges seulement de 3 centimètres, sont posées en long sur la partie bouffante de la manche entre les bouffants.

Ceinture de taffetas, lisérée de blanc et de noir, et garnie d'une guipure sous le liséré blanc. Une broderie représentant une gerbe de fleurs noires nouées par une boucle blanche orne le bas de chaque pan qui est coupé carrément.

Toilette de ville. — Chapeau de velours vert orné de dentelle noire et garni dessous de fleurs de narcisse de velours vert à cœur noir, et de blonde blanche.

Brides de taffetas vert.

La passe de ce chapeau est un peu enlevée (sans exagération toutefois, car les passes *enlevées* et *avancées* sont fort mal portées), elle est toute de velours et unie, de même que le bandeau de calotte, le fond et le bavolet.

Une dentelle noire froncée couvre la passe. Une dentelle noire, posée à plat, vient sur le bandeau de calotte et retourne de chaque côté en dessous du bavolet.

Une bande de velours couvre le *pied* de chaque dentelle. Cette bande passe sous un lien de velours qui est sur le chapeau et s'avance de chaque côté comme si elle retenait en arrière le bas de la passe, à chaque extrémité est un nœud de velours.

Le bandeau se compose de grosses fleurs de narcisse de velours posées isolément dans une ruche de blonde qui descend en encadrant les joues.

Brides de taffetas vert n° 30.

Robe de moire française, ornée de velours noir.

Corsage montant. Taille ronde. Manches plates avec une garniture formant des tuyaux à l'épaule. Brides de velours. Jupe taillée en pointes à la taille.

Cette robe est ornée devant, du haut en bas, par des nœuds de ruban de velours noir n° 300. Les bouts de ces nœuds sont carrés et brodés d'un groupe de fleurs vertes.

De chaque côté du corsage de la jupe il y a un ornement de velours noir disposé en plis rapprochés les uns contre les autres.

Cet ornement, large de 5 centimètres dans le bas de la taille, monte, forme jockey, et retourne sous le bras, derrière. Ayant 10 centimètres de large à l'épaule, il se continue sur la jupe, partant de la ceinture où, large de 6 centimètres, il s'élargit graduellement jusqu'à 15. Il s'écarte sur le côté et retourne s'étaler en rond dans le bas. Un nœud de ruban n° 300 et à pans brodés retombe dans le vide que forme le rond,

---





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Bernard, r. de Rivoli 162 — Modes de Mme Plé Llorain, r. de Grammont [illegible]
Plumes et Fleurs de Tilman, rue de Richelieu, 104 — Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul [illegible]
Rubans et Garnitures en Passementerie de la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin 6.

Parfumerie Violet f. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis [illegible] | Étoffes p.r Ameublement de Desvignes Rives et Cie r. Richelieu [illegible]
Envoi de la Mon de Commission Lassalle et Cie r. Louis le Grand [illegible]

Entered at Stationers' Hall — LONDON at the Moniteur Office 10 Greek Street Soho — NEW-YORK [illegible] General Agents — MADRID [illegible]

Courrier de Paris.

Voici une aventure dont on parle beaucoup, et sur l'exactitude de laquelle j'ai reçu des renseignements que l'on m'a assuré être d'une authenticité irréfutable. La scène ne se passe pas à Paris ; mais qu'importe ! Il n'y a pas que les histoires parisiennes qui soient les vraies. C'est d'Allemagne que le vent de la nouvelle a soufflé, et voici ce que la brise allemande a apporté sur ses ailes. M. Scribe, qui est né malin, puisqu'il est Français et vaudevilliste, ne se doutait pas, en faisant le poëme de *Robert le Diable*, de ce qui arrive.

Faust, à qui Méphistophélès a réussi à faire prendre tant de formes, n'avait point songé à l'immense parti qu'il pouvait tirer du rôle de Bertram. Or, du fin fond des enfers, où tout permet d'espérer qu'il grille avec ses pareils à l'heure qu'il est, Faust est revenu ces jours derniers. Dans une petite ville d'Allemagne, on devait jouer *Robert le Diable*, et c'était fête dans le pays, où le spectacle, paraît-il, est chose rare. Toute la noblesse des environs s'était donné rendez-vous au théâtre, et la salle était comble.

Soudain le rideau se lève et un personnage tout de noir habillé (comme le page de M. de Malborough) apparaît, salue trois fois. On reconnaît le régisseur et les murmures commencent. Le régisseur salue trois fois, les bras pendants, et annonce enfin que l'acteur qui devait jouer le rôle de Bertram, ayant disparu tout à coup, le spectacle ne pouvait avoir lieu. Les rumeurs redoublent d'intensité, compliquées de bruits de tabourets, de portes fermées avec violence, et de quelques cris, inconvenants peut-être, poussés par les spectateurs désappointés des parties hautes de la salle.

Mais presque aussitôt la toile se lève de nouveau ; le même personnage noir, c'est-à-dire le régisseur, reparaît et resalue trois fois. Quel événement s'est donc passé dans la coulisse dans un si court espace de temps ? Toujours est-il que le pauvre régisseur était plus pâle qu'un mort et que ses dents claquaient comme des castagnettes. Il s'approcha donc en tremblant de la rampe et balbutia avec grand'peine ces quelques mots au public :

« Messieurs, un inconnu arrivé à la minute, nous ne » savons de quel pays, et ne voulant pas dire son nom, » s'est présenté pour remplir le rôle de Bertram. Le » spectacle va donc avoir lieu. »

A peine avait-il fini de parler, que le pauvre régisseur, tout ému, se prit à courir du côté opposé à celui où il avait aperçu les deux yeux du Bertram inconnu ardemment fixés sur lui. Peu importait au public d'où pouvait venir le nouveau chanteur ; peu lui importait le mystère accompli derrière la toile ; aussi, sans plus s'inquiéter de la pâleur du régisseur, il battit des mains et salua Bertram comme le bienvenu.

Enfin la pièce commença.

Alice était la plus belle, la plus suave et la plus blanche créature qui se puisse voir ; digne de rivaliser avec Marguerite. Dès qu'elle se trouva en scène avec Bertram, le spectacle grandit et s'éleva à la hauteur d'un drame dans la nature. En effet, Alice pâlit tout à coup sous son fard, et lutta pendant un moment comme pour résister à une fascination surnaturelle ; et, enfin, elle alla tomber évanouie entre les bras de Bertram, dont les regards étaient fascinateurs.

Interruption de l'acte, au grand regret du public, qui applaudissait de ses plus beaux bravos la magnifique voix de Bertram, la plus stridente et la plus ample qui eût jamais été entendue. Jusque-là, rien de bien extraordinaire pour les spectateurs, qui n'attribuèrent d'abord l'évanouissement d'Alice qu'à une indisposition passagère. Le côté étrange et mystérieux de cette aventure ne s'expliquait pas davantage dans les coulisses, où chacun était pâle et tremblant devant Bertram, sans savoir à quoi attribuer cette terreur.

Alice fut remplacée par une autre actrice qui se trouva là juste à point nommé pour la circonstance. Mais comme la voix de Bertram était vraiment fort belle, et qu'elle exerçait une influence magnétique sur la première Alice, celle-ci ne put résister à la tentation d'aller s'asseoir dans un coin de la salle pour l'entendre. Comme l'esprit malin troublait la pure et calme Marguerite à l'église, au milieu du saint office, la faisait rêver malgré elle au lieu de dire ses prières et tenir son livre renversé, ainsi Alice ne pouvait écouter, et ses yeux, toujours fixés sur Bertram, se remplirent soudain de larmes, et elle éclata en sanglots.

A ce moment, les regards de Bertram venaient de s'arrêter sur la pauvre femme, et avaient en même temps comme foudroyé tous les spectateurs, car de tous les coins du théâtre la foule se leva et s'enfuit plus rapidement que si un incendie s'était déclaré. Au milieu de ce désordre, on vit Bertram s'élancer dans la salle et emporter dans ses bras Alice évanouie pour la seconde fois, sans que personne ait eu ni l'idée ni le courage de l'arrêter.

Je vous laisse à penser quels commentaires ont circulé sur le Bertram anonyme.

Les uns assurent avoir parfaitement distingué les cornes et le visage diabolique de Méphistophélès, montrant du doigt Alice à Bertram, au moment où celui-ci avait tonné de la voix et lancé de ses yeux les éclairs qui foudroyèrent la salle.

D'autres affirment avoir senti une forte odeur de soufre et avoir vu une petite langue de feu voltiger au sommet du théâtre.

Dans leurs rapports, quelques agents des autorités de la ville prétendaient avoir trouvé au coin d'une rue le cadavre de l'ancien Bertram, la tête couverte de cendres.

Enfin, on alla jusqu'à prétendre que c'était Faust lui-même qui avait voulu enlever Alice, dont la vertu de théâtre faisait grand bruit dans la ville.

Toujours est-il que le Bertram fantastique ne reparut plus ; que personne n'avait reconnu en lui un habitant de la ville ni des environs. D'Alice, on n'entendit plus parler non plus.

La morale de ce récit, je serais bien empêché de vous la dire ; je ne me suis engagé qu'à vous raconter l'aven-

ture ; la voilà, faites-en ce que bon vous en semblera. S'imagine-t-on que les chroniqueurs ont pour mission de déduire des conséquences des histoires qu'ils racontent? Ils ne seraient plus des chroniqueurs, mais des moralistes. En connaissez-vous beaucoup qui puissent avoir cette prétention? Moi, je n'en connais pas.

Pour trouver la moralité vraie, la moralité agréable, sympathique, charmante, non grondeuse, il faut la chercher dans certains livres, comme j'en tiens un sous ma main en ce moment, le *Robinson américain*, par mademoiselle Emma Faucon. Un joli volume, par ma foi, écrit avec esprit, plein d'intérêt, abondant en aventures de toutes sortes. Il y a là un mélange de sauvages, d'hommes civilisés, de bêtes féroces, qui se heurtent les uns contre les autres et provoquent les incidents les plus dramatiques et des témoignages de dévoûment, d'amitié qui sont bien le meilleur exemple que l'on puisse donner aux jeunes enfants et aux vieillards ; car vieux et jeunes, hélas! tous, en ce monde, ont besoin, en ce temps plus qu'en aucun autre temps, de bons exemples et des encouragements au dévoûment et à l'amitié, chose qui devient de plus en plus rare. Le jeune Wilhelm, le héros aventureux de mademoiselle Faucon, fait admirablement la leçon en action aux égoïstes, aux lâches et aux trembleurs. C'est en quoi la moralité et la morale de ce petit livre de deux cents pages sont charmantes et sympathiques et bonnes à conseiller à tout le monde. Il faut le voir aux prises avec le malheur, avec la soif, avec la faim, avec toutes les misères possibles au milieu des grandes forêts de l'Amérique, et comme il mérite bien de triompher de toutes les épreuves, ce jeune Wilhelm, qui a pour compagnons et pour auxiliaires : « l'honneur, la » probité, le courage, la loyauté, la persévérance, et » surtout cette ferme confiance en Dieu, devant laquelle » disparaissent tous les obstacles. » En effet, on réussit partout et toujours avec de telles qualités, et un auteur réussit également à faire un bon livre quand il a le ton, la manière, le feu qui conviennent pour animer des héros pétris de la bonne pâte, comme ce *Robinson*, de mademoiselle Faucon, à qui je ne saurais mieux souhaiter qu'un de ces beaux succès mérités de *jour de l'an* qui se renouvellent ensuite, sans y manquer, une fois tous les douze mois. Des succès d'étrennes, en fait de livres, valent une maison sur le pavé de Paris, et c'est la seule chose sur laquelle un écrivain ne trouverait pas cent mille écus à emprunter. Voyez l'injustice du sort!

Au fait, il ne faut désespérer de rien. Je crois à tous les miracles possibles ; je crois au crédit des écrivains sur la place de Paris ; et je crois, enfin, qu'un volume de cent pages peut rapporter cent mille écus de capital, depuis que j'ai su qu'une fleur d'oranger avait récemment rapporté huit cent mille francs.

— Vous me la baillez belle ! allez-vous vous écrier.

— Mon Dieu, je n'invente pas, j'en appelle au témoignage d'un de mes confrères en chronique, qui a raconté la chose dans l'*Indépendance belge*. Et si la chose est vraie... pardon, et comme elle est vraie, ce qu'on ne peut pas mettre en doute, attendu que toute chronique est véridique, je ne puis résister au plaisir de vous raconter cette petite histoire dans laquelle il y a une petite morale, aussi bonne à mettre sous les yeux des lecteurs que celle du *Robinson américain*.

Il y avait donc une fois un jeune homme, et cette fois c'est il y a une quinzaine de jours, qui avait perdu au jeu toute sa fortune (huit cent mille francs), consistant en maisons de ville, château, fermes, bois, etc. Il ne restait à l'infortuné joueur qu'une petite orangerie grande comme la main, et qu'il avait toujours refusé de livrer aux chances des cartes. Son adversaire heureux était un Anglais, qui s'étonna de voir le perdant résolu à conserver de toute sa fortune une aussi médiocre épave :

— Que ferez-vous de cela? dit-il au jeune homme, jouons votre orangerie !

— Jamais, répondit celui-ci, cette orangerie est un souvenir, un musée de mon enfance, c'est là que ma mère passait avec moi ses journées, je veux y mourir, je veux tâcher d'y vivre ; mais je me ferais sauter la cervelle plutôt que de hasarder sur une carte une fleur de ces orangers.

— C'est pourtant une fleur que j'allais vous demander comme enjeu, reprit l'Anglais en souriant. Puisque vous n'avez plus rien, je tenais à jouer avec vous ce qui était à votre portée ; une simple fleur d'oranger, si vous y consentez.

— Mais, dit le jeune homme, de votre côté que mettriez-vous en regard d'une simple fleur, si je consentais à la jouer?

— Oh! peu de chose naturellement, répondit l'Anglais ; un petit sentiment aussi que je vous sacrifierais. Tenez! un autographe que je déposerai en mains tierces.

Notre joueur sourit et céda. Malgré son sentiment filial, il ne vit aucune profanation dans l'offrande d'une fleur au dieu du hasard qui l'avait déjà si mal servi. Au moment de commencer la partie, l'Anglais dit au jeune Français :

— Vous jurez sur votre honneur d'accepter le gain, quelque ridicule qu'il vous paraisse.

— Je jure, parce que j'ai confiance en vous, milord.

On apporte des cartes, la partie s'engage ; et le jeune Français, en quelques coups, eut gagné le mystérieux autographe. Il le reçut avec une certaine émotion, et que devint-il quand il lut une donation en bonne forme des huit cent mille francs qu'il avait perdus ! La rougeur de la honte lui monta d'abord au visage. Il protesta, il refusa ; il voulut déclarer la partie nulle.

— J'ai votre parole d'honneur, répliqua l'Anglais en souriant, la partie était sérieuse, si je gagnais je prenais la fleur d'oranger !

— Mais une simple fleur contre une fortune.

— Vous teniez plus, vous-même, à vos orangers qu'à vos huit cent mille francs. L'enjeu était égal.

Après deux jours de lutte, un jury d'honneur, examinant et pesant froidement les choses, décida que le Français pouvait accepter, et il accepta, à la condition que lord Z... resterait son meilleur ami.

Voilà ce qu'a raconté mon confrère du journal belge, un homme qui s'y connaît en histoires merveilleuses, et à qui n'échappe pas une de ces petites comédies et de ces petits drames cachés de la vie intime de Paris ; c'est le plus spirituel indiscret que je sache! Et voilà comment

une fleur d'oranger, parfumé de respect filial, rapporta huit cent mille francs et un ami à coup sûr dévoué jusqu'à la mort, plus que cela, dévoué jusqu'à la bourse.

X. EYMA.

MÉLANGES.

La sixième chasse a courre de la vénerie impériale à Compiègne n'a pas été moins brillante ni moins émouvante que celle de la Saint-Hubert. On espérait que l'Empereur y assisterait, et cette circonstance avait amené un plus grand nombre de curieux que d'habitude. Jamais on n'avait vu autant de monde au rendez-vous. Beaucoup de Parisiens, arrivés par les trains du matin, s'y trouvaient.

Presque toutes les dames à cheval ou en équipages portaient le cache-nez et le voile épais mis à la mode l'année dernière par sa Majesté l'Impératrice. La réunion offrait un coup d'œil ravissant. C'est vers une heure qu'eut lieu l'attaque du cerf, sous la direction du capitaine des chasses, marquis de Toulongeon. La meute força et chassa une quatrième tête. L'animal, qui avait pris un grand parti, dérouta bien des cavaliers; il fut *porté bas* assez tard, près du mont Saint-Marc.

Les chasses au sanglier de M. le marquis de l'Aigle, alternant avec celles de la vénerie impériale, attirent beaucoup de monde; elles ont lieu aussi tous les cinq jours et sont suivies à peu près par les mêmes cavaliers et les mêmes amateurs, et surtout par les officiers des guides de la garde.

*
* *

Un grand mariage vient d'avoir lieu en Angleterre, celui de la fille du comte Derby, lady Emma Stanley, avec le colonel Talbot. La dot de la mariée est de 50 000 livres sterling ou 1 250,000 francs.

*
* *

Le banquet donné annuellement à Guidhall, par le lord-maire, est toujours une solennité magnifique. Le lord-maire contribue pour la plus grosse part à la dépense de ce banquet; les deux shériffs y apportent leur contingent, et le corps municipal vote pour cet objet 200 livres sterling (5000 francs). Voici un relevé des sommes qu'ont coûtées quelques-unes de ces fêtes : En 1775, l'installation du lord-maire John Wilkes a coûté 2050 livres (51 250 francs); en 1842, celle de John Humphry a coûté 2581 livres (64525 fr.); en 1850, sir John Musgrave étant lord-maire, la dépense s'est élevée à 2428 livres (60 700 fr.); en 1859, l'installation de David Salomons a coûté 3055 livres (76 375 fr,); en 1856, E.-Q. Finnis, 2983 livres (74 575 fr.), en 1857, sir R.-W. Carden, 2969 livres (74 225 fr.); en 1858, D.-W. Wire, 2561 livres (64 025 fr.); en 1859, John Carter, 2652 livres (66 300 fr.).

*
* *

Le général de Montauban envoie en France toute une collection d'armes chinoises: fusils à mèche, arcs, arbalètes, sabres, boucliers, etc., trouvés dans les forts de Takou. Ces armes seront placées au musée d'artillerie.

*
* *

L'empereur vient d'accorder à M. Félicien David, auteur du bel opéra d'*Herculanum*, une pension de 2400 fr.

*
* *

M. Emile Bœswillwald, architecte de la Sainte-Chapelle, vient d'être nommé inspecteur général des monuments historiques.

*
* *

On remarque en ce moment, dans une des serres chaudes du Muséum d'histoire naturelle de Paris, un pied de caféier en pleine fructification. Ce fut au commencement du siècle dernier, sous le règne de Louis XIV, qu'un plant de cet arbuste fut transporté de Hollande au Jardin du roi, où l'on réussit à le multiplier et à en obtenir quelques boutures. Antoine de Jussieu confia l'une d'elles aux soins du chevalier Declieux, enseigne de vaisseau, qui se rendait à la Martinique. La provision d'eau étant venue à manquer pendant la traversée, Declieux n'hésita pas à partager sa ration avec la précieuse plante, et parvint ainsi à la conserver. Arrivée dans la colonie, les graines qu'elle produisit furent réparties entre un petit nombre de propriétaires cultivateurs; la seconde récolte permit de la répandre davantage. Telle est l'origine des vastes plantations qui couvrent aujourd'hui les Antilles et les contrées chaudes du continent américain.

La serre du Muséum où l'on cultive le caféier est chauffée par quatre fourneaux qui y entretiennent une chaleur de 15 degrés; c'est elle qui reçoit les plantes récemment arrivées des régions tropicales et auxquelles on veut conserver la température de leur climat naturel.

*
* *

Le mur qui bordait le jardin du Luxembourg, dans la rue de l'Est, est aujourd'hui complétement démoli et remplacé en grande partie par une belle grille posée à l'alignement que doit suivre le boulevard de Sébastopol, depuis l'ancienne place Saint-Michel jusqu'au carrefour de l'Observatoire, point extrême du parcours de cette immense voie, dont les travaux continuent d'être poussés avec une activité surprenante.

Peu de temps s'est écoulé depuis que la section comprise entre la rue Neuve-de-Richelieu et la place Saint Michel a été livrée à la circulation, après des déblais considérables, et déjà d'importantes constructions s'y dessinent notamment aux angles de la rue Monsieur-le-Prince. De l'autre côté du boulevard, à la limite de la petite place qui sera formée en cet endroit, de nombreux ouvriers, dont la pioche ne cesse de rencontrer des vestiges de l'enceinte de Philippe-Auguste, préparent à une grande profondeur le terrain pour bâtir.

En face de la rue Soufflot, dont le niveau vient d'être raccordé à celui du boulevard, un escalier de plus de dix marches donne maintenant accès dans le jardin du Luxembourg, qui sera plus tard isolé complétement de ce côté. Pour atteindre ce résultat, on se propose d'ouvrir une rue de 20 mètres de largeur, partant d'un carrefour qui sera établi sur la rue de Vaugirard, entre les débouchés des rues Molière et Corneille, et aboutissant à la place projetée au point de jonction du boulevard de Sébastopol et de la rue Soufflot. Cette voie directe, à faible rampe, évitera aux voitures qui, des rues Dauphine, de l'Ancienne-Comédie et de l'Odéon, se dirigent vers l'ancienne barrière d'Enfer, les difficultés que leur offrent présentement les rues de Vaugirard et Monsieur-le-Prince.

*
* *

Tous les anciens souvenirs s'effacent; il ne restera bientôt plus du vieux Paris que des vestiges topographiques conservés dans nos dépôts publics.

Aujourd'hui, le joli parc de Monceaux tombe sous la hache des démolisseurs. Une armée de travailleurs a commencé l'œuvre de destruction pour prolonger le boulevard Malesherbes, qui part de la Madeleine pour se relier en ligne directe avec l'arc de l'Etoile.

Dans quelques années, d'élégantes villas s'élèveront dans ce parc enchanté auquel se rattachent de si charmants souvenirs.

Le parc de Monceaux était, à la fin du siècle dernier, une des merveilles de Paris ; on y avait élevé de beaux pavillons d'architectures variées, des grottes mystérieuses, des kiosques, une iourte tartare, des ruines simulées, une rivière, des îles, des temples grecs, une vallée des tombeaux pour la rêverie, une naumachie, un jardin d'hiver, enfin mille enchantements dont on peut se faire une idée dans le *Guide du voyageur*, publié à Paris en 1787. Dans une partie du parc se trouvait un moulin à vent, avec maison rustique pour le meunier ; or, cette prétentendue chaumière était, à l'intérieur, toute revêtue de marbre blanc et possédait une laiterie dont tous les vases étaient en porcelaine: d'après cet échantillon, jugez du reste.

De toutes ces fantaisies, il ne reste plus guère aujourd'hui que les débris d'une colonnade qui jadis formait une rotonde sans calotte, avec une statue antique au milieu.

*
* *

Il ressort d'une lettre adressée par le baron Taylor aux délégués du comité et aux artistes sociétaires de Bordeaux, que la fortune de l'Association des artistes dramatiques de France s'élève en ce moment à 44,956 fr. de rente, et elle s'accroîtra promptement si chaque sociétaire vient se faire l'apôtre du principe qui a présidé à la fondation des diverses sociétés que j'ai l'honneur d'avoir créées.

Il y a vingt ans, ce principe était regardé comme un rêve, comme une utopie; aujourd'hui l'utopie, le rêve sont changés en une réalité représentant un capital de 2 millions!... 100,000 fr. de rentes, et 1 million a été distribué en secours et pensions; ainsi l'idée de la fondation de ces sociétés et leur mode d'administration ont produit une recette de 3 millions!...

*
* *

Un journal anglais rapporte un incident assez curieux mentionné dans une correspondance d'Haïti. On a trouvé dans une antique maison isolée, au milieu des montagnes de cette île, un buste de lord Nelson. Ce buste est en marbre blanc, un peu détérioré. Lord Nelson est représenté dans son costume d'amiral et portant sur sa poitrine cinq décorations. Il était placé sur un autel consacré aux fétiches, où, pendant un demi-siècle, il a reçu les hommages dus aux divinités de ces montagnes.

Louis DE SAINT-PIERRE.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Antillia avait, à ce moment-là, sa main appuyée sur le bras du nègre qui l'aidait à franchir une petite rivière à gué. Elle s'écarta avec une sorte de terreur. Cet homme lui semblait une étrange bête fauve : le sang ne lui coûtait rien à faire couler, et son sort dépendait de ce misérable, qu'un sentiment généreux et désintéressé, cependant, poussait à la sauver.

Le nègre s'arrêta tout à coup au milieu de sa marche.

— Attention, maîtresse, murmura-t-il à voix basse.

Et il entraina Antillia dans un épais fourré du bois où ils se blottirent sur un matelas d'herbes grasses, derrière un gros bouquet de raisiniers sauvages.

Le compagnon d'Antillia venait d'entendre, à quelque distance en avant d'eux, un frôlement de pas sur le sol. Ces pas se rapprochaient dans la direction du lieu où était blottis les deux fugitifs.

— Cachez-vous bien, maîtresse, dit vivement le nègre en s'adressant à Antillia, c'est capitaine Fabulé lui-même; il est avec cette petite négresse qui est venue le joindre au camp.

— Quelle négresse? demanda Antillia.

— Une nommée Lucinde qui vous a appartenu, et qui était la femme de Macandal.

— Lucinde! s'écria Antillia en écartant les touffes de feuilles.

— Silence, maîtresse, murmura le nègre en forçant la jeune créole à se blottir derrière le buisson.

La présence de Lucinde aux côtés de Fabulé était, en effet, un mystère pour Antillia.

— Expliquez-moi, dit-elle au nègre, comment Lucinde est ici.

— Paix, maîtresse, les voici qui approchent. Si Fabulé nous entend et nous voit, nous sommes perdus!...



Fabulé, accompagné de Lucinde, n'était plus guère qu'à une trentaine de pas.

Avec cette admirable faculté de l'ouïe dont sont douées les races du Nouveau-Monde, et grâce aussi à la sonorité du lieu, devenue plus éclatante par le calme solennel de la nuit, Fabulé avait saisi le bruit des paroles échangées entre Antillia et son compagnon. Il s'arrêta subitement et interrogea l'espace autour de lui en penchant l'oreille tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

L'entrevue de Fabulé avec d'Autanne et Du Buc avait été couronnée d'un plein succès.

Lucinde, envoyée en messagère, avait ramené les deux jeunes créoles à l'endroit fixé pour le rendez-vous où Fabulé avait attendu ses nouveaux alliés, en s'entourant de toutes les précautions que commandaient la prudence et la défiance. Monté au haut d'un figuier, d'où il dominait les sentiers que devaient suivre les deux colons, tenant son *bangala* d'une main et un long couteau de l'autre, il s'était mis en état de faire une vigoureuse défense, en cas de trahison.

Une demi-heure après son départ, il vit Lucinde revenir accompagnée d'Henri et de Du Buc. Fabulé du haut de son observatoire avait pu s'assurer que les deux créoles étaient seuls. Il descendit de l'arbre et alla au-devant d'eux.

L'entrevue ne fut pas longue. Il s'agissait de s'entendre de part et d'autre sur la tactique à suivre pour s'emparer de Macandal, et aussi sur les conditions que Fabulé entendait mettre au service qu'il était supposé rendre aux colons.

Pour lui, le point principal était de ruiner son ennemi et de le livrer à la vengeance des blancs. L'impunité qu'on lui garantissait, l'oubli de tous ses crimes passés, le pardon pour lui et pour tous les esclaves *marrons* de sa bande, assuraient à Fabulé une liberté de manœuvres qui, dans ses calculs, devait, à coup sûr, lui donner le succès.

Peu lui importait, un fois Macandal vaincu, que l'on reconnût l'innocence de celui-ci dans le crime dont on l'accusait. Fabulé savait bien que les colons seuls, fussent-ils aidés de tous les régiments du roi en garnison à la Martinique, ne parviendraient pas à s'emparer du camp de l'un des chefs *marrons*, sans le secours de l'autre. Il fallait donc ou que ce fût Macandal qui, un jour, devînt son bourreau, ou lui le bourreau de Macandal. La veine était pour lui; il voulait en profiter. Une fois son but atteint, il se sentait maître des bois de l'île; il n'avait plus rien à craindre.

Fabulé s'engagea à appuyer le mouvement des milices et des troupes, à attaquer le camp de Macandal par des chemins où les blancs n'auraient pas la pensée ni surtout l'audace de s'aventurer; enfin il jura que le mulâtre serait, avant huit jours, entre les mains des colons.

Henri voulut flatter l'orgueil de Fabulé et le conquérir tout à fait à sa cause. Il lui fit cadeau d'un beau mousquet, et attacha lui-même autour de ses reins une épée, en disant au nègre :

— Tes compagnons t'appellent capitaine; tu ne le seras véritablement qu'en portant ce signe du commandement.

Fabulé, ivre de vanité et de joie, reprit le chemin de la montagne en murmurant :

— Cette épée et ce mousquet m'aideront à vous servir aujourd'hui, mais demain ils tourneront contre vous!

Au moment de se séparer des deux colons, Fabulé dit à Lucinde :

— Toi, tu peux t'en retourner avec ton ancien maître; je n'ai plus besoin de toi.

Lucinde secoua la tête en signe négatif.

— Ne crains rien de moi, répliqua Henri; ta grâce t'est accordée.

Lucinde répondit d'une voix ferme :

— Non, maître, je ne veux plus revenir à l'habitation.

En même temps elle se rapprocha de Fabulé en manifestant la résolution bien arrêtée de ne plus se séparer de lui.

— Alors, garde-la pour toi, fit Henri en s'adressant au nègre. Je te donne cette fille.

Fabulé, au lieu de le remercier, fronça le sourcil.

— Tu as tort, dit-il à Lucinde, nous allons entrer dans une vie de combats et de dangers; tu te repentiras de n'avoir pas accepté l'offre de ton maître.

Lucinde se contenta de secouer de nouveau la tête en signe de refus, et elle fit quelques pas en avant, qui témoignaient de son impatience de s'éloigner au plus vite.

— Singulier entêtement! murmura Henri.

Blancs et nègres se séparèrent définitivement. Fabulé poussa Lucinde dans le sentier où ils se perdirent bientôt au milieu des hautes herbes.

Il ne faut pas attribuer l'obstination de Lucinde à un autre motif que le véritable.

Comme tous les nègres qui ont goûté une fois du *marronnage*, c'est-à-dire de l'indépendance, Lucinde répugnait à la pensée de venir reprendre son collier d'esclavage, si douce que fût la condition que son maître y mettait. Ce sentiment, profondément enraciné dans le cœur des nègres, explique comment il a été difficile de détruire l'esprit de désertion chez la race noire. La récidive dans le *marronnage* a été constante; on comprend alors que ceux à qui s'offrait cette chance rare de pouvoir persister impunément dans leur délit ne voulussent pas se résoudre à y renoncer.



Et puis au fond de sa pensée Lucinde se réjouissait de l'espérance d'assister au supplice de Macandal. Elle avait aimé le mulâtre passionnément; mais sa haine contre lui était devenue aussi ardente que son amour avait été profond.

Le mécontentement de Fabulé devant le refus de Lucinde d'accepter sa grâce, si généreusement assurée par Henri d'Autanne, avait une cause très sérieuse.

Fabulé ne se souciait nullement de ramener la jeune négresse à son camp. Il craignait ce qui ne pouvait manquer d'arriver, qu'elle ne s'aperçût de la présence d'Antillia et qu'elle ne parvînt à s'échapper pour aller détromper les colons. Il fallait donc à toute force qu'il se débarrassât de Lucinde, devenue entre ses mains, non plus seulement un instrument inutile, mais un instrument dangereux. Il avait espéré que Lucinde, croyant sa tâche accomplie, se déciderait à demeurer avec son maître. Il ne lui restait plus maintenant qu'à la faire disparaître par un crime; car, à aucun prix, il ne voulait que la jeune négresse reparût à son camp.

Fabulé et Lucinde avaient suivi silencieusement leur route, jusqu'au moment où ils eurent atteint le lieu où Antillia et son sauveur s'étaient cachés, en les entendant venir.

A ce moment Fabulé, qui s'était repu depuis son départ de l'idée de se débarrasser de Lucinde, et qui combinait le moyen d'y parvenir, cherchait de nouveau à convaincre la jeune négresse dont l'obstination l'exaspérait, et lui inspirait des inquiétudes. L'endroit où ils étaient parvenus était assez éloigné déjà de la limite où finissait la civilisation des colons, où commençait la domination barbare des Caraïbes et des nègres *marrons*.

Fabulé se sentait sur un terrain où le remords n'avait plus de prise sur son cœur. Je ne parle pas des craintes, qu'il n'avait jamais éprouvées, d'en appeler à sa justice expéditixe.

— Il est temps encore de te décider, dit-il tout à coup à Lucinde; veux-tu t'en retourner à l'habitation de ton maître?... Je t'y engage...

Le ton sur lequel il avait adressé ces dernières paroles à la jeune négresse avait un peu intimidé celle-ci qui, instinctivement, voulut s'écarter du chef. Fabulé la saisit par le bras et levait déjà son *bangala*, lorsque le bruit des voix d'Antillia et de son compagnon de fuite arriva jusqu'à eux.

Fabulé abaissa son arme. Lucinde qui ne pouvait plus douter des dessins du terrible capitaine de *marrons*, sentit renaître une vague espérance d'échapper au sort qui la menaçait.

— Tais-toi, lui dit Fabulé; si tu prononces une parole ou si tu pousses un cri, je t'écrase comme un serpent.

La première pensée de Fabulé fut que le piége qu'il avait redouté de rencontrer au rendez-vous donné par d'Autanne et Du Buc, était dressé à cet endroit. Croyant à une trahison, il lui parut plus simple d'aller au devant du danger et de l'affronter. Il saisit Lucinde par les cheveux et la poussa du côté de la touffe de raisiniers. A mesure que Fabulé approchait, Antillia obéissant aux instructions de son compagnon, s'éloignait en se traînant à genoux; tous deux disparaissant tantôt dans les herbes, tantôt derrière des blocs de rochers ou des troncs d'arbres superposés en muraille sur le sol.

Fabulé s'avançait toujours, guidé par le bruit à peine perceptible des feuilles et des branches que les deux fugitifs agitaient malgré leurs précautions. Ils étaient arrivés ainsi à la gueule béante d'un de ces précipices dont le fond est un mystère pour l'œil humain. Le nègre n'osa s'aventurer dans cet abîme; il s'arrêta un moment hésitant, palpitant de crainte et d'émotion. Il éventra quelques-unes des touffes d'herbes et de branches qui cachaient l'entrée du précipice; il sonda du pied et du regard l'abîme béant; son pied rencontra un vide effrayant, son œil ne distingua rien. Seulement il entendit, à des profondeurs qui lui parurent immenses, le murmure d'une rivière ou d'une cascade roulant sur des roches. Chercher son salut dans un pareil mystère, c'est trouver la mort à coup sûr.

A droite du précipice s'ouvrait un chemin sur un espace de cent pas environ: c'était l'unique ressource des fugitifs; mais en s'y hasardant, ils se montraient à Fabulé et risquaient d'être pris. Il leur fallut bien cependant recourir à cette suprême extrémité.

Sans qu'ils eussent pu s'apercevoir des manœuvres du chef, celui-ci n'était plus qu'à quelque distance de leur retraite. Au moment où ils allaient s'élancer dans le chemin découvert dont j'ai parlé, Fabulé, qui tenait toujours Lucinde captive dans ses doigts de fer, se dressa devant eux. Il y eut un mouvement de surprise mêlée d'exclamations de part et d'autre dans cette rencontre soudaine et qui ressemblait à un choc.

Les cris et les quelques paroles qui s'échangèrent simultanément en ce rapide moment d'hésitation, éclairèrent la situation aux yeux de tous.

— Lucinde! s'écria Antillia, sauve-moi! sauve-moi! Va prévenir Macandal!

— Maîtresse, fuyez, pendant que je vais me battre contre Fabulé, avait dit le nègre.

— C'est donc toi qui avais enlevé mademoiselle Antillia? murmura Lucinde en s'adressant à Fabulé, et elle ajouta: — Pauvre Macandal!

Ce furent ses dernières paroles. Par un effort qui laissa entre les mains de Fabulé une poignée de ses



cheveux, Lucinde avait tenté de fuir. Mais avant qu'elle eût fait dix pas, Fabulé l'avait ressaisie, et, d'un coup de *bangala*, l'avait étendue morte à ses pieds.

Antillia, qui entendit le râle de la jeune négresse, poussa un cri de douleur.

Fabulé bondit comme un tigre au-devant des deux fugitifs; le nègre se jeta entre lui et Antillia, en criant à celle-ci :

— Partez, maîtresse, partez! Autant que je meure tout seul.

XIII.

La lutte entre Fabulé et le nègre avait été assez longue pour laisser à la jeune fille tout le temps nécessaire d'assurer sa fuite. Cette lutte se termina par la mort de son adversaire, que Fabulé parvint à étrangler. Ce second crime, dont il venait de charger sa conscience, déjà si pesamment chargée, lui était nécessaire.

Le point principal était qu'il ne restât personne qui pût aller démentir l'accusation portée contre Macandal, accusation dont lui, Fabulé, devait recueillir tous les fruits.

Le chef *marron* songea ensuite à faire disparaître les corps de ses deux victimes; il traîna le cadavre du nègre, ainsi que celui de Lucinde, jusqu'aux bords du précipice et les y fit rouler l'un après l'autre.

Cette manière d'inhumation accomplie, Fabulé reprit le chemin de son camp pour y faire ses préparatifs d'attaque. Il avait eu soin à l'avance de se mettre en rapport avec les Caraïbes, sur le concours desquels il faisait grand fond.

Grâce au dévouement du malheureux nègre, qui avait si généreusement sacrifié sa vie pour lui donner le temps de fuir, Antillia était parvenue à franchir le chemin découvert et avait gagné les bois, où ses traces pouvaient échapper de nouveau à Fabulé.

Elle marcha toujours avec une énergie que doublaient l'espoir du succès, d'une part, et de l'autre, la crainte de retomber au pouvoir du chef *marron*. Elle se trouva, au point du jour, au plus profond des bois de la montagne Pelée, haletante, épuisée, ignorant la direction à prendre pour regagner son habitation, et craignant maintenant de s'aventurer dans les chemins impraticables où la Providence l'avait conduite saine et sauve pendant les ténèbres de la nuit.

L'affaissement succéda, chez Antillia, à l'énergie des premiers moments. Par quel miracle parviendrait-elle à sortir de la situation désespérée où elle se trouvait réduite?

Antillia s'agenouilla au pied d'un arbre et pria Dieu de la soutenir dans sa faiblesse ou de lui donner l'inspiration à laquelle elle devrait son salut.

Après avoir passé une partie de la journée en prières et en larmes, elle essaya de se frayer un passage à travers ce désert silencieux et terrible qui était pour elle comme une immense prison.

La fatigue et l'émotion lui avaient enlevé toutes ses forces. La peur paralysait en même temps le reste d'énergie que lui donnait le sentiment du danger extrême auquel elle était exposée. Elle erra pendant quelques heures au milieu de ces grands bois, où les racines gigantesques des arbres formaient des ponts à des abîmes sans fond et à des rivières au lit torrentiel.

Antillia franchissait ces ponts, se plongeait dans des mers d'herbes plantureuses, se jetait dans des sentiers dont les sinuosités mystérieuses la remenaient souvent au point même d'où elle était partie. Elle ne pouvait se rendre compte de la direction qu'elle prenait. L'épaisse muraille de la forêt lui dérobait la vue de la mer, but vers lequel elle devait marcher, certaine qu'en s'approchant du rivage, elle rencontrerait quelque habitation. Mais à mesure qu'elle s'élevait, la forêt semblait monter; trouvant toujours devant elle ce voile d'impénétrable verdure qui lui cachait l'horizon, et dans l'impossibilité de s'orienter, ne courait-elle pas le risque, en descendant vers la mer, d'aborder à un des carbets où les Caraïbes avaient établi leurs repaires?

Le troisième jour, Antillia se trouvait sur un des versants de la montagne; elle aperçut enfin, par-dessus la cime des arbres, l'horizon d'une mer mugissante. Par moment le bruit formidable des vagues, bruit lointain qui grondait comme un sourd tonnerre, arrivait jusqu'à elle. Ce fut pour la jeune créole l'indice qu'elle se trouvait dans le nord de l'île où la mer a toujours ce caractère de violence; les colons n'y avaient encore fait que des tentatives, plusieurs fois abandonnées, d'établissement.

Cette partie de la Martinique était encore, à cette époque, la propriété disputée des Caraïbes et défendue pied à pied par les débris de la race primitive.

Antillia hésita à se diriger de ce côté. Elle s'assit triste, désespérée, et demandant à la réflexion et à la prière conseil sur le parti à prendre. Quand la nuit fut venue, elle distingua les feux allumés par les Caraïbes le long de la mer.

La pauvre enfant ne savait pas, au milieu des anxiétés qui agitaient son cœur, si elle devait plus se fier aux Caraïbes qu'aux nègres *marrons*, ou si elle devait se laisser aller au hasard de cette fuite à travers les forêts de la montagne Pelée.

Elle prit tout à coup un parti extrême; elle se leva et marcha droit au carbet des Caraïbes, où elle

n'espérait pas cependant pouvoir parvenir avant le lendemain matin; mais elle surmonta courageusement les fatigues et les dangers de cette course nocturne, dans la pensée que les feux allumés par les Caraïbes lui serviraient au moins de phares pour l'empêcher de s'égarer.

A mesure que les accidents du terrain lui permettaient de découvrir un horizon plus rapproché, elle apercevait, glissant sur la mer, dans le direction du rivage, une foule de petites pirogues dont les feux des torches se confondaient, dans les lames agitées, avec le reflet des étoiles. C'étaient des pirogues de Caraïbes, accourant évidemment à un de ces rendez-vous où ces légions de sauvages se réunissaient fréquemment pour quelque grand complot contre les colons.

Cette circonstance devait arrêter la résolution de la jeune fille. S'il s'agissait d'une conspiration contre les blancs, c'en était fait d'elle, vraisemblablement; mais Antillia savait aussi quelle vénération mêlée de terreur les Caraïbes avaient conservée pour le nom de du Parquet, en souvenir du fondateur de la colonie, dont la tradition s'était perpétuée parmi les sauvages, qui l'avaient surnommé « leur père » en même temps que « le général terrible. »

Antillia se résolut à invoquer ce souvenir et à faire valoir le sang des du Parquet, qui coulait dans ses veines, pour commander au moins le respect à ces infatigables ennemis des colons. En fin de compte, elle pensa qu'au pis aller elle deviendrait, entre les mains des Caraïbes, un otage, et que sa rançon pourrait être payée par quelque concession qui éviterait une lutte nouvelle et l'effusion du sang.

Antillia poursuivit donc sa route, et arriva au point du jour au camp des Caraïbes. Elle se fit conduire vers le *boyez*, ou chef, qu'elle reconnut pour l'avoir vu souvent venir en mission auprès des colons. Elle lui raconta la série d'aventures et d'événements auxquels elle devait sa présence au milieu d'eux. Antillia ne se trompa point sur l'influence qu'exerçaient sur les Caraïbes et le nom qu'elle portait et sa parenté avec les du Parquet. La jeune créole fut bien plus surprise encore en apprenant qu'elle était la cause de cette réunion.

Le *boyez* lui confia que c'était sur une invitation de Fabulé qu'il s'étaient rassemblés dans le but de l'arracher des mains de Macandal accusé de l'avoir enlevée; que le dessein de Fabulé était, après avoir détruit son rival, de tourner ses attaques contre les colons, aidé par les Caraïbes, à qui il avait promis le partage de l'île.

Le récit d'Antillia, qui démasqua la trahison de Fabulé, indigna le *boyez*.

— Ce soir, dit-il à la jeune fille, je te conduirai chez ton frère; et, au lieu de marcher contre Macandal, nous irons porter nos secours aux colons.

Les Caraïbes ayant construit une sorte de palanquin dans lequel ils couchèrent Antillia, se mirent en route vers la fin de la journée.

Racontons maintenant les événements qui s'étaient accomplis simultanément avec ceux que l'on vient de lire.

Madame de Saint-Chamans, était partie pour son entrevue avec Henri; elle y avait mis d'autant plus de hâte que Du Buc, ainsi qu'elle l'avait conseillé à la Varenne, avait été désigné pour commander une compagnie dans l'expédition contre Macandal, tandis que d'Autanne, avait été placé à la tête des milices du Prêcheur, appelées sous les armes au cas d'une invasion des nègres *marrons*.

La présence de Claudine dans cette maison pleine de deuil, où le sang et les larmes avaient coulé par sa faute, sinon tout à fait par ses ordres, impressionna vivement la comtesse. Il faisait nuit quand elle frappa à la porte d'Henri, qui se tenait assis au fond de la galerie de l'habitation, dans ce même fauteuil où était son père au moment où il fut assassiné.

Henri, le front appuyé dans ses deux mains et les coudes sur une table, réfléchissait sur les lugubres événements qui avaient déchiré sa vie depuis quelques jours; et en se rappelant ces tristes scènes, il encourageait son cœur aux luttes plus terribles encore qui se préparaient.

Au bruit què fit la porte en tournant sur ses gonds rouillés, Henri leva la tête; à la lueur vacillante de la lampe, il aperçut, sans les distinguer, les formes immobiles d'une femme.

Il se dressa pâle comme un homme qui, sortant d'un rêve, croit voir l'illusion se continuer. Les bras étendus, il s'écria :

— Antillia! Antillia! Est-ce toi?

L'accent avec lequel Henri poussa ce cri dans lequel il y avait un déchirement sympathique; l'aspect funèbre de cette longue pièce à peine éclairée, au fond de laquelle se tenait ce jeune homme pâle et en grand deuil, imposèrent à la comtesse. Elle se sentit défaillir et s'appuya contre la porte; la parole expira sur ses lèvres.

— Répondez donc, dit Henri d'une voix plus forte, qui êtes-vous?

Il fit quelques pas. Madame de Saint-Chamans rappela son courage et s'avança résolûment au devant d'Henri :

— Non, dit-elle, sur un ton plus rassuré, je ne suis pas votre sœur; mais je viens pour vous la rendre.

— Vous ici! s'écria Henri en levant les deux bras comme s'il eût voulu écraser la comtesse.

Celle-ci, en voyant le geste d'Henri et devinant

le trouble qui l'agitait, acheva de reconquérir tout son calme et tout son sang-froid.

— Le temps presse, monsieur, dit-elle, prenez garde que la colère et la douleur ne vous fassent oublier qui je suis, lorsque je viens, au péril de ma vie, vous rendre un signalé service.

Henri ne put se défendre d'être dominé par le ton de dignité et de superbe convenance qu'avait pris madame de Saint-Chamans pour s'exprimer ainsi.

— Parlez, alors, parlez, au nom du ciel!

— M. d'Autanne, on vous a trompé sur l'auteur du double crime qui a jeté un double deuil dans cette maison. Et à cette heure on poursuit, le mousquet et l'épée au poing, un innocent. Ce n'est point Macandal qui a tué votre père, ce n'est point Macandal qui a enlevé votre sœur.

— Qui donc alors? s'écria Henri en bondissant sur son siége ; qui donc est le coupable?

— L'homme qui a assassiné votre père, reprit la comtesse, l'homme qui a enlevé votre sœur... c'est Fabulé! Et celui qui a commandé cet assassinat et ce rapt, par conséquent l'auteur véritable de ce double crime, c'est le marquis de la Varenne!

— Le marquis de la Varenne! s'écria Henri... Pourquoi? dans quel but? C'est impossible!... Mais quel intérêt pouvez-vous donc avoir à inventer cette accusation horrible?

— Ah! vous avez oublié, M. d'Autanne, reprit la comtesse sur un ton de perfide insinuation, l'antipathie que vous inspiriez à M. de la Varenne à bord de la frégate; l'humiliation que votre parole hautaine lui avait infligée; vous avez oublié, ou plutôt vous ne saviez pas comme je le savais, moi qui ai été sa confidente, la haine qu'il professe pour les colons?

— Mais cela ne suffit pas, interrompit Henri, pour commettre de telle infamies!

— Vous doutez encore? Mais ce qui vous convaincra peut-être de la culpabilité et de la complicité du marquis, c'est ce que vous paraissez avoir oublié aussi : l'amour de la Varenne pour votre sœur, et votre refus de lui accorder sa main. Oh! pour lui, c'était le rêve de son despotisme; obtenir votre alliance par une alliance semblable et faire de vous un complice de ses plans de domination.

Henri écoutait avec attention la comtesse; il ne combattait plus ses accusations; déjà il ne doutait plus. Les faits que madame de Saint-Chamans invoquait avaient une apparence de vérité qui ne permettait plus aucune hésitation.

— Oh! ce n'est pas tout, reprit Claudine, qui se sentait victorieuse; M. de la Varenne n'a pas vu d'autre cause à votre refus que l'affection qui lie Antillia à M. Du Buc. Qu'a-t-il fait? Il a désigné M. Du Buc, le seul des officiers de milice à qui cet honneur ait été réservé, pour marcher contre Macandal dans cette expédition dont le but est de détourner l'attention des colons. N'est-il pas évident que M. de la Varenne a espéré voir M. Du Buc succomber dans cette campagne? Qui sait même si...

— Assez! fit Henri, sans laisser la comtesse achever sa pensée. Je devine, et sur mon âme, ce serait abominable!...

— C'est pourtant vrai, ajouta madame de Saint-Chamans avec une conviction qui pénétra jusqu'au fond de l'âme d'Henri et en chassa le dernier fantôme du doute. Le dessein de M. de la Varenne est assez facile à comprendre. Que veut-il? Paraître arracher mademoiselle d'Autanne à des dangers qu'elle n'aura pas courus; et Du Buc mort, assassiné peut-être, prétendre à obtenir la main de votre sœur en récompense d'un service imaginaire.

Il y avait dans tous ces faits, habilement présentés par madame de Saint-Chamans, et avec une apparence de vérité saisissante, tous les éléments d'une accusation écrasante contre la Varenne.

Henri se promenait dans la longue galerie de sa maison, en proie à une vive agitation; madame de Saint-Chamans suivait tous ses mouvements, avec curiosité et avec intérêt en même temps. Le jeune créole revint s'asseoir brusquement, et fixa sur la comtesse un regard dont celle-ci comprit toute la signification.

— Oh! fit-elle, vous êtes étonné de ma conduite, monsieur d'Autanne, et vous cherchez à percer le motif qui me fait agir de la sorte?

— C'est vrai, madame; j'ai lieu, en effet, d'être étonné que vous me donniez cette preuve d'un dévouement si complet, à moi que vous haïssez, à M. Du Buc contre qui vous avez soif de vengeance, à tous les colons enfin qui sont vos ennemis...

— Ah! s'écria la comtesse avec un désespoir indigné, pour haïr M. de la Varenne plus que je ne vous haïssais, vous, M. Du Buc et tous les colons, n'est-ce donc pas assez que le marquis se soit épris pour votre sœur d'une passion qui est ma déchéance, ma ruine, ma mort peut-être? Oh! oui, je le hais aujourd'hui, cet homme, jusqu'à vouloir me venger! Vous n'avez pas besoin d'analyser et de raisonner ma jalousie, puisque vous avez repoussé et condamné cet amour du marquis. Aidez-moi donc dans ma vengeance, en vous faisant rendre justice.

Un dernier doute restait à Henri, ou plutôt un dernier point inexpliqué encore : c'était la conduite de Lucinde. Madame de Saint-Chamans l'attribua à une complicité dans un crime évidemment préparé de longue main.

L'accusation de la négresse contre Macandal, son attachement subit à Fabulé, au point de refuser

le pardon qui lui avait été offert, pouvaient être aisément invoqués comme autant de preuves à l'appui de cette interprétation donnée par la comtesse à la conduite de la négresse.

— Monsieur, dit madame de Saint-Chamans en feignant de se lever pour partir, je n'ai plus qu'une dernière et solennelle parole à vous dire. Je rendrai Antillia à votre tendresse, demain, peut-être ce soir, au plus tôt enfin. Fabulé m'est tout dévoué, et au besoin j'userai de ruse à son égard pour arriver à mon but ; j'en fais le serment.

— Merci, madame, mais M. de la Varenne payera cher cette insulte faite à ma famille !

— Pensez-vous encore que je vous trompe, que je vous tende un piége, monsieur d'Autanne ?

Henri offrit sa main à madame de Saint-Chamans qui comprit, au tremblement de cette main qu'elle avait conquis le jeune créole par la reconnaissance.

— Maintenant, dit Henri avec émotion, j'ai foi en vous, madame; mais reprit-il, ne mettez-vous pas quelque condition au service que vous me rendez ? Quelle que soit cette condition, et du moment que vous aurez rendu Antillia à mon affection, je tiendrai l'engagement que je prends à mon tour vis-à-vis de vous.

Le moment était solennel pour madame de Saint-Chamans, elle domina son émotion et d'une voix ferme :

— Oui, monsieur d'Autanne, service pour service, soit ! Et vous ne me refuserez pas celui que je vais réclamer de vous. Il y a un homme qui m'a insultée, qui m'a calomniée, calomniée, entendez-vous ? et que ma justice recherche pour lui faire expier sa lâcheté. Cet homme est en votre pouvoir et au pouvoir de M. Du Buc, il faut me le livrer.

Henri avait pâli et s'était levé avec un désespoir marqué.

— Hésitez-vous donc ? demanda la comtesse.

— Non, madame, ma parole est engagée, quand bien même la reconnaissance ne me ferait pas un devoir de vous rendre Dubost ; mais...

— Quoi donc ? fit Claudine en tremblant.

— Dubost est entre les mains de Macandal.

— Entre les mains de Macandal ! répéta machinalement la comtesse... Tout est donc perdu !

Elle tomba dans un accablement profond, cherchant à ressaisir, au milieu de son trouble, le fil de sa pensée toujours si nette et si féconde en ressources. Henri, de son côté, était en proie à une vive agitation. Son esprit se reportait vers Macandal, victime d'injustes attaques, alors que son dévouement aurait pu, au contraire, si bien le servir dans cette circonstance.

Pour la comtesse c'était tout l'échafaudage de ses rêves et de ses vengeances qui venait de s'écrouler. Henri donna une interprétation aux larmes de rage qui coulaient le long des joues de cette femme, aux agitations de ses doigts, aux palpitations de sa poitrine où grondaient de sourds rugissements. Il avait compris que cette amitié subite de madame de Saint-Chamans était intéressée, et qu'elle serait inflexible dans ses exigences ; enfin que le retour d'Antillia était impitoyablement soumis à la restitution de Dubost entre les mains de sa femme.

— Monsieur d'Autanne, dit tout à coup la comtesse, il faut que vous vous rendiez au camp de Macandal et que vous en rameniez Dubost. L'accès de ce camp vous sera facile, grâce au guide que je vous donnerai ; car les compagnies expéditionnaires ne peuvent pas, avec leur inexpérience des chemins de la montagne, en avoir approché d'assez près pour arrêter votre tentative.

— Mais, fit observer Henri, c'est déserter mon poste. Je suis commandant ici des troupes de la milice...

— Il le faut, monsieur ! répéta madame de Saint-Chamans avec un tel accent de résolution, que Henri, interdit, ne trouva rien à répliquer, sinon qu'il serait impossible de négocier la restitution d'un prisonnier blanc avec un chef de *marrons* attaqué par les blancs.

— Vous lui garantirez la paix et vous rendrez publiques, à votre retour, l'innocence de Macandal et la trahison de la Varenne.

La comtesse avait compté sur cette dernière déclaration d'Henri pour ameuter les créoles contre le marquis, et hâter le dénoûment qu'elle avait préparé.

— Dans deux heures, vous serez en route pour la montagne Pelée, monsieur, dit-elle en se levant et en entraînant Henri vers la porte; moi pendant ce temps, je verrai Fabulé, et demain je vous donne rendez-vous chez moi, à Saint-Pierre. Si vous me ramenez Dubost, je vous rendrai votre sœur. Venez, monsieur, allons rejoindre votre guide.

— Qui est ce guide à qui vous me confiez, madame ?

— Un guide sûr... le chevalier de Maubrac. Mais venez donc, monsieur !...

Henri ceignit son épée, s'arma de pied en cap, et se laissa entraîner par madame de Saint-Chamans plutôt qu'il ne la suivit.

Une heure après ils avaient atteint l'ajoupa de Maubrac ; celui-ci dormait d'un profond sommeil.

Quelque répugnance qu'éprouvât Henri à se trouver en compagnie, et pour ainsi dire sous la surveillance de cet aventurier, il se mit en route avec lui pour le camp de Macandal.

La comtesse prit la place de son frère dans le hamac qui meublait l'ajoupa et attendit l'effet du signal qu'avait fait Maubrac pour appeler Fabulé.

XIV.

L'expédition contre Macandal avait eu au début plus de succès qu'on n'aurait pu le croire. Ce succès prépara tous les événements qui suivirent et que nous allons raconter.

A peine les compagnies expéditionnaires se furent-elles engagées dans les sentiers de la montagne Pelée, ayant à leur tête le marquis de la Varenne lui-même, qu'elle rencontrèrent deux nègres *marrons* que la présence des troupes mit d'abord en fuite. Ces deux nègres déclarèrent appartenir à la bande do Macandal, mais ils refusèrent, même au prix de leur grâce, de servir de guides aux troupes.

Toutes les séductions possibles les ayant laissés inflexibles, le marquis de la Varenne ordonna d'user de violence et de rigueur à leur égard. L'un de ces deux malheureux fut fusillé sous les yeux de son camarade; frappé de terreur, celui-ci s'engagea à conduire les soldats à travers les sentiers sinueux où ils avaient grand'peine à avancer.

La présence des troupes signalée au camp de Macandal, y jeta l'alarme. Le mulâtre, quoique surpris par cette attaque soudaine et inattendue, opposa aux assaillants une vigoureuse résistance.

Habitués à cette guerre de montagnes, de précipices et de rochers, les nègres *marrons* n'eurent pas de peine à intimider les blancs et à leur faire perdre promptement une partie du terrain conquis. Les plus hardis d'entre ceux-ci, encouragés d'abord par une première victoire inespérée qu'ils devaient à une trahison, payèrent de leur vie leur audace. Toutes les armes étaient bonnes et faciles aux nègres; à défaut de mousquets et pour suppléer l'insuffisance de leurs flèches et de leurs arcs, et dans l'impossibilité où ils étaient de se servir de leurs couteaux et de leurs *bangalas*, ils lancèrent sur les assaillants, des troncs d'arbres et de volumineux blocs de rochers qui bondissaient le long des flancs de la montagne, écrasant les assaillants de leur poids énorme, décimant leurs rangs comme eussent fait des boulets de canon ou un feu d'artifice de mitraille.

Les blancs comprirent, alors plus que jamais, la puissance formidable des nègres *marrons*. Ils eussent peut-être battu en retraite s'ils n'avaient été soutenus par l'espoir des secours, qu'ils attendaient de Fabulé, dont la bande était seule capable de lutter à armes égales avec les nègres de Macandal.

Celui-ci, que l'invasion des blancs dans la montagne avait autant affligé que surpris, éprouva une profonde déception quand, du haut d'un arbre qu'il avait choisi pour observatoire, il reconnut Du Buc à la tête d'une des compagnies. Macandal conclut que c'en était fait de lui et qu'il fallait que sa ruine fût bien résolue par les colons, pour que Du Buc, et peut-être Henri d'Autanne, prissent part à cette expédition. Sa dernière illusion s'effaça; sa plus chère croyance venait de s'éteindre.

— Je suis bien malheureux ! s'écria-t-il en frappant sa large poitrine, mes meilleurs amis m'abandonnent! Je suis trahi par ceux-là même pour qui j'eusse donné ma vie !

Il ne restait plus à Macandal que la vengeance. Un projet terrible jaillit de son cerveau.

— Mort aux blancs! dit-il en étendant son *bangala* du côté de la petite armée expéditionnaire. Jusqu'au dernier ils périront tous. Le sol de la Martinique boira le sang des blancs !

Macandal s'assit sur le bord d'un rocher, et laissa tomber dans ses deux mains sa tête pensive et lourde du vaste plan qu'il venait de concevoir. Ce plan consistait à aller proposer à Fabulé, qui ne manquerait pas d'accepter, croyait-il, une alliance contre les blancs, une dévastation complète de la colonie, le meurtre enfin, le pillage et l'incendie.

Une dernière pensée, au milieu de ces pensées de sang, s'épanouit sur le visage de Macandal et dessina un poli infernal sur ses lèvres. L'image d'Antillia venait de passer devant ses yeux; il s'y arrêta comme devant le souvenir le plus riant de sa vie; il en fit l'espérance la plus glorieuse de cette horrible et implacable guerre qu'il allait déclarer à toute une race d'hommes. Son amour pour la jeune créole, que son respect et son dévoûment avaient refoulé jusqu'au plus profond de son cœur, se réveilla plein d'ardeur et allumé par la joie féroce de la vengeance.

— Oh! s'écria-t-il, ce sera là le dernier degré où montera mon orgueil satisfait !

Macandal se leva alors en faisant tourner entre ses mains, avec la rapidité de l'éclair son *bangala*. Ce geste et cette évolution traduisaient toutes les menaces et toutes les résolutions dont son cœur était plein. Il s'assura que la masse de troncs d'arbres et de rochers qu'il avait fait rouler sur les assaillants formait un rempart suffisant pour fortifier son camp contre toute attaque; il donna ensuite des ordres secrets à ses deux lieutenants, et se mit en route pour le camp de Fabulé, en dissimulant son départ de peur que son absence ne jetât le découragement parmi ses soldats.

Macandal comptait sur son courage et beaucoup sur l'imminence du danger qui, dans sa pensée, les menaçait tous deux, pour décider son rival et son

ennemi à accepter une alliance qui devait être fatale aux colons.

Parvenu aux abords du camp de Fabulé, Macandal s'arrêta un instant. Une grande émotion l'avait saisi au cœur. L'énormité de l'acte qu'il conspirait d'accomplir, la complicité de Fabulé qu'il allait demander, le tableau des crimes atroces qu'il serait appelé à commettre, peut-être aussi la grandeur du rôle qui se préparait pour lui se présentèrent à son esprit.

Il éprouva comme une hésitation, peut-être même un fatal pressentiment. Après un moment de réflexion, il triompha cependant de sa timidité et s'aventura en escaladant les rochers et les arbres, dans le dernier sentier qui conduisait au camp de Fabulé.

Macandal ne fut pas surpris, autant que nos lecteurs pourront l'être, du calme complet qui régnait dans le camp du nègre. On se souvient que celui-ci avait promis son concours aux blancs dans l'expédition contre Macandal. Fabulé, qui avait accueilli avec enthousiasme les ouvertures qui lui avaient été faites à ce sujet, avait ensuite manqué au rendez-vous du champ de bataille, et s'était tenu sur la réserve en différant le moment de tenir sa promesse.

X. EYMA.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN DRAMATIQUE.

Les honneurs de la quinzaine dramatique ont été pour les théâtres lyriques. L'Opéra a rappelé sur ses planches un ténor que le public avait vu partir avec regret et qu'il a vu revenir avec des témoignages non équivoques de sympathie ; je veux parler de M. Renard. Cet artiste, qui n'a jamais eu que des succès sur la scène de l'Opéra, avait été congédié, on ne sait trop pourquoi, mais en tout cas fort maladroitement. Or, il se trouva que ces jours derniers, Gueymard fut indisposé au point que le bruit, heureusement démenti, s'était répandu que ce chanteur habile et laborieux, était à jamais perdu pour la scène; grand embarras à l'Opéra, fort à court, comme on sait, de ténors. Que faire? que devenir? Renard était à Paris, libre de sa voix, dont on lui paye les notes à prix d'or en province et à l'étranger. La direction de l'Opéra offrit donc à Renard de venir reprendre, à mille francs par cachet, sa place à l'Opéra. Renard accepta, reparut sur la scène, et fut littéralement acclamé par la salle, qui était comble. Bon avertissement pour l'administration de l'Opéra, décidée, dit-on, à rengager Renard définitivement. Elle ne saurait mieux faire.

Renard a joué la *Juive*, où mademoiselle Duprez a continué ses débuts, si on peut appeler des *débuts* les faits et gestes d'une cantatrice aussi expérimentée que mademoiselle Duprez dans l'art du chant. Grand a été le succès de la charmante cantatrice. Quel éloge faire d'elle? On a tout dit de mademoiselle Duprez quand on a dit qu'elle est la digne fille de son père. Pour mon compte, je ne sache pas de cantatrice à Paris qui l'égale en ce moment, ni pour la sûreté de la méthode, ni pour le goût, ni pour la passion qui l'anime pour son art. Elle est d'un bon et d'un grand exemple pour beaucoup d'autres artistes. A côté de Renard et de mademoiselle Duprez, mademoiselle Marie Sax a obtenu un très honorable succès.

Madame Tedesco a fait sa rentrée à l'Opéra. Personne n'applaudira plus que nous à la rentrée de cette belle artiste dont l'absence s'était toujours fait sentir à l'Opéra. Madame Tedesco a fait sa rentrée dans le *Prophète*, par le rôle de Fidès. Elle a été grandement et chaudement applaudie. Gueymard a prouvé dans le rôle de Jean de Leyde qu'il n'était pas aussi malade qu'on l'avait craint. L'accueil du public lui a prouvé le regret qu'aurait laissé parmi les habitués de l'Opéra, la confirmation de sa maladie. Tout est donc pour le mieux! Renard nous sera rendu, Gueymard nous reste, madame Tedesco nous revient, mademoiselle Duprez obtient triomphes sur triomphes, que manque-t-il pour faire le bonheur de l'Opéra?

Il lui manquait, paraît-il, un ballet; et ce ballet va éclore sous les pas de mademoiselle Emma Livry; le livret est de M. de Saint-Georges, la musique de M. Offenbach, et ce qu'il y a de mieux encore, c'est que mademoiselle Taglioni a réglé ce ballet qui aura nom, dit-on, *Papillon*.

Mario et Ronconi sont rentrés aux Italiens, par le *Barbier*. Tout a été à merveille, et s'il est possible, la musique de Rossini semble deux fois plus belle, interprétée par de tels et de si grands artistes. C'est une fête pour les vrais dilettanti que de pareilles soirées. Mario, nous le tenons pour la saison ; mais Ronconi ne nous donnera que quelques représentations. Il a chanté déjà le *Barbier* et chantera *Rigoletto*, où Graziani, en attendant, nous a fait entendre sa belle voix qu'a secondée merveilleusement celle de mademoiselle Marie Battu.

Madame Viardot a reparu au Théâtre-Lyrique dans *Orphée*, deux mois plus tôt qu'on ne l'avait espéré. Ç'a été une bonne fortune pour le Théâtre-Lyrique dont l'époque du déménagement approche.

On a annoncé la retraite de M. Beaumont de l'Opéra-Comique. M. Beaumont dont la direction avait été heureuse, eût été regretté par beaucoup de personnes. Mais cette nouvelle n'est pas confirmée.

La comédie nouvelle de M. Emile Augier, *les Effrontés*, vient d'entrer en répétition au Théâtre-Français ; on cite parmi les artistes chargés des principaux rôles : MM. Sanson, Regnier, Provost,[1] Got, Delaunay, Mirecourt, Mesdames Plessy et Riquet. On répète au Vaudeville une pièce en 4 actes de MM. Victor Séjour et Raymond Deslandes ; Lafont a été engagé pour le principal rôle.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les fantaisies de la mode nous maintiennent en plein Orient. Les petites vestes, retenues seulement du haut, arrondies du bas et toutes brodées d'ogives, de rosaces et d'arabesques, sont celles qui complètent le costume des jeunes grecques, et les ceintures qui les accompagnent ressemblent à celles des almées et des bayadères. Mais l'esprit parisien sait si bien s'assimiler ce qu'il emprunte aux autres peuples, qu'il compose maintenant avec ces ceintures une toilette gracieuse pour la plus modeste jeune fille. La maison *Lhopiteau*, une de celles où se montre la nouveauté la plus actuelle, la plus élégante et du meilleur goût, varie ces ceintures à l'infini. Les unes, s'élargissant beaucoup du bas, se terminent par un bout carré bordé d'effilé; dans d'autres, ce bout s'arrondit aux deux extrémités et creuse dans le milieu, d'où s'échappe un gland plat; d'autres sont arrondies et terminées par une sorte d'œuf. Ces ceintures, étroites autour de la taille, ont, en avant, une double pointe et sont partagées par une rangée de boutons. Elles sont brodées d'or, d'acier et de jais. Il s'en fait de toutes noires entièrement brodées de jais. Leurs deux pans sont de longueurs très inégales. Beaucoup de ces ceintures ont le ceinturon pareil passant par-dessus l'épaule. Celles dont nous venons de parler peuvent se mettre sur toutes les toilettes, mais on en fait aussi d'assorties à chaque robe, ce qui est une grande élégance. Cet ornement complète les robes auxquelles on ne fait presque plus de volants. A une soirée de contrat deux de ces ceintures faisant le plus charmant effet sur deux robes de mousseline blanche, étaient l'une à bouts arrondis terminés par un gland rond pareil à un œuf, et toute brodée d'épis de paille, l'autre à bouts carrés avec effilé noir et broderie composée de bâtons en biais et de pois paille.

Une autre grande fureur est celle des nœuds-broches de taffetas ou de velours brodé, et des petites manchettes pareilles. Ces manchettes, plates et pointues, pour mettre sur les manches plates, se remplacent pour mettre avec les manches ouvertes, par un bracelet de ruban pareil à ceux qu'on portait il y a quelques années, mais destiné seulement à soutenir un nœud semblable à celui du cou, qui garnit tout le poignet. Ces petites parures se nomment, nous ne savons trop pourquoi, parures Garibaldi.

Une des robes nouvelles de mademoiselle *Pauline Conter*, car nous l'avons dit, chaque robe de nos grandes couturières est maintenant une composition spéciale, est de taffetas violet garni de deux rangées de grecques de velours noir, avec un effilé noir à la partie inférieure de cette grecque. Des plaques de passementerie sont dans chacun des creux que forme le dessin. La manche, très nouvelle, est fendue au-dessus au lieu de l'être au-dessous du bras, et bordée d'une double grecque dans toute sa hauteur. Elle laisse voir par cette ouverture la sous-manche de tulle, et entre chacun des bouillons que forme cette sous-manche passe une petite bande de velours dont le milieu est marqué par une plaque de passementerie pareille, quoique plus petite, à celles qui ornent le bas de la jupe. Un autre genre de manches de mademoiselle *Pauline Conter* est large et froncé dans le milieu et à jockey dans le haut formé par une bande brodée avec double pointe pareille à celle des ceintures, avec la même petite bande avec pointes au-dessus du poignet.

Dans cette maison *Lhopiteau*, où se rencontrent toutes ces charmantes actualités de détails qui font le véritable luxe de la Parisienne distinguée, nous avons remarqué aussi de ravissantes confections. La petite redingote de drap velours de laine violet, que l'on nomme le *coureur*, remplace admirablement pour jeune femme et jeune fille la basquine ajustée qu'elle renouvelle en la perfectionnant. Cette redingote, très longue, et à revers fermant à volonté sur la poitrine, a deux rangs de boutons au corsage, tout autour du vêtement un étroit rouleau d'astracan gris, et autour de chaque poche cachée dans la doublure, une bordure du même astracan. Ses manches, larges et à revers droits, sont ornées de boutons et de bandes d'astracan.

Le *paletot-parisien* est très gracieux aussi, spécialement exécuté en drap gris bordé d'astracan noir et attaché par deux rangs de boutons. Les poches en biais sont garnies de hautes bandes d'astracan. Le dos est droit et sans coutures, et les manches très larges du bas, avec un revers garni d'astracan, seulement en dessus.

Le manteau impérial qui se porte aussi très bien par une jeune femme, convient mieux cependant à une personne âgée. C'est une pelisse de velours à gros plis plats tenant à une pièce d'épaules, avec pèlerine pointue, manches bouffantes et un peu carrées, avec revers de guipure relevé sur les manches bordées en dedans d'une ruche de satin blanc.

Le blanc et le noir continuent à se marier dans toutes les modes. Ils sont unis à l'or dans un délicieux burnous créé pour une illustre étrangère par la maison *Lhopiteau*. Ce burnous, très long et très ample, est garni tout autour d'une bande de guipure noire rehaussée d'or, et son capuchon est terminé par trois longs glands.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par toutes nos descriptions, la fourrure joue un très grand rôle cette année, et l'astracan jouit surtout d'une faveur particulière. On sait qu'il faut aller à la *Reine d'Angleterre*, rue Saint-Honoré, 249, pour trouver en même temps que les fourrures d'un prix réel et universellement établi, celles auxquelles la fantaisie et le caprice prêtent alternativement une plus grande valeur. Aussi les singes noirs du Gabon, les skungs du Canada, les grèbes castors, les loutres marines prennent-ils place dans les splendides magasins de M. *Bougenaux-Lolley* auprès des belles martres zibelines et des martres du Canada. Les confections nouvelles de la *Reine d'Angleterre* ont ce cachet de noble simplicité qui caractérise si bien la grande dame. Ses grands burnous fourrés et ses cols Henri III pour promenade au bois sont de ces objets hautement confortables qu'adopte toujours avec empressement l'aristocratie élégante, de même que les chaudes et moelleuses couvertures de voyage et les tapis de salon dont les magasins de la *Reine d'Angleterre* présentent un bel assortiment.

Si un grand nombre des confections actuelles se garnissent de belles fourrures, dans beaucoup d'autres cette spécialité du luxe est remplacée par celle de la dentelle et de la guipure. Des pèlerines pointues et des bordures d'un riche dessin et d'une exécution distinguée sont fabriquées pour cet emploi par la maison *Violard*, 2, rue de Choiseul, où tant de femmes recherchées vont choisir en ce moment leurs parures pour les prochaines réunions de l'hiver, c'est-à-dire les volants de Chantilly ou d'Angleterre, et la double jupe tout dentelle qui doivent recouvrir une robe de satin ou de taffetas. Les fichus de dentelle qui, avec une robe décolletée complètent si bien une toilette improvisée, les cache-peignes formés d'une barbe de dentelle largement nouée, les petites voilettes arrondies, et tous les charmants accessoires qui se rapportent à la dentelle reçoivent de M. *Violard* cette exécution artistique qui caractérise une fabrication d'élite.

Dans la plupart des fantaisies de la mode, la matière qui sert à les créer a moins d'importance que la façon dont on sait en tirer parti. D'un simple morceau de tulle ou de mousseline sans ornement et sans garniture d'aucune sorte, mademoiselle *Anna Loth* aurait l'art de composer quelque parure gracieuse, parce qu'elle possède à un haut degré le goût, cette qualité innée qui ne se donne pas et qui ne s'imite guère. Ses fichus et ses canezous de mousseline à plis coupés par des garnitures gaufrées ou des ruches mignonnes ont cette jolie simplicité qui convient à la jeunesse. Ses manchettes pointues et ses cols à plis suisses donnent un charmant cachet à une toilette négligée, et ses parures brodées et garnies de dentelle ajoutent beaucoup à l'élégance sérieuse d'une toilette

Mademoiselle *Anna Loth* varie à l'infini ses coiffures, depuis la simple fanchon et le bonnet paysanne de mousseline et de guipure qui embellissent sans aucun apprêt une jeune et fraîche figure, jusqu'aux couronnes de rubans et de fleurs entremêlées des dentelles les plus précieuses. Quelques bonnets à fonds très tombants de tulle blanc recouverts de dentelle noire, sont ornés en dessus d'entrelacements de coques de velours ; d'autres ont un petit voile qui retombe sur le bavolet ; d'autres, tout à fait ronds, sont entourés d'une écharpe nouée, et ont des touffes allongées de fleurs dans la garniture. Un charmant petit modèle arrondi et à larges pattes est tout quadrillé de petites blondes entremêlées d'étroits velours noirs, et a sur le côté une branche de laurier rose. Les riches étrangères qui, en passant rue de la Paix, entrent dans ce magasin de la *place Vendôme*, 28, attirées par les coquettes fantaisies qu'elles y ont aperçues, y sont presque toujours retenues et y retournent ensuite en y trouvant à côté des plus séduisantes futilités tous les objets qui concernent la lingerie sérieuse, établis avec un soin minutieux et combinés avec beaucoup d'habileté.

Les coiffures de fleurs se font généralement rondes, mais les grandes fleuristes parmi lesquelles madame *Tilman*, 104, rue de Richelieu, occupe un rang si distingué, introduisent certaines modifications dans leur composition et dans leur forme. Ainsi, nous avons parlé déjà de la couronne Pompadour, qui se compose de trois petites couronnes de nuances différentes posées irrégulièrement, et de ces petites résilles qui se font de toutes les plantes grimpantes comme la clématite, les liserons, le lierre, etc. Cette fois-ci nous en avons surtout remarqué une tout en branches de pensées, avec des pensées plus grandes sur les côtés, mélangées à des roses et à une branche de lilas, et qui se complète par un diadème de pensées plus larges disposées sur un cercle de laiton qui se pose à part. Nous citerons cette fois :

Une coiffure égyptienne de grandes pensées de velours et de roses, faisant bandeau sur le front, et cache-peigne avec glands d'or.

Une coiffure composée de plumes blanches, de roses et de chêne exotique, d'une grande richesse et seyant à ravir.

Une cérès d'herbe naturelle et d'épis d'or sur le front et en arrière, et de fleurs des champs disposées en cinq touffes distinctes.

Et enfin, une couronne impériale tout en tresses d'or entrelacées avec diadème élevé et trois glands d'or retombant sur le cou. L'écharpe impériale, assortie à la coiffure, se pose en biais depuis l'épaule jusqu'au bas de la jupe. Elle est faite d'une tresse d'or, nouée de distance en distance et entremêlée de glands.

Malgré la saison, on voit encore beaucoup de chapeaux de tulle ornés de dentelle et de velours. La maison de commission *Lassalle et Cie, rue Louis-le-Grand*, 37, vient d'en expédier plusieurs très jolis en tulle blanc, recouverts de dentelle noire et ornés de chicorées de velours, de plumes et de fleurs, principalement de grandes pensées.

Sur les chapeaux de soie piquée, qui sont très en faveur, on met souvent un large nœud à boucles plates, retenu par une agrafe de jais ou d'or. Les nuances préférées sont toujours le violet et le Magenta.

Avec les petites vestes qui, jointes à une simple jupe, complètent un vêtement d'intérieur gracieux et commode, on remplace maintenant les chemisettes plissées par un gilet de même étoffe que tout le reste de la toilette. Une de celles exécutées ces jours-ci par les soins de la maison *Lassalle* pour la fin d'un demi-deuil était en popeline grise,



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Dentelles et Etoffes de la Mon Gagelin, r. de Richelieu 83.

Modes d'Alexandrine, r. d'Antin 14 — Fleurs de Mme de Laëre rue de Richelieu 18.

Rubans et Garnitures en Passementerie de la Ville de Lyon Ch. d'Antin 6.

Bijouterie acier Tavernier & Gousy, fg. Montmartre 13. | Etoffes Meubles de Desvignes-Rives et Cie r. de Richelieu [illegible]

Parfumerie Violet, fr. de S. M. l'Impératrice rue St Denis 317. | Encre de la Mon [illegible] Lassalle [illegible]

avec ornements de moire lilas. La jupe, tout unie par le bas, avait seulement de chaque côté une large bande de moire festonnée en dedans, droite en arrière, et une rangée de larges boutons dans le milieu de ces deux bandes. Le gilet, pointu du bas et boutonné tout du long par des petits boutons lilas, avait des poches bordées d'un biais lilas. Le corsage, boutonné seulement du haut et arrondi du bas, était bordé d'une large bande de moire festonnée en dedans comme celle de la jupe, et les manches larges du bas avaient des revers assortis à tout le reste et de gros boutons en arrière.

La conservation du même principe dans la toilette maintient nécessairement les mêmes conséquences. C'est-à-dire que tant que les vêtements garderont leur extrême ampleur, la crinoline inventée pour les soutenir ne pourra pas disparaître. Et elle durera d'autant plus qu'elle n'est pas, comme ses ennemis systématiques se sont efforcés de le dire, une de ces inventions immuables qui doivent nécessairement rester en arrière de ce qui progresse, mais seulement un système qui peut se mettre en harmonie avec toutes les améliorations introduites dans la toilette. Ce n'est pas à dire que cette faculté soit donnée à tous les modèles de jupes qui ont été créés et que beaucoup de ceux qui ont eu un instant la vogue ne soient devenus importables par les changements qu'ont subis les vêtements de dessus, mais c'est là la raison de la préférence méritée qui s'attache aux *jupes d'acier Tavernier de Lyon*, que représente à Paris la maison *Creusy*, 153, *rue Montmartre*. Non-seulement ces jupes prennent toutes les formes des vêtements qu'elles sont destinées à échafauder (c'est ainsi qu'elles ont retranché leur tournure et suivi la tendance à former la traîne que les robes de ville acceptent à l'imitation des manteaux de cour); mais en prévision du retour aux vêtements étroits depuis si longtemps prédit, M. *Creusy* a composé un jupon que pourrait adopter la plus irréconciliable ennemie des jupes bouffantes. Il donne de l'assurance à la démarche et pose gracieusement les robes, sans en augmenter sensiblement le volume.

Pour remplacer l'étoffe des jupes milanaises qui, quoique variée, se rapporte toujours à un type uniforme, M. *Creusy* en fait fabriquer de nouvelles, qui, sous le nom de *jupes françaises*, nous paraissent destinées à devenir exclusivement celles du confort élégant.

Les petites brassières si bien coupées, si habilement conditionnées et d'un tissu à la fois si souple et si résistant qui se trouvent également dans cette importante maison, l'emportent aussi comme grâce et comme commodité sur presque tous les anciens corsets et sur beaucoup de ceux que l'on prône actuellement.

La toilette des petites filles n'a pas beaucoup varié. Elle se rapproche toujours plus ou moins de celle des grandes personnes, seulement elle est plus uniforme dans ses ornements. C'est ainsi que pour elles, les petits volants qui ne se voient plus guère aux robes de femmes que dans des combinaisons spéciales, sont employés tout unis.

Deux toilettes de madame *Thorel*, 45, *rue Neuve-Saint-Augustin*, qui excelle à habiller ces gracieuses petites personnes, sont :

Une robe de popeline grise, à quatre volants froncés qui couvrent toute la hauteur de la jupe. Chacun de ces volants est bordé d'un biais de taffetas écossais. Le corsage est à échelle par devant et par derrière, et les petites manches à double bouffant et à poignet écossais. Le chapeau rond, de feutre noir, bordé de velours, est orné d'un double nœud écossais, retenu par une agrafe byzantine. Les bottines à guêtres sont de taffetas français gris.

L'autre toilette est une robe de taffetas brun à cinq volants, bordés de velours noirs, un chapeau de velours brun, orné d'un nœud de velours noir et d'une aigrette noire et blanche, un manteau à petit collet et à manches larges en tissu algérien noir et blanc, et des bottines de velours noir.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 619.

TOILETTE PARÉE DE DÎNER OU DE GRANDE SOIRÉE.

Coiffure ornée de plumes rouge-Magenta et de plumes noires; deux de chaque côté retombent en arrière.

Robe *Gabrielle*, de taffetas rouge-Magenta, ornée de dentelles noires. (La robe *Gabrielle*, de la maison *Gagelin*, est sans couture à la taille.)

Le corsage décolleté est garni devant de petits volants ourlés, hauts de 4 centimètres dans le haut et de 3 dans le bas.

Une ruche de dentelle noire, garnie d'une haute dentelle noire, forme la berthe sur ce corsage et se continue de chaque côté sur la jupe, en se rejetant gracieusement en arrière. Cette garniture de dentelle est posée à plat sur la jupe; elle s'arrête sous un gros chou composé de dentelle noire et de taffetas.

Deux barbes de dentelle noire, avec une ruche au milieu, retombent et sont maintenues à plat sur la jupe.

Tout le devant de la jupe, entre les deux garnitures, est garni de petits volants qui vont *crescendo* de la taille vers le bas, l'avant-dernier ayant 10 centimètres.

Le dernier volant, ayant 25 centimètres, fait tout le tour de la jupe; ce volant a une petite tête ruchée dans toute la partie où il est seul.

La manche est courte et bouffante, recouverte d'une dentelle noire qui dépasse la berthe.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours impérial blanc, garni d'une longue plume blanche et de dentelles et doublé de velours noir.

La passe et le fond sont tout à fait unis, le bavolet de velours impérial est très bas; il est garni d'une haute dentelle.

A cheval, sur le chapeau, il y a une *Jeannette* liserée de satin et garnie de chaque côté d'une dentelle.

Une longue plume blanche est couchée à plat sur le chapeau, descend sur la calotte et retombe sur le milieu du bavolet.

Sous la passe, le bandeau se compose d'une touffe de baies d'or, d'où partent deux petites plumes blanches.

Une touffe de baies de sorbier garnit le côté du dessous.

La garniture des joues est de dentelle blanche, avec un petit velours noir (tout ce qu'il y a de plus petit), passé dans les fronces.

Robe de taffetas gris, ornée de ruches chicorées de taffetas blanc et de petites ruches de dentelle noire.

Corsage montant; taille ronde. Le devant du corsage est boutonné devant et forme deux revers bordés d'une chicorée blanche, avec une petite ruche de dentelle noire au milieu.



Les ruches des revers se réunissent et descendent jusqu'à la ceinture au milieu devant.

La manche, très ample, est plissée à la saignée.

Les plis sont cachés sous une patte bordée par la garniture.

La garniture entoure le bas de la manche.

La jupe a huit lés taillés en *pointe* dans le haut : Un devant, un derrière et trois de chaque côté.

Sur chaque couture, il y a une garniture qui descend en s'arrondissant à 12 centimètres au-dessus du bas de la jupe. Toute cette garniture est composée d'une ruche blanche, avec une petite ruche noire, comme celle que nous avons expliquée pour le corsage.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet garni de rubans mauve. Une dentelle forme la passe, et de chaque côté il y a des choux de rubans de taffetas. Le fond est mou et de tulle blanc. Une grande dentelle noire est posée en fanchon ; elle est retenue sur la passe par une grosse ruche découpée et un chou sur le milieu. Quatre épingles d'or reliées par des chaînettes fixent cette fanchon sur le fond. Un volant de dentelle noire retombe en bavolet.

N° 2. Bonnet Marie-Stuart orné de ruban rouge Solferino. Le fond est mou ; il est recouvert par un rond composé d'entre-deux brodés et d'une dentelle-guipure. Un nœud garnit le dessus ; une ruche triple de ruban n° 30 garnit les côtés. Une bande de guipure garnit le tour derrière, partant entre la ruche des côtés et garnissant le cou.

N° 3. Bonnet Charlotte. Fond mou composé d'entre-deux brodés et de valenciennes posés en biais. Deux bandes rehaussées de valenciennes et relevées derrière à la nuque forment la garniture. Une grosse crête de valenciennes garnit le dessus de la tête.

N° 4. Bonnet Fanchon. Deux fanchons de tulle de soie brodé blanc garnies de blondes composent tout le fond. Tout le devant est orné d'une blonde coquillée ayant dans chaque vide une coque de ruban. Un nœud plat du même ruban forme le milieu dessus.

N° 5. Robe de petit enfant. Cette robe se compose de bandes festonnées formant des volants, et de parties bouillonnées coupées par une bande festonnée de chaque bord et froncée en petite ruche. Un entre-deux brodé ondule sur le devant avec petits boutons de linge daus chaque vuide. Sur le côté il y a une grande ceinture.

N°s 6 et 8. Col et manche ; *parure* nouvelle. Ce col et cette manche se composent de petites bandes en *droit-fil*, sur lesquelles sont posées de petites garnitures de mousseline ourlée très froncées. Cette garniture est coupée par des pattes de velours noir. Chou de bouclettes de velours noir. Le poignet est assez large pour laisser passage à la main.

N° 7. Col Louis XIII. Ce col se compose d'entre-deux de guipure posés en biais, séparés par des pattes de tulle-Bruxelles avec fleurs brodées réappliquées. Une haute guipure un peu soutenue garnit le bas.

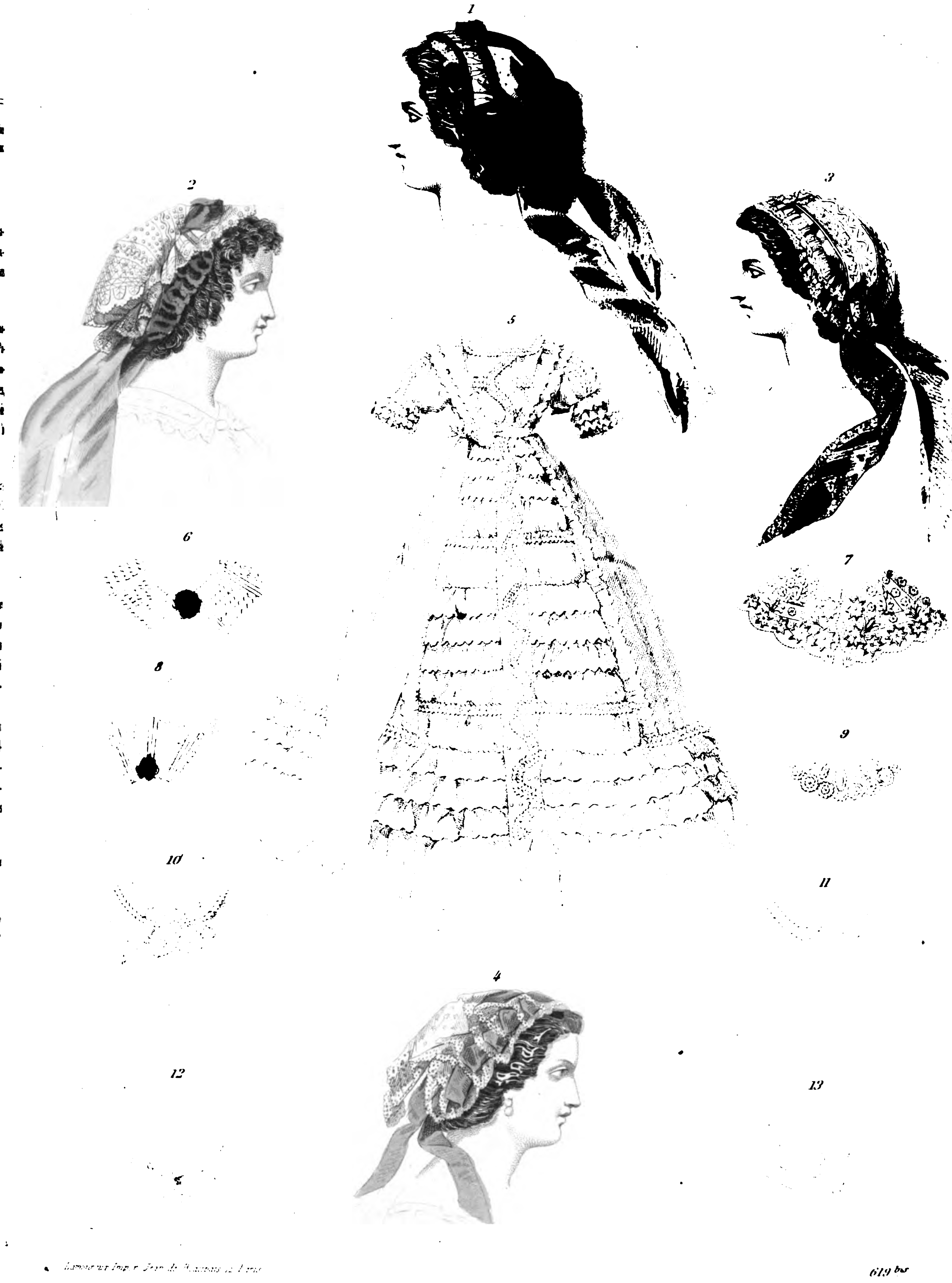
N° 9. Manchette assortie au col n° 7.

N°s 10 et 12. Parure brodée à petites pattes. Le col et la manche se composent de petits carrés de mousseline sur lesquels sont appliquées des fleurs brodées. Chaque petit carré est séparé par un entre-deux brodé. Au col et à côté de la manche il y a une rosette de valenciennes ayant une boutonnière. A chaque extrémité il y a une patte brodée garnie de valenciennes.

N°s 11 et 13. Col et manches simples. Trois petites bandes de mousseline brodée et terminées par un rang de piqûres sont *montées* sur un dessous plat.

Courrier de Paris.

Il y a des chroniques qui peuvent être fécondes en faits, comme il y a des siècles féconds en miracles. Cela dépend du temps, des saisons, de la semaine de l'année où l'on se trouve, de la pluie et du soleil, du froid et du chaud, mais jamais du chroniqueur. — Est-il besoin de le prouver ? Si mes lectrices avaient le malheur de pouvoir jeter un coup d'œil à la dérobée sur l'amas de notes et de petits papiers accumulés devant moi, sur le tas de livres que j'ai à ma droite, de programmes et de prospectus que j'ai à ma gauche, elles ne me plaindraient que de l'embarras où je suis de savoir par où commencer. Actes de probité à signaler, bonnes nouvelles à annoncer à mon public, services à rendre à celui-ci, justice à celui-là, et que sais-je, sans compter les traits



619 bis

de bienfaisance, et les grands dévouements, et les bons livres qui sont de bonnes actions outre qu'ils sont des œuvres de conscience, de cœur, d'esprit et d'intelligence tout à la fois.

Qui de vous n'a entendu parler de la prise de voile de mademoiselle de Beauval, une belle jeune fille, riche et fêtée dans le monde avec lequel elle a rompu soudainement, non par caprice et par dépit, mais avec une résolution inébranlable que lui a inspiré un grand désespoir? Ça été là le sujet de toutes les conversations et de beaucoup de chroniques. Pour ma part, je le confesse, j'eusse souhaité qu'on en parlât moins, et si du fond de sa retraite la nouvelle carmélite pouvait savoir que son acte si grand et si simple a donné lieu à tant de commentaires, je suis convaincu qu'elle le regretterait de toute son âme. On a trop voulu faire de cette cérémonie imposante un spectacle; on lui a donné une mise en scène que, pour mon compte, je blâme très sérieusement. Il ne s'agissait au fond, je le sais bien, que de louer, d'exalter cette résignation, mais pourquoi en faire un bruit si formidable au dehors? Que les assistants de cette scène aient été profondément émus, je le comprends; qu'ils aient frissonné en voyant tomber sous le ciseau la belle chevelure noire de mademoiselle de Beauval, je le conçois; que les larmes leur soient venues aux yeux à la vue de cette jeune fille étendue sur la froide dalle de la chapelle, couverte du drap mortuaire et écoutant vivante le *de profundis* bourdonner autour d'elle, c'est naturel. Mais à coup sûr, ni mademoiselle de Beauval, ni sa famille ne demandaient qu'on donnât une telle publicité à un acte qu'inspiraient à cette jeune fille la religion du cœur et la religion de l'âme. Précisément parce que mademoiselle de Beauval mettait les murs du cloître entre elle et le monde, il était convenable que la publicité s'abstînt de tout cet étalage d'émotion et de larmes.

Est-ce un exemple qu'on entend prêcher? Des résolutions comme celles-là ne se prêchent pas, elles s'accomplissent spontanément, quand on a la vocation et l'âme faite d'une certaine façon. Toutes les saintes femmes qui peuplent les couvents n'y sont point entrées par désespoir d'avoir perdu leur fiancé; tant d'honnêtes personnes qui occupent dans le monde le rang que leur assignent le cœur et l'intelligence ont pu perdre un fiancé, mieux qu'un fiancé souvent, un mari, et elles ont montré le courage qui convient en ces graves circonstances. Il n'y a donc pas à dire aux jeunes personnes : voilà ce que vous devrez faire en telle ou telle circonstance. Il faut laisser agir le cœur. Mademoiselle de Beauval a grand mérite d'avoir pris le voile, telle autre femme peut ne le pas faire sans encourir aucunement le blâme.

Je vous disais bien en commençant que la saison entrait pour beaucoup dans les richesses qui embarrassent un chroniqueur. Il a fait froid, il a fait d'épais brouillards ces jours derniers; c'est plus qu'il n'en faut pour faire surgir dans les mansardes et sur les pavés de Paris de ces milliers de petits drames dont il convient aux bonnes mères de famille de ne laisser ignorer ni les péripéties, ni les dénoûments à leurs enfants; car c'est une occasion d'éveiller dans le cœur de ceux-ci, le plus beau de tous les sentiments, la charité, cette charité qui, selon l'expression de Bossuet « est tout le christianisme ».

Je n'invente pas l'histoire que je vais raconter; elle a une date de quelques jours. Écoutez et apitoyez-vous. Donc, un de ces jours derniers, on vit, à quatre heures du matin, au poste de police du Port-au-Blé, toute une famille, composée de la vieille grand'mère, d'une jeune femme de vingt-trois ans et de ses deux petits enfants. Ces pauvres gens venaient demander asile. Ils grelotaient de froid. Malgré leur dénûment apparent et la souffrance peinte sur leur visage, ils avaient un extérieur de décence et d'honnêteté qui les faisait distinguer à première vue des vagabonds ordinaires et qui prévenait en leur faveur.

Questionnée, la jeune femme raconta, non sans verser des larmes, qu'on les avait mis à la porte d'un garni où ils logeaient à Vaugirard, parce qu'ils n'avaient pu payer une somme de 5 francs dont ils étaient redevables. Ils erraient depuis longtemps dans la nuit froide et humide, et c'est en voyant ses petits enfants près de succomber à la fatigue, que la jeune mère s'était décidée à réclamer du secours.

On s'empressa d'admettre cette malheureuse famille dans le poste et de lui faire place près du poêle. Informé de ce qui se passait, le syndic des forts fit parmi eux une collecte, laquelle produisit 35 francs. En même temps l'une des dames factrices à la Halle offrit de loger gratuitement pendant trois mois ces honnêtes gens.

Ils étaient venus à Paris dans l'espoir d'y retrouver le mari de la jeune femme qui, depuis trois ans, l'avait abandonnée avec ses deux petits enfants. On a recherché cet homme, et l'on a découvert qu'il était employé en qualité de cantonnier dans le service de la salubrité. Il y a lieu d'espérer qu'un rapprochement s'opérera entre le mari et la femme, et que la position de toute la famille s'améliorera.

Est-ce trop demander que de dire aux mères : apprenez à vos enfants combien il y a de misères de ce genre dans Paris, et combien de petits enfants comme les vôtres, meurent de froid et de faim! Les chroniqueurs n'ont pas l'autorité nécessaire pour donner de tels conseils; cette autorité appartient de droit aux écrivains qui, comme M. Jules Delbrück, savent faire de si bons et de si beaux livres, si utiles pour la jeunesse et pour l'enfance. L'exemple, le conseil, l'enseignement, tout cela est de son ressort, et je vous prie de croire, ô mères! qu'il s'en tire admirablement, et de façon à vous plaire, ô enfants!

M. Jules Delbrück s'est dévoué, depuis bien des années, à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse par la plume qu'il manie à merveille. S'il en est parmi mes lectrices qui ne connaissent pas cet aimable écrivain (cela me surprendrait fort), et qui ne savent pas quelle douce et bonne morale il enseigne aux enfants, qu'elles recourent bien vite au charmant et splendide livre que vient de publier M. J. Delbrück sous le titre : *Récréations instructives* (1). Le titre dit beaucoup, la composition de l'œuvre en dit bien davantage. L'idée est ingénieuse; en outre elle est facilement accessible à l'intelligence de la jeunesse, par une heureuse combinaison de magnifiques

(1) Borrani, éditeur, rue des Saints-Pères, 9.

dessins coloriés joints au texte dû à la plume d'écrivains spéciaux dont quelques-uns brillent au premier rang de notre littérature contemporaine. C'est l'instruction pratique et agréable, c'est la morale émouvante et simple ; on s'instruit en ce beau livre, par l'esprit, par le cœur, par les sens tout à la fois. On parle déjà d'étrennes à donner. Puisque le moment approche de prononcer ce mot, parlons-en ; certes, je vous le dis en toute sincérité, je ne connais pas de plus belles étrennes à donner à la jeunesse que l'ouvrage de M. Delbrück.

Ce livre, qui traite de tout et d'une façon si merveilleuse, me fournit matière tout naturellement à vous annoncer un acte tardif, mais bien senti de reconnaissance. Il y avait au commencement du XIVe siècle, un modeste ouvrier nommé *Baptiste* Cambrai, qui le premier tissa cette toilette que vous connaissez tous, et dont beaucoup de personne ne savent peut-être pas le nom de l'inventeur. Baptiste Cambrai a fait la fortune de sa ville natale et de toute une partie de la France. A peine songeait-on même à Baptiste Cambrai, quand ses compatriotes parlaient de la *batiste!* Mais l'un d'eux, un sculpteur de talent et de cœur, M. Guerlain, vient de reproduire l'image de l'humble ouvrier de Cambrai, qui mérite bien à coup sûr de prendre place à côté des plus grands hommes.

De la lecture d'un bon livre, et de l'œuvre d'un bon cœur à de la bonne musique, il n'y a pas loin. Tout ce qui est bon et beau se touche, se ressemble et s'assemble. Sans autre forme de procédé, je vous demanderai si vous avez assisté au concert donné le 17 novembre dans la salle du Grand Orient de France, pour une œuvre de secours? Les artistes de talent ne manquent jamais d'apporter le tribut de leur talent à ces solennités. Ce sont des occasions où ils tiennent à briller, et leur cœur les y pousse plus que l'ambition d'un succès. Au concert dont je vous parle, la foule qui s'y pressait a applaudi avec enthousiasme une pianiste d'un très grand mérite, madame Pithon-Chéret. On ne joint pas plus de sentiment à plus de finesse dans l'exécution ; plus de brillant à plus d'élévation, rarement on rencontre l'émotion unie à tant de sûreté et à une méthode plus complète. Le succès de madame Pithon-Chéret a été complet ; il a été double, car l'artiste et la femme y ont eu chacune sa large part.

J'en appellerais volontiers, pour confirmer mon jugement, à l'opinion de Stamaty, cet habile professeur qui a assez de talent pour enseigner encore aux professeurs! Qui ne connaît le nom de M. Stamaty? Qui ne sait de quel goût il est doué, et quelle science profonde il apporte dans l'enseignement, et quel goût il inculque, à force de patience, à ceux mêmes qui paraissent en manquer le plus? M. Stamaty a une ambition très bien justifiée, celle de faire des professeurs. Il entend rivaliser avec le Conservatoire. Heureusement son talent et son expérience sont à la hauteur de son ambition. M. Camille Stamaty vient d'ouvrir un cours de piano pour les jeunes gens et pour les jeunes filles qui se destinent au professorat et à la carrière artistique. Ce n'est pas un cours ordinaire que celui-là! C'est une véritable école que M. Camille Stamaty a la prétention de vouloir fonder, et tel élève qui obtiendra un premier prix à cette école aura le droit d'en être aussi fier que s'il sortait lauréat du Conservatoire. Je ne puis que mentionner le fait, c'est une bonne nouvelle que je donne. MM. Pleyel et Wolf vous en diront plus long que moi, mais ils ne vous diront pas avec plus de sincérité que je vous le dis, moi : M. Camille Stamaty est un des premiers professeurs de ce temps!

X. Eyma.

MÉLANGES.

Au moment où S. M. l'Impératrice des Français visite l'Écosse, il sera intéressant de connaître à quelle époque remonte la vieille demeure habitée aujourd'hui par la famille Hamilton. Hamilton-Palace, où se trouve en ce moment l'Impératrice, est la plus noble et la plus ancienne résidence d'Écosse ; c'est la seule qui ait droit, après les résidences royales, au titre de palais.

Le château, d'une construction et d'une architecture magistrale, date du XIVe siècle ; il est du style de l'époque d'Elisabeth la Grande et du roi Jacques Ier.

Rien n'égale la majestueuse configuration de cet édifice sévère et élégant à la fois, contrastant avec les riantes perspectives qui l'entourent.

En face s'étend l'île d'Arran, qui forme avec l'île de Brute le comté d'Arran.

Cette île, d'une étendue de plus de 1000 hectares, est baignée par la Clyde, qui la fertilise. Emaillée de prairies, de champs richement cultivés et de bouquets d'arbres accidentés, elle réunit par sa situation exceptionnelle, au prestige du paysage le plus animé, les bienfaits d'un air pur et vivifiant.

Ossian, dit-on, y a passé les dernières années de sa vie.

Hamilton-Palace est à quelques milles de Glasgow.

Le duc actuel est un homme de suprême distinction ; c'est le grand seigneur écossais par excellence ; chez lui s'exerce une hospitalité princière et bienveillante tout à la fois. Il est né le 18 février 1811, a épousé le 23 février 1843 la princesse Marie de Bade, dont il a eu trois enfants : une fille, aujourd'hui mariée, et deux garçons, l'un né en 1845 et l'autre en 1847.

Le duc d'Hamilton, marquis de Douglas et de Clydesdale, possède en Ecosse, outre son gouvernement du palais d'Holy-Rood, cinq résidences seigneuriales, savoir :

Hamilton-Palace, dans le Lamarkshire ; Kinniel House, dans le Linlithgowshire ; Brodick Castle, dans le Butishire ; Ashton Haull, dans le Lancashire, et Easton-Parc, dans le comté de Suffolk.

*
* *

L'Académie des Beaux-Arts vient d'élire un membre dans la section de peinture, en remplacement de M. Hersent.

L'élection a été très laborieuse. Il y a eu douze tours de scrutin, presqu'autant que de candidats ; mais, dès le

premier tour, sur 37 votants les voix se sont réparties sur dix d'entre eux seulement, savoir : M. Hesse, 9 voix; M. Lehmann, 6; M. Meissonnier, 6; M. Signol, 5; M. Larivière, 3; M. Cabanel, 3; MM. Gérôme, Yvon, Rouget, Hébert, chacun 1 voix. Une voix a été perdue.

Au 12e scrutin, M. Signol a été élu par 22 voix contre 13 données à M. Meissonnier; 2 voix sont restées fidèles à M. Hesse.

*
**

Dans sa séance du 16 novembre, l'Académie des Beaux-Arts de Berlin a nommé membres correspondants les artistes français suivants : MM. Fleury et Cogniet, peintres d'histoire, et M. Duban, architecte.

*
**

On fait disparaître en ce moment les échafaudages qui ont servi à élever les nouvelles constructions du palais des Beaux-Arts en face le quai Malaquais. Une grande porte cintrée donnera accès au public dans le nouveau palais. Un double et large escalier de pierre conduira dans la galerie du haut, éclairée du côté du nord par douze fenêtres et par trois baies en œil-de-bœuf. Une spacieuse galerie qui sera, dit-on, consacrée à l'exposition permanente des moulages conservés dans les magasins du Louvre, doit relier les bâtiments dont il s'agit à ceux de l'ancienne école qui occupe, comme on le sait, tout l'emplacement de l'ancien couvent des Petits-Augustins.

*
**

Aux Tuileries, on poursuit très activement de grandes réparations dans un des pavillons du milieu, faisant partie de l'ancien château Philibert Delorme, et l'on remanie, au premier étage, la chambre à coucher de l'Impératrice, qui était celle des rois Louis XVIII et Charles X. Ces travaux ne sont que provisoires, car on est toujours dans l'intention de reconstruire le palais sur un plan entièrement neuf.

*
**

Nous avons déjà parlé du parc de Monceaux et des trouées qu'on y faisait pour faire passer les nouveaux boulevards. Aujourd'hui les travaux de nivellement se dessinent et l'on peut déjà voir que si ce beau vestige des anciennes splendeurs du XVIIIe siècle n'est pas complétement détruit, il sera au moins fortement ébréché. Toutefois, comme il était à peu près interdit au public, le public saura gré de ce dont on va lui donner la jouissance.

Le pont, le château de la Barbe-Bleue, l'antre de Polyphème, la Naumachie seront conservés et restaurés, les beaux arbres des massifs seront respectés. Les fleurs, ce luxe qui manquait à Monceaux, seront prodiguées en plates-bandes et en massifs, comme aux Champs-Elysées, et une nouvelle cascade sera ménagée dans l'un des plus beaux sites.

Le parc sera clos sur trois faces par des grilles d'un modèle uniforme, élevées par les propriétaires riverains. Entre ces grilles et les hôtels à construire, maisons de luxe d'où sera exclu tout commerce, régnera une zone de parterres en bordure sur le parc, dont elle prolongera la vue. Sur la quatrième face, celle qui maintenant est longée par l'ancien boulevard extérieur, s'élèvera une grille dessinée dans le style riche et élégant de la fin de Louis XV. Elle aura des proportions tout à fait monumentales. Le nouveau jardin sera entouré par une allée de ceinture donnant accès aux jardins des hôtels, et traversé par deux allées carrossables de quinze mètres de large. Tout le reste, sur une superficie de deux hectares, sera livré exclusivement aux piétons.

Quatre entrées seront ouvertes : la première en face de l'avenue Monceaux, venant de la place de l'Étoile; la seconde sur l'ancien boulevard extérieur, en face de deux grandes voies projetées à travers la plaine des Batignolles, et aboutissant aux deux côtés de la Rotonde; la troisième sur le boulevard de Malesherbes, et la quatrième sur la rue de Valois, à l'intersection des rues de Lisbonne et de Messine.

*
**

Voici ce qu'on lit dans une correspondance, relativement au nouveau palais de la Bourse de Marseille :

Les dépenses totales de ce monument, évaluées dans le principe à 5 millions de francs, s'élèvent aujourd'hui à 9 millions. M. Lepautre, horloger de Paris, est ici depuis quinze jours avec trois de ses ouvriers; il installe une magnifique horloge, coûtant 38,000 fr. et qui n'a pas son égale dans le monde. Elle est plus belle que celle de la Bourse de Londres, qui passait pour le modèle du genre. Cette horloge a, indépendamment du grand cadran marquant l'heure de Marseille, quatre petits cadrans donnant les heures de Trieste, de Paris, de Cadix et de Constantinople. La grande salle d'honneur de la chambre de commerce est magnifique. Il est question d'y faire une cheminée dont le devis s'élève à 40,000 fr.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

LA DOT D'OLIVETTE.

Kerglus marchait à grands pas, la tête en l'air, le nez au vent, sur la route qui conduit de Brest à Guipavaz. Son chapeau de toile cirée était fièrement posé sur l'oreille; le large col de sa chemise bleue s'étalait avec orgueil sur une veste à boutons de cuivre reluisants comme l'or; son pied, chaussé d'escarpins, était leste et coquet! en un mot, Kerglus avait l'air tout à fait crâne et gentil.

Sa bonne figure ronde souriait et reflétait à peine dix-sept ans, malgré le hâle vieillissant que l'atmosphère marine et le soleil du tropique lui avaient imprimé. Dans ses yeux il était facile de lire le contentement de soi-même, et dans sa marche rapide l'impatience d'un prochain bonheur.

Kerglus, en effet, allait revoir son bourg natal et sa vieille mère, et sa chère sœur Olivette, et sa chaumière, et ses amis. Il était parti mousse; il

revenait quartier-maître, après une expédition de trois années à travers les océans du globe. Son intelligence, sa bonne conduite et son aptitude au travail l'avaient fait remarquer de son capitaine qui l'avait tout de suite pris en affection. Son intrépidité et son sang-froid dans quelques bourrasques épouvantables où la frégate qu'il montait avait été sur le point d'être engloutie, lui avaient mérité son avancement.

De retour à Brest, et près de repartir pour une croisière dans la mer du Nord, il avait obtenu un congé de trois jours, et son intention était de les employer à se divertir royalement. Grâce à ses longues économies et à la générosité de son capitaine, il avait l'escarcelle la mieux remplie de tous les quartiers-maîtres du monde... Il possédait une somme de cinq cents francs.

— Trente-six mille bastingages! murmurait-il en se frottant les mains, je n'ai que soixante heures à moi, mais c'est égal, je saurai si bien les remplir, que ça pourra passer pour un mois de plaisir et de fête. Ah! les amis! nous allons nous divertir joliment, n'ayez pas peur; je ne vous ferai pas ronger du biscuit de mer, ni avaler de l'eau trouble ou salée. En avant le vin! tout ce qu'il y a de mieux! La volaille à la broche! Salut au *guin ardent*. comme on dit au pays; l'eau-de-vie fait la gaieté! Mais, une minute, ma mère et ma sœur avant tout? La moitié de ma bourse pour elles, pour elles mes plus beaux napoléons!

A ces mots il se prit à sauter joyeusement, car la pensée d'une bonne action redouble le bonheur ou console les chagrins.

Bientôt il aperçut le clocher dentelé de son village; son cœur tressaillit; il se prit à courir. Un quart d'heure après, il était devant la gracieuse chaumière de sa famille.

C'était un dimanche; sa mère et sa sœur, assises sur un banc de pierre près de la porte, au-dessous de l'unique fenêtre qui éclairait l'intérieur, filaient leur quenouille; elles semblaient pensives et tristes : leurs regards étaient fixés à terre, et je ne sais quoi de découragé se trahissait dans leurs mouvements. Kerglus s'arrêta un instant à les contempler sans bruit; il vit une larme furtive tomber des yeux de sa mère sur son tablier de toile grise.

A cette vue il sentit que sa gaieté s'envolait et que son cœur commençait à se gonfler. Il s'approcha doucement et vint s'agenouiller aux pieds de la vieille femme.

— Pourquoi pleurez-vous, ma bonne mère? dit-il en la pressant dans ses bras.

La mère Kerglus poussa un cri; alors, reconnaissant son fils, elle éclata de joie, elle le couvrit de baisers et de larmes; puis, voyant les galons d'or qui barraient les manches du jeune marin, elle faillit devenir folle de surprise et de bonheur.

Brave femme! elle aimait son fils, et ce n'était pas sans les plus vifs regrets qu'elle avait consenti à ce que son Kerglus s'engageât dans la marine pour satisfaire un goût déterminé.

— Sainte Vierge! s'écria-t-elle, déjà quartier-maître, mon cher petit! Mais c'est une bénédiction du ciel! Vois donc, vois donc, Olivette, comme ton frère est beau garçon ainsi!

Et elle embrassait encore son fils avec effusion de sorte qu'Olivette, qui avait déposé sa quenouille et qui s'était levée pour souhaiter la bienvenue à Kerglus, ne trouvait pas le plus petit moyen d'en venir à bout.

Enfin les étreintes maternelles se ralentirent, et le jeune marin reçut sa sœur dans ses bras. Sa sœur, plus âgée que lui de quatre ans, avait été pour ainsi dire, sa seconde mère; aussi possédait-elle une bonne part de ses plus douces affections.

Quand la première impression de surprise et d'allégresse se fut dissipée, on rentra dans la chaumière, et tout ce que le bahut renfermait de meilleur en beurre, lard et crêpes, fut proprement étalé sur la table.

Notre ami Kerglus avait, comme nous l'avons vu, des intentions gastronomiques qui allaient jusqu'au raffinement; la collation rustique qu'on lui présentait n'était pas de nature à le séduire beaucoup. Toutefois, il sentit que refuser de lui faire honneur, ce serait sans doute contrarier sa mère et sa sœur empressées à le servir; il s'attabla donc et déjeuna aussi volumineusement que s'il eût été à la table d'Apicius ou de Trimalcion. Il se promettait bien d'ailleurs que la délicatesse de son souper le dédommagerait de la grossièreté des mets qu'il dévorait avec tant d'ardeur.

Tandis qu'il officiait de la sorte, il n'oubliait pourtant pas qu'il avait trouvé sa mère et sa sœur dans la tristesse et dans les larmes. Ils les interrogea sur la cause de leur chagrin avec toute la sollicitude d'un fils et d'un frère; mais elles lui répondirent que leurs ennuis avaient disparu à son aspect, et qu'elles ne s'en rappelaient plus le motif.

— Au diable les petits tourments! s'écria la mère Kerglus en versant à son fils d'un bon vin de Bordeaux qu'elle réservait pour les grandes occasions. Te voilà, mon garçon, nous sommes contentes, c'est tout ce que nous pouvons te dire.

Quand il eut terminé son repas, Kerglus tira gaiement son escarcelle de sa poche; elle était ventrue comme un pingouin; il en desserra les cordons d'un air malin et en versa le contenu sur la table, puis il regarda les deux femmes pour jouir de leur étonnement.



La mère Kerglus et Olivette ouvrirent de grands yeux à la vue de tant d'or et d'argent et le félicitèrent beaucoup sur sa fortune. Le jeune marin se prit alors à compter son trésor, et, faisant deux parts égales, offrit l'une à sa mère et remit l'autre dans son escarcelle. A cette action, la mère Kerglus se leva fortement émue, et embrassa encore son fils avec enthousiasme. Sans mentir, c'était pour la dixième fois au moins ; les larmes ruisselaient de ses yeux. Olivette était dans l'admiration ; elle pleurait. Quant à Kerglus, il croyait avoir fait une chose trop naturelle pour en ressentir la moindre vanité.

— Non, non, mon cher petit, lui dit la mère Kerglus, nous ne prendrons pas tes épargnes; Dieu merci, le peu que nous possédons, joint à notre travail, nous suffit. Garde tout cet argent, il pourra t'être plus nécessaire qu'à nous.

En prononçant ces mots, elle enleva adroitement l'escarcelle des mains de son fils, et, malgré la résistance de celui-ci, elle y remit la part qui lui avait été faite.

— Allez, allez toujours, ma mère, dit Kerglus d'un air fâché, remettez jusqu'à la dernière pièce, qu'est-ce que cela me fait ? Je n'aurai qu'une peine, ce sera de les compter de nouveau.

— Eh! que veux-tu que nous fassions de tout cela, mon bon Kerglus ? lui dit Olivette en lui serrant la main.

— Quand ce ne serait que pour te faire une dot? répliqua le jeune marin avec humeur.

A cette réplique, la mère et la fille échangèrent un regard rapide ; une ombre de mélancolie se répandit sur leur visage ; il y eut un moment de silence et d'hésitation qu'Olivette rompit aussitôt.

— Merci, merci, mon frère, fit-elle d'un air pensif, je te suis bien reconnaissante de ton offre généreuse ; mais je n'en profiterai pas : il est probable que je ne me marierai jamais. Va, garde ton argent et amuse-toi bien avec ; je sais que le marin, quand il descend au port, aime à se refaire des fatigues et des ennuis de la mer.

— Mais, ô sœur plus vexante qu'un requin ! s'écria Kerglus moitié rieur, moitié sérieux, est-ce qu'il ne m'en restera pas assez pour toutes les bombances du monde ? Songez donc que je n'ai pas trois jours à passer avec vous !

A peine avait-il lancé cette exclamation, qu'un jeune paysan de bonne mine entra dans la chaumière. C'était un ancien camarade de Kerglus ; la rencontre fut cordiale et l'on trinqua. Notre jeune marin ne jugea pas à propos de continuer devant témoin le différend relatif au partage de son argent ; il se promit d'y revenir plus tard, et de semer les écus sur la route plutôt que de les garder pour lui. Seulement, tout en conversant de choses indifférentes, il ne manqua pas de décocher de petits traits qui voulaient être piquants, contre l'obstination que certains parents mettent à se refuser aux désirs de leurs enfants.

Son camarade, beau garçon de vingt-deux ans à peine, à l'air doux et bon comme une jeune fille, se rangea de son opinion et déclara formellement que les pères et mères n'existaient que pour le malheur de leur progéniture. Peu s'en fallut qu'il n'arrosât cette déclaration de deux grosses larmes qui venaient de s'arrondir sous ses paupières et qu'il dévora péniblement.

— Eh bien ! lui dit Kerglus étonné, qu'est-ce que tu as donc, mon cher Penaros ? On croirait que tu as envie de pleurer. Es-tu mécontent de ta famille?

— Quoi! tu ne sais pas?... Ta mère et ta sœur ne t'ont donc pas dit...

— Pas un mot de tes peines, mon vieux camarade, répondit Kerglus en lui secouant rudement la main ; peut-on savoir ce qui te chagrine, l'ami?

— C'est bien simple, mon cher Kerglus : je voudrais me marier avec ta sœur; Olivette y consent, la mère aussi ; mais mon père y met une condition.

— Une condition? Et laquelle ?

— Ah ! dame, il existe au milieu de la métairie une grande pièce de terre qui appartient à M. Trévecar, le maître d'école. Eh bien ! mon père veut que ma future m'apporte cette pièce de terre en mariage, afin que je puisse être entièrement chez moi et que je n'aie plus aucune discussion avec M. Trévecar, qui est un peu difficultueux, le cher homme. Malheureusement, notre digne maître d'école ne veut vendre qu'au comptant, et il veut vendre fort cher ; six cents francs ce qui en vaut tout au plus quatre. Ta mère ne peut disposer de cette somme. J'ai voulu faire comprendre à mon père que la possession de cette pièce de terre ne me rendrait pas plus heureux, et qu'à force d'économie je parviendrais à l'acheter plus tard, ça été comme si je chantais. Mon père m'a répondu que j'entendais mal mes intérêts et qu'il me refusait son consentement. Encore tout à l'heure, il m'a répété la même chose.

— Voyez donc quel horrible père ! dit Kerglus en souriant ; il veut à toute force enrichir son fils en le mariant convenablement ! Si ce n'est pas une abomination!

— Eh ! l'argent ne fait pas le bonheur ! s'écria Penaros.

— Non, mais on prétend qu'il y contribue beaucoup, répliqua Kerglus. Allons, allons, ne désespère pas, mon vieux Penaros, reprit-il d'un air singulièrement moqueur ; ma mère et ma sœur, à force de travail, finiront bien par trouver, d'ici à une dizaine d'années, les six cents francs au bout de leurs que-

nouilles. Alors, si tu as la patience d'attendre, nous verrons à vous unir, Olivette et toi. Que diable veux-tu, mon cher ami, mieux vaut tard que jamais! je serai de la noce.

Penaros ne goûta pas la plaisanterie; il devint tout à fait triste. Olivette qui desservait la table, regarda son frère avec une expression de léger reproche. La mère Kerglus le gronda un peu de plaisanter ainsi sur un sujet qui éveillait leurs regrets à tous les trois. Mais la gaieté de tarda pas à revenir.

Le bruit de l'arrivée du jeune marin s'étant répandu dans le village, les gars de l'endroit arrivèrent bientôt pour revoir leur ancien camarade.

On alla au cabaret où les rasades se succédèrent avec une rapidité digne des libations homériques. Kerglus et Penaros burent seuls modérément.

Lorsqu'ils virent que leurs compagnons, fort mal d'aplomb sur leur séant, chancelaient déjà et déraisonnaient de la belle manière, ils s'échappèrent du cabaret. Kerglus alla faire des visites de politesse au maire et au curé, et Pénaros se rendit pour l'attendre à la chaumière de la mère Kerglus. Quand le jeune marin rentra, il était tard, le souper attendait depuis longtemps.

— Il paraît que M. le maire et M. le curé t'ont fait jaser sur tes voyages, dit la mère Kerglus; la soupe aux choux est trempée depuis une heure au moins.

— Bien des pardons, ma mère; je n'ai pas mal jasé, en effet, et, ma foi! j'ai oublié l'heure.

— Bah! nous n'en mangerons que davantage, reprit la bonne femme. Allons, à table! Attaquez la soupe; pendant ce temps-là je vais vous faire l'omelette au lard.

— Et nous nous en lècherons les doigts; car je me rappelle que vous la faites à la perfection, dit Kerglus en servant avec une noble impartialité des assiettes remplies jusqu'au bord... Vraiment, reprit-il, j'avais d'abord envie de mettre en l'air le meilleur cuisinier de Guipavaz; mais j'ai réfléchi que nulle part on ne *fricote* si gentiment que chez vous; et je me suis dit que je serais bien bête d'aller dépenser mon argent pour ne pas manger mieux à l'auberge qu'à votre table. Ai-je bien fait, mère?

— Très bien, mon garçon, très bien.

— Voilà une soupe, dit Penaros, qui ferait revenir un ou plusieurs morts.

— C'est Olivette qui l'a soignée, dit la mère Kerglus, et c'est soigné, on peut le dire, en conscience.

— Ça ne m'étonne pas, répliqua galamment Penaros.

— Eh! eh! l'ami Penaros, dit le jeune marin d'un air taquin et sournois, tu ne serais pas fâché, au retour des champs, de trouver chez toi de la soupe de cette façon. Diable! tu n'es pas dégoûté, mon vieux, et je serais bien de ton avis; avec ça que la petite sœur est gentille et bonne à croquer. Décidément il faut que ton honnête père soit dur à cuire, pour ne pas céder à toutes ces grandes considérations; et, parbleu! il faudra que j'aille le voir pour tâcher de le mettre à la raison, et pas plus tard que ce soir encore.

— Oh! l'ami Kerglus, je suis bien sûr que tu n'obtiendras rien de lui. Quand une fois il s'est mis une idée en tête, le diable ne l'en ferait pas démordre.

— Voyez-vous ça, l'entêté! Mais c'est égal, nous verrons. Suffit.

L'omelette était cuite à point; la mère Kerglus la servit brillante comme un lingot d'or, à côté d'un plat de choux surmonté d'un magnifique chapiteau de lard; puis la bonne femme se mit à table, et il se fit un redoublement dans l'activité des mâchoires de nos quatre convives.

Après souper, Kerglus se rendit chez le père Penaros, tandis que sa mère, sa sœur et son camarade allèrent se promener aux environs du village, dans de jolies avenues tapissées d'herbe fleurie et couvertes d'un berceau de feuillage. On appelle ces avenues des *coulées* au pays. Kerglus les y rejoignit bientôt; il avait l'air contrit et leur annonça que le papa Penaros était inexorable, qu'il ne voulait rien rabattre de son exigence.

En disant cela, Kerglus se mordit la lèvre comme s'il eût voulu réprimer un sourire à la vue de la piteuse mine de son pauvre ami.

— Je te l'avais bien dit, Kerglus, fit Penaros tristement.

— Hélas! que veux-tu, mon cher, il faut bien en prendre son parti.

— Tu en parles bien à ton aise, toi, camarade; si tu étais à ma place...

— Si j'étais à ta place, répliqua Kerglus avec gaieté; peste! je ne désespérerais pas si vite. Ecoute, l'ami, viens demain soir à la maison, après ton travail; nous souperons encore ensemble; n'est-ce pas, mère, que tu ne demandes pas mieux?

— Certainement, certainement, mon garçon.

— Le père Penaros, reprit Kerglus, m'a promis d'être aussi des nôtres pour fêter ma bienvenue en même temps que mon prochain départ. Eh bien! nous lui parlerons de la chose entre la poire et le fromage, comme on dit. Olivette nous soignera encore une soupe dans le genre de celle de ce soir; la mère fera sauter le bouchon de deux de ses bouteille en réserve; tout cela mettra le bonhomme Penaros en belle humeur; et, où le diable s'en mêlera, où je compte bien que ce repas sera celui de vos fiançailles.



Penaros hocha silencieusement la tête, Olivette regarda son frère avec des yeux où se réflétait je ne sais quoi de soupçonneux et d'inquiet. Kerglus prit aussitôt l'air le plus calme et le plus insoucieux du monde. Quant à la mère Kerglus, elle ne songeait en ce moment qu'à la composition de son souper pour recevoir le plus honorablement possible son compère Penaros.

Le lendemain soir, Olivette dressa la table, elle la couvrit d'une nappe blanche, luxe inouï chez les pauvres paysans bretons. Au lieu de cinq couverts, la jeune fille en mit dix; car son frère avait invité dans la journée cinq personnes de plus. Le père Penaros et son fils furent les premiers arrivés; puis vinrent deux parents des Kerglus et deux des Penaros.

On n'attendait plus que le jeune marin et un convié dont on ignorait encore le nom. Kerglus arriva enfin; il était accompagné du notaire de l'endroit.

— Voici monsieur le notaire, dit Kerglus; il veut bien honorer notre souper de sa présence. C'est bien aimable à lui, n'est-ce pas?

Tous les conviés s'inclinèrent devant le nouveau venu, homme d'une apparence toute rustique; sa physionomie était ouverte et spirituelle.

— Bonjour, mère Kerglus, bonjour, père Penaros, bonjour la société, dit-il en riant. Eh bien! il paraît que nous soupons ensemble. Oh! oh! ça sent la chair fraîche ici! Gare les indigestions!

Les conviés se prirent à rire à gorge déployée. Il y avait dans ce bon gros rire quelque chose qui sentait un appétit dévorant.

— A table! s'écria la mère Kerglus.

La compagnie fit un mouvement pour se placer; mais le notaire l'arrêta court.

— Un instant, messieurs, un instant, dit-il, peste! comme vous êtes pressés de jouir! Mais nous avons un contrat à signer avant de nous mettre à table.

— Un contrat! s'écria-t-on.

— Eh! parbleu! oui, un contrat, reprit le notaire en souriant malicieusement et en tirant de sa poche un rouleau de papier, une plume et une écritoire. Est-ce que le père Penaros ne marie pas son fils avec la fille de la mère Kerglus! Je ne sais pourquoi vous faites les étonnés.

Une profonde stupéfaction se peignit sur tous les visages, excepté sur le visage de Kerglus, que le notaire regarda avec un sourire d'intelligence. Le père Penaros semblait abasourdi. La mère Kerglus, au comble de la surprise, tenait la queue d'une poêle et laissait roussir son beurre.

— Vous voilà bien surpris, reprit le notaire; qu'est-ce que cela a donc de surprenant?

— Mais, monsieur le notaire, s'écria enfin le père Penaros, revênu de sa stupéfaction, je n'ai jamais consenti à marier mon fils, et je n'y consentirai jamais, à moins que...

— A moins que la future n'apporte en dot la pièce de terre enclavée dans la métairie de votre fils?

— Tout juste, mon cher monsieur.

— Eh bien! hier, dans mon étude, cette pièce de terre a été vendue pour cinq cents francs. En voici le contrat de vente, Penaros; lisez. L'acquéreur n'est autre que Kerglus lui-même, qui fait donation de sa propriété à sa sœur Olivette.

— Kerglus! murmurèrent les assistants avec admiration.

— Oui, Kerglus, dit le jeune marin en s'avançant vers sa sœur et sa mère qui pleuraient de joie; Kerglus qui eût fait ce que vous eussiez fait tous, mes maîtres, qui assure l'avenir de sa bonne et chère Olivette, en lui consacrant ses épargnes, et en se privant sans regrets de quelques folles dépenses. Ainsi, vive la joie! signons le contrat, et mettons-nous à table!

Olivette voulut d'abord refuser la donation de son frère; mais elle comprit que ce serait désobliger ce noble cœur. Le notaire, qui connaissait la position des parties, avait d'avance fait dresser le contrat de mariage dans les formes. Ce contrat était d'une exactitude scrupuleuse; il reçut la signature de tous les témoins; après quoi l'on ouvrit le repas des fiançailles, qui fut plein d'entrain et de bonne humeur.

La journée du lendemain fut employée à un gala chez le père Penaros, mais vers quatre heures, Kerglus, obligé de se trouver à Brest pour l'appel du soir, fit ses adieux à la société. Tout le monde pleurait.

Il partit la bourse et le cœur légers; une larme brillait sous sa paupière; et le sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

— O ma mère! ô ma sœur! murmura-t-il, vous allez être heureuses, Dieu soit loué!

Alors, il se prit à fredonner une chanson guerrière et marcha vite et en cadence, comme pour s'étourdir sur les regrets du départ.

Kerglus ne revit le village de Guipavaz que deux ans plus tard; nous avions alors la guerre avec l'Angleterre, et le jeune quartier-maître, aussi courageux marin qu'il était bon fils et bon frère, avait gagné, au bruit du canon, la croix et le grade de maître d'équipage. A force d'intrépidité, de persévérance et de travail, il est devenu par la suite enseigne, puis lieutenant, puis capitaine de frégate. Une récente promotion vient de l'appeler au grade de capitaine de vaisseau. A bord, les vieux matelots, d'ailleurs fort difficiles sur ce chapitre, l'ont surnommé *le brave*. Dans sa famille, qui s'est toujours

ressentie de son avancement, on ne l'appelle que *le bon* Kerglus.

D'ailleurs, la véritable bravoure et la véritable bonté marchent presque toujours de compagnie.

Étienne Enault.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Cette trahison de Fabulé mérite d'être expliquée au point de vue de sa double haîne contre les colons et contre Macandal.

Il savait que les premiers ne s'étaient engagés si résolûment dans cette campagne que dans l'espérance d'être vigoureusement soutenus par lui, et que sans son secours, ils rencontreraient une défaite complète. Mais une pareille attaque ne pouvait pas non plus être dirigée contre Macandal sans que celui-ci éprouvât quelques pertes.

Fabulé avait compté sur ce double résultat : la défaite des blancs et l'affaiblissement de son rival. En arrivant tardivement sur le champ de bataille, il recueillait plus facilement le fruit de sa trahison, il achevait la ruine de Macandal, et nécessairement il avait ensuite meilleur marché des blancs, surtout avec le secours des Caraïbes qu'il avait, on se le rappelle, convoqués en armes.

C'était là la cause de l'immobilité de Fabulé au milieu de cette agitation de la montagne Pelée.

Macandal, arrivé sur la limite du camp de son ennemi, fût arrêté par un : « Qui vive! » lancé d'une voix formidable.

— Je suis Macandal, répondit-il.

A ce nom un cri général s'éleva dans le camp, et en moins de cinq minutes tous les nègres furent sur pied.

Macandal s'avança résolûment. Sa haute stature, sa force herculéenne bien connue de tous et éprouvée par quelques-uns, la hardiesse de sa tentative, l'immense prestige qu'il exerçait sur l'esprit des esclaves, imposèrent à la troupe de Fabulé. Il pénétra donc jusqu'au milieu d'eux sans qu'un seul eût fait un mouvement pour l'arrêter.

— Menez-moi à votre capitaine, dit-il aux nègres, j'ai besoin de lui parler ; un grand danger nous menace tous, vous, lui, moi et mes soldats.

L'éclat avec lequel le nom de Macandal avait retenti dans le camp, servit d'avertissement à Fabulé qui accourut, le visage resplendissant d'une joie à laquelle se mêlaient des éclairs de férocité.

— Cernez-le bien? cria le nègre, et qu'il ne s'échappe pas?

Macandal haussa les épaules en voyant le cercle de poitrines nues et de têtes crépues qui s'était formé autour de lui. Il s'avança vers Fabulé :

— Oh ! je te tiens donc! murmura celui-ci.

— Tu es fou, compère, répliqua Macandal; et si tu savais quels bons avis je t'apporte, tu me tendrais la main, et nous ferions bonne alliance. Les blancs, continua-t-il, ont entrepris la destruction des *marrons;* ils ont commencé par moi, ils finiront par toi. Sans sujet aucun, ils m'ont attaqué avec une audace inusitée, et jamais ils ne s'étaient avancés si près de mon camp. Toutes leurs troupes sont sur pied; il est possible que je les massacre jusqu'au dernier, comme il se peut qu'ils triomphent de moi ; auquel cas, compère, tu serais perdu à ton tour. Si tu veux nous sauver tous les deux, il faut que tu oublies nos vieilles haines et que tu marches à mon secours. A nous deux nous exterminerons l'armée du roi ainsi que les milices des colons, et la Martinique nous appartiendra. Voilà les nouvelles que je t'apporte. Je me confie à ta loyauté.

— Moi, répondit Fabulé, voici ce que je te dirai : Les blancs, qui ont été tes amis, sont les miens aujourd'hui. Nous sommes d'accord, eux pour t'attaquer, moi pour les laisser faire et même pour les y aider. Mon but était de m'emparer de toi, vil mulâtre ; tu es venu te faire prendre comme un enfant, tu m'éviteras donc la peine de courir après toi !

Une sueur froide couvrit le corps de Macandal. Il promena autour de lui un regard inquiet et vit avec terreur l'impénétrable cercle humain qui l'enveloppait.

— Qu'ai-je donc fait aux blancs pour qu'ils me déclarent la guerre? demanda-t-il.

— Tu les a trop aimés et trop flattés, répondit Fabulé. Il était juste qu'ils te fissent payer, par une trahison, cette amitié impossible entre leur race et la nôtre.

— Tu crois, reprit le mulâtre, qu'il n'est pas de ton intérêt de me défendre contre eux ?

— Non, fit le nègre ; mon intérêt est que tu disparaisses de nos bois où tu gênes mes projets.

— Alors laisse-moi m'en retourner à mon camp et je me défendrai comme je pourrai. Si je succombe, la place t'appartiendra, si je suis vainqueur des blancs, nous nous associerons, car tu seras heureux de le faire alors, pour mettre leurs habitations à feu, à sang et au pillage.

Fabulé laissa tomber sa tête sur sa poitrine et médita un instant sur les avantages du plan que Macandal venait de dérouler à ses yeux.

— Que décides-tu ? demanda le mulâtre.

— J'ai plus d'intérêt, répondit Fabulé, à faire moi tout seul ce que tu me proposes d'entreprendre en commun.

— C'est bien; alors laisse-moi partir.

— Non pas ! Tu es mon prisonnier; ce que je rêvais d'obtenir au prix de mon sang et de celui de mes *marrons*, je l'obtiens sans qu'il m'en coûte rien, et tu voudrais que je te permisse de t'enfuir ! Fabulé n'est pas si fou, en vérité...

— Tu fais la besogne des blancs !

— Je fais la mienne.

— Lâche ! s'écria Macandal en reculant de quelques pas, comme pour prendre l'élan de sa course.

Sur un signe de Fabulé, deux mains vigoureuses s'abattirent sur les épaules du mulâtre. Appelant à son aide ses forces herculéennes, Macandal secoua au bout de chacun de ses bras les deux colosses noirs qui avaient tenté de le retenir, et les fit voler à quinze pas devant lui.

Après sa courte et facile victoire, il essaya de nouveau de s'enfuir. Mais il fut rapidement entouré par le bataillon de noirs qui lui ferma le passage.

Macandal promena autour de lui ses regards; il rencontra partout des visages qu'enflammaient la férocité et la joie d'une lutte qui menaçait d'être terrible. A chaque pas tenté en avant ou en arrière, le cercle humain se resserrait autour de lui. En voyant deux ou trois couteaux briller entre les mains de ses adversaires, il croisa ses bras sur sa poitrine et commença de rugir : puis rappelant toute son énergie et tout son courage des moments désespérés, il ramassa son corps, ferma ses deux poings durs comme des massues de fer, et tête basse, il s'élança au-devant de ses ennemis.

Le premier choc fut terrible pour ceux-ci. Surpris par cette brusque et soudaine attaque, cinq ou six de ces bandits roulèrent sur la terre, étourdis par la violence des coups de pieds, des coups de poings et des coups de tête que Macandal leur avait distribués.

Mais bientôt le pauvre mulâtre sentit des mains et des bras vigoureux l'enlacer par le milieu du corps, et la pointe des couteaux effleurer sa chair sans y pénétrer cependant, tant il avait su se dégager promptement de cette étreinte.

Après quelques minutes d'une de ces luttes gigantesques où la nature humaine dépense plus de forces qu'elle ne semble en accorder à un seul homme, Macandal avait reconquis la liberté de ses mouvements. Il se trouvait de nouveau écumant de rage, les bras et la poitrine ruisselant de sang et de sueur, seul au milieu d'un cercle de faces hideuses, d'épaules meurtries par les morsures, de regards abrutis par la douleur et par la colère.

Un moment Macandal chercha parmi ces bêtes fauves celle sur laquelle il pourrait se venger en faisant d'elle sa victime. Sa pensée se concentra sur Fabulé, qui se tenait devant lui impassible, les bras croisés et le bravant. Mais le mulâtre songea que c'était sa vie qu'il jouait sur cette vengeance isolée, et qu'il valait mieux pour lui renverser ce rempart et fuir en vainqueur.

Sa poitrine se dilata, les muscles de son corps se roidirent tout à coup, comme des ressorts d'acier, et il fondit pour la seconde fois tête basse, sur ce troupeau de tigres prêts à le déchirer en lambeaux. Pour la seconde fois, la lutte recommença terrible, féroce, inouïe; la terre frémissait sous des trépignements formidables.

Les forces de Macandal semblaient se doubler en proportion du danger et de l'énergie des attaques. Soit adresse, soit bonheur, soit supériorité réelle, il parvint à se délivrer de ses plus tenaces ennemis, dont le corps musculeux et souple s'enlaçait autour de lui comme les anneaux de ce serpent qu'il avait jadis coupé en morceaux.

Devant lui l'espace était ouvert; Macandal prit la fuite, en courant avec la rapidité d'une flèche. Fabulé poussa un cri de rage, décrocha des branches d'un arbre un mousquet et se mit à la poursuite du mulâtre en compagnie de deux ou trois nègres.

Macandal avait pénétré au milieu d'un massif de hautes herbes et de haziers qui dépassaient sa tête; il avait pu ainsi disparaître aux yeux de Fabulé. Celui-ci ayant perdu la trace de son ennemi, entra dans une colère formidable.

— Vous êtes des lâches ! s'écria-t-il en s'adressant à ses nègres, de vous être laissés ainsi battre par un mulâtre.

Fabulé n'était pas homme à lâcher facilement sa proie. Il connaissait d'ailleurs tous les chemins environnants; il savait ceux où le pied humain pouvait s'aventurer, et ceux où il était impossible de tenter un pas. Il pouvait donc préciser, par à peu près, la direction qu'avait prise Macandal. Il monta sur un figuier sauvage dont les hautes branches formaient un commode observatoire, d'où le regard dominait à une longue distance.

Il ne fut pas longtemps à apercevoir, à quelques centaines de pas devant lui, une agitation extrême au milieu des hautes herbes, sans pouvoir distinguer cependant l'objet qui se mouvait ainsi par bonds suivis et réguliers.

Fabulé assura le canon de son mousquet sur une branche et fit feu.

Un cri sourd répondit à la détonation de l'arme. Fabulé et les trois nègres qui l'accompagnaient, descendirent de l'arbre et se dirigèrent vers le point où la balle avait dû porter. Arrivés au terme de leur course, ils trouvèrent le terrain labouré et imbibé de taches de sang, mais désert.

Le chef *marron* promena autour de lui un re-

gard courroucé et perçant; il vit à quelque distance un léger frémissement dans les herbes, indice certain d'une fuite difficile et douloureuse.

D'ailleurs, les traces du sang que la terre n'avait pu encore boire, marquaient le chemin qu'avait pris le blessé.

Fabulé et les trois nègres entrèrent hardiment dans ce sentier, et ne tardèrent pas à rejoindre Macandal, se traînant péniblement atteint par la balle qui avait pénétré dans ses chairs sans le blesser dangereusement. Le mulâtre essaya de se dresser et de s'adosser à un tronc d'arbre pour défendre sa vie ou sa liberté contre ses quatre adversaires. Fabulé s'avança hardiment vers lui et lui asséna sur la tête un coup de la crosse de son mousquet. Le coup eût été mortel, si le mulâtre ne l'eût évité en partie. Mais déjà affaibli par la perte de son sang, il tomba évanoui.

— Enfin! murmura Fabulé, en retournant le corps du malheureux pour s'assurer s'il était mort ou seulement blessé.

Sur l'ordre de son chef, l'un des nègres chargea Macandal sur ses épaules, et le transporta au camp.

Quand Macandal eut repris connaissance, après l'application sur sa blessure de certaines herbes, dont les nègres ont conservé le secret.

— Tu ne veux donc pas me faire mourir? demanda-t-il à Fabulé.

— Non, répondit celui-ci ; j'ai à tirer de toi un meilleur parti. Demain, je te conduirai moi-même à Saint-Pierre, et te livrerai aux blancs.

— Tu vas donc me vendre lâchement?

— Ta capture servira à me faire pardonner quelques-uns des crimes dont les blancs m'accusent. Tu sais bien qu'on fait grâce à un nègre *marron* qui en ramène un autre. Macandal n'avait craint d'abord qu'une chose, c'est qu'on le fît partir tout de suite. Il comptait sur cette nuit de repos que Fabulé lui laissait pour réparer ses forces et tirer de nouveau parti de sa position.

J'ai dit tout à l'heure que la blessure de Macandal n'était point grave; les remèdes qui lui furent appliqués avaient promptement déterminé un mieux que le mulâtre eut la prudence de dissimuler sous des dehors d'angoisses et de souffrances admirablement feints. Avec cette faculté merveilleuse que possèdent les nègres de dominer le plus cuisant mal ou même de se l'infliger, Macandal se composa un calme d'esprit qui influa considérablement sur l'état de sa blessure.

Le lendemain, Fabulé ordonna à un des *marrons* de l'accompagner pour conduire le prisonnier à Saint-Pierre.

Le nègre saisit d'une main Macandal par le poignet et son *bangala* dans l'autre, ils se mirent en marche tous trois.

Fabulé avait calculé le temps de manière à arriver le soir même à Saint-Pierre.

XV.

Vers le milieu de la journée, la chaleur dans les Antilles est si lourde et les rayons du soleil sont si ardents, qu'ils semblent des lames de feu qui pénètrent les chairs. Les nègres eux-mêmes, dont la peau paraît être une cuirasse impénétrable, sont obligés de chercher l'ombre et de demander au repos un surcroît de forces. Fabulé fut obligé de faire une halte. Il s'enfonça dans le massif d'un bois de corossoliers dont les épaisses branches formaient comme un toit de verdure; il vida sa calebasse d'eau-de-vie, s'étendit sur le sol pour dormir, après avoir garrotté les bras de son compagnon et ceux de son prisonnier, et enveloppé autour de son propre corps la double corde qui les enchaînait. Cette précaution lui parut suffisante pour prévenir toute tentative d'évasion. Macandal feignit de s'endormir; il surveillait le sommeil de Fabulé et du nègre momentanément captif comme lui. Ce dernier, fidèle à sa consigne malgré le témoignage de défiance que venait de lui donner son chef, était demeuré assis à cinq pas de Macandal l'œil fixé sur lui. Quand le mulâtre fut bien assuré que Fabulé dormait profondément, il se dressa sur son séant et regardant en face son gardien :

— Ne dis pas un mot, murmura-t-il, ne pousse pas un cri, ne fais pas un geste, et écoute-moi.

Le nègre, dominé par le regard ardent de Macandal, par la fermeté de sa voix, par la bravoure qui transpirait dans tous ses traits, resta muet et comme fasciné. Ses grands yeux jaunes, sa lèvre béante, l'hébètement de son visage, témoignaient de la curiosité où il était d'entendre ce qu'allait lui dire Macandal. Celui-ci, après avoir tourné la tête du côté de Fabulé et s'être assuré de nouveau qu'il dormait bien réellement :

— As-tu réfléchi à ce qui va t'arriver quand tu seras à Saint-Pierre? lui demanda Macandal. Tu crois que parce que tu m'auras ramené de *marronnage*, on t'accordera ton pardon, et que le lendemain tu pourras reprendre les chemins des bois? Eh bien! tu te trompes, et Fabulé se sert de toi comme d'un instrument stupide pour accomplir une vengeance inutile et niaise. Rien de ce qu'il te fait espérer ne se réalisera.

Le nègre tendit le cou vers Macandal, et se prêta tout oreilles à son discours tentateur.

— Moi, au contraire, je suis assuré de mon par-

don si je veux rentrer sur l'habitation; j'en ai pour garantie la bonté de mes maîtres. Je n'ai donc pas peur qu'un coup de fouet me tombe sur les épaules, ni qu'on me mette le carcan, ni que l'on m'attache les fers aux pieds; en sorte que je pourrai repartir *marron* le soir même, s'il me plaît.

Un sourire stupide sépara les lèvres du nègre et montra ses dents blanches enchâssées dans des gencives violettes. Il avait compris déjà, en partie du moins, le sens de l'insinuation de Macandal; et quand celui-ci tourna encore une fois la tête du côté de Fabulé, le nègre dirigea également son regard sur son chef, et sa figure, impassible tout à l'heure, s'éclaira subitement. Un simple mouvement de ses lèvres qui n'osaient ou ne pouvaient articuler une parole, demanda à Macandal de continuer.

— Sais-tu ce qui t'attend là-bas quand tu m'auras livré au geôlier? On te mettra à la geôle aussi, toi!

— Et Fabulé? demanda le nègre qui se décida enfin à rompre son silence, étonné et attentif.

— Est-ce que tu crois que Fabulé sera assez bête pour oser entrer dans Saint-Pierre? Il sait bien à quoi s'en tenir sur les promesses des colons, lui. Il te laissera me conduire à la geôle et s'arrêtera à quelques pas de Saint-Pierre; puis quand il sera bien assuré que tu ne pourras pas manquer d'exécuter ta commission, il s'en retournera au fond des bois, débarrassé de moi, et peu soucieux des misères auxquelles il t'aura condamné.

Le nègre frissonna de la tête aux pieds; son torse nu et luisant se couvrit de larges gouttes de sueur qui étaient comme des larmes que son corps laissait couler sous la menace des supplices. En même temps, il lança sur Fabulé un regard plein de rage féroce.

— Tandis que lui, fit Macandal en désignant le chef endormi, oh! c'est autre chose. On nous donnerait la moitié de la Martinique pour le livrer à la vengeance des colons. Cette grâce menteuse qu'il te promet en me ramenant à mon maître, nous l'obtiendrons, et, avec notre pardon, tout ce que nous voudrons pour cette capture que ni les soldats du roi, ni les colons, ni les Caraïbes n'ont encore pu faire.

Le nègre tordait ses bras impuissants et faisait des efforts surhumains pour se débarrasser de ses liens.

— Et puis, reprit Macandal, qui tenait son complice en son pouvoir, pardonnés, nous partirons *marrons* quand il nous plaira, et regagnerons les mornes. On me fait la guerre en ce moment, on me poursuit; mais les blancs ne sont pas encore entrés dans mon camp. Nous les vaincrons, nous aurons pour nous le pillage, l'incendie, nos vengeances à satisfaire; le pays nous appartiendra, les Caraïbes deviendront nos amis et nos alliés, et nous donnerons la liberté à tous les esclaves.

Le nègre, ivre des paroles de Macandal, lesquelles pénétraient dans son esprit par toutes les fissures qu'y avaient ouvertes la crainte d'un châtiment dû à la trahison, et la perspective d'une liberté mieux assurée; le nègre, dis-je, luttait avec une incroyable énergie pour rompre les liens qui retenaient ses bras captifs.

Ses yeux lançaient de véritables éclairs, ses narines gonflées soufflaient une tempête de colère. Macandal plus calme et plus prudent, se gardait d'ajouter un mouvement aux trépignements furibonds de son compagnon, de peur d'éveiller Fabulé. Un genou fortement appuyé sur la corde qui séparait les deux nègres, il interceptait ainsi toute communication entre eux. Il suivait d'un regard attentif le progrès lent des efforts de son compagnon dont les muscles d'acier avaient assoupli le nœud de ses liens.

Quand Macandal crut s'apercevoir que la corde s'était assez distendue entre les poignets du nègre pour que, au prix même d'une violente douleur, il fût possible de triompher du dernier obstacle.

— Approche-toi, lui dit-il à mi-voix, pose tes poignets à terre; souffre, mais ne pousse pas un cri ou nous sommes perdus!

Le nègre fit ce que lui avait commandé Macandal. Son corps tremblait, le sang s'était retiré de son visage où l'on pressentait dans la décomposition des traits une pâleur invisible; son cœur battait avec une violence extrême. Dès que le nègre eut posé ses mains à plat sur la terre, Macandal plaça son genou entre ses deux bras, et appuyé sur la corde déjà amollie :

— Tire sur tes mains, dit-il au nègre.

En même temps que celui-ci accomplissait cet ordre avec une énergie de fataliste, Macandal donnait une si violente secousse à la corde que l'une des mains du nègre se trouva subitement dégagée; mais le lien, en se retirant, lui emporta une partie des chairs jusqu'à l'os, et les phalanges restèrent à nu, sanglantes, tuméfiées et à moitié brisées. Macandal éprouva un sentiment d'horreur à cette vue; le nègre trembla sur ses jarrets et s'affaissa, le cœur défaillant et les membres glacés.

A ce moment, Fabulé fit un mouvement qui indiquait son réveil. Les deux complices reprirent leur sang-froid en présence du danger. Macandal se jeta comme une bête fauve sur la poitrine de Fabulé, et s'y cramponna de tous le poids de son corps. Le nègre libre désormais de ses mouvements, de sa main valide saisit le chef à la gorge, et de l'autre, arrachant de sa ceinture le couteau qui y était atta-

ché, il coupa les liens de Macandal, qui put soutenir à forces égales la lutte où son camarade impuissant eût succombé en les perdant tous deux.

Fabulé bondissait sur le sol ; ses reins semblaient contenir des ressorts infatigables. Tantôt il parvenait à dégager ses cuisses et ses jambes de la lourde étreinte où les retenaient les deux corps littéralement enlacés dans le sien, et se faisant un point d'appui de ses larges épaules clouées à terre, il décrivait dans l'air un cercle inabordable de gigantesques courbes ; tantôt au contraire, affranchissant son torse de la pression de ses deux adversaires, il se levait sur son séant, et, toujours prisonnier par une moitié de son corps, il lacérait leurs côtes, leurs bras avec ses ongles, avec ses dents. Une fois il parvint à se dresser sur ses pieds, non point pour tenter la fuite, mais pour entreprendre une lutte formidable, féroce, à coups de tête comme les béliers, à coups de griffes et à pleines mâchoires, comme les lions et les panthères.

Ce fut le terme de cette impuissante résistance. Fabulé tomba épuisé, vaincu, sur ce sol trempé de son propre sang, de celui de Macandal, de qui la blessure s'était rouverte et de celui du malheureux nègre dont la main dépouillée était hideuse à voir.

Les liens qui avaient servi aux deux prisonniers servirent cette fois à Fabulé. Bien garotté, rendu impuissant, il fut jeté par Macandal et son complice au pied d'un arbre.

— C'est assez travailler aujourd'hui, dit le mulâtre au nègre, nous n'arriverions pas ce soir à Saint-Pierre ; d'ailleurs nous avons l'un et l'autre besoin de nous panser ; nous passerons la nuit ici.

Xavier Eyma.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN DRAMATIQUE.

La *Dame de Monsoreau* et la *Dame aux camélias* ont fait leur apparition, l'une sur la scène de l'Ambigu, l'autre au Gymnase. Succès pour les deux *dames ;* succès surtout à l'Ambigu, pour Mélingue, Castellano et Lacressonnière, et au Gymnase pour madame Rose-Chéri. Cette grande artiste a apporté dans la composition de ce rôle un talent de premier ordre. C'est sa plus belle création, à elle qui en avait déjà de si belles. Madame Rose-Chéri se trouve aujourd'hui en possession de tout le répertoire de M. Dumas fils. C'est une originalité comme une autre que celle d'une artiste qui absorbe en elle tout l'esprit d'un écrivain. M. Dumas peut confier n'importe lequel de ses autres rôles à n'importe qui, il n'y aura jamais que madame Rose-Chéri qui pourra se vanter de jouer toutes les pièces de M. Dumas fils, les bonnes et les mauvaises. C'est du dévouement que d'assumer la responsabilité de rôles pareils à celui d'Albertine, de la mère du fils naturel, de la pauvre fille dans la *Question d'argent*, pour avoir le droit absolu de jouer la *Dame aux camélias*, la comtesse de *Diane*, et la baronne d'Ange ! M. Dumas fils n'a pas à se plaindre. Le succès de la *Dame aux camélias* a été vif ; il sera plus grand, s'il est possible, qu'à l'apparition de ce drame émouvant.

Quant à la *Dame de Monsoreau*, de MM. Dumas et Auguste Maquet, c'est le roman que tout le monde connaît, ce roman de cap et d'épée, cent fois, mille fois plus intéressant que toutes les pièces à prétendue morale que quelques auteurs s'entêtent à mettre à la scène, au grand ennui du public et à leur grand détriment à eux. Le véritable intérêt, la comédie amusante sont dans ces drames d'Alexandre Dumas père, quand il a un bon collaborateur, et puisé dans les romans qu'il faisait jadis. Le succès de la *Dame de Monsoreau* aura plus de retentissement que les mièvreries où l'on fait mouvoir des poupées en guise de personnages.

M. Offenbach, s'il porte malheur aux autres comme il en a la réputation, ne se traite pas trop mal, il faut l'avouer ; en quelques jours deux partitions nouvelles : un ballet à l'Opéra, et un opéra comique ; un ballet dans lequel danse mademoiselle Emma Livry, et un opéra comique dans lequel chante mademoiselle Saint-Urbain, enlevée tout exprès à la scène des Italiens par M. Beaumont, qui n'est pas encore aussi démissionnaire qu'on l'avait bien voulu dire. M. Beaumont est toujours à la tête du théâtre qu'il a si bien et si habilement dirigé depuis le peu de temps qu'il en est le directeur ; et à moins que M. Offenbach ne lui jette le mauvais sort, je ne vois pas pourquoi M. Beaumont se retirerait, après l'éclatante reprise de la *Part du Diable* et de l'*Étoile du Nord*, et le succès du *Roi Barkouf*, l'opéra de M. Offenbach.

Au Palais-Royal, trois mauvais actes, le *Passage Radziwill*, dont je parlerai pour mémoire.

En fait de nouvelles, on annonce la mise en répétition à l'Opéra-Comique de deux actes de MM. de Leuven et Poise, l'auteur de plusieurs partitions applaudies au Théâtre-Lyrique, où l'on vient de lire aux artistes une pièce de MM. Scribe et Boisseaux, et dont la musique est de M. Clapisson.

Le théâtre des Variétés est tout entier aux études de sa grande revue de fin d'année, qui portera ce titre plus qu'excentrique : *Oh ! là, là, que c'est bête tout ça.* On parle d'une personne énorme figurant dans l'ouvrage, et notamment d'une véritable armée de jolies femmes.

Des nouvelles du Midi disent que Roger obtient beaucoup de succès à Marseille. Il a été admirablement secondé dans ses représentations par madame Delaunay-Ricquier, femme de l'acteur du Théâtre-Lyrique et que le public parisien a applaudie longtemps à l'Opéra-Comique sous le nom de mademoiselle Lhéritier.

Pierre Obey.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Tous les pardessus, soit flottants, soit cintrés à la taille, ont une tendance marquée à s'écarter par le bas et à former une demi-queue. Les robes sont également relevées par devant et traînantes par derrière, et les chapeaux suivent un peu le même mouvement. Les robes admettent plus que jamais une multiplicité d'ornements qui constitue l'originalité de chaque artiste. Nous en avons vu de garnies d'un petit volant très froncé, surmonté d'une bande plissée encadrée de deux petits velours, et d'une seconde bande plissée de même ; d'autres, d'une seule haute ruche à la vieille dans le bas de la jupe ; d'autres, de crevés ou de bouillonnés, d'un seul grand volant avec tête et bouillonné, et de séries de petits volants posés en biais ou en festons. Les manches, généralement larges et arrondies, s'ornent, pour la plupart, en dessus, d'une rangée de nœuds, de pompons ou de rosettes, ou au jockey et au parement seulement, d'une écharpe de ruban ou d'étoffe pareille à la robe. Un genre d'ornement très distingué se compose de montants, de ruches ou de garnitures tuyautées, qui s'élèvent dans toute la hauteur de chaque lé. Une robe garnie dans ce genre-là par la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, pour une illustre étrangère, était de taffetas d'un gris ravissant, avec semé de branches de myosotis blancs faisant l'effet de l'argent sur une feuillage d'or. Une garniture tuyautée avec liséré de taffetas s'élève dans la hauteur de chaque lé. Le corsage était semblable à celui d'une autre robe de taffetas couleur cuir avec ornements Magenta. Cette robe, garnie dans le bas de deux petites garnitures tuyautées mi-partie cuir et Magenta, entourées de liserés Magenta et séparées chacune par une bande unie, a cette même garniture, s'arrondissant en tablier, puis faisant bretelles au corsage et se terminant derrière l'épaule par un agrément de passementerie frangée. Le jockey est orné d'une passementerie semblable, de même que le parement dont la garniture retombe sur la partie extérieure du bras.

Les zouaves sont toujours aussi en faveur, *Gagelin* en a d'une forme nouvelle, brodés d'or fin ou de jais, d'une élégance inimitable.

Les burnous de ce magasin, tout à fait hors ligne, font aussi fureur comme sorties de bal, principalement ceux de cachemire blanc illustrés de dentelle noire et de broderies d'or. Plusieurs glands d'or terminent le capuchon très ample. Des burnous de velours de même forme, tout brodés de lames d'or, peuvent servir soit pour le soir, soit pour la promenade en voiture.

Une robe de chambre du plus beau cachemire à palmes, est garnie, dans le bas, tout autour, d'une ruche tuyautée de satin bleu. Une petite ruche de satin bleu entoure le cou et un nœud de cachemire à larges boucles et bordé d'une petite ruche tombe au milieu du dos. Les manches, larges et arrondies, sont terminées dans le bas par un plissé de satin bleu, et sur toute la courbe du bras par de petites bouffettes de satin bleu.

On fait toujours beaucoup de robes *princesses*, c'est-à-dire sans séparation à la taille, non-seulement pour le négligé, mais pour les grandes toilettes, car plus l'étoffe en est belle et résistante plus les plis en retombent gracieusement et leur donnent de caractère.

Plusieurs de ces robes, sorties de l'atelier de madame *Bernard*, 162, rue de Rivoli, étaient en reps ou en popeline avec des ornements de velours.

L'une, entre autres, de reps gris, avait une jupe tout unie du bas, mais ornée seulement en avant, depuis le haut du corsage jusqu'au bas de la jupe, de boutons de velours verts. De petites poches, recouvertes et boutonnées comme des escarcelles, étaient bordées de velours vert, et les manches plates du bas, et fendues en arrière du poignet, avaient dans le haut une sorte de jockey formé par une bande d'étoffe plissée en large et coupée de distance en distance par des biais de velours vert. Deux boutons, également de velours, marquaient en arrière le milieu de la taille.

Madame *Bernard* fait aussi des robes à ceintures. L'une de taffetas rayé couleur feuille morte avait un corsage plat, boutonné en avant, et comme ornement une petite dentelle noire et un velours sur chacune des pinces du corsage et sur les coutures des épaules. Les manches avaient sur les fronces du poignet les mêmes barrettes de velours et de dentelle, et dans le haut, deux petits bouillonnés de soie. La ceinture était de velours, bordée de petite dentelle.

Une autre robe de soie rayée à semé d'étoiles noires et bleues était garnie dans le bas d'un grand volant surmonté d'une bande de velours noir, dépassée de chaque côté par une petite garniture de taffetas bleu découpé. Le corsage montant était attaché par des boutons de velours, et les manches demi-larges, froncées dans la saignée et arrondies en dessus, étaient ornées dans leur hauteur de trois bandes de velours bordées de bleu, principalement reportées en dessus.

Indépendamment des ceintures de velours brodé d'or, d'acier ou de jais, qui vont sur presque toutes les toilettes,

il s'en fait en ruban assorti à chaque robe et brodé des nuances de son dessin. La *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, fait fabriquer pour cela, des rubans d'une largeur et d'une qualité tout à fait exceptionnelles. On trouve d'ailleurs dans cet important magasin de ces ceintures toutes disposées et d'un excellent goût, et toutes ces charmantes fantaisies qui font la physionomie de la mode actuelle. Les cravates impératrices, de soie, garnies de dentelle et brodées d'or ou de jais, les nœuds-broches et les manchettes pointues en moire et en velours brodés, les voilettes ruchées, brodées de jais ou de soutache, les coiffures de tous genres, la ganterie variée, et les mille petits riens si appréciés comme cadeaux du jour de l'an, attirent en ce moment dans ces vastes magasins, si fréquentés toute l'année, un redoublement d'affluence.

M. *Desprey*, le chapelier du monde élégant, 38, boulevard des Italiens, qui ne fait que des coiffures d'un goût pur et sérieux, qui n'exclut ni la grâce, ni l'élégance, voit aussi son magasin assiégé par de jeunes mères qui viennent demander à sa science les moyens d'embellir encore leurs charmants bijoux. Les chapeaux du plus jeune âge n'ont jamais de ces nœuds exagérés et de ces ornements confus qui font des pauvres petits êtres auxquels on les inflige, de véritables mascarades, donnant envie de rire de leurs parents. Les *toques des pages*, la coiffure en vogue, à fond rond et à bords plats et relevés, n'offrent pas de ces bigarrures qui rappellent plutôt le déguisement que le costume, de ces houppes énormes et de deux nuances, et de ces plumes de couleur éclatante et tranchée ; mais elles sont par exemple de velours noir, ornées de plumes noires frisées et de petites plumes blanches. Ses toquets *Henri III*, dont la vogue persiste à côté de celle des nouvelles coiffures, sont de velours épinglé blanc ou bleu, avec des nœuds en avant, et une couronne de plumes frisées tout autour. Les *Washington*, à bords tout à fait plats, sont de feutre, avec plume d'autruche jetée par derrière, nœuds de plumes et coques de velours étroit, — ou bien encore de velours, avec entourage de passementerie et de plumes. Les petits garçons de six à sept ans portent toujours des *Andaloux*.

Comme nous l'avons dit, l'or banni un instant des coiffures y reparaît sous une forme différente. Un chapeau de madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, était de velours épinglé blanc, à fond très tombant, à passe bordée d'une blonde. Sur le côté gauche de cette passe, un bouillonné de velours épinglé, entouré d'une branche de roses lilas à feuillage de glands, forme une sorte de petite couronne Pompadour. Sur le front, entre le bandeau de blonde et l'étoffe du chapeau, est une guirlande des mêmes glands vert et or, et en dessous du bandeau de blonde est une guirlande semblable, au côté de laquelle est posé un gros bouton de rose lilas. Les brides sont de taffetas blanc pointillé d'or.

Un chapeau de velours noir, à fond extrêmement long, faisant l'effet d'un capuchon, a le milieu de ce fond et tout le bord de la passe brodés de piqûres de soie blanche. Sur le devant du chapeau est posé un nœud de dentelle noire d'où retombent deux plumes blanches, et le bandeau est une demi-couronne de feuilles de roses lilas.

Madame *Alexandrine* fait pour beaucoup de petites filles et même pour des petits garçons des chapeaux *Tudor* de feutre gris ou noir, avec nœuds de velours et plume qui s'en échappe.

Nous avons remarqué aussi chez elle un chaperon de velours, à fond arrondi et à bords découpés, bordés de galon d'or, avec grande plume blanche entourant tout le dessus et retournant en dessous, à nœud et bouts de velours bordés de galon et se terminant par des glands d'or.

Une coiffure de coques de ruban marguerite des Alpes, avec deux rameaux d'or posés de chaque côté du front et tendant à former diadème, et un autre rameau semblable au milieu d'un nœud de ruban au côté gauche du chignon.

Une coiffure *Gitana*, à bandeau de velours plat sur le front, avec nœud de velours à bouts pointus, brodés d'or, et deux glands d'or, et à gauche, plusieurs petites touffes de roses posées inégalement, et du milieu desquelles s'échappe une aigrette blanche et noire.

Bien qu'on ne parle encore que de peu de fêtes et qu'on se plaigne jusqu'ici du calme de l'hiver, il se fait comme à l'entrée de chaque saison de ravissants préparatifs, et les magasins de fleurs en renom mettent particulièrement au jour de merveilleuses séductions. Nous avons vu dans la maison *de Laère*, 18, rue de Richelieu, les plus jolies parures de fleurs qu'il soit possible d'imaginer. Les coiffures, très minces des côtés, ont généralement un bandeau élevé sur le front et un cache-peigne très fourni, et tout l'ornement des robes se compose de bouquets détachés. Il y a des coiffures qui sont ouvertes en arrière et qui ainsi ne garnissent que le devant de la tête, le reste étant complété par le nœud des cheveux seulement, ou par une petite touffe assortie à la couronne et posée au-dessus de ce nœud.

Une de ces coiffures, extrêmement distinguée, était de réséda naturel, avec des roses sur le front, et une petite branche de réséda pour poser sur le peigne.

Une couronne tout à fait jeune fille, mince des côtés, à bandeau sur le front et à cache-peigne était de violettes et de roses.

Une autre de la même forme était en géranium ponceau, avec cache-peigne formé d'une touffe de géranium au milieu de feuillage.

Une autre toute ronde était de feuillage panaché et de boutons d'or, chaque bouton d'or posé au milieu d'un groupe de feuilles figurant comme un nœud.

Une couronne avec cache-peigne était tout en lilas blanc, avec feuillage des côtés.

Une autre tout en feuillage de laurier, avec des boutons seulement, était séparée sur le front et s'en allant en sens inverse.

Une parure, expédiée à la cour de Belgique par la maison *de Laère* pour accompagner une robe Pompadour, était de chrysanthèmes jaunes, noirs et cerises.

Une autre, pour la Hollande, était toute de réséda et devait se mettre sur une robe de dentelle.

La question du corset ne serait pas, comme elle l'est, étroitement liée à celles de santé et de prudence, qu'il serait opportun de la traiter ici, au simple point de vue de la coquetterie. En effet, si de la première base sur

laquelle s'appuie tout l'échafaudage des vêtements dépend beaucoup l'aspect d'une toilette sérieuse, son influence doit se faire sentir d'une manière plus sensible encore sous les tissus légers et transparents dont se composent les parures de bal. C'est à nos yeux un très pauvre avantage que d'amincir la taille en la comprimant et en entravant les mouvements. Nous ne concevons guère le mérite qu'on trouve à ceux qui n'atteignent que ce résultat, et c'est parce que les *corsets plastiques* de madame *Bonvallet* se moulent pour ainsi dire sur la taille au lieu de lui imposer une contrainte, et tout en faisant valoir sa grâce, se prêtent à son développement chez les jeunes personnes, que les mères intelligentes et éclairées les adoptent pour leurs filles et pour elles-mêmes.

Les rigueurs de la saison ont fait disparaître les taches de rousseur qui n'étaient dues qu'à l'ardeur du soleil de l'été. Mais aucunes de ces taches les plus invétérées ne résistent à l'action du *lait antéphélique* de M. *Candès*, boulevard Saint-Denis, 26. Cette action, très prompte lorsque le *lait antéphélique* est employé à l'état pur, est un peu plus lente, mais non moins infaillible, lorsque la trop grande délicatesse de l'épiderme ou la crainte d'accuser un traitement, le fait mélanger d'eau. Même pur, lorsqu'on s'en sert tous les trois jours au lieu de tous les soirs, il opère insensiblement, sans qu'aucun indice extérieur révèle ses progrès. Presque toutes les taches de la peau, de quelque nature qu'elles soient, peuvent être effacées par le *lait antéphélique*, et comme simple eau de toilette, il ajoute encore de l'éclat et de la pureté à la peau la plus irréprochable et la plus unie.

Les coiffures égyptiennes, à bandeau de velours et à cache-peigne, tout en résille d'or ou dans lequel l'or se mêle, ont une grande vogue en ce moment, et nous en avons vu de charmantes chez madame *Colas*, rue Vivienne, 47. Ses petits bonnets de blonde, de dentelle ou de guipure, pour toilettes moins habillées, ne sont pas moins gracieux et coquets. Ils se font le plus généralement tout ronds, avec des ornements de fleurs et de rubans. On porte toujours aussi sur les robes décolletées beaucoup de fichus et de canezous de point de Venise, de guipure noire ou de mousseline. Des fichus, qui se mettent en dedans des robes ouvertes, ont au bord de cette ouverture une ruche de guipure entremêlée de petits velours noirs, et les manches assorties sont de mousseline, avec un poignet assez large, garni de la même ruche, et une ruche pareille à quelque distance au-dessus de la première.

On a longtemps et vainement cherché à reconnaître dans la fabrication du savon de toilette le mordant qui occasionnait des gerçures à la peau. Par un procédé qui lui est particulier, M. *Legrand*, parfumeur des cours de France et de Russie, 207, rue Saint-Honoré, a entièrement triomphé de ce principe fâcheux. Aussi son savon est-il doux et bienfaisant pour la peau. Composé de substances qui facilitent sa dissolution, il est un préservatif efficace contre les engelures. Nous recommandons entre autres ceux *au cold cream, amygdalin framboisé, à la violette impériale*, et *au bouquet de la cour de Russie*.

La *pâte royale de noisettes* est souveraine aussi pour blanchir et adoucir les mains.

Le *vinaigre odzotique* est hygiénique et salutaire pour la toilette et les bains.

Et l'on obtient tous les jours les résultats les plus merveilleux pour la restauration des chevelures fatiguées, de l'*eau tonique et antipelliculaire de quinine*, et de la *pommade tonique au baume de tannin*, deux savantes préparations de la parfumerie *Legrand*.

—

Tous les Russes présents à Paris ont pris le deuil à l'occasion de la mort de l'Impératrice douairière de Russie. En de telles circonstances, les riches étrangères apprécient beaucoup l'avantage de trouver dans un seul magasin élégant et renommé, comme celui de la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, tous les objets quels qu'ils soient, qui doivent composer leur toilette et qu'elles auraient beaucoup de peine à réunir s'il les leur fallait aller chercher dans tous les magasins différents où ils pourraient être disséminés. Elles auraient à se rendre d'abord dans une maison de nouveautés pour choisir le *châle long de cachemire français* indispensable pour tout grand deuil, puis de l'étoffe semblable pour robe de maison, du *velours de Syrie* et du *parametta* pour robes de ville, du *barége Tamatave* et de la grenadine pour robes du soir. — S'adresser à une couturière pour faire exécuter cette robe du matin doublée et ouatée, plissée en avant, et à ceinture avec longs bouts, cette robe de laine ornée de deux grands biais de crêpe anglais, celle de parametta avec cinq petits volants au bas de la jupe, celle de barége avec deux grands volants à tête et des nœuds de crêpe au-devant de la jupe, celle de grenadine et laine avec onze petits volants; — s'inquiéter d'une modiste qui leur fît le bonnet de crêpe à larges brides, le chapeau à fond mou en cachemire français orné de trois larges biais de crêpe anglais, celui de velours épinglé garni de crêpe, et celui de velours royal brodé de jais avec oiseau de paradis, la coiffure de crêpe et de jais, et celle plus élégante en tulle mousseline avec pluie de jais et d'étoiles; — le col et les manchettes en crêpe anglais avec biais, la pèlerine et les manches Marie-Thérèse en crêpe français, les manches de grenadine avec entre-deux de guipure; — d'une lingère pour les mouchoirs de batiste à larges bordures noires et les mouchoirs richement brodés de laine, — d'un gantier pour les gants de Suède noirs; — d'un magasin de confection pour le zouave de cachemire, le manteau pelisse de velours de Syrie garni d'astracan; — et d'un bijoutier pour la parure complète de jais : bracelet, collier, diadème, peigne et boucles d'oreilles.

Que de courses, que de démarches, pour composer cette toilette qui est, à peu de chose près, celle de toute femme du monde, et que de peines cela donnerait aux personnes surtout qui ne seraient pas encore bien au fait de la vie et des habitudes parisiennes. Au lieu de cela, elles arrivent au même résultat par une promenade à la rue de la Paix, un magnifique quartier, et une station de quelques heures à la maison Sarran, une des plus honorablement connues du commerce parisien.

Madame Marie DE FRIBERG.

—



A LA REINE D'ANGLETERRE,

MAISON BOUGENEAUX-LOLLEY, rue Saint-Honoré, n° 249.

Les grands manteaux de velours et les riches confections garnies de queues de martre zibeline et de martre du Canada de ce remarquable magasin, ont un cachet ravissant de nouveauté et d'élégante simplicité. Ses burnous fourrés, si confortables en voiture, sont adoptés avec enthousiasme pour les promenades au bois; les cols Henri III, modèle nouveau, ont obtenu les suffrages du monde fashionnable et de la riche aristocratie.

Cette maison, si avantageusement connue, a mérité le monopole des fourrures fines pour corbeilles de mariage, tant par le soin qui préside à leur confection, que par la richesse de ses assortiments. Nous recommandons aussi les chauds et moelleux tapis d'appartement et les riches couvertures de fourrures pour les promenades en voiture et pour les voyages.

Quant à la *furia* qui existe sur les beaux astracans, il est inutile de la rappeler.

On sait qu'il faut aller *à la Reine d'Angleterre* pour trouver tous les articles de fourrures tels que manchons, étoles, manchettes, etc.

GRAVURE DE MODES N° 620.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure à bandeaux relevés demi-bouffants, avec nœud de cheveux tombant très en arrière. Couronne de *lys des eaux*, garnie derrière de feuillages de roseaux retombant sur le cou.

Robe de tulle blanc et de tulle rose, garnie de rubans de satin rose et de groupes de *lys des eaux*, avec feuillages de roseaux et grappes.

Robe de dessous de taffetas blanc.

Le corsage est de satin rose (en forme de corselet); il est à pointes devant, en haut et en bas, et seulement en haut dans le dos. La poitrine et le dos ont des draperies de tulle blanc, très décolletées et très resserrées sur l'épaule tombant un peu sur le bras.

Un bouquet de *lys des eaux* est posé sur le milieu du corsage.

Une petite ruche de tulle borde le haut du corselet.

La manche se compose d'une *œillette* de tulle, bordée d'un petit volant de ruban de satin rose n° 5; on la voit à peine.

La jupe longue est de tulle blanc; elle se termine par un ruban de satin rose n° 22 formant petit volant.

La seconde jupe est de tulle rose; elle est ouverte en tunique devant et se termine par un volant de ruban de satin n° 16.

La troisième jupe est de tulle blanc, bordé d'un ruban n° 12, posé à plat dans le haut et froncé en volant dans le bas. (Cette jupe a la forme d'un mantelet; elle est froncée derrière et sur les hanches et se croise devant droite sur gauche comme un fichu.) Les deux pointes sont retenues sur le bord de la tunique rose par de jolis groupes de *lys des eaux*, de grappes de fleurettes et de feuilles de roseaux nuancés.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Coiffure orientale, composée d'un bandeau en passementerie d'or, avec deux rosaces entourées de perles d'or, d'où retombent des glands d'or qui se mêlent aux cheveux qui retombent en boucles sur le cou.

Zouave de velours bleu, bordé de soie bleue *en relief au plumetis*.

La broderie borde le *zouave* et la basque, couvre la couture d'épaule, le dos et le milieu de chaque pan que forment les manches.

Chemise en cachemire blanc, boutonnée devant sur un pli plat et formant des plis bouffants depuis l'encolure jusqu'à la taille.

Les manches de cachemire blanc sont très amples et très bouffantes.

Le col de la chemise est de velours bleu, montant droit, haut de 2 centimètres, avec un petit écart devant. Une dentelle le borde.

Le parement de la manche est aussi de velours.

Col et parement sont brodés de soie.

La jupe en armure bleue est terminée au bas par un biais de velours bleu, haut de 30 centimètres, brodé sur le bord en haut.

De chaque côté sur la jupe il y a une poche de velours bleu, avec un petit revers brodé rabattant sur l'ouverture.

La ceinture de velours bleu s'agrafe derrière; elle est ornée devant par une plaque carrée de velours bleu, bordée d'or et brodée de soie bleue au milieu.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 19, à Paris.



Courrier de Paris.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Il y a bien longtemps qu'on l'a dit et tous les faits de ce monde s'accordent pour justifier le proverbe. Vous est-il jamais arrivé de vous réveiller deux matins de suite ou de vous coucher deux soirs de suite avec la même teinte rose ou la même teinte noire dans l'esprit? Ainsi va la vie d'ailleurs, et ce qui la rend un peu supportable, c'est précisément ces intermittences sans lesquelles nous courrions fort risque de porter perpétuellement un crêpe à notre bras et à notre cœur.

Aujourd'hui la mort, demain les mariages, hier des naissances! Hier des larmes, aujourd'hui des sourires, demain des plaisirs! Et c'est à recommencer ainsi et toujours. Qui de nous n'y est exposé? Vous tous qui me lisez, ne trouvez-vous pas que j'ai raison? Il n'y a que les enfants qui ont le privilége de voir toujours le ciel bleu et rose et des sourires et des joujoux et des sucreries, même à travers leurs larmes, tant ces larmes sont pures et de courte durée.

Quelle semaine remplie de contrastes que mon devoir de chroniqueur m'oblige à consigner ici! J'ai enterré et marié des amis, de ceux dont le nom vous est connu et fait bruit dans le monde, de leur vivant et après qu'ils ne sont plus. J'ai conduit au cimetière Montmartre un de ces amis de ma jeunesse littéraire, grand cœur et âme d'élite, un de ces compagnons de mes mauvais jours, et qui en a beaucoup compté, lui aussi, de mauvais jours, dans sa vie toute pleine de courage, d'esprit, de talent, de dignité, de fière pauvreté, d'abnégation, de luttes qui ne l'abattaient point et de défis jetés au sort. Mais si le sort ne l'a pas pu vaincre, le sort l'a tué pour se venger. Celui de qui je parle ainsi, en termes bien moins éloquents et bien moins touchants à coup sûr que ne l'ont fait sur sa tombe MM. Mallefille et Frédéric Thomas, vous le connaissiez par le talent, car il vous a charmés dans ses livres, dans ses comédies, dans ses romans, dans ses feuilletons, dans ses esquisses d'une si fine et si douce philosophie; celui-là se nommait Louis Lurine. Il est mort directeur du Vaudeville, sur la brèche, en brave soldat littéraire qui cherchait dans ce suprême combat à édifier enfin sa fortune.

Était-il aimé de nous tous qui avions vécu de sa vie fraternelle! Pour toute réponse, je vous demanderai: étiez-vous à l'église Notre-Dame-de-Lorette le dimanche premier de ce mois? Vous y auriez vu deux mille personnes suivant ce corbillard modeste, deux mille amis, gens de lettres, artistes, écrivains de tous les âges, de tous les degrés, de tous les ordres, directeurs de théâtres. Les portes de l'église ont dû se fermer devant la foule envahissante, et près de la moitié de ce cortége a attendu la fin de la cérémonie sous les colonnades de l'église pour conduire au cimetière ce pauvre défunt. Et quelle foule! « Une élite d'hommes », selon l'expression de M. Félicien Mallefille; les plus grands noms de notre littérature et de notre théâtre! Les coins du poêle étaient portés par MM. Auguste Maquet, président de la Société des auteurs dramatiques; Emmanuel Gonzalès, vice-président du comité des gens de lettres; Hippolyte Cogniard, directeur du théâtre des Variétés, et Brindeau, artiste du Vaudeville. Ainsi que je vous l'ai dit, deux discours ont été prononcés sur la tombe de Louis Lurine, l'un par M. Félicien Mallefille, au nom des auteurs dramatiques, l'autre par M. Frédéric Thomas, au nom des gens de lettres. Ces deux discours, qui eussent soulevé des applaudissements partout ailleurs, ont eu le succès que la gravité du lieu commandait; tous les yeux de cette assistance attendrie étaient remplis de larmes.

Ainsi est mort et a été enterré comme il avait vécu, cet homme d'un esprit charmant et charmeur, pauvre, mais riche de toutes les amitiés qu'il avait méritées et conservées.

La foule est toujours grande là où brille un nom littéraire. C'est un hommage que l'on aime à rendre à la littérature, à cette profession décriée de loin, et que l'on est forcé d'honorer quand on connaît un peu mieux les nobles esprits et les grands cœurs qui l'exercent, et pourvu qu'on n'aille pas en chercher les soi-disant représentants dans les tabagies et les débits de liqueurs. Voulez-vous la preuve de ce que je vous dis là? Il fallait aller, il y a quelques jours, à l'église Sainte-Clotilde, vous auriez pu vous demander si ce n'était pas un mariage de prince et de princesse qui s'accomplissait au pied du vaste autel de cette vaste nef toute remplie à déborder. Et quelle assemblée! De grands noms de l'aristocratie, de grands noms de la littérature, du journalisme et de la politique; des académiciens, des hommes d'État présents et passés, des grandes dames, des professeurs, des membres de l'Institut, et qui sais-je encore! En effet, c'était la fille d'un prince de l'esprit et du talent qui se mariait, ce jour-là, la fille de M. Cuvillier-Fleury, l'éminent critique du *Journal des Débats*, et ancien secrétaire des commandements du duc d'Aumale. Les témoins de la jeune mariée étaient MM. Guizot et Thouvenel, ministre des affaires étrangères et oncle de madame Tiby, car c'est le nom que porte aujourd'hui Mademoiselle Cuvillier-Fleury. C'était un assemblage de monde à intimider par son importance quiconque n'eût pas été habitué, comme mademoiselle Cuvillier-Fleury y a été élevée, à regarder en face et à se trouver familière avec la société de tant d'hommes éminents et illustres.

Après vous avoir raconté ce mariage où la littérature joue un si grand rôle, je me trouve tout naturellement porté à vous parler d'un livre bien charmant de M. Charles Deslys, dont plusieurs productions insérées dans ce recueil ont obtenu un succès mérité auprès de nos lectrices. S'il vous arrive d'être en avance de quelques minutes sur le départ d'un train de chemin de fer, à quelque gare que ce soit, en attendant que les portes s'ouvrent, approchez-vous de l'étalage du marchand de livres, et achetez au plus vite le *Mesnil-au-Bois*. Ce sera là un vraiment bien aimable compagnon de route que vous aurez rencontré. Le livre vous paraîtra trop court, mais il vous aura aidé à ne pas trouver le chemin trop long. Dans le *Mesnil-au-Bois*, comme dans tous les livres de M. Deslys, vous êtes assuré d'un récit touchant, émouvant, moral; de l'observation pratique, du naturel et de la grâce.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous annon-



çant la prochaine apparition de la *Vie de César* par l'Empereur Napoléon; une œuvre à laquelle l'auguste écrivain travaille à ses moments perdus... quand il en a, mais avec une assiduité et une persévérance dignes de l'ambition que l'auteur attache à la publication de cet ouvrage qui ne peut manquer d'être remarquable et remarqué, flatterie à part. Que peut donc ambitionner un Empereur, me demanderez-vous? L'Empereur Napoléon III ambitionne un fauteuil à l'Académie française. Il a déjà des titres, j'en appelle à ses œuvres précédentes. La *Vie de César* comblera la bonne mesure qui assurera l'élection du souverain. Napoléon Ier, membre de l'Institut, attachait une grande importance à ce titre, plus d'importance même, a-t-il dit dans une séance solennelle du conseil d'État, qu'à son titre de général. Les raisons que Napoléon Ier donna à l'appui de son opinion ne manquaient, on le peut croire, ni de poids, ni d'observation pratique.

A ce propos, un journal annonce qu'il est question d'augmenter le nombre traditionnel de quarante des membres de l'Académie, et de le porter à cinquante. Le journal que je cite, c'est le *Sport*, prétend que cette augmentation est parfaitement en rapport avec l'accroissement de la population en France et la multiplication des hommes de lettres. Je me permettrai de ne pas trouver la raison suffisamment bonne. Je crains que plus il y aura d'académiciens, moins grand sera le zèle pour prétendre à cette haute et enviable dignité littéraire. Quand on veut bien ne pas critiquer l'Académie française par habitude un peu surannée, et par besoin absolu de critiquer, on trouve qu'en résumé tous les écrivains qui ont des titres sérieux à l'Académie y arrivent ou sont naturellement désignés pour y arriver. Ce n'est pas toujours la faute de l'Académie si la mort ne laisse pas le temps aux candidats de devenir des élus. Que n'a-t-on pas dit contre certains académiciens déclarés trop savants... quand ce n'était pas pire, pour prendre place à côté des poëtes! Or quand ces savants ou ces... disons toujours savants, se sont mêlés d'écrire, ils ont prouvé qu'ils étaient de véritables écrivains, tout pleins de style, d'esprit et même de grâce. Ils ne sont donc pas déplacés à l'Académie, tant s'en faut. Il n'est pas nécessaire d'élargir le cercle des quarante, sous ce prétexte-là. Pour les écrivains qui ont des titres à l'honneur de l'Académie et qui attendent sous le portique, leur tour viendra, et mieux vaut que ceux-ci attendent un peu que de courir le risque de voir entrer dans le temple trop de marchands... littéraires.

X. Eyma.

MÉLANGES.

Après huit mois de négociations, les administrateurs de la Galerie nationale de Londres, grâce aux efforts de leurs agents de Rome, viennent de s'assurer la propriété de cinq tableaux de Beato-Angelico, qui sont d'admirables spécimens de cet incomparable maître. Bien qu'ils ne soient pas de grandes dimensions, ces cinq tableaux, qui sont peints en détrempe sur bois et sont en parfait état de conservation, contiennent plusieurs centaines de têtes qui, pour l'expression, la variété et la délicatesse du fini, ne le cèdent à aucune des meilleures œuvres de Fra Angelico. Ils forment une série. Le tableau qui occupe le centre est le plus grand et représente le Christ dans une gloire, environné d'anges et de saints. Ces tableaux ont été dans l'origine peints pour l'église du couvent de San Domenico, sur la route de Florence à Fiesole.

On apprend également de Florence que les recherches ordonnées par le dernier gouvernement grand-ducal ont eu pour résultat la découverte d'un tableau représentant la Vierge avec des saints et d'autres figures, bonne production évidemment du XIVe siècle. D'autres peintures ont été aussi découvertes : ce sont des fragments d'une grande composition dans le style de Malaccio. Des ordres ont été donnés pour la conservation et la restauration de ces œuvres.

***

Les recherches faites dans les archives ont, depuis quelques années, rectifié bien des erreurs de dates sur un grand nombre de nos hommes célèbres. Une découverte faite récemment nous permet aujourd'hui de rendre à une petite ville du département du Loiret une illustration que l'on avait jusqu'à présent donnée à Paris.

Il s'agit cette fois de Jacques Vallée-Desbarreaux, le poëte philosophe, l'ami de Descartes, qui se démit de sa charge de conseiller au Parlement pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse, et qui changeait constamment de climat, suivant les saisons de l'année.

Jusqu'à ce jour, tous les biographes ont fait naître Desbarreaux en 1602 ou 1604, à Paris. Malheureusement, ni le lieu ni la date ne sont exacts, et nous pouvons actuellement affirmer que le poëte a vu le jour à Châteauneuf-sur-Loire, le 7 novembre 1599. Les registres du parlement nous apprennent que son père, Jacques Vallée, sieur Dud'huy, reçu conseiller le 10 mai 1595, et plus tard maître des requêtes, avait épousé Barbe Dolu, fille de François Dolu, président en la chambre des comptes. Or, voici ce qu'on lit dans le registre des actes de la paroisse de Saint-Martial de Châteauneuf, aujourd'hui conservé à la mairie de cette ville :

« Du mardi 7e jour de novembre 1599, a été baptisé en l'église de Saint-Martial de Châteauneuf-sur-Loire, Jacques Vallée, fils de M. Dud'huy, conseiller du roy notre sire en sa cour de parlement à Paris, et damoiselle Barbe Dolu, ses père et mère, et ont été les parrains messire Jacques Vallée, seigneur des Barreaux, conseiller du roy en ses conseils, et intendant des finances, seigneur de Châteuneuf, son ayeul paternel, et dame Marie Vallée, veuve de messire Robert Miron, vivant conseiller du roy en ses conseils et sur-intendant de ses finances de France et autres paternels.

Signé, Merlin, curé; Dolu. »

***

Le canal Saint-Martin, qu'on recouvre d'une voûte en ce moment, a causé la démolition, en 1821, place de la Bastille, de la célèbre et curieuse maison que Beaumar-



chais, l'immortel auteur du *Barbier de Séville*, s'était fait construire avec beaucoup d'art et d'agrément. Cet hôtel avait un jardin dont la porte donnait sur le boulevard qui a pris son nom. On y lisait l'inscription suivante :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté.

Au milieu s'élevait une grande salle, où deux bas-reliefs représentaient Ganymède et Hébé ; l'entrée du côté de la maison portait ces deux vers :

Erexi templum à Bacchus
Amicique gourmandibus.

A l'angle, du côté de la rue Amelot, était un pavillon de forme ronde, orné à l'intérieur des vues de Ferney et de ses environs, peintes à fresques, et on lisait sur la porte :

A Voltaire !

Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.

« Qui sait si le monde durera trois semaines ! » a dit quelque part Beaumarchais. Il est de fait que sa maison, qui était bâtie avec une solidité à défier le temps, n'est pas restée longtemps debout.

*
* *

Un arrêté du maire de Vaucouleurs (Meuse) a décidé qu'un concours était ouvert pour l'érection d'une statue à la mémoire de Jeanne d'Arc. Les statuaires qui voudront prendre part à cette épreuve devront se faire inscrire à la mairie, où ils pourront se procurer le programme et les conditions du concours.

*
* *

Sous le titre : *Scènes sur un théâtre de l'Australie*, le *Times* du 1er septembre contient le récit suivant :

« Le rideau se lève, une danseuse française, jeune femme simple et élégante, n'ayant point une grande beauté, mais beaucoup d'expression, et paraissant fort contente d'elle, apparaît sur la scène, légère et court vêtue ; elle est accueillie par les applaudissements des spectateurs et par les trompettes éclatantes de l'orchestre.

» Mais de l'autre côté de la scène apparaît une jeune créole espagnole admirablement belle, avec de grands yeux d'une douceur incompable, d'une carnation magnifique, bien faite, la véritable personnification de Terpsichore. Elle salua modestement ; c'était sa première apparition à Melbourne, et l'enthousiasme du public, émerveillé de sa beauté, se manifesta par des tonnerres d'applaudissements.

» Les deux danseuses se disputaient la palme de la victoire dans une gracieuse tarentelle. Telles que deux brillants papillons, elles voltigeaient au son de la musique et au bruit des applaudissements. La sémillante et vive Parisienne fit usage des pirouettes les plus raffinées, de ses grâces les plus séduisantes ; mais la créole semblait être l'une des trois Grâces. Les bouquets, les chaînes d'or, les bracelets pleuvaient à ses pieds.

» La Française lutta de toutes ses forces contre le triomphe de sa rivale, jusqu'à ce qu'enfin elle tomba épuisée sur la scène. La créole s'approcha d'elle avec compassion pour la relever, lorsque soudain, lui lançant des regards de haine et de furie, la Parisienne se jeta sur sa rivale et la battit à coups redoublés.

» Le public siffla lorsque la Parisienne s'écria avec emportement : « La misérable, elle m'a fait tomber ! » La pauvre créole répondit avec dignité qu'elle était fort innocente de cette chute ; mais à un mot vulgaire échappé des lèvres de la Française, toutes les passions méridionales grandirent dans le cœur de l'Espagnole, et une lutte commença sur la scène.

» Les deux dames se ruèrent l'une sur l'autre, s'égratignant, se frappant, s'arrachant les cheveux au milieu des applaudissements frénétiques de la galerie ; je n'ai jamais vu pareille chose. Le public, loin d'intervenir, semblait plutôt prendre plaisir à ces exercices olympiques, jusqu'à ce que la créole, sanglante et évanouie, fut emportée de la scène.

» Quelques officiers, qui assistaient au spectacle, furent révoltés de la conduite de la Parisienne et envoyèrent chercher la police pour l'arrêter ; mais ses amis se réunirent et résistèrent aux constables ; une lutte s'ensuivit ; une partie du public sauta sur la scène, à travers l'orchestre, brisant les violons, les basses, les jetant à la tête des constables ; les femmes s'évanouissaient, les enfants criaient ; quant à moi, je pris mes jambes à mon cou, et je me mis à courir jusqu'à mon hôtel. »

*
* *

La *Gazette des Beaux-Arts* annonce plusieurs ventes prochaines d'objets d'art qui auront un grand attrait de curiosité. C'est d'abord celle de la collection du prince Soltikoff qui renferme entre autres les plus admirables specimens de l'orfévrerie du moyen âge.

Puis viendra, vers le 20 de ce mois, la vente de l'atelier de Decamps. Les amateurs trouveront, dit la *Gazette des Beaux-Arts*, de précieux croquis, des fusains d'une tournure magistrale, un *Moïse sauvé des eaux*, et une répétition, avec rehauts de pastel et quelques différences dans la composition, de cet héroïque *Josué* qui appartient aujourd'hui à M. Alexis Ravenaz. Les tableaux sont au nombre de trente et quelques. Il y a des toiles très avancées, *Job et ses amis*, *Polyphème*, *le bon Samaritain*, etc., d'autres sont complétement achevées. Parmi celles-ci, l'*Anesse de Balaam*, un *Boucher turc*, une *Sablonnière*, etc.

*
* *

L'éditeur Michel Lévy vient de mettre en vente un nouveau volume de notre collaborateur, M. Xavier Eymа, *Aventuriers et Corsaires*, et dont fait partie l'émouvante histoire des *Bandits noirs* que publie notre journal.

Louis DE SAINT-PIERRE.



Les diamants de mademoiselle Rachel.

Quelques-uns des bijoux de Rachel viennent de passer par une série de vicissitudes aboutissant à une confiscation au profit des États-Unis. Voici, dit le *Courrier des États-Unis*, à quelle occasion.

Lorsqu'au mois d'avril 1857, les dépouilles précieuses de la grande tragédienne furent mises en vente à Paris, quelques objets de grand prix furent adjugés au docteur L. Deschowitz, médecin polonais, qui avait connu Rachel, et était lié avec sa famille. Ces objets consistaient en une tabatière d'or enrichie de diamants, présent de l'Empereur Napoléon; un bracelet émaillé et enrichi de brillants, cadeau de la reine Victoria, dont il portait le chiffre gravé ; et une magnifique broche de diamants. La valeur matérielle de ces articles était donc rehaussée de beaucoup par les souvenirs qui s'y rattachaient. Probablement, l'acquéreur en jugea ainsi, et il les garda en sa possession personnelle, pendant un voyage qu'il faisait en ce moment pour le bénéfice d'un malade confié à ses soins.

Après avoir parcouru l'Europe, sans avoir réussi à guérir son client, qui était de la Havane, le docteur revint l'an dernier aux États-Unis, et débarqua le 6 septembre à New-York, toujours apportant dans ses voyages les bijoux de Rachel dont il était possesseur. Ils passèrent à la douane comme effets personnels, et par conséquent exempts de droits.

Cependant, le docteur rencontra à New-York la mère de son client, qui était venue au-devant de lui. Les voyages n'avaient produit sur son état aucune amélioration sensible. Il y eut à ce sujet une consultation de médecins, et la conclusion fut que le malade serait mis dans une maison d'aliénés à Bloomingdale. Le docteur Deschowitz se trouva ainsi privé d'une grande source de revenus, car les sommes qu'il donne comme lui ayant été allouées pendant ses voyages, tant pour défrayer les dépenses que pour rémunérer ses soins, sont élevées jusqu'à l'invraisemblance.

Du moment qu'il dut se séparer de son malade, les appointements cessèrent ainsi que les frais de route, et, en définitive, le docteur se trouva, comme on dit, fort près de ses pièces.

Ce fut alors qu'il résolut, pour parer à quelques difficultés pécuniaires, de se défaire de la valeur improductive qui, depuis deux ans, gisait dans son bagage de voyageur. Il se rendit donc d'abord chez M. Tiffany, à qui il expliqua sa position, proposant de lui vendre les trois bijoux, plus un riche nécessaire provenant du prince Gortschakoff et sur lequel il avait acquitté les droits de douane. M. Tiffany se montra peu disposé à faire l'acquisition, et se borna à en fournir une estimation à la valeur intrinsèque, qui était loin d'arriver au chiffre payé par le docteur.

Celui-ci se retourna alors vers MM. Ball, Black et Cie, auxquels il porta les mêmes propositions. Mais ces messieurs ne se montrèrent pas plus désireux que M. Tiffany d'acheter les bijoux pour leur propre compte. Seulement, ils consentirent à les mettre en vente dans leur magasin, pour le compte de M. Deschowitz, moyennant le prélèvement ordinaire d'une commission.

Les objets en question parurent donc à l'étalage, dûment étiquetés, et provoquèrent l'attention et l'admiration des passants. Un Bostonien venait même de conclure l'achat du bracelet, lorsque les employés de la douane intervinrent, un mandat de saisie à la main. Les articles mis en vente n'avaient point acquitté les droits d'entrée, et se trouvaient ainsi passibles de confiscation, d'autant plus que leur valeur donnait à soupçonner une spéculation illicite.

Pour rentrer en possession des trois bijoux, M. Deschowitz dut, en attendant le procès devant la justice fédérale, fournir une caution considérable.

C'est par suite de ces faits que jeudi dernier, après quatorze mois d'attente et de délais, l'affaire était évoquée devant la cour de district des États-Unis siégeant dans Chambers street, sous la présidence du juge Betts.

MM. Whiting et Clarke ont présenté la cause du réclamant ; MM. Rooseveli, attornay de district fédéral, et J. Buchanan Henry ont soutenu les droits du gouvernement; et après l'audition des témoignages et des plaidoyers, le jury a remis un verdict scellé confirmant la confiscation des bijoux. La cour a accordé au docteur Deschowitz un délai de trente jours pour présenter, s'il y a lieu, un bill d'exception, à défaut duquel la sentence prendra son effet définitif.

Voilà donc les bijoux de Rachel en voie d'être de nouveau vendus à l'encan, et cette fois par autorité et au profit du gouvernement des États-Unis.

UNE MÉPRISE DE COEUR.

Au second étage de l'une des maisons de la rue de Seine, un jeune homme était assis devant un bureau tout couvert de papiers soigneusement rangés, dans un cabinet de travail précédé d'une vaste antichambre. Il écrivait avec une lenteur réfléchie une lettre qui semblait devoir être longue, à en juger par le nombre des feuillets déjà remplis. L'observateur qui l'aurait vu s'interrompre par de fréquentes et profondes rêveries aurait pu être embarrassé de concilier l'expression souriante et attendrie que pre-

nait alors sa figure, avec la gravité méthodique que tout révélait autour de lui.

La symétrie rigoureuse des meubles, la nuance sévère et uniforme de l'étoffe de Damas dont ils étaient recouverts, les bronzes de Pradier et de Barye, qui, avec une pendule et des torchères d'un style simple et correct, décoraient une cheminée de marbre noir, les ouvrages de médecine qui composaient la majeure partie de la bibliothèque, tout dénotait les habitudes d'esprit propres à une profession qui semble faire un devoir de contenir les élans du cœur et qui a trop souvent pour effet de les paralyser sans retour.

La physionomie du docteur Georges Franay justifiait d'ailleurs cette impression de froideur que faisait naître l'aspect de son cabinet de travail. Au premier abord, ses traits fins et délicats, son teint vif et coloré, sa chevelure noire et abondante, ne permettaient guère de lui donner plus de vingt-quatre ans; et si l'empreinte ineffaçable que laisse après lui le travail de la pensée faisait bientôt deviner qu'il avait une dizaine d'années de plus, on sentait qu'il ne devait pas seulement son apparente jeunesse à l'honnête régularité de sa vie, mais aussi à l'absence de tout sentiment violent et de toute exaltation passionnée. Son regard limpide et calme, tout en révélant la droiture et l'élévation de son âme, semblait confirmer ces premiers indices et dénoter une nature plus propre aux spéculations de la science, ou même aux dévouements héroïques de la pratique médicale, qu'aux émotions plus intimes, plus tendres et plus ardentes de l'amour. Et pourtant, à le voir en ce moment, on comprenait que la lettre qu'il était en train d'écrire n'avait rapport ni à sa science ni à son art, et qu'un sentiment tout nouveau dans sa vie faisait vibrer dans son cœur quelque corde secrète que jusque-là il ne s'était point connue.

Cette lettre était adressée à son frère, Raoul Franay, récemment nommé substitut à Mortagne :

« 2 février 1849.

» Tu me demandes, mon cher Raoul, quelle est cette jeune institutrice qui a été récemment introduite dans notre famille, contre toutes nos anciennes résolutions, et aussi, semble-t-il, sans aucune nécessité, puisque notre mère s'était chargée elle-même d'accompagner Anaïs à ses cours de littérature, de musique et de dessin, et que je m'étais réservé le plaisir de l'initier aux éléments des sciences naturelles. Il y a deux mois environ, après avoir terminé mes visites, je m'étais, comme en ce moment, enfermé dans mon cabinet, et me promettais avec joie de consacrer quelques heures à cet interminable ouvrage auquel ton enthousiasme fraternel veut bien prédire un si grand succès. Mais à peine avais-je écrit quelques lignes, que Baptiste vint me prévenir qu'une jeune fille tout éplorée demandait à me parler au plus tôt. J'ordonnai qu'on la fît entrer. C'était la plus ravissante créature que tu puisses te figurer. Imagine-toi une peau d'un blanc rosé tellement transparente, qu'à travers on voit littéralement le sang circuler, des cheveux d'un blond chaud et doré relevés gracieusement sur les tempes, et d'une si luxuriante profusion, qu'ils semblaient s'échapper du petit chapeau destiné à les contenir, des yeux d'un bleu foncé sous des sourcils noirs, avec le regard le plus doux et le plus caressant que puissent avoir des yeux de femme; enfin une de ces tailles à la fois minces et flexibles qui ont le double privilége de la grâce et de la vivacité.

» Quelque médecin que je sois, quelque habitué que tu me connaisses, mon cher Raoul, à observer rapidement et à me rendre compte du premier coup d'œil, tu penses bien qu'en présence de cette enfant tout en larmes, je ne distinguai pas alors en détail les perfections vraiment idéales que je me borne à t'indiquer. Je t'avoue même que ce qui me frappa le plus en ce moment, ce fut le contraste de cette rare distinction avec une robe de mérinos noir plus que simple, un petit châle à palmettes attestant un long usage, un chapeau de grosse paille malgré la saison, et l'absence de gants.

— » Monsieur, me dit-elle précipitamment et d'une voix altérée, ma mère qui habite tout près d'ici est atteinte depuis longtemps d'une maladie nerveuse qui la fait beaucoup souffrir, mais qui, nous le pensions du moins, n'offrait pas de danger pour sa vie. Depuis une demi-heure, elle vient de tomber subitement dans une crise tellement effrayante, que je suis descendue comme une folle, en demandant à grands cris un médecin. On m'a indiqué votre demeure, et je suis accourue moi-même pour vous prier plus promptement de vouloir bien lui porter secours. Je vous en supplie, monsieur, ne perdons pas une minute.

» Je la suivis immédiatement, et, après avoir monté les cinq étages d'une maison voisine, nous arrivâmes à deux petites chambres, hélas! bien modestement meublées.

» Avant de me faire pénétrer dans la seconde pièce :

» — Veuillez, je vous prie, me dit ma conductrice, m'attendre ici un instant.

» Puis elle entra; et je l'entendis, après avoir embrassé sa mère à plusieurs reprises, la préparer à recevoir ma visite.

» — Mais à quoi bon, ma fille?... Ne sais-tu pas?... Le reste de la phrase, que je comprenais



trop bien, se perdit avant d'arriver jusqu'à moi.

» Je fus bientôt introduit auprès de la malade, dont la crise était calmée.

» C'était une femme d'environ quarante-cinq ans, à la physionomie douce et bienveillante, dont la pâleur et l'amaigrissement révélaient de longues souffrances et plus encore de cruelles privations. J'examinai son état avec le plus grand soin, et je formulai une ordonnance que je m'efforçai de rendre aussi peu compliquée que possible.

» — Il serait indispensable, dis-je à sa fille, afin de prévenir le retour d'un semblable accident, d'administrer sans retard ce que je viens de prescrire.

» Et j'allais sortir, en promettant de revenir le lendemain, lorsque je surpris entre les deux femmes un tel regard de perplexité, que je repris aussitôt, tout en me retirant et de l'air le plus naturel qu'il me fut possible :

» — Mais, j'y pense, mademoiselle, vous ne pouvez pas quitter madame votre mère en ce moment. Je crains d'ailleurs que votre pharmacien ne vous fasse trop attendre pour cette préparation, ce qui compromettrait l'effet que j'en attends. Permettez-moi de vous l'envoyer moi-même, ma petite pharmacie est toujours pourvue de ces sortes de choses pour les cas pressants. Ne vous inquiétez donc de rien, ajoutais-je d'un ton de voix qui, malgré moi, dut signifier autre chose que mes paroles, car cette charmante enfant y devina une intention plus bienveillante que la sollicitude du médecin.

» Oh! mon cher Raoul, si tu avais vu le regard d'ange qui paya cette action si simple, tu dirais avec moi qu'il faudrait être le plus mortel ennemi de soi-même pour ne pas faire tout le bien que l'on peut dans sa modeste sphère.

» Mes visites se renouvelèrent naturellement, le lendemain et les jours suivants, quoique l'état de la malade n'offrit plus de danger imminent. N'avais-je pas à sonder le mal moral, que nous rencontrons presque toujours, hélas! à côté du mal physique pour lequel on nous appelle, et qui cette fois m'inspirait un intérêt plus vif que d'habitude. J'appris ainsi peu à peu, que madame Hervier, veuve depuis deux ans d'un receveur de l'enregistrement d'une petite ville de province, et restée absolument sans fortune à la mort de son mari, s'était décidée à venir habiter Paris, où sa fille Lucile, qui a fait de bonnes études et qui possède un joli talent de pianiste, espérait trouver quelque éducation à diriger. Elle avait longtemps cherché en vain, et n'était parvenue à se procurer qu'une leçon très médiocrement rétribuée. Cette faible ressource, jointe au produit de quelques broderies que madame Hervier avait le courage de s'imposer dans les rares intervalles de repos que lui laissait sa maladie, ne suffisait pas, tu le penses bien, à les préserver des embarras et des souffrances de la pauvreté.

» Tout aguerri que je suis à l'aspect du malheur, jamais je ne fus aussi ému, aussi préoccupé d'une détresse que nous sommes appelés à constater trop souvent dans l'exercice de notre profession. C'est que le caractère de fierté digne que savent conserver ces pauvres dames au milieu de cette navrante misère, en fait quelque chose de saisissant. Pendant quelque temps, elle avaient nourri l'espoir d'obtenir un bureau de timbre ou de tabac en récompense des longs services de M. Hervier; mais, isolées et sans recommandations puissantes, elles n'avaient pas tardé à comprendre qu'une telle espérance était chimérique.

Et pourtant, pas de révolte contre le sort, pas la moindre récrimination contre une société dont elles auraient bien quelque droit de se croire victimes! Toujours le calme et la sérénité sur le beau visage de la jeune fille, tandis qu'elle cherche à communiquer à sa pauvre mère une confiance qu'elle n'a peut-être pas elle-même.

Ce que je ne pourrais parvenir à te peindre, ce qui est au-dessus de tout éloge, c'est le courage vraiment héroïque avec lequel la pauvre enfant subit les dures conséquences de ce complet dénûment. Elle, appelée par son éducation et par la distinction de sa nature, à toutes les aspirations vers le beau, l'élégant, le poétique, elle consacre sa vie, sans se plaindre et sans murmurer, aux travaux les plus insipides et les plus vulgaires. Chaque fois que je survenais à l'improviste, et, je te l'avoue, je renouvelai souvent cette épreuve, je la trouvais occupée soit à savonner de nombreuses pièces de linge, soit à les repasser, soit à les raccommoder, ou bien encore, de ses mains délicates, que tant de rudes métiers ne sont parvenus encore ni à rougir ni à déformer, faisant cuire quelque mets un peu délicat qu'elle destine à sa mère, et qu'elle trouve mille prétextes pour ne pas partager, tandis qu'elle se contente pour elle-même, je le devine, d'une nourriture beaucoup plus grossière.

» Une des choses qui m'émurent profondément, c'est de la voir le matin, son panier au bras, faisant elle-même les modestes provisions de la journée. Comme nous sommes très proches voisins, et que je sors aussi de très bonne heure, je la rencontre souvent en me rendant à l'hôpital. D'abord je feignais de ne la pas reconnaître, de peur de la mettre mal à l'aise; mais lorsqu'elle me voit, elle ne paraît ni contrariée, ni humiliée. Elle remplit simplement ces fonctions triviales sans crainte de déchoir à ses propres yeux, mais aussi sans faire montre de cette ostentation d'humilité, qui est presque toujours un déguisement de l'orgueil.



» Je fis part de tout cela à notre mère, dont le cœur est, tu le sais, si plein de compatissante bonté! Nous eûmes bien vite décidé que nous prierions mademoiselle Lucile de venir donner des leçons à Anaïs. Voilà un mois que ces leçons ont commencé. Notre sœur est dans le ravissement de sa jeune maîtresse, qui n'a que deux années de plus qu'elle et qui s'attachera facilement à son élève.

» Pour moi, mon cher Raoul, je puise dans la conscience du peu de bien que j'ai pu faire en cette circonstance, une de ces satisfactions sans mélange qui illuminent toute une carrière et consolent de bien des ennuis et de bien des déceptions; et je sens redoubler mon attachement pour une profession dont l'exercice fournit l'occasion de jouissances si profondes et si pures... »

Le docteur Georges semblait avoir en effet ramené le calme et l'espérance au milieu de la famille Hervier. Les crises nerveuses de la malade devenaient de moins en moins fréquentes, et si les excellents soins qui lui étaient prodigués avaient contribué puissamment à ce résultat, il était dû plus encore peut-être, à la sécurité inusitée que, grâce à la nouvelle leçon de sa fille, madame Hervier pouvait opposer maintenant aux nécessités de chaque jour. Les appointements de Lucile, fixés bien au-dessus du chiffre qu'elle aurait osé demander, permettaient d'introduire dans le ménage de la veuve un bien-être inconnu jusque-là, et la jeune institutrice, accueillie par la famille Franay, comme une amie et comme une sœur, se voyait chaque jour comblée des marques de la générosité la plus délicate et la plus ingénieuse.

Sous prétexte de consulter son goût pour le choix de quelques acquisitions, Anaïs se faisait souvent accompagner par elle et la forçait chaque fois à accepter quelque objet de toilette, dont l'arrivée inattendue répondait toujours à un besoin pressant et soigneusement dissimulé.

Très souvent aussi Anaïs et sa famille, sous un prétexte ou sous un autre, suppliaient Lucile de rester à dîner. Elle refusait d'abord, de crainte d'inquiéter sa mère; mais on envoyait auprès d'elle chercher une autorisation qu'elle s'empressait d'accorder, heureuse d'assurer à sa fille une distraction de quelques heures. Georges s'arrangeait d'ordinaire pour la reconduire le soir avec sa sœur.

Souvent aussi, malgré le bonheur qu'il avait à se rencontrer avec Lucile, il choisissait le moment de son absence pour aller faire une visite à sa mère, allégeant ainsi pour elle la tristesse de la solitude. Ces attentions étaient appréciées par madame Hervier, qui en savait un gré infini au jeune docteur.

Georges avait eu déjà maintes fois, dans l'exercice de sa profession, l'occasion de rendre de grands services, et, chose surprenante! il n'avait presque jamais rencontré d'ingrats. C'est que, non-seulement il obligeait souvent, mais qu'il obligeait *bien*. Aussi avait-il inspiré à beaucoup de gens une reconnaissance qu'il mettait au service de nouveaux bienfaits.

Une de ses premières clientes avait été une jeune ouvrière pauvre et abandonnée, qu'il avait sauvée du désespoir et vivement disputée à la mort. Elle s'était enfin guérie et consolée. Depuis, elle s'était mariée, avait entrepris un petit commerce de broderies qui avait prospéré, et c'était maintenant une heureuse mère de famille à la tête d'une maison florissante. Georges l'adressa à madame Hervier, à laquelle, sous prétexte d'exigences et de difficultés supposées, elle vint offrir pour un travail très simple, un prix bien supérieur à celui qu'on avait coutume de l'estimer.

Sans être lui-même musicien, le docteur Georges sentait profondément la musique, et quoiqu'il éprouvât un plaisir infini à entendre jouer Lucile, il crut comprendre que son talent plein de grâce et de charme manquait cependant d'études solides et de principes sérieux. Il lui proposa donc de prendre quelques leçons d'harmonie et de composition d'un vieux maître allemand qu'il avait soigné jadis à l'hôpital, auquel il avait procuré depuis quelques élèves, et qui, de ce point de départ, était enfin arrivé à une bonne position et à une réputation méritée.

Cette proposition causa une véritable joie à Lucile, qui désirait vivement pouvoir compléter son éducation musicale. Elle fit de rapides progrès sous cet habile professeur; et le vieil Allemand, qui trouvait en elle une intelligence peu commune, remerciait Georges de lui avoir donné une telle élève, et mettait à cette leçon plus de zèle et d'empressement qu'il n'en apportait à celles qui lui étaient le plus libéralement rétribuées.

Lucile, à l'exemple de sa mère, répondait à la sollicitude du jeune docteur par une confiance pleine d'expansion. Elle semblait toujours heureuse de le voir. Il était initié aux moindres événements de la famille, et l'on n'eût pris aucune détermination un peu importante sans lui demander conseil.

Quant à lui, ainsi que tous les êtres nobles et généreux qui s'attachent aux autres en proportion du bien qu'ils leur font, son affection pour mesdames Hervier grandissait chaque jour. Il sentait maintenant une plénitude inaccoutumée de vie et de bonheur. De nouveaux horizons s'ouvraient à ses yeux; des facultés inconnues se révélaient dans son âme; et il commençait à entrevoir dans l'existence autre chose qu'une série de devoirs à accomplir ou d'ambitions à satisfaire.



Dans la réponse de son frère à sa dernière lettre, se trouvait le passage suivant :

« ..... Avec quel feu, mon cher Georges, tu me parles de la nouvelle institutrice de notre sœur ! Avec quel enthousiasme tu énumères les charmes et les mérites de cette belle personne ! Le cœur du grave et froid docteur Franay, jusque-là invulnérable à toutes les séductions, serait-il donc enfin touché par quelques traits de ce malin petit dieu qu'il refusait d'adorer ? Prends garde, frère, car, pour toi, plus que pour tout autre, ses blessures seraient terribles !... N'aurait-il pas à venger sa puissance longtemps méconnue ? . . . . »

Georges répondit d'un ton plus sérieux :

Madame Marie DE FRIBERG.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Le nègre s'enveloppa la main dans les compresses d'herbes, et il s'endormit ainsi que Macandal de chaque côté de leur prisonnier.

Le lendemain, Macandal dit au nègre :

— Je suis plus franc à ton égard que ne l'avait été Fabulé, je n'ose te garantir ta grâce ; retourne au camp, annonce ma venue prochaine à tes camarades ; moi seul je conduirai Fabulé à Saint-Pierre.

Le nègre s'éloigna plein d'une admiration naïve pour le mulâtre. Macandal délia les pieds de Fabulé devenu docile dans sa défaite, et ils se mirent en route.

Le soir, ils entrèrent à Saint-Pierre. Macandal se dirigea vers la geôle et remettant son prisonnier aux mains du geôlier.

— Je vous amène Fabulé, dit-il, et moi, je m'en retourne chez mon maître.

Le juge criminel, étranger à toutes les intrigues qui s'agitaient dans l'ombre, sachant la guerre que l'on faisait à Macandal et aussi le prix que l'on pouvait attacher à la capture de Fabulé, les fit emprisonner tous les deux.

Macandal et Fabulé furent enfermés isolément, dans la geôle de Saint-Pierre, peu formidable en ce temps-là. C'était une simple case de bois, comme étaient presque toutes les maisons de la ville, placée au centre d'un vaste terrain fortifié de palissades. On comptait plus sur la terreur des nègres de se voir captifs, que sur la solidité de ces simples murailles en planches.

Macandal fut étonné de ce dénoûment imprévu, et, redoutant l'issue du jugement auquel il allait être soumis, il résolut de n'attendre ni l'intervention de la justice, ni celle de son maître de laquelle il ne lui était plus permis de rien espérer. Assis au fond de sa cellule, la tête plongée dans ses deux mains, Macandal songeait au moyen de s'évader. Sa prison était au rez-de-chaussée ; nul doute à cet égard, puisque ses pieds foulaient la terre. Il écouta les bruits qui pouvaient se produire à ses côtés ; à droite et à gauche, le plus profond silence. Il en conclut que les deux cellules voisines étaient inoccupées. Mais dans quelle position était la sienne par rapport à l'extrémité du bâtiment de la prison ? Cette prison finissait-elle à droite ou à gauche ? aurait-il plusieurs obstacles à franchir avant d'arriver en pleine campagne ?

Une petite croisée, percée en œil de bœuf et garnie de barreaux, aérait et éclairait la cellule. Macandal bondit comme un chacal, atteignit à pleines mains les barreaux de la croisée, et par la force de ses bras se hissa jusqu'à pouvoir plonger le regard au dehors. Il aperçut devant lui la solitude du terrain au centre duquel était bâtie la prison, puis plus loin les palissades, et derrière celles-ci la montagne : c'est-à-dire la liberté. En penchant la tête de côté, il avait pu remarquer que sa cellule était, à gauche, l'avant-dernière du bâtiment. Il se laissa retomber sur le sol ; le plan de son évasion avait déjà germé dans sa tête. Il regarda avec regret les barreaux auxquels il venait de se suspendre ; il avait pu s'assurer qu'ils étaient fortement enracinés entre deux solives d'où il ne réussirait pas à les arracher par la seule puissance de ses mains et de ses bras musculeux.

Le succès de son entreprise était donc dans la possibilité de s'introduire dans la cellule voisine pour de là s'ouvrir une issue sur l'enclos de la prison. Il s'agissait de percer deux murailles.

Macandal attendit la nuit. La cloison qui le séparait de la cellule où il devait pénétrer d'abord, était soutenue sur un amas de roches de rivière informes et mal maçonnées entre elles en manière de mur d'appui. Il détacha avec ses ongles les plaques de plâtre qui dissimulaient les intervalles des roches, et commença à ébranler cet échafaudage fragile. Au premier bruit de son travail, il avait entendu dans la cellule voisine, silencieuse jusqu'alors, un mouvement et une agitation qui se calmèrent tout aussitôt.

Macandal ne savait s'il devait se réjouir ou s'inquiéter de cette découverte. Il s'arrêta un moment : puis, après avoir frappé à la cloison, il demanda :

— Qui est mon voisin ?

Aucune réponse ; il réitéra sa question, même silence. Il s'imagina s'être trompé, et reprit son œuvre avec une nouvelle ardeur.



Le déplacement de trois des plus grosses roches suffit à lui ouvrir un passage où il pouvait pénétrer dans la pièce voisine, en se traînant à plat ventre. Avant de se risquer dans ce défilé, il essaya de plonger ses regards dans ces ténèbres mystérieuses. La lune, qui resplendissait au ciel, ne laissait filtrer que deux ou trois faibles rayons à travers les barreaux d'une lucarne semblable à celle de sa cellule. Ces rayons traçaient sur le sol une langue de lumière pâle, rien de plus.

Macandal s'aventura alors; il passa sa tête, puis les épaules, puis son corps tout entier, par l'étroit chemin qu'il s'était frayé. Il se dressa au milieu de la cellule qui lui parut déserte; il écouta et distingua dans un angle tout à fait noir le souffle cadencé d'une respiration. En fixant attentivement ses regards dans cette direction, il aperçut deux yeux qui brillaient dans l'obscurité et se détachaient sur le fond noir. C'était une face de nègre. Macandal allongea la main, et avant que ce témoin timide ou prudent de sa tentative d'évasion eût eu le temps de se mettre en garde, il l'avait saisi par ses cheveux crépus et traîné devant la lucarne, d'où un rayon de la lune lui tomba en plein sur le visage.

Les deux prisonniers poussèrent en même temps un rugissement terrible : ils s'étaient reconnus. Le hasard mettait encore une fois en présence Macandal et Fabulé.

Fabulé avait profité de l'étonnement de son implacable ennemi pour se dégager, et s'était acculé dans un des coins de la prison, les reins appuyés contre la cloison, le torse en avant, comme prêt à une lutte.

Macandal avait compris que ce n'était ni le moment ni le lieu de livrer bataille.

— Tu es fou, Fabulé, dit-il au nègre, et nous serions deux imbéciles de nous disputer ici, quand nous devons chercher à nous sauver.

— Quels moyens as-tu pour arriver à ton but? demanda Fabulé.

— Tu vois, répondit Macandal, comment je suis parvenu en démolissant le mur de ma prison, à pénétrer dans la tienne. Il s'agit maintenant de percer le mur qui nous sépare de la liberté.

— Ce serait impossible. Tu n'avais que quelques roches à déchausser pour faire le chemin par où tu as passé; mais ici c'est une autre affaire. Ce mur est un mur véritable. Huit jours et huit nuits ne nous suffiraient pas pour l'entamer.

— C'est vrai, fit Macandal en se frappant la tête de dépit, et il faut qu'avant une heure nous soyons hors d'ici.

— J'ai un moyen, moi, répondit Fabulé.

— Dis vite.

— C'est par cette fenêtre que j'avais médité de m'évader.

— Par cette fenêtre? Il est donc facile d'en enlever les barreaux.

— Non; mais il est aisé de les scier.

— A l'ouvrage alors, et vite, cria Macandal.

— Oh! murmura Fabulé en ricanant, je me serais servi de l'instrument que voici, et il montra à Macandal une petite lime d'acier, longue comme a moitié du petit doigt, qu'il tenait cachée dans sa bouche, je me serais servi de cet instrument pour m'évader, moi, mais je préfère renoncer à ma fuite plutôt que de favoriser la tienne.

— Misérable! fit Macandal, tu aurais ce froid courage?

— Vengeance pour vengeance, lâcheté pour lâcheté. Tu m'as livré aux blancs, et tu voudrais que je t'aidasse à leur échapper? Non pas! Si, par un autre secours que le mien, tu parviens à fuir, tant mieux pour toi; mais ce ne sera jamais moi qui t'en fournirai les moyens.

— Hâte-toi, Fabulé, de scier les barreaux de cette prison, et de nous ouvrir à tous deux le chemin de la liberté.

— Non!

— Quand nous serons dans les bois de la montagne Pelée nous ferons alliance, si tu veux; ou bien si tu crois que l'un de nous est de trop et gêne l'autre, eh bien! nous nous battrons jusqu'à ce que l'un des deux soit tué.

— Non, répondit Fabulé, tu es ensorcelé; et c'est moi qui périrais dans le combat! Oui, il faut que tu sois ensorcelé pour n'être pas mort du coup de mousquet que je t'ai tiré, et pour avoir pu, hier, t'échapper de mes mains. Non, non, tu te sauveras comme tu pourras, et moi comme je pourrai; mais je n'aiderai point à ta fuite.

— Le temps presse, Fabulé.

— Que m'importe!

Macandal avait feint jusqu'à ce moment un calme qu'il n'avait point. A mesure que les refus de Fabulé devenaient plus persistants, le mulâtre sentait sa colère lui monter au cœur; ses poings se crispaient, les muscles de ses bras se roidissaient.

— Tu refuses décidément? demanda-t-il au nègre en croisant ses bras sur sa large poitrine.

— Je refuse.

Macandal baissa la tête pour réfléchir un instant, puis la releva tout à coup; ses yeux étincelaient au milieu de l'obscurité. Il fit un pas vers Fabulé qui s'était réfugié dans un des coins de la cellule, accroupi comme une bête fauve sur la défensive, et prêt à s'élancer sur son ennemi.

— Toute tentative de ta part serait vaine, dit-il à Macandal. Tu peux essayer par la force de m'arracher cet instrument que tu convoites, mais, vainqueur même, tu ne l'auras pas.



Parlant ainsi, Fabulé avala la petite lime qu'il cachait dans sa bouche. Le mulâtre, exaspéré, ivre de colère, se rua sur le nègre avec la rapidité de l'éclair et sans que celui-ci eût pu prévoir l'attaque. Macandal saisit Fabulé à la gorge, et en même temps qu'il l'étranglait entre l'étau de fer de ses dix doigts, il lui frappait la tête littéralement à tour de bras contre les roches aiguës et inégales qui formaient le mur d'appui de la cellule. Fabulé n'avait eu ni le temps ni le pouvoir de se défendre. Les douleurs que lui faisait éprouver la présence du morceau de fer dans son gosier lui avaient retiré ses forces. Il poussa un râle et resta mort entre les mains de Macandal.

Le mulâtre lâcha le cadavre, qui retomba sur le sol; et, comme épouvanté de son action, il recula jusqu'au fond de la cellule, le visage couvert de sueur et le corps frémissant.

— Misérable imbécile! murmura-t-il... Se condamner à cette mort inutile sans profit pour lui et sans profit pour moi!

Macandal s'accroupit dans un coin de la prison en proie moitié à la rage, moitié au désespoir. Tout à coup, il se leva, et passant la main sur son front, il s'écria avec un ricanement féroce :

— Je ne laisserai pas mon œuvre inachevée; je voulais ma liberté, je l'aurai.

Il fit un pas vers le cadavre, puis s'arrêta comme frappé de terreur. Il réfléchit, avant de poursuivre le sacrilége qu'il avait résolu. Il s'était souvenu d'avoir senti sous ses doigts, pendant qu'il étranglait Fabulé, la lime engagée dans le gosier du nègre. Cette lime, il la lui fallait à tout prix. Il se pencha sur le cadavre, écarta violemment ses deux mâchoires entr'ouvertes, plongea la main dans la bouche, sans parvenir à atteindre l'objet de son ardente convoitise. Par l'effet d'une contraction nerveuse toute naturelle, les mâchoires de Fabulé se rejoignirent lentement pendant que Macandal fouillait sa gorge, et les dents du cadavre serrèrent comme un bracelet aigu le poignet du mulâtre qui poussa un cri de terreur.

Macandal éprouva comme un vertige de superstition. Nul doute pour lui que Fabulé ne fût mort, et pourtant cette morsure qui l'avait légèrement atteint lui sembla un avertissement du ciel. Il demeura un instant étourdi, troublé, hésitant; il eut peur de se voir en face du cadavre. Il tourna autour de la cellule comme une bête fauve, frappant les murs pour chercher une issue. Un instant il eut la pensée de rentrer dans sa prison et d'y attendre le sort qu'on lui réservait; au moins serait-il séparé de ce terrible spectacle du corps de Fabulé.

Après avoir fixé pendant quelques minutes ses yeux avides sur la lucarne, le sentiment de cette liberté qui l'avait poussé à commettre un crime devenu inutile, lui inspira une horrible idée.

— Non, murmura-t-il, non, il n'est pas possible que je me condamne à la prison quand la liberté est là!

Il se jeta alors sur le cadavre de Fabulé avec la même rapidité qu'il s'était précipité sur son ennemi vivant, et enfonçant ses ongles dans la gorge du nègre, il déchira ses chairs et y fouilla jusqu'à ce qu'il eût trouvé au milieu des artères labourées, du sang figé et des lambeaux de muscles, ce morceau de fer d'où dépendait son salut.

Macandal ne pouvait atteindre aisément jusqu'à la croisée. Il traîna le corps de Fabulé, l'appuya contre le mur, et se faisant un marchepied de ses épaules, il saisit les barreaux de la lucarne de l'une de ses mains sanglantes, pendant que de l'autre, il scia deux des barreaux qui, en disparaissant, livrèrent à son corps un passage suffisant.

Macandal, une fois hors de la prison, examina avec un soin attentif l'horizon qui s'ouvrait devant lui. Le plus grand silence régnait partout; la lune avait disparu du ciel; quelques étoiles seules y brillaient et ne pouvaient éclairer les profondes ténèbres.

Le mulâtre s'élança droit devant lui, en courant de toute la vitesse de ses jambes jusqu'aux palissades dont il commença l'escalade en s'accrochant, de ses mains et de ses pieds, aux saillies des planches et aux nœuds des bambous dont les éclats acérés déchiraient sa peau.

XVI.

Au moment où Macandal touchait au dernier degré de sa pénible ascension, la balle d'un mousquet effleura son épaule. En même temps que le coup de feu, un cri d'alarme retentit dans la prison, et le mulâtre entendit le galop mêlé d'aboiements épouvantables d'un de ces chiens dressés à la chasse des esclaves et des Caraïbes. Son cœur se serra, mais le danger éperonna son courage; il fit un dernier et suprême effort pour atteindre le sommet de la palissade.

Il arrivait au but, lorsque le chien acharné à sa poursuite, bondit jusqu'à lui, et saisit la cuisse du fugitif dans sa large gueule. Macandal poussa un cri de douleur, de rage et de désespoir; au même instant deux coups de mousquet éclatèrent, et le malheureux mulâtre, frappé à la poitrine et à la tête, roula de l'autre côté de la palissade, entraînant le chien dans sa chute.

Macandal était mort comme un vulgaire malfaiteur, dans l'ombre, fusillé par une main inconnue.

Le chien lâcha sa proie, flaira le cadavre du mulâtre, et se mit à aboyer à pleine gueule pour avertir les geôliers. Ceux-ci accoururent à cet appel, portant des flambeaux de résine, qui jetaient sur cette scène une sinistre lueur. Pendant qu'ils relevaient le corps de Macandal et chargeaient sur leurs épaules ce colosse inerte, un bruit de pas cadencés et lents, comme ceux d'une troupe en marche, résonna sourdement sur le sol.

C'était la bande de Caraïbes qui ramenaient Antillia. Le chien, débarrassé de Macandal, la gueule encore ensanglantée, flairant un de ses gibiers habituels, se prit de nouveau à aboyer et voulut s'élancer dans la direction que suivaient les Caraïbes. Les geôliers ne se sentant pas en force pour soutenir une attaque, arrêtèrent le chien, le lancèrent par-dessus la palissade, qu'ils escaladèrent vivement et abandonnèrent le cadavre du mulâtre.

Ils regardèrent à travers les fissures des planches et virent s'avancer le cortége avec le palanquin dans lequel se trouvait Antillia, sur qui le *boyez* caraïbe veillait avec un soin tout paternel. La troupe s'arrêta ; les aboiements incessants du chien, la lueur rougeâtre et l'épaisse fumée des flambeaux de résine, qui s'élevaient en tourbillonnant au-dessus des planches, avertirent les Caraïbes de se tenir sur leur garde. Le *boyez* fit quelques pas en avant et cria :

— Nous sommes des amis, et nous ramenons à son frère une fille des blancs.

Les deux geôliers enchaînèrent le chien, franchirent la palissade et allèrent au-devant du *boyez*, qui en apercevant le cadavre de Macandal, poussa un cri de désespoir.

Antillia vint presser la main du mulâtre.

— Qui l'a tué ? demanda-t-elle.

— Nous, répondirent les geôliers; et ils racontèrent l'arrivée des deux chefs marrons à Saint-Pierre, leur emprisonnement, l'évasion de Macandal et le triste dénoûment de ce drame.

— Vous avez tué l'ami des blancs, dit le *boyez*, et les blancs lui faisaient une guerre injuste.

— Ramenez-moi promptement chez mon frère, dit Antillia en cachant son visage pour pleurer.

Ces Caraïbes partirent au pas de course, et arrivèrent à la pointe du jour sur l'habitation d'Henri qu'ils trouvèrent déserte.

Le départ de Macandal pour le camp de Fabulé, la lutte entre les deux chefs marrons, le dénoûment sanglant que nous avons raconté dans le précédent chapitre, avaient coïncidé précisément avec la visite d'Henri au camp du mulâtre et avec l'arrivée de madame de Saint-Chamans à l'ajoupa de Maubrac.

Ce chassé-croisé de tous nos personnages explique les événements que nous avons racontés et ceux que nous allons raconter.

Henri, grâce à la parfaite connaissance que possédait Maubrac des chemins de la montagne Pelée où celui-ci s'était souvent aventuré pour aller fraterniser avec les nègres marrons, Henri, dis-je, put arriver facilement au campement de Macandal, en évitant de traverser les lieux où le combat était engagé. L'entrée d'Henri et de Maubrac dans le camp fut une surprise pour le bataillon noir qui, se croyant envahi par les troupes, poussa des clameurs et se prit à fuir en abandonnant les armes.

— Macandal? où est Macandal ? criait Henri, en arrêtant dans leur fuite les nègres qui se trouvaient le plus près de lui, je veux lui parler, je veux le sauver !

— Arrêtez donc, régiment d'imbéciles, hurlait Maubrac. M. d'Autanne et moi, nous sommes des amis et nous vous apportons la paix et notre amitié. Vous voyez bien que les troupes du roi ne bougent pas de leur position. Où est Macandal ?

Le calme se rétablit. Les nègres se rangèrent autour des deux colons, avec timidité d'abord, puis peu à peu avec confiance. La vieille mère de Macandal s'avança, et tombant à genoux devant Henri en lui pressant les mains :

— Maître, dit-elle, qu'est-ce que Macandal a donc fait aux *Békés* (aux blancs), que M. Du Buc est à la tête de ceux qui poursuivent mon fils ?

— Calme-toi, répondit Henri, c'est une erreur, une infamie et une trahison qui ont mis les colons à la poursuite de Macandal. On l'a accusé de deux crimes dont Fabulé est l'auteur. Je viens pour sauver Macandal et pour proclamer son innocence devant les colons. Où est ton fils? Appelle-le, amène-le ici... que je lui serre la main.

— Macandal ! fit la vieille négresse en se prosternant la face contre terre, Macandal est allé demander assistance à Fabulé.

— Le malheureux ! Fabulé va le tuer !

La vieille négresse poussa un cri déchirant et tomba évanouie aux pieds d'Henri.

— M. d'Autanne, murmura Maubrac qui n'oubliait point le but principal de sa mission, pendant que vous allez vous rendre auprès du gouverneur pour arrêter les attaques de ce côté, moi je conduirai Dubost à madame de Saint-Chamans; faites-nous rendre votre prisonnier.

Henri réclama Dubost; mais on lui annonça que, dès le premier combat, le prisonnier était parvenu à s'évader. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Maubrac, qui comprit mieux qu'Henri toute la gravité de cette évasion. Dubost, altéré de vengeance, devait, s'il avait pu gagner Saint-Pierre, y avoir ameuté la population contre la comtesse, en

confirmant les terribles révélations que celle-ci avait tant d'intérêt à tenir secrètes.

Pendant que Henri organisait les nègres marrons pour rejoindre les blancs et marcher avec eux contre Fabulé, Maubrac avait disparu, et avait repris le chemin de Saint-Pierre où Dubost était en effet arrivé, et où il avait proclamé la honteuse origine de la prétendue comtesse de Saint-Chamans.

Les négociants qui lui avaient fait de si considérables avances d'argent les voyaient perdues; tous ces gentilshommes mystifiés, toutes ces femmes humiliées, toute cette population enfin rançonnée, bafouée, tyrannisée par cette fausse grande dame tombant de son piédestal, poussa un seul et même cri de vengeance.

Par une providentielle coïncidence, un navire arrivé dans l'après-midi, avait apporté des lettres qui confirmaient toutes les révélations de Dubost, racontaient l'origine de madame de Saint-Chamans et les excuses de ceux qui avaient involontairement aidé à cette mystification. Le maréchal d'Estrées accusait M. de Lamoignon d'avoir surpris sa bonne foi, et prévenait le marquis de la Varenne des projets complotés entre le président et la comtesse en faveur de Clermont, dans le but de s'emparer de la colonie.

La populace s'était portée en masse sur la maison de Claudine, et l'avait démolie après en avoir incendié le luxueux mobilier.

Maubrac entra dans Saint-Pierre au moment même de ce soulèvement général. Reconnu par quelques personnes, il fut obligé de se frayer un passage l'épée à la main, et gagna l'*ajoupa* où sa sœur attendait avec impatience l'arrivée de Fabulé, qu'elle s'étonnait de n'avoir point vu répondre à son appel. Elle ignorait qu'à ce moment-là Fabulé était déjà emprisonné avec Macandal.

Maubrac lui raconta la fuite de Dubost et les événements qui se passaient à Saint-Pierre.

— Nous n'avons qu'une chance de salut, lui dit-il, c'est de nous réfugier auprès de Fabulé, et de nous défendre avec lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

— Partons! répondit la comtesse en s'enveloppant dans sa mante.

Il y avait dans son geste, dans son regard, dans son accent une résolution qui fit frissonner Maubrac.

— Partons! répéta celui-ci, et prenant sa sœur entre ses bras, il l'entraîna au milieu des bois.

— Marchons vite, mon frère; il me semble toujours que ces damnés colons sont à notre poursuite! Oh! maudit Dubost! maudit Du Buc! N'avoir pu les tuer ni l'un ni l'autre assez à temps!

Claudine rugissait en prononçant ces dernières paroles. La difficulté des chemins et la fatigue ne l'arrêtaient pas; elle marchait toujours, haletante, épuisée, trouvant de nouvelles forces dans le but qu'elle poursuivait.

Xavier Eyma.

(*La suite au prochain numéro.*)

Nous empruntons la pièce suivante à un très joli recueil de vers, *les Parasites*, que vient de publier à la librairie Michel Lévy, M. Édouard Pailleron, auteur d'une comédie en vers, *le Parasite*, jouée à l'Odéon à l'ouverture de la saison.

Bon voyage au vaisseau qui passe
A l'horizon bleu,
Tout là bas, perdu dans l'espace,
Seul, sous l'œil de Dieu.

Toi, qui te caches à la terre
Sous ces voiles blancs.
Quel est ton pays, quel mystère
Enferme tes flancs?

Hôte inconnu des mers profondes
Qui sait ton chemin?
Ou te vit hier! Quelles ondes
Te verront demain?

Où t'en vas-tu, qui peut le dire,
Sur les flots mouvants?
D'où reviens-tu, mon beau navire,
Les voiles aux vents?

As-tu, dans un lointain voyage,
Sous le ciel changeant,
Fait au monde, de ton sillage,
Un anneau d'argent?

As-tu pillé la terre et l'onde,
Pour que de rubis,
Quelqu'enfant frêle et blonde,
Orne ses habits?

As-tu touché les molles grèves,
Vaisseau triomphant,
De ces pays qu'on voit en rêves,
Quand l'on est enfant?

Mais la voile pâle s'efface
Au loin, peu à peu,
Bon voyage au vaisseau qui passe
A l'horizon bleu!

Édouard Pailleron.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les différentes parties de la toilette tendent en ce moment à se réunir au lieu de se spécialiser d'avantage. Ainsi, pour les deuils qui sont la triste livrée d'une grande partie de la population, trouve-t-on réuni dans les importantes maisons comme celle de la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, les modes, les étoffes, les hautes nouveautés, la lingerie et jusqu'aux bijoux. Au nombre des objets choisis dans ce magasin par une grande dame russe, nous citerons une robe de parametta ornée de cinq petits volants dans le bas, et une robe de grenadine à trois volants espacés de 4 centimètres environ, à corsage terminé par une large ceinture de velours, à manches toutes bouillonnées avec jockeys et hauts parements de velours; un chapeau de velours à fond tombant, avec pluie de jais et oiseau de paradis, une pelisse de soie gros grain ornée d'une pèlerine et de hauts parements de guipure, un col et des manches de crêpe brodé de jais, une grande chaîne de jais à boules taillées, un peigne pareil, des mouchoirs richement brodés en laine noire, des gants demi-longs en peau de Saxe, un manchon, une berthe et une petite cravate d'astracan noir.

Par le même système, certaines modistes, après s'être fait pour les coiffures une réputation méritée, sont entraînées à y joindre des robes de bal qui ne sont presque aussi que des œuvres de goût et de fantaisie, créées d'un nuage de tulle ou de gaze et n'ayant de valeur que par le souffle créateur qui leur donne la vie. Puis, insensiblement, elles se chargent des robes et des confections les plus sérieuses. C'est ainsi que madame *Plé-Horain*, rue de Grammont, 27, dont nous avons cité ici les séduisantes coiffures, fait maintenant aussi des robes ravissantes. Par ce qu'on connaissait déjà il était facile de prévoir que tout ce qui sortirait de ses ateliers porterait le cachet de distinction élégante qui lui appartient. Pour nous, notre attente a été surpassée par ce que nous avons vu chez elle.

Elle avait fait dernièrement, pour le bal des artistes, la toilette complète d'une jeune et célèbre cantatrice. Cette toilette se composait d'une robe de tulle blanc sur un dessous de satin. Le bas de la jupe était garni d'une manière très originale, d'une sorte de chicorée de tulle bordée d'un petit ruban bleu, cette chicorée s'aplatissant, de distance en distance, en forme de cocarde. Sur cette garniture retombait une seconde jupe de tulle bordée d'un bouillon plat et relevée sur le côté par un nœud très compliqué de large velours bleu à très longs bouts, et cette double jupe était recouverte elle-même de deux volants de dentelle noire. Le corsage était à draperies avec nœuds bleus et barbes de dentelle sur les manches. La coiffure était une natte de velours pareil faisant bandeau sur le front et cache-peigne en arrière, et terminée par deux barbes de dentelle noire retombant sur les épaules. Cette toilette, complétée par une parure de diamants et de turquoises et rehaussée encore par la beauté de madame G..., a eu un succès complet à ce bal dont elle était une des dames patronesses.

Une autre toilette qui y a été aussi remarquée était de tulle blanc toute garnie de petites ruches dans le bas et d'un grand volant bordé d'un bouillon plat, retombant sur ces ruches et relevé, de distance en distance, par des touffes de lilas blanc et de lilas lilas alternés. Ces bouquets détachés sont le genre de garniture le plus adopté cette année. La couronne ronde de lilas mélangé avec feuilles en dessus et nœuds de verdure des côtés, était, ainsi que les agrafes de corsage, d'une délicatesse infinie. Une parure d'opales et d'améthystes terminait cette toilette tout à fait jeune fille.

Une autre se composait d'une robe de tarlatane rose toute bouillonnée jusqu'à une hauteur de 50 centimètres, à tunique pareille, recouverte de volants d'Angleterre et relevée en draperies, de distance en distance, par des agrafes rondes en tarlatane bouillonnée garnie de petite dentelle noire. La coiffure créée par madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, était d'acacia blanc et rose, ouverte par derrière, mais avec une petite branche d'acacia posée en dessus du nœud des cheveux. Ces très beaux cheveux châtains, simplement relevés en boucles très lâches, étaient séparés en avant en longues boucles frisées accompagnant admirablement un jeune et frais visage. Autour du cou de madame de T... était un collier de grosses perles roses extrêmement pâles, garnies de piquants en or.

Pour un brillant mariage, celui de mademoiselle L..., madame *Plé-Horain* avait fait aussi plusieurs toilettes : Celle d'une gracieuse jeune fille était une robe de tulle blanc à neuf volants découpés, un corsage à draperies retenues par un bouquet de géranium rose et de clématite, la coiffure ronde et les bouquets d'épaules assortis.

Les robes de ville, dont madame Plé-Horain fait le plus, sont de belles étoffes Pompadour brochées, ayant pour tout ornement la ceinture de taffetas ou de velours brodée de même que la robe et garnie d'effilés à jours, et le nœud broche et les parements des manches assortis et frangés de même.

Pour les jeunes filles, les robes de soie se font aussi

généralement tout unies et à longue ceinture, mais ces ceintures, au lieu d'être brodées et frangées, sont simplement bordées de biais d'une couleur différente de celle de la robe.

Deux robes expédiées à la Guadeloupe, par la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, étaient : l'une de taffetas groseille et l'autre de taffetas vert à carreaux noirs, à manches carrées et à plis, bordées d'un ruban noir rouleauté de vert et de groseille, et la longue ceinture dont les bouts étaient coupés en biais était bordée d'uu rouleau semblable.

Deux autres robes, faisant partie du même envoi, étaient une robe de moire grise bordée dans le bas au-dessus de l'ourlet d'une bande de velours noir de 18 centimètres environ, à corsage plat attaché par des boutons de velours, et à manches carrées, bordées d'une bande de velours et d'une rosette de velours sur les plis du haut de la manche.

Une robe de taffetas lilas à trois petits volants noirs dans le bas, volants se relevant des deux côtés de la jupe et faisant tablier à sept petits volants pareils, à double corsage, décolleté et montant, le montant avec manches carrées et fendues en dessous, garnies tout autour de deux petits volants noirs doublés de blanc, et bordés en dedans d'une petite ruche de taffetas et de blonde blanche, le corsage décolleté, attaché en arrière, et à manches courtes bouillonnées.

Un genre de fantaisie qu'on demande à la maison *Lassalle et Cie*, à l'occasion de ce renouvellement d'année, ce sont tous ces ouvrages en bois sculpté qui s'appliquent à tant d'usages différents. Ainsi, les coffrets appropriés à d'innombrables destinations, les miroirs de main, les écrans, les encriers, les pupitres, les bordures de calendriers, et surtout ces mignons chevalets qui servent à exposer sur une cheminée ou sur une console les portraits photographiés qui seront, pour cette année, ce qu'ont été pour le XVIIIe siècle les cartons originaux qui composent la précieuse collection du docteur Pio.., dessins bizarres, emblèmes, paysages, allégories, par lesquels les personnes du grand monde se *souhaitaient la bonne année* ou se présentaient leurs félicitations à l'occasion du nouvel an.

Pour cette saison des bals, qui voit aussi se célébrer un grand nombre de mariages, la maison *Petit-Perrot* a créé des parures de mariées d'un charme infini, dans lesquelles toutes les fleurs rares et délicates se trouvent diversement combinées, entre elles, tandis que quelques espèces seulement et toujours les mêmes, s'y rencontraient autrefois. Puis, leurs dispositions au lieu d'être à peu près uniformes, sont appropriées avec intelligence à la figure, aux habitudes, à la position des personnes qui doivent les porter. Ce tact et ce bon goût parfaits de madame *Petit-Perrot* ne se retrouvent pas à un moindre degré dans ces coiffures de velours et de plumes auxquelles elle ne mélange l'or qu'avec une extrême sobriété, et dans les fleurs de velours qui servent d'ornement aux chapeaux d'hiver. Ses ateliers sont aussi très occupés des couronnes de plumes qui se posent autour de la calotte ou de la passe des chapeaux, à toutes les nuances desquelles elles s'assortissent parfaitement.

Une coiffure de jeune fille qui nous a plu tout singulièrement est une couronne de roses noisettes avec nœuds de feuilles et bois naturel qui, avec une robe de tulle blanc toute bouillonnée, rendait adorable une très jeune blonde au teint rosé.

La vogue est acquise au magasin de fourrures à la *Reine d'Angleterre*. Le monde élégant se donne rendez-vous dans ces spacieux salons où l'on trouve ce que la mode peut créer et réunir de riches fantaisies dans une variété d'articles du meilleur goût.

Le paletot-Impératrice de velours noir, d'une élégance toute particulière, garni d'un rouleau de queues de martre zibeline ou du Canada, est un vêtement d'une grande distinction. Les manteaux garnis de hautes martres ont toujours un grand succès. Le burnous en gros d'Écosse, garni d'une fourrure en *ventre de petit gris*, est indispensable. C'est le pardessus le plus confortable qu'on puisse se donner, et il est utile en maintes occasions pour le retour de la promenade en voiture découverte. Il entretient la chaleur qui résulte d'une promenade à pieds ; on retrouve encore sa bienfaisante influence dans les sorties du matin, du soir et notamment en voyage. Le paletot de drap garni d'astrakan trouve aussi son utilité. C'est tout à fait l'enveloppe du matin.

Les cols Henri III, nouveau modèle, les cravates amazones, dont M. *Bougenaux-Lolley* est le créateur, ont obtenu un succès merveilleux. Ses moelleux tapis de voiture et de salon sont bien appréciés par toutes les personnes qui se plaisent à unir dans leurs habitudes le confort à l'utilité.

La maison de M. *Bougeneaux-Lolley*, à la *Reine d'Angleterre*, 249, rue Saint-Honoré, est aujourd'hui comme toujours, celle de prédilection pour le choix de fourrures pour corbeilles de mariage.

Le châle de l'Inde, une des pièces fondamentales de toute corbeille de noce, s'il ne varie pas comme toutes les autres parties de la toilette, reçoit cependant des modifications dans ses dispositions et ses couleurs ; et comme une grande différence dans sa valeur réelle tient à des nuances imperceptibles pour ceux qui n'ont pas fait de cette spécialité une étude approfondie, nous engageons fortement les acheteurs à ne s'adresser qu'aux magasins dont la renommée depuis longtemps connue et justifiée est une garantie sérieuse de la supériorité de leurs produits en même temps que de la conscience éclairée de leurs indications. Parmi ceux-là se place au premier rang le *Persan*, 74, rue de Richelieu, où nous avons vu, outre les cachemires noirs, blancs, bleus, verts et amarantes, qui sont le plus à la mode de cette saison, des châles et des mantelets remarquables de dessins et de tissus.

Les dentelles de prix sont comme des diamants et un équipage, en harmonie avec les habitudes d'une grande dame, mais toutes celles qui, moins riches et dans une position moins élevée, ont cependant le goût et l'instinct de l'élégance, doivent une véritable reconnaissance à MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, qui ont mis à leur portée cette magnifique dentelle de Cambrai d'un travail aussi régulier, d'un dessin aussi artistique que la dentelle de Chantilly, et d'un prix tellement moindre qu'elle peut trouver place dans le budget le plus restreint, et per-





621

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Toilettes de Mme Bernard, r. de Rivoli, 102 — Modes de Mme Plé Horain, r. de Grammont, 7.
Fleurs de Tilman, r. de Richelieu, 104 — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. Chée d'Antin, 6.
Jupon-jupe Acier Tavernier, E. Creusy, r. Montmartre, 155.

Parfumerie Violet, parfr. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, | Corsets ... Desvignes Rives, r. ... Richelieu ...
Coiffure ... Lassalle ...

mettre de produire avec deux sommes tout à fait inégales un effet à peu près analogue. Ainsi nous avons vu dans plusieurs toilettes, des volants ou des jupes entières de dentelle de Cambrai qui, avec un dessous de satin rose ou bouton d'or, composaient de très séduisantes parures de bal. Pour couvrir leurs épaules en entrant dans un salon, beaucoup de femmes se servent aussi d'une pointe de dentelle *Lama*, mais de la véritable dentelle *Lama*, et non pas des mauvaises imitations que certains magasins de nouveautés essayent de vendre sous son nom. Ce produit qui est la propriété de la maison *Ferguson*, se trouve dans la plupart des grandes maisons de Paris lorsqu'on le demande d'une manière spéciale. C'est en ce moment-ci, à cause de son utilité réelle, de la modicité de son prix, et de la sincérité de sa fabrication, un des charmants cadeaux qu'un mari pourra faire à sa femme ou un père à sa fille à l'occasion du jour de l'an.

Un de ces riens utiles appelés aussi à remplir ce but d'une façon très heureuse, comme tous les objets qui joignent l'ingéniosité à une certaine bizarrerie, ce sont ces ballons à jours formés d'un nombre de cercles de largeurs graduées que mademoiselle *Volat* a inventés pour mettre sous les manches de tulle de mousseline ou de crêpe qu'elles soutiennent et empêchent ainsi de se rouler sur elles-mêmes et de prendre de mauvais plis. Ce petit appareil en une côte flexible qui se lave facilement, peut se faire tout uni ou orné de dentelle, d'entre-deux et de rubans, de manière à le faire devenir l'ornement même des manches à travers lesquelles il se voit et auxquelles il conserve leur fraîcheur et leur netteté. Il se trouve à Paris chez M. *Hunt*, dépositaire de fabriques, 30, rue de l'Échiquier, et à Moulins, chez mademoiselle *Volat*, 17, rue de l'Horloge.

Les chapeaux sont un peu soulevés sur le front et un peu abaissés en arrière, mais il faut bien se garder d'exagérer cette tendance. Madame *Plé-Horain* ne s'écarte jamais dans ses modes de cette modération de bon goût qui caractérise la femme véritablement bien née, aussi sa clientèle d'élite s'augmente-t-elle chaque jour. Nous citerons seulement quelques-uns de ses chapeaux qui serviront à en faire comprendre le style.

L'un de taffetas blanc piqué était orné en dessus d'une bride de velours bleu à nœuds plats sur la passe, et à coques de velours descendant de chaque côté du bavolet. En dessous des coques de velours bleu sur le front sont dans le bandeau de blonde blanche.

Un autre chapeau de taffetas vert Isly liséré de blanc a un bavolet liséré de blanc, une dentelle blonde blanche posée autour de la passe en dedans d'un biais vert liséré de blanc. En dessous est une blonde ruchée sur le front, et en dessus, entre la blonde et le chapeau, une chicorée de velours vert, puis à droite une barbe de blonde faisant l'effet d'un aigrette, et à gauche des coques de velours vert.

Un chapeau de tulle blanc recouvert de dentelle noire a un fond blanc recouvert de dentelle, un bavolet de velours recouvert aussi de dentelle noire, et une passe de velours noir rejoignant par une pointe le rond de la calotte. Le dessous de la passe est orné d'une branche de chèvrefeuille à tiges d'or.

Un joli bonnet de tulle blanc brodé avancé en pointe sur le front était garni en avant de rosettes de velours Magenta et noir, alternées dans la garniture de blonde ruchée. Un velours Magenta posé en arrière de la garniture se terminait par un grand nœud avec de très longs bouts.

Une parure ne saurait être complète à nos yeux s'il ne s'en exhalait un de ces parfums doux et fugitifs pour ainsi dire devinés plutôt que sentis; et qui ajoutent à l'impression agréable d'une gracieuse apparition. La senteur par excellence pour nous est celle de la violette, et beaucoup de personnes sans doute partagent cette préférence, car la parfumerie spéciale aux violettes de Parme de la maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, obtient un succès toujours croissant. Cette vogue est due sans doute aussi, du reste, à la supériorité des produits en eux-mêmes en même temps qu'à leur parfum. Ainsi le *philocome de Violet*, le *savon à la violette*, les gouttes de violette pour le mouchoir méritent à tous égards une mention spéciale.

Le *savon de thridace* reste toujours le savon par excellence conseillé par les médecins pour les peaux délicates, et particulièrement pour celle des enfants.

La *rosée des abeilles*, lotion rafraîchissante pour le teint, obtient de merveilleux résultats, de même que la *poudre de riz rosée* et l'*eau de beauté de S. M. l'Impératrice Eugénie*. Madame Marie de Friberg.

GRAVURE DE MODES N° 621.

Toilette de bal. — Coiffure ornée de volubilis variés de couleurs, et de plumes blanches à bouts roses.

Un cordon de volubilis, groupés par touffes reliées par des cordons de feuillage, s'enlace dans les cheveux et vient se rejoindre derrière au cache-peigne. De chaque côté une belle plume s'arrondit derrière le cou.

Robe de dessous de taffetas blanc, recouverte d'une robe de tulle rose ornée de blondes blanches et de dentelle de Chantilly.

Le corsage est très décolleté, il est garni d'une draperie de tulle composée de trois plis doubles, larges dans le milieu et serrés aux extrémités.

Au milieu est un bouquet de volubilis variés, avec des branches retombant jusque sur la pointe du corsage.

Un petit bouquet de volubilis garnit chaque pointe d'épaulette.

La manche se compose d'un bouillonné de tulle rose qui forme manche sous le bras, laissant l'épaule découverte.

La jupe se compose de bandes de tulle rose bouillonnées, larges de 12 centimètres, posées en spirales. Entre chaque bouillon se trouvent deux volants, l'un de dentelle noire haute de 4 centimètres, l'autre de blonde blanche haute de 2 centimètres.

Cette garniture se diminue vers la taille, et se resserre vers le bas de manière à se terminer avec grâce. La jupe est tout à fait plate dans le haut et l'ampleur se développe dans le bas en formant de beaux plis bien creux; elle a plus de longueur derrière que devant.

Grande écharpe *Isabey* de tulle blanc.

Toilette de ville. — Chapeau de velours *rouge-Magenta*, de taffetas blanc et de dentelle noire.

Le bord de la passe est de velours bouillonné. La passe est coulissée à deux rangs et se termine par un petit volant de velours.

La calotte et le bavolet sont de taffetas blanc, recouverts par une ample dentelle noire.

Robe de taffetas, ornée de velours noirs nos 24 et 60, entou-



rés d'une petite engrelure noire formant picot sur le bord. Ces velours forment la pointe à chaque extrémité.

Le corsage est boutonné devant. La taille est courte et ronde.

Les manches sont plates.

La jupe est taillée en pointes à chaques lés de manière à ne former que de très légers plis dans le haut et à avoir l'ampleur qui commence à se développer sur les hanches et à grandir vers le bas.

Sur le corsage, les velours n° 24 sont disposés de façon à former une garniture gracieuse.

Sur les manches, les velours n° 24 se croisent sur la couture.

De chaque côté de la jupe il y a une poche en longueur encadrée par quatre velours croisés en losanges.

Au bas de la jupe il y a deux rangs de velours n° 60 croisés en losanges. Cette garniture a 35 centimètres de hauteur et s'arrête à 3 centimètres du bas.

La ceinture, n° 80, est nouée sur le côté. Les deux pans, coupés carrément, sont garnis au bas, de velours croisés en losanges.

Col de dentelle.

Manchettes de dentelle relevées sur le bras.

Courrier de Paris.

Voilà bien, à coup sûr, l'époque où un courrier est la chose du monde la plus difficile à faire ! Nous sommes sur la frontière de deux années : l'une qui s'en va, l'autre qui commence. Et puis je suis assailli par toutes sortes de préoccupations : l'année qui s'en va mérite-t-elle qu'on la regrette? Celle qui s'en vient sera-t-elle préférable ? Il sied à la jeunesse de dédaigner et de critiquer le temps qui disparaît, et de battre des mains à celui qui arrive ; mais nous autres nous écoutons avec une certaine tristesse sonner à la grande horloge de l'éternité le dernier coup de la dernière heure du 31 décembre. Et quand on compte derrière soi beaucoup de mauvais jours, on regrette l'année qui se retire de nous, parce qu'on lui est reconnaissant de la part de joie et de satisfaction qu'elle nous a accordée, et l'on ne sait ce que nous apportera celle qui se lève à l'horizon.

Aussi n'est-ce pas une habitude si dénuée de bon sens que celle de souhaiter aux gens la bonne année. Je n'y veux pas manquer vis-à-vis de vous, chers lecteurs et aimables lectrices. Que le bonhomme *Premier de l'An* fasse pleuvoir sur vous et sur vos générations vivantes, une pluie, une grêle, un déluge de beaux cadeaux, de bijoux, de robes, de dentelles, de dragées, de marrons glacés, de polichinelles, de poupées, de pantins, et que sais-je? En un mot, que les étrennes vous soient fécondes, et pardonnez-moi de ne pas vous en offrir de plus belles et de plus dignes de vous.

Je sais un ami qui cultivait jadis la poésie et qui, à propos du jour de l'an, fit les vers suivants que je vous demande la permission de reproduire ici :

Ami Janvier, salut ! — Décembre te fait place
Au grand cycle des temps. — S'il se peut, ne sois pas,
Au moment où chacun en ton honneur s'embrasse,
Trop prodigue, ô Janvier ! de baisers de Judas.
Sans injure soit dit, tu n'en es pas avare ;
Pareil au vieux Janus, tu pleures et tu ris
A volonté ; tu mords, flattes sans crier gare !
Mais ce n'est pas ta faute, ô Janvier ! tu subis
L'influence du sort qui veille à ta naissance.
Ta première heure est faite à la fois d'un lambeau
Du linceul de l'an mort, — d'un rayon d'espérance ;
Tu portes dans les plis de ton double manteau
Le regret pour les uns, pour d'autres des caresses.
Les vieillards accroupis sur le monçeau des ans
Regardent s'écrouler sous tes pas que tu presses
Tous les rêves humains, ces éternels enfants
Qui meurent sans grandir ! incessante blessure
Qu'irrite et qu'adoucit chacun de tes retours.
On t'attend, tu reviens ; on veut qu'avec usure
Tu soldes les retards... Or tu n'es pas toujours
Bon payeur, cher Janvier ; — j'entends au point de vue
Des rêves caressés et des illusions,
Des absurdes espoirs que détruit ta venue.
Mais il est avec toi des compensations.

A l'an prochain, dis-tu ! Ce refrain qu'à la ronde
On t'entend répéter est le baume des maux
Et des déceptions. De l'orage qui gronde
On brave les fureurs... l'an prochain a bon dos !

L'enfant, lui, te sourit, bon Janvier! tout en liesse
Il t'épie et t'attend au seuil où tu parais.
Il ne lit sur ton front que ta seule jeunesse,
Avec tes habits, d'or et de pantins parés,
Il ne voit les frimas qui recouvrent ta tête,
Ni de tes coups cachés les complots odieux,
Le poids qu'ont à porter tes épaules d'athlète
Ni tes sourires faux, ni les pleurs de tes yeux!
Il cherche le chemin de ta poche profonde,
En ses mains il t'étreint, sautant sur tes genoux,
Escaladant tes bras. Ta face rubiconde
Est un champ de bataille où baisers fins et doux
Pleuvent comme la grêle: et ta personne entière
Est livrée à l'assaut de ces jeunes désirs.
Et ce qui plaît en toi, c'est que tu laisses faire
La bande des pillards. Bonbons, jouets, plaisirs,
Tu livres tout. — Enfin, qui veut chez toi peut prendre.
Ta poche est grand'ouverte... on t'appelle, tu viens,
Docile comme un chien, te faisant petit, tendre,
Offrant à caresser tes flancs gonflés de biens.

—

Tu sembles Gulliver, en ces pages épiques,
Lorsqu'à terre endormi, les Lilliputiens
En escadrons nombreux, pressés, microscopiques,
Le cœur battant, s'en vont comme un tas de vauriens
Faire le tour du colosse ou lui grimper aux trousses
Ainsi qu'on escalade un arbre où les oiseaux
Ont, dans un coin pieux, caché leur nid de mousses.
Le colosse sourit... Comme on voit sur les eaux
D'un océan troublé les navires fragiles
Soulevés, secoués, bernés de tous côtés,
Sous son souffle puissant les hardis nains agiles
Trébuchent tout tremblants d'être ainsi cahotés.
Mais Gulliver sourit toujours et semble dire :
« Que vous êtes légers dans le creux de ma main! »
Ainsi fais-tu, Janvier. Des bambins en délire
La bande t'envahit, ton front toujours serein
Les convie au pillage, à l'assaut de ta bourse ;
Généreux par ici, par là prodigue encor,
Tu n'évites personne, aisément à la course
On t'atteint, et tes doigts sont des robinets d'or !

Ainsi Janvier fut un jour chanté par un ami en belle humeur, si toutefois on est de belle humeur quand on fait de mauvais vers.

J'en pourrais par ma foi, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

Un premier de l'an, il faut montrer de l'indulgence à la poésie. J'en appelle aux devises des bonbons, à ceux qui sortent même des meilleures fabriques. Fabriques de bonbons s'entend, et non pas de poésie ; car il faut bien dire que c'est la chose que l'on fabrique le moins en ce temps-ci ; on en fait beaucoup, à coup sûr, trop peut-être; mais si le véritable enthousiasme littéraire a trouvé refuge quelque part, c'est dans l'âme des poëtes. Le poëte, si médiocre qu'il soit, croit encore à sa mission; l'art est une foi chez lui. Vous ne trouverez pas un seul poëte disposé à faire le métier de maçon littéraire auquel les trois quarts des *prosateurs* contemporains se sont voués sans pudeur. La littérature de cette dernière partie du XIXe siècle sera sauvée par les poëtes, même par ceux dont on ne lit pas les vers; mais les poëtes auront formé une phalange de réserve, et au moment où la bataille du bon sens et de l'esprit sera tout à fait perdue, cette phalange sacrée descendra dans l'arène et relèvera les étendards.

C'est ce que je vous souhaite de voir en l'an 1861.

Je vous souhaite également de voir la nouvelle salle de l'Opéra achevée, d'y entendre de nouvelles partitions, s'il se peut; de revoir cette scène, longtemps la première du monde, reprendre son rang. Que faut-il pour que l'Opéra ne mérite plus qu'on l'appelle le quatrième théâtre lyrique de Paris? Il lui faut une direction habile, intelligente, active. C'est ce qui est, assure-t-on, sur le point de s'accomplir. On tire toutes sortes de bons augures de la création récente de la surintendance des théâtres impériaux; sous la main du comte Baciocchi, on espère qu'une nouvelle impulsion sera donnée à l'art. L'art en a grand besoin à l'Académie impériale de musique. Une première mesure excellente vient d'être adoptée : les droits des auteurs ont été fixés d'une manière permanente à 500 francs par soirée. C'est une amélioration, puisque jadis ce droit de 500 francs décroissait à partir de la quarantième représentation d'une œuvre, à ce point que Meyerbeer ne touche guère plus, aujourd'hui, sur le produit d'une représentation de *Robert le Diable* à l'Opéra, que M.*** sur une pièce en cinq tableaux aux Délassements-Comiques. Il est vrai que ce serait le cas pour rétablir l'équilibre de rappeler le mot d'un célèbre comédien à un général qui se plaignait en termes un peu soldatesques « qu'un histrion fût mieux payé qu'un brave officier qui verse son sang sur les champs de bataille. » A quoi l'autre répondit :

— Comptez-vous pour rien, monsieur, le droit que vous avez de me dire cela sans que je puisse vous en demander raison!

C'est aussi ce que M. *** des Délassements-Comiques peut répondre. Tout l'avantage est pour Meyerbeer dans la comparaison. Mais comparaison n'est pas toujours raison, si flatteuse que soit la comparaison, et l'on a bien fait de mettre les droits des auteurs de l'Opéra au niveau des droits de messieurs les auteurs des Délassements-Comiques. Ce n'est pas trop demander.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Par décret impérial du 8 décembre, M. le comte Baciocchi, premier chambellan de Sa Majesté, surintendant des spectacles de la cour, a été nommé surintendant des théâtres impériaux.

Le surintendant des théâtres impériaux exerce, sous l'autorité du ministre d'État, la haute surveillance du service des théâtres impériaux ; à cet effet, les commissaires impériaux près le théâtre des Italiens et les théâtres de l'Opéra-Comique et de l'Odéon sont placés sous ces ordres.

*
**

Un décret impérial en date du 10 de ce mois, rendu

sur la proposition de S. Exc. le ministre d'État, vient d'augmenter les droits des auteurs et compositeurs des ouvrages représentés au théâtre impérial de l'Opéra. A partir du 1er janvier prochain, les droits des auteurs et compositeurs, qui décroissaient après les quarante premières représentations de leurs ouvrages, ont été fixés à 500 francs d'une manière permanente.

*
* *

S. Exc. le ministre d'État a reçu la commission des auteurs dramatiques, qui lui a été présentée par M. Scribe, son président.

*
* *

On écrit de Paris au journal le *Nord* :

« En récompense de ses services, l'empereur a fait don à M. Billault, de l'hôtel Soltikoff, dans la rue Saint-Arnaud, que S. M. a payé 600,000 fr. »

*
* *

Les journaux anglais annoncent que la princesse Alice (fille de la reine Victoria), est fiancée à S. A. grand-ducale le prince Louis de Hesse. Le mariage aura lieu en 1862.

*
* *

La vente de la bibliothèque de M. Solar est terminée. Le total a dépassé 500,000 francs; le *Catholikon* a été payé 12,080 fr.

*
* *

M. Dormeuil père est nommé directeur du théâtre du Vaudeville, en remplacement de M. Louis Lurine, décédé.

*
* *

La distribution des prix de l'École municipale de dessin et de sculpture, dirigée par M. Justin Lequien, a eu lieu le 4 de ce mois, sous la présidence de M. E. Calon, maire du Xe arrondissement.

L'empereur avait fait remettre au directeur, comme les années précédentes, trois médailles d'or qui ont été décernées aux élèves Philippe, Nolau et Bin, tous trois sculpteurs ornementistes. Les autres médailles ont été données au nom de la ville de Paris. Les premiers prix ont été remportés par les élèves Fontaine, Mourer, Royer, Thévenin, Ribout et Méchin, tous appartenant à des professions industrielles. Des livrets de la caisse d'épargne ont été donnés à six élèves au nom du 9e bataillon de la garde nationale.

M. Calon était assisté, dans cette cérémonie, des autorités de plusieurs arrondissements.

Celles du IIe arrondissement (ancien IIIe), dans lequel cette école avait été fondée il y a vingt-cinq ans, s'y faisaient surtout remarquer.

La société chorale, la *Parisienne*, sous l'habile direction de M. Devinck, avait bien voulu prêter son concours pour cette fête de famille.

*
* *

On a commencé, sur la place de l'Hôtel de ville et dans l'avenue Victoria, les essais des nouvelles plaques indicatives du nom des voies publiques et du numéro des maisons, et qui offrent sur les anciennes l'avantage d'être au moins aussi visibles la nuit que le jour. Un grand nombre de curieux assistaient à ces essais, qui ont paru des plus concluants et qui répondent à un besoin réel : celui de pouvoir trouver à toute heure son chemin dans la ville, surtout dans les quartiers récemment annexés et encore peu connus même de beaucoup de Parisiens.

*
* *

On vient de placer trois magnifiques grandes portes cochères en chêne, merveilleusement sculptées, aux trois grandes entrées du vieux Louvre sur le quai, savoir : à l'entrée de l'administration des écuries de l'Empereur et à l'entrée de la rue Caulaincourt, près du pavillon de Lesdiguières.

Le manége pour les leçons d'équitation du Prince Impérial est terminé au rez-de-chaussée de la salle des États.

La galerie allant du pavillon Mollien au pavillon Daru, destinée à recevoir les chefs-d'œuvre de la grande et brillante école de la peinture française, sera bientôt terminée et décorée.

*
* *

On place en ce moment les statues qui doivent remplir les niches de la tour Saint-Germain-l'Auxerrois. On a monté récemment la figure principale de la façade qui regarde le Louvre : c'est un Saint-Germain en habits épiscopaux. Cette statue, composée dans le style gothique du XIVe siècle, et d'une gravité magistrale, est due au ciseau de M. Victor Vilain, connu par ses beaux travaux de la façade de l'église Saint-Ouen, à Rouen, et du pavillon Colbert au Louvre.

*
* *

On fait, depuis trois jours, à l'extrémité des Champs-Elysées, près de l'Arc-de-Triomphe, l'essai d'un rouleau mu par la vapeur et destiné à l'enfoncement et à l'égalisation des couches de cailloux qui formeront la voie macadamisée. Cette machine, de très petite dimension, dirigée par deux hommes seulement, marche en avant et en arrière; elle nous a semblé remplacer très avantageusement les énormes rouleaux traînés par six ou huit chevaux, qui encombraient la voie.

Louis DE SAINT-PIERRE.



LES BANDITS NOIRS.

(Fin.)

Par moments elle s'écriait avec un accent de rage, sans interrompre sa course :

— Oh! qu'ils tremblent, ces colons, quand ils verront tomber comme une avalanche sur leur ville et sur leurs propriétés, les nègres conduits par moi, et toi aussi à leur tête, n'est-ce pas, Maubrac? Et cette Antillia, je l'étranglerai entre mes dix doigts! Ce sera ma première victime.

Claudine et Maubrac pénétrèrent dans le camp, à peu près en même temps qu'y arriva le nègre qui avait aidé Macandal dans sa lutte contre Fabulé. Ils apprirent à la fois ce lugubre incident qui déroutait leurs projets, et aussi la fuite d'Antillia. Tout semblait échapper du même coup à Claudine. Un instant elle perdit courage et espoir, et tomba dans un sombre abattement.

Le récit du nègre complice de Macandal avait vivement impressionné ses compagnons; ils comptaient sur le retour de Macandal pour prendre le commandement de leur bande, et sans savoir précisément à quelles conquêtes le mulâtre pouvait les conduire, ils entrevoyaient des entreprises nouvelles et extraordinaires.

— Ceux-là encore nous échapperont, murmura Claudine en joignant les mains de désespoir.

— Non, reprit Maubrac que son sang-froid n'avait point abandonné, et attirant à l'écart sa sœur que les nègres commençaient à regarder avec défiance, rappelle ton courage, Claudine, lui dit-il; tu sais bien le serment que Fabulé a fait jurer dans mon ajoupa aux marrons qui l'accompagnaient...

— C'est vrai, dit Claudine en se ranimant.

— Eh bien! l'heure est venue d'invoquer ce serment. Tu vois bien que ces bandits-là ne demandent que combats et pillages...

— Après?

— En vérité, ma sœur, je ne te reconnais plus! Qu'as-tu donc fait de ton énergie et de ton intelligence? Ces nègres ne t'avaient-ils pas juré de t'obéir comme à Fabulé lui-même?

— Oui.

— De te suivre partout; de marcher où tu leur dirais d'aller?

— Oui! oui!...

— Eh bien! Claudine, nous sommes perdus, tu le sais bien; il faut donc jouer nos dernières ressources plutôt que de risquer une mort honteuse et de tomber dans le piége de la vengeance des colons.

— Que comptes-tu faire? demanda Claudine.

— Viens, et rappelle à ton secours toute ton énergie.

Maubrac prenant sa sœur par le bras, la conduisit au milieu du groupe des nègres qui délibéraient sur la conduite à tenir en l'absence de leur chef, dont ils ignoraient le sort, et dans l'attente de Macandal qu'ils souhaitaient voir revenir.

— Mes amis, dit Maubrac, est-ce que vous songez à demeurer dans l'inaction où vous voilà, pendant que la colonie est en feu, pendant que les blancs d'un côté et vos camarades de l'autre, sont sous les armes? Que vous manque-t-il pour vous décider à prendre parti dans cette mêlée qui se prépare? Un chef, n'est-ce pas?

— Oui! oui! cria toute la bande.

— Vous n'avez pas l'intention, n'est-ce pas, de vous mettre du côté des colons pour exterminer la troupe de Macandal? Elle est composée de vos frères, des nègres comme vous, comme vous des ennemis et des martyrs des créoles.

— Hourrah! hurlèrent les marrons en brandissant leurs *bangalas*.

— Eh bien! le chef qui vous manque, le voici! et Maubrac poussa Claudine au milieu du groupe. Cette dame, reprit-il, est la comtesse de Saint-Chamans, l'ancienne amie du gouverneur. Elle est connue de quelques-uns de vous, de toi, fit Maubrac, en s'adressant à un des nègres, et de toi aussi, en en interpellant un second. Vous étiez avec Fabulé dans mon ajoupa une nuit que la comtesse s'y trouvait. Fabulé vous a ordonné de la reconnaître et de lui prêter secours en toutes occasions. Vous êtes tombés à ses pieds et vous lui avez juré que vous lui obéiriez comme à votre capitaine. Vous en souvenez-vous?

— Oui! oui!

— Cette dame qui est l'amie des nègres et l'ennemie des colons, vous demande de marcher au secours du camp de Macandal, que les créoles veulent détruire. Elle promet le pillage des habitations.

— Hourrah pour la comtesse!

Un formidable cri avait répondu à l'appel de Maubrac. Claudine, émue et électrisée à la fois par l'allocution de son frère, comprenant enfin le parti qu'il y avait à tirer de la situation désespérée où elle se trouvait, saisit d'une main ferme l'épée de Maubrac :

— Aux armes! cria-t-elle, et en route, mes amis!

— Vive le capitaine-comtesse! hurlèrent les nègres qui saisirent Claudine dans leurs bras et la portèrent en triomphe.

La troupe armée de mousquets, de *bangalas*, d'arcs et de flèches caraïbes, se mit en marche, guidée par Maubrac qui la conduisait résolûment à la rencontre des colons.



Les nouveaux soldats de Claudine, par une précaution pleine de délicatesse, avaient chargé leur capitaine sur leurs épaules, afin de lui épargner les fatigues d'une route hérissée d'obstacles. Ils arrivèrent ainsi aux positions occupées par les blancs; ils les trouvèrent abandonnées. Le plus grand calme régnait dans le camp de Macandal, désert également.

— Ordonne-leur de marcher sur Saint-Pierre, murmura Maubrac à sa sœur. Ils sont ivres de toi, et iraient en enfer pour t'obéir.

Maubrac avait raison.

— A Saint-Pierre! à Saint-Pierre! répondirent les nègres au commandement de Claudine.

— Nous marchons à notre perte, dit la comtesse à Maubrac. Si nous sommes vaincus, c'est la mort qui nous attend...

— Soit! Mais si nous sommes les vainqueurs, la colonie nous appartient. C'est à toi de mettre le feu dans le cœur et dans l'âme de ces nègres.

Claudine qui avait perdu son audace était tombée tout à fait au pouvoir de son frère; elle courba la tête et lui répondit avec une humiliation qui intimida Maubrac un moment :

— Je ferai tout ce que tu voudras!

Deux larmes roulèrent sur ses joues qu'elle essuya promptement. L'aventurier ne put se défendre d'un sentiment d'émotion et de crainte à la fois.

— Je ne te reconnais plus, Claudine.

— Je n'ai plus de courage, mon frère; je me sens vaincue à l'avance.

— As-tu peur?

— Oui, j'éprouve de sinistres pressentiments; il me semble que l'heure de la justice est venue pour moi, et j'entends sonner dans mon cœur un glas funèbre...

— Veux-tu retourner sur tes pas? demanda Maubrac d'une voix altérée, car les terreurs mystérieuses de sa sœur l'avaient gagné.

— Non, répondit Claudine, le sort en est jeté. Marchons donc!...

La troupe de nègres *marrons* n'était plus qu'à une portée de mousquet de Saint-Pierre. Ils avaient ménagé leur marche de manière à fondre sur la ville au milieu de la nuit, afin de profiter de l'épouvante qu'ils y jetteraient pour assurer leur victoire. Ils firent halte sur un des derniers revers de la montagne Pelée, pour prendre les dispositions du combat.

De l'éminence où ils étaient et qui dominait Saint-Pierre, Maubrac et Claudine remarquèrent un mouvement sinistre et inaccoutumé dans la ville, dont les rues étaient sillonnées par des masses de lumières errantes.

Un vague bruit d'armes monta jusqu'à eux, puis tout à coup les rues rentrèrent dans l'obscurité la plus complète, et toutes les lumières se groupèrent le long du rivage. Ils crurent voir alors une embarcation chargée de troupes se diriger vers le large pour accoster un navire dont les voiles étaient à moitié larguées et qui n'attendait qu'un signal pour lever l'ancre. Claudine et Maubrac se regardèrent et se serrèrent la main sans prononcer une parole.

A quelques pas d'eux s'accomplissait un drame dans lequel ils devinaient qu'un rôle leur était évidemment réservé.

— Veux-tu, demanda enfin Maubrac que nous retournions au camp?

— Oui, répondit Claudine; en tout cas éloignons-nous de Saint-Pierre, qu'il ne nous serait pas possible de surprendre cette nuit. Toute la population est sous les armes.

— Peut-être, murmura Maubrac, ce navire qui vient de lever l'ancre et qui va se perdre dans les brumes de l'horizon, emporte-t-il dans ses flancs notre triomphe ou notre honte!

— Que se passe-t-il donc?

— Demain nous le saurons.

La troupe des *marrons* fit retraite dans la montagne, et sans retourner au camp de Fabulé, elle trouva un abri sûr qui la maintenait à une assez bonne distance de Saint-Pierre, pour pouvoir exécuter son plan d'attaque dès que l'occasion serait favorable.

XVII.

Le lecteur se souvient peut-être de la surprise mêlée de douleur qu'avait éprouvée Henri en apprenant le départ de Macandal pour le camp de Fabulé. Convaincu, dès ce moment, de l'innocence du mulâtre et assuré du dévouement des nègres qui composaient le bataillon de ce chef, il résolut d'arrêter les poursuites dont ils étaient victimes et de décider les colons à marcher contre Fabulé.

Il se dirigea donc vers le camp des blancs qui poussèrent des cris d'étonnement en le voyant arriver par des chemins où leur courage n'avait pu pénétrer. Henri refusa de répondre à toutes les questions avant d'avoir vu et serré entre ses bras Du Buc. Il entraîna ensuite son cousin dans un lieu écarté pour lui rapporter les révélations qu'il tenait de madame de Saint-Chamans, les projets de la Varenne, sa complicité dans le double crime qui avait jeté le deuil dans leur famille, et enfin l'innocence de Macandal dont il raconta la disparition.

— Ce marquis de la Varenne est un fier coquin! s'écria Du Buc. Ses crimes dépassent notre patience.

— Que faut-il que nous fassions?

— En finir avec lui. Ah! je vous l'avais bien dit,



mon cher Henri, que la présence de cet homme préparait de sombres jours à notre pays! Mon plan est bien arrêté : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y ai songé... Attendez-moi ici un instant.

Du Buc s'éloigna, puis revint, ramenant avec lui quelques officiers des compagnies.

— Tenons-nous à l'écart, leur dit-il, et délibérons sur la résolution que je vais vous soumettre; mais rappelez-vous que nous sommes avant tout soldats, que nous n'avons ni le loisir ni l'habitude des longs discours, et prouvons notre force par des actes rapidement conçus, rapidement exécutés.

Du Buc rappela brièvement toute la conduite de la Varenne, depuis son arrivée à la Martinique; son despotisme, ses exactions, sa mauvaise administration, et finalement les deux crimes qui avaient couronné l'œuvre.

— Il n'est pas un de vous, messieurs, continua-t-il, qui n'ait à se plaindre du marquis; pas un de vous qui n'ait à demander justice contre lui.

— C'est vrai! répondit un chœur de voix.

— Moi,... commença l'un des officiers.

— Vous, comme les autres, mon cher de Malherbe, interrompit Du Buc; vous avez été, je n'en doute pas, lésé ou insulté, peut-être même les deux choses à la fois. Il n'est pas besoin d'énumérer vos griefs, gardez-les pour les jeter à la face de ce maudit homme quand nous allons nous trouver en sa présence tout à l'heure. Il s'agit donc, messieurs, de tenter courageusement un acte téméraire et violent en vue de rendre la paix à cette colonie et de la conserver au roi.

Un frisson courut parmi ce groupe, qui se serra autour de Du Buc, dont la voix baissait au fur et à mesure qu'il touchait à la conclusion de son discours.

— Dans la situation où nous sommes, messieurs, continua le jeune créole, de ne pouvoir demander justice au roi, il faut nous faire justice nous-mêmes, en arrêtant le marquis et en l'embarquant pour la France.

Cette résolution énergique et extrême parut si grave, que les assistants se regardèrent sans proférer une parole.

— Hésiteriez-vous? continua Du Buc.

— Non pas, répondit M. de Malherbe, mais... qui osera mettre la main sur M. de la Varenne, représentant du roi?... C'est un attentat à la personne même de Sa Majesté.

— Ce sera moi qui oserai l'arrêter! s'écria d'Autanne, et je le ferai en protestant de mon respect que vous savez tous pour S. M. le roi. Craignez-vous de vous compromettre, messieurs? Eh bien! retirez-vous et laissez faire Du Buc et moi, c'est tout ce que je vous demande. Que ceux qui veulent être des nôtres le disent donc!

— Tous! tous!

— En avant, alors!

Henri avait fait quelques pas et le groupe s'apprêtait à le suivre. Du Buc les rappela du geste.

— Ce serait un prisonnier difficile à garder que M. de la Varenne; il faut donc songer à l'embarquer au plus tôt et sous bonne garde. Qui de vous connaît assez le capitaine de quelqu'un des bâtiments mouillés en rade de Saint-Pierre pour s'assurer de son dévouement?

— Moi, répondit un des officiers; le capitaine Bernard Favre, qui commande le *Gédéon*, est mon frère de lait. Ce que je lui dirai de faire, il le fera; et quand nous aurons sa parole, vous pourrez compter sur lui comme sur vous-même, M. Du Buc.

— Eh bien! reprit celui-ci, partez pour Saint-Pierre, monsieur de Montfort, ordonnez au capitaine Favre de mettre son navire sous voiles et de se tenir prêt à prendre le large. Vous, M. de Cornette, continua Du Buc en s'adressant à un autre officier, vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, de l'obéissance de votre compagnie de grenadiers.

— Parfaitement sûr, monsieur.

— Alors, partez, partez également pour Saint-Pierre; assemblez votre compagnie en armes. Vos grenadiers, embarqués sur un autre navire, accompagneront, le mousquet au poing, le *Gédéon* jusqu'au débouquement des îles.

— Quant à nous, messieurs, par notre audace et par notre courage, imposons aux troupes et aux milices qui gardent le camp; ne laissons pas le temps aux timides d'hésiter et à ceux qui s'opposeraient à notre tentative, répondons avec l'épée et le pistolet.

Henri et Du Buc en tête, le groupe des officiers se dirigea vers l'ajoupa qui servait de quartier général au gouverneur. La gravité de leur marche, l'émotion inévitablement empreinte sur leur visage, impressionnèrent tous ceux qui les virent passer.

Quelques-uns les questionnèrent sur la cause d'une si imposante et si solennelle attitude. Ils gardèrent le silence, ou quand ils rencontraient des visages amis, ils répondaient :

— Accompagnez-nous, et vous verrez!

Si peu long que fût le trajet, ce groupe composé d'abord de huit ou dix personnes, qui allaient accomplir en effet l'acte le plus hardi et le plus insolent qu'il fût possible de concevoir, se trouva considérablement grossi en arrivant à la porte de l'ajoupa. Quelques confidences à mots couverts avaient échappé à Du Buc et à Henri; la hardiesse du plan séduisit quelques-uns. Les timides et les prudents, tout en souhaitant le succès, s'étaient écartés et confondus dans la foule des simples curieux, qui suivaient à distance, dans l'attente de quelque grave événement.



Henri et Du Buc franchirent le seuil de l'ajoupa où était la Varenne.

— Monsieur le marquis, dit Henri, rendez-moi votre épée ; vous êtes prisonnier.

— Prisonnier ! s'écria de la Varenne, et de qui, monsieur ?

— Des colons, représentés ici par M. Du Buc et par moi. Rendez donc votre épée.

La Varenne tira son épée, et s'appuyant sur la garde :

— Si vous représentez les colons, moi je représente le roi à qui vous devez respect et obéissance. Au nom du roi, éloignez-vous.

Henri et Du Buc tirèrent également leurs épées :

— Toute résistance serait inutile, monsieur le marquis, rendez-vous.

— A moi ! mes officiers ! cria le marquis en s'avançant l'épée haute sur Henri, qui croisa son fer avec celui de la Varenne ; à moi, mes soldats !

Aucun des officiers n'ayant bougé de sa place, les soldats demeurèrent immobiles. La Varenne poussa un cri de rage.

— Vous ne m'aurez pas vivant! dit-il. En garde, monsieur!

Ce combat pouvait être évité. Il eût été aisé à cette foule de mécontents, victorieuse sans lutte, d'achever son œuvre en enlevant la Varenne; mais deux épées étaient croisées. Les spectateurs de ce duel, officiers ou colons, sentaient trop ce que l'on doit au courage qui se défend. Loin d'arrêter ce combat, ils s'écartèrent et laissèrent le champ libre.

— A votre aise, répondit Henri à l'interpellation de la Varenne. Et vous ne sauriez croire le prix que j'attache à tenir mon épée devant votre cœur.

La lutte devint furieuse. Les éclairs jaillissaient des deux épées qui voltigeaient dans l'air, avec une rapidité effrayante, tantôt s'avançant jusqu'à effleurer la poitrine des adversaires, tantôt se ramassant en leurs mains, menaçantes et immobiles pendant quelques secondes. Le silence le plus complet régnait dans l'assistance ; on n'entendait que le souffle haletant des deux combattants et le cliquetis de leurs armes. Tout à coup Henri, en bondissant sur son adversaire, dont la poitrine découverte semblait défier son adresse, rencontra l'épée de la Varenne qui lui traversa le corps. Le jeune créole tomba dans les bras de ses amis.

— Vengez-moi!... Sauvez la colonie!... murmura-t-il; puis rassemblant ses forces dernières, il cria : Vive le roi!...

L'épée qu'il tenait encore s'échappa de sa main; il poussa un râle et expira.

— C'est assez, messieurs, fit la Varenne. Rentrez dans l'ordre : je vous l'ordonne au nom du roi...

Du Buc abandonnant le cadavre de son cousin, tira l'épée à son tour et marchant sur la Varenne :

— Mieux vaut le sort de ce jeune homme, s'écria-il, si nous devons vivre sous votre despotisme. En garde, monsieur !

— Que cela finisse! hurlèrent des voix dans la foule, que cela finisse!

Sans que personne s'y opposât, quatre colons de la milice s'avancèrent, saisirent Du Buc par le milieu du corps, et le repoussant en se plaçant devant lui.

— C'est trop du meilleur de notre sang créole pour un pareil coquin ! s'écrièrent-ils.

Et s'adressant à la Varenne :

— Rendez votre épée! vous voyez bien que ni officiers, ni soldats, ni colons ne songent à vous défendre !

Et se ruant sur le marquis, ils lui arrachèrent son épée qu'ils brisèrent.

— Maintenant, dit l'un d'eux, si vous voulez savoir nos noms et les coucher sur vos tablettes, je m'appelle Cattier; mes complices se nomment Dolange, Bélair et Labat.

Puis, prenant la Varenne par le bras, Cattier ajouta :

— Vous êtes prisonnier, et nous vous arrêtons parce que depuis votre arrivée ici, vous nous avez insultés dans tout ce que nous avons de plus sacré: dans notre honneur, dans notre religion, dans nos femmes. Vous avez forfait aux instructions paternelles du roi; vous avez opprimé les gens de bien, vous avez jeté d'honnêtes colons dans les cachots, comme des malfaiteurs; vous avez détruit le commerce ; vous avez amené la famine dans ce pays; vous avez pressuré nos fortunes pour gorger de luxe une intrigante et une aventurière; vous avez pactisé avec les esclaves *marrons*, et vous avez soufflé la révolte parmi nos nègres ; vous avez fait assassiner le chevalier d'Autanne; vous avez fait enlever sa fille, et, pour couronner l'œuvre, vous venez de tuer son fils ! Le roi, dont vous invoquiez le nom, ne vous le pardonnera pas, et nous autres, nous vous punirons ! Voilà votre prisonnier, monsieur Du Buc, prononcez sur son sort, nous vous approuvons à l'avance. Y a-t-il ici quelqu'un qui me démente?

Un tonnerre d'applaudissements couvrit la voix de Cattier. La Varenne tenta de se justifier; des cris d'indignation lui coupèrent la parole. Du Buc s'avança vers lui.

— C'est au roi lui-même que vous rendrez compte de votre conduite, monsieur ! lui dit-il. Ce soir, vous partirez pour la France.

Les troupes se mirent en marche sur Saint-Pierre. La Varenne était sous la garde spéciale de



Cattier, de Labat, de Bélair et de Dolange qui lui faisaient escorte le pistolet au poing. Une fois il voulut haranguer les soldats :

— Si vous prononcez une parole, si vous faites un geste, lui dit Cattier, je vous fais sauter la cervelle.

En arrivant à Saint-Pierre, Du Buc trouva le capitaine Favre qui attendait ses ordres; le *Gédéon* était prêt à lever l'ancre. La population tout entière accompagna la Varenne jusqu'au rivage. La compagnie de grenadiers commandée par de Cornette fut embarquée, pour accompagner le *Gédéon* jusqu'au débouquement des îles, avec ordre de fusiller la Varenne et le capitaine Favre s'il essayait de débarquer sur un point de la Martinique ou de toute autre île.

C'était au spectacle de l'embarquement de la Varenne que Claudine et Maubrac avaient assisté pendant la nuit où nous les avons vus errer comme des oiseaux de proie autour de Saint-Pierre.

La nouvelle des événements que nous venons de raconter s'était répandue dans la colonie où ils avaient excité d'unanimes applaudissements; elle était également parvenue aux nègres de Macandal et à la troupe de Fabulé, alors sous les ordres de la comtesse et de son frère.

La défaite honteuse de la Varenne acheva de jeter le désespoir dans l'esprit de Claudine, en lui enlevant la dernière chance de salut qui lui restât. Le triomphe de Du Buc souleva en même temps en elle un ardent désir de vengeance contre le jeune créole qu'elle accusait d'être le seul auteur de son humiliation.

Maubrac qui, de son côté, voyait détruit à jamais son rêve de fortune, enflamma les idées de sa sœur à l'endroit d'une tentative suprême que pouvait favoriser la situation de la Martinique, privée de son chef légitime et en proie encore aux tourmentes d'une tempête révolutionnaire.

Ils résolurent, d'un commun accord, de saper le pouvoir transitoire de Du Buc et de le présenter comme un usurpateur exposé à toutes les sévérités du gouvernement royal. Ils songèrent, encore une fois, à ce malheureux Clermont qui n'enviait rien tant que l'obscurité et l'oubli, surtout depuis les derniers événements qui avaient failli lui coûter la vie. Maubrac se chargea de revoir ses amis du Prêcheur, que le mouvement insurrectionnel de la veille avait remis en goût d'aventures, pendant que Claudine ferait comprendre aux nègres qu'elle commandait l'avantage pour eux d'appuyer ce soulèvement.

Elle n'eut pas de peine à triompher de leurs scrupules lorsqu'elle leur annonça que, par une faveur spéciale et inique, Du Buc avait proclamé l'amnistie pour les nègres de Macandal, en les laissant, eux, sous le coup des poursuites et des vengeances de la loi. Maubrac n'avait pas moins bien réussi dans ses démarches auprès de ses amis, gens prêts à tous les coups de main. Ils avaient aidé à la chute de la Varenne, ils ne demandaient pas mieux que de tremper encore dans une émeute contre le vainqueur de la veille.

A l'heure dite, ils se trouvèrent donc réunis à Claudine et à Maubrac.

Les nègres, échauffés par l'eau-de-vie et le tafia qu'on leur avait prodigués, les aventuriers, excités par le mirage d'une victoire dont ils ne prévoyaient pas les suites, se mirent en route pendant la nuit et fondirent sur Saint-Pierre aux cris de Vive du Parquet de Clermont! assassinant tous ceux qui leur opposaient de la résistance et promenant déjà leurs torches incendiaires sur les maisons de la ville.

Ce nom de du Parquet, dont le prestige était toujours immense sur les colons, trouva d'abord de l'écho dans la population, qui ne se rendit pas compte tout de suite à quelle troupe de bandits ce nom vénéré servait de drapeau.

De tous les points de la ville le cri de : Vive du Parquet! s'éleva dans un chœur formidable. Chacun de ceux qui le poussaient croyait appuyer la cause qui avait triomphé la veille, et protéger l'indépendance des créoles contre quelque surprise de la part des partisans de la Varenne, ou même contre le retour du marquis.

Mais dès que la première émotion fut passée, dès que les émeutiers eurent montré leurs visages noirs et que les premières lueurs de l'incendie eurent éclairé la ville, les troupes et les milices appelées sous les armes commencèrent aux cris de Vive le roi! de vigoureuses charges contre ces assassins, ces pillards et ces incendiaires. Les nègres de Macandal, avertis de ces événements, descendirent à leur tour en ville, mais pour se ranger du côté des blancs, avec les Caraïbes qui avaient ramené Antillia.

Les rues de Saint-Pierre étaient devenues un champ de carnage; les nègres de Macandal et de Fabulé, qui seuls pouvaient se distinguer entre eux, se cherchaient au milieu de cette mêlée dégoûtante, et leurs rencontres étaient d'effrayants combats corps à corps, auxquels les blancs n'osaient prendre part de peur de se tromper d'amis ou d'ennemis.

Chacun s'était attribué son rôle dans cette lutte et dans ce massacre. Maubrac était en quête de Clermont pour le promener comme un drapeau à la tête de l'émeute. Claudine, que la vengeance et le désespoir de sa situation avaient rendue ivre, s'était attachée à ne rencontrer que Du Buc, cet objet de sa haine profonde et tenace; elle l'appelait à grands

cris, et un poignard dans chaque main, bravait la mort avec un courage héroïque pour arriver au jeune créole.

Maubrac fut plus heureux ; c'est à lui qu'échut l'honneur de cette rencontre. Du Buc, en l'apercevant, courut au-devant de l'aventurier. Tout d'abord il dédaigna de tirer l'épée contre ce misérable, et lui lâcha un coup de pistolet dont la balle effleura l'épaule de Maubrac.

— Lâche ! cria celui-ci, as-tu donc peur de te mesurer avec moi ?

Il s'élança sur Du Buc, l'épée haute. Le jeune créole rentra la sienne au fourreau.

— Cette arme est trop noble pour les gens de ton espèce ! lui répondit-il.

Et, arrachant des mains d'un soldat un mousquet, il s'en fit une massue avec laquelle il asséna deux coups vigoureux sur la tête de Maubrac. L'aventurier roula sur le sol.

— Ramassez ce misérable, dit-il à ceux qui étaient près de lui. Vivant ou mort, mettez-le en un lieu sûr où je puisse le retrouver.

Claudine débouchait par l'extrémité d'une rue au moment même où son frère tombait frappé par Du Buc. Elle poussa un cri de joie féroce en apercevant le créole, et se jeta sur lui comme une lionne.

Du Buc, qui répugnait à se mettre en défense armée contre une femme, se contenta d'étendre les deux bras pour s'emparer d'elle ; mais le choc avait été si violent qu'il chancela, entraînant Claudine dans sa chute. Celle-ci, profitant de cet avantage passager sur son ennemi, levait la main pour frapper, lorsque deux bras vigoureux la saisirent et l'enlevèrent.

— Je te tiens donc enfin, infâme coquine ! s'écria une voix qui fit frissonner Claudine, et ses doigts lâchèrent les deux poignards.

Cette voix était celle de Dubost qui, depuis le commencement du combat, avait traversé toutes les fusillades à la poursuite de sa femme.

Claudine, remise de sa première terreur, chercha à se débarrasser de l'étreinte de son mari ; mais celui-ci, la saisissant par ses longs cheveux, la renversa par terre, et lui mettant le pied sur la poitrine :

— Où voulez-vous que je traîne cette misérable, demanda-t-il à Du Buc, à la potence ou à la mer ?

Du Buc enleva Claudine des mains vengeresses de son mari.

— C'est à la justice de prononcer sur son sort, dit-il à Dubost. Qu'on la conduise en prison !

Dubost voulut faire escorte à sa femme jusqu'à la porte de la geôle, où il se constitua en sentinelle pour s'assurer qu'elle ne s'évaderait point.

La victoire — une sanglante victoire — resta aux troupes et aux colons. Les nègres et les aventuriers avaient levé pied en laissant sur le terrain bon nombre des leurs, morts ou prisonniers. Les Caraïbes se chargèrent de poursuivre les fuyards dans les bois, où il s'en fit un horrible massacre. Le procès de Claudine et de Maubrac ne fut pas long ; la prétendue comtesse de Saint-Chamans, démasquée par les révélations de son mari et par les avis reçus de France, tenta de soutenir son rôle jusqu'au bout, et nia connaître Dubost.

Mais les renseignements envoyés par le maréchal d'Estrées, ainsi que nous l'avons dit, établissaient nettement la complicité de madame Dubost, dans le projet insensé conçu par le président Lamoignon de faire proclamer du Parquet de Clermont gouverneur, pour ensuite, au milieu des embarras que cet événement créerait à la France, proposer l'acquisition de la colonie.

En conséquence, accusée et convaincue d'usurpation de titres, de faux en écriture, d'escroqueries envers les négociants à qui elle avait extorqué des sommes considérables, d'exactions, de conspiration avec les esclaves *marrons*, Claudine fut condamnée à recevoir vingt-neuf coups de verge sur les épaules, à l'exposition publique avec le carcan au cou et à être traînée sur une claie.

Chacun de ces châtiments lui fut infligé, et elle expira pendant son dernier supplice entre les bras du bourreau. Quant à Maubrac, qui n'était point mort des deux coups de crosse de mousquet, il fut pendu en place publique.

Du Buc s'était vaillamment conduit pendant cette émeute. Le rêve que Claudine avait fait pour Clermont, Du Buc était donc à même de le réaliser à son profit. Il était le maître de la colonie ; il pouvait se fortifier dans ce pouvoir conquis à la pointe de son épée et par son courage, il ne le voulut point. Le lendemain même de sa victoire, il remit l'autorité aux mains du lieutenant gouverneur en lui disant :

— Je suis votre prisonnier, monsieur ; quel que soit le sentiment qui m'ait animé dans l'accomplissement de mon devoir, quel que soit le but que j'aie atteint, j'ai manqué à la personne du roi en violentant son représentant ici. Faites-moi conduire en France, monsieur, en coupable, je vous prie, pour que je rende compte de ma conduite à Sa Majesté. Au prix de ma liberté et même de ma vie, j'obtiendrai le pardon de ceux qui m'ont aidé dans l'œuvre à laquelle mon pays doit son repos, son indépendance et sa dignité.

—

Quelques jours après, Du Buc traversait les rues



de Saint-Pierre, au milieu de l'immense cortége de toute la population. L'enthousiasme de la foule était contenu par le respect et l'attendrissement que lui imposait la présence de mademoiselle Antillia d'Autanne qui, vêtue de deuil, le visage pâle, et émue, accompagnait son cousin.

Au moment où ils s'embarquèrent, de longs cris d'adieu et de sympathie les saluèrent.

Arrivé en France, Du Buc plaida éloquemment sa cause et celle de ses compatriotes. Le roi, inflexible d'abord, pardonna bientôt après ou adoucit les peines sévères infligées aux auteurs de cette révolution, qui a conservé dans l'histoire de la Martinique le nom de *Gaoulé* qu'elle emprunta à la langue des Caraïbes.

Xavier Eyma.

UNE MÉPRISE DE CŒUR.

(Voyez le numéro précédent.)

« Ta lettre, mon cher Raoul, m'a fait sourire, puis m'a fait rêver. Tu croyais plaisanter sans doute, et tu m'as ouvert les yeux sur une situation morale que je craignais peut-être d'analyser.

» Oui, frère, tu l'as deviné, l'émotion du premier jour n'a pas seulement laissé des traces dans mon esprit, elle a pénétré dans mon cœur, et peu à peu elle envahit tout mon être. Je le sens, il ne dépend plus de moi de lui imposer des limites. Je voudrais en vain me le dissimuler, ce que j'ai pris d'abord pour de l'admiration et de la pitié, n'était que le début d'un sentiment tout autre que j'hésite encore à nommer.

» Que te dirais-je? La pensée qu'à mon retour de courses souvent pénibles, tu le sais, je vais trouver cette charmante enfant auprès de notre sœur, est comme un rayon de soleil qui illumine toute ma journée. Tout revêt pour moi des couleurs riantes, depuis que je la connais. Ce que je fais de bien, il me semble que je le fais pour elle maintenant, et si je suis fier d'un succès, c'est que je le lui adresse dans ma pensée. Tu sais, mon bien cher Raoul, combien avec mes goûts simples et exempts d'ambition, d'ambition matérielle du moins, je voyais avec indifférence, avec contrariété même, l'augmentation croissante de ma clientèle, qui empiétait chaque jour sur le temps destiné par moi aux recherches et à l'étude ; car, grâce au bonheur providentiel qui a signalé mon entrée dans une carrière qu'on me représentait comme étant d'un abord si difficile, j'ai déjà acquis une existence honorable et pour moi suffisante. Eh bien ! je m'aperçois que je deviens intéressé! Le croirais-tu, Raoul, maintenant ton frère aime l'argent : il le gagne avec joie et le reçoit avec plaisir, lui, qui jadis éprouvait une sorte d'humiliation à toucher le prix de ses soins. C'est que je vois, avec un secret contentement, s'améliorer de plus en plus cette position qui serait l'opulence pour la pauvre Lucile, et que je rêve de lui faire partager, si cette adorable enfant est réellement telle qu'elle me paraît être, et si la reconnaissante affection qu'elle me témoigne, peut, à mesure qu'elle me connaîtra davantage, se transformer en un sentiment plus tendre. Quelle satisfaction n'éprouverais-je pas à l'entourer du bien-être et du luxe modeste dont elle a été si longtemps privée!...

» Si tu m'aimes, mon cher Raoul, fais des vœux pour que ce rêve s'accomplisse, car en lui se concentre maintenant tout mon espoir de bonheur.

» Ton frère, Georges. »

Le docteur Georges Franay avait un ami de huit ans moins âgé que lui, avec lequel on n'eût jamais pu comprendre son intimité s'il n'était reconnu que l'amitié, comme l'amour, vit souvent de contrastes, et est bien moins l'échange de deux dévouements, qu'un partage inégal de deux cœurs, dont c'est presque toujours le même qui donne et le même qui reçoit.

Léonce était, du reste, un charmant garçon dans toute la force du terme. Grand, mince, avec des moustaches mignonnes et d'une rare finesse, un front lisse et bien dessiné, des yeux noirs pleins de vivacité et d'esprit, et de soyeux cheveux blonds qu'il se plaisait à rejeter en arrière par un geste tout byronnien. Il avait un véritable talent de peintre et un nom déjà connu par quelques bonnes toiles qui avaient figuré aux derniers salons. A ces avantages se joignaient aussi quelques qualités morales incontestables, une bonté de cœur expansive, et une générosité insouciante qui le faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient.

Malheureusement, et c'est par là surtout qu'il faisait contraste à la noble nature de Georges Franay, une grande mobilité d'impressions et une déplorable facilité à se laisser entraîner au courant de la passion et du caprice le faisaient souvent agir avec une précipitation irréfléchie et dans un sens diamétralement opposé à celui qu'il se promettait. Aussi, avec les meilleurs intentions, lui arrivait-il à chaque instant de commettre des actions compromettantes pour sa vanité ou pour sa considération, parfois même des actions blâmables qui attristaient profondément le cœur de son ami.

Mais c'est précisément dans ces circonstances difficiles ou pénibles que leur amitié s'était fortifiée. Le

beau Léonce venait alors, avec un sincère désespoir, se jeter dans les bras de Georges, et s'en retournait toujours consolé, guéri et plein de résolutions nouvelles.

Georges et Léonce avaient lié connaissance chez un client du docteur. Longtemps ils s'étaient vus dans cette maison amie; puis Léonce avait pris l'habitude de venir chez Franay aux heures de sa consultation, et enfin il avait été présenté à sa famille, se composant alors de sa mère et de son jeune frère. Depuis quelques mois sa sœur Anaïs, âgée de près de seize ans, était sortie de pension, et depuis ce temps-là Léonce, sans s'en rendre compte, faisait des visites beaucoup plus fréquentes.

Anaïs était une charmante jeune fille, brune, vive, mutine et ingénue; et peut-être à son insu Léonce se sentait-il attiré par ce charme irrésistible de l'innocence et de la candeur. De son côté, Anaïs, qui avait eu chaque année le prix de dessin, causait volontiers peinture avec le peintre, toute glorieuse d'être comptée pour quelque chose par un véritable artiste, un artiste qui *exposait au salon*.

Il avait déjà depuis longtemps entendu parler de Lucile dans la famille, sans avoir eu l'occasion de l'y rencontrer, lorsqu'un jour que son ami l'avait engagé à dîner, Anaïs, de son côté, eut la fantaisie de retenir son institutrice.

Il fut d'abord comme peintre ravi de la beauté gracieuse et distinguée de mademoiselle Hervier; et comme l'admiration de l'artiste manquait rarement de se traduire en amour chez le jeune homme, son cœur si impressionnable ne tarda pas à s'enflammer.

Par l'impulsion d'un sentiment nouveau, sa parole acquérait une éloquence et un charme puissants; il fut donc pendant tout ce dîner étincelant de verve et d'esprit; et Georges, qui avait une connaissance approfondie de son caractère et de ses habitudes, devenait triste et froid, à mesure que son enthousiasme factice et ses paradoxes vingt fois répétés soumettaient les convives, et particulièrement Lucile, à cette irrésistible fascination qu'il lui avait vu exercer sur tant de femmes.

Léonce, nous l'avons dit, était généreux et bon; toujours il avait l'intention de bien faire; mais le défaut de raisonnement et de calcul le mettait souvent dans l'impossibilité de pratiquer lui-même les belles théories qu'il rêvait et qu'il avait la prétention d'imposer aux autres.

Presque toujours l'exagération, même dans le bien, inspire une velléité de résistance. Ainsi, ceux qui entendaient raisonner Léonce, lorsque surtout ils étaient au fait de l'harmonie existant entre ses paroles et ses actions, étaient comme fatalement entraînés à le contredire. Ordinairement, dans des occasions semblables, le docteur Georges se contentait de sourire, de ce sourire fin dont une certaine malice n'excluait pas la bonté, mais ce jour-là, il se sentit irrité et garda un silence contraint.

Vers le milieu de la soirée, Léonce, qui n'avait cessé de s'adresser particulièrement à Lucile et de quêter, pour ainsi dire, son approbation à la fin de chacune de ses brillantes périodes, devint tout à coup sombre et rêveur, et parut absorbé dans une méditation profonde dont il ne sortait que pour jeter sur la jeune fille un regard pénétrant et passionné sous lequel elle se sentait rougir et pâlir tour à tour. C'était une des tactiques de Léonce, bien connues de Georges dont le cœur était déchiré par chacun de ces regards qu'il surprenait au passage. Puis enfin, Léonce griffonna à la hâte, sur une feuille de son calepin, quelques lignes que Georges reconnut être des vers, et qu'il le vit distinctement remettre à Lucile, au milieu des préparatifs du départ.

La nuit suivante fut cruelle pour le pauvre Georges, qui ne put dormir un seul instant. Il s'était, hélas! trop bien rendu compte de l'impression produite sur Lucile par le jeune peintre. Il voyait son rêve détruit, toutes ses espérances d'avenir renversées, la seule femme qu'il pût aimer et à laquelle il voulût consacrer sa vie entière, destinée sans doute par M. Léonce à augmenter la liste des nombreuses conquêtes parmi lesquelles elle n'aurait pas même une place à part.

Pour la première fois, son âme, si généreuse et si bienveillante, fut remplie d'amertume et de ressentiment. Parfois il voulait encore espérer que l'influence toute magnétique qui s'était imposée à la jeune fille, serait aussi fugitive qu'elle avait été imprévue et involontaire, et que ses réflexions de la nuit auraient pour résultat d'amener la confusion pour elle-même et quelque irritation contre Léonce. Il se flattait alors qu'elle lui montrerait les vers qu'elle avait reçus, et que cet incident deviendrait peut-être l'occasion d'explications et de confidences qui resserreraient leur intimité et fixeraient leur avenir.

Le jour attendu avec angoisse par le pauvre docteur arriva enfin; mais comme, pour lui, les heures se traînèrent péniblement jusqu'au moment où Lucile venait donner sa leçon accoutumée!... Il s'arrangea pour se trouver sur son passage, et son regard anxieux s'arrêta sur elle dès qu'il la vit paraître. Il était légèrement pâle; mais son habitude de se vaincre était telle, qu'il paraissait calme, tandis que son cœur était en proie à mille tortures. Lucile avait, au contraire, un air radieux et épanoui qu'il ne lui avait jamais vu.

— N'aviez-vous rien à me dire, mademoiselle Lucile? hasarda-t-il enfin d'une voix tremblante,

voyant que la jeune fille ne se décidait pas à parler.

— Mais au contraire, cher docteur, répondit-elle. Ma mère éprouve un grand soulagement de la nouvelle potion que vous lui avez envoyée hier, et elle m'a chargée de ses actions de grâces...

Et Lucile entra rapidement, semblant redouter une plus longue conversation, presque autant que Georges la désirait.

Pauvre Georges! oh! comme son espérance était vaine. Il se flattait d'être observateur, et l'était en effet; mais combien sa science était insuffisante en face de cet abîme sans fond, de cette énigme vivante et toujours inexpliquée d'un cœur de jeune fille. Il avait compté presque voir Lucile confuse et repentante d'une impression par laquelle elle se serait laissée dominer à son insu, tandis qu'elle s'abandonnait au contraire volontairement à cette influence, et qu'elle l'encourageait de toutes ses forces. Le secret de cette conduite était dans la situation matérielle de mademoiselle Hervier et dans les dispositions morales qu'elle y apportait. Bien loin d'accepter avec la résignation sereine que lui supposait Georges, la vie médiocre, presque misérable, qui lui était imposée, Lucile en souffrait cruellement. Une répulsion moins grande se serait traduite par plus de révolte et moins de patience; mais pour surmonter les dégoûts que lui inspirait l'existence vulgaire qu'elle avait à subir, la pauvre enfant avait besoin d'un tel effort d'héroïsme, qu'elle arrivait presque à l'apparence du calme et de la résignation. Elle était froissée dans ses instincts de délicatesse, bien plus qu'elle ne regrettait l'absence de tout bien-être, et elle eût subi volontiers des privations plus grandes encore, à la condition d'être placée du moins dans un milieu élégant et capable de flatter son imagination.

Elle devait au docteur Franay une grande amélioration dans sa position et dans celle de sa mère; aussi éprouvait-elle pour lui une vive reconnaissance et une sincère affection. Sa présence lui était agréable, et son souvenir lui était doux. Mais il restait indissolublement lié à une réalité pénible pour elle. Léonce pouvait, au contraire, l'entraîner avec lui dans les régions enchantées de l'inconnu et de l'idéal; elle devait fatalement s'y élancer à sa suite. L'exaltation du jeune homme, sa parole éloquente et facile, la nouveauté de ses théories artistiques, ses opinions généreuses jusqu'à l'imprudence, l'éclat brûlant de ses regards sans cesse fixés sur elle, la beauté d'un visage vraiment inspiré, tout concourut à jeter dans l'âme de la pauvre Lucile un trouble délicieux contre lequel elle ne chercha pas à lutter. Elle avait été d'abord étonnée, éblouie, enivrée; le calme de la réflexion ni l'autorité de son jugement sain et droit d'habitude, ne vinrent contrebalancer les nouvelles pensées auxquelles elle s'abandonnait en aveugle, y voyant désormais un refuge assuré contre les souffrances vulgaires de la pauvreté et le prosaïsme forcé de sa vie.

Le développement de cette situation dangereuse fut rapide. Tantôt Lucile et Léonce se rencontraient chez madame Franay, tantôt Léonce s'arrangeait pour se trouver sur son passage lorsqu'elle se rendait chez son élève ou qu'elle en sortait; et Georges, à qui ces entrevues faisaient souffrir mille morts, était comme malgré lui entraîné à s'en rendre témoin. Il éprouvait alors comme une sombre jouissance à s'assurer de son malheur en constatant les regards d'intelligence qu'échangeaient les deux jeunes gens, la rougeur soudaine qui colorait les joues de Lucile aussitôt qu'elle abordait Léonce, l'émotion qui brisait sa voix lorsqu'il venait à lui parler.

— Quelle différence, se disait alors le docteur employant à se torturer lui-même toute cette science d'analyse dont il faisait un si noble usage au chevet des malades pour sonder les douleurs de l'âme en même temps que les souffrances du corps, quelle différence avec cette amabilité charmante, affectueuse, mais si calme, qu'elle me témoigne! Comment avais-je pu m'y tromper, et espérer que cette amitié si apparente, si fraternelle, si franchement exprimée, pût jamais devenir de l'amour!...

Georges ne souffrait plus seulement dans son amour méconnu, que par une sublime abnégation il parvenait presque à oublier; mais le caractère frivole, inconstant de Léonce, lui inspirait les plus cruelles appréhensions pour le repos, pour l'avenir de celle qu'il aimait. Et que pouvait-il faire pourtant? Prémunir Lucile contre les dangers de ce caractère? Mais il faudrait donc lui dire qu'il avait épié sa pensée et surpris ses démarches! De quel droit forcerait-il une confiance qu'elle lui refusait?

Lui, moins que tout autre, avait le droit de le faire. Deux obstacles invincibles s'y opposaient : les services qu'il avait rendus et qu'il était appelé à rendre encore à mesdames Hervier; l'amour qu'il ressentait pour Lucile, et qui rendrait toujours suspects, même à ses propres yeux, les conseils les plus désintéressés. Et d'ailleurs, à supposer qu'il osât parler, que dirait-il? Que Raynal jusqu'ici s'était montré léger dans sa conduite, inconstant dans ses affections. Mais le croirait-elle? Et d'ailleurs cela même n'est-il pas souvent un attrait de plus pour la femme qui aime et qui espère inspirer un sentiment sans précédent et sans partage? Les observations qu'il adresserait à Lucile n'auraient-elles pas pour résultat, ainsi que cela arrive trop souvent, de fortifier une passion qu'elle s'efforcerait de se justifier à elle-même avec d'autant plus de soin, qu'elle serait attaquée? Était-ce d'ailleurs le rôle du meil-

leur ami de Léonce de venir dévoiler les vices de son caractère? Et enfin ne serait-il pas possible qu'après avoir subi souvent l'entraînement de passions mensongères et superficielles, il aimât cette fois profondément, sincèrement? Ne pouvait-il être donné à Lucile d'opérer cette transformation, et dans ce cas n'y aurait-il pas une cruauté égoïste et comme un parti pris honteux à chercher à détruire un amour qui pouvait assurer le bonheur de deux êtres jeunes, charmants, et qui tous les deux lui étaient chers?

Ainsi, par abnégation, par dévouement, Georges s'imposa la loi de demeurer dans une inaction complète en présence du mal qui sous ses yeux faisait chaque jour de nouveaux progrès.

Madame Marie DE FRIBERG.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN DRAMATIQUE.

Suis-je bien en retard avec les théâtres et les pièces nouvelles? Tout bien considéré je ne m'accuse pas trop. A cette époque de l'année, les théâtres ne sont pas extrêmement prodigues de leurs meilleures œuvres. A l'Opéra-Comique un tout petit acte d'un compositeur distingué, M. Ernest Boulanger, et qui s'appelle l'*Éventail*. Le livret est bien ce qu'il y a au monde de plus faible et de moins capable d'inspirer un musicien. M. Boulanger a tiré tout le parti possible du triste canevas où on l'invitait à tisser des trames d'or et de soie; ce n'est pas sa faute si force lui a été d'employer parfois de la plus grosse laine pour arrêter les mailles qui s'en allaient. MM. Jules Barbier et Michel Carré font souvent mieux que cela, rarement plus mal. Le succès a été assez médiocre; madame Faure-Lefèvre, malgré les grâces de sa personne et de sa voix, n'a pu sauver cet acte du naufrage. Les meilleurs capitaines sont impuissants contre la tempête.

A l'Opéra on répète activement *Guillaume Tell*, avec mademoiselle Carlotta Marchisio dans le rôle de Mathilde. M. de Rovray dit à ce sujet dans son feuilleton du *Moniteur* : « Quand les deux sœurs Marchisio seront forcées de nous quitter par des engagements qui les appellent sur les premiers théâtres d'Europe, elles laisseront à l'Opéra une trace éclatante de leur passage, et des traditions qu'on n'oubliera pas. On a recueilli leurs points d'orgue dans l'édition splendide du *Ménestrel* : insigne honneur qui n'avait été accordé jusqu'ici qu'à madame Pasta et à Marie Malibran. Ce qui met les deux illustres sœurs, mademoiselle Carlotta et mademoiselle Barbara, au-dessus des cantatrices les plus célèbres que nous avons admirées jusqu'ici, c'est l'union, la fusion parfaite de ces deux voix jumelles, et pourtant d'un timbre différent. Jamais nous n'avons entendu des morceaux d'ensemble exécutés par deux grandes artistes avec une si merveilleuse précision. Rossini, que rien n'étonne et qui s'émeut difficilement, en a été surpris et charmé. Comme il ne vas pas au théâtre, les deux incomparables virtuoses ont chanté uniquement pour lui et chez lui le duo de *Sémiramide* et plusieurs morceaux de ses beaux chefs-d'œuvre. Elles étaient fières et touchées de l'approbation d'un si grand génie; il était heureux d'être si bien compris et si bien interprété.

Les deux sœurs Marchisio sont une protestation vivante contre le mauvais goût, l'exagération, l'impuissance, la déclamation sauvage, épileptique, de la prétendue école d'expression qui remplace la pureté et la suavité de la voix humaine par des contorsions et des hurlements. Cette école fleurit surtout à l'étranger; mais elle ne nous envoie pas de nombreux représentants, car, au bout de quelques années, ils n'ont plus ni voix, ni souffle. Si l'art du chant périclitait, si les bonnes traditions venaient à se perdre, tant que les sœurs Marchisio seront au théâtre, tant qu'elles pourront se faire entendre dans un concert, les artistes trouveront toujours chez deux illustres cantatrices un modèle et des leçons. »

Cela est exactement vrai.

A l'Odéon, une grande pièce en cinq actes et en vers de M. Louis Bouilhet, un vrai et sincère poëte. *L'oncle Million* a obtenu un succès littéraire des plus complets. La forme si poétique, si correcte, de M. Bouilhet a été fort applaudie, fort appréciée; mais il est, malgré tant de talent incontestable, douteux que le succès d'argent réponde au succès littéraire.

Le Palais-Royal a en revanche obtenu un double succès d'argent, et je suis tenté de dire, un double succès littéraire; je n'hésite pas à le dire. Et pourquoi pas? Les deux petites pièces du Palais-Royal, charmantes, spirituelles, gaies, dignes en un mot d'un tout autre lieu que celui-là, sont signées l'une de Lambert Thiboust (le *Passé de Nichette*), l'autre d'Henri Murger (le *Serment d'Horace*). Grand succès de vogue, grand succès d'argent, grand succès littéraire. Le mot y est bien.

Au Théâtre-Lyrique, les *Pêcheurs de Catane*, de M. Maillard, l'auteur trop paresseux de *Gastibelza* et des *Dragons de Villars*, ont obtenu un immense succès. Quand on est M. Maillard, quand on a un tel talent, on n'a pas le droit d'être paresseux.

La *Revue* du théâtre des Variétés a fait son apparition. Grand succès dont je reparlerai.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.







